This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

32101 064099763

Digitized by Google

904
534
v.43

Library of

Dei Viget

Pri[illegible] U[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTE-TROISIÈME

Juillet-Septembre 1902

Digitized by Google

Digitized by Google

Juillet-Septembre — Tome XLIII

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)

PARIS-VIe
SOCIETÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMII

Digitized by Google

(RECAP)

0904
.634

v.43

1902

Digitized by Google

LES
FUNÉRAILLES DU STYLE

—

I

Les deux clefs du coffre. — M. Albalat vient d'entreprendre encore une fois de nous guider par la main vers la conquête du style. Il nous donne le manuel du métier d'écrire, après en avoir rédigé d'abord la théorie (1). Ce manuel porte un titre redoutable, tout pareil à ceux que l'on épelait avec effroi jadis sur les grimoires et les clavicules, ou naguère au front chauve des traités d'économie politique. Le voici, formidable; c'est toute une physiologie, c'est un monde : *De la Formation du style par l'assimilation des auteurs* (2).

Il y a un maître et des apprentis. La leçon commence et développe ce principe : il faut lire. Tout le monde lit, pour se divertir, pour s'instruire; ce n'est pas cela. Il faut lire bien. Lire bien, c'est lire avec fruit. Lire avec fruit, c'est « lire les auteurs dont le style peut apprendre à écrire et laisser de côté ceux dont le style n'apprend pas à écrire ».

(1) En un premier ouvrage : *L'Art d'écrire, enseigné en vingt leçons*.
(2) Paris, A. Colin, éditeur, 1901, in-18.

486243

Digitized by Google

Car il s'agit de s'assimiler des procédés; et là où il n'y a point de procédés, là où le génie fleurit dans toute l'innocence de sa sensibilité, la lecture sera improductive. Alors, à quoi bon ? La simplicité de ce raisonnement charmera tout d'abord les intelligences pratiques. Il est d'ailleurs irréfutable. S'il y a un art d'écrire, et si cet art se peut apprendre, il faut fréquenter les écoles où on l'enseigne. C'est avec des déductions de cette netteté et de cette force que M. Albalat a réuni autour de sa chaire, ses livres, un auditoire fidèle et reconnaissant. Ainsi jadis du Bellay, mais sur un autre ton, tout de même, et pour des besognes un peu différentes, poussait au pillage la troupe ardente des jeunes poètes : « Là doncques, François, marchez courageusement vers cete superbe cité romaine : et des serves despouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et autels... Donnez en cete Grece menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallogrecs. Pillez-moi, sans conscience, les sacrés thresors de ce temple Delphique... » Du Bellay ne fut que trop bien compris. M. Albalat, venant, à son tour, nous enseigner la formation du style par l'assimilation des procédés homériques, vient-il à son heure ? Est-il un héraut ou un nécrophore ?

Donc, et encore comme du Bellay qui rejetait toute la vieille littérature française, éducatrice de l'Europe au profit de la France, vous mépriserez, candidats à l'assimilation, tous ces inutiles dont la compagnie est sans bénéfice. Vous ne lirez point Descartes; il n'a que des idées, et pas de style visible. Sa pensée a une peau qui tient à la chair et point de robe à ramages ; et celle de Pascal non plus : elle est toute nue et parfois suante de fièvre,

Digitized by Google

jaunie par le jeûne, ou tout d'un coup rouge d'un sang qui fuit le cœur et le laisse glacé. Elle est nue comme une âme. Vous ne lirez point Pascal. Vous ne lirez pas non plus ce dédaigneux Retz, qui n'est couvert que d'une impudeur transparente, ni aucun de ces écrivains qui se rapprochent de la nature jusqu'à parfois se confondre avec elle. C'est du temps de perdu. Autant vaudrait presque vivre et sentir par soi-même, ouvrir les yeux, tendre les oreilles, exercer ses mains, méthode lente qui n'apprend à écrire qu'à ceux qui en ont reçu le don.

Ces écrivains nus ont un autre défaut, nous dit M. Albalat. Ils n'ont pas de goût. Or le goût c'est la clef de la méthode.

Qu'est-ce que le goût?

« On le définit : un discernement spécial, un jugement rapide, l'avantage de distinguer certains rapports... »

Mais je me récite *Bouvard et Pécuchet*. Reprenons.

Qu'est-ce que le goût?

Rien du tout, ceci : *trahit sua quemque voluptas*. Cependant, on arriverait, en décomposant cette notion, à l'idée de beauté (Pécuchet aussi y arrive), et le goût serait la tendance à ressentir certaines émotions qui éveillent l'idée de beauté. Ce que donne cette dernière idée à l'analyse, on le sait. La beauté, pour faire un emprunt à la mythologie transcendantale de M. Jules de Gaultier, c'est un des pièges que nous tend le génie de l'espèce. Elle est variable, hormis en sa forme primitive, qui est le corps humain, et le goût, organe, varie selon ce qu'il doit goûter, par accommodation. Il y a toujours accord, à une certaine heure de l'évolution littéraire, entre la beauté et le goût; cela prouve bien

Digitized by Google

qu'ils se modifient de concert et qu'ils réagissent intimement l'un sur l'autre. Cependant, M. Albalat croit qu'il y a un goût absolu, de même qu'il tient pour très probable l'existence d'un beau immuable. Va-t-il le dire? Il le dit, et j'en suis tout ébloui :

« Les beautés littéraires sont fixes. »

Il ajoute, il est vrai, que leurs formes sont diverses. Mais qu'est-ce donc que ce beau en soi et qui hante le cerveau des esthéticiens, tel le fantôme d'Hippolyte, sans forme et sans couleur? Un mot et, pour préciser, un mot collectif. Nous donnons ce même nom de beauté littéraire à des sources d'émotion fort différentes, tellement qu'il y a là un abus de langage. Si *M. de Pourceaugnac* est une belle chose, qu'est-ce que *le Lac?* Une belle chose. Avouons plutôt que nous n'avons qu'un seul groupe de sons pour exprimer cinquante ou soixante sensations différentes et parfois contradictoires. Proféré isolément, sans aucun déterminatif, ce groupe de sons n'a pas un sens beaucoup plus clair que tel préfixe abstrait, *ante*, *cum*, ou *pro*. Il faut un complément. Ici il sera à la fois de temps et de lieu, et la formule générale se dira ainsi : Les beautés littéraires varient avec les royaumes et avec les époques.

Cependant, M. Albalat harnache, las de chevaucher l'absolu, cette maigre haquenée : Il y a un goût dominant, il y a aussi des goûts particuliers, on les négligera, et même le sien propre, pour se mettre en quête de la rose qui parle, du goût en soi. Le moyen de découverte est la lecture des livres « où il y a du talent ». C'est en les lisant qu'on se forme le goût. Mais comme il faut déjà du goût pour discerner le talent, me voilà enfermé dans une piste de cirque où la haquenée me promènerait, pendant l'éternité, si M. Albalat ne venait obli-

Digitized by Google

geamment m'ouvrir la porte de la prison. Il prend ma monture par la bride, nous guide et nous sert des rafraîchissements. « Il faut, nous dit-il, lire beaucoup d'auteurs du premier, du deuxième et du troisième ordre. » On commencera par les grands crûs, afin de se façonner un critère pour déguster les autres « qui pourront alors être lus sans péril». Hé! Dieu, comme dit le pauvre François Villon, que n'ai-je eu un tel maître « au temps de ma jeunese folle »! Je n'aurais pas pris la mauvaise habitude de lire sans discernement, sans souci des trois ordres, allant jusqu'au dixième, jusqu'au centième peut-être! Victor Hugo prétendait ne lire que les livres que personne ne lit. J'ai une tendance à la même dépravation. M. Albalat sait où cela mène, qui se connaît en belles-lettres. Mais quoi? Je n'ai pas remarqué que les livres que personne ne lit soient plus absurdes que ceux que tout le monde lit. Quant à la peur de se gâter le style, c'est bon pour un Bembo, qui use d'une langue factice. Le style peut se fatiguer, comme l'homme même; il vieillira, de même que l'intelligence et la sensibilité dont il est le signe; mais, pas plus que l'individu, il ne changera de personnalité, à moins d'un cataclysme psychologique. Le régime alimentaire, le séjour à la campagne ou à Paris, les occupations sentimentales et leurs suites, les maladies ont bien plus d'influence sur un style vrai que les mauvaises lectures. Le style est un produit physiologique, et l'un des plus stables, quoique dans la dépendance des diverses fonctions vitales.

« Les littérateurs, nous dit M. Albalat, lisent pour goûter le talent, les savants, pour s'instruire, et les femmes pour sentir. » Mais de quelle sorte est-il donc, ce littérateur qui ne veut pas s'instruire

Digitized by Google

et qui n'a pas de joie à sentir? Est-ce Gœthe, par hasard, ou Sainte-Beuve, ou Flaubert? Suivons notre maître sans plus de questions indiscrètes. Goûter le talent, c'est, paraît-il, s'assimiler l'art. A quoi cela est-il bon? Nous le saurons, patience. S'assimiler l'art, c'est la seconde clef du coffre. Lire les bons auteurs, comment? M. Albalat nous conseille une aimable lenteur et sa propre méthode, qui est de ne pas prendre de notes, mais de « souligner d'un coup de crayon les passages à retenir». Voilà enfin un trait de caractère. M. Albalat aime à lire ; il n'aime pas les livres.

II

La pate et le levain. — On voit, tout le long de cet élégant traité, confondues avec persévérance, l'imitation dans l'intérieur d'une même littérature et l'imitation entre deux littératures différentes. Il y a donc peu à retenir de ce que nous dit M. Albalat sur Virgile imitant Homère, Racine imitant Euripide, Corneille imitant Sénèque. Les uns et les autres se choisissent dans une littérature vénérée un maître selon leur tempérament; les classiques français furent les élèves des Latins et des Grecs, comme les romantiques furent les élèves des Anglais et des Allemands. Une nouveauté en littérature, en art, en politique, en mœurs, ne peut jamais sortir du groupe ethnique même. Chaque groupe, une fois formé, une fois individualisé, est astreint à une production uniforme, ou du moins systématisée en variétés fixes; la race, le sol, le climat déterminent la nature particulière de ses actes et de ses œuvres et en limitent la diversité. L'homme a cette faculté de pouvoir changer, mais il ne peut changer spontanément:

Digitized by Google

un ferment extérieur à la pâte est toujours nécessaire. Des botanistes ont admis cependant la « variation spontanée »; si cela veut dire « variation sans cause, » cela est absurde; si cela implique une cause, la cause étant nécessairement extérieure à l'objet, on lira tout bonnement dans cette expression un aveu d'ignorance. La Chine murée n'a que fort peu changé au cours des siècles une fois son ossification achevée. Les peuples qui changent le plus sont ceux qui reçoivent le plus d'étrangers; ici le botaniste pourrait penser aux plantes qui reçoivent le plus d'insectes. L'Angleterre, dont plusieurs parties de l'organisme semblent immuables, est moins visitée, en la plupart de ses provinces, que l'Afrique centrale ou l'Amazonie; un étranger y ameute la populace; les paysans de quelque Coventry crurent naguère à une invasion de Boers. L'Australie, à peine formée, est en dégénérescence, faute de ferments; fermés à l'immigration, les Etats-Unis tomberaient en langueur, sans les voyages en Europe de leur aristocratie, sans la diversité extrême des climats, des sols et par conséquent des races en évolution dans ce vaste empire. Les échanges entre peuples sont aussi nécessaires à la revigoration de chaque peuple, que le commerce social à l'exaltation de l'énergie individuelle. On n'a pas pris garde à cette nécessité quand on parle avec regret de l'influence des littératures étrangères sur notre littérature. Il n'est pas un siècle, depuis le onzième, où la pensée française n'ait été ranimée par un nouveau ferment; sa force fut de supporter sans peine tant de bouillonnements successifs et de se montrer, après chaque crise, plus fraîche et plus vive. Des femmes pareillement (et des hommes aussi) sont rajeunies

Digitized by Google

par un nouvel amour et trouvent en des passions presque ininterronpues le principe même de leur activité vitale. Au douzième siècle, c'est la légende celtique, le cycle de la Table Ronde, à quoi on rattacha *Tristan*, qui rénova la chanson de geste; puis la légende grecque, *Eneas*, *Alexandre;* puis la courtoisie provençale avec Chrestien de Troyes; plus tard, ce sont les fabliaux, qui viennent de loin, du fond de l'Orient, et jusqu'à la Renaissance, où il gonfla en torrent, l'afflux étranger ne cessa d'enrichir normalement la littérature française, d'en permettre le renouvellement continuel, de multiplier sur la vieille tige les jeunes fleurs.

L'esprit national n'est pas plus contrarié par ces apports que le sang d'un homme n'est vicié par une nourriture saine; il suffit que la nourriture soit saine. Si elle est mauvaise, l'organisme qui souffre fait un effort et s'en débarrasse. Nous avons failli, il n'y a pas longtemps, être empoisonnés par le lichen scandinave; il n'y paraît plus. Les particules alimentaires que contenait Ibsen ont été absorbées, non sans profit; mais Björnson a été vomi, qui nous faisait mal à l'estomac. Une maladie n'est pas toujours inutile, ni une débauche; l'influence dynamique d'une mauvaise littérature étrangère vaut encore mieux que l'atonie et que l'ennui où s'endort une pensée solitaire. Il faut agir, n'importe en quel sens; or, et c'est le principe même de la loi d'inertie, il n'y a pas de mouvement sans cause. Une force n'agit pas sur soi-même, mais sur d'autres forces. La rivière coule en vain, si les aubes d'une roue ne surgissent en travers de son courant. Mais quand on entend le tic-tac du moulin, la rivière se devine; chaque fois que vous voyez un mouvement dans une littérature, cherchez en dehors

Digitized by Google

de cette littérature la force qui l'anime. Il faudrait, si tel était l'objet de ces notes, distinguer entre l'influence d'une littérature sur une autre, qui provoque un plein virement, un tête-à-queue, et l'influence d'un mouvement littéraire sur un esprit particulier, laquelle peut se produire dans l'intérieur d'une littérature donnée. Ainsi, le génie de Flaubert est surexcité par le romantisme, précisément parce que le romantisme représentait pour Flaubert, mi-normand, mi-champenois, une véritable littérature étrangère. De là le choc. On pourrait presque déterminer scientifiquement quel devrait être, relativement à sa vitesse et à sa masse, l'éloignement initial d'un influx littéraire, pour que son contact soit fécondant. Une petite nouveauté venant de très loin peut fort bien valoir, en force utile, une innovation plus considérable, mais d'origine trop prochaine.

Il semble que l'on comprendra facilement maintenant qu'imiter Euripide, ce qui, avec du génie, donne Racine, n'est pas la même chose, pour un poète français, que d'imiter Racine, ce qui, avec un peu de génie aussi, donne Voltaire. Aujourd'hui, l'influence d'Euripide pourrait encore déterminer, en un esprit original, d'intéressantes œuvres; l'imitateur de Racine dépasserait à peine le comique involontaire. L'étude de Racine ne deviendra profitable que dans plusieurs siècles et seulement à condition que, complètement oublié, il semble entièrement nouveau, entièrement étranger, tels que sont devenus pour le public d'aujourd'hui Adenès li Rois ou Jean de Meung. Euripide était nouveau au dix-septième siècle; Théocrite l'était alors que Chénier le transposait. « Quand je fais des vers, insinuait Racine, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit

Digitized by Google

dans notre langue. » André Chénier a voulu exprimer cela aussi, dans une phrase maladroite; s'il ne l'a dit, il l'a fait. Horace a bafoué les serviles imitateurs; il n'imitait pas les Grecs, il les étudiait. Un artiste n'imite pas un peintre en faisant de ses tableaux des gravures ou des dessins. « Dieu dont l'arc est d'argent » n'était pas une imitation; cela ne s'était jamais lu en français.

M. Albalat confond aussi l'imitation des sujets et l'imitation du langage, quoi qu'il n'y ait rien de plus différent. Le sujet, en art, n'a d'intérêt que pour les enfants et les illettrés. Quel est le sujet du plus beau poème de la langue française, de notre Odyssée, *l'Education Sentimentale?* L'imitation des sujets n'est pas seulement permise, elle est inévitable. M. Georges Polti a catalogué les situations dramatiques et n'en a trouvé que trente-six. On a classé les thèmes des contes populaires; leur nombre est fort limité. J'ai dit quelque part que Maupassant avait inventé presque tous les sujets de ses récits; c'est inexact. A les bien étudier, on les reconnaît presque tous; ce qui les dénature superficiellement, c'est le dénouement pessimiste que leur impose le romancier, alors que dans la littérature orale, le conte finit toujours « bien ». Cette disette des sujets est même le grand obstacle aux recherches sur l'origine des contes populaires, la même histoire ayant pu être inventée dans plusieurs pays différents. La peinture et la sculpture ne vivent que de traiter éternellement les mêmes sujets. Nous vivons dans un relatif dont la circonférence n'est pas très grande; le changement n'est qu'un retour au passé et le futur, plein d'inconnu, ne contient, en somme, que des vieilles lunes.

Laissons donc de côté l'imitation des sujets;

Digitized by Google

Gœthe imitait un sujet en écrivant *Faust*, et il y a eu, depuis Gœthe, cinq ou six *Fausts* dont l'infériorité ne tient pas à ce qu'ils reposent sur une fable devenue banale. Laissons. M. Albalat s'est engagé à nous donner d'heureux exemples d'imitation stylistique entre écrivains de même langue. Cela est excitant. Ecoutons, car il s'agit de nous laisser persuader que l'originalité s'acquiert par l'imitation. Voici un exemple : « La Bruyère, qui a immortellement imité Théophraste.. » Hélas! la confusion continue! M. Albalat n'arrivera-t-il donc jamais à comprendre que La Bruyère, écrivain français, n'a pu, au sens réel et péjoratif du mot, imiter Théophraste, écrivain grec? Il l'a traduit, il l'a commenté, voilà tout. Il l'a traduit en La Bruyère; il a transposé son style en un autre style, tout différent et très personnel. Et encore je songe, en écrivant cela, à la traduction même des *Caractères* de Théophraste; la suite, les *Caractères* de La Bruyère ne doivent au grec que ce que l'auteur français en a pris, non par nécessité, mais par superstition. La manie de l'antiquité poussait les écrivains de ce temps-là à des actes et à des professions de modestie qu'il ne faut accepter qu'avec crainte. Inconnu, La Bruyère se couvre d'un nom célèbre ; ainsi avaient fait Corneille, Boileau, Racine. La mode était à se défier de soi-même; il en fallait au moins la feinte. L'imitation des anciens n'est, au dix-septième siècle, qu'un prétexte à des créations dont on n'osait prendre la responsabilité. Jamais, en somme, l'originalité du style ne fut plus nette qu'à cette époque merveilleuse où des maîtres naïfs se traitaient humblement en pauvres écoliers.

Voici enfin une allusion au véritable sujet du livre. M. Albalat cesse d'éluder la difficulté et n'hé-

Digitized by Google

site pas à nous apprendre que Chateaubriand, en écrivant « la palpitation des étoiles », ne fait qu'imiter une expression antérieure, « le scintillement des étoiles ». Parler des étoiles, c'est imiter plusieurs milliards d'êtres humains, vifs ou morts; en parler dans les termes qu'emploie Chateaubriand, c'est n'imiter personne, en un cas où l'imitation et la banalité seraient l'écueil des plus grands écrivains. De tous les exemples que pouvait choisir, pour défendre sa thèse, M. Albalat, celui-ci est à coup sûr le plus mauvais. La sensation vulgaire éprouvée par le monsieur (ou la dame) qui contemple la « voûte éthérée », est celle de lumière. L'élève de M. Albalat consulte en vain le dictionnaire des lieux communs littéraires, celui de Goyer-Linguet, par exemple, qui s'appelle mirifiquement *le Génie de la Langue française* (1846); il verra les étoiles, s'allumer, briller, scintiller, rayonner, flamboyer, étinceler, rire, rougir, pâlir; il apprendra qu'elles ont des yeux, des regards, qu'elles lancent des lueurs, qu'elles sont pareilles à des diamants, qu'elles sont la parure du firmament; il pourra même noter cette expression « les tremblantes étoiles », et ce sera toujours l'idée de lumière. Dans Chateaubriand, c'est l'idée de vie; elles brillent et elles tremblent, mais comme un collier de diamant sur une gorge nue; le monde s'anime, la nuit est une femme couchée au-dessus de la terre... On trouve cela, quand on a une grande sensibilité et quand on a longtemps, depuis son enfance, contemplé le ciel nocturne; on ne trouve pas cela en s'essayant, selon la méthode Albalat, à réparer de vieilles phrases, comme on répare de vieux souliers, en leur mettant des épithètes neuves, en leur mettant des semelles neuves.

Digitized by Google

Nous retrouverons Chateaubriand plus d'une fois, car c'est l'un des principaux personnages de la comédie du style. C'est en l'imitant, paraît-il, que Lamartine est devenu un grand poète. Comme M. Albalat ne spécifie jamais ce qu'il entend par imitation, on ne sait que dire. Sans doute, Lamartine, comme tous les jeunes gens de son âge, a subi Chateaubriand. Comment y aurait-il échappé? Cela est sensible en certains morceaux, *le Crucifix*, *l'Isolement*. D'avoir feuilleté ses œuvres, il est resté comme une odeur de Chateaubriand aux doigts du poète. Est-ce donc imiter que d'avoir été ému et d'incorporer à son œuvre un peu du souvenir de son émotion? On ne le dirait que par un abus des mots, et dans le sens où tout n'est qu'imitation. Vivre, c'est imiter. Il y a une forme générale de la sensibilité qui s'impose à tous les hommes d'une même période. Il arrive aussi que des œuvres qu'on a trop admirées on demeure comme imprégné. Alors il y a une sorte d'imitation lointaine qui devient *fatale*; elle est très différente de l'imitation voulue et systématique, préconisée par M. Albalat. « Le grand écrivan, dit Hello, donne son style, c'est-à-dire la parole. Il est permis de s'en nourrir. »

Cette nourriture est très capable, surtout versée en des organismes très délicats, de déterminer une tendance à l'imitation involontaire ou subconsciente. Nul écrivain, nul grand écrivain même, n'y échappe à ses débuts. Celui qui va devenir le plus orgueilleux novateur commence très souvent par imiter humblement, avec dévotion, avec naïveté. On répète un air, l'ayant entendu avec plaisir; il y a dans le beau style une mélodie qui s'impose au souvenir. Avec l'âge, le cerveau devient plus dur, moins docile, plus riche aussi en mouvements pro-

Digitized by Google

pres issus des sensations accumulées, et il résiste mieux aux suggestions de l'amour et de l'admiration. On voit pourtant des écrivains de talent original conserver longtemps une impressionnabilité presque juvénile; ce sont les plus ouverts, les plus curieux de nouveauté, les plus fiévreux: un livre lu les trouble comme un paysage contemplé. Un peintre, brusquement, « change de manière, » parce qu'il a été ému par une œuvre qui jusque-là lui était demeurée mystérieuse. Il ne s'agit pas de volonté, il s'agit d'émotivité. Sous les influences de Lamartine, de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle, Victor Hugo, lui aussi, changea de manière, en demeurant toujours original; il n'eût pas, sans *les Mystères de Paris*, écrit *les Misérables*, et quelle distance pourtant de couleur et de style entre ces deux romans. Il faut accepter l'influence des œuvres au même degré que l'influence de la vie, dont elles sont l'expression ; il ne faut ni la fuir, ni la chercher volontairement.

Ce n'est pas l'avis de M. Albalat, qui nous adresse cette admonestation : « On doit toujours avoir devant les yeux les grands modèles classiques, se préoccuper incessamment de leur pensée, de leur forme, de leur style... Il faut se demander après Longin : comment est-ce qu'Homère aurait dit cela? » Mais non. C'est absurde et Longin est un bas rhéteur. Il faut se demander : comment est-ce que je sens cela, comment est-ce que je vois cela? Et ne s'occuper ni des Grecs, ni des Romains, ni des classiques, ni des romantiques. Un écrivain ne doit songer, quand il écrit, ni à ses maîtres, ni même à son style. S'il voit, s'il sent, il dira quelque chose; cela sera intéressant ou non, beau ou médiocre, chance à courir. Mais travailler à duper les igno-

Digitized by Google

rants ou les imbéciles en transposant avec adresse quelque morceau célèbre! Le vil métier et la sotte attitude ! Le style, c'est de sentir, de voir, de penser, et rien de plus.

III

La vision et l'émotion. — C'est avec un sang-froid redoutable que notre guide en l'art d'écrire, après le chapitre de l'amplification (« D'une idée en faire deux. — Dédoubler les points de vue. — Ajouter des traits frappants. — Surenchérir »), aborde la question de la naturedu style. Il le divise en deux sortes: il y a le «style descriptif ou le style de couleur » et le « style abstrait oustyle d'idées ». Il faut donc, si M. Albalat ne se trompe pas, que Flaubert, ayant de la couleur, manque d'idées et que Taine, ayant des idées, manque de couleur. Cela ne va pas très bien. C'est qu'une telle classification n'a rien de scientifique. Souvenez-vous toujours du mot de Buffon qui, malgré M. Albalat, avait de la couleur à la fois et quelques idées. Buffon faisait de la science. «Le style est l'homme même » est un propos de naturaliste, qui sait que le chant des oiseaux est déterminé par la forme de leur bec, l'attache de leur langue, le diamètre de leur gorge, la capacité de leurs poumons. La question du style n'est du ressort des grammairiens que s'ils veulent bien s'appuyer sur de solides notions pycho-physiologiques.

Il y a bien deux sortes de styles; elles répondent à ces deux grandes classes d'hommes, les visuels et les émotifs. D'un spectacle, le visuel gardera le souvenir sous forme d'une image plus ou moins nette, plus ou moins compliquée ; l'émotif se souviendra seulement de l'émotion que le spectacle avait sus-

Digitized by Google

citée en lui. Ainsi encore, ayant lu un roman, le visuel en retracerait facilement les scènes successives qui se maintiennent dans son cerveau à l'état de panorama ; l'émotif pur sait seulement que ce livre est beau, spirituel et ennuyeux, mais quelquefois il en pourra réciter des pages. Le savant Maury feuilletait un livre dans sa mémoire et le lisait avec autant de certitude qu'un livre réel. Restreinte aux seuls caractères d'imprimerie, la mémoire visuelle ne peut aucunement jouer dans l'élaboration du style le rôle des mémoires réellement concrètes; s'il s'agissait d'un paysage et non d'un livre, ceux qui la possèdent ne se souviendraient plus que de l'impression que le paysage a pu faire sur leur sensibilité. Au point de vue du style, ce sont des émotifs.

Il peut arriver, mais cela est très rare, que la mémoire visuelle et la mémoire émotive règnent équilibrées dans le même cerveau. Le résultat donnera, selon la physiologie particulière de cet homme, selon sa race, selon le sol qui l'a nourri, un Chateaubriand, un Flaubert. Chez Flaubert l'équilibre est si parfait qu'on demeure, l'ayant bien étudié, frappé d'étonnement. Dans Chateaubriand, la mémoire visuelle est dominante. C'est pourquoi il fut jusqu'à la fin de sa vie la proie du style, tandis que Flaubert, dans sa dernière œuvre, avait pu le restreindre à son vrai rôle, qui est de second plan et d'accompagnement.

Ecrire bien, avoir du style, et, selon M. Albalat, user d'un style « descriptif ou de couleur », c'est peindre. La faculté maîtresse du style, c'est donc la mémoire visuelle. Si l'écrivain ne voit pas ce qu'il décrit, ce qu'il raconte, paysages et figures, mouvements et gestes, comment aurait-il du style, c'est-à-dire, en somme, de l'originalité? Le peintre qui

Digitized by Google

travaille « de chic » a devant les yeux la scène imaginaire qu'il traduit à mesure. De fort belles œuvres ont été faites ainsi. Qui dit peintre, dit visuel. M. Jules Claretie a noté, à propos de Ziem, que presque tous les peintres « écrivent bien »; c'est inévitable : ils racontent ce qu'ils voient et cherchent un à un les mots qui traduisent leur vision, comme ils feraient des couleurs, s'ils avaient à peindre. Si, à la mémoire visuelle, l'écrivain joint la mémoire émotive, s'il a le pouvoir, en évoquant un spectacle matériel, de se replacer exactement dans l'état émotionnel qui suscita en lui ce spectacle, il possède, même ignorant, tout l'art d'écrire. Des illettrés savent faire des récits où rien ne manque que le goût, c'est-à-dire l'art de conformer un don esthétique naturel à la mode littéraire et aux préjugés du jour. L'instruction alourdit souvent ce talent de prime saut, l'écrase même, l'étouffe; et ce sont les élèves de M. Albalat qui brillent aux concours et dans les journaux, ayant acquis « par l'assimilation » ce style composite et baroque qui appartient à tous les « bons esprits » et à personne.

Sans la mémoire visuelle, sans ce réservoir d'images où puise l'imagination pour de nouvelles et infinies combinaisons, pas de style, pas de création artistique. Elle seule permet, non seulement de peindre au moyen de figures verbales les divers mouvements de la vie, mais de transformer aussitôt en visions toute association de mots, toute métaphore usée, tout mot isolé même, de donner en somme la vie à la mort. C'est de ce pouvoir que sont nées les allégories, les littératures, telles que *le Pasteur* d'Hermas, *la Consolation philosophique*, *la Vita nuova*, *le Romant de la Rose*, *le*

Digitized by Google

Palais de l'Amour divin; le style de Michelet, celui de Taine (comme on le verra plus loin) sont le produit de cette faculté très heureuse de métamorphoser l'abstrait en concret, de faire respirer la pierre même et « palpiter les étoiles ». La langue est pleine de clichés (1) qui furent à l'origine des images hardies, d'heureuses trouvailles du pouvoir métaphorique. Tous les mots abstraits sont la figuration d'un acte matériel : penser, c'est peser. L'expression de Quinte-Curce, *pensare animi consulta*, montre comment, appliqué à une opération qui semblait alors sans lien avec la matière, un mot s'est, par cela même, peu à peu dématérialisé. Tout n'est qu'images dans la parole; le discours le plus uni est un tissu de métaphores plus rugueuses qu'une page de Goncourt ou de Saint-Pol-Roux. On a dit : médailles usées; c'est presque juste. Mais, usées ou neuves, médailles; avec un avers qui est le sens de départ et un revers, qui est le sens d'arrivée. Il est des avers et des revers si effacés que l'imagination la plus tyrannique ne peut plus les animer. Cependant beaucoup de ceux qui se servent de ces monnaies avec prédilection se servent aussi de leurs yeux au moins pour classer les ternes richesses verbales entassées dans leur mémoire. Au lieu qu'au prononcé du mot *océan*, une immensité glauque ou une plage de sable ou des falaises, ou telle vision surgisse devant eux, ils voient, simplification admirable! le mot même écrit dans l'espace en caractères d'imprimerie, OCÉAN. Plus avancés intellectuellement que les visuels, ces individus privilégiés se

(1) Voir l'étude sur le *Cliché*, dans l'*Esthétique de la Langue française*, et celle sur le *Style ou l'Ecriture* dans la *Culture des Idées*. La présente étude a pour but de rectifier et de compléter les deux premières : de là quelques répétitions indispensables.

Digitized by Google

groupent au pôle négatif de l'aimant dont les artistes occupent le pôle positif. Un grand pas a été fait vers la simplification ; au monde des choses s'est substitué le monde des signes. Mais le progrès est plus grand encore quand le monde des signes n'apparaît aux yeux sous aucune forme perceptible, quand les mots enfermés dans le cerveau, comme dans un appareil de distribution, passent directement de leurs cases au bout des lèvres ou au bout de la plume, sans aucune intervention de la conscience et de la sensibilité. C'est merveilleux, non moins que l'agitation systématique d'une fourmilière ou d'une ruche. Tandis que les visuels doivent, même dans les phases subconscientes, traduire leur vision exactement comme un peintre, et chercher les mots et les combinaisons de mots comme un peintre les couleurs et les combinaisons de couleurs ; aux mécanistes, les mots, les épithètes viennent sans heurt, fluidement, tout le travail de passage du réel à l'idée et de l'idée au réel ayant été fait d'avance pour eux par les écrivains antérieurs. Ils se servent volontiers de tout ce qui a été sacré par l'usage, des phrases connues, riches de ferments émotionnels pour avoir traîné partout, des locutions, des proverbes, de tout ce qui abrège, de tout ce qui résume.

Mais, et voici le point capital, dans un début de roman aussi vulgaire que : « C'était par une radieuse matinée de printemps, » il peut y avoir une émotion vraie. Cela affirme, sans aucune contradiction possible, que l'auteur n'est pas un visuel, n'est pas un artiste, mais non pas qu'il soit dépourvu de sensibilité ; au contraire, il est par excellence un émotif ! Seulement, incapable d'incorporer cette sensibilité personnelle en des formes

stylistiques de formation originale, il choisit des phrases qui, l'ayant ému lui-même, doivent encore, croit-il, émouvoir ses lecteurs. Il est même inutile de supposer un calcul là où il n'y a, en réalité, que l'association ingénue d'un mot et d'un sentiment. Les mots n'ont de sens que par le sentiment qu'ils renferment et dont on leur confère la représentation. Les propositions géométriques mêmes deviennent sentiments, a dit Pascal, en une de ces phrases prodigieuses que l'on a mis trois siècles à comprendre. Un théorème peut être émouvant et, résolu, faire battre le cœur. Il est devenu sentiment, en ce sens qu'il n'est plus perçu qu'associé à un sentiment; il peut contenir un monde de désirs, être un objet d'amour. Les mots les plus inertes peuvent être vivifiés par la sensibilité, peuvent « devenir sentiments ». Tous ceux dont abusent certaines philosophies politiques, justice, vérité, égalité, démocratie, liberté, et cent autres, n'ont de valeur que par la valeur sentimentale que leur attribue celui qui les profère. Non seulement le contenu du mot est devenu sentiment pour celui qui l'emploie, mais sa forme matérielle même, et l'atmosphère qui l'entoure. Tout mot, toute locution, les proverbes mêmes, les clichés vont devenir pour l'écrivain émotif des noyaux de cristallisation sentimentale. Ne possédant pas de jardin, il achète des fleurs et rêve qu'il les a cueillies. Inutilisée à créer, sa sensibilité demeure abondante; et d'ailleurs il n'en répand que des parcelles autour des mots qu'il veut embaumer; il lui en restera pour la vie, pour l'amour, pour toutes les passions. L'écrivain de style abstrait est presque toujours un sentimental, du moins un sensitif. L'écrivain artiste n'est presque jamais un sentimental, et très rarement un

Digitized by Google

sensitif; c'est-à-dire qu'il incorpore à son style toute sa sensibilité, et qu'il lui en reste très peu pour la vie et les passions profondes. L'un prend une phrase toute faite ou rédige une phrase facile, à laquelle il suppose, trompé par sa propre émotion, une valeur émotive; l'autre, avec des mots qui ne sont rien que des poignées de glaise, construit les membres de son œuvre et dresse une statue qui, belle ou gauche, lourde ou ailée, gardera tout de même, en son attitude, un peu de la vie qui animait les mains dont elle fut pétrie. Cependant le vulgaire ressentira plus d'émotion devant la phrase banale que devant la phrase originale; et ce sera la contre-épreuve : au lecteur qui tire son émotion de la substance même de sa lecture s'oppose le lecteur qui ne sent sa lecture qu'autant qu'il peut en faire une application à sa propre vie, à ses chagrins, à ses espérances. Celui qui goûte la beauté littéraire d'un sermon de Bossuet n'en peut pas être touché religieusement, et celui qui pleure sur la mort d'Ophélie n'a pas le sens esthétique. Ces deux catégories parallèles d'écrivains et de lecteurs constituent les deux grands types de l'humanité cultivée. Malgré les nuances et les enchevêtrements aucune entente n'est possible entre eux; ils se méprisent, ne se comprenant pas. Leur animosité s'étend en deux larges fleuves, parfois souterrains, tout le long de l'histoire littéraire.

IV

Le style est une spécialisation de la sensibilité. — Pour que nous puissions nous en servir, il faut qu'un mot représente quelque chose.

Laissé de côté le cas où il est le symbole d'un

Digitized by Google

objet réel, nettement déterminé, ce qui est fort rare (vie usuelle, sciences), il ne peut correspondre qu'à une sensation et, d'abord, à une vision, ou à une émotion, ou, dernière ressource, à une notion. J'omets à dessin la source auditive, à cause de l'équivoque, mais je ne la méconnais pas. Je sais tout ce que doivent à leurs oreilles les poètes musicaux et les bons prosateurs. L'oreille est à la porte d'entrée des impressions rythmiques; par elle aussi toutes sortes d'idées pénètrent en nous, et même des images à l'état de reflet, déjà transposées en verbe; c'est-à-dire qu'en dehors de son rôle propre de perception des sons elle possède, comme l'œil, la propriété de recevoir, sous la forme de signes, une représentation du monde extérieur.

Porte des sons, elle a une influence capitale sur tout ce qu'il y a de musical dans le style; porte des idées ou des images verbales, elle ne peut pas plus influer sur le style que l'œil considéré comme instrument de lecture. Il y a là deux organes qui ont des fonctions absolument différentes selon qu'il sont considérés dans leur rôle primitif ou dans leur rôle secondaire. C'est faute d'avoir songé à ce dualisme que M. Victor Egger a pu écrire : « L'homme de lettres, prosateur ou poète, est toujours plus auditif que visuel; au fond, en principe, toute sa vie, il est un auditif. Quand il se compare au sculpteur ou au peintre, il se trompe ou il s'amuse. C'est au musicien qu'il ressemble; il est un compositeur qui remplace les notes par des mots, et la mélodie par des propositions plus ou moins complexes, versifiées ou non, et qui, en conséquence, compose des suites d'idées en même temps que des suites de mots. » Cette analyse est incomplète de tout le commencement

Digitized by Google

de l'opération. M. Egger confond deux choses : voir la vie et traduire sa vision.

Un musicien peut fort bien êtreun visuel, quand il se souvient; et ne devenir un auditif que quand il veut noter ses souvenirs ou les combiner imaginativement.

Il n'y a aucune contradiction initiale entre les deux types. Quand Beethoven compose une « symphonie pastorale », on peut supposer qu'il voit les arbres, les prés et les animaux en même temps qu'il les entend vivre; à moins que le musicien n'ait la faculté de localiser des souvenirs auditifs sans le secours de la mémoire visuelle. C'est possible (1). La mémoire auditive est fort utile au romancier et surtout au poète dramatique; mais sans la mémoire et sans l'imagination visuelle, les paroles de leurs personnages seraient de purs échos aptes à êtres proférés par des murs aussi bien que par des êtres humains. Quant à l'auditif pur qui se mêlerait d'écrire, ce serait un simple perroquet; de même que le type visuel (celui qui voit les idées et les choses sous la forme d'un mot imprimé) serait un simple copiste. Sans doute, la vision des écrivains se transforme en mots, c'est-à-dire en paroles, c'est-à-dire en sons; mais tous sont-ils conscients de la dernière de ces métamorphoses? On ne le croit pas. Il y a des styles si rudes qu'ils n'ont certainement pas été contrôlés par l'oreille. D'excellents écrivains, d'autre part, n'ont aucune mémoire auditive, ne peuvent retenir ni un vers, ni douzenotes de musique. Enfin il est constant qu'il

(1) De mauvais musiciens furent des visuels plus peut-être que des auditifs. Je me souviens d'une phrase d'Adolphe Adam où l'on voit, dessinée comme avec le doigt, la « voûte sombre » de feuillages, sous laquelle, la construction achevée, il s'assied et s'endort.

Digitized by Google

y a des hommes en qui tout mot suscite une vision et qui n'ont jamais rédigé la plus imaginaire description sans en avoir le modèle exact sous leur regard intérieur.

Il peut arriver que le souvenir visuel passe inaperçu de la conscience et que la phrase surgisse toute faite des limbes où s'élaborent les phrases; ce ne sera pas un motif suffisant pour nier la vision initiale; et, en somme, un expert en styles la reconstituera très facilement. Le style fait de « choses vues » se reconnaît entre tous, non pas nécessairement à sa beauté, mais à une certaine ingénuité inaccessible aux simulateurs.

Cette digression sur la mémoire auditive n'est qu'une parenthèse; nous ferons maintenant comme M. Albalat, qui semble ignorer son existence et son rôle très grand dans la poésie et la prose rythmée, et nous attendrons que ce maître de tous les styles, et même du non-style, nous donne « la formation du vers par l'assimilation des poètes ».

Les autres sens, le goût, l'odorat et le toucher, ont leur influence en littérature; des écrivains ont traduit par des mots les impressions qu'ils leur ont fournies; mais cela ne va pas très loin, la vision et l'émotion demeurant les deux grandes sources du style. Selon ce qu'il symbolise, le mot sera donc plastique ou émotif; cela dépend de la construction de la phrase, encore bien plus que de sa sonorité, de sa rareté ou de la pureté de sa race (qui constitue la beauté propre des mots, et peut-être toute beauté). A l'état de notion pure, le mot représenterait une idée; qu'est-ce qu'une idée? Si cela est immatériel, comment cela peut-il être *senti* par les cellules nerveuses, qui sont de bonne et réelle matière? Une idée n'est pas une chose immatérielle, il

Digitized by Google

n'y a pas de choses immatérielles; c'est une image, mais usée et dès lors sans force; elle n'est utilisable qu'associée à un sentiment, que « devenue sentiment ». Les deux catégories se reforment encore une fois, pour rejoindre définitivement les deux divisions de M. Albalat : style concret, style où la sensibilité s'incorpore et permet l'art; style abstrait, style où la sensibilité restée extérieure, seulement associée par contact, ne permet pas l'art, ou ne permet qu'une sorte d'art très particulier, presque géométrique, d'insinuation, plus que de réalité.

De ces deux catégories, la seconde ne sera disqualifiée que si l'on attribue, comme M. Albalat, une importance extrême à une certaine manière d'écrire, au « style en soi ». Mais il faut se hâter de faire observer à M. Albalat lui-même et à sès nombreux élèves, que, si déplaisant que soit très souvent le style abstrait, la plupart des styles concrets sont bien plus mauvais encore. La qualité du style imagé répond à la qualité de l'œil, à la qualité de la mémoire visuelle, et aussi à la qualité de la mémoire verbale. On apprend à dessiner, on n'apprend pas à peindre; le sens de la couleur est inné et le sens de l'équilibre est une acquisition. D'ailleurs, la plupart des styles excellents que M. Albalat qualifie d'abstraits sont réellement concrets. Voltaire, type banal de l'écrivain abstrait, est certainement un visuel, presque autant qu'un émotif. Que l'on ouvre sa correspondance : « ... Depuis Œdipe, il (Saint-Hyacinthe) m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet, mais enfin je lui las... (Cirey, 16 février 1739). » Les choses de la vie ne sont point réparties symétriquement en de petites cases; elles

Digitized by Google

chevauchent, elles s'emmêlent ; presque aucune n'est assez raisonnable pour se tenir à la place que lui assignent les professeurs de philosophie et de belles-lettres. Quand on a, avec beaucoup de peine, établi des catégories, il faut bien souvent se résigner à n'avoir rien à enfermer dans l'enclos : les jolies bêtes s'échappent et vont jouer dans la forêt voisine. C'est cependant une grande satisfaction pour l'esprit que l'établissement des catégories : on est rassuré ; on regarde la nature avec calme ; on garde l'intime conviction que les troupeaux, fatigués de leur liberté, regagneront un jour ou l'autre les délicieux bercails où le foin de la logique pend à toutes les crèches. Qui dit style dit mémoire visuelle et faculté métaphorique, combinés en proportions variables avec la mémoire émotive et tout l'apport obscur des autres sens. Doser la proportion, c'est analyser les styles; on n'en trouvera aucun qui soit pur d'éléments hétérogènes. J'ai expliqué ailleurs que le style du visuel pur, le style créé de toutes pièces, composé d'images inédites, serait absolument incompréhensible; il faut du banal et du vulgaire pour lier comme par un ciment les pierres taillées. Les deux catégories, abstrait et concret, ne sont que des limites.

Renan a écrit : « L'ouvrage accompli est celui où il n'y a aucune arrière-pensée littéraire, où l'on ne peut soupçonner un moment que l'auteur écrit pour écrire ; en d'autres termes, où il n'y a pas trace de rhétorique. Port-Royal est le seul réduit du dix-septième siècle où la rhétorique n'a pas pénétré. » Emporté par sa haine rationaliste de l'art (qu'il appelle rhétorique, par confusion volontaire), il ne recherche pas la cause réelle de cette immunité apparente de Port-Royal ; mais s'il l'a-

Digitized by Google

vait cherchée, peut-être ne l'eût-il pas trouvée. Elle est maintenant des plus faciles à formuler. Les solitaires écrivaient d'un style tout extérieur, où ils n'incorporaient presque aucune parcelle de leur sensibilité, la gardant toute pour leur vie, pour leur activité religieuse.

Ce n'est pas là un titre de gloire ; c'est un fait de psychologie, et rien de plus. Leurs livres avaient un but édifiant ou démonstratif. Ils voulaient prouver la bonté de leur cause ou gagner des fidèles à leur foi particulière ou encore, tout bonnement, travailler à la gloire de Dieu. L'art est incompatible avec une préoccupation morale ou religieuse ; le beau ne porte ni à la piété, ni à la contrition, et la gloire de Dieu éclate principalement en des ouvrages de la mentalité la plus humble et de la rhétorique la plus médiocre. Exempt d'art, à un degré inconcevable, Port-Royal cultiva, quoi que dise Renan, une rhétorique spéciale et glaciale où la ferveur de la foi se congèle en des phrases immobiles, en des épithètes paralysées. Que l'on prenne le discours préliminaire des « Vies des Saints Pères des déserts », d'Arnaud d'Andilly; on y verra tous les artifices de la rhétorique pieuse : « La sainte et bienheureuse retraite où il a plu à Dieu de m'appeler par son infinie miséricorde — les délices saintes — les grands prodiges — les plus fidèles serviteurs — les âmes si pieuses — ces belles vies — les plus célèbres auteurs — ferventes prières — puissantes exhortations » — et pendant de longues pages mornes chaque substantif malingre est attaché à son tuteur par un brin d'osier pourri ! Vilaines fleurs de rhétorique dans un triste jardin ! Il n'est pas loyal de confondre l'art avec la rhétorique, Bossuet avec Arnaud. Lui aussi, Bossuet,

Digitized by Google

écrit pour édifier ou pour convaincre, mais sa sensibilité générale est si riche, sa vitalité si profonde, son énergie si violente, qu'il peut se dédoubler, et rester un écrivain en ne voulant être qu'un apôtre. La rhétorique est la mise en œuvre des procédés de l'art d'écrire préalablement décomposés par un habile homme — tel M. Albalat; l'art est l'exercice spontané et ingénu d'un talent naturel. Saint-Simon, extraordinaire artiste de style, est pur de toute rhétorique. Quand il écrivait, toute sa sensibilité passait dans ses longues et dures écritures, et avec elle toutes ses rancunes, toute sa rage d'être un duc si obscur, tout le dédain secret de l'homme qui juge pour des gens dont l'importance, par le jugement même qu'ils subissent, est amoindrie et limitée. Saint-Simon est un grand écrivain parce qu'il fut un médiocre homme d'action ; très loin de son écriture, il devait être grossier, méchant, raide et maladroit.

La littérature française viendrait tout entière, s'il le fallait, témoigner que le style est une spécialisation de la sensibilité et que plus un écrivain se rapproche de l'artiste, moins il est apte à faire figure dans les diverses manifestations de l'activité humaine. Dès qu'il commence à écrire, Jean-Jacques change de caractère; sa sensibilité tout entière passe dans son style. Il trouble et reste calme. Dans ses livres, il se montre passionné et discoureur; dans sa vie, il est revêche et muet. C'est un ours sensible; ours en réalité, sentimental en fiction. Elles ne sont pas absurdes, ces vieilles locutions : « écrire avec amour — caresser ses phrases amoureusement ». Racine, dont le style est si rarement plastique, garde pour ses maîtresses d'abord, pour Dieu ensuite, presque toute sa sensibilité.

Digitized by Google

Le sentiment profond de l'amour, qui était en lui, n'a passé que dans les actes de ses personnages; ils expriment des passions extrêmes en un style abstrait, glacé et diplomatique. Musset : le sentiment se gonflait autour de ses vers; ils répandaient comme un parfum de volupté. L'association, tout extérieure, a été fugitive, le parfum s'est évaporé et il reste des poèmes transparents, flacons dédorés qui laissent voir l'absence d'art intérieur et intime. Nul n'a jamais incorporé moins de sensibilité dans une œuvre pourtant sentimentale; il vivait trop « avec amour », pour écrire encore « avec amour ». Pourtant il lui est arrivé, en des périodes sans doute de vie réelle moins intense, de laisser filtrer jusqu'au fond de son style un peu de cette sensibilité vagabonde : et c'est son théâtre. Type littéraire absolument opposé à Musset, Chateaubriand est d'une sérénité sentimentale absolue. C'est dans ses phrases qu'il met son cœur. Il est tout en sensations; ses organes sont en communication constante avec le monde extérieur : il regarde, il écoute, il sent, il touche, et cette moisson sensorielle, il la verse sans réserve dans son style. Baudelaire est de la même famille physiologique, avec une prédominance des sensations de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du tact. Victor Hugo, au contraire, représente le type visuel presque pur. Il est si peu auditif qu'il ne peut figurer une sensation musicale qu'en la transformant en vision :

> Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
> La flûte épanouie a monté sur l'alto.

L'un et l'autre, Hugo et Baudelaire, mais Hugo plus absolument, incorporèrent à leur style toute la sensibilité générale dont ils disposaient. Hugo

Digitized by Google

est d'un mécanisme simple, presque élémentaire, et parfait. Toutes les sensations qu'il éprouve, et ce sont les yeux surtout qui l'enrichissent, il les traduit en verbe au moyen d'images visuelles, uniformément; et de même toute notion acquise par la lecture ou la parole devient, dès qu'il veut l'exprimer, une vision. Il dira, pour caractériser son influence linguistique, qui fut immense :

J'ai mis le bonnet rouge aux vieux dictionnaires.

Avec une telle faculté, on peut avoir un style barbare, excentrique, incompréhensible; on ne sera jamais banal. Placé devant le spectacle qu'évoque sa mémoire ou son imagination, l'écrivain doit devenir un peintre, ou s'abstenir. Il lui serait plus difficile d'user de clichés que d'ordonner des combinaisons de mots nécessairement nouvelles. Cependant le type paradoxal du visuel écrivant par clichés est possible; mais l'examen seul du style ne permet pas de le découvrir.

Toute sensation actuelle ou emmagasinée dans les cellules nerveuses est propice à l'art. Si, au lieu de sensations, de souvenirs matériels, le cerveau n'a gardé que l'empreinte d'une émotion, ou si la perception des sens s'est rapidement transformée en une notion abstraite, ou en une idée émotive, l'art n'est plus possible, car il n'y a d'art que plastique et la matière a fui, ne laissant que sa trace le long du chemin. On pourrait donc généraliser et diviser les écrivains en deux classes : les sensoriels et les idéo-émotifs; en d'autres termes : les plastiques et les sentimentaux. Laissant de côté la question du style, un peu étroite et accidentelle, on appliquerait assez bien, en tenant compte des nuances, ces deux couleurs fondamentales à toute

Digitized by Google

l'humanité civilisée. On saurait alors presque exactement ce que veulent dire les mots réalisme et idéalisme, ou plutôt spiritualisme (1). Récemment un groupe politique s'est lui-même appelé : les intellectuels. En réalité, ces intellectuels sont (ou étaient) des idéo-émotifs, des sentimentaux, des spiritualistes. Il n'y a pas de type intellectuel, l'intelligence pure ne pouvant entrer directement en contact avec la vie; tout son labeur, quelle qu'en soit la complexité apparente, se borne à prendre et reprendre éternellement connaissance du principe d'identité. Dans la vie, ce principe n'est valable qu'associé à des émotions qui le corrompent. Il n'y a de certitude que dans les chiffres sans contenu; les réalités sont incomparables et rebelles à l'identification. C'est pourquoi le témoignage des sens est supérieur au témoignage intellectuel, toujours vicié par une émotion née à propos de l'objet et non sortie de l'objet même. Même fausse, une sensation est vraie physiologiquement et peut avoir les effets mêmes de la réalité; l'idéo-émotion, toujours hallucinatoire, ne donne du monde extérieur qu'une image fantastique, vaine et inapte à réagir franchement sur la physiologie. Revenons au style: les idéo-émotifs s'épanouissent en déclamations; les sensoriels en descriptions. La matière aux uns est parfois trop abondante; aux autres, elle manque : c'est la disette, et ils poussent des cris de famine.

REMY DE GOURMONT.

(A suivre.)

(1) Il conviendrait en effet de réserver le mot *idéalisme* pour un état d'esprit philosophique beaucoup plus voisin d'un certain matérialisme que d'un idéalisme vulgaire : Nietzsche est *idéaliste*, c'est-à-dire *phénoménaliste ;* M. Brunetière est *idéaliste*, c'est-à-dire *spiritualiste*.

Digitized by Google

PAN

—

C'était au temps
Où les grands Dieux de marbre et d'or
Ne vivaient plus en leurs statues;
On les voyait encor,
Debout et nues,
Au seuil des temples clairs
A tuiles d'or,
Avec la mer
Derrière eux, éclatante, innombrable et sereine,
A l'horizon...

C'est ainsi que je les ai vus, étant petit,
Figures vaines
Dont on m'apprit,
Sans doute en riant d'eux, les formes et les noms;
Et je riais, enfant, à les voir et de voir
Celui-là, le plus grand, dont l'ombre, vers le soir,
S'allongeait à ses pieds, lourde et grave,
Parce que sa statue était faite d'airain :
C'était le Maître Souverain,
Que nul ne brave,
Zeus!

Et comme, ainsi que je l'ai dit,
Son ombre était énorme et moi petit,
Je m'asseyais dans sa fraîcheur déjà nocturne
Et je jouais avec des pierres, une à une,
Mais l'aigle courroucé qui veillait près de lui
Me regardait et j'avais peur, étant petit.

Digitized by Google

Et c'est ainsi que j'ai connu lui et les autres.
Apollon
Avec sa lyre ; Hermès, les ailes aux talons
Et deux ailes de même encore à son pétase ;
Mars qui brandit le glaive ; et, nu, la barbe rase,
Le torse blanc, la chair heureuse et dans sa main
Portant le thyrse double et la pomme de pin,
Bacchus qui, couronné de pampre et toujours beau,
A sa tempe sans ride assure son bandeau,
Et Neptune barbu d'algues et dont l'oreille
Compare dans le vent qui l'apporte pareille
La rumeur de la mer à celle des forêts ;
Et les Déesses et Cypris au rire frais
Dont fleurissent les seins et dont mûrit la bouche,
Et la grande Junon, sérieuse et farouche,
Et Diane hautaine et farouche comme elle,
Et Minerve casquée et l'antique Cybèle,
Tous ceux que l'univers honora d'âge en âge...
Mais tous n'étaient plus rien que de vaines images,
Et, qu'ils fussent sculptés dans le marbre ou dans l'or,
La Figure des Dieux survivait aux Dieux morts.

Cependant l'étendue agreste de la terre
N'était point tout à fait encore solitaire.
Des êtres fabuleux et à demi divins
Se cachaient dans les bois et hantaient les ravins,
Fuyant l'homme et craignant sa ruse et son danger.
Dans un monde nouveau maintenant étrangers,
Ils épiaient les voix, les bruits, les pas : Centaures,
Dans la gorge des monts hennissant à l'aurore
Et qui, le soir, boiteux et lointains, du galop
De leur fuite inégale inquiétaient l'écho ;
Faunes roux habitant les grottes et satyres
Rôdant d'un pied furtif près des ruches à cire....
La conque des tritons sonnait dans l'air marin

Digitized by Google

Fausse et rauque parfois à leur souffle incertain ;
Des dryades souffraient sous l'écorce des chênes ;
Des nymphes étaient l'onde encore des fontaines,
Et, parfois, l'on voyait, dit-on, au crépuscule
A cette heure indistincte où la vue est crédule,
Errer un grand cheval, à l'œil effarouché,
Qui, de loin et d'un bond, sans qu'on pût l'approcher,
S'envolait en ouvrant ses deux ailes de flamme !

On racontait cela, il m'en souvient,
A la veillée,
Auprès du feu ;
Les femmes
Riaient quand on parlait du Satyre et du Faune,
Et j'écoutais de mes oreilles émerveillées.
C'était l'automne,
Et l'on se rassemblait, déjà, autour du feu
Où nous jetions
Des feuilles sèches et des pommes
De pin
Dans les tisons
A pleines mains...

Il y avait aussi quelqu'un d'autre
Dont on parlait souvent :
C'était avant
Qu'une voix, le long de la côte,
Eût couru sur la mer en criant
Qu'il était mort.
C'était au temps
Où le Dieu Pan
Vivait encor...

Il était invisible et présent dans les choses,
Mystérieux, informe, innombrable et sacré,

Digitized by Google

Et le printemps naissait avec toutes ses roses
De l'air fécond soudain qu'il avait respiré ;

C'est lui qui, de la terre, en épis ou en paille,
Faisait pousser le blé et grandir la moisson,
Et qui, roi des troupeaux que l'étable embercaille,
Leur fait croître la corne et friser la toison ;

C'est lui qui surveillait la vendange et la cueille,
Conduisait la charrue et guidait le labour,
Et qui, dans les vergers, abrite sous la feuille
Le fruit qui, mûr enfin, sera graine à son tour;

Les eaux, qui sourdement fécondent les semences,
Ainsi que le soleil, la nuée et le vent
Et l'ombre qui finit et la nuit qui commence
Et l'aurore et le soir, sont à lui qui est Pan.

Et, tandis que les dieux ont quitté leurs statues,
Lui seul est demeuré quand les autres sont morts,
Et sa forme multiple, éparse et jamais vue
Subsiste universelle et vit partout encor.

Mon père,
Homme pieux,
Savait ces choses,
Les ayant apprises du sien,
Vieillard
Versé dans la science des Dieux
Et blanchi à l'ombre des sanctuaires;
Ce fut mon père
Qui m'enseigna ce qui peut plaire
Au survivant,
A Pan,
Le dernier Dieu,
Disant :

Digitized by Google

« N'allume pas pour lui le bûcher ni la torche ;
Le grand Pan ne veut pas les brebis qu'on écorche,
Ni le jeune taureau,
Ni la blanche génisse et la plaintive agnelle
Dont la gorge entr'ouverte au sang qui en ruisselle
Râle sous le couteau.

Ne choisis pas non plus pour charger ta corbeille
Le fruit de l'espalier ni le fruit de la treille,
Epargne à ta moisson
D'en prélever pour lui sa gerbe la plus ronde;
Pas plus que le miel roux ou que la cire blonde
Pan n'aime la toison

Des bêtes que poursuit le vol clair de la flèche
Ou que prend en ses lacs, caché sous l'herbe fraîche,
Le piège secret,
Ni l'écaille diverse, incertaine et changeante
De celles que ramène aux mailles qu'elle argente
La nasse ou le filet.

Non, mais va simplement au bord de cette source
Au milieu du bois frais et, sans suivre sa course
Qui la change en ruisseau
Dont le murmure nu s'étire sous les feuilles,
Penche toi sur son onde, ô mon fils, et y cueille
La tige d'un roseau.

Car Pan, le dernier Dieu de la terre vieillie,
Car Pan qui va mourir et qui déjà oublie
Qu'il est encor vivant,
Aime entendre monter au fond du crépuscule
Le chant mystérieux que disperse et module
La flûte dans le vent. »

HENRI DE RÉGNIER.

Digitized by Google

LA
DÉCOUVERTE DE L'AVENIR

J'entrerai plus commodément dans mon sujet en contrastant et en séparant deux types divergents d'esprit, types qui se distingueront surtout par leur attitude envers le temps et plus particulièrement par l'importance relative qu'ils attachent et la quantité relative de réflexion qu'ils donnent à l'avenir.

Le premier de ces deux types d'esprit qui est, je crois, prédominant, le type auquel appartient la majorité des gens, est celui qui ne pense pour ainsi dire jamais à l'avenir, qui le considère comme une sorte de non-existence ténébreuse sur laquelle le présent en marche tracera bientôt des événements. Le second type, qui est, je crois, plus moderne et moins abondant, pense constamment et de préférence aux choses à venir et aux choses présentes, principalement quant aux conséquences qui peuvent en découler. Le premier type, quand on l'obtient dans sa pureté, est, par habitude, rétrospectif : il interprète les choses du présent, donne une valeur à ceci et la refuse à cela entièrement par rapport au passé. Le second type est constructif, par habitude ; il interprète les choses du présent et donne une valeur à ceci ou cela entièrement par rapport aux choses devinées ou prévues. Tandis que du premier point de vue notre vie consiste simplement à récolter les conséquences du passé, du second,

Digitized by Google

notre vie consiste à préparer l'avenir. On pourrait appeler le premier type d'esprit, le type légal ou soumis, parce que l'éducation, l'occupation de l'homme de loi le dispose à cela : lui, entre tous, doit plus constamment se référer à la loi acceptée, au droit reconnu, au précédent établi, et forcément ignorer et réprouver la chose qui cherche à s'établir. On pourrait, par contraste, appeler le second type d'esprit, le type législatif, créatif, organisateur ou souverain, parce que, perpétuellement, il attaque et modifie l'ordre des choses établi, se départissant perpétuellement du respect accordé à ce qui nous vient du passé. Il voit le monde comme un immense chantier et le présent n'est rien de plus que matériaux pour l'avenir, pour la chose qui doit être. Il est dans un mode actif de pensée, tandis que l'autre est dans un mode passif; c'est l'esprit de jeunesse, c'est l'esprit qui est le plus manifeste parmi les nations occidentales, tandis que l'autre est l'esprit de vieillesse, l'esprit de l'oriental.

Des choses ont été, dit l'esprit légal, et par elles nous sommes ici; et l'esprit créatif dit : nous sommes ici parce que les choses doivent être.

Je ne prétends pas que la grande masse des gens appartiennent à l'un ou à l'autre de ces types. A vrai dire, j'en parle comme de deux types distincts et reconnaissables pour plus de commodité et surtout afin d'accentuer leur distinction. Il y a probablement fort peu de gens qui méditent constamment sur le passé sans aucune pensée pour l'avenir et il n'y en a guère non plus qui vivent et pensent exclusivement par rapport à l'avenir. La grande masse occupe une position intermédiaire entre ces extrêmes : passant journellement et d'heure en heure du mode passif à l'actif, voyant une chose par rap-

Digitized by Google

port à ses associations et telle autre par rapport à ses conséquences sans même soupçonner que c'est là l'emploi de deux méthodes différentes dans leur esprit.

Quoi qu'il en soit, ce sont des méthodes distinctes : méthode de référence au passé et méthode de référence au futur, et leur confusion dans notre esprit n'abolit pas plus leur différence que l'existence d'un cheval pie ne prouve que le blanc soit noir.

Je crois qu'il n'est pas suffisamment reconnu combien exactement sont différentes dans leurs conséquences ces deux méthodes et où leur différence ou le manque de discernement de leur différence peut entraîner. L'époque actuelle est une période d'incertitude et d'indécision tout à fait extraordinaires sur d'interminables questions — questions morales, esthétiques, politiques, religieuses — sur lesquelles nous serions tous plus heureux de nous sentir fixés et rassurés, et une très large part de cette flottante incertitude au sujet de ces importantes matières est due à ce fait que — pour la plupart d'entre nous — ces deux façons insuffisamment différenciées de considérer les choses sont, non seulement présentes simultanément, mais en conflit véritable dans nos esprits, — en conflit insoupçonné. Nous passons de l'une à l'autre indifféremment sans aucune claire notion de la différence fondamentale — quant aux conclusions — qui existe entre les deux, et nous faisons cela avec des résultats désastreux pour la confiance et la logique qu'il nous faut pour toutes sortes de choses.

Mais avant d'indiquer combien divergents sont ces deux types ou habitudes d'esprit, il est nécessaire de répondre à une objection possible et qu'on peut formuler ainsi : est-ce que distinguer entre

Digitized by Google

un type d'esprit qui pense au passé et un type d'esprit qui pense au futur n'est pas vouloir couper un cheveu en quatre, ou établir une différence entre gens qui ont une main gauche et gens qui ont une main droite ? Tout le monde croit que le présent est entièrement déterminé par le passé, dites-vous, mais alors chacun croit *aussi* que le présent détermine l'avenir. Séparons-nous et contrastons-nous simplement deux aspects de l'opinion de chacun ? Ce à quoi nous répliquons que nous ne discutons pas ce que nous savons et croyons des rapports du passé, du présent et de l'avenir, ou de la relation de cause à effet entre chacun d'eux tour à tour. Nous savons tous que le présent dépend du passé pour ses causes et que pour ses causes aussi le futur dépend du présent. Mais cette discussion concerne *la façon dont nous approchons les choses* sur cette commune base de connaissance et de croyance. Nous pouvons tous savoir qu'il y a l'ouest et qu'il y a l'est, mais si ceux-ci considèrent les choses en se plaçant toujours à l'ouest, ceux-là en se plaçant toujours à l'est, et si d'autres errent deci delà, sans daigner s'inquiéter de la direction, considérant les choses du point de vue où le hasard les place, les premiers obtiendront une conclusion occidentale de ce voyage, les autres une conclusion orientale et les derniers ne parviendront à aucune conclusion définie sur toutes sortes d'importantes matières. Et cependant ceux qui voyagent vers l'est ou vers l'ouest ou ceux qui avancent au hasard peuvent se trouver sur la même base de croyance et de règles et au milieu de la même assemblée de faits prouvés. Précisément, la même chose arrivera si vous approchez toujours les choses du point de vue de leurs causes, ou si vous les approchez toujours en

Digitized by Google

vue de leurs probables effets. Et en divers groupes très importants des affaires humaines il est possible de montrer clairement à quelles distances opposées les deux méthodes, poursuivies chacune dans sa pureté, entraînent ceux qui les suivent.

Je suppose qu'il y a trois cents ans, les gens qui réfléchissaient aux questions morales, aux questions de bien et de mal, déduisaient absolument et sans réserves leurs règles de conduite, du passé, de quelque injonction dogmatique, de quelque édit strictement décrété. La grande masse des gens agit de même aujourd'hui : c'est écrit, dit-on. « Tu ne déroberas pas » est par exemple la raison unique, complète et suffisante pour quoi vous ne devez pas voler, et aujourd'hui encore, on éprouve une forte aversion à admettre qu'il n'y a aucun rapport entre les conséquences réelles des actes et les impératifs du bien ou du mal. Nos vies doivent récolter les fruits de choses déterminées et c'est encore une présomption de la morale établie qu'on doit faire le bien quand même le ciel tomberait. Mais il arrive en ce monde des gens qui refusent d'appeler *bien* ce qui ferait descendre le ciel sur nos têtes, quelque autorisées qu'en soient les sources et les sanctions, et cette disposition nouvelle commence, je crois, à se répandre. Je suppose qu'en tous les temps des gens, d'une façon timide, hésitante, honteuse, ont tempéré l'austérité d'un code moral dogmatique au moyen de menues infractions leur assurant des résultats évidemment bons, — mais c'est les Jésuites, paraît-il, qui délibérément cherchèrent à qualifier l'interprétation morale des actes d'après la considération de leurs résultats. Il n'y a guère personne aujourd'hui qui n'ait plus ou moins reconnu que l'avenir est un facteur plus ou moins important dans les consi-

Digitized by Google

dérations morales. Aujourd'hui, il y a une proportion minime de gens qui regardent franchement la morale comme un moyen en vue d'une fin, un embarras de considérations immédiates et personnelles sans égard à ce que peut donner l'avenir et ces gens repoussent absolument l'idée d'un code dogmatique établi à jamais. La plupart d'entre nous ne sont pas aussi nets que cela, mais, profondément imprégnés de l'esprit de compromis entre le passé et l'avenir, nous professons une obéissance sans limites aux prescriptions du passé, nous observons unanimement ses injonctions, mais nous les mitigeons dans une mesure vague et variable par des considérations d'utilité. Nous estimons, par exemple, qu'il faut tenir ses promesses. Mais supposons que nous nous apercevions inopinément que, pour l'un de nous, tenir une promesse qui a été scellée et faite sous serment de la manière la plus sacrée doive amener de grandes souffrances pour un autre être humain, doive amener en fait un mal réel. Un homme fait-il mal ou bien de rompre une telle promesse ? La décision pratique que la plupart des gens modernes prendraient serait de rompre la promesse. La plupart diraient qu'ils ont fait un mal pour en éviter un plus grand. Mais supposons que le ma que nous allons infliger ne soit pas un très grand mal, mais seulement une minime souffrance et supposons que la promesse soit de quelque importance. Pour la plupart d'entre nous, la question se résume à mettre en balance la promesse, chose du passé, contre sa conséquence inattendue et mauvaise, chose du futur. Et moindre serait le surplus de conséquences fâcheuses et plus grande serait notre indécision. Mais ni l'un ni l'autre des deux types d'esprit que nous opposons ici ne tergiverserait. Sans

Digitized by Google

hésiter, le type d'esprit légal obéirait au passé, le type créatif sans hésiter le sacrifierait à l'avenir. L'esprit légal dirait : ceux qui enfreignent la loi sur un point l'enfreignent toute ; tandis que l'esprit créatif dirait : que le passé mort enterre ses morts.

Il a été plus commode de prendre pour exemple l'effet des promesses, mais c'est dans le domaine de la moralité sexuelle que les deux méthodes entrent le plus vivement en conflit.

Et je voudrais indiquer que, jusqu'à ce que vous vous soyez définitivement déterminé, soit à obtempérer aux impératifs réels ou imaginaires du passé, soit à répondre aux demandes de quelque idéal à venir, jusqu'à ce que vous ayez décidé d'adhérer à l'un ou l'autre de ces deux types d'action mentale en ces matières, vous ne sauriez avoir l'espoir d'une stabilité soutenue dans la pensée qui est à la base de vos actions, et que, dans toute question de principe qui vous assaillera, vous serez entièrement à la merci du mode intellectuel qui se trouvera être prédominant dans votre esprit à ce moment particulier.

Dans le domaine des affaires publiques aussi, il y a deux façons de regarder les choses produire des conséquences également divergentes et incompatibles. L'esprit légal insiste sur les traités, les constitutions, les légitimités, les chartes. L'esprit législatif les attaque incessamment. Chaque fois qu'une période de difficultés s'ouvre, qu'intervient quelque grand conflit entre les institutions et les forces actives, il se fait un triage entre ces deux sortes d'esprit. L'esprit légal se glorifie et se transfigure sous forme de loyauté sans espoir, l'esprit créatif inspire les révolutions et les reconstructions. Et cette

Digitized by Google

différence d'attitude est particulièrement accentuée dans les disputes qui s'élèvent à la suite de guerres. Dans presque toutes les guerres modernes on peut, sans aucun doute, découvrir d'un côté ou de l'autre une idée créative distincte, une considération distincte pour quelque conséquence future. Mais la principale contestation dans les guerres modernes et la seule dans les guerres médiévales se trouve fondée sur une référence, non pas au futur, mais au passé, et tourne autour d'une question de fait et de droit. Les guerres des Plantagenets et des Lancastre contre la France, par exemple, sont entièrement basées sur un vague droit, défendu par d'obscurs arguments légaux, à la couronne de France. Et les arguments en jeu au sujet de la guerre dansle Sud de l'Afrique ne tiennent aucun compte de l'idéal que seraient de vastes Etats-Unis du Sud-Afrique et chicanent à tort et à travers sur qui déclara la guerre et ce qui fut ou ne fut pas écrit dans quelque ténébreuse révision d'un traité, il y a une vingtaine d'années. Toutefois, sous les discussions légales pendant cette guerre, la grande idée créative est restée très apparente dans l'espri public. On trouvera plus ou moins clairement formulé sous les motifs avoués de presque toutes les grandes guerres du siècle passé — et une comparaison entre les guerres du XIX^e^ siècle et celles du moyen-âge le démontrera aussi, je pense — que, dans ce domaine aussi, il y a eu découverte de l'avenir, une disposition toujours plus marquée à transférer les considérations et la valeur des choses accomplies à des choses à venir.

Cependant, bien que la prévision s'insinue dans notre politique et la considération des conséquences dans la morale, c'est encore le passé qui domine

Digitized by Google

nos vies. Mais pourquoi? Pour quelles raisons sommes-nous pareillement liés à lui ? C'est dans le futur que nous allons, demain est la chose importante et féconde pour nous. C'est demain qui renferme tout ce qui reste à sentir pour nous, nos enfants et tous ceux qui nous sont chers. Pourtant nous rangeons et ordonnons les hommes par classes entièrement par rapport au passé, nous tirons du passé honte ou honneur; contre les droits de la propriété, les intérêts acquis des contrats et les institutions du passé, l'avenir ne prévaut pas. La littérature est en grande partie de l'histoire ou de l'histoire au second degré, et qu'est la culture sinon un mode d'interprétation dans lequel des choses nouvelles sont jetées, une collection d'étalons, une sorte de lit du roi Og, suivant lequel toute expression nouvelle doit être écourtée ou rallongée ?

Nos commodités, comme nos pensées, sont toutes rétrospectives. Nous voyageons sur des routes si étroites qu'elles étouffent le trafic; nous vivons dans des maisons mal confortables, mal commodes, absorbant tout notre temps, par amour pour des formes familières et la crainte de l'étrange ; toutes nos affaires publiques sont paralysées par des restrictions locales, minimes et excessives. Notre vêtement, nos habitudes de parler, d'écrire, de prononcer, nos poids et nos mesures, nos monnaies, nos théories religieuses et politiques, tout cela témoigne du pouvoir que le passé a sur nos esprits. Cependant, nous ne respectons pas le passé comme le font les Chinois. Il y a des degrés. Nous n'adorons pas nos ancêtres et ne prescrivons pas de rigides costumes locaux; nous allons jusqu'à agrandir notre stock de connaissances et nous mitigeons le classique en nous aventurant occasionnel-

Digitized by Google

lement dans des pensées originales. Comparés aux Chinois nous sommes clairement avertis de l'avenir. Mais en comparaison de ce que nous pourrions être, le passé est tout notre univers.

La raison pour laquelle l'habitude rétrospective, l'habitude légale, est si prédominante et l'a toujours été est parfaitement évidente. Nous suivons le principe humain fondamental de prendre ce que nous pouvons obtenir. Tout le monde croit que le passé est certain, défini et connaissable et il n'est guère de gens qui croient qu'il soit possible de connaître quelque chose du futur. L'homme a acquis l'habitude d'aller vers le passé parce que c'était la ligne de moindre résistance pour son esprit. Tandis qu'une certaine portion variable du passé est, dans le cas de chacun, matière utile à la connaissance, le futur est non-existant pour un esprit dont l'imagination n'est pas entraînée aux habitudes scientifiques de penser. Tout notre esprit est fait de mémoire. En sa mémoire chacun de nous a quelque chose, qui, sans aucun entraînement spécial, retourne dans le passé pour y saisir fermement, avec conviction, toute sorte de faits utiles — parfois avec plus de conviction que de fermeté. Mais l'imagination, à moins qu'elle ne soit renforcée par une très solide connaissance des lois de causalité, erre comme un enfant perdu dans l'obscurité des choses à venir et en revient — vide.

Beaucoup de gens croient par conséquent qu'il ne peut y avoir aucune espèce de certitude quant à l'avenir; vous ne pouvez pas plus savoir quelque chose de l'avenir, m'assurait récemment un ami, que vous ne savez à quel endroit un chat va sauter. Et pour tous ceux qui ont cette opinion, qui considèrent l'avenir comme une source perpétuelle

Digitized by Google

de surprises convulsives, comme une impénétrable, incurable, éternelle ténèbre, il est bon et raisonnable de tirer les valeurs qu'il est nécessaire d'attacher aux choses des événements qui selon eux sont arrivés certainement. C'est notre ignorance de l'avenir et notre persuasion que cette ignorance est absolument incurable qui donne seule au passé son énorme prédominance dans nos pensées. Mais, à travers les âges, la succession interminable et interrompue de prophètes et de diseurs de bonne aventure — et c'est encore un art florissant — témoigne du sentiment perpétuellemeut latent qu'après tout il se peut qu'il y ait une meilleure sorte de connaissance — une sorte de connaissance plus utile que celle que nous possédons actuellement.

Il y a en somme dans l'esprit de la science moderne quelque chose de sympathique pour la dupe du devin extra-lucide. L'une des persuasions qui viennent à l'esprit, quand on s'assimile les vastes conceptions de la science, est que le rapport de causalité est universel; que, dans le fait absolu, sinon dans cette petite bulle de fait relatif qui constitue la vie individuelle, dans le fait absolu l'avenir est tout aussi fixé et déterminé, aussi arrêté et inévitable que le passé, et, autant que lui, matière à connaissance. Notre mémoire personnelle nous donne l'impression de l'exactitude et de la réalité supérieures des choses du passé, comme de choses qui sont définitivement révolues et qui ont dit leur mot, mais, à mesure que nous pénétrons plus clairement les conceptions maîtresses de la science, nous comprenons mieux que cette impression est l'un des résultats des conditions particulières de nos existences et non une vérité absolue. L'homme de science en vient finalement à croire que les événe-

Digitized by Google

ments de l'an 4000 prochain sont aussi fixés, arrêtés et immuables, que les événements de l'an 1600, avec cette différence que, pour les derniers, il a certains matériaux sur quoi baser sa croyance et pour les premiers pratiquement aucun.

La question se présente maintenant de savoir jusqu'à quel point cette ignorance absolue de l'avenir est une condition fixe et nécessaire de la vie humaine et jusqu'à quel point l'application de méthodes intellectuelles atténuera, si elle ne les dissipe tout à fait, les ténèbres qui nous séparent des choses à venir. Et je m'aventurerai jusqu'à dire que, selon certaines lignes et avec certaines conditions et limitations, une connaissance exploitable des choses de l'avenir est possible et praticable.

Pour soutenir cette affirmation, je voudrais appeler l'attention du lecteur sur certains faits concernant notre connaissance du passé et j'insisterai plus particulièrement sur ceci que, touchant le passé, notre champ de certitude absolue est fort limité. Je dirais même que nous sommes enclins à évaluer trop haut notre certitude du passé. Et la connaissance du passé telle que nous l'avons n'est pas toute du même genre ni dérivée des mêmes sources.

Examinons ce qu'un contemporain éduqué sait du passé. Tout d'abord, il a la plus réelle de toutes les connaissances — celle de ses expériences personnelles : sa mémoire. Les gens sans instruction ajoutent une foi absolue à leurs souvenirs et la plupart des gens instruits y croient avec quelques réserves. Quelques-uns d'entre nous seulement prennent une attitude critique envers leurs propres souvenirs ; nous savons que non seulement nos mémoires laissent échapper certaines choses, mais que parfois une sorte de rêverie ou une violente suggestion peuvent

Digitized by Google

y ajouter d'autres choses. Malgré cela, la mémoire demeure aussi vive et réelle qu'aucune autre connaissance peut l'être, et avoir vu, entendu et senti est approcher le plus près de la conviction absolue. Cependant, la mémoire de nos impressions directes n'est que la petite part de ce que nous connaissons. A part ce fragment éclairé, il y a une connaissance d'un ordre différent, la connaissance qui nous est transmise par d'autres individus. A part notre mémoire immédiate et personnelle, il y a une vaste zone de faits, ou quasi-faits, qui nous sont racontés par des gens plus ou moins dignes de confiance, racontés de vive voix ou transmis par les écrits d'auteurs morts ou vivants. C'est le passé du ouï-dire, de la tradition, de l'histoire — la seconde sorte de connaissance du passé. La connaissance de ce genre la plus rapprochée de nous est abondante, claire et détaillée; plus éloignée elle devient vague, et à mesure qu'elle recule dans le temps et dans l'espace elle en arrive à n'être plus qu'inscriptions brèves et imparfaites et traditions énigmatiques et elle disparaît enfin — pour ce qui est des légendes et des témoignages humains — dans un doute et une obscurité aussi impénétrables que l'avenir. Et qu'il me soit permis maintenant de rappeler que cette seconde zone de connaissance, distincte de la zone éclairée renfermant ce que nous avons senti, vu ou fait nous-mêmes — cette zone de ouï-dire, d'histoire et de tradition complétait l'ensemble de connaissance du passé qui était accessible à Shakespeare, par exemple. Jusqu'au début du XIX[e] siècle, c'est à ces limites qu'était confinée toute connaissance humaine du passé, à part quelques suppositions et conjectures, et quelques tentatives timides et presque négligeables. En outre de l'exacte

Digitized by Google

connaissance que comportait ce plan de ouï-dire et d'histoire, l'homme avait une certaine quantité de légende et d'erreur qui enfermait le tableau d'une façon très satisfaisante et très trompeuse dans un cadre de 4004 ans exactement.

Et c'était là l'histoire universelle de l'homme — tout ce qu'il avait — jusqu'à ce que commençât l'époque scientifique. Et au delà de ces limites...? Ma foi, je suppose que l'homme instruit du XVIe siècle était aussi certain de la non-existence de quoi que ce soit avant la création du monde qu'il l'était, et que nous le sommes encore pour la plupart, de la non-existence pratique de l'avenir, ou, en tout cas, il était aussi satisfait de l'impossibilité de toute connaissance dans une direction comme dans l'autre.

Mais la science moderne, c'est-à-dire la critique inflexible et systématique des phénomènes, a, dans les cent dernières années, absolument détruit la conception d'un commencement des choses à une époque fixée, a aboli les limites qu'une création datée imposait au passé et a ajouté une énorme perspective au champ de vision du XVIe siècle. Et ce que je voudrais faire entendre est que ce surcroît de connaissance est une connaissance nouvelle obtenue d'une façon nouvelle. Nous connaissons maintenant tout aussi sûrement et, sous bien des rapports, plus intimement que nous ne connaissons Sargon, Zénobie ou Caractacus, la forme et les habitudes de créatures qu'aucun être vivant n'a jamais rencontrées, qu'aucun œil humain n'a jamais contemplées et le caractère de paysages qu'aucun homme n'a jamais vus et ne pourra jamais voir; nous nous représentons le labyrinthodon sortant sa tête difforme des eaux des marais carbonifères

dans lesquels il vivait, et nous nous figurons les ptérodactyles, ces grands oiseaux-lézards battant de l'aile à travers les forêts de l'âge mésozoïque, avec exactement la même certitude que celle avec laquelle nous nous figurons le rhinocéros ou le vautour. Je ne doute pas plus des faits de ce tableau lointain que de ceux de ce spectacle plus rapproché. Je crois au mégathérium, que je n'ai jamais vu, tout aussi fermement qu'à l'hippopotame qui a engouffré les petits pains que je lui offrais. Une vaste quantité de détails dans le tableau de l'époque lointaine est maintenant fixée et définie à tout jamais. Et d'innombrables investigateurs ne cessent, avec persistance et confiance, d'élargir, d'amplifier, de corriger et de reculer les bornes de ce grand passé, ce passé pré-humain que la critique scientifique des phénomènes existants a découvert, restauré et pour la première fois introduit dans le monde de la pensée humaine. Nous sommes entrés en possession d'une histoire du monde nouvelle et jadis insoupçonnée dont tout ce qui était connu au Dr Johnson, par exemple, n'est que la très brève conclusion. Et cette conclusion elle-même a été grandement élargie et corrigée par les archéologues curieux, travaillant strictement d'après la méthode nouvelle, c'est-à-dire : la comparaison et la critique de faits suggestifs.

Je désire particulièrement insister sur ceci que tout ce passé extérieur — ce passé historique — est le produit d'une recherche nouvelle et plus aiguë, et non une sorte de révélation. Il est dû simplement à une manière nouvelle et plus critique d'examiner les choses. Notre connaissance du passé géologique, claire et définie comme elle l'est devenue, est d'un ordre différent et inférieur par rapport à

la connaissance par la mémoire et cependant d'un ordre parfaitement utilisable et digne de confiance, une connaissance sur laquelle on peut se baser. Si l'on voulait appeler la mémoire privée du nom de passé personnel, et l'aire plus étendue faisant suite à la mémoire du nom de passé historique ou traditionnel, on pourrait alors dénommer tout cet arrière-plan des temps géologiques lointains, le passé inductif.

Cette grande découverte du passé inductif fut obtenue par la discussion réitérée et la critique effective d'un certain nombre de faits existants, de fragments de pierre bizarrement façonnés, de raies et de ligatures sur des flèches et des roches, de détails d'anatomie et de développement qui avaient toujours été présents dans le monde, qui gisaient aux pieds de l'humanité depuis qu'elle existait sans que personne ait jamais rêvé qu'ils pouvaient fournir le moindre renseignement et encore moins révéler de si surprenantes et si lumineuses perspectives; examinés d'une façon nouvelle, ils devinrent un foyer de lumière éblouissante et pénétrante : le lointain passé s'illumina et devint visible. Considérés en tant qu'effets, comparés et critiqués, ils livrèrent une vision lucide de l'histoire d'interminables années.

En prenant dans le présent un certain nombre de choses significatives et suggestives, en les comparant, les critiquant, les discutant, avec une perpétuelle insistance sur le *pourquoi?* sans tradition dirigeante et à vrai dire en face de croyances établies, il a été possible à l'homme de projeter cet étonnant rayon d'inférence dans le passé le plus lointain; est-ce, après cela, si extravagant et insensé de suggérer l'idée que en cherchant

Digitized by Google

les causes agissantes au lieu de fossiles et en les critiquant aussi opiniâtrement et complètement que le furent les documents géologiques, il soit possible de projeter un rayon d'inférence en avant au lieu d'en arrière et de parvenir ainsi à une connaissance de choses futures aussi nette, aussi universellement convaincante et infiniment plus importante pour l'humanité que la claire vision du passé ouverte par la géologie pendant le XIXe siècle?

Accordons qu'il n'existe rien qui corresponde à la mémoire, rien qui ait avec l'avenir le rapport que la mémoire a avec le passé. On ne saurait naturellement imaginer qu'il soit possible de connaître un avenir personnel qui corresponde à notre passé personnel, ou aucun avenir traditionnel qui corresponde à notre passé traditionnel. Mais la possibilité d'un futur inductif qui corresponde au grand passé inductif de la géologie et de l'archéologie est une question entièrement différente.

Je dois avouer que je crois avec une fermeté absolue qu'une connaissance inductive d'un grand nombre de choses de l'avenir devient une possibilité humaine. Je crois que le temps est proche où il sera possible de tenter une exploration systématique de l'avenir. Et il ne faut pas juger du plus ou du moins de praticabilité de cette entreprise par les échecs du passé. Jusqu'ici rien n'a été tenté; aucun esprit vraiment supérieur ne s'est absorbé dans ces questions. Mais supposons, par exemple, qu'on donne à l'étude des lois du développement social et politique autant de cerveaux et d'attention qu'il en fut donné aux lois des combinaisons chimiques pendant ces derniers cinquante ans, que ne devrait-on pas espérer?

Pour l'esprit populaire d'aujourd'hui une telle

Digitized by Google

suggestion sobrement présentée offre quelque chose de très difficile à saisir. Mais ceux qui ont été les témoins de la splendide adolescence de la science et qui ont acquis l'esprit scientifique savent, comme une chose banale, que la prophétie a toujours été inséparablement associée à l'idée de recherche scientifique. L'idée populaire de l'investigation scientifique correspond à une collection de faits incohérente et sans objet, amassée à la façon dont certains oiseaux rassemblent des coquillages et des cailloux en petites rangées régulières — et, par ce procédé, au moyen de quelque supercherie ignorée de l'esprit populaire, certains tours d'escamotage — les célèbres merveilles de la science — réussissent en quelque vague et accidentelle façon. La conception populaire de toute découverte est l'accident. Mais l'on sait mieux cependant que la chose essentielle dans le procédé scientifique n'est pas une collection de faits, mais l'analyse des faits; les faits sont les matériaux bruts et non la substance de la science; c'est l'analyse qui nous a donné toute connaissance ordonnée et il est notoire que le but, la preuve et la justification du procédé scientifique n'est pas un artifice courant, mais la prophétie. Jusqu'à ce qu'une théorie scientifique ait livré quelque pronostic digne de confiance, on la considère comme expérimentale et peu solide : c'est de la spéculation vaine, aussi inconsistante que les bavardages artistiques ou les fantômes dont s'entretiennent les politiciens. Le splendide système de l'astronomie gravitationnelle, par exemple, repose sur des prévisions certaines de mouvements stellaires et vous refuseriez absolument de croire à ces étonnantes assertions si ce n'étaient de ces infaillibles prévisions. Le système tout entier de la science

Digitized by Google

médicale se propose — et se réclame du pouvoir — de diagnostiquer. La météorologie, constamment et avec persistance, a pour but de pronostiquer et elle n'obtiendra jamais un rang honorable tant qu'elle ne pourra pas prédire avec certitude. Le chimiste prévoit des éléments avant de les trouver — c'est fort justement ce dont il se fait gloire — et nous savons de quelle façon splendide l'esprit de Clerk Maxwell alla plus loin que tous les résultats d'expérience et prédit tout ce que Marconi a familiarisé.

Et si je n'ai pas tort de dire que la science vise à prophétiser et si, en chaque science, le spécialiste fait en réalité de son mieux, *maintenant*, pour prophétiser dans les limites de son domaine, qu'y a-t-il qui puisse nous empêcher d'édifier ce système grandissant de prédiction en un tableau ordonné de l'avenir qui sera tout aussi certain, tout aussi strictement scientifique et peut-être tout aussi détaillé que le tableau qui a été composé dans ces cent dernières années pour faire le passé géologique? Or, en attendant que nous appliquions la prophétie aux affaires de l'homme et de ses enfants, il est possible de porter l'induction en avant autant qu'en arrière, il est tout aussi simple et certain de déterminer l'orbite changeant de la terre dans l'avenir jusqu'à ce qu'elle s'arrête, du fait de sa régulière entrave, pour n'offrir plus au soleil qu'une face toujours la même, qu'il l'est de rechercher son passé incandescent et fusant. Jusqu'à ce que l'homme intervienne, l'avenir inductif est aussi réel et convaincant que le passé inductif. Mais les forces inorganiques sont la plus faible part et le moindre intérêt de la question. Aussitôt que l'homme devient un facteur, la nature du problème change et tout

Digitized by Google

notre intérêt actuel se concentre sur la question de savoir si l'homme est, de fait, individuellement et collectivement incalculable, un élément nouveau qui modifie entièrement notre enquête et la frappe immédiatement d'inanité ou si sa présence complique sans l'altérer la nature essentielle de l'induction. Jusqu'à quel point pouvons-nous espérer obtenir de solides inductions sur le futur de l'homme?

Je crois, somme toute, que nous sommes enclins à ne pas estimer assez notre chance de certitude dans l'avenir, comme je crois que nous sommes disposés à être trop crédules en ce qui concerne le passé historique. La vivacité de nos souvenirs personnels, qui sont pour nous l'essence même de la réalité revêt la tradition et les inductions passées de l'attrait de la conviction. Mais le futur personnel doit, par la nature même des choses, rester caché pour nous et cette ignorance profonde à nos pieds même, cette ombre ténébreuse qui correspond à la clarté de nos mémoires rétrospectives, projette sur tout l'avenir l'effroi de l'incertain et de l'irréel. Nous sommes surpris continuellement de notre volonté ou de notre manque de volonté; les individualités qui nous entourent produisent perpétuellement l'inattendu et il est tout naturel de faire ce raisonnement que, de même que nous ne sommes jamais exactement sûrs l'instant précédent de ce que *nous* allons faire ou éprouver et que nous ne pouvons jamais compter avec une absolue certitude sur les actes de nos amis les plus intimes, de même il est impossible pour nous d'anticiper en aucune façon la conduite d'Etats et de communautés.

En réponse à quoi j'avancerai que l'accroissement du nombre des êtres humains considérés

Digitized by Google

peut positivement simplifier le cas au lieu de le compliquer, qu'à mesure que lés individus augmentent en nombre une moyenne se forme. Une comparaison rendra plus clair ce point. Le sable a des grains de formes infiniment variées. A l'examen microscopique, vous trouverez toutes sortes d'angles, de contours, de variations. Avant d'y regarder vous ne pouvez dire quel sera le contour d'aucun grain particulier. Et si vous déchargez un tombereau de sable vous ne sauriez prévoir la place exacte qu'occupera un grain particulier dans le tas que vous faites. Mais vous pouvez dire assez exactement, la forme d'ensemble du tas. En encore si vous passez ce sable à travers une série de cribles en le laissant tomber d'une certaine hauteur sur le sol, vous pourrez prédire que des grains d'une certaine forme et d'une certaine taille se trouveront en une certaine partie du tas et que des grains d'une forme et d'une taille autres se trouveront en une autre partie. En pareil cas, l'ensemble peut être plus simple que ses parties composantes, et tel est aussi le cas en maintes affaires humaines. De ce que le futur individuel nous échappe complètement, il n'y a pas de raison qui s'oppose à ce que nous ne désirions, découvrions et employions des généralisations certaines et utilisables à propos d'innombrables et importantes questions relatives à la destinée humaine.

Mais il y a une différence grave et d'apparence sérieuse entre un tombereau de sable et une multitude d'êtres humains. C'est cela qu'il me faut reconnaître et examiner. Nos pensées, nos émotions, nos vouloirs sont contagieux. Une espèce exceptionnelle de grain de sable, un grain de sable qui serait exceptionnellement gros et lourd par exem-

Digitized by Google

ple, n'exerce aucune influence digne d'attention sur les autres grains de sable du tas, qui rouleront, tomberont, s'entasseront, que ce grain exceptionnel soit ou non avec eux. Mais un homme exceptionnel vient dans le monde, un Jules César, un Napoléon, un Pierre l'Ermite, et il paraît persuader, convaincre, contraindre, conquérir le tas de sable — la communauté, veux-je dire, — tordre et modifier ses destinées dans une mesure presque illimitée. Et si tel est réellement le cas, notre projet d'une connaissance inductive de l'avenir se trouve réduit à des proportions bien minimes. L'espoir de prédire la naissance et la venue d'hommes d'une puissance ou d'un génie exceptionnels est une véritable démence et si, en fait, de tels hommes exceptionnels ont l'influence qu'on leur attribue sur la déviation des voies de l'humanité, notre extrême limite prophétique dans les affaires humaines se réduit à une sorte de prophétie conditionnelle. *Si* des gens agissent de telle ou telle façon, alors tels ou tels résultats s'ensuivront, pouvons-nous dire, et il nous faut admettre que c'est là notre limite.

Mais tout le monde ne croit pas à l'importance des personnalités dominatrices. Il y a ceux qui disent que le monde est différent à cause de Napoléon, mais il y a aussi ceux qui disent que le monde actuel serait fort semblable à ce qu'il est aujourd'hui si Napoléon n'était jamais né. Il y a ceux qui croient entièrement à l'individu et ceux qui croient entièrement aux forces qui sont derrière l'individu, et je confesse être pour ma part un spécimen plutôt extrême de cette dernière espèce. Je crois que si, par suite de quelque escamotage dans le temps et dans l'espace, Jules César, Napoléon, Edouard IV, Guillaume le Conquérant, lord Rosebery, Victor

Digitized by Google

tor Hugo et Robert Burns avaient été changés en naissant, cela n'aurait produit aucune dislocation sérieuse dans le cours du destin. Je crois que ces grands hommes ne sont que des images, des symboles, des instruments employés pour ainsi dire au hasard par les incessantes et logiques forces qui sont derrière eux. Ils sont les becs de plume dont le destin se sert pour écrire, le diamant sur la drille qui perce jusqu'au roc. Et plus on penche vers cette confiance en des forces, plus on croira à la possibilité d'une vision inductive et raisonnée de l'avenir qui sera utile pour l'étude de la politique, des mœurs, des artifices sociaux, et en mille domaines spacieux.

Et même ceux qui adoptent la vue la plus extrême, la plus personnelle, la plus mélodramatique de la destinée humaine, qui voient la vie comme un tissu de naissances féeriques, de rencontres accidentelles, de promesses, de jalousies, admettent, je suppose, qu'il y a une limite à ces choses, que finalement la personnalité disparaît et les forces supérieures interviennent. Le grand homme, quelque grand qu'il soit, ne peut faire reculer le plan des choses; ce qu'il fait selon le droit et la raison demeurera et ce qu'il fait contre les forces créatives périra. Nous ne pouvons prévoir sa venue, accordons-le; ses différences personnelles, la splendeur de ses effets, son arrangement dramatique des événements, tout cela lui appartient—en d'autres termes, nous ne pouvons estimer les accidents, les accélérations, les délais, — mais si seulement nous jetons assez large le filet de nos généralisations, si seulement nous filons assez solide la corde de notre induction, le résultat final du grand homme, ses dernières conséquences survivantes seront prises dans nos mailles.

Digitized by Google

Telle est donc la sorte de connaissance de l'avenir que je crois accessible et digne d'être atteinte. Je crois que la direction avisée vers le futur des études historiques, économiques et sociales, et de croissantes références, délibérées et courageuses, à l'avenir dans les discussions morales et religieuses seraient extrêmement stimulantes et profitables pour notre vie intellectuelle. J'ai fait de mon mieux pour insinuer qu'une telle entreprise est maintenant sérieuse et praticable. Mais au risque de me répéter, j'appellerai l'attention sur la différence essentielle qui doit toujours exister entre notre accessible connaissance de l'avenir et notre actuelle connaissance du passé. La portion du passé qui est la plus claire et la plus réelle pour chacun de nous est le passé individuel, la mémoire personnelle. La portion de l'avenir qui doit être la plus obscure et la moins accessible est l'avenir individuel. La prophétie scientifique ne sera pas la bonne aventure, quoi qu'elle puisse être d'autre. Ces excellentes gens qui tirent des horoscopes, ces chiromanciennes illégales et fameuses qui surabondent aujourd'hui, à qui personne n'est assez niais pour croire, mais que tout le monde est assez niais pour consulter, ceux-là n'ont pas à craindre la concurrence des prophètes scientifiques. La connaissance du futur que nous pouvons espérer obtenir sera générale, et non pas individuelle; ce ne sera nullement une sorte de connaissance qui nous embarrasserait dans l'exercice de notre liberté individuelle ou qui nous délivrerait de notre responsabilité personnelle.

Et maintenant, jusqu'à quel point est-il possible, à l'époque actuelle, de spéculer sur l'aspect particulier qu'assumera l'avenir quand on l'examinera de cette façon?

Digitized by Google

Il est intéressant, avant de répondre à cette question, de tenir compte des spéculations d'une certaine secte de gens qui déjà, au milieu du siècle dernier, s'étaient tournés vers l'avenir comme vers l'explication justificative du présent. Ce sont les positivistes, dont la doctrine est encore éloquemment maintenue et développée par Mr. Frederic Harrison, en dépit de la vaste extension que, depuis Comte, les perspectives humaines ont reçue. Si vous lisez Mr. Frederic Harrison et que vous soyez, comme je le présume, saturé du vin nouveau de la connaissance plus spacieuse qui a été donnée au monde pendant ces cinquante dernières années, vous serez vivement impressionné par les singulières limitations de la conception positiviste de l'avenir.

Autant que je puis m'en assurer, Comte, pour toutes les nécessités pratiques, était totalement ignorant de ce lointain passé, extérieur au passé qui nous est connu par l'histoire, ou s'il n'étaitpas totalement ignorant de son existence, il était, et consciencieusement resta, ignorant de ses relations avec l'histoire de l'humanité. Dans le passé étroit et limité qu'il reconnaissait, l'homme avait toujours été semblable à l'homme d'aujourd'hui; Comte ne pouvait pas s'imaginer que, dans l'avenir, il ne serait pas un homme semblable à l'homme d'aujourd'hui. Il perçut, comme nous le percevons tous, que le vieil ordre social se disloque, et après une enquête richement suggestive, et incomplète, des forces qui le disloquaient, il se mit à tracer le plan d'un ordre social statique qui le remplacerait. Si vous lisez Comte, vous trouverez cette conception constamment apparente qu'il y eut une fois une condition stable de la société, avec l'humanité assise pour

Digitized by Google

ainsi dire d'une manière ordonnée et respectable; que l'humanité a été secouée, s'est levée, s'est mise en mouvement et qu'elle finira, et pour de bon, par se rasseoir sur un niveau plus élevé, cultivée, heureuse dans l'état positiviste réorganisé. Et comme il ne pouvait rien voir au delà de l'homme dans l'avenir, c'est là que, de cette façon millénaire, il dut s'arrêter. Comme il ne pouvait rien imaginer de plus haut que l'homme, il dut soutenir que l'humanité, et particulièrement l'avenir de l'humanité, était la plus haute de toutes les choses concevables.

Tout cela était parfaitement compréhensible chez un penseur de la première moitié du XIX[e] siècle. Mais nous, du début du XX[e], et particulièrement cette croissante majorité qui est née depuis que fut écrite *l'Origine des Espèces*, nous n'aurions aucune excuse de conserver une vision aussi limitée. Nos imaginations ont été nourries d'un passé dans lequel celui que connaissait Comte est à peine plus que le moment qui vient de s'écouler; nous percevons que l'homme et tout le monde des hommes n'est rien de plus que la phase présente d'un développement si grand et si splendide qu'à côté de cette vision les périodes épiques tintent comme des chansons d'enfant et tous les exploits de l'humanité se recroquevillent jusqu'aux proportions de châteaux dans le sable. Nous jetons un regard en arrière sur d'innombrables millions d'années et nous voyons la grande volonté de vivre luttant pour sortir des limons primitifs, se débattant de forme en forme et de puissance en puissance, rampant, puis marchant avec confiance sur le sol, combattant, génération après génération, pour la conquête de l'air et pour descendre dans les ténèbres des profondeurs; nous la voyons se tourner de rage contre

elle-même, affamée, et se refaçonner ; nous la voyons se rapprocher de nous, plus voisine de nous, se déployer, s'élaborer, poursuivre son but inconcevable et implacable, jusqu'à ce qu'enfin elle nous atteigne, et c'est elle, cette volonté de vivre, qui bat dans nos cerveaux et nos artères, halette et tonne dans nos navires, rugit dans nos cités, chante dans notre musique et fleurit dans nos arts. Et quand, de ce coup d'œil rétrospectif, nous revenons au futur, assurément toute pensée de finalité, toute idée d'un règne millénaire s'évanouit de nos esprits.

Que l'homme ne soit pas final, tel est le grand fait troublant et inexorable qui s'impose à nous dans la découverte scientifique de l'avenir, et, selon moi du moins, la question de savoir ce qui viendra *après* l'homme est la plus obstinément fascinante et la plus insoluble entre celles qu'offre le monde.

Il va sans dire que nous ne pouvons faire aucune réponse. L'imagination que nous possédons refuse de s'élever à cette tâche.

Mais pour l'avenir prochain, tandis que l'homme est encore l'homme, il y a quelques propositions générales qui paraissent gagner en certitude. On semble aujourd'hui assez unanimement croire que nos denses agglomérations humaines sont au début d'une phase de diffusion et d'aération ; il semble, de même, assez inévitable qu'au moins la masse de population blanche du monde escaladera de force quelques degrés de l'échelle de l'éducation et de la capacité personnelle dans les deux ou trois prochaines décades. Il n'est pas difficile d'assembler des raisons de supposer — et on l'a fait — que, dans un avenir rapproché, dans une couple de siècles, comme un téméraire optimiste l'a écrit, ou dans un millier ou deux d'années, l'humanité, défi-

Digitized by Google

nitivement et consciemment, sera en train de s'organiser en un grand Etat mondial, un grand Etat mondial qui rejettera beaucoup de ce qui est étroit, beaucoup de ce qui est bestial et beaucoup de ce qui contribue à la stupidité et à la sottise individuelle,à la condition morne et misérable du monde actuel.

Et, bien que nous sachions qu'il n'y ait rien de final dans cet Etat mondial, bien que nous ne le voyions que comme quelque chose qu'il faille atteindre et dépasser, bien que nous soyons certains qu'il n'y aura jamais aucun état d'immobilité pour restaurer et perfectionner une culture, à l'encontre de ce que prédisent les positivistes, peu de gens cependant arrivent à se persuader de voir rien au delà, sinon dans les termes les plus vagues et les plus généraux. Cet Etat mondial composé de peuples plus actifs, plus capables, plus ardents, plus beaux, est, pour ainsi parler, sur l'autre versant de la colline dont le sommet nous le cache — encore que certains d'entre nous imaginent de grands plateaux au delà, et quelque chose qui scintille d'une façon illusoire, prenant d'abord une forme, puis une autre, à travers la brume. Nous n'apercevons aucun détail, nous ne voyons rien de définissable, et c'est simplement, je le sais, les vives exigences de notre esprit qui nous font croire que ces hauts plateaux de l'avenir sont plus gracieux et splendides que nous ne saurions l'espérer ou l'imaginer. Mais de choses qui peuvent être démontrées, nous n'en avons pas.

Je suppose, toutefois, que la plupart d'entre nous entretiennent certaines convictions nécessaires sans lesquelles une vie morale en ce monde n'est ni raisonnable ni possible. Toute cette dissertation

Digitized by Google

est finalement établie sur certaines croyances négatives qui sont incapables d'une base scientifique. Nos vies et nos facultés sont limitées, notre portée dans le temps et l'espace est limitée, et il n'est pas déraisonnable d'aller chercher des croyances fondamentales hors de la sphère de la raison et de nous appuyer sur la foi. Implicite en toute spéculation de ce genre, se trouve une croyance très définie et parfaitement arbitraire, et c'est que ni l'humanité, ni, en vérité, aucun individu humain ne vit sa vie en vain. Et c'est entièrement par un acte de foi que nous devons établir, hors de nos prévisions, certaines possibilités, certaines choses qu'on peut considérer comme improbables et contraires aux chances, mais que nul, sur le terrain scientifique, ne peut juger impossibles. Il faut admettre qu'il est impossible de dire pourquoi certaines choses ne détruiraient pas complètement et ne termineraient pas la race humaine et son histoire, pourquoi la nuit ne descendrait pas maintenant pour rendre inutiles nos rêves et nos efforts. Il est concevable, par exemple, que quelque grande masse de matière bondisse sur nous à l'improviste hors de l'espace, faisant tourbillonner le soleil et les planètes comme des feuilles mortes devant la brise, entrant en collision avec la terre et y anéantissant toute étincelle de vie. Dans les limites où peut s'aventurer la connaissance humaine positive, c'est là une conception possible. Il n'y a rien dans la science qui puisse démontrer qu'une chose pareille ne puisse être. Il est concevable encore que quelque pestilence, quelque maladie nouvelle apparaisse soudain qui détruira non pas dix, quinze ou vingt pour cent des habitants de la terre, comme de précédentes épidémies l'ont fait, mais cent pour cent

Digitized by Google

et mettra fin à notre race. Nul, parlant exclusivement sur le terrain scientifique, ne peut dire qu'une pareille chose ne saurait se produire. Nul ne peut nier qu'une immense corruption atmosphérique, un poison cométaire traînant dans l'espace, quelque grande émanation de vapeur venant de l'intérieur de la terre, ne soit conforme à tous les faits démontrables du monde. Il peut naître des animaux nouveaux qui nous décimeront sur terre ou sur mer ou quelque drogue ou quelque folie destructive peut envahir le cerveau des hommes. Et enfin, il y a la certitude raisonnable que notre soleil se consume et s'achemine vers son extinction : cela au moins *doit* arriver. Le soleil se refroidira de plus en plus, ses planètes tourneront de plus en plus paresseusement, jusqu'à ce qu'un jour notre terre, sans marée et presque immobile, soit morte et congelée, et tout ce qui aura vécu sur elle soit gelé aussi et à jamais supprimé. Là, sûrement, l'homme finira. Celui-là, entre tant de cauchemars, est le plus obstinément convaincant.

Et cependant on n'y croit pas.

Moi, du moins, je n'y crois pas, et je ne crois pas à ces choses parce que j'en suis venu à croire à d'autres choses — à la cohérence et à la logique du monde et à la grandeur de la destinée humaine. Les mondes peuvent se refroidir et les soleils périr, mais il s'agite au dedans de nous maintenant quelque chose qui ne peut pas périr.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes opinions quand je parle de la grandeur des destinées humaines.

Si je puis parler sans ambages, j'avouerai que, considéré en tant que produit final, je n'ai guère de moi-même ou de mes semblables (sauf votre

Digitized by Google

respect) une opinion bien fameuse. Je ne pense pas que je puisse prendre part, le cas échéant, à l'adoration de l'humanité avec la moindre gravité ou sincérité. Pensez-y. Pensez aux faits positifs. Nous passons assurément tous par de certains moments où nous éprouvons l'étonnement de Swift qu'un être tel que nous ose avoir de l'orgueil. Il y a des moments où l'on se joindrait au rire de Démocrite et ils seraient plus fréquents, ces moments, si le spectacle de la petitesse humaine n'était pas si abondamment mêlé de douleur. Mais ce n'est pas seulement de douleur que le monde est mêlé — il l'est aussi de promesses, d'espérances. Si petits que notre vanité et notre sensualité nous fassent, il y a eu une ère de choses plus petites. C'est la longue ascendance du passé qui donne le démenti à notre désespoir. Nous savons maintenant que tout le sang et la passion de notre existence furent représentés à la période carbonifère par quelque chose — quelque chose, au sang froid et à la peau visqueuse, qui se cachait entre l'air et l'eau et fuyait devant les gigantesques amphibies de l'époque.

Nous avons fait du chemin depuis lors, malgré les folies, l'aveuglement et les douleurs de l'existence ; et la distance que nous avons franchie nous donne l'avant-goût de la route qu'il nous faut suivre encore.

Pourquoi les choses se termineraient-elles à l'homme ? Pourquoi cette courbe naissante ne s'élèverait-elle pas plus rapide et plus accentuée ? Il y a maintes constatations qui peuvent faire croire que nous sommes maintenant dans une phase de développement précipité et sans précédent. Les conditions dans lesquelles les hommes vivent se

Digitized by Google

transforment avec une rapidité toujours plus grande et, aussi loin que va notre connaissance, aucune espèce de créatures n'a jamais vécu dans des conditions changeantes sans subir elle-même les modifications les plus profondes. Les conditions de la vie humaine ont subi dans le dernier siècle plus de changements que dans les mille années qui ont précédé. Il y a cent ans, les inventeurs et les chercheurs étaient de rares individus épars, et maintenant l'invention et la recherche sont l'œuvre d'une armée organisée. Ce siècle-ci verra des changements qui réduiront à rien ceux du XIX[e], qui avaient réduit à rien ceux du XVIII[e]. On n'aperçoit nulle part aucun signe permettant de supposer que cet élan s'arrêtera bientôt, que le rêve positiviste d'une reconstruction sociale et qu'une nouvelle phase de culture statique se réaliseront jamais. La société humaine n'a jamais été entièrement statique et elle cessera bientôt d'essayer de l'être. Tout semble porter à croire que nous entrons dans un progressus qui se continuera — à jamais — d'une allure toujours plus vive et toujours plus confiante. La réorganisation de la société qui se poursuit actuellement sous l'apparence traditionnelle des choses est une réorganisation kinétique. Nous entrons dans un ordre de marche. Nous avons pour toujours levé le camp et nous sommes en route.

Nous sommes au début de la plus grande modification que l'humanité ait jamais subie. Il n'y a pas de choc, pas d'incident violent qui marque l'ouverture d'une ère nouvelle — pas plus qu'il n'y a de choc pour annoncer une aube nuageuse. A aucun point nous ne pouvons dire : ici, ça commence, à présent, la minute précédente était la nuit et celle-ci est le matin. Mais insensiblement la clarté du

Digitized by Google

jour arrive. Si nous voulons y regarder, nous pouvons prévoir une connaissance croissante, un ordre croissant, et bientôt une amélioration nette du sang et du caractère de la race. Et ce que nous voyons et imaginons nous donne une mesure et nous donne la foi pour ce qui surpasse l'imaginanation.

Il est possible de croire que tout le passé n'est que le commencement d'un commencement et que tout ce qui est et a été n'est que le crépuscule de l'aurore. Il est possible de croire que tout ce que l'esprit humain a jamais accompli n'est que le rêve avant l'éveil. Nous ne pouvons voir et nous n'avons pas besoin de voir ce que le monde deviendra quand le grand jour sera venu. Nous sommes créatures du crépuscule, mais c'est hors de notre race et de notre lignée que les esprits s'élanceront, qu'ils se retourneront sur notre petitesse pour nous connaître mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, et qu'ils iront, sans crainte, de l'avant pour comprendre cet avenir qui déjoue nos regards. Tout ce monde est lourd de l'espoir de grandes choses et un jour viendra, un jour dans l'interminable succession des jours, où des êtres, des êtres qui sont maintenant latents dans nos pensées et cachés dans nos reins, se dresseront sur cette terre, comme on se dresse sur un tabouret, et éclateront de rire en étendant la main au milieu des étoiles.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY

Digitized by Google

SIESTE

—

Je pense à vous. Mes yeux vont du buisson de roses
aux touffes du chaud seringa.
Je voudrais vous revoir quand les raisins muscats
dorment auprès des reines-claude.

Depuis que je suis né, je sens au fond du cœur
je ne sais quoi d'inexplicable.
Je vous dis que la rose est tombée sur le sable,
que la carafe est sur la table,
que la fille a mis ses sandales,
et que le scarabée est plus lourd que la fleur.

— Mais tous ces foins, les aura-t-on bientôt fanés ?
— O mais, mon amie, tout se fane :
le foin tremblant, le pied de l'âne,
les chants du merle et les baisers.

— Mais nos baisers, ami, ne se faneront point ?
— Non certainement. Que le foin
se fane, disais-je, c'est bien.
Mais nos baisers, amie, ne se faneront point.

— Je crois que vous vous endormez, car vos paroles
n'ont qu'une suite vague, et puis vous reprenez
ce que vous venez de me dire.
— Mon amie, mon amie, écoutez les cerises
chanter sur la pelouse chaude...

Digitized by Google

— Non pas. Ce sont les reines-claude.
— Mais non. C'est votre chaste robe
sur le versant de la forêt
où vous avez herborisé.
— Non... Vous aviez raison, aimé.
Ce sont les reines des cerises
qui s'endorment dans l'enclos de...

FRANCIS JAMMES.

1903

Digitized by Google

LA VIE DE M. POIVRE

A Francis Jammes.

C'est M. Anatole France, dans l'admirable vie de Bernardin de Saint-Pierre qu'il a écrite d'une plume si parfaite, qui nous parla, pour la première fois, de M. Poivre. Bernardin, dit M. Anatole France, « vit à Port-Louis M. Poivre, homme pacifique mutilé par la guerre. M. Poivre était alors intendant des îles de France et de Bourbon. Il y avait introduit les épices. Son administration était bienfaisante ».

Bernardin se brouilla avec lui. On ne sait pas trop pourquoi, car nul n'était plus accommodant ni plus doux que M. Poivre. Mais Bernardin avait le caractère difficile; ce qui laisse à supposer qu'il eut bien des torts.

Des vies de M. Poivre ont été écrites par Dupont de Nemours et par Bureau de Puzy, lequel épousa plus tard l'une de ses filles. On a, de M. Poivre lui-même : un *Voyage à l'isle de France, à l'isle de Bourbon, au cap de Bonne Espérance, avec des observations nouvelles sur la nature et sur les hommes, par un officier du roi* (Paris, 1773), qui en apprend beaucoup sur cette existence humble et forte, pleine de travaux et d'aventures.

Ce fut une vie laborieuse, semée de jours mauvais et de jours admirables que celle de M. Poivre.

C'est parce qu'un peu partout on y rencontre des

Digitized by Google

cocotiers, des fruits d'Asie et de bonnes négresses que j'ai cru bon de la dédier à Francis Jammes.

★

M. Poivre partit pour la première fois de France en 1740. Il avait vingt et un ans et venait d'achever ses études à Lyon, chez les missionnaires de Saint-Joseph. C'était alors un jeune homme plein de timidité et d'emprunt, ne connaissant du monde que les rares échos de la vie provinciale. Au moment où la diligence l'emportait de sa ville natale, son illustre rival Louis-Antoine de Bougainville, âgé seulement d'une dizaine d'années, étudiait déjà, sous d'Alembert, la mécanique et les sciences exactes. Ils devaient l'un et l'autre se retrouver plus tard à l'île de France, ainsi que M. de la Bourdonnais. Mais, pour l'instant, ce n'étaient que des enfants timides n'ayant connu la terre que par les livres, et rêvant déjà de la conquérir.

Dans l'imagination de M. Poivre, ces rêves de conquête ne revêtaient point toutefois ce caractère héroïque que l'esprit impatient du jeune Bougainville imprimait d'avance à ses projets futurs. Le simple disciple des missionnaires de Saint-Joseph, plus spécialement porté vers les études de la Nature, ne convoitait point la renommée éclatante des Gama et des Magellan. Il espérait plutôt une vie évangélique et douce, partagée entre les soins de Dieu et ceux de son jardin. Et s'il s'embarquait un peu au hasard, à destination d'un pays alors complètement inconnu, c'était surtout dans l'intention de donner à ses connaissances un horizon plus large. La botanique était sa grande passion, le seul penchant qu'il ait connu encore, et pour l'amour

Digitized by Google

duquel il devait lui arriver, plus tard, de subir mille maux (1).

Nous allons voir que ce premier voyage ne lui fut pas heureux. Outre la longueur du parcours qui, à cette époque, était d'un itinéraire deux fois plus long que celui d'aujourd'hui, le navire sur lequel il était ne parvint dans la mer de Chine qu'au prix d'un retard considérable. Et, déjà, le jeune passager, se grisant des récits de matelots, enrichissait ses fictives collections de ces espèces inconnues d'épices et de plantes oléagineuses qui poussent dans cette partie de l'Asie, quand il lui survint une aventure fâcheuse: à peine débarqué à Canton il fut pris pour un autre et jeté en prison. C'était un mauvais début, et M. Poivre pensa que si c'était là le seul résultat de son voyage, mieux eût-il été inspiré en continuant à étudier la théologie au séminaire de Lyon. Cependant, comme il était pieux et avisé, il ne se laissa point abattre pour si peu. En vain objectera-t-on qu'un événement aussi tragique eût dû, dans le manque où il était de toute expérience, le jeter dans un grand désespoir. Mais M. Poivre avait dessein de devenir plus tard un bon ecclésiastique et il se consola sans doute à sa manière en pensant que cette épreuve ne pouvait que le préparer sainement à subir celles que la Providence lui tenait en réserve.

Animé d'intentions aussi louables, le précoce

(1) Si nous en croyons Fontenelle, le destin de l'illustre botaniste Tournefort avait été, en cela, analogue à celui de M. Poivre : « Comme [son père] le destinait à l'église, il le fit étudier en théologie et le mit même dans un séminaire. Mais la destination naturelle prévalut : il fallait qu'il vît des plantes : il allait faire ses études chéries, ou dans un jardin assez curieux qu'avait un apothicaire d'Aix, ou dans les campagnes voisines, ou sur la cime des rochers. Il pénétrait par adresse ou par présent dans tous les lieux fermés, où il pouvait croire qu'il y avait des plantes qui n'étaient pas ailleurs... » (FONTENELLE, *Eloge de Tournefort.*)

Digitized by Google

voyageur pensa à employer utilement le temps qu'il eût pu consacrer aux pleurs. A force de patience et de résignation, de douceur envers ses gardiens au visage de cuivre et aux yeux obliques, il parvint à apprendre le dialecte de ses hôtes. Dès qu'il le connut assez, il demanda à parler au vice-roi du pays.

Le souverain asiatique, tout surpris d'un pareil prodige de courage, dut se rendre à l'évidence. Il consentit à reconnaître que M. Poivre était innocent du crime qu'on lui imputait, et il le fit relâcher. Au lieu de fuir une terre dont l'accueil lui avait été si peu favorable, le jeune aventurier pensa qu'il avait payé assez cher le droit de la connaître. Aussi se mit-il à visiter toute la province, entre les monts Nan Ling et les rives du Si Kiang. C'est ainsi qu'il connut, pour la première fois, une grande quantité de graines, d'épices et de plantes oléagineuses. Et, ses bagages augmentés d'une foule de collections précieuses, satisfait d'avoir étendu le champ d'investigation des sciences botaniques, il pensa à revoir la France et s'embarqua, dès la première escale, à bord du navire *le Dauphin*. Un doux espoir emplissait alors sa pensée juvénile. Et, dans son ingénuité courageuse, le mirage le berçait de sa bonne ville de Lyon, où il allait pouvoir enfin prier Dieu et cultiver ses plantes.

★

Bientôt le voilier quitta la mer de Chine pour pénétrer dans celle de Java. Et l'horizon grandit avec son prestige. Les îles de Malaisie, si riches en productions naturelles, réjouirent le jeune cœur de M. Poivre. Né pour chérir les produits de la terre, il était, plus que tout autre, disposé à admirer des

Digitized by Google

sites aussi luxuriants que ceux qu'il devinait du bord. La ligne de l'Equateur, que *le Dauphin* atteignit à l'aube du huitième jour, permit aux passagers d'apercevoir la bande rose et verte de Sumatra. Le capitaine avait promis qu'on relâcherait en rade de Batavia, pour compléter l'arrimage. Et M. Poivre, en savant ingénieux, supputait déjà l'espoir de quelques plantes indigènes qui pourraient enrichir la belle collection qu'il avait commencée au prix de tant de périls. Abrité sous la dunette de l'officier, à l'ombre de la voile de misaine, il s'occupait à suivre des yeux le vol de splendides oiseaux roses quand, soudain, la vue d'un point noir, qu'il prit d'abord pour un ilot, attira son attention. Un court examen suffit à lui prouver que ce petit point immobile, à peine perceptible encore, n'était autre qu'un navire qui attendait.

A mesure que diminuait la distance qui le séparait de ce voilier en panne, *le Dauphin* n'avançait plus qu'avec précaution. Le capitaine, instruit par l'expérience du voisinage des perpétuels navires suspects qui infestaient la mer des Célèbes et l'Océan Indien, ne débraquait plus sa lunette du point obscur et immobile. Toutefois, le vent s'apaisa subitement. Une grande paix tomba, comme un pardon immense, sur l'étendue humide et, çà et là, il n'y eut plus que le vol des oiseaux multicolores, sur le miroir aplani de l'eau, où, par endroits, surgissaient des madrépores d'émeraude et de corail.

Tout à coup, ce fut à bord comme une stupeur. Le point immobile et obscur venait de bouger. Terrifié, l'officier du roi observa que, mû par un double rang de rames, le navire lointain se rappro-

Digitized by Google

chait avec une hâte fébrile, pareil, dans sa course, à un oiseau de proie réveillé, et qui, tout à coup, se serait élancé sur sa victime avec un rapide essor. Tous ceux qui étaient à bord eurent, au même instant, la conscience d'un grand danger. Et au moment même où les marins armaient les mousquets, *le Dauphin* reçut, en plein babord, une décharge grésillante d'artillerie. Un nuage de fumée âcre couvrit tout à coup la mer, des cris d'hommes blessés et des craquements de mâts emplirent aussitôt le silence. M. Poivre sentit, au-dessus de sa tête, l'immense gémissement du mât de misaine. Il se précipitait déjà sur les précieuses collections dont il avait dessein de doter au retour l'Académie de Lyon quand, subitement, une douleur aiguë, cuisante, cruelle, inexprimable, s'empara de tout son être, le prit à la gorge, lentement, le renversa dans les cordages. Et *le Dauphin*, secoué par les décharges d'artillerie, oscillait comme un grand oiseau. Puis une vague immense jaillit, qui balaya le pont. A la lueur d'un mousquet, M. Poivre, étendu dans une mare sanglante, aperçut, au loin, le capitaine du bord qui faisait des efforts désespérés en agitant une mince épée de parade. Derrière lui, un nègre furieux secouait une hache d'abordage. Mais du sang passa sur la vue du blessé. M. Poivre, terrassé par une terrible douleur dont la cause lui était inconnue, retomba une fois encore sur le pont goudronné, puis ferma les yeux...

Quand il les ouvrit, il ne reconnut point, autour de lui, les visages familiers, le gréement, le paysage de voiles du *Dauphin*. Penché sur son corps étendu sur un matelas grossier, un homme en uniforme rouge, armé de pinces tranchantes, labourait son

Digitized by Google

bras. Et M. Poivre, épouvanté, poussa un cri rauque, sourd, de désespoir immense, dont son partenaire ne sembla pas s'étonner trop. Celui-ci, au contraire, s'efforça de le réconforter, lui adressa quelques paroles en anglais :

— L'amputation a été facile, jeune homme, et c'est un boulet qui a fait l'affaire. Vous en êtes quitte pour votre main droite. A cette heure, elle flotte dans le détroit de Banca. Une mouette en fera son repas de ce soir...

Seules de grosses larmes perlèrent des yeux de M. Poivre. Son hideux moignon tendu vers le chirurgien, il rassembla toutes ses forces, toute sa vie dans un suprême effort et, comme il était, en outre de ses autres talents, un artiste habile, il s'écria seulement, avec beaucoup de correction :

— Je ne pourrai plus peindre...

Le chirurgien, qui entendait le français sans le parler, s'inclina devant une si belle grandeur d'âme.

— Je vois, Monsieur, que vous êtes fort dans la douleur, lui dit-il simplement. Toutefois, le pansement qu'il appliqua sur la plaie hideuse causa au patient une douleur si grande que celui-ci poussa un cri terrible. Encore une fois, M. Poivre manqua de s'évanouir ; mais il dit ses prières et, bien qu'il fût d'une pâleur à ressembler à la mort, il se soutint quand même. Encore un peu et le cautère qu'appliquait le chirurgien allait être posé, quand de grandes clameurs partirent de l'avant. Et des colonnes de flammes, montant tout à coup vers le ciel ensanglanté du soir, s'élevèrent en léchant de leurs langues de feu les grands voiles déployées et les cordages tendus où des mousses affolés venaient de se précipiter en criant. C'était le feu qui venait de

Digitized by Google

prendre au navire anglais. Quelque prisonnier du *Dauphin*, sans doute, par esprit de vengeance, avait porté dans la cale la torche incendiaire et M. Poivre, qu'un boulet n'avait pu briser, comprit que cette fois c'en était fait de sa vie, que le feu ne lui pardonnerait pas comme le fer. Un branle-bas effrayant s'empara de l'équipage. Un gros homme chamarré et bedonnant, que le jeune voyageur apprit plus tard être l'amiral anglais Barnet, parut sur le pont, rouge de colère, donnant des ordres aux gens qui fuyaient. Dans la panique, le chirurgien qui pansait M. Poivre, affolé, délaissant ses outils, s'enfuit en poussant de violents jurons. Alors M. Poivre ferma les yeux, pour la dixième fois de la journée se recommanda à Dieu, et se laissa choir sur l'immonde matelas... Un second réveil le ramena à la réalité. Cette fois, le studieux élève des missionnaires de Lyon se trouva jeté à fond de cale parmi les tonneaux de salpêtre, le charbon et les colis de bord. D'immenses ballots, que le tangage faisait rouler, lui meurtrissaient les reins, et sa blessure, qui s'était rouverte, inondait son habit de souillures dégoûtantes. Un malaise insupportable brisait tous ses membres, la fièvre lui donnait une soif inextinguible, et, comme il venait, par les ouvertures, un jour d'une intense clarté, l'infortuné pensa que des heures nombreuses avaient dû s'écouler depuis qu'il était là. L'intense soleil de *midi* luisait à présent sur la mer de Java. Le détroit de Banca franchi, le navire anglais mettait le cap sur Batavia.....

★

A Batavia, M. Poivre, que sa blessure rendait impropre à tout service, se vit abandonné par ses

Digitized by Google

ennemis. Alors il chercha comme il put à gagner sa vie. L'horrible mutilation de son poignet lui en rendait les moyens difficiles. Et il se trouva fort perplexe sur un métier à choisir. Le moyen qui lui sembla le plus pratique fut de donner des leçons de français et de botanique.

Quelques fermiers hollandais consentirent à le recevoir comme maître de langues. Comme c'étaient des gens rudes et de mœurs simples, ils furent touchés de son infortune et ils acceptèrent, en attendant qu'un navire de passage voulût bien le rapatrier, de le prendre comme précepteur de leurs enfants. Le jeune homme s'habitua à dessiner, de la main gauche, des modèles de plantes et de beaux arbres. L'étude passionnante de la nature le reprit. En commentant les écrits de M. Descartes, il recommença à aimer la terre. Il enseigna aux enfant l'amour des fleurs, des fruits savoureux et des riches cultures. Le débit des épiceries fines, dont les Hollandais s'étaient attribué le monopole, attira principalement son attention. Il pensa à introduire dans sa patrie quelques plantes rares dont les sujets de son roi n'étaient pas dotés et qui ajouteraient aux magnifiques richesses de ce jardin dont feu Olivier de Serres s'était fait l'historien fidèle.

Mais là encore il se heurta à d'incroyables obstacles. Les colons hollandais étaient si jaloux de leurs richesses coloniales qu'ils en protégeaient les produits par les lois les plus sévères. C'est ainsi qu'aux îles de la Sonde, aux Moluques et dans presque toute la Malaisie, les stathouders avaient institué la peine de mort contre ceux qui déroberaient les plants réservés. M. Poivre l'apprit un jour qu'errant dans la campagne magnifique, il s'était arrêté auprès d'une plantation pour y

Digitized by Google

cueillir quelques pousses de muscadiers. Déjà sa gauche caressait les feuilles de riche émeraude quand il se sentit rudement appréhendé par le col. S'étant retourné, il aperçut derrière lui l'un des fermiers des familles amies où il enseignait.

— Malheureux, lui dit le rude planteur, la figure bouleversée, ne sais-tu pas qu'il en coûte la vie de dérober un plant à la colonie!

Tout chancelant, M. Poivre se leva. Une fois encore il lui fallait renoncer au doux espoir d'introduire en Europe quelques-uns de ces arbres précieux. Cette aventure, jointe à d'autres de même sorte, le dépita jusqu'aux larmes. Ayant cru observer qu'on suivait ses pas dès qu'il s'éloignait des habitations, ne voulant plus demeurer parmi des hommes qui payaient par l'espionnage et l'ingratitude les soins qu'il apportait à instruire leurs enfants, il pensa à gagner les Indes. Un navire en partance le déposa à Pondichéry et il connut bientôt la côte de Coromandel. Il connut aussi M. de La Bourdonnais, l'un des navigateurs les plus réputés de l'époque et gouverneur de l'île de France. Cet homme important prit pitié de ses malheurs et lui fit espérer un rapatriement possible. Tant de souffrances, au physique et au moral, avaient abattu les forces du jeune Français; et, sauf l'amour de la botanique et celui des épices qu'il possédait à un très haut point, un désir unique dominait ses craintes et ses espérances: revoir la France, retourner à Lyon. Certes, M. Poivre avait vu s'écrouler bien des ambitions de sa jeunesse, les plus humbles comme les plus superbes, et l'amertume de penser qu'il ne revêtirait jamais le rabat s'ajoutait à celle où il se trouvait d'avoir fait un voyage inutile et d'où il revenait invalide. Tant de chagrins l'empêchèrent de goûter

Digitized by Google

les merveilles des plus beaux paysages qui soient; et, pas une minute, ne lui vint le désir de pénétrer dans ces hautes forêts où dormaient des secrets millénaires. Tout le jour, errant sur le quai du port, il passait son temps à épier les voiles de l'horizon comme à dénombrer, en mémoire, les arbres réguliers du préau d'études, qui, si souvent, dans la cour du séminaire de Lyon, lui avaient versé le rafraîchissant ombrage de leurs grands bras. Enfin, M. de La Bourdonnais le prévint qu'il eût à se tenir prêt pour quitter le port. Et M. Poivre, un peu attristé par les souvenirs des mauvais jours qu'il avait passés, tant en Cochinchine qu'en Malaisie, embarqua sur le voilier français, le cœur débordant d'un espoir nouveau et impatient. La traversée de la mer du Bengale et de l'Océan Indien fut la plus limpide et la plus heureuse que le jeune voyageur eût jamais faite. Et ce fut au soir d'un admirable jour serein et parfumé que le voilier entra dans la rade de Port-Louis. Une triple salve d'artillerie salua le retour de M. de La Bourdonnais. Quelques Français vinrent au devant du gouverneur et celui-ci invita M. Poivre dans sa maison.

M. Poivre serait bien resté dans l'île pour en étudier minutieusement la flore. Mais l'idée du retour était en lui plus forte que toutes les autres et il accepta avec empressement de prendre passage, le lendemain même, à bord d'un navire hollandais qui faisait voile vers l'Europe. Là se terminerait sans doute la vie de M. Poivre, si le sort, cessant de s'acharner contre lui, était venu mettre un terme à cette phase si douloureuse de sa jeunesse. Mais M. Poivre, malgré un nom paisible, des mœurs tranquilles et une âme douce, ne devait point, aussi facilement qu'on pense, revoir la cour toute

Digitized by Google

plantée d'arbres du séminaire de Lyon. D'autres aventures lui arrivèrent encore dont la plus importante est qu'il fut pris et repris successivement par un corsaire malouin et par les Anglais. Les Anglais en voulaient décidément à sa personne. C'était la seconde fois qu'ils l'appréhendaient. Sans vouloir rien entendre de sa parole, ils décidèrent de le garder prisonnier. Ces braves gens pensaient sans doute que quelqu'un qui revient des Indes en sait un peu plus long qu'il ne sied à un homme honnête et ils l'emmenèrent à Guernesey, où on l'enferma dans une forteresse. De la fenêtre de sa prison, M. Poivre, qui déplorait surtout le manque absolu d'épices dont les menus de l'endroit n'étaient pas relevés, apercevait, quand la mer était calme, les barques des pêcheurs normands qui passaient à une courte distance du large. Cela lui indiquait que la patrie était proche. Force lui fut pourtant d'attendre plusieurs années avant d'en fouler le sol maternel. Ce ne fut qu'à l'été de l'an 1748 que M. Poivre revit sa bonne ville de Lyon. Il retrouva la cour du Séminaire plantée des mêmes arbres tranquilles. Mais la plupart des visages étaient changés. Seul, le P. Directeur le reconnut. Encore gémissait il à cause de la goutte et M. Poivre dut-il, avant d'expliquer son retour, entendre un grand sermon sur les scandales du siècle. L'ayant ouï, le jeune homme pensa que la botanique est supérieure à la religion en ce sens qu'elle échauffe moins la bile et que ceux qui en font s'éloignent moins que les docteurs du ton poli qui convient à des gens de goût. Aussi, ayant jeté une dernière fois les yeux sur cette maison où toute sa jeunesse s'était passée, il en sortit, comprenant bien qu'il connaissait à présent une trop grande surface de la terre pour de-

Digitized by Google

meurer en un espace si mince, dans le commerce de gens aux discussions étroites.

★

La Compagnie des Indes était, à cette époque, toute-puissante. C'est elle qui faisait ou défaisait les gouverneurs coloniaux. L'incurie de l'État se reposait sur elle du soin des possessions françaises. Toute initiative, tout projet, toute force venaient d'elle. M. Poivre le sut, et, désireux de fuir au plus vite la médiocrité d'une vie qui lui était apparue à Lyon dans toute sa bassesse, il dissimula comme il put son moignon sous une manche de dentelle, s'habilla le plus proprement qu'il lui fut possible, et vint se présenter à Paris dans les bureaux de cette Compagnie célèbre. On lui demanda avec arrogance d'où il venait, qui il était, ce qu'il comptait faire. M. Poivre usa d'audace, raconta tout au long son premier voyage, nomma M. de La Bourdonnais. Alors on voulut bien l'entendre et, sans ambages, il exposa ses projets rapidement, demandant à s'occuper de deux missions importantes : l'installation de comptoirs en Cochinchine par le Cap, la ligne des Indes et de la mer des Célèbes, puis la transplantation, aux îles de France et de Bourbon, des graines et épices dont la culture avait été jusque-là confinée aux Moluques et aux îles hollandaises. Les plans approuvés, M. Poivre quitta une fois encore la terre de France. Il avait trente ans d'âge et pourtant son expérience des hommes et de la nature était savante. Bien qu'il fût mutilé, son courage était indomptable et nous allons voir comment il accomplit sa mission périlleuse.

Arrivé dans l'Archipel malais, il revit Batavia,

Digitized by Google

témoin de ses malheurs, ce détroit de Banca, dont le souvenir lui était funeste, Bornéo et enfin Manille. Et là, afin de n'avoir plus recours au commerce des Hollandais qui (M.Poivre en savait déjà quelque chose) usaient de la peine de mort contre ceux qui transplantaient la flore des îles, le hardi navigateur lyonnais,à force de fréquenter les Tagals et les populations soumises, recommença le tour de force de son séjour en Chine : il apprit la langue malaise. Puis, pour se protéger contre les surprises des Hollandais qui poussaient la perfidie jusqu'à publier de fausses cartes de toutes les îles des Célèbes et de la mer des Moluques, avec des indications apocryphes de voies où les navires, une fois engagés, couraient à une mort certaine, M. Poivre dressa lui-même un plan des Archipels qu'il avait le dessein d'explorer. Ainsi muni, fort de la mission qui lui était confiée par la Compagnie des Indes,il crut toutes difficultés vaincues. Hélas! il n'en était rien, et le mauvais vouloir évident des uns et des autres faillit, une fois encore, rendre inutile un si bel effort. Au moment d'entreprendre son voyage,M.Poivre s'aperçut que la Compagnie ne lui avait pas fourni de vaisseau. Sous ce coup nouveau, devant cette catastrophe qui eût pu ruiner toute autre énergie que la sienne, M. Poivre ne faiblit pas. Seulement, ayant décousu,avec la lame de son couteau, la doublure de son vêtement il y glissa dix-neuf plants de muscadiers et autant de noix muscades d'espèces différentes. Ainsi lesté, il quitta Manille à la hâte et s'embarqua pour Pondichéry. Dupleix, depuis l'affaire de Madras, était tout-puissant aux Indes. M. Poivre l'alla voir. Quand il fut devant ce grand homme, il montra le moignon de son poignet droit, et, de sa main

Digitized by Google

gauche, déchira la doublure de son habit. Les dix-neuf plants de muscadiers et les dix-neuf noix muscades en jaillirent. L'illustre Dupleix ne connaissait pas ces espèces nouvelles. Il félicita M. Poivre, admira son habileté et son sang-froid, eut un rire amer et dit, avec un pli au front :

— Nous sommes comme cela plus qu'il ne faut, Monsieur, à servir le roi...

M. Poivre ne comprit pas. Il crut être tombé un jour d'humeur, et revint le lendemain.

Le lendemain ce fut pis encore. Dupleix avait été instruit, dans l'intervalle, des relations de M. Poivre avec La Bourdonnais. Or, ces deux hommes éminents se détestaient, et ce fut M. Poivre qui en pâtit.

— Allez demander cette frégate à M. de La Bourdonnais, dit-il sèchement ; je n'ai pas trop des miennes pour protéger mon littoral des pillards anglais.

M. Poivre ne répondit pas. Il regretta seulement d'avoir abimé un si bel habit pour y introduire des noix muscades dont on ne le remerciait point. Et il s'embarqua pour l'île de France. Ce fut une traversée fatigante et dure ajoutée aux autres. Débarqué à Port-Louis, M. Poivre se rendit à cette maison du gouverneur qui, à son premier voyage, lui avait prêté une hospitalité touchante. Là, comme aux Indes, l'attendait une déception terrible : M. de La Bourdonnais n'y était pas. Alors M. Poivre pensa à sa promesse, à la fatigue du voyage, à tant de périls, à tout ce qu'il avait fait pour vaincre le sort, et pleura. Cet homme viril et indomptable pleurait. Les larmes que la mort, le fer, le feu, l'eau et la prison n'avaient pu lui tirer coulaient abondamment sur son jabot fripé, sur le gilet neuf qu'il avait mis pour le voyage.

Digitized by Google

Mais, comme il pleurait, arriva le second de M. de La Bourdonnais, Bouvet, le commandant militaire de l'île. Il connaissait M. Poivre par les récits du gouverneur.

—. Remettez-vous, Monsieur, lui dit-il avec bonté; si M. de La Bourdonnais n'y est pas, je puis le suppléer et peut-être pourrais-je réussir à combler vos vœux...

Ces messieurs dînèrent sous les bambous, servis par une négresse, et M. Poivre exposa son projet d'exploration aux îles. Dans la moisson future des graines des plantes et des épices, il affirma que les îles de France et de Bourbon ne seraient pas omises. Alors Bouvet accepta. Il promit de mettre à la disposition du voyageur une frégate de 160 tonneaux.

— Elle n'est pas de premier ordre, dit Bouvet. La marine royale en compte de meilleures, mais M. Dupleix les a toutes. Ici nous sommes des pauvres.

M. Poivre trouva la frégate magnifique. En réalité c'était une pauvre carcasse, difficile à conduire, prenant l'eau par endroits. Il fallut passer quinze jours à refaire tout le gréement. Les voiles déchirées furent recousues ; on repeignit le pont, les sabords, la coque. Des charpentiers refirent entièrement les mâts, et l'approvisionnement de la cale commença. Puis il fallut former un équipage, et ce fut toute une affaire.

Enfin, le 1er mai 1754, le fort de Saint-Louis ayant tiré une salve de plusieurs coups de canon, le drapeau de France avec des fleurs de lys fut hissé aux extrémités du mât. M. Poivre prit congé du commandant Bouvet et fit mettre immédiatement le cap dans la direction de Manille.

Alors de nouvelles luttes commencèrent où les

Digitized by Google

forces de M. Poivre trouvèrent à s'employer. L'officier de bord, effrayé des périls de tout ordre qu'on courait sur les mers : corsaires, écueils, tempêtes, rencontres ennemies, commença à se mutiner. Et M. Poivre dut parler fort, menacer, puis finalement intimer l'ordre de marcher de l'avant. Après des semaines de traversée pénible, la frégate arriva enfin dans l'Archipel Philippin. Le premier soin de M. Poivre fut d'obtenir du gouvernement de Manille la délivrance du roi d'Iolo, que les Espagnols, au mépris de la justice, retenaient en prison. Délivré, le pauvre monarque au visage jaune se dévoua au service des navigateurs, et leur facilita, auprès des peuplades malaises, l'accès des Moluques. Mais M. Poivre avait dessein de gagner Timor. C'est là, disait-il, que se trouvaient les plus beaux girofliers. Cette fois le capitaine de *la Colombe* refusa de partir, dit qu'il ne voulait point laisser sa vie dans l'entreprise et qu'il souhaitait revoir la France. — Non, dit M. Poivre avec fermeté, faisant violence à son caractère naturellement bon; vous ne retournerez pas que je ne le permette. Tant qu'il y aura de l'eau et du riz à bord nous avancerons.

Et la course folle reprit à travers l'inextricable enchevêtrement de cette Micronésie où des îles et des îlots de toutes les grandeurs, surgissant tout à coup de l'horizon, égaraient les navigateurs. M. Poivre goûta, au milieu des dangers continuels, les spectacles les plus merveilleux des Tropiques. D'admirables oiseaux multicolores, posés sur les vergues de *la Colombe*, indiquaient continuellement que la terre était proche. Et il y avait des fois où la mer changeait de tons avec les banquises. Il lui arriva même une fois d'être écarlate comme le sang, une autre fois limpide comme le plus pur des cieux. Partout

Digitized by Google

flottaient de hautes herbes, et des fleurs éclatantes. Surpris eux-mêmes. les hommes du bord, mâchonnant du tabac, s'appesantissaient sous la cuisante chaleur et laissaient leurs regards errer sur l'étendue, d'où, de minute en minute, des décors différents, d'une féerie grandiose et inattendue, surgissaient avec l'horizon. Enfin, on arriva en vue de Timor. Comme on était au midi d'une splendide journée, des hommes nus au torse cuivré se baignaient dans la mer. Quand ils virent les Français, ils ne furent pas étonnés. Ils les reçurent seulement avec des danses et de grands cris. Les marins leur donnèrent des médailles et des colliers de verre. Et des petits enfants apportèrent des fleurs. Puis ce furent des femmes avec des corbeilles où des fruits luisaient.

— Voilà les plus belles noix muscades des Moluques, pensa M. Poivre, et, pour les avoir, il donna aux femmes de belles étoffes claires.

La plupart en furent ravies et vinrent regarder les Français avec ces yeux pleins du mystère de l'innocence que possèdent seuls les enfants chez les peuples heureux. Toutefois, il y avait à Timor un gouverneur blanc. Celui-ci conclut avec M. Poivre un traité aux termes duquel les habitants s'engageaient à livrer à la Compagnie des Indes un nombre déterminé de plants de muscadiers de Banca et de girofliers d'Amboine. Le papier signé, M. Poivre dut s'arracher aux délices de cette terre qui gardait encore tout le charme de la vie jeune et primitive. Quand *la Colombe* quitta Timor, debout à l'avant, M. Poivre fixa longuement de ses yeux agrandis le mirage de cette île heureuse. Longtemps, longtemps il vit les silhouettes d'hommes nus se détacher sur les feuillages d'émeraude des giro-

Digitized by Google

fliers. Puis, le soir tomba et ce fut le crépuscule enveloppant avec son mystère...

La Colombe explora les Archipels toute l'année. Après les Philippines, les Célèbes, les Moluques, les îles de la Louisiade, la frégate entra dans la mer de Corail. Mais M. Poivre pensa qu'il était assez riche pour revenir et que ce serait folie d'exposer tant de trésors au rapt des Corsaires. Tant bien que mal *la Colombe* regagna Port-Louis et M. de La Bourdonnais lui-même vint recevoir M. Poivre dans un canot que quinze nègres vigoureux actionnaient du mouvement des rames. Une salve de vingt et un coups de canon salua le drapeau royal à fleurs de lys, le drapeau usé, sali, dépecé qui venait de flotter sur tant de mers différentes, et tous ces hommes, qui venaient d'échapper à de si grands dangers se mirent, lorsqu'ils eurent posé pied à terre, à pleurer comme de faibles enfants. Le gouverneur remit à M. Poivre plusieurs lettres de France. Parmi elles, le voyageur trouva la missive d'un ami fidèle : « Vous apporteriez ici toutes les épices et tout l'or des Moluques qu'on ne voudrait pas les recevoir de vous. » La lettre était datée de Versailles, la cité royale où l'on s'amusait. Alors M. Poivre entra dans une grande colère; il comprit que la Compagnie se moquait et, ayant remis de l'ordre dans sa toilette, il se rendit en hâte chez le gouverneur et aussitôt lui fit don des 3.000 noix muscades et des innombrables plants exotiques qu'il avait rapportés. Ces plants et ces fruits furent distribués immédiatement aux habitants. Et c'est depuis ce temps qu'il pousse à l'île de France toutes ces espèces nouvelles : l'arbre à pain, le sagoutier des Moluques, l'arbre à suif, le bois immortel, le cannelier de Ceylan, le châtaignier des Célèbes, le chou des

Digitized by Google

Caraïbes, le cacaoier, le litchi, le manguier, le mabolo des Philippines, le mûrier de Timor et le laurier de Java. C'est depuis ce temps-là aussi que des perroquets aux riches plumages, que des singes agiles et que des pigeons aux gorges roses peuplent les bois de l'île. M. Poivre a été le bon Noé qui a donné à cette terre heureuse de nouveaux insulaires. Et la pauvre *Colombe*, cette vieille et lamentable frégate délabrée qui prenait l'eau de toute part, a été semblable à une arche bienfaitrice et peuplée qui apporta vers l'île de France toutes les richesses, tous les trésors, toutes les merveilles dont la Compagnie des Indes ne voulait pas.

★

Le second retour de M. Poivre en Europe fut, comme le premier, marqué par les plus rudes épreuves. Les Anglais le prirent une troisième fois et l'emmenèrent à Cork, en Irlande, où ils l'enfermèrent.

M. Poivre, dit-on, n'en fut pas autrement étonné. Il s'habituait à ces sortes de choses et nul ne s'attendait plus patiemment que lui à un emprisonnement périodique. Il prit, cette fois, son mal d'autant mieux qu'on lui avait laissé tous ses papiers et cet homme indomptable passa les heures les plus heureuses du monde dans une cellule de huit pieds carrés, à composer des mémoires pour l'Académie. Il écrivait couramment de la main gauche et c'est de cette époque que datent ses travaux sur la géologie et l'agriculture. Dans une langue qui n'était pas dépourvue de saveur, il sut parler comme il faut des « Terres et des pierres », et il composa plusieurs traités, dont un sur « la Culture des muscadiers et du bois immortel » et un autre

Digitized by Google

sur « la Recette détaillée pour teindre les fils de coton en rouge d'Andrinople ». Ces mémoires, qui lui valurent, par la suite, des honneurs et des croix, l'aidèrent, pour l'instant, à dissiper les ennuis de la captivité. On vivait alors dans un siècle philosophe. En Angleterre comme en France, les idées les plus neuves circulaient couramment. L'éveil des esprits se faisait avec celui des lettres. Bientôt la nouvelle ne fut pas sans se répandre de la captivité d'un voyageur français. David Hume le sut. Ce savant n'était pas qu'un philosophe qui fît de l'honneur à son pays et à son temps, c'était aussi un cœur sensible et un lettré.

Il vint voir M. Poivre.

Et M. Poivre l'entretint de ses noix muscades, des manguiers d'Afrique, de la mer des Célèbes et des tribus de Timor. David Hume, à son tour, lui confia qu'il revenait de France, où il avait connu, dans le salon de Mme Geoffrin, l'illustre Diderot et le grand d'Alembert.

— M. d'Alembert a bien de l'esprit, dit M. Poivre. C'est lui qui enseigna les sciences à M. de Bougainville.

M. Poivre lut ses mémoires au savant Anglais. Et de longues heures de conversation consacrées aux sciences, aux voyages et à la nature rapprochèrent ces deux hommes de bien.

Malgré tout, le voyageur français ne réussit à sortir de prison que près de deux années après, et ce ne fut qu'au mois d'avril 1757 qu'il fut de retour à Lyon.

Il y resta près de deux années, retiré aux environs de la ville, dans l'une de ces maisons rustiques et simples qu'affectionnaient volontiers les plus éminents de l'époque. M. Poivre s'y instruisit

Digitized by Google

des progrès de la pensée. Il fut toutefois surpris de voir qu'il n'était pas en retard de son siècle et que, quoique tenu éloigné de l'Europe, il avait accompli les mêmes progrès et tenu les mêmes discours que ceux qu'on admirait chez M. de Buffon ou chez M. Rousseau. Les liens du cœur ajoutèrent au bonheur où il se trouvait de vivre en paix au milieu de ses herbiers et des carrés de culture de son jardin. Une jeune fille de la meilleure société lyonnaise, Mlle Robin, voulut bien accepter de l'épouser et comme le Roi avait été instruit de ses services, il lui fit adresser, outre des lettres de noblesse et une gratification importante, le Cordon de l'ordre de Saint-Michel. Ainsi la vie semblait s'achever pour M. Poivre aux côtés d'une épouse affectueuse, dans l'amitié du monarque et le commerce de ses amis, consacrée tout entière à la philosophie et à l'étude des plantes.

M. le duc de Praslin, qui était ministre, en jugea autrement. Il manda M. Poivre à Paris et lui offrit le gouvernement des îles de France et de Bourbon. M. Poivre réserva sa réponse. Il ne pouvait, disait-il, obliger à un voyage aussi périlleux une jeune femme qu'il aimait. Et ce ne fut qu'après que Mlle Robin elle-même en eut fait la demande qu'il consentit à s'engager à nouveau au service du Roi.

A son arrivée à Port-Louis, M. Poivre trouva la colonie désolée, presque en friche. Le port était comblé d'une vase qui entravait l'entrée des vaisseaux, les sauterelles pullulaient, les plants de muscadier que lui-même avait semés n'avaient pas pris; les habitants étaient dans le malheur.

C'est alors qu'éclata dans toute sa force la bonté de ce grand cœur. M. Poivre fut pour ce petit peuple plutôt un ami qu'un gouverneur. Sa bonté

Digitized by Google

s'étendit aux pauvres et jusqu'aux esclaves. Les noirs trouvèrent en lui un protecteur efficace et, bientôt il n'y eut plus dans toute l'île une négresse qui n'apprît à ses enfants à chérir M. Poivre. Le gouverneur était humain et doux, sa voix réchauffait les cœurs et donnait des forces aux malheureux. Quelquefois il lui arrivait de prendre la parole en public et de louer Dieu et les biens de la terre. A ceux qui se plaignaient trop, il faisait voir son bras mutilé.

— Voyez, disait-il, les Anglais m'ont pris une main, mais ils m'ont laissé le cœur. Et c'est pour vous aimer.

Bientôt, grâce à des soins aussi assidus, la colonie prospéra, se peupla de fleurs, d'oiseaux et d'espèces nouvelles d'arbres et de mammifères. Partout les figuiers, les citronniers et les orangers poussèrent avec abondance. Lui-même a parlé dans ses œuvres de quelques-uns des arbustes qu'il acclimata. « Le veloutier croît sur le sable le long de la mer, écrivait-il simplement. » Ou encore: « Le tamarinier porte une belle tête; il y a, outre les oranges ordinaires, une grosse espèce de pamplemousses, oranges à chair rouge, d'un goût médiocre ». Ses réflexions sur les arbres, les légumes, sont ingénues et courtes: « Le tabac n'est pas, ici de bonne qualité... Le sainfoin, le trèfle, le lin, le chanvre n'ont pas réussi dans l'île... les artichauts y sont petits; les courges, par contre, sont énormes; le piment est vivace, le cerfeuil, le persil, l'oseille, le fenouil, le céleri y ont des tiges filandreuses... ; la pimprenelle, le pourpier doré, la sauge y croissent en abondance, mais surtout on y admire la capucine qui s'élève partout en grands espaliers... la betterave y est très belle... » Ses

Digitized by Google

Mémoires abondent en petits détails de cette sorte savoureux et exacts. Nul doute que Bernardin de Saint-Pierre, quand il vint dans l'île, ne s'y instruisît auprès de M. Poivre en histoire naturelle (1). Le paysage de *Paul et Virginie* est le même que celui où cet homme délicat et bon exerça ses vertus. Et quand M. Poivre écrit: « Les lézards nombreux sont magnifiques dans les bois » ou encore: « On voit souvent des baleines au vent de l'île » ou bien : « L'île est environnée de bancs de corail où courent des homards bleus rayés de blanc et qu'une variété considérable de crabes fréquente » nous pensons au bon noir Domingue, à Paul, à Virginie et à Mme de La Tour. Le décor, la végétation, les habitants y sont les mêmes et, c'est par le savant aussi bien que par le poète que nous savons que l'île de France « est entourée de végétations pierreuses, de madrépores corallins ».

Mais le grand ouvrage de M. Poivre à Port-Louis demeure la création des jardins de Monplaisir. Ce fut là que M. Poivre établit l'un des plus merveilleux parcs botaniques qui furent jamais. Les plants des Moluques, des Célèbes et de Madagascar y poussèrent à côté de ceux les plus savoureux et les plus vivaces de l'endroit. Outre toutes les espèces que nous avons nommées, M. Poivre y fit germer des sortes différentes de pourpiers, de cresson et de blé ; le safran y fut cultivé pour les teintures et le gingembre pour les parfums. Des bois de cannelle et des veloutiers s'y mélangèrent aux aloès des

(1) Domingue, dit Bernardin, « plantait dans des lieux secs des patates, qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit mais excellent ; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage... » (*Paul et Virginie.*)

Digitized by Google

monts, aux mangliers des plages. Et M. Poivre voulut aussi qu'il y eût des fleurs. Les jardins de Monplaisir se parfumèrent de résédas, de balsamines et de tubéreuses. Les pieds d'alouette, la grande marguerite de Chine, les œillets de la petite espèce, les anémones, la renoncule, la giroflée et les pavots y charmèrent les yeux et l'odorat. Un cassis différent du cassis d'Europe y fut planté. Et M. Poivre n'oublia point les figuiers, la vigne et les arbres à fruits. Le cotonnier lui-même fut placé, dans les endroits secs, les bambous dans les marécages, les bananiers un peu partout. D'admirables tamariniers, sur ces jardins splendides, répandirent la rafraîchissante paix de leurs ombrages : les cocotiers des Indes et les palmiers de Ceylan se groupèrent selon la plus belle harmonie des jardins; enfin, tout autour, d'admirables pâturages furent entretenus, fécondés, puis livrés aux pasteurs. Ainsi les jardins de Monplaisir s'érigèrent peu à peu, de plus en plus vastes, tendant à faire de l'île de France un paradis nouveau et enchanteur. L'admirable fécondité du sol, l'état de sève perpétuelle où se trouvaient les arbres firent, de ce séjour, l'un des plus admirables du globe. Un jour l'illustre voyageur Melon passa par l'île de France et, trouvant les jardins de Monplaisir si beaux et si variés, s'écria que M. Poivre avait construit là l'une des merveilles du monde.

Outre une similitude botanique dans le rapport des noms M. Poivre et M. Melon étaient bien faits pour s'entendre. L'un et l'autre aimaient la nature également; pareils au bon Domingue dont parle M. de Saint-Pierre, les ombres des pamplemousses et des tamariniers répandaient sur leur vie une sérénité calme. Mais M. Melon n'était que de passage

Digitized by Google

dans l'île et M. Poivre y resta quelques années encore, chéri des bonnes négresses dont il aimait les fils et de tous les colons dont il soignait également les enfants et les pâturages.,. « Sophronyme, dit monseigneur l'archevêque de Cambrai dans *les Aventures d'Aristonous*, Sophronyme ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos. » Ainsi était M. Poivre, se consolant, dans l'île de France, des maux sans nombre qu'il avait connus sur les mers.

★

Toutefois l'ardeur du climat et la fatigue de l'âge ne furent pas sans avoir raison de la constitution robuste du gouverneur. M. Poivre demanda à rentrer en France. Sa demande fut accordée, et, la même année, M. Turgot, qui tenait le ministère, le reçut avec bienveillance. Sa bonté alla jusqu'à le présenter au Roi, auquel il plut beaucoup et qui le dota d'une pension annuelle de 12.000 livres. A ces marques d'intérêt, le monarque en joignit de plus précieuses encore : celles de son amitié et de sa protection. M. Poivre, avec sa modestie ordinaire, eut soin de ne prendre dans ces louanges souveraines que ce qui lui était dû. Et il fut loin d'oublier plusieurs de ceux dont l'aide lui avait été puissante : Tromelin, Cassigny et Commerson. Ce ne fut point, toutefois, le dernier jour de gloire de sa vieillesse. L'amitié d'hommes illustres comme le grand Jussieu et comme M. Turgot donna du lustre à ses derniers jours. Le roi le pensionna et le dota de charges honorifiques.

L'Académie des Sciences l'avait reçu comme correspondant ; et, retiré à la Fréta, non loin de Lyon,

Digitized by Google

sur les bords de la Saône, il employait son temps à composer des mémoires qu'il lisait successivement à l'Académie et à la Société d'agriculture de Lyon. Il écrivit aussi sur les îles de France et de Bourbon et sur la plupart des pays qu'il avait visités. Ces pages, réunies sous le titre de *Voyages d'un philosophe*, furent publiées à plusieurs reprises et une édition posthume en fut donnée plusieurs années après, en germinal an V.

Sa retraite, exempte de tourments, se montra d'une sérénité aussi grande que sa carrière avait été orageuse. Les années 1784 et 1785, qu'il passa aux îles d'Hyères, en compagnie de son épouse fidèle, apportèrent comme un adoucissement final à cette vie que n'avaient point épargnée les malheurs. Enfin l'hydropisie le prit qui ne tarda pas à l'accabler de son mal. Ses derniers instants furent d'un sage, et c'est le 6 janvier 1786 que s'éteignit dans son lit, entouré d'une famille émue, cet homme dont la vie s'était passée tout entière à aimer la nature.

EDMOND PILON.

Digitized by Google

L'ADOLESCENT

A Henri de Régnier.

Il songe :
« Le désir des vierges aux fenêtres
Ignore les désirs qu'éparpille le soir ;
Il demande au ciel quel baiser sera son maître
Et dans quels yeux lointains l'amour se fera voir.

Des courtisanes ont de lourdes nostalgies
De beauté vierge et de sincères mots d'amour ;
Des fronts de veuves sont pâles des névralgies
Dont la nuit sans sommeil prolonge un triste jour.

Et tant d'enlacements sur les lits et les herbes,
Tant de chairs que l'été prostitue au baiser :
O peureuses pudeurs, songes, appels superbes,
Les bras qui seront là pourront vous apaiser !

Moi dont la chair a des fièvres de néophyte,
Moi qui suis pur comme la veille d'un péché
Et beau comme le marbre où la forme s'irrite,
Mon regard solitaire est en vain épanché.

Les voluptés du soir surchargent mes paupières...
O femmes, vous verrez comme je sais aimer
Lorsque dans l'ombre d'or de vos nuques altières
Vous laisserez mes pleurs ravis se parfumer.

Digitized by Google

Je poserai mon front sous vos mains caresseuses
Comme un frère plus jeune avide de vos soins;
Mon âme fermera les yeux à vos berceuses;
Des baisers rêveront dans ses sommeils câlins.

O femmes, vous verrez, mon cœur est une soie
Qui, souple, frémira de votre attouchement;
Qu'au rayon de votre sourire il se déploie
Et des moires d'amour y joûront follement.

Je baise sur des fleurs le rêve de vos bouches
Et je mords dans ma chair l'odeur de votre chair
...Ah! les baisers perdus des tristesses farouches,
Tant de feux abondants qui meurent en éclair!

Mais vous ne pouvez pas deviner mes détresses
Ni qu'à ma bouche vibre et se crispe l'émoi;
Je vous regarde à peine et parle sans tendresses,
Ma passion s'ignore en s'envolant de moi. »

— Triste comme le soir sur une forêt vierge,
L'éphèbe se complaît à son doux désespoir;
Il offre à sa beauté ses yeux comme des cierges
Et leur pose un baiser virtuel au miroir.

Il perçoit le désir étrange dans son âme, —
Tant son reflet a mis sa pensée en langueur! —
De s'attirer lui-même avec des bras de femme
Et de cueillir, avec d'autres lèvres, ses pleurs...

ALFRED MEYNARD.

Digitized by Google

LE CONSERVATOIRE
ET LA SCOLA

—

Depuis son installation rue Saint-Jacques, dans le vieil hôtel seigneurial que M. Charles Bordes y découvrit pour elle, *la Scola* est en train de devenir le centre artistique de la France musicale. Son influence agit par rayonnement. Ses récitals parisiens, les voyages de ses directeurs, artistes ou élèves répandent autour d'elle et dans nos provinces la connaissance, l'amour et le culte des chefs-d'œuvre du passé. Elle propage en même temps, et jusqu'à l'étranger, le meilleur de notre production contemporaine. Dans cette « Ecole de musique répondant aux besoins modernes », — selon le mot du maître qui en est l'âme, Vincent d'Indy, — on n'a pas d'autre but, d'autre pensée que l'art. On n'y recherche pas le succès ; on n'y exhibe point de virtuoses. Les séances publiques y sont le corollaire des études, l'épreuve et la confirmation de la méthode. Si la partie spécialement théorique de celle-ci peut sembler, comme toute théorie, discutable à certains égards, le choix autant que la diversité des programmes des innombrables concerts est, pour tout auditeur, un enseignement. Il n'y a pas un autre endroit à Paris, peut-être au monde, où l'on puisse entendre en six mois, comme on le put faire cette année, plusieurs *Cantates* de Bach, tous les *Quatuors* à cordes de Beethoven avec les plus belles de ses *Sonates* pour le piano, l'histoire de la *Sonate de violon*, des actes entiers d'opéras de Lully, de Rameau et de Gluck, des œuvres ignorées ou quasi des clavecinistes ou organistes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, des airs de Carissimi, des lieder de Schubert et de Schumann, des *Chorals* d'orgue de Bach et

Digitized by Google

de César Franck, le *Requiem* de Mozart, etc. A *la Scola*, on joue beaucoup de musique et seulement de la bonne musique.

D'autre part, *la Société Nationale*, fondée en 1871 par Bussine et Saint-Saëns, quoique l'aînée de *la Scola*, en apparaît aujourd'hui le complément naturel et nécessaire. *La Scola* exhume et étale à tous les yeux les trésors du passé ; *la Société Nationale* explore l'avenir. Il est très rare que les programmes de *la Nationale* ne soient pas extrêmement intéressants. A côté des chefs de notre actuelle école française, de leurs élèves ou lieutenants, on y voit figurer des artistes de tendances très différentes, des « jeunes » dont la fougue trahit la fécondité impatiente, des inconnus d'hier qui feront parler d'eux et, jusque dans les essais prématurés, avortés, si l'on veut, on retrouve partout l'effort désintéressé, sincère, de musiciens profondément épris de leur art.

Il advint que *la Nationale* fut amenée, pour certains de ses concerts, à demander l'hospitalité à *la Scola*. Les orgues sont rares à Paris en dehors des églises. La rapide prospérité de *la Scola* lui a permis l'acquisition d'un bel instrument de la maison Mutin. Il parut désirable aux comités directeurs des deux sociétés que cet instrument, nécessaire à la vulgarisation de l'œuvre des maîtres de l'orgue, servît aussi à faire connaître les ouvrages nouveaux de musiciens vivants. En encourageant ceux-ci à cultiver ce genre de composition, on ne pouvait attendre que des résultats heureux pour la vitalité et le développement d'un art glorieux et musical entre tous. Le 22 mars dernier, alléché par l'annonce d'une *Suite brève* pour orgue de Pierre de Bréville, et curieux d'inédites *Pièces* pour piano d'un « jeune » appelé Florent Schmitt, de qui *Soirs*, un premier recueil, était plein de promesses, j'arrivai donc à *la Scola* où *la Nationale* avait transporté ses pénates. Là, j'appris, non sans quelque déception, qu'on avait dû modifier le programme. Par bonheur la *Suite brève* y demeurait, mais les morceaux de Florent Schmitt, remplacés par du Boro-

Digitized by Google

dine et du Balakirew, avaient disparu et avec eux, du moins pour moi, l'attrait de l'inconnu. L'exécution en avait été confiée à une jeune artiste, 1er prix d'orgue au Conservatoire où elle poursuit en ce moment ses études de composition, et qui devait jouer aussi les pièces d'orgue de MM. de Séverac et de Bréville. On vint nous prévenir que « M. le Directeur du Conservatoire, *croyant à une fusion de la Scola et de la Nationale*, avait d'abord interdit à son élève, sous peine de renvoi immédiat, de paraître au concert donné dans la salle de la rue Saint-Jacques, puis, instruit de son erreur, avait retiré sa défense, mais trop tard pour qu'on pût profiter de son autorisation, à cause des engagements contractés dans l'intervalle avec d'autres artistes ».

Je ne connais pas assez les règlements intérieurs de notre Conservatoire pour avoir si son Directeur a vraiment le droit de chasser d'une classe de composition une élève de l'établissement qui, son 1er prix d'orgue en poche, va jouer de son instrument quelque part. Son sexe lui laissant peu de chances d'obtenir un poste régulier dans une église, il s'ensuit que, pendant le temps qu'elle doit passer encore au Conservatoire, c'est-à-dire plus d'une année, à moins de louer la salle du Trocadéro, la jeune fille en question doit renoncer à tirer parti de son talent. Il résulte aussi de la décision de M. Théodore Dubois que, si *la Nationale* découvrait à Paris, autre part qu'à *la Scola*, une salle pourvue d'un grand orgue, la jeune élève du Conservatoire y pourrait aller, sans craindre aucune observation de son Directeur, interpréter n'importe quoi, les pages subversives d'audacieux novateurs aussi bien que les élucubrations incertaines de quelque débutant, mais qu'elle n'aurait pas la permission d'exécuter une fugue de Bach à *la Scola*. Les considérations d'ordre musical apparaissent ainsi absolument étrangères à la détermination de M. Théodore Dubois. Hésitant de ravaler l'incident à une misérable question de boutique, on épuise les conjectures. On donnerait volontiers sa langue au chat plutôt que de sup-

Digitized by Google

poser chez M. le Directeur du Conservatoire des préoccupations autres que purement artistiques. Aussi est-on envahi d'un sentiment voisin de la stupeur en lisant ce qui suit dans *les Tablettes de la Scola* (15 mars 1902): « Monsieur P..., un de nos plus brillants élèves d'orgue, ne fera plus dorénavant partie de l'école, M. le Directeur du Conservatoire, auquel il appartient comme élève de contrepoint et fugue, lui ayant interdit l'accès de *la Scola* sous peine de renvoi. La classe d'orgue du Conservatoire étant une classe supérieure où l'on n'est admis qu'au concours et le Conservatoire n'ayant pas de classe d'orgue préparatoire, il faut bien que les postulants à cette classe supérieure s'y préparent quelque part?? Ce n'est pas la première fois que plusieurs de nos élèves se font admettre aux classes du Conservatoire, peut-être à l'insu de M. le Directeur. Quant à M. P..., nous avons été les premiers à l'engager à rester auprès de ses maîtres de la rue Bergère. »

Si l'on veut bien remarquer que M. Alexandre Guilmant est professeur titulaire de la classe d'orgue à la fois au Conservatoire et à *la Scola*, *où le Conservatoire vint le chercher*, on se courbaturera vainement les méninges pour trouver une excuse musicalement valable à l'ukase directorial. En fait, M. Théodore Dubois a déclaré la guerre à *la Scola*. Tout Français a le droit de demander pourquoi. M. Théodore Dubois ne doit point oublier que l'institution qu'il gère, à bail quinquennal et jusqu'ici renouvelé, n'est pas *son* Conservatoire, mais *notre* Conservatoire *national*, entretenu par l'Etat, c'est-à-dire vivant des deniers de Jacques Bonhomme, et destiné, officiellement du moins, à procurer aux jeunes talents de notre pays le bienfait gratuit d'une complète éducation musicale. Cette gratuité, non moins que les privilèges ou avantages inhérents aux titres variés des « lauréats du Conservatoire », exclut toute possibilité de concurrence matérielle de la part d'une entreprise similaire émanant de l'initiative privée. Le Conservatoire ni l'Etat n'ont *matériellement* rien à perdre

Digitized by Google

d'une diminution du nombre des élèves, tandis que ceux-ci ont beaucoup de raisons très « matérielles » pour ne pas abandonner la maison officielle. Il semble donc, à moins de présumer l'invraisemblable et peu noble souci des « leçons particulières », qu'on puisse écarter l'hypothèse d'une préoccupation de cette espèce chez un Directeur du Conservatoire. Le mandat dont il est investi par sa fonction même est d'un caractère plus élevé et exclusivement artistique. Il a le devoir « national » de former de bons musiciens, de fournir à ses administrés, le plus qu'il peut, les occasions de développer leurs dons naturels et de parfaire leur instruction, en exerçant certes sur celle-ci une surveillance légitime. On ne saurait reprocher sans injustice à M. Théodore Dubois d'interdire à ses élèves la fréquentation des cours de *la Scola*, s'il en désapprouve la méthode et les doctrines; mais, à l'égard de la classe d'orgue et des concerts publics, son veto prend la tournure d'un acte d'hostilité tout arbitraire. Peut-être M. Théodore Dubois a-t-il des raisons *personnelles* pour ne pas aimer *la Scola ?* Ne connaissant guère des deux établissements que leurs programmes d'études et leurs manifestations extérieures, je manque de renseignements sur les origines du conflit. Mais si cette animosité, encore inexpliquée, de M. Théodore Dubois est cause que M. le Directeur du Conservatoire empêche un jeune artiste confié à ses soins de se préparer à une classe d'orgue supérieure, sous la direction du maître éminent appelé à lui continuer ses leçons rue Bergère; si, pour l'identique et insaisissable motif, il est défendu aux élèves du dit Conservatoire, *sous peine de renvoi*, de prendre une part effective à l'interprétation des chefs-d'œuvre de l'art musical quotidiennement exécutés à *la Scola*, il y a là un état de choses regrettable à tout point de vue. A moins de renoncer aux avantages offerts à tout jeune Français par sa patrie sans autre condition que de les mériter au concours, les étudiants de notre école *nationale* sont frustrés du profit de précieux exercices, arrêtés ou gênés dans la prépa-

Digitized by Google

ration de leurs études, par celui-là même qui a charge de leur avenir artistique.

On comprendrait difficilement que les pupilles de M. le Directeur du Conservatoire fussent forcés de subir les conséquences de l'humeur éventuelle de M. Théodore Dubois uniquement parce que tel est « le bon plaisir » de celui-ci. Jusqu'à plus ample informé, on ne découvre pourtant aucun autre prétexte plausible à l'excommunication de *la Scola*. Au temps où M. Théodore Dubois ne dirigeait encore qu'une classe d'harmonie, un de ses élèves, en se rendant au Conservatoire, acheta la partition de *Parsifal*, qui venait de paraître, et la mit dans sa serviette. En arrivant au cours, il retira de celle-ci ses devoirs, la referma et la laissa sur une table. Le hasard voulut que des camarades indiscrets dénichassent le chef-d'œuvre et une impatience assez explicable les entraîna à le parcourir sans plus tarder. Il en résulta, dans un coin de la salle, un rassemblement mouvementé qui attira l'attention du professeur. Quand M. Théodore Dubois sut de quoi il retournait, bien loin de se montrer à son tour un tant soit peu curieux de l'œuvre nouvelle, il se fâcha tout rouge et adressa au « coupable » stupéfait cette virulente apostrophe : « Je vous défends, vous entendez bien, je vous défends d'apporter *ces choses-là* ici ! » L'algarade était au moins inopinée et l'intolérance excessive à propos d'un objet fortuitement égaré d'une serviette. M. Théodore Dubois défendait jadis à ses élèves d'introduire au Conservatoire un paquet contenant *Parsifal*, parce qu'il n'aimait pas *Parsifal*. Il leur interdit aujourd'hui d'aller jouer du Bach ou du Beethoven, chanter du Gluck ou du Rameau à *la Scola* parce que *la Scola* lui déplaît.

L'autorité artistique de M. Théodore Dubois est-elle à ce point manifeste qu'on y puisse reconnaître une garantie suffisante de l'excellence de ses décisions intuitives, inexpliquées et inexplicables par ailleurs ? Il faut bien l'avouer ; malgré les honorables aspirations dont elles sont le témoignage, les compositions de M. le

Digitized by Google

Directeur de notre Conservatoire n'ont réussi jusqu'à présent à révéler de lui qu'une bonne volonté malheureuse, sinon naturellement impuissante. Encore que le génie ne soit pas indispensable à l'emploi et que la compétence directoriale s'accommode fort bien du plus modeste talent, de voir M. Théodore Dubois occuper, même provisoirement, la place qu'il a, M. le Directeur du Conservatoire est peut-être le seul, parmi ses contemporains, à ne point s'en étonner. Sa nomination à un poste dont personne ne voulait dans la condition où il l'accepta n'alla pas sans causer quelque surprise à peu près unanime. Les plus charitables l'avaient accueillie d'un muet mais éloquent sourire. Pourtant, si l'idée d'espérer quoi que ce fût de l'artiste eût semblé plutôt saugrenue, on s'accordait généralement à escompter l'expérience du professeur. Celui-ci avait publié un *Supplément au Traité d'harmonie de Reber* d'une réelle valeur pratique entre les mains de commençants. Malheureusement, son *Traité de contrepoint et de fugue* est venu démontrer depuis que les capacités pédagogiques de M. le Directeur du Conservatoire ne dépassent pas le seuil d'une classe d'harmonie élémentaire. Le bagage musical et didactique de M. Théodore Dubois n'apparaît donc pas de ceux qui puissent justifier la prétention à une sorte de dictature artistique s'exerçant, infaillible en soi, sur les forces vives de la musique de notre pays. Les actes de M. le Directeur semblent indiquer que M. Théodore Dubois ne partage pas cet avis. Il est des grâces d'état.

Mais, du moins que je sache, il n'y a pas jusqu'aujourd'hui chez nous de « musique d'Etat ». Dans l'espèce, l'Etat, dont M. Théodore Dubois est le mandataire, ne peut avoir d'autre préoccupation que de favoriser le libre développement de notre art musical. Si ce n'était son devoir, ce serait son intérêt, non seulement de seconder les initiatives individuelles, mais de provoquer autour de soi les efforts collectifs, d'encourager la création d'écoles indépendantes, de les aider et de les protéger. Il ne pourrait en résulter, pour l'Etat, qu'une dimi-

Digitized by Google

nution de charges et de responsabilité, et on y gagnerait en outre, pour tous, le bienfait de l'émulation artistique. En inaugurant l'hôtel de *la Scola*, l'auteur de *Fervaal* disait à ses élèves : « Soyez des émules dans le travail,et jamais des rivaux. » Un directeur de Conservatoire artiste et intelligent, ou simplement consciencieux, eût fait mieux que d'adopter une maxime aussi noble. Il eût dit aux jeunes sociétés, aux entreprises plus anciennes : « Soyons à la fois des émules et des collaborateurs pour le plus grand bien de notre art. » M. Théodore Dubois a tenu à proclamer avec éclat qu'il n'était pas ce directeur. On s'en doutait presque.

Déjà, avec Gabriel Fauré, *l'Ecole Niedermeyer* avait apporté à notre institution nationale « l'aumône d'un peu de gloire », acceptée d'ailleurs en rechignant. On raconte que la classe de composition du maître est tenue encore aujourd'hui pour un lieu suspect et que ceux qui y fréquentent en supportent les conséquences aux concours. M. Alexandre Guilmant préparait, à *la Scola*, les élèves futurs de sa classe d'orgue du Conservatoire. M. Théodore Dubois ne l'entend point ainsi. Il dédaigne ou refuse toute assistance venue du dehors. M. le Directeur du Conservatoire aurait cependant bien des motifs pour ne pas repousser les auxiliaires désintéressés, d'où qu'ils viennent. Un personnage officiel était obligé récemment de constater l'état lamentable des études à tous les étages, ou peu s'en faut, de la maison de la rue Bergère. Ce législateur, évidemment naïf, pensait sans doute que notre Conservatoire n'a pas été fondé dans le but exclusif d'en appointer, décorer et membre-de-l'Instituter les professeurs et régisseurs à l'ancienneté ou à la cabale. Le très intéressant rapport de M. Couyba y dénonçait les tristes effets d'une routine invétérée et concluait par un éloge chaleureux et motivé de résultats obtenus ailleurs, — lequel ailleurs précisément n'est autre que *la Scola*. Le passage mérite d'être cité.

« M. Vincent d'Indy a démontré mieux que par des critiques les points faibles de l'enseignement du Conser-

Digitized by Google

vatoire en instituant, rue Saint-Jacques, des conférences historiques sur des matières musicales. On y étudie la genèse des genres... L'année dernière, par exemple, ces conférences portaient sur la sonate pour piano, la sonate pour violoncelle, et étaient suivies d'une série d'auditions de sonates historiquement coordonnées, de manière à présenter un développement organique et complet. Et M. Vincent d'Indy créa tout cela avec des ressources de quartier dérisoires au début, comme pour mieux accuser la nécessité d'une réforme de l'enseignement de la rue Bergère, de ses cours, de ses concerts, de ses méthodes et de ses préjugés. Au point de vue de l'enseignement du chant, on forme au Conservatoire des chanteurs par des procédés de psittacisme. C'est toujours la vieille méthode empirique, à laquelle il est temps de substituer enfin une méthode rationnelle, scientifique et moderne, sous peine de faillite artistique. A défaut de chanteurs, le Conservatoire formerait-il du moins scientifiquement des musiciens? Les « humanités » musicales n'y sont enseignées à personne, c'est-à-dire que l'enseignement normal du style et du chant avec base solide de connaissances historiques et démonstrations par l'étude raisonnée et coordonnée des compositeurs est encore à instituer. C'est une faculté de musique qu'il s'agirait de créer au lieu d'une série de petits « beuglants » supérieurs. La suppression des ridicules concours et prix s'ensuivrait. Pour mieux juger de cette infériorité, il suffit de voir, par opposition, ce que M. Vincent d'Indy a créé rue Saint-Jacques. Aux serinettes du Conservatoire on a substitué l'enseignement des styles et l'histoire des styles. On y étudie méthodiquement et l'on y interprète, en tâchant de faire revivre leurs styles, Haendel ou Bach, dans le même esprit qu'à la Sorbonne on explique et on traduit Montaigne et Rabelais, en attendant Malherbe et Bossuet... »

Il y avait là, pour M. Théodore Dubois, mieux qu'une indication. De la plus importante commission du Parlement à un fonctionnaire, c'était au moins un conseil,

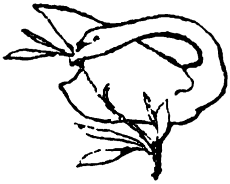
Digitized by Google

peut-être un avertissement. On déplorait la décadence de notre antique et vénérable Conservatoire sans l'attribuer à son Directeur provisoire, mais en invitant celui-ci à regarder autour de soi et en lui désignant clairement l'endroit où il trouverait de bons exemples. On n'exigeait pas de M. Théodore Dubois, par pénitence, qu'il s'enfonçât des clous dans le derrière comme Bababec ; on lui demandait simplement de voir plus loin que le bout de son nez. On lui suggérait complaisamment que, si l'observation de cette extrémité avait procuré jadis à certains fakirs la vision de la lumière céleste, personne encore n'en avait retiré jusqu'ici quelque lumière favorable à l'enseignement de l'art musical. Mais l'Etat, par l'entremise de nos représentants, l'Etat, dont M. Théodore Dubois a reçu la procuration, l'Etat perdait son temps, son encre et son papier. Quand M. le Directeur du Conservoire met son lorgnon, si ce n'est pas pour admirer le bout de son nez, c'est pour contempler son nombril, qu'il estime incomparable. L'idée que quelqu'un se permette de lui donner un avis lui paraît divertissante. Que les innocents pensionnaires de ce qu'on appelle aujourd'hui « la maison Dubois » puissent tirer quelque profit de ce qui se passe autre part, que l'établissement où il règne et gouverne soit exposé à une comparaison désavantageuse, ce sont là choses si invraisemblables aux yeux de M. le Directeur du Conservatoire qu'il n'est pas loin sans doute d'en inférer des menées souterraines, sinon une aberration de l'esprit chez ceux qui l'osent critiquer. Il s'est empressé de montrer le cas qu'il fait de ces insinuations : il a mis brutalement *la Scola* à l'index. Il ne veut pas qu'on doute un seul instant du mépris où il tient les exhortations longanimes de ceux qui sont chargés de contrôler les effets de son autorité. Il assume d'un cœur léger la réponsabilité de la déchéance pitoyable de notre vieux Conservatoire. A l'âge de M. Théodore Dubois, Bonaparte était mort, mais Louis XIV ne l'était pas. M. le Directeur s'en souvient. Il a pris pour devise : « Moi seul, et c'est assez ! » Nombre de bons esprits commencent à

Digitized by Google

redouter que ce ne soit même trop. Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. La nomination de M. Théodore Dubois à la haute fonction qu'il occupe n'avait d'abord semblé que drôle; les fantaisies de « son bon plaisir » apparaissent peu à peu comme un danger réel pour l'avenir de notre art musical. Que M. Théodore Dubois enseigne à ses élèves ce qu'il exige qu'ils sachent, c'est-à-dire ce qu'il sait lui-même, rien de mieux. Mais n'y a-t-il pas de sa part quelque excès de sollicitude, sinon de présomption, à ne leur vouloir laisser apprendre que cela, à les priver de toute autre lumière? Son rêve serait-il de ne former au Conservatoire que des petits Dubois? Il ne faut jamais abuser des meilleures choses.

JEAN MARNOLD.



Digitized by Google

LA REKBA

(*Suite* [1])

—

IV

A la fin des labours, une série de crimes noya les douars dans le sang.

A Kerrouch, *le rocher escarpé*, deux femmes adultères furent égorgées par leurs maris; à Timimin, *les aubépines*, un malheureux khammès, qui avait aperçu par hasard la femme de son maître, fut retrouvé le lendemain dans les brousses, le cou tordu et la face broyée; à Chebabath, *les jolis*, une fille-mère, sacrifiée avec son enfant, gisait devant la mosquée, la mâchoire fracassée et la tête détachée du tronc; sur le marché de Tamentout, un voleur, lapidé par la foule, montrait des chairs qui n'étaient plus qu'une sanglante bouillie; à Ifertassen, enfin, *les teigneux*, au cours d'une rixe survenue entre les deux çofs, trois morts et quatre blessés avaient été trouvés pantelants sur le carreau. Un de ceux-ci était venu lui-même avertir André. Le visage entaillé par ses blessures, il avait accompli quatre heures de marche, hurlant sa colère et sa douleur, et portant sur son front, fixé encore dans le crâne, le fer d'une hachette qu'il n'avait pas voulu enlever. En route, un autre

(1) *Mercure de France*, n° 150.

Digitized by Google

blessé, accouru lui aussi pour porter plainte, avait roulé au fond d'un fossé, où il agonisait maintenant, crispant les mains sur son ventre, afin de retenir les entrailles qui sortaient.

Pendant près de deux mois, à travers le chaos des montagnes, André Miral circula dans les rafales, sous les averses ou les bourrasques de neige, au fond des gorges étroites, par les sentiers défoncés.

Sans armes et sans gardien, il allait de village en village, accompagné seulement du petit Tiepolo, son commis-greffier, dont le nez pointu rougissait au vent, de l'auxiliaire interprète Aïssa, et parfois aussi d'Achour, l'ami de Valérie Foucras, qui se joignait à la bande pour son plaisir. Le soir, selon le hasard des haltes, ils couchaient chez les forestiers, dans le *bordj* d'un cheik, le plus souvent chez l'habitant. Ils soufflaient sur leurs doigts, buvaient du café brûlant, et, pendant la nuit, grelottant sous les couvertures, au fond des gourbis dont la toiture de roseaux tressés pliait sous la neige, ils se serraient les uns contre les autres pour avoir plus chaud.

Au retour, ils ramenaient les inculpés, qui marchaient devant eux sans liens et sans entraves, et qui portaient les paniers de provisions.

Aucun d'eux jamais ne songea à fuir, et comme il n'y avait pas de prison, jusqu'à leur départ pour les assises, ils demeuraient dans la cour de la justice de paix, sous le petit hangar où un réduit leur avait été installé. Ces meurtriers, leur vengeance accomplie, attendaient ainsi la fin de l'instruction, pacifiques et résignés, se rendant même utiles, offrant leurs mains et leurs bras pour les menues besognes. Le chaouch les envoyait à la fontaine

Digitized by Google

remplir les cruches, et, parfois, maniant la pioche et la bêche, entre deux interrogatoires, ils cultivaient le jardin. Assez souvent, des plaisants, sur la route, les arrêtaient au passage, et des gamins faisaient le geste du couperet tranchant le cou. Mais ils passaient indifférents, et si quelqu'un leur demandait : « Pourquoi donc as-tu tué? » — ils répondaient simplement : « C'est Dieu qui l'a voulu! »

Ces hommes qui, sous le coup d'une invincible passion, s'étaient montrés un jour sanguinaires et barbares, se révélaient maintenant très doux. Et André qui demeurait encore sous le charme de la petite Miassa, chez qui il devinait les qualités d'abandon et de tendresse de la femme musulmane, reporta peu à peu sur toute la race la sympathie dont son cœur était plein.

L'hostilité qu'on affichait autour de lui pour les Kabyles l'avait révolté dès le premier jour. A mesure qu'il entra davantage dans l'intimité de ce peuple farouche, âpre sans doute et enclin à la jalousie, mais loyal d'instinct, avec des qualités de volonté, de bravoure et d'endurance aussi, l'obligation, à ses yeux, s'imposa comme un devoir de s'appliquer toujours à être équitable et humain. Il serrait alors les poings, le rouge de la honte sur le visage, au souvenir des paroles qu'il avait entendues et des gestes qu'il avait surpris.

C'était, par exemple, M^me^ Hillemacher qui s'écriait devant le corps pantelant d'un jeune indigène écrasé par un camion : « Un de moins! Vive le charretier! » Et c'était encore Foucras, cachant pourtant sous des dehors un peu rudes une grande bonhomie, mais qui ne tarissait plus d'impré-

Digitized by Google

cations quand on parlait de la race maudite.

Il s'était aperçu que l'orge de ses bêtes diminuait, et, soupçonnant son domestique Mostefa, il l'avait pris et ficelé, sans autre enquête, puis, l'ayant attaché les bras en croix entre deux arbres, il l'avait ainsi exposé, tête nue sous un soleil brûlant, aux insultes de la populace. On avait suspendu à son cou un écriteau où se lisait le mot *voleur* et, par dérision, son front se coiffait d'un chapeau boueux tout délavé par les pluies. Mostefa resta au pilori pendant six heures. Comme il réclamait à boire, un plaisant avait desserré les liens qui maintenaient un de ses bras. Mostefa pouvait ainsi porter jusqu'à ses lèvres une gargoulette pleine d'eau, mais, pour humer les gouttes ruisselantes, il devait se livrer à toutes sortes de contorsions qui soulevaient dans la foule un rire abominable.

Lorsque Foucras apprit qu'il tombait pour ce haut fait sous le coup de la loi, il en demeura si étourdi que son inconscience désarmait toute indignation. L'affaire, d'ailleurs, n'eut pas de suites. Mme Foucras s'étant entremise, Mostefa consentit à retirer sa plainte.

Chassé de l'hôtel, sans place et sans ressources, il erra quelque temps dans le village, dépenaillé et mourant de faim. Son innocence bientôt éclata au grand jour. Foucras, s'étant mis aux aguets, surprit son voleur. C'était un muletier calabrais qui trouvait ainsi avantageux de nourrir ses mules à bon compte.

— Vous allez reprendre Mostefa ? demanda André Miral. Ce pauvre diable me fait pitié.

— Reprendre Mostefa ! répondit Foucras; pourquoi ne pas aussi lui demander pardon ?

Il ajouta, la voie coupée par l'indignation :

Digitized by Google

—Jamais, vous entendez bien, je ne m'abaisserai devant un Kabyle, et aurait-il cent fois, mille fois raison, jamais, même la gorge sous le couteau, je ne reconnaîtrai devant lui que j'ai eu tort !

Tous les arguments devaient se heurter contre un parti-pris exposé avec tant de candeur. André se tut, résolu seulement à départir d'autant plus d'indulgence qu'il estimait moins légitimes les sévices dont les indigènes étaient trop souvent abreuvés.

N'était-ce pas eux, après tout, qui, moyennant un salaire minime, fécondaient pour les colons les terres marâtres ou incultes, eux encore qui louaient aux vignerons, aux entrepreneurs, aux services publics, un travail pour lequel, si le leur faisait défaut, il deviendrait difficile de recruter d'autres bras !

— Vous arrivez de France! répondait-on, dans la fumée des cigares et le bruit du billard, lorsqu'André, au Cercle, abordait cette question. Et tous ceux qui étaient là : commerçants, colons ou fonctionnaires, reprenaient en chœur, avec un ensemble touchant :

— Vous arrivez de France! Attendez quelques mois encore, nous reparlerons de cela !

Le plus acharné était M. Coquibus, un méridional des Alpines, gros et massif, avec un triple menton effondré dans sa graisse, et qui, venu en Algérie après la débâcle de son patrimoine, avait réalisé une nouvelle fortune dans les entreprises des travaux publics. Son arrivée justement coïncidait avec la mise en adjudication des principales voies qui sillonnent aujourd'hui le département de Constantine. Pressurant les indigènes embauchés et retenant sur leur salaire le prix des denrées qu'il les

Digitized by Google

obligeait à acheter dans ses cantines, il avait très vite économisé un gros magot. Il faisait depuis lors fructifier cet argent en le plaçant à des taux rémunérateurs. Dénué de tous préjugés, il parvenait, grâce à des combinaisons usuraires, à faire payer à ceux qu'il exploitait des intérêts fabuleux, mais habilement dissimulés. Il se créait surtout de gros revenus en achetant, pour des prix dérisoires, les immeubles vendus aux enchères publiques et qu'il rétrocédait ensuite à leurs anciens propriétaires moyennant un loyer annuel équivalent parfois à la moitié du prix d'achat. Cet homme, en quelque sorte gorgé de leur sang, proclamait pour le Kabyle et pour l'Arabe l'inimitié la plus absurde et la plus injustifiée !

— Qu'ils viennent donc dans les brousses, criait-il, la face congestionnée, ces humanitaires d'antichambre qui prennent si bénévolement la défense des indigènes. Nous les verrons à l'œuvre, ces beaux messieurs en cravate blanche !

Lorsqu'il était mis au pied du mur, M. Coquibus se montrait assez embarrassé pour appuyer ses imprécations sur des faits précis. Il se retranchait alors sur de vagues allégations, invoquait de menus vols, de légers détournements, de petites rapines dont il exagérait l'importance. Poussé à bout, il détournait la difficulté par une violente sortie contre la fécondité des populations kabyles. C'était là surtout ce qu'il ne leur pardonnait pas !

Veuf et sans enfants, M. Coquibus en conservait du dépit et de l'amertume. Sa femme était morte depuis peu, minée par le chagrin, ayant vécu les dernières années de sa vie dans un ménage troublé par de constantes querelles.

Depuis lors, n'ayant plus personne au logis sur

Digitized by Google

qui faire peser sa mauvaise humeur, il promenait dans le Cercle, de table en table, son acrimonie et son caractère intraitable. Le conducteur des Ponts et Chaussées Soubiron devint son grand ami. Ce fonctionnaire s'était aigri au milieu d'une vie mesquine et sans imprévu. Accoudés sur les tables de marbre, devant l'absinthe légendaire, M. Coquibus et M. Soubiron s'oubliaient de longues heures à des parties de dominos, et l'un et l'autre n'avaient plus qu'un souci, une consolation, un plaisir : laisser déborder la rancœur et le fiel qu'ils amassaient au fond du cœur.

— Ah! comme vous avez raison, reprenait en sourdine M. Soubiron, lorsque M. Coquibus s'était tu. Ces montagnards pouilleux grouillent déjà comme leur vermine, de jour en jour plus effrontés et plus insolents. Hier encore, tout un groupe a hurlé sous mes fenêtres, et pour le disperser j'ai dû avoir recours à la gendarmerie!

La veille, en effet, quelques misérables mourant de faim étaient venus protester sous les arbres du jardin de M. Soubiron. Embauchés pour l'empierrement des routes, ces ouvriers attendaient depuis trois jours, sans pain et sans abri, que M. Castarède, payeur principal, voulût bien verser entre leurs mains les salaires en retard. Et tous les mois la même scène pitoyable se renouvelait! Sous les plus futiles prétextes, M. Castarède, qui vivait au chef-lieu d'arrondissement une existence retirée de fesse-mathieu, retardait son voyage à Gravelotte, tergiversant parfois durant une semaine avant de se résoudre à l'accomplir. Il était d'une ladrerie sordide. Lorsqu'il maniait des fonds, on aurait cru, à voir ses mains tremblantes, que chacun des écus sortait de sa propre bourse, et que, pour les gagner, il avait

Digitized by Google

dû peiner de longs et douloureux efforts ! On ne savait plus alors quel était le plus triste et le plus lamentable, de celui qui remuait l'argent, ou du manœuvre minable qui attendait, la main ouverte et le ventre creux !

La plupart des colons de la vallée se montraient incapables d'une telle bassesse d'âme. Beaucoup même, parmi eux, conscients des services rendus, témoignaient, dans les rapports avec leurs khammès, sinon de bienveillance, tout au moins d'une louable équité. Tous cependant, et ceux là même dont l'intelligence paraissait la plus ouverte, conservaient pour l'indigène une répulsion involontaire et irréfléchie.

C'est que le peuple kabyle est le peuple vaincu qui, par droit de conquête, demeure taillable et corvéable à merci ! Dans l'esprit simple et sans lecture du colon, persiste toujours l'instinct des races pillardes. Sur aucun d'eux n'a soufflé le vent humanitaire qui passe ! Tous ignorent qu'il n'y a plus aujourd'hui de peuples déchus, mais que les races, parallèlement, suivant les lois qui les régissent, doivent évoluer la main dans la main. Un jour viendra où ils comprendront, et c'est alors seulement qu'on verra s'épanouir cette floraison d'énergie et de travail qui, pour féconder la terre algérienne, ne demande plus qu'à être dirigée !

Ces temps peut-être ne sont pas lointains. La vie matérielle de l'indigène, encore que précaire, s'est beaucoup améliorée. Ils apprécient nos voies de communication, nos marchés et nos écoles ; ils savent gré des efforts accomplis ; pour que l'entente nécessaire à nos intérêts mutuels s'exécute, il suffirait sans doute de faire preuve, à leur égard, d'un peu plus de sympathie.

Digitized by Google

Le malheur est que, pour cela, la collaboration est indispensable de tous les fonctionnaires musulmans, et que jusqu'ici le recrutement de ces derniers a toujours été déplorable.

Cadis, cheiks, kebirs ou mezouars, du plus petit jusqu'au plus grand, tous abusent des fonctions qui leur furent départies pour pressurer leurs coreligionnaires et s'assurer des provendes. Accablés sous les impôts, en butte aux vexations sans nombre, les fellahs avec répugnance sentent peser sur eux cette autorité qu'ils n'estiment plus. C'est la lèpre qui ronge les douars et dont André, sous ses yeux, avait des exemples frappants : cadis concessionnaires, cheiks vivant d'exactions et de rapines, oukils rapaces, aouns disposés aux besognes louches, tous gorgés de vols, engraissés d'abus et d'arbitraire, grouillant sur le peuple minable comme une vermine dans une toison !

C'était le cadi Si Ameur, décoré du Nicham Ifticar et officier d'Académie, les yeux glaireux, les mains boudinées par la graisse, et dont l'étude, au su de tous, restait une officine malpropre où, moyennant finances, par des contrats hasardeux, les plus forts lésaient les plus faibles.

Le bachadel Allaoua, opérant sous ses ordres, recrutait les clients et fixait les prix. Maigre, la peau sur les os, le regard fureteur en vrille, ce dernier, ramassant les miettes, trouvait encore à glaner derrière son peu recommandable patron.

Mais les cheiks, par excellence, demeuraient les vampires gorgés de sang, les pieuvres dévoratrices dont les ventouses suçaient lentement la vie et la fortune des douars. Comme ils étaient chargés du récolement des impôts, sous un contrôle insuffisant, chaque contribuable, selon un prix à débattre, se

Digitized by Google

voyait imposé de la première, de la seconde ou de la troisième catégorie, de telle sorte que, les riches étant exonérés, les pauvres seuls suaient tous les paiements!

Plusieurs cheiks avaient même tarifé les délits, soit les vols, soit les coups et blessures, voire les meurtres et les assassinats. Il suffisait d'ouvrir la bourse pour ne pas être inquiété. Tout un marchandage éhonté sévissait ainsi dans les villages, grâce aux silences complices, aux influences coupables, aux surveillances mal organisées. Les plus importants parmi les cheiks, les plus chamarrés de décorations, étaient justement ceux qui commettaient les pires abus! Il y en avait un notamment : Si El Hardj Toumi, commandeur de la Légion d'honneur, dont les malversations se comptaient par milliers, et qui poursuivait sa carrière, souriant et impuni, comblé chaque jour de nouvelles faveurs!

Enfin, dans l'entourage immédiat d'André, son interprète, Si Bouabel, s'enrichissait avec méthode de dépouilles et de spoliations.

Celui-ci, de préférence, pratiquait la *rahnia* qui est le contrat d'antichrèse. Des émissaires pour son compte parcouraient les douars, recrutant dans chaque village tous ceux qui avaient besoin d'argent. Bouabel intervenait alors; il prêtait la somme, le plus souvent minime, puis exigeait en garantie les immeubles de l'emprunteur. Ce dernier les cultivait désormais pour le compte de son créancier auquel il remettait annuellement le revenu, en retenant seulement le cinquième de la récolte qui représentait, selon les conventions, l'indemnité à lui due pour son travail. Lorsque le moment favorable lui paraissait venu, Si Bouabel actionnait son débi-

Digitized by Google

teur, afin de lui réclamer le montant de la dette, et comme celui-ci ne pouvait pas rembourser, il se faisait adjuger en toute propriété les terrains frappés de rahnia. Il avait acquis ainsi, sur toute l'étendue du canton, d'innombrables immeubles, prairies, vergers, jardins ou clos d'oliviers. On citait même un douar, celui du Raz Ferdjioua, qui, presque tout entier, était passé ainsi entre ses mains.

Dans la bouche de cet homme qui proclamait à tout propos son mépris pour ses coreligionnaires, les invectives odieuses de M. Coquibus ou de M. Soubiron paraissaient plus répugnantes encore. André se demandait alors avec effroi à la suite de quelles intrigues cet homme ignare et incapable de rendre en un français correct le texte des actes ou des rapports avait été promu aux fonctions qu'il occupait.

Ses auxiliaires, pauvres hères sortant de la *medersa* (1) moyennant quelques *douros* qu'il leur disputait avec parcimonie, accomplissaient tout son travail. Bouabel, à qui sa charge rapportait, bon an mal an, plus de vingt mille francs, cherchait encore toutes les occasions de rogner sur leur maigre salaire. Par contre, ses exigences personnelles s'imposaient, et il ne pardonnait pas le moindre retard. Déplorant avec affectation les pertes les plus minimes, il entrait dans des colères qui bientôt s'exaspéraient, lorsque ses gains ne suivaient pas mensuellement la proportion qu'il avait fixée.

André Miral n'avait plus avec lui que les rapports indispensables, et, dans l'écœurement qui le poignait, pour éviter les nausées qui montaient à ses lèvres, il devait, pendant l'audience musulmane,

(1) Medersa, école supérieure indigène.

Digitized by Google

reculer son fauteuil; afin de ne pas subir son approche!

Oh! ces audiences musulmanes du jeudi!

Par groupes dépenaillés, les parties descendaient des montagnes, faméliques et hâves, les pieds nus dans la neige ou dans la boue. Sur la salle surchauffée et saturée d'exhalaisons, flottait un air corrompu, et la pièce bientôt n'était plus qu'un cloaque où, parmi la buée se dégageant des burnous, les plaideurs s'entassaient le long des banquettes ou s'accroupissaient à même les dalles. Une odeur nauséabonde, chargée d'humidité et de crasse, une odeur de misère et de haillons, saisissait à la gorge et piquait les yeux sous les paupières cuisantes.

Devant le seuil,les aouns appelaient les affaires, et c'était au dehors, au milieu de la foule qui n'avait pu trouver place, le va-et-vient des chaouchs se disputant les clients pour le compte des oukils. Tapis dans le renfoncement des portes ou se dissimulant au coin des murs, les faux témoins cherchaient l'ombre pour tendre leurs embuches, ou se glissaient parmi les groupes, avec des regards furtifs et louches, offrant leur témoignage comme une denrée et traitant avec le plus offrant. Derrière eux, l'écritoire suspendu au cou, des sorciers et des marabouts vendaient leurs amulettes et leurs grimoires. Les naïfs s'écrasaient autour de ceux-ci qui ne pouvaient suffire aux demandes, et qui, à la hâte, sur des chiffons de papier, transcrivaient la prière infaillible devant assurer gain de cause. Les plus pauvres, excités ainsi par d'insidieuses promesses, dénouaient le coin de la gandourah, où ils avaient précieusement enfermé leurs quel-

Digitized by Google

ques douros. Et lorsqu'ils sortaient des mains des marabouts, ils tombaient encore dans celles des chaouchs qui, les happant au passage, vantaient avec de grands gestes l'éloquence ou le crédit de leur patron, et enlevaient aux misérables tous leurs derniers sous.

Autrefois, avant la conquête, les différends étaient portés devant la djemaa du village. Tous les hommes majeurs, réunis sous la présidence de l'*amin* (1), après explications des intéressés, tranchaient les difficultés en dernier ressort. C'était là sans doute une justice sommaire et expéditive, mais rendue sur les lieux mêmes, par des pairs au courant de la question, après des débats où dominait la voix des vieillards, elle présentait du moins quelques garanties.

Aujourd'hui, les plaideurs, bousculés par les aouns, effarés sous les questions de l'interprète, s'embrouillent dans leurs explications, et André se demandait si, avant de les faire bénéficier de nos lois et de notre procédure, il n'aurait pas fallu tout au moins assurer à leurs conventions des contrats réguliers. Les ventes elles-mêmes étaient constatées rarement par un acte authentique, et s'il y en avait un, rédigé par le cadi, il était notoirement insuffisant. Le juge devait donc avoir recours à la preuve testimoniale, qui fait l'objet d'un marchandage éhonté.

Tandis que, sur son siège, devant la décision à intervenir, une véritable détresse paralysait André, les parties, visages tourmentés et têtes fiévreuses, suivaient ses moindres gestes, et leurs regards inquiets ne quittaient plus le prétoire où, dans une langue inconnue, se discutaient leurs intérêts!

(1) Amin ou Kebir : président de la djemaa.

Digitized by Google

A la barre cependant les témoins se succédaient. André les reconnaissait tous, celui-ci à son nez foré par la petite vérole, celui-là à sa face terreuse et grimaçante, cet autre à sa peau squameuse comme une écaille. Il les avait vus jeudi dernier et il les reverrait jeudi prochain. Les trois premiers disaient oui, les trois autres disaient non. Autant jeter en l'air une pièce de monnaie : face, tu as gagné ; pile, tu as perdu! C'est là trop souvent toute la justice en Kabylie !

V

En avril, André Miral, pour la première fois, vit El Mekki.

Depuis le printemps, son courrier terminé, André, tous les soirs, s'attardait sur les chemins jusqu'au crépuscule. L'eau vive courait sous les herbes et partout les fleurs ruisselaient; en coulées frissonnantes, en fuites nuancées, elles palpitaient sous le jeune soleil. Les liserons violets, les liserons roses s'agrippaient à la terre humide ou se balançaient le long des buissons par grappes délicates. A travers les brousses, les bruyères penchaient leurs clochettes blanches attendries d'un petit battant rose; au milieu des champs, les bourraches bleues, élevant leurs tiges velues, tranchaient sur les pivoines couleur de chair, les hauts glaïeuls lie de vin, et les mauves pareilles à de vieilles soies. Les tons n'avaient rien de heurté, toutes les teintes s'atténuaient et se fondaient dans la lumière, la campagne entière était ocellée comme une plume de paon. Çà et là, d'immenses nappes de coquelicots saignaient ainsi que des blessures, les centaurées s'enveloppaient d'un vol de guêpes, les œillets et les iris se groupaient sous les carottes sauvages

Digitized by Google

déployant en éventail leurs fleurs en dentelles. Mais surtout les scystes fragiles étaient d'une douceur infinie, si roses, si nacrés, si changeants, avec leurs pétales minces comme des ailes de libellules !

Lorsqu'il n'allait pas jusqu'à Tililet, où le charme de Miassa l'attirait de plus en plus, André Miral d'ordinaire suivait la route de la forêt.

Elle s'élevait en pentes sinueuses jusqu'au col du Boucherf, où le vent presque toujours soufflait en tempête. Là, le rocher abrupt avançait sur la plaine comme un promontoire. L'horizon mobile des bois s'ordonnait à droite en amphithéâtre ; à gauche, au contraire, la mer de granit des M'zala haletait sous le grand soleil, couturée de crevasses et forée de précipices. De longues traînées de sable jalonnaient la route suivie l'hiver par les torrents, et, l'une derrière l'autre, les collines crayeuses, sans verdures, fouillées par les eaux, déferlaient comme des vagues, portant à leur tête des villages blancs, pareils à l'écume des embruns.

Du haut des rochers qui se dressaient à pic, les yeux plongeaient sur l'abîme. Seuls, des chardons poussaient entre les pierres, une floraison variée de chardons, enchevêtrant leurs tiges d'azur, semblables à une envolée légère d'un corail qui serait bleu.

Des aigles, nichant au flanc des rocs, s'essoraient dans le vide où ils planaient, les ailes immobiles. D'autres tourbillonnaient en circuits, rapprochant peu à peu leurs volutes, vers les trous d'ombre où criaient les aiglons affamés. A terre gisaient des carcasses d'animaux, des squelettes de chevreaux et de brebis, des tibias rongés et des fémurs.

Au milieu de cet ossuaire, sous le vol éperdu des

Digitized by Google

oiseaux de proie, se dressait l'enceinte du tombeau d'un marabout. Dans une niche bâillait une amphore ébréchée, mais le défunt, sans doute, était oublié depuis longtemps, car jamais une main pieuse ne venait la remplir.

André Miral, ce soir-là, afin de se rendre au Boucherf, avait coupé au plus court par la traverse de la forêt. Il arrivait à mi-route, lorqu'au fond d'une clairière d'asphodèles, trois indigènes se dressèrent devant lui. Ils portaient des fusils en bandoulière et leurs pieds étaient chaussés avec des peaux de chacal retenues à l'orteil et à la cheville par des liens de cuir.

Le plus grand des trois, un jeune homme souple, aux trais énergiques et avec des yeux de bataille, s'avança d'un pas hardi et demanda :

— C'est toi, la Justice? J'ai voulu te voir.

Miral, interdit, se cabra dans un mouvement de recul. L'autre reprit :

— Ne crains rien, je suis El Mekki.

Une grande paix tombait des arbres; le soleil déclinant se voilait derrière des cirrus en laine légère, et, dans la défaite du jour, le bourdonnement des mouches s'était tu. Sur les hautes branches, des écureuils se poursuivaient avec des cris grêles. On entendait au fond des taillis les coups de bec alternés d'un pic épeiche forant un chêne.

— J'ai voulu te voir, reprit El Mekki, et voici pourquoi.

Il parlait d'une voix gutturale, dans un *sabir* incorrect, mais sur un ton emphatique et avec l'affluence d'images chère aux Orientaux. André cependant s'était assis sur un tronc d'arbre, amusé par l'aventure. Sans un mot, il écouta El Mekki,

Digitized by Google

dont les phrases se déroulaient lentement, appuyées parfois d'un geste large qui soulevait comme des ailes les plis flottants de son burnous.

— « J'ai voulu te voir parce qu'on m'a dit que tu étais juste. Ecoute. Je ne suis pas l'homme qu'ont inventé ceux qui racontent mon histoire. Il faut que tu saches. Voici mon cœur à nu. Tu jugeras ensuite.

« J'ai connu comme toi l'indulgence et la bonté. Ces vertus ne vous sont pas spéciales, et je n'en veux qu'une preuve : les mille soins dont mon enfance fut choyée. Mon grand'père Mahmoud était surtout bienveillant. Pelotonné sur ses genoux, tel un fils de roumi, je m'endormais tandis qu'il racontait de terribles légendes. Quand mon souffle se rythmait dans le sommeil, il se taisait, penchait sa tête lourde, et bientôt lui-même somnolait. Alors, en tirant sur sa barbe, je réveillais le vieillard.

« Selon la coutume, mon berceau était suspendu au plafond par une poulie. Pour ne pas gêner le va-et-vient des servantes, on l'élevait au-dessus du sol, et les mains en passant lui imprimaient un balancement régulier. J'évoluais ainsi depuis les grandes jarres qui contiennent l'orge jusqu'aux *couffis* placés de l'autre côté du mur, et, l'hiver, quand venaient les charrons qui parcourent les campagnes pour réparer les araires, je les apercevais le premier et je battais des mains.

« Ces ouvriers, considérant leur travail comme une œuvre pie, vont ainsi, de village en village, sans accepter jamais aucun salaire. Au cours de leurs voyages, ils apprennent des choses étranges. Rangés près du foyer, tandis que les braises se poudrent de cendres bleuâtres, ils disent les dernières nouvelles. On servait en leur honneur

des beignets et des confitures à la rose. Je passais bientôt de bras en bras, la figure barbouillée de sucre et de miel, et les charrons disaient à mon père : « Dieu te bénisse dans ton fils ! » Mon père alors se réjouissait dans son cœur.

Un instant, El Mekki se tut, les yeux humides et le visage barré d'un pli creusé par l'émotion.

La nuit approchait. Le silence du crépuscule planait sur les bois recueillis. Du haut des arbres pleuvait la fraîcheur des ombrages. On n'entendait plus les coups de bec alternés du pic épeiche, et seul, au fond des futaies, éclatait de loin en loin le cri lugubre des grands-ducs.

Tandis que ses compagnons faisaient le guet au coin de la clairière, El Mekki continua, d'une voix moins coupante et plus basse, dans le calme de l'heure apaisée :

— « Les souvenirs du passé amènent des larmes dans mes yeux. Toutefois, tu t'abuserais étrangement si tu pensais que je fus un enfant au cœur débile, ne connaissant que la tendresse et la pitié. Trois jours après le premier cri que nous poussons tous en venant au monde, Mahmoud me reçut sur ses genoux. J'étais nu et ma peau gercée encore frissonnait à l'air froid. On égorgea un jeune chevreau, et le sang de la victime, recueilli fumant dans un plateau, fut versé sur mon front goutte à goutte, afin que mon âme s'affermît sous ce baptême du sang. Depuis lors, j'ai toujours su regarder la mort en face.

« Elle rôde autour de nos villages, à l'automne surtout, avec les ouragans que soufflent les *djenouns*. Le premier des miens, Mahmoud mourut. Il s'éteignit doucement, sans les affres de l'agonie,

Digitized by Google

et lorsque le cadavre sortit des mains du laveur des morts, le cortège se mit en marche pour le cimetière où le vieillard dort son dernier sommeil. Je me rappelle comme d'hier cette soirée de novembre où les pleureuses allaient, demi-nues, souffletées par les rafales, le visage ruisselant de sang noir, hurlantes et cognant leur front aux arbres de la route !

« C'est à cette époque aussi que ma mère Embaka, rentrant de la fontaine, apparut un soir, la face blême et noyée d'angoisse. Elle posa l'amphore, s'appuya au mur et prononça à voix basse : « Dieu préserve les siens. La variole noire est chez Mebarek le bigle ! » Le soir même, elle se couchait sur les nattes pour ne plus se relever. Ma nièce Tâalit succomba après elle. Puis ce fut le tour de ma petite sœur Smina. Avec celle-ci disparut le sourire de la maison.

« La famille amoindrie se groupa près du foyer. J'allais avoir dix ans. Mon père acheta des planchettes neuves pour m'exercer à écrire, et, durant les veillées d'hiver, il m'initia à la connaissance des *kanouns*. Ainsi que tu le sais, il se trouvait à la tête d'un *çof* puissant. Cinq villages de la tribu le reconnaissaient pour chef. C'est un art difficile que celui qui consiste à maintenir la bonne harmonie entre des hommes simples, prompts à la colère et violents. Mon père faisait preuve d'une grande souplesse d'esprit. Les plus intolérants comme les plus emportés s'inclinaient devant ses décisions.

« La veille des assemblées à la djemaa, les *amins* (1) se réunissaient dans notre maison. Ils

(1) Amin ou Kebir : président de la djemaa.

venaient rendre compte des intérêts communs et, dans les affaires graves ou délicates, solliciter un conseil. J'assistais à ces séances afin d'apprendre nos usages et nos traditions.

« L'*amin* d'Igoulfan était un homme déjà mûr, de beaucoup d'expérience, mais d'un esprit hésitant et borné. Il consultait sur les moindres vétilles et il parlait avec lenteur, sur un ton de confidence. Tenant ensuite ses yeux fixés sur le visage de son interlocuteur, il plaçait ses mains en cornet autour des oreilles, car il était sourd, puis il répétait la réponse en sourdine, un doigt posé sur son front, comme pour y graver les paroles prononcées.

« J'appris ainsi à connaître le petit peuple qui est le mien. Ce peuple est pétri de contrastes, mais ceux-là se leurrent profondément qui s'obstinent à ne voir parmi nous que des brutes ignorantes ou sanguinaires. Trouveraient-ils, par exemple, au sein de vos villages, l'esprit de solidarité qui nous anime? Les pauvres pullulent sous les gourbis de la plaine, mais, là-haut, dans les douars restés fidèles à nos coutumes, ils sont presque inconnus.

« Lorsque l'*amin* annonçait à mon père qu'un infirme ou un vieillard agonisait de misère au fond de son logis delâbré, vingt hommes s'offraient spontanément pour procéder aux labours et rebâtir sa maison. Ces faits étaient exceptionnels. A l'époque dont je parle, les jeunes gens n'abandonnaient pas leurs demeures pour aller dans vos villes vendre leurs bras et gangrener leur cœur. On ne voyait pas encore, sous les toits de nos hameaux, ces garçons corrompus que dégorgent vos casernes, et qui répandent lentement parmi nous l'ignominie de vos vices et l'ivresse de vos boissons.

« Le premier, mon cousin Amar se plut à con-

Digitized by Google

trecarrer nos coutumes. J'avais douze ans quand il revint des tirailleurs, et, depuis lors, comme une lie, le flot d'impureté monta toujours.

« Un soir, l'*amin* nous révéla ce fait monstrueux : Amar avait accepté de l'argent pour ne pas poursuivre sur le meurtrier de son frère la vengeance qui lui incombait. La honte de ce marché retombait sur nous tous. Les *kanouns* sont formels : le sang ne se paie qu'avec du sang. Mon père, à cette nouvelle, fut donc assailli d'un tremblement qui le secouait tout entier. Et auprès de lui, je serrais moi-même mes petits poings ! »

Au milieu d'un halo de lumière blonde, la lune émergea au-dessus des arbres. A l'extrémité du ravin étroit, une hyène se mit à glapir. André la devina montrant les crocs, ses griffes posées sur une charogne que des *fellahs*, sans doute, avaient jetée là pendant le jour.

Dans les bruits louches dont maintenant frissonnait la forêt, la voix d'El Mekki reprit encore :

— « Ecoute. Mon père est mort sans avoir souillé ses mains d'une seule goutte de sang. Ma vie comme la sienne aurait pu s'écouler au fond des demeures. Le Dieu Puissant ne l'a pas voulu. Les *kanouns* ont levé mon bras, et j'ai tué.

« Crois-tu que la lutte des deux *çofs* n'ait pas affligé mon âme ? Dieu m'est témoin que je l'ai déplorée. Mais les événements ne sont prévus ni dirigés par nous, et il faut s'incliner devant le destin. Du moins ai-je la certitude d'avoir agi selon la règle que traçaient à mes yeux les enseignements du passé. Regarde-moi en face. Nous représentons tous les deux une race différente, une morale distincte, des devoirs opposés. Je suis ton adversaire,

Digitized by Google

mais je ne suis pas un criminel. En toute justice, et au nom d'une loi qui n'est pas la mienne, tu n'as pas le droit de me condamner !

« Est-ce vrai ? »

André Miral hésita.

Il revit dans un éclair l'agonie d'Aïchouche, et Maklouf, la bouche obstruée de sang noir, déchirant avec ses ongles l'herbe rase du talus, et les mourants qui râlaient pêle-mêle au fond du torrent devenu un charnier, et les ruines fumantes, et les meules incendiées, et l'angoisse des veuves et des petits! Inclinant de plus en plus vers l'indulgence et le pardon, plus que tout autre il devait se révolter devant ces instincts impitoyables. Entre lui et El Mekki, trop de choses, semblait-il, se dressaient irréparables, pour qu'il pût germer une sympathie.

Cependant, dans son esprit sincère,un doute peu à peu se levait.

Cet homme, debout devant lui, drapé dans son burnous et le fixant sans émotion comme sans inquiétude,cet homme avait agi selon sa conscience, selon l'honneur spécial qu'on lui avait enseigné, selon ce qu'il croyait être son devoir! Le passé, la race et l'éducation mettaient entre eux une barrière. Il ne pouvait le condamner qu'en vertu de principes que l'autre ignorait, au nom de sentiments que son âme indigente ne devait même pas concevoir. Et André répondit d'une voix lente :

— C'est vrai !

Le mot tomba dans le soir paisible.

Cet aveu arraché à sa bonne foi et qu'il n'avait pu retenir, c'était la rupture du dernier lien le rattachant aux préjugés de sa caste ; c'était aussi l'affranchissement de son âme, qui, avant de juger désormais, libérée enfin des conventions, pèserait

Digitized by Google

dans la balance, en même temps que les actes, toutes les circonstances qui les ont entourés.

Les ténèbres noyaient les taillis quand André Miral rejoignit la route. El Mekki l'accompagna jusqu'aux derniers arbres. Son pas discret faisait craquer les feuilles sèches. Lorsque la blancheur crayeuse du chemin sillonna la clairière, il n'eut pas un mot, car il sentait toutes les paroles inutiles. Il tendit seulement sa main bise, puis sa silhouette se fondit dans l'ombre des futaies.

Miral, à petits pas, descendit la côte.

Au fond du val, les lumières de Gravelotte tremblaient doucement dans la nuit claire. Les maisons se groupaient, paisibles et blanches, sous la clarté pâle qui les inondait. Le vent apportait les sons épars du village : l'aboi des chiens au carrefour, les cris des enfants jouant sur la chaussée, la chanson d'un ivrogne devant un débit. Tout à l'heure, tous les bruits se tairaient et l'haleine seule de la forêt bercerait les demeures endormies.

Le cœur d'André s'émut. Sachant la menace latente qui planait sur le sommeil des siens, il déplora leur aveuglement. La haine, pensait-il, n'engendre que la haine. Pourquoi s'obstiner à ne pas vouloir vaincre par l'amour ?

VI

Comme il se préparait à descendre au marché de Gravelotte, Achour, ce mercredi-là, résolut de tenter une démarche auprès de M. Foucras.

Il revêtit en conséquence son costume bleu, plaqué de parements d'or, chaussa ses bottes en maroquin souple, et se drapa dans un burnous de fine laine d'une irréprochable blancheur. Le poing

Digitized by Google

sur la hanche, le buste droit, les moustaches en pointe soigneusement relevées, il se complut un moment devant le miroir incrusté d'écailles qu'il avait offert naguère à sa sœur Dahli, pour fêter ses douze ans. Et à voir cette attitude martiale et déterminée, Dahli, petite face pâle où luisaient des yeux caressants, s'émerveillait et battait des mains!

Le mulet qui piaffait au fond de la cour portait un *barda* neuf, tout orné de niellures et d'émaillures, une têtière bosselée d'argent et de larges étriers damasquinés. Achour, d'un bond, se mit en selle et partit, la tête haute, rayonnant de jeunesse et de joie, à la conquête du bonheur.

C'était l'heure matinale où les alouettes dans les blés, par petits coups saccadés de leurs ailes, s'élèvent en pépiant vers le soleil.

La journée s'annonçait chaude. Pas un nuage ne gerçait le bleu profond du ciel. Une lumière rose enveloppait déjà les crêtes, mais l'ombre s'attardait encore le long des pentes, où les gris oliviers s'envolaient en cendres légères au-dessus des céréales et des hautes tiges de sorgho.

Les chemins peu à peu s'encombraient. Chaque village déversait des groupes dans une bousculade pleine de cris et de rumeurs. Les plus petites sentes grouillaient sous le flot des piétons, et c'était une cohue confuse, une coulée intarissable, sans cesse accrue, débordant de partout : fellahs bronzés par le soleil, jambes et bras nus dans leurs gandourahs serrées à la taille par des courroies de cuir; khammès acharnés avec des gaules derrière les troupeaux de brebis aux membres grêles; maquignons s'apostrophant à plein gosier ; enfants déguenillés poursuivant le long des talus les génisses affolées qui couraient maladroitement, leurs

Digitized by Google

jambes entravées dans des cordes de diss; vieilles femmes sordides et puantes, titubant sous les charges de pastèques, de courges ou de figues de Barbarie, la langue pendante ainsi que des chiennes harassées, vieillards décharnés, au cou rouge et grenu comme celui des dindons, à la peau lépreuse, et qui, sur leurs petits ânes bâtés d'alfa, laissaient traîner leurs pieds nus dans la poussière. Tous, à l'aide de bâtons durcis au feu, activaient la marche lente de leur monture, en piquant toujours à la même place, près de la queue, sur la croupe revêche, où, au milieu d'un pus blanchâtre, la plaie envenimée laissait perler des gouttes de sang noir. Les mouches les pompaient avidement, des mouches têtues, grises, longues et plates, et qui s'agrippaient le long des poils.

A travers la foule piétinante qui ruisselait à pleine route, Achour, sur sa mule caparaçonnée, les yeux luisants et l'âme en fête, allait, pareil à un jeune dieu. Les fellahs, pour lui livrer passage, se rangeaient sur les bords du chemin. D'autres poussaient au fond des fossés leurs ânes arcboutés sur les pattes de devant et dont l'échine pliait sous les outres et les couffis.

Au coin d'un vieux cimetière, des voix amies soudain le hélèrent. Il reconnut des jeunes gens, allongés sur les tombes, et qui, paresseusement, se baignaient dans du soleil. Leurs chiens maigres, fauves comme des chacals, couchés en rond à leurs pieds, bâillaient en montrant sous les crocs une langue de braise. Autour d'eux, éventrant le sol, les pierres brutes marquaient les fosses, et celles-ci, tournées vers l'Orient, s'entouraient d'une bordure de petites amphores en terre cuite, destinées à recevoir l'eau du ciel.

Digitized by Google

Bercé par un rêve, Achour continua sa route sans répondre aux appels. Il frappa du talon le poitrail de la mule et, pour l'exciter, remua ses pieds en cadence.

Le jeune homme songeait avec complaisance que les champs d'orge et de froment représentaient autour de sa maison plus de vingt charrues de labour (1). Derrière, le long des pentes abruptes, s'ordonnait la frondaison grise des oliviers. Quelques-uns tordaient comme des bras leurs troncs noueux et couturés d'excroissances, et chacun de ces géants plus que centenaires donnait tous les deux ans une récolte estimée parfois à dix ou quinze douros (2). D'autres, greffés récemment, étaient la richesse de l'avenir.

Depuis son retour d'Alger, au sortir du collège, Achour avec passion s'adonnait à l'agriculture. Il avait défoncé les terres, défriché les brousses incultes, planté les arbres sans se lasser; ses vergers et ses prairies couvraient déjà d'immenses espaces; le long des torrents, il avait construit des moulins à farine pour moudre ses grains, des moulins à huile pour triturer ses olives; plusieurs villages aux alentours vivaient ainsi de l'industrie qu'il avait créée.

— J'ai la fortune, pensait Achour, et c'est là ce que les roumis estiment par excellence. J'ai aussi un passé respectable, une famille et des aïeux sans reproches. Ma maison, sur la montagne, a tout le confort des fermes de la plaine. J'ai conservé les cours intérieures parce qu'elles maintiennent la fraîcheur, et j'ai gardé aussi les bois d'orangers, car leur ombrage est doux auprès de l'eau courante, mais j'ai bâti pour les bêtes des étables distinctes, ins-

(1) La charrue de labour représente environ quinze hectares.
(2) Ecu de 5 francs.

Digitized by Google

tallé des lits dans les chambres et ouvert des cheminées au coin des murs. Enfin, je parle français, je bois du vin quand on me presse et mes maîtres m'apprirent le latin. Je ne suis pas un barbare. Pourquoi me refuserait-on Valérie, puisque je l'aime et qu'elle aussi me veut du bien?

A mesure qu'on approchait de la plaine, les sentiers envahis devenaient plus difficiles. Des convois de *bourricots* obstruaient parfois le chemin. Les uns étaient vieux et rongés d'éparvins, les autres jeunes et bourrus; avec leurs pattes trop longues et leurs grands yeux doux étonnés, ils allaient d'un petit pas saccadé, se heurtant sous les coups de trique, renâclant et bougeant les oreilles. Ils disparurent dans un nuage frissonnant de mouches.

Derrière l'inclinaison des collines, la vallée enfin apparut, et les voies alors s'élargirent. Comme les jantes d'une roue, elles aboutissaient toutes au village des roumis. Sous les burnous blancs, elles coulaient pareilles à des fleuves de chaux. Et au fond, dans un tourbillon de poussière, les grandes tentes du marché cassaient le ciel bleu.

Parmi les blés mûrs, au-dessus des épis, les cigognes levaient leurs têtes surprises. Quelques-unes s'envolaient lentement, les ailes déployées et les pattes molles; puis elles se posaient de nouveau, délicates maintenant et hésitantes, les ailes repliées, les pattes soudain tendues, comme une feuille morte s'arrête au premier obstacle, lorsque la brise ne souffle plus.

Au trot de son mulet, Achour arriva devant l'hôtel Foucras. Sur le seuil, effondré dans un fauteuil d'osier, Foucras justement regardait devant

Digitized by Google

lui d'un œil vague. La face têtue, le front court, ses larges mains appuyées le long des genoux, il mâchonnait entre ses dents les restes d'un cigare éteint.

Le jeune homme intimidé jeta la bride entre les mains du garçon d'écurie, puis il resta debout, attendant un mot d'accueil.

Foucras, qui s'empressait d'ordinaire auprès du moindre client, ne se retourna pas et garda un silence obstiné. A l'une des fenêtres du premier étage, derrière les jalousies entrebâillées, la figure inquiète de Valérie apparut alors dans la fumée pâle de ses cheveux d'avoine mûre. Elle adressa à Achour un sourire et un regard où il puisa un peu d'énergie.

Après avoir esquissé trois pas en avant, il s'arrêta de nouveau, décontenancé.

C'est que Foucras venait de prendre une attitude agressive. Le front barré d'une ride profonde, comme en ses jours de plus mauvaise humeur, il montra un visage si renfrogné que l'ennemi aussitôt battit en déroute.

Malgré les gestes désespérés de Valérie qui, là-haut, se désolait derrière les persiennes, Achour, les jambes coupées et la gorge sèche, fit demi-tour. Lorsqu'il fut caché par le feuillage luisant des ficus, il eut honte pourtant de sa faiblesse. Il se raidit alors, banda sa volonté et ses muscles, et leva ses yeux vers la fenêtre de Valérie pour y chercher un dernier encouragement. Mais la jeune fille, désappointée, avait disparu en fermant les persiennes avec fracas.

Cet abandon inattendu augmenta le sentiment de sa détresse, et, afin de se donner un instant de

Digitized by Google

répit, Achour résolut de descendre jusqu'au marché.

Le marché se tenait à l'extrémité du village, sur la berge opposée de la rivière, que traversait à cet endroit un pont en fil de fer.

La route jusque-là s'encombrait de mendiants et d'infirmes, qui, accroupis par grappes le long des talus, sur un ton lamentable clamaient une douloureuse oraison! La plupart étaient des vieillards aveugles, avec des paupières éraillées et des yeux purulents, ou qui n'avaient plus sous les sourcils que deux trous noirs, bordés de rouge, et que les larmes rongeaient. D'autres exhibaient des ulcères, des goîtres monstrueux, des plaies hideuses soulevant les chairs qui éclataient, des membres desséchés par la gangrène, des moignons bourgeonnants où saillissaient les os. Quelques-uns, dont les pieds nus saignaient à vif, se traînaient sur leurs poings ou s'aidaient, pour marcher, de leurs mains squameuses affreusement déformées.

La sueur qui perlait sur la cire de leur peau sentait la bête fauve. Ouvrant une gueule béante, aux dents ébréchées, chacun d'eux criait une courte prière, qu'il répétait à satiété, d'une voix aigre, avec l'espoir de couvrir celle des voisins. Et ils disaient : Il n'y a de Dieu que Dieu unique et qui n'a pas d'associé!... O Dieu, pardonne! O Dieu juste, clément et miséricordieux!... O Dieu, conduis-moi dans la voie que tu as tracée!... Les morts ne sont pas morts, ils vivent auprès de Dieu et reçoivent de Dieu leur nourriture!... La ila illa Allah Mohamed rasoul Allah!... Dieu est seul Dieu et Mahomet le prophète de Dieu!

A mesure qu'on approchait des tentes, les

Digitized by Google

vociférations des marchands couvraient la voix de ces misérables. Ces marchands se rangeaient par métiers, et leurs établis formaient de longues allées irrégulières qui se croisaient et se mêlaient à l'infini, dans la poussière et le tumulte grandissants, sous l'implacable ciel toujours bleu.

Des colporteurs déployaient leurs tissus; les haïcks semés de fleurs, les foulards glauques, jaunes et écarlates, les écharpes lamées d'or ou d'argent, ruisselaient dans leurs mains comme des coulées de métal en fusion. D'autres vantaient à plein gosier leurs bijoux étranges et le travail soigné de leurs joyaux : bracelets des bras, *kalkal* des chevilles, étuis pour enfermer le koheul, diadèmes ouvragés, boucles d'oreilles ornées de pierres rouges. colliers embellis de quartz dépoli et de coraux!

Mais les groupes s'écrasaient de préférence devant le comptoir des armuriers. Les jeunes gens se disputaient les bagues dont le chaton est un ongle d'acier ou porte une griffe à plusieurs pointes, les *flissis* qui sont des couteaux à lame fixe, les *frida* ou *règlements d'héritages*, les *debbous* enfin, sorte de massues garnies de clous et bardées de fer.

De loin en loin, les *toubibs* (1) vendaient leurs collyres pour les yeux, les fleurs de centaurée et de lauriers roses contre la fièvre intermittente, un mélange de vieux beurre, d'huile rance et de goudron guérissant la teigne, et les petites cornes de bœuf qui servent de ventouses dans les céphalalgies. Plusieurs d'entre eux, penchés sur des tisons enflammés, suivaient dans un vase en terre cuite l'évolution des amulettes tournoyant dans l'eau bouil-

(1) *Toubib* : médecin indigène.

Digitized by Google

lante. Ces *gris-gris* étaient des morceaux de cuir en forme de scapulaires, des chiffons ou simplement de vieux papiers sur lesquels ils avaient écrit des formules magiques. L'eau peu à peu devenait noire, dégageant avec de la fumée une odeur nauséabonde. Répandue par flaques menues dans les appartements et sur le seuil des maisons, cette eau, assuraient les *toubibs*, était souveraine pour chasser les *djenouns* ou arrêter la maladie.

Çà et là enfin, les cafetiers maures alignaient sur des planchettes leurs petites tasses odorantes, où le marc de café se dépose au fond du liquide parfumé. Et derrière leurs boutiques, des coiffeurs ambulants s'effaraient autour des indigènes dont ils taillaient la barbe ou rasaient les cheveux. Ils avaient soin alors de laisser, au sommet de la tête de leur client, cette longue mèche qui permet à l'ange qui les accompagne de retenir plus tard les élus, lorsque ceux-ci trébuchent sur le *sirat*, pont d'enfer menant au paradis et plus étroit que le tranchant d'un sabre. Ces coiffeurs proposaient aussi pour les femmes des objets de parfumerie : henné, savonnettes, clous de girofle, amandes de noyaux de cerise, essences de rose et de jasmin ; et certains préparaient eux-mêmes les fards, qu'ils trituraient avec leur salive, rougie au préalable en mâchant l'écorce de racine de noyer.

Achour consentit quelques emplettes pour sa sœur Dahli, puis il sauta les barrières, et, afin de gagner la grande route, s'engagea sur la partie du foirail réservée aux bêtes de somme et aux bestiaux.

Le brouhaha devenait là assourdissant, car les maquignons s'invectivaient avec de grands éclats de voix. Seuls, derrière leurs chameaux qui dode-

Digitized by Google

linaient de la tête et ricanaient de toutes leurs dents jaunes, les Biskris du Sud, graves et silencieux, semblaient écrasés par les montagnes bornant l'horizon, et dans leur regard flottait le regret des vastes plaines embrasées, et des blancs lacs de sel qui s'allongent à l'infini sous le vol rose des flamants.

Sur la route, Achour croisa son ami Abdallah qui conduisait un mulet chargé de vêtements et de parures. Il y avait là à profusion des gandourahs et des haïcks, et des rubans aussi plus nuancés qu'un arc-en-ciel. Le *tellis* se balançant sur l'encolure de la bête débordait d'objets de toilette et d'ustensiles de ménage. C'était le *panier de la fiancée*. Abdallah comptait l'offrir à sa future; dans la joie des épousailles, il exultait et se montrait exubérant.

Achour le quitta, le cœur plus gros, avec la conscience réfléchie de sa propre détresse.

Serait-il lâche jusqu'au bout ou puiserait-il dans cet exemple un peu de bravoure ?

Il se décida brusquement et redescendit vers le pont, à pas lents toutefois, et musant le long de la chaussée pour retarder encore l'heure des explications.

Comme il cherchait des arguments propres à engager l'entretien, une odeur fade le saisit à la gorge. Achour releva le front et aperçut devant lui les abattoirs.

D'énormes quartiers de viande pendaient aux crocs de fer, sur les poutres installées comme des gibets. Les bouchers, bras nus et vêtements éclaboussés, du geste court de leurs flissis retenus au poignet par des courroies de cuir, égorgeaient les derniers moutons. Les hécatombes depuis le matin se succé-

Digitized by Google

daient; on avait sacrifié d'innombrables brebis et plus de soixante bœufs.

Les rigoles jusqu'au torrent drainaient un sang noir. Derrière les grillages, des chiens affamés se heurtaient aux barreaux. Quelques vautours rassasiés somnolaient sur les branches basses des arbres voisins, mais la plupart, ivres de sang et trop lourds pour prendre l'essor, laissaient traîner leurs ailes dans les débris où leurs serres s'empêtraient.

Achour coupa sur la droite à travers les taillis de mimosas. Ces arbustes bordaient le lit de la rivière, et sous leurs branches des sentiers s'entrecroisaient, dans un labyrinthe de verdure, où les bêtes le soir passaient pour aller boire.

La rivière faisait un coude, et là, par les plus fortes chaleurs, l'eau demeurait assez profonde. Les enfants kabyles affectionnaient cet endroit pour se baigner. Ils s'y réunissaient par bandes, et leur peau nue, ferme et cuivrée, luisait au soleil. Les plus grands s'aventuraient loin des berges, mais les petits, grouillant sur les bords, pataugeaient dans la fange comme des canards.

Ce fut un prétexte à Achour pour s'oublier quelques instants..

Lorsqu'il parvint sur la place, où le buste du général s'écaillait derrière les ficus, l'heure du repas avait sonné, et les abords de l'hôtel Foucras, sa terrasse, ses tonnelles, se peuplaient déjà de clients.

Là aussi, malgré les garçons impuissants à les chasser, les mendiants rôdaient, sollicitant une aumône. Et il arrivait parfois que les chiens excités à leurs chausses emportaient entre les dents un morceau de chair en même temps qu'un lambeau de haillons. L'homme fuyait alors, et s'il était aveu-

Digitized by Google

gle, il se heurtait aux arbres ou aux coins des murs. Mais il revenait bientôt, tâtant l'air avec ses bras, poussé par la faim qui rongeait ses entrailles.

Achour s'émut. Il jeta quelques pièces de monnaie à des enfants demi-nus, sous d'effroyables guenilles, et qui, près d'un monceau d'ordures, les cheveux embroussaillés, les mains en griffe, les yeux en feu, se disputaient pour y mordre des pelures d'orange.

A l'hôtel Foucras, les jours de marché, une salle était réservée aux indigènes.

On y servait une cuisine spéciale, arrosée d'eau pure, et d'où la graisse était bannie. Quelques mets simples, potage de vermicelle ou de pois chiches, ragoût et couscous, faisaient le fond de ces repas à deux francs par tête. C'était d'un excellent rapport. Le père Foucras, ces jours-là, passait devant les tables et coudoyait les burnous, sans témoigner à ce contact trop de répugnance. Le soir seulement il lavait le parquet à grande eau, et ouvrait les fenêtres pour changer l'air.

Achour s'assit dans un coin, et tandis que les plats se succédaient sur la table, il chercha l'occasion propice pour aborder Foucras. Cette occasion n'était pas venue à son gré, et il arrivait déjà au dessert, lorsque Valérie, qui servait sous les tonnelles, le vit et accourut en coup de vent.

Le jeune homme tout de suite comprit qu'elle avait pleuré. Il chercha des mots de tendresse et de douceur, mais comme il était lui-même très ému, les paroles s'étranglaient dans sa bouche sans pouvoir sortir. Il prit donc seulement la main tremblante qu'elle lui tendait, et d'un mouvement lent il se mit à la caresser avec ses doigts.

Digitized by Google

Les derniers clients étaient partis. Ils se trouvaient seuls et s'oublièrent un instant. L'âme débordante et les yeux remplis d'une muette adoration, Valérie déjà se penchait, pliant la taille et les lèvres agitées d'un petit frisson.

Tout à coup son regard marqua de l'effroi. Apparu sur le seuil, Foucras, sans doute, avait surpris son geste d'abandon. Et la jeune fille prit la fuite dans un envolement de jupes qui claquaient.

L'heure était venue.

Achour contempla l'extrémité de ses bottes jaunes, son regard ensuite remonta le long de la couture du pantalon de Foucras, s'éleva graduellement jusqu'au gilet entr'ouvert sur la chemise de flanelle, et osa enfin s'arrêter sur la face étroite où se lisaient déjà les signes avant-coureurs de la tempête. Les dents du cabaretier mordillaient ses lèvres, et ses paupières battaient sous l'afflux de sang gonflant les veinules autour des yeux injectés. Le cœur d'Achour se comprima, puis bondit follement; un frisson glaça le jeune homme, et presque aussitôt la fièvre lui brûla les tempes. Il se jeta alors, tête baissée, dans la tourmente.

— Monsieur, dit-il, il faut que vous sachiez ! J'aime Valérie depuis longtemps, et si je me suis tu jusqu'à ce jour, on doit en accuser seulement la crainte que j'avais de vous fâcher.

Foucras ricana et un pli se dessina au coin de sa bouche gouailleuse. A plusieurs reprises, il avait surpris les deux amoureux se baisant sur les lèvres, une première fois sous les eucalyptus, près des moulins à farine, et naguère derrière les haies de géraniums qui fleurissent le jardin de Mme Hillemacher.

Digitized by Google

Achour ne lui laissa pas le temps d'exprimer son amertume.

— Monsieur, reprit-il, je ne suis pas un va-nu-pieds. Français de cœur comme d'éducation, j'ai réuni les pièces et rédigé la demande pour obtenir la qualité de citoyen. Le dossier, si vous l'exigez, partira dès demain pour la préfecture.

A ces mots, la colère de Foucras creva dans un accès de gaieté. Il s'effondra sur une chaise avec des gloussements éperdus, tandis qu'une quinte de rire amenait sous ses paupières de petites larmes de contentement. Il les essuya d'un revers de main.

— Ah ! tu veux être Francais, mon garçon, et tu t'imagines vraiment qu'il suffit pour cela de quelques paperasses ! Mais retourne-toi et regarde dans ce miroir. N'as-tu pas un burnous ? Ce nez arqué, ces yeux trop longs, sont-ce là le nez et les yeux d'un chrétien ? Approche un peu. Te voici sous le vent. Dieu me pardonne, mon garçon, tu pues à plein nez l'odeur kabyle, cette odeur de purin, de crasse et de fiente de bouc que vous apportez de vos montagnes ! En voilà assez ! C'est te dire suffisamment que ma nièce n'est pas pour toi. Tu aurais tous les millions, tous les diplômes et tous les parchemins du diable qu'elle ne serait pas à toi davantage ! Valérie épousera un bon bougre, n'ayant sans doute que ses bras pour fortune, mais qui portera culottes, et, lorsqu'il fera soif, ne reculera pas devant une rasade de bon vin. J'ajouterai pour ta gouverne que je ne suis pas tous les jours d'aussi bonne composition. Demi-tour ! Voici le seuil de ma porte. Tu vas le passer pour la dernière fois, si tu tiens à tes oreilles !

Le dos rentré et la tête basse, Achour remonta

Digitized by Google

la côte qu'il avait, si guilleret, descendue le matin. L'effondrement de son rêve le laissait désorienté ; il ne comprenait pas, et il était triste infiniment, jusqu'à désirer en mourir.

Autrefois, son âme d'enfant crut aux paroles enseignées. Ses maîtres lui dirent qu'il fallait apprendre pour devenir meilleur, et il s'acharna sur les livres avec cet espoir.

Dans la cour du collège, jouant avec ses camarades sous l'ombrage mobile des platanes, il eut l'illusion qu'il était devenu leur égal. Parmi eux se trouvaient des fils de familles fortunées, ceux des plus hauts fonctionnaires : les deux enfants du préfet, le neveu de l'archevêque, le petit-fils du premier président de la cour. Dans l'animation du jeu, les groupes se mélangeaient et communiaient ensemble. Et Achour, dans la naïveté de son âme, avait cru qu'il en serait toujours ainsi !

Plus tard, lorsqu'il quitta l'école, après les diplômes obtenus, ses maîtres lui assurèrent qu'il avait un sacerdoce à remplir. Sur leur conseil, il rentra dans son douar, afin, par son exemple, de gagner autour de lui les esprits et les cœurs. Et il suffisait aujourd'hui de l'imbécile obstination d'un cabaretier de village pour que ces enseignements se révélassent menteurs.

L'ombre des arbres ourlait les talus, les cigognes claquetaient à travers les chaumes, les cailles chantaient au fond des blés. Là haut, les sommets se drapaient de pourpre, et le crépuscule lentement tombait sur la forêt.

Achour pensa à El Mekki, qui terrait sous ces bois son indomptable révolte.

Avait-il donc raison, ce frère de sa race, dans

Digitized by Google

sa haine des nouveautés étrangères, et son attachement aux traditions des aïeux ?

L'angoisse avec le doute étreignit l'âme hésitante d'Achour. N'ayant plus l'énergie qui rend fort, il pleura sur sa vie déçue, sur son rêve brisé. Et, dans le soir paisible, des larmes lentes coulaient le long de ses joues !

VII

— A bas les Juifs !

Le baron Le Fresne faisait ainsi son entrée au Cercle civil. Le cri était un peu démodé. L'épicier Boussagol y souriait seul avec complaisance.

Il n'y avait que deux Juifs dans le village, Arfi Siméon, qui ressemelait les vieilles chaussures, et Pinhas Cheloum, qui tenait un commerce d'épicerie concurremment avec M. Boussagol et le Maltais Bordja. Quand le mouvement antisémite battit son plein, Pinhas précipitamment dut fermer boutique. Les deux autres compères, derrière leurs comptoirs, se frottèrent les mains. Et tout de suite, ayant doublé le prix de leurs denrées, ils réalisèrent de notables bénéfices.

Rassuré par la tournure des événements, Pinhas Cheloum rouvrit cependant son magasin. Avec son flair de marchand rusé, il baissa le prix des marchandises. On achetait chez lui quatre sous le cornet de berlingots que M. Boussagol refusait de céder à huit. Les femmes et les enfants s'arrêtaient donc de préférence devant ses étalages.

Bordja, derrière ses caisses de morue, roulait des yeux courroucés, et Boussagol, en se pesant un soir devant sa femme désolée, constata qu'il avait maigri de quinze kilos.

Ces messieurs étaient aujourd'hui les deux seuls

Digitized by Google

anti-juifs notoires de la région. A les entendre, l'Algérie française tout entière allait être ruinée, parce que M. Pinhas faisait ses affaires. Quelques âmes simples écoutaient encore leurs doléances, mais on pouvait prévoir le moment où les esprits les moins réfléchis se détourneraient pour sourire, car leur égoïsme inconscient laissait par trop percer le bout de l'oreille.

— A bas les Juifs!

M. Boussagol, qui, faisant face à M. Coquibus, jouait sa partie de dominos, se retourna avec empressement. Il inclina sa tête chauve comme pour un remerciement personnel, et il tendit au baron une main que ce dernier ne prit pas, car il la savait par expérience flasque et huileuse.

Sans trop savoir pourquoi, le baron Le Fresne, dès la première heure, afficha des sentiments antisémites farouches. Le calme maintenant s'était fait dans son cœur. Il ne gardait fidèlement que le cri quotidien, poussé presque à son insu, et dont il accompagnait tous les soirs son entrée au Cercle.

Le baron n'y attachait d'ailleurs aucune importance. C'était un homme sans méchanceté, d'esprit un peu court, mais d'aspect jovial. Il avait créé dans la vallée une exploitation agricole florissante. Ses manières brusques, empreintes de rondeur et d'une aimable franchise, plaisaient aux indigènes, qui s'embauchaient chez lui de préférence. Tous l'adoraient, car il allait parmi eux, surveillant leur travail, familier et plaisant, sans dédain affecté pour le burnous, ayant toujours le mot pour rire sur la bouche et le cœur sur la main.

Derrière le baron Le Fresne, ses bras chargés de bouteilles d'absinthe et de bocks *Victoria*, le

Digitized by Google

père Foucras s'était introduit, traînant la jambe et les yeux pleins d'eau.

Son entrevue avec Achour datait de quelques instants, et il s'en montrait encore tout réjoui. Il la colportait de boutique en boutique, et partout avec le succès de gaîté qu'elle comportait à ses yeux.

Le charron La Petrouza, un grand gaillard des Abruzzes, avec des bras vigoureux et une barbe de fleuve, marqua son contentement d'une tape si forcenée sur son établi que les copeaux volèrent en éclats, et qu'une écharde demeura fixée au bout de ses doigts rugueux.

Quant au jardinier Bacanete, un Espagnol d'Andalousie, maigre et de menue taille, avec des lèvres serrées et des yeux plissés de crapaud, il se prit à rire de si bon cœur que ses jambes faiblirent et qu'il tomba assis au milieu de ses laitues.

Le Calabrais Bonifacio montra surtout un grand enthousiasme. Ce perruquier d'estaminet avait perdu peu à peu tous ses clients. Affolés de voir entre ses mains d'ivrogne briller la lame du rasoir, ceux-ci désormais recouraient aux soins du coiffeur indigène Bourouh, petit vieillard alerte, plus remuant qu'une souris des brousses, dont il avait d'ailleurs les yeux mobiles et hardis.

Lorsque Bourouh passait sur la route, blanc et propret, tricotant de ses jambes menues, une serviette sur le bras, le pot à barbe dans la main, Bonifacio, pris soudain d'une rage jalouse, l'exhalait en menaces confuses qu'il éteignait chaque fois sous de fortes lampées d'anisette. Foucras, dont il était le consommateur le plus assidu, l'appelait sur le seuil de la porte, lorsque Bourouh sortait de la maison du docteur pour se rendre en face chez

Digitized by Google

M. le curé. Les petits va-nu-pieds de la route accouraient alors à la rescousse, et les passants bientôt faisaient cercle, car Bonifacio se révélait amusant quand il avait bu un coup de trop.

Sa fureur bifurquait. Il mêlait dans ses imprécations le nom de Bourouh à celui d'un certain Mouzouf. Ce dernier autrefois avait été son garçon de boutique, et la femme de Bonifacio — une femme admirable, disait-il en flûtant des lèvres, avec un geste large pour compléter sa pensée — la femme de Bonifacio l'avait trouvé à son goût. Elle partit un beau jour, abandonnant son mari pour enlever Mouzouf qui lui donnait sans doute plus de contentement.

Depuis la fuite des deux tourtereaux, la haine de Bonifacio pour l'élément indigène ne connaissait plus de bornes, et il l'exprimait avec une éloquence qui ameutait la foule en joie. Il s'éjouit si bruyamment en écoutant l'aventure d'Achour qu'il fallut noyer son rire dans des tournées supplémentaires. Il ronflait maintenant, sous les tonnelles, les coudes sur la table et le front appesanti par la boisson.

Foucras avait choisi pour venir un mauvais moment. Les habitués du Cercle, rangés autour du billard, le buste penché et les lèvres allongées en cul de poule, suivaient le jeu passionnant de l'huissier Gilis.

Cet officier ministériel, coudes arrondis et genoux cambrés, tentait les massés les plus extravagants ou brodait le long des bandes d'échevelés carambolages.

Ce fut dans ces conditions déplorables que Foucras plaça son histoire. Elle passa presque inaperçue, et c'est à peine si ses voisins les plus immédiats

Digitized by Google

lui firent un succès d'estime. Seul, M. Coquibus en demeura le nez au vent et les yeux écarquillés.

M. Coquibus avant tout était un homme pratique. Ses principes les plus arrêtés s'abattaient devant un écu comme des capucins de cartes. La grandeur d'âme du cabaretier, refusant avec un geste noble les présents d'Achour, dépassait tout à fait sa compréhension. Il s'expliqua là-dessus lorsque Foucras se fut retiré en toussotant dans ses moustaches pour couvrir sa retraite.

— Parbleu! dit le baron Le Fresne, quand M. Coquibus eut conclu.

Ce n'était pas l'avis de M. Bonaventure, garde général des forêts. Vieilli dans des fonctions où le faisait oublier son incapacité notoire, celui-ci affectait pour couvrir sa disgrâce des principes que rien ne pouvait ébranler. Il blâma la mesquinerie d'esprit de certaines gens, et s'étendit longuement sur les privilèges de la race qu'il voulait sans éléments impurs et sans alliages pernicieux.

Il parlait d'une voix nette et tranchante, avec cet accent de certitude qui suggestionne les irrésolus, et comme il appuyait chaque mot d'un coup de talon sur le parquet, le baron Le Fresne se sentit convaincu tout de suite par cette argumentation.

— C'est clair!

André Miral repoussa de la main le périodique qu'il feuilletait.

— Vous trouvez cela clair, baron?

— Sans doute.

— Vous assistiez naguère cependant au mariage de notre ami Lecourbois avec la brune Conchita Pastore, et personne, que je sache, n'a élevé la voix en manière de protestation lorsqu'Antonia Vaillana

Digitized by Google

a épousé ce gros, roux et joufflu Hamburger, venu en droite ligne de la Suisse allemande pour accaparer nos olives? Que dis-je ? Tout le monde applaudit à ces noces, chacun célébra la fusion des races, et au moment du champagne on but au peuple jeune, énergique et fort que ces unions préparent à l'Algérie!

— Ce n'est pas la même chose, coupa la voix sifflante de M. Bonaventure, dont le cerveau venait de prendre feu comme une étoupe! Conchita Pastore et Antonia Vaillana sont des latines et un sang pareil au nôtre gonfle leur cœur!

— Soit, dit André Miral, je vous abandonne ce point, bien qu'il soit discutable. Parlons du mariage avec les Juifs. Ils sont plus nombreux qu'on ne se l'imagine. Ce ne sont pourtant pas des latins!

— Ah! non, non... affirma énergiquement le baron Le Fresne.

M. Bonaventure promena ses doigts sur son front où se poursuivaient quelques mèches indigentes, puis il reprit d'un air pincé:

— Les israélites sont des assimilés, vivant au milieu de nous, et qui ont adopté nos coutumes. Vous ne pouvez les comparer aux peuplades barbares qui habitent nos montagnes.

— Ces peuplades, cependant, sont les mêmes qu'autrefois les Romains accueillirent dans leurs rangs, et qui, unies au peuple conquérant, couvrirent l'Algérie tout entière, depuis les plaines du Sud jusqu'aux pics du Tell, de ces cités dont les décombres font notre étonnement!

M. l'abbé Rouzet, assis près de la fenêtre afin de recevoir directement la brise de mer, ouvrait aux propos une oreille attentive. Volontiers se prêtait-il à la discussion.

Digitized by Google

Il releva les plis de sa soutane et caressa sa barbe déployée. La fumée âcre qu'il tirait par larges bouffées de sa pipe d'écume s'éparpillait en volutes autour de son visage satisfait. Selon les caprices du vent, on apercevait de M. le curé, un bout de nez, un coin de joue, ou le front menu, mangé tout de suite par des cheveux en brosse.

— Vous ne ferez rien du musulman, qu'il soit arabe ou qu'il soit berbère, affirma M. Rouzet. Il demeurera malgré tous les efforts figé dans les coutumes d'un autre âge, car sa religion lui interdit le changement et le progrès. Il faudrait avant tout combattre l'influence néfaste du Coran. Ce livre, qui reste à ses yeux divinement révélé, lui représente comme présomptueuses toutes les investigations de l'esprit humain.

— Touché ! dit le baron Le Fresne.

— Je proteste, répondit André Miral. Bien plus que la Bible ou que les Evangiles, le Coran se montre favorable à l'essor scientifique. La philosophie de l'Islam a formulé des sentences comme celle-ci : « L'encre de l'écrivain a la même valeur que le sang du martyr, » ou comme cette autre : « Celui-là ne meurt pas qui donne la vie à une connaissance humaine ! » Ce n'est pas là un langage ennemi du savoir. L'histoire d'ailleurs vient ici à l'appui de ma thèse. Alors que notre moyen-âge se leurrait de vaines spéculations, les mahométans, adoptant la doctrine des philosophes d'Alexandrie, comprirent que la science repose sur l'observation pratique des faits.

« Grâce à la méthode expérimentale, ils créèrent en quelque sorte la chimie, renouvelèrent la géométrie, inventèrent de toutes pièces l'algèbre.

« Nous leur devons une quantité d'appareils au-

Digitized by Google

jourd'hui usuels, tels que le pendule, les cadrans et les balances.

« Leurs astronomes cataloguèrent les étoiles, fixèrent la durée de l'année solaire, mesurèrent pour la première fois la hauteur de l'atmosphère et le diamètre de la terre.

« Avant Laplace et Darwin, leurs philosophes pressentirent les grandes lois de l'évolution.

« En agriculture, leurs fellahs introduisirent la culture du riz, du sucre et du café; dans l'industrie, ils tissèrent la laine, la soie et le coton, fabriquèrent du papier et des cuirs renommés, perfectionnèrent le coulage des métaux; en médecine, dans les dispensaires ou les pharmacopées, leurs *thalebs* indiquèrent les préparations minérales et les premières méthodes d'inoculation; dans le commerce, enfin, leurs marchands inventèrent les registres tenus en partie double, les assurances, les monts-de-piété, les lettres de change, les protêts et les banques, tout un mécanisme dont nous avons adopté les principaux rouages.

« Entre temps, leurs califes fondaient des bibliothèques, dont certaines, celle d'Espagne par exemple, contenaient six cent mille volumes; les écoles ainsi que les collèges s'ouvraient sur le sol islamique, et, dans tout le vaste empire, les ouvrages des savants, des poètes et des lettrés se multipliaient sans être soumis à aucune censure ni à aucune restriction !....

— Je vous arrête, interrompit M. Bonaventure. Si, dans l'échelle des civilisations, les races de l'Islam s'élevèrent si haut, leur chute n'apparaît que plus profonde. Les peuples jeunes présentent une surface, les plus barbares offrent des ressources, mais...

Digitized by Google

M. Bonaventure se leva, fit tomber d'une chiquenaude la cendre de son cigare, et prononça sans appel :

— ... mais il n'y a rien à faire avec les peuples déchus !

— Qu'étions-nous donc il y a mille ans, dit André Miral, quand les Sarrazins en Europe portèrent la lumière dans les plis de leurs drapeaux ? Après la période gallo-romaine, nos pères étaient retombés dans la plus sordide ignorance, et l'autorité ecclésiastique s'ingéniait à épaissir les ténèbres où ils restaient plongés. L'attention des rares lettrés s'absorbait dans de vaines disputes. Ils écrivaient des tomes in-folio sur le culte des images, le sexe ou la nature des anges, les guérisons opérées auprès des châsses. La doctrine de la sphéricité de la terre, soutenue justement pas l'arabe Averroès, était considérée comme hérétique et refutée par cet argument extravagant « qu'au jour du grand Jugement les hommes qui seraient de l'autre côté de la terre ne pourraient pas voir le Seigneur descendre dans les airs » !

« Le peuple cependant vivait dans des cloaques, au fond de mâsures enfumées, sans dallages, sans cheminées, grouillant dans la même pièce à côté des porcs et des bestiaux ! Tandis que les villes mauresques, pavées depuis longtemps, balayées et éclairées, se voyaient pourvues d'un système d'égouts, les rues au contraire de nos cités, étroites, enchevêtrées et semées d'ordures, entretenaient de perpétuelles épidémies, auxquelles on remédiait seulement par l'invocation des saints ! Pas de tuiles sur les toits, pas de vitres aux fenêtres, et une nourriture malsaine que nos pères mangeaient avec leurs doigts !

« Tel était l'état de l'Europe ! Il est donc de

Digitized by Google

toute évidence que nous avons consenti vis-à-vis de l'Islam une dette de reconnaissance. Aujourd'hui que les rôles sont changés, il serait de notre devoir de ne pas rechigner davantage à la leur payer!

A ces mots, M. Coquibus laissa pesamment retomber son poing lourd. La table de marbre en tressaillit, et les mouches qui cernaient les verres, s'envolant en éventail, remplirent toute la pièce de leur agaçant bourdonnement.

— Tout ça, dit-il, ce sont des billevesées ! J'ignore quels sont nos devoirs; je sais, par contre, quel est notre intérêt. Avec votre système, les écoles, l'instruction et tout le tremblement, nous allons droit à la faillite de la colonisation. On constate déjà l'augmentation des salaires. Dans dix ans la main d'œuvre sera hors de prix, et dans vingt ans le colon n'aura plus qu'à disparaître!

— Il y a, répondit André Miral, deux façons de coloniser. La méthode que vous voudriez accréditer consiste à réduire en une sorte d'esclavage le peuple vaincu, et quand ses mains ne sont plus nécessaires, à le détruire par de successives hécatombes. L'autre méthode, au contraire, s'efforce de l'assimiler lentement et de se l'attacher par des bienfaits sociaux. Elle est conforme à nos mœurs apaisées, et la France, en la pratiquant, conserve intact ce qui fait le meilleur de son patrimoine moral!

— Nous bifurquons, dit M. Bonaventure, en appuyant sur André le regard de ses yeux en pointe de couteau. La question n'est pas là. Je vous y ramène d'un mot. Est-il à désirer, dans l'état actuel des choses, que les unions entre indigènes et français, exceptionnelles jusqu'à ce jour, se multi-

Digitized by Google

plient davantage et soient par nous considérées d'un œil favorable? Vous-même, par exemple, homme d'éducation et fonctionnaire de l'Etat, épouseriez-vous, le cas échéant, une femme kabyle?

— Pourquoi pas?

— Vous voulez rire? Cela n'est point admissible!

— Je supplie qu'on me dise pourquoi?

— Alors, vraiment, vous admettriez de gaîté de cœur, comme compagne de votre foyer, une de ces filles attifées en chien savant, que les mœurs musulmanes maintiennent soigneusement dans la plus dégradante infériorité, et que nous voyons parfois passer le long de nos routes, huchées sur leurs mules, plâtrées de frais ainsi qu'un mur neuf, et tatouées jusqu'au nombril!

— Hé! hé! dit le baron Le Fresne qui ne répugnait pas aux jolies filles. Leurs tatouages sont parfois amusants, et elles ont presque toujours les bras frais, les seins droits et les fesses dures!

— Permettez, réfuta André Miral, je ne dis pas que j'épouserais la première Kabyle venue, pas plus au même titre que je n'accepterais une souillon d'auberge, ou encore une de ces juives de ghetto, énormes et gluantes, et qui ont sur la tête ces petits chapeaux pointus pareils à des hennins. Le mariage mixte entre musulmans et Européens n'est possible aujourd'hui que parmi l'élite, mais il pourra devenir général lorsque l'instruction se sera répandue. A mon sens, c'est même là que nous devrions tendre. Au lieu de la race en formation, où entrent seulement les éléments espagnol, italien et maltais, je voudrais voir prospérer au soleil d'Algérie une race plus logique où l'élément indigène serait en majorité! Ils sont après tout les premiers posses-

Digitized by Google

seurs du sol; il est légitime que nous allions à eux de préférence aux étrangers.

— Faites bien attention, répliqua M. Bonaventure. Les faits vous donnent tort. Je ne veux pas citer des noms. La liste en serait fastidieuse. Mais regardez autour de vous. Les indigènes dont nous pouvions le plus espérer avoir fait la conquête morale, officiers, interprètes ou fonctionnaires divers, tous, lorsque l'heure de la retraite a sonné, rentrent sans exception dans leurs douars, où ils reprennent avec délices les vieux errements invétérés. La civilisation glisse sur leurs âmes comme la pluie sur leurs burnous !

M. Coquibus approuva, en dodelinant de la tête avec un air entendu.

André répondit :

— Cela tient sans doute à ce que ces fonctionnaires se sentent parmi nous dépaysés. Vous avouerez avec moi que certains usent à leur égard de façons peu encourageantes. Achour en est un exemple frappant. Que voulez-vous qu'il fasse, ce garçon, sinon retourner au milieu des siens?

« Je ne prétends d'ailleurs nullement qu'il faille propager chez ce peuple, si profondément ancré à son passé, toutes nos idées et toutes nos lois. Nous devons seulement, en assurant le libre développement de leurs facultés, nous efforcer de le faire évoluer, non sur le même plan, mais parallèlement à nous. Plus tard, lorsque les races vivant côte à côte se seront mutuellement entamées, une assimilation réciproque aura lieu. Ce sera long, car l'âme des peuples se transforme lentement !

« C'est pourtant, à mes yeux, la seule manière d'envisager une question, qui, pour l'avenir de la terre algérienne, reste une affaire de vie ou de mort.

Digitized by Google

Le conflit actuel ne peut toujours se perpétuer. L'indigène sera avec nous ou contre nous. Il est temps de choisir entre Achour ou El Mekki !

Par les fenêtres ouvertes n'entrait plus qu'un jour affaibli. Sous le crépuscule embrasé, les montagnes au loin semblaient en feu.

Au fond des brousses, s'éleva soudain le glapissement des chacals. Un chien, devant la porte, répondit. Arcbouté sur ses pattes de devant, il ouvrit la gueule en triangle pour un aboiement prolongé.

L'horloge de l'école laissa lentement tomber des heures...

— Sept heures ! dit le baron Le Fresne. Le diable emporte vos discussions ! Il est trop tard pour rentrer dîner chez moi !

VIII

Le lendemain, Mme Foucras aborda André Miral. Frottant ses mains aux jupes, minaudant et la bouche en cœur, elle se tortillait comme un ver coupé.

— Je vous déteste, dit-elle, et je ne vous pardonnerai de ma vie.

— Pourquoi donc, demanda André ?

— Parce que votre silence me laisse croire que vous augurez bien mal de ma discrétion.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprenez très bien !

Elle l'entraîna dans un coin, le poussa sur un fauteuil, et déclara en le menaçant du doigt :

— Maintenant je vous tiens et vous allez répondre en toute franchise. A quand la noce ?

— Quel est ce nouveau lièvre ? dit André, et de quelles noces s'agit-il ?

Digitized by Google

— Des vôtres, sainte mère de Dieu !... il est inutile d'ouvrir de grands yeux et de me regarder comme ça. Je vous répète que l'on sait tout !

— Ah ! reprit André, interloqué de la riposte. Et que sait-on ?

— Vous voulez que je parle ? Soit ! mais jurez auparavant de tout me raconter ensuite.

— C'est juré !

— Faites la croix !

Et Mme Foucras, pour donner l'exemple, traça dans l'air le signe désiré.

— Quel enfantillage ! dit André. Ma promesse doit suffire et je vous la donne très sincèrement...

— Vous saurez donc qu'on jase depuis long temps. Tout le monde a remarqué que, par une coïncidence singulière, vos promenades vous ramènent toujours du côté de Tililet. Vous êtes jeune, et il y a là une jeune fille désirable et jolie !

— Miassa ?

— La petite Miassa, parfaitement. On hésitait et on n'osait conclure, mais aujourd'hui que vos idées sont connues....

— Nous y voilà, dit André. Mes compliments ! Les langues vont vite dans le pays.

— A votre tour, maintenant ! Je vous écoute.

Mme Foucras s'assit, dans un froufrou de jupes, et attendit la confidence, toute remuée déjà, l'oreille ouverte et les yeux luisants.

— Oh ! dit André, vous serez vite satisfaite. Il n'y a rien ! Répétez-le à qui voudra l'entendre.

A mesure que s'égrenaient ces mots inattendus, la figure de Mme Foucras se marquait de désappointement et son buste s'effondrait davantage sur la chaise qui lui servait d'assises.

Heureusement, pour tirer André d'embarras, un

Digitized by Google

bruit insolite s'éleva dans la cuisine, où le passage d'un chat sur le fourneau causait sans aucun doute d'irréparables désastres.

— Vous êtes un fripon! cria Me Foucras en s'enfuyant.

André Miral demeura perplexe. Les paroles de Mme Foucras l'avaient bouleversé.

Il était vrai que l'image de Miassa passait devant ses yeux avec une fréquence qu'il avait peur maintenant de s'expliquer. Il était vrai qu'il s'attardait avec complaisance à évoquer, durant de longues heures, son sourire mouillé et ses grands yeux pleins de lueurs étranges. Il était vrai, enfin, que ses pas, sans le vouloir, le conduisaient toujours sur le chemin de Tililet!

Ces étrangers, guidés par leur seule malice, avaient-ils lu dans son cœur mieux que lui-même?

Miassa! petit corps frêle, mains si fluettes, sourire ingénu de petite fille résignée!

Miassa! son âme douce et docile, qui luisait au fond des yeux, qui montait au bout des lèvres, aussi limpide et aussi pure qu'un jet d'eau!

André comprit combien ces choses tenaient de place dans son cœur.

Depuis longtemps, l'amour de Miassa était en lui, blotti comme un oiseau frileux, et seul il ne le savait pas. Cet amour couvait, ainsi qu'un feu sous la cendre. Sous un souffle indiscret, sa flamme soudain venait de jaillir!

Dans son cabinet de travail, où il se réfugia, porte et persiennes closes, André, encore ébloui par la clarté qui l'illuminait, posa son front dans ses mains et ferma les yeux pour mieux réfléchir.

Le sang, par petits coups saccadés, frappait à

Digitized by Google

ses tempes, et ses paupières battaient comme sous une aveuglante lumière.

Il aimait Miassa. Mais depuis quand l'aimait-il? André s'efforça de remonter le courant un peu trouble de ses souvenirs.

Et il lui apparut alors qu'il aimait Miassa depuis le premier jour. Elle était entrée dans sa vie dès le soir béni où il l'avait aperçue, et depuis lors elle ne l'avait plus quitté! Miassa était là, présente à toute heure, confidente discrète, dirigeant ses actes et soufflant ses plus intimes pensées.

C'était par elle, grâce à son influence occulte, que la sympathie d'André pour la race vaincue s'était précisée. Lorsqu'il criait son indignation, c'était elle qui parlait par sa voix, et, hier encore, les paroles qu'il avait dites, les mots jaillis de sa bouche sans qu'il pût les retenir, n'était-ce point Miassa qui les avait dictés?

André se leva. Il marcha pour calmer sa fièvre. Au dehors, le soleil ardent incendiait le ciel clair. A travers les barreaux des persiennes, la lumière filtrait en lames d'or. Une chaleur lourde s'appesantissait.

André fit le tour de la pièce et son regard s'émut. Partout il retrouvait Miassa.

Ce bijou barbare, Miassa le lui avait offert; le haïck qui recouvrait ce fauteuil, Miassa l'avait brodé de ses mains. Sur la table, près d'une amphore en terre cuite, aux anses souples et harmonieuses, et dont Miassa peignit les dessins puérils, traînaient encore les derniers volumes qu'elle lui avait rendus.

C'était *Rarahu* de Loti, *Noa-Noa* de Gauguin, et ces livres fabuleux de H. G. Wells : *la Guerre des Mondes* et l'*Ile du docteur Moreau*. André les prit

Digitized by Google

l'un après l'autre. Il respira entre les pages l'arome de musc, d'encens et de myrrhe dont elles restaient imprégnées.

Une petite fleur desséchée se détacha du dernier volume. Elle marquait un passage et André lut :

«... Il y avait quelque chose que Rarahu commençait à sentir déjà, et qu'elle devait sentir amèrement plus tard, — quelque chose qu'elle était incapable de formuler dans son esprit d'une manière précise, — et surtout d'exprimer avec les mots de sa langue primitive. — Elle comprenait vaguement qu'il devait y avoir des abîmes dans le domaine intellectuel, entre Loti et elle-même, des mondes entiers d'idées et de connaissances inconnues. — Elle saisissait déjà la différence radicale de nos races, de nos conceptions, de nos moindres sentiments : les notions mêmes des choses les plus élémentaires de la vie différaient entre nous deux...

«... Elle savait aussi que Loti repartirait bientôt pour ne plus revenir, retournant dans sa patrie lointaine.

«... Elle pensait ne représenter aux yeux de Loti — enfant de quinze ans qu'elle était, — qu'une petite créature curieuse, jouet de passage qui serait vite oublié. »

André, à cette lecture, sentit son regard se mouiller. Le désir impérieux de voir Miassa, de la voir tout de suite, déborda de son cœur.

Il sonna le chaouch, donna des ordres pour son courrier, et fit seller sa mule.

La brise de mer s'était levée et l'ombre des arbres s'allongeait sur la route. Le trajet est court. Une heure à peine, presque toujours sous les bois.

Le long des chaussées, les grands chardons haus-

Digitized by Google

saient leurs tiges bleuâtres, et leur duvet s'éparpillait au vent. Lorsque André traversa le torrent, où l'eau rare s'amassait dans les cuvettes profondes, un couple de roselins s'envola des tamarisques. Des bergères se baignaient, et André, à travers le feuillage, surprit dans l'eau limpide des chairs fermes et nues, des seins gonflés, des hanches ruisselantes. En le voyant, les baigneuses effarouchées prirent la fuite vers l'abri des lauriers roses. Leur rire égrené sonnait clair. Un pâtre au loin modulait son chant triste dans une flûte de sureau.

André approchait de Tililet lorsqu'il aperçut Boussouf au milieu d'un bois de figuiers.

Le cheik surveillait ses khammès qui suspendaient aux branches de longs chapelets de figues mâles. Ces dernières, dit-on, contiennent un insecte qui se répand sur les feuilles, s'introduit dans les fruits, et hâte ainsi leur maturation. Boussouf attachait beaucoup d'importance à ce travail.

Bizarres et biscornus, les figuiers contournaient leurs branches lisses. Les plus basses rasaient la terre, mais les autres s'évasaient autour du tronc avec des courbes irrégulières. Près des soudures, et au bout des tiges, s'élargissaient de grandes feuilles d'un vert tendre. Là s'abritaient les fruits presque mûrs, déjà jaunes et mordorés.

De crainte des scorpions, les khammès avaient chaussé leurs pieds nus de larges bandes de cuir, repliées derrière les talons et se fixant à la cheville à l'aide de cordes d'alfa. Pour atteindre les branches supérieures, il se haussaient sur leurs orteils et levaient leurs bras noueux, où les veines s'embranchaient comme des câbles.

L'un d'eux parfois criait : « Thalafsa ! » — *la vipère*, et il montrait, fixé au bout d'une perche,

Digitized by Google

un petit serpent grisâtre, à la tête aplatie, et qui se tortillait en sifflant.

Les khammès saluèrent André.

— Bonjour, Sidi la Justice!

Des vols d'oiseaux au ventre jaune s'abattaient autour d'eux. Boussouf les chassait à coups de pierre, et, de loin en loin, il accrochait au bout des branches, pour servir d'épouvantail, des crânes de moutons et de chevreaux.

A l'abri des menthes sauvages, reposait une amphore de lait aigri. Les khammès se détachaient pour venir y boire. Les cheveux plaqués aux tempes, les bras nus le long des hanches, ils reprenaient haleine en riant dans du soleil. Et avant de se remettre au travail, ils coupaient une tranche au *pain des figues*, où les fruits, compacts et aplatis, se pénétrant les uns les autres, formaient une masse gluante et qui collait à leur couteau.

— Je ne t'accompagne pas à Tililet, dit Boussouf. Je reste ici jusqu'au coucher du soleil. Miassa et Ali te recevront. Tu seras le bienvenu.

Il ajouta d'un air indifférent, mais en coulant son regard sous les paupières :

— Tu trouveras du nouveau.

André le fixa avec inquiétude.

— Tu trouveras du nouveau! J'ai acheté une femme à Ali. Ils se marieront dans quelques mois. Elle s'appelle Mouni.

André respira.

Son émotion n'avait pas échappé à Boussouf. Le cheik connaissait depuis longtemps le secret du jeune homme. Mais il était trop adroit pour laisser rien paraître. Cet amour plus tard pouvait tripler

Digitized by Google

son influence dans la contrée. Avant tout, il fallait se garder d'une démarche inconsidérée.

Sournois et patient, Boussouf attendait donc les événements. Lorsque André tourna bride, un sourire seulement se précisa sur ses lèvres et peu à peu descendit dans sa barbe.

Aucun signe n'échappe aux femmes, qui perçoivent les mieux cachés. Mille riens obscurs décèlent une passion. Celle d'André, même insconsciente encore, se laissait deviner. Miassa, dès le premier jour, en fut avertie.

En apercevant ce jour-là André, dans la pénombre de la pièce où son frère l'avait introduit, la jeune fille comprit que sa destinée allait s'accomplir.

Miassa alors se prit à trembler, dans un émoi délicieux de tout son être, et ses paupières battirent comme un feuillage sous le vent. Elle abandonna sa main moite d'émotion, où les ongles polis avaient le reflet d'un couchant d'automne, et le jeune homme, dans les siennes, sentit cette main palpiter ainsi qu'une fauvette entre les doigts de l'oiseleur.

Seul, Ali ne voyait rien.

— Tu sais que j'ai pris femme, dit-il. Je vais te la montrer.

— Elle est dans la troisième cour, dit Miassa. Elle rôde ainsi tout le jour autour des poules et des lapins.

Elle appela : — Mouni!

Une enfant alors apparut, douze ans à peine, fraîche et gracile, avec des yeux étrangement beaux, enchâssés sous les cils soyeux, et des lèvres un peu épaisses, mais qui s'ouvraient délicatement sur

Digitized by Google

ses petites dents courtes. Elle se jeta contre les jupes de Miassa, et, sur sa figure surprise, trancha plus nettement le petit signe bleu que portent, tatoué au coin des lèvres, toutes les femmes de sa tribu.

— Miassa, dit-elle, les tourterelles viennent d'éclore. Elles ont les yeux voilés, le bec tout bordé de jaune, et sur le corps rien qu'un léger duvet, comme on voit aux poules que l'on achève de plumer!

Mouni était née sur les plus hautes montagnes, près des étangs alimentés par les neiges, sous les cèdres géants dont le feuillage est si triste l'hiver. L'endroit s'appelait Iril bou Kiassa, *la crête de la politesse*, car, dans ce village, où l'on suivait le matin la trace des sangliers et des panthères, les hôtes toujours étaient les bienvenus.

Boussouf, dont le douar s'étendait jusque-là, y était allé pour une enquête. Parmi les filles qui se bousculaient à son approche, Mouni lui plut. Le père était notable. Boussouf entama les pourparlers. Pressentant une bonne affaire, l'autre se montra cauteleux et exigeant. Il atermoya longtemps et voulut user de finesse.

— L'enfant est bien jeune, dit-il, j'avais promis à sa mère qu'elle resterait avec nous deux ans encore.

— Combien? demanda Boussouf.

— Ma femme n'est pas là, mais elle revient à la nouvelle lune. L'enfant ne s'en ira plus si nous attendons son retour.

— Combien? répéta Boussouf.

— J'aime ma fille, et me séparer d'elle coûte beaucoup à mon vieux cœur.

Digitized by Google

— Songe qu'elle sera choyée dans ma maison. N'est-elle pas l'épouse destinée à mon enfant?

— Ce sera donc cent cinquante douros!

— Quinze cents francs! protesta Boussouf. C'est le prix d'une fille d'*agha*. De bon cœur, je t'en donnerai la moitié.

— Tu plaisantes, Boussouf, tâte ces cuisses, palpe ces bras, soupèse cette petite gorge! Est-ce joli, frais et dodu? Tout est naturel là-dedans, les fossettes se creusant au coin des joues, le corps pliant sur les hanches, et cette peau comme pétrie de lumière, qui a le grain du marbre poli!

— Veux-tu mille francs? Je me retire si le marché n'est pas conclu.

— Tope-là! cria l'autre, qui n'espérait pas une telle aubaine. Seulement, tu prendras la fille au plus vite, car, en présence de sa mère, la séparation serait douloureuse, et vraiment je souffre trop quand je vois des larmes autour de moi!

Le soir même, Boussouf emportait Mouni.

L'enfant, bourrée de gâteaux de miel, sécha vite ses larmes. Réjouie de se voir sur une mule, elle battit des mains et bientôt se prit à rire, car derrière elle la longue barbe de Boussouf lui chatouillait la nuque.

André, cependant, promenait son regard de Miassa à Mouni. Dans cette enfant insouciante, riant au fond de la maison qui l'avait accueillie, il revoyait la petite Miassa, lorsque celle-ci, au sortir de l'école, passa pour la dernière fois les portes qui derrière elle se fermaient pour ne plus se rouvrir. Le jeune homme n'était pas dupe de la résignation de son amie. Sous sa feinte gaîté et dans ses grands yeux nostalgiques, il devinait l'amer-

Digitized by Google

tume de l'éternelle prison. Plus que jamais, le besoin de parler s'imposa à ses lèvres. Les mots qu'elle espérait peut-être débordaient de son cœur. Auprès de lui, Miassa, frémissante, exhalait son âme oppressée.

L'ombre déjà s'épaississait dans la salle quand soudain le roulement du tonnerre ébranla toute la maison. L'orage, comme un voleur, était descendu de la montagne, et mangeait lentement le ciel bleu. Le bétail piétinait au fond des étables ; on entendait les mulets qui tiraient sur leur corde.

Ali sortit afin de donner des ordres.

Derrière lui, sous l'averse cinglante, Mouni traversa la cour que la pluie inondait. André et Miassa entendirent sa voix au fond du poulailler, où l'enfant, penchée sur les nids, portait gravement chacun des œufs à ses lèvres et disait pour qu'il ne tourne pas :

— Ne crains rien, petit poulet, il va y avoir du tonnerre !

Dans la salle obscure on n'y voyait presque plus. Un éclair parfois jetait une lueur douteuse. Derrière les murs, la cime des grands arbres se tordait en gémissant sous la tourmente.

André s'approcha de Miassa. Incliné vers le visage qu'elle cachait entre ses mains, il murmura doucement dans la fumée légère de ses cheveux :

— Miassa, je suis venu vers vous en suppliant et aussi en libérateur. Je vous offre avec mon âme les clefs ouvrant sur l'inconnu et sur le grand air libre dont vous êtes sevrée. Voulez-vous de moi pour vous guider sur la route ?

Le vent dans les arbres s'était tu. De la campagne apaisée montait cette grande quiétude qui suit les soirs d'orage. Une brise faible charriait l'arôme

Digitized by Google

de la terre humide et des herbes mouillées. Sur l'épaule de son ami, Miassa s'abandonnait; une torpeur délicieuse l'avait envahie; elle se laissait aller dans les bras qui la berçaient.

André alors écarta les doigts qui cachaient son visage, et il pensa défaillir au souffle chaud de son baiser.

RAYMOND MARIVAL.

(A suivre.)

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

La liberté d'enseignement. — Le Saint-Suaire de Turin. — La Ligue des droits de l'animal.

La liberté d'enseignement. — Tous les hommes sont fous (et moi-même, sans nul doute), cela est connu ; mais non de la même folie : il y a le délire de la liberté et le délire de l'esclavage ; il y a les braves et les peureux. « Ce détestable mot de liberté, » disait M. Viviani, l'un des Six Cents (1), et l'on sent sous la désinvolture qui voudrait être impertinente, la terreur du théologien devant l'ombre des cornes du diable. « Détestable ! » — c'est une aspersion d'eau bénite, cela, c'est un grand signe de croix.

Il est grand temps de dissocier l'idée essentielle de religion de l'idée particulière de religion positive. Les hommes les plus religieux d'aujourd'hui sont peut-être parmi ceux qui font la guerre aux religions. Ce qui constitue le phénomène religieux, ce n'est pas la croyance à une religion, mais bien la croyance à toute vérité. La vérité, c'est ce que l'on croit. Le seul critère, dès qu'il s'agit de ce qui échappe à l'expérience ou à l'observation, c'est la croyance. Une erreur à la mode fait une excellente vérité. Il y eut des vérités éblouissantes qui font aujourd'hui éclater de rire un petit enfant revenant de l'école. Une bonne vérité est bonne, et une bonne erreur est bonne ; la croyance, en les adoptant, en fait de solides fondations sur lesquelles bâtir un haut

(1) On m'affirme que cette parole trop claire lui a porté malheur, et qu'il n'en est plus. C'est la faute de M. Huret, dont les enquêtes sont toujours terribles.

Digitized by Google

édifice social. Ceux qui savent que le catholicisme est faux savent que la croyance qu'ils lui opposent est vraie; les catholiques savent le contraire. Tel qui rit de l'Eucharistie jure sur la Bible; et tel qui rit de la Bible jure sur la tête de sa maman, ce qui représente une superstition d'une incalculable profondeur. Nous vivons dans l'absurde, et, sans métaphore, dans la folie. La perception est une hallucination vraie; mais nous n'avons pour la différencier de l'hallucination fausse que des moyens empiriques et fugitifs; entre l'objet et nous il y a la sensibilité, qui grossit ou rapetisse, qui déforme toujours. La raison (au sens vulgaire) n'est que la moyenne des sensibilités; elle vaut ce que valent les moyennes. Il y a des journées de température dont on nous dit que la moyenne fut 0°, et qui nous parurent chaudes parce que nous dormions durant le froid de la nuit; mille moyennes égales peuvent donner à l'analyse des éléments différents. Dans les classes où tout le monde lit un journal, il n'y a, la presse étant un moyen merveilleux d'abrutissement, que trois ou quatre opinions sur n'importe quoi; dans les couches illettrées, la bêtise s'éploie en une épouvantable variété de formes, ce qui est plus curieux et normal. Ceux qui écoutent les journaux sont portés à généraliser; ceux qui ne lisent pas, considérant les faits un à un, accumulent sur un ensemble qui nous paraît contenu dans une idée unique, les opinions les plus contradictoires. Mais que les hommes soient esclaves de la notion ou esclaves du fait, particularistes ou généralisateurs, cela n'a aucune importance, puisque réellement ils ne jugeront ni selon les faits ni selon les notions, mais selon l'impératif physiologique.

Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades; excellent aphorisme que les théories pastoriennes n'ont pas annihilé; il n'y a pas d'humanité, il n'y a que des hommes. Sans doute des millions d'hommes peuvent s'unir contre d'autres millions d'hommes; mais deux hommes seuls peuvent se dresser immédiatement l'un

Digitized by Google

contre l'autre, sous la poussée des tensions différentes de leurs systèmes nerveux. Les guerres civiles, et tout peuple est toujours en guerre civile, s'expliquent par les affinités physiologiques ; mais ces affinités sont tellement relatives qu'il est difficile de réunir une douzaine d'hommes, même pris exclusivement dans l'un des grands partis, sans que se forment aussitôt deux petites factions. S'il en était autrement, nous ne serions pas des hommes, n'étant pas des individus. C'est l'antagonisme universel entre ces individus jaloux les uns des autres qui a permis nos civilisations compliquées, infiniment variées, et qui ne sont, en réalité, que le groupement d'autant de civilisations particulières qu'il y a d'individus ou de familles. Le rêve d'un enfant qui devient pubère est d'avoir sa chambre à lui, le coin où il va développer son industrie personnelle, tisser le rêve de sa liberté individuelle ou familiale ; il n'est pas pour un adulte un peu affiné de supplice pareil à la promiscuité. Que de gens délicats préfèrent la souffrance solitaire aux plaisirs en commun ! Les animaux solitaires sont les seuls capables de perfectionnement ; le chien, comme le loup et le renard, également dressables et dont il descend peut-être, est un animal solitaire. Tout homme est un Robinson dans son île ; la société est un archipel.

C'est un archipel qui serait une fédération. A un organisme général ainsi composé d'une multitude d'organismes particuliers, une seule sorte de lois est applicable, celles qui règlent les relations des insulaires sur le territoire commun, la mer. Toute loi qui vient me régenter dans mon île est absurde ; je la repousse, et on ne me l'appliquera que par la force.

Nous en sommes là : il y a des îles qui attendent avec joie les décrets qui vont limiter leur liberté ; les autres sont anxieuses.

La liberté d'enseignement n'est pas autre chose que la liberté d'être enseigné. Un homme ou ses enfants : il s'agit pour eux de choisir leurs professeurs comme ils choisissent leurs livres, leurs journaux, leurs excursions

Digitized by Google

dans la vie. Si l'on touche à l'un de ces termes, on touche à tous les autres, et ils tombent. S'il y a un mauvais enseignement oral, il y a aussi un mauvais enseignement écrit ; on ne peut pas supprimer le premier et respecter le second. Si le droit de parler aux enfants appartient à l'Etat, comment lui dénier le droit d'écrire pour les enfants ? Mais à quel moment finit l'enfance ? Elle se prolonge terriblement pour la plupart des hommes. Il serait plaisant que le monsieur à qui il est défendu d'enseigner l'histoire de France par la parole pût l'enseigner par l'écriture ! Pourquoi ne pas rétablir la censure de l'Université ? Il y a deux dangers, le danger théocratique et le danger athée. Seule l'Université est capable de ramener la pensée française dans le droit chemin de l'unité morale. Le beau spectacle, cette nation qui n'aura qu'une pensée, qu'une idée, qu'un jugement ! Toutes les questions seront en effet résolues, puisque l'unité, c'est l'immobilité et la mort.

Laissons rêver les esclaves à leurs belles chaînes. En dehors des sciences, nulle question n'a jamais été résolue, ni ne le sera jamais. Celle de la liberté de l'enseignement fut posée pour la première fois dans les temps historiques par Socrate, et elle en est toujours au même point. Voilà qui devrait encourager à la discussion, mais je n'ai d'argument ni pour ni contre la liberté. Ne craignant aucune liberté pour moi, je n'en crains aucune pour les autres. Et puis que les hommes croient ceci ou cela, quelle importance ? Une bonne vérité est bonne ; une bonne erreur est bonne aussi.

Le Saint-Suaire de Turin. — L'attitude de M. Vignon, préparateur à la Sorbonne, et celle de M. Delage, son répondant, ont causé une pénible impression à ceux qui, n'ayant plus d'autres recours que la science, la voudraient sérieuse. Vanité : la science, vue en certains savants, est une parade assez vulgaire. Quelle confiance avoir dans les préparations de M. Vignon ? Son discrédit atteint son entourage, ses maîtres, les méthodes qui l'ont formé. Les laboratoires de la Sor-

Digitized by Google

bonne n'avaient point une réputation intacte; voilà la robe déchirée tout du long sur une nudité qui n'est pas belle. La crédulité d'un Chasles à qui l'on vendait des autographes de Jésus-Christ était inoffensive; celle de M. Vignon est vénéneuse de toute l'influence que la science a acquise sur les intelligences depuis trente ans. Ce préparateur n'a-t-il point collaboré intimement à la « Zoologie concrète » de son maître Delage? Excellente recommandation : voilà un œil qui sait voir, un esprit qui sait raisonner, Ne soyons pas très surpris de ces manquements particuliers. Le savant qui fait abstraction d'une lacune de quatorze siècles dans l'histoire d'un document, c'est le même, absolument le même, qui propage, sans le comprendre, l'évangile transformiste, qui plie infatigablement les faits à une théorie naïve, qui les brise et les pulvérise pour les faire entrer dans les petites fentes de son gaufrier, qui continue à dresser l'homme au sommet de la pyramide animale. Il n'y a pas de science; il n'y a que des savants. Il y a M. Delage et M. Vignon, qui produisent des rêveries d'alchimiste malade; il y a M. Berthelot, qui hausse les épaules. S'il y a un domaine où il faut user, à chaque minute, du libre examen, c'est le domaine scientifique. M. Vignon, en se rendant ridicule, a singulièrement affermi le parti des sceptiques et des ironistes.

L'aventure donnerait, si l'on veut, une autre moralité. On dirait : excellent préparateur et manieur expert du rasoir à découper les mollusques, M. Vignon est un historien absurde. Il a voulu explorer un domaine nouveau, et il s'y est égaré. Cela est commun. Qu'il se remette aux coupes et aux recoupes, cela vaudra mieux que de propager l'hystérie religieuse. La culture scientifique toute seule est incapable de donner à l'intelligence une méthode solide d'investigation; la culture littéraire exclusive n'est pas moins inefficace. Le travail de la connaissance, poussé dans un sens unique, finit par devenir une véritable galerie de taupe; il y fait si noir que, dès que l'esprit en sort, il clignote, ébloui, prêt à toutes les

Digitized by Google

crédulités. L'histoire du Saint-Suaire de Turin n'aurait aucun intérêt, si on n'en pouvait tirer une petite leçon de psychologie. S. Thomas d'Aquin a dit: *timeo hominem unius libri;* c'est une bêtise : l'homme d'un seul livre n'est souvent qu'un sot, et l'homme d'une seule science n'est souvent qu'un maniaque.

La Ligue des droits de l'Animal. — Cela devait arriver; c'est la surenchère. Mais croit-on que les plantes n'aient pas des droits, elles aussi? Et le règne minéral? Les cristaux ont une sorte de vie. Un cristal blessé à la pointe cicatrise sa plaie. Ne pourrait-on venir en aide aux rhomboïdes lésés et verser quelque baume sur leurs cassures?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

André Gide : *L'Immoraliste*, « Mercure de France », 5. — Paul Bourget : *L'Etape*, Plon, 3.50. — Eugène Fournière : *L'âme de demain*, Fasquelle, 3.50. — Marius-Ary Leblond : *Les vies parallèles*, Fasquelle, 3.50 — Jean Dolent : *Maître de sa joie*, Lemerre, 3.50. — Nonce Casanova : *Libertine*, Imbert, 3.50. — Myriam Harry : *Petites épouses*, Calmann Lévy, 3.50. — Jean de Quirielle: *Province bohême*, Calmann Lévy, 3.50. — Champol : *Cas de conscience*, Plon, 3.50. — Jane de la Vaudère : *L'amazone du roi de Siam*, Flammarion, 3.50. — Jacques Fersen : *Notre-Dame des mers mortes*, Sevin et Rey, 3.50. — Maxime Formont : *La faute amoureuse*, Lemerre, 3.50. — A. de Saint-Aulaire : *Mirabal*, Calmann Lévy, 3.50. — Lucien Trotignon : *Fouchard, député*, Calmann Lévy, 3.50. — François Casale : *Chanteclair*, Plon, 3.50. — Félix Depardieu : *La fille d'Aglaure*, Ollendorff, 3.50. — Maurice Buret : *Tuccia, la courtisane*, Le Carnet, 3.50. — Paul Fraycourt : *Philédonis*, Simonis Empis, 3.50. — Jacques Langlois : *Aktis*. Ollendorff, 3.50. — Lewis Wallace : *Ben-Hur*, Delagrave, 3.50. — Kraszevski : *La villa Jovis*, Le Carnet, 3.50. — Térèse Jadwija : *Réconciliés*, Le Carnet, 3.50. — D. Longard de Longarde : *Jouets du destin*, Hachette, 3.50. — Léon Tolstoï : *Tome II des œuvres complètes*, Stock, 2.50. — Jules Lévy : *Gaîtés de la correctionnelle*, Flammarion, 3.50. — Jacques Yvel : *Fille naturelle*, Offenstadt, 3.50. — Blanche Rousseau : *L'Ombre et le vent :* Fischbacher. — Jeanne France : *Femme de traître*. — Mme de Ratazzi : *Dernière folie*, Mathurins. — Léon Bocquet : *Banale histoire*, Beffroi.

L'Immoraliste, par André Gide. Il est fort difficile de parler de ce livre qui cache, sous une couverture à la mil huit cent vingt d'un bleu vulgairement céleste, les plus redoutables pièges cérébraux qu'on puisse tendre à de faibles entendements

Digitized by Google

modernes. Je ne veux point louer ici la forme de ce roman, parce que l'auteur est assez connu des lettrés pour la délicatesse et le charme extrême de son style sans qu'il soit besoin de trop insister. (Rien n'agace plus certains écrivains que de leur dire à satiété qu'ils savent écrire.) Je ne veux pas davantage m'arrêter à la subtilité de son titre : l'*immoraliste,* qui fait songer à la dangereuse possibilité des *moralistes,* mais je m'efforcerai de découvrir, le plus loyalement du monde, pourquoi ce livre est très singulièrement... moral. D'abord, je résumerai l'histoire. Un jeune homme, jeune d'idées, de sensations, de sentiments, vieux de science et déjà les doigts noircis aux encres de toutes les écoles, se marie parce que le mariage est un moyen de bonheur, une forme élégante et probe de la passion, une façon d'être comme tout le monde quelqu'un de point pareil aux autres. Je dirai plus brutalement : d'avoir, dans une table d'hôte, son rond de serviette personnel, dût-on en supporter des plaisanteries de commis voyageur en retard pour tous les luxes. Michel aime sa femme honnêtement, ou croit l'aimer, parce qu'il sait d'elle des choses aimables : sa douceur, sa beauté, son affection unique pour lui, ses multiples soins. Il l'aime indistinctement, dans le confus et le chaos de ses premières impressions d'homme chaste ; il n'a pas le point de comparaison et il est égoïste, rendu égoïste, si vous voulez, par une intimité qui le fait régner sur elle sans un autre besoin du détail et du pourquoi de la chose amour. Mais voici que du sein même de son amour s'élèvent des aspirations à d'autres passions, des convoitises de beautés nouvelles plus ardentes, des formes de rêves que précisent des réalités à peine entrevues. Cet homme chaste, et certainement pur dans l'acception normale du mot, est hanté de visions que nous appellerons *virgiliennes* pour ne pas attirer dès le début, sur ce livre, les yeux des vicieux. (Ils y pénétreront plus tard, malgré moi.) Alors, que va-t-il arriver? L'homme est l'œuvre de son cerveau, et un cerveau est toute l'humanité quand il représente l'apogée d'un corps sain. La femme l'emportera-t-elle sur les visions, prétendues malsaines? *les femmes* doubleront-elles un premier idéal de la passion unique? Que fera l'autre? La sacrifiée? Et jusqu'où les luttes sensuelles pourront-elles mener ces deux patients liés au même joug et piqués de l'âpre aiguillon du désir... ou de la jalousie? Voilà, je pense, le plus magnifique champ d'observations pour un littérateur que la, ou les morales courantes, n'embarrassent guère. — Eh bien, il a fallu que cet auteur, des plus avertis et des plus

Digitized by Google

courageux, commît cependant une bévue, une toute petite bévue, qui réjouira l'âme des moralistes ordinaires en l'empêchant d'aller jusqu'à sa vraie place de moraliste extraordinaire, sinon excentrique : il a taré son héros d'une maladie. Michel est un pseudo-poitrinaire qui crache du sang dès le début du livre et a la fièvre de tous les poitrinaires connus : l'appétit de tous les excès charnels. Comment pouvons-nous juger l'histoire d'une exception sans tomber nous aussi dans l'exception? Navrant d'égoïsme et de sénilité,ce jeune homme s'occupe de son *lui* comme un vieillard; il s'examine, se palpe, se contemple, et, comme un vrai vieux, finit par rêver de jeunes formes en se tâtant lui-même. (Un vieillard est en somme un être beaucoup moins respectable qu'un autre,car il a beaucoup plus longtemps qu'un autre fait les mêmes bêtises et rabâché les mêmes préceptes de morale sans parvenir à se les adapter.) Michel est flétri par la peur de la mort et il en est blême. Sa jeune femme, bien portante et sainement amoureuse, succombera tuée par sa maladie qu'elle lui aura très héroïquement volée. Quand on est vraiment jeune,on meurt de la vieillesse des autres et avant eux. Michel ne me révolterait pas s'il savait ou mourir ou s'affranchir simplement de ses préjugés. Il pose des collets dans le bois de Sodome. Mais ce n'est qu'un braconnier, n'osant suivre que la nuit le cruel Eros, chasseur de mâles. Il est impossible d'admirer Michel. Malgré ses allures d'érudit torturé par la belle ignorance des rustres, il est factice, composé, lâche... malade... Oh! les cracheurs de sang et de psychologie à la renverse! L'affreuse plaie qui empêche le corps humain de revenir au paroxysme joyeux et aux véritables églogues de Virgile! Comme ils parlent bien, durant qu'il faudrait mal agir avec l'autorité de la vie! — Le roman d'André Gide est loin d'être une œuvre perverse pour les raisons que je viens d'énumérer. Ecrit avec le joli scrupule de traiter un cas de clinique et non pas les sources même du désir, il n'éclaire pas l'*immoralisme* normal de l'homme. Pour un médecin un... uraniste est un malade. Pour un poète aussi délicat que le créateur de Michel, c'est un... convalescent... Il y a une nuance et nous devons nous en contenter, en espérant mieux le jour où les bons poètes se guériront de leur toujours trop anormal dilettantisme.

L'Etape, par Paul Bourget. Un roman extrêmement bien fait. Un livre de mauvaise foi par excès de métier. Induire telles psychologies d'une situation créée de toutes pièces n'est qu'un tour de force trop prévu. J'ai horreur des socialistes et

Digitized by Google

des arrangeurs de pittoresque en rond, mais, cependant, je n'admets pas une famille socialiste composée exclusivement de résultats désastreux, parce que ce serait la négation même de l'introduction d'une aventure d'âme, sinon d'un *état*. Les Monneron sont tous également victimes d'un enseignement laïque trop poussé. Mais ils étaient tous libres de s'y soustraire ou de penser autre chose, Jean Monneron, rêveur comme son père, un doux lettré fanatique, est un chercheur de dieux comme il y en aura toujours, et son retour à l'Ancien ne prouve pas son intelligence, mais son désir de cacher définitivement sa tête sous son aile. Le frère Antoine, marlou et voleur, la fille séduite, le potache vulgaire ne sont pas les échappés d'une seule doctrine. On en trouve de pareils dans les sociétés les plus policées par les jésuites. Le jansénisme le plus pur même n'a pas formé que des saints, selon l'hypocrisie sociale. Il y a dans *l'Etape* un certain cabinet de philosophe chrétien où le portrait d'Arnaud d'Andilly « ennoblit toujours la pièce de sa méditative gravité ». Il s'agit de ce même Arnaud d'Andilly, je pense, dont on dit, dans le si curieux *Chemin de velours* de Remy de Gourmont : « Cet homme, empêché de courir par ses principes religieux, devint *frôleur*, il allait voir les femmes et les embrassait charitablement (ô divine charité!) un gros quart d'heure. Il était brusque et même brutal, donnait des coups de poings en parlant. Voilà un des fondateurs du jansénisme. Il se jeta à la macération par terreur de l'enfer. » Il est impossible de ne pas rencontrer de l'humanité au fond de n'importe qui, et la religiosité ou la laïcité sont des formes qui ne détruiront jamais le fond... heureusement. Avant de faire ici une autre citation d'un autre grand écrivain moderne, Octave Mirbeau, je tiens à déclarer que j'aime et admire beaucoup Paul Bourget pour le métier merveilleux dont il dispose dans ses romans. Il a tellement l'air de dire la vérité qu'il doit faire énormément de mal. « Jobard et roublard, anglomane et psychologue respectueux. Emile Augier a dit de lui que c'était un cochon triste. Léon Bloy a parlé en termes farouches de ses réveils d'affranchi. A inventé l'adultère chrétien, le canapé chrétien, le bidet chrétien, la garçonnière chrétienne, le chapelet obscène et le scapulaire transparent! » M. Mirbeau serait-il socialiste? Ou aurait-il, comme moi, l'horreur des arrangeurs de pittoresque en rond? C'est égal, il est quelquefois bien dur de parvenir... à la conquête de l'*Assiette au beurre* comme Paul Bourget.

Digitized by Google

L'âme de demain, par Eugène Fournière. Sur le tremplin du Théâtre-Libre, à la suite d'Antoine, de Camille Pelletan et d'un tas d'autres excellents comédiens, je vis apparaître un jour Eugène Fournière, député socialiste, auteur de *l'Ame de demain* (édition définitive). Il nous promit, à nous, les spectateurs inoffensifs, de voter pour la suppression de la Censure et celle, non moins urgente, de la syphilis. Aujourd'hui, il donne la composition chimique de l'âme future. Je relève ceci dans son livre gros de toutes sortes de promesses : « Recherchez, si cela vous amuse, l'initial comment et le final pourquoi des choses, mais basez votre recherche sur des réalités ». J'entends d'ici Bloy gueulant : « Lesquelles ? » Et plus loin : « Qu'est-ce que la liberté ? La faculté pour un organisme d'accomplir toutes les fonctions inhérentes à sa nature propre. » Ferrals catéchise le tendre Camille et, chemin faisant, il y a des femmes prostituées aussi nécessaires à l'homme que le gouvernement... mais propageant tout aussi bien le mal de Naples, je pense. C'est féroce et plein de nobles révélations. Faut lire ça.

Les vies parallèles, par Marius-Ary Leblond. Rien de joli et de souple comme l'effort littéraire tenté par un jeune homme pour amener ceux de sa génération à la contemplation de la jeune fille, cette fin dernière, on voudrait dire première, du mâle, fondateur de toute société par la création de son propre foyer et le choix de l'épouse. Deux existences se côtoient, se rêvent, se cherchent en désespérant, mais s'espérant toujours. Il y a de gracieux tableaux remplis de modernisme que nous aimons, du moment qu'il ne nous fatigue pas. On se rencontre, sans se voir, tellement on est épris du même rêve. J'ai connu un poète, (il est mort), qui me disait de cette toute pareille jeune fille : « Je l'aime tant que je ne l'ai jamais vue ! » Les poètes, les écrivains de la race d'Ary Leblond sont des continuateurs de ce rêve éternel. L'homme doit être dupe jusqu'au bout et de sa duperie naissent souvent des enfants merveilleux, sinon de vraies créatures, tout au moins de beaux livres. Ellen Mellys est la Minerve d'un cerveau. On voudrait la savoir au monde et, d'autre part, n'aurait-on pas peur de certaines phrases de sa trop pleine surabondance cérébrale, comme celle-ci, par exemple, à propos d'un escalier : « Comme cela m'est suggestif d'émotions mystérieuses ! Cela fait tremplin aux élans de l'âme sensible au voisinage des existences. » Il est bien certain qu'Ellen Mellys n'existe pas... mais cette

Digitized by Google

exception suffit à condamner celles qui existent et pour ce... elle est utile à l'humanité.

Maître de sa joie, par Jean Dolent. C'est un vieux jeune homme bien élevé. Turbulent et gai, il habille ses moindres mots de jolis gants, oubliant qu'aujourd'hui on n'en porte plus, parce que l'usage est d'avoir les mains sales, *assorties*. Il est jeune irrésistiblement, aimant et aimé. On le devine très gâté par les femmes qui savent voir les ailes d'Eros repliées bien sagement sous un frac. Il touche à tout et voit tout et fait des mines *dolentes* pour vous dire les pires ironies. Il a déjà tué d'un mot le malheureux qui passe et il le relève, compatissant, soucieux de courtoisie, bon jusqu'à l'hypocrisie, la princière hypocrisie d'essayer du symbole avec sa victime. Il n'est pas méchant, mais il est *gentilhomme* de race, amateur de beauté. Il peint et il voit juste, mais il use de couleurs tendres. Au contact perpétuel des peintres, des dessinateurs qu'il aime et protège, des gens de lettres qu'il raille, car l'encre est un *noir plat*, il a pris une science infinie de la vie pour ce qu'il a saisi d'inutile et de mal vécu en eux. Je le crois maître de ses joies comme un alchimiste serait maître du secret de l'or... qu'il ne dira jamais à personne. Je le redouterais dans mon intimité comme on redouterait le diable, si le diable se mêlait de bonnes œuvres. Il vous regarde en dessous avec bonté et il sourit très cordialement parce qu'il a trouvé la verrue imperceptible du bout de votre nez. Il va tâcher d'arranger ça. Le voilà qui met ses gants gris perle. Attention : il parle du lion dont le nez se bombe légèrement sous la piqûre de l'importun moustique. Il ne peut pas supporter que cela aille de travers ! Il rectifie... doucement. Il vous en efface ! Aucun fiel. Il voit, simplement, et s'efforce de se dissimuler le défaut à lui-même. Lire ses conversations de peintres. Ses imaginations de salle des spectacles. Ses romans de deux lignes. Ses physionomies de trois syllabes. La composition d'un groupe en trois traits de plume. Quelque chose turbule en lui comme l'abeille en mal de miel... mais ça vous tue, toutes les abeilles à la fois. Il est toutes les ruches ! J'aime cet homme et je le crains... de loin. De près, je cesserais de le craindre et il se ficherait de moi certainement. Ensuite, il mystifie les gens. J'ai vis-à-vis de lui l'air d'un dogue enchaîné qui regarde un aimable épagneul lui proposant une partie : « Si tu voulais, mon vieux, tu tirerais sur ta chaîne et tu promènerais ta niche derrière toi comme une voiture, ce serait drôle !... tu n'es donc pas maître de

Digitized by Google

ta joie? » Cela me donne envie de grogner, ses coups de pattes affectueux. Est-ce qu'on est maître de quelque chose? Je voudrais avoir son secret, son double secret : sa sensibilité et son indifférence. Je n'ai jamais su qu'étrangler à moitié. Lui sait piquer à fond. Quel vieux jeune homme de bonne compagnie et comme il est plus jeune tous les jours!... Comme il a le gant souple... peut-être à cause de la propreté de sa main, assortie.

La Libertine, par Nonce Casanova. « Elle se nommait Zia. Elle avait une de ces beautés que l'on n'ose pas définir, que l'on compare, dans un frémissement d'extase et d'épouvante, à quelque puissance sidérale qui aurait réduit sous son joug l'infini des cieux. Elle était cruelle continuellement, mais, conséquence surnaturelle peut-être de l'effort de tant de millénaires équivoques, la cruauté étant devenue si inhérente à l'âme féminine, elle ne constitue plus qu'un fond sombre qui laisse presque libre l'action des détails extérieurs...stryge angélique qui eût ravi Casanova et déconcerté Schopenhauer! » Il serait de la dernière imprudence de vouloir analyser ce qu'il y a dans cette femme et dans ce livre. D'ailleurs, en étudiant le style compliqué de l'auteur, je me suis aperçu qu'il écrivait, simplement, comme Victor Hugo. Je vous le passe. Lisez-le. Vous verrez vous-même. Il n'est, fichtre, pas banal; je ne dirai pas de lui qu'il a du souffle, mais bien qu'il a de l'ouragan.

Petites épouses, par Myriam Harry. L'histoire courte et précieuse d'une petite fleur d'Annam dont le parfum poivré est à la fois violent et stupéfiant. Cette petite poupée d'étagère a le mérite de gazouiller sans rien dire de précis. Elle est un mystère sans cruauté voulue de littérateur. Autour d'elle, des tas de petits bonshommes cochinchinois évoluent en éternuant des *Tchin-Tchin!* Il y a des petits temples de papier, des grosses lanternes et des insectes féroces. Tout un peuple enfant, à force d'être vieux et grimacier, peuple de singes doués de cœur en verroterie, se bouscule, se salue, s'amuse et finit par avoir l'air en vrai. Il faut se mettre près de terre pour mieux les observer, mais, alors, de la terre sortent des miasmes de fièvre, des ferments de lubricité inconnue aux pauvres Français captifs de ce peuple asservi. Ce roman, instructif, et d'une écriture très soignée, a la somptueuse tristesse des choses vraiment exotiques. On n'a pas envie de rire parce que Mlle Frisson est puérile, pas plus que si on apercevait l'enfance d'un scorpion.

Digitized by Google

Province bohême, par Jean de Quirielle. Ils sont rares les livres qui donnent une impression de choses vécues. En voici un. Il est original et assez simple pour vous faire croire à la mort sincère du pauvre diable cherchant son manuscrit au fond de l'eau. Il est très bien ce modeste livre, tout à fait bien.

Cas de conscience, par Champol. L'héroïne de cette histoire est une jeune fille comme on les aimerait dans le monde. Douce et passionnée, pure à point sans éloigner d'elle tout le possible de la vie. De braves-gens, militaires en retraite, sont hérissés de principes et plaisent malgré leur brin de conveuu. Ils font, du reste, assez de sottises pour se faire pardonner leurs attitudes martiales. Un caractère de peintre, vieux garçon en jupon, rehausse le ton général par des traits vigoureux de son esprit peu féministe et aussi peu féminin. Œuvre intéressante... puisqu'on redoute, tout le temps, la mort de la jeune Aline qui a l'esprit de ne pas mourir.

L'Amazone du roi de Siam, par Jane de la Vaudère. Je pense faire plaisir à cet auteur en lui disant que si son désir est de faire joli, au moins aussi joli que sa couverture, il y arrive. C'est étonnant comme nos grandes femmes de lettres ont du talent : elles peignent comme elles écrivent et elles écrivent comme elles peignent.

Notre-Dame des mers mortes, par Jacques d'Adelsward-Fersen. Il est bien gentil, ce monsieur ! C'est un monsieur de Venise. Son roman aussi, des glaces, de l'eau moirée, des airs de mandolines, des gondoles, de la musique et, au milieu des décors ziématiques, une petite princesse aveugle très touchante qui joue de l'orgue et laisse chanter son cœur un instant. La fin est bien dramatique, mais il s'agit d'un conte, plus poète que roman d'après la vie. Il y a de jolies pages sur Venise, morceaux faciles quand on a le doigté d'un poète doublé d'un musicien. A citer tout le chapitre : *Sous la nuit étoilée...* Je ne scandaliserai sans doute pas l'auteur en lui apprenant qu'il s'écoute un peu lui-même. Dans le monde, c'est un art... oui.

La Faute amoureuse, par Maxime Formont. Adultère mondain pour femmes de province. Les vraies belles madames parisiennes sont un peu moins naïves que cela. Et quand elles font épouser leur sœur ou leur fille à leur amant, c'est qu'elles n'aiment plus celui-ci et c'est généralement leur pire vengeance : leur indifférence ou leur oubli total. L'auteur se montre respectueux de choses qu'il profane. Il est à la fois

Digitized by Google

sage et dépravé. Il aura du succès auprès de ses lectrices.

Mirabal, par le comte A. de Saint-Aulaire. Un roman historique. Très noble effort de chevalerie moderne, mais on reprochera certainement à l'auteur de faire parler à ses héros une langue rien moins que moyen-âgeuse.

Fouchard, député, par Lucien Trotignon. Le retour de ce malheureux homme chez sa femme est poignant. Trahi par la fortune après avoir trahi la foi conjugale et quelque peu la foi politique, il est trop heureux de retrouver son couvert mis en bas bout de la table.

Chanteclair, par François Casale. Episode romanesque de la Révolution. La jeune fille sauve le héros, et après que tout le monde est plus ou moins mort sur l'échafaud ou à la guerre, ils s'unissent et vivent heureux, comme deux brins d'herbe sur les ruines. De jolis détails de mœurs au début.

La fille d'Aglaure, par Félix Depardieu. Un étrange mélange de philosophie politique et de passions mauvaises, des vulgarités de style dans une recherche au moins inutile de preuves morales. Et comme il arrive toujours, le personnage honnête tombe dans le panneau charnel sans se préoccuper beaucoup de ses anciennes théories sur la chasteté masculine. Il y a des projets de loi et des manifestes monarchistes. Cela finit par un mariage d'amour et de raison.

Ici je place, sous la rubrique solennelle,

RECONSTITUTIONS ANTIQUES

les romans suivants :

Tuccia la courtisane, par Maurice Buret.

Philédonis, par Paul Fraycourt. (Corinthe, Athènes, Lesbos !!! Les voyeurs en voiture.)

Aktis, par Jacques Langlois.

Ben-Hur, par Lewis-Wallace.

La Villa Jovis, par Kraszevski, tous aussi bien antiquement reconstitués les uns que les autres ; seulement je n'ai pas le temps d'en dire autre chose, parceque je désire que les statues n'encombrent pas les vivants, au moins chez moi. Le meilleur de ces livres est certainement *Tuccia*. Le plus libertin *Philédonis*, et le plus documenté, c'est-à-dire le plus lourd, ce doit être *Ben-Hur* qui est encore un chef-d'œuvre à côté de la *Villa Jovis*, histoire d'un Tibère... polonais. Quant à *Aktis*, c'est la vie même de Syracuse où l'on ne jure que par Dionysios... L'auteur assure qu'il ne fit que transcrire. Je le crois.

Digitized by Google

Réconciliés, par Thérèse Jadwija. Roman pour la jeunesse... au temps de Napoléon Ier.

Jouets du destin, par D. Longard de Longarde, roman pour la famille. Une histoire intéressante d'un malheureux, victime d'un duel et du combat, plus grave, contre la fortune. Mais son adversaire, un héros naïf, bien portant et trop heureux malgré ses remords, est un type beaucoup plus sympathique, peut-être plus vraiment sincère que lui, d'où l'habileté de l'écrivain.

Réédition du tome II des œuvres complètes de Léon Tolstoï : **La Jeunesse et la Matinée d'un seigneur.**

Les Gaîtés de la correctionnelle, par Jules Lévy. Je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi c'est triste. Ça paraît lourd comme des choses trop vraies, trop travesties.

La Fille naturelle, par Jacques Yvel. Je conseille aux auteurs de cette collection *orch... idée* de faire attention à ce qu'on barbouille dans leur texte. Je signale, pour prouver que je sais regarder si quelquefois je ne peux plus lire, le passage illustré où « Célestin, de ses doigts de vautour, saisit Mme Bornet à la nuque et... lui donne le fouet. » J'offre un pissenlit artificiel à qui m'expliquera ce dessin, voire même une orchidée nature.

L'ombre et le vent, par Blanche Rousseau. De jolis tableaux et de jolis portraits dans une teinte mélancolique, une sorte de buée qui est aussi bien un voile de perles qu'une brume de larmes. L'ombre et le vent se disputent les images encore dorées par le dernier soleil... puis les effacent peu à peu pour les rendre plus graves.

Femme de traître, par Jeanne France. Doux Jésus ! On dirait l'Affaire. Avec cette différence que tout le monde est innocent... excepté une femme qui n'a peut-être que l'air d'être coupable, dans le *germe empoisonné*.

Dernière folie, par Mme Ratazzi. Heureusement que ce sera, en effet, la dernière.

La banale histoire, par Léon Bocquet. Silhouettes de deux pauvres fous, fantoches pitoyables qui ont le relief décevant de deux créatures vivantes sur la lune, s'allongeant jusqu'à toucher l'irréel.

RACHILDE.

HISTOIRE

Souvenirs du général Mis d'Hautpoul, publiés par le Cte Fleury Plon, 7.50. — J.-B. Marcaggi : *La genèse de Napoléon*, Perrin et

Digitized by Google

Cie, 7.50. — Arthur Lévy : *Napoléon et la Paix*, Plon, 7.50. — Comte de Reiset : *Mes souvenirs, deuxième partie*, Plon, 7.50. — Maurice Boutry : *Intrigues et Missions du Cardinal de Tencin*, Emile Paul, 5 fr. — Georges Weill : *La France sous la monarchie constitutionnelle*, Société franç. d'Editions d'art. — Cte d'Haussonville et G. Hanotaux : *Souvenirs sur Mme de Maintenon*, Calmann Lévy, 7.50.

Souvenirs du général d'Hautpoul. — Ces souvenirs nous font pénétrer dans l'intérieur du Hradschin de Prague, au temps où Charles X et le duc d'Angoulême y tenaient leur cour morose de rois en exil. Ce titre royal, ils s'acharnaient à le garder, au détriment de leur jeune héritier le seul à qui l'avenir pouvait laisser quelque espérance. L'incurable défaut d'intelligence qui avait causé la chute de Charles X désespérait encore les derniers fidèles, qui voyaient avec raison, dans le jeune duc de Bordeaux, le seul représentant possible de la légitimité. Désigné d'une part par la double abdication de son grand-père et de son oncle, il était, au demeurant, assez jeune pour qu'une éducation salutaire le rendît différent de ceux-ci. Ce double espoir devait être vain. Avec une singulière persistance dans l'aveuglement, égarés au reste par de fâcheuses influences, les deux vieux princes refusaient à l'enfant le titre royal qu'en droit monarchique il devait être seul à porter. Ils prétendaient révoquer en doute la validité de leurs abdications et rendaient ainsi obscure et inextricable une situation qui, claire et nette, aurait été déjà bien précaire. Quant à l'éducation du prince, elle fut conduite à l'encontre de tout ce que pouvaient souhaiter les légitimistes doués de quelque clairvoyance.

C'est en vue de cette éducation que le général d'Hautpoul fut mandé à Prague. Sorti de l'école polytechnique en 1802, il avait fait sa carrière dans l'artillerie et, sous la Restauration, avait dirigé diverses écoles militaires. Il refusa de servir le gouvernement de Juillet et jouissait de quelque autorité dans le monde légitimiste. Il s'agissait pour lui de remplacer le baron de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux, qui se retirait pour des raisons mal élucidées. Mais l'indécision et l'incohérence, effet d'intrigues opposées, se manifestent dès les premiers moments où on fit appel à son zèle. Il n'avait accepté qu'avec hésitation et il n'était pas au bout de son voyage qu'il s'en repentait déjà.

Il est arrêté quinze jours à Francfort pour des questions de passeport et comprend que la cour de Prague n'est pas étrangère à ce retard. Quand il arrive, il trouve le baron de Damas

encore en fonctions,et on lui propose de servir sous lui au lieu de le remplacer. Il est sur le point de repartir, et il ne se décide à rester qu'en apprenant le départ du baron de Damas, mais il ne se fait pas d'illusion sur les difficultés qui l'attendent.

Le marquis d'Hautpoul n'était assurément pas un révolutionnaire.Mais enfin il se rendait compte qu'un roi de France, après tant de révolutions, n'aurait quelques chances de remonter sur le trône et de s'y maintenir qu'autant qu'il ne serait pas résolument hostile à toutes les idées modernes. Pour essayer de ramener les Français au principe de légitimité, il convenait donc de ne pas élever celui qui le représentait dans les idées les plus étroites et les plus antilibérales. Le général développa ses opinions dans un plan d'éducation qui le précéda en Bohême.

Dès que ce plan fut connu, le futur gouverneur devint suspect au duc de Blacas et au cardinal de Latil, qui professaient des idées tout opposées et avaient d'ailleurs un empire absolu sur le vieux roi et sur son fils.

Chateaubriand donne, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un crayon saisissant de tous ces fantoches. Il avait passé à Prague peu de mois avant que M. d'Hautpoul n'y arrivât. Les nombreux détails fournis par ce dernier montrent combien de grand écrivain avait vu juste. On avait été jusqu'à inspirer au jeune prince, qu'on maintenait dans le sentiment le plus enfantin, une telle terreur de son nouveau gouverneur qu'il eut une crise d'épouvante et de sanglots, à la première nuit que celui-ci passa dans son appartement. Le général apprit plus tard que l'enfant avait demandé à son serviteur des armes pour se défendre. M. d'Hautpoul dissipa ces terreurs et parvint à inspirer à son élève quelque affection et quelque confiance. Il n'en devint que plus suspect à la coterie hostile. Il est sévère pour le duc de Blacas : après avoir rappelé l'étonnante fortune que la Restauration valut à ce petit gentilhomme du midi, il donne à entendre qu'il tenait beaucoup plus à rester le ministre tout-puissant d'une cour *in partibus* qu'à voir rentrer les princes en France. Et il est difficile d'expliquer autrement toutes les mesures prises par lui. Un grand nombre de représentants du parti royaliste s'étaient mis en route pour venir saluer le prince lors de sa majorité fictive. Ce voyage était long, coûteux, et rendu difficile par les entraves de toute sorte qu'y mettaient les polices des deux pays. Ces pèlerins fidèles furent accueillis de la façon la plus outra-

Digitized by Google

geante, traités comme des importuns et des intrigants, et presque tous durent repartir sans avoir vu le prince. Le général d'Hautpoul, indigné, s'en expliqua avec M. de Blacas. Celui-ci lui répondit : « Il faut à la France une restauration imposée... Si vous connaissez la France vous devez savoir que c'est une nation pervertie, incapable d'aucun sentiment généreux, et qui a besoin d'une forte leçon ; or, ce n'est qu'avec le concours de l'Europe que nous pourrons la lui donner, et rétablir la légitimité sur des bases solides. »

M. d'Hautpoul protesta vivement contre ces idées. Il n'était pas besoin de ces protestations pour que le duc de Blacas vît en lui un adversaire. Il avait remplacé les jésuites qui avaient été chargés un instant de l'éducation du prince. Quelque dédain qu'on eût de l'opinion publique, on avait été forcé de comprendre combien la présence de ces religieux auprès du duc de Bordeaux ferait de tort à sa cause. « Ce serait bien impopulaire ! » disait déjà à Chateaubriand la sœur même d'Henri, cette charmante Mademoiselle qui avait été l'élève de Michelet. Mais les Révérends Pères n'étaient partis que de leur personne, leur esprit était resté. Le gouverneur était surveillé et combattu en dessous par les professeurs mêmes placés sous sa direction. Parmi ceux-ci était M. Cauchy, mathématicien illustre, dont le caractère, à en croire d'Hautpoul, ne valait pas le mérite scientifique. Dès son arrivée, le gouverneur dut, contre son gré et sans raison valable, congédier un ancien officier, fort dévoué au prince et attaché à sa personne avec le titre peu séant de valet de chambre. M. d'Hautpoul, qui avait demandé son maintien à plusieurs reprises comprit trop tard qu'il avait eu tort de ne pas l'exiger et de ne pas en faire une question personnelle. Peu de mois après, ne pouvant obtenir satisfaction d'un manquement formel de ses subordonnés, il devait donner sa démission. La duchesse de Gontaut, gouvernante de Mademoiselle, qui seule à Hradschin partageait à peu près les idées du général, dut se retirer de même peu après.

Il est vraisemblable qu'en quittant Prague l'ancien gouverneur n'emporta guère d'illusions sur les chances de régner que conservait son élève temporaire. L'éducation du prince était conduite de façon à éteindre en son intelligence toute initiative et toute activité personnelles : on se défiait à ce point de tout ce qui les pouvait éveiller que d'Hautpoul s'aperçut que l'instruction avait été faite d'une façon exclusivement orale ; jamais le prince n'ouvrait un livre. On lui enseignait

Digitized by Google

qu'un roi ne doit jamais compromettre sa personne, qu'il avait des ministres et des généraux pour agir en son nom et exécuter ses volontés. De tels principes peuvent être grandement utiles aux entours d'un roi sur le trône, il est peu vraisemblable qu'ils aident jamais un prétendant à y remonter. On apprenait à Henri de Bourbon le maniement des armes et l'école du soldat, mais il était rigoureusement tenu dans l'ignorance de l'histoire contemporaine. On usait de la plus grande indulgence envers toutes ses paresses intellectuelles, mais son grand-père et son oncle le tançaient impitoyablement pour la moindre maladresse au manège, où les maîtres d'équitation, MM. O'Hegerty, exigeaient de lui des exercices au-dessus de son âge. Enfin, on ne lui inculquait, avec le mépris de sa mère, qu'indifférence pour tous les fidèles dévoués qui se sacrifiaient à sa cause.

La Genèse de Napoléon. — Les trois volumes de M. Chuquet n'ont pas empêché M. Marcagi d'écrire ce nouvel ouvrage sur la formation intellectuelle et morale de Napoléon. La situation de l'auteur, conservateur de la bibliothèque d'Ajaccio, lui a permis d'ajouter quelques documents nouveaux à ce qu'on peut appeler l'histoire corse de Bonaparte. Il montre la part que le tempérament insulaire eut dans le développement de son caractère. Les renseignements sur la famille Bonaparte, ses biens, sa situation dans le pays, sont complétés jusqu'au plus minutieux détail. Aussi bien la part que Napoléon prit dans les luttes révolutionnaires de la Corse, qui n'étaient que des querelles d'individus et de partis locaux. L'auteur insiste sur l'étendue des lectures faites durant les premières années de garnison, par l'officier à peine sorti des écoles. Cette éducation théorique se complète vite par l'éducation pratique, la connaissance des hommes et des réalités humaines, dans l'âpre concurrence des luttes corses. Bonaparte s'y trempa pour la grande aventure française et européenne.

Napoléon et la Paix. — Si cette aventure ne fut qu'une longue série de guerres, la faute, s'il faut en croire M. Arthur Lévy, n'en est pas à Napoléon. Il est difficile de prendre avec plus de décision le contre-pied de l'opinion acquise. Napoléon, durant tout le temps de sa puissance, fut un pacifique méconnu. Il inclina toujours vers les solutions amiables et poussa souvent jusqu'à la longanimité la patience vis-à-vis des provocations étrangères. M. Lévy soutient le paradoxe avec talent, trop de talent peut-être. Dans tout paradoxe, d'ailleurs, il y

Digitized by Google

a une part de vérité ; la vérité de celui-ci, c'est que les divers gouvernements de l'Europe étaient fort enclins à faire la guerre. Ils étaient toujours sur le qui-vive, peu sûrs dans leurs traités et leurs alliances. Mais M. Lévy nous persuadera difficilement, malgré l'usage ingénieux qu'il fait des textes et des faits, que, vis-à-vis d'un Napoléon, cette méfiance continuelle n'était pas justifiée. L'auteur a étudié en particulier la rupture de la paix d'Amiens, et les événements qui ont amené la guerre de 1806 avec la Prusse. Dans le premier cas, sa partialité pour l'empereur se manifeste trop clairement. Il y eut dans cette funeste aventure diplomatique des torts du côté des deux gouvernements : ceux de l'Angleterre sont amplifiés au delà de toute mesure, ceux de Napoléon palliés ou passés sous silence. L'Angleterre avait le tort de garder Malte contrairement aux stipulations des traités; mais elle pouvait répondre que cette occupation temporaire était un gage qu'il était prudent de garder, en présence des manifestes hostiles et provocants du premier consul, comme la lettre de Talleyrand à Otto du 23 octobre 1802, la déclaration aux Suisses du 29 janvier 1803, la publication du rapport de Sébastiani du 30 janvier, la note du *Moniteur* du 20 février, et enfin la fameuse sortie à lord Whitworth le 13 mars. Ce n'est qu'après avoir fait entendre en toutes ces occasions et bien d'autres fois les paroles les plus menaçantes et les plus outrageuses pour l'Angleterre, que le premier consul, voyant ces tentatives d'intimidation échouer, revint, trop tard, à une attitude plus conciliante.

Quant à la Prusse, les intentions bienveillantes de Napoléon à son égard paraissent avoir été plus réelles. Ce pays, qui avait été un des premiers à désarmer vis-à-vis de la république et qui, depuis 1795, observait fidèlement la neutralité, subit trop, à ce moment, l'influence de divers *trublions* qui l'entraînèrent à de notables désastres.

M. Lévy manifeste dans son introduction l'espoir que son livre contribuera à rectifier la légende trop accréditée qui fait de la France la perturbatrice constante de la paix européenne. Si cette légende a pu trouver créance, c'est uniquement aux Bonapartes qu'on le doit. Leur présence sur le trône coïncide toujours avec des guerres européennes constamment répétées. Et sitôt qu'elle en est délivrée la France, sous la Restauration ou sous la monarchie de Juillet comme sous la république, observe une politique résolument pacifique. Les criailleries de quelques agités ou agitateurs ne peuvent tromper en

Europe que les gens peu avertis : si les gouvernements feignent d'en concevoir de l'inquiétude, c'est une politique où il entre plus de parti pris que de sincérité.

Mes souvenirs. Tome II. — Nous avons mentionné, lors de son apparition, le premier volume de ces souvenirs. Ceux-ci ne sont pas moins attrayants. Le Comte de Reiset était premier secrétaire d'ambassade en Russie pendant les mois qui précédèrent la guerre de Crimée.

Intrigues et missions du Cardinal de Tencin. — Peu de personnages jouissent d'une plus fâcheuse réputation que le cardinal de Tencin; les contemporains l'habillent à l'envi : Saint-Simon, d'Argenson, Barbier, Bernis, Duclos, Hérault lui accordent le génie de l'intrigue et l'absence complète de scrupules. Il avait débuté sous les auspices de Dubois et avait une sœur qui aurait suffi à rendre le nom célèbre. On verra dans l'intéressant ouvrage de M. Boutry le travail auquel Tencin se livra, pour l'Etat et pour soi-même, à la cour de Rome. Il y séjourna trois fois : la première comme conclaviste du cardinal de Rohan lors de l'élection d'Innocent XIII, auquel on arracha le chapeau pour Dubois. Devenu chargé d'affaires, Tencin obtint l'archevêché d'Embrun, siège qu'il parvint à rendre fameux par le concile qu'il y convoqua et où il fit condamner le vieux et vénérable Soanen.

Cette férocité orthodoxe lui valut le chapeau; il retourna à Rome, où il suscita maint ennui à l'ambassadeur, duc de Saint-Aignan. Il contribua à l'élection de Benoît XIV, Lambertini, celle que le président de Brosses raconte avec tant de verve (*se volete un buon coglione pigliatemi*). De Brosses insiste sur la haute opinion qu'à Rome on avait de Tencin et de sa capacité, opinion, dit-il, au moins égale à tout ce qu'il en peut avoir. Ce dernier succès valut à Tencin l'archevêché de Lyon, où il se retira et passa ses dernières années hors des intrigues et plus dignement qu'il n'avait vécu jusque-là.

La France sous la Monarchie constitutionnelle. — C'est moins une histoire politique qu'un tableau des mœurs et de la vie intellectuelle, artistique, industrielle et économique de la France, de 1815 à 1848. Nombre de portraits et de reproductions de dessins contemporains s'y voient avec intérêt.

Souvenirs sur Mme de Maintenon. — Quand bien même les souvenirs de Mlle d'Aumale, la dernière secrétaire de la « vieille ordure », pour parler le langage de Madame, duchesse d'Orléans, paraîtraient n'offrir qu'un intérêt secon-

Digitized by Google

daire, quand même on ne penserait pas que « le moment est bon pour parler de Mme de Maintenon » comme disait Sainte-Beuve, au jour sans doute où paraissait une œuvre nouvelle de poète ou d'écrivain, on apprendra avec édification le jugement de MM. d'Haussonville et Hanotaux sur Michelet : « Naturellement, Michelet a adopté le jugement de Saint-Simon les yeux fermés, en le salissant avec son imagination impure. » Pour présenter comme un vieux polisson le plus grand historien du XIXe siècle, il ne fallait pas moins de deux académiciens et d'un ancien ministre.

MARCEL COLLIÈRE.

PHILOSOPHIE

La Philosophie de Fichte et ses rapports avec la conscience contemporaine, par Xavier Léon ; in-8°, 524 p. Alcan. — *Bibliothèque du Congrès international de philosophie*, tome IV, histoire de la philosophie ; in-8°, 528 p. Armand Colin. — *Cousin, Jouffroy, Damiron*, Souvenirs, par Paul Dubois, publiés avec une introduction par Adolphe Lair ; in-16, 224 p. Perrin.

La philosophie de Fichte est-elle, au début du XXe siècle, plus qu'une curiosité historique ; doit-elle encore jouer un rôle dans les disputes d'école et occuper une place dans les préoccupations des maîtres qui enseignent la philosophie d'hier, qui méditent celle d'aujourd'hui et qui préparent celle de demain ? La question a paru à l'Institut assez importante pour être mise au concours en 1900, et, cette même année, le prix Saintour a été décerné à M. Xavier Léon, auteur d'un mémoire considérable sur le sujet indiqué. C'est ce travail, augmenté et remanié dans ses conclusions, qui vient de paraître. Travail doublement utile : d'abord comme vulgarisation, en faisant connaître en France une doctrine obscure, qui n'y avait guère pénétré et qu'on jugeait de très loin, sur la foi de quelques adeptes ; ensuite comme controverse, en agitant à nouveau le problème des rapports de la connaissance théorique et de l'action, que l'on retrouve sous les diverses orientations de la pensée contemporaine.

Au point de vue historique, Fichte présente un intérêt incontestable. On sait le rôle qu'il a joué dans la formation de la conscience politique de l'Allemagne. Cependant son influence, si forte jadis, a aujourd'hui dans son pays même presque disparu. Voici quarante ans qu'on oublie de plus en plus Fichte, Schelling et Hegel. En 1860, Zeller, le célèbre historien de la philosophie ancienne, proposait aux étudiants

Digitized by Google

la devise : *Rückgang auf Kant*, retour à Kant. Il estimait qu'avec Fichte la tendance critique avait dévié, et que l'idéalisme des successeurs de Kant était la négation des principes qui avaient inspiré le réformateur de Kœnigsberg. A la suite de Zeller il s'était formé un parti de néo-kantiens, qui répudiait toute attache avec les aventureuses et gigantesques spéculations dont Fichte était l'initiateur. Cette école règne encore en Allemagne, à côté d'un positivisme d'importation qui répond aux aspirations économiques et industrielles de la majorité de la nation ; mais elle a de plus en plus à se défendre contre le prestige de Schopenhauer et de Nietzsche, qui va grandissant dans les classes intellectuelles.

La thèse soutenue avec beaucoup de science et de talent par M. Xavier Léon est directement opposée à l'opinion de Zeller. La dualité de la philosophie de Fichte (que Schelling avait signalée le premier), la contradiction entre la dialectique de ses débuts et la religiosité mystique de ses dernières affirmations seraient des apparences mal fondées. La pensée de Fichte est une ; elle s'est développée toujours dans le même sens; de plus elle est la conséquence légitime et même le seul achèvement possible de l'idéalisme moderne, de l'idéalisme comme, après Kant, il a fallu, bon gré mal gré, le concevoir. La documentation sur laquelle s'appuie l'auteur est si complète, et il a si bien réussi à repenser sous une forme parfaitement unifiée les grandes idées dont il s'est fait le défenseur qu'il est difficile de ne pas lui donner raison. Malgré l'autorité de M. Boutroux, qui, en proposant le mémoire de M. Léon aux suffrages de l'Académie, faisait toutes ses réserves et déclarait que « le système de Fichte n'est que l'une des manières dont peut être achevé le Kantisme, s'il doit être achevé », nous ne sommes pas loin de croire, avec l'auteur, que les questions ouvertes par la critique ont reçu de Fichte la réponse la plus satisfaisante qu'il soit possible de leur donner actuellement, en conformité avec les exigences de la raison théorique et les nécessités pratiques.

Un point du reste demeure acquis, c'est que la philosophie de Fichte n'a pas vieilli, comme on le supposerait, et qu'elle est plus près de nous que des doctrines plus récentes, plus tapageuses et dont la grossière simplicité est le principal attrait et le meilleur titre de réclame auprès du vulgaire. Aujourd'hui plus que jamais, après que l'enthousiasme de la réaction positiviste est tombé, qu'il ne nous reste plus, pour nourrir nos besoins de vérité intégrale et remplacer les

Digitized by Google

dogmes directeurs d'autrefois, que des rêveries sociologiques affublées de l'appareil scientifique, une doctrine telle que celle-ci est digne de toute notre attention, et nous ne pourrions que gagner, nous autres Français, à méditer comme si elles venaient d'être prononcées les immortelles paroles qui la résument : *frei sein ist nichts, frei werden ist der Himmel.*

§

La collection des travaux du Congrès de philosophie de 1900 se termine avec un volume relatif à l'histoire de la philosophie. Recueil aussi intéressant que les tomes précédents, que nous avons signalés également lors de leur apparition.

Dans l'impossibilité d'analyser les mémoires qui le composent, bornons-nous à citer les plus saillants; ce sont ceux de MM. Gourd, professeur à l'Université de Genève (du progrès dans l'histoire de la philosophie); René Berthelot (l'idée de physique mathématique chez les philosophes grecs entre Pythagore et Platon); L. Couturat (sur l'évolution historique du système de Platon); G. Lyon (la logique inductive dans l'Ecole épicurienne) ; Delacroix (David Hume et la philosophie critique) ; V. Delbos (sur la notion de l'expérience dans la philosophie de Kant) ; G. Belot (l'idée et la méthode de la philosophie scientifique chez Aug. Comte); Landormy (la mémoire corporelle et la mémoire intellectuelle dans la philosophie de Descartes); Vaihinger (la philosophie de Nietzsche). Ces travaux ont démontré au congrès, s'il en était besoin, l'importance indéniable de l'histoire de la philosophie; ils ont permis notamment de mesurer les progrès qu'elle a accomplis en France depuis l'école éclectique, dont elle était déjà le principe générateur, mais qui avait le tort de voir en elle un moyen plutôt qu'une science et une fin pour elle-même.

§

L'école éclectique, les Souvenirs de Paul Dubois, publiés avec une introduction par M. Ad. Lair, nous y ramènent, en nous entretenant de ses trois protagonistes, Cousin, Jouffroy, Damiron. Cousin en a été le métaphysicien, Jouffroy, le psychologue, Damiron, le moraliste et l'historien. Dubois les a connus tous les trois. Il a eu le premier pour maître, les deux autres pour camarades et pour amis. Les portraits qu'il trace, son tableau de la vie universitaire sous la Restauration et la monarchie de Juillet, ses anecdotes sur les trois philosophes sont empreints de naturel, de vérité et d'impartialité. Il

Digitized by Google

ne se pique pas de philosophie, mais il a su observer et comprendre les hommes de cette philosophie spiritualiste qui a eu pendant un demi-siècle une si curieuse fortune. A quelles causes a-t-elle dû sa longue influence ? Au milieu d'abord, l'Université napoléonienne; à l'autorité d'affirmation de Cousin ensuite, plus autoritaire que penseur, et plus politique que métaphysicien Sa doctrine, misérable comme inspiratrice de problèmes, était suffisante comme discipline ; c'était tout ce qu'il fallait pour assurer l'ordre; une machine organisée pour encadrer et guider les intelligences incertaines et inquiètes, tout comme l'Université de France était un régiment. A celle-ci il fallait une philosophie directrice ; le spiritualisme cousinien lui convenait ; modéré et concordataire, selon les vœux mêmes du créateur de l'Université, il a vécu presque autant qu'elle. La philosophie officielle une fois discréditée, l'institution scolaire de Bonaparte n'était plus qu'un corps sans cerveau; elle a continué encore à vivre par la vertu de la routine. Maintenant, heureusement, ce ne sont plus que des souvenirs.

Souvenirs qu'il est bon de repasser cependant, ne serait-ce que pour goûter le prix de la liberté et jouir du grand air que nous respirons aujourd'hui, si nous le comparons à l'atmosphère de cave où se sont étiolées des générations qui auraient pu donner, soumises au régime de la lumière, ce que nous attendons de leurs descendantes.

A côté de Cousin, la figure de Jouffroy fait contraste. Par tempérament et par réflexion, il se cantonnait dans la psychologie, et sa modestie était aussi philosophique que l'orgueil de Cousin l'était peu. Jouffroy est le personnage sympathique du trio. Taine, pourtant peu indulgent pour le spiritualisme, change de ton quand il parle de lui dans sa satire des *Philosophes français au XIX[e] siècle ;* il respecte la sincérité de son effort de sincérité, et il est touché visiblement par le spectacle de ses déchirements intérieurs. On éprouve la même impression à la lecture des souvenirs de P. Dubois, psychologue pratique, non moins pénétrant que l'ami auquel il avait voué un véritable culte. De toute la phalange éclectique, Jouffroy ressort comme le caractère le plus personnel et le plus intéressant. Martyr de l'incertitude engendrée par l'analyse, il a profondément souffert du conflit entre son instinct religieux et sa foi philosophique, mais en gardant toujours la décence de la raison, et sans tomber, comme Pascal, dans les extravagances du mysticisme.

LOUIS WEBER.

Digitized by Google

SCIENCE SOCIALE

Flour de Saint-Genis : *La propriété rurale en France* (A. Colin). — Léon Bourgeois : *Solidarité*, 3ᵉ édition, suivie de plusieurs appendices (A. Colin). — Georges Goyau : *L'Idée de patrie et l'humanitarisme*, essai d'histoire française, 1866-1901 (Perrin). — Léon Pointet : *Causes et origines. D'où nous venons*, essais suivis d'une étude sur la décadence des peuples (Fontemoing).

Il est doux, quand la littérature électorale boursoufle sur tous les murs, de lire un bon livre tissé de faits, de chiffres et d'idées. Ce fut mon cas, l'autre mois, et j'en sais un gré infini à M. Flour de Saint-Genis, l'auteur de **la Propriété rurale en France.** Pour achever de me discréditer, j'avoue de plus que le livre fut couronné par l'Académie des sciences morales et politiques en 1901. Cette vénérable personne avait mis au concours un sujet spécieux : De la situation présente et de l'avenir de la grande, de la moyenne et de la petite propriété en France, et l'idée nous a valu un livre tout à fait remarquable, à la fois simple et paradoxal comme la réalité, et, comme elle, à la fois attristant et réconfortant. La morale qu'on en pourrait tirer est que la nature, même hargneuse, est bonne, et que l'homme, même bien intentionné, est malfaisant. Non, la terre ne trahit pas ses amants ; il n'y a pas de crise agricole, mais des crises agricoles, ce qui n'est certes pas la même chose ; et les agriculteurs les surmonteraient toujours si de non-agriculteurs nommés hommes d'Etat ne s'empressaient pas à les y aider. En a-t-on versé de l'encre sur la péréquation de l'impôt foncier, la revision du cadastre, l'organisation du crédit agricole, le progrès du morcellement? Heureux chats, que de bouillie ! La vérité c'est qu'il importe peu qu'il y ait plus ou moins de grands, de moyens, ou de petits propriétaires dans un pays, mais qu'il importe énormément que tous soient de vrais propriétaires, donc ne soient pas de simples créanciers à hypothèques, et les propriétaires non résidants et non dirigeants ne sont guère autre chose. Je m'étonne un peu que M. Flour de Saint-Genis n'ait pas bousculé, à l'occasion, cet agaçant *latifundia perdidere Italiam* dont tant de sots ont abusé ; la dimension des propriétés est insignifiante en comparaison de la nature de l'exploitation et de l'esprit de la culture. En France, ce qu'il faudrait surtout, ce serait que les moyens propriétaires, ceux qui ont de 6 à 50 hectares, et la couche basse des grands, ceux qui ont de 50 à 100 hectares, résidassent; c'est à peine si un sur quatre fait valoir; le jour où ils comprendront qu'en exploitant eux-

Digitized by Google

mêmes ils auront chance de bénéficier d'une bonne part de l'écart que présentent aujourd'hui le produit brut de la France agricole, 12 à 13 milliards, et le revenu net, environ 1 milliard, et qu'ils feront très bien de diriger leurs enfants vers les écoles d'agriculture et l'exploitation pratique, au lieu d'en faire des fonctionnaires et des bureaucrates urbains, ce jour-là l'agriculture sera sauvée, et autre chose aussi par surcroît. — Ce qui importe encore, c'est qu'il soit facile de devenir propriétaire et difficile de cesser de l'être; or, c'est précisément l'inverse qui a lieu aujourd'hui. Pour devenir propriétaire, il faut payer des droits énormes, d'autant plus énormes que l'acquisition est plus humble, 15 fr., par exemple, pour un lopin de terre de 20 fr. Pour être sûr d'être bien propriétaire définitif, c'est à-dire pour accomplir la procédure de la double purge des hypothèques, on devra dépenser de 3 à 400 fr., somme ridiculement exagérée pour les petites parcelles. Par contre il est très facile de cesser d'être propriétaire; dès qu'on a quelque terrain naît la tentation de l'hypothéquer, pour des dépenses de pur luxe si on réside à la ville; pour arrondir son fonds, si on est terrien; dans l'un et l'autre cas, pour payer des soultes de partage, si on a eu des cohéritiers; cette dernière charge seule représente pour le pays un capital de 230 millions environ par an. Ici les efforts qu'on a faits pour faciliter le crédit agricole se sont retournés contre l'agriculteur. Le Crédit foncier lui-même, organisé d'ailleurs sur un pied de spéculation, avec des émissions d'obligations et des valeurs à lots, ne sert en rien à la culture; il la ruine plutôt car il prête à 4 o/o et le propriétaire qui ne retire de sa terre que 2 1/2 ou 3 o/o est obligé au bout de 5 ou 6 ans de vendre son fonds; la plupart des prêts à long terme consentis par le Crédit foncier ne dépassent pas ce court laps. Le fait que le chiffre des emprunts sur la terre dépasse 2 milliards par an montre le danger; et en effet, chaque année, il y a environ 500.000 petits propriétaires qui sont obligés de vendre leur parcelle; or, en dépit de certains économistes, c'est un mal, car ceux qui les remplacent sont ou bien de pauvres gens voués au même avenir, ou bien des acheteurs du dehors qui ne cultiveront pas eux-mêmes, d'où déchet social. — Ce qui importe enfin, c'est que la propriété ne soit pas écrasée par les charges de toutes sortes. M. Flour de Saint-Genis a fait le compte de ces charges; il les évalue, au total, à 1 milliard et 200 millions, à prélever sur un revenu agricole de 2 milliards à 2 milliards 1/2; la proportion est incroyable. Ce qui est plus

inattendu encore, c'est que, dans ces charges, ce ne sont pas les impôts qui sont les plus gênants; au bout d'une génération, les impôts nouveaux sont incorporés au sol et ne sont plus ressentis; ce sont les taxes indirectes de mutation et autres qui gênent les acquisitions et détruisent le crédit personnel, et ce sont les honoraires des hommes d'affaires et les abus de procédure; les frais judiciaires absorbent 50 o/o et pour les petites ventes 100 o/o du prix de la terre ; il est triste d'avoir à reconnaître que l'agriculture souffre plus de la cupidité privée que de l'avidité publique.

Heureusement, M. Flour de Saint-Genis joint à l'exposé du mal l'indication des remèdes; quelques-uns sont si simples qu'on est stupéfait de ne pas les voir adoptés sur-le-champ par nos seigneurs. Pour obtenir l'insaisissabilité du patrimoine rural, il suffirait de le placer sous le régime dotal, ce qui évite de recourir à ces termes effrayants de *homestead* et de *bauerhof*, « grands mots que plus d'un croît des termes de chimie ». Pour faire bénéficier le propriétaire rural de la purge des hypothèques, il suffirait d'étendre à tous la procédure simplifiée qui est le privilège du Crédit foncier. Pour réformer le cadastre, il suffirait de laisser se créer de lui-même le grand-livre de la propriété foncière, en permettant aux syndicats agricoles de procéder aux bornages généraux quand ils le veulent. Pour rendre supportables les droits de mutation, il suffirait de les transformer en taxe d'abonnement, comme il a été fait pour les valeurs mobilières et les biens de mainmorte. Pour couper court aux extorsions des 30.000 agents d'affaires et 25.000 officiers ministériels, il suffirait de dire que l'agriculteur est juridiquement un commerçant, comme il l'est bien en réalité, ce qui lui permettrait d'agir sans intermédiaire obligatoire, d'user de la procédure commerciale et de trouver le crédit professionnel dont il a besoin. Pour faciliter ce crédit, il suffirait de ne pas gêner les sociétés locales de crédit agricole mutuel qui reposent sur l'idée du crédit personnel substitué au crédit réel; ni l'hypothèque ni le warrant ne valent la signature pour le vrai crédit. Pour favoriser l'échange des parcelles, supprimer les enclaves, arrondir les ténements, il suffit de laisser les syndicats agricoles de remembrement pousser aux bornages contradictoires à valeur juridique. Et tout cela est facile, très facile. Quant aux réformes plus difficultueuses, plans généraux de l'assurance obligatoire agricole, de l'amortissement de la dette agraire de 20 milliards, de la suppression du monopole de fait résultant des tarifs de

Compagnies de chemins de fer, du rachat en bloc des offices ministériels, de la liberté testamentaire, et la plus difficile de toutes, de l'adoucissement des impôts, eh bien on attendra un peu ; ce serait beaucoup si on avait ce qu'il serait si facile d'avoir.

Je me suis étendu sur ce sujet parce qu'on n'a pas souvent au *Mercure* l'occasion de causer d'agriculture, et qu'il est bon de réagir contre l'artificiel de notre vie gendelettreuse, et je ne pouvais trouver une meilleure occasion. Mais j'ai assez dit de bien du livre de M. Flour de Saint-Genis pour ne pas déplorer que l'auteur n'y ait pas joint une table très détaillée, analytique et alphabétique. La valeur effective du livre y aurait gagné 100 o/o, autant que les notaires quand ils « aident » les pauvres gens.

§

Avec la **Solidarité** (3e édition augmentée de plusieurs appendices) de M. Léon Bourgeois, nous revenons à la bouillie pour les chats. Jadis, l'argument des Maîtres avait de la crânerie : *quia ego nominor leo!* Mais c'était au temps où les bêtes parlaient. Aujourd'hui, que les intellectuels les ont remplacées, le chemin de velours est préféré pour les bons guillotinés par persuasion. C'est au nom du progrès, de la justice, du droit, qu'on nous invite à passer chez le gendarme et chez le percepteur : ces petites formalités-là sont, paraît-il, la conséquence « inéluctable » de cette Solidarité que M. Léon Bourgeois promulgue entre tous les hommes et qu'il assure fille du quasi-contrat social ; ce qui permet à notre quasi-Jean-Jacques d'enfiler avec un quasi-talent force considérations destinées à restreindre la longueur de notre corde et l'abondance de notre pacage. Et ce petit jeu d'esprit n'a en vérité aucune importance, si ce n'est de mettre bien en lumière la médiocrité homogène de nos plus réputés hommes d'Etat. Cette découverte du quasi-contrat social fit jadis pousser à certains des cris d'enthousiasme ; et je comprends, assurément, que M. Andler admire M. Bourgeois ; à eux deux ils font la paire, paire brillante. Il est vrai que M. Bourgeois, à son tour, admire M. Izoulet ; à eux trois ils font un terne.

§

Tout en lisant **l'Idée de la Patrie et l'humanitarisme** de M. G. Goyau, cette idée vous obsède que nos plus convaincus humanitaires d'aujourd'hui auraient été, en 1793, de trucu-

Digitized by Google

lents patriotes avec qui Pitt et Cobourg n'auraient eu qu'à bien se tenir, et ceci vous induit en un souriant scepticisme. Suivant les époques, on joue de l'une ou de l'autre guitare, voilà tout. Mais le plus amusant à noter, c'est que plus on prône l'internationalisme et plus on s'organise en petite nation close, à moins, ce qui est pis, qu'on ne soit déjà organisé ainsi par Dame Nature elle-même ; et que, par contre, plus on est chauvin, et mieux on travaille au cosmopolitisme ; le concert européen n'est jamais meilleur que quand les cuivres sont très cuivres et les bois très bois. Semblablement, les guerres ne sont jamais devenues plus rares que depuis que tout le monde est soldat ; le jour où l'on voudra faire crépiter les frontières, on n'aura qu'à fermer les casernes. Dieu nous garde des armées de volontaires ! « Les intellectuels sac au dos ! » c'est la grande sauvegarde de la Paix. Et le déroulédisme n'a été vraiment paralysé que du jour où l'engagement décennal n'a plus libéré du service nos hérauts d'esprit public. Si les champions de la Paix perpétuelle continuent à sévir quand même, c'est sans doute que le prix Nobel est maintenant au bout ; ces bons chevaliers-rasants ont chargé leur écu de la barre de roublardise. Mais que d'autres idées encore suggérerait le livre dont je parle, « essai d'histoire française, 1866-1901 », si nombreuses qu'à vrai dire un volume entier ne serait pas de trop ! A l'historien qui, plus tard, écrira la Seconde conquête jacobine, l'ouvrage de M. Goyau sera indispensable, on n'en peut faire plus sérieux éloge.

§

D'où nous venons ? Il faut savoir grand gré à M. Léon Pointet de nous l'expliquer. Mais combien notre gratitude aurait été plus vive s'il nous avait révélé : Où nous allons ! Une étude complémentaire *Sur la décadence des Peuples* ambitionne de répondre, semble-t-il, à la question. Pour n'être pas très neuves, ni de fond ni de forme, les idées de l'auteur n'en sont pas moins consolantes. « Une République, nous assure-t-il, ne saurait vivre sans esprit de sacrifice. » Oui, oui ; nous en avons même connu qui allaient jusqu'à l'esprit d'hécatombe. Du moins le dernier mot de ce gros livre, qui résume tout le cosmos depuis les premières causes, est-il profondément vrai pour l'homme. Bienfaisant, être bienfaisant !

HENRI MAZEL.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon. — L'exposition Morgan.

La section d'architecture, fait assez rare, s'est trouvé constituer cette année une des parties les plus intéressantes du *Salon des Artistes français*. Reléguée, comme toujours, en des passages et des salles de rez-de-chaussée où l'on ne s'aventure que pour trouver quasiment la solitude, cette exposition fut surtout remarquable par l'abondance des envois relatifs à l'art ancien et le grand nombre des études de détail, — de préférence aux projets de phares et d'écoles qui l'encombrent d'ordinaire et aux grandes machines de restitutions dont les monuments antiques font les frais et sur lesquelles se croient obligés de peiner les jeunes hommes qui aspirent à la médaille d'honneur. Il semble qu'il y ait plutôt là une tendance heureuse et il suffira de donner une mention rapide aux dernières nouveautés de nos constructeurs, — vingt projets indigents d'une église pour la ville de Flers — après quoi il n'y a vraiment à signaler que l'église de MM. Bertaud et Dupuis, aux lignes harmonieuses et simples dans la tradition de notre architecture nationale, et une curieuse horreur de M. Saint-Père, *Raccordement du Pont-Neuf et du Pont de Rennes,* où le pont ancien se voit doublé, comme naguère les canaux de Mars, par un deuxième pont, similaire, voisin et parallèle, que lui réunit une chaussée prolongeant le terre-plein où chevauche le bon roi Henri IV. Une petite construction dans le gothique de M. Robida, avec arches, tourelles et campanile domine l'ensemble ; c'est très gentil et cela ferait marcher le bâtiment ; mais on peut se demander pourquoi, même en faisant abstraction de l'enlaidissement qui en résulterait pour ce coin de Paris, on se donnerait la tâche de construire un deuxième Pont-Neuf à cent mètres du premier ? Pour éviter aux fiacres un détour de quelques minutes et faire des niches à l'Académie, dont on pourrait enlever un bon coin dans le tracé des nouvelles rues ! Il y a là des préoccupations un peu puériles et l'argent se trouvera mieux employé, — car, à force de crier, on a, je crois, obtenu l'ajournement indéfini de cette entreprise — à sauver quelques édifices de valeur comme l'hôtel de Sens, qu'on nous promet de racheter depuis bien longtemps.

Les travaux sur l'art antique concernent spécialement l'architecture romaine et n'offrent que trois envois importants. De M. Henri Eustache, c'est l'*Etat actuel et restauration de la Voie Sacrée à Rome,* montrant en diverses planches l'état

Digitized by Google

des fouilles en 1896 et sur la reconstitution, les monuments triomphaux et les boutiques des orfèvres, la maison et le sanctuaire des Vestales, le temple de Castor et Pollux, le Forum, la Basilique Julia et l'arc de Septime-Sévère. — M. Alex. Bruel expose une autre restauration de Rome, le *Sud-Ouest du Mont Palatin avec le domaine de Cybèle*, élevant au-dessus du Vélabre et du Grand Cirque sa vaste esplanade surplombante, soutenue par des murailles énormes et couverte de bosquets, de colonnes, de statues, de palais et de temples. M. Bruel en donne trois plans, l'un avec les ruines , un plan de restauration à mi-hauteur, au niveau du service des bains, et un plan de l'esplanade. C'est, à notre avis, le meilleur envoi de ce genre au Salon, l'auteur, sans se borner à des indications sèches et usant de quelques imaginations pour nous présenter des constructions qui n'existent plus, ayant très bien su rendre le grand caractère architectural et même le pittoresque de ce quartier de l'ancienne Rome. — M. Boutron continue enfin ses études des ruines romaines d'*Augusta Trevirorum*, et il a tenté de restituer le *Palais Impérial* d'après les vagues débris qui en subsistent. Comme pour *les Thermes* précédemment exposés, M. Boutron semble avoir procédé surtout par analogie. Il y a là un bon travail, mais forcément d'une exactitude relative.

Très supérieurs à ses restaurations de la Voie Sacrée sont les dessins de M. Eustache sur *Mistra*, cette curieuse ville ruinée du moyen-âge grec, voisine de l'emplacement de Sparte, que fonda en 1251 le prince Guillaume de Ville-Hardoin. — Mistra, capitale des souverains grecs de Morée, fut possédée par les Cantacuzène, puis les Paléologue jusqu'en 1460 où les Turc s'en emparèrent . Les Vénitiens la reprirent en 1464 et c'est aujourd'hui un énorme amas de décombres couvrant la colline encore dominée par le château franc des Ville-Hardoin, et d'où émergent quelques bâtisses de monastères et d'églises (1). — A maintes reprises déjà on a étudié ces ruines, rapporté des inscriptions, des dessins de sculptures et d'édifices, car les monastères de Mistra sont aussi précieux pour l'art que les couvents célèbres du Mont Athos. M. Millet, membre de l'Ecole d'Athènes, entre autres, en communiqua des photo-

(1) Sur *Mistra*, cf. les ouvrages de Buchon : *Chronique de Morée*, *Histoire des Conquêtes et de l'établissement des Français dans les Etats de l'ancienne Grèce*, et surtout : *La Grèce continentale et la Morée*, Paris, 1843, pp. 430-434.

Digitized by Google

graphies. Les planches de M. Eustache donnent, avec une vue d'ensemble et le plan général de la ville, un relevé soigneux des principales constructions religieuses, les couvents de la Péribleptos et de la Pantanassa, des débris de fortifications, des vues pittoresques, des reproductions de fresques et de coupoles peintes et seront fort utiles pour l'étude de l'architecture et de l'art byzantin aux XIVe et XVe siècles. — Sur *Mistra*, il faut mentionner encore les aquarelles de M. Guidetti, avec la vue intérieure d'une petite église grecque, d'un coloris assez heureux.

Les études de voyage sont d'ailleurs en assez bon nombre au salon des architectes et ne peuvent être toutes signalées. Il nous a semblé juste cependant d'indiquer pour leur valeur ou leur curiosité les dessins et aquarelles de M. Chesnay sur la Macédoine (*intérieur de la mosquée de Saint-Dimitri à Salonique; fragment de mosaïque, la Cène, XIe siècle, de la métropole de Serrès; fresque extérieure* surmontant l'entrée *de la chapelle d'Haya-Badantza à Melnick*, XIVe s.). De M. Saisaulieu, qui exposa naguère de très belles choses sur l'abbaye de Saint-Wandrille à Fontenelle, les *études sur le monastère de Daphné* et *les monastères de l'Athos* sont fort honorables. De M. Faure-Dujarries, voici une aquarelle chaude de tons figurant l'intérieur de la *chapelle Palatine à Palerme;* de M. Gromort un plan de la même chapelle de Palerme avec un relevé du dallage et des mosaïques de la tribune royale. Il faut ajouter, comme spécimen de l'architecture indo-chinoise, les *relevés du sanctuaire de Po Nagar à Nha-Trang*, par M. Parmentier, du même art kmer que les ruines d'Angkor; les pochades amusantes de M. Henri Guillaume sur des coins du Caire; les *impressions d'Espagne* de M. Cesbron, placées bien haut par malchance et qu'il est difficile d'apprécier; les croquis de M. Tièche sur Prague, Cologne, Vérone, Nancy. — Quant aux aquarelles, croquis, crayons sur l'Italie, ils sont légion. L'Italie du nord, Venise, Florence, la Toscane, exerce une attraction très compréhensible sur les peintres et quiconque y séjourne tient à en fixer quelque souvenir et l'impression si spéciale de la lumière jouant sur les sites et les édifices; la cour du Bargello, le porche et le baptistère de Saint-Marc se rencontrent dans chaque salle, ornent chaque panneau. Un peu au hasard, voici, de M. Santerre, deux grands cadres avec des aquarelles curieuses pour les notations de teintes, où l'on retrouve l'*église de Toscanella, Saint-Laurent-hors-les-Murs, Florence ;* de M. Portier, *Venise*, *Rome*,

la *villa d'Este;* de M. Bureau, la *cour du Bargello à Florence;* de M. Rey, le *baptistère* si byzantin de *Saint-Marc;* de M Patrouillard, une *cour du Bargello* qui est une des meilleures aquarelles de la série; de M. Bobin, des *Souvenirs de Venise;* de M. Neukomm, *Saint-Marc*, la *Chartreuse de Pavie*, le petit *portail de Vérone;* de M. J. C. Levi, encore des *vues de Venise*, le *baptistère* et le *porche de Saint-Marc;* de M. Polart, dont l'envoi est très remarquable, le joli *porche de Vérone*, d'un coloris séduisant, la *crypte d'Assise*, une *piscine dans l'église de Palerme*, des coins du *Campo Santo de Pise*. De M. Yperman, enfin, il faut indiquer le relevé d'une *fresque de Benozzo Gozzoli*, au même Campo Santo de Pise, d'une admirable finesse d'exécution.

§

L'art français du Moyen-âge, pour lequel nous ne cachons point notre prédilection, est représenté par des études fort intéressantes au premier rang desquelles il faut placer le travail de M. Gaultier sur l'*abbaye bénédictine de Hambye* (diocèse de Coutances), monument non classé des XIIe et XIIIe siècles relevé pour la Commission des monuments historiques. Etablie en 1145 par Guillaume Paynel, seigneur de Hambye, sur les exhortations d'Algare, évêque de Coutances, vendue et mutilée en 1810, détruite en grande partie vers 1820 et depuis abandonnée aux injures du temps, l'abbaye de Hambye offre encore de merveilleux restes; le chœur et le transept de l'église sont demeurés debout, dominés par une grosse tour carrée; on fait visiter aux curieux la cuisine des moines, la salle des morts, des cellules, le logis abbatial et surtout une salle capitulaire qui n'est loin de valoir la grande salle des chevaliers au Mont Saint-Michel et la grange aux dîmes de Provins (XIIIe siècle). C'est en somme une ruine qui mériterait d'être mieux protégée et il est à souhaiter que la Commission des Monuments historiques en prenne enfin souci. Les planches de M. Gaultier sont au reste d'une grande beauté, et le plan général des constructions, des dessins de chapiteaux, divers aspects des bâtiments conventuels et de l'église qui composent son envoi valent d'être étudiés mieux qu'au Salon où ils sont juchés au sommet d'un panneau et dans une lumière peu favorable (1).

(1) Sur l'abbaye de Hambye, cf. R. Le Conte, *Curiosités normandes, Etudes historiques et archéologiques sur les abbayes bénédictines et particulièrement sur celle de Hambye.* Bernay, 1891.

Digitized by Google

Le prieuré de Saint-Romain-le-Puy en-Forez, par MM. J. Viatte et Fournier de Saint-Maur, relevé des ruines et essai de reconstitution en 1450 d'après les fouilles, les documents d'Hercule Mangin, de Dom Jean Morel et Guillaume de Revel et les textes anciens, est également un travail de grand intérêt. La curiosité et le pittoresque du lieu, les recherches qui furent nécessaires, le soin qui a été apporté à cette restauration feraient regretter même qu'elle retourne simplement dans les cartons des auteurs, et il faut déplorer une fois de plus qu'à côté des bourses de voyage et en place de quelques futiles récompenses honorifiques, il n'existe point un système de publication pour des œuvres qu'on devrait pouvoir consulter à loisir, alors qu'elles ne sont accessibles qu'en expositions passagères et, tout au plus, acquises par l'État ou les villes de province, vont reposer dans des collections officielles ou jaunir en des soupentes de musées. — Qui connaît aujourd'hui les documents énormes entassés par la Commission des Monuments historiques autrement que par le recueil fort imparfait de la librairie Laurens ou une visite rapide au Trocadéro ? Que ne donnerait-on à certains moments pour compulser les collections du *Comité des Travaux archéologiques* ou de la *Revue des Sociétés savantes?* — Le prieuré de Saint-Romain-le-Puy (*S. Romanus in Podio*), dans les montagnes du Forez, proche Montbrison, s'élève sur une butte basaltique dont le sommet fut entouré de fortifications qui dans leur état actuel indiquent au moins le xv^{e} siècle ; l'enceinte des courtines et des tours existe encore en partie et MM. Viatte et de Saint-Maur en ont soigneusement relevé le périmètre ; l'église, principale construction de cette cité en miniature, semble remonter au xii^{e} siècle et possède une crypte dont les chapiteaux archaïques ont été moulés par les soins de la Société française d'archéologie, qui offrit ces reproductions au musée de *la Diana ;* la disposition originale du plan, les matériaux antiques employés, les sculptures, des bas-reliefs formant une ceinture extérieure et des vestiges de décoration peinte, furent alors étudiés longuement ; du côté oriental, l'église dont la crypte ne paraît pas avoir été creusée, mais établie sur le plateau même et en profitant de l'étagement du sol, présente deux absides superposées, ce qui lui donne un élancement assez inusité dans les constructions romanes ; le chœur primitif était plus élevé que la nef, qui fut remaniée au xvi^{e} siècle ainsi que les chapelles latérales ; on a signalé comme un fait assez rare l'existence d'une traverse

Digitized by Google

de pierre à l'entrée du chœur, ayant remplacé la *trabe*, poutre de bois qui le séparait d'abord de la nef (1). — MM. Viatte et de Saint-Maur ont donné du prieuré de Saint-Romain-le-Puy avec le plan d'ensemble et des vues nombreuses de l'église, la série des chapiteaux et une curieuse vue cavalière reconstituant les édifices, maisons, remparts et tours vers le milieu du xve siècle.

Nous devons signaler encore les études consciencieuses de M. Emile Brunet sur le *chœur de la cathédrale d'Auxerre*, bâti au xiiie siècles sur une crypte du xie dont il dut épouser la forme, et qui comporte une chapelle absidiale carrée se développant hors d'œuvre et un faux-trifo.ium d'une grande élégance. — De M. Louis Charles, c'est un relevé de *Saint-Julien le Pauvre*, travail de bon aloi et simplement présenté, l'auteur ayant échappé à la tentation de proposer une restauration toujours hasardeuse et trop souvent malfaisante.— De M. Vinson, voici *l'église de Cires* (*Oise*), monument d'ailleurs d'un intérêt secondaire, avec projet de restauration qui prévoit une reprise du chœur et la transformation du clocher, besognes dont l'utilité se fait peu sentir. Le même M. Vinson expose un projet d'arrangement pour l'*Hôtel de Ville de Saint-Quentin*, dont on ne saurait trop dénoncer le vandalisme. Ce bijou d'architecture, qu'il fallut protéger naguère contre une édilité qui le voulait mettre *à l'alignement*, apparaît flanqué d'un clocher caricatural dans le goût du campanile de la nouvelle gare de Lyon. Il paraît qu'on en fera ainsi une bibliothèque municipale ; mais nous espérons encore que la *Société académique de Saint-Quentin*, qui compte des historiens et des archéologues de valeur, saura empêcher cette odieuse sottise. — M. L.-A. Mayeux envoie les relevés et restauration d'une *chapelle de Saint-Jacques*, à Chartres (xiiie siècle), dont la découverte semble récente; cette chapelle, élevée sur des cryptes plus anciennes, n'a qu'une valeur toute locale. De M. Dutreix, c'est l'église de *Nexon* (Haute-Vienne) qui n'offre pas de curiosité sauf un machicoulis surmontant la façade et dominant la porte d'entrée. De M. Méhu,

(1) *Congrès archéologique tenu à Montbrison en 1885* (Paris, 1886) — Cf. Anatole de Barthelemy, *Notice sur le prieuré de Saint-Romain-en-Forez*. (*Bulletin monumental*, 1843, t. IX.); Ch. Guillaume, *Le prieuré de Saint-Romain-en-Forez*, Bibliothèque de *la Diana*; Réverend du Mesnil, *Saint-Romain-le-Puy*, Montbrison, 1882 ; Charpin-Feugerolles, *Le prieuré de Saint-Romain-le-Puy*, *Revue lyonnaise*, 1883, etc.

Digitized by Google

l'*église d'Arnas* (Rhône), petite construction du XIe siècle, voûtée et remaniée au XVe, elle aussi d'un intérêt purement archéologique. — Restent les études de détail; deux dessins à la plume de M. H. Cayon, sur les stalles et le pignon du portail nord à la *Cathédrale d'Amiens;* la *Galerie des vitraux sous la grande rose de la cathédrale de Reims*, par M. Deneux, essai de restauration fort impuissant à rendre le magique effet des originaux; le dessin très soigné d'un vitrail figurant l'*arbre de Jessé à l'église de Ploermel*, par M. Ottin; une reproduction des très belles portes de la *cathédrale Saint-Sauveur d'Aix* (XVIe siècle) par M. Bentz; des *croquis d'architecture* par MM. Guédy et Mallay; une belle planche de M. Sandoz sur la *cheminée* monumentale de l'*hôtel de Cluny* (XVIe siècle); la *cheminée* peinte du *prieuré de Saint-Remy-la-Varenne* par M. Bernier; la suite des *fresques* figurant des métiers qui ornent le porche du *manoir de Challant à Issogne* (Vallée d'Aoste) par M. Chauvet, accompagnées cette fois de photographies, — cour du manoir, portique, salle d'armes — d'un relevé de la cheminée avec fresques et décor héraldique, de clefs et de culs-de-lampe; la *Légende des trois vifs et des trois morts*, par M. Guédy, deux fresques de la Trésorerie dans l'ancienne *abbaye de Saint-Riquier* (XVIe s.); une *peinture* de la *cathédrale de Nevers*, relevée par M. Vasnier; le *portrait de l'église Saint-Barnard de Romans*, abîmé et bien remanié, par M. Chaudier; deux *figures d'un retable,* sur fond d'or, ayant appartenu aux ducs de Bourgogne, par M. Pelletier. — L'architecture civile enfin a fourni à M. Chauvallon des études sur le *château des sires du Moulin-Lassay* (Loir-et-Cher), XVe siècle, et à M. Narjoux une restauration du *château de Marly-le-Roy*.

Ce n'est point tout; mais nous ne pouvons plus donner qu'une énumération des peintures et dessins les plus remarquables; les *Vieux Moulins de Meaux*, par M. Le Royer, d'une couleur si douce; les *salles voûtées du mont Saint-Michel* et l'*abside de Notre-Dame de Rouen*, aquarelles de M. Hubaine; le *porche mutilé de Longpont*, par M. G. Duval; la *fontaine Saint-Lazare d'Autun* (XVIe siècle), par M. Béraud; le *clocher* du transept et le *porche de Notre-Dame de Poissy*, par M Vorin; l'entrée du *château de Grand-Pré* (Ardennes), curieux avec ses tours de briques dans le style du règne de Henri IV, par M. Emile Bois; le *clocher d'Henvic-Taulé* (Finistère), coin pittoresque d'architecture bretonne, par M. G. Lefort; quatre aquarelles de M. Hannotin sur

Digitized by Google

l'intérieur de l'*église de Triel;* des petites aquarelles amusantes de M. Belletre, sur l'*église de Saint-Gervais* (Puy-de-Dôme); l'*église de Quimperlé*, par M. Delano, et le bizarre *portrait de Guérande*, par M. Bans; l'*église Notre-Dame de la Clarté* (Côtes-du-Nord), par M. Ad. Henry; l'*église de Moret*, peut-être un peu pâle et dépourvue de relief, par M. Ferron; la *rue de Caumont*, à Caen, avec le *chevet de Saint-Etienne-le-Vieux*, par M. Vasnier, et de *vieilles maisons de Lisieux*, aquarelle bien venue, de M. Payret-Dortail; un intérieur bariolé de l'*église Saint-Ceneri* (Orne), par M. Wybo; l'*église souterraine de Gargilesse* (Indre), avec des restes fort apparents des peintures murales du XIIe siècle par M. G. Brun, et de *vieilles maisons d'Amiens*, rue du Don par M. J. Antoine. — Parmi les crayons, croquis, dessins à la plume, nous devons encore indiquer la *tour Saint-Aubin d'Angers*, par M. Bans; les croquis de M. Chialiva sur le *nord de la France et la Belgique;* le *clocher d'Auvers-sur-Oise*, par M. Ménessier: le *portail de Saint-Merry*, par M. Robert; des croquis de la *Collégiale de Saint-Quentin*, par M. Grisard; de très jolies choses sur la *Touraine*, par M. Hourlier; les *escaliers de Clermont* de M. Proust; un dessin à la plume sur la *cathédrale de Nevers*, par M. Mohler; des croquis et aquarelles pris autour de Paris, à Provins, Senlis, Amiens, Reims, etc., par M. Tauzin; enfin, les délicieuses bicoques de Rouen de M. Bouzargues, toutes prêtes pour l'illustration. — Le salon d'architecture, on le voit, méritait une visite et peut être compté parmi les meilleurs que nous ayons eu.

§

Au Grand Palais également avaient été exposés les objets nombreux provenant des fouilles exécutées en Perse, par la Mission Morgan. Avant de répartir au Louvre et selon leur classement de musée les documents inestimables dont s'enrichissent nos collections, le Ministère de l'Instruction publique a tenu à en montrer l'ensemble qui peut donner une idée des travaux que poursuit encore la Mission et des découvertes amenées par quelques grattages méthodiques sur le sol des vieux empires qui constituèrent le monde oriental. — Des stèles, des inscriptions, des bas-reliefs ont révélé, paraît-il, les noms de trente rois de l'Elam, demeurés jusqu'ici inconnus et qui permettent de reporter à 4.000 ans avant Jésus-Christ les renseignements que l'on possède sur la Chaldée primitive.

Digitized by Google

La grande stèle de Naram-Sin, roi d'Agané, remonte à 3800 ; la stèle du roi de Babylone Khammourabi, qui porte un code de droit privé, date de 2000 ans avant notre ère ; des tablettes de comptabilité en argile sont vieilles de six mille ans. — Mais on sait avec quelle prudence il faut procéder dans les études chronologiques sur ces vieilles époques, et il convient ici de s'attacher surtout aux résultats matériels des fouilles, nous permettant d'examiner les restes d'un art spécial, non sans beauté d'ailleurs, et dont l'intérêt historique et archéologique est évident. C'est ainsi qu'il faut considérer la stèle du roi Kassite Melichikhou (1144-1300), avec les fragments sculptés au trait, montrant une porte garnie de ses tours, des bribes de fortifications enserrant une ville ; un autel de bronze autrefois accompagné de statues dont le buste seul subsiste ; une colonne votive en bronze datée de 1100 avant Jésus-Christ ; un petit bas-relief en calcaire bitumineux de l'époque élamite, figurant une scène d'offrande avec une netteté singulière ; des céramiques émaillées et des bronzes remontant au ixe siècle, les curieuses bornes-limites, — bornes des rois Kassites Melichikhou et Nazimarouttach (1300) — pleines de figures de démons, dont le caillou Michaux de la Bibliothèque Nationale fut longtemps l'échantillon le plus célèbre. — Une deuxième salle contient des pièces intéressantes pour l'époque achéménide et la période gréco-perse, inscriptions rupestres de Darius Ier, Xerxes Ier et Artaxerxes III, bijoux découverts à Suse dans un sarcophage de bronze, vases funéraires et armes provenant de la nécropole de Talyche, parmi lesquels des poignards rappellent les fameux couteaux découverts à Mycènes ; un poids de bronze en forme de lion couché, proche parent de celui du Louvre ; un autre poids en forme d'osselet, ex-voto à Apollon Didyméen, emporté à Suse par Darius après la prise de Millet et le pillage du Temple. — Pour la période sassanide, d'un art inférieur mais si curieux encore, ce sont des moulages de bas-reliefs qui n'étaient guère connus que par des descriptions et de mauvais dessins, — grande chasse rupestre, chasse à la gazelle, allégorie de la Victoire et chapiteaux d'allure byzantine provenant du palais de Chosroès II. — La publication des travaux de la Mission Morgan nous permettra peut-être de nous y arrêter davantage.

CHARLES MERKI.

Digitized by Google

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : la valeur de la presse quotidienne; ce dont elle parle et dans quelle proportion : que sa vénalité n'est point douteuse; petit répertoire à l'usage des lecteurs. — *L'Ermitage* : Souvenirs sur Oscar Wilde, par M. A. Gide. — *La Revue blanche* : Enquête sur l'Education; réponses de MM. P. Hervieu, F. Jammes, M. Maeterlinck, O. Mirbeau, H. de Régnier, et E. Zola parlant aussi pour Gustave Flaubert. — *Memento.*

Que vaut la Presse quotidienne française ? M. Henri de Noussanne pose cette grave question et tente de la résoudre, pour l'information des lecteurs de la **Revue hebdomadaire** (7 juin). Que vaut notre presse quotidienne? On serait tenté de répondre d'emblée : pas grand'chose, — n'était la troublante affirmation de Littré placée en épigraphe à l'étude dont nous allons nous occuper : « Les nations ont, en bien et en mal, le journalisme qu'elles méritent. » Mais on a dit aussi du gouvernement qu'il est à la mesure du peuple, et les révolutions ont fait justice de la boutade. Il est vraiment impossible que les Français aient le journalisme qu'ils méritent ! Ils ont le journalisme correspondant aux intérêts combinés d'une classe nombreuse et importante de par les capitaux dont elle s'est arrogé la disposition. Il y a là un parallélisme rigoureux dont il est possible de se rendre compte lorsqu'un fait un peu exceptionnel provoque un courant d'idées, — de ces idées qui demeurent toujours étrangères aux hommes d'étude, aux gens de goût et aux artistes. La presse est admirable, si l'actualité lui fournit l'occasion de juger ce qu'elle nomme invariablement : « un acte qui soulève les consciences. »

On l'a vue, très admirable en effet, flétrir, par la plume d'aigrefins notoires, l'industrie disproportionnée à leurs minces talents de l'avenante Mme Frédéric Humbert. Car aucune conscience « intégrale » n'a pu s'alarmer de voir la fugitive dame demander à ses contemporains le moyen d'une vie luxueuse, en échange de la plus belle fable qui leur rappelât la vanité des biens terrestres sous cette forme tangible : l'or est une chimère. Sans doute, quelques centaines de mille francs dans le merveilleux coffre-fort, et la presse tout entière se fût empressée, longtemps encore, de signaler la présence de Mme Humbert à l'Opéra et de vanter les toiles H. C. de son pâle mari, aux salons futurs des Artistes Français. Les années aidant, « la Rente Viagère de Paris » se serait consolidée, puisque la mort ne chôme pas, et peut-être quelque Crawford, authentique milliardaire, aurait-il récompensé

Digitized by Google

l'héritière de son vague homonyme, d'une dotation digne d'un aussi grand génie administratif...

Tant d'exemples ont permis de douter de la bonne foi du journaliste, qu'on chercherait en vain à définir la base où s'assied son crédit, si on ne s'accordait à la trouver constituée des multiples besoins qu'ont les hommes de se tromper entre eux, et qui actionnent les rouages de nos sociétés policées.

M. de Noussanne pense du journalisme : « il n'offre pas des garanties de la nature de celles qu'on trouve dans l'organisation de la plupart des autres professions libérales. Aucune autorité universitaire ne lui confère un brevet spécial ; aucune investiture ne lui vient d'élections, à quelque degré que ce soit. Il n'est pas non plus constitué en une compagnie pourvue d'un règlement professionnel, comme les avocats, par exemple. On n'exige de ses membres aucun serment. »

Ah, le bon billet que nous donne là M. de Noussanne ! Où a-t-il vu le serment professionnel valoir davantage qu'une formalité et le brevet universitaire garantir une véritable aptitude ? Exigeât-on du journaliste un brevet ou le serment, ses mensonges gagneraient en force, comme les assertions d'un expert, d'un juge ou d'un gendarme, et les fautes de grammaire n'en formeraient pas moins l'agrément supérieur de ses productions.

Même théoriquement, le journalisme ne saurait plus être « une profession haute », et « l'exception de quelques personnalités connues » indiquée par M. de Noussanne risquerait fort, s'il se hasardait à les désigner, de ne point réformer ce jugement désintéressé.

Cependant, l'auteur de ce travail l'illustre de renseignements précieux obtenus par un examen comparé très sagace. Pour lui *littérature inutile* englobe « tout ce qui est roman banal, nouvelle ou récit vulgaire, allant de la pornographie maladive à la berquinade puérile, » et, — dit-il « par *littérature utile*, il faut entendre les articles de sociologie, de philosophie, de morale, qui ont une certaine tenue de forme et de fond. Les œuvres purement artistiques, même très libres, mais où il est évident que l'auteur s'est efforcé vers la Beauté sont comptées aux *Arts*, rubrique qui comprend donc ce qui est strictement littéraire avec tout ce qui se rapporte à la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique. Les autres divisions s'expliquent d'elles-mêmes.

« Il ressort que, sur une moyenne quotidienne de 63.900

Digitized by Google

lignes, chacun des vingt journaux (que l'on peut considérer comme représentant à peu près exactement l'ensemble des journaux quotidiens de Paris) consacre respectivement aux matières diverses la place que voici :

		lignes				
Politique intérieure.......		4.575	ou	7.15	o/o	
Informations intérieures..		8.415	—	13.15	—	
Politique extérieure.......		1.145	—	1.80	—	
Informations extérieures..		5.350	—	8.35	—	
Œuvres morales.........		1.710	—	2.65	—	
Sciences................		1.165	—	1.80	—	
Voyages-Explorations....		520	—	0.80	—	
Littérature utile.........		2.500	—	3.90	—	
— inutile.......		6.355	—	9.95	—	
Arts....................		2.870	—	4.50	—	
Spectacles..............		4.050	—	6.45	—	
Sports..................		2.040	—	3.20	—	
Faits divers	Accidents.	1.500	—	2.35	—	8.80 o/o
	Crimes....	3.485	—	5.45	—	
	Scandales.	635	—	1. »	—	
Réclames et Annonces	Déguisées.	2.300	—	3.60	—	27.50 o/o
	Avouées...	15.285	—	23.90	—	

Pour donner à cet intéressant tableau son entière signification, il faudrait aux 27,50 o/o que représentent les « réclames et annonces », avouées ou déguisées sur justification de 17.585 lignes quotidiennes, pouvoir ajouter ce qui, — politique intérieure ou extérieure, informations, œuvres morales (?), sciences, voyages-explorations, littérature utile et inutile, arts, spectacles, sports, scandales (!), — s'écrit par vénalité et s'imprime avec l'assentiment du Caissier en chef. On constituerait de la sorte un nombre imposant de lignes et un pourcentage respectable, pour ainsi dire. Si l'on tenait pareillement le compte approximatif des lignes *non-imprimées*, en vertu de ce que le silence de la presse se paie en or, on arriverait à cette conviction que, pour 63.900 lignes noires et par conséquent 63.900 lignes blanches, la presse *bien administrée* tire un parti commercial d'environ... disons 64.000 lignes, afin de ne rien exagérer !

M. de Noussanne s'est livré à un jeu de chiffres analogue, d'après les sept journaux importants qui éclairent la mentalité des provinces françaises. La « littérature inutile » y occupe plus de place, soit les 14, 35 o/o, — et l'autre, l' « utile » 4 o/o, les « accidents » 2,75 o/o et les « crimes » 4,50 o/o ; les « réclames et annonces » 29 o/o; les « informations intérieures » 20 o/o à peu près.

Digitized by Google

Ce n'est pas la partie la moins curieuse de cette étude, que celle où son auteur représente le ton habituel à chacun des journaux, par la notation des mots et des expressions les plus usités de son répertoire. Nous choisissons avec une parfaite indifférence :

La Croix : « Ce gouvernement néfaste...

« L'armée incarne la patrie...

« Il en résulte... Nous n'en voulons pour preuve... Et pourtant... En revanche... Les francs-maçons... La franc-maçonnerie... Révolte... Les révoltés... Dieu... Châtiment... Miséricorde... Colère... Chrétienne... Antichrétienne... Obole... Légère obole... Documents... Scandale... Perfide... »

L'Aurore : « Les gouvernants, exploiteurs et voleurs...

« Les bandits, les assassins galonnés, tueurs, massacreurs et violeurs...

« Je veux... — Moi... — Je ferai... — J'ai dit... J'ai cité... — Je répète... — Les ordres de la conscience... Les lumières de la raison... Les prétoriens... Brutes... Police... Scélérats civils ou militaires... Cadavres... Barbaries... Feu et sang... Lâchetés... Atrocités... Infamies... »

La Libre Parole : « Ce ministère de mort et de ruine...

« L'armée, désorganisée avec une froide scélératesse... »

« Je... Je suis... J'ai... Je sais... Je ne sache pas que... Vous voyez... Vous verrez... Notez... Imaginez... Remarquez... Ecoutez... On se demande... Comme tout le monde... Au point de vue de... A ce point de vue... Il y a... Il y a d'abord... Il y a encore... Il y a ensuite... L'armée... Les juifs... La juiverie... L'or... Les cosmopolites... Israël... Le pays... Goujateries... Traîtres... Abominable... Effroyable... Immonde... »

Le Figaro : « Quand on a l'honneur d'être un homme de gouvernement, il faut...

« Nous avons trop le respect de l'armée...

« Le respect des institutions... Le respect des lois... Le respect de l'ordre... La liberté... Les libertés... La franc-maçonnerie... Les jacobins... Les sectes... Les passions... Suspicions... Suspect... »

La Patrie : « Le ministère de honte et de trahison...

« L'armée française doit être au-dessus de tout...

« Donc... Voici... Voilà... Depuis la guerre... La leçon du passé... L'effroyable leçon des désastres... Parlementarisme. Incohérence... Foi... Loi... Odieux sectaires... Sans patrie.. Nos adversaires... Les pires scélérats... La liberté... Les li-

Digitized by Google

bertés violées... Ce peuple... Un grand peuple... Les consciences françaises... Devoir patriotique... Droits imprescriptibles... Espérances invincibles... »

Ces constatations valent un enseignement moins discutable que le pompeux discours prêté par M. de Noussanne à « un homme politique arrivé au pouvoir » réunissant les journalistes de tous les partis pour les inviter à se grouper en une association unique tenant à la fois, de l'Ordre des Avocats, de la Société des Gens de Lettres et de l'Association des auteurs dramatiques !

Dire à des journalistes : « Vous êtes la voix de la France! » — cela comporte une certaine exagération.

§

Ceux qui n'ont connu Oscar Wilde que d'après les chroniqueurs parisiens et persistent à en garder un souvenir scandaleux se doivent à eux-mêmes de lire les belles pages où M. André Gide (l'**Ermitage**, juin) rapporte plusieurs de ses paraboles et la confession douloureuse d'un des hommes les plus heureux et les plus malheureux qui aient été.

Wilde subit sa peine. C'est un soir. Les prisonniers marchent en rond dans une cour. Le silence est obligatoire. Il y a de terribles punitions pour celui qu'on surprend parler. Un des *convicts* cependant se risque à dire : « Oscar Wilde, je vous plains, parce que vous devez souffrir plus que nous. » Lui, sans se retourner, répond : « Non, mon ami, nous souffrons tous également. » Et, à la promenade, les deux voisins s'entretiennent.

«... Mais — racontait O. Wilde, — je ne savais pas encore parler sans remuer les lèvres, et un soir : « C. 33 ! (C. 33 c'était moi) — C. 33 et A. 48 sortez des rangs ! » Alors nous sortons des rangs et le gardien dit : « Vous allez comparaître devant Monsieur le Dirrrecteur ! » — Et comme la pitié était déjà entrée dans mon cœur, je ne m'effrayais absolument que pour lui ; j'étais, au contraire, heureux de souffrir à cause de lui. — Mais le directeur était tout à fait terrible. Il fait passer P... le premier ; il voulait nous interroger séparément, — parce qu'il faut vous dire que la peine n'est pas la même pour celui qui a commencé à parler que pour celui qui a répondu ; la peine de celui qui a parlé le premier est le double de celle de l'autre ; d'ordinaire le premier a quinze jours de cachot, le second seulement huit ; alors le directeur voulait savoir qui de nous deux avait parlé le premier. Et naturelle-

Digitized by Google

ment, P... qui était un excellent garçon, a dit que c'était lui. Et quand, après, le directeur m'a fait venir pour m'interroger, naturellement, j'ai dit que c'était moi. Alors, le directeur est devenu très rouge, parce qu'il ne comprenait plus. — « Mais P... dit aussi que c'est lui qui a commencé ! Je ne peux pas comprendre. Je ne peux pas comprendre. »

» Pensez-vous, dear !! il ne pouvait pas comprendre ! Il était très embarrassé, il disait : « Mais je lui ai donné quinze jours à lui... » et puis il a ajouté : « Enfin ! si c'est comme ça je m'en vais vous donner quinze jours à tous les deux. » Aoh ! n'est-ce pas que c'est extraordinaire ! Cet homme-là n'avait aucune espèce d'imagination ».

§

M. Jean Rodes a fait une *Enquête sur l'Éducation* publiée par **la Revue blanche** (1er juin). Toutes les réponses sont intéressantes. En voici quelques-unes :

De M. Paul Hervieu :

J'ai fait mes études au lycée Bonaparte-Fontanes-Condorcet. Le moins que je puisse attribuer à ce mode d'éducation, c'est de m'avoir conduit à passer mon baccalauréat.

Je pense que l'Etat, — qui détermine notre filiation, qui impose le service militaire, qui fixe les obligations du mariage, qui ne tient notre mort pour valable que suivant ses règles, qui nous assujettit à toutes ses lois civiles, fiscales commerciales, etc..., — je pense que cet Etat ne violerait pas davantage la liberté individuelle en nous enseignant à vivre d'accord avec lui et d'accord entre nous.

De M. Francis Jammes :

J'ai reçu une éducation laïque, excepté durant quelques mois aussi douloureux que ceux du lycée. Je ne pense point que *cette* éducation m'ait beaucoup influencé.

Je voudrais que les enfants fussent élevés par des poètes, qui leur enseigneraient l'amour qui est au cœur de tout. Chez un garçon de six ans, on exalterait son goût pour son cheval de bois, et chez une fille du même âge son attachement à sa poupée. Puis, à leur adolescence, on les enverrait se sourire dans les bois.

Quant aux professeurs demeurés sans emploi, ils deviendraient mécaniciens ou députés, de telle façon qu'on ne manquât ni de chemins de fer ni de gouvernement.

Digitized by Google

De M. Maurice Maeterlinck :

1o J'ai été élevé dans un établissement religieux. De l'espèce la plus dangereusement religieuse, puisqu'il était dirigé par les jésuites ;

2o Cette éducation, ou plutôt cette intoxication accomplie, il m'a fallu près de dix ans pour rétablir ma santé intellectuelle et morale ;

3o-4o Il n'y a qu'un enseignement qui mérite d'être appelé *libre;* c'est celui qui ne reconnaît aucune religion positive. C'est aussi le seul que l'on devrait répandre.

De M. Octave Mirbeau :

« J'ai été élevé dans un établissement religieux, chez les jésuites de Vannes.

« De cette éducation, qui ne repose que sur le mensonge et sur la peur, j'ai conservé très longtemps toutes les terreurs de la morale catholique. Et c'est après beaucoup de luttes, au prix d'efforts douloureux, que je suis parvenu à me libérer de ces superstitions abominables, par quoi on enchaîne l'esprit de l'enfant, pour mieux dominer l'homme, plus tard. Je n'ai qu'une haine au cœur, mais elle est profonde et vivace : la haine de l'éducation religieuse. »

De M. Henri de Régnier :

« J'ai été élevé au Collège Stanislas et l'éducation que j'y ai reçue n'a été vraiment pour rien dans le développement de ma personne intellectuelle et morale. Quant à la liberté de l'enseignement, il me semble que c'est tout de même le parti le plus sage. »

De M. Emile Zola :

« J'ai été élevé au collège municipal d'Aix en Provence, puis au lycée Saint-Louis, à Paris.

« J'ai perdu mon père, alors que j'étais encore un tout jeune enfant et comme ma mère était, vis-à-vis de moi, très faible et très bonne, je me suis développé librement. A sept ou huit ans, je ne savais pas encore lire. Je puis dire que je me suis formé seul et je pense que c'est là le meilleur système ; je ne crois pas à l'éducation. »

M. Zola, interrogé sur « les idées de Flaubert, à cet égard », répond en ces termes :

« J'ai beaucoup aimé Flaubert et j'ai gardé pour sa mémoire un véritable culte. C'est le meilleur, le plus brave homme que j'aie connu et le plus magnifique écrivain aussi, mais enfin

Digitized by Google

votre question me force à reconnaître que s'il était, artistiquement, très affranchi, — comme philosophe, il était l'homme de son temps et de son milieu, foncièrement conservateur, antirévolutionnaire. Je me rappelle que, lorsque je le connus, je collaborais à *la Tribune*, feuille où Pelletan, Ferry et d'autres combattaient pour les idées libérales. Flaubert me regardait un peu comme une curiosité et il me dit un jour : « Enfin que veulent-ils donc, tous ces républicains ? » Flaubert n'a jamais été préoccupé de questions sociales ; c'était, au fond, un bourgeois enragé.

« Littérairement, c'était et ce n'était qu'un lyrique venu au confluent de Balzac et de Hugo ; il n'était pas du tout l'homme de *Madame Bovary*. Il arriva qu'il fut agacé par les prétentions naturalistes de Champfleury et il écrivit ce roman « pour, ainsi qu'il le disait, montrer à ces gens-là ce que c'était qu'un livre réaliste ». Et tenez, on y découvre bien les vraies tendances de Flaubert au point de vue social, dans la complaisance avec laquelle il a accablé Homais de tous les ridicules. Longtemps, moi aussi, j'ai considéré ce pharmacien comme le type du sot prétentieux qui se pare d'intellectualité à l'aide de tous les lieux communs. Depuis, mon opinion a changé et j'ai reconnu que la victime des sarcasmes de Flaubert avait raison et que, seul, en somme, il représentait bien authentiquement, dans l'œuvre du maître, le progrès. J'ai du reste plusieurs fois été tenté d'écrire un panégyrique de Homais. C'était chose presque trop facile. »

MEMENTO.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : *Petit monde d'aujourd'hui*, par A. Fogazzaro. *Les origines de l'Odyssée*, M. V. Bérard. *Poésies*, de Mme de Noailles.— (1er juin) *L'entrevue de Biarritz (1865)*. M. E. Olivier. *Pour le centenaire d'A. Comte*, M. Brunetière.

La Revue de Paris (15 mai) publie *Monna Vanna*, l'admirable pièce de Maurice Maeterlinck, et un très bel article de M. A. Hallays sur le *Pelléas et Mélisande* de M. C.-A. Debussy.—(1er juin) *Lettres à l'abbé Delor*, de Montalembert et Louis Veuillot. — *Les finances anglaises et la guerre sud-africaine*, par M. A. Viallate.

La Revue blanche (15 mai) a commencé un nouveau roman de M. Ch.-Louis Philippe : *le Père Perdrix*. De M. Seylor : *Femmes du Pacifique*.— (1er juin) M. P. Quillard : *De M. A. Jarry*, et de M. A. Jarry : *La vérité sur l'affaire Humbert-Crawford*.

Digitized by Google

Revue bleue (7 juin) M. M. Marius-Ary Leblond: *Les Aristocrates hommes de lettres*.

Minerva (15 mai). — *Auguste Comte,* par M. Ch. Maurras. — M. V. d'Indy : *Lulli, Destouches, Rameau et leurs librettistes*.— (1er juin) M. G. Michaut: *La comtesse de Bonneval*. M. L. Paulian : *La Chambre des députés*.

L'Occident (juin) — M. V. d'Indy: *Essai de psychologie du critique d'art*.

Revue Universelle (15 mai): *Introduction au voyage de Russie*, M. L. Léger. *Le Pays russe*, M. J. Legras. *Les Russes en Asie*. M. G. Regelsperger. — (1er juin) *Les Salons*, par M. Roger-Marx. *La Martinique*, par M. M. G. Gerville-Réache et J. Deniker.

La Plume (1er juin). *La gravure sur bois*, par M. Ch. Saunier. MM. Marius-Ary Leblond : *Le feu aux îles*. M. H. Rebell : *Taine ou l'Intelligence moderne*. M. P. Lafargue : *l'Évolution de l'adultère*.

La Grande Revue (1er juin). M. G. Picquart : *Les modifications de la loi du recrutement*. — M. H. Montangé : *l'Inde électorale*.

La Nouvelle Revue (1er juin). *M. Waldeck-Rousseau*, par M. Péladan. *L'Or*, par M. Maurice Magre.

Ont paru pour la première fois :

La Renaissance latine, mensuelle, le 15 mai, publiant : un poème de M. J.-M. de Heredia : *Malagueña*. Une fine nouvelle de M. P. Louÿs : *Balzac péremptoire et la fausse Esther*. Un article sur *Napoléon III et l'idée latine*, de M. A. Lebey; le portrait *M. R. de Montesquiou*, par M. H. Bataille.

Les Annales de la jeunesse laïque, en juin, revue de combat, fondée par des jeunes gens que leur fougue conduit « à l'humanité, à la vérité, à la justice », — où nous leur souhaitons de parvenir.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sur Théroigne de Méricourt. — Un nouveau paradis artificiel (*Le Temps*, 10 juin). — L'Art moderne et la toilette féminine (*Le Petit Bleu*, 8 juin). — L'invention de l'imprimerie (*Archives du Bibliophile*, mai-juin).

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Lundi, 2 juin 1902

» Monsieur,

» Je lis dans *le Mercure* une page empruntée à *l'Intermé-*

diaire, sur Théroigne de Méricourt ; et je vois que l'auteur de cette page, M. Clément Lyon, répète, comme des vérités historiques, des légendes absolument fausses.

» 1° D'après lui, le peuple de Paris aurait appelé Théroigne — « *la belle Liégeoise* » au lendemain de la prise de la Bastille, « à laquelle elle participa bruyamment ». Or Théroigne ne prit aucune part à la prise de la Bastille. Je crois du moins l'avoir établi dans mon étude sur Théroigne, où j'ai eu tant de légendes à détruire ; il est vrai que je ne les ai détruites que pour bien peu de gens.

» 2° M. Clément Lyon affirme qu'en octobre 1790 « Théroigne est connue à Paris depuis à peine deux ans et on lui attribue déjà une des grosses fortunes de la capitale », autant de mots, autant d'erreurs ! D'abord, en *octobre* 1790, Théroigne n'est pas à Paris, mais en Belgique ; elle a quitté Paris depuis plusieurs mois ; elle a été bien entretenue avant la Révolution, elle est à peu près ruinée au moment où commence cette Révolution. J'ai donné (après d'autres) la liste de ses emprunts au Mont-de-Piété de Paris en 1789-1790. Enfin, que signifie cet « on », sur quoi s'appuie M. Clément Lyon pour lui attribuer une des GROSSES FORTUNES DE LA CAPITALE ? Voilà une autorité, un témoignage précis et sûr ! — Pas un texte ne pourrait être cité.

» 3° Quelle valeur peuvent donc avoir pour un historien sérieux des ouvrages sans critique, véritables hottes à potins, comme la *Biographie liégeoise* du comte de Becdelièvre ? Notez que ce personnage, parlant de Théroigne, a simplement pillé en 1837 un mauvais dictionnaire de 1826-1827, le *Répertoire des femmes célèbres*, où l'on peut lire en effet : « Sa dernière conquête fut le financier, M. de Percans, qui, dès 1788, la délaissa ». (« M. de Percans », erreur typographique, ou méprise de l'auteur de l'article du dictionnaire, au lieu de M. de Persan, marquis appartenant à l'administration générale des Finances.)

» De même Regnard, cité aussi par M. Clément Lyon, avait simplement copié Beaulieu sur « *la fille entretenue abandonnée par un amant quelle avait ruiné* ». Et, en un mot, toutes ces prétendues sources où je m'étonne que l'on puise encore sont des ruisselets d'emprunt, témoignant d'un jemenfichisme admirable dans le plagiat. Seul, Beaulieu, qui connut Théroigne, est à lire. Georges Duval eut au moins un mérite : mystificateur contre-révolutionnaire souvent amusant, ce vaudevilliste montra une superbe intrépidité d'invention

comico-tragique. Ses *Souvenirs de la Terreur* sont de 1840-1842.

» 4° Quant au véritable nom de Théroigne, *Terwagne,* c'est en 1851 qu'il fut découvert; et les Goncourt l'avaient fait connaître au public français dès 1856 dans les *Portraits intimes du XVIII[e] siècle.* C'est aussi aux Goncourt que l'on doit la publication de trois lettres de Théroigne au financier Perregaux. Ces lettres, d'ailleurs, — on en peut voir une au musée Carnavalet — sont signées Théroigne; et ce nom ne fut donc pas une traduction phonétique, par les biographes, du nom belge, ainsi que le dit M. Lyon. Théroigne fit elle-même cette traduction; et dans tous les écrits contemporains, dans les journaux de l'époque, on trouve le même nom. — Mais pardon, Monsieur, pour cette lettre. Il me semble maintenant que j'aurais mieux fait peut-être de ne pas l'écrire.

» Vous m'excuserez et voudrez bien croire à mes sentiments très distingués.

» LÉOPOLD LACOUR. »

» N'est-ce pas à *l'Intermédiaire* que j'aurais dû écrire? — J'ai envie de le faire, et je vous renouvelle mes excuses. »

C'est en effet à *l'Intermédiaire* que la rectification s'adresse, et nous la lui recommandons, en lui laissant le soin des commentaires et des répliques.

§

Les philanthropes qui font la guerre à l'alcool sont bien naïfs. Oté l'alcool, les hommes demanderaient l'ivresse, la folie et la maladie à n'importe quel autre produit, peut-être pire. L'Orient a l'opium, le haschich, le kif; nous avons la morphine, la cocaïne, l'éther; des gens indélicats se gorgent de pétrole; il paraît qu'on peut aussi se griser avec de l'encre rouge!

Au Mexique et au Nouveau-Mexique, un peu plus haut, parmi les tribus indiennes, Apaches et Comanches, on mange du cactus. C'est un petit cactus en boule, de ceux que l'on appelle Mamillaires, pour leur forme; on en détache la sommité, qui est un petit bouton, on l'avale et on entre au paradis.

Les effets de ce cactus, le Mescal, ont été étudiés récemment sur lui-même et sur un de ses amis par M. Havelock Ellis. M. de Varigny nous résume en quelques pages bien curieuses les confidences de l'expérimentateur. Il ressentit d'abord

Digitized by Google

un sentiment de bien-être, mais aussi de faiblesse ; puis les visions commencent ; des ombres violettes flottent ; les objets se déforment, leur couleur s'accentue. C'est le premier stade.

« Les visions sont devenues plus nettes ; mais il n'est pas possible de les décrire. C'est principalement un vaste champ de bijoux d'or dans lesquels se sertissent des pierreries rouges et vertes ; l'aspect change sans cesse... Et l'air, à un moment, me paraît pénétré d'un parfum vague qui, avec les visions, produit un effet délicieux... » Le caractère principal de ces visions, dit M. Havelock Ellis, est qu'on ne saurait les décrire ; tantôt on a l'impression de bouquets de joyaux, tantôt on croit voir des amas d'ailes d'insectes, d'ailes brillantes irisées, colorées de façon infiniment variées et présentant les teintes les plus vives. « Sans cesse, elles paraissent vouloir prendre la forme de choses connues ; mais sans cesse l'ébauche se dérobe, se dissipe. »

Il n'est pas très aisé de noter ses impressions, car les muscles sont le siège de tremblements peu propices au maniement de la plume : il y a de l'incoordination musculaire à un degré très prononcé. Notre auteur continue pourtant. Il observe que les visions se présentent aussi bien dans l'obscurité qu'en pleine lumière : pourtant la lumière paraît les rendre plus vives et plus nettes. Elles sont très variées. « A un moment, il me semble que je considère l'intérieur d'un vaste récipient dont la paroi intérieure polie brille à mes regards, semblant faite de nacre, dont les teintes se modifient sans cesse. Les objets que je vois sont souvent très définis : ce qui est remarquable, c'est qu'ils sont toujours nouveaux. » Avis aux peintres en quêtes d'images, de formes, de combinaisons de couleurs nouvelles.

« Les visions continuent aussi brillantes : je crois qu'elles sont plus nettes dans une chambre éclairée par un feu que dans l'obscurité... Je viens de voir un champ de bijoux — un champ épais de bijoux resplendissants — changer de forme sous mes yeux. Les bijoux ont pris des formes pareilles à celles des fleurs. Et ensuite ils sont devenus semblables à des papillons magnifiquement colorés... Tandis que j'écris, mon papier me paraît lavé de taches vagues et délicates de couleur, parmi lesquelles un jaune doré domine. Mes mains, quand elles sont hors du champ de vision direct, me paraissent étranges. Elles semblent être en bronze, couvertes d'écailles et tachées de rouge. A part une légère impression de nausée, je me sens bien... Le principal inconvénient, décidé-

ment, c'est l'incoordination motrice... L'intelligence reste parfaitement claire. »

Là-dessus M. Havelock Ellis gagne son lit : il est dix heures du soir; l'expérience a commencé à trois heures. Les visions continuent, mais en dehors de la sensation de faiblesse et d'un peu de nausée, rien d'anormal. Il est toutefois frappé, en se déshabillant, de l'apparence bronzée et écailleuse de sa personne. Aucune envie de dormir. Il y a de l'hyperesthésie sensitive. Les sons, mêmes lointains, paraissent violents et font tressaillir. Les visions se déroulent toujours ». Le sommeil vint cependant et le lendemain matin M. Ellis se leva parfaitement dispos.

L'initiation de son ami se passe au bord de la mer.

Comme dans le cas précédent, une sensation de faiblesse très prononcée se manifesta. « Tout à coup la mer devint pourpre et grimpa jusqu'au rebord de la véranda; puis elle reprit sa place. » Mais le sujet n'en conçut aucun émoi: cela lui semblait dans l'ordre naturel des choses. Il ne fut point surpris, non plus, quand sur la plage, à six ou sept mètres de lui, prirent naissance quelques taches indéfinies et stationnaires, pourpres et bleu-vert qui, un instant après, revêtirent la forme de capitules de chardon de même couleur. Un peu plus tard, la plage devint un parterre de fleurs : elles disparurent, mais à la lumière artificielle — c'était la nuit — elles revinrent instantanément très brillantes. Tout à coup la mer fut reprise de tendances au désordre. De grise qu'elle était, elle vira au vert et se couvrit de taches symétriques de violet, qui se mirent à tourner sur leur axe, en s'en allant vers la droite. Rencontrant trois cabines de bain sur la plage, elles préférèrent passer derrière celles-ci, disparaissant pendant un moment.

D'autres visions suivirent.

Ce fut d'abord une grosse barque, à quelque 800 mètres du rivage; puis la plage devint un parterre de fleurs.

L'une d'elles étonna le sujet. Son compagnon se fit désigner l'emplacement et marcha dessus: la fleur disparut. Une tête de chat, vague, mais souriante, apparut entre ciel et terre. Un corps et des pattes lui poussèrent. Et ce fut un lynx; mais ce lynx n'avait pas de pattes; par contre, ses yeux étaient des opales lumineuses. Il dansa gravement en cercle. — Où est le lynx? — Là... répond l'artiste. Et son compagnon alla donner un coup de pied au lynx fantasmagorique,

Digitized by Google

qui disparut. Une autre bête vint bientôt, avec un nez pointu et des oreilles aiguës.

Mais instruite par l'affaire du lynx, elle se tint dans un coin, derrière une porte, sortant le museau sans cesse. Elle s'en alla de son plein gré. Et alors entra en scène une ville entière. Une ville d'Orient, éblouissante, qui se posa sur la plage. Très compacte, enserrée dans des murs, reflétant un soleil éclatant, elle était faite de mosquées, de minarets, de murs, de citadelles, de maisons, le tout blanc de neige. L'artiste ne pouvait se lasser de contempler l'exquise vision. Mais une tortue entra, la carapace bordée de métal, creva la ville de part en part et l'emporta avec elle...

La scène ne resta point vide toutefois. Une horde immense de petits quadrupèdes noirs, laineux — quelque chose comme des cochons d'Inde vêtus d'astrakan, ayant des vers luisants dans leurs orbites — sortit de la mer. Le flot se déversait sur la plage. Ils jouaient sur la rive qui en fut vite couverte. Leur grouillement rappelait celui des larves de mouches dans un cadavre d'animal qu'on vient de retourner. Ils s'évaporèrent. Ce fut la dernière vision. Le sujet témoigna d'un appétit énorme, avala quelques bouchées à peine et se mit au lit. Pendant deux jours, il fut très déprimé, le cœur très faible. Il ne recommencera pas... »

Le mescal est un intoxicant de la faculté visuelle; c'est son intérêt particulier.

§

Le *Petit Bleu* a publié, dans un supplément, une curieuse enquête sur la mode, l'*Art moderne et la toilette féminine*. Nous y relevons la réponse du peintre Grasset, qui trouve moyen de faire en quelques lignes une piquante histoire de la mode :

« Toutes les modes depuis la fin du dix-huitième siècle ont été à des degrés divers plus ou moins ridicules. Or, une mode est ridicule quand elle commence et quand elle est passée, parce que le propre de la mode est d'être factice, c'est-à-dire antinaturelle. Il semblerait que, depuis longtemps, les jolies femmes recherchent dans leurs attifements les pires absurdités, certaines qu'elles sont d'en sortir triomphantes, et de jouer de la sorte le plus mauvais tour aux moins bien partagées ; une belle femme peut tout oser sans rien risquer, elle sera toujours adorée. Depuis le temps dont je parle, il y a eu des périodes plus ou moins heureuses pour l'élégance

Digitized by Google

de la mode, et l'on en pourrait facilement tracer la courbe esthétique, laquelle de moyenne hauteur avec les paniers de Marie-Antoinette, remonte un peu à la fin du dix-huitième siècle pour replonger à la fin de l'Empire avec l'Anglo-Saxonnisme qui ne nous a jamais donné que de piètres exemples, témoin le costume masculin. On dégringole encore sous la Restauration pour remonter quelque peu sous Louis-Philippe, sauf les chapeaux « fort peu avantageux », comme on aurait pu dire en ce temps-là. Le second Empire restaura, sous le nom de crinoline, les modes préférées de l'épouse de Louis XVI, mais avec quelle hideur ! Je ne crois pas que la courbe esthétique se soit précipitée plus bas !

» Cela était cependant réservé à notre temps avec le « si pratique » costume dit « tailleur », émanation étrangère d'une race mal partagée à bien des points points de vue. Ce costume, qui a pour but de singer celui de l'homme, est né du puritanisme hypocrite et des revendications féministes; si ce n'est pas tout à fait exact, il y correspond en tous cas admirablement. D'autre part, il y a quelque vingt-cinq ans et plus, on voyait poindre cet accoutrement dans certain café de Montmartre peuplé d'Androgynes d'un ordre particulier; c'était même à cela qu'on les reconnaissait; les modes ont des origines diverses et mystérieuses et rien ne me dit que le ravissant costume tailleur n'ait, en cet endroit, pris son vol vainqueur du monde.

» Prenons-le tel qu'il est sans arrière-pensées; nous pouvons déclarer que ce vêtement est antiféminin parce qu'il veut jouer l'homme. Les modes les plus inouïes de tous les temps étaient féminines, adaptées à la femme et à l'exaltation de son sexe; il s'y trouvait toujours des élégances et, pour dire le mot, des fanfreluches ravissantes. Le costume tailleur a ratissé tout cela; « tout en bois ! » telle est sa formule. Plus rien de libre, plus rien de souple, plus d'imprévu, plus un pli, plus de mystérieux chiffonnement; plus rien que des chairs aplaties, comprimées, durcies de forme et surtout mises en terrible évidence, car la femme s'imagine ainsi s'exhiber; c'est à croire que tout devient si avachi que l'on redoute le moindre vêtement flottant. Le bois tourné et râpé de méplats après coup semble en être le modèle.

» Et la taille ! Ce n'est pas d'aujourd'hui, mais ce préjugé exigu subjugue toute conscience féminine, au point qu'après avoir imaginé les instruments de compression les plus perfectionnés on s'est rabattu sur le ventre qui n'avait encore été

Digitized by Google

exploré que dans les usines chirurgicales. Mais la « taillite » persiste malgré la « ventrite » sa rivale et avec l'exaspération de la concurrence; j'ai lu, je ne sais où, une fantaisie d'un cuirassier qui avait toujours envie de tirer son sabre pour, d'un seul coup, séparer en deux ces hémisphères absurdes composés d'un corselet et d'une grosse croupe, sentiment qui me paraît des plus naturels.

» Quelle est la séduction de ce costume? — Dur et froid, on semble le trouver bon à mieux montrer surtout l'horrible; poitrines énormes sur un mince pivot, arrière-train immense et plat comme le dessous d'un gigantesque pain de quatre livres; il ne reste plus que les cuisses à séparer, ce qu'on n'a pas encore osé faire et qu'on transformera fatalement un jour en deux étuis rigides pareils à ce que l'on voit chez les orthopédistes. La seule liberté qu'on se soit permise récemment a été de laisser pendre la poitrine sur le ventre ou au moins de le simuler, serait-ce par une idée égalitaire? Il semblerait que la femme actuelle ne cherche plus à plaire aux hommes; elle leur emprunte non seulement leurs coupes de vêtements, mais leurs jeux distinctifs, escrime, lutte, billard, bicyclette, automobile, cigarette, il lui faut tout, à quand la pipe? A ces aimables occupations de mères de famille il fallait une vesture congruente; le costume tailleur déjà existant s'y adapta avec quelques indispensables modifications: casquettes plates (combien gracieuses), faux-cols droits, maillots et bas à grosses côtes, énormes souliers lacés, que de charmes nouveaux!

» Il est une chose triste à constater et qui marque une dégringolade indéniable, c'est de voir les familles régnantes laisser vendre leurs photographies les représentant dans un aussi bas accoutrement, eux qui devraient avoir à cœur de toujours se montrer à leurs peuples dans une supérieure élégance au lieu de se présenter à eux sous l'aspect de femmes de chambre et de commis-voyageurs! D'ailleurs, certaine haute princesse protestante, piétiste et économe, a, dit-on, beaucoup contribué par son exemple à propager cette abdication du gracieux génie féminin. »

§

On lit, dans le fascicule avril-mai des *Archives du Bibliophile*, publiées par le savant libraire A. Claudin, cette note qui commente un exemplaire du *Fasciculus Temporum* (Spire, 1477) :

« Exemplaire précieux en raison de ses additions manuscri-

Digitized by Google

tes de l'époque. La plus importante est celle qui a trait à l'invention de l'imprimerie. Le texte imprimé porte ceci à l'année 1457 : « *Artifices mira celeritate subtiliores solito fiunt. Et impressores librorum multiplicantur in terra.* » On lit à la suite cette addition parfaitement authentique d'une écriture du temps : « Inventor artis impressoris exstitit PETRUS DE ARGENTINA. » Quel est ce Pierre de Strasbourg qui est désigné comme ayant été l'inventeur de l'art typographique ? Personne ne l'a encore nommé. Il y a là de quoi exercer la critique des historiens de l'Imprimerie avec ce document nouveau. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Second ménage*, comédie en trois actes, de MM. André Sylvane et Maurice Froyez (27 mai). — Vaudeville : *Les Petites Jourdeuil*, comédie en quatre actes, de MM Maurice Denier et Maurice Chevalier (14 mai). — Gymnase : *Pépin cadet*, comédie en trois actes, de M. Henri Pagat (6 juin) — Nouveautés : *Loute*, pièce en quatre actes, de M. Pierre Veber (17 mai). — Œuvre : *Monna Vanna*, pièce en trois actes, de M. Maurice Maeterlinck (17 mai).

Il semble que le divorce devienne la matière ordinaire des comédies et des vaudevilles : c'est de divorce qu'il s'agit dans **Second ménage**, de MM. André Sylvane et Maurice Froyez. Peut-être les auteurs ont-ils songé à soutenir une thèse : on ne saurait l'affirmer, car ils se sont bien vite laissé dominer par l'habitude qu'ils ont d'embrouiller des intrigues vaudevillesques, et de les débrouiller. MM. Sylvane et Froyez ne manquent pas d'habileté ; je crois que, cette fois, ils ont voulu être trop sages ; ils ont mis leur effort à éviter l'extravagance, et ce parti-pris les a, parfois, fait passer, sans la découvrir, à côté de la gaieté.

Second ménage, pièce terne, a été joué sans grand éclat : Mme Marguerite Caron, MM. Albert Lambert et Coste, pourtant, s'y sont fait applaudir.

Il y a de l'excellent dans **les Petites Jourdeuil**, de MM. Maurice Denier et Maurice Chevalier, et il y a du médiocre. Les caractères des personnages sont conçus avec une fermeté digne d'éloges ; malheureusement, les auteurs ont cru, pour rendre intéressante l'intrigue de leur pièce, qu'il fallait y mêler des incidents de mélodrame; ils ont écrit des scènes banales, et que n'exigeait nullement la logique. Il n'empêche

Digitized by Google

que les bonnes scènes des *Petites Jourdeuil* font honneur à des écrivains en qui on peut prévoir de vrais auteurs dramatiques.

M. Henri Pagat a eu de joyeuses inventions, le jour où il écrivit **Pépin cadet**. Le principal personnage de ce vaudeville est une excellente caricature : c'est une vieille fille royaliste, incapable de réflexion, prête à admirer tous les actes, quels qu'ils soient, de la race qu'elle vénère. Le personnage est à peine chargé : des faits d'hier et d'aujourd'hui le démontreraient facilement.

Mlle Madeleine Guitty, qui est toujours spirituellement fantaisiste, joue d'une manière très remarquable le rôle de la vieille fille royaliste.

M. Pierre Veber, qui sait écrire de fines comédies, s'amuse parfois à combiner des vaudevilles ingénieux. Et l'on aurait grand tort de l'en blâmer, car les vaudevilles qu'il imagine sont, le plus souvent, fort gais. **Loute** est un des meilleurs vaudevilles de M. Pierre Veber. L'intrigue en est très compliquée, et pourtant elle ne devient jamais obscure ; la pièce, à aucun moment, n'est languissante, et c'est avec beaucoup d'adresse que le dénouement en est amené. Et ce bon vaudeville est joué avec une verve rare par des acteurs excellents.

M. Maurice Maeterlinck vient de nous donner un drame puissant et subtil, harmonieux et grave, où il renouvelle sa manière, et qui est, sinon le plus émouvant, du moins le plus robuste qu'il ait écrit, **Monna Vanna**.

Nous sommes, à la fin du xve siècle, dans Pise assiégée par l'armée florentine. Pise est tout près de succomber ; ses défenseurs souffrent de la faim ; les remparts, où il y a des brèches, ne la protégeront plus contre l'assaut prochain de l'ennemi ; le condottiere Prinzivalle, qui commande les troupes au service de Florence, n'a besoin que d'un faible effort pour s'emparer d'elle et l'anéantir. Guido Colonna, le chef de la garnison pisane, a perdu tout espoir de salut : son père le vieux Marco Colonna, qui est allé dans le camp des Florentins donner les explications des Pisans sur le meurtre irrégulier d'un lieutenant de Prinzivalle, n'est pas revenu : Pise n'a aucune merci à attendre de Florence ni du général, un barbare sans doute, à qui elle a confié le soin de sa victoire.

Et voici que revient Marco Colonna. Guido et ses lieutenants sont anxieux d'apprendre la nouvelle dont il est messager.

Digitized by Google

Mais Marco a le discours un peu lent: il est vieux, et il est un de ceux dont l'intelligence fut éblouie par la révélation de la splendeur antique. La découverte d'un marbre païen le ravit, et il peut, à contempler une déesse ressuscitée, oublier les malheurs de la patrie mourante. Il se complaît aux belles périodes, et comme faisaient, peut-être, les orateurs anciens, il s'attarde à écouter ses propres paroles. Plus d'une fois, Guido a des mouvements d'impatience tandis que Marco raconte son ambassade; Guido se soucie peu des déesses de marbre ou de bronze dont la terre cachait la radieuse gloire; Guido est un soldat qui défend sa ville, et qui ne conçoit guère qu'on puisse la sauver autrement que par d'héroïques violences.

Enfin, après mille détours, avec de longues précautions oratoires, Marco dit la proposition que Prinzivalle l'a chargé de transmettre aux Pisans: des vivres et des munitions de guerre entreront dans la ville, envoyés par Prinzivalle lui-même, si Vanna Colonna, la femme de Guido, va, la nuit, le trouver, lui Prinzivalle, seule et nue sous son manteau. Vanna est la plus belle des Pisanes, et Prinzivalle l'aime.

Une pareille proposition semble dérisoire à Guido Colonna, et il ne comprend pas que son père ait consenti à s'en faire le messager. Sa honte lui apparaît affreuse, et il ne conçoit pas que la femme qu'il adore, l'épouse fidèle et sûre, soit à un autre. Guido se révolte contre son père; il ne met pas en doute, d'ailleurs, le refus de Vanna.

Et quand Vanna paraît: « Mon père, j'irai ce soir, » dit-elle simplement.

Prinzivalle attend impatiemment la venue de Vanna. Prinzivalle ne se connaît pas de patrie : il n'a vécu jamais que dans les aventures. Son père tint jadis une boutique d'orfèvrerie à Venise; Vanna est la fille d'une noble Vénitienne. Dès l'enfance, Prinzivalle a vu Vanna; il ne l'a jamais oubliée; dans les déserts africains, il a pensé à elle; il a su qu'elle avait épousé un Pisan. Prinzivalle, homme fougueux et doux, aventurier généreux, plein de mépris pour ceux qui l'emploient sans l'estimer, Prinzivalle aime profondément Vanna.

Et Vanna arrive : « Je viens comme vous l'avez voulu, » dit-elle à Prinzivalle. Il est difficile de dire toute la beauté de la scène entre Vanna et Prinzivalle. La situation est vraiment dramatique, et M. Maeterlinck l'a développée avec une maîtrise incontestable. Les sentiments des deux personnages sont très complexes, ceux de Vanna surtout, et M. Maeterlinck a su nous les rendre clairs; nous sommes certains que nous com-

Digitized by Google

prenons les motifs de parler et d'agir qu'ont le héros et l'héroïne, et pourtant nul artifice grossier, nulle habileté mesquine ne gâte la noble harmonie du drame. Vanna d'abord ne sait pas qui est Prinzivalle; elle lui marque une froideur hostile. Mais Prinzivalle rappelle à Vanna le temps où, enfant, elle vivait à Venise ; Vanna reconnaît en Prinzivalle son petit compagnon d'autrefois, Gianello. Et l'on sent l'amour qui, peu à peu, naît en l'âme de Vanna, un amour très pur, très noble, et qui fait de Prinzivalle le plus tendrement respectueux des hommes. Toute la scène est pleine de la plus délicate, de la plus rare émotion; et il s'y trouve des paroles graves, qui sont matière à de sérieuses, à de hautaines réflexions.

Prinzivalle, menacé par les commissaires de la république florentine, suit son amie dans Pise. Le dernier acte de *Monna Vanna* est un des plus beaux qu'ait conçus un dramaturge moderne. Guido revoit Vanna sans bonheur; mais il apprend que c'est de Prinzivalle qu'elle est accompagnée, et, alors, il se laisse aller à une joie fébrile. Si Vanna conduit Prinzivalle dans Pise, c'est, croit-il, pour une vengeance subtile: « Vanna ne tue personne dans une tente close, mais elle amène ici l'holocauste vivant, l'holocauste public... C'est nous tous qui allons effacer l'infamie où nous avons pris part... » Mais non, ce n'est pas cela : « Sois capable, dit Vanna, de croire ce qui n'est pas croyable... Cet homme ne m'a pas prise... Il pouvait tout, puisqu'on m'avait donnée... Il ne m'a pas touchée; et je sors de sa tente comme je serais sortie de la maison d'un frère. » Et à la question de Guido : « Pourquoi? » Vanna répond: « Parce qu'il m'aime. » Les personnages agissent suivant la logique de leurs caractères. Guido ne comprend pas Vanna; il s'imagine qu'elle ment pour sauver Prinzivalle; et, peu à peu, il la force à mentir, à avouer une faute qu'elle n'a pas commise : « J'ai menti! Il m'a prise! il m'a prise! » crie Vanna. Elle a, en entendant le supplice dont Guido le menace, deviné tout l'amour qu'elle a pour Prinzivalle. « Tais toi! Il nous sauve! Tais-toi, il nous unit!... Je t'appartiens, je t'aime! » dit Vanna à Prinzivalle, tandis qu'elle l'enchaîne. Et c'est elle qui sera sa geôlière.

Seul, le vieux Marco a compris Vanna, seul, il a deviné l'ironie tragique de l'événement. Et c'est lui qui soutient Vanna, brisée d'émotion, Vanna qui pense: « C'était un mauvais rêve... Le beau va commencer... »

L'ordonnance de *Monna Vanna* est rigoureuse. M. Maurice Maeterlinck évite les détours; il dédaigne les petits moyens,

Digitized by Google

les procédés qui séduisent facilement; toujours, il va droit aux scènes principales du drame; de là résulte une œuvre, un peu sévère, sans doute, mais grande. On n'y voit, d'ailleurs, aucune raideur; c'est avec aisance que M. Maeterlinck sait être simple et grave, et la beauté régulière de la composition n'enlève rien au libre jeu des passions et à leur expression tendre ou violente.

Le discours des personnages est riche en maximes et en images. Dans *Monna Vanna* abondent les pensées fortes et profondes ; sans cesse, des visions sereines ou terribles passent devant nos yeux. Une phrase simple évoque un paysage significatif. Peut être, parfois, M. Maurice Maeterlinck s'est-il un peu trop laissé charmer par ce qu'il écrivait : certains couplets eussent, je crois, gagné à être condensés ; l'émotion dramatique en eût été plus vive. Mais, par contre, on aurait perdu de sages et nobles paroles.

M. Maurice Maeterlinck s'est toujours plu à rythmer la prose de ses drames. Ici, comme il convenait, il a eu recours à des mètres stricts, et les alexandrins non rimés sont très fréquents dans *Monna Vanna*. Quand il le faut, il les brise ; parfois, il y mêle des vers plus courts, de huit, de sept syllabes ; parfois, tout rythme disparaît. Il y aurait lieu de faire, je crois, de la rythmique de *Monna Vanna* une étude approfondie, et qui serait des plus curieuses. M. Maeterlinck se joint avec bonheur aux auteurs qui ont cherché, pour le théâtre, un parler où se mêlent sans heurt le vers et la prose.

Monna Vanna a été jouée avec trop de lenteur, mais ses interprètes ont prouvé une conscience qui leur fait honneur.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra : *Orsola,* drame lyrique de M.M.P. B. Gheusi et P. L. Hillemacher. — Théâtre National de l'Opéra-Comique : *La Troupe Jolicœur,* comédie musicale d'après une nouvelle de M. Henri Caïn, paroles et musique de M. Arthur Coquard.

Le sort d'un « prix de Rome », si envié pourtant de tout jeune musicien, est assurément digne de commisération. Tous les deux ans, sur la liste déjà longue de ces lauréats, un artiste généralement quadragénaire est élu et, de par le cahier des charges de notre première scène subventionnée, appelé à composer pour celle-ci un opéra ou un ballet. A pre-

Digitized by Google

mière vue, il semble que cette sollicitude de l'Etat à l'égard de ses anciens pupilles constitue pour eux un précieux avantage et leur garantisse, avec l'occasion de se révéler, la récompense de leurs efforts, la gloire éventuelle due à leur talent ou à leur génie. Malheureusement, ce n'est pas tout à fait le cas. Si les pauvres « prix de Rome » sont bien joués chacun à son tour, habituellement, c'est plutôt un mauvais tour qu'on leur joue.

Notre Administration des Beaux-Arts et celle de notre Académie Nationale de Musique ont sans doute des raisons que la raison ne connaît pas ou réussit mal à démêler, pour en arriver à annuler l'effet des meilleures intentions, à transformer en dommage ce qui devrait être un bienfait, et pour aboutir à peu près invariablement à des combinaisons d'où le souci de l'art musical apparaît manifestement écarté. Au lieu de demander à ces artistes, dont la plupart ont fait leurs preuves au concert, d'apporter leur œuvre maîtresse ou préférée, non représentée ou inédite; ou bien, si cette œuvre n'existe pas encore, au lieu de leur donner tout le loisir de l'élaborer à leur guise, de leur octroyer l'absolue liberté indispensable à la création artistique, on leur commande, selon les besoins du théâtre, un ouvrage chorégraphique ou lyrique livrable à date fixée. L'histoire de Lalo, forcé de garder son *Roi d'Ys* en portefeuille et d'écrire *Namouna* contre son gré, montre avec quelle inconscience les désirs d'un musicien et la nature de son talent peuvent être méprisés par les décisions administratives. Et cependant Lalo n'était pas « prix de Rome ». Je ne suis pas très au courant des négociations préalables, officielles ou officieuses, qui règlent ces sortes d'affaires, mais je me suis laissé dire que, si l'infortuné compositeur n'a jamais le choix du genre, d'ordinaire il n'a pas non plus le choix de son sujet et de son collaborateur. Il paraît que, le plus souvent sinon toujours, on lui fournit gracieusement le livret à interpréter ou tout au moins le poète prédestiné, pour d'inscrutables considérations, à inspirer sa verve musicale. Malgré la bonne volonté de chacun, il est assez naturel qu'on obtienne rarement d'heureux résultats au moyen de combinaisons de cette espèce. Ces coutumes ont pour elles, chez nous, l'autorité de la tradition; on peut citer dans le passé autant d'exemples de leur innocuité que de leur malfaisance, mais elles ne s'accommodent plus guère à la conception actuelle de l'art lyrique.

Je me garderais bien d'affirmer que ces errements surannés

Digitized by Google

et funestes demeurent encore aujourd'hui l'inéluctable loi qui régisse les rapports de notre Opéra avec les « jeunes » musiciens. Néanmoins, je ne puis me décider à supposer que M. M. P.-L. Hillemacher aient choisi d'eux-mêmes ou joyeusement accepté le livret d'*Orsola*. Qu'il se soit rencontré un... « poète » assez courageux pour perpétrer et signer cette « prose » et ces « vers », ce n'est déjà pas banal. Mais que le dit « poète » ait trouvé un directeur de théâtre pour agréer une élucubration de cet acabit et deux artistes distingués pour se charger de la mettre en musique, ceci devient un mystère. Il faut le voir pour y croire, et y croire sans essayer de comprendre. Je ne tenterai pas de raconter ce vieux « mélo ». L'intrigue en est enfantine, usée jusqu'à la corde et absolument dénuée du plus infime intérêt. Il s'agit d'un amant qui, pour sauver l'honneur de sa belle, s'accuse d'un meurtre qu'un autre a commis. Naturellement, tout s'arrange à la fin, comme on n'en avait pas douté un seul instant, et, si on ne saurait prétendre sans impertinence que la « vertu » soit récompensée, du moins le crime est puni. Au fond, ce soi-disant « drame » eût pu ne pas paraître beaucoup plus bête qu'un tas de niaiseries analogues jouées au même endroit et ailleurs sous prétexte d'art lyrique. Mais l'auteur ne s'est pas contenté, dans la réalisation de son sujet, d'accumuler les invraisemblances et les maladresses, de rater impitoyablement les scènes essentielles de l'action, il employa en outre à cette usage la langue la plus ahurissante qui se puisse rêver.

Le nom de M. P. B. Gheusi semble indiquer une origine étrangère. Ce serait la seule excuse admissible pour les innombrables outrages dont il abreuve à la fois notre syntaxe française et l'autorité de tous nos dictionnaires. Quand on entend Orsola déclarer « amèrement » : « J'avais donné mon âme au capitaine de mon désir prestigieux », le Duc ordonner, « très violent » : « Jette à la mer ces écumeurs de l'archipel », Toretti parler sans broncher de « marins grégeois », Thisbé, de « périls pervers » et des « bras suzerains et forts » de son amoureux Silvio, on déplore la témérité d'un polyglotte insuffisamment préparé au maniement d'un idiome qui n'est pas le sien. Mais si l'incertitude où on le devine à propos du sens unanimement attribué dans notre pays à tels mots de notre langue peut expliquer ces... inadvertances et tant d'autres, elle est impuissante à justifier M. P. B. Gheusi des louffoqueries qu'il fait débiter par ses personnages. Il y a une cinquantaine d'années, on chantait presque tous les soirs

Digitized by Google

à l'Opéra : « C'est toi que j'aime — Plus que moi-même! — Bonheur suprême! — etc. » Dame! ce n'était pas du Victor Hugo, mais au moins ça voulait dire quelque chose. Pigez-moi cés extraits du *duo* d'amour dont accoucha la muse de M. P. B. Gheusi : « ... Je sauverai ma tête lorsque mon front sera nimbé — de ton baiser, grand lis de ta lèvre tombé!... » Et plus loin (c'est toujours Sylvio qui pérore) : « Viens dans mes bras recouvrer la douceur des matins parfumés et la paix des nuits calmes — l'apaisement des soirs sous la fraîcheur des palmes — vierge qui fut jadis ma compagne et ma sœur! » — J'oubliais de noter que, deux minutes avant, le même Sylvio aux bras inopinés signifiait carrément à la chaste Thisbé, femme d'un vieux duc qui jamais ne la toucha : « Oui, je veux en époux reposer sous ton toit jusqu'à l'aube!... Te posséder! » Il ne le lui envoyait pas dire. — Enfin cet ineffable Sylvio s'emballe pour de bon : « Ecoute chanter les Cyclades — les vagues, les rochers, le pourpris sidéral — comme autrefois au seuil d'un palais nuptial — les lyres et les voix alternaient leurs ballades! » Vous me croirez si vous voulez, mais, après avoir « écouté chanter » tout çà, l'innocente « colombe » accorde aussitôt ce que demande son « héroïque amant », lequel semble d'ailleurs professer une invincible aversion pour les questions ambiguës. « Veux-tu nous aimer? » interroge-t-il tout bonnement. Chez nous, les petites femmes proposent avec une candeur homologue : « Veux-tu faire l'amour? » Mais nous sommes aux Cyclades.

Il y a comme çà, dans le « poème » de M. P. B. Gheusi, une collection de quatrains dont le dernier des mirlitons se sentirait déshonoré. Il serait toutefois « suzerainement » injuste de ne pas reconnaître que ces envolées intermittentes forment encore le meilleur du livret. Le dialogue proprement dramatique a toutes les allures d'une formidable mystification. Si c'est une gageure, M. P. B. Gheusi l'a bien gagnée. Il faut plaindre les irresponsables interprètes, qui n'ouvrent pas la bouche une fois sans dégoiser quelque irrésistible cocasserie, perdus dans l'imbroglio des coq-à-l'âne, obligés de rouler de gros yeux et de se trémousser comme des polichinelles pour remplir, de leurs évolutions et de leur pantomime, à la fois l'immense trou de la scène de l'Opéra et la vacuité de la charade. M. Noté s'en est tiré avec esprit; on voit qu'il prend la chose en rigolant, même s'il s'élance pour assassiner le « Despote ». Mais quelquefois on se retrouve à la Salpêtrière sans être bien certain d'avoir quitté Guignol. L'impression est

Digitized by Google

pénible du galbe opulent de Mme Héglon condamné à d'extravagants galops, de sa belle voix contrainte à des « hurlements de folie », pour incarner la déconcertante Orsola, « frémissante d'une terreur superstitieuse », « éblouie par les rayons écarlates du vitrail », et s'enfuyant, « démente qui ne trouve plus d'issue », en proférant d'inénarrables calembredaines. Il faut plaindre surtout les compositeurs. Il faut les plaindre s'ils ont choisi ce « poème », il faut les plaindre si on le leur a imposé. Que MM. Hillemacher aient réussi à adapter à ce monstre une musique intéressante à plus d'un titre, c'est un tour de force qui dépasse même ce qu'on pouvait attendre d'eux. Leur inspiration est çà et là savoureuse, toujours distinguée. Leur harmonie, pleine de finesse, recherche les combinaisons neuves, avec une prédilection peut-être excessive pour les modulations enharmoniques. Il arrive assez souvent que MM. Hillemacher fassent d'une seule et même note l'axe immuable de tout un univers d'accords différents. Cette note unique traverse ainsi sans bouger toutes les fonctions tonales possibles et imaginables. Ce travail dénote d'excellents musiciens et de fort habiles harmonistes, mais l'abus de ce procédé risque d'engendrer à la longue quelque fatigue, sans compter le préjudice qu'en reçoit alors l'intérêt de la polyphonie. Celle-ci est le plus fréquemment pleine, élégante, impeccable, peut-être même un peu trop « soignée », trop riche des apports associés de deux maîtres contrepointistes; mais il faut avouer que ce défaut, — si c'en est un, — fut de tout temps plutôt rare et que le reproche en est presque un compliment. Enfin l'instrumentation d'*Orsola* me parut remarquablement originale. On ne songe pas sans surprise qu'un art aussi personnel puisse être le produit d'une collaboration. Celle des frères siamois de notre musique cesserait-elle en face de la partition d'orchestre? L'ensemble de l'œuvre marque l'effort de deux artistes sincères et même un progrès réel, une sorte d'évolution de leur talent. Il est assez curieux de constater que, bien probablement sans le savoir, ils se sont rencontrés avec l'auteur de *Pelléas et Mélisande* pour essayer de donner au drame lyrique une forme nouvelle. Eux aussi ont voulu, tout en les unissant, séparer le drame et la musique, laisser à chaque art, avec sa beauté propre, son action distincte et intégrale. Par malheur, de ces deux arts, l'un a manqué à l'appel. Ce n'est pas celui des musiciens. Ceux-ci se sont efforcés de réaliser leur rêve. Ils ont bravement fourni une course honorable, mais, au lieu d'un Pégase, ils avaient

Digitized by Google

reçu du « poète », non pas même un bidet, — un baudet.

§

M. Arthur Coquard fut élève de César Franck. On ne s'en douterait guère à entendre sa musique. Si l'on voulait, dans son nouvel ouvrage, reconnaître quelque influence de son maître, ce n'en pourrait être qu'une d'ordre purement psychologique. Le « père Franck » possédait une âme innocente; sa naïveté égalait presque son génie. Il a traversé la vie sans qu'on puisse imaginer qu'il en ait aperçu les laideurs. Cette nature « angélique » appartint à peine à la terre; il n'y tenait que par un fil, un fil de la Vierge. Son indulgence ignorait le ridicule aussi bien que le mal. Les calinotades du livret de *Ruth* ne le gênèrent pas pour en composer une adorable musique. L'élection du sujet et le « poème » de *la Troupe Jolicœur* témoignent d'une analogue ingénuité. Quels braves gens que ces forains! S'ils ont quelquefois la main lourde, ils ont toujours le cœur dessus. C'est un plaisir que d'abandonner des petites filles sur leur route, en hiver. La bonne maman Jolicœur dégote à la fois les Enfants-Assistés et le Conservatoire. Elle recueille une pauvre gosse dans la neige et lui apprend à chanter des chansons. Il en résulte une prima donna « qui s'fait des mois d'plus d'cinq cents francs » et épouse « un compositeur ». M. Théodore Dubois en obtint-il jamais autant pour quelqu'une de ses pensionnaires? Voilà une concurrence plus dangereuse que *la Scola*, monsieur le Directeur! Et cet excellent Jean Taureau dont la poigne rivale assomme le ou la frêle Loustic-de Craponne, il faut le voir, au sortir de prison, s'expliquer avec sa victime apportée de l'hôpital pour mourir au milieu d'un gentil jardinet de Saint-Germain-en Laye. « Tu sais bien, toi, que je n'suis pas méchant, au fond... », s'écrie t-il en pleurant... comme un taureau. Quels trésors insoupçonnés de dévouement, de passion et de délicatesse peut contenir dans ses flancs une humble roulotte! Un parfum d'honnête bonhomie s'en épand sur l'œuvre tout entière. Il n'est pas jusqu'au cynique boulevardier Paul qui ne se révèle, au demeurant, le meilleur garçon du monde, encore qu'ayant commencé par vouloir débaucher son ami Jacques, « le compositeur ». Mais celui-ci se rebiffe noblement : « Non! Non! je ne veux pas de ces amours vulgaires, qui nous mentent et ne laissent que lassitude et dégoût! » Cependant que « Paul fait des gestes désespérés, puis, avec

Digitized by Google

une emphase comique et s'inclinant profondément » : « O grand saint Chrysostôme ! O saint Jean Bouche d'or ! Pour la première fois tu daignes m'apparaître, à moi pauvre pécheur! Par pitié pour ma faiblesse, tu veux bien éteindre la flamme de la glorieuse auréole qui ceint ton front sacré; mais je te reconnais à ton verbe, grand saint, et devant ta vertu humblement je m'incline. Et je veux célébrer cette grande journée, en t'invitant à prendre une humble citronade, ou du petit vin gris ! » — Et « Paul et Jacques rient aux éclats ».

A la représentation, une main barbare coupa ce modèle d'éloquence ironique ajusté par M. Arthur Coquard à un modèle de contrepoint fleuri dont feu Bazin eût respiré les senteurs avec délices. Je ne connaissais pas, je l'avoue, le feuilleton du *Petit Parisien* où M. Coquard a déniché le prétexte de sa « comédie musicale ». Il en a confectionné les paroles avec un respect soigneux et une rare intelligence des intentions probables du... littérateur. Il trouva sans effort la juste expression de cette « âme foraine » inconsidérément méconnue. Quel encre de la Petite Vertu lui parut assez bleue pour en autographier ce texte candide? Mais il fit mieux encore à l'égard de celui-ci : il le gratifia d'une musique adéquate merveilleusement. On n'a pas, comme dans *Ruth*, dans *Orsola* et mainte autre part, à souffrir d'une discordance cruelle entre la parole et le son, entre la partition et le livret. Ici, les deux font la paire, inséparable, isomérique. On sent toute la joie que prit un artiste sincère au déroulement prévu d' « imitations » inoffensives, à l'anodine « variation » de leitmotifs bénins, à la réussite d'un devoir de bon élève de première année d'une classe d'harmonie. Certes, la « vérité d'expression » exigeait là un tact extrême. Tous les forains sont musiciens, sans doute, mais leur musicalité est très spéciale. Il eût été incongru de lui prêter le moindre reflet de cette élégance qu'un Saint-Saëns, à l'occasion, sait conférer aux plus plats des lieux communs. Avez-vous remarqué comme un orchestre de foire est tout ensemble bruyant et sourd? Cela provient de l'orgue de Barbarie chargé, pendant que les cuivres tintamarrent, de remplacer flûtes, hautbois, clarinettes, bassons et cordes. On croit entendre tous ces instruments chanter dans leurs plus mauvais registres ou grincer avec une aigreur acétique. A travers un bourdonnement confus, on perçoit surtout le boucan des trombones et le cornet à pistons criard. M. Arthur Coquard s'est plu à reconstituer naturistement une fête de 14 juillet. Son pastiche est d'une fidélité

Digitized by Google

scrupuleuse et fort légitime en cet endroit. Mais il semble que le souvenir en poursuive opiniâtrément le compositeur et l'induise trop souvent, ailleurs, à conserver à son orchestration une « couleur locale » au moins superflue. M. Coquard s'est amusé aussi à faire une salade de quelques airs trop connus ou populaires, et la maladresse de leur superposition atteste surabondamment le dessein préconçu du musicien de sacrifier ici son art à l'exacte authenticité d'un chahut national et républicain. Mais il prend une peine inutile, au moment d'associer, à une chanson de Bruant, à la *Czarine*, à la Marseillaise, etc., « la célèbre romance de *Mignon*, » quand il certifie par une note insérée au bas de la page trente-huitième de la partition : « L'auteur se défend de toute intention de parodie... » Personne ne se fût avisé de supposer le contraire, après la *Berceuse* du prologue fredonnée par maman Jolicœur: « Dors, dors, petite alouette, dans le nid de mes bras... » Au prix de cette inspiration (paroles et musique), la camelote de M. Thomas acquiert la qualité d'un pur chef-d'œuvre. Le succès éclatant obtenu dès la première par cette « comédie musicale » montre combien je ne sais plus quel poète avait raison en déclarant (ou à peu près) : « Tout homme a dans son cœur un concierge qui sommeille. » Le brave pipelet s'est réveillé tout attendri. Depuis si longtemps n'avait retenti le carillon fêlé de la vieille sonnette! Il a vitement tiré le cordon à toute *la Troupe Jolicœur*, heureux de lui faire enfin les honneurs de la loge humide de sa sentimentalité. — Et cependant, il n'y a pas de loi qui oblige, fût-il électeur, contribuable ou fonctionnaire, un citoyen français à écrire une « nouvelle » et un autre à en extraire une « comédie musicale » ; il n'y a pas de décret ni d'ordonnance qui force qui que ce soit de faire de la musique.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Renoir, Paul Signac, Caro-Delvaille, de Beaumont, et quelques autres.

Une exposition **Renoir** ouverte chez Durand-Ruel. Que de souvenirs anciens déjà et toujours délicieux! Toutes les luttes de l'impressionnisme, le dédain, longtemps, de l'amateur, puis la formation d'un goût, lent et sûr, aboutissant au triomphe éclatant, en 1892. Depuis, tous les succès, les achats, l'engouement des collectionneurs, un passage avi-

Digitized by Google

dement guetté dans les ventes, plusieurs groupements d'œuvres chez Durand-Ruel, chez Bernheim.

Que de portraits merveilleux, alors! toutes ces bouches fraiches, entrouvertes à un rêve de baisers, tous ces longs cils baissés sur des yeux palpitants et velouteux, toutes ces narines frémissantes dans les clairs visages virginaux, ces formes fermes et graciles d'enfants ravissants et de jeunes filles en fleur, une atmosphère odorante et vive, toute la ferveur de la vie en extase devant ce qui en compose le charme et la splendeur la plus délicate. Puis, ces baigneuses songeuses, si nettes et fermes dans leurs attitudes adolescentes, ces paysages moëlleux et de tendresse, ces compositions diverses où se sourient en s'y reflétant les moments joyeux de la vie moderne, *la Grenouillère*, *le Bal des Canotiers*, *le Moulin de la Galette*, *la Danse à la Campagne* que sais-je encore? et, surtout, cette *Loge* qui reste l'absolu chef-d'œuvre! tout cela, et l'adoration de tout ce qui est frais, jeune, ému, délicat et parfumé, la grâce transmise du siècle dix-huitième, une sorte d'inquiétude ingénue devant l'existence présente, la modernité chatoyante des mille accessoires adorables de la femme, le chapeau et la jupe, les rubans, la lingerie soyeuse et légère, les fleurs caresseuses et amicales, l'assentiment grave et approfondi des frondaisons ou des eaux courantes, le conseil amoureux des mousses profondes, nul peintre, pas même, mélancolique, Watteau, pas même, avec une ferveur de joie, Fragonard, pas même, dans l'éclat d'une prodigieuse sensualité lyrique, le maître absolu, Rubens, pas même l'afféterie élégante des Anglais, rien, personne, nulle part, n'a dit d'une voix aussi suave, aussi chantante, aussi pure et désintéressée la beauté harmonieuse de la femme et de ses entours, la candeur farouche et songeuse de l'enfance.

Le tressaillement apporté par la présente exposition n'est pas, sans nul doute, comparable à l'ivresse des souvenirs anciens. Il y a là des tableaux des diverses manières du maître, il semble qu'ils répètent, sans nécessité, avec un accent comme indolent, fatigué, les merveilles d'autrefois. Tout ce qui était précieux dans l'œuvre s'est développé au détriment d'une magique et saine beauté. Comment M. Renoir, si perspicace, si sûr de lui jusqu'ici, a-t-il pu se satisfaire de travaux si incertains? Rien ne donnait à prévoir une telle déchéance. Qu'est-il advenu de son art tendre et limpide? Ni clarté ici, sinon conventionnelle, ni ivresse des parfums, des espaces, de la lumière aux faces des adolescentes, rien! rien

Digitized by Google

que de pénible, rien que des redites ternes et sans charme... A peine, de cet ensemble, peut-on détacher, pour les louer, *la Brodeuse*, de composition neuve et solide, *l'Enfant cousant*, un ou deux petits paysages.

Il n'est pas possible que M. Renoir ne se ressaisisse pas, et qu'il ne donne à notre enthousiasme respectueux l'occasion attendue de se réveiller et d'égaler, devant des œuvres nouvelles, l'extase que nous garderons à jamais au souvenir des anciennes.

§

M. **Paul Signac**, lui, est un artiste en pleine possession de ses moyens, très tenace, très résolu, et qui a raison, car sa personnalité est grande et son talent très certain. M. Signac doit, tout d'abord, être loué de sa profonde et patiente sagesse, Il n'est pas un peintre qui, comme lui, ait peut-être scruté les moyens de son art ; il n'en est pas un qui en raisonne et en disserte avec plus de précision. Mais cette science n'a pas éteint chez lui la spontanéité ; au contraire, elle lui est d'un grand secours ; elle lui enseigne à voir et à s'exprimer avec plus de liberté et d'aisance. Ce ne sont pas de froides règles d'école, basées sur les traditions plus ou moins authentiques, qui composent la méthode de M. Signac ; non : il a surpris un secret de la nature, négligé des peintres antérieurs ; il le retrouve partout, ou, si l'on veut, il le produit au jour, le place en valeur, lui donne une importance que sa tâche est précisément de nous faire apparaître juste autant qu'il la fait considérable.

Tout peintre est frappé d'un aspect du rapport réciproque des choses. Il en accuse le relief, et ce qui donne à l'œuvre une expression véridique. C'est aussi ce qui désoriente, au début, et trouble le spectateur, ce qui l'éloigne ou motive chez lui un dédain très explicable. Que l'artiste persiste, que l'artiste s'affirme et se développe, une habitude des yeux est bientôt prise, on s'apprivoise, on a compris peut-être, et enfin l'on admire.

M. Signac persévère. Il est bien près d'avoir gain de cause. Quoi qu'on puisse penser de son système, un fait est certain : toute toile de lui est pénétrée de lumière fluide et qui évolue, et il n'obtient pas ces effets en opposant des parties de clarté à des parties d'ombre opaque.

Qu'on objecte l'exemple de Claude Monet, sans doute, et M. Signac ne prétend pas le répudier. Bien au contraire, il a puisé des exemples, pour justifier la manière innovée par

Digitized by Google

Seurat et par lui, jusque chez Delacroix, jusque chez Constable, et il a eu raison. Seulement, ce qui n'était, chez les devanciers, que tâtonnement instinctif et timide audace, à ses yeux se transforme en un procédé réfléchi, constant et toujours efficace. Il rejette tout ce qui n'est point belle couleur claire, absolue, chantante; il réprouve le mélange réel sur la toile parce qu'il finit toujours par se désaccorder, donne une épaisseur opaque à la matière, est, chimiquement, détestable, tandis que la juxtaposition par petites touches des couleurs complémentaires produit toujours une harmonie heureuse, agréable aux regards et comme translucide.

La persévérance de l'artiste dans sa méthode, adoptée à ses côtés par d'autres peintres excellents, a fini par en imposer le charme certain, devant quoi longtemps tout le public s'est rebellé. Il suffit de rappeler aujourd'hui le procédé, qui n'est plus en discussion ; on peut voir enfin ce que l'artiste a produit.

Ce sont, chez M. Bing, surtout des séries d'études, des aquarelles spontanées, vives et lumineuses, notes de voyage où M. Signac fixe, en vue d'œuvres plus approfondies, les colorations des lumières, le frémissement des eaux et des feuillages, les aspects des choses mouvantes sous les coulées de l'atmosphère. Parfum des heures, alanguissement, comme songeur, des brumes perlées, lenteur lucide des matinées d'été, le nord et le midi s'y répondent, des moulins de la Hollande aux petits ports mouvementés de la Provence brûlante.

Quelques grandes toiles, ardentes et hautaines, le mont Saint-Michel, l'échouage d'un bateau de pêche, font entrevoir la maturité d'une œuvre d'amour, de ferveur et de lumière, et désirer, pour la saison prochaine, une exposition plus complète.

§

Galerie Silberberg, huit peintres ont réuni quelques-unes de leurs œuvres. De la plupart il n'y a guère de louanges à faire, sinon que toutes révèlent des tempéraments que la routine n'a point étouffés tout entiers et qui se peuvent encore dégager; chacun de ces artistes connaît le double métier qu'il exerce assidûment, et c'est dans cet esprit qu'il convient de signaler les jardins de M. Zo, les paysages de M. **Grau**, les intérieurs de M. **de Beaumont** et, surtout, de M. **Prinet.**

Seul, M. **Caro Delvaille** nous montre un talent neuf et définitif. Il sait grouper, au milieu des choses familières et élé-

Digitized by Google

gantes, les attitudes soudaines ou nonchalantes de femmes à la mode, soit qu'elles s'étendent vaguement rêveuses sur un sofa, ou qu'elles préparent le thé ou, comme ici, qu'elles s'abandonnent à la stupéfiante ardeur du noble jeu des cartes. Le peintre a observé avec certitude, moins de malice qu'un peu d'ironique tendresse, et il peint avec une sobriété déjà savante, très ferme, sans lourdeur et sans afféterie. L'arabesque de son dessein, justifiée par l'apparence réelle de ses modèles, se courbe à une sorte de souplesse un peu rigide, très spéciale et révélatrice d'un aspect vrai, à force d'avoir été affecté, chez la femme à la mode de nos jours.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

Monsieur de Marigny et le fils du vigneron. — Dans un des bailliages principaux du gouvernement de Bourgogne, dans le bailliage particulier du pays d'Auxois, à Semur premier siège, la lieutenance générale était exercée, vers 1762, par un bourgeois considérable chef d'une des plus vieilles familles de la ville, par Charles, Le Mulier, dont le père Pierre avait été avocat et maire, et dont l'oncle, qui s'était fait Carme, avait prononcé, en la collégiale, l'oraison funèbre du marquis de Châtel-Larmont, le dernier gouverneur.

M. le lieutenant-général du bailliage, qui avait de qui tenir, s'intéressait fort aux choses de l'esprit et des arts. Il entretenait un commerce assidu avec ce que Semur renfermait alors d'honnêtes gens ;— j'ai nommé le prieur de Saint-Jean; Barberot le médecin pensionné du roi ; le marquis Thiard de Bissy, qui s'enorgueillisait à juste titre de sa bibliothèque ; le docteur Clerc, qui avait un cabinet d'histoire naturelle fameux dans toute la province, enfin avec M. de Montbéliard et sa savante épouse.

Sa belle maison du Bourg, serrée par le présidial, la collégiale et le grenier à sel, était le rendez-vous habituel de ces beaux esprits et de ces doctes personnes. Il est facile de deviner de quoi on s'y entretenait, autour de quels thèmes on s'échauffait, quelles dissertations y étaient ébauchées... propros, idées, parallèles et tableaux traités ensuite, congrûment, dans le volume annuel de la Société Académique...

Il n'est pas téméraire d'affirmer que messire Charles Le Mulier était non seulement un des personnages les plus

Digitized by Google

considérables de ce Bourg qu'il habitait, le plus bel endroit de Semur, mais encore des autres quartiers, du Donjon qui avait sa tour à l'ourle d'or, du Château, — de tout cet étagement pittoresque et confus qui s'équilibrait sur le rocher, de ce chevauchement de maisons de drapiers, de pignons canoniaux, de huttes, de couvents et d'églises, entre l'Armançon, mauvaise rivière, et les coteaux toisonnés de vignes.

Quelle circonstance élève jusqu'à lui le très modeste personnage dont il va être question? Le rencontre-t-il au cours d'une délassante promenade dans la campagne? Est-ce à la barre de son tribunal qu'il le découvre? Lui est-il amené en son hôtel, par un ami éclairé et compatissant?

Il n'en est pas moins qu'un jour, M. le lieutenant-général du bailliage de Semur prit la plume et écrivit au Directeur Ordonnateur des Bâtiments du Roi, cette lettre que je découvre, perdue dans une liasse d'états et d'insupportables comptes, et que je transcris fidèlement :

« Monsieur,

« Vous estes le protecteur des Arts, vous aimés le bien public, et vous vous rendés l'apuy du mérite par tout où vous pouvés le découvrir, par des sentiments et des bienfaits si estimables vous tirés de la poussière les talents qui y seroient restés enfouis, et en découvrant pour ainsi dire des hommes nouveaux à l'Etat, vous faites fleurir les Arts et les Sciences. Vous décorés la Patrie, et vous rendés illustre le règne du meilleur et du plus chéri des Rois.

» La Renommée parmi bien d'autres grandes qualités, nous a raporté celles-cy, et c'est sur sa garentie que sans avoir l'honneur d'estre connu de vous, j'ay cru que vous auriés pour agréable, que je vous annonce un jeune homme de 17 à 18 ans, qui paroit avoir des dispositions pour la peinture et le dessein, qui mériteroient d'estre cultivées.

» C'est le fils d'un pauvre vigneron de cette ville, destiné par sa naissance aux travaux pénibles de la profession de son père ; il commençoit à s'y adonner, lorsque, sur la fin de l'Automne dernier, j'en fus averti, je le fit venir et aiant un peu examiné ses dispositions, je luy donné quelques desseins qu'il imita assés bien.

» Je ne suis n'y Peintre n'y ne scait dessiner, mais charmé de ces phénomènes que la nature présente de tems à autre, je voudrois que ma fortune me permît de les seconder. J'ai

fourni à celui-cy des desseins de bons maîtres, du papier et les craions, et seul il m'a paru qu'il se perfectionnoit.

» Afin, Monsieur, que vous puissiés en juger par vous même sans vous en raporter à moy, je joint icy quelqu'uns de ses ouvrages. Daignés faire attention, s'il vous plaît, qu'il n'y a trois mois qu'il labouroit la terre.

» Si vous blamé, Monsieur, la liberté que je prend, recevés en je vous prie les excuses les plus humbles, et ne l'imputé qu'a l'envie que j'aurois d'entrer dans vos viies bienfaisantes, et si vous ne jugés pas favorablement des talents du jeune homme, par les petits essais cy joints, négligés, Monsieur, et le sujet et l'annonce que je prend la liberté de vous en faire, votre silence m'aprendra ce que vous en penserés.

» Mais si, au contraire, vous en jugés bien, daignés me faire scavoir ce que vous voudrés que je fasse, j'executerés ponctuellement vos ordres, le jeune homme très docile sera soumis aux maîtres qu'on luy donnera, et à tout ce qu'on luy prescrira.

» J'ai l'honneur d'estre avec un profond respect.

» Monsieur
» Votre très humble et très
» obéissant serviteur,
» Le Mulier, lieutenant général
» du Bailliage de Semur.

» à Semur en Auxois
» province de Bourgogne
» ce 13 may 1762. »

M. de Marigny lut, regarda les dessins et au haut de l'épître traça ces trois lignes de sa nerveuse et fine écriture.

« Je prie M. Cochin de me dire son sentiment sur l'inclus. Si ces desseins sont réellement d'un jeune homme qui n'a jamais eu de maître, Cochin pense-t-il que ce soit merveilleux?

» M.
« 16 may. »

Et envoya le tout à son fidèle conseiller.

J'ai pu retrouver la réponse de Cochin.

Il est bien inutile de retarder d'un commentaire ces lignes d'une philosophie si profonde, — et si actuelle!

« Monsieur,

» Les dessins qui étoient joints à cette lettre n'annoncent

point de disposition extraordinaire; ils sont tels que les feroit tout jeune homme de son âge après avoir dessiné deux ou trois mois.

» On en peut conclure de l'amour pour le dessein, mais on n'y voit rien qui donne lieu de fonder des espérances de succès. L'âge de 17 à 18 ans est un peu avancé pour commencer l'Etude de talens qui demandent douze à quinze ans de culture pour être portés à un degré un peu distingué, et qui, de plus, pendant les huit ou dix premières années ne peuvent procurer aucun secours pécunier à ceux qui s'y adonnent. Il seroit nécessaire, s'il embrassoit les arts, qu'il fut soutenû à l'égard de tous les besoins de la vie et de ceux qui concernent l'etude du talent, à quoy ne suffiroit point la somme que le Roy accorde quelque fois aux élèves dans le câs d'une disposition évidente.

» Est-ce d'ailleurs un bien pour ce jeune homme que de quitter un Etat que l'habitude lui laisse envisager sans amertûme, pour entrer dans un autre plus élevé à la vérité, mais où il se trouveroit privé de quantité de Lumières, fruits de l'Education, dont il semble qu'il n'est plus permis de manquer dans ce siècle critique en l'excès. Ne seroit-ce pas plutost un malheur pour luy, s'il n'attegnoit qu'à cette médiocrité si méprisée et qui cependant coûte tant pour acquérir.

» Si l'on connoissoit l'intérieur de Paris à cet Egard et l'Etat de ceux qui n'ont pu s'y faire un nom, peut-être trouveroit-on bien des Peintres plus malheureux que les Vignerons.

» Je conclus donc que ses dispositions, n'ayant rien de marqué, son âge étant trop avancé, si la personne qui le soutient veut le tirer de son Etat, Elle doit plutost chercher quelque Profession dont l'Etude soit moins longue et moins difficile et qui puisse lui fournir plutost les besoins de la vie. Telles seroient la maçonnerie, la menuiserie, la serrurerie, l'ébénisterie, etc... Dans ces talens, son goust et ses dispositions pour le dessein, si elles parvenoient à se développer pourroient lui procurer une supériorité qui lui rendroit son Etat agréable et fructueux.

» Je suis avec un profond Respect
» Monsieur
» Votre très humble
et très obéissant
serviteur
» Cochin ».

» Ce, 25 may 1762. »

Digitized by Google

Ah! les douze à quinze ans « de culture pour être porté à un degré un peu avancé »..., ces lumières « dont il semble qu'il n'est plus permis de manquer dans ce siècle critique à l'excès ».., cette médiocrité si méprisée et qui cependant coûte tant pour acquérir »...«Ah! cet intérieur de Paris », et ces « peintres plus malheureux que les vignerons »...

1762... Cochin...

Ecrira-t-on *demain* quelque chose de plus vrai?...

Et Marigny annote:

« La Lettre de Cochin est admirable, il faut en faire mot pour mot le sujet de ma réponse à M. Le Muliers. »

Le petit vigneron est-il venu quand même à Paris?...

Est-il resté à vivre sa petite vie, provignant, sarclant, épamprant sa vigne, oubliant de son mieux l'avenir qu'on avait fait miroiter à ses yeux ?

Ou, comme le vin franc, rude et clair, de son pays, n'ayant besoin d'aucun mélange pour être délicieux et parfumé, a-t-il, avec ce beau mouvement que Cochin espérait, pris une bille de noyer et taillé en plein bois?...

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Gustave Geffroy : *Daumier*, Librairie de l'Art ancien et moderne, 7 fr. 50. — Jean Dolent, *Maitre de sa Joie*, Lemerre, 3 fr. 50. — Edmond Claris, *De l'impressionisme en sculpture*, édition de la « Nouvelle Revue », 3 fr. — Pierre de Bouchaud, *Raphaël à Rome*, Lemerre, 2 fr. — Emile Violard, *Les industries d'art indigènes en Algérie*, imprimerie Baldachino, Alger. — Eugène Belville, *Le Cuir dans la Décoration moderne*, Ch. Schmidt. — Georges Cain : *Paris, les Anciens quartiers : La Cité*, Le Deley, 7 fr. 50. — Charles Théophile Féret : *La Normandie exaltée ;* Dumont, 3 fr. 50. — *Vingt œuvres du peintre Baud-Bovy*, Cercle des Arts et des Lettres, Genève. — Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts ; La Revue de l'Art Ancien et Moderne ; L'Art Décoratif ; Art et Décoration ; Le Journal des Artistes ; La Nouvelle Revue ; La Plume ; Les Maitres Artistes ; Le Monde catholique illustré ; L'Assiette au Beurre ; L'Art Suisse ; Blanco y Negro ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration.* — Les Affiches. — La Petite Estampe.

Les Livres. — L'arbitraire est le propre même de la vie et chacun en profite ou en souffre. Des imbéciles ou des gredins ont pu ignorer jusqu'à leur dernière respiration les minutes douloureuses, tandis que des âmes de bonté, de droiture et de dévouement n'ont jamais connu que misère et inespoir. Et

Digitized by Google

contre ces terribles jeux du sort, il n'est point d'appel ni de compensation. Ce n'est que par une sorte de suprême et sublime partialité que ceux seuls qui furent dotés de facultés créatrices par le hasard peuvent compter avec certitude sur les réparations du Temps. Il semble qu'avoir été, durant les quelques heures de leur existence, les dépositaires du feu sacré que se transmettent les générations, les ait garantis jusqu'à une certaine limite infranchissable contre les forces tumultueuses et inconséquentes des destinées. Une sorte de justice immanente guette les œuvres, et tôt ou tard les remet à leur plan.

La logique du présent nous échappe, mais, dans le Passé, large plaine parcourue derrière nous par la Vie en marche, nous pouvons, au bord des voies, relever des cadavres pour montrer à l'humanité inquiète leurs faces restées lumineuses et tandis que, sous la lente, désagrégeante et impitoyable averse des secondes, les statues que nulle reconnaissance humaine ne préserve s'effritent et tombent, ces effigies redressées brillent, à travers la nuit du passé sur la route du monde, jusqu'à nous et plus loin, leurs rayons baignant l'infini, comme des feux lointains et vénérés d'étoiles que rien ne pourra plus éteindre. Chaque jour nous assistons à ces résurrections vengeresses de la pensée glorieuse et ce n'est pas sans une profonde joie que nous avons vu surgir, dans une récente auréole le nom d'un des peintres dont le siècle dernier a le plus de droit de s'enorgueillir : **Daumier**.

Dans l'ouvrage qu'il lui consacre, à propos de l'exposition organisée en mai 1901 à l'Ecole des Beaux-Arts par le Syndicat de la Presse artistique, M. Gustave Geffroy, toujours prêt à soutenir les nobles efforts à contrecarrer les opinions toutes faites ou les iniquités sociales et artistiques, montre, à la suite de bons esprits comme MM. Arsène-Alexandre et Henri Béraldi, quel fut l'apport du peintre et du dessinateur et de quelle ample et souriante et sûre manière il puisait dans l'humanité ambiante.

Il nous le montre contemplant la Vie de sa lucarne du quai d'Anjou, la Vie qui coulait là devant lui, comme le fleuve, toujours diverse, toujours passionnante dans ses innombrables aspects, toujours admirable pour celui qui savait la surprendre. « Il a pris par sa lucarne tout ce qui était à prendre, les nuages et le fleuve, les maisons et le quai, les chevaux et les chiens, les hommes, les femmes et les enfants, tous les aspects lumineux, toutes les ombres fluides, toutes les attitu-

Digitized by Google

des et tous les mouvements de cette humanité instinctive qui pose si bien, si admirablement, lorsqu'elle est elle-même. Il a pris tout, vous dis-je, jusqu'aux pêcheurs à la ligne ses confrères, qui triomphaient de procès illusoires pendant qu'ils étaient eux-mêmes les proies évidentes du guetteur de la lucarne. »

C'est un délicat rêveur que Jean Dolent. Tout en haut de Belleville, il a situé sa « cabane d'ivoire » et il a trouvé là, entre une aimable fillette qu'il aime comme son meilleur chef-d'œuvre et quelques amis qui savent l'aimer parce qu'ils le connaissent,— et qu'ils l'ont lu, eux ! — le bonheur. Dans sa solitude — pas si seul que ça ! dirait-il, — il s'est créé des amis sûrs, quelques visages peints par Carrière, et d'autres toiles qu'il considère sans se lasser et qui le regardent avec la sympathie qu'ont pour nous les choses muettes que l'on comprend. Là, Jean Dolent écrit. Il écrit comme on souligne. Un trait sous un mot ; quelquefois il ne met que le trait ; le mot manque : On le devine. **Maître de sa joie** est un recueil de ses sensations rapides qu'un bout de phrase esquisse— la tache d'une rose dans un vase transparent sur un fond couleur de buisson lointain. — Est-ce un livre ? C'est une conversation avec ses apartés, ses élisions, son charme interrompu. Nous causons avec Rodin, avec Carrière, avec Puvis de Chavannes, avec Bracquemond, avec Renoir, avec Besnard et, derrière eux tous, Dolent souffle ce qui « souligne », puis il sourit et son sourire est à lui.

M. Claris a recueilli en un volume les éléments d'une enquête sur l'**Impressionisme en sculpture**. Nous y lisons les opinions de MM.. Auguste Rodin, Médardo Rosso, Gustave Geffroy, Camille de Sainte-Croix, Bartholomé, Armand Dayot, Hawkins, Octave Uzanne et quelques pages d'un vif intérêt de J.-F. Raffaëlli. Il ressort de ces diverses déclarations que nos artistes sont revenus à l'étude de la nature, que les jours de l'académisme sont comptés et que ceux qui s'attardent dans un art de conventions n'existent déjà plus pour les jeunes générations qui leur succèdent. Cela nous le savions déjà ; il n'est pas mauvais que des bouches autorisées le redisent. « Rodin et Rosso, dit M. Claris en manière de conclusion, sont traités d'impuissants : demain on comprendra leur œuvre, on reconnaîtra leur génie, on chantera leur gloire ». Cela, c'est fait déjà, du moins pour Rodin qui vient d'accomplir à travers l'Europe un voyage triomphal.

Je me demande simplement pourquoi M. Claris, qui a fait

Digitized by Google

œuvre intéressante, oppose la *sculpture impressionniste* à la *sculpture décorative*. Pour lui, la sculpture décorative c'est la sculpture de l'Ecole des Beaux-Arts et il la réprouve. Si la sculpture décorative était cela, il serait juste de la condamner. Mais je dois dire que je n'entends pas de la même manière le sens du mot décoratif. Pour moi la sculpture décorative, c'est celle des Rodin, des Pierre Roche, des Charpentier. Celle des Puech et des sous-Puech ne me paraît réaliser aucune qualité décorative puisqu'elle est justement dénuée de ce sentiment des valeurs, de cette exactitude du modelé, de cet équilibre des volumes, qui font chanter les formes dans l'atmosphère et leur confèrent par le plein-air une plus grande beauté. Ce n'est pas dans une époque dont le désir est justement d'arriver à la création d'un style et d'une ornementation qu'il siérait d'attribuer un sens péjoratif au mot *décoratif*. Est-ce que ce n'est point le but de toutes les vraies créations d'art que de faire à notre existence un *décor* de synthétique humanité, de noblesse, et de beauté ?

Bien que l'on ait écrit sur Raphaël à peu près tout ce qui pouvait être dit, on trouvera quelque agrément à lire l'opuscule de M. Pierre de Bouchaud sur **Raphaël à Rome**. Notre confrère y étudie Santi comme peintre et comme architecte, décrit les peintures du Vatican et les tapisseries exécutées d'après des cartons, puis les fresques disséminées dans diverses chapelles, le tout dans un style extrêmement pur qui garde un parfum du grand siècle.

M. Emile Violard, chargé d'une enquête sur **les industries d'art indigènes en Algérie**, nous communique le résultat de ses travaux et nous initie à la céramique, aux tapis, aux broderies, aux bijoux et aux divers métiers d'art de notre France africaine. Il y a là de nombreux documents d'un réel intérêt.

Le cuir a pris dans ces dernières années une grande importance dans la décoration. La reliure a toujours eu recours à lui. Les Gruel, les Michel, les Cuzin, nous font admirer dans cet ordre des chefs-d'œuvre, mais aujourd'hui on fait entrer le cuir dans une foule de travaux et l'on a tiré de son emploi des ressources considérables dans le meuble, dans l'ornementation intérieure et dans le bibelot. Dans un volume richement édité, **le Cuir dans la décoration moderne**, M. Eugène Belville, dont les œuvres d'art appliqué affirment la compétence, passe en revue les matériaux, les procédés, l'outillage et les moyens qui doivent mettre en œuvre les artistes désireux de faire entrer

Digitized by Google

le cuir dans leurs créations. C'est l'ouvrage le plus complet que je sache sur la question et il m'est d'autant plus agréable de le louer que l'auteur n'y est pas tendre pour ce qu'il appelle le « cuirdart », ces tâtonnements pauvrets ou ces essais informes que des amateurs des deux sexes baptisent pompeusement « de cuir d'art » et qui nous dégoûteraient par leur nombre et par leur insignifiance d'une admirable matière.

J'ai déjà noté ici même l'apparition du premier volume de **Paris et ses anciens quartiers**, par M. Georges Cain, l'éminent et érudit conservateur du Musée Carnavalet. Le second volume sur *la Cité* vient de paraître. Un choix judicieux des gravures nous fait assister à la transformation de ce premier noyau parisien dont les deux cotylédons sont le Palais de Justice et Notre-Dame. Une notice historique fournie, de M. Sellier, précède l'ouvrage.

M. Ch.- Th. Féret vient de faire paraître sur la Normandie un livre tel que j'en voudrais voir publier sur toutes nos provinces. Mais **La Normandie exaltée** est un recueil de poèmes et ce n'est pas à moi qu'il appartient ici de vous dire quel parfum de Ronsard et de de Heredia en émane. Je laisse à Pierre Quillard ce soin, en me contentant de signaler les savoureuses illustrations d'Heidbrinck, les notations pénétrantes de Mme Gonyn de Lurieux et les croquis de MM. Léon Le Clerc et Benet.

Un ouvrage de grand luxe va paraître contenant **vingt œuvres du peintre alpestre Baud-Bovy**, mort en 1899. M. Maurice Baud a gravé sur bois ces vingt planches avec sa sûreté de métier accoutumée. On me communique les épreuves d'un beau sonnet de Charles Morice et de la préface de M. Roger Marx. En quelques pages, dans sa manière concise et claire, M. Marx situe parfaitement l'effort du peintre et rend hommage à son noble talent.

Les Revues. — **La Gazette des Beaux-arts** (juin). — M. J.-F. Schnerb résume habilement la vision qu'eut Henry Monnier de son type le plus fameux, Joseph Prudhomme. Une tout à fait remarquable héliotopie de M. Fortier-Marotte accompagne l'article en hors texte et représente le héros même d'après une aquarelle d'Henry Monnier appartenant à M. Gustave Cahen.

La Revue de l'Art ancien et moderne (10 juin). — M. Marcel Nicolle sacrifie à l'actualité avec un article sur la fameuse collection Humbert dont la vente a dispersé les Bau-

Digitized by Google

dry, les Corot, les Gustave Moreau, les Roybet, et d'autres tableaux de prix.

L'Art décoratif (juin). — Deux bons comptes rendus de la peinture aux Salons par MM. Henri Frantz et Albert Thomas, un autre des Arts décoratifs à la Société nationale, par M. Emile Sedeyn. M. Gustave Soulier étudie les *Travaux et projets de la manufacture de Sèvres* où se manifeste une manière de renaissance. D'un article de M. G.-M. Jacques, à propos de la future exposition de la Société des artistes décorateurs, ces quelques lignes qui me semblent admirablement résumer les desiderata de notre art décoratif moderne :

« Si la plus grande partie du public reste fidèle aux anciens styles, ce n'est pas par attachement à ces styles, ni même par habitude. Il est assez puéril de croire que le public se soucie d'Henri II, de Louis XIV ou de Louis XVI. Il garde les formes de ces temps parce qu'elles répondent encore mieux, ou moins mal, à ce qu'il lui faut que les choses qu'on lui a présentées jusqu'ici. Il ne répugne pas au nouveau ; il adopte vite les progrès par lesquels ses conditions d'existence sont améliorées, ses commodités augmentées. Pourquoi ferait-il exception pour ceux qui touchent au plaisir de ses yeux? La France possède un architecte-décorateur — je n'ai pas à le désigner ici — auteur de travaux comparables à ceux de styles anciens par la bonne tenue, la bienséance des allures et le sens des exigences des classes moyennes auxquels ils sont destinés ; il reçoit des commandes, plus qu'il n'en peut exécuter. Si les choses proposées au public par les autres ne rencontrent qu'un nombre très faible d'amateurs, c'est qu'elles sont entachées d'un vice congénital. Ce vice, c'est qu'on y cherche trop à étonner par l'imprévu, et pas assez à satisfaire par le séant.

« La seconde remarque, c'est que les styles anciens que l'on recherche aujourd'hui sont les moins surchargés d'ornements : c'est le Louis XVI, c'est l'Empire et la Restauration ; on en vient même à trouver que l'époque de Louis-Philippe, tant raillée, a du bon. Si l'on recourt au Louis XV, on fait de son mieux pour le purifier de l'excès des fioritures. Les styles très chargés, comme le Louis XIV, ont perdu tout crédit. Personne ne voudrait du Napoléon III, expression suprême du désordre dans la profusion. Il a fallu je ne sais quelles interventions, l'autre jour, pour qu'on ne jetât pas bas la misérable salade qu'est l'hôtel Paiva, le chef-d'œuvre de l'époque.

« La vogue persistante du style Empire devrait surtout don-

Digitized by Google

ner à réfléchir. Elle est plus qu'une mode : c'est un symptôme. Elle veut dire que ce qui n'est plus en communion avec l'esprit du siècle dans le vieil art, ce sont encore moins les formes que l'insupportable profusion de l'ornement, l'absence totale de discrétion et de discernement dans son emploi. L'art doit nous montrer la chose nette, concise, exempte de ce qui encombre la vision, débarrasée d'impédiments auxquels nous n'avons plus le temps de nous arrêter, ni l'envie. Notre sentiment de la beauté matérielle ne demande plus l'abondance, il ne veut que la pureté. Le grand artiste de demain sera celui dont la main restera presque cachée. »

Art et Décoration (juin). — M. Frantz Jourdain parle avec son indiscutable compétence de *l'architecture aux salons de 1902*. Il y joint une sorte de léger historique de la section de sculpture à la Société nationale, qui nous prouve combien il est difficile de faire réussir les meilleures idées, dans les milieux mêmes qui leur doivent être les plus favorables. J'ajouterai qu'il est juste de féliciter M. Frantz Jourdain de sa louable obstination qui lui a permis de faire de la section de sculpture à la Société nationale une sorte de sanctuaire où se rassemblent les efforts des chercheurs désireux de nous créer une architecture nouvelle correspondant à notre époque.

Le Journal des artistes (8 juin). — Article de M. Henry Hamel sur les nouvelles couleurs à l'huile en bâtons, inventées par M. Raffaëlli, et permettant de peindre à l'huile comme on dessine ou comme on se sert du pastel; découverte des plus importantes qui peut transformer dans la peinture la question métier.

Comptes-rendus des Salons par MM. Guyon-Verax et Hoffmann-Eugène.

La nouvelle Revue (15 mai). — Je suis fort peiné d'avoir à relever dans un article de M. Joséphin Péladan (que jusqu'ici, en dehors de quelques manifestations de ridicule vanité, nous avions considéré comme un artiste), ces grossières attaques contre Rodin : « Trois figures vacillantes au geste injustifié (il s'agit des *Ombres* exposées dans le jardin de la Société nationale), aux membres d'un modèle rugueux, se dressent comme un défi au spectateur. Il y a déjà une inconscience profonde à faire des ombres en ronde bosse. Ces ombres sont celles de vieux portefaix ou, pour parler la langue classique, de Télamons arrachés au balcon qu'ils soutenaient et dont la posture devient énigmatique par l'isolement.

Digitized by Google

M. Rodin a inspiré une fiévreuse admiration à beaucoup d'écrivains et *même le Balzac en homme de neige*, l'*œuvre d'une bande de gamins à une récréation d'hiver*, a donné lieu à des commentaires laudatifs ». Ces lignes de simple incompréhension, qu'on pourrait croire sorties de la plume d'un reporter obtus chargé d'un compte-rendu de vernissage, ne sont dignes d'aucune discussion. Les citer sera déjà un châtiment pour l'auteur qu'on eût pu croire susceptible de parler avec plus de respect d'un effort d'art, même fût-il en dehors de sa vision.

La Plume (1er juin). — M. Charles Saunier accompagne d'un texte renseigné des reproductions de nombreux bois, à propos de cette très captivante exposition qui eut lieu le mois dernier à l'École des Beaux-Arts.

Puisque je parle de « La Plume » je ne veux point manquer de signaler la très louable tentative de M. Karl Boès, créateur d'un *Salon permanent*, où ne seront exposées que de réelles œuvres d'art renouvelées tous les mois, sans qu'aucune commission soit perçue sur les ventes. C'est, sauf une légère cotisation demandée aux artistes pour couvrir les frais matériels, la mise en présence directe et sans frais du producteur et de l'acheteur, partant suppression du bénéfice souvent honteux de l'intermédiaire. Il faut féliciter M. Boès de cette initiative.

Les maîtres Artistes (15 mai). — Excellent numéro consacré à la robuste gloire d'Albert Besnard. Il faut relire a lumineuse étude de Gustave Geffroy et les pénétrantes notes de Camille Mauclair.

Le Monde catholique illustré (15 mai). — Les fresques de Bramante à La Pinacothèque royale de Bréra par Corrado Ricci, avec de nombreuses reproductions et un article de M. Charles Ponsonailhe sur Daniel Dupuis dont on vient de rassembler à Blois, dans une salle du musée, l'œuvre de graveur en médailles.

L'Assiette au Beurre (passim). — Numéros spéciaux sur *les Avocats* par Henri Goussé, *les Corbeaux* par Jossot, *la Foire aux Croutes* par Ernest la Jeunesse, Paul Iribe et Aroun al Rachid.

L'Art Suisse (nos 21 à 27). — Numéro spécial consacré à trois peintres suisses originaux MM. Holder, Perrier et Amiet avec de nombreux hors-texte fort curieux.

Blanco y Negro (17 mai). — Numéro spécial consacré à

Digitized by Google

la famille royale et au jeune roi d'Espagne; copieusement illustré.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — Nombreuses architectures de M. Hermann Billing.

Innen Dekoration (juin). — M. H. Van de Velde émet, dans un article sur les *Ateliers pour métiers d'art*, des réflexions sur la renaissance des arts industriels. Il blâme avec raison le divorce entre l'artiste créateur et l'exécutant et conseille l'installation d'ateliers d'art semblables à ceux qui furent créés à Munich par le professeur Kruger.

Les Affiches. — Parmi les dernières affiches qui font la joie de nos murs, il faut signaler celle de M. Dreyfus-Gonzalès pour la Maison des Arts de la rue Balzac. Cette affiche, qui représente Sada Yacco, une rose sanglante à la main, annonce l'exposition de MM. Dreyfus-Gonzalès, Lalique, Cappiello et Mucha, organisée par M. Janning dans son coquet local.

La petite estampe. — Il est difficile de noter régulièrement les mille manifestations de la petite estampe. Les invitations aux expositions de M. Hessèle sont toujours à conserver, particulièrement la dernière de M. Le Pan de Ligny.

Très curieuse l'invitation de M. Louis Morin à voir chez Sévin et Rey, passage de l'Opéra, son exposition d'aquarelles politiques, sociales et badines. Un avis y est joint nous notifiant que « sur les instances dénonciatrices de M. le Sénateur Bérenger deux des dessins inscrits au catalogue étaient poursuivis par le Parquet de la Seine ». Il serait temps cependant de rappeler à M. Bérenger qu'il n'est pas en France directeur de la morale publique. La première marque de pudeur qu'on demande de lui, ce serait même de s'effacer dans ces questions où il a plutôt l'apparence de se protéger lui-même contre l'art qu'il poursuit de sa haine grotesque. Il ne nous est jamais arrivé d'être envahi par des pensées obscènes devant un beau nu. Mais M. Bérenger s'y excite. C'est lui le « cochon ». Autant fermer aux populations les squares peuplés de nudités de marbre ou de bronze, pour satisfaire aux effrois luthériens de la continence de M. le Sénateur.

Pour l'instant « les artistes, gens de lettres, éditeurs, imprimeurs et libraires réclament la création d'une sorte de Jury, composé des personnalités les plus respectées du monde des Arts et des Lettres, et dont l'avis arbitral pourrait être pris dans les cas douteux — aussi bien par les artistes et les éditeurs que par les magistrats — afin qu'un peu de sécurité

Digitized by Google

succède à cette Terreur grotesque, au bon plaisir de l'homme le plus incompréhensif des choses d'art de son temps.

« Le dessinateur Louis Morin prie donc *très instamment* les personnes que ces questions intéressent de donner leur avis sur la légitimité de ces dénonciations et de vouloir bien appuyer sa protestation et la pétition qui doit être présentée aux Pouvoirs publics. Un registre est déposé à cet effet à la Librairie Sévin et Rey, 8, boulevard des Italiens. »

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'autre jour — une magnifique journée de mai — après avoir gagné Tervueren, par cette avenue grandiose qui relie la capitale à la vieille résidence des archiducs, gouverneurs des Pays-Bas, et qui déroule, sur un parcours de plus d'une heure en tramoué électrique, une suite de perspectives de forêts, de collines, de châteaux, de viaducs et d'étangs, je me promenai et m'attardai voluptueusement, pour mettre le comble et l'apogée à cette progression de délices champêtres, dans ce parc seigneurial de si grand air que, seule, la fantaisie de votre noble poète Henri de Régnier aurait pu l'inventer s'il n'existait pas depuis des siècles. Par une réaction assez fréquente après de grandes admirations et des joies balsamiques, sous l'impression presque pathétique des surprises que n'avaient cessé de me ménager ces glorieux paysages de notre cher Brabant, je me reportais en pensée au Bruxelles d'il y a quelque vingt ans et aussi aux artistes, mes amis, disparus depuis: Francis Nautet, Georges Rodenbach, Fernand Brouez, Max Waller. Ce parc de Tervueren me paraissait devenu un séjour élyséen, un rendez-vous d'ombres heureuses. Mes pieds foulaient la mousse et les feuilles rouges de la saison dernière comme ils auraient frôlé les asphodèles des pelouses cimmériennes. Seulement ici ne régnait pas l'accablant silence ou la solitude austère : les hautes futaies résonnaient de la symphonie du pinson, du rossignol, du coucou et du loriot, et les cygnes de ces vastes pièces d'eau dont Hippolyte Boulenger a si bien rendu la nostalgique rêverie, ne faisaient pas un accueil trop farouche et trop ombrageux à l'intrus qui venait troubler leurs couvées et surprendre les mystères de leurs idylles familiales. Sans perdre un détail du décor je m'entretenais avec les souvenirs de mes compagnons défunts, enlevés presque tous avant d'avoir achevé leur œuvre. La présence de

Digitized by Google

Max Waller me hantait surtout. Il me semblait l'entendre confesser ses admirations et publier son enthousiasme. Je me le représentais sous ce jour peu connu, sous ces côtés intimes et spontanés, qu'il cachait aux indifférents et même à beaucoup de ses camarades ; notamment cette grande ferveur pour tout ce qui touchait à son berceau de Bruxelles. A ceux qui ne lui connaissaient pas ce délicieux amour du clocher, des choses et des êtres du terroir, certain épisode de sa vie dut même sembler intempestif; je veux parler de l'algarade qu'il provoqua en plein théâtre des Galeries où il était allé siffler Coquelin aîné coupable de ne pas avoir accueilli avec assez d'empressement notre compatriote Mlle Aline Dudlay comme sociétaire au sein de la Comédie française. Waller était un faux sceptique, un railleur à fleur de peau. Ce dandy aux allures cosmopolites, d'une élégance native, aux goûts aristocratiques, aux soucis viveurs et mondains, cachait, tout comme Rodenbach — dont Camille Mauclair a si magistralement étudié la dualité spirituelle dans son *Art en Silence* — de singulières nostalgies de simplicité, de candeur, de vie ingénue, patriale, et quasi-traditionnelle. Mais si Rodenbach retournait par delà ses ambiances parisiennes, aux canaux et aux béguinages des métropoles déchues, Waller goûtait les effusions et les gaillardises de nos florissantes cités modernes et jusqu'aux ébaudissements de nos quartiers populaires. Ainsi je me rappelle certaines pérégrinations que nous fîmes un jour dans les dédales du vieux Bruxelles et cette partie de *vogel-pik* (1) que nous jouâmes *A la Cigogne*, un infime estaminet de la ruelle du Cheval Marin, avec de solides drilles des quais. L'élégant Waller se trouvait absolument à l'aise parmi ces lurons frustes et rudes qu'il avait conquis par sa bonne grâce, sa familiarité, sa désinvolture où rien ne trahissait cet air de protection et de supériorité que le bourgeois le plus nul se croit obligé de prendre avec des braves gens je ne dirai pas moins bien mais moins coûteusement vêtus que lui.

Nous ne prîmes congé des habitués de la *Cigogne* qu'après de francs *shake-hands* et non sans leur avoir promis de venir les relancer souvent dans leur estaminet favori.

Dans l'œuvre fragmentaire que Waller nous a laissée se glissent quelques pages contenant comme la promesse d'une

(1) Cible de liège dans laquelle les joueurs plantent de petites flèches lancées à la main.

Digitized by Google

interprétation à la fois sentimentale et humoristique de l'âme bruxelloise.

Je vous ai dit déjà combien la vie patriarcale et orphéonesque des Bruxellois de race, de nos authoctones renforcés, des aborigènes de la ville basse avait inspiré de petits chefs-d'œuvre à M. Léopold Courouble.

Une chose, toutefois, dépare à mon sens *Pauline Platbrood*, le dernier roman du charmant écrivain : c'est la mort réelle, la mort sans rire d'un de ses vivants bonshommes, un trépas avec tous les accessoires, et tout l'attirail macabre et pleurard de la camarde vulgaire. Ces évocations lugubres détonent dans le livre de M. Courouble ; elles y font l'effet d'un anachronisme. En effet les Bruxellois ne meurent pas comme on meurt dans le reste du monde. Le Bruxellois abandonne tout simplement la partie terrestre, ou, pour parler comme lui, il cesse de jouer avec ; il va dans *un* (cabaret) plus grand. Il disparaît dans une gloire comme le prophète Elie ou Œdipe à Colonne.

Sous ce rapport, Max Waller avait mieux compris la fin ou plutôt l'éclipse de ses compatriotes. Il n'admettait pas que ces joviaux compères, altérés de bière délectable et gavés de grasses mangeailles, disparussent comme des mortels ordinaires ; et il nous a donné deux échantillons de l'épilogue logique de toute existence bruxelloise dans le *Conte de Toone* et *Derniers Bourgeois* (1), deux pages rivalisant peut-être par cette divination et cette assimilation du *moral* de nos braves Brusseleers, avec les plus savoureuses fantaisies de Charles de Coster (*Les Frères de la Bonne Trogne*), Camille Lemonnier (*Noëls flamands*) et Léopold Courouble.

Je transcris ici quelques passages de ces deux boutades :

« Toone mourant de faim se décida à sortir de son grenier de la rue de Ruysbroeck et descendit au trottoir. Il était une heure de la nuit, et, solitaires, les réverbères se faisaient des clins d'œil jaunes.

— Hum, disait l'un, un vieux du temps de Léopold premier, voilà Toone qui sort, c'est mauvais signe.

— Oui, répondit un autre d'une voix rouillée, le canal de Willebroek lui offrira à boire cette nuit.

(1) Le *Conte de Toone* et *Derniers Bourgeois* parurent d'abord dans une livraison de la revue la « Jeune Belgique » ; puis, dans un petit volume, devenu très rare aujourd'hui, *l'Amour fantasque*, édité par A. Boitte, à Bruxelles.

Digitized by Google

— Taisez-vous, dit un garde-ville (1) et laissez faire Toone le brave.

» Les réverbères se turent. Toone, oscillant sur ses longues jambes grêles monta dans la *Cantersteen* (2) : « Vermille (3) ! mon estomac est comme les tambours de la garde civique ; non, ça ne peut plus aller comme ça, ça est impossible, Toone ! vous êtes un malheureux et vous ne servez tout de même à rien ; il faut partir, c'est fini, une bountje (4) dans le canal, de l'eau qui spite (5) un peu — et c'est tout. Allons, Toone, il faut partir ! »

» Il descendit la Cantersteen, regarda avec envie le ventre en bronze de Verhaeghen (6) et enfila la rue Nuit et Jour. Il faisait noir comme dans une cave, et là haut seulement, entre les toits qui se rejoignaient presque, les étoiles riaient.

— Oui, il faut partir, se dit Toone, et partir sans manger ; gott ! gott ! (7) comme ce serait bon tout de même, un rollmops de chez Van Zoon (8) avec un double lambic du *Prince;* je me rappelle bien quand j'allais là avec Truitje la cuisinière des Van Rikkenhuis, le dimanche, et tout le monde regardait Truitje parce qu'elle était si jolie avec ses joues rouges, si rouges qu'on aurait dit qu'elle mettait de la couleur comme les faiseuses d'embarras du quartier Léopold. Moi, j'étais au 5e de ligne et j'étais bien beau aussi, tant que mon premier sergent m'avait dit : « Toone, Toone, j'ai une faiblesse pour vous ; je parlerai de vous à l'adjudant, Toone, car vous êtes trop beau pour rester simple ».

» Toone s'arrêta devant la boutique de Van Zoon où les clients piquaient des sardines dans des grandes boîtes de fer blanc.

» Et il fouilla dans ses poches vides en murmurant follement : « Truitje ! Truitje ! c'était bon, les sardines ! »

» A ce moment une étoile qui avait longtemps brillé au-dessus de la rue Haute, tomba dans la main de Toone.

(1) Garde-ville, l'agent de police, policier.
(2) Cantersteen, une des rues les plus passantes du vieux Bruxelles.
(3) Juron.
(4) Une glissade.
(5) Qui rejaillit.
(6) Fondateur de l'Université libre de Bruxelles.
(7) Dieu ! Dieu ! interjection familière des bonnes gens de Bruxelles.
(8) Il inaugura les débits de sardines dont la vogue alla croissant. La rue des Bouchers, près des Jalines Saint-Hubert, a la spécialité de ces genres de debits.

Digitized by Google

» Et c'était une belle pièce d'or avec le portrait du roi dessus.

» Toone bondit de joie et jeta un regard de reconnaissance au ciel où toutes les étoiles éclataient de rire en voyant sa stupeur béate; la lune blanche se tenait les côtes aussi : Toone, Toone, tu vas nous faire crever!

» Mais Toone était entré d'un bond chez Van Zoon et, assis sur un escabeau, il mangeait des harengs frais pour commencer. Il ne voyait pas, n'entendait pas, il mangeait.

» Et après les harengs vinrent les sardines grassouillettes ruisselantes de belle huile dorée; et les longs pains s'engouffraient et Toone mangeait toujours, — toujours! »

» Au *Prince*, on allait fermer, mais Toone fit un œil si doux à la baesine (1) que celle-ci en eut les larmes aux yeux, car dans ce regard Toone avait mis tout son amour pour Truitje et pour le lambic.

» Et Toone entra.

» Il alla s'attabler sous une grande affiche jaune de vente publique, et but comme un vrai Brusseleer de Bruxelles : trois lambic, trois brune, trois faro, trois uitzet (2) et un petit hasselt (3) pour s'éclaircir la voix.

» Toone sortit du *Prince* à trois heures, il était très gai car l'estomac plein fait le cœur léger, et il se mit à chanter la grande chanson qu'il avait composée autrefois pour la fête du sergent-major Vrieskenelt :

A Bruxelles en Brabant, il y avait un petit Ketje (4)
Qui aimait beaucoup les petites femmes
A Bruxelles en Brabant, il y avait un petit Ketje
Qui ne faisait pas de son smool (5)!

» Et la chanson continua, Toone était très joyeux et il criait tout haut aux étoiles : « Vous êtes tout de même des braves, got ver deck (6)! »

» Toone s'arrêta à la Grand'Place et entra au *Cygne* pour se rafraîchir, puis il remonta vers la rue de Ruysbroeck en racontant des farces très grasses aux réverbères.

» Et ceux-ci riaient aussi en se moquant du canal de Willebroeck qui n'aurait pas encore le brave Toone.

(1) Patronne, prononcez *basine*.
(2) Bières de Bruxelles et de Gand.
(3) Genièvre de Hasselt.
(4) Sobriquet du Bruxellois, intraduisible.
(5) En argot on dirait : faire sa poire.
(6) Juron populaire.

Digitized by Google

» Mais la nuit, la lune le fit chercher par trois nuages pour le ramener au ciel où le bon Dieu demandait à l'avoir pour le faire rire après son déjeuner et le réunir aux vieux compères Lamme Gœdsak et Tiel Uilenspiegel (1).

» Puis, pour dédommager les bons Bruxellois, il sema des graines de l'âme de Toone, et ces graines devinrent Jean-Baptiste Boussemart, Jacobs Monet et Joseph Casteleyn, d'Eecloo (2). »

A la bonne heure! Voilà une fin bien bruxelloise! Si le pauvre diable, le gavroche, le batteur de pavés de notre savoureuse capitale s'en va de cette façon, le petit bourgeois, le notable ne se retire pas avec moins de discrétion et de sérénité.

Comme pendant à la mort aimable de Toone, Max Waller nous raconte aussi celle de M. Coremans, mercier de la rue de la Tête-d'Or. Le jour de l'Epiphanie, le brave homme se sentit fatigué en se levant. Madame son épouse, sur pied depuis deux heures bientôt, était déjà en courses, devant commander chez ses marchands ordinaires de quoi fêter dignement les Rois, à deux heures de l'après-midi, en son salon déboussé.

Elle offrirait à ses invités des chinois avec des spikelous (3).

Le vieux mercelot, après avoir appelé en vain sa chère compagne, acheva sa toilette mélancoliquement. Il descendit dans sa boutique, mit une allumette sous le tiroir du petit diable (4) en fonte, bourra sa belle pipe d'écume calcinée, s'assit dans son grand fauteuil de cuir devant le rayon des lainages, et, par la devanture où s'allignaient les boîtes de lacets, les écheveaux de laine et les cravates, regarda les passants par la fenêtre qui donnait sur la Grand'Place. Il était huit heures du matin et un soleil pâle et glacé s'éparpillait en rayon d'or sur les étalages des verdurières. Un grouillement de madras rouges et de blouses bleues se faisait tandis qu'en un bourdonnement confus les cris et les appels des marchands montaient vers le Saint-Michel doré couronnant la flèche de l'hôtel de ville.

Mais un assoupissement général prenait le digne M. Core-

(1) Héros légendaires, personnages d'un roman fameux de De Coster.
(2) Trois types de Bruxellois grotesques.
(3) Sorte de galette aux épices.
(4) Petit poêle.

Digitized by Google

mans et mettait du plomb dans ses veines ; il se sentait partir, il n'en aurait plus pour longtemps et il grommelait :

— Gott! Gott! qu'est-ce que j'ai maintenant, voilà mes yeux qui dansent! Rire c'est rire! Est-ce que je vais mourir comme ça tout seul?

La petite sonnette, la *belleke*, de la porte se mit à derlindinder, c'était la mercière qui rentrait, son cabas si plein qu'on aurait presque cru qu'il allait crever.

— A well (1) François, est-ce que vous avez trouvé votre café sur la cuisinière? (2)

Mais François se sent tout drôle et oppose au babil de son épouse, qui le rassure et essaie de le remonter de son mieux, de mélancoliques pressentiments.

Pour distraire son homme, la brave femme lui rappelle leur jeune temps, leurs festins, leurs parties de plaisir, et elle décroche, pour la lui montrer, une gravure patriotique qui lui rappelle l'époque où il était de la garde civique et où il gagnait tous les couverts d'argent dans les tirs lors des fêtes nationales.

Mais M. Coremans s'assoupit de plus en plus...

« Le soir, après avoir bu trois bons verres de faro, il s'endormit en songeant à toutes ces bonnes choses, et un ange vint le chercher pendant la nuit pour le conduire au paradis où l'on mange de la *rizspap* (3) dans des cuillers d'or, où la waterzoie (4) est préparée par sainte Gudule pour les bourgeois de Bruxelles, où les fleuves roulent du lambic et les fontaines débitent de la petite bière de Louvain. »

Dans son dernier numéro *le Mercure* reproduisait une très amusante conversation que M. Marcel Hutin, rédacteur de *l'Echo de Paris*, eut, en « français de Bruxelles », avec un honorable capitaine de la garde civique après les émeutes de mai dernier.

Si M. Courouble ne nous l'avait prouvé en ces derniers temps par deux romans aussi exquis que les récits de Dickens ou de Kipling, farcis de conversations en jargon de Londres, ou que les romans de Gustave Freytag émaillés de dialogues en allemand d'Israël, ces extraits de deux œuvrettes peu con-

(1) Eh bien?

(2) Fourneau de cuisine.

(3) Riz au lait et au safran, régal des kermesses et des jours de fête en pays flamand.

(4) Sorte de bouillabaisse flamande.

Digitized by Google

nues de Max Waller attesteraient le parti qu'un observateur artiste, un poète psychologue parviennent à tirer de ce français hybride et de ces mœurs locales souverainement *imparisiennes*, mais attachantes et bien cordiales tout de même.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Oskar Panizza : *Parisiana, deutsche Verse aus Paris*, Zurich, Verlag Zürcher Diskution, M. 3. — Wildenbruch : *L'Astronome* traduit de l'allemand par L. de Chauvigny. Paris, Chamuel, fr. 3.50. — Jacques Saly Stern : *La Vie d'un Poète, essai sur Lenau*, Paris, Calmann-Lévy, fr. 3.50. — Gœthe, *Pages Choisies*, éd. P. Lasserre et P. Baret, Paris, A. Colin, fr. 3.50. — Gustave Flaubert *Madame Bovary*, deutsch von Josef Ettlinger, Berlin, E. Pierson M. 3.

Il est un peu tard pour parler du petit volume de M. Panizza, paru il y a plus de deux ans déjà. Mais **Parisiana** a suscité de telles colères, les amis de son auteur se sont montrés d'une si criante injustice que je m'en voudrais de me taire. Aussi bien le hasard m'a-t-il fait rencontrer M. Panizza et j'ai enfin pu mettre la main sur cet ouvrage que j'avais vainement cherché pendant quelques mois.

Le cas de M. Panizza est curieux. Poursuivi en Allemagne pour outrage aux bonnes mœurs et à la religion, condamné à plusieurs mois de prison, il s'enfuit en Suisse, puis il vient s'établir à Paris. Séduit par le charme de la Ville unique, il dit sa joie d'être libre et de sentir son cœur de poète s'épanouir au milieu de nous. Mais il songe à la patrie ingrate et, au lieu de s'abandonner à la tristesse, il se complait aux plus terribles invectives. Du haut de son cinquième de la rue des Abbesses il paraphrase *la Marseillaise*, dont il perçoit les accords à travers la rumeur d'une fête populaire. Pour ses oreilles neuves, chaque mot prend une signification et il lance aux « esclaves » de chez lui le défi de l'hymne à la liberté. Sans cesse des vers de Villon lui viennent sous la plume, il les met en épigraphes, çà et là, les intercale dans ses propres strophes, s'inspire de leur esprit. Quand il entend la *Neuvième Symphonie* de Beethoven au Concert Colonne, il est impressionné par l'*Ode à la Joie* de Schiller, qu'il reprend et amplifie pour narguer l'Allemagne dans une parodie monstrueuse. Puis ce sont des invocations à Voltaire, à Renan. Ailleurs encore il rappelle les paroles du grand ironiste, sur son lit de mort, à Déroulède « jeune et fougueux, lui soumettant son plan pour sauver la France » :

Digitized by Google

«... Jeune homme, jeune homme, prenez donc garde,
ne troublez pas notre agonie! —
für Déroulède *war's eine harte,*
schmerzliche Rede, wie noch nie. — »

Je cite textuellement, et je traduis la suite : « Oui, aujourd'hui la France veut encore s'éveiller — (le coq se dresse sur le toit) — elle appelle les hésitants et les faibles — pour un nouveau jour d'Austerlitz. — L'insulte et le rire des ennemis — ont frappé son âme, comme la foudre, — jadis, il y a cent ans, — elle a délivré l'Allemagne d'une longue ignominie, — et voici qu'elle se dresse, avec ses armées — prête à une action semblable ».

M. Panizza était connu en Allemagne pour son anticléricalisme. On lui doit un ouvrage satyrique sur l'*Immaculée Conception des Papes* et ses diatribes contre l'Eglise pourraient rivaliser avec celles d'un Tailhade, d'un Charbonnel ou de quelque autre Combes. Devenu « rossignol de Paris », le voici plein d'indulgence. Il contemple tous les jours, sans indignation, le Sacré-Cœur de Montmartre. Ceux-ci, dit-il, ont du moins de quoi prier, mais là-bas on adore un jeune homme à cheval... A en croire l'auteur de *Parisiana*, l'Allemagne serait un pays barbare, gouverné par quelques brutes qui passent leur temps à fustiger leurs esclaves. Paris, selon lui, est la terre promise de toutes les idées libertaires :

« Pour briser un joug insensé,
et la tyrannie protestante,
je vis, pour écrire et me venger,
libre maintenant en pays catholique. »

Pour singulier qu'il soit, cet état d'esprit d'un exilé allemand valait d'être mis en lumière. Sans doute, on pourrait objecter que M. Panizza aurait pu dire en termes moins violents son admiration pour la France et sa colère désabusée contre l'Allemagne, et l'on comprend que ses compatriotes se soient froissés d'un tel langage. Pourtant je m'explique mal l'indignation de quelques esprits réfléchis. Le cas de M. Panizza est-il vraiment si particulier? Ne serait-il pas permis de rappeler que d'autres avant lui ont préféré l'exil à l'asservissement? Les Heine, les Bœrne, les Herwegh — pour ne nommer que des poètes — ont trouvé chez nous une seconde patrie et la liberté d'écrire. Sans doute, les temps sont changés et l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne des Hohenzollern, a remplacé glorieusement le chaos des Germanies d'autrefois. L'aisance est venue, la prospérité matérielle, mais aussi l'ar-

Digitized by Google

rogance et la bouffissure. On travaille, on gagne de l'argent, mais on n'a plus le temps d'avoir de l'esprit. On n'empêche plus Hégel de professer, mais c'est peut-être parce que l'on n'a pas d'autre Hégel. On s'enorgueillit des libertés politiques, mais admet-on davantage la liberté morale? Une protestation circula il y a quelques semaines parmi les écrivains allemands. Elle demandait l'abrogation du § 166 du Code pénal de l'Empire, visant les « outrages aux institutions religieuses ». Et à propos de quoi? A propos d'une traduction allemande d'un volume de Tolstoï intitulé *le Sens de la Vie* et qui contenait entre autres choses la « Réponse au Synode », volume saisi à Leipzig en vertu de ce paragraphe. Je dis à Leipzig et non pas en Russie. Je cite un autre cas qui rappelle un peu celui de M. Panizza. L'écrivain polonais St. Przybyzewski (qui alors publiait ses ouvrages en langue allemande) dut quitter Berlin il y a quelques années Il écrit maintenant librement — à Varsovie. Loin de s'améliorer, les conditions intellectuelles de l'Allemagne ne s'aggravent-elles pas plutôt? La tyrannie de l'opinion publique égale la sévérité policière, et l'étroitesse d'esprit ne fut peut-être jamais ce qu'elle est aujourd'hui. Il y a cinquante ans, Max Stirner fit paraître *l'Unique et sa propriété*, sans être à peine inquiété. Aujourd'hui les cachots de Weichselmünde lui apprendraient à réfléchir. Il y a cent ans, les poètes romantiques se montraient partout avec leurs maîtresses... et Gœthe souriait.

Mais il paraît que l'atmosphère de joie et de liberté qu'il respirait chez nous finit par peser à M. Panizza. A vrai dire, il mourait de faim. Il y a un an, douloureusement, il reprenait le train de Munich pour purger sa peine. On l'arrête, on le juge à nouveau. Les médecins l'examinent et, comme ils reconnaissent qu'il souffre d'aliénation mentale, on le remet en liberté. Attaquer la grandeur de l'Empire allemand, cela ne pouvait être que l'œuvre d'un fou ! Enfin, ce qui mieux est, on lui rend sa petite fortune. Le voici revenu parmi nous. Et tous les jours, sur les trois heures de l'après-midi il traverse à pas hésitants la salle de travail de la Bibliothèque nationale, promenant d'une table à l'autre le sourire hautain de ses lèvres amères. Puis, installé, le coude appuyé sur quatre tomes du dictionnaire allemand de Grimm (leur *Littré*) il parachève, de sa belle écriture gothique, une de ces œuvres confuse et indépendante, que les policiers de son pays, dès qu'elle aura paru, s'empresseront de faire mettre

Digitized by Google

au pilon. Mais les deux ou trois Allemands qui l'aiment encore disent : « Il retarde, c'est un *quarante-huitard.* »

§

M. L. de Chauvigny nous donne une excellente traduction d'un livre qu'il n'était peut-être pas très opportun de faire connaître au public français. L'**Astronome** est un bon roman de la facture dite réaliste, et si l'on a un peu parlé de son auteur, M. de Wildenbruch, c'est surtout parce qu'il s'applique à glorifier, dans ses drames, l'histoire des Hohenzollern. On ne le lit plus guère, et son influence sur les destinées littéraires de son pays a été presque nulle. Venu avant le mouvement dit « moderne » (il a aujourd'hui cinquante-sept ans) il fut attaqué en même temps par ses aînés, les épigones du classcissime, et par ses cadets, les défenseurs de M. Hauptmann. Ecrivain de transition, il a passé peut-être plus vite qu'il ne le méritait. M. de Chauvigny a mis en tête de sa traduction une préface honorable, mais il faut l'admirer surtout d'avoir su faire un bon roman français d'une œuvre qui, dans l'original, est terne et d'un style douteux. Pourtant, son talent d'écrivain méritait de s'attacher à une tâche moins éphémère.

On s'apprête, en pays allemands, à célébrer au mois d'août le centenaire de la naissance du poète autrichien Nicolaus-Niembsch, Edler von Streehlenau qui se fit connaître sous le nom de Lenau. M. Jacques Saly-Stern, dans **la Vie d'un poète**, nous a retracé les principaux traits de l'existence mouvementée de ce lirique inquiet et passionné qui sombra dans la folie. Son essai est complet et charmant. On voudrait parfois des jugements plus précis moins de timidité dans les appréciations et un style plus serré. Mais le choix des fragments traduits, des passages de lettres et de mémoires a été fait avec goût et discernement. D'ailleurs Lenau, n'était plus un inconnu en France. M. Roustan l'avait copieusement étudié dans un thèse soutenue en Sorbonne (*Lenau et son temps*, 1898) et jadis Savine avait fait paraître, dans sa collection d'écrivains étrangers, un volume de *Théâtre*, traduit par V. Descreux, qui contenait entre autres choses le *Faust*. M. Saly Stern néglige de mentionner ces deux ouvrages dans la bibliographie qui termine son essai.

Lire Gœthe dans la traduction pauvre de M. Porchat c'est pire que de se réjouir du « clair de lune empaillé » dont

Digitized by Google

parle Henri Heine et je m'étonne parfois de voir tel admirateur fervent d'*Hermann et Dorothée* m'avouer qu'il ne connaît de ce poème que le reflet incolore que nous en possédons. Le choix fait par MM. Pierre Lasserre et Paul Baret pour les *Grands Écrivains* de la librairie Collin répond donc à un véritable besoin. Mais que de sacrifices il fallut faire pour réduire l'œuvre immense de Gœthe en un seul volume de petit format! Que de belles choses il fallut laisser au bord du chemin! Chaque ligne de ce génie unique, le plus complet de tous, a de l'importance et quelle tristesse de devoir renoncer, dès le début, à présenter au public français les poésies lyriques. Après une courte notice biographique le volume s'ouvre sur une étude consacrée à l'analyse philosophique de Faust. Les lecteurs du *Mercure* connaissent une partie de cette étude, due à la plume autorisée de Pierre Lasserre. Puis viennent des fragments de *Faust*, de *Werther*, réunis par des analyses. Des drames *Egmont*, *Iphigénie*, encore des extraits judicieusement triés, puis ce sont de larges morceaux d'*Hermann et Dorothée*, de *Wilhelm Meister* et des *Mémoires*. Le volume se clot par quelques lettres à Schiller et trois petits passages tirés des œuvres scientifiques. Ce n'est là qu'un Gœthe réduit à de fort petites proportions, mais si l'image est minime, elle est du moins exacte, et c'est le plus grand éloge que l'on puisse faire des deux éditeurs. Je regrette l'absence de quelques poésies du *Divan*, mais ce n'est là qu'une lacune insignifiante. Il y en a une autre que je ne saurais pardonner : quatre pages de *Xenies apprivoisées*, d'*Epigrammes* et de *Pensées* n'auraient guère alourdi le volume et l'on aurait pu mettre tant de belles choses dans ces quatre pages !

Pour finir je tiens à signaler une excellente traduction allemande de **Madame Bovary**. M. J. Ettlinger y a consacré un soin extrême et elle est réussie en tous points. Elle vient à son heure, alors que l'on traduit Stendhal et Barbet d'Aurevilly et qu'on commence à s'apercevoir en Allemagne qu'il y a d'autres écrivains français que Georges Ohnet et Emile Zola. Mais, entre nous soit dit, je crois que, pour Flaubert, ils auront bien de la peine à mordre.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La paix. — Le couronnement. — Arthur H. Beavan : *Crowning the King*, cr.8°,10 illustrations, 2 s.6 d., Pearson — Herman K. Viele : *The Last of the Knickerbockers*, cr. 8°, 354 p., Stone, Chi-

cago — William Watson : *Ode on the Coronation of King Edward the Seventh* , 36 p., John Lane. — Leslie Stephen : *George Eliot* (English Men of Letters) cr. 8°, vi-213 p., 2 s., Macmillan. — Revues : *Fortnightly Review. — Candid Friend. — Review of Reviews. — Cornhill Magazine. — Monthly Review — Memento.*

La paix et le couronnement—et les lettres anglaises perdent du coup tout intérêt. Les dépêches nous annoncent avec complaisance que les Boers ont fait leur soumission : ces malheureux égarés, après avoir ajouté foi aux calomnies que les nations européennes répandaient, par envie, sur ces innocents compatriotes de Chamberlain, ont enfin reconnu leurs torts et tout aussitôt les voilà qui demandent en foule à tomber dans les bras du doux Kitchener et à venir faire des ovations à lord Milner. Et les chiffres prouvent bien leur enthousiasme : il y a quelque six mois, on nous assurait qu'il ne restait guère plus qu'une dizaine de mille Boers en armes, depuis lors, on en a fait prisonniers — officiellement — neuf-mille et depuis la conclusion de la paix, plus de dix-sept mille, paraît-il, auraient fait leur soumission C'est le cas, où jamais, de comprendre cette déconcertante phrase : Quand il n'y en a plus, il y en a encore ! Il est vrai que, pendant toute la durée de cette guerre, le War Office a fait preuve de connaissances arithmétiques qui ont à juste titre surpris l'univers entier. Quel savant se risquera jamais à réunir pour notre édification ces monuments de la véracité militaire? Mais qu'importe, les Boers sont devenus les meilleurs sujets de H. M. Edward VII. Les adversaires d'hier éprouvent des sentiments d' « amitié », de « loyalisme », de « satisfaction profonde » depuis la réconciliation Bref, on dirait un duel, où les deux combattants, après s'être réciproquement égratignés, se serrent la main en reconnaissant l'inanité du conflit qui les mit en présence. On dit même que les femmes quitteront à regret les camps de concentration, mais on est parvenu à leur faire comprendre qu'on ne pouvait pas les entretenir plus longtemps. Et puis on veut être tranquille pour faire la fête.

§

Un jour de sacre, *Coronation Day*, c'est la foule qui écrase, qui hurle, qui rugit, qui clame — la folie de la multitude anglaise, brutale, grossière, exubérante. On se figure aisément, d'après le type admis de l'Anglais flegmatique, compassé, raide, solennel, guindé, puritain, une foule silencieuse saluant, acclamant flegmatiquement, d'un même mouvement, comme une série de pantins compliqués mais admirablement

Digitized by Google

réglés. Ah ! que ce n'est pas cela ! Si l'éducation protestante a revêtu extérieurement ces gens de la respectabilité en redingote, il n'en est pas moins vrai que ce sont tous les fils de la *Merry England*, de la joyeuse Angleterre, et à l'occasion, quand on peut quitter un instant la redingote protestante, ce devient l'heure des turbulences, des exubérances, de toutes les licences — pour manifester l'allégresse, la joie, la liberté du moment. Quel écrivain saura jamais peindre une telle foule, la représenter telle qu'on peut la voir certains jours de réjouissances générales, pour qu'on ait enfin une autre idée de l'Anglais que la caricature qu'on nous ressert sans cesse ? Déjà, dans de très remarquables pages, M. André Chevrillon a esquissé le tableau qu'il faudrait achever (1). Mais qui ne reculerait devant la perspective de se mêler au peuple pendant ces trois jours de fête ? La *procession day* est la journée qui offre le plus d'opportunités à l'observateur. Le défilé des princes, des dignitaires, des officiers, des régiments, des ambassadeurs, la vue de ces costumes et de ces splendeurs ne manque jamais de surexciter particulièrement le besoin de turbulence de la foule. Mais vraiment on regrette de ne pouvoir assister sans fatigue, sans ennui, sans fâcheuses promiscuités à ces solennités grandioses où doit revivre, pendant trois jours, la splendeur d'époques révolues. Et il faut s'en consoler en parcourant le volume d'Arthur H. Beavan : *Crowning the King*, dans lequel se trouve relaté l'historique des couronnements des rois d'Angleterre et une description du cérémonial observé pendant les journées de la *coronation*, de la *procession* et de la *Naval Review*.

§

Pendant que les boutiques sont closes en Angleterre et que la littérature y est en morte saison, nous pouvons aussi bien nous permettre une escapade par delà l'Atlantique et tâcher de découvrir s'il ne se trouverait pas, au pays des trusts, quelque œuvre littéraire digne d'attention. Voici justement un volume qui vient tout droit de Chicago, avec un titre romanesque assez : *The Last of the Knickerbockers*. L'auteur, Herman Knickerbocker Vielé, dédie en ces termes son livre « *à F. V. G. fraternellement et confraternellement* » ce qui amène notre perspicacité à conclure que le dédicataire n'est autre que M. Francis Vielé-Griffin, qui a pris, de ce côté-ci

(1) *Etudes Anglaises*, par André Chevrillon. Hachette.

Digitized by Google

de l'Océan, le premier rang parmi les poètes nouveaux. Un livre d'Amérique! Quelle histoire va-t-on nous conter? Nous sommes tellement habitués par des légendes fantastiques à attendre des choses extraordinaires de ce continent cadet. On n'y fait rien comme chez nous, paraît-il, et mieux que nulle part ailleurs on y réalise les rêves les plus extravagants. Rien que le mot *dollar* n'a-t-il pas un air irrésistible?

Et pourtant les Européens de notre connaissance, qui ont visité les Etats-Unis sont revenus assez désenchantés, certains même absolument dégoûtés — mais ceux-ci étaient anglais — de cette civilisation neuve, de ces mœurs inattendues et en général du pays et des habitants, de sorte que nous nous contentons mieux de notre vieille Europe, qui, malgré ses tares, doit avoir encore du bon. D'autant plus qu'on peut faire sans beaucoup de frais un voyage agréable à l'aide des livres et d'un peu d'imagination.

Les trois cent cinquante pages de M. H. K. Vielé vont donc nous éviter un déplacement que la saison déconseille et nous transporter quand même par delà l'Océan. Tout se passe à New-York et les personnages sont New-Yorkais ou vont l'être. D'un côté, voici le boarding-house, d'une pauvreté décente, où sont réfugiés les derniers des Knickerbockers, les descendants des premières familles hollandaises qui habitèrent New-York, avant 1650, c'est-à-dire la véritable aristocratie américaine, la vieille société — et comme contraste, de l'autre côté, voici la maison des Brisbane, de Ben Jonson Brisbane, l'homme nouveau, arrivé on ne sait d'où, risquant des coups de bourse formidables qui l'enrichissent par centaines de millions. Une Knickerbocker, Alida van Wandeleer, est liée avec Bessie Brisbane, la fille du multimillionnaire et nous pénétrons tour à tour dans la salle à manger du boarding-house où l'auteur nous présente les dîneurs et dans les luxueux salons du nouveau riche où se coudoient indifféremment les brasseurs d'affaires insatiables et le lord anglais avide de dividendes. C'est dans ce contraste qu'est tout l'intérêt du livre, dans quelques scènes aussi, telles que la nuit du nouvel an autour de Old Trinity et la promenade en traîneau avec le Rip van Winkle inopinément apparu, la panique à la banque quand Edward Volkert, s'étant fait la tête de Brisbane, apparaît, et mime la mort du financier; mais tout cela, en somme, est en dehors de l'action — et c'est le seul reproche que l'on peut faire à l'auteur. Son action est par trop ténue; il n'y en a qu'un semqlant. M. Bogardus à la recherche de ses ancêtres et qui se

Digitized by Google

découvre le cousin d'Alida, qu'il aime et qu'il épousera est un personnage un peu factice et le semblant d'intrigue qui est esquissé entre la jeune fille et lui est à peine une excuse pour mêler quelque histoire de cœur à ces divers tableaux de vie new-yorkaise. Malgré cela, l'intérêt ne faiblit pas un instant, ce qui prouve l'incontestable talent de l'auteur. Les conversations, fréquentes au cours des chapitres, sont brèves et spirituelles; les descriptions, toujours très courtes. sont brillantes et en quelques mots l'auteur fait *voir* ce qu'il dépeint et tel qu'il le veut; on passe de l'épigramme à la satire, sans que l'une soit méchante ni l'autre violente, et c'est un livre plein de verve et d'humour, avec de la malice et de l'espièglerie. M. Herman K. Vielé a publié précédemment un roman dont on dit grand bien, et qui eut comme celui-ci un notable succès; il en publiera d'autres et nous pourrons faire alors d'intéressantes excursions dans les divers mondes américains et nous finirons par être suffisamment séduits pour nous aventurer en personne parmi les Brisbane et les Knickerbockers.

§

Il est bon de rappeler, de temps en temps, à ceux qui pourraient l'oublier qu'il est en Angleterre un poète lauréat, successeur de Wordsworth et de Tennyson, et qui s'appelle Alfred Austin. Une des principales attributions de ce fonctionnaire est de célébrer en de lyriques accents les faits marquants dont il est le témoin ou le contemporain. On pouvait s'attendre par exemple à une ode à propos de la paix avec les Boers, aurons-nous une ode de son crû pour le couronnement? Mystère. Swinburne a dit en un sonnet la gloire de l'Angleterre magnanime concluant la paix avec ses ennemis (*Saturday Review*, nº 2432, 7 juin 1902); mais la caractéristique de M. Austin est le silence. D'ailleurs, étant donné son talent, il a bien raison, surtout que nous ne tenons pas autrement aux effusions de circonstances où l'on sert pompeusement des platitudes surannées; les poètes, même ceux de génie, qui s'essaient à ce genre d'exercice, ne parviennent guère qu'à nous donner le regret de les voir se risquer à de pareilles grimaces, et ceux qui n'ont pas de talent sont grotesques. On ne voit pas bien, malgré des appointements, un poète en service commandé. M. William Watson, honorable versificateur, est, pourrait-on dire, le poète officieux en service bénévole. Ayant un certain don d'aligner des vers, et excellant particulièrement dans les genres Milton, Wordsworth, et Tennyson

Digitized by Google

même, il peut, si on lui fournit un sujet, vous faire une ode qui aura de l'allure. Par exemple son *Ode on the Day of the Coronation of King Edward the Seventh.* En tout, cent quarante-cinq vers d'une grande éloquence prévue, sans images neuves, sans métaphores brillantes, mais bien mesurés et bien rimés. Nos compliments à l'éditeur, M. John Lane, pour avoir fait un volume avec ce seul poème.

§

Il y a quelques années, la maison Macmillan avait publié une série intitulée : *English Men of Letters*, dont chaque volume, sous la direction de M. John Morley, était consacré à quelque écrivain fameux de l'Angleterre. La plupart des volumes de cette collection furent assez vite épuisés et l'éditeur les réimprime maintenant en y ajoutant dix études sur des écrivains qui n'avaient pas figuré dans la précédente série. La première qui paraît est celle de M. Leslie Stephen sur *George Eliot*. C'est là une remarquable monographie, bien que certains jugements de l'auteur sur les œuvres de George Eliot puissent paraître assez surprenants. Jusqu'ici M. Leslie Stephen s'était assez peu occupé des romanciers récents se confinant surtout dans le XVIIIe siècle; ses précédentes monographies dans cette même collection ont pour sujets Pope, Johnson et Swift et il a apporté à l'étude de George Eliot la même méthode minutieuse, exacte et froide qu'il appliqua à ces auteurs. Ce qui manque encore à ces volumes, c'est une bibliographie et l'on accueille avec plaisir l'index qu'on leur a ajouté dans cette réimpression. Les prochaines études seront consacrées à Hazlitt, à Matthew Arnold, à Tennyson, à Browning, à Ruskin, à Crabbe, à Jane Austin, à Richardson et à Hobbes.

§

Les Revues. — La *Fortnightly Review* de juin contient, entre autres notables contributions, un article de M. Arthur Symons sur Rodin, qui est une des meilleures études qui ait été faites sur le grand sculpteur. A signaler aux curieux dans ce numéro une *Coronation Ode* de James Rhoades. Dans le *Candid Friend* (24 et 31 mai) Mr. Frank Harris relate dans un style d'une vivacité extraordinaire une conversation qu'il eut avec Rodin; la *Review of Reviews* du 10 juin est tout particulièrement intéressante : en plus de ses innombrables et inappréciables comptes-rendus et informations, elle donne, cette

Digitized by Google

fois, des études sur le peintre G. F. Watts, sur Herbert Spencer, l'ordre de la cérémonie du couronnement, des illustrations en grand nombre, etc.; au sommaire du *Cornhill Magazine,* quelques vers : *The Grenadier's Good Bye* par Henry Newbolt qui publie aussi un poème *Srahmandzi,* dans la *Monthly Review,*laquelle contient encore *The True Story of Spion Kop,* par W. Basil Worsfold, des vers de Thomas Hardy : *The Dear,*une étude sur la *Monna Vanna* de Mæterlinck par Maurice A. Gerothwohl, et *A new art of the stage* par Arthur Symons.

Memento. — Vincent O'Sullivan : *A dissertation upon second Fiddles,* cr. 8o, 270 p.,5 s.,Grant Richards. — Ford Madox Hueffer : *Rosseti,* 16°, 192 p., 53 illustr. 2 s. 6 d. — Auguste Bréal : *Rembrandt,* 16°, 168 p., 61 illustr. 2 s. 6 d. *Popular Library of Art.* Duckworth.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Ugo Ojetti : *Le vie del peccato.* — Enrico Corradini : *Giulio Cesare,* dramma in 5 atti.— Umberto Silvagni : *L'Imperio e le donne dei Cesari.*—Quelques romans.— *La Settimana* de Matilde Serao. — Autres revues.

Mon ami Ugo Ojetti vient de publier un recueil de nouvelles : **Les Voies du péché**, qui m'offre l'occasion de reparler de lui; une occasion rare, désormais. Le journalisme semble occuper entièrement ce jeune confrère ; depuis son roman *Il Vecchio,* qui remonte à cinq ou six ans, il n'a fait paraître que ses relations de voyage, où on trouve toujours son esprit aigu, prompt, moderne, doucement sceptique, mais qui ont toutes une origine purement journalistique. Le *Giornale d'Italia* a eu la bonne idée de se faire de M. Ojetti un correspondant parisien hors ligne, et voilà l'auteur de *Il Vecchio* presque toujours à Paris, où il se plaît à interwiever M. Delcassé et à s'occuper des plus inutiles problèmes de politique internationale. Heureusement, M. Ojetti supporte le poids des besognes journalistiques avec une désinvolture admirable : je l'ai vu à Rome, il y a quelques mois, si gai et si jeune comme s'il n'était pas le représentant parisien du plus lourd journal d'Italie. Et maintenant il met le comble à cette enviable agilité d'esprit en faisant paraître ce recueil de nouvelles qui ont le pouvoir d'amuser, de vous arracher un sourire, de vous faire admirer en M. Ojetti un observateur très original, très fin.

Digitized by Google

Pour péché on n'entend, couramment, que ce péché si nécessaire au bien-être de la famille et de l'Etat qu'on consomme entre un mâle et une femelle; en autres termes, l'amour, qui peut être aussi l'adultère ou une des mille formes dont l'amour se plaît à se déguiser. M. Ojetti vient donc de raconter un tas d'aventures amoureuses, souvent charmantes, jamais tragiques; l'auteur ne semble pas croire à la tragédie, quoiqu'il soit ami de M. d'Annunzio. Et alors son livre est frais, vif, malicieusement débonnaire, et on y retrouve toute la manière dégagée de M. Ojetti, qui sait voir et raconter d'une façon on ne pourrait plus incisive et amusante. Je n'ose pas affirmer que le recueil soit absolument parfait; à côté des nouvelles soigneusement travaillées avec une empreinte aristocratique d'art, on rencontre quelques scènes négligées, que la hâte et l'insouciance gâtèrent. Mais il s'agit d'un défaut qu'on pourrait reprocher à presque tous les livres de ce genre, qui décèlent en même temps le talent d'un auteur et la faiblesse de n'avoir pas su ou voulu élaguer son arbre.

Loin donc de m'appuyer trop sur cette imperfection organique, je me souhaite d'avoir à parler souvent des œuvres *littéraires* de M. Ojetti, et je me permets de l'avertir que depuis quelque temps les imbéciles se sont habitués à le considérer avec plaisir comme un simple journaliste. En homme d'esprit, il doit gâter au plus tôt le plaisir de ces oies.

Dans une édition superbe de la *Rassegna Internazionale* vient de paraître ce **Giulio Cesare**, par Enrico Corradini, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, et que Ermeste Novelli n'a pas pu jouer au *Teatro Valle* de Rome, à cause de plusieurs difficultés de scène.

Le drame de M. Corradini qui encadre en cinq actes la vie du grand conquérant romain, depuis le passage du Rubicone jusqu'à la mort, est le fruit de longues études historiques et archéologiques; on le sent, je dirais même qu'on le sent trop, tellement que plusieurs fois on aimerait apprendre moins et pouvoir s'émotionner davantage. C'est dire que le défaut de cette tragédie historique est la froideur. Les personnages, parfaitement stylés, n'offrent probablement à la critique la plus rechignée aucun motif à la chicane, mais je doute beaucoup de l'effet d'ensemble et de l'intérêt théâtral. Au théâtre, je ne tiens pas trop à entendre l'*alea jacta est* de César ou *o tempora, o mores!* de Cicéron; ce qui m'importe le plus, c'est de vivre la vie qu'on me présente et de frémir aux passions des personnages qu'on me fait défiler sous les yeux.

Digitized by Google

Si je ne savais pas que Jules César a été un homme extraordinaire, le drame de M. Corradini me laisserait fort peu renseigné sur le caractère de ce conquérant. D'ailleurs, c'est connu que rien n'est plus malaisé que de porter un jugement sur une œuvre de théâtre. A la lecture, ce qui s'impose dans cette pièce de M. Corradini, c'est la forme littéraire, d'une beauté sévère et simple, tout à fait classique; l'auteur a emprunté aux plus grands historiens de l'empire romain le secret d'une forme lapidaire.

— Les études sur l'époque impériale de Rome ont eu, ces derniers temps, chez nous, un développement très remarquable. Je laisse de côté, pour cette fois, le second volume de la *Grandezza e decadenza di Roma* par Guglielmo Ferrero, qui traite lui aussi de la vie et des entreprises de Jules César; je reviendrai à cette œuvre excessivement notable lorsque tous les volumes qui la composent auront paru et il sera plus aisé d'en essayer un compte-rendu.

Voici Umberto Silvagni, qui fait sa rentrée dans le monde littéraire avec une œuvre excellente sur l'**Imperio e le donne dei Cesari**. Quoique le nom de cet écrivain paraisse pour la première fois dans ces humbles chroniques, M. Silvagni a déjà publié en 1895 un tableau historique complet sur *Napoléon et son temps,* dont je me rappelle avoir lu les éloges dans maints travaux historiques français.

Après 1895, M. Silvagni a été emporté lui aussi par la politique et le journalisme quotidien, deux machines à paralyser les plus nobles aptitudes de l'intelligence. Revenu enfin à ses études, M. Silvagni nous donne aujourd'hui la mesure de son talent historique et littéraire avec ce livre sur l'Empire et les femmes des Césars; un sujet à enivrer le plus apathique des lecteurs.

M. Silvagni affronte courageusement un thème plein de difficultés, car autour des empereurs romains toute une légende de monstruosités et de crimes a été créée par les chrétiens et par les historiens qui ne pouvaient pas se soustraire aux passions politiques de leur temps. Dans la conduite de son travail, l'auteur a visé surtout non pas à la réhabilitation de ces souverains, mais à définir avec précision la grandeur morale de l'Empire, sa nécessité historique, et à contrôler scrupuleusement la narration des anciens écrivains. Loin de suivre l'école allemande, qui se plaisait, il y a quelque temps, à démolir presque totalement l'histoire de Rome, et que les fouilles les plus récentes du forum ont pitoyablement démentie

Digitized by Google

dans toutes ces conclusions, M. Silvagni tâche de reconstruire ce monde, de peindre dans ces souverains méprisés les hommes politiques qui, à travers les bassesses des sens et les folies de la toute-puissance, poursuivaient un dessein social et politique grandiose. Sous ce point de vue, l'œuvre de M. Silvagni est fort recommandable à tous ceux qui aiment avoir un plan complet du mouvement intérieur et extérieur, de la mission, des transformations, de la grandeur de l'Empire. Mais cet intérêt devient extraordinaire lorsqu'on voit enfin paraître sur la scène les femmes des Césars, si funestement ambitieuses, si curieusement aptes aux intrigues et à l'amour, à la trahison et aux crimes, aux débauches les plus effrénées et aux desseins les plus vastes.

Depuis les femmes d'Auguste jusqu'aux femmes de Claude et à la mère de Néron, cette formidable armée de coureuses en pourpre nous défile sous les yeux ; il n'y a rien de nouveau à nous dire, sans doute, sur ce point, mais M. Silvagni trace puissamment ces figures à l'aide d'une érudition sûre et d'une psychologie perçante. L'histoire c'est toujours l'histoire, mais il y a un art très difficile à apprendre, un art dans lequel M. Silvagni est passé maître, et c'est de savoir raconter et de contraindre le lecteur à se passionner à ce qu'on lui expose. L'étude est complétée par un appendice tout à fait neuf sur la légende de Néron, l'incendie de Rome dont on l'accuse, les prodigalités, les vices et les crimes qu'on lui attribue. N'ayez pas peur : M. Silvagni ne prétend pas comparer Néron à saint Louis, mais il se borne à rectifier plusieurs exagérations et à absoudre la mémoire de l'Empereur des crimes qu'il n'a pas commis, car, en effet, il y en a assez de ceux dont on doit le reconnaître l'auteur, *l'artifex*.

D'après ce que je viens de remarquer, on peut facilement comprendre que le travail de M. Silvagni mérite une place à part dans les trop fréquentes publications de ce genre, car il révèle une personnalité mûre et une heureuse indépendance de vues et de propos.

— J'ai à signaler quelques romans assez notables : *Dopo il divorzio* (après le divorce), de Grazia Deledda, où cette autrice renommée poursuit ses études sur les mœurs de la Sardaigne, tout en se rangeant du côté des adversaires du divorce.

Que M^{me} Deledda ne veuille pas s'impressionner trop : avant que le divorce soit en action chez nous, la charmante autrice aura le temps d'écrire toute une bibliothèque! *Jolanda,* une autre autrice bien connue en Italie, tente le roman passionnel avec

Digitized by Google

Alle soglie d'eternita (Au seuil de l'éternité), histoire d'un amour incoercible, qui finit avec la mort d'un des coupables. De belles pages : je ne croyais pas Mme Jolanda capable d'arriver si haut. M. Alfredo Oriani, avec son *Olocausto*, révèle qu'il se croit encore en 1881, lorsqu'on faisait du vérisme pour épater le bourgeois; je m'empresse d'avertir M. Oriani que le bourgeois s'en moque, désormais; il faut chercher mieux pour faire fracas. Au contraire, M. Amilcare Lauria avec *Sulla Lyona* (sur la *Lyona*, qui est un yacht) nous transporte dans un monde assez irréel : scènes d'amour, de trahison et de crimes au bord d'un yacht princier, qui voyage infatigablement. Un beau type d'aventurière, que les circonstances plus que les hommes finissent par démasquer.

— Matilde Serao, *donna Matilde*, comme on l'appelle populairement à Naples, où elle est adorée, met le comble à son activité volcanique en lançant une petite revue littéraire, *la Settimana* (la Semaine), qui a été le succès journalistique de ces derniers mois. Elle groupe autour d'elle les meilleurs de nos écrivains, depuis Giacosa jusqu'à... Matilde Serao, dont l'article, la nouvelle, la prose étincelante et nerveuse ne manque à aucun numéro.

A son tour, la maison Treves, de Milan, lance une revue mensuelle, *Il Secolo XX*, qui fait valoir dès à présent la collaboration assidue de Gabriel d'Annunzio.

Les autres revues, la *Rassegna Internazionale* (dont une des dernières livraisons publiait ce charmant lever de rideau de Giannino Antona-Traversi, *l'Unica scusa*), la *Nuova Antologia, Natura ed Arte, la Lettura,* marchent bon train. On ne sait rien de la *Rivista d'Italia,* où un tas d'illustres inconnus se plaisent depuis longtemps à faire leurs exercices littéraires sur des sujets épatants comme le tarif douanier, les lois administratives chez les Chinois, la poudre sans fumée, etc. Je crois que les lecteurs de cette revue seront proposés au plus tôt pour la croix des chevaliers du travail.

LUCIANO ZUCCOLI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie. — F. Kircheesen : *Bibliographie napoléonienne ;* Chapelot, 6 fr.

Ethnographie. — Victor Bérard : *Les Phéniciens et l'Odyssée,* tome I ; Colin, 25 fr.

Histoire. — C. Bellier-Dumaine : *L'Administration du duché de Bretagne sous le règne de Jean V;* Picard, 4 fr. — H. Blachez :

Digitized by Google

Bonchamps et l'insurrection vendéenne (1760-1793); Perrin, 5 fr. — André Bonnefons: *Un allié de Napoléon, Frédéric-Auguste, premier Roi de Saxe et Grand-Duc de Varsovie (1763-1827)*; Perrin. — Abel Chevalley: *Victoria: sa vie, son rôle, son règne, l'héritage d'Edouard VII*; Delagrave, 3.50. — E. Desbrière: *1793-1805. Projets de tentatives de débarquement aux Iles Britanniques*. Tome quatrième; Chapelot, 2 vol. 20 fr. — E. Déprez: *La Papauté, la France et l'Angleterre (1328-1342)*; Fontemoing, 12.50. — A. Dry: *Reims en 1814 pendant l'invasion*, préf. d'Henri Houssaye; Plon, 10 fr. — C. Durand: *Histoire du protestantisme français pendant la Révolution et l'Empire*; Fischbacher, 2.50. — Baronne Durand de Fontmagne: *Un Séjour à l'ambassade de France à Constantinople*; Plon, 3.50. — Victor Du Bled: *La Société française du XVIe au XXe siècle* (3e série); Perrin, 3.50. — J. du Teil: *Rome, Naples et le Directoire*; Plon, 7.50. — Léonce Grasilier: *Le Baron de Kolli*; Ollendorff, 7.50. — E. Guillon: *Les Guerres d'Espagne sous Napoléon*; Plon, 3 50. — M. Jorga: *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle*; Leroux, 12 50. — L. Henry-Lecomte: *Virginie Déjazet, l'artiste, la femme*; Tallandier, 3.50. — Gaston Maugras: *Le Duc et la duchesse de Choiseul*; Plon, 7.50. — A. Polovtsoff: *Correspondance diplomatique des ambassadeurs et ministres de Russie en France et de France en Russie avec leurs gouvernements, t. I: 1814-1816*; Conard, 12 fr. — J.-H Rosny: *La Guerre anglo-boer*; « Revue blanche », 7.50. — Pierre de Ségur: *Le Maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange (1668-1678)*; Calmann-Lévy, 7.50. — *Henri Taine Sa vie, sa correspondance*; Hachette, 3.50. — P. Triaire: *Dominique Larrey*; Mame, 7.50. — Georges Weill: *La France sous la Monarchie constitutionnelle*; Soc. française d'éditions d'art, 4 fr. — *Souvenirs du lieutenant général vicomte de Reiset (1814-1836)*, publiés par son petit-fils, le Vicomte de Reiset, III; Calmann-Lévy, 7.50.

Littérature. — W. G. Aston: *Littérature japonaise*, trad. par Henry-D. Davray; Colin, 5 fr. — A. Bernard: *Le Sermon au XVIIIe siècle*; Fontemoing, 7.50. — R. M. Bernardin: *La Comédie italienne en France et le Théâtre de la Foire*; « Revue bleue », 2.50. — Philippe Berthelot: *Louis Ménard et son œuvre*; Juven, 3.50. — Mme Carette: *La Comtesse d'Aulnoy*; Ollendorff, 3.50. — E. Chalon: *La Batrachomyomachie*; Lemerre, 2.50. — Jules Claretie: *Profils de théâtre*; Gaultier, 4 fr. — P. Didon: *Lettres du P. Didon à un ami*; Perrin, 3.50. — Jean Dolent: *Maître de sa joie*; Lemerre. — P. Dubois: *Cousin, Jouffroy, Damiron*; Perrin, 3.50. — Petrus Durel: *La Muse parlementaire* (Députés et Sénateurs poètes), Dujarric, 3.50. — Lucie F.-Faure: *Les Femmes dans l'Œuvre de Dante*; Perrin, 3.50. — J. de Gaultier: *Le Bovarysme*; « Mercure de France, » 3.50. — Paul Gourmand: *L'Union panlatine*; Naples, « Revue franco-italienne ». — Tristan Klingsor: *Le Livre d'Esquisses*, culs-de-lampe de Louis Grenier; « Mercure de France », 2 fr. — M. Lefèvre: *La Femme à travers les âges*; Fontemoing, 3.50. — Urbain Mengin: *L'Italie des romantiques*; Plon, 8 fr. — Ernest Renan: *Lettres du Séminaire (1838-1846)*; Calmann-Lévy, 7.50. — M. Roustan: *Les genres littéraires: La Lettre* (évolution du genre); Delaplane, 0.75. — Jacques Saly-Stern: *La Vie d'un poète, essai sur Lenau*; Calmann-Lévy, 3.50. — Salverda de Grave: *Le Troubadour Bertran d'Alamanon*; Toulouse,

Digitized by Google

Privat, 5 fr. — Laurent Tailhade: *Discours civiques ;* Stock, 3.50. — G. Trarieux: *La Lanterne de Diogène ;* Librairie Molière, 3.50. — *L'Art dramatique et musical en 1901 ;* Librairie Molière, 7.50.

Morale. — W. Dussauze: *Essai sur la religion d'après Auguste Comte ;* Fischbacher, 2 fr. — Pierre de Lano: *L'Ecole des Baisers;* de quelques sentiments et sensations en amour; Flammarion, 3.50

Musique. — Pierre de Bréville: *Suite brève pour orgue ou harmonium ;* Editions de la « Scola », 5 fr. — Arthur Coquard: *La Troupe Jolicœur,* comédie musicale en 3 actes et 1 prologue d'après une nouvelle de Henri Cain ; Grus, 20 fr. — Claude Debussy : *Pelléas et Mélisande ;* Fromont, 20 fr. — P. L. Hillemacher: *Orsola ;* Choudens, 20 fr. — Maurice Ravel: *Pavane pour une infante défunte ;* Demets, 6 fr. — Maurice Ravel: *D'Anne qui me jecta de la neige, d'Anne jouant de l'espinette* (piano et chant); Demets, chaque 5 fr — Gustave Robert: *La Musique à Paris, 1898-1900,* tomes V et VI, réunis; Delagrave, 3.50.

Philosophie. — E. Goblot: *Justice et Liberté;* Alcan, 2.50. — P. Lapie: *Logique de la volonté ;* Alcan, 7.50. — *L'année philosophique,* publiee sous la direction de F. Dillon; Alcan, 5 fr.

Poésie. — René d'Avril: *Felix Culpa,* poème ; « Revue Verlainienne ». — Alfred Bissard: *A Irène;* Vanier, 2 fr. — Marcel Bource: *Les Soirs ;* Ollendorff, 5 fr. — Albert Erlande : *Hélène ;* « Mercure de France », 3.50. — Charles-Théophile Féret: *La Normandie exaltée ;* Paris, Dumont; Rouen, Lestringant; Caen, Jouan, 3.50. — Pierre Gauthiez: *Isle-de-France;* « Maison des poètes ». — François Haussy (Frédéric Humbert): *L'Heure douce ;* Vanier, 3 50. — Robert d'Humières: *Du Désir aux Destinées ;* « Mercure de France », 3.50. — J.-B. La Jarlière : *Intimités et révoltes ;* Temps Nouveaux, 1.50. — Apollon Maïkoff: *Poésies,* trad. par Tancrède Martel et Thaddée Larghine, introd. de Tancrède Martel ; Perrin, 3.50 — Alfred Massebiau: *Pour la dame de jadis ;* Vanier, 2 fr. — Georges Périn : *Les Emois blottis ;* « La Plume; » 3 fr. — Robert Randau : *Crépuscules aux cabarets ;* Alger, Jourdan. — P.-N. Roinard : *La Mort du Rêve ;* « Mercure de France », 3.50. — R. Vivien: *Cendres et Poussières ;* Lemerre, 3 fr. — Divers: *Centenaire de Victor Hugo : La couronne poétique de Victor Hugo;* Fasquelle, 3.50.

Publications d'art. — Pierre de Bouchaud: *Raphaël à Rome ;* Lemerre, 2 fr. — Henri Bouchot: *Un Ancêtre de la gravure sur bois ;* Lévy, 20 fr. — A. Filon : *La Caricature en Angleterre ;* Hachette, 3.50.— Gins Gramegna : *Un Statuaire;* Naples, « Revue franco-italienne ». —A. Marguillier: *Albert Durer ;* Laurens, 2.50. — Gabriel Séailles: *Watteau;* Laurens, 2.50. — *Les Dessous de la femme ;* Bernard, 3.50.

Roman. — Jacques d'Adelswärd-Fersen: *Notre Dame des mers mortes ;* Sevin et Rey, 3.50. — Paul d'Aigremont: *Les deux Aimées ;* Tallandier, 3.50. — Paul Tisseyre Ananké : *Le Cafard ;* Vanier, 1.50. — May Armand Blanc: *Minutes bibliques,* avec II illustrations de G. Franck; « Mercure de France », 2 fr. — C. Berton: *Ces Messieurs du fisc ;* Simonis Empis, 3.50. — M. A. de Bovet: *La Belle Sabine ;* Lemerre, 3.50. — Paul Bourget: *L'Etape ;* Plon, 3.50. — M. Buret: *Ad Mortem. Tuccia la Courtisane ;*

Digitized by Google

«Le Carnet ». 3.50. — Clara-Louise Burnham : *Porte à porte,* trad. par Paul d'Ybardens; Calmann-Lévy, 3.50. — A. Cambry; *Saint-Amour-les-Bains;* Ollendorff, 3.50. — Paul Castanier : *Le Lotus du Gange ;* Borel, 3.50. — Géo Cazal : *L'Abbé Dauret ; l'œuvre de chair ;* Victor Havard, 3.50. — Mrs L. K. Clifford : *Lettres d'amour d'une femme du monde,* traduites par Henry-D.-Davray ; « Mercure de France », 3.50. — R. Darzens : *Amour de clown ;* Per Lamm, 2.50. — Henri Datin : *Le Paquet de lettres ;* Edition Mutuelle, 3.50. — Félix Depardieu : *La Fille d'Aglaure;* Ollendorff, 3.50. — Jean Deuzèle : *La Maison vide ;* Perrin, 3.50. — Armand Dubarry : *L'Abbé écornifleur ;* Chamuel, 3.50. — Maxime Formont : *La Faute amoureuse ;* Lemerre, 3.50. — Eugène Fournière : *L'Ame de demain ;* Fasquelle, 3.50. — Perez Galdos : *Le Roman de sœur Marcela ;* Calmann-Lévy, 3.50. — André Gide : *L'Immoraliste ;* « Mercure de France », 5 fr. — P. Guillain : *Gens de robe ;* Simonis-Empis, 3.50. — Myriam Harry : *Petites épouses ;* Calmann Lévy, 3.50. — Martial Hémon : *Vivante énigme;* Victor Havard, 3.50. — Térésa Jadwija : *Réconciliés,* roman du temps de Napoléon Ier ; « Le Carnet ». — Jean de la Hire : *Le Vice provincial,* précédé d'une étude sur le Roman synthétique : Offenstadt, 3.50. — Marius-Ary Leblond : *Les Vies parallèles,* roman de grande ville; Fasquelle, 3.50. — C. Lemonnier : *Le Sang et les roses ;* Ollendorff, 3.50. — Georges de Lys : *En volupté ;* Offenstadt, 3.50. — P. Mael : *Le Sous-marin vengeur ;* Ollendorff, 3.50. — Marcel : *Les Sept péchés capitaux : La gourmandise ;* Bernard, 5 fr. — Camille Mauclair : *Les Mères sociales ;* Ollendorff, 3.50.— Charles Mérouvel : *Ville maudite ;* Juven, 3.50. — Nonce Casanova : *La Libertine ;* Ambert, 3.50. — Maurice des Ombiaux : *Têtes de houille ;* Dechenne, 3.50. — Préjelan : *L'Amour en dentelles ;* Simonis-Empis, 3.50. — Pierre de Querlon : *La liaison fâcheuse ;* « Mercure de France », 3.50. — Mme Rattazzi, *Dernière folie ;* Dujarric, 2 fr. — G Réval : *Lycéennes ;* Ollendorff, 3.50. — Gaëtan Richard : *Divin rêve ;* Victor Havard, 3.50. — D. Riche : *L'Oiseau rare ;* Flammarion, 3.50. — J. Rivière : *Bonne-Maman ;* Gautier, 3 fr.— Marguerite Rolland : *Marchande de participes ;* Ollendorff, 3.50. — Albert Samain : *Contes ;* « Mercure de France », 3.50. — Georges Sauvin : *Pour arriver au bonheur ;* Plon, 3.50 — J. V. de Scheffel : *Le Trompette de Seckingen ;* Ollendorff, 3.50. — Mathilde Serao : *Châtiment ;* Ollendorff, 3.50. — Henryk Sienkiewicz : *Bartek le Vainqueur,* trad. par Halpérine-Kaminsky ; Flammarion, 3.50. — Venceslas Sieroszewski : *Sur la lisière des forêts,* trad. par Mme de Rakowska; « La Plume », 3.50.—J.-L. Talon : *La Marquesita ;* « Revue Blanche », 3.50.— P.-J. Toulet : *Le Mariage de don Quichotte ;* Juven, 3.50.— Mark Twain : *A la Dure,* trad. par Henri Motheré ; « Revue Blanche », 3.50. — Lewis Wallace : *Ben-Hur,* trad. par R. d'Humières et H. de Jasmasz ; Delagrave, 3.50. — Wildenbruck : *L'Astronome,* trad. par L. de Chauvigny ; Chamuel, 3.50.

Sciences. — E. Carvallo : *L'Electricité déduite de l'expérience et ramenée au principe des travaux virtuels;* Naud, 2 fr. — P. Vignon : *Le Linceul du Christ,* étude scientifique, 2e édit., revue et augmentée de notes, 9 pl., 38 fig. ; Masson, 15 fr.

Sociologie. — Albert Jounet : *La Libre pensée et l'Eglise* (la loi sur les associations) ; Saint-Raphaël, chez l'auteur. — Sous-intendant Bolot : *La grande muette ;* Flammarion, 3.50. — Edouard

Digitized by Google

Vaillant : *La législation ouvrière et l'hygiène;* Bibl. ouvrière socialiste, 0.20. — Henry Volney: *L'Ame espagnole ou les Espagnols jugés par un Français ;* Sedan, éd. du Souvenir. — *L'année sociologique*, publiée sous la direction d'Emile Durkheim; Alcan, 10 fr.

Théâtre. — J. Berr de Turique: *Un Homme aimé ;* Calmann-Lévy, 1 fr. — M. Biollay : *Les Petites ;* Librairie théâtrale, 2 fr. — F. Bloch et L. Schneider : *Preuve d'amour;* Stock, 1 fr. — M. Brieux: *La Petite amie ;* Stock, 2 fr. — *Théâtre de Meilhac et Halévy, VII : Le Prince; les Brigands ; la Roussotte; Carmen ;* Calmann Lévy, 3.50. — Alphonse Carrère : *Les Pascal* (une famille), comédie en 3 actes ; Vanier, 2.50. — René-Mary Clerfeyt : *Le Rendez-vous*, comédie dramatique en un acte ; Lille, « Le Beffroi », 1 fr. — Francis de Croisset : *Chérubin;* Fasquelle, 3.50. — Maxime Gorky : *Les Petits Bourgeois (la Famille Bezséménoff)*, traduit par E. Semenoff et E. Smirnoff; « Mercure de France », 3.50. — G. Leteinturier-Fradin: *Vers l'Idéal ;* Flammarion, 3.50. — Luguet et Lauras : *Cœurs vernis ;* Stock, 2 fr. — Maurice Maeterlinck : *Monna Vanna ;* Fasquelle 2 fr. — Leo Marchès : *Monsieur Scrupule*, comédie en un acte ; Librairie Molière, 1 fr. — Gaston Pollonnais : *L'Avancement ;* Librairie théâtrale, 1 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

L'invention de la Machine à explorer le temps. — Une lettre de M. Henri Albert. — Le Deuxième Congrès des Poètes. — *Les Poèmes*. — Publications du *Mercure de France*. — A travers la Presse.

L'Invention de la Machine à explorer le temps. — La machine de M. Wells explore à la fois le passé et l'avenir; on la perfectionnera peut-être, mais cela sera selon les principes de l'illustre inventeur.

Un homme vient de mourir, Eugène Mouton, à qui l'on doit une machine de même sorte ; elle n'explore que le passé, aussi son auteur lui avait-il donné le nom d'*Historioscope*. Elle est décrite dans le volume intitulé *Fantaisies* (Charpentier, 1883).

Tout ce qui, à la surface de la terre, est lumineux, projette vers l'infini des ondulations ; notre œil, s'il se trouve là, les capte, et nous voyons. Ceci d'ailleurs n'arrête pas les ondulations qui se reforment derrière les obstacles et ne s'arrêtent définitivement que si elles parviennent en un vaste espace absolument réfringent. Ce milieu existe; c'est l'espace interplanétaire. Il suffit donc de construire un miroir assez subtil pour que les rayons que ce milieu lointain réfracte vers la terre viennent s'y rendre visibles. L'électricité condensée

Digitized by Google

fournit la matière nécessaire au savant Joseph Durand, — et l'histoire, à mesure que la terre tourne et se déplace, se voit dans son appareil aussi nettement qu'un panorama.

« L'appareil le plus perfectionné que j'aie encore construit, explique l'inventeur, grossit vingt-cinq millions de fois les images de l'éther : mais cela ne suffit pas, et j'espère arriver à obtenir une lunette capable de me faire lire, par exemple, l'inscription que Léonidas fit tracer par un de ses soldats sur les rochers des Thermopyles... Je dois d'ailleurs vous prévenir que l'instrument ne peut donner que la vue directe, ce qui s'est passé pendant la nuit ou à couvert n'ayant naturellement pu produire aucune émission lumineuse extérieure...»

Le visiteur met l'œil à l'appareil que l'orientation dirige alors vers le xv^{e} siècle: « Le miracle était devant moi ! » Il voit les guerres de Bohême, Jean Ziska, auquel on crève les yeux, que l'on écorche; il voit sa peau clouée sur un tambour... Puis d'autres siècles, selon l'orientation ou l'inclination de la lunette.

Joseph Durand a aussi inventé un appareil à percevoir les bruits et les paroles de jadis, une sorte de microphone miraculeux. Ainsi l'histoire se trouve reconstituée.

« Le murmure, prenant par degrés plus d'ampleur, devient un bourdonnement sourd et ronflant comme celui d'une ruche d'abeilles... C'est la rumeur des peuples qui ont passé sur la terre, c'est l'écho de leurs paroles, de leurs sanglots, de leurs soupirs, de leurs baisers... »

Finalement, jetant un dernier coup d'œil dans la lunette que le savant vient de raccourcir en repliant les tubes les uns dans les autres, le visiteur effaré y voit sa propre vie, — et cela lui fait peur.

Il serait intéressant — pour l'histoire des inventions imaginaires— de savoir si M. Wells a connu le livre d'Eugène Mouton.

§

Une lettre de M. Henri Albert.

Mon cher Vallette,

J'apprends qu'un jeune homme habitant la province vient de faire paraître une plaquette de vers signée Henri Albert. Pour éviter toute confusion, voulez-vous annoncer aux lecteurs du *Mercure* que je n'ai rien de commun avec ce nom propre?

Bien amicalement votre,

HENRI ALBERT.

Digitized by Google

§

Le Deuxième Congrès des Poètes se tiendra à Lille, le 13 juillet prochain, dans l'amphithéâtre de la Faculté des Lettres, sous la présidence de M. Auguste Dorchain, à l'occasion de l'Exposition Internationale qui aura lieu en cette ville. — S'adresser, pour toutes communications, à M. Emile Lante, 14, rue Saint-Firmin, à Lille.

§

« **Les Poèmes** ». — Le deuxième numéro de la revue trimestrielle *Les Poèmes* vient de paraître. La composition de ce fascicule prouve l'éclectisme de cette publication exclusivement réservée aux poètes. Nous relevons au sommaire les noms suivants : Adolphe Lacuzon, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Edmond Haraucourt, Lucie Delarue-Mardrus, Marcel Roland, L. de Larmandie, Edouard Guerber, Paul Page, Han Ryner, L. Cubélier de Beynac.

§

Publications du « Mercure de France » :

Contes, par Albert Samain, 3.50.

Les Petits Bourgeois (*La Famille Bezséménoff*), de Maxime Gorky, trad. par E. Séménoff et E. Smirnoff, 3.50.

La Mort du Rêve, poèmes, par P.-N. Roinard, 3.50.

Lettres d'Amour d'une Femme du monde, roman, de Mrs. W. K. Clifford, traduit par Henry-D. Davray, 3.50.

La Liaison facheuse, roman, par Pierre de Querlon, 3.50.

Du Désir aux Destinées, poèmes, par Robert d'Humières, 3.50.

L'Immoraliste, roman, par André Gide, 5 francs.

Minutes Bibliques, contes, par May Armand-Blanc, avec deux illustrations de G. Franck, 2 francs.

Hélène, poème, par Albert Erlande, 2 francs.

Le Livre d'Esquisses, par Tristan Klingsor, culs-de-lampe de Louis Grenier, 2 francs.

§

A travers la presse. — On lit dans *le Matin* (21 juin), au cours d'un article intitulé : *Gustave Humbert a-t-il prévariqué ?*

«... quelques autres (personnes) m'affirment que je suis,

Digitized by Google

au contraire, acheté par les Humbert pour obscurcir d'une prose complaisante les fornications de leur grand patriarche. »

D'un « Médaillon » publié dans le *Journal* par M. Pierre de Lano :

« De la production de ces récentes années, vingt livres peut-être resteront. Entre eux, *l'Arriviste*, de Félicien Champsaur, sera mis au premier rang, car c'est un chef-d'œuvre. Ce roman, en effet, dont la portée sociale égale celle des plus puissants de Balzac, va plus loin dans la vision de l'Humanité ; il nous donne ce que Balzac ne nous a jamais offert : — une jouissance d'art exquise. Balzac, puissant créateur, ne fut pas un artiste. Félicien Champsaur est l'un et l'autre, et c'est pourquoi M. de Rastignac apparaît un peu falot à côté du terrible Claude Barsac. Et j'exprimerai ainsi toute mon opinion, qui sera celle d'un grand nombre demain : — *l'Arriviste*, avec sa force d'observation et, en plus, l'écriture artiste, raffinée, de pages vigoureuses, s'il était dans l'œuvre de Balzac, serait son chef-d'œuvre. »

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy,
7, rue Victor-Hugo, 7

Digitized by Google

RUDYARD KIPLING

ANIMALIER ET COLONIAL

—

A Félix Fénéon.

Un débat s'agita récemment dans la presse sur la faveur accordée en France aux écrivains étrangers. Ce fut logique en temps de nationalisme. La discussion se tint trop exclusivement sur un ou deux noms. Le succès, injuste en sa proportion, fait à un Sienkiewicz, semblerait donner quelque raison aux nationalistes. Nous avons dix, vingt écrivains qui réunissent autant ou plus de droits à l'attention du public; et sans être le moindrement hostiles aux Anglais ni aux Russes, ceux qui gardent l'heureuse énergie, féconde ne serait-ce que pour soi-même, d'être combattifs, doivent, à propos des excessifs tirages d'un *Quo vadis*, saisir l'occasion de déclarer la supériorité d'écrivains français, parfois plus appréciés encore à l'étranger que chez eux : les contes merveilleux de Villiers, de Rosny ou de Laforgue devraient retenir tous les esprits quêteurs d'émotions neuves, étrangement et lointainement poétiques; et enfin, s'il n'est rien de plus beau que de créer de l'enthousiasme et de le

Digitized by Google

voir se développer comme grandit un enfant, c'est une des plus agréables voluptés de la vie que de chercher chaque fois à faire aimer de quelques lecteurs de plus les poèmes somptueux ou tendres d'un Henri de Régnier, d'un Emile Verhaeren et d'un Francis Jammes.

L'utilité de lire les grands écrivains de l'étranger n'est pas moins incontestable; elle devrait s'imposer, plus encore qu'aux critiques, à la majorité de nos romanciers — car leur ignorance, parfois absolue jusqu'à l'impertinence, est la première cause que leur fond avec leur forme ne se renouvellent jamais; et, s'il demeure qu'ils nous intéressent si peu, c'est que leur connaissance n'outrepasse pas la superficie de leurs personnalités parisiennes, inconscientes de l'univers. Il reste qu'il faut faire un choix, et c'est arriver à dire pourquoi, entre tous, peut-être le premier de tous, Rudyard Kipling mérite la faveur unanime du grand public. On lit les romanciers de son pays avec une certaine inclination à vouloir avant tout y approfondir la connaissance de sa race et de soi-même; on demande aux étrangers d'élargir son individualité en la comblant d'émotions nouvelles. Rien n'est plus simpliste et logique. Alors il apparaît combien le plus souvent on va à rebours de cette tendance instinctive du public en lui traduisant des romans historiques, et, d'une façon plus générale, les œuvres de peuples de vieilles civilisations. On ne devrait jamais s'intéresser qu'à ce qui est plus jeune que soi et recèle plus d'avenir. Le génie créateur étant par lui-même une force de nouveauté, le génie seul d'un Dickens ou d'un Dostoiewsky peut expliquer qu'il y ait eu réel besoin de nous les faire lire; ce qui nous a passionnés chez les Scandinaves et les Russes, c'est la

Digitized by Google

renaissance de peuples se réveillant tout à coup à une seconde vie d'intense activité avec le vertige de l'ivresse intellectuelle; un Tourguenieff nous offrait le spectacle d'un cerveau vierge de barbare devant la civilisation parisienne. Rudyard Kipling est né aux pays neufs (1); ardent, intrépide, conquérant, il vibra pleinement à la joie de se sentir puissant et jeune devant des paysages d'éternelle luxuriance, dans des villes récentes ou rebâties qui témoignaient d'un essor splendide d'activité en des pays où les vieilles civilisations elles-mêmes sont si bien mortes qu'elles sont retournées à la nature, comme ces ruines gigantesques enveloppées de souples lianes et percées de végétations bourgeonnantes. La Jungle inculte est vaste et nombreuse comme une forêt vierge; les fauves y croissent libres ainsi qu'aux premiers temps de la terre; l'Européen qui y pénètre prudemment revit les terreurs et les audaces des hommes primitifs: il se retrouve à l'Enfance du Monde, toute une longue vie à vivre devant lui, d'innombrables énergies à développer en activités; la force et la confiance de l'adolescence le possèdent, avec le besoin de l'action, de la vie intensive; le voisinage des grands animaux est un constant exemple d'énergie et de volonté; il s'éprouve plus fort dans la conscience de ces « forces tumultueuses ». Quand il retourne aux villes de la côte, il déploie en grandes œuvres coloniales l'énergie accumulée. Poème de l'énergie triomphante, l'œuvre de Rudyard Kipling est vrai-

(1) A Bombay, en 1865; vint de très bonne heure en Angleterre, revint rejoindre ses parents dans l'Inde à 17 ans, ayant refusé de passer par une des universités anglaises. Publia ses premiers contes dans l'Inde, dans un journal de Lahore, qu'il quitta en 1888 pour des voyages en Birmanie, Chine, Amérique, puis s'établir à Londres. En 1892 voyage au Japon; habite plusieurs années les Etats-Unis. A récemment visité l'Afrique Australe.

Digitized by Google

ment celle que doit lire un peuple européen qui a besoin de sortir de soi-même, de secouer sa vie de petits plaisirs énervés, de « petites secousses » (1), par de beaux rêves et des rythmes tumultueux d'action, de se réveiller de ses torpeurs digestives de rentier, de courir des risques, suivant l'expression la plus coutumière des Anglo-Saxons. Et, dans cette période où tous les gouvernements ont compris la nécessité absolue des colonies, le Colonial seul peut renouveler la littérature comme le marché métropolitain.

I

C'est comme animalier que Kipling fut d'abord révélé au public français. Les diverses parties du *Livre de la Jungle* obtinrent dans la *Revue de Paris* un succès d'admiration surprise qui ne s'arrêta point lorsqu'elles furent réunies en volume par le *Mercure*. Ce n'était pourtant qu'histoires d'animaux, pourrait-on dire. Mais durant deux siècles un peuple n'a pas impunément nourri son enfance des fables de La Fontaine; cordial et familier, le Français ne répugne point à voir augmenter à l'indéfini le nombre de ses frères, et ce que nous nous plaisons à retrouver en les animaux, c'est bien cette humanité qui a presque exclusivement amusé notre fabuliste et après lui le dessinateur Granville, dont les albums humouristiques distrayèrent plusieurs générations des « né-malins ». Nous sommes assez singes, ainsi que le dénonce avec une suffisante netteté Kipling quand il fait la caricature des Français sous les traits de la république des singes (*La*

(1) Maurice Barrès : *Le Jardin de Bérénice*, étude psycho-physiologique de la neurasthénie française.

Chasse de Kaa) (1) et nous nous plaisons extrêmement à retrouver nos grimaces et nos mœurs jusque parmi les animaux. La Fontaine l'avait bien compris, comme dit l'autre. Il ne faut point chercher ailleurs les raisons de son succès ni de celui vraiment aussi considérable de Rudyard Kipling. La satire philosophique de l'humanité et même de la Création, voilà ce qu'on a aimé avant tout dans le conteur anglais, sans doute souvent sans s'en rendre compte, entraîné qu'on était par le ton léger, la naturelle simplicité du récit souple à suivre avec aisance les ébats familiers des hôtes de la jungle. Tout en nous amusant par la narration rapide, plaisante et dramatique des aventures d'un petit Indien recueilli chétif et nu par une louve, défendu contre un tigre vorace et lâche, enseigné par l'ours Baloo à imiter les cris des animaux divers pour en obtenir impunité et soutien, arraché au caprice écervelé des singes par la coalition de l'ours, de la panthère et du serpent, Kipling fait percevoir *ce qu'il y a d'humain chez les bêtes* et, par réciprocité, ce qu'il y a d'animal chez nous : une intime fraternité entre les uns et les autres par la communauté des instincts primordiaux. Non seulement les gestes, mais les propos mêmes ont cette ambiguïté d'appartenir à la fois à l'homme et à l'animal, d'où résulte un attrait étrangement exotique, une bizarre poésie de transformisme dont on est saisi comme d'un charme qui vous métamorphose soudain ainsi que dans les vieux apologues, dont on découvre alors la profondeur humaine et la vérité scientifique. Cette faculté de percevoir cette sorte de bilatéralisme des êtres vivants est si naturelle chez Kipling, qu'elle se ma-

(1) *Le Livre de la Jungle*, trad. Fabulet et Robert d'Humières.

Digitized by Google

nifeste presque dans le détail de la vision, et ce sont les expressions imagées dont les hommes se servent le plus couramment pour se dépeindre qui viennent à chaque instant fixer avec une précision pittoresque le mouvement des animaux.

Le morceau suivant peut montrer en même temps toute l'humanité des singes et le simiesque des hommes : « Les singes appelaient ce lieu leur « cité, et affectaient de mépriser le peuple de la jun- « gle parce qu'il vit dans la forêt. Et cependant, ils « ne savaient jamais à quel usage avaient été des- « tinés les édifices ni comment s'en servir. Ils s'as- « seyaient en cercles dans le vestibule conduisant à « la chambre du conseil royal, grattaient leurs « puces, et prétendaient être des hommes; ou bien « ils couraient au travers des maisons sans toits, « ramassaient dans un coin des plâtres et de vieil- « les briques, puis oubliaient où ils les avaient ca- « chés; ou bien ils se battaient, ils criaient, ils se « bousculaient en foule, puis cessaient tout à coup « pour jouer du haut en bas des terrasses, dans « les jardins du roi où ils secouaient les rosiers et « les orangers pour le plaisir d'en voir tomber les « fruits et les fleurs. Ils exploraient tous les passa- « ges, tous les souterrains du palais et les centai- « nes de petites chambres obscures, mais ils ne se « rappelaient jamais ce qu'ils avaient vu ou pas; « et ils erraient ainsi au hasard, un par un, deux « par deux, ou par groupes, en se disant l'un à « l'autre qu'ils faisaient comme les hommes. Ils « buvaient aux réservoirs dont ils troublaient l'eau « et se battaient pour en approcher, puis s'élan- « çaient tous ensemble en masses compactes et « criaient :

— « Il n'y a personne dans la jungle d'aussi sage,

Digitized by Google

« d'aussi bon, d'aussi intelligent, d'aussi fort et « d'aussi doux que les Bandar-Log. » Ensuite ils re- « commençaient jusqu'à ce que, fatigués de la ville, « ils retournassent aux cimes des arbres, dans l'es- « poir que le peuple de la jungle les remarquerait. »

Kipling n'a si aigument analysé et représenté les animaux et leurs mœurs que parce qu'il avait beaucoup regardé les hommes : ce sont bien tout le temps des animaux très authentiques, et cependant on se sent sans cesse au milieu des hommes. Génie pittoresque, il a la faculté de *voir* tandis qu'il décrit; mais alors qu'il regarde devant soi se trémousser lourdement Baloo ou Baghera jouer en négligence savante avec ses défenses d'acier bleui, c'est la pénétration psychologique de l'homme qui, par une rapide association mécanique, lui permet de décomposer avec subtilité les mouvements de leur corps et de leur « âme », c'est même la pénétration de l'Anglais autant que de l'Indien. Baloo, Baghera, le retors Kaa, Tabaqui surtout, le puant petit personnage de Tabaqui le chacal, on se rappelle les avoir rencontrés dans Dickens.

Chez La Fontaine ce sont plutôt, sur un théâtre, des jeux d'animaux presque un peu savants : vous vous rappelez ? « Une ample comédie... » Les animaux de Kipling n'ont pas moins de souplesse et d'esprit, mais cette souplesse se rapproche davantage de l'élasticité musculeuse des animaux d'une jungle authentique, leurs bonds ont la rapidité de nerfs vraiment aiguisés par la faim des grands bois ; et leur esprit est moins parisien : ce serait bien plutôt de l'humour anglais, ce qui est évidemment plus légitime et réel en son mélange de brutalité et de finesse, de souplesse et de raideur. D'une part ils sont beaucoup plus animaux ; ils causent

Digitized by Google

moins, et s'ils causent et moralisent, c'est la langue et la morale de l'instinct ; ils ont également une forte odeur de poil, de terre boueuse et d'épices ramassée dans leurs courses culbutées à travers la brousse ; et enfin, au lieu de se mettre sagement deux à deux comme les bœufs de cet autre Français Sedaine, ils se mêlent en de grands clans où les races diverses se rencontrent comme dans la nature. D'autre part, s'ils sont aussi humains, ils le sont d'une façon moins polie et moins policée, s'éloignant du Français de cour fanfaron et galant pour se rapprocher de la nation humaine la plus maigre, dégingandée, retorse, adroite, diplomatique, razziarde, et l'on va presque dire carnivore : la race anglaise. Si Kipling a si vivement accusé la fraternité de l'animal et de l'homme, n'en doutez pas : c'est que, né Anglais, il a toute son enfance pu observer les facies de l'univers où les mâchoires sont les plus saillantes, les dents les plus longues, les yeux les plus félins et les gencives les plus sanguinaires, les dégaînes les moins harmonieuses suivant l'eurythmie des proportions, les tempéraments les plus individualistes menés avec raideur par leur instinct jusqu'à leurs buts, coudoyeurs sans-gêne traversant les rues et la vie sans plus se préoccuper de ceux qu'ils bousculent que ne le fait un chien qui se sauve ou un fauve qui poursuit. Tous, plus ou moins en nos enfances moqueuses et vives à saisir les analogies, nous avons cherché la ressemblance des amis de nos parents, de nos camarades et surtout de nos magisters avec des animaux : les Anglais y sont plus enclins que quiconque, Dickens nous l'a prouvé par maintes comparaisons. Ainsi faut-il, suivant la méthode fort honorable de Taine qui connaissait beaucoup et aimait les Anglais,

Digitized by Google

présenter les origines du génie de Kipling, que devait accentuer la fréquentation des Indiens, grands conteurs de fables populaires et accoutumés à s'injurier du matin au soir par des noms de bêtes.

Anglais et Indien, tel est bien l'animal de Kipling : tantôt fin en se jouant et comme sans le savoir, matois, insinuant et insidieux, diplomate en froideur, cruel au milieu du badinage et avec lâcheté, tantôt raide, rapide, implacable et expéditif. Ils se rencontrent aux contours des routes ou au bord de l'eau en des dialogues où leurs vertus respectives se donnent la réplique comme en des conciliabules d'Européen et d'indigène, ainsi qu'il se montre dans le pathétique morceau des *Croque-Morts* (1), d'âpre et rosse comédie, où l'on voit le chacal (Indien) dépenser autant d'ingéniosité à flatter bassement le crocodile (Anglais) qu'à reculer en vitesse et en douceur à mesure qu'il s'approche. C'est un peu la répétition du *Chat, la Belette et le petit Lapin* joué par des animaux de plus de conséquence et de moins d'innocence, comparses plus dignes les uns des autres dans le désir légitime de prolonger davantage l'action vivement dramatique, — du La Fontaine haussé au ton de Balzac et presque d'Henri Becque. Alentour s'élargissent les paysages asiatiques.

Combinaison de la netteté anglaise et de la souplesse indienne, c'est ce mélange savoureux et piquant comme une boisson de fabrication anglaise que, accoutumés au « doux breuvage » d'agneau de La Fontaine, nous avons été surpris de trouver dans les contes de Kipling, et dont nous avons tant estimé le charme aigu et exotique.

(1) *Le Second Livre de la Jungle.*

Digitized by Google

§

Mais les animaux sont aussi des forces sauvages de souplesse et de violence, des natures vierges, des formes intrépides et presque électriques de l'Instinct. Voilà encore ce que nous avons aimé admirer dans les récits du colonial. En Europe, d'une hérédité assez lointaine, on fut fatalement désaccoutumé de connaître les animaux dans l'impétuosité de leurs appétits et de leurs bonds libres. Nous devons à cela d'avoir peu de grands animaliers. Barye, beaucoup trop vanté, sculpteur de métier très habile, mais artiste, qui n'a pas bien su regarder palpiter dans la chair les jeux merveilleux de l'instinct, est surtout un consciencieux visiteur du Muséum. Delacroix, dont les musées, et notamment celui de Bordeaux, ont tort de conserver des scènes de lions jouant avec des couleuvres qui n'étaient que des distractions d'atelier, a peut-être encore mieux pénétré l'âme des fauves, fixé quelques belles attitudes normales : c'est qu'il avait voyagé dans le Maghreb, avant que le dépeuplassent les Gérard et les Bombonnel. Leconte de Lisle naquit sur une côte de l'Océan Indien ; il a vu trembler dans les rades de Saint-Gilles et de Saint-Paul les passages redoutés des squales, il a contemplé de vrais fauves au Cap, surtout il fut un tempérament tropical qui eut volontiers quelque mépris pour la « lâcheté » des « pâles » Européens. C'est en tant que tropical — ardent, impérieux — qu'il a, par une prestigieuse affinité, su évoquer de leurs formes l'âme barbare et primordiale des grandes bêtes. Enfant grandi en des terres éclatantes et sous un ciel de bleu tranchant, où les couleurs intenses, en contrastes durs, se coupent à arêtes nettes, le grand poète a surtout marqué le contour tragique de la vie animale : il a

Digitized by Google

vu en les animaux ce qu'il y a d'épique dans leur tranchante beauté sculpturale, dans l'impétuosité de leurs élans, l'éclair de leurs forces sacrées, la fureur de leurs combats, la crispation de leur vie au bord de la mort. Si, bien après lui, un jeune poète français, M. Robert Arnaud, a, dans un remarquable recueil : *Autour des feux dans la brousse*, trouvé le rythme des beaux vers libres qui convenaient à transposer en poignante beauté plastique le mouvement violent de la vie et de la mort des grands fauves, c'est qu'il est né en Afrique et que ses voyages transsahariens du Soudan en Algérie n'étaient point faits pour émietter en « inspirations » parisiennes son natif tempérament de vigueur et presque de brutalité.

J.-H. Rosny, dont le sang se mêla de plusieurs races et dont le génie se marque vraiment tropical dans l'ensemble de son œuvre, a dû à une longue hantise des époques préhistoriques de pouvoir, avec cette vision exacte et précise, animer les combats des grandes bêtes dans son admirable *Vamireh*, *Les Profondeurs de Kyamo*, *Le Tigre*, divers autres contes où il exalte, dans la puissance de son style, la force terrible et innocente, indomptable et pacifique, la puissance sereine et douce des grands herbivores, ou la traîtrise implacable des fauves. Il n'est rien de comparable au chapitre de *Vamireh* où, en un mouvement prestigieux, par une série cadencée d'évolutions, comme en une sorte de ballet puissamment dramatique, les oiseaux de proie et les hyènes tour à tour en largeur et en hauteur s'approchent et s'éloignent en cercle du corps étendu. Le souvenir de ses combats d'éléphants et d'ours, de la poursuite de l'élaphe par le *felis spelæa* s'impose tandis qu'on relit Rudyard Kipling, et l'on balance

Digitized by Google

naturellement leurs diversités. L'œuvre animalière de Rosny est rigoureusement scientifique en sa poésie épique : c'est bien un poème, ce sont des rythmes, des jeux de gigantesques forces inconscientes en de spacieuses fresques de nature antédiluvienne. Celle de Kipling se rapproche bien plutôt d'un drame de civilisation, comédie et tragédie mêlées; et ce n'est plus une faune, ce sont les animaux d'un globe qui reconnaît déjà la suprématie de l'humain. Ainsi qu'il se note dans l'admirable mythe symbolique de *Comment vint la crainte* (1), légende de beauté védique, les mœurs des animaux furent profondément bouleversées par la connaissance de l'homme qui a même déterminé les nouvelles lois de la Jungle. Si les animaux de Kipling *causent*, au contraire de ceux de Rosny, il n'y a pas là qu'un artifice de conteur, il y a une différence de civilisation. Au cours des siècles, l'Instinct s'est affiné en mille souplesses de diplomatie, tandis que se resserraient, ainsi qu'en une vraie Société, les rapports des espèces diverses, le langage se développait avec la ruse, et les contes de Kipling ne sont plus des poèmes préhistoriques, mais des « histoires contemporaines ».

Les animaux y vivent en état de société. Kipling, qui n'est pas républicain pour un penny et a raillé de verve mordante les républiques des Bandar-Log (Singes), a précisé encore, dans la nouvelle *Service de la reine* (2), que la liberté tenait dans l'obéissance hiérarchique et dans le respect de la loi. Après une revue dont le merveilleux mouvement d'ensemble l'avait ébloui, un vieux chef de l'Asie centrale demande « comment on a pu arriver à cette chose

(1) Dans le *Second Livre*.
(2) Dans le *Livre*.

Digitized by Google

étonnante et comment les bêtes mêmes ont pu obéir avec cette précision sur une ligne immense ». « Elles obéissent, répond un officier, comme font les hommes : mulet, cheval, éléphant ou bœuf, obéit à son conducteur, le conducteur à son sergent, le sergent à son lieutenant, le lieutenant à son capitaine, le capitaine à son major, le major à son colonel, le colonel au brigadier commandant trois régiments, le brigadier au général, qui obéit au Vice-Roi, qui est le serviteur de l'Impératrice. Voilà comment cela se fait. — Je voudrais bien qu'il en soit de même en Afghanistan, dit le chef; car là nous n'obéissons qu'à notre propre volonté. — Et c'est pour cela, dit l'officier indigène, que votre Emir, auquel vous n'obéissez pas, doit venir ici prendre les ordres de notre Vice-Roi. »

La même sagesse régit l'animalité non domestique. Ayant déposé son chef Akéla, le clan des loups mène chasse et bataille selon son bon plaisir ; aussi les uns sont-ils pris au piège, d'autres blessés d'un coup de feu, d'autres galeux pour avoir mangé des nourritures immondes, beaucoup ont disparu. Alors ils demandent à Akéla de reprendre le pouvoir « parce qu'ils veulent redevenir le Peuple Libre ». Dans *Comment vint la crainte*, sont exposés au long l'histoire des diverses dynasties fauves et le régime de la loi unique et générale de la Jungle. On y voit que la puissance suprême nécessite la douceur : c'est pourquoi le tigre ne règne plus, ayant concentré sur soi la haine de tous par sa cruauté inutile, et pourquoi l'Eléphant est le grand maître roi de la Jungle. Cette *Iliade* des fauves prend souvent l'aspect naïf et beau d'un Evangile. On y sent constamment et il y est dit plusieurs fois avec précision, par une sorte de renouvelle-

Digitized by Google

ment du mythe chrétien du Paradis Terrestre et suivant des paraboles hindoues, que c'est l'homme qui a enseigné la cruauté aux bêtes. L'animal est originellement bon, il n'est que tendresse et dévouement quasi servile pour le « petit d'homme » trouvé nu, puis grandi au milieu d'eux; dès que l'homme redevient inoffensif, comme l'ermite Purun Bhagat, les bêtes l'approchent en affection et en innocence, et viennent l'avertir quand va s'écrouler la maison où il habite (*le Miracle de Purun Bhagat*) (1); les animaux se liguent sous Mowgli pour aller détruire un village dont les habitants ont voulu massacrer deux Indiens afin de les dépouiller (*la Descente de la Jungle*) (1); sauf le tigre, l'animal ne fait jamais rien d'inutile, tandis que l'homme est méchant par art comme les singes sont capricieux ; et il apparaît même par les détails que c'est de se rencontrer avec l'homme que la bête a pris des habitudes d'énervement et de cruauté.

Il est édifiant que ce soit un homme de la race qui massacre les Indigènes partout où elle atterrit, Australie ou Afrique, et qui exterminerait le plus volontiers ses rivales civilisées, qui ait tant aimé les animaux, proclamé leur droit à la vie et la beauté de leur vie, et exalté leur humanité.

Sa tendresse parfois presque caressante à l'égard des animaux vient d'un certain mépris pour l'humanité, pour l'humanité qui n'est point anglo-saxonne, et ne comprend pas que la dignité, le bonheur et la liberté seraient pour elle dans la soumission à l'Anglo-Saxon. Toutes les fois qu'il manifeste son sentiment de la supériorité des animaux, c'est qu'elle lui est apparue dans une comparaison

(1) Dans le *Second Livre*.

Digitized by Google

avec les Indiens. Dans tous ses contes animaliers où il y a des Anglais (*Rikki-Tikki-Tavi*, *Toomaï des Eléphants*, *Service de la Reine*) (1), l'Anglais est un être parfait, de douceur autant que de force, ayant la parfaite maîtrise de soi, et sauf du bœuf qui le sait mangeur de rosbeef, adoré des animaux dont il est le vieux grand ami libéral. Il a toutes les qualités du parfait animal. Comme lui il est libre et grand parce qu'il obéit à la Loi, à l'Empire. Il est lui-même la Loi pour les animaux qui vivent fiers et heureux sous son commandement, dont il fait son allié contre les ennemis (2), et qui font vraiment partie de l'Empire en fidèles et loyaux sujets, en « peuple libre ». Il est le maître de la Jungle; et les poignantes et grandes émotions de Mowgli élevé parmi les animaux, développant son libre tempérament de chasse et de conquête, croissant fort, invulnérable et triomphateur dans la Création, sont celles de l'Anglais colonisant le monde incivilisé, errant jeune, audacieux à ne douter de rien et heureux parmi les forces de l'univers, grisé des parfums de la terre, des chants de la forêt, enivré de vent et d'espace, délirant de toute la véhémence de son sang, jusqu'à en être angoissé aux soirs de printemps où il s'assied éperdu dans la forêt dont il est le maître, gonflé d'un mal incompréhensible qui est comme un immense et toujours jeune amour pour la Terre dont il convoite l'universelle possession. La soif impérialiste de l'Anglais est un besoin tout animal dont il est affecté comme l'animal est travaillé d'amour au temps du

(1) Tous dans le *Livre*.

(2) Dans la nouvelle *Dans le Rukh*, Mowgli devient même garde-forestier du gouvernement, conclusion dont un romancier français ne se fût jamais avisé et qu'il considère certainement comme une faute de goût et d'art.

Digitized by Google

Nouveau Parler. Son instinct a toute la violence et l'amplitude des instincts des animaux. Il est essentiellement un être instinctif; et c'est pourquoi Kipling non seulement a su *se mettre dans la peau* des animaux, revivre leurs sensations en parfaite souplesse, et les extérioriser en des paroles et des dialogues qui sont l'*expression symbolique* la plus exacte des mouvements de leur sensibilité variée et très déliée, mais encore a si bien éprouvé et analysé les grandes émotions instinctives et naturistes de l'homme : il lui a rendu la largeur et la déliaison de la sensibilité animale, le sens de l'espace, de la vitesse, la finesse de l'odorat, de l'ouïe, les sensations épidermiques, cette infinitésimale sensitivité à toutes les émanations de la terre et de l'espace qu'ont retrouvés seulement les nomades. Et à ce point de vue il n'est rien de comparable à telle description du printemps dans la *Course du Printemps* pour ceux-là même qui ont goûté avec la plénitude de sens encore vierges les abondantes et neuves descriptions de la steppe dans le *Tarass Boulba* de Gogol ou de *Dans la Steppe* de Gorki. L'œuvre entière de l'animalier anglo-saxon Rudyard Kipling est le Poème de l'Instinct, de l'Instinct libre de conquête qui est la « sacra fames » comprise et décrite par Leconte de Lisle avec la netteté hautaine d'un philosophe qui analyse l'impersonnel, mais ressentie et proclamée par Kipling avec l'intensité aiguë par laquelle s'exprime une force subjective et expansive en pleine, triomphante et progressive activité.

Rien ne peut être plus utile pour le Français que de s'enthousiasmer à cette apologie de l'Instinct, car les méthodes nationales d'éducation, sous la discipline catholique, se sont trop longtemps

Digitized by Google

astreintes à rabaisser, à flétrir et asservir l'instinct, l'anémiant à un degré où le corps et l'intelligence restent sans force, sans élasticité, sans réserve de vitalité animale.

II

Animalier pittoresquement passionné par les mille jeux et serpentements des bêtes dans la Jungle, Kipling devait s'intéresser au pullulement des innombrables humanités coloniales. Il les considérait inférieures aux nobles races de la faune ; encore l'attachaient-elles par tout ce qui reste en elles d'animal : vie libre, multipliée au hasard, nomade au long des routes poussiéreuses, et demi-nue. *Kim*, dont MM. L. Fabulet et Fountaine Walker viennent de publier une scrupuleuse et excellente traduction, est le roman du vagabondage indien. Qui connaît un peu l'Hindou se plaît vivement à le retrouver dans la grâce flottante de ses allures presque reptiliennes, dans le pittoresque de son débraillé et de son langage lui aussi débraillé, piailleur et geignard : il n'est point de peinture plus exacte et colorée des Indiens loquaces et chanteurs de complaintes assourdissantes comme des chants d'oiseaux à gosiers de perroquets. L'Inde revit sa vie aérée et criarde dans la diversité de ses classes un peu rapprochées par la domination anglaise, sa vie de chants et de disputes, d'extase silencieuse et de commérage, de piété superstitieuse et d'insolence, de flatterie et d'injures ordurières, de pudeur sacrée de harems et d'impudeurs aphrodisiaques, d'abstinence et de trop précoces incontinences, de mendicité solennelle et de prodigalité fastueuse. Les Babous instruits mais méprisés, les Hindoustanis, les Bengalis, les Afridis, les soldats indigènes, les cour-

Digitized by Google

tisanes, les prêtres et moines de toutes religions en tournées de pieuses razzias et en pèlerinages désintéressés, tous graves et enfantins tour à tour, passent sur la route en écoles buissonnières, se rencontrent, les uns aussitôt prosternés dans la poussière, les autres dressés en attitudes bénisseuses, avec de grands bras hurleurs, et poursuivent le chemin de pieds jamais las. Kim, le gavroche anglo-indien, orphelin d'Irlandais élevé par les Hindous, est une sorte de petit Mowgli élevé loin des siens dans la banlieue indigène comme dans une manière spéciale de Jungle, où, entre mille castes aussi pressées que les grandes herbes, on se cogne, s'aime, pourchasse, se massacre en vivant de mille expédients plus sauvages que civilisés. Kim a pris à cette éducation la même subtilité à se glisser parmi les indigènes au long des cases et sur les pentes des toits que Mowgli dans la brousse entre le tigre et les nilghaïs. Comme lui il est balancé par une série d'évolutions entre sa race maternelle et celle qui nourrit son enfance. Il reste l'amphibie qu'est toujours un peu l'Anglais, mi-terrestre, mi-marin, amphibie de races merveilleusement utilisé au métier d'espion relevé et presque ennobli par l'Anglo-Saxon à cause de sa beauté de vagabondage et de risque. L'espionnage devient « le grand jeu », mystérieux et dramatique, profondément compliqué et intelligent, à quoi il faut une science merveilleuse de la nature et de l'humanité, toute la souplesse animale et la diplomatie humaine. « Le grand jeu ! » expression consacrée et respectée dans l'Inde qui prend encore, plus précisément, une grandeur dramatique à ce que « le jeu » pour eux signifie toujours ce « jeu de la mort et de la vie », cette vie de risques qui est la seule désirable et splendide pour l'Anglo-

Digitized by Google

Saxon. Comme l'Anglais coureur des mondes les plus divers et de l'incertaine mer, dominateur de peuples perfides, l'Indien, qui hante des contrées mystérieuses et âcres où tout est péril, herbe vénéneuse et cobras ou tigres encore guettants dans l'herbe, est bien organisé pour ce sport. Aussi l'aime-t-il étrangement, aime-t-il l'Inde merveilleuse et dangereuse, le parcourt-il constamment du Népaul au Dekkan, amoureux de ses grandes routes poudreuses et de ses ruisseaux tour à tour fécondants et desséchés, enfant de la poussière et de la boue. Et dans *Kim*, autour de Kim et du lama pour lequel il mendie, autour des espions adroits poursuivis par les séides de rajahs qui conspirent, s'anime une Inde prodigieusement verdoyante et stérile tour à tour, roulant des flots de verdure ou de poussière, traversée de bêtes et de caravanes bariolées. C'est l'Inde en mouvement, l'Inde des routes tourbillonnantes sous le vent, l'Inde des champs onduleux en vagues lumineuses de Ganges vierges, l'Inde des hautes montagnes où la brume et le soleil s'étreignent en des combats dignes des grands poèmes sacrés.

Kipling a prestigieusement traduit l'instinct nomade de l'Anglais pour qui la colonisation n'est souvent qu'une manière triomphale de se promener par le monde. L'Anglais est possédé d'un éternel rêve de l'au-delà, mais, race pratique et matérielle, d'un au-delà terrestre (1); il lui faut courir sur la mer toujours renouvelée, traverser les déserts, comme soucieux de sa suprématie sur les mers même de sable, *dévorer* de l'espace. Il est insatiable de déplacement, c'est l'Arabe de l'Occident. Les

(1) *A Song of the English.*

Digitized by Google

récits de Kipling naissent fort souvent dans des décors de voyages, se débitent en conversations de bord, et lors même qu'ils se commentent en de petits bungalows indiens, on voit toujours le panka s'agiter comme sur le pont d'un navire sous l'équateur où l'on entend le sifflement d'un vent de large avec des cordes crissant comme des insectes. Kipling adore la vie de bateau, graissée d'huile comme des rouages de machine, poudrée d'escarbilles de charbon, parfumée de goudron ainsi que des cordages, ventilée comme par des écoutilles ; et, assis sur des tas de cordes, fumant sa pipe, ce qui est une façon humaine de s'apparenter au navire, Kipling écoute sans se fatiguer les interminables histoires d'un mécanicien qui conte, sa burette d'huile à la main. (*le Perturbateur du trafic*, *Un fait positif*) (1), Une de ses plus typiques histoires est *la Lumière qui s'est éteinte*, roman d'un Anglais de vingt-deux ans qui fuit la monotone civilisation européenne, erre dans le cosmopolite Port-Saïd de bouge en bouge, suit en Nubie l'expédition anglaise contre les derviches et revient à Londres avec des dessins qui feront sa fortune. Le peintre Dick Heldar ne peut dans la cité anglaise oublier ses voyages équatoriaux et va sans cesse regarder et écouter les flots sur la côte de la Manche, ne rêvant que de la mer, les yeux voilés de brume, la poitrine palpitante comme le flot, « anxieux ainsi que l'hirondelle à l'automne ».

Le ballottement de la lame marque et règle le rythme de la vie. La sensation du mouvement dans l'espace, voilà pourquoi est né l'Anglais. Nomade ! nomade même à travers le temps ainsi qu'il se

(1) Dans *la Plus belle histoire du Monde*.

Digitized by Google

montre en cette étrange et prenante histoire, *la Plus belle histoire du Monde*, plus bellement, plus largement et robustement extraordinaire qu'aucune de Poe, où un jeune employé de banque récite distraitement, inconsciemment à un ami, à des heures instables de lucidité magnétique, les anciennes existences d'esclave grec ou de pirate normand qu'il vécut au Moyen-Age.

L'Anglais colonisateur présente ainsi un type spécial et grandiose de cosmopolite portant une curiosité universelle, une sorte de vertige d'ubiquité et cette omniscience qui fait que Kipling parle de tout avec tous les détails, informé sur tout et passionné d'information comme un Américain, ayant passé par tous les métiers et pratiqué toutes les races, Robinson intensif et presque exacerbé. Plus riche, Kipling diffère du type de Daniel de Foë en ce qu'il n'est déjà plus seulement le colonisateur, mais le colonial. Sinon des hérédités de races mêlées, du moins des sortes d'hérédités d'atmosphères composent cet Anglais né à Bombay. Il a, sinon du sang, du ciel indien dans les veines. C'est ce qui fait qu'il a si bien décrit, *senti* autour de lui la vie coloniale comme une atmosphère accoutumée. La vie coloniale : faite de travail pénible, de flâneries, de transpirations et de siestes, de désirs énervés et de fatigues désœuvrées et écœurées, voire exaspérées jusqu'à imposer le suicide (*Par-dessus bord*, etc.) (1), de tiédeurs et de torpeurs, de vanités mondaines éphémères et d'un immense besoin de néant. La chaleur surtout, la chaleur pèse sur la vie coloniale comme un ciel lourd et blanc sous quoi la terre est une étuve. Nul n'a si bien dit la tyrannie de la

(1) Dans *la Plus belle histoire.*

Digitized by Google

chaleur que le correcteur Kipling chargé d'achever le journal dans une nuit d'encre :

« C'était une nuit d'encre, étouffante, une vraie nuit de juin, et le *loo*, le vent torride qui souffle de l'Ouest, bramait dans l'amadou des branches en faisant semblant d'avoir la pluie sur les talons. Par intervalles, une goutte d'eau presque bouillante tachait la poussière avec un *flop* de grenouille aplatie, mais, dans sa lassitude, notre univers savait bien que ce n'était que feinte. Il faisait une idée moins chaud dans l'atelier que dans le bureau, de sorte que je m'assis là parmi le cliquetis des machines, les huées des oiseaux de nuit aux fenêtres, les typos, à demi-nus, qui épongeaient la sueur de leurs fronts et demandaient à boire. La chose qui nous faisait veiller, quelle qu'elle pût être, refusait d'arriver, quoique le *loo* fût tombé, le dernier caractère en place, et que toute la terre ronde demeurât en suspens dans la chaleur suffocante, un doigt sur les lèvres, attendant l'événement (1). »

Il montre ailleurs quatre civils-servants, chacun seul dans son poste et ayant fait cent km. pour se réunir, boire ensemble de la bière chaude et tuer le temps avec des cartes, presque nus, en pujamas de mousseline, par 40° à l'ombre. La vie normale ainsi est une fièvre continuelle qui mène au suicide ou à la folie, ainsi qu'il advient fatalement à ce gardien du phare dans *le Perturbateur du trafic* : vivant seul avec un anthropoïde devant la mer toute l'année frappée d'un implacable soleil, il est affolé par cette eau qui coule en lignes de feu horizontales et prend une telle horreur des rides de l'eau qu'il établit une ligne d'écueils dans le dé-

(1) *L'Homme qui voulut être roi*, p. 17.

Digitized by Google

troit pour éloigner les bateaux dont les sillages l'exaspéraient.

M. Chevrillon (1) a écrit une élégante et ingénieuse dissertation touchant le surnaturel de Kipling qu'il compare à celui de Shakspere et de Poe. A la vérité, il n'y a pas de surnaturel chez Kipling, mais seulement le naturel tropical. Kipling ne « pénètre » pas « dans les royaumes de l'imaginaire » par « une surprenante faculté de rêve ». Il a fort explicitement dit dans *Un Fait* qu'il n'y a rien de plus fantastique que la Vérité, au point qu'on ne peut la faire accepter qu'en la déclarant à l'état civil des journaux sous le nom de fiction. Aux tropiques, la vérité, la réalité, c'est le prodige, une vie intense et débordante à un point extraordinaire pour l'Européen, pullulante et vénéneuse, une vie de surproduction qui est vraiment une sorte de vie antédiluvienne, conservée en ses proportions gigantesques et ses énergies condensées sous le ciel chaud de l'Equateur. Au fond il n'y a pas de différence de qualité, — différence du concret à l imaginaire, — entre le naturel et le surnaturel; il n'y en a que de quantité. Le surnaturel n'est que du naturel concentré, et c'est là le propre de la vie tropicale, en les pays d'essences et de poisons. Nos écrivains européens, qui ne se sont pas surexcités par des produits coloniaux comme l'opium, n'ont jamais pu présenter de contes extraordinaires qu'en leur donnant un cadre tropical, ainsi que Daudet

(1) La *Revue de Paris*, dont la partie critique littéraire est très restreinte, n'a pas consacré moins de deux numéros à une étude sur Kipling. C'est la plus importante qui existe, très sagace, experte et documentée, et nous devrons y revenir pour discussion. Mais il faut aussi admirer dans *Figures et caractères* d'Henri de Régnier un très beau portrait, vivant de vive pénétration, chaud de couleur et de mouvement.

Digitized by Google

l'a fait typiquement pour son *Wods-town* dont le sujet fabuleux est la luxuriance même des forêts vierges. M. Chevrillon use de beaucoup de subtilité et de dialectique pour expliquer par la psycho-physiologie comment le surnaturel peut être la propriété du cerveau anglais. Une raison que l'on pourrait encore en donner est qu'il n'est point de peuple plus colonial et où ceux-là mêmes qui n'ont pas quitté le vieux sol insulaire sont hallucinés dès leur enfance par les récits des coloniaux. Ne notons-nous pas ainsi que tous les hallucinés en France furent un peu des coloniaux : comme plus tard Bonnetain au Tonkin, Baudelaire voyagea dans la mer des Indes; y est né Leconte de Lisle qui contait fréquemment à ses visiteurs des histoires étranges, ainsi que le peuvent attester M. Henri de Régnier et M. Bernard Lazare. Aux îles des tropiques, les enfants sont élevés par leurs bonnes africaines ou indiennes et au milieu des indigènes, dans une constante atmosphère de sorcellerie considérée comme très naturelle même par une bonne partie de la société blanche la plus cultivée : histoires de grand Diable, merveilleux empoisonnements, hommes blancs rendus amoureux d'une négresse par de petits plats confectionnés avec soin, esclaves-marrons massacrés revenant dans la Montagne et traversant des espaces au vol, anthropophages, sorciers suçant comme des vampires de petites négresses, êtres doués de la faculté de double présence. Cela vient de ce que la nature de ces pays n'a pas été étudiée par la science en la minutie d'analyse qui ne laisse plus de mystères en Europe : la « physique » y étant très incomplète, la métaphysique ou, si l'on préfère, la sorcellerie y reste très riche.

Digitized by Google

Cette société coloniale, mêlée de sentiments européens et indigènes, cultivée à l'européenne mais pénétrée de superstitions locales, a été très heureusement décrite par Kipling, bien supérieur ici aux auteurs européens de livres exotiques. Il transcrit *directement* et en sa complexité harmonieuse ce qu'il a vu dès son enfance et qui lui est *normal*, au lieu de nous le présenter décomposé à travers un émerveillement naïf d'étranger qui se croit obligé d'expliquer chaque détail et d'excuser chaque sensation, et qui ne remarquant que le détail extraordinaire l'extrait du reste de la nature alors qu'il eût dû être présenté dans sa vérité et sa vie d'harmonie avec les autres choses familières. La société coloniale apparaît cosmopolite et par là même insatiable de sensations diverses, ardente, énervée, impulsive, violente, précipitée, amorale et anarchique. Sous une constante et lourde pression de chaleur, la vie se dépêche en un éternel besoin de se *distraire*, selon la force du mot de Pascal, à la température; dans cette nature où tout se développe et se renouvelle avec rapidité, l'éphémère est le caractère premier des sensations et des sentiments : l'indigène tire de là une philosophie de passivité qui lui permet de ne pas trop s'user au flot vertigineux de la vie; l'Européen arrive avec des instincts et des habitudes d'activité que fatiguent vite le ciel et les mœurs de l'Inde, mais qu'il ne peut réussir à adapter rapidement et asservir aux nécessités du pays : tour à tour obligé à la passivité et travaillé par des soifs d'énergie, il mène l'existence fiévreuse la plus incertaine et angoissante. De là l'allure d'exaspération de la vie coloniale : de l'amour jamais plus cruel en aucun Monaco ou Aix-les-Bains que dans cette Simla où les mondaines

Digitized by Google

et les officiers s'appellent, se frôlent, se séduisent et se répudient avec des souplesses, des passions, des étreintes et des dédains féroces, sans plus de sensibilité humaine qu'il n'en est aux jeux voluptueux des tigres, — « de la guerre en perfides escarmouches nocturnes serpentant dans la brousse, ou en mêlées brutales de masses humaines si pressées que l'on ne peut même plus se servir de la baïonnette, où l'on lutte au couteau et à la botte, coupant les gorges et piétinant les crânes en bouillie, ivre-morts de sang, d'où l'on sort avec l'air d'ignobles bandits, le sang qui nous couvre ayant formé une croûte avec la poussière et la sueur ayant craquelé cette croûte, les baïonnettes pendant entre les jambes comme des couteaux de bouchers (1). »

Lorsque à son tour le colonial arrive en Europe, dans l'atmosphère douce et diverse il se sent rajeuni et dispos comme au sortir d'un bain. Il retrouve sur une étendue immense le privilège de ces rares stations sanitaires des colonies où la pureté de l'air s'allie à la température des altitudes pour reconstituer l'organisme épuisé par les abondantes sueurs. La vie est une éternelle convalescence. Un sang renouvelé circule dans les veines comme les fraîches voitures maraîchères, parfumées de campagne, se pressent aux artères des grandes villes aux premières heures limpides du jour. On a faim, on a soif de vie et d'exercice; on est surpris de la tendresse du monde; l'être grisé tressaille aux renouveaux d'amour et d'activité. Si pénible sous le cieux énervants, le travail devient un jeu libre et gai de clarté et de santé, il est nécessaire comme la marche au villégiatureur. Alors le colonial s'é-

(1) *With the Main Guard.*

Digitized by Google

tonne qu'il n'y ait pas autour de lui plus d'allégresse humaine, que l'Européen ne soit pas plus débrouillard et intrépide; il le questionne sur ses appointements, sur le nombre d'affaires de sa maison et l'étendue de son terrain d'exploitation; il ne peut croire que la carrière humaine soit emplie par des « quantités » si petites. Interrogez un colonial français ou anglais, algérien ou australien; c'est le plus profond mépris pieusement voilé de respect pour l'Européen, la « vieille chose » ankylosée qu'est un aïeul. Commerce ou littérature, le colonial est profondément surpris que l'Européen s'en tienne à des méthodes si vieilles et prudentes, qu'il ait aussi peur d'une tournure syntaxique nouvelle que d'un procédé non encore breveté. Il en a vu bien d'autres aux pays neufs où la vie déborde des cadres comme des formules, où l'herbe traverse la route, où les végétations s'emmêlent inextricablement, où l'on côtoie quotidiennement la mort dans la beauté triomphante de la vie, où la vie abondante coule comme un Gange chargé de détritus en une beauté de cela plus luxuriante et plus universelle. Habitué à des ciels lourds, il se sent sous le ciel léger de l'Europe une suractivité que nulle chose ne pourra fatiguer; il ne doute plus de rien; il regarde avec dédain les petites choses et les petits hommes de la petite Europe. Leur existence est torpide, croupie en prudences, en épargnes et en avarices. Ils ne connaissent pas la valeur artistique et dynamique de la vie, cette poésie du risque dont Kipling a rendu toute la beauté nerveuse et souple dans *Comment vint la crainte*.

« Quand l'eau était abondante, ceux qui descendaient pour boire à la Waigunga le faisaient au

Digitized by Google

péril de leur vie, et ce risque même entrait pour une grande part dans l'attrait des expéditions nocturnes. Se glisser jusqu'en bas si habilement que pas une feuille ne bouge; s'avancer dans l'eau jusqu'aux genoux sur les hauts-fonds dont le grondement rapide couvre et emporte tous les bruits, boire en regardant par-dessus son épaule, chaque muscle bandé, prêt au premier bond désespéré de terreur aiguë; se rouler sur la berge sablonneuse et revenir, museau humide et ventre arrondi, à la harde qui vous admire, — tout cela, pour les jeunes daims aux cornes luisantes, était un délire, justement parce qu'à chaque minute ils le savaient, Baghera ou Shere Khan pouvaient sauter sur eux et les terrasser. »

Le Congrès des puissances (1) expose la naïveté — un peu excessive — et l'ignorance de l'intellectuel européen le plus réputé psychologue et créateur de vie, en face de petits officiers coloniaux, jouvenceaux quasi imberbes de 20 à 24 ans dont le significatif surnom consacré est « le Bébé ». Il est le psychologue en chambre; ils sont les hommes d'action et d'initiative réelles déployées sur les plus vastes champs : à vingt-deux, ans le Bébé a vécu une vie quintuple du grand romancier européen; il s'est trouvé seul blanc dans la brousse, sans presque de provisions, à commander une troupe d'Asiatiques difficiles, quotidiennement menacé de la mutilation mortelle, dans l'enveloppement des guerillas birmanes. Il a mené des hommes, réglé des expéditions, commandé des assauts, tué des dacoïts qui allaient le tuer, poursuivi des fuites, organisé le pays vaincu, déjoué les ruses et les flatteries;

(1) *La plus belle histoire du monde.*

Digitized by Google

couvert de sueur, couvert de sang, intrépide et rieur, il a vécu.

« Vous étiez seul? » dit Cleever. Il pouvait se « figurer la solitude de l'âme — lui mieux que per- « sonne — mais il ne s'était jamais éloigné maté- « riellement à dix milles de ses semblables...

« ... Lorsque nous cueillions un chef de Da- « coïts.

— « Comment le cueilliez-vous? demanda Cleever.

— « Oh! nous lui cassions la tête s'il ne voulait pas se rendre.

— « Vous! vous avez cassé la tête à un homme?

« Il y eut un rire simultané, vite réprimé, de la part « des trois garçons, et dans l'esprit de leur inter- « locuteur germa soudain la conviction qu'une des « expériences de la vie, refusée à lui qui pesait les « âmes des hommes, était commune à ces trois « jeunes seigneurs d'engageante apparence. Il se « tourna du côté de Nevin : Et vous aussi? »

— « Il me semble, dit Nevin suavement. Dans « la Montagne Noire. Il était en train de rouler des « rochers sur son peloton et gâtait notre aligne- « ment. Je pris le fusil d'un homme et descendis « l'autre au second coup.

— « Bonté divine! Et qu'avez-vous ressenti « après?

— « Soif. J'avais envie d'une pipe aussi.

« Cleever regarda Boileau, le plus jeune. Sûrement « ses mains étaient pures de sang. Boileau secoua « la tête et se mit à rire... »

Dick Heldar, retour de Nubie, reçoit la visite d'un directeur du Syndicat des journalistes qui lui annonce que le modique argent donné pour la reproduction de ses dessins assure au Syndicat la propriété même des originaux. « Dick a vu trop

Digitized by Google

« souvent dans d'autres pays triompher la main du « plus fort pour épiloguer sur l'aspect moral des « choses, sur le bien et sur le mal. Mais simple- « ment il désire avec ardeur le sang du gentleman « en redingote. » Il ne discute pas comme un Européen il agit:

« Je ne sais pas au juste ce qu'il faut faire de « vous, commença Dick *d'un ton pensif. Evidem-* « *ment* vous êtes un voleur — et je devrais vous « tuer à moitié; mais tel que vous êtes, il est pro- « bable que ça vous ferait mourir tout à fait. Restez « donc tranquille, vous ne ferez que vous exciter. » « Il mit une main sur l'avant-bras de l'homme et « lui passant rapidement la main sur tout le corps « il en palpa la graisse. « Bon Dieu, dit-il à Tor- « penhauw, et ce vieux niais à cheveux gris ose « voler! J'ai vu un chamelier d'Ashneh dont on « enlevait la peau noire à petites lanières à coups « de martinet pour avoir volé une demi-livre de « dattes humides — et il était dur comme de la « corde à fouet. Cette chose-ci est toute molle; « c'est comme une femme. » Ainsi humilié et terrifié par le colonial, le vieil Anglais écrit sans mot dire sous la dictée d'Heldar un mot qui prie son secrétaire de livrer sur-le-champ le portefeuille de dessins.

— « Et allez vite, maintenant; si vous me faites « poursuivre, je vous tuerai. »

Ainsi à peu près eût fait Mowgli dans la Jungle. La politique et la morale coloniales sont celles du plus fort. C'est la morale animale. C'est la seule pour Kipling qui permette à l'individu de se défendre contre la ruse, et il ne semble pas du tout que, même philosophiquement, il ait la notion que la ruse soit née du despotisme de la Force. Il considé-

Digitized by Google

rerait plutôt la force comme la revanche sur la ruse.

Ceci a entraîné M. Chevrillon à parler de la cruauté et du cynisme de Kipling. Il n'y a pas de cela chez lui, mais seulement impassibilité d'un homme qui sait la cruauté des hommes et s'achemine sans sensiblerie au milieu d'elle vers son but. On pourra arguer de sa préférence à conter les histoires de sang et de mort : mais il n'y a dans le choix de tels sujets « cruels » ni baudelairisme, ni sadisme : il vient de ce que ce sont choses coutumières, et son plaisir tient seulement en cela qu'il jouit de son sang-froid et constate sa force à traverser droit la vallée des Misères et des Embuscades. Au contraire du sadisme, une telle joie n'exclut nullement l'humanité, la sensibilité aux grandes et saines sensations foncières de la vie. Il y a une humanité profonde et angoissée dans Kipling; peu d'écrivains ont si bien su goûter et dire les voluptés de l'amitié et du dévouement, l'âpreté douce-amère de l'amour naissant (*Dans le rukh* et *la Course du printemps*) (1), et l'émotion des premières larmes sourçant lentement et convulsivement du cœur avec toute la beauté infinie et mystérieuse de la première eau à jaillir de la terre (*Les Frères de Mowgli*). Il reste que ce qu'il y a de plus noble en son humanité, c'est le caractère foncier d'instinct, d'animalité.

III

La variété, l'intensité, la nouveauté des sujets dramatiques, des sensations et des sentiments dont se fournit l'œuvre de Kipling, devaient déterminer une narration brève et rapide, musculeuse et ner-

(1) *Le Second Livre.*

Digitized by Google

veuse, un vocabulaire coloré, chaud, précis, implacable et chatoyant jusque dans la dureté, un style de couleur si l'on peut dire incisive en contrastes tranchants. La tonalité est de force et de condensation. Le mouvement est continu en son inégalité, la violence de certaines phrases s'harmonisant parfaitement au mode neutre du reste de la page comme les replis puissants du serpent s'adaptent en glissement à la terre nue et rase. Les images sont marquantes.

Je me plairais à relever les mêmes notations artistes que M. Chevrillon, et je préviens qu'il les cite avec admiration :

« Le jury revint avec le verdict « coupable d'assassinat » : la pomme d'Adam, dans la gorge du prisonnier, monta et descendit comme le mercure qui semble obéir à des coups de pompe avant un cyclone. » — « C'était l'express du Sud, le rapide des millionnaires, rayé d'or et de nickel, qui jetait les kilomètres par-dessus son épaule comme un rabot fait voler les copeaux d'une planche molle. » — « L'astre surgit dans un ciel absolument clair, et son feu frappa l'eau d'un jet si brusque qu'il sembla que toute la mer aurait dû sonner comme un gong. » — « C'est une chose affreuse qu'un homme qui sanglote. Une femme sanglote avec son palais ou ses lèvres ; un homme sanglote avec son diaphragme, et cela paraît le déchirer en deux. Ajoutez que ce spectacle fait que la gorge de celui qui regarde se ferme vers le haut. » — « La lune d'hiver cheminait au-dessus des eaux immobiles. De longues lignes d'argent comme tracées à la règle indiquaient les régions où l'onde légère de la marée montante passait sur les bas-fonds de sable. Le vent était tombé, et dans le poignant silence on entendait un

Digitized by Google

âne qui, à plusieurs mètres de là, broutait l'herbe gelée, etc. »

Il n'est pas besoin de dire que je les goûte pleinement. Pour un natif de l'Océan Indien, ces images ont en outre l'avantage d'être familières, je les aime directement sans avoir besoin de recourir au moindre effort d'imagination, nécessaire à un Européen. Je les ai dites familières : elles sont simples, presque courantes, fréquentes jusque dans la conversation du vulgaire indigène pour qui la comparaison est l'expression même de la pensée, sa manifestation immédiate. Si j'ai tenu à noter l'admiration de M. Chevrillon, c'est sinon pour m'en étonner, du moins pour l'en féliciter particulièrement dans sa belle et consciencieuse étude. En général, les critiques européens, qui ne sauraient avoir acquis la compréhension aisée de l'image riche et ardente dans les villégiatures aux plaines de la Brie ou de la Beauce, s'indignent d'une telle imagination quand ils la rencontrent chez un rare Français. Je n'ai jamais vu M. Chevrillon ou un de ses émules universitaires faire des citations admiratives de M. Paul Adam ou des Rosny, de Claudel ou de Saint-Pol-Roux, chez qui abondent de telles notations artistes. Et enfin dans la prose de jeunes écrivains coloniaux comme M. Robert Arnaud on trouverait à faire d'aussi frappantes citations.

Il est aisé de comprendre comment très simplement — et nécessairement — un colonial est un voyant : *enfant*, il grandit entre des Européens médiocres et des indigènes naïfs qui lui parlent, comme s'il connaissait l'une et l'autre, les uns de la métropole, les autres de leur pays d'origine quitté depuis plus ou moins de temps. Ils lui en parlent comme s'il l'avait vu avec eux la veille, sans songer

Digitized by Google

à faire pour lui le travail d'adaptation nécessaire, et ils l'obligent ainsi à chaque instant à un *effort rapide* d'imagination pour relier les détails désordonnés de leur récit et en compléter la trame; et ils déterminent ainsi une sorte de précocité qui fait que son cerveau enfantin est une plaque très impressionnable devant la nature. Les indigènes au milieu desquels il se développe sont presque aussi familiers avec la nature que des animaux, et il apprend d'eux à vivre directement avec elle comme avec une personne. Enfin le patois dont il se sert est une langue restée éternellement en enfance où chaque mot a gardé sa puissance de réserve et sa saveur virginale, et continue de représenter immédiatement à l'esprit la chose de nature qui est son origine étymologique.

Cette faculté, vulgaire aux colonies, de s'exprimer par images visuelles, est très rare chez l'Européen, fatigue le lecteur mondain et en conséquence le plus anémié des lecteurs mondains, le critique. Il faut donc se féliciter à tous les points de vue que Kipling ait été traduit pour le public français qui s'en instruira en s'en passionnant. Il n'est pas douteux qu'à force de l'admirer on ne finisse par comprendre certains Français dont la qualité avait été jusqu'ici trop abondante et trop forte pour le goût français affadi à l'habitude des petites cuisines parrisiennes. Et c'est en quoi ressort encore l'utilité des traductions.

§

Nous n'avons point de grand romancier colonial français; il n'y a pas de meilleure manière de se préparer à en accueillir dans l'avenir que de lire Rudyard Kipling. Il développera, précisera et pré-

Digitized by Google

cipitera vers l'action et le récit artistique de cette action les belles et diverses énergies qui dorment en nous. C'est un admirable exemple, et l'admiration est le commencement de l'émulation. On ne saurait craindre de devenir des imitateurs. Le jour où naîtra un roman colonial français, il sera aussi différent de celui de Kipling que notre colonisation l'est de l'anglaise. On peut espérer et on souhaite que logiquement, conformément au génie éducateur patient et généreux de notre race, ce doive être l'étude de la régénérescence des peuples madécasses et tonkinois et de leur délicat et frémissant éveil à la civilisation française. Espérons aussi que ce sera celle de la pénétration de l'Européen par les mœurs simples et l'art naturistes, le goût patriarcal et le sens virginal des analogies dont se compose la beauté de la vie indigène; car, dans la colonisation comme dans toute éducation, comme dans l'amour, il n'y a œuvre durable et féconde que dans une certaine égalité et réciprocité des conquérants et du peuple soumis. Il est dans la pénétration d'un peuple par un autre, élevées à leur suprême puissance, les mêmes émotions de volupté et d'intelligence que dans la rencontre amoureuse de deux tempéraments. Nous sommes naturellement portés — en dépit de certaines brutalités militaires — à respecter l'indigène et nous familiariser avec lui en admirant avec une précieuse naïveté ce qu'il y a d'« exotique », de pittoresque en lui. La lecture de Kipling nous communiquera la force expansive qui est nécessaire à se distribuer en généreuses activités, la force expansive ivre de se répandre en belles villes ainsi qu'en son poème *le Chant des Cités* (1), Bombay,

(1) *Pages libres*, 22 mars 1902, traduction de Paul Mantoux.

Digitized by Google

Calcutta, Madras, Hong-Kong, Cape-Town, Auckland et Melbourne.

MARIUS-ARY LEBLOND.

Digitized by Google

MON VOYAGE

Au foyer du retour les Voyageurs m'avaient dit
Qu'il existe une ville faite en matière de fantôme,
Et que nul parmi eux n'eut le sang assez hardi
Pour franchir ses murailles et voir ses places et son dôme.

Car celui d'entre nous qui la visite un instant,
S'il la quitte, prend la fièvre de la tristesse sans remède.
Il ne peut désormais porter sa vie en chantant,
Et se courbe sous le charme de la mémoire qui l'obsède.

Aussitôt je suis parti pour voir la Ville et l'aimer !
Quand on marche sur des routes irrésistibles qui vous mènent,
On la trouve au milieu d'un paysage exhumé,
Où les arbres ont des cendres qui font des ombres sur la plaine.

Dès le porche et le seuil, je vis des murs irisés :
Deviner ce qu'ils furent, le nom du bois et la pierre,
Le ciment, le métal, nul de vous ne l'eût osé,
Ni quels peuples dans quels siècles gigantesques les élevèrent.

La couleur, les pigments, avec la fibre et les veines,
La façon, les reliefs, le grain opaque et divers,
Etaient morts d'une usure imperceptible et sereine.
Et leurs restes uniformes comme une croûte de vieux verre

Se tenaient suspendus pleins de reflets et d'images.
C'étaient de longues, d'innombrables perspectives de transparences
Qui montaient et montaient en leur minceur de mirage
Et sans fin laissaient voir, selon l'ordre et la distance,

Digitized by Google

Comme autant d'Ombres par delà leurs limpides réalités,
Beaucoup de murs à travers des murs encore des murs.
J'essayai sur la dalle un pas longtemps médité :
Et soudain j'entendis un cri de verre aigre et pur !

Il était savoureux à la façon des acides
Qui se glissent comme une lame et qui s'aiguisent sur les dents,
Mais il fit en mourant autour de moi tant de vide !
Quels regrets prolongeait après lui ce son mordant !

Des poussières s'envolèrent d'un vol funèbre et brillant !
Je n'osai regarder combien de murs desséchés
Sous le choc de mon pas étaient tombés en criant.
Je parvins à rythmer mes mouvements pour marcher,

J'avançais en glissant, je retenais mon haleine :
Cependant, de tous côtés, de plus en plus, et sans cesse,
Se suivant, se mêlant, se répondant par centaines,
Que de plaines cristallines sortaient des chutes vengeresses !

Et déjà je ne pouvais me retourner sans danger,
Car la Ville tout entière n'aurait rendu qu'un soupir
Si j'avais fait un geste à contre temps et changé
Ma démarche mécanique pour m'arrêter et partir.

Et je vais les yeux fixés sur les squelettes éclatants,
Obligé par ces claires apparences qui me fascinent.
Je suis captif d'un aspect trop fragile et qui m'attend
Pour que je sache comment sonnent les diaphanes bruits de ruine !

Mais voici des cahots de prodigieux coquillages !
Ce sont des conques qui s'écrasent et de la nacre qui se casse !
Ce fracas qui s'ajoute est plein de timbre et de rage,
Il zigzague sous la terre comme un orchestre de grimaces.

Car je marche sur des cryptes cacophoniques et craquantes,
Et leur gouffre attristé se déchire en me suivant ;
Il me gagne sur ma route, se rapproche de fente en fente,
Et d'un bond souterrain va sans doute passer devant.

Digitized by Google

Et j'ai peur pour ma vie, amoindri, pusillanime.
Car ces caves qui se creusent à ma poursuite sont les gueules
D'un passé trop obscur et trop profond, d'un abîme
Qui devait dans la nuit de son repos rester seul.

Ce qui fut : les passants et leurs regards, les échoppes,
Les coutumes et les fêtes, les deuils qui pleurent en cortège,
Le secret de chacun, le manteau qui l'enveloppe,
La querelle sur les places, les vendeuses de sortilèges,

Tous les mots prononcés, tous les silences des figures,
Tous les gestes et leur sombres, tous les crimes et leurs remords,
Tous les faits écoulés dans cet endroit sont des Morts,
Des cadavres invisibles dont je blesse les sépultures.

Tous ensemble aujourd'hui se sont levés sous la terre !
Et ces mânes se rassemblent épouvantables et grondeurs,
Se remuent à mes pieds avec un bruit séculaire
De ténèbres violentes et de haineuses profondeurs.

Et je vais maintenant les yeux fermés sur la Ville
Dont je n'ose plus surprendre les délicates apparences,
Et j'entends se mêler les cris toujours plus hostiles
Des ruptures aériennes et des cavernes qui s'avancent.

Je poursuis haletant ce chemin de cauchemar,
Et je pose et je lève ma semelle de dalle en dalle,
Au moment formidable où les morceaux se séparent
Et s'effondrent dans le vide de la rancune sépulcrale !

. . . .
. . . .

Je n'entends plus les murs des grands palais se briser,
Ni courir sur mes pas les fantômes retentissants.
Je suis sorti de la Ville où résonnait le Passé,
Me voilà revenu dans le silence du Présent.

Digitized by Google

Un instant de salut rafraîchissant et tranquille!
Mais je dois au Destin de regarder en arrière :
Déjà loin et perdu je vois un point qui scintille,
Et se creuse dans la plaine sous une nappe de poussières!

C'est la Ville en ses restes de transparences et d'horreur!
Que sa poudre est brillante et fait mal en miroitant!
De quel jet transperçant ce point renvoie la douleur!
Quel reflet de la ruine, des joies qui tombent et du temps!

Il fallait s'arrêter! mourir avec les murailles!
Se dissoudre dans les cryptes, parmi les spectres et les sables!
Devenir le Passé pour rester dans ses entrailles,
Sous l'Histoire de la Ville et ses décombres mémorables!

Car celui d'entre nous qui la visite un instant,
S'il la quitte, prend la fièvre de la tristesse sans remède,
Il ne peut plus jamais porter sa vie en chantant,
Et succombe sous le charme de la mémoire qui l'obsède!

LAURENT EVRARD.

Digitized by Google

LES FUNÉRAILLES DU STYLE

(*Suite* [1])

V

La physiologie et l'invention de la mentalité. — M. Albalat, accoudé sur une pile d'autorités, entreprend de nous démontrer que le style abstrait et le style concret abondent à un moment donné selon la mode et selon les exemples ; ensuite que le même écrivain peut à son gré écrire en l'autre style. En résumé, le cerveau serait, d'après notre maître, l'esclave de la volonté à laquelle obéiraient, ainsi que des soldats bien dressés, les neurômes, leurs dendrites et leurs ferments. Un peintre, grâce à cette découverte prodigieuse, se transforme en musicien ou en géomètre ; le voyant est frappé de cécité mentale et le monde se déroule en tableaux, devant l'imagination éblouie de l'écrivain qui la veille encore était dénué de toute mémoire visuelle. Des savants, ou qui se croient tels, s'occupent depuis quelques années à reconstituer l'âme, ce fantôme évanoui. Ils ne disent plus l'âme ; ils disent la mentalité, et cette abstraction toute neuve, ils la promènent de cerveau en cerveau, pareille à un bébé dans sa petite voiture. La mentalité diffère de l'âme en ceci qu'elle est contagieuse ; cela se

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 151.

Digitized by Google

gagne comme la variole et cela s'inocule et cela est bon ou mauvais selon que la mentalité est du type supérieur ou de l'inférieur. La qualité du type est déterminée par un comité de professeurs de sociologie. L'un de ces professeurs n'a-t-il point découvert récemment que le langage est un fait social, extérieur à l'individu, indépendant de ses organes! Pour les inventeurs de la mentalité, l'éducation est tout et la physiologie rien. Conséquents avec leurs principes, ils poussent les enfants vers d'innombrables écoles où la réalité est suppléée par des mots que l'on apprend par cœur. Leur système est florissant : la vie peu à peu se remplit d'êtres spectraux qui, incapables de sentir la minute où il respirent, bâtissent avec des sons et des signes une cité future qu'ils peuplent de notions, d'archanges et de discours. Taine disait grossièrement : le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile. Les professeurs de sociologie, avec une hypocrite décence, insinuent doucement que le cerveau n'est peut-être qu'une concrétion de la pensée, qui se débarrasse ainsi de ses impuretés pour continuer plus fluide son voyage éternel dans le devenir. Demain, s'ils sont logiques, ils feront tourner des tables. Le cerveau est tout, ou rien; il est l'organe de la pensée ou un obstacle à la pensée.

Les inventeurs de la mentalité sont des disciples maladroits et compromettants de M. Tarde. D'une théorie utile et heureusement mise en circulation, ils n'ont retenu que la partie fragile et légère; ils ont coupé la fleur en négligeant la tige et ses racines qui plongent dans la chair comme le gui dans l'aubier dont il vit. L'imitation est un fait physiologique ; la vue d'un mouvement incline la tête, le torse ou les membres à en simuler les courbes; beaucoup

Digitized by Google

d'animaux sont imitateurs, les singes, les oiseaux. Ils y a des imitations assez fortes pour changer la forme initiale d'un être. La phyllie, un grand insecte de l'Inde qui vit dans les feuilles, ressemble à une feuille, dont elle a la couleur et les nervures; ses pattes ont l'aspect de feuilles naissantes ou de moitiés de feuilles. Un poisson d'Australie nage dans les algues et simule une algue, à s'y méprendre. Beaucoup de poissons, d'insectes, de reptiles ont acquis la couleur de leur milieu habituel; les mammifères et les oiseaux des neiges perpétuelles sont blancs. Mais ce fait, que les savants appellent mimétisme est loin d'être universel. La plupart des animaux sont, de forme et de couleur, en désaccord absolu avec leur habitat. Le mimétisme est accidentel, donc inexplicable par une tendance générale. Des êtres sont imitateurs, d'autres gardent intacte leur apparence hétéroclite. On peut donc se demander si le mimétisme n'est pas une illusion; si les insectes qui sont des feuilles, mantes et phyllies, sont devenus tels parce qu'ils vivaient au milieu des feuilles, ou s'ils ne furent pas attirés par les feuilles, comme par des sœurs, précisément par cette analogie de forme et de nuances. Tant d'autres insectes vivent sur les feuilles et vivent de feuilles qui sont demeurés de petites boules rouges ou noires! L'explication la plus sensée serait peut-être celle de l'alimentation, ou de l'accommodation au milieu, s'il ne s'agissait que de couleur; mais la forme! Laissant de côté les cas extrêmes, il faut nécessairement admettre que le mimétisme existe à l'état de possibilité chez presque toutes les espèces animales et que le mécanisme de cette fonction, parfois très active, est purement physiologique. Or l'homme n'étant pas moins un

Digitized by Google

animal que le reste de l'animalité, le mimétisme humain ne doit en rien différer du mimétisme animal. Négligeons l'alimentation, qui comprend les influences du sol, du climat ; elle n'est jamais assez individuelle pour modifier un être particulier, seul au milieu de congénères qui resteraient conformes au type primitif. Il reste l'accommodation au milieu ; humainement, c'est la sincérité ; comme la résistance au milieu, qualité générale du vertébré, représente, magnifiée dans l'homme, le mensonge. Le mimétisme apparaîtrait dès lors telle qu'une survivance de la docilité des invertébrés qui s'accommodent de tout milieu, se faisant identiques de chaleur à la chaleur ambiante, adoptant pour leur lymphe la densité du liquide où ils plongent, conformant leur vie aux conditions que leur offre le monde extérieur, au lieu de réagir, de se couvrir par exemple d'une fourrure d'hiver, de creuser un trou, au lieu, ingéniosité unique de l'homme, d'inventer le feu (1).

L'imitateur est un invertébré. Il est resté beaucoup de l'invertébré chez l'homme, type longtemps mobile, à cause de la variété de ses aptitudes, et peut-être de sa croissance relativement rapide. C'est à cette survivance qu'il doit sans doute d'avoir gardé encore une certaine plasticité, malgré l'ancienneté de son espèce. Le singe, fixé à un état inférieur, possède néanmoins de remarquables facultés, au moins extérieures, d'accommodation au milieu ; et il les exerce dans la forme même où elles sont le plus sensibles chez l'homme, surtout chez la femelle de l'homme. Des singes apprennent à manger à table, à se servir d'une fourchette, à

(1) Voir, dans *le Chemin de Velours*, l'étude sur les *Femmes et le Langage*.

Digitized by Google

boire dans un verre; une vachère s'initie très rapidement à la vulgaire mimique mondaine.

L'imitation n'est pas le mensonge, faculté noble et primordiale, base de toute la civilisation, de toute la création sociale, de tous les arts, et de toutes les littératures; c'est tout le contraire, c'est la sincérité, c'est la naïveté. Il y a des écrivains ou des peintres qui se vantent de leur sincérité, et qui vraiment appellent cet éloge. On ne saurait les qualifier différemment : ils sont sincères, c'est-à-dire sans réaction contre le milieu littéraire ou artistique qui les entoure et ils font naïvement, avec l'illusion de créer, c'est-à-dire de réagir, la peinture à la mode, la littérature à la mode. Ce sont des invertébrés.

On va très bien comprendre maintenant toute la valeur anti-scientifique de ce passage d'un livre qui s'appelle ironiquement : *la Méthode scientifique de l'histoire littéraire*. L'auteur, M. Georges Renard, s'exprime ainsi, distinguant deux classes d'écrivains :

« Les écrivains *d'idées*, ceux qui s'adressent surtout à l'intelligence, recherchent le raisonnement serré, la langue vive, sèche et abstraite ; ils ont dominé chez nous au XVII^e et au XVIII^e siècle ; les écrivains *d'images*, ceux qui tiennent à parler aux sens et veulent les frapper par l'évocation directe des choses visibles ; ces derniers ont abondé au XVI^e siècle ; ils ont retrouvé un éclat éphémère sous la minorité de Louis XIV ; puis ils ont reparu avec le romantisme et plus encore avec les écoles qui l'ont suivi. »

Il faut relire cela avec soin, en rêvant une seconde sur les verbes de volonté : *s'adressent — recherchent — tiennent à parler — veulent*. On dirait le

Digitized by Google

préambule d'une démonstration spiritualiste; il y a des facultés actives et des facultés passives. Celles qui engendrent le style apparaissent d'une redoutable activité. Voyez avec quelle aisance les écrivains sensoriels et les idéo émotifs changent tout à coup de mentalité. Ils l'envoient chez le perruquier qui la frise ou la lisse selon le goût du jour; et cette mentalité postiche, de quelle grâce ils la campent sur leur crâne rasé comme la table des philosophes! Peut-être cependant M. G. Renard a-t-il voulu dire que les écrivains appartenant à une même famille physiologique naissent par séries? Cela serait bien étonnant et bien peu conforme aux habitudes de la nature. Il est plus probable qu'il n'a rien voulu dire, qu'il a cru constater un fait évident dont l'explication lui a paru ou inutile ou impossible.

Le fait paraît évident; mais il y a des évidences trompeuses. L'immobilité de la terre fut pendant si longtemps une évidence que toute évidence est suspecte. Peut-être qu'aujourd'hui encore les habitants du soleil (s'il y en a) croient décrire autour de l'assemblée fixe des planètes un cercle intérieur; car ils éprouvent l'illusion de qui regarde passer un train de bateaux le long d'une rive, comme nous avions jadis l'illusion d'immobilité qui consterne la péniche suspendue entre les berges mouvantes. Toute vieille évidence est destinée à s'effacer devant une évidence nouvelle. On se résoudra difficilement à classer parmi les écrivains abstraits Bossuet, La Bruyère, Fénelon, Saint-Simon, Buffon et cent autres appartenant à cette période de presque deux siècles qui va de l'avènement de Louis XIV au romantisme. La vérité est que le XVIII[e] siècle, qui passe pour une période

Digitized by Google

de style terne, créa cependant un nombre fort appréciable d'images nouvelles; seulement, ces images, presque toutes ingénieuses, ont passé dans la langue, sont devenues des clichés, et on ne les voit plus. Il faudrait, pour les faire reparaître, user des plus violents réactifs de l'analyse linguistique, répandre les chlores et les eaux régales. Mais quel travail! Suivre jusqu'à leur origine, en remontant les années, chacun des clichés qui fleurirent de 1800 à 1830 les parterres du *Journal des Débats!*

Une vie patiente s'userait à ce labeur, peut-être vain. Il était possible autrefois, pendant les années où la nouveauté des expressions et leur singularité étaient encore sensibles; et, comme il était possible, il a été fait. Deux dictionnaires nous renseignent avec une précision malheureusement inégale sur l'œuvre de création stylistique du dix-huitième siècle. Le *Dictionnaire néologique* de l'abbé Desfontaines serait utile, s'il n'était presque uniquement satirique. Il faut s'en tenir au *Dictionnaire des richesses de la langue française et du néologisme qui s'y est introduit... depuis le commencement du XVIII^e siècle* (1). C'est là que l'on voit bien le travail obscur et précieux de tous ces maîtres petits écrivains, les Coyer, les Desfontaines, les la Baumelle, les Staal, et d'autres encore moins connus, s'il est possible d'être moins connu que l'abbé Coyer, qui fut pourtant l'un des plus adroits manieurs de la langue française. Quoi de plus banal, maintenant, que les expressions for-

(1) Par Pons-Augustin Alletz; Paris, Saugrain, 1770. Cet ouvrage était si bien considéré comme un recueil de clichés qu'on le donnait au commencement du siècle en prix aux jeunes élèves. Mon exemplaire porte : « 2e Prix de langues latine, française et anglaise mérité par M. Achille Huet, en mon pensionnat à Paris, le 28 fructidor an XII. Dubufe. »

Digitized by Google

mées du mot envelopper? Elles furent neuves et matérielles : « Elle feignit d'ignorer tout ce que disait le public, et s'enveloppa de son innocence, » dit La Baumelle. L'image est nette. Sans doute Racine et Boileau ont déjà employé ce mot au figuré, mais c'est peut-être la première fois qu'on voit le geste des mains ramenant et croisant les bords du manteau. Je ne veux pas insister sur un sujet aussi périlleux que la recherche de l'origine d'une métaphore. Chaque citation d'Alletz demande une vérification, exige une enquête dans deux ou trois dictionnaires; rien de plus pénible. Tenons provisoirement pour avéré que le dix-huitième siècle compte un certain nombre de bons écrivains sensoriels (beauté *piquante*, pour *séduisante*, semble bien de l'abbé Coyer); mais il convient d'admettre que la tendance générale, de Massillon à Joseph Chénier, va au style abstrait; il y eut, corrigée par Buffon, une longue période géologique qui pourrait s'appeler le règne littéraire de l'invertébré. L'image neuve et par conséquent hardie passe pour du mauvais goût; l'écrivain sensoriel, le Chardin ou le Watteau de l'écriture, doit s'atténuer, se noyer, sous peine d'être traité de barbare. Il est toujours possible d'éteindre son style et le premier professeur venu fera du Sarcey avec du Gautier; l'inverse était impossible avant l'ingénieuse invention des dictionnaires analogiques. C'est, appliqué au style, ce que le forçage est aux légumes et aux fleurs. Venus hors de saison et à l'ombre, ils n'ont ni saveur, ni couleur; on ne les reconnaît qu'à la forme; c'est de l'eau congelée en figure d'asperges ou de lilas. Le style analogique est des plus faciles à démasquer; on connaît tous les écrivains naturalistes qui ont puisé dans Boissière leurs épithètes gommées

Digitized by Google

et leurs métaphores en gélatine. Ces travaux de patience sont négligeables dans une psychologie du style, témoins innocents d'un système intellectuel dépourvu de colonne vertébrale.

Les écrivains sensoriels qui consentent à éteindre leur style, parce que la mode est aux vêtements sombres, n'appartiennent pas à un type supérieur; cette faculté d'imitation, quoique exercée à rebours, les classe, eux aussi, parmis les invertébrés. Le mystère d'un siècle ne produisant guère qu'un type d'écrivains se réduit à cette formule : un siècle ne produisant que fort peu de grands écrivains. Quant au mystère du dix-neuvième siècle, il s'explique de lui-même par Chateaubriand, Hugo, Gautier, Flaubert, et quelques autres qu'il est difficile de soupçonner de complaisance pour le style à la mode, pour le goût du jour. Un homme supérieur se reconnaît à ceci qû'il crée son milieu, loin de le subir; mais il le crée, cela est inévitable, avec les matériaux mêmes qui composent ce milieu; le cerveau est un moulin qui a besoin de blé pour donner de la farine. La finesse de la fleur dépend des meules et du blutoir, mais non sa teneur en éléments physiologiques. La littérature d'une période revêt, vue de loin, une couleur générale due au mélange de toutes les nuances particulières et à la vivacité de quelques tons plus vifs, qui s'allument çà et là. Cette apparence se modifie singulièrement quand on examine le tableau d'assez près pour en distinguer les détails. Comment examiner en détail cette immensité qu'est la littérature française ? Les généralités et les généralisations sont utiles; mais à la condition qu'on en connaisse bien la fausseté fondamentale et que l'on sache que ce qui est exact dans l'ensemble est inexact en particulier. C'est tout ce

Digitized by Google

que j'ai voulu dire. Il est moins facile de s'entendre sur cette opposition : écrivains *d'idées*, écrivains *d'images*. Ici surgit la question Taine.

VI

La question Taine : les idées et les images. — Qu'un écrivain d'idées, un écrivain idéo-émotif, ne puisse traduire en images ses idées, ou les émotions qu'il associe aux idées, cela est incontestable, puisque, par définition, il ne *voit pas*. C'est un aveugle mental. Au souvenir d'une aventure amoureuse, il éprouvera une émotion, qui semblera se localiser en l'un ou l'autre des plexus nerveux ; cela sera au cœur, cela sera dans une autre région sensible ; peut-être *verra-t-il* de vieilles lettres dont l'écriture paraîtra lisible à ses yeux ; il pourra, par un effort à extérioriser son émotion, revivre, *en idée*, les diverses phases de son aventure, en les distinguant les unes des autres par l'intensité des états émotifs ; il ne verra pas, ce que l'on appelle voir, cette série de tableaux nets, presque lumineux, qui remettent sous les yeux d'un homme doué d'une puissante mémoire visuelle, chaque moment mémorable ou même insignifiant de sa vie ; et, ne voyant pas, il ne peut peindre. S'il s'entête à peindre, quelle pourra être la valeur de cette peinture ? Il faut dire que peu de personnes sont à ce point dénuées de mémoire ou d'imagination visuelle. Depuis Reynolds qui évoquait son modèle, l'extériorisait vivant, et peignait, jusqu'à ce pauvre cerveau tout noir où rien n'est demeuré visible du passé, il y a des nuances infinies ; mais il faut toujours pousser une théorie à l'extrême, si l'on ne veut pas être tout à fait incompris.

A l'inverse, cet homme possède la mémoire claire

Digitized by Google

qui vient d'être décrite; il est également doué de l'imagination correspondante. S'il raconte sa vie, c'est qu'il la voit; s'il décrit un spectacle, un paysage, c'est qu'il le voit; de même, tous les mots prononcés devant lui se traduisent en images, n'arrivent à son intellect qu'en images : serrer, deux mains se pressent, une vis est tournée; chanter, une femme s'avance, décolletée ou c'est un grotesque de la vue; arbre, chien, oiseau, c'est un arbre, un chien, un oiseau particularisés, dessinables. Les mots abstraits eux-mêmes se symbolisent en des figures, en des gestes : l'infini sera une vue de la mer, d'un ciel constellé, ou même une représentation, nécessairement arbitraire et absurde, mais visuelle, des espaces interplanétaires. Que le nom d'une fleur, d'un mets, d'une étoffe se traduise dans la sensibilité par des impressions d'odeur, de saveur, de contact, cela est plus rare, mais normal chez certains individus. Il y a des sensoriels très complexes en qui l'idée d'amour soulève de tumultueuses hallucinations.

Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu : les sens sont la porte unique par où est entré tout ce qui vit dans l'esprit, et la notion même de la conscience, et le sentiment même de la personnalité. Une idée n'est qu'une sensation défraîchie, une image effacée; raisonner avec des idées, c'est assembler et combiner, en une laborieuse mosaïque, des cubes décolorés, devenus presque indiscernables : l'ouvrier qui les manie ne les reconnaît qu'à la secousse particulière qu'il éprouve à leur contact, à l'émotion qui s'en irradie, au sentiment qui les enveloppe d'un réseau électrique. « Les propositions géométriques elles-mêmes deviennent sentiments. » Si le sentiment n'intervient pas dans la manœuvre

Digitized by Google

des idées, c'est le psittacisme pur; mais alors autant prêter l'oreille au discours d'ún beau perroquet gris à queue rouge; ce sont d'excellents parleurs, et capables, autant et mieux que quiconque, de réciter les immortels aphorismes de la « raison pratique ». Le raisonnement au moyen d'images sensorielles est beaucoup plus facile et beaucoup plus sûr que le raisonnement par idées. La sensation est utilisée dans toute sa verdeur, l'image dans toute sa vivacité (1). La logique de l'œil et la logique de chacun des autres sens suffisent à guider l'esprit; le sentiment inutile est rejeté comme une cause de trouble et l'on obtient ces merveilleuses constructions qui semblent de pures œuvres intellectuelles et qui, en réalité, sont l'œuvre matérielle des sens et de leurs organes comme les cellules des abeilles avec leur cire et leur miel. La philosophie, qui passe vulgairement pour le domaine des idées pures (ces chimères!), n'est lucide que conçue et rédigée par des écrivains sensoriels. C'est ce qui fait la solidité des œuvres d'un Schopenhauer, d'un Taine, d'un Nietzsche; et c'est aussi ce qui les condamne au dédain des philosophes idéo-émotifs. Mais le dédain est réciproque, ces deux classes d'esprit étant irréconciliables. Que l'on se souvienne des invectives de Schopenhauer contre Hégel, de Taine contre les spiritulistes et des spiritualistes contre Taine. Il s'agissait de doctrines, sans doute, mais qu'est-ce qu'une doctrine, sinon la traduction verbale d'une physiologie?

Taine est nettement un écrivain sensoriel. Cependant on lit dans l'*Histoire de la littérature fran-*

(1) « L'imagination, dit Hobbes, c'est la sensation continuée, mais affaiblie. » *Elementa Philosophiæ*. Pars quarta, xxv, 7.

Digitized by Google

çaise de M. Emile Faguet, et M. Albalat a recueilli avec soin ce badinage :

« Le style de Taine est un miracle de volonté. Il est tout artificiel. On sent que non seulement il n'est pas l'homme, mais qu'il est le contraire de l'homme. Ce logicien, qui a vécu dans l'abstraction, a voulu se faire un style plastique, coloré et sculptural, tout en relief et tout en images, et il y a réussi. Et c'est pour cela que Taine est un modèle ; car, puisque le style naturel ne s'apprend pas, il reste que c'est dans Taine et dans les écrivains qui lui ressemblent que l'on apprendra le style qui se peut apprendre. »

M. Albalat continue (1) :

« Sarcey, dans ses souvenirs, nous avait déjà dit que Taine, d'abord écrivain abstrait, avait plus tard coloré son style artificiellement. »

Voilà de belles autorités et une recette facile à suivre. Ne croirait-on pas lire la célèbre réclame des « pilules roses pour personnes pâles » ? Au point où nous en sommes de ces études sur le style, il n'est pas un lecteur qui puisse lire sans surprise l'entrefilet de M. Faguet. M. Faguet est un homme d'érudition grave et de jugement mobile. Impersonnel, il professe volontiers, pour une journée, l'opinion de sa dernière lecture ; il accumule volontiers les opinions ; il les collectionne, les classe et les catalogue. Sarcey lui a confié que Taine « avait plus tard coloré son style artificiellement », et cela lui suffit. Voyez sa désinvolture à railler Buffon, sans le nommer, mais en laissant entendre,

(1) Et on continue encore après lui, car en un livre tout récent, *le Labeur de la Prose* (1902), M. Gustave Abel refait la même citation, redit la même erreur sur le style de Taine. Presque toute la critique moderne, faute de notions scientifiques, est de la littérature légère.

Digitized by Google

qu'il n'est pas, lui, M. Faguet, dupe de l'homme aux manchettes. Ebloui, M. Albalat le suit des yeux, le boit ; car M. Albalat, comme nous le verrons bientôt, connaît Buffon à merveille, et le juge.

Cependant, on goûtera mieux le raisonnement de M. Faguet, en le lisant ainsi transposé :

« Le nez de Cléopâtre est un miracle de volonté. Il est tout artificiel. On sent que non seulement il n'est pas la femme, mais qu'il est le contraire de la femme. Cette logicienne, qui a vécu dans les fards, a voulu se faire un nez plastique, aquilin et sculptural, tout en relief et tout en profil, et elle y a réussi. Et c'est pour cela que Cléopâtre est un modèle ; car puisque le nez naturel ne se modifie pas, il reste que c'est chez Cléopâtre et dans les femmes qui lui ressemblent que l'on apprendra à sculpter les nez qui se peuvent sculpter. »

Les facultés artistiques, basées sur l'exercice de la sensation, ne peuvent être antérieures aux sensations. Les sens se développent par cette éducation naturelle que donne la vie. Un style sensoriel, un style d'images n'est jamais précoce ; il s'affirme à mesure que les sensations s'accumulent dans les cellules nerveuses et font plus denses, plus riches et plus complexes les archives du souvenir. Un jeune homme qui a surtout vécu dans l'étude, qui a lu plutôt que vu, dont les sens sont presque vierges, comment aurait-il un style imagé ? L'appareil photographique ne donne que des plaques brouillées, simplement salies, si on le dirige vers rien, vers le vide et le vague des espaces. C'est la vie, c'est l'habitude des sensations qui créera l'image stylistique ; mais le cerveau, même à cette période indécise, manifeste d'invincibles tendances. Le cerveau de Taine était, dès sa jeunesse, celui

Digitized by Google

d'un visuel et d'un sensoriel ; le mécanisme ne fonctionna pleinement que lorsque l'objectif se trouva braqué sur un milieu inhabituel. Le voyage de Taine aux Pyrénées agit sur son appareil sensitif comme un déclic, ou comme l'aiguille de l'opérateur qui abaisse une cataracte. Cela fut si fort qu'il en eut de l'effroi et, garçon timide, il s'excusa de ce que, contrairement aux usages de l'école, il se servait de ses yeux pour regarder la vie et non pour en lire, dans les livres, la description traditionnelle.

Taine publia quelques-unes de ses premières pages en 1855, dans la *Revue de l'Instruction publique*, qui ne détestait alors ni une certaine hardiesse ni une certaine nouveauté. On y lit des phrases ainsi ordonnées : « Cette vive imagination, si vivement touchée par les beautés naturelles, est commune au seizième siècle... et la source riante et capricieuse a coulé jusqu'au jour où Malherbe vint l'emprisonner dans ce conduit bien maçonné, géométrique et massif, qu'on appelle les règles de la poésie lyrique. » La métaphore, nettement visuelle, est sans banalité; c'est un souvenir arrangé littérairement. Sur la Rochefoucauld : « Il ouvre son livre en jetant un regard inquiet vers la Sorbonne... Au dix-septième siècle, toutes les fois qu'on entamait un sujet de philosophie ou de morale, on se tournait vers l'Eglise,... et l'on entrait en matière en examinant de temps en temps les quatre coins de l'horizon, pour voir à temps s'il ne s'amassait pas, en quelque endroit, un orage théologique. » La période est un peu haletante, mais comme elle vit, comme elle transforme en gestes naturels une inquiétude toute morale ! Il voit les métaphores de La Rochefoucauld « se cacher sous les verbes ». Aujourd'hui, « on peint

Digitized by Google

à plus gros traits; là où l'écrivain du dix-septième siècle posait une légère teinte demi-grise, l'artiste du dix-neuvième applique rudement une large plaque de pourpre éclatante. » La vision est si aiguë déjà qu'elle va jusqu'au « demi-gris », et l'artiste, conscient de l'usure du mot pourpre, le relève par une épithète qui, bien que banale, acquiert par opposition une valeur certaine. Encore ceci écrit à propos d'un auteur moderne : « Il caresse avec complaisance et d'une main légère les élégantes pensées qui s'élèvent en essaims devant ses yeux. » La vision est trouble et sa traduction gauche, mais c'est une vision. On dirait d'ailleurs qu'il a voulu rendre le geste d'un fumeur qui roule son doigt dans les volutes bleues de son cigare, et qu'il n'a pas osé tant de réalisme : de là l'essaim, qui n'a pas le sens commun. Le Taine de cette période primitive n'est d'ailleurs pas très brillant. C'est un bon élève avec des audaces mesurées. Il ne comprend rien à La Rochefoucauld (dont la pensée ne le cède qu'à Pascal), le traite d'amateur à qui les idées sont venues en causant (1). Les idées naissent comme elles peuvent. Celles de Taine, à ce moment où l'école le domine encore, sont en sommeil. Elles vont sortir de leur coque quelques mois plus tard. Il commence à rédiger les premiers chapitres de ses *Philosophes français*, le plus curieux livre de polémique métaphysique que nous possédions en langue française. Tout, jusqu'aux plus fuyantes abstractions des Laromiguière et des Jouffroy y est traduit en images ou en reliefs. « Pour la formation du style de Taine, nous dit M. Albalat dans une note insidieuse, comparer ses *Philosophes* à son Tite-Live

(1) Taine a jugé lui même cet article; il ne l'a pas recueilli en volume.

Digitized by Google

et à son La Fontaine. » Cela n'est pas sérieux ; on ne compare pas une thèse de doctorat, écrite avec le souci de ne pas déplaire à M. Gérusez, et un discours académique, corrigé d'après les conseils de l'Académie, avec une œuvre de libre critique. Les vrais débuts de Taine c'est, avant même les *Philosophes*, *le Voyage aux Pyrénées*. Il fut écrit en 1854. Le Tite-Live est de 1853 (version corrigée, 1855). C'est donc en quelques mois, en une année tout au plus, que Taine aurait modifié son style, c'est-à-dire le mécanisme de sa pensée, alors que M. Faguet, qui écrit depuis trente ans, s'efforce en vain depuis trente ans de « colorer artificiellement » la pâleur jaunâtre de son écriture universitaire. « Le style de Taine est un miracle de volonté. » Sachez donc vouloir à votre tour, au lieu de nous vanter béatement une vertu dont vous êtes incapable !

Je n'aurais pas poussé plus loin cette démonstration, si M. Albalat n'avait eu la candeur de me conseiller la lecture « de l'excellent livre de M. Victor Giraud, *Essai sur Taine* ». Il ne faut jamais renvoyer le lecteur à un ouvrage que l'on n'a pas lu soi-même. Sait-on ce qu'il peut y avoir dans ces pages, dont, avec trop de confiance, on invoque l'autorité? J'ai ouvert, au bon endroit, « l'excellent livre » de M. Giraud, et voici ce que j'y ai trouvé.

M. Giraud rapporte l'opinion de M. Faguet et la juge irrecevable. Ce n'est qu'au théâtre Robert-Houdin, et pour des enfants de six à dix ans, que la volonté peut tirer du vin d'une bouteille vide ou extraire des plis d'un mouchoir un bouquet de roses, pratiques reprises avec fruit, devant la science émerveillée, par la célèbre Eusapia Paladino. La raillerie de M. Giraud est presque muette, mais elle est profonde. Il appartient à une génération

qui n'ignore plus (comme celle de M. Faguet) le mécanisme physiologique de la pensée et qui sait que la volonté n'est pas autre chose qu'un état de tension nerveuse, parfaitement involontaire. C'est sans le moindre sourire visible qu'il cite, en un texte qui diffère extrêmement de celui donné par M. Albalat, les naïves informations de Sarcey, origine de la légende. Taine, dans sa jeunesse, « n'avait pas à proprement parler de style ». C'est plus tard qu'il a senti « l'impérieux besoin d'avoir un style ». Il hésita longtemps « entre le style de Voltaire et celui qu'il a adopté définitivement aujourd'hui!... ». Cependant Sarcey a une sorte de gros bon sens, et il ajoute: « Je n'oserais pas affirmer que tout soit voulu et factice dans cette manière: mais je penche à croire que Taine, tout en obéissant peut-être à un instinct secret, etc. » Nous voilà loin de l'aphorisme désinvolte de M. Faguet, mais sans être beaucoup plus près de la vérité. Le style concret n'est jamais un style de jeune écrivain; on a expliqué pourquoi (1). Victor Hugo a rédigé ses premiers vers dans le goût d'Andrieux et de Legouvé; les images ne naissent sous sa plume qu'à mesure qu'elles naissent dans son œil, qu'elles se classent dans son cerveau. Mais les facultés sensorielles de Taine furent entravées dans leur développement par une cause particulière, l'école normale. A l'âge où la plupart des écrivains entrent dans la vie en hommes libérés des férules, il redevenait élève, et

(1) Et c'est rarement un style de vieillard. C'est le style de la maturité, qu'elle soit précoce ou tardive. La cause est que la faculté visuelle n'augmente plus quand la faculté graphique augmente encore. C'est que la solidification des sutures crâniennes commence par l'occiput, dans la race blanche, et que le centre visuel est en arriere de la tête, le centre du langage étant au coin du front gauche. Chez les nègres la solidification qui est très précoce (20 ans) commence par le front.

Digitized by Google

bon élève. Tout écart de style, toute tentative de couleur lui était comptée comme une tare; il se réfréna, il éteignit ses phosphorescences, il se noya. « Les professeurs, d'ordinaire, dit M. Giraud, goûtent peu le style métaphorique et ils n'encouragent pas à le cultiver. » M. Giraud, l'homme d'aujourd'hui qui, avec M. Boutmy, a le plus profondément étudié Taine, refuse d'admettre que son écriture doive la moindre de ses vertus « au procédé ou à l'artifice ». Ceux qui parlent ainsi oublient que c'est traiter un grand écrivain de pasticheur, c'est-à-dire nier, par la formule même qui veut l'expliquer, et son génie et son talent. « Tout simplement, conclut M. Giraud (1), Taine a suivi sa pente : il avait à un degré presque égal la passion des idées générales et le goût des choses concrètes; il a fondu ces deux passions dans son œuvre écrite ; il a voulu aller jusqu'au bout de sa nature, et donner à son besoin « d'atteindre l'essence » comme à son imagination naturellement violente les satisfactions que ces deux facultés réclamaient. Qu'on ne croie pas que les pages descriptives du *Voyage aux Pyrénées*, par exemple, soient de purs et simples « exercices de virtuosité ». Il a prononcé à cet égard un mot décisif et qu'il faut retenir : « Je demande pardon pour ces métaphores, écrit-il; on a l'air d'arranger des phrases, et *l'on ne fait que raconter ses sensations*. » Et qu'il ait, pour mieux « raconter ses sensations », obéi aux influences d'alentour; qu'il ait profité des leçons et des exemples de Gautier et de Flaubert, de Saint-Victor et peut-être même des Goncourt, rien de plus naturel,

(1) *Essai sur Taine, son œuvre et son influence* (*Collectanea Friburgensia, n° 10*); Fribourg, Librairie de l'Université, 1 vol. gr. in-8°.

Digitized by Google

et d'ailleurs rien de plus légitime. Mais il n'aurait pas écrit comme eux s'il n'avait pas « *vu* les choses comme eux ». Que M. Albalat retienne ce petit mot, *vu ;* c'est la réfutation absolue, en deux lettres de l'alphabet, de ses deux manuels et de son pénible système.

Le témoignage de M. Boutmy est extrêmement curieux et probant : « Plusieurs propositions abstraites de suite lui causaient à la fin une sorte de malaise. Il avait un besoin impatient de les retraduire en langage concret, d'accompagner chaque idée d'une sensation, de l'éclairer par une de ces comparaisons lumineuses, admirablement tenues jusqu'au bout et rigoureusement parallèles dont il avait le secret, de la confirmer par une file serrée de petits faits où il mettait de la couleur et de la vie (1). » Taine a dit lui-même : « On ne se donne pas son style ; on le reçoit des faits avec qui l'on est en commerce. » L'analyse est incomplète. Il faudrait lire : « On ne se donne pas son style ; sa forme est déterminée par la structure du cerveau ; on en reçoit la matière des faits avec qui l'on est en commerce. »

La sensation est la base de tout, de la vie intellectuelle et morale aussi bien que de la vie physique. Deux cent cinquante ans après Hobbes, deux cents ans après Locke, telle a été la puissance destructive du kantisme religieux, on en est réduit à insister sur d'aussi élémentaires aphorismes. Il est vrai qu'il est bien curieux, le mécanisme de ce circulus vital qui, parti de la sensation, y retourne éternellement et nécessairement ! La sensation se transforme en mots-images ; ceux-ci en mots-idées ;

(1) *Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques*, avril 1893.

Digitized by Google

ceux-ci en mots-sentiments. C'est un cercle fermé ; mais cela serait une chute perpétuelle dans le néant, si le sentiment n'avait une tendance presque invincible à passer à l'action. Il faut qu'il meure ou qu'il rentre dans la vie, alternative naïve, comme la vie elle-même qui n'est qu'une propagation inlassée de mouvements circulaires. Ainsi, successivement, la sensation puise et rejette dans le torrent vital les images nécessaires à l'exercice de l'intelligence ; atténuées par le mécanisme cérébral, devenues les vaines idées abstraites, elles sont recueillies et ranimées par le sentiment, et c'est alors qu'elles agissent, vénéneuses ou curatives, qu'elles déterminent les actes humains, sources de nos sensations les plus fortes et les plus actives. Cela ressemble beaucoup (peut-être trop) à la circulation du sang. Les troubles de la circulation des idées produisent toute la littérature, tout l'art, tout le jeu, toute la civilisation.

Et tout n'est que matière, ou rien n'est matière. « Bouvard ne croyait même plus à la matière. » Il avait peut-être raison.

VII

La comparaison et la métaphore : l'Iliade, Roland, les Védas, Chateaubriand, Flaubert. — Pour M. Albalat, tout l'art d'écrire consiste dans la description. Et il analyse la manière des maîtres. Le plus grand est Homère, « dont les poèmes doivent être le livre de chevet de tous ceux qui veulent se former un style descriptif ». Mais quel Homère? Celui de Dacier, celui de Bitaubé, celui de Leconte de Lisle? C'est le dernier venu qu'utilise M. Albalat. Il semble lui reconnaître une valeur absolue ; il identifie le poète et le traducteur. C'est

Digitized by Google

peut-être aller un peu vite et un peu loin. « La traduction de Leconte de Lisle, me disait un de nos poètes, Hellène de naissance, sous son semblant de force et de pittoresque, elle est banale et incolore. » Il ajoutait, tout en y reconnaissant un réel progrès d'interprétation : « Je préfère presque M^me^ Dacier. » Leconte de Lisle, était un traducteur singulier : Théocrite écrit ἔφαβος, il écrit *éphabe*, trouvant ainsi le moyen d'être dorien en français! Sa transcription brutale et anti-phonétique des noms grecs scandalise les Grecs eux-mêmes.

Il m'est difficile de contrôler la valeur de la traduction de Leconte de Lisle; je lui accorde une valeur d'exactitude au moins périodique; il rend toujours le même mot grec par le même mot français. C'est très homérique, mais Homère avait sans doute des intentions devenues impénétrables. Ses épithètes étaient délicieuses, probablement; elles sont devenues fastidieuses. Dans Leconte de Lisle, elles me gênent ainsi que des chevilles. Je n'y comprends rien; ces jambes *rapides*, cette pique *éclatante*, cette mort *dure*, cette flèche *amère* me feraient craindre, si c'est là du véritable Homère, qu'il n'ait été bien senti que par Ponsard. J'ouvre l'*Iliade* au hasard et à la page 111, sous ce fronton fâcheux, *Rapsôdie VI*, je lis : « Et Hektôr gagna les *belles* demeures d'Alexandros, que *celui-ci* avait construites *lui-même* à l'aide des *meilleurs* ouvriers de la *riche* Troïé. » Si c'est là de l'Homère, Homère écrivait bien mal. Voici un souvenir des *Natchez* ou du *Dernier des Mohicans*, le « sentier de la guerre ». Ailleurs, je tombe sur une expression que je reconnais : *cou délicat;* elle est jolie, mais c'est du Flaubert. Les prétendants, attaqués par Ulysse, « regardaient *de tous côtés* sur les murs *sculptés*,

Digitized by Google

cherchant à saisir des boucliers et des lances ».

Homère est un poète. Lui ôter le rythme et l'harmonie, c'est lire une à une, comme épèle un enfant, les notes de la Symphonie héroïque. L'*Iliade* de M. Leconte de Lisle est, aussi bien que celle de M^me^ Dacier, une *Henriade*. La *Henriade* amusait ceux qui la lisaient comme un roman ; mais le détail en est ridicule. Voici comment m'apparaît, non le véritable Homère, que je laisse dans son mystère, mais l'Homère parnassien : c'est un écrivain où l'on découvre avec surprise un mélange inexplicable d'adresse et de naïveté. Il est primitif et décadent. Il accumule les détails les plus vains, il prolonge les énumérations les plus enfantines, et en même temps il joue avec les mots, combine d'adroites phrases ; c'est un jongleur, comme on dira plus tard, mais un jongleur raffiné, sérieux, froid par excès de science, riche de rhétorique et de redondances. Dolon, effleuré par la lance de Diomède, « s'arrêta, *plein de crainte*, *épouvanté*, *tremblant*, *pâle et ses dents claquaient* ». Il lui faut cinq épithètes, là où un écrivain de bonne époque n'en mettrait qu'une, et peut-être aucune. La moitié de l'Iliade est en épithètes imprécises et inutiles. En général, elles ne qualifient ni les actes, ni les sensations, ni rien d'accidentel ; les piques sont toujours *éclatantes;* la terre est *nourricière;* les nefs et les chevaux, *rapides;* les flèches, *amères;* la guerre, *lamentable* ; le lait est *blanc;* les brebis sont *blanches;* il y 'en a de plus vagues : voici le *doux* baume, le *solide* baudrier, le *rude* combat. Comme il abonde en adjectifs, il abonde en comparaisons, adjectifs complexes. Elles sont meilleures que les épithètes ; on dirait que l'auteur manque de mots et que son imagination est bien plus riche que sa langue. La compa-

Digitized by Google

raison supplée à cette pauvreté. C'est la partie pittoresque et agréable de ce style lent et vide. Il y en a de charmantes, il y en a d'admirables ; très peu sont banales. Mais elles sont en si grand nombre qu'elles fatiguent, d'autant plus que l'auteur les jette n'importe où et qu'elles sont invariablement composées en dyptique : de même— de même, ainsi— ainsi : « Patroklos le frappa de sa lance à la joue droite et l'airain passa à travers les dents, et comme il le ramenait, il arracha l'homme du char. *Ainsi* un homme assis au faîte d'un haut rocher qui avance, à l'aide de l'hameçon *brillant* et de la ligne, attire un grand poisson hors de la mer, *Ainsi* Patroklos enleva du char, à l'aide de sa lance *éclatante*, Thestor, la bouche béante; et celui-ci, en tombant, rendit l'âme. »

La comparaison est la forme élémentaire de l'imagination visuelle. Elle précède la métaphore, comparaison où manque l'un des termes, à moins que les deux termes ne soient fondus en un seul. Il n'y a pas de métaphores dans Homère; et c'est là un signe incontestable de primitivité. Les poèmes homériques appartiennent à une civilisation bien plus jeune que les poèmes védiques, quelles que soient les dates que l'on puisse historiquement assigner aux uns ou aux autres. Œuvre, en leur forme dernière, d'une caste de prêtres qui étaient aussi des grammairiens, les *Védas* sont une expression toute symboliste de la poésie. A un ancien fond, qui est la comparaison, déjà plus libre que dans Homère, moins parallèle, on voit superposé le champ moderne de la métaphore. Qu'un poète dise *les vaches* pour les nuages, parce que les nuages nourrissent la terre de leur pluie, comme les vaches, l'homme de leur lait, et qu'il appelle

Digitized by Google

l'aurore *la mère des vaches* (1), à cause que le ciel oriental est souvent nuageux le matin, c'est un effort dont nos littératures sont à peine capables depuis un siècle. Ceci n'est-il pas de la poésie d'aujourd'hui même? Je transcris littéralement (2) : « Devant la moitié orientale du firmament humide, la mère des vaches a fait la lumière, elle s'est répandue elle-même de plus en plus large, remplissant les seins du père et de la mère (le ciel et la terre)... —Cette fille du ciel paraît soudain à l'est, vêtue de lumière ; le long du chemin de l'ordre elle va droit au but ; comme qui connaît la vraie voie elle ne séjourne pas dans les régions du ciel... — ... Comme une femme désirant son mari, l'Aurore bellement parée, souriante, déclôt son sein... La vierge qui brille à l'orient attache au timon le joug des vaches rouges ; haut maintenant elle éclate, droit va sa lumière; le feu visite chaque maison... — A ton apparition, les oiseaux quittent leur nid, et les hommes qui cherchent aussi leur nourriture ; celui qui demeure à la maison, tu apportes beaucoup de bien, Aurore divine, à ce pieux mortel. »

La métaphore est très rare dans la *Chanson de Roland* (3). Au recommencement des civilisations, quand la vie est violente et la pensée calme, quand la main est prompte et le langage paresseux, quand les sens, bien équilibrés, bien étanches, fonctionnent droitement, sans empiéter les uns sur les autres, comme il arrive alors que la sensibilité géné-

1) Jânitrî gavâm, *genitrix vaccarum*. La langue même, qu'ici le latin calque, est plus vieille que le latin définitif, plus usée, plus dépouillée.

(2) Une hymne à l'Aurore, d'après le mot à mot anglais donné par Schrumpf, *A first aryan reader*.

(3) Si rares qu'on a nié qu'il y en eût. Il y en a :
Tutes voz amnes ait deus li glorïus ;
En pareïs les mete en *seintes flurs*.

Digitized by Google

rale s'est développée à l'excès, la métaphore pure est impossible. Les sensations étant successives, le langage est successif. Homère décrit un fait; puis il le compare à un autre fait analogue; les deux images restent toujours distinctes, quoique premièrement superposables. M. Albalat remarque avec naïveté : « Homère ne nous dit pas qu'il tomba *baigné dans son sang*, comme auraient dit vaguement Fénelon, Florian, Raynal ou Saint-Lambert. Il nous dit : Un jet de sang sortit de sa narine. » Homère ne peut pas dire : baigné dans son sang; c'est une métaphore. Deux images, dans cette expression devenue banale, mais qui fut neuve, sont unies en une seule : l'image d'une quantité de sang répandu autour d'un homme ; l'image d'un homme plongé dans l'eau. Homère est exact, par impuissance à mentir. Il ne peut mentir ; les impressions lui arrivent une à une, il les décrit à mesure, sans confusion. Flaubert, qui a une capacité de mensonge, donc une capacité d'art infinie, n'est pas exact en écrivant : « Les éléphants... Les éperons de leur poitrail comme des proues de navire fendaient les cohortes ; elles refluaient à gros bouillons. » Il n'amalgame si bien les deux images (éléphants et cohortes, navires et flots) que parce qu'il les a vues d'un seul regard. Ce qu'il nous donne, ce ne sont plus deux dessins symétriquement superposables, mais la confusion, visuellement absurde et artistiquement admirable, d'une sensation double et trouble. M. Odilon Redon, qui a voulu nous rendre visibles certaines images de Baudelaire et de Flaubert, n'y est parvenu, malgré son génie du mystère, qu'en sacrifiant la logique visuelle à la logique imaginative. On peut illustrer Homère littéralement, faire voir le texte ; toute illustration de

Digitized by Google

Flaubert, en dehors de la méthode Odilon Redon, qui est inimitable, ne sera jamais qu'une trahison stupide. Que l'on essaie de faire voir l'image double des éléphants-proues, des cohortes-flots ! Il faudra une mer agitée qui sera une véritable mer et pourtant faite non de vagues, mais de poitrines et de tête de légionnaires ; et des éléphants qui, tout en restant des éléphants, seront aussi des navires. Avec Homère, qui traite successivement les deux tableaux, nul embarras ; une série alternée de panneaux et de diptyques rendrait l'*Iliade* ligne à ligne. Les images ne peuvent être traduites en peinture, art direct et en somme géométrique, que lorsqu'elles ne sont pas des métaphores.

Quand M. Albalat pose Homère en modèle absolu : « Tu imiteras Homère, » il donne un mauvais conseil, parce qu'il ne faut imiter personne, mais surtout parce que le style homérique, représentatif d'une manière primitive de voir la vie, est en contradiction absolue avec nos tendances « synesthésiques (1) ». Il nous est impossible de dissocier les images doubles ou triples qui naissent simultanément, à l'idée d'un fait, en nos cerveaux troublés par des sensations tumultueuses ; comme il était impossible à Homère d'opérer une association qui maintenant se fait toute seule et malgré nous. Le style de l'*Iliade*, comme celui de la *Chanson de Roland*, est aussi loin de nous que l'architecture de l'Acropole. Nous n'avons plus besoin de soutenir nos maisons par des colonnes, parce que les Romains ont inventé la voûte. Nous n'avons plus besoin d'énoncer d'abord le fait exact que nous

(1) Voir l'étude très intéressante et nouvelle de M. Victor Ségalen : *les Synesthésies et l'Ecole Symboliste*, dans le *Mercure de France* d'avril 1902.

Digitized by Google

voulons noter puis de relater ensuite un autre fait analogue qui l'explique ou le renforce, ou l'atténue ; l'art est acquis, à tout jamais, d'énoncer du même coup les deux faits, entrelacés avec le degré d'habileté dont nous sommes capables. Assez hardis pour risquer cette opération, à laquelle Homère n'a jamais songé, nous sommes assez subtils pour l'analyser instantanément, au vol de la parole ou de la lecture.

Le charme des belles métaphores, c'est qu'on en jouit comme d'un mensonge. Chaque métaphore est un conte; des histoires très compliquées, des métamorphoses, des enlèvements, des amours, des conquêtes nous sont dites en quelques mots et parfois en un seul. Les premières métaphores, mal comprises par la simplicité populaire, créèrent certaines mythologies secondaires ; mais Homère nous prouve que les dieux sont antérieurs à la métaphore. Tout esprit successif est enclin à croire à la réalité des métaphores. A force de comparer les vierges à des colombes, les chrétiens avaient fini par *voir* la métamorphose de la vierge en colombe. L'âme des vierges martyres s'envole sous la forme d'une colombe : « *In figure de colomb volat a ciel*, » dit la Cantilène de sainte Eulalie. A force d'appeler les petits enfants des anges, les femmes du peuple croient fermement que, s'ils meurent, ils deviennent des anges; cette métaphore s'est même vulgarisée sous une forme brutale. Les contes de fées ne sont souvent qu'une métaphore expliquée et mise en tableaux. La crédulité n'est pas morte; elle fut même rarement plus vigoureuse ; mais une certaine naïveté est morte. Peut-être que quand l'archevêque Turpin disait à ses compagnons : « Qu'il ait toutes vos âmes, Dieu le glorieux, — Au paradis

Digitized by Google

qu'il les mette en saintes fleurs, » peut-être voyaient-ils leurs âmes épanouies, tels des lys sur l'autel; aujourd'hui de pareilles métaphores sont trop usuelles pour tromper l'esprit le plus successif. Leur absence donne au style une sécheresse rebutante, évitée par la science elle-même. « On les voit alors (certains théoriciens), dit Claude Bernard, *tordant* et mutilant les faits. » Kant lui-même était métaphorique : « s'asseoir sur la pierre du doute. » La métaphore nous est indispensable; ceux qui, par la constitution de leur cerveau, sont inaptes à en créer de nouvelles, usent de celles qui ont cours. Tout cliché fut une métaphore neuve et reste une métaphore banale. Le cliché est une monnaie jetée dans la circulation; la métaphore est le premier exemplaire de cette monnaie : il retournera à la fonte, entrera en quelque collection de raretés, ou bien il sera tiré à des millions et deviendra si vulgaire que nul ne songera jamais à considérer sa face. Il nous est aussi impossible de revenir au style d'Homère que de reprendre l'arc et le bouclier. Encore Homère n'est-il qu'un primitif de la dernière heure. Si les comparaisons qui fleurissent l'*Iliade* sont réellement homériques, si on ne doit pas y reconnaître une touche postérieure, des « agréments » posés sur le poème comme une suite de petites fresques sur la nudité magistrale d'un mur de granit, Homère n'est pas le modèle qui aurait dû enchanter M. Albalat. Le réalisme, qu'il vante, est obscurci à chaque instant dans l'*Iliade* par des comparaisons qui en affaiblissent la netteté. Homère décrit une blessure en termes qui diffèrent peu de ceux qu'emploierait un chirurgien; mais aussitôt le poète intervient, et une image qu'il superpose sur son premier dessin

Digitized by Google

nous cache la vérité. Je demande si c'est le même qui est le technicien et le poète?

Avec la *Chanson de Roland*, l'impression est beaucoup plus brutalement réaliste. Nulle comparaison ne s'interpose jamais entre notre œil et le fait nu. Quel dommage que M. Albalat tienne en mépris (ou ignore) l'admirable littérature du onzième siècle! Que de belles leçons de simplicité et de force il en eût tirées! Car c'est merveilleux de trouver une profonde poésie en ces rudes œuvres, *Saint Léger, Alexis, Roland*, modelées avec de la réalité pure! Que c'est supérieur à Homère (à l'Homère de M. de Lisle)! Le récit se déroule lentement, mais sans arrêt, avec une certitude scientifique; l'unité d'impression est absolue. La *Chanson de Roland* n'est pas un poème, c'est de la vie fixée, arrêtée, non dans l'espace, mais dans le temps; ce n'est pas de l'art, c'est de la réalité toute crue, avec les lumières, les monuments, les reliefs et les ombres. S'il était permis de prendre des modèles, hors de la vie elle-même, on pourrait les prendre là. Le danger de l'imitation cesse, quand il n'y a rien à imiter. *Roland* ne nous offre ni métaphores, ni comparaison (1), ni maniérisme syntaxique; l'inconnu qui le composa possède assurément un des cerveaux les plus sains qui aient jamais fleuri au sommet d'une plante humaine. On peut le fréquenter sans danger. Voyez la mort de Turpin: l'archevesque tout blessé, voyant Roland pâmer, prend son olifant pour aller puiser de l'eau; « à Roncevaux, à une eau courante, — il veut aller, en donnera à Roland. — Tant s'efforça qu'il se mit sur ses pieds (*en estant*); — à petits pas il marche tout chan-

(1) Il y en a une : Si com li cer s'en vait devant les chiens, —. Devant Rolant si s'en fuient paien.

Digitized by Google

celant, — si faible qu'il ne peut aller en avant; — il n'en a force, trop a perdu de sang. — Ainsi qu'il eut fait un seul arpent du camp, — le cœur lui faut et il tombe en avant...». Et quel tableau que celui de ces deux hommes blessés à mort qui se dévouent l'un à l'autre jusqu'au dernier souffle, échangent de leurs mains tremblantes d'inutiles secours, et cela sans que l'auteur gâte par un mot maladroit la beauté de sa vision, sans qu'il paraisse, sans qu'il fasse semblant d'exister. Roland revient de pamoison, comprend que l'archevêque est mort et le poète ne dit que ceci: «Il a grand douleur.» Le réalisme de *Roland* est violent et charmant (« énorme et délicat ») : «Le comte Roland voit l'archevêque à terre, — dehors son corps voit sortir les boyaux, — dessus le front lui jaillit la cervelle, — sur sa poitrine, entre les deux aisselles, — il a croisé ses blanches mains, les belles.» De pareils tableaux, comparables en précision réaliste aux plus nettes peintures homériques, les vieux poèmes français en sont pleins. Qu'on lise ceci dans le *Roman de Rou* : « Moult épais volent les sagettes — qu'Anglais appellen vibettes (mouches). — Ainsi advint, qu'une sagette — frappa Héront dessus l'œil droit — et l'un des yeux lui enleva. — Et Héront l'a de colère arrachée, — jetée là après l'avoir brisée. — Puis baissant la tête où il a grand mal — il l'appuya sur son écu. » Il n'y a rien de plus beau dans Homère; mais ici la superstition classique ne permet pas que l'on admire. Je ne suis pas superstitieux.

Si M. Albalat avait lu la *Chanson de Roland*, il en aurait tiré plus d'un parti, et sa thèse, que les grands écrivains s'imitent les uns les autres, aurait pu se trouver renforcée de quelques bons arguments. C'est en effet dans la traduction de Génin

Digitized by Google

que Victor Hugo trouva le germe de ces périodes énumératives dont il a tant abusé dans ses dernières œuvres. Roland cherche ses compagnons morts: « Par le camp va tout seul, — regarde aux vals, regarde aussi aux monts; — là il trouva Ivori et Ivon, — trouva Gerin, Gerar son compagnon, — là il trouva Engeler le Gascon, — trouva aussi Bérenger et Oton; — là il trouva Anseïs et Lamson, — trouva le vieux Gérard de Roussillon. » Mais M. Albalat ne connaît qu'Homère. D'après lui, tous les bons écrivains ont imité Homère. Quel Homère? Car ils sont fort rares, par bonheur peut-être, les écrivains français qui aient su le grec. Dans la joie de son invention, M. Albalat oublie de préciser ce point délicat.

Pour Chateaubriand, le doute n'est guère possible; s'il a pratiqué Homère, ce fut l'Homère de Bitaubé. On ne voit pas qu'il en ait tiré grand'chose de bon. Les différents Homères qui furent en vogue depuis celui de Salel (1574) n'enseignèrent à certains écrivains trop dociles, ou un moment troublés, que l'art affreux, hors des poèmes homériques, de doubler d'une comparaison la notation de chacun des gestes et des attitudes qu'ils décrivent. C'est ainsi qu'Homère, à moins que cela ne soit Macpherson, gâta les premiers poèmes de Chateaubriand. M. Albalat a la bonté de nous citer quelques passages des *Martyrs* où ce procédé ridicule s'affirme naïvement d'une comparaison gauchement greffée sur l'image principale : « La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée dans la cime d'un pin . » Mais Homère n'est jamais incohérent; ici Chateaubriand divague : l'image de renfort est absurde; qui songea jamais à enfoncer une cognée

dans la cime d'un pin; pourquoi faire? Et, d'ailleurs, il faudrait d'abord atteindre cette cime, et le parallélisme est faux. Voilà où mène l'imitation. Le vrai Chateaubriand, celui qui ne songe plus à vulgariser les poèmes homériques ou les poèmes gaéliques, ne tombe jamais dans de telles erreurs; dès qu'il se traduit lui-même, dès qu'il raconte sa propre vision, il est exact, il est sage, il est admirable, il vivifie logiquement les idées les plus extraordinaires et les rend belles en les rendant vivantes. Il emploie la métaphore et non plus la comparaison. Ni le vrai Chateaubriand ne doit rien à Homère, ni le vrai Flaubert, celui qui a raconté en poèmes synthétiques la vie quotidienne, banale ou excentrique, des hommes et des femmes de son temps. Flaubert et Homère : c'est autrement que ces deux noms se joignent, car Flaubert est notre Homère autant que notre Cervantès, tant son œuvre contient pour nous de réalité et de poésie, de philosophie et de physique des mœurs.

Les imitateurs définitifs d'Homère (Bitaubé encore), ceux qui n'allaient pas plus loin et restaient rivés à leur maître par la chaîne tenace des comparaisons superposées, ce sont les Marchangy et les Baour Lormian. Je n'ai pas le premier sous la main n'ayant jamais voulu m'accabler sous les quatorze tomes de la *Gaule poétique* et de *Tristan le voyageur*, mais voici les *Veillées poétiques et morales :* « Comme sur la prairie, au matin arrosée — Etincelle et s'épand une fraîche rosée,... — Ainsi ma jeune sœur a brillé sous mes yeux. » — « Tel qu'un daim qu'a percé la flèche du chasseur — Traverse des forêts la sauvage épaisseur : — Il se roule, il bondit... — Et partout, à travers mille arbustes sanglants, — Il emporte le trait qui tremble dans

ses flancs. — Tel de ce faible cœur, siège de mon supplice, — Je voudrais arracher l'image de Narcisse. » La comparaison homérique ou ossianesque (elles sont de même ordre), guirlande de fausses fleurs, est la ressource ornementale des poètes qui, privés du don de la métaphore, veulent égayer leurs funestes romances. Chateaubriand, à mesure qu'il devenait lui-même, à mesure qu'il se cristallisait en un merveilleux prisme, abandonna peu à peu ce procédé naïf; ses dernières œuvres, les belles, n'en contiennent plus aucune trace; elles abondent en riches et neuves métaphores. M. Albalat, pour nous démontrer que Chateaubriand imite Homère, prend soin de citer de l'un et de l'autre les pages les plus nettement contradictoires. Que l'on compare à Homère ceci, description du club des Cordeliers : « Les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent, avaient été arrachés; la basilique *écorchée* ne présentait plus aux yeux que ses *ossements* et ses *arêtes*... » Les mots que je souligne ne sont pas seulement des métaphores; elles sont poussées au degré où un nouveau nom serait nécessaire. Non seulement l'image complémentaire est intimement intriquée dans l'image fondamentale, mais les deux images, réagissant l'une sur l'autre, se sont fondues en une troisième absolument inattendue; cette fusion, art suprême, est obtenue en passant sous silence l'objet même qui sert de point de comparaison; mais cet objet qui n'est pas nommé, il était inutile de le nommer. Il ne vient à l'esprit que si, comme j'ai été obligé de le faire, on réfléchit un bon moment sur les mystères de ce mécanisme. Le procédé homérique, qui n'est un procédé que depuis Homère, eût été moins discret : « Telle une *baleine*... » C'est

Digitized by Google

bien à une *baleine* que songeait Chateaubriand; après avoir hésité entre *ossements* et *arêtes*, il écrit les deux : *arêtes* rejoint l'image à la réalité, les formes animales aux formes architecturales.

Il y a loin de cette complexité à la simplicité homérique : il y a trente siècles et huit ou dix civilisations. Le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* est un fleuve de chatoiements métaphoriques. Chez lui les parfums, les sons, les couleurs, les saveurs et les attouchements se confondent en de perpétuelles synesthésies : la pluie, en voyage, un *grignotement* sur la capote de la voiture; l'orage, les éclairs *s'entortillent* aux rochers; la nuit, l'azur du lac *veillait* derrière les feuillages; les sons du cor sont *veloutés;* ceux de l'harmonica sont *liquides*. Mais de temps à autre l'image est une simple transcription, trait pour trait, des fait observés. Que de fois n'ai-je pas vu comme lui, de la maison voisine de la sienne, rue du Bac, les *mêmes* hirondelles « s'enfoncer en criant dans les trous des murailles » ! En citant cette phrase si simple, M. Albalat m'a démontré que la moindre des images de Chateaubriand est un produit de ses sensations. Il a vu cela et il ne le dit que parce qu'il l'a vu. L'art de décrire, c'est l'art de voir, c'est l'art de sentir par tous les organes, par toutes les papilles nerveuses, et rien de plus.

Tout à coup, oubliant Homère, M. Albalat s'écrie : « Chateaubriand s'est formé par l'assimilation de Bernardin de Saint-Pierre, en étendant, en repétrissant, en poussant la description de *Paul et Virginie*, des *Harmonies*, des *Etudes* et des *Voyages*. Sa filiation est reconnue par tous les critiques. » Tous les critiques, cela veut dire un critique copié par tous les autres. Il ne faut s'en laisser imposer

Digitized by Google

ni par l'unanimité, ni par la singularité. Un écrivain, et même un grand écrivain, dépend toujours, pour commencer, de ses lectures et de ses admirations et même des lectures et des admirations contemporaines. Ce qui est intéressant, ce n'est pas le départ, c'est l'arrivée. Le point de départ est commun à tous ; les arrivées sont particulières. Deux cents hommes de lettres, prosateurs ou poètes, avaient déjà été influencés par *Paul et Virginie*, quand Chateaubriand produisit *Atala*. C'est pour ce qu'il apportait de différent et non pour ce qu'il contenait de semblable que le nouveau roman fut placé à côté de l'ancien. « Ne croirait-on pas, dit M. Albalat, après avoir cité une page de Bernardin de Saint-Pierre, lire du Chateaubriand? » Nullement. Le puéril auteur de *Paul et Virginie* est exact, minutieux et, comme Homère, successif. Il énumère les souvenirs que lui ont laissés ses sensations avec ordre et mesure, sans être jamais troublé par aucune synesthésie; chaque figure de son dessin, chaque plante, chaque bête est entourée d'un trait noir qui la sépare du reste; les sens n'empiètent pas les uns sur les autres; tout est correct et propre. Enfin, épreuve capitale, dans Bernardin de Saint-Pierre il n'y a pas de métaphores; la représentation est naïve. C'est un paysagiste honnête, consciencieux, un guide excellent et qui vous fera voir, au meilleur moment et du meilleur endroit, le soleil couchant qui éclaire en dessous le feuillage des arbres « de ses rayons safranés », les fait briller « des feux de la topaze et de l'émeraude ». C'est un guide, et non pas un poète. Ne lui parlez ni de la « cime indéterminée des forêts », ni « de la molle intumescence des vagues »; il ne comprendrait pas; sa langue, très pauvre, ne brille

Digitized by Google

que par reflet; elle semble riche, quand il raconte les tropiques, comme à la lueur d'un incendie, la populace semble vêtue d'or et de pourpre. Regardé à la loupe, le style de ce bonhomme enfantin est d'une vulgarité triste. C'était d'ailleurs un sot, comme il prit soin de le démontrer longuement, par la suite, avec ses ports creusés par Dieu en vue des bateaux futurs, ses melons côtelés par la Providence pour le bonheur des familles, et toutes les finalités qu'imagine son optimisme pieux et grossier dans les *Etudes* et dans les *Harmonies*. Or, un sot, quelle que soit son habileté à singer le talent, n'a jamais de style; il fait semblant d'en avoir.

Ce qu'on vient de dire de Chateaubriand se pourrait presque littéralement répéter de Flaubert. Comme tous les écrivains de son temps, et d'avant, et même d'après, Flaubert a subi l'influence initiale de Chateaubriand; cela n'est ni miraculeux ni très important. Sorti de toute autre école, Flaubert fût pareillement devenu ce qu'il était, lui-même. La vie est un dépouillement. Le but de l'activité propre d'un homme est de nettoyer sa personnalité, de la laver de toutes les souillures qu'y déposa l'éducation, de la dégager de toutes les empreintes qu'y laissèrent nos admirations adolescentes. Une heure vient où la médaille décapée est nette et brillante de son seul métal. Mais selon une autre image, je songe au dépouillement du vin qui, délivré de ses parties troubles, de ses vaines fumées, de ses fausses couleurs, se retrouve, quelque jour, gai de toute sa grâce, fier de toute sa force, limpide et souriant ainsi qu'une rose nouvelle. Comme Flaubert est l'un des écrivains les plus profondément personnels qui furent jamais, l'un de ceux qui se laissent le plus clairement lire à

Digitized by Google

travers la dentelle du style, il est facile de suivre dans l'œuvre le dépouillement progressif de l'homme. Pour cela, il faut lire successivement *Madame Bovary*, *l'Education sentimentale*, *Bouvard et Pécuchet;* ce n'est que dans ce dernier livre que l'œuvre est achevée, que le génie de l'homme paraît dans toute sa beauté transparente. Les quelques phrases où il imite Chateaubriand, pour l'avoir trop lu et l'avoir trop longtemps charrié dans ses veines, que c'est peu de chose en une telle épopée ! Les livres de Flaubert les plus admirés aujourd'hui, *la Tentation* et *Salammbô* (dotation qui suffirait encore à combler deux grands écrivains) sont les moins purs et les moins beaux. Il n'y a de livres que ceux où un écrivain s'est raconté lui-même en racontant les mœurs de ses contemporains, leurs rêves, leurs vanités, leurs amours et leurs folies. Qu'est-ce que les descriptions de *Salammbô* et leurs longues phrases cadencées vis-à-vis des brèves notations et des résumés de *Bouvard et Pécuchet*, ce livre qui n'est comparable qu'à *Don Quichotte*, qui nous amuse comme le roman de Cervantès amusa le dix-septième siècle et qui, la période familière achevée, demeurera la pièce d'archives où la postérité lira clairement les espoirs et les déboires d'un siècle? Et l'âme d'un homme aussi. Ce livre est tellement personnel, tellement tissé comme avec des fibres nerveuses, qu'on n'a jamais pu y ajouter une page qui ne fît l'effet d'une pièce de drap à une robe de tulle. Le miracle, c'est que cette œuvre de chair semble toute spirituelle. On dirait d'abord d'un catalogue de petites expériences que le premier homme soigneux va compléter facilement; on n'y peut toucher : c'est une bête vivante qui remue et crie dès qu'on y enfonce l'ai-

Digitized by Google

guille pour faire la couture. Tout Flaubert semble impersonnel. C'est passé en adage. Comme si un grand écrivain, comme si un homme d'une sensibilité forte, excessive, dominatrice, extravagante, pouvait être — quoi? le contraire du seul mot qui le puisse définir! Une œuvre d'art impersonnelle, une œuvre de science impersonnelle! Si jamais je me suis rendu coupable d'un tel abus de mots, qu'on me le pardonne. C'était par ignorance. Mais je sais maintenant qu'il n'y a d'impersonnelles que les œuvres médiocres, et qu'il y a plus de personnalité dans les *Leçons de Physiologie expérimentale* de Claude Bernard, que dans les *Confessions d'un Enfant du siècle*. Il n'y a pas telle ou telle sorte d'art; il n'y a pas d'un côté la science et de l'autre la littérature; il y a des cerveaux qui fonctionnent bien et des cerveaux qui fonctionnent mal.

Flaubert incorporait toute sa sensibilité à ses œuvres; et par sensibilité j'entends, ici comme partout, le pouvoir général de sentir tel qu'il est inégalement développé en chaque être humain. La sensibilité comprend la raison elle-même, qui n'est que de la sensibilité cristallisée. Hors de ses livres où il se transvasait goutte à goutte, jusqu'à la lie, Flaubert est fort peu intéressant; il n'est plus que lie: son intelligence se trouble, s'exaspère en une fantaisie incohérente. Lui, dont l'ironie écrite n'est dupe d'aucune parade sociale, d'aucun masque, d'aucun rêve, il se laisse prendre aux faux talents (Sand) et aux fausses amours (Colet); il se roule dans la sentimentalité poétique ou bien hurle contre les bourgeois des injures stupides. Loin que son œuvre soit impersonnelle, les rôles sont ici renversés: c'est l'homme qui est vague et tissé d'inco-

Digitized by Google

hérences; c'est l'œuvre qui vit, respire, souffre et sourit noblement. On songe à la Ligeia d'Edgar Poe, à la Vera de Villiers.

(*A suivre.*)

REMY DE GOURMONT.

Digitized by Google

LES DEUX AMES
DE RODOLPHE HAFNER

—

Au fait, Rodolphe Hafner eut-il deux âmes? Moi, je l'ai supposé, mais je sais que c'est une supposition bien baroque. Toutes sortes de choses respectables, la religion, la philosophie, semblent établir au contraire qu'il n'en put jamais avoir qu'une; — ou pas du tout, selon la doctrine; — une âme, ou pas d'âme. Mais deux, c'est ridicule et fou.

Tout de même, moi, je crois que Rodolphe Hafner eut deux âmes qui habitèrent son corps l'une après l'autre. Pour dire le vrai, la première n'était peut-être bien pas à lui. Ç'aurait été dans ce cas une façon d'âme errante, substituée momentanément, par une force des puissances occultes, à son âme propre, la seconde. Si les choses se sont ainsi passées, cette âme errante erre sans doute aujourd'hui par le monde, en quête d'un nouveau corps qui l'hébergera. J'aimerais alors la rencontrer, même au risque d'y perdre mon âme à moi, — par une substitution nouvelle, — car je l'ai singulièrement aimée l'âme première de Rodolphe Hafner.

C'est avec cette âme-là que je l'ai connu. Au fait, où l'ai-je rencontré d'abord? Je ne sais plus très bien. Nous avions si longtemps couru le monde ensemble. En outre, ma mémoire est devenue

Digitized by Google

vraiment mauvaise, depuis que je fume l'opium indien au lieu du chinois. — N'importe, je me souviendrai tout à l'heure ; ce dont je suis certain, c'est que c'était dans un pays créole. Vous autres, vous ne savez pas ce que c'est que les créoles. Des êtres de mollesse et de langueur, qui vivent dans des hamacs balancés sous des palmiers? Non, ce n'est pas cela. Je ne vous expliquerai pas ce que c'est, cela m'ennuierait. Ah, voici que je me souviens, j'ai vu Rodolphe Hafner pour la première fois à New-Orléans, une ville très vibrante. J'étais là depuis huit jours, venu par désœuvrement. Un soir, dans le salon des Routh, de braves gens de Saint-Charles Ave, la fille de la maison qui était ma camarade m'offrit pour le lendemain une partie de plaisir assez rare : elle avait des cartes pour un REGULATION RING (ces gens parlent anglais comme des vaches espagnoles). Il s'agissait du combat singulier de deux jeunes femmes, deux femmes du meilleur monde d'ailleurs, décidées à vider un petit différend à coups de poings, devant un cercle d'amis et d'amies. Ces créoles mâtinées de Yankees sont étonnantes. Elles ne peuvent rien faire à huis-clos, pas même se crêper le chignon. Car ma camarade me donna des détails. Il ne s'agissait pas d'un simple défi sportif, un peu extravagant. Non, une vraie bataille, pour de bon. Haine, jalousie, trahison, je ne sais au juste ; et cartel en règle. Donc lutte sans pitié, fort émouvante et probablement féroce. Naturellement j'y allai.

De fait, ce fut féroce et émouvant à souhait. Les deux combattantes se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, — même taille, mêmes cheveux d'ébène, même teint éclatant et chaud, mêmes corps vigoureux et souples, mêmes profils sensuels, bêtes et

gracieux. C'est le type unique de la Louisiane créole, très séduisant d'ailleurs. Elles s'attaquèrent furieusement, à l'anglaise, les mains durcies de gros gants de boxe, la tête et la gorge nues. Elles portaient des défroques d'opéra-comique identiques, l'uniforme pour peignée : des maillots de soie noire, des trousses de satin bouffantes et de petits corsages clairs garnis d'un rien de dentelle. En un quart d'heure, tout fut en loques. Elles tapaient comme des sourdes, enragées à se défigurer. Deux Françaises en auraient fini en un clin d'œil, au besoin par une crise de nerfs. Elles s'abîmèrent patiemment soixante-cinq minutes d'horloge — six reprises sans résultat ; la septième à outrance. Inutile de dire que, dès la seconde, le spectacle fut plus répugnant qu'un combat de coqs. Les deux faces tuméfiées, sanglantes, lamentables, les seins meurtris, les épaules zébrées de bleus et de noirs, elles continuaient à se marteler de toutes leurs forces, sans cris, sans larmes, comme des brutes qu'elles étaient. Et comme je me détournais écœuré, je vis, un peu à l'écart, attentif, certes, mais sans cette lueur de férocité qui brillait dans tous les yeux créoles ou yankees, un homme mince et fin, imberbe, dont le front bombait blanc comme ivoire sous de superbes cheveux sombres, et dont les yeux splendides, bleu saphir, avaient le reflet métallique de deux lacs d'acier.

J'étais en ce temps-là très impulsif, sans nulle défense contre mes premières sympathies. Rodolphe Hafner me conquit à l'instant même, tellement que je vins droit à lui, et que je pris sa main :

— Pourquoi, dis-je, vous, regardez-vous cette chose dégoûtante ?

Il me considéra quelques instants, sans aucune

Digitized by Google

surprise. Puis reportant ses regards sur le ring :

— C'est un plaisir civilisé, dit-il, de saisir l'instinct primitif mis à nu.

Et il pressa ma main.

L'instant d'avant, ma camarade, la petite Routh, qui dévorait des yeux les duellistes, avait entrelacé ses doigts aux miens, nerveusement. C'était au moment d'un corps à corps tragique, et sous l'étreinte des doigts de l'enfant j'avais senti toute une sensualité sadique exaspérée par le brutal spectacle. Hafner m'avait serré la main plus fortement encore. Mais dans son étreinte à lui il n'y avait ni sensualité, ni émotion. Il était rigoureusement calme et maître de ses nerfs. Nos mains s'étaient pressées par sympathie seulement, sympathie mutuelle et soudaine. Ce fut d'ailleurs entre nous, dès cette minute, une amitié extraordinairement intime, qui dura très longtemps, jusqu'à notre séparation.

— Quelle bizarrerie, me dit-il encore, au bout d'un instant, cette fois sans cesser de regarder la bataille. Tout ceci n'est, en somme, qu'un corollaire des lois de Newton.

Il est certain que si tout autre m'avait dit cette phrase elliptique, j'aurais souri sans comprendre. Mais dès qu'Hafner l'eut prononcée, elle s'éclaira instantanément dans mon cerveau, comme s'il m'eût communiqué par un sortilège occulte sa déduction mentale de l'originel — à la conclusion. Je sus avec certitude qu'une jalousie avait poussé l'une contre l'autre les deux défigurées de l'arène, et que, la jalousie n'étant qu'un corollaire de l'amour, on pouvait sans paradoxe rattacher à l'attraction des sexes, forme inétudiée de l'attraction universelle, tout ce qui se passait devant nous. Le syllogisme

Digitized by Google

me parut évident, — incontestable. Et je répondis très sincèrement :

— Pourquoi, bizarre ? C'est naturel.

Nos mains ne s'étaient pas quittées. De nouveau, je sentis son étreinte, familière, cette fois. Et le dégoût qui soulevait mon cœur se dissipa étrangement à ce contact. Une partie de son calme me pénétra. Un mystérieux échange d'effluves cérébraux se fit entre nous. J'en vins à regarder comme lui, sans passion et curieusement. Il y avait trêve. Les deux rivales, haletantes, soufflaient, épongées et essuyées comme des bêtes de sport. Il me sembla que leurs yeux regardaient vers nous. Ce ne fut qu'une impression. Tout de suite, on les remit face à face. C'était la reprise à outrance. Dieu sait qu'une reprise à outrance est particulièrement hideuse. Ce n'est plus un combat, mais une exécution. D'ores et déjà, le vaincu est désigné, il ne s'agit que de l'abattre, et de le bien gorger de souffrance. Malgré quoi je regardai sans effort, comme Hafner. Je vis l'une des rivales, abrutie et aveuglée, trébucher deux fois sous les coups exaspérés qui lui pleuvaient au visage. Je vis ses poings renoncer à la lutte ; ses coudes tenter devant son front la suprême défense de l'instinct, le geste touchant de la petite fille qui tâche d'esquiver une tape trop méchante. Et finalement son corps défaillant plier et choir sous le coup de grâce qui lui arracha un gémissement de bête déchirée. C'était la fin, on emmena la victorieuse à peine moins meurtrie. Et je dus reprendre le bras de Miss Routh qui frémissait.

Mais Hafner ne me quitta pas. Il voulut être présenté à la fillette.

Et je m'aperçus alors seulement que je ne

Digitized by Google

savais rien de lui, pas même son nom. Il en rit et se présenta : Rodolphe Hafner, étranger. — Il n'en dit pas plus : mais j'ai toujours trouvé bouffonne la coutume des hommes qui, minutieusement, vous informent du métier dont ils sont esclaves, et du lit dans lequel, jadis, leur père renversa leur mère sur le dos. Comme s'il y avait là de quoi se glorifier.

Nous mangeâmes des écrevisses ensemble chez Mers, vous savez, la brasserie du quartier anglais. Et je l'entendis causer pour la première fois. Sa causerie était d'un charme inexprimable. Non pas le feu d'artifice des spirituels, ni la phrase nourrie et substantielle des profonds. Non, mais une grâce, une légèreté, une poésie de rêve, avec, çà et là, au hasard de l'idée, un paradoxe déconcertant, une vérité sublime et neuve, une crudité inattendue et acceptée, et, à chaque coin de pensée, de l'inconnu, de l'indéchiffrable, de l'au-delà. La causerie d'un fantôme qui serait poète, philosophe et homme. D'ailleurs je n'arriverais pas à vous en donner la sensation juste, et tout ce que j'écris n'y ressemble pas plus qu'une grimace de guenon au sourire de la Joconde.

Presque immédiatement, il nous laissa — je dis presque immédiatement, parce que cela me parut tel ; en réalité, nous étions demeurés ensemble jusqu'au soir.

— Il nous laissa pour aller, dit-il, fumer une demi-heure avant de mettre un habit. Il dînait en ville.

— Chez qui ? demandai-je sans discrétion, et sans même penser que cela ne me regardait pas.

— Chez M^me B..., dit-il sans hésiter, celle qui se battait tout à l'heure.

Digitized by Google

Et il s'en alla après m'avoir donné rendez-vous pour le soir. Dès qu'il fut parti, je constatai que Miss Routh en était amoureuse folle. Elle le voyait pour la première fois, et était vertueuse. Elle fut cependant sa maîtresse trois jours plus tard, presque de force : il ne voulait pas d'elle.

★

La puissance séductrice de cet homme était tellement prodigieuse! Dès le soir, je sus que les deux femmes du *regulation ring* s'étaient battues pour lui. Il me le confia sans mystère ni fatuité. Non qu'il fût indiscret, mais, déjà, nous n'étions plus qu'un en deux corps. Ce premier soir, il me reçut chez lui, dans sa fumerie d'opium, un sanctuaire qu'il n'ouvrait jamais à personne. Contre le goût de tous les fumeurs que j'ai connus, il n'aimait fumer que seul. Désormais, nous fumâmes à deux, mais il n'y eut en vérité rien de changé : nos deux pensées s'étaient si bien étalonnées l'une à l'autre que nous n'avions pas besoin de parler pour converser. Et le silence de la fumerie ne fut pas troublé, malgré l'échange incessant de nos propos.

Et nous sûmes tout l'un de l'autre. Je dis tout, j'entends parler du tout intellectuel et sentimental. Car sa vie extérieure, ses relations, ses antécédents, sa fortune, son pays, je ne m'en suis jamais soucié. Son physique même ne m'a jamais été très familier. Aujourd'hui, quand je cherche à me rappeler sa silhouette, j'ai conscience que celle que je revois, c'est la silhouette du dernier Hafner, de l'autre ; non de celui qui fut antérieurement mon ami absolument intime. Or, ce second Hafner — en qui logea la seconde âme, je l'ai vu deux fois en tout, ainsi que je vous l'expliquerai tout à l'heure.

Digitized by Google

Mais le premier, c'est sur mes moelles, pas sur mes yeux, qu'il s'est imprimé ineffaçablement. Trois ans presque entiers, nous ne nous quittâmes pas d'une semelle. Par quelle suite de hasards inquiétants à force de concordance, je ne pourrais plus l'énumérer. Sa carrière — au fait, je ne vous ai pas dit qu'il était quelque chose dans les ambassades ; c'est d'ailleurs par hasard si je l'ai su moi-même — le promenait fantasquement dans les cinq parties du monde. Moi, je n'ai ni profession, ni patrie. Si bien qu'il n'est, ma foi, pas un continent, pas une mer qui ne nous ait vus tous deux et que je n'associe maintenant à son souvenir. Si vraiment son âme, sa première âme, hante les lieux qu'il a fréquentés jadis, c'est dans le monde entier qu'il me faudra la chercher.

Partout, la fumerie d'opium nous suivait, la fumerie du premier soir. Vous pensez bien que j'ai vu pas mal de fumeries. Mais je n'en ai jamais vu de pareille. Les fumeries habituelles sont des chambres quasi nues, tapissées de nattes plus ou moins chinoises, ornementées de lanternes, de paravents et de parasols, et grandes assez tout au moins pour qu'on y puisse tenir quatre ou cinq. La nôtre ressemblait à un cercueil, et nos deux corps couchés côte à côte en donnaient la mesure. C'était en osier avec des arceaux, et des étoffes tendues sur l'osier. Cela s'emportait démonté et plié dans une caisse petite. Point de nattes, un tapis d'Aubusson. Point de chinoiseries, rien que la soie brochée qui s'arrondissait en voûte basse et retombait en murailles autour des fumeurs.

Hafner professait que l'opium n'est pas chinois, mais universel. — Cette soie brochée s'imprégnait vite de la fumée noire. Les volutes, prison-

Digitized by Google

nières en l'étroit espace, la saturaient d'odeur et d'ivresse, si bien qu'après quelques pipes nous n'avions plus besoin de fumer, l'opium rémanent se mêlait à notre souffle pour pénétrer dans nos poitrines, et le rêve divin nous visitait sans plus d'effort.

Par exemple, ce n'était pas pour nous deux le même rêve.

L'opium agissait singulièrement sur Hafner. Aucune des sensations habituelles ne correspondait à la sienne. Et pourtant ces sensations habituelles sont multiformes — j'en appelle à tous les fumeurs, — et c'est une étrange audace que de parler d'inédit à propos d'opium. Mais, en vérité, Rodolphe Hafner, même en cela, ne ressemblait pas aux autres hommes.

La drogue ne lui octroyait pas l'ivresse, l'ivresse normale qui vous cloue délicieusement, mais irrésistiblement à terre, quoique plus léger, plus souple, plus subtil qu'un pur esprit. Si Rodolphe Hafner demeurait souvent des heures pleines sous la fumerie-cercueil, c'était pour suivre dans les caprices ondulants de la fumée noire le vol actif de ses pensées. Et dès qu'il lui plaisait il pouvait, sans souffrance, et sans nausée, se lever, se vêtir et vaquer immédiatement à ses affaires.

Par conséquence logique, l'opium lui refusait l'extériorisation, ce don merveilleux du fumeur d'échapper pour un temps à la vie, à l'époque et à soi-même; de n'être plus un individu, mais une parcelle indéfinie de matière pensante étrangère à tous les corps, et contemporaine, à sa fantaisie, de Cléopâtre ou du xxx[e] siècle. Hafner était toujours Hafner. Pas même un Hafner plus délié ou mieux penseur. Tel dans la fumerie, tel partout. L'opium

Digitized by Google

demeurait en lui à l'état latent. Moins énergique, moins foudroyant, plus durable. J'ai vu Hafner se priver d'opium douze heures entières, — douze heures! Moi, je n'aurais pu, même en ce temps-là. Je m'en souviens, c'était au bal. Nous n'avions pas fumé depuis le dîner. Il dansa jusqu'à l'aube, infatigable, étincelant. Puis il voulut jouer. Je le quittai pour retourner aux pipes. Quand je revins, il faisait grand jour. Il jouait encore. L'opium l'avait averti des coups, il gagnait une forte somme, et continuait de causer et de sourire comme s'il fût à peine minuit. Mais alors ceci s'est gravé profondément dans ma mémoire, et l'opium indien ne l'effacera pas; — alors, je vis une chose inquiétante, même pour moi, fumeur. Hafner, tout d'un coup, laissa tomber ses cartes et ne parla plus; une angoisse tragique se peignait sur son visage, et je vis, je vis avec certitude son âme qui vacillait dans ses yeux, prête à fuir. On crut qu'il se trouvait mal; mais moi je compris : l'huile manquait à la lampe, et la flamme baissait. Il n'était que temps. Je le pris par le bras et je l'emmenai fumer vite. Toute lueur était éteinte déjà dans ses yeux mornes. J'ai pensé depuis que son corps était comme un accumulateur à débit constant, un accumulateur d'opium. Dans ces sortes de machines, on amasse de l'énergie. Et tant que de cette énergie il reste une parcelle, la machine semble pleine et marche à vitesse uniforme. Mais le dernier atôme dévoré, tout s'arrête brutalement. Hafner s'était arrêté ce matin-là.

Oui, c'est bien cela, un accumulateur d'opium. Ce que la bonne drogue distribue de divinité à ses fidèles, d'aucuns le prodiguent en peu d'instants, et sont alors purement dieux. Hafner le

Digitized by Google

ménageait plusieurs heures, et c'étaient seulement des heures d'une sublimité humaine — mais d'une sublimité égale et soutenue qui était sa vie quotidienne.

Agissant comme d'autres rêvent, sous le fouet stimulant de l'opium, il était un énergique en même temps qu'un penseur. Ce cumul n'appartient ordinairement qu'aux âmes d'Extrême-Orient, plus vieilles et mieux civilisées que nos âmes aryennes. Mais l'âme de Rodolphe Hafner, — sa première âme, celle qu'il nourrissait d'opium,— n'était point une âme aryenne. Les occultistes admettent que l'humanité parcourt un cycle d'évolutions successives. A chaque évolution, des hommes nouveaux remplacent leurs prédécesseurs, et la civilisation fait un pas. Nous sommes parvenus, d'après leurs calculs, à la quatrième époque; mais parfois la nature se trompe, et mêle à notre foule un individu de l'évolution prochaine; et cela fait les génies, les mages, et les prophètes, ceux qui semblent n'être d'aucun temps et d'aucune race. L'âme de Rodolphe Hafner voisinait avec ces âmes plus grandes.

Il était un énergique. Son être, prodigieusement affiné et délicat, capable de toutes les nuances et de toutes les pénombres, se révélait fréquemment audacieux et prompt contre les difficultés matérielles de la vie. Amant presque professionnel, possesseur simultané de femmes toujours nombreuses, Hafner évoluait au milieu des intrigues avec la désinvolture hardie d'un mousquetaire de Dumas. Aujourd'hui, ces aventures ne m'importent plus. Dans ma conception élargie par l'opium serein, la femme n'est plus qu'un vêtement d'âme peu différent du vêtement homme, et la différence des sexes, à peine un prétexte à des attouchements à peu près

Digitized by Google

agréables, mais nullement dignes de leur réputation exagérée. Au temps passé, j'en ai jugé différemment, comme tous les êtres trop jeunes. Et parfois, plusieurs heures durant, j'ai trahi l'opium pour des possessions de femmes ou même pour la possibilité de ces possessions. Hafner faisait de même. Et je me suis souvent étonné du sang-froid et de la résolution qu'il déployait alors. Un fait qui m'est resté, entre cent qui ont glissé par les fissures de ma cervelle. C'était je ne sais où, mais en France. Hafner rendait visite à une quelconque mondaine. Le salon désert, les phrases s'égarant, les gestes après les mots, et le sopha propice, la dame tout à coup s'abandonne. Et dans le milieu de l'étreinte, la servante, hostile et dévouée à l'époux, survient. Sotte situation, dénouée en un clin d'œil. La nuit venait, une nuit d'hiver, pluvieuse. La rue provinciale était vide. Hafner saisit la fille, la lie et la bâillonne, l'emporte à son coupé et l'enferme chez lui, — consulat, sol inviolable. — Il la garda trois mois prisonnière dans une cave. Elle y mourut, il l'y enterra. D'aucuns nommeront cela un crime. Je fus alors d'avis que c'était seulement un mal en place d'un autre. Aujourd'hui, tout cela est loin et qui s'en inquiète ? Je trouve d'ailleurs assez comique la manie humaine des jugements et des condamnations.

Mon Dieu, cette histoire serait banale, si le héros en était un athlète ou un soldat. Mais plus qu'un énergique, Hafner était un cérébral. Et c'est cela qui est extraordinaire...

Un cérébral.

Pas un art ne lui était étranger. J'ai vu de ses toiles; il peignait d'énormes choses pleines d'erreurs et de contre-sens, mais débordantes de souf-

Digitized by Google

fle, de sève et de génie. Musicien autant que peintre, son pinceau s'amusait à cette impossibilité absurde de traduire du Schumann en Rembrandt. Et le plus bête, c'est qu'il y parvenait. Cette chose à vous briser les nerfs, la Sonate au Clair de Lune, Hafner l'avait jetée vivante sur un panneau. Et je vous jure qu'il n'y avait besoin d'écrire le titre sous l'œuvre. Non que ce fût bien, mais c'était pire, et C'ÉTAIT EXACT. Seulement la couleur trop blême le fatigua, et, un soir de spleen, il découpa la toile en petits morceaux irréguliers pour s'en faire un jeu de patience.

Il sculptait aussi. J'ai dans ma fumerie une femme d'opium terre cuite qu'il a pétrie de ses doigts, et qui me sert de maîtresse à présent que cela m'ennuie de courtiser des femmes de chair. Je crois qu'un morceau de son âme, de sa première âme, est resté dans cette femme d'opium. J'ai dit musicien. Poète aussi. Poète exquis. Inégal, court d'haleine, mais pur comme une source, et prodigue de vers divins. Je sais des fresques pompéiennes moins lumineuses que ses sonnets.

★

Voilà ce qu'elle était, la première âme de Rodolphe Hafner. Et pas une heure durant nos trois ans d'amitié, — trois ou quatre? — pas une heure son génie ne se lassa, pas une heure, son âme, pleine d'opium, ne retomba au niveau banal de l'humanité. Même, de jour en jour, je la voyais croître en sagesse et en subtilité.

Par exemple........

Il vaudrait mieux ne pas écrire la suite. Il n'est pas prudent de parler à tort et à travers de la Drogue. Je sais des gens qui s'en sont mal trouvés. Car

Digitized by Google

ce qui est sûr, c'est que la Drogue n'a jamais tort.. Quand Elle en veut à quelqu'un, Elle sait pourquoi. Et puis, n'est-ce pas ? vous et moi n'avons rien à voir là-dedans. Oui, mieux vaudrait ne pas écrire. Mais vous ne comprendriez pas....

Voilà donc. Je crois bien que, dès ce temps-là, la seconde âme d'Hafner commença de naître en lui, ou de se réveiller. Oui, ce doit être ainsi que les choses se sont passées. La seconde âme cessa de dormir. Et probablement, comme je vous le disais tantôt, cette seconde âme était mieux la sienne que la première, l'âme errante logée pour un temps dans le corps vacant. Mieux la sienne. Donc, âme légitime, et l'autre usurpatrice. Jalousie ! Haine ! Lutte. Oui, lutte, les deux âmes finirent par se battre ; — pour se battre comme les créoles qui s'étaient battues dans le ring, sans merci. Je n'ai pas vu, je suppose. Mais bien sûr c'est cette bataille-là qui fatigua le corps d'Hafner.... Le ring, après le combat, je me souviens, était tout piétiné, et creusé, avec ses gouttes rouges séchées dans son sable... Et le corps d'Hafner, aussi, quelque temps avant notre séparation, commença de se creuser et de se faner, beaucoup plus vite qu'il n'était naturel, à son âge. Moins de force, moins de souplesse. Le teint très blême, piqueté de rouge, — comme le sable du ring. Les yeux fixes et fiévreux. La bouche blanche et sèche. Avec cela, plus de poitrine, seulement des côtes saillantes sous la peau. Il toussait d'une toux brève qui sonnait le creux des poumons. Et puis il s'amincissait comme une planche rabotée. Il en vint à peser un poids comique, un poids d'enfant. Un après-midi, dans un square, il monta sur une balance : les gens s'attroupèrent. Ce soir-là, je l'entendis parler dans la fumerie pour

Digitized by Google

la première fois. En trempant l'aiguille dans l'opium, il murmura: « Sale drogue. » Et quand il eut fumé la première pipe, il répéta plus fort: « Sale drogue. » Je crus qu'il plaisantait, naturellement. Il était malade, soit. Mais pourquoi parler d'opium ? L'opium, n'est-ce pas ? n'a jamais fait de mal à personne. Tenez, moi, je me porte très bien. Même, je vous assure que si je m'en étais tenu aux pipes chinoises, il n'y aurait pas du tout de fissure dans ma cervelle.... Non, Hafner était malade parce que les deux âmes se battaient sous sa peau, se battaient de toutes leurs forces, en piétinant et ravageant sa chair, se battaient à qui chasserait ou tuerait l'autre....

Enfin, un matin, comme il achevait la dernière pipe, il se leva et me dit : « Adieu. »

Comme je le regardais sans comprendre :

— Je m'en vais, dit-il.

— Où donc ?

— Autre part.

Et jamais plus je ne le revis.

★

Jamais plus, jusqu'à hier. Hier, rue Blanche, — il y a une fumerie dans cette rue-là, — voici que je me heurte à un monsieur qui marchait le nez dans un journal. C'était Rodolphe Hafner.

Il ne me reconnut, d'abord. Dame, j'ai vieilli, je le sais bien. Mes joues, maintenant, sont très creuses et il me faut une canne pour marcher. Lui, il me parut jeune toujours, et changé pourtant. Je pris son bras. Il fut très content.

— Ah mon vieux, disait-il, quelle bonne rencontre!

Digitized by Google

Et il plia son journal. Je vis qu'il lisait le *Petit Parisien*, — le feuilleton.

— Mais j'ai des tas de choses à te dire, sais-tu! depuis cinq ans! Je suis marié, mon vieux. J'ai deux gros garçons!

Et il me raconta son ménage, son appartement, la dot de sa femme et la soupe de ses mioches. Il paraît que tout cela était hors de pair, prodigieux. Il avait aussi une carrière magnifique. — Tu comprends, depuis que je suis sérieux! — Il touchait vingt-cinq mille à son ambassade, et, pour sûr, il serait un jour ministre plénipotentiaire. Moi j'écoutais, ahuri.

Mais devant la fumerie, je lui dis:

— Tu montes avec moi?

— Ici? me dit-il en regardant la maison.

— Ici, oui. Nous fumerons quelques pipes.

Il fit un saut de cabri. Je crus qu'il devenait fou.

— Fumer de l'opium! cria-t-il. Fumer de l'opium! Tu veux donc me tuer!

Alors il commença un discours incohérent.

C'était moi qui étais fou, *fou de fumer*. Lui ne fumait plus, plus jamais. Il était guéri. Pas sans peine, fichtre! Il avait souffert le martyre pour extirper de son corps *la funeste passion*. Sans compter que, des mois et des mois, il était demeuré abruti, écrasé, flottant entre la vie et la mort. Mais peu à peu il avait repris le dessus. A trente ans, n'est-ce pas, il y avait de la ressource. Et il avait engraissé. Quatre-vingts kilos, mon vieux! Quant à moi, j'avais déjà une fichue mine, et si je n'avais pas envie de claquer incontinent, il ne pouvait que me conseiller de jeter mes pipes à l'eau, — ce qu'il avait fait.

J'écoutais et je pensais: la seconde âme. C'est la

Digitized by Google

seconde âme qui a gagné la bataille. De la première il n'est rien resté.

Et je le questionnai : son génie d'autrefois ? sa peinture, sa musique?

— Ah! mon vieux, il n'y a rien à faire là-dedans. J'ai envoyé au Salon une fois, avant mon mariage, ils m'ont refusé, et, vois-tu, ils ont eu bigrement raison. Métier de bohême, l'art. Je n'y aurais seulement pas gagné le beurre de mon pain. La musique, oui. Ça fait toujours passer le temps. La musique gaie, par exemple. En vieillissant, on s'aperçoit de bien des choses. Schumann, Beethoven, c'est un bluff macabre. Et ça ne vaut rien pour les nerfs. Mais, par exemple, j'écris. Un peu de journalisme ne nuit à personne. Je fais la politique de ce canard-là. Et ma foi, ça m'a valu le ruban rouge!

La seconde âme, la seconde âme ! Mon Dieu, quelle tristesse ! L'autre, l'âme ardente et lumineuse, où jamais la retrouver ?

Et je commençais de haïr ce Rodolphe Hafner différent et vil, épris de métal, de bourgeoisie et de gros ventre, ennemi de poésie et d'idéal, ennemi de l'opium divin.

Mais il ne lisait plus dans mes yeux. Il ne comprit pas mon mépris.

— Enfin, dit-il, empoisonne-toi, si le cœur t'en dit. Ça ne me regarde pas. Mais quand tu en auras assez, pense à moi, mon vieux. Regarde-moi bien : Suis-je fort, râblé, solide ! Voilà ce que tu peux encore devenir. Une pipe de moins, c'est un jour de plus à vivre. Et c'est bigrement bon de vivre. Au revoir.

Il me secoua la main et traversa la rue. Sur le trottoir d'en face il se retourna et me cria encore :

— Ah oui ! c'est bigrement bon de vivre !

Et il s'en alla.

Or, à ce moment même, une ardoise se détacha d'un toit et vint choir sur sa tête. Il tomba mort.

Très mort. Je traversai la rue pour le voir. L'ardoise avait sectionné le crâne comme d'un coup de faulx. Et la seconde âme, chassée à son tour, avait fui. Juste revanche, en somme. Ne pensez-vous pas

CLAUDE FERRARE.

POÉSIES

—

J'AI DANS MES CHEVEUX LOURDS

dans mes cheveux lourds, fleuve de deuil et d'ombre,
Tressé du chèvre-feuille et de grands iris bleus,
Et pour voir ma beauté, du secret des bois sombres,
Par troupes sont venus les daims roux et peureux.

Mes hanches blondes ont la courbe d'une lyre,
La source a tressailli de refléter mon corps,
L'eau garde au fond du cœur l'image qui s'y mire,
Entre ses plis mouvants, ma beauté tremble encore.

Et de m'être penchée jusqu'au miroir limpide
(Car j'ai bu à genoux en mouillant mes cheveux)
L'eau connaît la saveur de mes cheveux humides.

Celui qui passera pour s'y désaltérer
Sera hanté par moi qu'il n'aura pas connue...
L'eau garde en son cœur l'image de ma beauté.

Digitized by Google

UN SOIR COMME UN FLAMBEAU

Un soir comme un flambeau s'éteint, je m'en irai,
Tu n'y songeras pas tout d'abord : mais un jour,
En venant t'accouder à la place où toujours
Nous fûmes deux — tu rêveras à mes cheveux.

Tu chercheras ma silhouette puérile
Et les plis noirs de ma robe sur le tapis.
Tu reverras tel geste de ma main, précis
Comme une eau-forte — et d'une encre indélébile,

Et tu seras triste de ne pas me trouver là,
Qui sait ? Tu pleureras peut-être. — C'est dommage
Que nous n'ayons pas mis de signes à ces pages,
Celles (t'en souviens-tu ?) que tu m'as lues tout bas.

SYBIL O' SANTRY.

LES DEUX SCIENCES

—

La direction scientifique où s'engagent aujourd'hui la plupart des esprits,... elle paraît, en effet, au premier abord, de beaucoup la plus engageante et la plus sûre. Beaucoup qui la suivent, cependant, et plus nombreux qu'on ne pense, ne savent pas où ils vont, ou plutôt, car c'est surtout cela qu'il faut dire, pleins d'une assurance artificielle et intéressée, ils le savent *trop*.

Un réel avantage de l'esprit scientifique, c'est qu'il agit, si, comme pour les instruments de précision, l'intégrité en est rigoureusement respectée, dans le sens même du mouvement de la vie. Par son essentielle défiance de toute finalité, il est secrètement d'accord avec ce qu'il y a de plus intime dans l'évolution contemporaine, le principe indéfiniment différenciateur. De même qu'il est, jusqu'ici, dans la nature de la civilisation moderne que tout effort, toute idée, n'y puisse généraliser son type, mais ait uniquement la valeur et le mérite d'un rapport, d'une différence, de même tout phénomène, ou tout ensemble de phénomènes, expliqué par la science proprement dite, n'a qu'une signification relative. Si, entre les rapports particuliers qu'elle dégage en foule, la véritable science, bien que pouvant s'autoriser d'une suffisante quantité de faits, hésite éternellement, par définition même, à instituer un rapport général, — ne peut-on pas

Digitized by Google

dire que tout ainsi, dans notre minutieux développement social, où toute chose paraît ne plus pouvoir se différencier davantage, jamais, cependant, l'idée d'un achèvement, d'un ordre typique, — que celui-ci résulte de l'évolution naturelle même des circonstances, ou qu'il soit dû à quelque initiative synthétisante surajoutée à cette évolution, — ne parut si lointaine et si à propos controversable ? La possibilité dogmatique, ici, est aussi vague, aussi *nécessairement* reculée, que la possibilité finaliste, là. — Entre une telle démarche de l'esprit social et une telle démarche de l'esprit scientifique, il y a donc une affinité, une réciprocité également encourageante pour l'une et pour l'autre. C'est un incessant et nombreux échange vital. Cette science vous fait à chaque instant prendre le sentiment de ce temps; ce temps vous fait à chaque instant prendre le sentiment de cette science.

Au surplus, pour un esprit vraiment scientifique, la science, le moment ne lui fût-il pas ainsi propice et fût-elle donc dépourvue de ses puissantes suggestions sociologiques, se suffirait toujours à elle-même. Elle a son charme propre, que savent goûter les forts. Cette ignorance « relative et absolue », suivant les expressions de Claude Bernard (1), où elle laisse constamment l'esprit de l'expérimentateur, ce sentiment de l'inconnu demeuré invariable après chaque nouvelle variation phénoménale expliquée, cette réticence perpétuelle où se complaît l'intelligence regardant se lever, indéfiniment, par delà le cercle familier de l'énigme immédiate, de profonds horizons d'énigmes nouvelles, tout ceci pour-

(1) Voyez à ce propos, dans le récent ouvrage de M Jules de Gaultier, de belles pages sur l'esprit scientifique : *De Kant à Nietzsche,* IV, § II.

Digitized by Google

rait bien, à la longue, composer quelque notion du Mystère, d'une qualité tout inédite et rare. Et sans doute, dans le cas présent, plus d'un jugement aurait-il besoin d'être revisé. Ces hautes têtes scientifiques, rebelles à tout impératif, sourdes à tout « appel au cœur », et où cependant, qui sait? s'élabore, par ces moyens mêmes, un transcendantalisme d'un nouveau genre, il n'est plus à propos d'user, pour dépeindre leur apparente impassibilité, de la célèbre comparaison de Carlyle : cette exsangue tête du médecin, dans le conte arabe, qui, bien que tranchée, se met à diagnostiquer dès qu'on la pose sur certain grimoire magique. Le philosophe anglais, aujourd'hui, reconnaîtrait qu'une telle impassibilité est de même qualité que... son illustre Silence, à lui; qu'elle est un sens patient de l'Indéfini, comme ce Silence est un sentiment profond de l'Infini ; et qu'enfin le stoïcisme du véritable expérimentateur devant l'énigme du Devenir est comparable à la stupeur du vrai moraliste devant le mystère du Divin : le premier étant une probité de l'intelligence se retenant de conclure à la vérité objective, la seconde étant un scrupule de la conscience s'humiliant dans un doute de ses propres lumières, l'un et l'autre, en une haute résignation, se contentant du peu qui est acquis dans leur ordre respectif.

Mais tout ceci est l'exception, et les mœurs scientifiques dominantes n'ont point cette rectitude; dans trop de cas, nous trouvons l'esprit scientifique faussé, plié à des buts pour lesquels il n'est point fait. Beaucoup moins qu'on ne s'en flatte sont nettement distinguées et communément respectées les tendances essentielles que l'on vient d'esquisser. On peut même dire qu'en réalité l'immense popularité démocratique de la science a d'autres

Digitized by Google

raisons que les vrais services, généralement peu connus, qu'elle rend à la civilisation contemporaine. Et ces raisons étant de deux sortes, ce n'est point tant des premières, du déterminisme machinal où elle s'abat trop souvent, qu'il faudrait s'alarmer, que des autres, que de certaines abstractions nouvelles, où, déviée, elle vient, d'autre part, aboutir.

Effectivement, cette défiance des généralisations, des finalités, qui est la marque du véritable esprit de connaissance, est trop souvent contrariée, neutralisée, dans le monde scientifique, par une tendance opposée, bien qu'issue de la même idée d'évolution. De ce que la Science est devenue extrêmement mobile, qu'elle se transforme de découverte en découverte, on en a conclu, dans une nombreuse classe d'esprits insuffisamment désintéressés, qu'elle progressait, à travers ces métamorphoses, dans une direction donnée; qu'elle accomplissait nécessairement une destinée, laquelle se développait dans le même sens que le Bien de l'espèce. C'est ainsi qu'une Science idéale s'est juxtaposée à la Science positive, et qu'à l'idée de science s'est associée, bon gré mal gré, l'idée de Bonheur, de Solidarité, de Justice, etc. Mais, expérimentables, réelles, dans des cas strictement particuliers, ces idées deviennent tout abstraites, parce que la Science, ici, abusant de l'autorité de ses expériences, prétend leur donner un caractère d'universalité. Préjugeant trop vite, en son ambition, la question de l'absolu de ses propres fins (qu'il ne faut pas confondre avec son absoluité, à elle), elle passe, de la sorte, du relatif au général, dans le domaine de la morale comme partout ailleurs. Ce n'est pas autrement que se sont constitués les dogmes. L'esprit théologique, par une démarche analogue à

Digitized by Google

celle de l'esprit scientifique aujourd'hui, a déduit, de certains états de conscience, certaines règles fixes, certains anthropomorphismes invariables ; et, pour faire oublier la trop grande part d'occasionnelle humanité de ces origines, objectivant à sa façon ces découvertes faites dans le domaine de la psychologie, il leur a imprimé les formes hiératiques du sanctuaire, il leur a conféré un caractère de révélation. Aussi, n'y a-t-il guère que les mots qui diffèrent, lorsqu'à son tour la Science, celle à qui va la mode, proclame : Solidarité universelle, Justice, Bonheur, etc. Autant d'abstractions dont elle se sert pour dominer.

Ajoutez que si les anciennes notions morales, sous leur immuable forme dogmatique, continuaient d'être homogènes à certaines propriétés vives de l'âme humaine, car la mysticité ne s'acquiert point, les hypothèses nouvelles ne sont, elles, à aucun degré, vraiment identiques aux faits dont elles sont déduites. Ainsi, c'est une opinion en faveur que la Science manifeste sensiblement ses fins dans ses applications industrielles : le fait mécanique de la *Vitesse*, par exemple, de la quasi-instantanéité des communications, est devenu de la sorte, et non pour une faible proportion, le contenu pratique, la substance concrète, de l'abstraction *Solidarité*. Dans ce haut fait mécanique s'incarne, pour la plupart, cette idée abstraite. N'était-ce pas le sens des ovations disproportionnées, — un des incidents les plus caractéristiques de ce temps, — qui accueillirent certain « globe-trotter » au débarqué d'une chronométrique course autour du monde ? On répondra : les sentiments altruistes y gagnent, à cette suppression de la distance ; ils se développent à mesure que s'étend l'activité de l'homme.

Digitized by Google

Mais on sait ce que devient, à l'analyse psychologique, l'altruisme : de l'égoïsme à la deuxième puissance; l'homme sort d'autant plus de soi qu'il recherche un plus grand avantage personnel. Ainsi la nouvelle idée générale de solidarité est ici déduite arbitrairement d'un ordre de faits où se décélerait bien plutôt, à un examen purement scientifique, une propriété différenciatrice.

Mais c'est grâce à des idées générales de ce genre qu'un vain idéalisme scientifique, ambitieux de régner sur les consciences, obtient les suffrages de la Démocratie. Il la flatte ainsi dans sa sentimentalité vague, il la confirme dans son ignorance d'elle-même, dans sa méprise touchant ses propres données. Développement industriel, surproduction, diffusion des connaissances, laissez-faire, concurrence, machinisme (cet ironique machinisme, dont on se demande s'il n'est pas un détour d'une Providence pince-sans-rire pour faire revenir le genre humain à l'état sauvage), etc., — la nomenclature serait longue de ces données d'un problème sans précédent, qui se dégagent de toutes parts, mais qui sont comme lettre morte pour l'idéalisme scientifique, préoccupé surtout d'y chercher matière à abstractions morales. Nous avons trop de savants du type de cet illustre M. D..., dont on a pu dire (M. de Gourmont dans ses savoureux *Epilogues*) qu'il était par excellence, pour grande que soit sa valeur, « le savant qui ne fait pas son métier; qui n'est connu que par des actes qui ne sont pas des actes de son métier; le savant, qui, après avoir longtemps regardé dans un microscope, se sent tout à coup porté à parler sur la morale..., à présider des réunions publiques ou à discourir sur l'éducation morale dans les lycées. » L'on relèverait

Digitized by Google

une tendance analogue chez les biologistes qui ne veulent plus être que des sociologues, et on la distinguerait aussi bien dans toutes les branches de connaissances. La Science, presque partout, se conduit en parvenue; et, devenue insolente, elle se met à inventer des mythologies.

En somme, une véritable conduite scientifique, malgré que la mode la prône, peut-être à cause de cela même, est des plus malaisées. Un effort sincère de l'intelligence dans ce sens risque de tourner court : trop de choses vont là contre; le monde savant se compose trop de spécialistes, rivés à leur « différence », — et ce ne serait point là le mal, — mais qui, pour le surplus, ne savent qu'invoquer des généralisations arbitraires, grâce à quoi ils font figure dans une époque où la jobarderie scientifique n'a plus rien à envier aux anciennes superstitions. Bien peu, sans doute, sont de taille à conserver les avantages de l'éducation expérimentale. Observer scientifiquement son temps : nulle chose jamais ne fut plus de saison, notre état social appelle ce genre exprès d'enquête, provoque cette sorte même d'émulation, et nulle chose cependant ne fut jamais plus rare. Il arrive aujourd'hui que c'est dans cet ordre de recherches que l'ambition intellectuelle devient le moins exigeante et que les proches séductions officielles de l'idéalisme troublent le plus vite les sincérités. Aussi peut-on craindre que la Démocratie ne se recrute, à cette heure, dans le monde scientifique, plus de rhéteurs que d'analystes.

EDMOND BARTHÈLEMY.

Digitized by Google

LE DROIT D'ENTRÉE
DANS LES MUSÉES

—

Presque chaque année, au moment de la discussion du budget, revient la question du droit d'entrée dans les Musées. Le 23 juillet 1793, un décret de la Convention Nationale proclama le principe de la gratuité des entrées dans les Musées. Jusqu'ici, avec des formules fallacieuses, au nom de théories libérales en apparence, les partisans de la gratuité ont réussi à faire maintenir le statu quo. Cependant la nécessité d'augmenter les ressources de nos musées s'impose de plus en plus. Des rapporteurs du budget des Beaux-Arts aussi éclairés, aussi avertis des questions d'art que MM. Berger et Couyba, ont présenté au Parlement la question sous son véritable aspect. Peu à peu on s'habitue à l'idée de la suppression de la gratuité. M. Henry Lapauze n'aura pas peu contribué à faire aboutir cette réforme par la publication récente de son enquête (1).

Nous y voyons combien peu de musées étrangers sont ouverts gratuitement au public tous les jours et quels profits certains retirent des jours payants. Je puiserai tout à l'heure d'amples citations dans les réponses faites par les conservateurs des divers Musées d'Europe au questionnaire adressé par M. Lapauze. La plupart d'entre eux, au point de vue de l'éducation morale et artistique de la foule, se prononcent pour la gratuité, tandis que leurs musées continuent à profiter des tourniquets établis

(1) *Le Droit d'entrée dans les Musées*, par Henry Lapauze. Lecène et Oudin, 3 fr. 50.

Digitized by Google

à leurs portes. Il serait temps, pour nous, de trouver un moyen terme qui conciliât les raisons sentimentales, politiques et sociales, qui sont du côté de la gratuité, avec les raisons d'ordre financier, qui appellent des droits.

Lorsque l'on considère les deux doctrines d'une façon purement théorique, il est évident que celle des portes ouvertes est séduisante, superbe et seule flatte nos instincts de liberté et nos volontés d'enseignement démocratique et gratuit. Si nos finances étaient assez florissantes pour que nous puissions doter nos musées de larges crédits qui leur permissent non seulement de rivaliser avec les Musées étrangers, mais surtout de tenir place honorable et de pouvoir mettre en valeur leurs collections, il est probable que personne ne songerait à imposer d'un droit la vue nécessaire des chefs-d'œuvre. Nous sommes loin de là. Tout le monde sait que la situation de nos Musées est absolument précaire.

Des chiffres parleront d'ailleurs plus haut que toute affirmation. Songez en effet que voici les crédits inscrits au budget pour l'ensemble de nos Musées nationaux :

PERSONNEL (*conservateurs, gardiens, ouvriers, médecins, etc.*)	641.540
MATÉRIEL	175.965
SUBVENTION (*pour acquisitions d'objets ayant une valeur artistique, archéologique ou historique*)	160.000
TOTAL	977.505

Pas même un million par an pour l'entretien et l'accroissement des plus belles collections du monde ! Tandis que le budget du *South Kensington Museum* seul est de 8 millions ! Cent soixante mille francs pour enrichir le Louvre, le Luxembourg, Versailles, Saint-Germain, Compiègne, Fontainebleau, ce serait grotesque si ce n'était pas navrant !... Quelle figure pouvons-nous faire avec ce pécule de paysan devant les prix élevés qu'atteignent les pièces rares et indiscutées que se disputent les musées et les collections particulières ?

Le Musée de Berlin a pu mettre en 1874 à l'achat de la plus grande partie de la collection Suermondt une somme

Digitized by Google

de 1.250.000 fr., soit près de huit annuités de subventions de nos Musées nationaux. Le Louvre, si pauvre en Albert Dürer, aurait-il pu lutter avec le même Musée lorsqu'en 1890 il acheta de ce maître le portrait d'Holtzchuher pour 450.000 fr.? Nous ne sommes point riches en primitifs tant allemands et flamands qu'italiens, mais ce qui nous manque surtout, ici, en France, ce sont des primitifs français. Or, à la vente de la collection Huybrechts, à Anvers, il y a quatre mois, c'est le Musée de Bruxelles qui a acquis pour 34.000 fr. un tableau dont la place était marquée au Louvre, *la Vierge et l'Enfant Jésus* attribué à Jean Fouquet. De Vélasquez, nous ne possédons aucune pièce maîtresse. On peut se demander quelle était la posture de nos musées lorsque passa à la vente du duc de Landsdown le portrait d'amiral par le maître espagnol. Quant à l'absence complète de l'école anglaise dans nos collections, ce n'est pas trop de dire que c'est un scandale. On peut parcourir le Louvre sans y rencontrer les noms, non seulement de Hoppner, Gardner, Henri Rœburn, Hayter, Romney, mais même ceux de Lawrence, de Reynolds, de Gainsborough ou de Turner. Une telle pauvreté est un crime que l'on eût dû réparer depuis longtemps, mais auquel le manque de subsides est et risque d'être longtemps encore une excuse catégorique. Enfin les grandes collections de l'étranger sont présentées d'une façon digne des chefs-d'œuvre et commode pour les recherches. L'exiguité de nos moyens ne nous permet aucune amélioration de ce genre.

Tous les rapporteurs du budget des Beaux-Arts ont déploré cet état de choses. Vainement d'ailleurs, nos finances n'étant pas assez prospères pour qu'on pût songer à y porter remède. Bien au contraire, dans ces dernières années, on a trouvé le moyen de rogner de 2.000 fr. la subvention qui était autrefois de 162.000 fr.

Voici qui donnera une idée du peu de largesse dont la Chambre et les Commissions font preuve vis-à-vis de nos musées. Au chapitre du matériel pour l'exercice 1901,

Digitized by Google

un crédit supplémentaire de 20.000 fr. avait été voté pour l'achat de vitrines provenant de l'exposition des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1900. Le directeur des Musées nationaux demandait le maintien de ces 20.000 fr. au budget de 1902. Il n'eût pas eu de mal à leur trouver une destination. En effet, au Louvre, les remaniements récents ont augmenté les frais du matériel. Les crédits sont restés les mêmes. Nous avons vu cependant l'ouverture des salles nouvelles occupées par le mobilier français et l'installation de la salle qui contient la collection d'orfèvrerie de M. Ed. de Rothschild. On aménage actuellement douze salles où l'on doit exposer le plus de dessins et pastels qu'il sera possible et le legs Thomy-Thiéry attend son tour. Il faut grandement louer les conservateurs d'avoir su faire tant avec de si maigres ressources. Devant de semblables résultats on se rend compte qu'il ne serait pas nécessaire de voter des sommes considérables pour obtenir des innovations importantes et surtout pour arriver à mettre notre musée à même de faire profiter le public de toutes ses richesses. On ne rappellera jamais assez que, sur plus de 40.000 dessins, le Louvre en peut exposer à peine 3.000, pas même le dixième de ce qu'il possède. Les 20.000 fr. que le Directeur eût voulu voir inscrire à nouveau au budget eussent donc trouvé un emploi certainement indispensable. Or, l'administration des finances n'a pas exaucé ses vœux. Elle lui a également refusé une inscription de 20.000 fr. pour la réfection des planches usées de la chalcographie et une autre de 5.000 fr. pour l'extension des ateliers de chalcographie et de moulage. Cependant, de ce chef les musées tirent actuellement un intérêt par l'intermédiaire de la caisse des Musées que grossissent les revenus de la chalcographie. Lorsque l'on vote à tort et à travers tant de sommes importantes dans de purs intérêts électoraux, il semble que l'on pourrait songer davantage à nos collections nationales. Mais c'est là le moindre souci de la Chambre. Il s'en est même peu fallu que, cet hiver, le Louvre ne soit forcé de fermer plusieurs

Digitized by Google

salles, vu l'installation de deux nouveaux calorifères et la hausse des charbons payés 46 fr. la tonne au lieu de 35 fr., prix de l'adjudication précédente.

Dans ces conditions, et puisque l'Etat ne peut suffire à l'organisation, à l'entretien et à l'accroissement de nos collections, sommes-nous en droit d'être si généreux et de continuer à pratiquer avec une munificence historique la large et gratuite hospitalité que nous offrons aux étrangers dans nos musées? Pour moi, je considère que continuer dans cette voie, au nom de grands mots et de maximes mensongères, serait, en même temps qu'une naïveté, un crime de lèse-art, un crime contre nous-mêmes et contre la nation dont on laisse stagner et dépérir le trésor artistique, tandis que les étrangers, qui sont loin d'imiter notre générosité proverbiale, nous enlèvent dans les grandes ventes — chez nous et ailleurs — les plus belles pièces au profit de leurs musées qui bientôt surpasseront les nôtres.

L'intérêt bien compris du public qui s'intéresse à nos collections et qui en a besoin, n'est-il pas dans l'entrée payante qui nous permettrait, en augmentant le budget de la caisse des Musées, créé par un décret du 14 janvier 1896, d'acquérir des éléments nouveaux qui serviraient — puisque les principales objections au droit d'entrée sont d'ordre démocratique — à l'éducation plus complète de nos artistes et des ouvriers d'art.

Avec l'entrée gratuite, — si satisfaisante et si prestigieuse pour une nation qui peut se payer ce luxe — le peuple entre dans les musées comme dans des maisons qui lui appartiennent. Il semble juste d'ailleurs que le contribuable qui a déjà payé pour la garde et les acquisitions n'ait pas à payer une seconde fois pour voir ce qui lui appartient. Mais l'étranger qui, lui, n'a pas apporté sa part sous forme de contributions à la conservation et à l'embellissement des collections, en profite d'une manière absolument gratuite. Il vient chercher chez nous sans bourse délier des éléments qui lui serviront à concurrencer notre art et notre industrie. L'intérêt général fran-

Digitized by Google

çais et la justice universelle concordent pour lui imposer une redevance dont le produit servirait à augmenter les matériaux offerts à l'instruction, à l'admiration et à l'éducation morale et esthétique cosmopolite.

Quel est le principal argument des adversaires du droit d'entrée ? Il est impossible, disent-ils, de refuser l'entrée de nos musées à l'ensemble des citoyens. Une grande nation démocratique doit à tous ses membres sans distinction la jouissance la plus étendue de la beauté. Le contraire serait, suivant M. Paschal Grousset, un des membres de la Chambre les plus opposés au droit d'entrée, « un véritable défi aux principes les plus universellement acceptés dans notre République en matière d'éducation publique ».

En apparence, M. Paschal Grousset et ceux qui partagent son opinion paraissent avoir raison et tout au moins se réclamer de sentiments plus généreux que les partisans des entrées payantes. A la réflexion on s'aperçoit du *trompe-l'œil* des mots. Pensez-vous qu'il y ait beaucoup de contribuables qui usent actuellement de leur droit d'entrée dans les musées? Fort peu, si vous en exceptez les artistes, les ouvriers d'art, les diverses catégories de travailleurs libéraux que leur profession intéresse naturellement à nos collections. Or, les plus ardents partisans du droit d'entrée sont partisans, en sus de la création des jours gratuits, de distribuer avec largesse des cartes permanentes à quiconque en alléguerait le moindre besoin. Sur qui porteraient donc les droits en la circonstance ? Sur quelques bourgeois qui dédaignent à l'heure actuelle d'aller dans les musées justement parce qu'ils sont gratuits et qui les visiteraient certainement le jour où le droit d'entrée les aurait classés parmi les plaisirs tarifés qui leur semblent seuls avoir quelque charme. Ceux qui subiraient davantage la taxe ce sont les innombrables étrangers qui, derrière leurs guides, envahissent les salles avec un sans-gêne connu, troublant le recueillement des galeries et dérangeant les rêveurs et les artistes. Je pense qu'il serait préférable de demander à ces

Digitized by Google

curieux nomades et fortunés l'apport nécessaire à l'enrichissement de nos musées que de demander indirectement des ressources aux contribuables.

J'admets que le gouvernement, désireux de maintenir la gratuité, se rende compte à la fois de la nécessité d'augmenter les subsides des musées. Les administrés supporteraient cette augmentation et cette façon détournée de taxe frapperait le pauvre comme l'opulent, celui qui profite des musées et celui qui même les ignore. L'unique différence serait que les domiciliés en France seuls contribueraient à l'entretien des musées dont le réel accès de faveur serait départi aux étrangers. Le principe de la gratuité ne serait sauvé qu'en apparence, puisque le budget des Beaux-Arts est alimenté par l'ensemble de la nation. De toute façon une taxe directe serait plus équitable puisqu'elle ne frapperait pas indistinctement tout le monde, mais seulement ceux qui voudraient admirer à leur aise les chefs-d'œuvre les jours réservés. A cause du leurre des mots et des axiomes soi-disant généreux, la situation à l'heure actuelle est celle-ci : les citoyens français payent annuellement pour l'entretien des musées nationaux 977.505 fr. tandis que les étrangers qui visitent nos galeries avec la même facilité que nous-mêmes ne payent rien. Les étrangers jouissent de la gratuité absolue ; nos nationaux n'en ont que l'illusion puisque les 977.505 fr. ce sont eux en fin de compte qui les donnent. Faire verser un droit aux étrangers ne serait donc pas en réalité créer contre eux une mesure d'exception qui jurerait avec nos traditions chevaleresques. Ce serait simplement les mettre sur le même pied que nous-mêmes. Nous finançons pour le loisir de profiter de nos chefs-d'œuvre ; il est juste que nous leur demandions d'en faire autant.

Reste la portion du public français qui serait soumise au nouvel impôt. Ici, je ne crois pas que les objections puissent être longues ni nombreuses. J'ai dit que les défenseurs des droits demandaient de libérales distributions de cartes à tous ceux qui justifieraient de la moindre

Digitized by Google

utilité d'en posséder une. De plus le dimanche et le jeudi resteraient gratuits. A ceux qui n'ont pas besoin d'un commerce quotidien avec les œuvres des musées, ces deux jours-là pourraient suffire. S'ils choisissaient un autre jour, c'est que leurs moyens le leur permettraient et il n'y aurait pas d'inconvénient à ce qu'ils soient légèrement grevés. Je suis aussi persuadé que beaucoup de personnes qui auraient droit à une carte préféreraient payer leur entrée à l'ennui d'une démarche — même minime — pour l'obtention du laisser-passer. Encore une fois, c'est que ceux-ci également en auraient le moyen et s'ils contribuaient à enrichir nos collections, ce serait tant mieux !

On voit, par ce qui précède, à quel sentiment superficiel obéit la commission du budget en 1895 lorsqu'elle refusa la proposition Denêcheau tendant à l'établissement d'un droit d'entrée un ou deux jours par semaine seulement. « La Commission du budget, dit M. Georges Trouillot, dans son rapport sur la personnalité civile des Musées, a pensé, *à une voix de majorité*, que, dans le pays républicain qui s'honore du principe de la gratuité de l'enseignement, il était impossible, même dans cette mesure restreinte, de mettre un obstacle quelconque à la libre entrée de nos galeries artistiques. »

§

Voyons maintenant quels sont les partisans du droit d'entrée et comment ils proposent de l'établir. Dans les pièces annexes de son très remarquable volume, M. Lapauze rappelle que MM. Léon Bourgeois, Yves Guyot et Rouvier avaient signé en 1891 un projet de loi — qui d'ailleurs ne vint pas devant la Chambre — prévoyant un droit à percevoir pendant cinq jours de la semaine.

M. Roger-Milès écrivait en 1892 : « Partout à l'étranger nous payons pour voir, non seulement des galeries, mais un seul tableau, et je sais même un pays où, pour faire lever les rideaux qui couvrent les trois faces d'un triptyque, on ne se contente pas d'une seule pièce... Je suis convaincu que ces jours réservés attireraient aux

musées une clientèle nouvelle pour eux, et, ma foi, cette visite hebdomadaire aux chefs-d'œuvre ne serait pas pour diminuer le renom d'intelligence et de goût des Parisiens. Qu'on ne vienne pas dire non plus qu'il y aurait là une mesure anti-démocratique, puisque l'argent versé à l'entrée les jours réservés permettrait d'augmenter les richesses offertes au public gratuit. »

MM. Dupré et Ollendorff, dans leur *Manuel de l'Administration des Beaux-arts*, M. Francis Magnard, dans *le Figaro*, M. E. Richtenberger dans *la Caisse des musées* réclamèrent le droit d'entrée. En 1896, *l'Artiste* fit une enquête au sujet du droit d'entrée. Se déclarèrent pour : MM. Puvis de Chavannes, Roty, Puech, Guiffrey, Carolus Duran, Kœmpfen, Raymond Bouyer, F. Hébert, Bracquemond, Claretie, Roybet, Cormon, de Nolhac, Heuzey, Salomon Reinach, Bertrand, Gervex, Maurice Faure, Raffaelli, Flameng, Léonce Bénédite, E. Durand-Gréville. Nous ne trouvons contre ces droits que MM. Detaille, Rodin, Carrière, Ph. de Chennevières, de Fourcaud et Henry Maret, sans doute abusés par un louable sentimentalisme.

Il y a quelques années, l'éminent directeur de Carnavalet avait organisé le samedi des visites sur invitations qui avaient eu un grand succès mondain. Rien n'empêcherait de renouveler l'expérience avec des entrées payantes, d'autant que les personnes qui visitent le Musée les lundis, mercredis, vendredis et samedis, jours où il n'est pas ouvert au public, abandonnent toujours un pourboire aux gardiens et laissent ainsi en réalité une entrée qui, pour ne pas profiter au Musée, n'en existe pas moins.

M. Georges Berger, un des organisateurs du Musée des Arts décoratifs, où l'on paye 1 fr. en semaine et 0 fr. 50 le dimanche, est partisan des droits tous les jours, excepté le dimanche et le jeudi, et ce, comme une étape pour arriver à la suppression complète de la gratuité, suppression mitigée seulement par la distribution de nombreuses cartes.

Digitized by Google

M. Couyba, dans son lumineux rapport sur le budget des Beaux-Arts pour l'exercice 1902, défend ardemment le principe du droit d'entrée et propose d'inscrire dans la loi de finances ou dans les règlements des Musées, manufactures et palais nationaux, ces trois articles ou tels autres analogues :

1° Les visiteurs ou visiteuses sont priés de présenter à l'entrée une pièce ou carte établissant leur identité française;

2° Faute de cette présention, il sera perçu pour chaque personne un droit d'entrée d'un franc ;

3° Un droit de vestiaire de 0 fr. 25 par objet déposé est obligatoire pour tous les visiteurs et visiteuses.

M. Henry Lapauze, en conclusion de son ouvrage, pense que la vérité est dans le système mixte du droit d'entrée à certains jours, en conservant deux ou trois jours par semaine au moins le système de la gratuité absolue. « N'est-ce pas surtout le dimanche, dit-il, que l'ouvrier est libre, le dimanche que le petit employé peut disposer de ses après-midi? Le jeudi est jour de vacances pour les enfants et aussi le dimanche. Ces deux journées-là seraient donc réservées au visiteur qui *ne pourrait pas* payer et aussi à celui qui *ne le voudrait pas*. En dehors même du jeudi et du dimanche — et d'un troisième jour s'il le fallait — l'artisan qui serait appelé dans un Musée pourrait également y pénétrer avec la carte d'entrée permanente et personnelle, que l'administration lui aurait délivrée gratuitement, sur une demande dûment légitimée. »

Ce qu'il y a d'intéressant à relever dans la liste ci-dessus, c'est l'opinion des conservateurs de nos musées, tous partisans des droits. M. A. Kaempfen, directeur des Musées nationaux, pense que l'on pourrait laisser deux ou trois jours gratuits par semaine et l'entrée permanente aux artistes et ouvriers d'art.

M. Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, partisan de deux jours gratuits avec dispenses aux artistes, étudiants, etc., avait, préalablement à l'enquête,

Digitized by Google

publié dans la *Nouvelle Revue*, en 1892, une très copieuse étude dans laquelle il faisait remarquer que notre tradition de gratuité et de liberté n'est pas si ancienne que l'on pourrait le croire, puisqu'en 1855 l'entrée des Musées en dehors du dimanche n'était accordée que sur présentation d'une carte d'artiste ou d'élève d'un professeur connu. Les étrangers n'étaient admis que porteurs d'un passeport. Ce n'est qu'à l'occasion de l'Exposition universelle de 1855 que furent levées les restrictions. Le distingué conservateur du Luxembourg rappelle encore qu'il n'y a pas bien longtemps que le Musée de Cluny n'ouvrait ses portes toutes grandes que deux jours par semaine, les autres étant réservés aux visiteurs munis de cartes; que ce système est encore en vigueur au Musée de Saint-Germain et qu'en 1888 M. Guimet, dans une lettre adressée au Ministre et rendue publique, réclamait les tourniquets pour le Musée qu'il a fondé et ce *pour avoir du monde!*

M. de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles, se déclare en faveur du droit d'entrée, et M. Guiffrey, directeur des Gobelins, très catégorique, trouve qu'à l'exception des artistes et des travailleurs, on doit faire payer les nombreux visiteurs *presque tous étrangers* qui visitent les ateliers deux fois par semaine. En terminant, il exprime cette idée de psychologue informé de la niaiserie humaine, idée souvent exprimée sous des formes diverses par les partisans des droits : « Quant aux Parisiens, peut-être se dérangeraient-ils davantage pour voir des collections payantes qu'ils le font pour des merveilles qui ne leur coûtent qu'une course. »

J'ajouterai à ces diverses opinions exprimées dans l'enquête de *l'Artiste*, celle de M. Georges Caïn, directeur du Musée Carnavalet, qui est pour le dimanche et le jeudi gratuits seulement et pense que l'on obtiendrait probablement un excellent résultat en instituant un jour « chic » où l'on payerait relativement cher.

§

Envisageons maintenant quel serait le rapport présumé du droit d'entrée.

Digitized by Google

L'enquête de M. Henry Lapauze, portant sur quatre-vingt-un musées, va nous servir de base d'appréciation. A tous les conservateurs des grands musées d'Europe, M. Lapauze a envoyé un questionnaire détaillé dans lequel il s'informe notamment du nombre de jours gratuits ou payants, des tarifs d'entrée ou de vestiaire, des catégories de visiteurs privilégiés, du nombre d'entrées payantes ou gratuites par an, des recettes, et, finalement, de l'opinion du conservateur et de ses nationaux sur ce droit d'entrée. Nous apprenons ainsi que la grande majorité des musées européens font payer un droit d'entrée, que beaucoup des conservateurs des musées payants sont plutôt pour le principe de la gratuité tout en continuant à profiter pour leur musée des sommes encaissées par le tourniquet. Quant aux conservateurs des Musées gratuits, ils sont la plupart du temps pour le droit d'entrée. Ainsi son excellence le Dr Schœne, directeur en chef du grand musée de Berlin, la *Kœnigliche National Galerie*, écrit : « On ferait bien d'imiter l'exemple de la *National Gallery* à Londres, qui fait payer un droit d'entrée les deux jours de la semaine réservés aux étudiants et aux copistes qui eux pénètrent gratuitement. »

Les Musées de Nuremberg encaissent annuellement 35.000 fr. pour un mark (1 fr. 25) d'entrée par personne dans la semaine (dimanche seul jour gratuit), plus 3.700 fr. que rapporte le vestiaire, soient 38.700 fr.

Au Musée national bavarois de Munich, le droit est d'un mark. Il y a trois jours payants par semaine et deux jours gratuits. Les recettes annuelles sont de de 10.000 fr.

A Dresde, la galerie de tableaux produit 21.250 fr. pour trois jours payants seulement, les quatre autres gratuits. Le droit est variable. Il est de 50 pfennigs (0 fr. 625) deux jours par semaine et de 1 mark 50 (1 fr. 875) (1) le jour du nettoyage. Le conservateur pense que le système mixte est le meilleur.

(1) J'attire l'attention sur ce taux d'entrée déjà assez élevé.

Digitized by Google

Le Musée municipal de Cologne (gratuit le dimanche et le mercredi) encaisse annuellement 13.250 fr. pour une entrée de 50 pfennigs par personne.

Le Musée de Francfort a une organisation particulière conciliant les deux partis. Il est ouvert tous les jours, gratuitement à certaines heures et moyennant un mark à certaines autres. Vestiaire toujours obligatoire. Le conservateur ajoute : « Notre organisation n'est de la part du public l'objet d'aucune observation sérieuse. Seuls les droits de garde exigés à l'entrée des salles sont impopulaires. »

Le conservateur du Musée de Colmar dit, touchant la gratuité : « Autrefois une gratification au gardien était imposée. Nous croyons que l'entrée payante met le visiteur plus à son aise. L'entrée payante n'existe que depuis le 1er août dernier. Il nous est impossible d'en déduire une opinion. Jusqu'ici nous sommes contents de l'avoir introduite. »

La *National Gallery* de Londres est ouverte gratuitement cinq jours par semaine, les deux autres on paye 6 pence (0 fr. 62). Les deux jours payants suffisent à produire une recette annuelle de 40.000 fr.

Au *South Kensington Museum*, le droit d'entrée est de 6 pences. Il y a trois jours payants et trois jours gratuits. En 1895, le produit des entrées s'éleva à 962 livres, soit 24.050 fr. Il a dépassé depuis 30.000 fr. Et cependant, comme le fait remarquer M. Couyba, dans son rapport sur le budget des Beaux-Arts pour 1902, un système d'abonnements arrive à mettre le prix de la journée à un peu plus d'un sou pour ceux qui le fréquentent quotidiennement. M. Georges Berger, rapporteur du budget pour l'exercice 1897, faisait observer que le droit d'entrée de 0 fr. 60 par personne, les mercredis, jeudis et vendredis, permettait au Musée d'ouvrir gratuitement ses salles jusqu'à dix heures du soir les autres jours.

Le Musée d'Anvers n'est gratuit que le dimanche et le jeudi et fait une recette annuelle de 15.000 fr., avec un

Digitized by Google

droit d'entrée d'un franc. Voici l'opinion du Conservateur : « La gratuité répond le mieux à cette pensée que les collections publiques doivent en tout temps être accessibles à tout le monde. Le droit d'entrée, avec le correctif de certains jours gratuits, est défendable parce qu'il assure aux visiteurs des jours favorables aux études, tout en procurant des ressources destinées à enrichir les collections. »

A Amsterdam, le Conservateur du *Sophia Augusta Stierting* (gratuit) et du *Stedelijk Museum* (payant : 1 florin (2 fr. 10) a une grande expérience des deux modes de procéder. Il pense que « pour attirer des visiteurs il faut ou des portes grandes ouvertes et des portiers à peu près invisibles ou un droit d'entrée important. Un droit d'entrée assez élevé peut être favorable quant au nombre des visiteurs. L'exposition des œuvres de Rembrandt au Stedelijk Museum en 1898 devait son succès au prix d'entrée excessif de 5 fr. Tous les jours les salles étaient tellement combles qu'il était à peu près impossible de jeter un coup d'œil sur les tableaux, ce qui ne gâtait nullement le plaisir des visiteurs venus uniquement pour prouver qu'ils aimaient les Beaux-Arts et qu'un droit d'entrée aussi élevé ne les effrayait guère. Les droits d'entrée minimes, au contraire, restent toujours un obstacle pour les petites gens, qui se croient volées si elles ont payé pour un Musée, tandis que la bonne bourgeoisie trouve qu'une visite si bon marché manque absolument de chic. »

En Italie, les recettes annuelles du *Museo Capitolino* à Rome sont de 16.000 francs ; celles de la galerie de l'Académie Royale des Beaux-Arts et du Palais Ducal à Venise environ 70.000 francs. « La loi sur la taxe d'entrée dans les musées, dit le Conservateur, a été promulguée sous le ministère de M. Ruggero Bonghi en 1880 et elle ne fut l'objet d'aucune opposition, vu l'état où se trouvaient alors les finances italiennes et parce qu'il eût été difficile de trouver des fonds autrement pour la restauration et l'augmentation des collections d'art et

Digitized by Google

d'antiquités..... Le Palais Ducal est visité le dimanche (jour gratuit) par 2 à 3000 personnes qui s'y donnent rendez-vous, gens du peuple, militaires, etc. »

Le Palais des Doges à Venise a encaissé, en 1900-1901, 81.340 francs.

A Florence, les recettes annuelles des Offices et du Musée national vont jusqu'à 100.000 francs.

§

Devant de tels chiffres, je ne crois pas exagéré de dire avec M. Félix Duquesnel qui s'est, à plusieurs reprises, longuement occupé de la question dans le *Petit Journal*, que « le Louvre ayant dix fois l'importance d'un musée comme le *National* de Florence, qui a réalisé dans son année plus de cent mille francs, il n'y a donc rien de téméraire à supposer que le produit des entrées au Louvre donnerait au moins 5 à 600.000 francs. »

Cela ne semble pas trop espérer si l'on songe que plus de 1.500.000 personnes visitent le Louvre chaque année.

Quant au Luxembourg, il reçoit par an au minimum 700.000 visiteurs, les Gobelins en reçoivent dans les 35.000, le musée Carnavalet (ville de Paris) dans les 182.000. En comptant pour ces musées un dixième seulement de visiteurs payants, on voit que, grâce à cette affluence, ils pourraient voir s'augmenter leurs moyens dans de sensibles proportions.

M. Gerspach montrait dans *le Petit Temps* de décembre 1901 que la galerie Borghèse avait été acquise par le Gouvernement italien grâce au droit d'entrée. Dans *le Petit Temps* du 17 janvier 1902, il complète ses renseignements sur les galeries italiennes. « En 1865, l'entrée au Musée (1) étant gratuite, il y a eu dans l'année 17.278 visiteurs. La taxe a été établie en 1867 avec le dimanche gratuit; cette année-là le nombre des visiteurs gratuits et payants a été de 47.762 !... Il y a dix ans la recette pour tout le royaume était annuellement de 250.000 à 300.000 lires; elle a atteint 479.482 lires dans

(1) Musée de Naples.

Digitized by Google

l'exercice 1898-99 et est estimée 500.000 lires pour l'exercice présent. »

Ainsi les Musées d'Italie, notamment celui de Florence, se sont considérablement enrichis dans ces dernières années sans avoir rien à réclamer à l'Etat. Pendant ce temps Versailles tombe en ruines et le Louvre n'a même pas de quoi faire réparer ses fenêtres et acquérir des stores pour protéger ses chefs-d'œuvre du soleil. « Mais non, on aime bien mieux laisser la foule traverser des ruines à l'*œil;* c'est noble et généreux, digne de la grande nation qui veut être à la fois la Grèce et l'Italie modernes. Ah ! les phrases, les phrases, qu'elles ont causé de sottises en notre pays (1). »

§

Résumons. Nos musées sont dans un état précaire; le gouvernement ne peut leur fournir les subsides nécessaires pour les en tirer et le droit d'entrée équitablement réparti pourrait remplacer l'aide défaillante de l'Etat.

Je suis loin de désirer avec M. G. Berger la suppression complète de la gratuité. Je considérerais cette mesure comme antidémocratique. D'un autre côté il me semble difficile de ne faire payer que les étrangers en exigeant, comme le demande M. Couyba, l'incommode production d'une pièce établissant la nationalité.

Je crois que le système mixte comportant deux ou trois jours gratuits par semaine est le meilleur à la condition de distribuer avec beaucoup de libéralité les cartes permanentes. De cette façon, les artistes, les écrivains, les ouvriers d'art, auraient comme par le passé la libre et gratuite disposition des musées, avec cette différence que les jours réservés ils seraient beaucoup plus à l'aise pour travailler. Le public riche serait satisfait de pouvoir visiter les salles à certains jours avec la certitude de moins de promiscuité et, ne serait-ce que par snobisme,

(1) *Petit Journal.* 1891. Il est caractéristique que c'est justement un organe populaire comme le *Petit Journal* qui a mené la campagne la plus active en faveur du droit d'entrée.

Digitized by Google

fréquenterait davantage les œuvres des maîtres. Quant au peuple, il est certainement suffisant de lui octroyer deux ou trois jours gratuits par semaine, d'autant que les autres jours il lui est rarement possible de se libérer. Le spectacle gratuit qu'on lui offrira le jeudi et le dimanche prendra pour lui d'autant plus de valeur qu'il saura ce spectacle acheté les autres jours. Verrait-on tant de monde au Salon, semaines et dimanches, si l'entrée en était toujours gratuite? Je suis certain que pour les mêmes raisons le jour où il y aura un tourniquet aux portes de nos musées, ils seront beaucoup plus courus et l'on aura ainsi atteint un double but, en trouvant les fonds nécessaires à leur développement et en augmentant dans le peuple le désir de voir qui est le commencement d'une éducation involontaire.

Ce que je repousse de toutes mes forces, c'est le droit de vestiaire que M. Couyba voudrait imposer à tous, car il ne faut pas qu'un artiste pauvre ne puisse entrer au Louvre un jour de pluie, à cause des cinq sous de vestiaire qu'on lui demanderait et que peut-être il n'aurait pas.

Sans le droit de vestiaire, nos musées nationaux, le Louvre, le Luxembourg, Versailles, Saint-Germain, Compiègne et Fontainebleau, sauraient se suffire à eux-mêmes. A côté d'eux il existe d'autres musées d'Etat, Cluny, les Gobelins, Sèvres, les quatre musées du Trocadéro, celui de l'Ecole des Beaux-Arts et ceux de l'Opéra et du Conservatoire de musique qui seraient d'un notable appoint pour la caisse des musées. En province les très importants musées de Lille, de Saint-Quentin, de Rouen, de Lyon, de Montpellier, de Montauban, etc., pourraient enfin s'organiser, devenir chacun des centres d'art régionaux, dignes des chefs-d'œuvre qu'ils recèlent et servir au relèvement artistique et intellectuel de la région.

« Il suffit, dit M. Couyba dans son rapport, de lire l'ouvrage de M. Henry Lapauze sur les dessins de J.-A.-D. Ingres du musée de Montauban pour apprendre que sur les 5000 dessins du maître il n'y en a pas

Digitized by Google

plus de 1.200 dans les salles du musée qui en cache ainsi les trois quarts depuis 1867 ! « Qui n'a pas vu ces milliers d'ébauches, qui n'a pas suivi les tâtonnements, les reprises, les soudaines et admirables trouvailles du maître ne peut se faire une idée de l'effort, de la patience et de la conscience du véritable génie.

« Et sur ces 1.200 dessins exposés combien sont atteints de vétusté ! Combien, hélas ! « rongés d'humidité » ? C'est déplorable.

« Quant aux 4.000 dessins qui sont dans les cartons, on peut à bon droit se demander à quoi ils servent? Or, il suffirait d'un léger droit d'entrée à la porte du musée Ingres pour assurer une recette annuelle qui permettrait l'achat de passe-partout et de cadres mobiles, afin de placer sous les yeux du visiteur et sous les yeux des jeunes élèves l'œuvre entier du vieux maître du vœu de Louis XIII, et de l'Apothéose d'Homère ! »

Voilà un exemple. On pourrait en prendre un dans chaque musée pour soutenir l'utilité de notre thèse et l'urgence qu'il y a à faire aboutir près des Chambres cette réforme du droit d'entrée dans les musées d'où dépendent actuellement la tenue, l'entretien et l'accroissement de nos collections.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

Digitized by Google

LA REKBA

(*Suite*) [1]

—

IX

André Miral, vers la fin de septembre, croisa dans la brousse le baron Le Fresne et l'abbé Rouzet. Ces messieurs rentraient de la chasse aux marais. Chacun d'eux portait autour des reins un long chapelet de bécassines et de macreuses.

Les premières pluies avaient grossi le torrent. L'eau débordante courait à travers les térébinthes et les lentisques.

— Aimez-vous les grenouilles? demanda M. Rouzet.

On apercevait sous la soutane sa culotte de velours défraîchie et toute rapiécée. Le fusil en sautoir, la pipe d'écume entre les lèvres, il se penchait sur les roseaux et le vent soulevait sa longue barbe déployée.

— J'ai rarement vu autant de grenouilles, dit-il en comptant du doigt celles qui plongeaient effarées sous les plantes aquatiques; toutes sont bien venues, belles et grasses à souhait. Ah! l'excellente friture!

Il fit claquer une allumette sur sa fesse droite, ralluma sa pipe éteinte, et prononça d'une voix où perçait une nuance de regret :

— Dans le canton de l'Ardèche où je suis né, le paysan n'apprécie pas les grenouilles. Il ne fait au-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 150, 151.

Digitized by Google

cune différence entre ces bêtes savoureuses et les hideux crapauds. En Algérie pour la première fois j'ai goûté ce mets succulent. Ce fut une révélation.

— Ce n'est pas un plat cop'eux, dit le baron Le Fresne. Rien ne vaut un bon civet quand le lièvre vous a fait longtemps courir !

Il soupesa d'un air satisfait celui qui pendait à sa ceinture. Les chiens par derrière venaient en bondissant flairer la bête morte. L'un d'eux parfois léchait le sang frais, perlant au coin de la bouche, et qui s'égouttait sur le gazon.

— C'est une belle pièce, reconnut l'abbé Rouzet. La chasse est un plaisir du ciel dans nos pays giboyeux, mais convenez aussi que la pêche a des charmes. Elle plaira davantage à un esprit réfléchi.

Un vol de grives s'essora d'un buisson de myrtes. M. Rouzet épaula sagement son fusil. Il courut ensuite dans la fumée de la poudre, et, à son retour, un oiseau palpitait dans le creux de sa main.

— C'est un tourde. Cette bestiole est plus petite mais aussi parfumée que la grive!

L'oiseau poussait de petits cris plaintifs. Il avait une aile cassée, et dans son plumage fauve ses yeux brillants étaient d'un noir de jais.

M. Rouzet l'examina avec complaisance, puis d'un coup sec, il l'acheva sur son talon.

— Or ça, dit-il, lorsque l'oiseau ne bougea plus, causons, s'il vous plaît, de choses sérieuses.... Avez-vous revu Valérie Foucras ? La malheureuse enfant fait le tourment de ma vie.

Cette petite fille tranquille cachait en effet des abîmes de passion. Désespérant de vaincre la résistance de son oncle, elle était partie un beau soir pour rejoindre celui qu'elle aimait.

— C'est fort bien fait, affirma le baron Le Fresne,

Digitized by Google

dont les sympathies allaient toujours aux amoureux. Foucras, perclus et grognon, est d'un entêtement inconcevable !

— Vous êtes un mécréant, protesta M. Rouzet. La loi divine faisait un devoir à Valérie de s'incliner devant son oncle. Mais nous vivons dans un temps pervers !

Il se tut et la fixité de son regard proclama une profonde méditation.

— La conduite de Valérie ne saurait être qualifiée trop sévèrement, continua-t-il en caressant sa barbe d'un geste familier. La chose toutefois étant irréparable, j'estime qu'il convient de la sanctionner.

— Foucras est bien abattu, dit André. Sa marche est plus pesante, et il a vieilli de dix ans. Chez lui, le caractère se bute encore, mais l'âme défaille et se dispose à pardonner.

La brousse ensoleillée se déroulait rose et ocre sous la lumière déclinante. Les dernières averses avaient activé la vie des fleurs. Belliqueux et pillards, les ailes à plat sur le dos, leur abdomen relié au thorax par un fil d'or, les éphialtes circonflexes furetaient dans les corolles, avec des mouvements si souples qu'ils paraissaient réglés par un maître de danse. D'un air menaçant, tous brandissaient leur abdomen comme une massue. Les sirex d'un bleu d'acier, les pygmées citron, les volucelles poilues, les allantes couleur de rouille, se balançaient le long des tiges. Mais les papillons surtout tourbillonnaient innombrables sur les anémones et les narcisses. Ils étaient en velours noir, en velours jaune et en velours bleu. Les uns dressaient verticalement leurs ailes crénelées de nervures orange; d'autres, au contraire, d'un rouge flamboyant et qui s'ornaient d'une grande lune bleuâtre, disposaient leurs ailes sur un

Digitized by Google

plan horizontal ; les plus nombreux, balançant de longues queues en spatule, infléchissaient comme des toits leurs grandes ailes déchiquetées.

Un vol d'étourneaux glissa sur l'horizon avec un bruit de soie déchirée. Les chiens en même temps firent lever un chacal.

Le baron Le Fresne rappela en vain ses courants qui s'acharnaient après le fauve. La chienne du curé revint seule, en rampant sur ses courtes jambes de basset. Elle leva vers son maître ses grands yeux caressants et mouillés.

— C'est un animal obéissant, dit M. Rouzet, qui la rassura d'une petite tape amicale. A l'époque des amours, cependant, elle n'écoute plus ma voix. A quelles aberrations ne conduit pas cet instinct qui rend les plus sages pareils à des brutes !

M. Rouzet releva sa soutane jusqu'aux hanches, sauta un fossé, puis, déployant un vaste mouchoir à carreaux, épongea son crâne ruisselant :

— Voyez, par exemple, ajouta-t-il, la petite Valérie Foucras ! Elle était la plus modeste et la plus fidèle aussi de mes paroissiennes. C'est d'elle pourtant que naît le scandale ! Cela m'est pénible. On ne se rend pas compte, en effet, de l'état d'âme d'un prêtre algérien. Nos églises sont désertes, quelques femmes à peine suivent le dimanche les offices. Quel serrement le cœur lorsqu'une de nos ouailles tourne mal !

Ah ! j'ai envié souvent mes collègues de la métropole. Eux du moins ont des devoirs à remplir et de jeunes esprits à guider ! Mais ici, sur cette terre ingrate, à quoi le prêtre occupera-t-il ses loisirs ? Quelques-uns chassent, d'autres font pis, les meilleurs cultivent leur jardin !

Le soir tombait et, dans la brume du crépuscule,

Digitized by Google

la route apparut derrière le rideau frissonnant des poivriers. Une voiture passait, au trot d'un vieux cheval fourbu.

— Ce sont les *English*, dit le baron Le Fresne !

Il fit un cornet de ses mains jointes et cria d'une voix mâle qui sonna comme un appel de clairon :

— Vivent les Boers !

— Pourquoi, demanda Miral, le prêtre d'Algérie n'imiterait-il pas ces Anglais si décriés ? Les missions qu'il créèrent sur nos montagnes sont fâcheuses sans doute pour notre influence, mais si nous envisageons l'intérêt des indigènes, il faut reconnaître qu'elles font beaucoup de bien. Les malades trouvent là des remèdes gratuits, les impotents reçoivent des aumônes, les épouses enfin des missionnaires soignent les femmes en couches ou assistent leurs relevailles. Il est regrettable que ce rôle bienfaisant soit abandonné à des étrangers. A vous, monsieur le curé, à vos vicaires et à vos religieuses, il appartiendrait de l'assumer.

— Bah ! répondit M. Rouzet, ce serait une duperie. En dépit de la plus active propagande, les missions anglaises ne convertissent personne. Et je me suis laissé dire qu'il en était de même chez les pères blancs !

— Eh! dit André, la conversion de l'indigène importe peu au point de vue social. Qu'il abandonne le Coran pour apprendre les Evangiles, qu'il se dénomme Joseph, Pierre ou Baptiste, au lieu de s'appeller Amar, Mohammed ou Kaddour, je ne vois là pour la France aucun bénéfice direct. Notre pays en aurait au contraire un très grand à s'attacher chacun d'eux par sa sollicitude.

— Ces mécréants me sont antipathiques, répli-

Digitized by Google

qua M. Rouzet. Avouez que leurs croyances sont absurdes et leurs superstitions grossières !

— Soit, reconnut Miral. Cela tient à leur grande ignorance. Les cœurs simples s'ouvrent facilement au merveilleux.

— Ma vieille bonne, dit le baron Le Fresne, allume des cierges quand je passe la mer, et lorsqu'il tonne elle répand de l'eau bénite sur le plancher !

— Elle a raison, proclama M. Rouzet, et c'est d'un exemple touchant.

La rivière, tout le long de la route, chantait sur son lit de galets. L'eau limpide reflétait le feuillage des eucalyptus. Leur bordure mobile s'y rejoignait comme les franges d'une draperie.

— Je vous quitte, dit M. Rouzet devant le presbytère.

C'était, à l'entrée du village, une maison crépie de neuf et toute égayée de clématites mordillant les toitures. D'un pas alerte, M. le curé traversa le jardin. Près du puits, où un arrosoir luisait encore frôlé par un reste de lumière, il se frappa le front et revint brusquement du côté de la haie. Sa figure s'encadra dans un bouquet de géraniums.

— J'oubliais, souffla-t-il avec un pli de discrétion sur les lèvres. Je verrai l'oncle de Valérie, vous feriez bien de pressentir sa tante.

— Je réponds d'elle, affirma André. C'est un caractère mobile. Il s'attendrit aussi facilement qu'il entre en joie !

Aux premiers mots, en effet, M^me^ Foucras s'émut. Son cœur vulnérable fondit dans une crise de sanglots.

Sans force contre les suggestions de la tendresse,

Digitized by Google

elle excusait tout et se condamnait seulement elle-même. Les âmes délicates ont de ces scrupules. Elles absolvent toujours l'être aimé. Assumant au contraire toute la faute, elles invoquent passionnément des méfaits imaginaires et s'accusent du moindre oubli.

Miral la rassura. Il voulut lui montrer l'exagération de ce sentiment louable. Le bruit d'un pas pesant dans le couloir interrompit son discours. Foucras passait, les jambes cassées, dans un abandon d'épaules plein d'accablement. Une expression de lassitude tirait son visage, dont le masque hérissé d'une barbe de huit jours s'enflait sous les paupières pour s'abaisser aux coins de la bouche.

— C'est un bon homme, dit Mme Foucras. Le premier jour, sous l'afflux débordant de sa colère, il voulait aller dans la montagne et ramener Valérie de vive force. Il est tombé ensuite dans la prostration où vous le voyez. Il ne parle jamais de la petite, il a banni de sa chambre tout ce qui venait d'elle, on dirait qu'il écarte son souvenir comme s'il craignait maintenant de le profaner. Je crois que son cœur incline aussi vers le pardon; il ne l'avoue pas, car son orgueil est ombrageux, mais l'idée doucement chemine.

— Ecoutez, proposa André. Il faut faire cesser ce malentendu. Achour me convia aux fêtes d'automne qui accompagnent les labours. Venez avec moi. Nous irons là-haut les surprendre.

Elle leva vers lui ses yeux battus d'insomnie :

— Si vous voulez, dit-elle.

Ils partirent par une matinée où le ciel était couleur d'abeille. Les molles prairies, trempées par l'aube, baignaient dans une ombre légère. Les

Digitized by Google

blanches pelouses étaient pareilles à des lacs glacés, et le long des talus, les toiles d'araignée ployaient sous les gouttes d'eau.

De tous côtés, les *fellahs* se rendaient aux labours. Les bœufs fauves, courts et trapus, leurs cornes frottées avec de l'huile, des fleurs piquées à leur garrot, portaient suspendus au collier des chapelets de beignets et de blonds gâteaux. L'essaim des enfants bourdonnait tout autour comme des mouches à miel.

Les groupes peu à peu se dispersaient dans les champs. Les araires primitifs avaient la forme d'un compas ouvert. La branche reposant sur le sol portait le soc de la charrue; l'autre, recourbée légèrement, servait au laboureur pour diriger son travail.

Jambes et bras nus, les femmes, aux quatre coins des parcelles, enterraient trois grenades, trois noix et trois œufs durs. Les fellahs alors, d'un claquement de langue contre le palais, mettaient les bœufs en marche. Les sillons en ligne droite s'alignaient ininterrompus, s'échelonnant en vaguettes successives, avec des creux pleins d'ombre et de petites crêtes lumineuses :

— Voyez ces bois d'oliviers, dit André à M^me^ Foucras. Là commence la propriété d'Achour. Les bâtiments sont derrière, dans le pli de coteau. Nous les apercevrons au détour du chemin.

Les mulets s'engagèrent sous la frondaison grise des oliviers. L'ombre était bleue sur les mousses. A travers les branches perçaient quelques rayons atténués. Des vols de moucherons y jouaient dans du soleil.

— Voici la demeure, reprit André. L'endroit s'appelle Aïn Zergour, *la fontaine de l'étourneau*.

Digitized by Google

A l'orée du bois, les prairies descendaient en pente légère. Des vergers d'orangers fermaient à gauche l'horizon, mais à droite, grâce à l'inclinaison de la colline, la vue plongeait sur la plaine. Là, par une brusque cassure, les ruisselets qui serpentaient mollement au milieu des pâturages, réunis en torrent tumultueux, croulaient tout à coup dans un bruissement d'eau déchirée.

Achour rentrait des labours où il avait tracé le premier sillon, quand il aperçut les mulets débouchant à la lisière des prés. Mme Foucras, avec le tact que les femmes les plus vulgaires ont parfois dans les circonstances délicates, tendit la première sa main qui tremblait un peu. La figure du jeune homme s'éclaira, et, sans un mot, il la guida vers le porche.

André se sentit étranger. Il s'assit devant la demeure, sur des banquettes de pierre qui entouraient un chêne zéen. C'est là qu'Achour vint le retrouver.

Le soleil déjà haut inondait la maison, dont le minaret bleu et les coupoles roses se fondaient discrètement dans la lumière. Des guirlandes de fleurs fraîchement cueillies se tressaient autour des fenêtres. D'autres retombaient par grappes le long des galeries. Des fleurs aussi jonchaient les allées ; elles ruisselaient sur le seuil des portes, et leurs pétales débordaient en cascades roses, pourpres et blanches sur les marches de l'escalier.

— C'est une idée de Valérie, dit Achour. Elle a voulu partout des fleurs pour la fête des labours, la plus grande de l'année après celle des troupeaux !

Il expliqua que les khammès tout à l'heure dîneraient en commun sur les pelouses, tandis qu'au fond

Digitized by Google

des cours les femmes seraient servies à part. Des rires clairs couvrirent sa voix.

Ces rires s'égrenaient au fond des bosquets d'orangers qui se paraient de leurs beaux fruits. Un groupe d'enfants se bouscula à l'orée du verger; tous portaient des burnous trop grands où leurs pieds nus s'embarrassaient; ils avaient à la main des tablettes pour écrire.

Dès l'aube, penchés sur ces tablettes, les yeux attentifs, le bout de leur langue pointant entre les lèvres, ils s'étaient appliqués à dessiner des fioritures et à les embellir avec des craies de diverses couleurs. Ils se répandaient maintenant dans la campagne pour montrer aux femmes leurs dessins coloriés. Chacun d'eux récoltait ainsi des œufs durs, peints en rouge avec la garance, en noir avec le cytise, en jaune avec des pelures d'oignon.

Leur capuchon, rabattu sur l'épaule, laissait voir la petite mèche de cheveux qui drôlement s'ébouriffait au sommet de leur tête rasée. Tous comptaient leurs œufs, et le tumulte était grand, car les invectives se croisaient :

— Combien en as-tu, poignée d'alfa?

— J'en ai vingt, fleur de coucous!

— Et toi, fils de l'homme à la poule?

— Huit seulement, petit moineau!

Leur bande rieuse envahit la maison.

— Fils de l'homme à la poule? interrogea André, que ce surnom avait frappé.

— Un de ses ancêtres, répondit Achour, recevant un hôte de distinction, au lieu d'égorger un agneau, lui offrit par lésinerie un maigre poulet rachitique. Le sobriquet suivra la famille de génération en génération.

— Où se trouve l'école?

Digitized by Google

— A mi-côte. Nous voyons d'ici la fumée s'élever des toitures. L'instituteur arrive de France. C'est un garçon qui vit seul avec son moniteur indigène. Il fait lui-même son ménage et il occupe ses loisirs à élever des vers à soie. Pas un Français à la ronde! Son collègue le plus proche est à l'extrémité du douar, au village d'Oumelasdane, *la femme qui pond des œufs!*

Les khammès revenaient des champs, portant leur charrue sur les épaules. Une brise légère soufflait. Devant la maison, dans le bassin qui reflétait leur chute, les feuilles d'automne, détachées une à une, rejoignaient doucement leur ombre mobile.

Sous le porche une voix flûtée héla Achour.

— C'est mon neveu Saïd, dit celui-ci...

Lorsque l'enfant fut là, allure vive et yeux hardis, il ajouta en pinçant ses joues fermes fouettées de grand air :

— Dix ans, et toujours un peu menu. Nous l'appelons Thinezet, *petit poil follet.*

Saïd justement venait les chercher.

Ils le suivirent sur la terrasse où, dans l'ombre tournante des coupoles, sous le regard attendri de Mme Foucras, Valérie distribuait les cadeaux aux femmes des fellahs. Sa mince figure, sous la fumée pâle des cheveux, s'illuminait de joie, et lorsqu'elle leva son regard, André y lut la gratitude infinie qui remplissait son cœur d'amoureuse comblée.

Les jeune filles kabyles, pour recevoir les offrandes, montaient l'une après l'autre les marches de l'escalier. Elles approchaient avec cette démarche balancée et glissante qui est spéciale aux femmes d'Orient, et Valérie entre leurs mains remettait des joyaux barbares ou des étoffes d'un éclat agressif aux yeux. Toutes alors tendaient leur nuque vio-

Digitized by Google

lente, leur corps pliait, et les bras nus croisés sur la gorge soutenaient la tête en extase devant ces merveilles.

La terrasse dominait les jardins. A droite, au fond d'une allée d'orangers, s'ouvrait la grande cour précédant les étables. Le bétail se bousculait devant les claires-voies; des taureaux impatients mugissaient. Aux meules de fourrage, les laboureurs venaient puiser à pleines mains; des *couffis* remplis d'orge laissaient déborder les grains, et aux quatre coins de la cour les cuviers contenaient en abondance ce mélange d'huile et d'œufs durs dont les jeunes agneaux se montrent si friands.

Sur le déroulement des chaumes le soleil dormait en nappe d'or. Les chants et les *you-you* des femmes se croisaient dans les airs. Les plus vieilles maintenant, ratatinées et séculaires, se multipliaient sur la terrasse, où leurs doigts décharnés s'agriffaient aux amphores et aux plats de bois qui leur étaient offerts.

Puis ce fut le tour des enfants. Leur essaim bourdonna autour des corbeilles de fruits et de gâteaux. Ils riaient dans la lumière et Valérie s'amusait de leurs lèvres poudrées de sucre, de leurs joues barbouillées de miel.

Une source de bonté fusait de la jeune femme comme l'eau jaillit de la terre. Sous ses pas une rumeur confuse montait. La tendresse inondait les âmes, la joie poudrait d'étincelles les yeux. Et André comprit que l'heure était grave. Frissonnant d'enthousiasme, il admira cette bonne Française qui si simplement gagnait des cœurs à son pays.

Digitized by Google

X

L'hiver passa.

Le mariage d'André Miral et de Miassa devait se célébrer en avril. Vers cette époque, la nouvelle des événements de Margueritte souleva dans la région une grande rumeur.

André, sous la lumière de la lampe, dépouillait ce soir-là son courrier.

« Je soussigné, Lagriffoul Antoine ai l'honneur de m'adresser à votre bienveillance magistrale... »

C'était un pli du garde champêtre de l'annexe d'Aïn Melouk dont les rapports à l'ordinaire étaient pleins de saveur.

« Les bigarreaux, cerises très précoces et qui faisaient le joyau de tout le reste du verger... »

André s'interrompit et prêta l'oreille. La porte du jardin venait de s'ouvrir et un bruit de pas s'accélérait maintenant sur le sable des allées.

«... Les Kabyles ont dû les enlever par un coup d'adresse dont les indigènes connaissent si bien le secret et toutes les habitudes leur sont acquises sur ce chapitre. Mais il est malheureux, dit-il, le propriétaire lui-même, que l'on ait qu'un tout petit peu de cerises qui nous reste de bon après les sévices de la gelée et puis — que les malfaiteurs viennent encore nous les voler !! C'est un fait désagréable et même disgracieux !... »

A ce moment, M. Coquibus et le garde général des forêts envahirent le cabinet de travail. M. Bonaventure tenait à la main un journal déployé. Il le tendit d'un geste sec.

— Lisez, dit-il, cet entrefilet. Vous jugerez ensuite, monsieur Miral, si vos amis les indigènes méritent toujours nos sympathies !

M. Bonaventure assujettit son binocle et pirouetta

Digitized by Google

sur ses talons. M. Coquibus, suant et haletant, s'était déjà effondré dans un fauteuil.

André Miral prit la feuille et lut aux dernières nouvelles.

— « Milianah, 7 heures soir. — Les indigènes révoltés ont pillé le village de Margueritte. Toutes les fermes sont saccagées ; la région du Zaccar est en feu ; le garde champêtre et la plupart des colons ont été égorgés ; les autres sont entre les mains des rebelles ; l'administrateur de la commune mixte ainsi que ses adjoints seraient au nombre des prisonniers. »

M. Bonaventure qui, d'un pas saccadé, arpentait la pièce, s'arrêta brusquement. Les doigts aux goussets, il déclara :

— C'est clair ! Tout le Zaccar à cette heure est noyé dans le sang. Nous pouvons être demain attaqués à notre tour.

Il s'assit sur une chaise, et, l'ayant fait pivoter, les coudes aux genoux, ses yeux appuyés sur ceux d'André, il continua d'une voix brisée par l'émotion :

— Mais parlez donc ! Ce mouvement sans doute était prévu. On a dû prendre des précautions et multiplier les mesures !

— Je ne crois pas, dit André. J'ai vu dernièrement l'administrateur. Il ne se doutait de rien.

— Alors quoi, grommela M. Coquibus, on va nous laisser égorger ? Quelle coupable incurie et quelle imprévoyance de votre part !

La nouvelle du désastre avait étourdi l'ancien entrepreneur. L'idée ne lui était encore jamais venue que ces indigènes placides, toujours courbés à leur travail et qui gardaient devant ses pires exactions une attitude soumise, pouvaient être agités tout à coup d'un grand sursaut de révolte. Devant cette

Digitized by Google

révélation il demeurait consterné. Dans sa grosse face congestionnée ses prunelles striées de sang roulaient à fleur de tête.

— Soyons calmes, dit André. Tout jusqu'ici nous autorise à croire que le mouvement relaté par cette brève dépêche demeurera partiel. J'ai parcouru ces temps-ci les douars ; aucun indice n'est de nature à faire prévoir une insurrection.

— Les indigènes sont fourbes, reprit M. Bonaventure. Ils savent admirablement cacher leur jeu.

Il frotta nerveusement ses mains l'une contre l'autre et fit craquer ses doigts secs aux jointures.

— Venez-vous? ajouta-t-il. Nous trouverons au cercle l'huissier et le vétérinaire qui doivent être rentrés du marché d'Aïn Melouk. Sans doute auront-ils des nouvelles fraîches !

Ils sortirent.

M. Bonaventure noua un foulard blanc autour du cou, et les mains dans ses poches, la canne appuyée au creux de l'estomac, il marcha militairement, en frappant ses talons de cuir sur le pavé. Auprès de lui, les pieds au chaud dans ses chaussons feutrés, M. Coquibus allait d'un pas lourd et la tête affaissée dans ses épaules.

Le récit des incidents de Margueritte se répandait déjà dans le village. Au fond de l'épicerie Boussagol, les mains agrippées à un tonneau de cassonade, Mme Hillemacher, bouche empâtée et œil équivoque, dégorgeait son dépit dans un flot de paroles édentées. Au café Foucras, devant le comptoir en zinc, le coiffeur Bonifacio commentait lui aussi l'événement. Il pérorait au milieu d'un groupes d'Espagnols terreux et glabres. Parmi eux, avec sa barbe inculte et sa large face rubiconde, le charron La Petrouza éclatait comme un coquelicot

Digitized by Google

épanoui dans un buisson. Les bras nus et la chemise entr'ouverte, il exhibait sa poitrine velue où un monstrueux hérisson semblait tapi. Assis à une table reculée, trois indigènes écoutaient Bonifacio avec étonnement.

— Quelle imprudence ! dit M. Bonaventure.

Au Cercle, malgré l'heure tardive, tous ces messieurs étaient encore réunis.

L'huissier Gilis racontait que l'administrateur, avisé par télégramme, venait de partir pour le chef-lieu afin de réclamer des instructions.

— Figurez-vous, ajouta-t-il, que le *bordj*-délabré menace ruines de toutes parts ; il s'effondrera au premier assaut ; dans ce dernier refuge, aucune installation n'a été prévue. Le seul canon dont la commune mixte dispose est hors d'usage, et l'on possède seulement trente fusils. Encore la provision de cartouches est-elle presque épuisée !

— Quelle obstination de la part de l'autorité supérieure ! proclama M. Bonaventure. Voici plus de dix ans que les colons réclament des fusils !

— Fort bien, dit André, mais il faudra alors les organiser en milices, les réunir chaque semaine afin de leur apprendre le maniement d'armes, établir aussi un contrôle pour veiller au bon entretien des fusils confiés en dépôt. Songez enfin que, dans une panique, des gens craintifs ou peu avertis peuvent imprudemment faire usage de leurs armes !

— Soit, concéda M. Bonaventure. Je ne répugnerais nullement, en ce qui me concerne, à consacrer quelques loisirs à mon instruction militaire. J'avoue pourtant que certains d'entre nous trouveraient peut-être arbitraire l'obligation à laquelle ils se verraient assujettis. Mais l'objection n'existe

Digitized by Google

plus si les armes, classées avec un numéro d'ordre, entretenues au siège de la commune mixte par les soins des *daïras*, sont distribuées seulement lorsqu'un danger est pressenti, et rendues aussitôt après que le péril a disparu!

— Voilà! approuva M. Boussagol.

Son amour du bien-être s'accommodait fort bien de cette transaction. Il se renversa donc au fond de son fauteuil, assuré qu'il était désormais de pouvoir y accomplir, comme par le passé, sa sieste dans l'après-midi et ses digestions après chaque repas.

La salle du cercle cependant se vidait peu à peu. André Miral partit un des derniers.

Comme il entrait à l'hôtel, Mme Foucras, sur le seuil de la cuisine, le héla. Les fourneaux ronflaient. Valérie, qui était venue le matin pour passer la journée, se drapait déjà dans son manteau et se préparait à prendre congé.

— Retenez-la, monsieur Miral, supplia la mère Foucras. On va certainement l'assassiner en route!

— Bah! dit Valérie, il est à peine huit heures, je serai là-haut avant que la lune ne soit couchée.

— Prends au moins quelqu'un pour t'accompagner.

— Crois-tu? Je n'ai fait aucun mal aux indigènes et je me sens en sûreté au milieu d'eux. Je dormirai ce soir aussi tranquille que si j'étais dans Alger!

— Elle a raison, dit Foucras. Son mari l'attend; il faut qu'elle aille le rejoindre.

Il se tourna vers André, fléchit sur ses jambes et toussota dans ses doigts.

— Hein? dit-il. Je me réconcilie avec les Kabyles; fort bien; voilà maintenant qu'ils se révoltent, ça a-t-il du bon sens?

Digitized by Google

— Tais-toi, interrompit la mère Foucras. Ce n'est pas l'heure de plaisanter. Peut-être que demain nous serons tous morts !

Elle fit le signe de la croix et, revenant à ses fourneaux, étouffa un soupir dans le bruit crépitant des lèchefrites.

Le même soir, vers dix heures, M. Bonaventure et l'huissier Gilis se promenaient sur la route en devisant des faits du jour. Ils marchaient à grands pas, le visage fouetté par l'air frais, et ils ne retiraient leurs mains des poches que pour rouler de temps en temps une cigarette.

Parvenus à la rivière, ils se préparaient à faire demi-tour, lorsque, derrière un coteau planté de vignes, ils aperçurent une grande lueur. La curiosité les fit avancer de quelques pas ; ils suivirent le pont de fer et débouchèrent au milieu du marché. La vue à cet endroit ne rencontrait plus aucun obstacle ; elle s'étendait sur toute la vallée et embrassait l'immense amphithéâtre des montagnes s'ordonnant dans le lointain.

L'une de ces montagnes paraissait embrasée. L'incendie sur ses flancs brodait des arabesques qui rampaient le long des pentes. Les flammes dardaient de toutes parts leurs langues de feu, explorant les moindres plis des ravins, et lorsqu'elles trouvaient un nouvel aliment elles éclataient tout à coup dans une gerbe d'étincelles.

— C'est étrange ! remarqua M. Bonaventure.

Il posa sa main droite sur le bras de l'huissier Gilis et le fixa un moment en silence.

— Si c'était un signal ?

L'huissier sursauta comme sous un coup de fouet.

— N'en doutez pas, dit-il, c'est évidemment un

Digitized by Google

signal. L'endroit est admirablement choisi, car il domine tous les douars.

— Oui, reprit M. Bonaventure qui désigna d'un geste large le cirque des hauts sommets dont Gravelotte était le centre. En 1871, les Kabyles insurgés correspondaient déjà ainsi.

Il laissa retomber ses bras découragés qui claquèrent sur les plis flottants de son pardessus.

La nuit autour d'eux demeurait sans émoi. Aucun bruit. Le vent seul frissonnait dans les feuilles, et les étoiles palpitaient dans le ciel froid.

L'huissier et M. Bonaventure remontèrent la côte qui conduit au village. L'effroi leur fauchait les jambes. M. Gilis songeait à sa femme et à ses enfants. Le garde général, sans famille et célibataire, ne craignait que pour lui. Ses réflexions n'en étaient pas moins amères. A la pensée du lendemain inévitable, il sentit le long de son dos comme une traînée lente de neige glacée, et il laissa son âme égoïste s'exhaler dans un cri :

— Trop tard! Nous tous qui avons cheval et voiture, nous aurions dû partir dès la réception du courrier. Soixante kilomètres nous séparent à peine du chef-lieu, et maintenant, au milieu des troupes, nous serions en sûreté. J'y ai songé, mais un sot amour-propre m'a retenu!

M. Bonaventure s'arrêta et tressaillit. Un bruit de pas se cadençait sur la route, et bientôt, sous l'ombre opaque des eucalyptus, une petite lueur s'alluma.

C'était la pipe d'écume de M. l'abbé Rouzet. Il apparut au détour du chemin où sa barbe vaste se noya dans la clarté de la lune. M. Soubiron et l'épicier Boussagol l'accompagnaient. Derrière eux, roulant comme une bouée son corps massif,

Digitized by Google

M. Coquibus se hâtait en trottinant sur ses jambes courtes.

Les gendarmes qui rentraient de tournée avaient apporté jusqu'à Gravelotte la nouvelle de l'incendie. Elle s'était répandue d'abord dans les débits et les cafés, puis dans chaque maison où les femmes réveillées s'habillèrent promptement pour aller voir. Le village peu à peu se déversa tout entier vers la plaine. Beaucoup, pour arriver plus vite, avaient pris à travers champs. Les groupes émergeaient des clos d'oliviers et des taillis de chêneteaux, traversaient les vignobles en courant, et derrière les arbres bordant la rivière rentraient de nouveau dans la nuit.

Sur la montagne, les flammes ronflaient toujours. De gros nuages couvraient une partie du ciel, et, dans les ténèbres, les longs anneaux de feu se déroulaient plus brillants. L'incendie gagnait les crêtes. Derrière lui, des foyers mal éteints se rallumaient sous les souffles épars. De grandes poussières livides s'envolaient alors, éclairant tout le val d'une lueur louche, tandis que dans les basfonds les herbes et les arbrisseaux calcinés vomissaient, au contraire, des tourbillons de fumée noire.

Le vent tout à coup chassa les nuages, et le profil des hauts sommets se découpa dans la clarté lunaire. De tous côtés, les villages kabyles éclataient en blancheurs. Jamais ils n'avaient paru si innombrables. Ceux-ci s'accrochaient aux rocs, ceux-là se groupaient sur l'arête des cimes, d'autres clairsemaient au milieu des vallons leurs demeures bâties dans les verdures, tous dressaient au-dessus des arbres leurs minarets percés de trous, comme des yeux sans cesse ouverts sur la plaine. Quelle

Digitized by Google

multitude grouillait là-dedans, sous les toits de diss ou les terrasses crépies à la chaux !

La brise froide rosissait aux pommettes le visage des femmes qui, de leurs mains fiévreuses, ramenaient les plis des fichus jetés à la hâte sur leurs épaules. Quelques-unes serraient entre leurs bras des enfants demi-nus, les yeux gros de sommeil, et qui, arrachés à la tiédeur du lit, grelottaient maintenant sous les châles dont ils étaient couverts.

L'incendie déjà mordait les rochers couronnant la cime. Quelques broussailles encore, tapies au milieu des pierres, prenaient feu çà et là. Un bouquet d'arbres s'embrasa. Ce fut la fin !

Les petits, éblouis et ne comprenant pas, battirent des mains comme à un feu d'artifice. On les fit taire et le silence de nouveau plana.

Tous les regards étaient tournés vers les villages. Quelques femmes les comptaient du doigt, et les hommes nommaient les principaux. A travers les pâturages, des sentiers rocailleux serpentaient vers la plaine. C'est par là que l'invasion descendrait ! Chacun sans doute évoqua la foule hurlante et poussant des cris de mort, les gestes menaçants, les mains brandissant les *debbous*, car un même frisson courut à la fois sur toutes les faces livides.

M. Coquibus épongea son front blême. M. l'abbé Rouzet, sans s'apercevoir qu'elle était éteinte, tirait fiévreusement sur sa pipe d'écume, tandis qu'un rayon de lune narquois jouait sur les boucles de ses souliers.

A ce moment, le cri des chacals déchira l'air. Leur troupe passa, oblique et rasant la terre, derrière un lièvre forcé qui se cacha pour mourir au fond d'un buisson de lauriers roses. De tous côtés d'autres chacals répondirent, et ce fut sur la

Digitized by Google

plaine un concert lugubre qui se prolongea longuement pour s'éteindre tout à coup dans un dernier sanglot.

On dormit peu cette nuit-là à Gravelotte.

Vers minuit, il y eut une alerte. Les colons d'Aïn Melouk, pris de panique, s'étaient enfuis en troupe, tournant le dos à l'incendie et emportant sur des chars leurs meubles les plus précieux. Ils avaient accompli, dans une fièvre grandissante, parmi la clameur des femmes et les pleurs des petits, les deux heures de marche qui les séparaient du chef-lieu de canton. A leur tête marchait le garde champêtre Lagriffoul. Il les dominait tous de sa haute taille, et il étendait sur eux de grands bras protecteurs, comme une poule inquiète qui ramène sous l'aile ses poussins !

Il fallut loger ces hôtes inattendus. Les uns se campèrent à l'école, d'autres dans l'église; André Miral ouvrit aux derniers la salle d'audience et celle des informations.

La nuit s'acheva dans le désordre et le tumulte, au milieu du va-et-vient des groupes qui s'interpellaient à voix haute. Les lumières jusqu'au matin demeurèrent allumées dans les maisons. Derrière les rideaux se dessinait parfois la silhouette d'un homme qui mordait des cartouches ou silencieusement fourbissait son fusil.

L'aube du lendemain se noya dans les brumes. Elles enveloppaient les montagnes de leurs mousselines flottantes, et çà et là seulement de hautes cimes trouaient les vapeurs.

Dans le petit jour équivoque, le village anxieux attendit.

A sa fenêtre, André Miral, qu'avait gagné peu à

Digitized by Google

peu la contagion de l'épouvante, s'exerçait vainement à percer de ses yeux le brouillard.

Les premières, des femmes kabyles apparurent sur la route, ayant des liens de diss sur les épaules. Fidèles au travail quotidien, elles se rendaient dans des brousses pour charger les fagots de jujubier et de lentisque. Des fellahs passèrent ensuite, poussant devant eux leurs petits ânes porteurs de bâts.

Les vapeurs cependant s'amincirent. Elles planèrent, furtives et sinueuses, et bientôt le soleil les para de toutes les teintes du prisme. Une d'elles, qui nageait vers l'Orient, était d'un rose pâle couleur de chair. Une autre s'éleva dans des reflets de braise et d'or.

Comme l'ombre, l'effroi de la nuit s'évanouit alors sous la marche lente de la lumière.

André Miral sortit. Il vit dans son jardin Bacanete, les bras nus, et qui bêchait ses salades. Bourouh traversa la route, sa serviette et son plat à barbe sous le bras. Des buveurs, chez le père Foucras, tuaient le ver sous les tonnelles, et les enfants de l'épicier Bordja jouaient comme d'habitude sur le trottoir.

XI

On apprit bientôt que l'incendie était dû à un feu de diss allumé imprudemment par des pâtres.

Les nouvelles, de jour en jour plus rassurantes, ramenèrent vite la sécurité dans les esprits. Chacun d'ailleurs se refusa obstinément à voir dans la révolte de Margueritte un avertissement ou une leçon. L'hostilité autour des indigènes se condensa au contraire; le souvenir d'une nuit d'affolement per-

sistait au fond des âmes, et les plus indulgentes en conservaient une vivace rancune.

Des gens habiles et sans préjugés essayèrent d'exploiter cette situation.

C'est ainsi que le coiffeur Bonifacio rentra un soir au village, hagard et ses vêtements en lambeaux. Il affirma avoir été victime d'une agression à mains armées. Comme il donnait force détails et exhibait quelques égratignures, André Miral ouvrit une information qui suivit son cours. Elle s'acheva à la confusion de Bonifacio. Il fut prouvé surabondamment que le malicieux barbier n'avait jamais eu entre ses mains les fonds qu'il prétendait lui avoir été dérobés. Bonifacio n'insista pas, car, dès la première heure, il avait sollicité et obtenu un secours. Il avait intérêt maintenant à faire le silence sur cette affaire.

Entre temps, un loustic d'Aïn Melouk communiqua au journal du chef-lieu un écho qui fit grand bruit :

« Je traversais, disait-il en substance, le territoire d'un de nos douars les plus populeux, lorsque j'aperçus sur la route une voiture hermétiquement close. L'homme qui était sur le siège avait de grands favoris roux ; il portait un complet gris à carreaux et une casquette de voyage ; à ces détails, je reconnus un Anglais. Autour de lui, des indigènes se bousculaient. Je m'approchai en me dissimulant derrière des buissons de câpriers, et je vis alors avec stupéfaction l'homme ouvrir sa voiture. Il en tira successivement plusieurs fusils *Remington* qu'il distribua à la ronde. Lorsque tous les Kabyles présents furent armés, l'inconnu fouetta son cheval et partit au grand galop. Par prudence, je demeurai moi-même blotti derrière les buissons

qui m'abritaient, et je me hasardai seulement à sortir lorsque le dernier indigène eut disparu. »

Une telle aberration pesait alors sur les esprits que beaucoup ajoutèrent crédit à ce récit extravagant. Il fit tout le tour de la presse algérienne. Les rédacteurs à court de copie le commentèrent. L'autorité elle-même s'émut. Des ordres vinrent du gouvernement général, prescrivant une enquête immédiate. L'administration se transporta sur les lieux. La justice suivit à bref délai. Assailli de questions, le correspondant malencontreux se troubla, balbutia, et se retrancha derrière des échappatoires. L'histoire à la fin sombra dans le ridicule.

Tout cela est du vaudeville.

Le drame éclata à l'improviste, quand les imaginations apaisées ne l'attendaient plus.

Il y en eut deux qui, coup sur coup, terrifièrent le canton.

Le premier se passa à Aïn Melouk.

M. Coquibus y possédait un gros domaine. Cet homme perclus et apoplectique ne pouvait songer à surveiller lui-même les travaux. Il prit un gérant. Ce dernier arrivait directement de Cochinchine, où il avait acquis une grande dextérité à manier la main-d'œuvre indigène. Son tort fut de croire qu'il pourrait traiter les Kabyles comme il avait accoutumé de traiter les inoffensifs *coolies*. C'est ainsi qu'il organisa dans la ferme une sorte de responsabilité collective. Si un instrument aratoire disparaissait, si un vol était commis dans le troupeau, dans le verger ou dans les vignes, il retenait sur chaque salaire une somme par lui arbitrairement fixée. Des protestations s'élevèrent et la situation créée par lui se révéla bientôt sous un aspect inquiétant.

Digitized by Google

Les colons, dans certaines régions, n'ont recours aux journaliers qu'à l'époque des vendanges. Pour les labours, ils préfèrent traiter avec des *khammès*. Or le *khammessat* est, par lui-même, un contrat léonin. Qu'on en juge !

Le khammès, pour tout bénéfice, a droit seulement au cinquième de la récolte sur les champs cultivés par lui. Il s'oblige en revanche, les labours étant terminés, à accomplir, en attendant les moissons, tous les menus travaux de la ferme, Ce sont les khammès qui soignent le bétail, vont prendre l'eau, fument le jardin et nettoient les écuries. Chacun d'eux, en outre, moyennant une rétribution qui n'excède jamais vingt-cinq francs, s'engage à fournir un berger.

Songez que ces travailleurs sont tous dans une situation précaire, que la plupart sont chargés d'une nombreuse famille, et que le colon hésite à leur faire des avances, dans la crainte, parfois justifiée, d'être abandonné par eux. Vous jugerez alors avec quelle impatience ils attendent l'heure bénie où ils toucheront enfin le prix de leur labeur.

Cette heure est venue; le partage a lieu; ils retirent le cinquième qui leur revient. Ce cinquième en moyenne est de six à huit charges de blé. Cela représente environ cent vingt à cent cinquante francs. Les vieux, les femmes et les enfants qui grouillent dans le gourbi devront vivre là-dessus pendant douze mois. La somme est minime, et cependant il faut encore s'habiller, entretenir la demeure et payer les impôts.

Or, ce salaire dérisoire, quelqu'un veut le rogner !

Le gérant est là, impitoyable et le cœur endurci, retenant des amendes pour des méfaits déjà loin-

tains et auxquels, dans la plupart des cas, aucun des khammès n'a contribué!

Les cerveaux alors s'échauffent, les griefs se précisent, la rumeur grandit! Des pierres gisent au bord des fossés, il y a des bâtons dans les haies. Soudain l'une de ces pierres vole, un de ces bâtons se lève, et le gérant le soir même est trouvé dans les champs, son crâne fracassé et ses yeux blancs hors des orbites!

Les crimes contre les Européens sont rares en Kabylie. Le meurtre du gérant de M. Coquibus causa donc une émotion considérable. Cette émotion s'accrut encore lorsqu'on apprit que les khammès compromis, réfugiés maintenant dans la montagne, étaient allés grossir la bande d'El Mekki.

L'audace de cette horde de brigands croissait avec ses besoins. Quelques-uns déjà descendaient dans la plaine où ils enlevaient en plein jour les vaches et les mulets qui paissaient dans les champs. On racontait aussi qu'un marabout depuis quelque temps vivait au milieu d'eux. L'exemple de Margueritte était récent. Ainsi que dans le Zaccar, les leçons de ce marabout pouvaient enflammer les cœurs simples et surexcités. Il y avait donc là un réel danger, et les colons les moins suspects d'emballement réclamaient des mesures promptes.

Comme pour appuyer leurs raisons, survint juste à point l'assassinat de l'interprète Si Bouabel.

Un matin de mai, Bouabel, que ses intérêts appelaient au chef-lieu, quitta Gravelotte dès le lever du jour. Il grimpa la côte de la forêt, sur son tilbury à deux roues attelé du petit cheval bai qu'il avait acquis depuis peu.

L'aube était de nacre et d'opale. Le soleil déjà

Digitized by Google

allumait une lueur aux crêtes. Bientôt ses rayons s'alanguirent sur les pentes de l'Amar Kadou, la *montagne à la joue rose*, dont les fines dentelures dominent la profondeur des bois.

Bouabel était fort satisfait. Son notaire tout à l'heure allait verser entre ses mains une somme assez ronde. Il songeait à quoi l'employer, devisant agréablement avec lui-même, maniant dans son esprit les sacs d'écus, hésitant à les placer dans de nouvelles acquisitions ou à consentir en toute sûreté des prêts rémunérateurs.

Il se rangeait à ce dernier avis, et, bien aise de sa décision, abandonnait les guides pour se frotter les mains, quand le petit cheval bai s'arrêta.

Bouabel leva les yeux.

Il était dans la forêt, au coin d'un carrefour désert, et six hommes muets entouraient sa voiture. Ces hommes étaient armés de fusils et de *debbous*. Chacun d'eux cachait le bas de son visage avec les plis du turban et avait rabattu sur son front le capuchon de son burnous.

L'interprète tout d'abord fit assez bonne contenance. Croyant avoir affaire à des bandits de grand chemin, il tira sa bourse où résonnaient des piécettes d'argent.

L'un des hommes la fit tomber d'un revers de doigts. Un autre saisit à pleins bras Bouabel, l'enleva de son siège, et, comme il criait, lui ferma la bouche avec sa main remplie de sable.

Bouabel fut ainsi emporté à travers les taillis. Ce fut une course affolante, où les branches fouettaient sa figure, où les arbres cognaient son front, où les épines déchiraient sa chair. Le malheureux s'évanouit d'effroi.

Quand il reprit ses sens, il se trouvait au milieu

Digitized by Google

d'une clairière. Les hommes devant lui relevèrent les capuchons de leurs burnous, et alors seulement Bouabel comprit ce que c'était que la terreur !

Dans tous ceux qui l'entouraient, il reconnut des gens dépouillés par lui.

Celui-ci, avec sa bouche aux lèvres renflées et sa barbe blanche dont la mousse frisait au creux du menton, était Amar El Haouas, qui possédait autrefois les plus beaux pâturages de son douar et qu'il avait ruiné lentement, en lui faisant suer de fabuleux intérêts ; celui-là, avec ses mâchoires anguleuses et son front raviné de rides, corrompu par les insidieuses promesses de Bouabel, trahi ensuite par son dupeur, avait dû se dérober aux poursuites en fuyant dans la forêt ; ces deux autres, grands et minces, aux lèvres orgueilleuses, aux yeux clairs et durs, étaient les frères Abbas et Hocine, dont tous les biens, avec la complicité du cadi, avaient été transférés à Bouabel pour un prix dérisoire ! Et derrière eux, d'autres figures se dressaient encore. Des groupes nouveaux débouchaient des taillis. Tous venaient se ranger autour de Bouabel. Des battements nerveux agitaient leurs lèvres et chacun d'eux sur le spoliateur appuyait un regard que durcissait la haine. L'interprète les sentait peser sur sa chair ; comme la lame d'un couteau, lentement ils pénétraient en lui. Sur tous les visages, il lisait une joie cruelle : la volupté dans la vengeance qui va s'accomplir ! De quelque côté qu'il se tournât, il trébuchait enfin dans de l'épouvante !

Il était tombé à terre, anéanti. Un dernier sursaut de révolte le mit debout. Il se prit à hurler follement. Puis le sentiment de sa détresse le paralysa, et il comprit qu'il fallait se résigner. S'affaissant de nouveau, il pencha sa petite tête aplatie de

Digitized by Google

vipère, et sous ses paupières tuméfiées filtra un regard huileux et déjà éteint,

Un homme alors leva son *debbous*.

La massue bardée de fer retomba avec un bruit sourd.

Bouabel n'eut pas une plainte. Sa bouche s'ouvrit et se ferma, ses membres se murent en des spasmes convulsifs, puis tout son corps douloureux se figea dans la mort.

Le soleil au zénith emplissait maintenant la forêt de son frisson tiède. Les rayons furtifs glissaient à travers les ramures, et les feuillages, comme frottés d'or, se délayaient dans la lumière. Un ruisseau sous les asphodèles égrenait sa musique de cristal. Le petit cheval bai avait traîné jusque-là sa voiture, et il buvait au fil de l'eau, penchant et relevant tour à tour ses naseaux humides.

En le voyant, les meurtriers de Bouabel se consultèrent. Une idée macabre germa dans ces esprits frustes.

Saisissant à pleins bras le cadavre encore chaud, ils le hissèrent sur le siège de la voiture, et l'ayant lié avec des courroies, la tête droite, les mains crispées aux rênes, ils ramenèrent sur la route l'attelage et son horrible cocher.

Là, excité par les cris, la croupe cinglée de coups de fouet, le cheval s'emporta et dévala au grand galop la côte rapide qui descend sur Gravelotte.

Les enfants justement sortaient de l'école. La voiture d'épouvante les frôla au passage, puis disparut dans un tourbillon de poussière. Des hommes après elle coururent. Un ouvrier, devant le square, arrêta enfin le cheval, et celui-ci, soudain apaisé, se mit à paître les frondaisons qui débordaient à travers les grilles.

Digitized by Google

Des femmes à leur tour s'étaient approchées. Elles reculèrent, pâles d'effroi, en voyant Bouabel, raidi sur son siège, la mâchoire tombante et les yeux révulsés.

Quelques jours après le crime, des ordres venus de la Préfecture et du Parquet général prescrivirent une battue.

Le poste désigné à André Miral se trouvait au cœur même de la forêt. Il devait occuper, à seize cents mètres d'altitude, avec un lieutenant de tirailleurs et un administrateur adjoint, la maison forestière d'Aïn-Hamra.

Sur ces hauteurs, le froid persistait assez vif. Tandis que la plaine se noyait dans un bain de flammes, la fraîcheur au fond des bois tombait des branchages mouillés. Les cèdres au bout de leurs rameaux portaient encore des filets de neige pareils à de délicates guipures, dans les clairières fumaient les étangs, et jusqu'au soir, parmi les lueurs violettes qui s'encerclaient de halos légers, les végétations sur les mousses traînaient leurs ombres mobiles.

Le but était de rassembler El Mekki et sa bande dans les halliers que dominait le piton d'Aïn-Hamra. Le cercle se resserra peu à peu. Parfois, lorsque le jour mourait, les troupes ramenaient des fugitifs qui avaient essayé vainement de forcer les lignes.

Ces misérables, affamés et demi-nus, les pieds et les poings liés, grelottaient la nuit sous les arbres. Leur nombre chaque jour croissait, et on devinait qu'à bout de ressources El Mekki et ses quelques partisans, acculés à leur extrême retraite, allaient être bientôt obligés de se rendre s'ils ne préféraient

Digitized by Google

mourir dans une dernière convulsion de désespoir.

Le crépuscule, dans les baraquements de l'installation forestière, réunissait tous les soirs André Miral, le lieutenant Lartigue et l'administrateur adjoint Mourlan. Le maréchal-des-logis Bocanfuno se joignait à eux lorsqu'il n'était pas de service aux postes de nuit.

Dans la pièce à côté, qui servait de cuisine, la mère Roumengous, une petite vieille alerte qui multipliait les révérences, s'occupait des repas. Des bécasses mijotaient en salmis ou bien un chapelet de palombes savoureuses crépitait doucement sous le jus dont on les arrosait. La pipe à la bouche, toujours souriant dans sa large face couperosée, le garde Roumengous surveillait le rôti et remontait le tournebroche quand le timbre fêlé sonnait son appel.

Devant le feu clair, tandis que le vent souffletait les vitres, le dîner souvent languissait. Les soirées paraissaient longues. Bocanfuno pourtant les égayait de reparties naïves et de locutions corses qui lui demeuraient familières.

Ce vieux soldat gardait dans la gendarmerie une raideur tranchante et une opiniâtreté de principes qu'avaient façonnées vingt ans de discipline. Ses idées étaient courtes, mais péremptoires. Les pieds allongés vers les flammes, le front bas plissé de mauvaise humeur, il mordillait sans cesse ses moustaches roussies par le feu de la cigarette. Il fumait celles-ci jusqu'au bout, et les petits mégots noirs, qu'il jetait d'un geste sec, s'entassaient devant lui au coin de l'âtre.

Cet homme têtu, avant d'émettre une opinion, tournait par déférence ses yeux hésitants vers le lieutenant Lartigue. Bocanfuno sollicitait ainsi un

Digitized by Google

avis; lorsqu'il avait parlé, il mendiait encore une approbation. Mais Lartigue restait indifférent à toutes les questions qui n'avaient pas trait à la chasse. Quand il avait serti sa provision de cartouches, le lieutenant s'isolait avec le garde Roumengous, et tous les deux, pendant de longues heures, organisaient pour le lendemain une battue aux sangliers ou un affût à la panthère.

Encouragé par le silence de son chef, Bocanfuno haussait le ton et sa voix de fausset perdait bientôt toute mesure. La face longue et ridée de Mme Roumengous se montrait alors sur le seuil; adossée au chambranle de la porte, ses mains noires frottant fébrilement son tablier, la bonne femme effarée levait des yeux blancs implorateurs.

L'esprit simple de Bocanfuno concevait seulement une justice sommaire. Pour être efficace, la répression à ses yeux devait être immédiate.

Il n'avait pas tout à fait tort, et André Miral avait pu juger par lui-même que l'indigène est porté trop souvent à considérer comme une faiblesse la lenteur de notre procédure et la facilité de nos appels. Il attend de l'autorité une sanction rapide et définitive. Présentera-t-elle ainsi toutes les garanties désirables? C'est là le problème. Peut-être l'a-t-on résolu dans une certaine mesure par l'institution des tribunaux répressifs. Quoi qu'il en soit, avant d'aller plus loin, il conviendrait d'écouter l'avis que dictera l'expérience. Les réformes dans cette voie ne sauraient être trop réfléchies.

— Que de précautions oiseuses! grommelait Bocanfuno. L'indigène ne vous en sait nul gré, car il demande lui-même à être mené à coups de bâton!

Digitized by Google

— Oui, répondait plaisamment André, le lapin lui aussi demande à être mangé en gibelotte !

Le vin chaud fumait sur la table. Les tranches de citron embaumaient. Au dehors, la nuit se faisait silencieuse. Le miaulement d'un chat sauvage, le cri de détresse d'un oiseau surpris, le rugissement rauque d'un caracal faisaient seuls parfois tressaillir l'ombre.

Bocanfuno, son verre fini, s'enfouissait sous les couvertures ; sa face empourprée devenait peu à peu paisible et, jusqu'au matin, un petit sifflement régulier persistait entre ses lèvres serrées.

Cependant, dans le coin qu'ils avaient élu, André Miral et Mourlan causaient longuement à voix basse. Des idées communes les rapprochaient ; elles se précisaient chaque jour davantage, et bientôt une grande sympathie les lia.

L'adjoint était un petit homme nerveux, aux cheveux ras, au menton glabre et dont l'âme vraie se cachait sous des dehors un peu secs. Ses yeux seuls, des yeux gris qui vous fixaient avec beaucoup de douceur, la révélaient indulgente et candide.

Son caractère se montrait facilement irritable, mais ses colères étaient sans méchanceté. Lorsqu'il se dressait devant Bocanfuno, ses doigts crispés tendus en avant, des gens peu avertis auraient pu craindre vraiment qu'il ne jetât l'ancre dans ses yeux. Mais Bocanfuno ne sourcillait pas. Face à son adversaire, il le bravait d'un sourire narquois, cependant que sa main négligente remontait le col de son dolman.

Cette sérénité déconcertait Mourlan, qui laissait choir ses bras domptés.

— Que demandez-vous enfin ? cria-t-il un soir à

Digitized by Google

Bocanfuno, dont la morgue crispante le mettait hors de lui.

Le ton de Bocanfuno s'enfla pour répondre :

— Je demande, au nom des colons, la responsabilité collective. Pour chaque délit, pour chaque crime, nous voudrions que le douar soit tenu de dénoncer le coupable ou de payer une indemnité. La sécurité est à ce prix !

— La sécurité est moins troublée qu'on ne veut bien le dire, interrompit Miral. J'instruis par an deux cents informations, mais sur ce nombre dix tout au plus intéressent des Européens.

— Et remarquez, appuya Mourlan, que ce sont là de menus vols, de légères rapines, qui sont dus le plus souvent à la négligence du colon. Celui-ci abandonne dans les champs sa charrue et ses instruments aratoires. Il dort en oubliant ses outils devant sa porte. Et, au réveil, il maudit la terre d'Afrique parce qu'un rôdeur a fait main basse sur ces objets.

Mourlan s'énervait. Il continua, hachant ses mots :

— La plupart de ces délits enfin ont une cause latente. Les coupables presque toujours sont des fellahs qui se crurent lésés. L'indigène ne désarme point et n'oublie jamais qui le moleste. Sa vengeance est là, insidieuse et patiente. Elle s'insinue dans les cours, se glisse sous les portes et guette, la nuit, embusquée dans l'ombre ! Au fond de chaque affaire, cherchez-la bien, vous la trouverez !

D'un bond, Bocanfuno se mit debout. Sa voix s'étranglait d'indignation.

— Vous insultez le colon, cria-t-il, c'est d'un mauvais Français !

— Je vous en prie, dit Miral, faites-nous grâce

Digitized by Google

des grands mots! Je connais des colons qui font honneur à leur pays. Ceux-là ont droit à notre respect. Combien d'autres en revanche qui ne sauraient nous inspirer que de la tristesse!

— Ce sont là, reprit Mourlan, des vérités qu'il faut crier bien haut. Si l'on voit tant de fermes abandonnées, si quelques villages qui parurent prospères sont aujourd'hui déserts, ce n'est pas à l'indigène que ces catastrophes sont dues! Les vrais ennemis du colon ne sont pas dans la montagne, il les porte en lui-même, ce sont ses vices : la paresse d'abord qui l'incite à louer sa concession au lieu de la cultiver, puis l'ivrognerie qui en découle et qui le tient parfois tout le jour, au fond du cabaret, devant le verre d'absinthe qui lui dérobe toute son énergie!

— Ah! dit André quand Mourlan se fut tu, les hommes qui flattent le colon savent fort bien tout cela, mais ils tiennent à se ménager des électeurs. Que n'essaient-ils au contraire de remédier au mal dont meurt notre colonisation? On le pourrait sans aucun doute. Lors de son arrivée, le concessionnaire qui vient peupler les nouveaux centres est plein des meilleures intentions. Par malheur, les premières difficultés le rebutent. Le pays est malsain, la fièvre rôde le soir sur les villages, les bras s'affaiblissent vite à défricher les terres vierges où la brousse se montre opiniâtre. Ce n'est pas tout. La grêle parfois détruit les récoltes, le siroco les brûle, ou bien les vols de sauterelles ne laissent derrière eux que des champs ravagés et sans épis. Que fera le colon? Si la moisson est compromise, pour lui c'est la misère et c'est la faim. L'autorité, il est vrai, s'émeut. Elle distribue des secours. Mais il est trop tard. L'homme est déjà découragé, il croise

Digitized by Google

ses mains et se refuse à l'inutile labeur. Alors un débit s'ouvre. Ces établissements pullulent après les catastrophes. Le colon y court, il commence à boire, il est perdu. Comment fera-t-il en effet pour satisfaire les nouveaux besoins qu'il s'est créés, pour payer le poison qui le tue? La concession est toujours là, qui représente une valeur. Le plus habile la vend et s'établit cabaretier à son tour. Les autres font appel au *khammessat* indigène et s'habituent peu à peu à vivre en parasites sur le fellah!

— Le fait est patent, approuva Mourlan. Pour réussir en Algérie, il faut que le colon puisse sans faiblir supporter les déboires d'une mauvaise année. Voyez les fermes riantes du département d'Oran, celles des environs d'Alger, et ici même, en Kabylie, les exploitations si prospères de la Soumman. Je sais bien que cette situation paraît compromise, la crise viticole sévit et paralyse les meilleures volontés, mais je suis bien tranquille, le colon dont je parle ne se laissera pas abattre par la mauvaise fortune. S'il le faut, il arrachera les vignes pour semer du blé, et il réussira, non pas seulement grâce à ses capitaux, mais aussi parce qu'il est sobre, énergique et fort! Voilà l'exemple à suivre. Les colons les plus pauvres possèdent cependant, au début, quelques fonds de réserve. Je voudrais que tous associassent leurs intérêts et leurs espoirs. Une caisse commune permettrait l'achat d'un matériel agricole perfectionné, et le travail de tous, au lieu de se morceler, engloberait d'immenses étendues. Le remède à mes yeux est dans cette union!

— Le Communisme alors! protesta Bocanfuno.

Et les pieds joints, brandissant son képi, il cria d'une seule haleine :

Digitized by Google

— Vive Ravachol! Vive l'anarchie!

Le bruit d'une vitre brisée interrompit Bocanfuno. En même temps une pierre vint rouler à ses pieds.

— C'est un message, dit Mourlan qui la ramassa. Voyez, il y a là des signes arabes, tracés avec du sang. Il vous est adressé, Miral.

Et il lut :

— « Que Dieu bon et miséricordieux inspire ta justice et toujours étende sur toi sa protection. Voici ce qu'El Mekki t'envoie dire. Je suis dans la futaie, devant la fenêtre par où mon message te parvient. Je me rendrai, mais à toi seul. »

— Ah! le brigand! dit Bocanfuno. Nous le tenons!

Il saisit son fusil et courut vers la porte. Mourlan l'arrêta :

— Inutile, vous gâteriez tout!

Miral cependant avait chaussé ses souliers et boutonné ses guêtres. Il déclara :

— J'y vais seul.

La clairière dormait sous la lueur brumeuse de la lune. André s'y engagea en réprimant un frisson. Les asphodèles fouettaient ses chevilles; l'eau dans les herbes luisait; au ciel, voguaient des nuages indolents que la brise cardait comme un duvet tendre.

André respira seulement lorsqu'il atteignit les premiers arbres. Une voix alors le héla. Guidé par le son, il s'avança dans les ténèbres; une main lui saisit le bras; docile, il se laissa diriger. Bientôt les chêne s'espacèrent, il y eut des éclaircies dans le feuillage, et à la clarté incertaine Miral reconnut El Mekki dans l'homme qui marchait à ses côtés!

Digitized by Google

Ils étaient arrivés près d'une source, dont le bruit clair s'égrenait dans le silence, lorsque la lune que cachait un nuage errant se dévoila. Sa lumière inonda doucement les taillis, et alors, adossés contre les parois d'un roc, André aperçut les compagnons d'El Mekki.

Demi-nus sous d'immondes guenilles, avec des os saillants et pleins de fièvre, tous montraient des chairs lacérées et meurtries. Leurs jambes, griffées par les ronces, saignaient. El Mekki les montra d'un geste :

— Tu vois, dit-il, nous sommes à ta merci !

Ses dents claquaient. Dans son visage crispé, les yeux luisaient sur la cire mate de la peau. Le long de ses bras, les cordes des muscles frémissaient, raidies et comme tendues. Il reprit d'une voix sourde :

— Nous pourrions lutter encore avant de mourir. A quoi bon? Nos frères des douars nous oublient. Use donc de moi sans condition. Pour ceux-ci je sollicite la vie sauve.

— Ton désir sera transmis, répondit André, et je ne doute point qu'on y satisfasse.

Le lendemain, quand l'aube éclaira les cimes, les prisonniers descendirent vers Gravelotte. Ils marchaient, le torse amaigri, enchaînés comme des bêtes deux à deux. Lorsque le village des roumis apparut au milieu des verdures, ces vaincus pourtant se redressèrent. Devant la haie des curieux qui les montraient du doigt, ils défilèrent lentement, dédaigneux et le front haut.

XII

Sous le ciel de mai en soie nuancée, au milieu des luzernes roses, parmi les hautes fleurs d'or des

Digitized by Google

ravanels qui s'effeuillaient, André Miral monta à Tilîlet. Il n'avait pas revu Miassa depuis la mi-avril. Son cœur fondait dans une grande douceur.

Devant la porte du logis, au milieu de l'aire à battre, Boussouf, ce jour-là, prenait un bain de sable.

Le cheik, depuis l'hiver, souffrait d'une mauvaise bronchite; il espérait la guérir avec ces bains que recommandent les *toubibs*. Le torse enfoui jusqu'aux épaules, il montrait seulement à ras du sol sa tête cramoisie où la sueur glissait en larges gouttes sinueuses. Sa barbe moite traînait à terre, et, autour de la fosse, dans les ornières qu'ils avaient creusées, les khammès activaient un feu de broussailles pour entretenir l'atroce chaleur.

Boussouf étouffait dans cette fournaise. La douleur devint intolérable, car, en voyant André, il sortit péniblement ses bras et chassa le sable brûlant où ses membres s'enlisaient. Son corps nu se dressa dans un poudroiement de soleil; le dos suintait ainsi qu'une pierre d'étuve; le pli des chairs était rose, comme au sortir de l'eau bouillante, et la lumière dorait les grains de sable menus qui restaient collés à la peau.

Tandis que le cheik s'habillait, André, impatient, suivit le vestibule où les jarres se prolongeaient dans l'ombre poussiéreuse et pleine de parfums.

Avec les beaux jours, délaissant la pièce close, Miassa pour le voir avait élu un coin favori. C'était au fond de la dernière cour, devant la vasque de marbre où pleurait le jet d'eau. Une banquette de pierre s'adossait aux parois de la maison; les pluies d'hiver y creusaient des cuvettes naturelles; au printemps, des morceaux de soleil y jouaient, léchant le grès poli par les eaux. Des passeroses

Digitized by Google

grimpaient contre la façade, dans le va-et-vient des insectes qui, les ailes vibrantes, exploraient en bourdonnant les fentes du mur.

André trouva son amie qui songeait, les mains jointes sur sa joue. Elle leva ses yeux chauds et sa bouche modela un sourire tandis que ses cils battaient sous les paupières.

La jeune fille portait une robe mauve rehaussée d'or, et sa figure mince s'encadrait d'un *sach* pourpre qui allumait un peu son teint mat. Sur sa nuque et sur son front, les mèches débordantes des cheveux frisaient comme des pampres.

Miassa ainsi symbolisait toute la grâce orientale. Parfois, éclos spontanément sur ses lèvres, elle avait des mots imagés qui ravissaient André. Elle disait : « Comme l'abeille sa cellule, je veux à tes côtés faire ma vie », ou encore, blottie entre ses bras : « Je suis près de toi comme un fruit fragile sous la feuille verte qui le couvre. » L'ombre cependant délayait la lumière sur les murs et, autour d'eux, la journée déclinait avec une douceur de caresse.

Le mois de mai ainsi s'acheva. La petite cour, vers midi ravagée de soleil, transformait chaque jour son aspect changeant. Les soucis, sur le bord des allées, s'étaient flétris. Les marguerites jaunes ouvraient maintenant leurs corolles au-dessus des hautes tiges carminées des glaïeuls. Les premières tarentes, alertes et frileuses, se hasardaient hors des crevasses, et parfois, sur la crête du mur, un petit serpent d'émeraude dardait sa langue mobile et sifflait.

Un couple de cigognes bâtissait son nid grossier au coin du toit. Elles pliaient et ouvraient leurs ailes comme un éventail; leurs pattes blanches, qu'on

Digitized by Google

aurait crues trempées dans de la chaux, s'enlevaient rigides sur le bleu du ciel.

Dans la maison close, il n'y avait aucun bruit. Parfois, sous les arcades roses, une servante passait, onduleuse et souple, ou bien, au seuil d'une porte, la mère de Miassa montrait sa face peinte où les yeux immobiles dormaient sous les cils flexibles comme des joncs.

Seule, Mouni s'approchait, silencieuse, un doigt posé sur sa bouche, et atténuant sur le sable le bruit léger de ses pieds nus. Un moment, elle babillait à mi-voix, puis, dans l'eau limpide de la vasque, elle trempait ses jambes dorées. Les gouttes fraîches, rejaillissant autour d'elle, l'amusaient; elle mouillait alors sa chevelure et elle riait dans la lumière, tandis que ses cheveux défaits, collés à ses hanches, séchaient au soleil.

Boussouf, un soir, arrêta sur le seuil André Miral qui se retirait.

— Sidi la Justice, dit-il, donne-moi un conseil.

Il introduisit André dans la seconde salle des hôtes qui s'amorçait au vestibule. C'était une pièce carrée, dont le sol en terre battue se creusait d'ornières, et dont les murs étaient bordés de larges banquettes en maçonnerie. Là, sur les nattes d'alfa destinées à dormir, des paperasses poussiéreuses s'étalaient pêle-mêle. Boussouf en remua les liasses avec ses mains fébriles.

— Ce sont des actes authentiques, prononça-t-il religieusement. La plupart qui remontent très haut constatent des obligations ou des ventes consenties à mes ancêtres. Que dois-je faire? Il y a là beaucoup d'argent qui dort!

André fixa le cheik dont le regard fuyant se

Digitized by Google

détourna. Les doigts de Boussouf continuaient en silence à feuilleter les vieux papiers. Il reprit avec un soupir :

— Je suis trop bon et les gens en abusent autour de moi. Ne puis-je me défendre lorsque je suis lésé?

— Montre ces titres à l'interprète, répondit André. Je ne puis me prononcer avant qu'il les ait traduits !

— Il les traduira donc, approuva le cheik en frappant sur les liasses avec la paume de ses mains. Ce sont là des actes formels !

Dès lors, Boussouf vint à toutes les audiences musulmanes du jeudi.

Sa face illuminée et joviale tranchait au premier rang. A distance respectueuse, s'ordonnait la troupe minable de ceux qu'il avait actionnés. Tous avaient l'air humble et contrit, et comme le cheik s'exprimait avec assurance, ses adversaires, n'osant lui donner ouvertement un démenti, s'empressaient, en désespoir de cause, de lui déférer le serment. Boussouf imperturbable le prêtait à la barre, ses dix doigts appuyés sur le Coran qu'un aoun tenait ouvert devant lui.

Le serment à l'audience, sur un Coran suspect qu'a frôlé le contact des roumis, ne présente aucune garantie sérieuse. Aussi, lorsqu'un plaideur, s'armant de courage, demanda que le serment fût reçu à la mosquée de Sidi Bou Yahia, André s'empressa t-il de souscrire à cette requête.

Un musulman, même s'il est irréligieux, hésite toujours à lever la main pour un faux témoignage sur le tombeau d'un marabout vénéré. Le cheik accepta, mais il ne fit aucune diligence. L'affaire traîna et finalement fut rayée du rôle.

Digitized by Google

Cet incident était de nature à démontrer aux yeux les moins prévenus la mauvaise foi de Boussouf. Il le comprit si bien qu'abandonnant dès ce jour toutes réclamations ayant pour objet la restitution d'une somme d'argent, il s'attacha seulement à obtenir gain de cause dans les instances où de gros immeubles étaient en jeu. L'une d'elles surtout lui tenait à cœur. Il avait actionné dans cette affaire les indigènes habitant quatre villages de son douar. Leurs parcelles, leurs jardins et même leurs gourbis se trouvaient englobés, assurait-il, dans un terrain acquis par ses aïeux, un peu avant la conquête, en vertu d'un acte de Cadi dont voici la teneur :

« Louange à Dieu ! Qu'il répande ses grâces et sa bénédiction sur son envoyé !

« Devant le maître du sceau — que Dieu l'ait en sa garde ! — a comparu l'adolescent Mohammed ben el Hadj Ali, lequel a requis témoignage contre lui qu'il vend au cavalier, au puissant, au glorieux Bourenane Boussouf, le domaine connu sous le nom de Sekouma, *les asperges*, dont la contenance et l'origine de propriété sont trop connues des parties pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage sur ce point.

« Les intéressés certifient cependant, pour plus de sûreté, que les immeubles vendus sont limités par la rigole qui part de la source et aboutit au ravin, — et ensuite par une ligne qui continue jusqu'en dessous du mûrier, descend jusqu'au rocher en suivant une série de petites pierres, monte sur les oliviers de la colline, gravit jusqu'aux frênes où pousse une treille produisant des raisins noirs, et aboutit enfin à la rigole qui sert de point de départ.

« Témoignage est porté des faits qui précèdent

Digitized by Google

par ceux qui en ont connaissance, le grisonnant Mansour ben Rabiah et le vieillard Taïeb ben Foughali aimé de Dieu.

« De tout quoi le maître du sceau — que Dieu plus tard le reçoive dans son sein ! — après s'être pénétré des faits et circonstances de la cause, a dressé le présent acte, sur lequel il a apposé son cachet. Suit la formule : Louange à Dieu ! Lui seul est grand, juste et miséricordieux ! »

Par mesure préparatoire, André Miral ordonna le transport sur les lieux litigieux.

Sept heures de mulet le séparaient de Sekouma. C'était un plateau vallonné, que dominaient de hautes crêtes, et dont les pentes abruptes s'abîmaient dans l'oued Kebir. Des eaux abondantes arrosaient les jardins et les prairies. Çà et là, dans les plis du terrain, des *mechtas* s'abritaient sous les treilles grimpantes. Trois ou quatre gourbis misérables composaient chacun de ces hameaux, dont les murs grivelés disparaissaient, selon l'usage, sous les mottes pétries avec la fiente des ânes et des bœufs.

Quelques moulins primitifs, où se triturent les olives, s'amorçaient aux masures, et là, derrière les haies, des femmes curieuses se haussaient, qui jusqu'à ce jour sans doute n'avaient pas encore vu de roumis. Un moustachou (1) accroché à leurs jupes, un autre sur les bras, un troisième sur le dos, elles tendaient leurs visages hâlés, et, à travers les raquettes des cactus et les spatules d'aloès, on apercevait leurs bras nus et leurs seins gonflés.

Les hommes, venus à la rencontre d'André, le suivaient à distance. Plusieurs guidaient des vieillards aveugles dont les jambes amaigries trébuchaient

(1) Petit enfant.

Digitized by Google

aux pierres du sentier; d'autres portaient des infirmes à califourchon sur leurs épaules. Devant eux courait une bande d'enfants, tête nue sous le soleil de plomb et la chemise relevée jusqu'aux hanches.

Boussouf avait précédé le tribunal sur les lieux; ses témoins l'accompagnaient. Le cheik en avait raccolé sur tout le territoire de son douar, parmi les gens dont il était sûr et qu'il savait disposés à témoigner en sa faveur. Revêtu pour la circonstance du burnous rouge d'investiture, la poitrine barrée par toutes ses décorations, il était assis sur des nattes, au milieu des siens, à l'ombre épaisse d'un caroubier. Lorsque André parut, il s'avança pour lui baiser la main.

La reconnaissance et le bornage s'opérèrent au milieu d'un calme relatif. Les limites portées sur l'acte étaient trop peu précises pour qu'il fût possible de statuer avec ces seuls renseignements. Comme toujours, la preuve testimoniale s'imposait.

Les adversaires de Boussouf n'avaient pas un seul témoin. Les habitants des mechtas voisines étaient presque tous intéressés au procès. Les autres, dans la crainte du cheik et de ses représailles, se réfugiaient dans un silence prudent.

Les étrangers amenés par Boussouf se montraient au contraire très affirmatifs. A mesure qu'ils parlaient, répétant l'un après l'autre des déclarations analogues, les misérables plaideurs, anxieux et se croyant déjà dépouillés, s'abîmaient dans un profond désespoir. Peu à peu, les femmes inquiètes s'étaient rapprochées. Une d'elles fondit tout à coup en sanglots. Toutes alors, les cheveux épars, éclatèrent en hurlements prolongés. Rangées sur une même ligne, elles levaient vers le ciel leurs mains crispées, les ramenaient ensemble sur leur visage,

Digitized by Google

le labouraient avec leurs ongles, et barbouillaient ensuite de sang tiède leurs seins nus sous les vêtements en lambeaux. La plus vieille, qui avait des bras décharnés et une voix glapissante, se traîna longtemps aux pieds d'André, déchirant sa gorge, cognant son front à terre et modulant des cris de bête fauve.

Le tumulte grandissait. Une rumeur bientôt monta du groupe des hommes qui se rapprochaient en menaçant. Des *flissis* soudain brillèrent entre leurs doigts.

Boussouf eut peur. Pris de panique, il sauta d'un bond sur sa mule et piqua des deux.

Le plateau finissait comme un promontoire; ses pentes rapides dévalaient brusquement vers la rivière avec des à-pic vertigineux. Les pâtres pourtant avaient tracé çà et là quelques sentiers étroits suspendus sur les précipices. Boussouf s'y engagea, et sa mule les descendit au galop. Parfois, glissant sur les roches, elle faisait feu des quatre fers, et des pierres alors, volant en éclats, rebondissaient jusqu'au fond de l'abîme.

Par miracle, la bête parvint au lit de l'oued. La rivière, à cet endroit, roulait des flots bourbeux entre des rives escarpées. La mule éperonnée se mit à la nage, mais le courant l'entraîna à la dérive. Elle allait disparaître dans un remous, lorsque Boussouf, abandonnant sa monture, s'accrocha à des branches de lauriers roses. Il put ainsi se hisser sur les berges. Là, tournant la tête, il regarda.

Personne ne l'avait poursuivi. Ses adversaires étaient toujours là-haut, rangés sur une seule ligne. Dans le soir déclinant, leur silhouette se découpait sur le ciel mat. Immobiles et muets, tous contemplaient sa fuite éperdue.

Digitized by Google

Lorsqu'il se présenta, le surlendemain, devant André Miral, Boussouf ne fit aucune allusion aux incidents de l'avant-veille.

— J'ai justifié de tous mes droits, déclara-t-il, et j'attends ta décision avec tranquillité.

Comme André toutefois ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste d'assentiment, le cheik se pencha vers son oreille, posa sa main noueuse sur l'épaule du juge, et ajouta à mi-voix en le regardant dans les yeux :

— Je compte sur toi; il faut absolument que j'aie raison !

Boussouf, depuis quelque temps, avait de gros ennuis. Le douar que révoltaient ses déprédations grondait en sourdine. Ses ennemis, sous le manteau, répandaient des bruits fâcheux. Il savait que l'un d'eux, Si Mohammed Zerguine, le chef d'une famille rivale, recueillait soigneusement les plaintes, constituait un dossier et sapait dans l'ombre sa situation compromise. Si l'administration ordonnait une enquête, le cheik était perdu. Seul, Miral, en le couvrant de son appui, pouvait peut-être rétablir son autorité ébranlée. L'union projetée avec Miassa servait donc les intérêts de Boussouf. A ses yeux, toutefois, elle n'était pas une suffisante garantie. André, après le mariage, pouvait se libérer en brisant avec son beau-père toutes relations. Pour mieux le tenir, pour l'avoir tout à fait en mains, Boussouf eût désiré le compromettre. C'est à cela qu'il s'employait.

Durant quelques jours, le cheik attendit les événements, mais bientôt, devant le silence d'André, pris soudain d'inquiétude, il résolut d'aller lui-même à Gravelotte.

Il revint très surexcité. Ses mains tremblaient

Digitized by Google

de colère, et lorsque Miassa, pour l'interroger, leva sur lui son regard anxieux, il laissa violemment éclater son dépit.

— Ton roumi, cria-t-il, n'est qu'un fripon ! Il nous a tous floués !

Boussouf venait d'apprendre en effet qu'André Miral, la veille, était parti pour France. Ce départ inattendu et que le cheik s'expliquait trop ruinait tous ses projets.

Miassa, ignorant tout ce qui se passait, était seule à ne pas comprendre. La jeune fille se crut abandonnée. Défaillante, elle rentra dans les appartements. Là, prostrée sur les coussins, elle rabattit sur ses yeux les plis de son haïk, puis elle pleura abondamment, le menton posé sur sa main.

André Miral, à qui la dernière démarche de Boussouf avait enfin ouvert les yeux, s'était décidé brusquement à partir. Un congé de deux mois lui était dû. En le prenant à l'improviste, le jeune homme laissait à son suppléant le soin de statuer sur toutes les questions où le cheik était intéressé. Pour éviter d'autres tentatives de corruption et s'affranchir définitivement, il lui suffirait, à son retour, d'obtenir un changement de poste et d'aller avec Miassa rejoindre la nouvelle résidence qui lui serait fixée.

Cependant Boussouf se désolait.

Autour de lui, il voyait se resserrer chaque jour les mailles étroites que Mohammed Zerguine avait si habilement tissées. Une seule chance s'offrait : acheter Zerguine et conclure avec lui une alliance qui pouvait être utile à tous les deux.

Boussouf était prompt dans ses déterminations. Il sauta sur sa mule, et, sans coup férir, se rendit chez son ennemi.

Digitized by Google

Zerguine le reçut avec hauteur. C'était un homme intrigant et rusé, déjà sur le retour de l'âge et dont le ventre saillant s'avançait comme un balcon. Sachant le cheik acculé à la culbute, il le laissa s'enferrer, et ce ne fut que lorsque Boussouf se fut bien embrouillé dans ses explications que Zerguine, à son tour, lui fit connaître ses conditions. Relevant sa taille courbée, il caressa de ses longs doigts amaigris sa barbe grisonnante. Ses petits yeux gris veinés de bleu pétillaient avec malice dans sa face osseuse.

— Depuis dix ans, dit-il, tu es le maître du douar. Je te sais trop habile pour n'avoir pas su en profiter. Mais cette place aujourd'hui m'est due et je suis sûr de l'obtenir. Veux-tu que nous soyons amis ? Offre toi-même ta démission, qui sera acceptée.

Du geste de ses mains tendues, Zerguine arrêta sur les lèvres de Boussouf les mots par lesquels celui-ci allait protester.

— Tu as une fille, continua-t-il ; donne-la-moi. Nos deux familles seront ainsi unies, et nous irons désormais la main dans la main, ayant tous les deux des intérêts communs.

Boussouf hésita. Sa barbe tremblait et il baissa les paupières pour réfléchir. Mais Zerguine ne lui en laissa pas le répit. Il frappa avec ses doigts pliés, sur un petit coffre en bois peint qui se trouvait devant lui.

— A ton choix, dit-il, mais si tu refuses les papiers que j'ai là dedans seront demain chez l'administrateur! Si tu acceptes, au contraire, je le jure par le Dieu qui m'entend, nous en ferons ensemble un feu de joie !

Digitized by Google

— Marché conclu! répondit enfin Boussouf, qui laissa tomber sa main bise dans celle que l'autre lui tendait.

Lorsque Miral revint de France, le sacrifice de Miassa était presque consommé.

Boussouf lui avait présenté le départ de son ami comme définitif. Douloureuse et résignée, ainsi que toutes les femmes de sa race, la jeune fille s'était inclinée devant le destin. Elle n'espérait plus, mais sa blessure saignait toujours. Son amour meurtri avait avant de mourir des battements d'aile d'oiseau convulsifs.

— Comment la revoir? se demandait André.

Mme Foucras, près de lui, eut un geste désolé. Valérie aussi se taisait.

Aller à Tililet? Boussouf certainement lui interdirait sa porte.

Ecrire ? La lettre ne parviendrait point.

Des projets fous hantèrent un moment le cerveau d'André. Un à un, il dut les écarter. C'était bien fini. Le rêve était clos.

Pendant huit jours, au milieu des indifférents, Miral promena sa peine infinie. Il avait obtenu le changement de poste désiré. Ses malles étaient prêtes pour le départ.

La dernière nuit qu'il passa à Gravelotte fut tragique.

Durant son absence, la cour d'assises de Constantine avait condamné à mort El Mekki et neuf des siens. L'exécution devait avoir lieu le lendemain, devant l'hôtel Foucras.

Les curieux déjà affluaient. De tous les coins de la vallée, les colons arrivaient sur des voitures ou des charrettes. Les essieux grinçaient parmi l'aboie-

Digitized by Google

ment des chiens et le hennissement des chevaux.

Chez Foucras, les groupes se bousculaient sous les tonnelles. Des familles amies fusionnaient. Les hommes, beaux parleurs, arrondissaient le coude pour boire, les femmes riaient et les filles, vêtues de robes claires, jouaient en minaudant avec les éventails ou tapotaient les jupes de leurs doigts gantés. Insouciants, les enfants couraient autour des tables. Tout le monde était venu là comme à une fête.

La plupart des étrangers accourus passèrent la nuit en plein air.

Les heures semblaient longues. Des jeunes gens, pour se distraire, organisèrent des danses. Les groupes enlacés tournèrent bientôt au coin du carrefour. Parfois, une bande avinée s'attardait sur la route, hurlant à pleine voix un refrain de café-concert. Les danses interrompues reprenaient ensuite, ondoyant et se croisant sous le ciel étoilé. André, jusqu'à l'aube, fut bercé par le rythme des valses et des polkas.

Lorsque le jour parut, un grand silence se fit. Des pas se cadençaient sur le sol. Il y eut un cliquetis d'armures et des ébrouements de chevaux.

André pensa : voici les condamnés et leur escorte !

Les volets de sa chambre étaient clos. Il releva les draps sur sa nuque et souhaita ne rien entendre. Mais l'air frais du matin apportait les sons les plus ténus, et malgré lui il écouta, l'oreille aux aguets.

Ce fut d'abord une agitation sourde, ensuite le silence, et tout à coup un tumulte grandissant, fait de clameurs, de cris et d'applaudissements qui croulaient. Devant le sang clair, la foule haletait de joie, suante, débraillée, ravie d'avoir vu mourir.

Digitized by Google

Dix fois, les mains de ceux qui étaient là applaudirent ainsi, après un silence tragique où seuls piaffaient les chevaux. Quand ce fut fini, le peuple s'écoula, et André sous ses fenêtres l'entendit déferler, confus et lent, dans la rumeur énorme qui suit les grands spectacles.

Le soleil cependant s'était levé derrière les montagnes. Ses rayons obliques filtraient à travers les persiennes; une poussière menue y tournoyait.

André passa dans la pièce voisine. Elle donnait sur les jardins et la lumière déjà l'inondait. Derrière les rideaux, il regarda. La plaine se déroulait jusqu'aux cimes lointaines. Sur les crêtes, les villages kabyles étaient roses dans le matin. André eut un dernier regard pour ce pays qu'il allait quitter. Il reconnut chaque douar, nomma chaque village. Et soudain il tressaillit.

C'est que là-haut, sous ces arbres, au creux de ce vallon, le jeune homme évoquait Tililet, la demeure, les cours fraîches, les appartements clos. Devant ses yeux, une silhouette passa; c'était celle de son amie. Elle marchait, grave et pâle, sous les colonnettes bleues. Il lui parut qu'elle était triste infiniment.

— Miassa, pauvre petite Miassa!

La vision s'évanouit. Alors, de nouveau, le front appuyé aux vitres, André suffoqua. Il pleura longtemps sur celle qu'il aimait et qui jamais plus ne connaîtrait sur sa chair la caresse libre du soleil.

RAYMOND MARIVAL.

FIN

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Les Humbert et l'Illusion de fausse reconnaissance. — Conséquences fâcheuses de l'optimisme. — Suite de l'histoire du Saint-Suaire de Turin. — Phryné et la Femme au masque.

Les Humbert et l'Illusion de fausse reconnaissance. — Shelley, visitant pour la première fois l'Italie, se trouva tout à coup devant un paysage qu'il fut certain d'avoir déjà vu, — et pourtant il savait que c'était impossible. L'émotion fut si débilitante qu'il s'évanouit. Jamais il ne pensa sans malaise à cette aventure.

Les faits analogues ou même identiques ne sont pas rares; l'explication en est difficile. Il est problable qu'il y a, dans la plupart des cas, deux sortes de visions successives : une première vision inconsciente, une seconde vision consciente. La vision inconsciente n'en laisse pas moins sa trace dans la sensibilité, mais l'esprit se trouve incapable de la localiser dans les temps. On a vu cela autrefois, c'est-à-dire antérieurement à la sensation présente ; et c'est tout. L'impression, étant faible, semble lointaine.

Il peut arriver aussi que cette fausse reconnaissance soit le résultat d'une erreur de jugement : et alors c'est le cas de ces milliers d'imbéciles qui, pour avoir vu le portrait des Humbert dans leur journal, croient les reconnaître à chaque pas dans la vie. On les a vus partout, ces êtres devenus fantastiques, et cette ubiquité n'est pas sans protéger le secret de leur cachette. Etre partout ou nulle part, c'est la même chose.

Pour expliquer ces petites hallucinations inévitables, les journalistes emploient depuis quelques années un mot commode : auto-suggestion. Un mot n'est pas une explication ; c'en est même tout le contraire. Auto-sug-

Digitized by Google

gestion barre la route; on s'arrête, on s'assied, satisfait de ne pas être obligé à un plus long effort. Le public n'en demande pas davantage.

Dans sa forme vulgaire, le fait se présente ainsi : on pense fortement à quelqu'un que l'on vient de quitter ou que l'on va voir, ou que l'on voudrait voir, — et voici que l'on croit le reconnaître dans ce passant. Si la réalité concorde avec notre hallucination, c'est une hallucination vraie, une perception normale; si elle ne concorde pas, et que nous ayons l'esprit sain et dispos, nous nous en apercevons très vite et nous passons. Les esprits malades ou débiles s'entêtent dans leur impression première, demeurent persuadés d'avoir vraiment vu ce qu'ils ont cru voir. C'est l'origine d'une quantité infinie de légendes et de superstitions; c'est le fondement de beaucoup de religions et tout d'abord du christianisme.

Les hommes qui voyaient les faunes jouer dans les bois voient à cette heure Mme Humbert filer le long des routes en automobile ; les préoccupations d'aujourd'hui sont plus grossières, plus bêtes, elles ont diminué en qualité, mais leur nature est identique, et identiques les cerveaux où elles évoluent. Les paysans de jadis qui tremblaient devant le Loup Garou; les hommes d'Etat du jour qui blémissent à l'idée d'imaginaires complots; les jeunes filles déréglées qui contemplent la bonne Vierge; M. Haeckel qui découvrit de chimériques monères; et cet Allemand — dont le droit au ridicule est incontestable (1) — qui vient de reconnaître, en des cellules de cristal grossies 400.000 fois, des êtres doués « d'une épine dorsale, de veines, de vertèbres et de caractères moraux »; et toute la chancelante humanité qui n'a d'autre souci que de croire et ensuite de mettre d'accord par un raisonnement puéril, sa croyance et la réalité : l'histoire du monde est l'histoire des hallucinations perpétuelles et contradictoires qui sont le principe même de l'activité humaine.

(1) Il s'appelle Schron. Voir la *Rivista d'Italia*. Juin, p. 937.

Digitized by Google

Les hommes qui savent voir sont si rares qu'on les appelle des grands hommes; ils nous paraissent des dieux.

Conséquences fâcheuses de l'optimisme. — On a retrouvé et publié le texte de la déclaration du gouverneur de la Martinique affirmant, la veille de la destruction de Saint-Pierre : « Ne craignez rien. L'administration a l'œil fixé sur le volcan; elle en suit attentivement tous les phénomènes. Rien n'échappe à sa vigilance; elle tiendra la population au courant des moindres faits observés. Il n'y a aucun danger : Je suis là ! » Le soir ce document fut proclamé dans les rues au son du tambour; le lendemain matin, il fut affiché partout. Le volcan partit, comme on épuisait le dernier pot de colle.

Il y avait déjà longtemps que le campanile de Saint-Marc à Venise donnait des inquiétudes. On nomma une commission; elle s'assembla, inspecta, rédigea un rapport : « L'Administration a l'œil fixé sur le campanile de Saint-Marc... » etc. Le reste, comme à la Martinique.

La revue du 14 juillet, si meurtrière cette année, nous a montré un optimisme particulier : l'optimisme patriotique et républicain. Il se résume ainsi : un soldat français qui manifeste son patriotisme républicain en défilant devant M. Loubet ne peut être frappé d'insolation. Il y eut sans doute une circulaire disant : « D'ailleurs, l'administration a l'œil fixé sur le soleil... »

Oui, je crois, avec Nietzsche, que la bêtise est une condition de vie, que c'est le fondement même des sociétés humaines ; mais peut-être pourrait-on la doser? Trop est trop. Un optimisme modéré serait très suffisant, surtout pour un peuple accroupi dans l'inaction et que ses maîtres ont dressé à faire le mort, au coup de pistolet, comme un cheval de cirque. Pour accomplir de grandes choses, il faut un optimisme immense, absolu; ce fut celui d'Alexandre. Quand on se borne à monter la garde autour des grands principes, il est bon d'emporter son manteau, le matin, et de regarder, quatre fois par jour, d'où vient le vent.

Digitized by Google

Suite de l'histoire du Saint-Suaire de Turin. — Le Dr Vignon, préparateur à la faculté des Sciences, fort de l'appui de plusieurs illustres savants, honneur de la pensée française, va continuer ses études expérimentales sur les reliques célèbres.

Il se propose de démontrer, *scientifiquement*, l'authenticité des objets suivants :

Le *Sacro-Catino*, à Gênes ; c'est le plat dans lequel l'agneau pascal fut servi à la dernière cène ; il est taillé dans une émeraude (M. Vignon le prouvera) ;

Le *Disco*, également à Gênes; c'est le plateau d'agate sur lequel la tête de Jean-Baptiste fut présentée à Hérodiade par Salomé ;

Le Saint-Couteau, dont se servit le Christ à la dernière cène : à Venise; un pain de la dernière cène : à Bouillac (Tarn-et-Garonne) ;

Le Serpent d'airain, de Moïse : à Milan;

Les corps des trois enfants jetés dans la fournaise sur l'ordre de Nabuchodonosor : à Rome;

Les premiers langes de l'enfant Jésus ; sa première chemise ; du foin de la crèche: à Saint-Jean de Latran ;

Le doigt avec lequel S. Thomas sonda les plaies de Jésus : à Saint-Jean de Latran;

Et, toujours en cette église privilégiée :

La Verge de Moïse; la pierre du sacrifice d'Abraham ; la table de la dernière cène, et des cheveux de la Vierge.

L'éminent savant bornera à cette liste, d'ailleurs importante, ses recherches de l'année scolaire 1902-1903. Le gouvernement qui n'est pas, et bien au contraire, ennemi d'une religion sage et éclairée, a promis son concours ; M. Brunetière assistera aux principales expériences.

Phryné et la femme au masque. — A Athènes une femme très belle se montre nue à ses juges et les gagne. A Paris, un avocat, pour faire perdre son procès à une femme contre laquelle il plaide, trouve comme argument : cette femme est très belle ; en voici la preuve. Le christianisme n'a pas inventé la pudeur ; il en a inventé l'hypocrisie. La pudeur est naturelle à la

Digitized by Google

femme. La femme fuit, et toutes les femelles aussi. Si la pudeur véritable est une vertu, la beauté aussi est une vertu. C'est ce que les anciens signifiaient par leur Vénus pudique : ils exprimaient un des dons de la femme et non pas le seul, celui qui doit annihiler tous les autres. La plupart des femmes font d'ailleurs bien de se cacher; la vie serait bien triste si les passantes n'étaient soigneusement voilées.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Albert Samain : *Contes*, « Mercure de France », 3.50. — Pierre de Querlon : *La Liaison fâcheuse*, « Mercure de France », 3.50. — Léon Bloy : *Exégèse des Lieux Communs*, « Mercure de France », 3.50. — Mrs Clifford : *Lettres d'Amour d'une femme du monde*, trad. par Henry-D. Davray, « Mercure de France », 3.50. — Rudyard Kipling : *Kim*, trad. par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker, « Mercure de France », 3.50. — Camille Mauclair : *Les Mères sociales*, Ollendorff, 3.50. — Jean de la Hire : *Le Vice provincial*, Offenstadt, 3 50. — Jean-Louis Talon : *La Marquesita*, « Revue blanche », 3 50. — G. Réval : *Les Lycéennes*. Ollendorff, 3.50. — Camille Lemonnier : *Le Sang des roses*. Ollendorff, 3.50.— P.-J. Toulet : *Le Mariage de Don Quichotte*, Juven, 3.50. — Jean Deuzèle : *La Maison vide*, Perrin, 3.50. — Martial Hémon : *Vivante énigme*, Victor Havard, 3.50. — G. Sauvin : *Pour arriver au bonheur*, Plon, 3.50. — Johannès Gravier : *Mémoires d'un Hercule*, Librairie Molière, 3.50. — Daniel Riche : *L'Oiseau rare*, Ernest Flammarion, 3.50.— Henri Dalin : *Paquet de lettres*, Edition mutuelle, 3.50. — Géo Cazal : *L'Abbé Dauret*, Havard, 3.50. — Armand Dubarry : *L'Abbé écornifleur*, Chamuel, 3.50.— Paul Ananke : *Le Cafard*, Vanier, 2 50.— Maurice des Ombiaux : *Têtes de houille*, Dechenne, 3.50. — Gaetan Richard : *Divin rêve*; Hakard, 3.50. — Marc Twain : *A la dure*, « Revue Blanche », 3.50.— Perez Galdos : *Le Roman de sœur Marcela*, Calmann Lévy, 3.50.— Louise Durnhan : *Porte à porte*, Calmann-Lévy, 3.50. — Wildenbruch : *L'Astronome*, Chamuel, 3.50. — Jeske Choinski : *Les Derniers Romains*, édition du Carnet, 3.50. — Wenceslas Sierosewski : *Sur la lisière des forêts*, « La Plume », 3.50. — Henrik Sienkiewicz : *Bartek le vainqueur*, Ernest Flammarion, 3.50.— Catulle Mendès : *Les monstres parisiens*, Fasquelle, 3.50.

Contes, par Albert Samain. Il n'est pas de gloire plus pure et meilleure pour un poète que d'être mort. Albert Samain n'a pas été très connu, durant sa vie, et il n'a pas participé, ce semble, à aucun des actes qui font d'un homme un citoyen de la terre. Il ne s'est pas marié, n'a pas eu de relations mondaines, on ne l'a pas décoré, il n'eut pas de duel retentissant, et il vivait si peu qu'on ne savait pas, au juste, s'il vi-

Digitized by Google

vait. Il est parti, jeune encore, laissant quelques livres de vers, ce livre de proses, et à ses quelques intimes amis un souvenir doux comme un reflet d'étoiles. C'était un garçon de paroles fines, de voix discrète, à la tête extrêmement harmonieuse. Il ne s'occupait ni de lui ni des autres, mais abordait toutes choses avec l'étonnement un peu ironique de ceux qui ne sont pas de ce monde et ne font que passer parmi des gens d'allures trop bruyantes. Il devait certainement souffrir d'entendre parler fort et il restreignait son accent au murmure de la politesse indulgente. Il ne fut ni méchant, ni ambitieux, ni désenchanté. Tout lui demeurait indifférent, comme à un voyageur qui regarde, exprime son plaisir ou sa surprise sans y attacher la moindre importance, car il sait bien qu'il est attendu ailleurs. Et il est parti, un soir que le navire blanc orné de fleurs se trouvait prêt pour le grand voyage vers le beau pays où l'azur est éternel. Je songe qu'en s'en allant de nous il dut sourire de nous laisser dans une si triste contrée, pleine de fange et zébrée de pluie, lui qui aimait le soleil. Ce sourire-là règne encore dans les petits contes délicats de *Xanthis, Divine Bontemps, Hyalis, Rovère et Angisèle*. Dans une vitrine de salon il nous expose tout un petit monde élégant, d'apparence, mais si fragile, aux appétits légers quoique voraces. Et tout ce petit monde, derrière son émail et sa peinture, se passionne, s'entretue, prisonnier lui-même de son vernis et de sa fausse élégance. On aperçoit, derrière la glace de la vitrine, l'œil tendre et triste du conteur. (Ce serait une sorte de Dieu, moins méchant que l'Autre, qui ne pourrait s'empêcher de s'émouvoir d'une telle réunion sous verre ou sur terre, d'objets naturellement créés pour s'entrefracasser.) Xanthis aime tour à tour le marquis en biscuit de Sèvres, le buste fatal du musicien et le petit faune de cruel bronze. De caprice en caprice et de chaise à porteur en magot chinois, elle finit par s'écrouler sous le doigt meurtrier de son destin, qui est de se casser à un heurt non prévu, puisqu'elle ne représente point une petite statue bien solide... Et la vie fausse de la vitrine de salon continue, toute reluisante du vernis des frêles porcelaines, de l'or des émaux précieux, et aussi de ce reflet non moins précieux qu'y ajoute, comme celui d'une larme, le cristal pur du lorgnon connaisseur du spirituel maître de ce logis. *Divine Bontemps* est la vie d'une femme qui se mure dans une muette pudeur. Elle aime sans oser le dire et n'est heureuse qu'après les autres, quand elle a laissé passer devant elle l'affreuse bousculade des enthousias-

Digitized by Google

tes. Si le poète rêvait la femme ainsi, combien de déceptions il dut avoir ! Mais c'est générosité que de nous donner ce rêve. Dans *Hyalis* nous trouvons, restitué avec une grâce exquise, le portrait d'un jeune homme des temps préhistoriques né du commerce d'un œgypan avec une mortelle. Il est à la fois dieu, animal et homme. Et il a le triple malheur de ressentir de trois manières, sans, bien entendu, arriver à les concilier, le désir de la beauté, celui de l'amour et l'envie de jouir de tous les trésors. Il obtient enfin le droit de mourir, non comme les hommes, mais comme un amant, ce qui le divinise dans l'absolu de la plus pure des jouissances. *Rovère*, duc de Spolète, abuse de tout, et *Angisèle,* fille du nord entourée de glaces et de tombes, ignore la loi du plaisir. A la recherche l'un de l'autre se rencontrent ces deux extrêmes. Le matérialiste blasé conçoit une passion purement cérébrale pour Angisèle,et la fille de prières et de renoncement crie vers la passion, le feu du soleil, les épanouissements de toutes les fleurs encore en boutons au fond de son âme... et un matin on les découvre, morts, tout nus sur un grand lit, des roses dans les mains. Rovère dut surtout mourir de ce qu'Angisèle l'avait contraint à retomber, du haut de son rêve, dans la réalité. Un charme fait de toutes les grâces d'une jolie philosophie plane sur ce livre de poète. Il a laissé cela, sur la blanche pierre où il rêvait en face de la mer bleue, du fond de laquelle venait la nef radieuse qu'il attendait. Préoccupé du prochain départ, il écrivit court pour écrire mieux, et enferma sa pensée dans une petite châsse de verre afin d'éviter les grosses mains du public. Il est parti bien vite, mais il peut revenir en d'autres livres encore. Les poètes meurent-ils jamais ?

La Liaison fâcheuse, par Pierre de Querlon. Ce petit roman est d'un genre d'ironie extrêmement rare, d'une ironie bien élevée. Ce n'est pas ce qu'un vain peuple pense, l'ironie ! Et pour dessiner les contours d'une figure grotesque il n'est pas suffisant de l'aplatir sous les gifles. M. Valentin Jéromy est un bourgeois, conseiller très municipal, qui ressemble à beaucoup d'autres bourgeois de son espèce. Il est honnête (ce qui est toujours un ridicule, même en province), et il pousse l'honnêteté jusqu'à ne pas vouloir souffrir de l'injustice de ses pareils. Il a une petite femme dont le métier de petite femme est de le tromper. Il lui pardonne et n'épouse pas du tout la belle madame dont ce ne serait pas le métier de le faire cocu, mais qui n'y manquerait guère selon les traditions... et il orne du titre de légitime la petite gamine vicieuse qui a

Digitized by Google

déjà passé pour sa fille et qui rentre dans l'ordre dès qu'elle a la permission de demeurer sage. Etant donné le féminisme ambiant, la mode est d'épouser des grues, cela change le ragoût un peu fade, vraiment, de l'éternelle duperie masculine. A force de communiquer leurs vices à ces demoiselles, ces Messieurs ont fini par leur transfuser aussi quelques vertus. C'est-à-dire que les filles ayant pour habitude de forniquer avec le premier venu continuent une fois mariées, mais sans y mettre la moindre émotion ; or, le sang-froid est encore la meilleure méthode pour cocufier les gens. Donc, notre petite corsetière, après avoir souvent posé son corset, se remet à faire de solides ceintures à sa chasteté baleinée d'or. Rien de joli comme les détails qui entourent la rentrée dans la vie pure de ces deux bourgeois égarés : Jéromy et sa petite amie l'ouvrière. Les dames de Neuvy se calment devant l'irrémédiable, et ils vivront heureux, conseiller municipal et femme légitime, sans, je pense, beaucoup d'enfants. J'aime, dans ce livre, la sage mesure de la raillerie, et la prudente douceur de la méchanceté. La province, qui se modernise grâce aux bicyclettes et aux automobiles, a besoin d'être ménagée par les auteurs en quête de sentimentalités romanesques. Dans quelque temps, il n'y aura plus de M^me Bovary et il est bon de ne pas nous la montrer cette province, trop inhospitalière. Peuplée de vieilles petites grues du quartier, elle sera certainement beaucoup plus drôle à habiter, surtout pour les honnêtes conseillers municipaux.

Exégèse des Lieux Communs, par Léon Bloy, d'où il appert que le bourgeois se relie, par des fils très visibles, aux plus redoutables prédictions de la Bible, de l'ancien et même du nouveau Testament. C'est, en somme, selon Bloy, la bête noire qui représente encore le mieux le diable... car le diable est « *poète à ses heures* ». Il rêve de faire le bien, pour se distraire, absolument comme Dieu le ferait par devoir. Je n'apprendrai rien à personne en disant que Léon Bloy est anarchiste. Dans ce livre, évangile contre le bourgeois, où l'on voit abominablement *trinquèr* tour à tour le propriétaire, l'épicier, le banquier, l'usurier et les femmes *qui nourrissent*, tous les petits Ravachol de l'avenir pourront puiser de l'acide sulfurique et arroser la si belle plante vénéneuse de leur haine sociale ! Il est même très singulier de constater, là-dedans, que le fils de la Vierge Marie en entendrait probablement de dures s'il s'avisait de revenir pour causer avec le dernier des catholiques sérieux. C'était pourtant un bien bon

Digitized by Google

anarchiste aussi, celui-là, mais Bloy n'a pas sa douceur de langue et il est beaucoup plus près de Ravachol que de Jésus. Maintenant la vie quotidienne est une de ces bourgeoises revêches qui est bien faite pour vous apprendre la haine et l'indignation sous toutes ses formes. Bloy ne se doute pas, ou ne veut pas se douter, qu'au nombre des lieux communs en question il peut ranger les mots : religion, honneur, conviction, enthousiasme et talent. A force de fabriquer des lois pour interdire le libre exercice des âmes aux profits du non moins libre exercice des corps, les bourgeois sont devenus des animaux parqués selon leurs instincts ; alors je ne pense pas qu'ils soient capables, au fond, de demeurer les plus forts. Les tigres, les loups, ou même un petit singe, auront toujours facilement raison du troupeau, et l'intervention de la trompette d'or d'un jugement dernier comme celui du maître écrivain n'est peut-être pas nécessaire pour éveiller ces morts. Ne sommes-nous pas très heureux de leur sommeil, nous qui avons à goûter en paix le suprême vice de voir, par-dessus leur têtes basses, le grand effroi qui va venir pour eux comme pour nous. Il est certain qu'ils nous auront tués avant... mais rien n'est éternel, pas même la mort, n'est-ce pas, mon pauvre Bloy, et vous savez, mieux que personne, que votre nom fleurira encore sur le fumier de leurs dépouilles quand, depuis bien longtemps, on aura déjà oublié jusqu'au souvenir de leur puanteur.

Lettres d'amour d'une femme du monde, par Mrs. Clifford, traduites par Henry-D. Davray. J'aime beaucoup mieux ces lettres-là que celles d'une Anglaise, car on les dirait presque sorties de la plume d'une Française, mais mon avis sur l'amour masculin anglais demeure le même : quel goujat!... On dirait, ces Don Juan ou ces Lovelace, des avocats en robe que leurs manches empêtreraient pour donner des poignées de mains loyales. Cette Madje me plaît par sa douceur émue et sa tendresse toute unie de brave créature prête à toutes les renonciations. Il y a, en cours de ce long supplice, si correctement accepté de la part d'une créature innocente, une chose effrayante, c'est le détail de la petite pendule, qui a sonné les heures d'amour, enterrée comme un cadavre sous l'herbe et qui continue, plus fidèle que le cœur de l'homme, à marcher, au fond de sa fosse. Ça c'est très bien et cela sent l'Edgard Poe à faire vraiment frémir un amateur de fins frissons.

Kim, par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et

Digitized by Google

Ch. Fountaine Walker. Voici un livre plein de lumière et cependant tout mystérieux. Ce gamin turbulent, spirituel, vieux comme un homme, adroit comme un animal vif, ce petit Mowgli, toujours changeant, toujours le même, fait peur, tant il paraît, à certain moment, l'Eros redoutable des anciennes religions sanglantes du début de la terre. Le brave lama qui l'accompagne et dont il est le favori et le pourvoyeur, le fils, et un peu aussi le jargon sentimental, ne semble, par instant, que sa propre conscience, plus enfantine encore que ses actes. Ses mille et une nuits de la police secrète ou de la franc-maçonnerie anglaise sont le conte le plus éblouissant et le plus ténébreux qu'on puisse faire à des gens non prévenus... et on n'est jamais prévenu, heureusement, de tant de cruauté unie à tant de bravoure. Est-il honnête, est-il habile, ce petit Kim, qui parle comme un prêtre et agit comme un serpent ? On ne sait pas, mais on sent qu'il est du pays des merveilles et une idole en haillons peut aisément, là-bas, chez les derniers tigres, avoir des yeux de perverse émeraude. Il y a l'épisode extraordinaire du *médecin des turquoises* qui est une page d'un art consommé. On ne sait pas au juste si on se trouve dans le réel ou dans l'impossible, mais il est difficile de ne pas s'attacher jusqu'au bout à ce récit s'enroulant à notre cerveau comme une écharpe de fée. Ce livre est énorme, il semble contenir les Indes. Je n'irai donc pas aux Indes, parce que je veux connaître celles-là et non les autres, peut-être moins vraies.

Les Mères sociales, par Camille Mauclair. Ceci est une œuvre très hardie, sous son apparence de sage rhétorique. Et elle serait peut-être dangereuse à mettre dans certaines mains un peu novices. Nos mères ont-elles le droit de nous croire leur bien, une espèce de revenu de leur ancien capital, placé à fond perdu et dans l'ignorance de certaines lois d'amour ou de réciprocité amoureuse ?... Il est évident que non. Nous sommes élevés dans un but de réelle émancipation et des enfants ne sont nullement forcés, par les lois de la nature, à l'esclavage filial ; mais comme il est délicat de dire ces choses tout haut, et encore plus pénible de diriger ses actions en vue de cette liberté naturelle ! Je ne crois pas à l'avènement d'une émancipation générale, pas plus pour l'homme que pour la femme, parce que bien des êtres seront les victimes de leur propre orgueil. Il faut, pour être libre vis-à-vis de soi et des autres, rompre avec tous les systèmes moraux dont nous sommes entortillés. Il y en a un avec lequel certains ne sauront jamais rompre,

Digitized by Google

c'est *l'éducation*. On veut bien être libre, mais on ne tient pas à être vulgaire. Celui qui flanquera sa mère à la porte comme la domestique dont il n'a plus besoin aura, devant son miroir, la silhouette d'un cuistre. (Pour ma part, je lui préférerais celle d'un assassin!) En demeurant, moralement, la victime de nos mères, nous sommes victimes de notre courtoisie, et c'est encore quelque chose, par ce temps de goujaterie universelle, que de garder l'aspect, sinon le titre, d'un gentilhomme. Ensuite Mauclair me permettra-t-il de lui dire que le goût des déformations artistiques l'entraîne à nous donner des portraits pris sur le vif qui sont faux parce qu'il les adapte trop à la conclusion de sa méthode? Mme Hardy-Violat, que je connais encore mieux qu'il ne croit la connaître, est à la fois plus terriblement belle et plus à plaindre que cela. C'est une mère qui a la folie dans son atavisme et... les exceptions ça confirme la règle, sans plus.

Enfin, le livre de Camille Mauclair me plaît et me semble effroyablement courageux. Si je n'aime pas certaines œuvres de cet auteur, je n'ai pas de raison pour le lire avec le parti pris de le dénigrer; seulement, toutes ces graves questions-là vont lui faire blanchir la tête de bonne heure. « Qui a jugé sa mère doit mourir », s'écrie l'écriture qui, plus loin, se contredit par la bouche du jeune Jésus-Christ en personne, lorsque celui-ci déclare, non moins formel : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » J'ai d'ailleurs une vague idée que Jésus n'était pas meilleur gentilhomme qu'il n'était bon juif. A force de courir avec les paysans et les esclaves, on finit par en prendre le ton... et, socialement, il ne vaut rien de ne pas être né de son père légal... serait-on sorti des cuisses de Jupiter tonnant.

Le Vice provincial, par Jean de la Hire. Ah! non! non, mille fois non, cette province n'a pas de vice, car jamais des parents de province ne toléreraient le séjour d'une jeune fille chez une actrice qui serait la maîtresse de son frère. Renversez toutes les lois établies selon les coutumes du roman et faites-nous de somptueuses préfaces pour nous déclarer que vous allez nous offrir du neuf, mais ne nous racontez pas de semblables énormités. Que cela doive se faire, je le veux de tout mon cœur de libertaire et de libertin, mais que cela se fasse, à Banyuls-sur-Mer ou ailleurs, je vous répète que ce n'est pas exact. Il est très bien, votre roman, très mouvementé et des plus intéressants, seulement il est prodigieusement jeune (ce qui est un charmant défaut!) En province on reçoit

Digitized by Google

la femme adultère parce que *mariée*. Et c'est même uniquement pour cela que les femmes se marient... c'est pour qu'on leur donne le droit de régner d'abord par leur mari et ensuite par leurs amants. Une société ne se fonde pas sur autre chose que sur ses propres intérêts. Or il n'y a aucun intérêt à apprendre à ses enfants qu'on peut être à la fois la maîtresse d'un homme et une femme respectable. L'union libre, le jour où elle aura le sens du mot mariage, sera soumise aux mêmes lois mondaines. Et l'adultère y aura les mêmes avantages et les mêmes inconvénients. C'est justement parce qu'il n'y a pas de différence entre les femmes honnêtes qu'il est inutile de différencier *les autres*... Maintenant, pour mon humble part, je préférerais prendre une maîtresse dans les jeunes fille de province qu'une femme légitime dans les artistes parisiennes; elles sont quelquefois plus bêtes et moins jolies, vos fameuses émancipées parisiennes, et quant à risquer de faire l'amour en plein air sur les rochers elles ont bien trop peur... des suites!... N'empêche que voici une bonne étude de mœurs, de *jeunes mœurs*.

La Marquesita, par Jean-Louis Talon. Madrid transformé en une immense maison publique, car Dieu, dans les maisons closes, règne encore avec Mme la Vierge et le cortège de tous les saints. C'est une vision originale de cette ville au cœur sombre, où la dignité court dans les rues sous les haillons de ses mendiants. Les marquises Soledad jurent de montrer leur impudicité à des toréadors et la montrent, et toutes les femmes se dressent, nues, sur les tables, à la fin d'une soulographie extraordinaire. J'aime beaucoup l'Espagne et ça m'afflige pour ce pays de le voir traiter aussi cavalièrement. J'imagine que l'auteur a dû habiter quelque bouge qu'il aura pris pour l'Escurial. Roman très amusant, très chaud et haut en couleur gasconne. Certes, il faut le recommander aux amateurs de Nichina... modernes. Et puis il y a de glorieux poignards, des mandolines, des sifflets. Ça sent presque... la peau d'Espagne. Si cela peut faire plaisir à M. Jean-Louis Talon, je me permets de lui avouer que c'est rudement mieux que de l'Hugues Rebell. C'est moins espagnol... sous le rapport de l'écriture, mais on abuse tout autant du poignard et de la « croupe » de ses dames, en public.

Lycéennes, par G. Réval. Un très bon point à cette jeune femme de lettres qui commence à mettre un brin de *Claudine à l'école* dans ses.. humanités. On trouve, dans l'histoire de cette lycéenne vaillante et un peu vulgaire d'esprit, des tour-

Digitized by Google

nures de phrases patoises tout aussi drôles que chez la *Claudine* véritable et, si elle *ne fractionne pas son capital*, elle a la même démangeaison de le coller à un Monsieur sérieux le plus vite possible et en dehors des études. Je ne saisis pas très bien le but de l'auteur, qui doit sortir d'une de ces écoles à haute pression intellectuelle. Est-ce qu'il veut nous en montrer les défauts ou les qualités? Dans les *Sévriennes*, les *Lycées de jeune fille*, les *Lycéennes*, c'est toujours la même émancipée qui aspire à l'union libre avant tout autre enseignement. Elle bûche comme quatre pour finir par un petit collage. Est-ce que par hasard ce serait le collage qui deviendrait le but de l'enseignement primaire, secondaire et même tertiaire ? Je suppose trop d'esprit et de bon sens à Gabrielle Réval pour m'imaginer ça, et elle cherche à nous inspirer l'amour de l'instruction restreinte et le regret des bons couvents silencieux où l'on fait la cour à saint Joseph au lieu de chercher à pincer les doigts du professeur d'histoire. Je ne me vois pas mettant mes filles à Sèvres ou à Maintenon pour lui voir pousser l'ambition d'un rat d'Opéra. Dernièrement je causais avec une bonne grosse supérieure, « abbesse et titrée comme toute vermine d'église » (on devine de qui la citation!) laquelle me disait ceci, textuellement : « Oui, on nous accuse de vouloir en faire des mystiques, mais ça vaut mieux que d'en faire des putains. » Et elle dit le mot comme je l'écris. Hourrah!... pour la petite différence du mysticisme. Non, décidément, les *lycéennes* ne semblent pas destinées à devenir des femmes sérieuses, au moins dans les romans de Mme Réval. Je ne suis pas *calotin* pour un sou, mais j'aime la pudeur et le mystère comme étant les seuls piments de l'amour, et il convient que ces choses soient enseignées...par Dieu ou par le Diable, peu importe, mais non pas par des officieuses socialistes. Elles manquent de tenue.

Le Sang des roses, par Camille Lemonnier. Ce mari, que la nature a vilainement trahi en lui donnant les aspirations paternelles sans lui en laisser la puissance de réalisation conjugale, est une victime très touchante, car le talent de l'auteur a su le sauver du ridicule. Sa femme, une simple femelle malgré son art de peindre les roses, s'enrage dans sa stérilité douloureuse et s'y empêtre un peu lourdement comme une génisse, saoule de fleurs fraîches. Le mari, être fin, méthodique, subtil et d'une intelligence plus certaine, est beaucoup plus intéressant qu'elle, car il souffre bien davantage, ayant vu plus haut. Il cédera au *passant* ses droits, les fameux droits

Digitized by Google

du plus fort, parce qu'il veut se reconnaître le plus faible, mais quelle punition pour elle, ravalée à ce rôle idiot de l'aveugle instinct en présence du sincère et pur amour!

Le Mariage de Don Quichotte, par J. Toulet. Très ingénieuse fiction qui prend Don Quichotte au sortir de son rêve pour le promener dans des réformes sociales et des aventures plus raisonnables mais tout aussi bellement fantastiques. L'auteur de *M. du Paur* écrit d'une manière délicieuse. C'est la netteté des phrases ironiquement concises des bons écrivains du dix-huitième siècle jointe à une pointe de blague parisienne très émoussée, veloutée, devrait-on dire. L'histoire du toulousain Elycias est bien la plus charmante satire qu'on puisse imprimer sur les mœurs de certains décadents de la fin du dernier siècle. Le mot chez cet écrivain est leste, mais toujours honnête, dans le sens que l'on donnait à cette expression du temps de Brantôme, et il abuse de son aisance à manier les choses lourdes pour les rendre... encore plus légères.

La Maison vide, par Jean Deuzèle. Un homme, nouveau marié, apprend qu'il est condamné à mort par un médecin qui lui découvre le cancer du rein et, après de très horribles souffrances morales, il entreprend de *meubler* pour plus tard la maison qu'il doit laisser vide, physiquement. Sa jeune femme, insignifiante, sera le vase d'élection dans lequel il versera toutes ses forces intellectuelles. Il trouve, dans cet exercice cruel de toutes ses dernières facultés, une joie profonde et grave qui lui voile la mort comme un manteau de roi voilerait un peu un échafaud. Œuvre sérieuse et bien conçue, écrite sans un parti pris trop apparent de haute philosophie.

Vivante Énigme, par Martial Hémon. Une jeune fille violée à sa première communion par un de ces satyres dont les feuilles publiques avaient, jusqu'à ce jour, la spécialité. Il me semble que, malgré le soin de tous les développements, le viol ne fait pas l'affaire de la psychologie envisagée sous ce jour-là.

Pour arriver au bonheur, par Georges Sauvin. Il faut d'abord épouser un Monsieur qui ne consomme pas le mariage et ensuite s'en plaindre, comme si ce procédé, devant nous conduire au bonheur avec un autre, était la pire des insultes. C'est inquiétant.

Mémoires d'un Hercule, par Johannès Gravier. Très intéressant récit, qui sent la vérité, de la vie d'un pauvre diable de médaillé du Tonkin, obligé aux pires métiers, y compris celui de se convertir sous l'œil des protestants salutistes. Il y

Digitized by Google

a des détails amusants et on voit des lutteurs forains ou mondains qui luttent pour la frime avec l'explication du procédé.

L'Oiseau rare, par Daniel Riche. Histoire tendre et touchante d'une femme trompée qui pardonne et rend son mari plus sage. L'oiseau rare, est-ce elle ou lui? Je crois que c'est l'homme qui reconnaît s'être trompé.

Le Paquet de lettres, par Henri Datin. Roman d'un crime commis surtout par la magistrature. Un roman bien à la mode.

L'Abbé Dauret, par Geo Cazal. Il y a dans ce roman, dont l'ambition est d'être une fort grave étude de mœurs... modernes, trois taches d'obscénités absolument révoltantes et qui feraient penser qu'un typo en délire se serait amusé aux dépens de l'auteur. Je n'ose croire qu'un auteur fasse de pareilles petites plaisanteries à son lecteur, surtout de concert avec son éditeur!...

L'Abbé écornifleur, par Armand Dubarry. Autre prêtre amoureux, mais assassin, cela compense... et tout se termine par une noyade générale. Ils vont bien les messieurs prêtres de... nos romanciers.

Le Cafard, par Paul Tineyre-Ananké. Récits de prouesses africaines. Cela sent un peu le tabac et l'absinthe, mais c'est sans doute couleur locale.

Têtes de houille, par Maurice des Ombiaux. Très drôle la dame qui a un enfant ossifié sous le père Antoine ; mais quel cas de clinique étonnant !

Divin rêve, par Gaétan Richard. La pauvre petite passionnée sortie de son couvent pour périr par l'amour et le feu, mais plus heureuse, sûrement, que si elle était morte en odeur de sainteté.

— Maintenant, les traductions, qui sont en si grand nombre que je ne peux plus guère que les mentionner en les parcourant: **A la dure**, de Marc Twain, histoires amusantes et d'un style qui finit par vous donner des nerfs, tellement il est excessif; **Le Roman de sœur Marcela**, par Perez Galdos, où l'on peut signaler des massacres frénétiques et un amour sacrilège; **Porte à porte**, par Clara Louise Burnham, roman de deux jeunes filles qui pourrait être lu par elles ; **L'Astronome**, par Wildenbruch, l'amitié de deux frères traversée par un amour capricieux ; **Les Derniers Romains**, par Jeske Choinski, l'idylle funèbre d'une vestale, Faustine Ausonie, qui éteint le feu sacré avec son sang ; **Sur la lisière des forêts**, par Wenceslas Sierosenski, une excellente traduction de

Digitized by Google

Mme Rakowska d'un journal de déporté en Sibérie, morne et triste existence des paysans iakoutes qui mangent du poisson pourri, attendent en dormant et en divaguant le retour du printemps et se rongent l'âme pour ne pas crever tout à fait de faim devant l'hostilité éternelle de leur pauvre patrie ; et, enfin, **Bartek le vainqueur** de *celui* que vous savez! (Car il y en a encore dès qu'il n'y en a plus !)

Aux rééditions, **Les Monstres parisiens,** de Catulle Mendès, un volume des meilleures nouvelles du toujours jeune maître, qui ne fut jamais plus aimablement pervers qu'au temps où il apprenait à dompter et à ranger autour de lui (quelle garde d'honneur !) ces monstres, bien *Mendésiens.*

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Georges Victor Hugo : *Mon grand-père.* — Jules Claretie : *Victor Hugo. Souvenirs intimes.* — Fernand Calmettes : *Leconte de Lisle et ses amis.* — Henri d'Alméras : *Avant la gloire.* — Remy de Gourmont : *Le Chemin de Velours.* — Jean Mélia : *Stendhal et les Femmes.* — Ch. de Coynart : *Une sorcière au XVIIe siècle.*

Victor Hugo (c'est M. Jules Claretie qui rapporte l'anecdote) disait, gaiement, un soir à son petit-fils : — Georges, tu as seize ans, tu n'as plus qu'un an pour faire Bug-Jargal.

M. Georges Hugo a eu dix-sept ans, il en a même davantage et il n'a pas fait Bug-Jargal ni les Travailleurs de la Mer. Il s'est contenté de nous donner il y a quelques années, les Souvenirs d'un Matelot, livre intéressant d'ailleurs et non sans mérite, et il nous offre aujourd'hui une charmante brochure qui pourrait s'intituler Souvenirs d'un petit-fils. Elle est précieuse parce que nous y voyons l'image qui s'est conservée, dans l'esprit de l'enfant et du jeune homme, du glorieux grand-père. Elle y apparaît, si l'on peut dire, à des dimensions successives et en des clartés diverses, selon que les traits, d'abord confus et vagues, se précisent peu à peu. La plus vieille image est celle-ci. C'est à Guernesey.

« Un large escalier de pierre, entre deux murs, dans la ville, et nous montons cet escalier. Papapa (1) est entre Jeanne et moi. Je suis trop petit pour voir autre chose que son pied sur les marches, attentivement suivi par le mien. Je sens la pression de sa main qui vient toucher ma joue à chaque effort. Il monte doucement. Il rit. Au haut de l'escalier, il nous aide en nous tirant un peu et nous embrasse. »

(1) C'est le nom que donnaient à Victor Hugo ses petits-enfants.

Digitized by Google

J'ai cité ce passage pour montrer ce qui fait l'agrément du petit livre de M. Georges Hugo. Il a le souci de noter l'impression exacte. C'est ce soin qui nous vaut le joli tableau que voici. C'est à Paris, avenue d'Eylau : « Quand j'entrais dans la chambre avant neuf heures, je le trouvais couché, tout éveillé, les couvertures au menton, la tête reposant de côté, sur un dur oreiller de crin, plié en quatre, sa main à l'anneau d'or tenant les draps... Alors, il se levait avec l'agilité d'un jeune homme. Il allait aussitôt gober un œuf cru et dont il avait soigneusement cassé la coquille avec son fort canif à manche d'ivoire. » Puis c'est le bain, la grosse éponge, la tête trempée dans l'eau fraîche, les cheveux et la barbe peignés. « Une fois ainsi habillé, il prenait sur la cheminée la tresse d'or qui tenait sa montre (cette plate montre à jour dont on voyait les rouages), il passait cette tresse derrière son col et cachait soigneusement la montre dans une petite poche. Il donnait ensuite, de ses mains, une dernière touche de coquetterie à sa barbe et me disait, satisfait : — Et voilà. »

§

C'est aussi de Victor Hugo intime que nous parle M. Jules Claretie. Ce sont des souvenirs personnels qu'il nous donne sur le grand Poète. On n'écrira jamais trop sur Victor Hugo et le livre de M. Jules Claretie contient d'intéressants détails. J'aurais préféré que M. Claretie s'en tînt à ce qu'il avait su ou vu directement. Au lieu de cela, c'est un peu trop un recueil d'articles de journaux que nous présente M. Claretie. Il y en a du reste d'excellents et en particulier ceux qui forment les chapitres intitulés : le logis de Guernesey, les causeries de Victor Hugo, les manuscrits de Victor Hugo, les Burgraves. Il y en a même un tout à fait émouvant. Il s'appelle la Rentrée en France. M. Claretie eut l'honneur d'accompagner Victor Hugo lors de son retour du 5 septembre 1870. Il l'a vu à la gare de Bruxelles, demander au guichet son billet pour Paris, après dix-neuf ans d'exil. C'est un beau souvenir et bien conté.

§

M. Fernand Calmettes publie un livre de 345 pages sur *Leconte de Lisle et ses amis*. C'est le « Chateaubriand et son groupe littéraire » d'un Sainte-Beuve non sans fiel, mais sans talent. M. Leconte de Lisle et ses amis n'ont pas à se louer de M. Calmettes, car ce gros volume mal écrit, prétentieux et

Digitized by Google

suspect, est un amas informe de racontars douteux et d'insinuations malveillantes.

Tout cela, du reste, n'a aucune importance. Le livre de M. Calmettes est illisible. C'est une œuvre de gazetier désœuvré. Mais les hommes sont si singuliers et si inconscients que l'auteur a peut-être bien cru rendre à Leconte de Lisle un hommage d'admiration en mettant le public au courant de ce que le vieux maître cachait à tous avec une haute pudeur : sa vie privée et sa longue et noble pauvreté. Je n'aime pas qu'on fouille dans les poches des morts ni des vivants pour voir le fond de leur porte-monnaie.

§

C'est *Avant la Gloire* ou plus simplement à leur débuts que M. Henri d'Alméras étudie un certain nombre d'auteurs contemporains, de Dumas fils à Jules Vallès, de Lucien Descaves à Willy en passant par Anatole France et Emile Zola. Ces petits portraits sont amusants et documentés, écrits avec malice et goût. M. d'Alméras y signale le détail curieux, la plaquette introuvable et note avec soin les occupations diverses par où passe souvent un jeune homme avant d'en venir à la Littérature. Ces brèves études nous apprennent quelque chose sur la façon dont se forme un talent ou une vocation et dont se détermine un écrivain.

§

A propos de M. Maurice Barrès, M. d'Alméras nous raconte comment le futur auteur des Déracinés entreprit, aux heures de sa jeunesse encore incertaine, de se faire connaître en rédigeant à lui tout seul une revue mensuelle appelée *les Taches d'encre*. *Les Taches d'encre* n'eurent que quatre numéros. Si, au lieu de M. Maurice Barrès, M. Remy de Gourmont se fût mis en tête un projet analogue, il eût eu, je gage, une tout autre durée et une portée bien différente. M. Remy de Gourmont est, je crois bien, le seul homme de France capable de faire une revue à lui tout seul, non point par une fantaisie d'un moment, mais parce qu'un pareil travail serait naturel à son abondance et à son activité d'esprit. Je n'en connais pas de plus substantiel que celui de M. de Gourmont et de plus divers à la fois. Ce paradoxe d'une revue où il serait en même temps le poète, le romancier, le critique, M. de Gourmont le réaliserait sans effort. La variété de sa production n'est que le signe de son incessante curiosité de pensée. M. de

Digitized by Google

Gourmont s'intéresse à tout, il a son sentiment particulier en chaque chose. Il le dit et on l'écoute.

M. de Gourmont s'est assuré une place très haute et à part dans la littérature de notre temps. Il a publié des vers subtils et rares, ornés d'images choisies et délicatement voulues. Ses romans ont ce même caractère de rareté subtile. Le *Fantôme* est un beau livre et le *Songe d'une Femme* un livre charmant. Il a écrit des contes et des nouvelles d'une langue forte et colorée, et d'une imagination curieuse où l'ironie se joint à un sens aigu du mystérieux et de l'inquiétant. Son poème dialogué de *Lilith* est une œuvre de haute pensée. Les deux *Livres des Masques* seront classiques comme son ouvrage sur le *Latin Mystique*, car M. de Gourmont est un érudit, avec cette distinction que, au contraire de beaucoup d'entre eux, il n'aime pas savoir pour savoir, mais savoir pour penser. M. de Gourmont s'intéresse aux faits pour les idées qu'ils suggèrent et auxquelles ils se rattachent.

C'est à ce point de vue que M. de Gourmont observe les événements contemporains et c'est de leur considération en même temps distante et perspicace que sont nés les précieux *Epilogues* que depuis plusieurs années M. de Gourmont publie chaque mois dans le *Mercure de France*. Leur recueil formerait déjà plusieurs volumes, qui seraient des livres, car M. de Gourmont sait rendre l'actualité durable. Il a une façon de voir personnelle dont la marque est d'être en même temps hardie et judicieuse. La hardiesse de M. de Gourmont ne consiste pas à contredire l'opinion courante et à s'en écarter de parti pris, mais en ce qu'il se pique de raisonner la sienne, de la débarrasser de tout préjugé et de juger, si l'on peut dire, en avance. C'est ce souci d'impartialité et de clairvoyance qui fait de ces Epilogues quelque chose d'assez unique. M. de Gourmont a le goût de ce qu'il appelle la « dissociation des idées » et c'est ce sous-titre qu'il donne à son *Chemin de Velours* paru récemment.

Ce volume fait suite, non comme sujet, mais comme méthode à l'*Esthétique de la Langue Française* et à la *Culture des Idées*. Ainsi que ces deux livres précédents, le *Chemin de Velours* se compose d'un certain nombre d'études critiques sur l'*Idéalisme* (celles-là datant déjà de plusieurs années), sur la *Gloire et l'Idée d'Immortalité*, sur le *Succès et l'idée de Beauté*, sur la *Valeur de l'Instruction*, sur la *Femme et le Langage*. Je ne veux point analyser ces morceaux différents, mais tous également écrits avec une propriété et une distinc-

Digitized by Google

tion de style admirables, ni même en exposer la matière. Il faut les lire, mais en les lisant il me semblait distinguer assez bien la façon dont M. de Gourmont procède en ces essais à la fois si nets et si abondants. Une fois le sujet établi et la route jalonnée à ses croisements principaux, M. de Gourmont ne craint pas les détours et les sinuosités. C'est, je crois, ce qui donne à ces essais cette allure libre et aisée qui ne les empêche pas de suivre une direction élégamment rigoureuse et d'aboutir où il veut qu'ils aboutissent, c'est-à-dire toujours à quelque point de vue nouveau et d'où l'on voit loin. M. de Gourmont est un maître en ces sortes de compositions où il entre de la poésie, de l'érudition, de la philosophie, et qui font penser parfois à un Nietzsche plus discret, plus délicat, à la française.

On aura cette impression, il me semble, en lisant la suite des petits chapitres que M. de Gourmont a écrits sur la question des Jansénistes et des Jésuites, question éternelle puisqu'elle est simplement un débat de morale. Ce sont des modèles de haut bon sens, d'ironie voilée et courtoise et de politesse sceptique, car, au fond, c'est un sceptique qu'entend bien être M. de Gourmont. Il le dit fort clairement, en réimprimant des fragments sur l'Idéalisme. « Depuis dix ans, dit-il au préambule, les idées de l'auteur se sont modifiées en plus d'un point. Vivre c'est changer. Il espère que pour lui avoir vécu signifie à cette heure avoir grandi en sagesse et en scepticisme. »

Certes, en effet, depuis, M. de Gourmont a grandi. Son autorité littéraire s'est affirmée par un talent infatigable et fécond. Elle est incontestée auprès de tous ceux qui lisent. Ils savent ce que son œuvre contient de solide et de délicat. M. de Gourmont n'est pas seulement un écrivain excellent que j'admire, il est une des plus complètes et plus complexes intelligences que je connaisse et ce n'est pas en ces quelques lignes de bibliographie cursive que l'on peut prétendre résumer un esprit aussi vaste et aussi divers que celui de l'auteur des *Chevaux de Diomède* et du *Chemin de Velours*.

§

Sous le titre de *Stendhal et les femmes*, M. Jean Melia dresse avec beaucoup de soin un catalogue de celles qu'aima l'auteur du Rouge et le Noir. L'ouvrage de M. Melia pourrait s'appeler la Brune et la Blonde. Il contient les passages des divers écrits de Stendhal où il nous parle des différentes personnes à qui il porta tour à tour ses hommages accueillis ou

Digitized by Google

dédaignés. Ce travail forme une série de petites biographies amoureuses dont certaines n'ont que quelques lignes, car M. Melia fait loyalement le partage entre, comme il le dit, « les femmes qui troublèrent Stendhal » et celles qui furent ses « maîtresses »; ces dernières sont au nombre d'une douzaine à peu près. M. Melia, à de brèves études sur Stendhal féministe, les idées beylistes sur l'amour et le mariage, en a joint une sur les héroïnes des romans de Beyle. Il a bien fait. Ce ne sont pas celles que Stendhal a le moins aimées que ces créatures de son esprit, ces Mathilde de la Môle, ces Madame de Chastellet, ces Sanseverina et ces Lamiel qui nous charment encore de leur romanesque et de leur perversité, en un mot de leur stendhalisme. Le livre de M. Melia s'ajoute et tient son rang dans la bibliothèque stendhalienne dont la bible est maintenant la forte et copieuse biographie qu'a publiée, il y a quelques mois, M. Alfred Chuquet et qui résume ce qu'on sait du mystérieux Grenoblois au visage sanguin, au torse robuste, au gros ventre, aux jambes courtes et aux belles mains et qui aima la Musique, l'Italie, Napoléon, Lui-même, et l'amour.

§

La sorcière dont M. Charles de Coynart nous raconte agréablement la vie s'appelait Marie-Anne de la Ville. Elle naquit en 1680 et mourut en 1725. Elle nous est présentée, elle et sa bande de « chercheurs de trésors », dans une courte et brillante préface de M. Pierre de Ségur. Le livre est à lire du reste. Il sort des Archives de la Bastille d'où M. Frank Funck-Brentano a tiré son Affaire du Collier et son Drame des Poisons, mais M. Funck-Brentano est un maître, lui, en ces sortes de récits qu'on pourrait appeler le roman de l'histoire et où s'essaye pour la première fois M. de Coynart.

HENRI DE RÉGNIER.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Etendue insoupçonnée de la Dramaturgie. — L. Henry-Lecomte : *Virginie Déjazet;* Librairie illustrée J. Tallandier, 3 fr. 50. — *Souvenirs de M. Delaunay, de la Comédie-Française,* recueillis par le comte Fleury ; Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *La Revue d'Art Dramatique ;* 1 fr. 50. — *L'Art Dramatique et Musical en 1901;* Librairie Molière, 7 fr. 50. — Me Emile de Saint-Auban : *L'idée sociale au Théâtre* ; Stock, 3 fr. 50. — Maurice le Blond : *Le théâtre héroïque et social ;* Stock, 0 fr. 50. — A. Lieby : *Etude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier;* Société française d'imprimerie

Digitized by Google

et de librairie, 7 fr. 50. — J.-A. Coulangheon: *L'Adieu ;* Librairie Molière, 1 fr. 50. — N. M. Bernardin : *La Comédie Italienne en France et le Théâtre de la Foire;* Schleicher, 2 fr. 50. — La Baraque Foraine et les « jeunes Revues ».

Epuisé prématurément par la pédérastie et le militarisme, le sublime Hellène n'a pu nous donner qu'une première figure de sa dernière création, le Théâtre, et il n'a pu y dresser tout son idéal, seulement entrevu quelquefois, au moment d'*Alceste,* par exemple. Or, à cette heure où les ramifications de la dramaturgie se sont, l'une après l'autre et de plus en plus vite, épuisées, il nous faut bien remonter à l'origine. Prenons donc — de plus haut qu'on n'en a coutume — la question.

Il ne s'agissait de rien moins que d'UNE FORME DEUXIÈME — inverse et complémentaire, — de *toute la littérature.*

L'autre, l'ancienne — celle que l'auteur débite en personne: épopée, didactisme, poésie lyrique, etc. — *subjective* de ce fait, l'est devenue davantage à mesure que le drame s'en est dégagé pour vivre sa vie propre. (Ceci explique le roman et sa crise : en vain y réagit un Flaubert; l'imparfait dont il se sert pour feindre de laisser manifester par ses personnages les émotions qu'il ne veut pas avoir l'air de nous indiquer et détailler lui-même, cet *imparfait* un peu hypocrite ne tardera point à devenir le masque où transparaît si nettement la figure de Zola ; que nul de ses lecteurs ne s'y trompe et ne voie autre chose en ses récits désormais que d'interminables conférences.)

L'art *objectif,* c'est le dramatisme. Au sens large, s'entend! Pour les Grecs, — qui devaient s'y connaître, l'ayant inventé, — y entraient les *Dialogues* de Platon (lequel, d'ailleurs, avait voulu d'abord s'exprimer en des tragédies) comme les *Idylles* d'un Théocrite. Il faut y joindre encore l'*éloquence,* du moment que l'on rapproche entre eux les plaidoyers adverses, et dont le théâtre (Euripide, les *parabases* comiques) aussi bien que le divin Aristoclès avec son *Apologie de Socrate* nous présentent des modèles, jadis vénérés. (Notons en passant que les meilleurs discours, — les chefs-d'œuvre de Démosthène et de Cicéron, le prophétique Isocrate en entier, — n'ont jamais été prononcés : analogie de plus avec notre littérature dramatique.)

Le caractère commun de tout cet *aspect deuxième* de la littérature consiste, en s'efforçant de vaincre dans les sens les plus opposés, à ne jamais conclure: aussi les commentateurs

Digitized by Google

qui ont tenté de mettre une morale à chacun des *Dialogues Socratiques* en ont-ils fait l'amas le plus contradictoire et le plus risible qui soit.

Déjà sans doute, sous des mains de créateurs, on a vu la succession des décors et l'entremêlée des tons avec Shakespeare et Lope, les tensons, jeux-partis et débats lyriques, le sympolytopisme médiévique des miracles (dont les Primitifs, à Bruges, nous offrent en cette heure de si frappantes reproductions...) Mais voici qu'innover se fait nécessité très urgente. C'est pour ne l'avoir point sentie à temps que la poésie lyrique a vu récemment prendre sa place, toute prête depuis 1830, par le café-concert; de sorte qu'afin de reconquérir son prestige populaire, il faudrait que la Déesse à présent montât sur le tréteau sali par les « divettes »...

Elle peut vivre sans cela, bien entendu, ainsi que l'éloquence à Rhodes ou à Chio ou le drame chez nous.

Toutefois, puisque la démocratie semble réclamer ce dernier d'un si fort mécontentement, nous devons — laissant expirer dans les salles qu'elle déserte les étiolés Narcisses inutilement exposés à son désir, — nous devons étudier l'effort étrangement opiniâtre du Cep dionysiaque : 1° dans les œuvres *non jouées ;* 2° dans les écrits d'*histoire* ou de *théorie,* les uns tirant du passé les sucs nécessaires et les autres élevant vers l'avenir les branches où mûrir des grappes nouvelles. Et nous travaillerons — voulez-vous ? — à les redresser de l'erreur, à les guérir de plusieurs maux....

Soulignons ainsi, chez l'acteur, l'exagération stérile de sa personnalité. Que fait-il là, sinon ramener à la *subjectivité* précisément l'art dramatique dont le rôle est de protester contre elle? Et à quelle subjectivité! non plus à celle de l'esprit directeur, mais à celle, parasite, d'un manœuvre de passage! Plus encore par conséquent que la *thèse* et l'*esprit de parti*, nous combattrons le *cabotinage*, au profit du modeste et admirable dévouement impersonnel où se sacre le véritable acteur prêtre de Dionysos.

§

Elle s'appelait Virginie; son poète? Béranger ; son héros? Badinguet ; son auteur ? Scribe. Ne vous étonnez point qu'elle affichât sa préférence pour la pâquerette. Elle effeuilla tous les triomphes : c'est dans sa loge que venait, nous apprend-elle, pisser de préférence Edouard VII et elle demeura, 70 années durant, l'enfant gâté de la presse. Si elle n'a pas joué

Digitized by Google

une seule pièce de valeur dans sa carrière longuette, alors que Musset semblait écrire des rôles pour son relèvement et que Dumas fils lui apportait en vain sa *Dame aux camélias* deux ans refusée par toutes les directions (pourtant conquises à la famille), cette **Virginie Déjazet** — dont M. Henry-Lecomte ne nous dit guère, malheureusement, que la vie d'actrice, — dépensant à ses joies l'or qui lui venait sans cesse, fut, objectera-t-il, plus d'une fois généreuse ; hélas ! la méfiance nous vient un peu devant une légende sentimentale, commune à trop d'acteuses, et que devrait accompagner, en toute justice, le tableau de maintes ruines... Virginie au moins rencontra son maître, le débutant M. Sardou. Du galetas de bonne, où on l'avait logé, jusqu'au château de Marly la route se mesure brève. C'est par le spiritisme et comme *medium* qu'il enjôla Frétillon ; aux 59 ans de celle-ci, les esprits ne déconseillèrent donc point l'aventure d'acheter, pour y jouer *Candide* — ô candeur ! — un théâtre ? Il l'appelait sa marraine et lui chantait la chanson de Chérubin ; elle le baisait en scène, avec tendresse, à la première des *Prés-Saint-Gervais*. Sept ans après, il tenait la gloire, et à sa protectrice alors en déconfiture et lui rappelant sa promesse, il écrivait : « Une pièce chez vous, eût-elle le plus grand succès du monde, ne me rapporterait jamais que 4 à 5.000 fr. » Et le Théâtre Déjazet — quoique administré par le fils, un de ces directeurs qui imposent aux écrivains leur collaboration afin de percevoir la moitié des droits d'auteurs (1) — le Théâtre Déjazet sombra.

(1) Comme on voit, les temps ont changé, les mœurs demeurent. Lisez plutôt, sur l'époque :
« Charles Maurice exploitait, il y a quelques années, les acteurs « et les actrices de nos théâtres ; pour n'être pas déchiré par lui, « il fallait le payer en espèces sonnantes, et même un malheureux « acteur qui n'avait pas d'argent fut dépouillé par lui d'une épingle « assez belle... Roqueplan, en prenant la direction de l'Opéra, ne « voulut pas lui donner de l'argent de la main à la main ; il lui ten- « dit un billet de 1000 fr. au bout d'une pincette. » Roqueplan, de son côté, ne se faisait pas d'illusion sur lui-même : « Véron est tour « à tour brouillé ou en coquetterie avec Rachel, et il la loue ou la « déchire suivant l'occasion. Un jour de brouille la tragédienne se pré- « senta à sa porte au moment où il se mettait à table. Sophie (la ser- « vante) courut prévenir Véron de la venue de Phèdre. Véron revêt « sa superbe et, accompagnant ses paroles d'un geste à la Louis XIV, « il répond : *Congédiez-la, je ne reçois que les honnêtes gens !* « Roqueplan, l'un des convives, se penche vers son voisin : *C'est* « *donc un dîner d'adieu qu'il nous donne ?* » Et sur Janin ; « Lors- « que Perrelet, ayant perdu une partie de sa fortune, rentra au théâ-

Digitized by Google

Aussi Virginie se défia-t-elle des gens de lettres. Et ses 63 ans résistèrent avec ironie vertueuse à l'assaut que le jeune Victor Köning à diverses reprises tenta sur sa braguette zinzolin.

Ah! qu'un ténor, en sa simplesse, nous repose l'âme dans ce triste ensemble. Il avait 25 ans, elle en avait 52 alors. Mais rien en lui que d'honnête. Depuis le jour où « leurs lèvres se rencontrèrent » tandis qu'ils se penchaient sur, naturellement, une pâquerette, sauf quelques tromperies suffisamment niées, elle ne put, à ce jeune homme, marié, applaudi, reprocher rien pendant les cinq ans de leur liaison. Peu d'esthétique, j'en conviens, dans le cas, et on lit avec un sentiment pénible : « Ma chemise! tu sais si je tiens à la garder? ».... Mais de la sincérité enfin! Où va-t-elle se nicher?

Ici encore, Virginie eut plus qu'elle ne méritait, et au delà même de ses désirs. Elle devait mourir à peu près riche. La seule gloire qu'elle ait voulue, la célébrité, elle l'eut. Laissez-la dormir en paix, — dans l'oubli.

« De fait, les funérailles de Déjazet, en décembre 1875, furent encore plus populaires que celles de Rachel, » nous atteste **M. Delaunay**, ce Déjazet de meilleur ton et de qui le comte Fleury publie les **Souvenirs**. M. Delaunay, déjà, comprit Musset, ce poète, encore que celui de la bureaucratie actuelle. Et il fut Fortunio — en dépit du silence effarouché de Roll, critique au *Constitu*, et du scandale public, voire jusqu'à la vengeresse interdiction ministérielle... On éprouve bien quelque difficulté à se rappeler les autres incarnations du Sociétaire tant aimé, puis tant loué de la Comédie-Française : mais rien de plus ingrat — au point de vue art — que les rôles de jeunes premiers. A l'instar de leurs partners féminines, ils reluisent par tant de qualités que l'on dort volontiers dès leur entrée en scène : ce qui arriva peu avant le coup d'Etat au général Changarnier, si bien, nous fait remarquer ingénûment M. Delaunay, qu'on l'arrêtait le lendemain! Un portrait-frontispice de l'acteur nous présente

« tre pour subvenir aux besoins de sa famille, J. Janin fit, dans *les* « *Débats*, un article très vif contre lui. Un ami, Henriquel Dupont, « s'entremit... H. Dupont insistait; alors Janin reprit: *Perrelet a* « *un neveu, artiste de beaucoup de talent, qui a fait un tableau* « *qui me plaît... dis à Perrelet de l'acheter!* » Perrelet ne se trouva pas assez riche. « Janin tint bon, le tableau ne vint pas chez « Janin ; mais Perrelet démoli dut renoncer au théâtre, » (*Mémoires de Viel-Castel*). Il y a baisse. Le dernier cours des princes de la critique, en 1902, est de 400 fr.

Digitized by Google

exactement la dose de sérieux et de distinction qui sied dans l'emploi. Quant au volume, on y trouvera quelques mots de Madeleine Brohan — de qui la réputation d'esprit a le caractère professionnel et suspect de la bonté non moins uniformément accordée à tant d'actrices, — des détails sur Bocage (créateur du « jeu de dos » attribué à Antoine), — les débuts de Sarah Bernhardt... en 1862, hélas ! — comment les chutes d'A. Houssaye et de Thierry seraient dues à des intrigues du sérail, — l'introduction, par hasard, du *Testament de César Girodot* au répertoire où il n'a pas cessé d'ennuyer autant que le premier jour, — le titre primitif et révélateur du *Gendre de M. Poirier*, à savoir : *la Revanche de Georges Dandin*, — la destinée de cette infortunée Agar, compromise par la Commune, lâchée de tous et dont M. Delaunay souligne que les Parnassiens, MM. Mendès, Silvestre, etc.,ont fait l'éloge *trop tard*,— enfin... telles facéties de théâtre : Got qui apparaît alternativement, le même soir et dans le même rôle, avec ou sans barbe sans que la salle s'en aperçoive, Cadet enfilant pour entrer en scène le propre veston de M. de Sagan, etc. Mais un trait frappe : l'impuissance de l'acteur à analyser, je ne dis pas les pièces dont il a trop l'habitude sans doute de détacher les rôles,mais un rôle même; il n'en perçoit, dirait-on,que l'enveloppe en ce qu'elle aurait de personnellement agréable pour lui à la ville. On sent que ce professeur du Conservatoire a vécu, pour lui plus encore que pour les autres, tant de vies falotes, quand on l'entend énoncer, avec complaisance, qu'il fut ici officier, là aimé de deux, trois femmes, ou cette phrase délicieuse : « Comme je la pressais sur mon cœur, moi, Adrien Désaubiers, l'officier de marine qu'on croit mangé par les sauvages!...»

J'ai toujours jugé que **la Revue d'art dramatique** manquait son meilleur succès à ne pas enregistrer les niaiseries des coulisses, si goûtées du badaud. Moins utile pour nous, tel travail serait plus réalisable que de mal étreindre la décourageante masse de la production scénique sur la mappemonde, comme l'embrasse une publication récente, **l'Art dramatique et musical en 1901**, sorte d'annuaire de la Revue. Au numéro de juin 1902, les Tourangeaux à demi troglodytes emprunteraient avec profit, s'ils n'étaient assoupis dans leurs rochers, le cirque creusé à même le tuffeau (matière si molle à tailler, si dure par la suite) dont M. Clouzot nous décrit un vieux modèle à Doué en Anjou. M. Patry esquisse, de son côté, l'histoire de la dramaturgie protestante

Digitized by Google

en Guyenne. Et voilà qui vaut mieux que de disserter théâtre du peuple ou théâtre social!

Me de Saint-Auban reste, du moins, dans son rôle quasi politique — en se restreignant à suivre l'**Idée sociale au théâtre**. Et s'il se laisse égarer par telle complainte de M. Brieux ou telle bourde de M. d'Esparbès, il ne donne toujours pas dans *la Noblesse de la terre* — beau titre, ma foi. Il se joue, en brave et contrairement aux médiocres (ces lâches du cerveau), à remonter contre le courant de la mode : de quelle verve ne raille-t-il point l'intolérance anticléricale, fanatisme sans convictions ! Comme il peint, d'autre part, Quesnay fouaillé par le puissant Ravachol! et « notre paganisme d'opérette, qui est aux souriants symboles sculptés par Phidias... ce que la *Lumière du troisième appartement* est à la clarté délicieuse que saluait Iphigénie, ce que l'Olympia est à l'Olympe... » Puis, se retournant vers l'anarchie comme vers le catholicisme, — double force indestructible et indomptable dont l'union (possible) pourrait seule nous débarrasser du monde moderne, — il ose dire : « Scrutez l'acte de révolte, vous trouverez l'acte de foi ; les deux actes n'en font jamais qu'un. »

Et en effet, ô Archimède, où trouveras-tu le point d'appui que tu demandes pour soulever le monde, si ce n'est hors de ce monde?

M. Le Blond prend, je crois, la Sociale pour une Muse, de qui le chevalier Saint-Georges... de Bouhélier annonce que son drame «a pour but de remplacer les offices maintenant périmés des cathédrales ». Il y a quelque treize siècles, Mahomet annonçait aussi la fin de l'ère chrétienne, en style toutefois de conducteur non d'omnibus, mais des plus formidables caravanes humaines.

Ah! la tragédie politique, le théâtre non plus inspiré de l'éternel comme dans Shakespeare, mais des premiers-Paris (en attendant les annonces...), qui donc apportera jamais à le mettre debout plus d'énergie farouche que **M. J. Chénier?** Il y sacrifia presque ses deux frères. N'écrivait-il pas avec sérénité le drame du fratricide, *Timoléon*, à l'heure où le Couteau du *mob* égorgeait l'adorable André — si peu de mois après Lavoisier (deux meurtres tels qu'il faut aux ennemis de l'Eglise parcourir plusieurs siècles et plusieurs pays pour trouver à lui en reprocher l'équivalent) ! Au très détestable intrigant imposé au théâtre par Mirabeau, Desmoulins et Danton à la tête des cabales, M. A. Liéby consacre l'un de

Digitized by Google

ces forts volumes de normalien, précédé d'une préface, suivi d'une bibliographie et où chacune des 500 pages passe dans sa robe doctorale, dont portent la queue 5 ou 6 notes, respectueusement. Livre d'un républicanisme irréprochable du reste, mais dans lequel on voit tout de même la censure révolutionnaire proscrire de la rampe jusqu'à l'*Horace* de Corneille!

Si, à bien des égards, notre poésie rappelle celle du premier Empire, on n'en peut dire autant de **l'Adieu**, où M. Coulangheon écoute avec une attention un peu cruelle se faire au cœur la déchirure par le départ de la femme aimée. Cependant à justifier celle-ci, au nom d'une sorte de réveil hors du songe qu'est — ainsi la vie — une passion, il a négligé de lui opposer la force profonde qu'est... le fidèle : j'eusse préféré ce contraste à la consolation mijotée près de lui par une confidente remplaçante.

C'est vouloir être un peu trop moderne dans un sujet ancien que de baptiser Regnard boulevardier, que de vanter l'esprit d'*Orphée aux Enfers* ou des monologues de salons... préfectoraux. Et nous passerons par-dessus les lavements de M. de Sainte-Beuve et les oublis du petit Louis XIV sur les genoux du grand Scaramouche pour découvrir dans le livre, très amusant, de M. Bernardin le remède à notre théâtre. Sous l'ancien régime, les entreprises si vivantes de la Foire payaient assez justement tribut à la Comédie-Française : depuis leur libération, elle n'a plus recours à leur argent, mais à leur genre. Un nivellement général a mis le vaudeville à l'Odéon et l'ambigu partout. En revanche l'ingéniosité prodigieuse, presque gozzienne, le goût du merveilleux dont les Lesage et les Piron, dignes fils de **la Comédie Italienne en France** sur **le Théâtre de la Foire**, auraient fait, avec un peu plus de liberté, des chefs-d'œuvre, manque à la nôtre (de liberté), purement matérielle. Dans nos gros théâtres de pierre, on n'admet que banalité.

Il leur *faut du* banal, *n'en fût-il plus au monde.*

Ce sont Administrations.

Eh bien, qui nous empêche de retourner en arrière, — elle, la tragédie de la Renaissance devant les ruineux Mystères, — et de reprendre, avec la pauvreté extérieure, la richesse de l'esprit? Oui, dans la baraque foraine gît le salut. En Angleterre et au pays molièresque n'a-t-elle pas couvé, vu éclore les plus belles de nos gloires? Plantez-en une, que dis-je, louez-en une à la Foire du Trône, à la Fête de Neuilly ou pour le Boul'

Digitized by Google

Mich! Que des parades vaillantes y jettent le défi aux « maisons » à grosses recettes et dressent un public! Et que le répertoire immense qui va de la Chine à la Grèce, de l'Inde à l'Espagne, de la Judée à la France, de Rome à l'Angleterre — devant de simples toiles de fond, avec quelques oripeaux, mais traités par de hardis artistes — vienne entourer, soutenir, alimenter ce qui n'ose sortir de vos âmes abattues.

Ainsi seulement l'œuvre des « jeunes Revues » se complètera, s'étendra, — se « définitivera ».

GEORGES POLTI.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Emile Mâle : *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, Armand Colin, 20 fr. — *Le Moyen-Age*, tome V, 1901, Emile Bouillon, 15 fr. — G.-E. Bertin : *Notice sur l'Hôtel de la Vrillière et de Toulouse*. Société de l'Histoire de Paris (Hors commerce). — G. Servière : *Cités d'Allemagne*, Charpentier, 3.50. — Léon Hennebicq : *Le Journal d'un pestiféré*, Vve Larcier, à Bruxelles. — MEMENTO.

La librairie Colin a donné une nouvelle édition du livre déjà si apprécié de M. Emile Mâle sur **L'Art religieux du XIIIe siècle en France** et c'est pour nous une occasion heureuse de revenir sur cette étude de l'iconographie du Moyen-Age, la seule un peu complète et logique qu'on ait publiée encore, et avec un plaisir d'autant plus certain que nous en pouvons parler sans faire de réserves. L'œuvre de M. Emile Mâle a été louée unanimement, et il est remarquable qu'elle mérite tout le bien qu'on en peut dire. C'est le guide qui nous manquait pour la France des cathédrales, la réunion en corps de doctrine de toutes les recherches antérieures, rectifiées et unifiées de manière à présenter un tableau clair, sagacement établi et à peu près définitif de la méthode d'art à laquelle se soumirent nos vieux imagiers. C'est l'explication de ce monde de pierre aux figurations innombrables qui frappe d'admiration quand on arrive devant les portails d'une grande église du XIIIe siècle et dont les manuels ne donnaient que des énumérations sèches, qu'on ne trouvait mentionné qu'avec des attributions presque toujours douteuses. Depuis la seconde moitié du XVIe siècle, l'art du Moyen-Age était devenu une énigme; les générations nouvelles, portant une autre conception du monde, s'en étaient si bien éloignées qu'on avait fini par ne plus voir dans l'imagerie des cathédrales que l'œuvre de la fantaisie individuelle, trop souvent des allusions à des choses et des faits auxquels nos ancêtres

Digitized by Google

ne songèrent nullement; bien mieux, les premières tentatives d'un art qui se cherchait, s'émancipait, avait hâte de quitter la gangue stérile des théologies pour s'épanouir au soleil de la Renaissance. L'architecture gothique sans doute avait été réhabilitée au cours du XIXe siècle ; mais si l'impression de sa beauté pouvait être ressentie par chacun, le problème demeurait toujours de retrouver la pensée des âges morts, le sens des représentations prodiguées autrefois et décorant les porches, les voussures, les tympans, flamboyant dans les vitraux. On sait les assertions hasardeuses de Victor Hugo et des archéologues de 1830, les théories de Viollet-le-Duc, les rois de Juda, ancêtres de la Vierge, comptés parmi les successeurs de Clovis et reproduits dans les « Monuments de la Monarchie », les sculpteurs du XIIIe siècle admirés comme des esprits indépendants, des libres-penseurs, des précurseurs de la Révolution. — Cependant, dit M. Emile Mâle, la cathédrale du Moyen-Age ne voulut jamais que glorifier l'idée chrétienne, donner par des symboles et des images la conception du monde selon l'idée chrétienne, figurer, visible pour tous, l'attente et la venue du Sauveur, l'avènement et le triomphe de Jésus-Christ. C'est à cela que tout converge; nulle part enfin la pensée chrétienne n'a été exprimée avec autant d'ampleur et de richesse qu'en France, et si l'art du Moyen-Age a des caractères vraiment généraux, si l'on retrouve à Burgos, à Tolède, à Sienne, à Orviéto, à Cologne, à Fribourg les grands sujets traités à Paris et à Amiens, il n'y a pas dans l'Europe entière un ensemble d'œuvres dogmatiques comparable à celui que présente la cathédrale de Chartres. — M. Emile Mâle a été amené ainsi, dès le début de ses études, à rechercher les inspirateurs communs, la pensée universelle du Moyen-Age sur l'homme et le Monde. C'est la littérature latine qui lui a servi de guide, car tout ce que les théologiens, les encyclopédistes, les interprètes de la Bible ont dit d'essentiel a été exprimé par l'art durant le XIIIe siècle, — qui est l'apogée de la civilisation médiévale, qui forme lui-même un tout vivant, un ensemble achevé, et où la chrétienté entière se reflète. Fait à noter, aussi bien, le XIIIe siècle est le siècle des Encyclopédistes et à aucune époque on ne publia autant de Sommes, de Miroirs, d'Images du Monde. Le monde catholique prend alors pleine conscience de son génie. La conception de l'Univers, qui avait été élaborée par les siècles antérieurs, arrive à sa parfaite expression. Les docteurs construisirent la cathédrale intellectuelle qui devait abriter la chré-

Digitized by Google

ticnté, — et, parallèlement, on vit s'élever la cathédrale de pierre, qui fut comme l'image visible et tangible de l'autre. Le Moyen-Age y mit toutes ses certitudes. Les cathédrales furent, à leur manière des Sommes, des Miroirs, des Images du Monde; elles furent l'expression la plus parfaite qu'il y eut jamais des idées d'un moment, et c'est dans les idées, dans la méthode d'exposition des encyclopédistes qu'il faut chercher l'explication du monde figuré par la cathédrale; pour la comprendre il faut s'aider, par exemple, de l'immense recueil de Vincent de Beauvais dont M. Emile Mâle applique aux églises du XIII[e] siècle les quatre livres où tout l'univers se résume et s'ordonne : le Miroir de la Nature, le Miroir de la Science, le Miroir Moral et le Miroir historique. — Tout ce qu'il était utile à l'homme de connaître, en effet, l'histoire du Monde depuis sa création, les dogmes, les exemples des saints, la hiérarchie des vertus, la variété des sciences, des arts, des métiers, lui était enseigné par les vitraux de l'église ou les statues du porche. Le Moyen-Age avait conçu l'art comme un enseignement et la cathédrale eût mérité d'être appelée de ce nom touchant donné par les imprimeurs du XV[e] siècle à un de leurs premiers livres : « La Bible des pauvres. » Les simples, les ignorants, ceux qu'on nommait « la sainte plèbe de Dieu », y retrouvaient tout ce qu'ils savaient de leur foi. Ce fut vraiment le livre de pierre dont parle Victor Hugo, et la cathédrale d'Amiens fut bien la Bible de Ruskin. Les grandes figures des portails semblaient porter témoignage de la vérité enseignée par l'Eglise. Les innombrables statues disposées sur un plan savant étaient comme une figuration de cet ordre merveilleux que saint Thomas faisait régner dans le monde des idées. L'art du Moyen-Age constitua une écriture sacrée dont les éléments, les signes, les figures conventionnelles, les arrangements se transmirent, s'établirent de siècle en siècle; dont les combinaisons devinrent comme des articles de foi, — une des formes de la liturgie ; et le XIII[e] siècle qui conserva, qui utilisa pieusement ces éléments, qui les revêtit d'une plastique souvent admirable, atteignit par là à la grandeur qu'ont les œuvres auxquelles les siècles ont participé. Il y eut dans l'art de ce temps quelque chose d'impersonnel et de profond. L'art du Moyen-Age comme sa littérature vaut par le génie diffus. La personnalité de l'artiste ne s'y dégage pas toujours, mais de multiples générations d'hommes parlent par sa bouche. L'orientation, les nombres, la signification de chaque être et de chaque chose, les attitudes

mêmes, — tout fut alors réglé, obéit aux lois d'une sorte de mathématique sacrée; tout fut symbole parce que le Moyen-Age était profondément idéaliste; il concevait le Monde comme un livre immense écrit de la main de Dieu, où chaque être était un mot plein de sens, et ainsi la science ne consista pas à étudier les choses en elles-mêmes, mais à pénétrer les enseignements que Dieu a mis en elles. Le monde matériel fut une perpétuelle figure du monde moral, un livre de signification double, dont la clef avait été donnée par Dieu lui-même ; dont la Bible, interprétée au sens symbolique et mystique, portait l'explication. C'est dans la Bible commentée, dans les Œuvres des Pères de l'Eglise et des docteurs, les instructions spirituelles qui se transmirent et se repétèrent de livre en livre que puisèrent les sermonnaires. L'art du Moyen-Age traduisit à son tour et illustra les sermons. La Science, la Nature, la Morale, l'Histoire furent appelées à fournir des exemples, — des «Moralisations sur le propos ». Symbolique, l'art sut enfin se borner à des épisodes choisis, tous venant corroborer, rendre probant l'enseignement de l'Eglise, et ne garda sa fantaisie que pour l'ornementation. C'est la flore si riche de Reims, d'Amiens, de Rouen, de Paris, les grotesques, les bêtes fantastiques, le monde mystérieux des gargouilles. Les sculpteurs peuplèrent l'église de plantes et d'animaux, car la cathédrale était un abrégé du Monde et toutes les créatures de Dieu y pouvaient entrer. On y représenta le travail et la science, car ils ont leur rôle dans l'œuvre de rédemption ; ils sont les instruments de notre perfection intérieure et la fin de tout travail, de toute science, c'est la vertu. A côté des vertus et des vices, on mit la vie active aussi bien que la vie contemplative, car toutes les voies peuvent mener à Dieu. — Reste l Histoire. Elle se réduit à celle des élus de Dieu. L'ancien Testament nous montre l'Humanité dans l'attente de la Loi ; le Nouveau nous fait connaître la Loi incarnée; la Vie des Saints nous fait assister aux efforts de l'homme pour se conformer à la Loi. Le reste est néant. Les rois, les conquérants, les guerriers, toute la poussière de l'histoire du Monde s'efface devant l'événement unique, la venue de Jésus-Christ, fils de Dieu. Tous les personnages de la Bible que représente la cathédrale n'y figurent que parce qu'ils ont été les précurseurs de Dieu; les Saints parce qu'ils ont été les Annonciateurs de Dieu; les rois, les guerriers, les conquérants parce qu'ils ont affermi, consolidé l'Eglise de Dieu. Il n'y a pas ici de place pour le doute, la libre-pensée, la critique; il n'y a que l'affirmation, la croyance

Digitized by Google

absolue et inébranlable. La cathédrale est un acte de foi. Elle lève les bras de pierre de ses clochers et témoigne à son tour. Elle proclame la vérité éternelle, que les siècles ont espéré et prophétisé la venue du Christ, et qu'au jour du jugement, devant son trône, viendront comparaître les vivants et les morts.

Telles sont les idées fondamentales de ce livre où il faut bien se garder de voir une thèse, mais la conclusion d'une étude attentive et le résumé des travaux de l'archéologie médiévale depuis soixante ans. M. Emile Mâle aura eu le bonheur de condenser et de faire siennes les recherches de ses devanciers. En toute probité, il a indiqué ses sources et rendu justice aux savants qui lui préparèrent la voie. Mais il est équitable aussi de dire qu'il a renouvelé les études sur l'iconographie du XIII^e siècle, qu'il a très heureusement compris les avantages d'un travail de comparaison entre les monuments et les manuscrits à figures, et quels liens étroits unissent l'art et la littérature religieuse du Moyen-Age. Durant deux siècles au moins, l'art, c'est la liturgie elle-même et la théologie devenues visibles, la doctrine matérialisée. Les artistes ne furent point des révoltés, mais des interprètes dociles; leurs compositions les plus caractéristiques furent toutes ordonnées par des théologiens. L'art du XIII^e siècle fut aussi un art populaire, tandis que la Renaissance ne donna jamais qu'un art de princes. Le peuple, qui avait offert ses bras robustes, s'était attelé aux chars, avait porté sur ses épaules les pierres de la cathédrale, exprima sa croyance en sculptant les saintes images, en peignant les vitraux qui la devaient décorer; pauvres et riches collaborèrent, furent les ouvriers de la même œuvre et communièrent dans le même élancement de pensée religieuse. C'est le secret de la vie puissante qui rayonne de ces monuments où toutes les forces vives du pays s'employèrent. L'église, la cathédrale fut la maison de tous parce qu'elle était la maison de Dieu.— Des critiques de la première heure ont estimé que le livre de M. Emile Mâle servirait de point de départ à toutes les études à venir sur le Moyen-Age. C'est, en tous cas, le livre que devront consulter tous ceux qui s'intéressent à notre art religieux. Il doit faire époque. Nous n'avons voulu qu'indiquer dans quel sens l'auteur avait poussé ses recherches. Le détail, la discussion des faits nous entraîneraient trop loin. — Qu'il nous soit permis cependant de demander qu'à côté de la grande édition de la librairie Colin, peu faite pour quitter la bibliothèque, on en tire une plus modeste, sorte de manuel

Digitized by Google

portatif, sur papier pelure et avec de simples figures au trait, — qui se vendrait à la porte des églises, que le voyageur pourrait mettre sans scrupule dans sa poche. Tous ceux qui ont visité les cathédrales et tenté l'examen de leur statuaire avec le secours du Joanne ou des petites monographies locales, comprendront qu'après l'œuvre utile ce serait l'œuvre pratique qui nous fait encore défaut.

§

Le Moyen-Age, la très intéressante revue d'histoire et de philologie que publie la librairie Bouillon, vient d'achever le tome V de sa nouvelle série, et bien qu'il soit d'avance convenu que les travaux de haute érudition demeurent inaccessibles au public, nous ne voulons point manquer de rendre hommage aux savants peut-être trop modestes, et, je crois, aussi trop défiants d'eux-mêmes et de nous, qui fournissent ce recueil. Leurs études, sobres et précises, méritent d'être appréciées par les historiens, par les publicistes même et les curieux, car c'est par elles, par les publications qui relèvent de l'Ecole des Chartes aussi bien que par les recherches des associations provinciales, qu'on a renouvelé l'histoire au cours du XIX^e^ siècle. Le rôle de ceux qui ont amassé et inventorié les matériaux n'en a pas été moins précieux, et parmi les études que l'on rencontre en feuilletant leurs collections, il n'en est guère qui ne soient susceptibles de fournir des indications utiles, un renseignement exact qu'on sera, demain peut-être, heureux de pouvoir mettre en œuvre. Il est bon de dire encore que, parmi ces études, il en est beaucoup qui dépassent le cadre d'une érudition spéciale et dans ce dernier volume du *Moyen-Age*, je dois signaler ainsi, tout particulièrement, les *Deux chantiers Bordelais*, de M. Brutails, analyse pleine de détails sur la construction des églises aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, et qui concernent Saint-André et Saint-Michel de Bordeaux; les *Chartes de fondation et les privilèges de la Trinité de Vendôme*, par M. L. Halphen, où l'on trouve confirmé l'usage des chartes fausses par les moines qui désiraient assurer à leur communauté des avantages qui lui faisaient défaut; les *Coutumes de la Gilde marchande de Saint-Omer*, par MM. Espinas et Pirenne; les *Origines de la Maison de Savoie en Bourgogne* (910-1060), par M. G. de Mantayer; *Charles le Bel et Thomas de la Marche*, par M. Marcellin Boudet, à

Digitized by Google

propos du livre récent de M. Gaston Paris (1). *Les plus anciennes bulles en faveur de l'abbaye de Saint-Denis*, par M. Alf. Hessel. Dans les derniers numéros, je dois indiquer encore les *Documents pour servir à l'histoire des mœurs au XIII^e et au XIV^e siècle*, publié par M. P. Alphandéry, et l'étude de M. A. Marignan sur *Les Premières églises chrétiennes en Espagne*. — Une critique toujours sérieusement informée et une liste très étendue des livres nouveaux complètent les fascicules de ce recueil, dont la publication doit être assidûment suivie.

M. G. E. Bertin a fait tirer à part une **Notice sur l'Hôtel de la Vrillière et de Toulouse**, occupé, depuis 1810, par la Banque de France, — qui parut d'abord dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*. C'est une étude consciencieuse d'après les actes et les pièces d'archives, relatant les transformations et les destinées diverses de cet hôtel, bâti par Louis Phélipeaux en 1635, où résidèrent le comte de Toulouse. le duc de Penthièvre et M^me de Lamballe, séquestré à la Révolution, et attribué à l'*Imprimerie Nationale*, qui le détint jusqu'à l'époque de son transfert à l'Hôtel de Rohan. Un plan ancien des constructions accompagne cette notice qui vient heureusement appuyer les chapitres surtout anecdotiques consacrés par M. Beaurepaire à ce coin de Paris dans sa récente *Chronique des Rues*.

Les **Cités d'Allemagne**, de M. G. Servières, d'une écriture peut-être hâtive et d'où l'on écarterait facilement des descriptions de sites et de lacs bavarois dont l'intérêt, comme celui de toutes les choses de nature, se goûtera toujours assez mal dans un livre, retiendront les curieux de vieilles villes romantiques par des aspects de Ratisbonne, de Bamberg, de Wurtzburg, Hildesheim, Marburg, Munster, Lubeck, Brême, cités ecclésiastiques, villes pittoresques du Moyen-Age et de la Guerre de Trente ans, villes hanséatiques et cités d'Empire pleines de souvenirs d'histoire et d'art, décors de tragédies anciennes comme Munster où se déroula la sanglante épopée des anabaptistes, villes allemandes d'autrefois où la Prusse n'a pas encore mis trop de casernes, où l'on n'a point sacrifié les bicoques ni remanié trop outrageusement les édifices. Il n'y a point là, du reste, une œuvre d'étude, mais des promenades racontées en quelques pages, les impressions d'un

(1) *Thomas de la Marche, bâtard de France, et ses aventures*. Paris, 1901.

Digitized by Google

voyageur dont le sentiment et les informations sont presque toujours justes, et je recommanderai volontiers le livre de M. Servières aux personnes qui redoutent un appareil d'érudition et toutefois suivent avec plaisir le guide qui leur montre de belles œuvres ou des coins amusants, de vieilles maisons, les conduit aux remparts, aux anciennes portes, à la cathédrale, et, tout en marchant, leur résume le passé historique du lieu où elles se trouvent. — Des chapitres sur Luxembourg, Sigmaringen, le jeu de la Passion à Oberammergau, Bayreuth au XVIII^e siècle, Hambourg, le pays d'Eutin, Helgoland, Schwerin sont encore à lire dans ce volume qui ne dépare nullement la Bibliothèque Charpentier.

De M. L. Hennebicq, **Le Journal d'un Pestiféré** relate la croisière manquée du *Sénégal*, frété par la *Revue générale des sciences* pour visiter Rhodes, Chypre, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, et qui dut ramener ses passagers après quelques heures de route, un cas de peste ayant été constaté à bord. On mit tout le monde en quarantaine au Frioul et les touristes durent loger en des bâtisses malpropres, hôpitaux suintant le moisi, puant le renfermé, l'urine fétide et la vidange pourrie, infestés de vermine, où, longuement, gravement, on les soumit à des mesures de désinfection futiles et vexatoires. Nourris de brouets vagues, ayant pour habitation un lazaret aux murailles lépreuses et croulantes dans un paysage désolé, cuisant, abominable, les passagers se vengèrent en déblatérant sur l'administration que la Belgique ne nous envie pas, sur la Compagnie des transports, la Salubrité, les médecins, leurs gardes-chiourme, et, en somme, sur tout ce qui put leur donner matière. Médisant et rageur, le *Journal* de M. Hennebicq contient aussi de jolies choses et même des aperçus de philosophie générale qui nous font souvenir de son précédent ouvrage sur l'Orient grec. Il a raison, d'ailleurs, l'incurie des administrations sera toujours pareille, et il y a dans cette histoire un M. Olivier, entrepreneur de voyages, qui n'aura pas ma clientèle. — On relâcha enfin ces prisonniers du hasard et le tout finit par des chansons. Mais pourquoi M. Hennebicq était-il parti un vendredi et un 13?..

Memento. — Au Musée Guimet, M. Gayet a exposé les objets provenant de sa dernière campagne de fouilles à Antinoé; des momies, dont celle d'une patricienne grecque est d'une conservation remarquable, un suaire portant, comme celui de Turin, une empreinte du cadavre, des crânes dorés, une tête momifiée d'anachorète, des manuscrits et des étoffes ont sur

Digitized by Google

tout attiré l'attention. — Dans le *Tour du Monde*, première partie du très beau voyage de Gustave Geffroy en Bretagne, aux illustrations intéressantes et soignées, et qui nous change un peu des chinois et des nègres.— Nous mentionnons encore la *Cité, Bulletin de la Société archéologique du IVe arrondissement*, et le *Bulletin de la Société pour la protection d paysages de France*, à paraître tous les trimestres.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

L'éruption de la Martinique.

Peut-être il est trop tard pour parler encor d'elle.

M. Remy de Gourmont, dans ses « Epilogues » de juin dernier, constate justement que « la catastrophe géologique dépasse les moyens littéraires ». — C'est vrai, et c'est pour cela sans doute qu'on l'oublie si vite. A la plupart des hommes sont familiers encore, quoique vieux de plusieurs siècles, les souvenirs du spectre d'Hamlet ou de la tache de sang de lady Macbeth. Deux mois après l'éruption de la montagne Pelée, la curiosité publique abandonne le volcan et lui préfère l'affaire Humbert, affirmation du Féminisme triomphant, ou, tout simplement, le changement de ministère — les pauvres Boërs eux-mêmes qu'on encouragea si bien jadis — du geste seulement et de la voix — passent à la quatrième page des quotidiens et la conclusion de la paix attriste quelques-uns sans les étonner et laisse la plupart indifférents.

Mais si le fait-divers constitué par le volcan furieux passe et s'oublie, il n'en saurait être de même de la sinistre comédie qui lui survit. Cette comédie a précédé l'éruption, l'a accompagnée et dure encore. La catastrophe, en effet, s'est produite en pleine campagne électorale — l' « optimisme du gouverneur », dont parle M. de Gourmont, fut un « optimisme par ordre ». Le gouvernement métropolitain désirait le siège de Saint-Pierre. Si les habitants fuyaient, il n'y avait plus d'élection. D'où les portes fermées et gardées par les troupes !

La ville est détruite — des voleurs fouillent les cadavres. Les deux candidats survivants maintiennent leur candidature et le ministère se demande gravement si, malgré l'absence d'électeurs, l'élection définitive aura lieu. Les lois organiques n'avaient pas prévu ce cas.

Digitized by Google

Les dommages matériels causés par l'éruption sont évalués par M. Knight à 250 millions. La grande souscription publique produit 4 millions et le gouvernement demande aux chambres 5 millions! —

Le tzar de Russie envoie quelques milliers de francs à prélever sur le prochain emprunt à contracter en France. Les Etats-Unis, fidèles à la doctrine de Monroë, ravitaillent la pauvre île, — le ministère des colonies envoie une mission dont les membres reçoivent 200 francs d'indemnité par jour, et constitue, au Pavillon de Flore un « Bureau spécial du Volcan », qui, au bout de quinze jours d'irréflexions diverses, organise un service religieux à Notre-Dame.

Et cependant que les survivants de la catastrophe implorent de la pitié et un peu de pain, des compétitions s'engagent pour le poste de gouverneur rendu vacant par le décès de M. Mouttet.

Si vraiment, comme a voulu jadis l'insinuer le P. Ollivier, ces catastrophes sont des châtiments divins destinés à effrayer les hommes, il conviendrait d'en regretter l'inanité. Sodome a disparu et les Sodomites demeurent.... toujours, comme dirait Sully-Prudhomme.

§

Dans ma dernière chronique, je parlais du déménagement prochain du ministère des Colonies. Sur ce déménagement, le silence s'est fait. Est-ce ajournement ou enterrement? L'idée de l'extension des cuisines de M. Redon a-t-elle été abandonnée après lecture de l'article 75 de la loi de finances du 30 mars 1902 qui dit:

« Aucun des locaux rendus vacants dans le Pavillon de Flore ne pourra être affecté à l'installation de bureaux administratifs ou de logements. »

Quoi qu'il en soit, le mois dernier, plusieurs stères de bois, pour le compte des Beaux-Arts, se sont engouffrés dans les sous-sols situés au-dessous de la salle des Rubens. Pauvre Louvre!

§

En attendant un déménagement total, le Pavillon de Flore a changé de locataire principal. A M. Decrais, vieillard fatigué, a succédé M. Doumergue, jeune méridional plein d'ardeur. Le nouveau ministre, qui fut jadis petit magistrat en Indo-Chine, a des lumières spéciales sur cette colonie, et des

Digitized by Google

idées en opposition complète avec celles du feu vice roi Doumer. En juin 1901, il a combattu à la tribune de la Chambre le projet d'emprunt de 200 millions pour construire le chemin de fer du Yun-nan. Comme suite logique de ces attaques, il va défendre prochainement le projet d'émission d'une nouvelle tranche de 60 millions, pour poursuivre les travaux du même chemin de fer. Ministre et député peuvent, sans se contredire, évoluer...

§

Changement de ministre à Paris : changement de gouverneur général en Indo-Chine. — A M. Doumer succède M. Beau, qui remplaça M. Pichon comme ministre de France à Pékin, après le siège et la délivrance de la Ville Impériale.

Les candidats à la vice-royauté vacante étaient nombreux, et tous avaient des titres innombrables. M. Mesureur, en dépit de son jm'enfoutisme, M. Viviani, malgré son collectivisme, M. Fernand Faure (en statistique), M. Laurent, M. Baudin, etc., etc. On supprima la seconde syllabe du nom de ce dernier et on nomma M. Beau.

J'ai critiqué maintes fois l'œuvre de M. Doumer; mais à voir les préoccupations qui ont présidé au choix de son successeur, je me demande si, une fois de plus, les grenouilles n'auront point à regretter le changement de souverain.

La situation en Extrême-Orient est actuellement assez tendue.

Au Kouang-Si, les soldats de l'ex-maréchal Sou se livrent à de fréquentes incursions vers la frontière Nord du Tonkin.

Sur la rive droite du Mékong, la zone de trente kilomètres, dont le traité de 1893 avait stipulé la neutralité, est envahie par des troupes siamoises qu'une main invisible — et anglaise — pousse sur notre territoire. Savannaket est menacé.

Cependant, M. Klobukowski, ministre de France au Siam, voyant éternellement différée une action facile vers Korât abandonne une place où le Gouvernement, loin de le soutenir, désavouerait toute initiative de sa part.

Avec M. Beau, ex-chef de cabinet de M. Delcassé, nous aurons une politique pacifique au dehors. La belle maxime « pas d'affaires », que nous dicte depuis un siècle l'entente cordiale, va fleurir. Nul doute, d'ailleurs, qu'au dedans les impôts ne continuent de croître pour le plus grand bonheur des Annamites.

Digitized by Google

Les attributions du gouverneur général sont diminuées. Mais le monopole de l'alcool avec jarres inviolables va s'épanouir, les douaniers se multiplient et peu de chose sera changé à la formule du précédent règne : « Doumer, le fisc et le Saint Esprit. »

Ajoutons, pour finir avec l'Indo-Chine, qu'en mai dernier une mission annamite dirigée par Ngûyen-thân, « première colonne de l'Empire d'Annam, » est venue en France, comme jadis les princes Siamois vers Louis XIV, voir M. Loubet. Cette mission apporta de nombreux présents, entre autres des soieries admirables. Elle est partie en emportant trois automobiles et un accordéon. Comme M. Loubet, bonhomme, demandait à Ngûyen-thân ce qui l'avait le plus frappé durant son séjour en France, le prince annamite répondit, et l'interprète traduisit : « le suffrage universel, Sire! » Et le Président, de sourire.

§

En Algérie, le gouverneur général vient de publier le projet de budget de 1903 et de le soumettre à l'examen des Délégations. C'est le premier budget de la colonie depuis qu'elle a conquis sa quasi-autonomie financière. Les recettes prévues s'élèvent à 68 millions. La prévision des dépenses est très modérée. Son caractère le plus intéressant consiste en l'affectation d'assez forts crédits à diverses œuvres qui intéressent exclusivement les indigènes et leur avenir, — construction de mosquées et de zaouïas, organisation de l'assistance médicale, travaux d'assainissement dans les douars, etc., etc.

Les trois départements algériens et la Tunisie continuent de se disputer le grand honneur de posséder sur leurs territoires respectifs la tête du futur transsaharien.

Voilà qui nous prouve qu'en Algérie, sinon en France, un certain idéalisme quelque peu chimérique n'est pas tout à fait défunt.

Cette douce confiance en l'avenir des voies ferrées est d'ailleurs générale en Afrique. Au Congo, se discute actuellement la question de savoir si le chemin de fer projeté (?) gagnera la région du Chari par Ouesso et Carnot ou bien par l'Alima. Ces préoccupations, dans une colonie où le déficit règne, où le commerce est paralysé et la démoralisation complète, montrent que Pangloss vit encore et même qu'en vieillissant il devient de plus en plus « candide », si j'ose dire...

Digitized by Google

§

En Guyane, la fièvre jaune continue à sévir, mais avec moins de force. A ce sujet, le docteur Roux, de l'Institut Pasteur, racontait dernièrement que, de toutes les colonies, la Guyane était la seule qui eût refusé de souscrire aux dépenses engagées pour la mission envoyée à Rio de Janeiro pour étudier la fièvre jaune. Un mois après ce refus, le fléau s'abattait sur Cayenne.

§

Bibliographie. — La librairie Larousse a mis en vente le deuxième volume de la publication qu'elle consacre aux colonies françaises. Ce tome second, publié, comme le précédent, sous la direction de M. Maxime Petit, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, comprend : le Congo, Madagascar et ses satellites, la Réunion, la Côte des Somalis, l'Inde, l'Indo-Chine, Saint-Pierre et Miquelon, les Antilles, la Guyane et les Etablissements de l'Océanie.

Les notices que M. Gustave Regelsperger, le savant secrétaire de la *Revue de Géographie*, a consacrées aux explorations du Congo et de l'Indo-Chine, et à l'histoire de Madagascar sont des modèles de netteté et de précision.

— M. Martineau, gouverneur des Colonies, au lendemain des affaires de Mitylène, a voulu faire connaître d'une façon précise quels étaient nos intérêts dans le Levant. — La librairie Guillaumin a publié le résultat de ses recherches sous ce titre : *le Commerce français dans le Levant*.

C'est un ouvrage des plus intéressants pour les Français, assez peu nombreux, qui se souviennent encore qu'il y eut jadis, pour notre pays, une « question d'Orient ».

— De M. Edgard Denancy, un livre consciencieux sur la Philosophie de la Colonisation.

C'est plutôt un historique de la Colonisation, dont la rédaction, d'ailleurs, ne s'imposait pas, après l'ouvrage si complet de M. Marcel Dubois sur cette matière. Quant à la synthèse philosophique que le titre de l'ouvrage m'avait fait espérer, je ne l'y ai point trouvée — et c'est regrettable.

— Du gouverneur et explorateur Gentil, un livre intéressant, la *Chute de l'Empire de Rabah*, exposé complet des faits d'armes brillants qui ont passionné l'opinion publique, il y a quelques mois, et qui sont déjà oubliés.

A noter que, d'après l'auteur, le lac Tchad est un marécage

Digitized by Google

non navigable. A lire ce détail, l'ironie ancienne de lord Salisbury s'éclaire... un peu.

— Enfin de MM. Clozel et Villamar un livre bourré de documents sur les populations de la Côte Occidentale d'Afrique et particulièrement de la Côte d'Ivoire. On y trouvera de curieux détails sur les lois, coutumes et usages de nos sujets noirs. On y verra que ces « sauvages » sont moins « sauvages » qu'on ne le croit, et bien supérieurs, comme me le disait jadis M. Delafosse, l'ancien consul de France à Libéria, à ces phénomènes bizarres et hybrides saturés d'alcool et de catholicisme ou d'hypocrisie anglo-protestante qu'on nomme les « nègres civilisés ».

CARL SIGER.

LES REVUES

La Quinzaine : M. Camille Mauclair, sur « l'Artiste riche et l'Artiste pauvre » : de l'influence des conditions économiques sur la mentalité. — *La Revue latine :* quelques vers extraits de l'œuvre de Mlle Coullet, née le 10 janvier 1892. — Memento.

C'est une étude passionnante que la recherche de la condition de développement d'un artiste, sous l'influence économique et intellectuelle du milieu où le hasard l'a placé.

Il y a là un concours de forces qui impressionnent l'individu très directement, avec opiniâtreté, dans son esprit, son cœur et sa chair, sans relâche. A ce titre, elles peuvent paraître, plus que les prédispositions ataviques, réduire la responsabilité de chacun, parce qu'elles s'appliquent toujours au point faible.

Elles tendront à constituer un élément appréciable de la critique d'après la méthode scientifique qui doit aujourd'hui suppléer l'empirisme sentimental. On exige du romancier qu'il tienne compte de ces forces pour expliquer la formation d'un caractère. Qu'il conçoive même une thèse *a priori*, et combine des aventures romanesques dans l'unique dessein d'en fournir la preuve rigoureuse, — comme M. Paul Bourget écrivant *l'Etape*, — l'auteur étaie ses inventions des mille faits quotidiens qui trahissent la présence active de ces forces autour de nous. On ne lui reprochera l'indiscrétion à l'égard de personnages fictifs que dans la mesure où ils s'identifient à des modèles notoires, et ce, avec l'arrière-reproche de n'en avoir pas découvert davantage les turpitudes. Mais, ici, l'investigation risque d'avoir le piètre objet de flatter une curio-

Digitized by Google

sité stérile, bonne à satisfaire le petit plaisir d'un moment. Cette tendance a déjà métamorphosé en « anecdotier » plus d'un qui, par des travaux de patience, ambitionnait de contribuer à l'histoire d'un homme, d'une société, d'une époque.

Au critique, il appartiendra de mener l'enquête la plus minutieuse, quitte à en omettre le détail, pour découvrir les origines d'un talent et en observer la formation parallèlement aux œuvres qui l'attestent. N'importe quel homme est un sujet d'études poignantes, en dehors de tout penchant à s'attendrir, à proclamer l'universelle fraternité de l'espèce ou le devoir de s'entr'aider. De trop profondes différences existent et existeront toujours entre les personnes pour qu'un lien meilleur les rapproche, au lieu des mille nécessités qui les contraignent à se nuire.

Quoi que le simple manœuvre accomplissant sa fonction, le masseur appliqué à réduire une entorse, le capitaine humiliant le négociant réserviste puissent révéler d'exquis par l'inattendu à l'analyse, les artistes se proposent plutôt à ces études par le sens plus général et, quelquefois, la durabilité de leurs travaux. Si hauts soient leurs desseins, ils restent les « amuseurs » de la foule anonyme qui les envie, sait leurs noms et rarement ceux qu'il faudrait.

Le critique doit rechercher les raisons d'une vocation, les facteurs d'une personnalité, les circonstances qui l'ont produite, ainsi de l'agronome préoccupé des agents favorables ou contraires à la croissance de la plante qu'il observe...

M. Camille Mauclair doit à sa belle habitude d'indépendance d'avoir conçu l'article hardi : *l'Artiste riche et l'Artiste pauvre*, qu'il vient de donner à **la Quinzaine** (15 juin). C'est un exposé impartial des conditions imposées à l'artiste actuel par le fait d'avoir à vivre de son art ou de disposer de revenus. Récemment, à la « Libre esthétique », un conférencier souhaitait que l'organisation économique imposât aux artistes un métier en dehors de leur art, afin de purifier la production! Admirable théorie que celle de l'art gratuit pour le créateur, — admirable, de la part d'un jeune homme mieux pourvu de rentes que d'idées, de goût et d'imagination. A ce conférencier cynique, nous recommandons de lire l'essai généreux de M. Camille Mauclair. On y reconnaît plusieurs des arguments illustrés par le haut relief vivant et vigoureux de son dernier livre : *les Mères sociales*.

« Nous arrivons, — écrit M. C. Mauclair, — à un moment depuis longtemps désiré où la critique renoncera à classifier

Digitized by Google

les artistes au point de vue technique et abandonnera le vieux système des catégories et des écoles, utile dans les musées, déplorable à l'égard des vivants. Quelques nuances morales compteront peut-être plus que tout l'attirail de catalogue qu'on avait coutume d'imposer à tout artiste original, comme un harnais à sonnailles destiné à avertir le public sur le passage d'un tempérament. Parmi ces nuances, j'imagine que celles qui donnent son titre à cet article apparaîtront bientôt décisives, brutales dans l'énoncé, mais claires, probantes, seules classifications logiques à une époque où le prolétariat intellectuel est aussi douloureux que les autres.

« Il y a certaines choses que le public a le droit de ne pas savoir, que l'artiste a le droit de ne pas lui dire, ayant mieux à faire, mais que l'essayiste a le droit de dire à l'un au nom de l'autre. La vie sociale et morale de l'artiste est très mal connue. Il dédaigne d'en parler, s'offense d'être plaint, redoute de sembler mêler à l'art des « questions de boutique » sitôt qu'on parle de sa situation matérielle. Mais il est bon cependant d'en parler pour lui, parce que ces questions ont une influence directe sur la production. On a souvent déclaré avec emphase qu'il importe peu à un artiste d'être pauvre d'argent, jouissant de la richesse illimitée du rêve : et il semble pourtant assez naturel de considérer, de prime abord, l'artiste riche comme le plus heureux et le mieux facilité. La vérité est entre ces deux propositions. Le but de cette étude sera d'envisager la richesse et la pauvreté, relativement à l'artiste, non pas comme un avantage et un inconvénient, mais simplement comme deux forces réagissant diversement sur la conscience, et d'étudier les effets de ces réactions. »

La question ainsi posée, M. C. Mauclair donne l'exemple suivant, — du jeune homme riche apprenant qu'une place de critique va être vacante, le traité du titulaire arrivant à sa fin :

« Il se présente hardiment chez le directeur du journal en lui disant : « Je suis jeune, mais bien posé. J'ai publié déjà quelques articles honorables. Je désire la place : on s'étonnera un peu de me voir succéder à un homme d'âge et de poids, mais je m'arrangerai pour écrire des articles intéressants, et vous passerez pour un protecteur éclairé des talents jeunes. Je vous propose trente mille francs et un an de critique gratuite : après quoi, vous me paierez au taux ordinaire du journal. » La combinaison n'offre que des avantages au directeur. Au besoin, le précédent titulaire lui présente lui-

Digitized by Google

même le jeune homme qui a pris soin de lui faire visite et de lui garantir une commission amiable, laquelle lui est un pur bénéfice puisqu'il doit s'en aller de toutes façons. La chose est conclue. Le directeur entretient sa rubrique gratuitement, touche une bonne prime, et a un jeune critique ardent à se distinguer, au lieu d'un vieux critique qui lui coûtait fort cher et faisait mollement son service. Quant au jeune homme, du jour au lendemain, il est lancé. Je vois un lecteur candide hausser les épaules et me dire : « Il faut que ce garçon soit bien vaniteux pour payer si cher le plaisir d'écrire à tort et à travers sur ses contemporains ! Moi je n'y mettrais pas cent francs. » C'est en quoi ce lecteur ne comprend pas que notre jeune homme a fait un excellent placement d'argent. Car il a d'abord des satisfactions d'orgueil, mais plus tard il rentrera dans ses fonds. Critique d'un grand journal, le voilà devenu roi des coulisses, point de mire des premières, régent des écrivains. Il a en mains une arme terrible. S'il fait un roman, la vente est assurée et les éloges sont unanimes ; il gagne déjà une somme dix fois supérieure à celle qu'il eût pu attendre précédemment. S'il fait une pièce, elle sera jouée par les meilleurs acteurs, louée par tous les confrères en feuilleton, avec bénéfices sérieux. Cependant avec le temps, sa critique lui sera payée, sa situation grandira, et en dix ans le versement de trente mille francs sera remboursé, avec des intérêts énormes. Quant au directeur de journal, il aura simplement mis en pratique le système des garçons de café, qui paient le patron pour avoir le droit de servir, et font fortune avec les pourboires. »

Ensuite, sont examinés les modes d'exploitation commerciale d'un talent. M. Mauclair cite le cas exemplaire de M. Rostand. La personnalité littéraire de l'auteur est hors de cause. Aussi bien, on a souvent comparé sa rapide fortune à l'accueil fait aux débuts de Hugo. C'est une erreur manifeste. Le public n'a pas soutenu les premières batailles romantiques. Il applaudissait les œuvres « sages », tenant pour François Ponsard, à qui allaient les mêmes applaudissements qui ont porté l'auteur de *Cyrano* à l'Académie.

Mais revenons aux considérations de M. C. Mauclair :

« Dès qu'il atteint un certain degré, le talent, s'il trouve un lanceur, devient une valeur de bourse qui peut prétendre au maximum de la circulation fiduciaire. L'exemple de M. Rostand est, dans notre époque, absolument typique. Du fait seul que sa situation initiale lui permettait d'aller droit aux gran-

Digitized by Google

des scènes, et de s'y présenter délibérément avec ses manuscrits d'un mérite suffisant, sa personnalité est devenue le prétexte de mille intérêts d'argent adjacents, depuis celui du photographe qui répandait par ballots ses gilets de velours et ses cols 1830, jusqu'à celui du reporter qui l'interviewait, du courriériste qui gagnait quelques louis à parler des préparatifs de ses pièces, à ceux des acteurs, des costumiers, des chroniqueurs, d'une foule de gens dans le monde du théâtre et de la librairie. Cette foule « pontait » sur M. Rostand, qu'il le voulût ou non. Plus tard, il y eut sur son nom un nouvel ordre de paris ; il se trouva venir à point pour représenter pour certaines gens le triomphe réactif du goût français en face de l'ibsénisme, du wagnérisme, et de tout ce que ces gens n'aimaient pas voir s'acclimater en France. Ce mouvement moral, qu'aucun d'entre eux n'eût, il y a quinze ans, voulu perdre une heure à tenter sur le grand Théodore de Banville, dont la *Florise,* fort supérieure à l'œuvre de M. Rostand, reste injouée, ce mouvement porta à l'Académie l'auteur de *Cyrano*. Je le répète, je n'apprécie pas ici l'œuvre de M. Rostand. Mais je constate que le prestige de l'argent reste, dans son cas, le point de départ d'une fortune artistique qui s'est transformée parallèlement en fortune matérielle, dépassant vingt-cinq fois le rapport des livres de Flaubert *jusqu'à ce jour* en un laps de temps vingt-cinq fois moindre, et dépassant environ douze cents fois les honoraires que Stendhal toucha pour tous ses ouvrages. C'est le cas de dire que la gloire et la réputation n'ont rien à voir ensemble. Il serait absurde de faire grief à M. Rostand d'un tel bénéfice : il s'agit là d'une multiplication mathématique ; il a eu la chance d'avoir la mise de fonds initiale, voilà tout, mais le fait est qu'il l'a eue. »

Passant de l'ordre matériel à l'examen des conditions psychologiques où se développe la mentalité de l'artiste riche, M. Mauclair écrit :

« L'artiste riche est naturellement disposé à un art aristocratique. Il est privé du contact immédiat de la vie généralisée. S'il est noble, il a reçu, en même temps que la fortune, des préjugés assez étroits, convenances de caste, convenances mondaines, habitudes de luxe toutes différentes du luxe bourgeois. Il a plus de difficulté que tout autre à comprendre l'existence, à examiner intelligemment la vie des pauvres, les questions sociales. De bonne heure, le dogmatisme de l'art pour l'art le détourne avec dédain de ce

Digitized by Google

qu'on a appelé « l'art social » et qu'il envisage comme l'avilissement de l'art aux joies de la canaille, ou tout au moins des médiocres. S'il est fils de bourgeois, il est plus disposé à s'occuper de ces choses, car il sait, par hérédité, le prix de l'argent. Fils d'industriel, il a été en contact avec le peuple. La bourgeoisie est forcément combative devant les revendications socialistes, elle a changé depuis Homais, elle s'est instruite, modernisée, armée. Le vieux type bourgeois raillé par les romantiques représentait assez bien les Chinois de la société : nous n'en sommes plus là. Le fils de bourgeois est doué du sens pratique : c'est lui qui pensera à aller droit aux journaux, à forcer les portes des théâtres. Mais le fils de nobles est entraîné dans une direction contraire. Sa première association d'idées est de profiter de son argent pour faire tout à l'aise des œuvres raffinées qui n'auront besoin ni de bénéfices ni même de publicité. La publicité lui apparaît telle qu'elle est d'ailleurs, comme une fille aux vêtements criards, bonne à être sollicitée par les pauvres qui ont besoin d'argent. Lui se réfère au culte des Muses pures et hautaines. Il est enclin à « l'art pour l'art ».

« Personnellement, il est dandy. De bonne heure il songe instinctivement à porter sa littérature dans un monocle ou comme une couronne emperlée à sa cravate discrète. Les fameux vers de Vigny :

> Et j'ai mis au cimier doré du gentilhomme
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté

deviennent sa devise. »

A celui-ci, il « manque quelque chose d'essentiellement humain ». L'artiste pauvre l'apprend aux prix de souffrances, d'efforts, qui l'anéantissent ou le fortifient. Il est soumis à l'épreuve de la pierre de touche :

« Si l'artiste a pu résister, s'il arrive à surmonter les difficultés, à gagner sa vie, à terminer le surnumérariat de la production, en conservant une santé morale et physique suffisante, il est en possession d'une énergie invincible. Il a appris toutes les vertus. Il a bravé la faim, la maladie sans remèdes, bronzé son âme contre les humiliations, les injustices, su se défendre d'envier les heureux, pratiqué l'économie, cultivé la raison pure autant que la raison pratique, dédaigné le bien-être, maîtrisé ses passions, dompté ses instincts, appris à réduire au minimum ses besoins corporels, évalué la vanité de la gloriole. Cet homme-là ne peut plus être dupe de soi-

Digitized by Google

même : il est parvenu à un degré supérieur de l'humanité. Il saura désormais goûter pleinement les joies intenses de l'art comparées à celles que la vie peut offrir. Et surtout il aura débarrassé son esprit de tout préjugé, de tout snobisme. Il aura touché le fond de la vie, comme un homme qui se fait prêtre après avoir été longtemps laïque, et dont les souvenirs fortifient la parole. Un tel individu ne pourra que développer sa bonté et son altruisme. Il pourra avoir l'aspect dur, concentré, rude, parce que la vie l'aura quand même engagé à tuer en lui le sentimentalisme et l'aura empli de dédain pour la société; mais il reconnaîtra dans tous les pauvres un peu de lui-même, et surtout il jugera en homme avant de juger en littérateur. Son art sera le développement logique de son caractère, tandis que l'artiste riche fait trop souvent de son caractère le développement de son art. Il ne sera pas hypnotisé par les livres, il ne sera pas gendelettre. Et la surproduction même, si elle ne le tue pas, le sauvera de l'anémie intellectuelle, de la préciosité, de la paresse propres à l'artiste riche qui se sait tout le temps de produire. L'homme qui est obligé tous les jours de formuler ses idées sous diverses espèces est contraint de les avoir claires. »

Voici la conclusion de ce bel article :

« On pourrait essayer de refaire certains jugements critiques en les fondant sur cette étude, et on serait étonné de voir combien ces jugements s'en modifieraient. Pauvreté, richesse, relativement à des êtres que leur vocation destine à des douleurs et à des joies particulières, apparaîtraient vraiment non plus dans l'acception où chacun les prend, mais comme des conditions équivalentes et dissemblables, influant sur la production. Ce seraient les signes sociaux, autant que personnels, des deux directions offertes aux artistes, ce seraient leurs pôles. On s'expliquerait ainsi certains effets de la production forcée. On démêlerait, dans l'œuvre de Balzac par exemple, les livres qu'il bâcla pour payer ses dettes et ceux qu'il eut le temps de caresser. On ferait, dans le bagage d'un écrivain actuel contraint de donner volume sur volume pour ne pas être oublié, le décompte de ce qu'il a composé à loisir, de ce qu'il aime et n'aime pas. On s'expliquerait bien des choses encore incomprises. Et une telle critique serait la bienvenue auprès des artistes eux-mêmes qui, dans leurs jugements mutuels, l'appliquent depuis longtemps, avec une grande compréhension morale des rapports de la profession et de la vocation. Pour eux, dès maintenant, cette distinction

Digitized by Google

est le seul fondement de la critique, le seul qui n'emprunte rien aux vieilles catégories et qui soit vraiment humain, simple et sincère. Ils sentent très bien que nous n'avons, en bonne justice, que le droit d'apprécier les conditions qui furent faites aux producteurs par la société qu'ils servirent, et que les relations de leur âme avec les lois éternelles ou, si l'on veut, l'idéal, ne seront jamais équitablement évaluées que par cet idéal et eux-mêmes, en dehors des ingérences de notre propre inclination. »

§

Places aux jeunes!

M^lle Antonine Coullet est née d'un professeur au lycée Malherbe, il y a eu 10 ans le dix janvier dernier. Elle n'a pas attendu davantage, — nous assure M. Maurice Souriau (**La revue latine**, 25 juin) — pour écrire de « jolis vers bizarres » :

J'aime les clairs de lune où le silence plane,
Où l'insecte, blotti sous le gazon vert, rôde;
Où le premier bourgeon, la première émeraude,
Frémit au vent, caché sous le platane,
Au vent des nuits!

La lune au reflet lent, comme celle que j'aime,
De ses rayons divins emplit le ciel suprême,
De son sourire doux, doux comme son regard.

Comme un voile d'argent, un nuage gris perle
L'entoure, et dans le bois voisin gazouille un merle.
Des senteurs, des parfums, flottent dans le hasard.

« Et ces vers sont bien d'elle, d'elle seule. Il n'y a pas là la moindre supercherie, pas la plus petite collaboration du père ou de la mère, qui laissent l'enfant suivre son inspiration, sans la contraindre, ce qui est bien, et, ce qui est mieux encore, sans donner de l'orgueil à leur fille : ils n'ont pas fait d'elle un de ces malheureux enfants-prodiges, qu'on exhibe pour flatter un peu leur vanité, et surtout celle de leurs parents. M^lle Coullet ne se doute pas qu'elle a un véritable don. Elle joue à la poupée avec ses sœurs : puis tout à coup, en plein jeu, elle demande la permission de « faire un vers », et elle s'en va, pendant quelques minutes, écrire, presque sans ratures, avec une orthographe fantasque, des pièces plus ou moins longues, plus ou moins régulières, mais qui, même les moins bonnes, renferment toutes au moins une pensée, un vers, qui sont d'un vrai poète. Depuis Jacqueline Pascal, je ne connais pas d'exemple d'une pareille précocité d'esprit. »

Digitized by Google

La fillette a composé un « curieux poème », nous dit-on, « *Eporène,* l'histoire d'une jeune Grecque conduite au Minotaure... qu'elle apprivoise ».

« Mlle Coullet est protestante et lit la Bible, » — d'où ces vers un peu spéciaux, nus, sévères, paraphrase d'un psaume :

Comme un arbre planté au bord d'une eau courante,
Comme un feuillage vert succombant sous le fruit,
Comme un bon ouvrier qui, dans les voies méchantes,
N'égare pas son cœur dans l'ombre de la nuit,

Heureux l'homme qui, dans les lois de l'Eternel,
Médite jour et nuit le bienfait et la joie.
Dans l'assemblée des justes, à la fête du ciel,
Il présidera près de toi.

Tous ses désirs vivront, comme un rameau fertile,
Mais les méchants, chassés comme la paille au vent,
Sècheront, ressemblant à un figuier stérile...
Leur race périra, la race du méchant !

M. Souriau remarque, plus loin : « ce qui m'a frappé surtout dans ce tempérament si riche de promesses, c'est un véritable talent de transposition, qui consiste, par exemple, à rendre une sensation de l'ouïe par un phénomène de vision, ou réciproquement. Seuls, les vrais poètes ont eu ce don. Ainsi, dans ce début de lettre à une amie :

Un rayon de soleil danse sur cette feuille,
Et mars, paisiblement, reverdit chaque feuille.
Le doux chant des oiseaux, sur les vers que j'écris,
Passe, folâtre, jeune, et *chaque son sourit.*

« Ainsi, surtout, cette comparaison vraiment superbe, dans un souvenir de l'Exposition, dans une description des chevaux dressés au faite du Grand Palais :

Le soleil se couchait tout rouge sur Paris.
Les rumeurs s'éteignaient sur la Seine pensive,
Dont les eaux s'en allaient heurter contre la rive,
Tandis que de la nuit tombait le voile gris.
Sur un palais puissant je t'aperçus, quadrige !
Magnifique, rougi des rayons du couchant,
Comme un son plein d'orgue il se dresse dans un chant!

« Quand on songe que tout cela vient d'une tête de dix ans, on se demande s'il n'y a pas vraiment là un radieux avenir. Jamais, je crois, semblable vocation ne s'est manifestée avec une telle intensité. »

§

MEMENTO.—**Les Annales de la jeunesse laïque** (juillet). — *Une lettre* d'Elisée Reclus.— *Le droit à l'amour,* P.-V.

Digitized by Google

Margueritte. — *Les deux maîtres*, G. Clémenceau. — *Les juifs en Roumanie*, Bernard Lazare. — *Scrupules* (un acte inédit), O. Mirbeau.

La Revue de Paris (1er juillet). — *La jeunesse de Taine*, M. A. Chevrillon. — *Comment se préparaient des élections en 1818*, par M. Paul Fauchille.

La Grande Revue (1er juillet). — *Les bas bleus et Samuel Johnson*, par Mary Summer. — *Le Maroc inconnu*, M. Marcel Lami

L'Effort (15 juin-15 juillet). — *Les saltimbanques du positivisme*, par M. G. Canora. — *La louange de la Marne*, poèmes de M. Paul Souchon.

Revue des Deux Mondes (15 juin). — *Quelques enseignements de la guerre sud-africaine*, anonyme. — *Poésies*, par M. Henri de Régnier. — (1er juillet) *Le duc de Bourgogne en Flandre*, par M. d'Haussonville. — *Cafés et music-Halls*, M. Talmeyr. — *Les éléments de la matière*, par M. A. Dastré.

La Quinzaine (1er juillet). — *Baudelaire et les baudelairiens*, M. J. Vaudon. — *Le suaire du Turin et l'Evangile* M. P. Bouvier. — *L'âme des foules*, M. C. Mano.

Revue des gens de lettres belges (juin) annonce que « le symbolisme a vécu », tué par « la rime et la raison » ; la bonne besogne accomplie, la revue disparaît. Il n'y a de mort que la sienne. Ce n'est pas une calamité publique.

L'Hémicycle (mai-juin). — M. A. van Bever projette d'y imprimer des pièces de poètes oubliés. Il donne cette fois de petits poèmes de Jean de Schelandre qui vécut de 1585 à 1635 environ et laissa « le rare témoignage d'un talent original, et le souvenir d'un capitaine courageux ».

Minerva (15 juin). — *Les conclusions de M. Paul Bourget* par M. J. Bainville. — (1er juillet). — M. H. Lapauze publie des lettres de Mme de Genlis à son fils adoptif; et M. Ch. Maurras une étude sur George Sand et Musset, sous le titre : *les Amants de Venise*.

L'Occident (juillet). — *Maurice Barrès et la jeunesse française*, par M. L. Rouart. — *Les élèves de Ingres*, par M. Maurice Denis.

La Revue dorée (juin). — *Symbolistes et décadents*, par M. Louis Payen. — *Odelettes familières*, par M. A. Malécot.

Revue bleue (28 juin). — *La mission de l'homme de lettres d'après Carlyle*, par M. S. Delpon de Vissec. — *Le mal d'écrire* par M. E. Laut. — (5 juillet). — *L'esprit du temps*,

Digitized by Google

M. Michel Salomon. *L'école parnassienne,* M. E. des Essarts.

Revue hebdomadaire (14 juin). — *L'affaire de M. de Cavaignac,* par M. de la Sablonnière. — *Les idées au théâtre* M. J. Carrère. — (21 juin) *Sur l'influence moralisatrice du théâtre,* opinions de MM. de Curel, G. Geffroy. A. France, P.-V. Margueritte, J. Case, E. Bergerat, etc. — (5 juillet) *Psychologie de la guerre sud-africaine* par M. J. Carrère.

La Revue blanche (1er juillet). — A lire et à répandre les documents réunis par M. Charles Vallier sur *les Conseils de guerre.* — Par M. le Dr Ch. Binet-Sanglé : *les Cures miraculeuses de Jésus.*

L'Ermitage (juillet). —*Claude Debussy,* par M. H. Ghéon. — *Méditation sur Verlaine,* M. A. Mary.

La Nouvelle Revue (juillet). — *Les Troubadours,* M. P. Mariéton. — *Un cas de diffusion silencieuse* (Louis Ménard) par M. G. Kahn.

Revue Universelle (juillet). — Une étude de M. C. Mauclair sur la musique de *Pelléas et Mélisande* de M. C.-A. Debussy.

L'Idée libre de Bruxelles a consacré son numéro du 15 juin à une relation des événements qui, en avril dernier, ont agité la Belgique. On a là un précieux document d'histoire contemporaine.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le nègre de la Martinique (*Scintilla,* Chieri) (Italie), 27 juin. — L'Allemagne du Nord jugée par l'Allemagne du Sud (*Petit Temps,* 5 juillet). — L'Emilie de Demoustier (*L'Éclair,* 8 juillet ; le *Journal,* 9 juillet).

Un journal italien, que nous communique l' « Echo de la presse », de Rome (*Eco della Stampa*), donne sur l'état moral et intellectuel des nègres de la Martinique les curieux renseignements suivants. L'anti-cléricalisme prend des formes diverses selon le degré de culture (jamais très élevé) du citoyen qui en est atteint. Voici la forme nègre, telle qu'observée par un missionnaire :

« Le vendredi saint, la populace s'amuse à crucifier un cochon ; le jour de Pâques, on chasse à travers la ville (Saint-Pierre) un autre cochon, qui est soi-disant le même, ressuscité. Il y a, toujours avec un cochon, une cérémonie analogue

Digitized by Google

le jour de l'Ascension; on se préparait à la célébrer avec force saouleries, quand le volcan est intervenu.

» La veille de la catastrophe les réfugiés du Prêcheur et de Sainte-Philomène passèrent la nuit à boire et à hurler des chansons obscènes. »

Suivent des remarques sur la colère de Dieu et la destruction de Saint-Pierre considérée comme un châtiment. C'est critiquer l'immonde par l'absurde. Il reste que ces îles dangereuses, mais belles et riches, sont malheureusement la proie d'une race grossière, stupide et inutile.

§

Un Allemand du Wurtemberg vient de publier une amusante suite d'appréciations sur les habitants de l'Allemagne du Nord :

« L'habitant de la Prusse orientale peut être caractérisé en peu de mots, ainsi que le témoigne l'anecdote suivante : Dans la soirée du 31 décembre 1900, les habitués de la *Couronne*, à Landsberg, virent entrer un individu qui prit place à leurs côtés et leur raconta qu'il se rendait à pied de Kœnigsberg à Paris. En un temps fort court, il engloutit vingt-deux paires de petites saucisses et huit pains blancs, et arrosa le tout de vingt-deux chopes de bière. L'un des assistants, étonné, lui fit alors le pari qu'il n'irait pas à la trentième paire de saucisses. L'autre, sans bruit, accepta le défi, mangea les huit paires nécessaires pour compléter la trentaine, but encore deux chopes et empocha tranquillement les 10 marcs formant l'enjeu. Quelqu'un lui ayant demandé d'où il tenait ce bel appétit, il répondit avec une noble simplicité : « Je suis de la Prusse orientale. » Et c'est vrai, les caractéristiques des habitants de cette province sont : un appétit formidable, une belle soif, une bonhomie cordiale et simple mélangée d'une certaine timidité, un penchant singulier à se moquer d'eux-mêmes, et par-dessus tout une fierté locale, très inoffensive d'ailleurs. Les Berlinois, en général assez mauvaises langues, prétendent qu'un habitant de la Prusse orientale fait à lui seul plus de bruit que dix autres personnes : c'est une excellente fourchette — disent-ils — mais un piètre homme d'affaires.

« Simples et modestes comme la région qu'ils habitent, les gens de la Marche de Brandebourg sont caractérisés par leur devise : « Nous n'avons d'autre ami que notre travail. »

« Les Poméraniens sont robustes, vaillants, sérieux mais très

Digitized by Google

lents. Certains fonctionnaires qui ont vécu dans cette région disent qu'ils sont indolents et paresseux.

« Un juge, invité un jour à indiquer la devise qu'il conviendrait de mettre au fronton d'un édifice dont l'inauguration approchait, proposa celle-ci : *Agriculture et stupidité*. Les Poméraniens ont aussi une prédilection marquée pour la mangeaille, mais elle est compliquée d'une tendance à boire. Les Mecklembourgeois sont des gens à part, ni très avancés, ni très intelligents, et cependant on trouve chez eux un humour tout particulier, un rayon de soleil intérieur, un état d'âme inaccessible aux soucis et grâce auquel ils s'accommodent de tout et ne se laissent abattre par rien.

« Les Bas-Saxons constituent peut-être la variété la plus intéressante. Il faut entendre par ce nom les Westphaliens, les Hanovriens, les Nordalbingiens (habitants de l'embouchure de l'Elbe), les Oldenbourgeois et les Brunswickois. A cette catégorie l'on peut rattacher encore les Frisons, remarquables par leur gravité, leur mutisme et leur aversion profonde pour la musique (*Frisia non cantat*, dit un vieux proverbe local). La population des villes hanséatiques appartient aussi, mais avec une nuance, à la famille précitée. Les bourgeois de Hambourg, Lübeck et Brême sont de très bons Allemands, il est vrai; mais très fiers de leur origine. Ils considèrent les habitants de l'intérieur comme des êtres de deuxième ou même de troisième classe. Pour le Hambourgeois, Berlin n'est qu'une ville de parvenus, et il ne lui ménage pas ses sarcasmes. Les gens de Brême et de Lübeck se considèrent comme bien plus distingués que ceux de Hambourg, et les premiers estiment qu'en dehors de leur cité natale il n'y a pas de salut. Exemple, un gendre présente un ami à sa belle-mère, qu'il nomme ensuite : « Mme Meir... de Lübeck » s'empresse de compléter la vieille, en lançant un regard méprisant à l'époux de sa fille, lequel est simplement originaire de la Prusse orientale.

« Le Hanovrien est au moins aussi prétentieux que le Hanséate et aussi entiché que lui de son pays natal.

« Le Bas-Saxon, en général, est d'une opiniâtreté qui frise l'entêtement; routinier à l'excès, il se méfie des nouveautés, précisément parce que ce sont des nouveautés. Le Westphalien est le superlatif du Bas-Saxon et l'habitant du pays de Munster est le superlatif du Westphalien. Celui-ci est d'un caractère ouvert, franc et constant; il *éveille la confiance par sa grossièreté*.

« Le Rhénan possède une intelligence très vive; il est prompt

Digitized by Google

à la répartie, bavard, gai, bon vivant et tolérant. Les gens de l'Eifel et du Hunsrück, qui habitent une région pauvre, sont plus sérieux. Ce ne sont pas eux qui disent : « Plus je bois, plus les filles deviennent belles. »

« Les Hessois sont grincheux.

« Les Thuringiens sont aimables, mais peu sûrs. Les trois *leitmotiv* de ce peuple sont : la musique, la danse et l'amour. Actifs et laborieux pendant toute la semaine ils gaspillent dans la seule journée du dimanche l'ensemble de leur gain. Très accueillants envers les étrangers, ils ont une prédilection marquée pour un langage très différent de celui des cours et n'accordent pas le moindre soin à leur toilette.

« Les gens de la Haute-Saxe ressemblent en bien des points à ceux de la Thuringe. Aimables, vifs et intelligents, ils sont doués au plus haut point de cette *gemütlichkeit*, qui est plus et mieux que de la bonhomie. Toutefois ils sont affligés d'un bien vilain défaut : ils détestent cordialement les Prussiens et ne font d'ailleurs point mystère de leurs sentiments.

« Les Silésiens ressemblent beaucoup aux Thuringiens. Simples, accueillants, faciles à vivre, ils aiment, comme eux, la danse et la musique. On leur reproche de ne pas être plus sûrs que ces derniers et d'avoir la passion du jeu. »

§

Il paraît bien établi que la jeune fille à qui furent adressées les Lettres sur la Mythologie s'appelait Emilie Le Roux de Laville ou Laville-Leroux, ou encore de Laville-Le Roux. « Lorsque Demoustier la rencontra, étant née en 1771, elle pouvait avoir une quinzaine d'années. Elle était spirituelle et montrait des dispositions pour les arts. Elle étudiait la peinture dans l'atelier de Mme Vigée-Le Brun, qui s'en souvint, lorsqu'elle écrivit ses Mémoires.

Parmi mes élèves, se trouvait Mlle Emilie Le Roux de Laville, pour laquelle Demoustier a écrit ses *Lettres sur la Mythologie*. Elle peignait au pastel des têtes où s'annonçait déjà le talent qui lui a donné une juste célébrité. Mlle Emilie était la plus jeune de mes élèves, pour la plupart plus âgées que moi, ce qui nuisait prodigieusement au respect que doit inspirer un chef d'école. J'avais établi l'atelier de ces demoiselles dans un ancien grenier à fourrage, dont le plafond laissait à découvert de grosses poutres. Un matin, je monte et je trouve mes élèves qui venaient d'attacher une corde à l'une de ces poutres et qui se balançaient à qui mieux mieux. Je

Digitized by Google

prends mon air sérieux, je fais un discours superbe sur la perte du temps; puis voilà que je veux essayer la balançoire, et que je m'en amuse plus que toutes les autres. Vous jugez qu'avec de telles manières il m'était bien difficile de leur imposer beaucoup, et cet inconvénient, joint à la nécessité de revenir à l'a. b. c. de mon art, en corrigeant des études, me fit renoncer bien vite à tenir mon atelier.

Alors, Mlle Emilie passa dans l'atelier de David.

Une sœur de cette Emilie étudiait également la peinture. Elles exposaient toutes deux au Salon ; mais bientôt la muse, dédaigneuse du poète qui lui donnait l'immortalité, se tournait prosaïquement vers un très souple fonctionnaire et devenait Mme Benoist.

M. Benoist n'était que chef de division, mais, en sa place, il pouvait beaucoup; on le savait. Le meilleur moyen pour un préfet de courtiser M. Benoist était de commander un tableau à sa femme : c'était invariablement le portrait de Napoléon.

Si les gloires de ce monde ne passaient si vite et si les puissants, au lieu de se chasser les uns les autres, prenaient simplement place côte à côte, et par rang d'ancienneté, bien des sous-préfectures, à l'heure présente, pourraient se vanter d'avoir une œuvre d'Emilie.

Jal, le sûr biographe, l'observe malicieusement:

Sous le gouvernement impérial, dit-il, M. Benoist avait établi une fabrique de portraits de Napoléon. M. Benoist était employé au ministère de l'intérieur; il suggérait aux conseils de préfecture et aux maires la pensée de demander à l'empereur son effigie. Sa Majesté accordait cette faveur aux municipaux dévoués. Les pétitions retournaient à M. Benoist qui chargeait Mme Benoist de l'exécution des ordres de Bonaparte. Mme Benoist avait un talent très agréable et la plupart de ses portraits de l'empereur sont bien faits.

Dans l'empereur, M. Benoist avait vu des commandes pour sa femme, et ce fut sans doute ce qu'il dit pour la défense de son zèle quand revinrent les Bourbons. Il les accueillit avec les transports de la joie la plus vive et ne tarda pas à recevoir le prix de ses complaisances. Il était nommé conseiller d'Etat. Plus tard, Louis XVIII le chargeait de la comptabilité des communes. Envoyé à la Chambre des députés, il fut un des membres les plus fidèles de la majorité. En 1828, M. Benoist était fait ministre d'Etat, et nommé membre du conseil privé. Mais celle que l'on appelait, en souvenir du poème, la « belle

Digitized by Google

Emilie», n'était plus; morte, elle était allée rejoindre le poète, qui, n'ayant dans les veines que du sang de La Fontaine et de Racine, n'avait jamais pu faire un homme d'Etat.

Emilie avait, en somme, laissé une œuvre assez importante. On avait vu d'elle une *Jeune fille portant des roses;* une *Jeune fille chantant pour distraire son père;* des *Jeunes enfants tenant des nids d'oiseaux;* une *Lecture de la Bible;* une *Diseuse de bonne aventure.* En 1812, elle avait envoyé au Salon un portrait de la princesse Elisa et celui de l'impératrice Marie-Louise.

On peut voir d'elle, au Louvre, une *Négresse,* qui est signée : Laville-Leroulx, fe Benoist.

En 1871, l'Assemblée nationale de Bordeaux était présidée par M. Benoist d'Azy, dont le nom était constamment mêlé à nos querelles politiques. Député légitimiste sous Louis-Philippe, représentant du peuple à la Législative, monarchiste ardent et convaincu (qui avait, toutefois, protesté contre le Deux-Décembre), après la guerre, ramené à la politique, il était devenue le centre du parti conservateur.

Or, M. Benoist d'Azy — il avait obtenu, par son mariage avec Mlle Brière d'Azy, d'ajouter ce nom à celui de Benoist — était le fils de l'Emilie des *Lettres sur la mythologie.* Et voilà bien les jeux de l'amour et de la politique!

On en doutait; c'est le petit-fils même de M. Benoist d'Azy qui, dans une lettre qui nous passa sous les yeux, a confirmé le fait :

« Mme Benoist (Emilie-Leroux-Laville) et M. Benoist, ministre d'Etat en 1828, étaient le père et la mère de mon grand-père, le comte Benoist d'Azy, né en 1796 et que vous avez vu présider, en 1871, l'Assemblée de Bordeaux. »

Tel n'est pas cependant l'avis de M. Jules Claretie. Il est d'accord avec le rédacteur de *l'Eclair* sur le nom de famille d'Emilie; mais, selon lui, elle s'appelait Adèle et aurait épousé le docteur Sue, père d'Eugène Sue Il concède que ce fut peut-être en secondes noces.

« La veille même de cette fête de Villers-Cotterets, j'achetais une édition des *Lettres à Emilie,* où je trouvais le secret du véritable nom de cette Emilie idéale, à laquelle Demoustier adressait ses épîtres sur les nymphes et les dieux. »

L'exemplaire, daté de 1801, — l'année même de la mort du poète, — publié par Renouard et admirablement relié, porte cette dédicace : « *A Adèle de la part de Demoustier.* » Or,

Digitized by Google

cette Adèle, c'est l'Emilie du poète, — c'est Mlle Leroux-Laville, qui épousa le docteur Sue, père d'Eugène Sue.

Et, le 7 ventôse an IX, Demoustier écrivait de Villers-Cotterets « à Madame Sue, rue Notre-Dame-des-Victoires, vis-à-vis la rue des Filles-Saint-Thomas », la lettre exquise que voici, lettre jointe à cet exemplaire, et qui est comme le P. P. C. d'un soupirant résigné au grand départ :

« Mon aimable amie,

» Embrassez pour moi nos chers conjurés et dites-leur que c'est le premier témoignage d'amitié et de reconnaissance que je donne aux êtres que j'aime, depuis mon cinquième retour à la lumière.

» Vous ne concevez pas ce que j'ai souffert depuis deux mois, et la médecine n'y sent et n'y voit rien. Il faut attendre tout du temps, de la patience et de la nature. Mais mes forces sont à bout.

» L'ouvrage de Baour-Lormian a-t-il du succès? Dois-je m'en pourvoir? On m'a lu dix fois les *Femmes*. Adieu ! Je ne puis ni parler ni écrire; mais je peux toujours vous aimer.

» Demoustier. »

Mme Sue recevait cette lettre le 7 ventôse. Demoustier mourait quatre jours après, le 11, à quatre heures. Il avait quarante ans. »

Les secondes noces ne peuvent servir à concilier deux séries de faits aussi divergents. Le comte Benoist d'Azy est né en 1796, et Eugène Sue en 1804; or l'empire, lui aussi, est né en 1804. La même Emilie ne peut donc avoir été, à partir de 1804, à la fois Mme Sue, mettant au monde Eugène Sue, et Mme Benoist, peignant sous la direction de son mari des portraits de Napoléon.

L'explication est peut-être très simple : « Une sœur de cette Emilie étudiait également la peinture. Elles exposaient toutes les deux au Salon », dit *l'Eclair*. C'est sans doute cette sœur Adèle, qui devint la femme du Dr Sue.

Benoist n'était pas un simple bureaucrate ; il a laissé divers écrits : le *Cultivateur anglais*, une traduction du *Moine*, de Lewis, et, travail plus singulier, un abrégé, en trois volumes, de la *Cléopâtre* de La Calprenède.

Il y a unanimité à identifier sa femme avec l'Emilie de Demoustier. Il faut donc que M. Claretie donne, à l'appui de son opinion de plus sérieux documents qu'une dédicace et une lettre amicale.

R. DE BURY.

Digitized by Google

LES THÉATRES

Comédie-Française : Reprise du *Passé*, comédie en quatre actes, de M. Georges de Porto-Riche (2 juillet). — Bouffes : *Le Barbier de Midas*, comédie en trois actes, en vers, de M. Edouard Ducoté (16 juin). — Poètes : *Ninon de Lenclos*, comédie dramatique en trois actes, de M. Albert Pujol ; *L'Ame des Choses*, poème dramatique en un acte, en vers, de M. Louis Payen (19 juin).

J'oublierai difficilement l'émotion que j'éprouvai quand je vis à l'Odéon, il y a quelques années, **le Passé**, de M. Georges de Porto-Riche. Aujourd'hui, cette belle pièce nous est rendue, à la Comédie-Française, et, à la revoir, on éprouve une joie réelle, d'autant plus grande que M. de Porto-Riche, en auteur grave et consciencieux, a retravaillé la pièce, l'a améliorée encore, et l'on en sort convaincu qu'on a assisté à la représentation d'une des œuvres de maintenant qui ont le plus de chances d'être longtemps admirées.

Le Passé, jadis, était en cinq actes; M. de Porto-Riche l'a réduit en quatre actes : c'est le troisième et le quatrième acte primitifs qu'il a réduits en un seul. A cela, la pièce n'a rien perdu; les personnages nous intéressent autant qu'ils faisaient autrefois; nous nous prenons encore à les aimer, à les plaindre, ou à les détester; et quelques longueurs, qui déplaisaient à des spectateurs impatients, ont disparu. Les corrections qu'a faites M. de Porto-Riche n'étaient pas nécessaires: *le Passé*, dans sa forme première, était assuré de vivre; mais, allégé, il sera, sans doute, représenté plus souvent, et c'est une bonne fortune pour le public d'entendre des pièces pareilles.

Comme, dès le premier acte, le personnage principal du *Passé*, Dominique Brienne, est bien posé ! Dominique Brienne est une des plus nobles amoureuses qui existent dans notre théâtre. Cet femme de trente-huit— de quarante ans — a gardé toutes les ardeurs de la passion juvénile, et elle y joint une noblesse, une pureté dans la souffrance qui lui vaut l'estime de ceux qui la connaissent vraiment. Je sache peu de scènes aussi poignantes que celle où elle défend, contre des camarades indiscrets, l'homme qui a causé toute la douleur de sa vie, François Prieur. Le dernier acte du *Passé* est d'une grande beauté. Il n'est pas jusqu'au revirement final qui, bien qu'on soit porté d'abord à le contester, ne soit justifié. *Le Passé* est une des œuvres maîtresses du théâtre contemporain.

Mlle Brandès restera la vraie créatrice du personnage de Do-

Digitized by Google

minique Brienne : elle en a rendu merveilleusement toute la fougue douloureuse, et toute la franchise passionnelle. M. Raphaël Duflos, en François Prieur, a été d'une excellente tenue; M. Mayer a été plein de noblesse, et MM. Laugier, Truffier et Ravet ont spirituellement joué les camarades de Dominique.

M. Edouard Ducoté a, dans **le Barbier de Midas**, mis à la scène une des plus spirituelles légendes de l'antiquité. Je crains bien que, ce faisant, il n'ait été à l'excès disciple d'Evhémère. C'est une fiction charmante que celle des roseaux à qui le barbier a confié le secret du roi, et qui parlent d'eux-mêmes : comment M. Ducoté, qui se réclame du symbolisme, n'a-t-il pas vu cela? Le courtisan Mazarès, qu'un disciple fidèle de Scribe eût pu imaginer, n'est guère plaisant. L'idée, par contre, que Midas fut l'ancêtre du nationalisme, le jour où il défendit la flûte contre la lyre, est heureuse, et le récit du concours entre Apollon et le Satyre ne manque pas d'esprit. Nous attendons M. Ducoté à sa prochaine œuvre dramatique.

Mlle Maud Amy, MM. Albert Mayer et Bartel ont honorablement joué les principaux rôles du *Barbier de Midas*.

Il y a de grandes qualités dans **Ninon de Lenclos**, de M. Albert Pujol. Ninon fut, paraît-il, aimée un jour de son fils. Jean de Tinan, dans un livre charmant, raconte cet incident de la vie de Ninon, sans y mettre d'insistance. M. Pujol a pensé qu'il donnerait matière à un bon drame. Je crois qu'il a eu raison. Le tort de M. Pujol a été de trop développer les scènes épisodiques de sa pièce : mais certains moments de *Ninon de Lenclos* sont, vraiment, d'un auteur dramatique.

M. Louis Payen a un incontestable talent : il y a, dans **l'Ame des choses**, des vers charmants, et l'idée du poème est ingénieuse : c'est avec grand plaisir qu'on a applaudi le début dramatique de M. Louis Payen.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

La *Nationale*. — Risler. — Quelques concerts et publications.

J'ai relaté tout récemment l'admirable bilan des concerts de *la Scola* pendant le cours de la saison musicale. Il me reste à parler de *la Nationale*. Ces deux sociétés, auxquel-

Digitized by Google

les « le bon plaisir » de M. Théodore Dubois prétend interdire une « fusion » officielle, se rattachent pourtant l'une à l'autre par d'inéluctables liens. L'un des secrétaires de *la Nationale*, Pierre de Bréville, — dont tous les lecteurs du *Mercure* regrettent avec moi les critiques averties et fines, le jugement sûr et la plume délicate, — enseigne à *la Scola* le contrepoint. Groupés autour du maître Vincent d'Indy, quelques membres du comité de *la Nationale* y représentent l'établissement de la rue Saint-Jacques et ses tendances. Il faut souhaiter cependant que le désir impérieux de M. Théodore Dubois soit exaucé et que *la Nationale* conserve son autonomie, afin de ne pas se priver peut-être de précieux éléments indépendants et, aussi, pour que les élèves vétérans de notre Conservatoire y puissent, comme par le passé, sans risquer d'être mis à la porte de l'école, essayer leurs jeunes talents et assouvir l'impatience de leur verve créatrice. A quelques jours de distance, *la Nationale* nous offrit par deux fois un véritable régal. Le 11 janvier, après le deuxième *Quatuor* à cordes de Vincent d'Indy, ce quatuor à l'*adagio* qu'on ne peut se lasser de réentendre, M. Ricardo Vinès joua une œuvre nouvelle de Claude Debussy, intitulée *Pour le piano*. Le charme de cette composition n'est égalé que par son intérêt. Le plus audacieux, le plus « avancé » des musiciens de ce temps eut la fantaisie de ressusciter la vieille forme de la *Sonate* de Haydn. Le vertugadin des sous-titres, « *Prélude, Sarabande, Toccata* », simule même un passé plus archaïque encore. Mais sur le canevas de nos grand' mères, l'auteur a brodé la tapisserie la plus exquisement moderne. L'arabesque d'un dessin précis est rehaussée, spécialement dans la *Sarabande*, des chatoiements d'une harmonie qui n'appartient qu'au magicien de *Pelléas* et des *Nocturnes*. L'originalité des développements, la maîtrise neuve de l'écriture pianistique font de cet ouvrage un petit chef-d'œuvre de grâce imprévue et robuste. Le 25 du même mois, ce fut à la fois un ravissement nouveau et une révélation. M^lle^ Blanche Selva, — de *la Scola*, elle aussi, où elle instruit les élèves dames d'un cours supérieur de piano, — déploya, dans l'exécution de *Prélude, Aria et Finale* de Franck, un art absolument merveilleux. Bien peu d'hommes pourraient rivaliser avec la sensibilité et la force de ce jeu féminin. Pour la pénétration de l'œuvre interprétée, la magnificence et la pureté du son, on ne saurait guère comparer M^lle^ Selva qu'à Risler, que souvent elle rappelle. On s'étonne

Digitized by Google

de ne pas entendre une pareille artiste dans les grands concerts, au lieu où, pour le moins, à côté de tels échantillons de virtuoses forains ou Tout-Parisiens qui se distinguent surtout par l'abondance de leur chevelure ou la suavité de leur désarticulations lointaines. Peut-être, après qu'elle nous sera revenue chargée des lauriers de l'étranger, se décidera-t-on à reconnaître en M^lle^ Blanche Selva, malgré son jeune âge, la plus grande pianiste qui se soit rencontrée depuis bien longtemps. *Prélude, Aria et Finale* est, comme *Pour le Piano*, ce que nos pères appelaient une *Sonate*. Depuis Schubert, mal connu plutôt que méconnu, l'admirable forme musicale se transforme sans cesse et semble renaître toujours plus jeune et plus belle. En la rénovant à côté de Beethoven, le doux maître n'en avait point renié le nom originel. Son œuvre 78^me^, écrite en 1826, ne fut baptisée « *Fantaisie, Andante, Menuetto et Allegro* » que par la pusillanimité de l'éditeur Haslinger; le manuscrit la désignait *Sonate*. Après Schubert, Liszt conserva le vocable, en dépit d'une métamorphose plus profonde. Aujourd'hui, le mot disparaît peu à peu. Malgré l'étiquette, *Prélude, Aria et Finale* est la superbe conséquence des innovations consécutives de Schubert et de Liszt, et même, en citant ces deux grands musiciens, on obtient l'authentique filiation du génie de César Franck, si, comme ascendant parallèle, on y joint Jean-Sébastien Bach. L'indisposition d'un artiste annoncé nous valut un soir d'applaudir derechef M^lle^ Selva, dans le *Poème des Montagnes* de V. d'Indy. Le programme d'une autre séance comportait l'adorable *Thème et Variations* de Gabriel Fauré, par M. R. Viñes. On chante aussi, chaque année, à *la Nationale*, des lieder de tout genre, dont le nombre m'interdit l'appréciation détaillée. Je m'en voudrais de ne pas citer au moins les noms de MM. Louis de Serres, Georges Hüe, Henri Duparc, Gustave Bret, de M^me^ Ducourau et enfin de M. Charles Bordes, lequel a publié depuis quelque temps toute une série de compositions nouvelles qui, si elles ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà sur son talent reconnu, forcent néanmoins notre admiration stupéfaite à s'incliner devant une activité vraiment phénoménale. *La Nationale* est comme un volcan en perpétuelle ébullition. Des forces vierges y font jaillir une lave, parfois mélangée de scories, mais brûlante du feu sacré de la jeunesse enthousiaste. MM. Albert Roussel et Marcel Labey vouèrent leur belle ardeur à la sonate pour violon et piano. MM. Maurice Ravel et Gabriel Growlez s'en

Digitized by Google

tinrent aux touches d'ivoire et d'ébène. Grâce à *la Scola, la Nationale* a désormais la disposition d'un grand orgue. MM. Guy Ropartz, P. de Bréville et Eugène Lacroix en usèrent noblement. Une inclination instinctive me porta de tout temps à aimer la musique de Pierre de Bréville, pour son originalité captivante alliée à une haute probité artistique. Sa *Suite brève*, sans offrir tout l'intérêt plus subtil de quelques productions antérieures, s'atteste, par sa beauté claire, digne du pur musicien qui l'écrivit; et ce n'est pas un mince éloge.

La *Suite* en *mi* mineur de M. Déodat de Séverac remémore, avec son thème principal, la fugue de la *Fantaisie* pour piano du même P. de Bréville, et semble trahir, outre l'influence immédiate de V. d'Indy, celle encore mal assimilée de César Franck. M. de Sévérac est ou fut, je crois, élève de *la Scola* et sa *Suite* montre tout ce qu'on peut apprendre en cet endroit honni de M. Théodore Dubois. Mais peut-être l'instrument choisi et son style traditionnel ont-ils entraîné l'auteur a exploiter ici trop complaisamment une science trop évidente. A *la Scola* comme ailleurs, il est important de se souvenir que, si parfait qu'il soit, tout savoir acquis n'est qu'une gymnastique dont il faut se hâter d'oublier les « habitudes », en composant, si l'on veut sauvegarder sa personnalité, la cultiver et la développer librement. *La Nationale* a coutume de terminer la saison par un ou deux concerts d'orchestre. L'an dernier, l'auteur de *Fervaal* y dirigea et révéla la *Symphonie* en *ré* de G. M. Witkowski, étonnant début d'un inconnu qui aurait eu le droit de l'adresser directement à M. Chevillard. Cette année, M. Ch. Tournemire nous apporta d'abord une *Symphonie romantique*, puis, après un harmonieux fragment du *Grand Ferré* de M. D. Ch. Planchet, M. de Séverac donna carrière à sa fantaisie dans un « tableau symphonique », *Nymphes au Crépuscule*, où, émancipé du « style sévère » et solennel propre à la musique d'orgue, il n'hésita pas à faire « ululer prophétiquement les hiboux sous l'étreinte de la brise ». Je me ferais scrupule, après une seule audition, de me permettre un jugement quelconque sur deux œuvres aussi considérables et encore inédites. Elles témoignent, en tout cas, de la vaillante vitalité de notre jeune école contemporaine. Vers la fin du concert, *Au Jardin des Morts*, de Mme Petit-Ducourau, ne me parut pas le moins bon numéro du programme.

§

Schumann eut, cette année, les faveurs de la mode. De ses

Digitized by Google

lieder, M. Raymond-Duval a tenté une traduction meilleure qu'il nous fit entendre à la Bodinière. Ce fut pour Mme Jane-Arger et M. Maurice Bagès le propos d'un succès auquel tous deux sont habitués, pour Mlle G. Vicq, le motif de se distinguer, et pour M. Victor Debay, l'occasion de révéler un style sobre et un organe plein de charme. Une improvisation piquante de M. Jean d'Udine précédait chacune des quatre auditions. La dernière séance fut orageuse, et l'intrépidité du fougueux conférencier dut céder à la force du nombre. De son côté, en choisissant le Nouveau-Théâtre pour celui de nouveaux triomphes, Edouard Risler accorda à Schumann, sur ses programmes, une place égale à celle de Beethoven. Il lui consacra d'abord son premier concert. Le désintéressement artistique de Risler est depuis assez longtemps incontestable et incontesté pour qu'on puisse estimer qu'il s'est peut-être exagérément effacé en réduisant la part du piano à l'exécution des *Phantasie-Stücke*. On eut bien d'autres raisons de le déplorer. Le merveilleux pianiste s'était proposé d'offrir à ses admirateurs une importante sélection des lieder de Schumann, chantés dans la langue où ils furent composés. Il eut la malencontreuse idée de s'adjoindre à cet effet un vieux ténor allemand mi-tonitruant, mi-aphone, mais complètement chauve M. Raymond von Zur-Mühlen — (... faut-i' qu'son orgueil soye profonde!...) — et plus tard Mme Mysz-Gmeiner — (peuv'donc pas s'app'ler comme tout l'monde!..) — sont venus nous prouver péremptoirement que, de l'autre côté du Rhin, les virtuoses du gosier n'ont rien à envier à ceux de l'orchestre dans l'art de galvauder les œuvres des grands musiciens de leur patrie.

Pourtant, Mme Mysz-Gmeiner n'apparut guère que médiocre à l'excès, tandis que M. von Zur-Mühlen poussa jusqu'au grotesque la mélodramatisation du cycle délicieux, *Amour de poète*. M. von Zur-Mühlen n'introduit pas seulement, au seul gré de son caprice, le contraste brutal de *ppp* et de *fff* que Schumann n'édicta jamais, il souligne de toute la lyre du *rubato* la bêtise d'une prononciation prétentieusement affectée. Entre ses lèvres émollientes, «... *schau'n mitleidig mich an* » devient un «... *schau'n mitleidig mill...an* » dont il mouille les *ll* d'une salive à la crème fouettée. J'ai rencontré récemment dans une publication berlinoise, à propos du style de M. von Zur-Mühlen, le qualificatif « *geschmackvoll* », ce qui est bien pour attester la vanité des dictionnaires. Notre « goût » traduit peut-être le mot *geschmack*, mais assurément pas la

Digitized by Google

chose. Dans l'espèce, il signifie même tout le contraire. Il est probable que la *geschmackvolle* manière de M. von Zur-Mühlen n'eût pas été du goût de Schumann. Il faut l'espérer du moins; — mais, après tout, qui sait? Les Allemands ont une si drôle de façon de comprendre l'art le plus exquis de leurs grands hommes, qu'on en vient à se demander si ceux-ci ne l'avaient pas pensé de même. Ainsi l'inconsciente ostracée produit à son insu la nacre irisée et la perle. Les dimensions du local élu cette fois par Risler ont enlevé à ses récitals quelque chose du caractère d'intimité purement artistique des inoubliables soirées de la salle Pleyel. Là-bas, il serait puéril de le dissimuler, la communion était plus étroite, entre l'officiant et les fidèles, devant l'autel de Beethoven. Il semble aussi que la préoccupation d'un auditoire en partie renouvelé ait exercé quelque influence sur la composition des programmes. Bon nombre de morceaux avaient été joués déjà l'an passé, et l'emprunt resta bien sommaire, à notre production contemporaine. Je ne me console pas que Risler ne se soit décidé à faire connaître au grand public l'œuvre dernière de Claude Debussy, *Pour le Piano*. Enfin, on ne retrouva plus ici cette coordination chronologique, qui avait conféré à la beauté des « Concerts en forme historique » la valeur d'un enseignement d'art. Mais on retrouva Risler toujours incomparable, puissant, simple et profond. On écouta chanter encore, dans les *adagio* de Beethoven, cette *voix* miraculeuse, mieux que surhumaine, — humaine, dont Risler paraît seul posséder le secret d'arracher les accents à l'inertie d'un instrument à percussion. Sur l'affiche du second dimanche, celui des quatre *Sonates*, on lisait ces deux noms: Risler et Beethoven. En y resongeant, on pense involontairement « Risler-Beethoven ». L'image est devenue concrète, indivisible; le souvenir l'évoque spontanément.

§

Pendant une jolie moitié de sa vie, Wagner fut passablement bafoué par la critique parisienne, aussi bien d'ailleurs que par celle de tous les pays, y compris le sien. Mais ni sarcasmes ni caricatures n'atteignirent jamais à la cruauté du traitement que ses traducteurs posthumes n'ont pas craint de faire subir chez nous au poète-musicien. Après un premier moment d'ahurissement, on commence à rabrouer enfin le charabia de feu Ernst et de ses collaborateurs testamentaires. Je ne me permettrai pas de mettre en doute la bonne foi de

Digitized by Google

ces écrivains dans leur protestation contre les sacrilèges du pauvre Wilder, qui mourut de l'aventure. Il semble toutefois que, vraisemblablement sans le savoir, eux et beaucoup d'autres aient été surtout, dans cette affaire, les pantins dont un personnage, également décédé depuis, tenait les fils dans la coulisse. De la plaidoirie d'un avocat qui eut rarement à plaider une aussi juste cause, M. Waldeck-Rousseau, il ressort en tout cas très clairement que l'origine *artistique* de la traduction Ernst comporte plus d'un point très obscur. Les tombeurs de la version Wilder avaient du reste la partie belle. En s'astreignant à la rime, Wilder avait inutilement augmenté les difficultés de sa tâche et s'était condamné par avance à une adaptation infidèle et de médiocre qualité poétique. Si l'on compare ses livrets avec ceux qui les ont supplanté depuis, on est cependant obligé de reconnaître aujourd'hui qu'il a réalisé un véritable tour de force. Certes ses vers ne sont pas fameux, mais au moins est-ce encore du français et, même, il arrive bien souvent que la pensée originale y est rendue plus exactement que dans la « prose rythmée » des translations rivales. Alfred Ernst a exposé, dans sa préface des *Maîtres Chanteurs*, les sept « principes généraux » qu'il adopta pour transporter dans notre langue les poèmes de Wagner. En voici quelques-uns : 1° « Respect du sens... », 2° « Respect du texte musical dans sa forme mélodique... », 4° « Accord des accents poétiques et des accents musicaux... », 6° « Analogie entre la vocalité du nouveau texte français et la vocalité du texte allemand... », 7° « Respect des lois véritables de prosodie française... ». — Encore que, dans son « principe » n. 3, Ernst abandonnât « la versification rimée », l'ensemble des conditions qu'il s'imposait d'autre part équivalait à peu près à chercher la quadrature du cercle. Dans une intéressante brochure, *La représentation en français des drames de R. Wagner,* M. Georges Servières n'a pas eu de peine à démontrer qu'aucune de ces conditions n'est en réalité respectée, sinon celle qui découlait implicitement de toutes les autres, et qui est d'écrire en petit-nègre. Il faut seulement regretter que, pour censurer et redresser la version ernestine de *Tristan und Isolde*, M. Servières ait cru devoir s'en rapporter aveuglément à la traduction ancienne des *Quatre poèmes d'opéras*, publiée du vivant de Wagner. Bien qu'exécutée sous l'œil du maître et non destinée à être chantée, la rédaction de *Tristan et Iseult,* attribuée par M. Servières à M. Challemel-Lacour, n'en fourmille pas moins de bévues et

de contre-sens. En dépit du défunt sénateur et de Wagner lui-même, « *Auf jeder Stelle wo ich steh' getreulich dien' ich ihr, der Frauen höchster Ehr'* » ne veut pas dire : « En tout lieu où je me trouve, je sers en gardien fidèle le suprême honneur des femmes », mais bien : « En tout lieu où je me trouve, je la sers fidèlement (elle, Isolde), suprême gloire de son sexe » (ou « des femmes »). De plus, certaines critiques de M. Servières portent à faux. *So hiess sie, soll ich sagen?* ne signifie déjà pas tout à fait : « *Comment* elle s'est exprimée, dois-je le dire ? » Mais ce n'est pas le texte de Wagner. Il écrivit sans point d'interrogation: « *So hiess sie, sollt'ich sagen:...* » — « Ainsi ordonna (ou parla)-t-elle, devais-je dire :... » Et, au lieu de la prière courtoise qu'elle adressait à Tristan, Brangaine énonce alors ce qu'elle « devait dire » selon l'ordre d'Iseult. Enfin M. G. Servières a tort d'attribuer à *Tondichter* l'acception de « poète-musicien ». *Tondichter* (poète de sons) est un de ces mots-périphrases qui pullulent chez nos voisins, et dont le sens est parfois si alambiqué et si vague qu'il en devient imperceptible à nos welches cervelles, sans qu'on puisse affirmer qu'il apparaisse beaucoup plus évident aux encéphales d'outre-Rhin. Un *Tondichter* est tout simplement un *musicien;* comme qui dirait un « artiste-compositeur ».Il appert surtout du petit ouvrage de M. Servières que la plupart des traducteurs de Wagner possédaient la langue allemande aussi imparfaitement que celui-ci savait le français. Bien loin de leur reprocher cette insuffisance, j'inclinerais plutôt à la regarder comme un avantage dont ils eussent dû profiter plus largement. A mon humble avis, la meilleure traduction de Wagner, pour le théâtre, serait précisément la plus infidèle, au moins dans les détails non essentiels à l'action. On finira bien par s'apercevoir un jour ou l'autre que l'unique chose qui mérite d'être conservée, dans *Tristan* et ailleurs, c'est la musique. Je ne vois pas grand mal, je l'avoue, à ce que Ernst ou M. de Fourcaud fassent clamer par les héros enlacés : « Chasse ces fantômes, — sauve-nous du monde! », à la place d'un logogriphe wagnérien. Quel singulier et teuton philtre *d'amour* avaient avalé ces deux amants pour chanter ici tout en s'embrassant : « L'auguste pressentiment des saintes ténèbres éteint les restes de l'illusion en nous affranchissant du monde ! » Ma foi! j'aime presque mieux les con...fiseries exotiques de M. P. B. Gheusi.

§

Mais, était-ce bien un philtre d'amour? — Il y a des gens

Digitized by Google

qui n'en sont pas très sûrs ; témoin la conversation rapportée par M. Gustave Robert dans un livre bien ennuyeux à couper, mais fort agréable et intéressant à lire, *la Musique à Paris* (1898-1900). L'exégèse schopenhauerienne qui remplit le dialogue entre « Guy et Jacques » est un gentil spécimen d'indulgente ironie — préméditée sans doute. Ce dernier volume d'une série qui remonte à plusieurs années contient des choses excellentes au sujet de la direction de l'orchestre et du *tempo* à choisir pour l'exécution des œuvres classiques. On voit que ce dernier point préoccupe légitimement M. G. Robert et, à ce propos, je ne cacherai pas mon étonnement de remarquer, depuis longtemps, que la quasi-unanimité des chefs d'orchestre et des musicographes semble ignorer ou avoir oublié que les mouvements de métronome indiqués, pour les symphonies de Beethoven, dans la grande édition Breitkopf et Haertel, émanent, non pas de Moschelès ou d'un autre, mais du compositeur. En 1817, peu après l'invention du métronome de Maelzel, dont il fut l'enthousiaste préconiseur, Beethoven les publia dans un petit opuscule intitulé « Symphonies 1 à 8 et Septuor, *marqués par l'auteur lui-même* », chez S. A. Steiner et Cie. J'ajouterai, pour les quartettistes, qu'une seconde livraison, parue vers 1819 et relative aux onze premiers quatuors, fut retrouvée par Nottebohm et reproduite *in extenso* dans les *Zweite Beethoveniana* (1887). Quant aux chiffres prescrits pour la *Neuvième*, Beethoven les ayant envoyés à son éditeur après le tirage de la partition, ils furent insérés, en décembre 1826, dans un journal de musique, *Caecilia;* mais, huit jours avant sa mort, le 18 mars 1827, Beethoven en dicta de son lit une version corrigée, afin qu'on la fît parvenir à Moschelès, qui devait diriger la symphonie à la Société Philharmonique de Londres. Cette circonstance fut probablement la cause initiale de l'erreur commune aujourd'hui, et si invétérée, que jamais l'excellent Lamoureux ne voulut m'en croire, un jour que je lui citai le chiffre beethovenien pour le premier morceau de la *Cinquième*. Il le battit avec le doigt et me répondit tranquillement : « Ce n'est pas possible; c'est beaucoup trop vite. » Enfin, avec un esprit qui ne se départ jamais d'une imperturbable courtoisie, M. G. Robert relève quelques jugements bizarres de folliculaires étrangers à l'égard de nos musiciens et de nos artistes. Ce sont des pages instructives et savoureuses. Non moins délectables se déroulent les passages où M. G. Robert commente une lettre biscornue d'un musicastre norvégien et la

Digitized by Google

réponse d'un chef d'orchestre qui semble mesurer « l'humanité » à la longueur du prépuce et la réclamer même en raison inverse du carré de la dite longueur. La reproduction complète et détaillée de tous les programmes des grands concerts, une bibliographie abondante et un index font, en outre, de *la Musique à Paris*, une source de renseignements précieux, un ouvrage utile à quiconque s'intéresse à la musique et presque indispensable à ceux dont c'est le métier d'en parler.

§

Les infatigables éditeurs Durand et fils viennent de regraver deux compositions épuisées de Claude Debussy, *La demoiselle élue* et *Cinq poèmes de Baudelaire*. Secondés par Saint-Saëns et l'érudit Ch. Malherbe, ils poursuivent sans se lasser la noble entreprise de rassembler l'œuvre complet de notre grand Rameau. La série se continue aujourd'hui par *les Indes galantes* (réduction de M. P. Dukas). *Hippolyte et Aricie* avait paru l'année dernière avec une réalisation de l'orchestre absolument admirable, due à V. d'Indy, et dont on fit depuis une partition pour piano et chant à la portée des plus modestes bourses. *Hippolyte et Aricie* est un de ces chefs-d'œuvre, tels *le Freischütz, Tristan, Pelléas,* où le génie du musicien éclate comme un coup de foudre. On ne saurait trop exalter l'initiative désintéressée des éditeurs qui ont attaché leur nom à une publication d'un caractère artistique aussi élevé. Je me propose d'y revenir plus longuement quelque jour. La suite nous réserve bien d'autres surprises. Rameau était — est encore — inconnu. La gloire de Gluck pâlira de tout ce que va gagner celle de son devancier et modèle inégalé. Sur beaucoup de points, l'histoire de la musique est à rectifier, sinon à refaire, parce que, délaissée à l'inconsciente partialité de l'investigation allemande et aussi, certes, à cause de notre ingratitude envers nos grands hommes, de notre indifférence à l'égard de leurs plus merveilleuses créations. Je regrette bien que M. Gustave Robert ait réimprimé, dans *la Musique à Paris*, une hérésie qui tend à s'accréditer, et se soit laissé aller à reprocher « le manque d'une solide éducation technique » au maître qui posa le premier les véritables fondements de l'harmonie moderne. Si Rameau fut à peu près autodidacte, il a cela de commun avec Bach, son contemporain, et la plupart des plus grands musiciens du passé, du présent et, très probablement, de l'avenir. Le génie se forme soi-même, par une assimilation intui-

Digitized by Google

tive, une élaboration mystérieuse et divinatrice. C'est une illusion que de prétendre lui enseigner quelque chose. Rappelons-nous que Claude Debussy fit ses études au Conservatoire et sous la direction de l'honnête Guiraud. Il ne faut pas peser Bach et Rameau dans la même balance. Bach repré sente surtout l'aboutissement de l'art *polyphonique* pur, l'apogée splendide et la fin d'une longue phase de l'évolution musicale. A ses côtés, Rameau est le pionnier de l'art *harmonique*, d'un art qui se libère des formes rigides dérivées du contrepoint gallo-belge, d'un art précurseur de la trilogie classique Haydn, Mozart et Beethoven. A l'occasion, Rameau employait le style fugué ; il ne préconçut sans doute jamais le dessein d'écrire une fugue. Au même moment que Domenico Scarlatti, il esquissait dans certaines *Pièces de Clavecin* la *Sonate* de Philipp-Emanuel. Rameau fut auprès de Bach ce que Schubert et Weber apparaissent dans l'ombre de Beethoven. C'était l'aurore de temps nouveaux.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

La première crise de l'Académie de France à Rome. — Cette année, à propos des trop modestes envois des prix de Rome, on ne manque pas de remettre en question l'utilité de la Villa Médicis. Je traiterai quelque jour, à mon tour, cette « question », fort intéressante, et que je crois posséder quelque peu. Je n'apporterai, certes ! dans le brouhaha et le tutti, les seules sages et définitives paroles, mais, peut-être, quelques bons arguments. Je ne me fais aucune illusion, et sais parfaitement qu'ils ne pèseront d'aucun poids dans les décisions à prendre... si, toutefois, on change quelque chose, ce qui est infiniment improbable.

La première crise sérieuse qui menaça l'existence de l'Ecole de Rome se produisit assez près de sa fondation, en 1707.

Poërson venait de succéder à Houasse. Il avait trouvé là-bas un beau désarroi. A son arrivée à Rome, son prédécesseur manquait totalement d'argent depuis deux mois. Ce pauvre Poërson, écrit à Mansard :

«... à l'égard des tableaux du petit Chigi, qui estoient enquaissé depuis quatorze ans, à ce que l'on m'a dit, ils sont les plus parts escaillé, moisy, en très mauvais estat : je les ai faits desrouler et tendre dans une gallerie pour tascher de les raccommoder ; et d'ailleurs c'est un bel ornement, qui

Digitized by Google

nous sera utile, attendu que, l'entrée du Vatican estant défendue, c'est toujours une grande consolation de voir de belles coppies dont le trait est pris sur les originaux... A l'esgard des meubles, je ne puis assés me rescrier, sans touttefois blasmer M. Houasse, lequel n'a jamais ozé faire de despences et au contraire a uzé pour cent pistoles de son linge, malgré le soin que Madame son espouse prenoit a raccommoder sans cesse... Cela ne m'a pas estonné quand on m'a dit que l'un n'avoit rien achetté depuis trente années... »

Cependant, la situation s'aggrave de jour en jour, jusqu'à ce que régent et écoliers se voient contraints de quitter le palais même où ils habitent.

Poërson mande à Mansard, le 5 juillet 1707 :

« Les Allemans disent qu'après l'expédition du royaume de Naples ils viendront nous rendre visitte. Pour prévenir ce malheur, le pape lève des trouppes, outre les milices des environs d'icy près qu'il a fait venir. L'on a murré touttes les les portes à l'exception de trois; l'on a mis plusieurs corps à garder dans les rües... Nous sommes aussy retourné à nostre palais. Car, lorsque les Allemans passèrent icy près, ils tentèrent d'entrer dans la ville, contre leurs parolles, et la canaille, qui est très nombreuse, n'atendoit que ce moment pour saccager Rome. L'on ne laissa entrer que les officiers avec leurs suittes. Ce qui ne laissa pas que de causer de l'effroy, par la disposition où se trouvoit le peuple à quelques affreux désordres.

» Tous les palais ont esté gardés par des gens armés pendant dix à onze jours. Mme Poërson, qui est fort dans l'estime de la reine de Pologne, eut un petit apartement dans le couvent qui se trouve dans son palais, et cette reine avoit, outre son monde, une garde que le Pape luy avoit donnée de 200 hommes. Nous avions quitté l'Académie par les conseils de Son Em. et de M. de Polignac, ce palais estant trop difficile à garder; de sorte que nous estions retirés chez sadite Eminence, où il y avoit beaucoup de monde armé, et (où) j'avois fait porter ce qui se pouvoit en lieu de surreté. Dans tous ces troubles j'étois sans argent et persécuté de mes créanciers.

» Heureusement, une personne de qualité, qui me fait l'honneur de m'aymer, partagea son argent avec que moy, lequel m'a bien servy jusqu'à ce jour. Mais je vais retomber dans le mesme embarras si vous ne me secourés promtement. »

Il faut croire que Jules Hardouin Mansard fit la sourde

Digitized by Google

oreille; car, désespéré, Poërson propose enfin au surintendant des Bâtiments, la suppression de l'Académie.

« 23 juillet 1707.

» Je me donne l'honneur de vous escrire pour vous exposer, avec tout le respect imaginable, quelque pensée que j'ay, eu esgard au service du Roy, pour lequel vous prenez, Monseigneur, tant d'intérest. J'auray donc, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que les affaires sont, à ce que l'on dit si embrouillées en cette cour toutte allemande, que je crois (autant que Monseigneur le jugera à propos) que Sa Majesté pouroit s'épargner la dépence de cette Accadémie, qui, quelque zèle et quelque soin que vostre bonté preine, ne peut répondre aux idées que l'on a eues de former d'habilles gens et d'en tirer de belles copies, tant d'architecture que de peinture et de sculpture.

» Premièrement, Monseigneur, pour l'architecture excepté le Panthéon, ou Rotonde, le Colysée et quelques colonnes, il ne nous reste rien de considérable de l'antiquité pour instruire les estudians; et parmy les modernes, la grande église de Saint-Pierre et peu d'autres peuvent fournir à nos voyageurs prévenus de quoy se récrier. Ainsy, Monseigneur, je suis persuadé comme je l'ai dit mille fois à M. Hardouin qui a le bonheur d'estre auprès de vous, que les excelants et admirables ouvrages dont vous avez orné la France sont les moyens plus sûrs pour faire de bons architectes que tout ce que l'on voit dans Rome.

» A l'esgard de la peinture, les lieux où sont les belles choses qui ont acquis tant de réputation à cette ville sont quasi tout ruinés, et de plus fermés aux estudians, de manière qu'il y a peu de fruits à en espérer et beaucoup à craindre de l'oisiveté que les jeunes gens contractent aisément en ce païs. Et quant à la sculpture, ce qui est moderne donne générallement dans un goust faux et bizarre ; pour les Antiques, ayant les figurés moullées en France, il n'est pas absolument nécessaire de venir icy. La preuve est que, depuis que je suis à Rome, je n'ai veu ny Italiens, ny aucun estranger copier les marbres : l'on se contente de dessiner ou modeler d'après les plastres, dans lesquels l'on trouve plus de facilités...

» Toutes ces considérations, Monseigneur, me forcent malgré l'honneur et le plaisir que j'ay d'estre icy sous vostre protection, de prendre la liberté de vous remontrer, très respectueusement, que le Roy pouroit esviter cette dépence, dans les conjonctures où les Allemans disent qu'ils veulent esta-

Digitized by Google

blir leurs droits en ce païs ; et je crois qu'il suffiroit d'avoir un magazin et un gardien pour les caisses. Cela cousteroit peu sous la protection du ministre ou d'un cardinal affectionné, supposé qu'il cessât d'y avoir un ministre, en attendant qu'une heureuse paix fournisse une occasion de les faire passer en France. »

On ne sait ce que le vieux Mansard pensa de la proposition de Poërson, car il mourut avant que d'y répondre.

D'Antin, qui lui succède, n'entend nullement voir disparaître l'Académie. Il charge l'abbé de Blignac de la surveiller, de le renseigner sur les moyens propres à relever l'école.

Et il dépêche cette première lettre au directeur :

« Du 17 juin 1708.

» A M. Poërson.

» Rome.

» Le Roy m'ayant fait l'honneur, Monsieur, de me charger de la Direction généralle de ses Bâtiments, mon premier soin a été de songer à l'Accadémie Royalle de Rome, dont vous êtes le chef. Je vous avoue que je désire fort qu'elle soit dans l'Etat qu'il convient, et je n'oubliray rien de ce qui dépend de moi pour vous en fournir les moyens. J'ai ouï dire tant de bien de vous que je ne doute pas que vous ne répondiez à mes bonnes intentions et que vous ne fassiez de votre côté tout ce que vous devez pour répondre à l'envie que j'ai de vous soutenir et même de relever votre Accadémie.

» Pour commencer par quelque chose de solide je vous envoye cy-joint une lettre de change de neuf mille francs, et j'ai donné ordre à notre trésorier en exercice de payer ponctuellement à l'échéance la lettre de change de trois mille tant de livres que vous avez tirée sur le sieur Marignier, premier commis.

» Je crois pas qu'il soit nécessaire de vous recommander de faire bon usage de ces sommes, vous scavez mieux que moi que vous êtes obligé en l'honneur et en conscience d'avoir une attention particulière à la distribution que vous en feriez suivant l'état que Sa Majesté en a fait.

» J'attens avec une grande impatience de vos nouvelles, je vous prie de m'informer exactement de l'Etat de l'Accadémie, des tenans et aboutissans, enfin de tout ce qui peut me donner les connaissances que je dois avoir de ce qui vous regarde. Soyez en mesme temps bien persuadé que je serai ravi de rendre à votre mérite toute la justice qui luy est due, estant, Monsieur, etc... »

Digitized by Google

Naturellement, Poërson, avec une promptitude, une souplesse et une verve admirables, trouve immédiatement un remède à tous les maux qu'il jugeait incurables en 1707.

L'école est sauvée.

Mais il ne peut s'empêcher de finir sa réponse à d'Antin, sur ce trait :

«... Gagnons quelques batailles, prenons quelques villes de considération : l'on viendra au-devant de nous, et nous serons, pour ainsi dire, les maîtres de tous les palais. »

VIRGILE JOSZ.

LETTRES ANGLAISES

Les collections d'ouvrages anglais à l'usage du continent : *Collection of British Authors* (*Tauchnitz edition*); *The English Library ; The Continental Library* de l'éditeur Fisher Unwin : H. G. Wells, Joseph Courad, etc. — Mrs. W. K. Clifford : *Woodside Farm*, crown 8°, 364 p., 6 s., Duckworth, London et collection Tauchnitz, Leipzig ; *The Likeness of the night, a modern play*, en quatre actes ; cr. 8°, VIII-146 p., 5 s., A. et C. Black ; *A Long Duel, A serious comedy*, en quatre actes, cr. 8°, 151 p., 4 s. 6 d., John Lane. London. — H. G. Wells : *The First Men in the Moon ;* Bret Harte : *On the old Trail ;* W. W. Jacobs : *At Sunwich Port ;* Tauchnitz edition. — Georges Grappe : *J. H. Newman, essai de psychologie religieuse*, préface de Paul Bourget, in-18, XVII-166 p., 2 fr. Librairie des Saints Pères, Béduchaud, Paris. — REVUES : *Monthly Review, Fortnightly Review, Harper's Magazine*.

Si le public français qui lit les romans contemporains était obligé de les payer sept ou huit francs le volume, il ferait une singulière grimace, il laisserait s'encombrer les étalages des libraires et reporterait ses goûts littéraires vers des œuvres moins modernes tombées dans le domaine public et accessibles à meilleur marché.

L'éditeur anglais s'efforce de maintenir à six shillings le prix de l'ordinaire volume qui vaut en France trois francs cinquante. Il y a bien ici et là des séries de courts romans à deux ou trois shillings six, mais ce n'est pas général. Les œuvres tombées dans le domaine public ou celles d'auteurs célèbres datant de quinze ou vingt ans sont assez souvent rééditées à un shilling ou même à six pence, mais on ne saurait lire le roman du jour à moins d'une dépense de sept francs cinquante, ou d'un abonnement à quelque Mudie ou autre circulating library du même genre.

Ces prix élevés expliquent le succès qu'obtint au début la collection Tauchnitz, succès qui amena l'interdiction d'intro-

Digitized by Google

duire en Grande-Bretagne les commodes petits volumes imprimés à Leipzig.

Mais, seule néanmoins, la veute sur le continent suffit à assurer l'existence de cette bibliothèque,et sa vogue continue à être telle,que tout roman à succès ou d'auteur notoire figure au catalogue de la collection,'peu de semaines après la publication en Angleterre. Et les acheteurs de ces familiers volumes à couverture blanche ne sont pas exclusivement les fort nombreuses personnes qu'intéresse hors d'Angleterre la littérature anglaise et qui peuvent goûter dans le texte original les beautés d'une œuvre, mais il n'est pas d'Anglais voyageant sur le continent qui ne se munisse d'une copieuse provision de Tauchnitz,au grand détriment de l'industrie anglaise du livre.

Il y a une douzaine d'années, une sérieuse concurrence fut tentée contre les trop populaires Tauchnitz. Deux associés, Heinemann et Balestier, lancèrent *The English Library*, dans un format identique aux volumes de la collection rivale, mais avec une couverture de teinte ocre. Leur objet était de publier simultanément leurs volumes et l'édition anglaise, de renfermer en un seul volume, autant que possible, les interminables romans anglais qui comprenaient parfois trois volumes. Parmi les auteurs qui traitèrent avec cette nouvelle firme, on peut citer R. L. Stevenson, Walter Besant, Rider Haggard, Rudyard Kipling, Georges Meredith, Henry James, Oscar Wilde, Conan Doyle, etc., etc. Mais Balestier mourut, et l'affaire fut liquidée; son catalogue comprenait déjà plus de deux cents volumes.

Voici maintenant qu'un éditeur, Mr. T. Fisher Unwin, de Londres, s'efforce d'acclimater chez nous une *Continental Library*, et il a grande chance de réussir puisqu'il offre des œuvres de valeur par des auteurs ayant déjà conquis la faveur du public.

Tout d'un coup, une centaine de volumes sollicitent l'attention du lecteur, et les noms des écrivains sont familiers déjà par de précédents ouvrages, ou la renommée a trompetté leur gloire au quatre coins du monde. Par exemple, ceux que la fantaisie de Wells a intéressés et charmés peuvent faire avec lui une plus intime connaissance au moyen d'un volume peu connu, intitulé : *Certain Personal Matters*. En ces deux cents pages sont réunis une quarantaine d'essais qui sont plutôt autant de conversations, de fragments d'entretiens que l'auteur aurait avec un interlocuteur sympathique à

Digitized by Google

qui il se révélerait tour à tour sous les aspects les plus divers et les plus séduisants ; ou bien c'est Joseph Conrad, celui dont on a dit qu'il était le Kipling de la Malaisie et qui vous transporte vers ces lointains archipels en des œuvres de tout premier ordre pleines de poésie et de drame. C'est encore John Olivier Hobbes (Mrs. Craigie), S. R. Crockett, Benjamin Swift, Israël Zangwill, Mrs W. K. Clifford, Louis Becke, Olive Schreiner, George Moore, etc., etc. Si les continentaux se plaignent maintenant qu'ils ne peuvent lire les Anglais, c'est qu'ils seront bien difficiles ; sans compter les séries de traductions plus ou moins fidèles qu'on met à leur disposition. Les volumes de cette nouvelle série sont d'un format in-18, sur d'excellent papier, et d'une impression remarquablement belle. On ne saurait engager trop vivement les lecteurs à demander aux libraires français le catalogue de ce nouveau choix et à se procurer les ouvrages qu'il renferme à l'exclusion de toute autre collection.

On peut faire à Mrs. Clifford, beaucoup de reproches, et des plus graves, mais on ne peut lui reprocher de ne pas avoir l'amour de la littérature. J'ai eu l'occasion, ces temps derniers, de lire à peu près tout ce qu'a produit cette femme de lettres en ces vingt dernières années. Qu'elle ait du talent, la chose est incontestable et l'on doit la placer en très bon rang parmi les femmes auteurs qui pullulent en Angleterre. Les lecteurs français ont un specimen de son œuvre avec ces Lettres d'Amour d'une femme du monde, récemment parues, mais je pense maintenant qu'ils la jugeraient plus favorablement encore s'il leur était donné de lire sa dernière œuvre : *Woodside Farm*. Non pas que l'œuvre soit parfaite, mais elle contient d'excellentes choses et en particulier certaines pages de psychologie féminine des plus intéressantes, d'autant mieux qu'elles sont de la main d'une femme. La situation est un peu trop extraordinaire pour qu'on éprouve une vive sympathie à l'égard de Gerald Vincent, le principal caractère masculin, mais les trois femmes : Margaret Vincent, Hannah Barton et leur mère, sont d'une vérité saisissante et l'auteur aurait dû nous donner une peinture plus achevée de ces trois personnages.

En ces dernières années Mrs. Clifford s'est tournée vers le théâtre et elle vient de publier deux des pièces qu'elle a composées, et qui s'intitulent, la première : *The Likeness of the Night, a modern play* (4 actes), et la seconde : *A long duel, a serious comedy* (4 actes). Ces œuvres furent jouées avec succès en Angleterre et supportent fort bien la lecture.

Digitized by Google

Parmi les dernières publications de la collection Tauchnitz, il faut signaler *The First men in the Moon*, par H.-G. Wells, dont une traduction française a paru avec le titre de *les Premiers hommes dans la Lune*; *On the Old Trail*, recueil de neuf nouvelles par Bret Harte, et *At Sunwich Port*, par W. W. Jacobs, ouvrage humouristique des plus divertissants, encore que sous la caricature se reconnaisse la réalité des personnages. Le même éditeur publie la seizième édition entièrement revisée, considérablement augmentée et complètement modernisée du *Dictionnaire des langues française et anglaise*, de M. James et A. Molé. Ce dictionnaire se recommande tout particulièrement par la quantité qu'il contient d'expressions et de phrases modernes qui sont souvent si déconcertantes pour le lecteur peu au fait de la langue imagée qui s'emploie de préférence dans la conversation courante et les articles de journaux sans parler des dialogues de romans ou de pièces de théâtre.

Je tiens aussi à signaler ici un excellent ouvrage de M. Georges Grappe : *J. H. Newman*, essai de psychologie religieuse, qui a sa place à côté de travaux tels que ceux du Père Henri Brémond ou de M. Thureau-Dangin et qu'il faut sans hésiter préférer au volume inutile de Lucie Félix-Faure.

Rien de bien saillant dans les revues de juillet ; pourtant dans la *Monthly Review* de beaux vers de W. B. Yeats, un intéressant article de William Archer et la première partie d'une étude sur les peintres japonais, avec illustrations, par Arthur Morrison. A lire aussi, dans la *Fortnightly Review*, des articles sur Lord Milner, Alexandre Dumas père, Anton Tchekoff et la Monna Vanna de Mœterlinck ; dans le *Harper's Magazine*, une dissertation de Mr. Edmond Gosse sur les dédicaces des livres au temps d'Elisabeth, avec des fac-simile de ces curieuses et emphatiques dédicaces aux puissants du jour.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES BRÉSILIENNES

Chanaan, par Graça Aranha. — Les *Poesias* d'Olavo Bilac. — La *Condessa Vesper*, d'Aluizio Azevedo. — L'Académie Brésilienne. — Petites nouvelles. — Rapports franco-brésiliens, etc.

Dans les cercles littéraires, dans les journaux brésiliens, nul ne connaissait M. Graça Aranha comme écrivain, poète ou prosateur, ni même comme chroniqueur ou journaliste. C'est

Digitized by Google

pourquoi l'étonnement fut grand chez tout le monde, quand on vit, lors de la fondation de notre Académie, entrer ce jeune homme parmi les quarante Immortels. Les mauvaises langues prétendirent que M. Graça Aranha devait d'être académicien à sa qualité de Secrétaire de la Légation brésilienne à Londres, et à ses relations auprès des initiateurs de l'Académie.

Pour démontrer la fausseté de telles allégations, M. Graça Aranha vient de faire ses débuts en littérature, avec le roman *Chanaan*, que publie la librairie Garnier.

C'est un des plus grands succès littéraires que l'on ait vus au monde, et à coup sûr le plus grand du Brésil.

Il suffit de constater que le *Jornal do Commercio* (*Journal du Commerce*), l'oracle et l'évangile de notre bourgeoisie, très répandu, très influent au sein de toutes les classes sociales depuis l'Empire, et vieux, pour tout dire, de 82 ans de fondation, est allé jusqu'à le traiter de chef-d'œuvre.

Le critique (l'article est anonyme et n'en a par cela même que plus de valeur, puisqu'il exprime l'opinion collective de la rédaction) n'hésite pas à parler ainsi :

« Le roman de *Chanaan* fait partie de ceux qui signalent « une époque : il est destiné à vivre longtemps dans l'histoire « de la littérature.

« Le faire de Graça Aranha garde quelque chose d'Ibsen, « l'étonnant et farouche analyste qui si avant a su plonger « dans les abîmes de l'âme humaine, et quelque chose de tous « ces artistes que Maurice Bigeon a qualifiés de « révoltés de « la Scandinavie ». Il a la grandeur apostolique de Tolstoï et « l'éloquence entraînante de l'épique Zola, le courage de Su- « dermann qui détruisit la fausse notion de l'honneur, la sub- « tilité magique de Maurice Maeterlinck et la finesse d'esprit « d'Anatole France.

« S'il était possible de concentrer aux pages d'un volume « unique toutes les idées d'aujourd'hui, ondoyantes, éparses « et fugitives à cause de leur actualité même, s'il était possi- « ble de réunir dans une seule œuvre toutes nos aspirations « angoissées vers un lendemain de consolation, toutes les « grandes intuitions, toute la philosophie de cette époque, on « ne saurait produire quelque chose de très différent de *Cha- « naan* (*sic*).

« Pour exagéré que puisse paraître l'éloge, M. Graça Aranha « sut atteindre le maximum de la culture artistique et sociale « de son temps » (*sic*).

Digitized by Google

Telle est l'opinion de l'austère et antique *Jornal do Commercio*, organe bourgeois, anti-littéraire et anti-artistique par excellence.

D'avance nos lecteurs auront compris qu'une telle critique ne va pas au delà d'un éloge partial d'ami.

Comme si M. Graça Aranha, qui n'a peut-être pas encore atteint la quarantaine et qui ne fait que débuter, pouvait être le premier écrivain du monde, avec toutes les qualités réunies des Zola, des Tolstoï, des Ibsen, des Sudermann, des Anatole France, des Maeterlinck, ces illustres représentants de l'esprit et de la littérature des peuples néo-latins, anglo-saxons, slaves, etc. !!!

La vérité est que M. Graça Aranha vient de débuter excellemment. *Chanaan*, sans aucun doute, est une belle œuvre. On voit que son auteur est un admirateur fervent des plus remarquables auteurs contemporains et qu'il s'est inspiré — ou plutôt qu'il s'est laissé influencer — de Zola, le Zola des *Quatre Evangiles*, et principalement de *Travail*, de Tolstoï, etc., etc.

Le romancier de *Chanaan* n'est pas et ne saurait être « le styliste achevé, maître absolu de tous les secrets de notre belle langue », dont parle le critique en question, non plus que « le penseur profond, qui tire de soi-même les idées grandies dans son sein à la chaleur de la méditation ».

A coup sûr, M. Graça Aranha doit devenir un maître du style, mais plus tard, parce que la forme s'acquiert à force de persévérance. N'est pas encore un styliste qui ne se montre original, impeccable, comme, par exemple, en portugais, Eça de Queiroz, Fialho d'Almeida, Machado de Assis, Raoul Pompeia, etc., pour ne parler que des modernes.

En tout cas M. Graça Aranha mérite les plus sincères félicitations pour le roman qu'il nous a donné.

§

Soit également félicité Olavo Bilac, pour la réédition de ses *Poésies*, très augmentées.

Quant apparut, il y a près de vingt ans, en 1884, Olavo Bilac, ce fut une surprise. C'était un extraordinaire poète qui surgissait, parnassien impeccable, et lyrique enchanteur. La publication des *Poésies* en 1888 fut un extraordinaire succès: *Delenda Carthago, La tentation de Xenocrates, Le Jugement de Phryné, La Mort de Tapyr*, et beaucoup d'autres de longue haleine comptent parmi les plus beaux morceaux

Digitized by Google

de poésie qu'il y ait en portugais. Leconte de Lisle les aurait pu signer, si elles étaient écrites en français, et la collection de 35 sonnets intitulée *Via Lactea* (*Voie Lactée*) est d'un lyrisme infiniment suave, incomparable.

Aujourd'hui, après quatorze ans, on réédite les *Poésies*, considérablement augmentées, encore que la plupart des pièces soient d'avance connues pour avoir été publiées en divers journaux et revues. C'est là incontestablement un livre de vers magnifique et supérieur, œuvre d'un orfèvre de la phrase, possesseur de termes neufs, de rimes d'or à la Banville et d'images opulentes.

Mais Olavo Bilac n'a point progressé. Il est resté le même. Son volume est tout égal, uniforme. Nulle différence ne distingue une poésie de 1882 d'une autre de 1902, vingt ans après. C'est la même technique, la même inspiration.

Mais qu'importe ? Olavo Bilac est toujours lu et relu avec un plaisir immense.

De nos poètes actuels il est le mieux aimé, le plus recherché, le plus populaire.

§

Aluizio Azevedo est, sans conteste, notre premier romancier. Il y a environ vingt ans il publia sa première œuvre, et voilà douze volumes qu'il nous donne depuis lors, sans compter ses drames et comédies.

Affilié à l'école réaliste, écrivain de grand naturel, épris d'observation et de document (même avant d'avoir connu Zola, Goncourt, Flaubert, Daudet, etc.) il sut produire des livres de haute valeur, comme le *Cortiço* (*La Ruche*) et la *Casa de Pensao* (*La Maison de Pension*), œuvres d'une observation très fidèle.

O Livro de uma Sogra (*le Livre d'une belle-mère*), traduit en espagnol par le poète Aurelio Romero, où l'auteur soutient et défend une thèse intéressante : la mort, la décadence du mariage sont uniquement dues à la cohabitation intime, journalière du mari, qui assiste à tout ce que peut faire sa femme, même aux actions les plus particulières et secrètes et qui la voit, à peine vêtue, s'occuper des soins du ménage, etc.

Actuellement Aluizio Azevedo est consul brésilien dans la République Argentine. Mais il n'a point cessé de travailler. Justement il vient de publier chez Garnier *A Condessa Vesper* (*La Comtesse Vesper*), édition revue et corrigée des *Mé-*

Digitized by Google

moires de um Condemnado (*Mémoires d'un Condamné*), qui parurent en 1882.

La *Condessa Vesper* est un roman profondément romantique, à la Feuillet et à la Belot, une de ces œuvres qui font les délices des petites bourgeoises et qui sera un succès comme fut *A Mortalha de Alzira* (*le Linceul d'Alzire*), autre roman du même auteur et de genre identique.

§

L'Académie Brésilienne a droit également à nos hommages. Créée sur le modèle de l'Académie française (comme nous l'avons dit, ici même, en juin de l'an passé), par quelques littérateurs qui commencèrent par s'élire eux-mêmes, elle finit par être prise au sérieux. S'il peut se trouver encore des académiciens qui n'ont jamais assisté à aucune séance, ayant accepté leur *nomination* par amitié ou par politesse, en revanche on commence à se disputer les sièges vacants.

C'est ainsi que pour les sièges occupés par Luiz Guimarâes Junior, un des meilleurs et des plus appréciés lyriques brésiliens; Francisco de Castro, médecin remarquable, véritable savant et pur écrivain, absolument classique; Eduardo Prado, esprit élevé, grand artiste, au style superbe, et très admiré d'Eça de Queiroz; vicomte Alfredo d'Escragnolle Taunay, romancier, dramaturge, musicien, ingénieur militaire et sénateur de l'Empire; conseiller Pereira da Silva, ex-sénateur également et historiographe de la monarchie, et Urbano Duarte, feuilletonniste plein d'humour, furent élus : Francisco de Castro qui mourut peu après; Joâo Ribeiro, poète, conteur, philologue et professeur; baron de Rio-Branco, homme remarquable, diplomate illustre, historien et géographe très connu dans toute l'Europe; Affonso Arinos, adorable conteur et José Isidoro Martins Junior, professeur de droit, poète, orateur et secrétaire actuel de l'Intérieur (ministre) pour l'état de Rio de Janeiro.

Il est hors de doute que la meilleure part de l'Académie est composée d'hommes de valeur. Mais qu'a fait et que veut faire l'Académie de remarquable ou d'utile?

§

En avril de l'année dernière parut ici le premier numéro et quelques mois plus tard le second et dernier d'une revue naturiste.

Le directeur de cette revue est un pauvre jeune homme, un

Digitized by Google

malade, un hystérique, dont la manie est de vouloir être à toute force un littérateur, mais qui n'écrit pas un seul mot et pas même les lettres qu'il adresse à différents écrivains étrangers.

Les deux livres (l'un de prose, l'autre de vers) et la traduction de quelques poèmes d'Oscar Wilde, parmi lesquels *The Ballad of Reading Gaol*, ne sont pas de lui, comme il a été déclaré par l'auteur véritable.

Il est devenu nécessaire de faire connaître la vérité, parce que divers écrivains, particulièrement ceux appartenant au groupe naturiste, lui ont écrit et lui décernent toutes sortes d'éloges dans leurs revues.

Ils pensent que ce pauvre jeune homme est un propagandiste du naturisme au Brésil, ce qui est inexact.

Tout le monde ici le connaît et connaît sa manie.

Aussi bien le public, devant les éloges qu'on lui prodigue, se figure-t-il que cette réclame ne lui peut venir que de *camarades*, à moins de louanger sans lire, ce qui naturellement ne peut venir que de gens ne sachant pas le portugais.

Notre devoir de collègue exige que nous renseignions sur ce point nos confrères étrangers.

Les naturistes connaissent nos sympathies à leur égard, ce dont nous avons fourni les preuves au cours de notre article sur MM. Saint-Georges de Bouhélier (dont nous donnâmes le portrait), Eugène Montfort et Maurice Leblond, etc. D'autres études sur le même sujet sont en préparation.

§

Péthion de Villar est le pseudonyme du Dr Egas Moniz Barreto de Aragão, jeune médecin et littérateur en résidence dans l'Etat de Bahia.

Distingué polyglotte, Pethion de Villar fut professeur de français et l'est devenu d'allemand; il possède la plupart des langues vivantes et mortes, ce qui lui facilite la lecture des œuvres littéraires du monde entier dans l'original. C'est un digne émule de L. P. de Brinn Gaubast et de Philéas Lebesgue.

Pethion de Villar vient de fonder une société littéraire (*Gremio literario*) et une revue qui compte parmi ses collaborateurs :

MM. Franz von Walter, Fernd A. H. B. van Pelt, Salvatore d'Este, Paul Gauthier, Léon Nemo, Wassili Drombowsky, etc., et comme correspondants MM. Perez Galdos, Virgile Rossel,

Digitized by Google

Max Nordau, Remy de Gourmont, Ph. Lebesgue, Théodore de Wysewa, J.-W. Corliss, Techtermann-Galloz, etc.

Pethion de Villar a beaucoup écrit, surtout sur la littérature, la musique, la peinture, la médecine, la philologie, la politique, etc. Mais il n'a pas encore produit un livre, une œuvre: des plaquettes seulement. Mais ce qu'il a éparpillé à travers des centaines de journaux et de revues comporte la matière de plusieurs volumes.

Son *Ode à Emile Zola* mérita une flatteuse lettre du Maître illustre; l'*Ode an Deutschland* intitulée *An der Pforte des Jahrhunderts,* publiée en allemand et en portugais et traduite par l'auteur lui-même, obtint les éloges de plusieurs lettrés allemands remarquables. De même pour d'autres travaux écrits ou traduits en diverses langues.

§

Une mention au *Beffroi* de Lille, l'excellente revue dirigée par de jeunes et déjà illustres poètes, MM. Léon Bocquet, A.-M. Gossez, Edmond Blanguernon, etc., et qui donna l'hospitalité aux traductions brésiliennes de Philéas Lebesgue. De même pour la *Revue du Nouveau siècle,* dirigée par le très compétent Remy de Gourmont, où parurent deux études sur l'Amérique et le Brésil intellectuel, également signées de Philéas Lebesgue. Ceci pour appeler l'attention des personnes qui voudraient s'intéresser aux choses du Brésil.

§

Vient de reparaître, toujours sous la direction du beau poète Luiz Edmundo, sans cesse en progrès, la *Revista Contemporanea,* le meilleur périodique littéraire que nous possédions. Les derniers numéros ont publié des vers d'Albert Samain, André Lebey, Robert de Montesquiou, Vicomte Antoine de Grandeuil (?), etc., et un bel article de A.-M. Gossez, du *Beffroi*, sur le mouvement littéraire actuel du Nord de la France.

La collaboration portugaise est excellente.

La *Capital Paulista,* qui paraît à S. Paulo, dirigée par les intelligents et actifs Arthur Goulart et Francisco Gaspar, continue ponctuellement sa marche ascendante.

Le dernier numéro insérait *Sonnets et symboles wagnériens* de Raymond Bouyer, un article sur Stéphane Mallarmé avec portrait, et de bons travaux d'écrivains du pays.

Digitized by Google

§

Nous avons repris à la *Revista Contemporanea*, à la *Capital Paulista*, aux *Novidades* et ailleurs la série d'articles que nous avions inaugurée, il y a près de trois ans, sur les modernes écrivains de France.

Grâce à notre propagande, nous pouvons nous enorgueillir d'avoir fait connaître ici les meilleurs d'entre les poètes et prosateurs de France et de Belgique ; nos librairies vendent leurs œuvres et beaucoup de lecteurs s'abonnent au *Mercure*, à la *Plume*, à l'*Ermitage*, au *Beffroi*, à l'*Effort*, à l'*Hémicycle*, à la *Revue Naturiste*, etc.

Nous avons traduit diverses pièces de ces auteurs et les avons publiées dans les principaux quotidiens ; nous avons fait représenter la *Voix du Sang*, de Rachilde, en traduction du regretté Orlando Teixeira, et nous allons tenter d'en faire autant pour *Madame la Mort*, de Rachilde, et *Théodat*, de Remy de Gourmont.

Avant nos articles et la vulgarisation par nos soins du *Livre des Masques*, des *Poètes d'aujourd'hui* de Van Bever et Paul Léautaud, de la *Poésie nouvelle* d'André Beaunier, peu de « jeunes » étaient connus ; en tout cas, de nom, et par transcription de vers, on les prenait pour de véritables détraqués.

Il s'est fondé, dans l'état de Rio Grande do Sul (l'un des plus vastes et des plus avancés de la République, d'une étendue supérieure à la France même), une Académie littéraire. Le nombre des membres est de quinze et de quinze celui des sièges.

A l'exception de trois ou quatre écrivains de valeur, ils sont 26 ou 27 anonymes.

§

Enregistrons la mort, le 7 mai dernier, du poète et musicien si plein de promesses Antonio Felix. Il allait publier un recueil de vers, que plusieurs de ses amis, entre autres le poète Emilio Kemp, son cousin, mettront bientôt sous presse.

La littérature brésilienne traverse une période de paralysie : une aurore peut se lever, mais rien de neuf ne s'annonce.

FIGUEIREDO PIMENTEL.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Le patriotisme d'après Stendhal. — Il est permis de dresser l'honneur national comme une sorte de divinité et de lui vouer un culte ardent,mais il ne faut pas que, lorsqu'on le considère, les flatteries de mauvais goût ou les mensonges soient seuls indispensables. Il doit être toléré que l'on touche à cette divinité et qu'à son culte on mêle un peu de réflexion. Cette tolérance est refusée par un grand nombre de personnes. Aussi, lorsque l'on parle à un Français « vulgaire »,est-il toujours nécessaire de célébrer « la gloire » de nos armées et « leurs victoires ».

Cet état d'esprit semble, d'ailleurs, universel. Stendhal, étant à Bologne, le 8 janvier 1817, constate que l'on est sans cesse dans l'obligation morale « de flatter un romain sur Rome ».

Certes, il y eut une époque dans laquelle on pouvait comprendre le patriotisme de façon étroite et le considérer comme une chose sacrée. C'était chez les anciens. Tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, voyaient, en effet, leur vie directement mise en péril par la guerre. Ils étaient dans la nécessité mutuelle de se défendre, car, en cas de défaite, c'étaient leurs terres ravagées, leurs maisons pillées et incendiées, et, eux tous, privés de leurs biens, dépouillés même de leurs animaux domestiques, ils étaient conduits, sous la direction de leurs vainqueurs, sur le chemin de l'exil, vers des terres inconnues.

Il n'en est plus de même. Aujourd'hui, c'est une certaine classe de la société qui s'engage dans l'armée, par vanité ou pour avoir le plaisir « de porter un brillant uniforme ». Cette vanité ou ce plaisir, le gouvernement déclare toujours dans ses discours que c'est de l'héroïsme; il va même plus loin, il prétend que nos officiers « se battent pour la patrie, et non pour leurs épaulettes ».

Mais à travers les siècles les préjugés subsistent, — à ce point que « pour se tirer d'affaire avec l'honneur national il faudrait toujours mentir ». Malheureusement, pour un homme comme Stendhal, le mensonge est un insurmontable ennui. Il arrive même que les âmes délicates sont choquées par le ton tranchant qu'emploient les exaltés du patriotisme et que, malgré elles, elles sont « entraînées quelquefois à énoncer durement les désavantages de la France ».

Stendhal refuse de se plier à toutes les bassesses morales

Digitized by Google

de ses contemporains et il affirme hautement que son opinion est que « tous les ménagements, quand il s'agit de patrie, lui semblent puériles ».

§

Il faut aimer sa patrie, combattre et mourir pour elle, mais à condition de ne servir uniquement que sa cause et non celle d'un Etat ou d'un monarque quelconque. Que l'on donne la patrie au citoyen et celui-ci sera un homme vraiment libre, conscient de sa force et de ses droits. Il sera patriote à juste titre. Alors chaque peuple préférera une bonne constition à toutes conquêtes de province. Il n'y aura de gloire que pour les batailles qui auront servi à défendre la patrie attaquée et de reconnaissance que pour leurs vainqueurs.

C'est ce que médite pareillement un personnage de Stendhal, Lucien Leuwen, nommé sous-lieutenant au 27e régiment de lanciers à Nancy : « Pour se battre avec plaisir, il faudrait que la patrie fût réellement intéressée au combat, car s'il s'agit seulement de plaire à ce juste milieu, à cette halte dans la boue qui a fait les généraux si insolents, ma foi ! ce n'est pas la peine ! »

Le seul grand devoir qui s'impose est donc « de défendre avec colère la patrie attaquée par l'étranger ». Stendhal pousse ce sentiment à l'extrême.

A Lausanne, le 10 juillet 1817, il constate que les Anglais en voyage sont les plus insociables des hommes et que même les garçons d'auberge les prennent en mépris à cause de leur incroyable mesquinerie. Ce qui pousse Stendhal à être sévère, c'est qu'il pense qu'il est « niais de ménager les insolents ». Ces derniers sont, en effet, des Anglais comme M. Scott, lord Blainey et le prêtre Eustache, qui ont dit sur les Français des choses encore plus fortes et qui n'ont jamais été fondées. Le prêtre Eustache a écrit que le musée du Louvre était une écurie, — oubliant sans doute que l'Angleterre a logé les marbres d'Elgin sous un hangar. Son volume, acheté par ses concitoyens de la classe élevée, a eu huit éditions. « Il faut que la France soit bien grande pour exciter une haine si furibonde. »

Il est, par conséquent, naturel qu'aucun forfait ne soit « seulement comparable » au crime de trahison. Et l'on se souvient des paroles que le futur auteur de *la Chartreuse de Parme* prononçait, tout enfant, au sein de sa famille qui déplorait la condamnation à mort de Louis XVI : « Pourquoi pas si le

Digitized by Google

roi a trahi? » Même lorsque l'on annonce que la sentence est un fait accompli, Stendhal « est saisi d'un des plus vifs mouvements de joie qu'il ait éprouvés en sa vie ».

§

Le patriotisme de Stendhal n'est pas exclusif comme celui des Anglais ; il est, au contraire, large et humain. On peut ajouter qu'il est d'une telle généreuse ampleur qu'il se trouve à l'étroit dans le pays natal et déborde par-dessus les frontières. C'est qu'avant d'être partagé dans une configuration géographique le monde est divisé en deux moitiés très inégales d'ailleurs : « les sots et les fripons d'un côté et de l'autre les êtres privilégiés auxquels le monde a donné une âme noble et un peu d'esprit. » De ces derniers, quel que soit le point de la terre sur lequel ils sont nés, Stendhal affirme se sentir toujours le compatriote.

Il y a, par exemple, affinité d'esprit et de goût entre Rossini et l'auteur de *Lamiel*. Alors celui-ci défend énergiquement la musique italienne contre tous les faiseurs d'opéras-comiques français et déclare qu'il admire de plus en plus *le Barbier de Séville*. Cette admiration s'étend jusqu'aux lieux qui virent se produire pareil chef-d'œuvre. Stendhal célèbre l'Italie « où la sensation du beau vous arrive par bouffées de tous les côtés ».

Ce patriotisme choque certaines âmes obtuses. On critique Stendhal, on le hait de son vivant même. M. Berton, membre de l'Institut, a-t-il assez attaqué Stendhal! Aussi lorsque celui-ci publie son ouvrage sur la *Vie de Rossini* a-t-il soin de faire ses réserves et de se défendre comme par anticipation. Il explique, non sans ironie, que le fait d'avoir écrit une simple brochure sur la musique italienne ne doit pas être chose affreuse au point de lui dénier à jamais le droit de se dire patriote et de le taxer de mauvais Français. Mais bientôt il quitte ce ton léger, il élève le débat à de plus pures hauteurs et il spécifie nettement que ceux qui mettent la nationalité au nombre des éléments constituant le mérite d'une romance ou d'un quatuor forment une véritable espèce de maniaques et d'exclusifs. Il n'est pas besoin d'être ardent chauvin en matière de plaisir. Le cosmopolitisme ne messied pas lorsque l'on veut goûter des choses agréables. Ce n'est pas parce qu'elle est française ou allemande que la musique est bonne ou mauvaise. C'est en elle seule qu'elle puise sa perfection ou ses

Digitized by Google

défauts. Il n'y a au monde que deux sortes de musique: celle qui plaît et celle qui ne plaît pas.

Ce raisonnement, Stendhal l'applique à tous les faits du domaine de l'esprit. Dans *Racine et Shakespeare* il en poursuit la démonstration par ces ironiques et courtes paroles :

Le Romantique. — En Allemagne, depuis cinquante ans,on donne des tragédies dont l'action dure des mois entiers et l'imagination des spectateurs s'y prête parfaitement.

Le Classique. — Là! vous me citez des étrangers, et des Allemands encore!

De nouveau, les critiques s'élèvent contre Stendhal, les haines s'accentuent. On crie qu'il n'a pas de sentiments français.Ces affirmations semblent si implacables qu'au lendemain même de la mort de Stendhal un de ses amis, Prosper Mérimée, croit bon de défendre sa mémoire en écrivant que l'auteur d'*Armance* était demeuré si bien fils de France que c'était avec des idées françaises qu'il jugeait tous les maîtres. Stendhal n'avait pas besoin d'une défense posthume. Les hommes éclairés et sages n'ont, en effet, qu'à se rappeler avec lui que le bon sens littéraire ne fait pas beaucoup de progrès et que la vanité des citoyens s'appuie trop souvent sur l'honneur national. « Or, cela, c'est tout bonnement l'art d'en appeler aux passions des gens trop occupés pour avoir une opinion. » Art ou plutôt artifice, — le même habilement exploité par Napoléon Ier lorsqu'il voulut asservir notre pays. Le fauteur du 18 brumaire « trouvait digne de blâme le Français qui, en écrivant l'histoire, avouait des choses peu favorables à la France ». Il saluait toujours celle-ci du nom de grand peuple, mais c'était pour mieux se rendre maître d'elle. « Napoléon se glorifiait de ce tour d'adresse. »

§

Stendhal s'est longtemps préoccupé de ce chauvinisme qui, pour se perpétuer, a besoin de flatteries et de préjugés. Il a remarqué que ses méfaits sévissaient même sur les gens les plus spirituels par lui trop souvent hébêtés. Il a, en outre, constaté qu'il n'était pas jusqu'aux plus jolies femmes qui vissent d'un mauvais œil quiconque essayait d'attenter à lui par ses paroles et qu'enfin ce patriotisme spécial dégénérait, par exemple chez les Italiens, en une véritable maladie morale. N'était-ce pas à cause de cela qu'en 1807 quelques Romains de distinction ayant décidé de faire jouer une pièce de Mozart,la représentation de celle-ci fut troublée par un tumulte extraor-

Digitized by Google

dinaire? « Les gens à honneur national » avaient eu recours à leur suprême argument : admirer de la musique composée par un ultramontain, c'était faire acte de mauvais Italien !

Ce genre de manifestation se reproduit d'ailleurs dans les autres pays. Il est bien arrivé en France de ne pas applaudir certaines cantatrices sous prétexte qu'elles n'étaient pas nos concitoyennes. Stendhal s'amuse à chercher l'application ancienne de ce sentiment dans Virgile même :

Pallas quas condidit arces
Ipsa collat : nobis placeant ante omnia silvæ.

Originairement, pour Stendhal, ce chauvinisme est un produit barbare et il ne trouve rien de mieux que de le comparer à une espèce de Caliban, à un monstre plein de fureur et de sottise. Cet état d'esprit étroit, méchamment passionné, Stendhal le définit d'un mot : c'est *le patriotisme d'antichambre.*

Pour se préserver de ses atteintes, il faut « ne jamais rien blâmer et établir qu'on est sujet à des maux de tête subits. Dès qu'on verra arriver le patriotisme d'antichambre on sera pris de son mal de tête et on disparaîtra ».

L'auteur de *Rome, Naples et Florence* eut, en novembre 1816, l'occasion d'appliquer cette recette. Il était à Milan et, comme il visitait la cathédrale de cette ville, le cicérone lui fit remarquer une statue de saint Barthélemy. Le soir, au théâtre, dans la loge de Mme F..., il se permit d'expliquer combien cette statue était laide et mal faite. Un silence succéda à ses paroles. Stendhal se hâta de sortir parce qu'il comprit qu'il venait d'offenser le patriotisme d'antichambre.

Ce dernier mot enfin n'appartient pas à Stendhal. Il a été emprunté par lui à Turgot. Celui-ci l'employa pour la première fois vers 1763. A cette époque on représentait le *Siège de Calais* du poète de Belloy. Cette pièce remportait le succès « le plus fou et le plus national », car de Belloy avait eu « l'idée lucrative, depuis exploitée par d'autres, de se faire le flatteur de ses concitoyens ». Comme le duc d'Ayen se moquait de la pièce, Louis XV éprouva le besoin de lui dire qu'il n'était pas alors bon Français. Le duc repartit, non sans esprit : — Plût à Dieu, Sire, que les vers de la tragédie le fussent autant que moi! Turgot assistait à cette discussion. « Il ne voyait dans la flatterie que le commerce d'un fripon avec un sot et donna le nom de patriotisme d'antichambre à l'engouement des dupes qui admiraient les grossiers compliments du sieur de Belloy. »

Digitized by Google

§

N'ayant pas été patriote selon l'exaltation même de quelques-uns, Stendhal se voit reprocher d'avoir chéri l'Italie comme patrie adoptive et d'avoir composé son épitaphe :

Qui giace Arrigo Beyle Milanese.

Mais il a moins aimé dans l'Italie les hommes que le climat, le caractère et la force que l'art, la beauté et les lettres. Son amour n'est qu'une passion d'artiste. Il se souvient que l'Italie a été le berceau de Virgile et du Dante, que c'est de son sol même qu'ont jailli les pures marbres de Michel-Ange et que c'est la terre qui vit éclore les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Léonard de Vinci. L'Italie est le coin sacré, l'endroit d'élection des rêveurs, des poètes et des artistes. A ce titre, elle perd toute signification de configuration géographique, elle n'est pas le point du monde où s'agitent vulgairement les hommes, elle n'est, à vrai dire, selon l'expression de Stendhal, qu' « une occasion de sensations ».

Aussi est-ce à cause de cela que Milan avec ses cathédrales et ses musées apparaît à Stendhal comme « le plus beau lieu de la terre »,et que,tandis qu'il est « blasé sur Paris,mais nullement en colère », il trouve que Rome est sa patrie, Rome avec tout son passé presque légendaire de splendeurs et de gloires, ses palais de marbre, ses chapelles, son Vatican, et qu'il « brûle de partir » vers la Ville Immortelle.

Et puis, il n'est guère besoin d'être mauvais Français pour chérir l'Italie, car si celle-ci est pour les âmes la patrie commune, elle est pour les Latins la patrie primitive. L'air qu'on y respire est familier, on y éprouve des délices dont on ne peut se rendre compte. « C'est comme l'amour, et cependant, avoue Stendhal, je ne suis amoureux de personne. L'ombre des arbres, la beauté du ciel pendant les nuits, l'aspect de la mer, tout a pour moi un charme, une force d'impression qui me rappelle une sensation tout à fait oubliée, ce que je sentais à seize ans, à ma première campagne. »

Cette adoration de poète et d'artiste n'exclut pas l'amour de la terre maternelle. Cet amour, pour Stendhal,s'imposait à ce point qu'il lui semblait superflu même qu'on le discutât. Stendhal a servi la France et a porté la grandeur de son nom, la gloire de ses armes à travers les capitales de l'Europe, il a fait partie des armées napoléoniennes. Il a enfin aimé la France jusqu'au plus profond de son cœur. Dans ses *Lettres intimes*, où il se confie tendrement à sa sœur, il a écrit ces

Digitized by Google

phrases harmonieuses : « J'ai repassé dans ma mémoire tout le temps que nous avons passé ensemble... Nos promenades dans ces chemins environnés d'eaux croupissantes vers Saint-Joseph. Comme je regardais la chute des montagnes du côté de Voreppe en soupirant! C'était surtout au crépuscule du soir en été; le contour en était dessiné par une couleur orangée! Comme je sentais ce nom de *Porte de France!* — c'est Stendhal qui souligne ces mots. — Comme j'aimais ce mot *France* pour lui-même! » et ces paroles resteront à jamais sa plus belle défense.

JEAN MÉLIA.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme. — H. Lizerai: *Æsus*, 2e et 3e parties; Vigot, 3 fr.

Histoire. — C. Barbey-Boissier : *La Comtesse Agénor de Gasparin et sa famille: Correspondance et Souvenirs;* Plon, 10 fr.— Jules Baudot: *Les Princesses Yolande et les ducs de Bar de la famille des Valois*, 1re partie: *Mélusine*, avec 1 planche ; Berger-Levrault, 7.50. —Comte de Beauchamp: *Louis XIII;* Laurens, 25 fr.— René Blachez: *Bonchamps et l'insurrection vendéenne* (*1760-1793*), d'après les documents originaux; Perrin, 5 fr. — C.-L. Chassin : *Le Général Hoche à Quiberon* ; Dupont, 2.50. — L. Clugnet: *Bibliothèque hagiographique orientale:* II. *Vie de Jean Bar Aphtonia;* Picard, 3.50. — P. Deschamps: *La reine Victoria et le roi Edouard VII;* Lemerre, 5 fr. — Georges de Dubor: *Les Favorites royales;* Borel, 3.50. — G. Espinas: *Les Finances de la commune de Douai, des origines au XVe siècle;* Picard, 10 fr. — Gustave Fagniez : *Le duc de Broglie, 1821-1901* ; Perrin. — Léonce Grasilier: *Aventuriers politiques sous le Consulat et l'Empire: Le baron de Kolli, Le comte Pogowski;* Ollendorff, 7.50. — Paul Guillain: *Sous la toque*, portraits, ill. par Touraine; Simonis Empis, 3.50. — Charlemagne Tower: *Le marquis de La Fayette et la révolution d'Amérique*, trad. par Mme Gaston Paris, t. I; Plon, 8 fr. — E. Prampain: *Saint-Malo historique;* Lecoffre, 5 fr. — Pougin: *La Comédie Française et la Révolution;* Gaultier-Magnier, 4 fr. — M.-H. Weil: *Le prince Eugène et Murat*, tomes IV et V ; Fontemoing, 15 fr. — *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris, 1900*, 7 sections, Colin. —*Mémoires d'Aimée de Coigny*, introd. et notes par Etienne Lamy; Calmann-Lévy, 7.50.

Linguistique. — Victor Collins: *Catalogue of all the publications of the late prince Louis-Lucien Bonaparte. to aid in the comparative study of european languages;* Paris, Champion.

Littérature. — R. P. Dom Besse: *Huysmans et la mystique traditionnelle;* Oudin, 0.50. — Abbé E. Deberre: *La Vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle ;* Picard, 6 fr. — L. Deries: *Octave Feuillet;* Saint-Lô, Letreguilly, 3.50. — Lucie Félix-Faure: *Les femmes dans l'œuvre de Dante;* Perrin, 3.50. — Roger de Goeij: *La Rythmique du Combat du Cid contre les Mores* (Le Cid de Corneille); Fischbacher, 5 fr. — Ch. de Ricault d'Héricault: *Souvenirs et Portraits;* Téqui, 3.50. — Louis Juglar: *Le style*

Digitized by Google

dans les arts et sa signification historique; Hachette, 3.50. — Charles Le Goffic : *La Bretagne et les pays celtiques : L'âme bretonne;* Champion, 3.50. — A. Lieby : *Étude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier;* Soc. française d'impr. — Georges de Nouvion : *La Famille de Baudelaire;* Firmin Didot. — Petrone : *Le Satyricon,* traduit par Laurent Tailhade; Fasquelle, 3.50.

Philosophie. — Herbert Spencer : *Les Premiers principes;* Schleicher, 10 fr. — Jean Jaurès : *De la réalité du monde sensible;* Alcan, 7.50. — S. Karppe : *Essais de critique et d'histoire de la philosophie;* Alcan, 3.50. — Dr G. Le Bon : *Psychologie de l'éducation;* Flammarion, 3.50. — Eugène Roberty : *Frédéric Nietzsche,* contribution à l'histoire des idées philosophiques et sociales à la fin du xixe siècle; Alcan, 2.50.

Poésie. — Albert du Bois : *La dernière Dulcinée,* poème tragique, Lemerre, 3.50. — Francis Bœuf : *La Halte;* Gounouilhou, 3.50. — Albert Brunswick : *Larmes et Baisers;* Vanier, 3.50. — Lucie Delarue-Mardrus : *Ferveur;* « Revue Blanche », 3.50. — Henri Degron : *Poèmes de Chevreuse, ou les Villanelles à la vallée,* préface de Stuart Merrill ; « La Plume », 3 fr. — Emmanuel des Hayes : *Vendanges;* Bruxelles, Schepens. — M. de Fersen : *L'Hymnaire d'Adonis;* Vanier, 3.50. — Jean de Foville : *La vie déserte;* Plon, 3.50. — F.-T. Marinetti : *La Conquête des Etoiles;* « La Plume ». 3.50. — Comtesse Mathieu de Noailles : *L'Ombre des jours;* Calmann-Lévy, 3.50.

Publications d'art. — Augustin Filon : *La Caricature en Angleterre;* Hachette, 3.50. — *Alexandre Dumas en images;* Per Lamm, 1 fr.

Romans. — Paul d'Aigremont : *Le Martyre d'Arlette;* Tallandier, 3.50. — L. Aujar : *Vénus Marine;* Juven, 3.50. — Marcel de Baillehache : *Prétendant;* « Le Carnet », 7 fr. — Charles Barbet : *Macédoine,* préface de Jules Claretie; Librairie Molière, 2.50. — Charles Beaumont : *Vert-de-Gris;* préf. d'Auguste Dietrich; Vannier, 3.50. — Claude Berton : *Ces messieurs du tiers;* Simonis Empis, 3.50. — Paul Biralt : *Un moment de folie,* pamphlet; Chamuel, 1.25. — Henry Bordeaux : *La Peur de vivre;* Fontemoing, 3.50. — Félicien Champsaur : *L'Arriviste;* Albin Michel, 3.50. — Jean Charlette : *Marinetti;* Perrin, 3.50. — R. Dhastre : *Le Baiser de la vie;* Ollendorff, 3.50. — Dostoïevski : *Un Adolescent,* trad. par W. Bienstock et F. Fénéon; « Revue Blanche », 3.50. — Victorien Du Saussay : *Chairs épanouies, Beautés ardentes;* Méricant, 3.50. — René Emery : *Vierges en fleurs;* Méricant, 3.50. — Anatole France : *Opinions sociales,* 2 vol. de la Bibliothèque socialiste; Bellais, 1 fr. — Jeanne France et Achille Magnier : *Le Sacrifice de Jean Borel;* « France-Semeuse », 1 fr. — Jacques des Gachons : *Notre bonheur;* Juven, 3.50. — Perez Galdos : *Le roman de sœur Marcella,* trad. par L. de R.; Calmann-Lévy, 3.50. — Goron et Emile Gautier : *Fleur de Bagne. II. Pirates cosmopolites;* Flammarion, 3.50. — A. de Gérielles : *Ce qu'amour veut;* Calmann-Lévy, 3.50. — Georges Gissing : *La rue des Meurt-de-faim,* trad. de l'anglais; « Revue Blanche », 3.50. — Johannès Gravier : *Mémoires d'un hercule;* Librairie Molière, 3.50. — *Hesitation sentimentale,* par l'Auteur d' « Amitié Amoureuse »; Calmann-Lévy, 3.50. — C. Jeske Choinski : *Les derniers Romains,* roman du temps de Théodore-le-Grand, trad. par C. de Latour; « Le Carnet », 3.50. — Al-

Digitized by Google

bert Juhellé : *L'orgueil du mâle ;* Fasquelle, 3.50. — Pierre Lelong: *Parasites du Quartier-Latin ;* Victor Havard, 3.50. — Edmond Lepelletier : *Le dernier Napoléon : I. Le roman d'une Institutrice. II. Dans les hautes herbes ;* Tallandier, 7 fr. — Leroux-Cesbron : *Autres temps;* Calmann-Lévy, 3.50. — Joseph l'Hopital : *Le fils de M. Pommier ;* Plon, 3.50. — André Lichtenberger : *Rédemption;* Plon, 3.50. — *Le livre des mille nuits et une nuit*, tome XI, trad. par le Dr J.-C. Mardrus ; « Revue Blanche », 7 fr. » — Pierre Maël : *Autour d'un Crime. I. Le Mystère ;* Flammarion, 3.50. — V. Mandelstamm : *Jim Blackwood, jockey ;* Juven, 3.50. — R. Massia : *Amour sénile ;* Offenstadt, 3.50. — L. Merrick: *L'Imposteur ;* Perrin, 3.50. — A. de Montperreux : *Folie des Sens ;* Offenstadt, 3.50. — Richard O' Monroy : *Aux Bords du Tendre ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Alfred Poizat : *Le Pervers sentimental ;* Lemerre, 3.50. — René Préjelan : *L'amour en dentelles*, préface de Willy ; Simonis Empis, 3.50. — Marcel Prévost : *Le Pas relevé ;* Lemerre, 3.50. — Baron Rahden : *Le Roman de l'Ecuyère ;* Eitel, 3.50. — H. Rebell: *Les Nuits chaudes du Cap français ;* « La Plume », 3.50. — Georges Rens : *Les victimes ;* Bruxelles, Lefèvre. — Beatrix Rodès : *Les Errantes ;* Genève, « Revue Helvétique ». — J.-H. Rosny : *Les deux femmes ;* Ollendorff, 3.50. — Henri de Saussine: *Le Voile de Tanit ;* Ollendorff, 3.50. — Anton Tchekkov: *Un meurtre*, trad. par Mlle Claire Ducreux, préface d'André Beaunier ; « Revue Blanche », 3.50. — Pierre Valdagne : *La Confession de Nicaise ;* Ollendorff, 3.50. — J. de Villeurs : *Carême d'amour ;* Lemerre, 3.50. — Willy et A. Cocotte : *Pi... houittt !...*, Librairie Molière, 2 fr. — Oscar Wilde: *La Maison des Grenades ;* « La Plume », 3.50.

Sociologie. — Louis de la Garde: *Nos paysans*, étude de physiologie sociale ; Aix, Nicot. — Ernest Tarbouriech : *La Cité future*, essai d'une utopie scientifique ; Stock, 3.50.

Théâtre. — Emile Bernard : *La Passion*, mystère en 1 acte ; Le Caire, impr. Centrale. — Edouard Ducoté : *Le Barbier de Midas ;* Librairie Molière, 2 fr. — J. Martini : *Vendetta*, drame en 6 tableaux ; Vanier, 1.50.

Voyages. — R. Colrat de Montrozier : *Deux ans chez les anthropophages ;* Plon, 4 fr. — Ch. Rabot : *La Terre de feu ;* Hachette, 4 fr.

Divers. — Maurice Barrès : *La Genèse d'une œuvre*, comment aimer notre temps et nos morts ? Le musée d'Arley. Une lettre de Mistral, Noiriel, « Extrait de la Revue Alsacienne ». — Paul Deschanel : *Quatre ans de présidence* (1898-1902) ; Calmann-Lévy, 3.50. — Gabriel Hanotaux : *Du choix d'une carrière ;* Tallandier, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le « Salon d'Automne ». — Le théâtre du Peuple de Bussang. — Le Délassement du Guerrier. — Un monument aux victimes des « Naufrageurs ».

Le « Salon d'Automne » vient d'être définitivement constitué. La nouvelle Société comprend, outre des peintres,

Digitized by Google

sculpteurs, graveurs, architectes, etc., un certain nombre de critiques ou d'amateurs d'art qui seront appelés à faire partie du jury. Parmi eux, citons : MM. Gustave Geffroy, Huysmans, Frantz Jourdain, Camille Mauclair, Octave Maus, Yvanhoé Rambosson, Emile Verhaeren, Eugène Demolder. Parmi les artistes nous relevons les noms de Mlle Dufau, MM. Adler, Aman Jean, Anquetin, Auburtin, Paul Baum, Baertsœn, H. de Beaumont, Bourgeois, Breauté, Bouvard, Paul et Amédée Buffet, Burdy, J. de Caldain, Eugène Carrière, Desvallières, Dreyfus-Gonzalès, Derré, Dupuy, de Feure, G. d'Espagnat, Fix-Masseau, Paul Gasq, Geo Weiss, Gropeano, Guirand de Scevola, Hawkins, La Gandara, Jef Lambeaux, Laporte-Blaisy, Paul-Albert Laurens, Pierre Laurens, Camille Lefèvre, Louis Legrand, L. de la Quintinie, Lopisgisch, Amédée Lynen, Lunois, Maufra, Louis Morin, Neydhart, Olive Plumet, Armand Point, Rassenfosse, Ravanne, Ridel, Pierre Roche, Medardo Rosso, Lucien Schnegg, Truchet, Umbdenstock, Van der Stappen, Wery, Willette, etc., etc...

Adresser toutes les communications à M. Ad van Bever, secrétaire général, 68, rue de Babylone, VIIe.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang donnera des représentations :

Le dimanche 17 août, à 2 heures, *Macbeth*, de Shakespeare, traduction nouvelle (nouveau spectacle) ;

Le dimanche 24 août, à 3 heures (représentation gratuite), *C'est le Vent !* comédie en 3 actes de Maurice Pottecher (reprise).

§

Le Délassement du Guerrier est le titre d'un volume de vers que publiera, cet automne, M. Edouard Dujardin.

§

Un monument aux victimes des « Naufrageurs ». Sous le patronage du Comte de Frobriand, maire de Plounéous-Frez, un comité s'est formé pour ériger à ce point extrême de la Bretagne, — à la place même où les « naufrageurs » d'autrefois allumaient des feux pour attirer les navires sur les brisants et profiter de leurs débris — un monument conçu par le sculpteur Cyprien Jodebski. L'artiste a offert son modèle et la souscription ouverte servira à couvrir les frais du marbre et de l'exécution.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

Digitized by Google

LES

PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

—

> L'Iliade et l'Odyssée sont moins imaginaires que nos chansons de geste.
>
> José Maria de Heredia.

Eratosthènes le Cyrénaïque, bon géographe, homme fort expert dans la critique des textes et des récits, estimait que l'histoire proprement dite ne commence qu'avec l'ère des Olympiades (776 av. J.-C.) et que les temps antérieurs appartiennent à la légende et à la mythologie. Il refusait d'accorder aux poèmes homériques une autre valeur que celle de contes admirables et les erreurs d'Ulysse sur la mer sombre comme le vin non mélangé lui paraissaient aussi fabuleuses qu'à des contemporains lettrés d'Ernest Renan l'aventure de Jonas, fils d'Amittaï, habitant pendant trois jours le corps du grand poisson « préparé par l'Éternel » pour le recueillir. A ceux qui voulaient retrouver vers la Sicile l'île d'Aiolos, il répondait ironiquement qu'il faudrait d'abord retrouver le corroyeur qui avait cousu l'outre des vents.

Les propos d'Eratosthènes scandalisèrent nombre d'Hellènes et non des moindres et des moins subtils.

Digitized by Google

Polybe et plus tard Strabon pensaient que les faits narrés dans l'Iliade et dans l'Odyssée avaient un caractère historique et « qu'il n'était point Homérique de construire une vaine tératologie sans aucun élément de vérité ». Pour eux, Homère était le père de la géographie : il n'avait pas décrit avec exactitude seulement les terres les plus voisines et le monde hellénique, mais même des régions beaucoup plus lointaines et cela avec plus de véracité que les faiseurs de mythes qui vinrent après lui. Ils ne niaient pas que ses poèmes fussent entremêlés de récits mythiques ; mais les poètes ne furent point les seuls à employer ainsi la forme du conte ; les cités et les législateurs s'en sont servis avant eux « ayant égard à la sensibilité naturelle de l'animal raisonnant », car l'homme aime savoir et l'amour des contes est le premier éveil de sa curiosité (1).

La vieille querelle entre les *Plus Homériques* et leurs adversaires n'a pas cessé ; elle se poursuit à travers les âges, interrompue pendant quelques siècles où la révélation de la beauté hellénique fut interdite aux hommes d'occident qui ne savaient même plus déchiffrer les lettres grecques. M. Victor Bérard vient de reprendre les thèses de Polybe et de Strabon dans un livre considérable : LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE (2) : il y montre comment et par quels intermédiaires Homère (il faut ici considérer le mot Homère comme d'un emploi plus facile, et sans rien préjuger de l'unité de composition), qui fut, d'après la manière de situer les points cardinaux, un homme de l'Ionie ou des îles grecques les plus orientales, put connaître avec tant de pré-

(1) Strabon, livre I, chap. II.
(2) *Les Phéniciens et l'Odyssée*, par Victor Bérard, tome I. Librairie Armand Colin.

Digitized by Google

cision la Grèce continentale, les îles du Nord de l'Adriatique, les côtes de Campanie et de Sicile et jusqu'au Pilier du Couchant que les Egyptiens appellent *Manou* et les Grecs *Atlas*.

L'Odyssée ne serait pas une rhapsodie de cantilènes populaires où se résume le folklore primitif des Hellènes, mais une œuvre presque savante rédigée au milieu du IXe siècle, d'après des documents d'origine phénicienne, par un ou plusieurs aèdes vivant à la cour du roi Néléïde d'Asie-Mineure qui voulait rattacher sa généalogie au « voiturier » Nestor, prince de la sablonneuse Pylos; et pour bien comprendre le poème, il faut non seulement en interpréter les termes au sens strict, mais admettre encore qu'il représente un état de civilisation préhellénique et les mœurs d'une époque où les Phéniciens étaient maîtres de la Méditerranée qui fut plus tard une mer hellène, romaine, byzantine, vénitienne, franque et qui est devenue une mer anglaise en attendant le jour où s'établira une autre « thalassocratie » après le déclin de la puissance britannique.

M. Victor Bérard va donc à l'encontre des idées admises communément sur la formation de l'épopée homérique et il heurte en même temps la théorie selon laquelle les influences orientales n'auraient eu sur la pensée et l'art grec qu'une influence médiocre ou nulle. Mais la méthode employée par lui est si sagace et si probante qu'il est d'abord malaisé de ne point se rendre à ses conclusions.

Alors que l'archéologie et la philologie seules ne permettent que des conjectures aléatoires, il fait appel à une science non point nouvelle, mais négligée, la science des sites. Les sites, permanents ou qui changent peu, créent et façonnent les hommes

Digitized by Google

et les obligent à des mœurs et à des habitudes déterminées, presque nécessaires; la fortune et la décadence des villes dépendent des conditions générales de la vie à une époque donnée, mais telle ville à telle époque sera fatalement ville de commerce ou de guerre, entrepôt de marchands ou nid de pirates et dans la Méditerranée de tout temps les capitales se sont déplacées selon le sens des courants commerciaux. Dans le monde homérique elles sont orientées vers le levant et le midi parce que le commerce vient du levant et du midi. Le choix des ports est fixé par les besoins de la navigation d'alors: il implique la présence d'un peuple étranger, d'un peuple de la mer parmi les autochtones des continents et des îles: les ports, les échelles, pour mieux dire, ne sont pas situés en général au fond des golfes où le vent souffle avec peu de force et d'où il est difficile de gagner le large, mais sur des plages de sable, unies et ouvertes, accueillantes aux vaisseaux qu'on met à sec, lors des escales, et dominées par des hauteurs qui peuvent servir de guette et où se construisent des villes inaccessibles et de défense facile. Plus tard, quand une marine grecque se sera installée dans la Méditerranée, les ports changeront et pour Athènes, par exemple, l'échelle du Pirée, en rade creuse et abritée, remplacera l'échelle de Phalères aux fines grèves de sable.

Il faut tenir compte de ces nécessités topographiques et lire l'Odyssée comme on lirait les *Instructions nautiques* et les récits de voyage les plus précis, et c'est ainsi que M. Victor Bérard, ne se fiant aucunement à la fantaisie personnelle et aux impressions subjectives, confronte perpétuellement le texte homérique avec les instructions nautiques, les voyages antérieurs et même avec des photogra-

Digitized by Google

phies qui en sont le commentaire fidèle : car, à travers les siècles, les marines successives se sont transmis « leur onomastique, leurs aiguades et leurs routes » et certains passages des règlements actuels remontent sans doute à des passages analogues de périples carthaginois, empruntés eux-mêmes à des périples égyptiens, et dont on retrouverait la trace dans la série ininterrompue des *Portulans*, *Pilots* et *Miroirs de la mer*. C'est ainsi, pour donner un exemple, que « la description de Charybde et de Skylla n'est qu'une instruction nautique d'une précision parfaite ».

« Voici mes instructions, pilote, » dit Ulysse à l'entrée du détroit, « tu vois cette vapeur et ce remous ; tiens le navire en dehors ; ne perds pas de vue le rocher qui est sur la côte en face de peur que le navire ne t'échappe et que tu ne nous jettes en perdition. »

Nous ouvrons nos *Instructions nautiques* : « La navigation de ce détroit demande quelque précaution à cause de l'instabilité des courants qui produisent des remous ou tourbillons dangereux pour les navires à voiles. En outre, devant les hautes terres, les vents jouent et de fortes rafales tombent des vallées et des gorges, de sorte qu'un navire peut arriver à n'être maître de sa manœuvre. »

« Le détroit », dit Kirké à Ulysse, « est bordé de deux roches, l'une très haute où habite Skylla, l'autre très basse sous laquelle Charybde engloutit les flots. Rapproche-toi de Skylla qui te prendra six compagnons. Mais il vaut mieux perdre six hommes que tout ton équipage. »

Les Instructions nautiques recommandent encore la même manœuvre. De même si Télémaque et Ulysse s'embarquent à l'heure « où le soleil était couché et toutes les rues s'emplissaient d'ombre », ce n'est pas là une formule toute faite et répétée mécaniquement : l'heure indiquée est encore aujourd'hui la seule favorable pour prendre la mer avec un bateau à voiles :

Digitized by Google

« En général, pendant l'été et dans les beaux temps d'hiver », répètent les *Instructions nautiques* de l'archipel, les brises alternatives de terre et de mer prédominent dans les différents golfes, la brise de mer commence à entrer dans les golfes vers les dix heures du matin et tombe vers le coucher du soleil ; la brise de terre se lève vers onze heures du soir.

L'onomastique s'est transmise de même d'âge en âge par transcription, par traduction ou par adaptation et des noms qui paraissent d'abord différents sont demeurés les mêmes, si on recherche leur filiation : l'*Hymette* et le *Trélo Vouno* (*la montagne folle*) sont bien la même montagne ; mais entre le nom antique et le nom moderne, il y a un intermédiaire italien et un intermédiaire turc. Les Italiens ont transcrit : *Monte Matto* (*le mont fou*), les Turcs *Deli Dagh* qui est la traduction de *Monte Matto* : *Trélo Vouno* dérive d'une transcription interprétée au moyen d'un calembour et de la traduction de ce calembour primitif.

La toponymie viendra donc en aide à la science des sites pour l'intelligence de l'œuvre homérique, et la présence de doublets gréco-sémitiques dans toute la nomenclature géographique de la Méditerranée sera une preuve de plus de l'hégémonie successive de deux marines.

Chacune des îles de l'Archipel a eu plusieurs noms dans l'antiquité grecque : de ces noms, les uns ont un sens appréciable en grec : *Keladoussa*, la Hurlante, *Porphyroussa*, l'île de la pourpre, *Strongylê*, la Ronde ; les autres ne présentent en grec aucun sens : *Paxos*, *Samos*, *Naxos*, *Théra*. C'est qu'en effet pour toutes il y a ou il y a eu un doublet sémitique : *Kasos* ne signifie rien en grec ; mais la même île s'appelle encore *Akhnê*, et *Akhnê* veut dire l'*écume* : dans les langues sémitiques la racine *Kas* signifie aussi l'écume. Le nom ancien de la

Digitized by Google

grande Délos, c'est *Rhênea* ou *Kêladousa :* le grec Κέλαδος, hurlement, a pour équivalent sémitique une racine *ran'a, ranna*, en hébreu *rin'a* qui a le sens de bruit violent, de clameur. *Paxos* et *Plateia* est l'Ile Plate (*Pax*, table, étendue plate) que Strabon appele τραπεζοειδή, en forme de table. Ἄμοργος est aussi *Psykhia*, l'île du Souffle, et les Septante traduisent par ἀνάψυξις, *rafraîchissoir* ou *soufflоir*, le mot *margoa* ou *morgoa* dans le passage suivant de Jérémie : « Le Seigneur dit : Dressez-vous sur les routes et regardez, et voyez quelle est la bonne route et vous trouverez un *reposoir* pour vos âmes (ou pour votre souffle) »; car le mot *naphes* a comme le grec ψύχη et le latin *anima* le double sens de souffle et d'âme.

L'existence d'un doublet isolé pouvait être accidentelle et ne prouverait pas grand'chose : il en est tout autrement d'un système complet de noms, et la démonstration devient encore plus claire si, en regard d'un système aussi complet que celui de la nomenclature géographique, il est possible d'en établir d'autres également complets, avec des alternances aussi régulières et aussi certaines.

Les noms des parfums et des plantes odoriférantes forment un système complet en grec, en latin et en hébreu, ainsi que l'avait déjà remarqué S. Bochart, que Bayle tenait en grande estime :

HÉBREU	GREC	LATIN
Kenamon	κιννάμωμον	Cinnamomus
Kassia	κασία	Cassia
Mour	μύῤῥα	Myrrha
Lebona	λιβάνος	
Chalbena	χαλβάνη	Galbanum
Aalat	ἀλόη	
Bdela	βδέλλιον	Bdellium
Nard	νάρδος	Nardus
Kopher	κύπρος	Cyprus
Natap	νίτωπον	

Il n'y a point apparence que les Hellènes aient fourni aux langues scientifiques les mots de cette liste, alors que les parfums leur étaient apportés de Phénicie. Hérodote (III, 107 et 111) dit que le λιβανώτος, la σμύρνη (doublet de μύῤῥα), la κασίη et le κιννάμωμον viennent d'Arabie et que les Phéniciens fournissent aux Grecs le λιδανώτος : quant au κιννάμωμον, le parfum et le nom sont également d'origine phénicienne : τὰ ἡμεῖς ἀπὸ Φοινίκων μαθόντες κιννάμωμον καλέομεν.

L'onomastique des vins et des boissons fermentées donnerait les mêmes résultats : οἶνος, μάσσικος, νέκταρ, σικέρα, autant de mots qui correspondent à des racines scientifiques : hébreu *iin*, arabe *oin*, *mesch* (vin mélangé dont la traduction grecque est Κυκέων, le mélange de Kerke); *nêktar*, parfumé, *seker*, *sikera*, boisson enivrante. On peut faire pour les métaux et les tissus, c'est-à-dire en somme par l'onomastique industrielle et commerciale, les mêmes vérifications.

Ces alternances gréco-sémitiques se retrouveraient encore dans les rythmes et les nombres; deux systèmes de numération coexistent dans les poèmes homériques : un système par 5 qui semble plus proprement grec, puisque le mot πεμπάζομαι, *mettre par cinq*, y est synonyme d'ἀριθμέω, compter; un système par *sept* et *six* qui paraît sémitique; la semaine est un mode sémitique de la mesure du temps, la décade un mode grec à l'époque historique. « Ulysse reste *sept* ans chez Kalypso, dans le détroit aux *sept* stades près des *sept* frères ». Mais aussi il arrive le *dixième* jour chez *Kalypso* et Télémaque charge comme provisions *douze* outres de vin et *vingt* mesures de farine; et si la Grèce primitive eut *sept* sages, l'époque attique compte

Digitized by Google

dix orateurs, de même que dans les mesures de la Libye, Hérodote substitue le nombre *cinq* au nombre *sept* des Sémites.

Choix de l'emplacement des ports, doublets géographiques et commerciaux, coexistence de numérations différentes, ce sont autant de faits qui ne furent point inventés par le caprice de M. Victor Bérard pour les besoins de sa thèse; mais dans les mœurs des personnages, dans leurs attitudes et dans leurs gestes familiers, il a découvert encore la même alternance et la même dualité. En appliquant à ce passé lointain la connaissance parfaite qu'il a du proche Orient d'aujourd'hui, il a ressuscité, dans la Grèce primitive des peuples très différents, vivant dans les mêmes villes, sans se mêler, imperméables, si l'on peut dire, les uns aux autres; et c'est le détail de cette restitution qu'il faudrait étudier à sa suite dans les trois épisodes qu'il a pris pour objets en ce premier volume : le voyage de Télémaque, l'île de Kalypso, le pays des Phéakiens.

Mais on voit déjà par ce résumé cursif qu'une conception toute nouvelle de l'œuvre homérique semble résulter d'abord de la méthode employée par lui. M. Bérard aurait sans doute quelque tendance à ne plus admettre les théories généralement en cours qui distinguent dans le poème trois poèmes d'âge et de ton différents : *le voyage de Télémaque, le retour d'Odysseus, le meurtre des prétendants;* deux au moins des parties du poème, la Telemakhie et l'Odyssée proprement dite, auraient pour origine commune un même document ou une même série de documents. Enfin il siérait de renoncer à voir en aucun passage authentique de l'épopée odysséenne, la trace de légendes populaires et de cantilènes pri-

Digitized by Google

mitives et il faudrait adopter un critérium nouveau pour discerner les passages interpolés. La tentative ne va pas sans quelques risques et il paraît bien que parfois M. Victor Bérard est amené à discuter le texte selon des principes contradictoires et qu'il soit tour à tour plus et moins homérique.

Par exemple, pour déterminer le site de Pylos, il restitue dans le texte un vers 295 du chant XV qui ne se trouve dans aucun des manuscrits de l'*Odyssée*, mais qui est cité par Strabon dans sa discussion du voyage de Télémaque et qui se retrouve, sauf les deux derniers pieds, dans l'Hymne homérique à Apollon : et il paraît bien que les philologues eurent tort d'expulser du texte un vers fort ancien, puisqu'il fut imité par l'auteur inconnu de l'Hymne et qu'il était considéré comme d'origine pure à l'époque de Strabon.

Mais ailleurs, la dialectique l'amène à modifier ou à rejeter, pour des raisons très ingénieuses il est vrai, des passages qui ne concordent pas avec la théorie. Il en est ainsi à deux reprises dans l'étude sur les Phéaciens. Parmi les traits distinctifs qui font des Phéaciens un peuple d'origine non hellénique, il relève les mariages entre frère et sœur : Alkinoos et Arêté sont frère et sœur, en effet, en même temps que mari et femme si l'on traduit exactement les deux vers :

Ἀρήτη δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον, ἐκ δὲ τοκήων
τῶν αὐτῶν οἵπερ τέκον Ἀλκίνοον βασιλῆα.

« Elle s'appelle Arêté de son nom et elle est fille des mêmes parents qui engendrèrent Alkinoos. » Le sens du mot τοκῆες est net dans les poèmes homériques : il signifie celui qui a engendré et celle qui a enfanté. Cependant, dès l'antiquité, les Hellènes furent choqués d'une union contraire à leurs

Digitized by Google

mœurs et de bonne heure les scholiastes expliquèrent qu'ici τοκῆες était synonyme de πρόγονοι, qui veut dire « les ancêtres »,et pour qu'il ne pût s'insinuer aucun doute malsain dans l'esprit desjeunes Hellènes qui apprenaient à lire dans les poèmes homériques,unpieux interpolateur ajouta quelques vers qui font d'Alkinoos et d'Arêté l'oncle et la nièce :

Poseidon qui ébranle la terre engendra Nausithoos de Periboia, la plus belle des femmes, fille aînée d'Eurymédôn au grand cœur qui régnait sur les géants orgueilleux; mais il perdit son peuple et se perdit lui-même. Poseidôn s'unit à elle et engendra le magnanime Nausithoos qui régna sur les Phéaciens. Et Nausithoos engendra Rhênênor et Alkinoos : Apollon à l'arc d'argent tua le premier encore jeune, laissant dans son palais une seule fille, Arêté; de celle-ci Alkinoos fit sa femme.

En supprimant tout ce passage, la théorie qui fait des Phéaciens un peuple soumis aux influences et aux coutumes orientales se trouve renforcée : les unions entre frère et sœur étaient de règle dans les familles royales d'Egypte, et en lisant attentivement la Bible on voit que cette mode égyptienne s'était propagée chez les Hébreux.

D'autre part, selon la méthode adoptée par M. Victor Bérard, il faut écarter du poème odysséen tout élément « irrationnel », comme diraient les mythographes de l'école de M. Andrew Lang : et c'est ainsi que s'il admet la légende du navire transformé en rocher, parce qu'elle correspond à un fait réel, l'existence d'une roche en forme de navire, il tient pour interpolé tout le passage du long discours d'Alkinoos sur les vaisseaux magiques des Phéaciens qui marchent sans timonier ni gouvernail, et il en voit l'origine dans un vers du chant VII :

Leurs navires sont rapides comme aile ou pensée.

Digitized by Google

C'est là peut-être un excès de rigueur dialectique. A vouloir trop sévèrement ramener toute l'*Odyssée* à un périple phénicien ou égyptien, on risque d'éliminer des morceaux entiers du poème de manière aussi conjecturale que par la méthode philologique trop durement appliquée. M. Victor Bérard a montré comment l'auteur (ou les auteurs) du poème, tout en prenant pour point de départ des renseigements si précis qu'ils se retrouvent presque mot pour mot dans les *Instructions nautiques*, avait fait œuvre de poète en combinant à son gré les données exactes des marchands, corsaires et navigateurs dont il suivait le récit et que, pour la description de l'île de Kalypso et des terres voisines, il avait emprunté des détails à la fois aux paysages africains et aux paysages espagnols.

N'est-il point vraisemblable qu'il en ait usé de même non seulement pour la description des sites et des coutumes, mais aussi dans la construction des diverses parties de l'œuvre, et qu'aux mythes dont on peut donner une explication rationnelle, il ait mêlé encore des légendes et des contes purement imiginaires? Que l'île de Kirkê, l'île de l'Epervière, avec son double nom, grec : νῆσος Κίρκης, et sémitique : ai =νῆσος et aiè = κίρκη, soit une île qu'on peut identifier à l'aide du texte homérique confronté avec des documents maritimes, anciens ou modernes, Kirkê elle-même n'en demeure pas moins une sorte de magicienne, proche parente de celles des Mille et une Nuits, qui transforment les hommes en bêtes et les muent de nouveau en hommes. Que le pays des Kyklopes soit bien le pays de Kymè en Campanie, et que, par une transcription mathématique, l'Œnotrie, l'*Oin-otr'a* (œil-cercle) corresponde bien à la Kyklopie (pays des

Digitized by Google

yeux ronds), M. Victor Bérard l'établira par des preuves irréfutables ; mais cela n'empêchera point que le conte d'Odysseus et du Kyklope n'ait un caractère populaire très apparent et qu'ailleurs, sans qu'on puisse expliquer le fait par un emprunt à l'Odyssée, la légende des géants à un seul œil ne se retrouve également, née de l'imagination de peuples enfants, comme l'a été le peuple hellène à une date très lointaine de son existence.

Mais ce qui est acquis dès maintenant, c'est qu'en effet l'œuvre homérique, selon la parole de M. José Maria de Heredia, est moins imaginaire que nos chansons de geste et que ne l'ont pensé certains géographes hellènes, et que l'Odyssée, trop souvent interprétée dans les chaires professorales comme un texte mort, représente une civilisation vivante et particulière, dont on retrouverait des traces jusque dans les mœurs et coutumes contemporaines des peuples Méditerranéens. Les religions, les langues, les vêtements, les gestes et les habitudes se transmettent presque semblables aux générations successives des hommes : à Baalzébub, chasseur des mouches, s'est substitué le héros Myagrios, qui les chasse aussi, et plus tard un oratoire de Saint-Paul ou de Saint-Marc a remplacé celui du héros Myagrios, et plus tard encore un télégraphe aura pris la place de l'oratoire et ce seront là les signes divers d'un phénomène identique : le besoin pour les dominateurs venus de la mer, phéniciens, francs, anglais, de se protéger contre les rapines et incursions des autochtones, souvent accueillants, parfois capricieux dans leur hospitalité, en leur inspirant le respect d'un sanctuaire commun ou la crainte d'un appareil mystérieux qui appellerait à des centaines de lieues les compatriotes du matelot ou du commer-

Digitized by Google

çant français, anglais, allemand, malmené par les gens de Pyrgos. Dès l'aube des âges historiques, cette civilisation méditerranéenne fut étrangement cosmopolite et si, à certaines époques, tel peuple, puis tel autre fut le maître de la mer, de tous temps les races s'y empruntèrent leurs idées et leurs marchandises, et des siècles avant que Paul de Tarse fût venu annoncer le Dieu inconnu aux gens d'Athènes qui l'écoutèrent poliment et sans enthousiasme, les influences sémitiques avaient agi sur l'art et la pensée grecs, et dans la sainte épopée de la Hellade, plus riche et plus complexe qu'on ne l'eût soupçonné, en même temps que des voix purement achéennes, M. Victor Bérard nous fait discerner et entendre les paroles méconnues de Tyr et d'Ierouschalaïm.

PIERRE QUILLARD.

Digitized by Google

LE ROMAN DU LIÈVRE

A Louis Barbey,

En souvenir de Balansun et des ombrages
de Castétis,
et du ruisseau qui, parmi les myosotis.
mire ta vie limpide et sans tapage.
F. J.

I

Parmi le thym et la rosée de Jean de la Fontaine, Lièvre écouta la chasse, et grimpa au sentier de molle argile, et il avait peur de son ombre, et les bruyères fuyaient derrière sa course, et des clochers bleus surgissaient de vallon en vallon, et il redescendait, et il remontait, et ses sauts courbaient les herbes où s'alignaient des gouttes, et il devenait le frère des alouettes dans ce vol rapide, et il traversait les routes départementales, et il hésitait au poteau indicateur avant de suivre le chemin vicinal qui, blême de soleil et sonore au carrefour, se perd dans la mousse obscure et muette.

Ce jour-là, il manqua se butter à la douzième borne kilométrique, entre Castétis et Balansun, à cause que ses yeux ahuris sont placés de côté. Net, il s'arrêta ; sa gencive, naturellement fendue, eut un imperceptible tremblement qui découvrit ses incisives. Puis, ses guêtres de routier, couleur de chaume, se détendirent ainsi que ses ongles usés et rognés. Et il bondit par la haie, boulé, les oreilles à son derrière.

Et, encore, il remonta longuement tandis que

les chiens désolés perdaient sa piste. Et, encore, il redescendit jusqu'à la route de Sauvejunte où il vit venir un cheval attelé à une carriole. Au loin, cette route poudroyait comme dans sœur Anne, lorsque l'on dit : « Ma sœur ne vois-tu rien venir ? » La sécheresse pâle en était magnifique, amèrement embaumée par les menthes. Bientôt le cheval fut auprès de Lièvre.

C'était une rosse qui traînait un char-à-bancs et qui ne pouvait plus qu'aller au galop, par à-coups. Chaque élan faisait sursauter sa carcasse disloquée, secouait son collier, éparpillait sa crinière terreuse, luisante et verte comme la barbe d'un vieux marin. La bête soulevait avec peine, comme s'ils eussent été des pavés, ses sabots gonflés ainsi que des tumeurs. Lièvre prit crainte de cette grande machine vivante qui remuait en faisant un tel bruit. Il fit un bond et continua sa fuite sur les prés, le museau vers les Pyrénées, la queue vers les Landes, l'œil droit vers le soleil levant, l'œil gauche vers Mesplède.

Enfin, il se tapit dans un chaume, non loin d'une caille qui sommeillait à la façon des poules, le ventre dans la poussière, abrutie de chaleur, suant sa graisse à travers ses plumes.

La matinée étincela vers midi. L'azur pâlit sous la chaleur, devint gris-de-perle. Une buse planait, dont le vol se laissait porter sans effort et décrivait des cercles de plus en plus élargis vers la hauteur. A quelque cent mètres, la nappe bleu-de-paon d'une rivière entraînait avec paresse le mirage des aulnes dont les feuilles visqueuses distillaient un amer parfum et coupaient de leur noirceur violente la blême lumière couleur d'eau. Près de la digue les poissons glissaient par bandes. Un ange-

Digitized by Google

lus battit de son aile bleue la torride blancheur d'un clocher, et la sieste de Lièvre commença.

★

Il demeura jusqu'au soir dans ce chaume, immobile, ennuyé seulement d'une nuée de moustiques tremblante comme une route au soleil. Puis, au crépuscule, il fit deux bonds, doucement, devant lui, et deux autres, à gauche, à droite.

C'était le commencement de la nuit. Il s'avança vers la rivière où les quenouilles des roseaux laissaient pendre au clair de la lune le chanvre des brouillards d'argent.

Lièvre s'assit au milieu du foin fleuri, heureux qu'à cette heure les sons ne fussent qu'harmonieux et que l'on doutât si l'appel des cailles n'était pas celui des fontaines.

Les hommes étaient-ils morts? Un seul veillait au loin, faisant des gestes sur les eaux et retirant sans bruit son épervier ruisselant de rayons. Mais le cœur de ces eaux en était seul troublé, celui de Lièvre restait calme.

Et voici qu'entre les angéliques apparaissait peu à peu une boule. C'était la bien-aimée qui s'avançait. Et Lièvre alla vers elle jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe au centre du regain bleu. Leurs petits museaux se touchaient. Et, un instant, au milieu des oseilles sauvages, ils se broutèrent des baisers. Ils jouèrent. Puis, lentement, côte à côte, ils s'en furent, guidés par la faim, vers une métairie prosternée dans l'ombre. Dans le misérable potager où ils pénétrèrent, les choux étaient croquants, les thyms amers. L'étable voisine respirait, et, sous la porte de sa loge, le cochon passa son groin mobile et renifla.

Digitized by Google

Ainsi la nuit se passa à manger et à aimer. Peu à peu l'ombre remua sous l'aube. Des taches apparurent au loin. Tout se mit à trembler. Un coq ridicule déchira le silence, perché sur le poulailler. Il avait un cri furieux. Il s'applaudissait avec ses moignons d'ailes.

Lièvre et sa femelle se quittèrent au seuil de la haie d'épines et de roses. Un village de cristal, eût-on dit, émergeait du brouillard et, dans un champ, on distinguait des chiens affairés qui, balançant leurs queues roides comme des câbles, cherchaient à débrouiller, parmi les menthes et les pailles, les courbes idéales décrites par le couple charmant.

★

Lièvre alla se gîter dans une marnière voûtée de mûriers où il demeura jusqu'au soir, assis, les yeux ouverts. Il s'y tenait comme un roi, sous l'ogive des branches qu'une ondée avait ornée de ses graines de soleil bleu. Il s'y assoupit. Mais son rêve inquiet n'était point celui que donne le calme sommeil du torpide après-midi. Il ne connaissait point le repos sans alerte du lézard dont la vie palpite à peine dans le songe des vieux murs, ni la sieste confiante du blaireau dans son terrier qu'emplit une obscure fraîcheur.

Le moindre bruit lui redisait le danger de tout ce qui bouge, tombe, frappe; l'insolite mouvement d'une ombre, l'approche de l'ennemi. Il savait que, dans le gîte, il n'est de bonheur que si tout est semblable à ce qui s'y trouvait à l'instant. De là, naissait pour lui l'amour de l'ordre qu'entretenait son immobilité.

Pourquoi, dans le calme azuré des jours pesants,

Digitized by Google

la feuille de l'églantier remuerait-elle? Pourquoi lorsque l'ombre du taillis est si lente qu'elle semble arrêter les heures viendrait-elle à s'agiter? Pourquoi se fût-il mêlé aux hommes qui, non loin de sa retraite, cueillaient les quenouilles des maïs où le soleil fila des grains pâles de lumière? Ses paupières sans cils ne se pouvaient accommoder de l'éblouissante palpitation des midis et, par cela seul, il savait ne pouvoir s'approcher sans danger de ceux qui fixent sans aveuglement les flammes blanches des labours.

Rien ne le sollicitait au dehors que lorsqu'il était temps qu'il sortît de lui-même. Sa sagesse obéissait à l'harmonie. La vie lui était une musique dont chaque note discordante lui conseillait qu'il se méfiât. Il ne confondait point la voix de la meute avec celle, lointaine, des cloches; ni le geste de l'homme avec celui de l'arbre agité; ni la détonation du fusil avec celle de la foudre; ni celle-ci avec le roulement des tombereaux; ni le sifflet de l'épervier avec celui des batteuses à vapeur. Il y avait ainsi tout un langage dont il tenait les mots pour ennemis.

Qui donc aurait pu dire d'où Lièvre tenait cette prudence et cette sagesse? Nul n'eût expliqué cela, ni comment elles lui avaient été transmises. Ses origines se perdaient dans la nuit des temps où les histoires se confondent.

Descendit-il de l'arche de Noë sur le mont Ararat, à l'heure où la colombe olivière, qui garde encore en son roucoulement le bruit des grandes eaux, vint signifier que baissait le déluge? Avait-il été créé tel, ce courte-queue, ce poil-de-chaume, ce museau-fendu, cet oreillard, ce patte-usée? L'E-

Digitized by Google

ternel l'avait-il jeté spontanément sous les lauriers de l'Eden?

Avait-il vu, blotti sous un buisson de roses, Eve, comme une jument cabrée, promener parmi les glaïeuls la grâce de ses jambes ténébreuses, et tendre ses seins d'or à travers les grenades mystiques? Ou, ne fut-il d'abord qu'un brouillard incandescent? Déjà vivait-il au cœur des porphyres? Avait-il, incombustible, resurgi de ce civet de lave, pour habiter tour à tour, jusqu'à ce qu'il osât montrer son nez, la cellule du granit et de l'algue? Devait-il au jais ruisselant ses yeux de bitume? Aux limons argileux ses poils? Aux varechs ses molles oreilles? Au feu liquide son sang vif?

★

... Peu lui importaient ses origines en ce moment que, dans la marnière, il reposait en paix. C'était par un août orageux, par une mûre fin d'après-midi dont le ciel d'un bleu de prune sombre, gonflé çà et là, se préparait à crever sur la plaine.

Bientôt l'averse commença de retentir sur la ronceraie. Le tambourinement des longues baguettes d'eau s'accéléra. Mais Lièvre n'eut point peur, car la pluie obéissait à un rythme qu'il connaissait. D'ailleurs, elle ne l'atteignait point, impuissante encore à pénétrer l'épaisseur de la voûte végétale. Seule une goutte frappait le fond de la marnière, claquante et renouvelée au même point.

Ainsi le Patte-usée n'avait point le cœur troublé par ce concert. Il connaissait l'harmonie qui enchaîne comme des strophes les larmes de l'ondée, sachant que ni le chien, ni l'homme, ni le renard, ni l'épervier n'y prenaient part. Le ciel était comme une harpe où se tendaient les fils d'argent

Digitized by Google

de l'averse, de haut en bas. Et, en bas, chaque chose la faisait résonner d'une façon particulière et, tour à tour, reprenait son propre thème. Aux doigts verts des feuilles les cordes de cristal sonnaient, légères et creuses. On eût dit la voix de l'âme des brouillards.

L'argile touchée par elles sanglotait comme une adolescente longtemps inquiétée par un vent du sud, et là où elle était plus altérée et plus sèche on entendait le bruit continuel de l'imbibition, l'aspiration de ses lèvres ardentes qui cédaient à l'orage mûr.

★

Mais cette nuit qui suivit cet orage fut sereine. L'averse était presque évaporée : elle n'était plus, sur la pelouse où se rencontraient Lièvre et son amie, qu'un amas de brume en boules. On eût dit que des cotonniers de paradis crevaient leurs gousses dans l'inondation de la lune. Sur les berges, les fourrés pesants de pluie s'alignaient pareils à des pèlerins ployés sous des besaces et des outres. La paix régnait. Une main soutenait le front de l'espace angélique. L'aube secouée de frissons attendait sa sœur l'aurore, et l'herbe agenouillée adorait l'aube.

Or, voici que Lièvre, assis au milieu de la prairie, voyait venir à lui un homme qui ne l'effrayait point. C'était la première fois depuis des âges, depuis que l'homme tend les trappes et les arcs, que l'instinct de la fuite s'abolissait dans l'âme du Patte-usée.

L'homme qui s'avançait était vêtu comme un tronc d'arbre en hiver quand le revêtent des mousses

Digitized by Google

de bure. Il avait un capuchon sur la tête et des sandales à ses pieds. Il ne portait point de bâton. Ses mains, dans les manches de sa robe que ceignait une corde, se joignaient. Il tenait vers la lune son visage osseux plus pâle qu'elle. On distinguait son nez d'aigle, et ses yeux profonds comme ceux des ânes, et sa barbe noire où les halliers avaient laissé des laines d'agneaux.

Deux colombes l'accompagnaient. Elles glissaient de branche en branche dans la douceur de la nuit. De l'amoureuse poursuite de leurs ailes, on aurait dit les pétales d'une fleur effeuillée qui eussent voulu se rejoindre et, à nouveau, s'épanouir en corolle.

Trois pauvres chiens au collier d'épines précédaient, en remuant la queue, l'homme dont un vieux loup léchait le vêtement. Une brebis et son agnelle s'avançaient parmi les crocus-des-mousses, bêlantes, incertaines et charmées, foulant ces lilas d'émeraude, cependant que trois éperviers se prenaient à jouer avec les deux colombes. Un timide oiseau de nuit siffla de joie parmi les fruits des chênes, puis s'éploya et rejoignit les éperviers et les colombes, l'agnelle et la brebis, les chiens, le loup et l'homme.

Et l'homme s'approcha de Lièvre et lui dit :

— Je suis François. Je t'aime et je te salue, ô mon frère. Je te salue, au nom de ce ciel qui réfléchit les eaux et les pierres brillantes, au nom des oseilles sauvages, des écorces et des graines qui sont ta nourriture. Viens avec ces innocents qui m'accompagnent et qui se sont attachés à mes pas avec la foi du lierre qui grimpe à l'arbre sans se dire que, bientôt peut-être, viendra le bûcheron.

O Lièvre, je t'apporte la Foi que nous avons les uns dans les autres, la Foi qui est la vie elle-même, qui est ce que nous ne savons pas, mais ce en quoi nous croyons. O Lièvre aimable et gentil, ô doux routier, veux-tu bien suivre notre Foi ?

Et, tandis que parlait François, les bêtes arrêtées faisaient silence, à plat ventre ou perchées, confiantes dans ces mots qu'elles n'entendaient point.

Lièvre seul, l'œil grand ouvert, semblait s'inquiéter maintenant du bruit de ces paroles, une oreille en avant, l'autre en arrière, comme, tout à la fois, pour partir et rester.

Ce que voyant, François cueillit sur la pelouse une poignée de foin et la tendit au Patte-usée qui le suivit.

★

Tous cheminèrent ensemble dès cette nuit.

Nul ne leur pouvait nuire, car la Foi les protégeait. A ce point que, lorsque François et ses amis s'arrêtaient sur la place d'un village où des gens dansaient au bruit d'une musette, à l'heure où les ormeaux s'attendrissent, où aux tables noires des aubergistes en plein vent des filles lèvent le verre et rient, on faisait cercle autour d'eux. Et les jeunes gens qui tiraient à l'arc ou de l'arquebuse n'eussent point songé à tuer Lièvre, tant sa tranquille promenade les étonnait, tant ils auraient trouvé barbare d'abuser d'un pauvre animal qui plaçait sa confiance jusque sous leurs pieds. Et ils prenaient François pour un homme habile à dompter les animaux, et lui ouvraient parfois les granges pour la nuit, lui faisant une aumône dont il se servait pour acheter à ses bêtes ce qu'elles préféraient.

Digitized by Google

D'ailleurs elles se nourrissaient facilement, car cette automne qu'elles traversaient était généreuse et faisait ployer les greniers, et on les laissait glaner dans les champs de maïs et prendre part à la vendange qui chantait dans le soleil couchant. Des filles blondes pressaient des grappes sur leurs seins lumineux. Leurs coudes levés luisaient. Au-dessus des ténèbres bleues des châtaigneraies, lentement, coulaient des étoiles filantes. Le velours des bruyères s'épaississait. On entendait gémir les robes dans la profondeur des avenues.

Ils contemplaient la mer suspendue dans l'espace, et les voiles penchées, et les sables blancs tachés par les ombres des tamarix, des arbousiers et des pins, et ils parcouraient de rieuses prairies où, descendu de la candeur des neiges, le torrent se fait ruisseau, mais étincelle encore au souvenir des antimoines et des givres.

Lorsque sonnait le cor des chasseurs, Lièvre demeurait sans effroi parmi ses compagnons qui le gardaient et qu'il gardait. Un jour, une meute qui s'était rapprochée de lui recula à la vue du loup, aussi bien qu'une chatte qui poursuivait les colombes s'enfuit devant les trois chiens aux colliers d'épines, et qu'un furet qui guettait l'agnelle se cacha des oiseaux de proie. Le Patte-usée fit peur à des hirondelles qui s'acharnaient sur le hibou.

Le Patte-usée s'était surtout lié avec l'un des trois chiens aux colliers d'épines. C'était une épagneule qui était douce, petite et trapue, à queue courte, aux oreilles pendantes, aux pattes arquées. Elle était polie et convenable. Elle était née dans une loge à truie, chez un savetier qui chassait le dimanche. Son maître étant mort, et personne ne l'ayant

Digitized by Google

alors recueillie, elle s'en fut par les champs où elle rencontra François.

Lièvre marchait auprès d'elle et, lorsqu'elle s'endormait, elle posait son museau sur lui, qui s'assoupissait. Car tous faisaient la sieste, et leur sommeil était plein de songes sous le blême feu de midi.

François revoyait alors le paradis d'où il était descendu. Il lui semblait qu'il y entrât, par la Porte grande ouverte sur la rue principale où étaient les maisons des Elus. C'étaient des échoppes basses, toutes pareilles, dans une ombre lumineuse qui faisait pleurer de joie. Au fond de ces boutiques, on distinguait l'éclair d'un rabot, d'un marteau ou d'une lime. Là encore le sublime travail continuait, car Dieu ayant interrogé les hommes qui étaient venus à lui sur ce qu'ils désiraient en récompense de leurs œuvres terrestres, ils avaient demandé que leur fût conservé ce qui les avait aidés à gagner le Ciel. Et alors leurs obscures besognes avaient revêtu je ne sais quel mystère. Des artisans se montraient aux seuils où étaient dressées des tables pour le repas du soir. On entendait le rire des puits célestes. Et, sur les places, des anges qui ressemblaient à des barques de pêche s'inclinaient dans l'allégresse du crépuscule.

Quant aux animaux, ils ne voyaient, dans leurs rêves, ni la terre ni le paradis tels que nous les concevons et voyons. Ils songeaient à des étendues diffuses où se confondaient leurs sens. Il brumait en eux. L'aboiement des meutes s'alliait, chez Lièvre, à la chaleur solaire, à de brusques détonations, à des mouillages de pattes, à un vertige de fuite, à l'effroi, à l'odeur de l'argile, à l'éclair du ruisseau,

Digitized by Google

au balancement des carottes sauvages, au crépitement du maïs, au clair de lune, à l'émoi de voir surgir sa femelle du parfum des reines-des-prés.

Tous, à travers leurs paupières closes, voyaient remuer des reflets de leurs existences. Mais les colombes, protégeant du soleil leurs vives petites têtes mobiles, c'était dans l'ombre de leurs ailes qu'elles cherchaient leur Paradis.

II

Quand vint l'hiver, François dit à ses amis :

Bénis soyez-vous, car vous appartenez à Dieu. Mais je suis dans l'inquiétude, car le cri des oies qui passent dit que la famine est proche et qu'il n'est point dans les projets du Ciel que la terre se fasse clémente pour vous. Loués soient les desseins cachés du Seigneur !

Autour d'eux, en effet, la campagne était désolée. Le ciel, de ses outres gonflées de neige, laissait tomber une lumière jaune. Tous les fruits des haies étaient morts, et ceux des vergers. Et les graines avaient quitté les gousses pour entrer dans le sein de la terre.

...Loués soient les desseins cachés du Seigneur, dit François. Peut-être veut-il que vous me quittiez, et que vous alliez chacun de votre côté en quête d'aliments. Alors, détachez-vous de moi qui ne peux vous suivre tous ensemble, si vos instincts vous mènent en des pays différents. Car vous êtes vivants, et vous avez besoin de nourriture, au lieu que moi je suis ressuscité, étant ici par la grâce de Dieu, à l'abri des besoins corporels, apparition permise

Digitized by Google

afin de vous avoir guidés jusqu'à ce jour. Mais je sens que ma science faiblit et que je ne sais plus prendre soin de vous. Si vous voulez me quitter, que la langue de chacun soit déliée, et qu'il le dise.

★

Ce fut Loup qui parla le premier.

Il leva son museau vers François. Sa queue usée était balayée par le vent. Il toussa. Une longue misère le vêtait. Sa fourrure piteuse lui donnait l'air d'un roi dépossédé. Il hésitait, regardant tour à tour chacun de ses compagnons. Enfin, sa voix passa par son gosier, la voix rauque de la neige natale. Et, comme il ouvrait ses babines, on vit toute sa souffrance ancienne à la longueur de ses dents. On ne savait, tant son expression était sauvage, s'il allait mordre ou lécher son maître.

Il dit :

— O miel sans abeilles! O Pauvre! O Fils de Dieu ! Comment te quitterais-je ? Mon existence était mauvaise et tu l'as remplie de joie. Il me fallait, durant les nuits, épier la respiration des chiens, des pâtres et des feux, pour saisir l'instant où enfoncer mes crocs dans la gorge des agneaux endormis. Tu m'appris, ô Béni, la douceur des vergers. Et même, lorsqu'à présent mon ventre se creusait sous le désir de la viande, je me nourrissais de ton amour pour moi. Combien, parfois, me fut agréable ma faim lorsque je posais mon museau sur ta sandale, car cette faim je la souffre pour te suivre, et je mourrai volontiers pour ton amour.

★

Et les colombes roucoulèrent.

Digitized by Google

Elles suspendaient leur double vol frileux dans les branches d'un arbre sec. Elles ne pouvaient se décider à parler. On eût dit, à chaque instant, qu'elles y allaient consentir, mais, soudain effarouchées, elles emplissaient à nouveau de leurs caresses blanches qui sanglotaient la forêt qui écoutait cette grâce. Elles palpitaient comme des jeunes filles qui unissent leurs larmes et leurs bras. Elles parlèrent ensemble comme si elles n'avaient eu qu'une voix :

— O François, plus charmant que la lueur du ver luisant dans la mousse, plus aimable que le ruisseau qui nous chante lorsque nous suspendons la tiédeur de notre nid à l'ombre aromatique des jeunes peupliers. Qu'importe que les frimas et la disette nous veuillent bannir d'auprès de toi et nous chasser vers les contrées fertiles? Pour toi, nous aimerons la disette et les frimas. Pour ton amour, nous renoncerons à nos amours. Et, si nous devons mourir de froid, ce sera, ô notre maître, en nous pressant l'une contre l'autre.

★

Et l'un des chiens aux colliers d'épines s'avança. C'était l'épagneule, amie de Lièvre. Déjà, comme le loup, elle avait ressenti âprement la faim et claquait des dents. Ses oreilles se ridèrent en s'exhaussant; sa queue, empanachée comme une gousse de coton, se tint immobile et horizontale. Ses yeux, couleur de framboise jaune, fixaient François avec l'ardeur de la Foi absolue. Et ses deux compagnons, qui s'apprêtaient à l'écouter avec confiance, baissaient la tête en signe d'ignorance et de bonté. Et eux qui étaient des labrits de pâtres, qui n'avaient entendu jamais que les sanglots des cla-

Digitized by Google

rines, le bêlement des troupeaux et les coups de fouet de la foudre sur les sommets, ils attendaient, heureux et fiers, que la petite épagneule témoignât.

Alors celle-ci fit un pas. Mais aucun son ne sortit de sa gorge. Elle lécha la main de François, puis elle se coucha à ses pieds.

★

Et la brebis bêla.

Ses bêlements étaient si tristes que l'on eût dit que son âme s'exhalait déjà vers la mort, à la seule pensée de quitter François. Comme elle se taisait, on entendit soudain, prise de je ne sais quelle mélancolie, son agnelle pleurer comme une enfant.

Et la brebis parla :

Ni la sérénité des luzernes que l'aube ternit de sa buée, ni la réglisse de la montagne où le brouillard fait perler sa sueur d'argent, ni la litière de la hutte enfumée ne sont comparables aux pâturages de ton cœur. A te quitter, nous préférerions l'abattoir sanglant et fade, et le balancement de la carriole qui nous y emporte, bêlantes et les pattes liées, le flanc et la joue sur la planche. O François, notre mort serait de te perdre, car nous t'aimons.

Et cependant que la Robine s'exprimait, le hibou et les éperviers l'un près des autres perché, se tenaient immobiles, les yeux pleins d'angoisse, serrant les ailes pour ne se pas envoler.

★

Ce fut Lièvre qui parla le dernier :

Vêtu de ses poils de chaume et de terre, il semblait être un dieu des labours. Au milieu de cette nature désolée par l'hiver, il était comme une

Digitized by Google

motte de l'été. Il évoquait un cantonnier et un facteur rural. Il portait, dans les cornets de ses oreilles, l'émoi troussé de tous les bruits. L'un de ces cornets, tendu vers le sol, épiait le grésillement de la gelée, tandis que l'autre, ouvert à l'horizon, recueillait les cognées d'une hache dont résonnait la forêt morte.

— Certes, dit-il, ô François, je puis me contenter des écorces moussues qui s'attendrissent sous la caresse des neiges et que les aurores de l'hiver parfument. Plus d'une fois je m'en rassasiai durant ces jours calamiteux où les ronces ne sont que des cristaux roses, lorsque la glisseuse bergeronnette pousse un cri aigu vers les vermisseaux que son bec n'atteint plus sous la glace des berges. Et je brouterai ces écorces. Car, ô François, je ne veux point mourir avec les doux amis qui agonisent, mais je veux vivre auprès de toi, me nourrissant de l'amère fibre des tauzins.

★

Donc, et parce que le pays de chacun d'eux eût été différent, et pour chacun seul habitable, les compagnons de Lièvre préférèrent ne se point quitter et mourir ensemble dans cette contrée que décimait l'hiver.

Un soir, les colombes fanées s'effeuillèrent de la branche où elles étaient perchées, et le loup ferma les yeux à la vie, le museau sur la sandale de François : déjà, depuis des jours, son cou n'avait plus la force de soutenir sa tête, et son échine était devenue semblable à une ronce souillée de boue et frissonnante sous le vent; son maître le baisa au front.

Digitized by Google

Puis, l'agnelle, les labrits, les éperviers, le hibou et la brebis rendirent l'âme et, enfin, la petite épagneule que Lièvre essaya en vain de réchauffer. Elle trépassa en faisant aller la queue, ce dont le Poil-de-chaume eut tant de peine qu'il ne put, jusqu'au lendemain, toucher à l'écorce des chênes.

★

Et François, dans la désolation, pria, le front dans la main serré, comme dans l'excès d'un mal un poète qui sent encore une fois son âme lui échapper.

Puis, s'adressant au Museau-fendu :

— O Lièvre, j'entends une voix qui me dit qu'il faut que tu conduises ceux-ci (et il désignait les cadavres des animaux) à la Béatitude éternelle. O Lièvre, il y a un Paradis pour les bêtes : mais je ne le connais point. Aucun homme n'y pénétra jamais. O Lièvre, il faut que tu y mènes les amis que Dieu m'avait donnés et qu'il m'a retirés. Tu es prudent entre tous, et c'est à ta prudence que je les confie.

Les paroles de François montaient dans le ciel éclairci. Le dur azur d'hiver s'était peu à peu fait limpide. Et l'on eût cru, sous cette gaîté revenue, que l'épagneule charmante allait encore redresser la souple soie de ses oreilles.

— O mes amis qui êtes morts, disait François, êtes-vous morts, puisque seul j'ai conscience de votre mort ? Quelle preuve donneriez-vous au sommeil que vous n'êtes point endormis ? Le fruit de la clématite est-il assoupi ou mort lorsque le vent n'effleure plus la légèreté de ses cils ? Peut-être, ô Loup, que, simplement, il ne vient plus assez de souffle d'en-haut pour enfler tes flancs ? Et vous,

Digitized by Google

colombes, pour que vous vous gonfliez comme un soupir? Et vous, brebis, pour que vos lamentations augmentent encore par leur douceur la douceur des pâturages inondés? Et toi, hibou, pour que ton sanglot devienne la plainte même de la nuit amoureuse ? Et vous, éperviers, pour que vous vous laissiez enlever de la terre ? Et vous, labrits, pour que vos jappements se confondent avec les voix des écluses ? Et toi, épagneule, pour que ta délicieuse intelligence renaisse, et que tu joues encore avec le Patte-usée?

★

Tout à coup, de la taupinière où il était juché, Lièvre fit un bond dans l'azur, d'où il ne retomba point ; et, aussi facilement que s'il eût foulé une prairie de trèfle bleu, un deuxième bond dans le vide angélique.

Et, à peine eut-il fait ce dernier, qu'il vit auprès de lui la petite épagneule à laquelle il demanda, joyeux :

— N'étais-tu donc pas morte ?

A quoi elle répondit, en gambadant :

— Je ne comprends pas bien ce que tu veux me dire. La sieste d'aujourd'hui me fut paisible et blanche.

Et Lièvre vit que les autres animaux le suivaient aussi dans l'espace, tandis que, sur une autre voie céleste, s'acheminait François dont la main faisait signe à Loup qu'il eût confiance dans le Patte-usée. Et Loup, docile et le cœur pacifié, sentit la Foi l'envahir à nouveau, et il continua de cheminer avec ses amis, après un long regard vers son maître, et sachant qu'aux Elus l'adieu même est divin.

Digitized by Google

★

Ils laissèrent l'hiver derrière eux. Ils s'étonnaient de fouler ces pelouses, naguères inaccessibles et au-dessus de leurs têtes Mais le besoin de gagner le Paradis les maintenait sûrement dans le ciel.

Par les sentiers séraphiques, les treilles de lumière, les voies lactées où la comète est une gerbe, Lièvre menait ses compagnons; François les lui avait confiés, le leur avait donné pour guide, parce qu'il savait sa prudence. Et l'Oreillard n'avait-il fourni à son maître, en plusieurs circonstances, des preuves de cette qualité qui est le commencement de la sagesse? N'avait-il pas attendu, lorsque François le rencontrant l'avait prié de le suivre, que celui-ci lui tendît et laissât brouter en sa main une poignée d'herbe fleurie? Et, lorsque tous ses compagnons s'étaient laissés mourir de faim pour l'amour les uns des autres, n'avait-il pas, le Patte-usée, continué de brouter l'écorce amère des tauzins?

Donc il apparaissait que cette prudence, même au ciel, ne lui ferait pas défaut; que, si l'on se trompait de route, le Poil-de-chaume retrouverait le bon chemin; qu'il saurait ne se point fourvoyer, ne se butter ni au soleil ni à la lune, éviter les étoiles filantes aussi dangereuses que les pierres des frondes; se reconnaître aux poteaux d'azur qui indiquent le nombre de kilomètres franchis et le nom des hameaux célestes.

Les paysages que Lièvre et ses compagnons découvraient les ravissaient en extase, d'autant plus que, à l'inverse des hommes, ils n'avaient jamais soupçonné les beautés du ciel, à cause qu'ils ne le

Digitized by Google

pouvaient apercevoir que de côté, et non au-dessus, ce qui est le propre du roi des animaux.

Donc, le Courte-queue, le Loup, la Brebis, l'Agnelle, les Oiseaux, les Labrits, l'Epagneule constataient que le ciel était aussi beau que la Terre. Et tous, excepté Lièvre, qui avait parfois la préoccupation de l'itinéraire, goûtaient une joie sans mélange dans ce pèlerinage vers Dieu où le firmament, qui, naguères, leur semblait inaccessible au-dessus d'eux, était maintenant remplacé peu à peu par la terre, à son tour inaccessible au-dessous d'eux. Ils la considéraient, à mesure qu'ils s'éloignaient d'elle, comme leur nouvelle voûte éthérée. L'azur des océans y roulait des nuages d'écume, et les chandelles des boutiques y étoilaient l'étendue de la nuit.

Peu à peu, ils se rapprochaient des Terres promises par François. Déjà les trèfles incarnats des soleils couchants et les fruits lumineux des ténèbres dont ils faisaient leur nourriture, plus larges et plus gonflés, laissaient en leurs âmes se fondre des sucs paradisiaques.

Les feuilles, les pulpes brûlantes infusaient dans leur sang je ne sais quelle vertu estivale, quelle joie dont les cœurs battaient plus fort à l'approche des beautés futures.

★

Ils atteignirent enfin le séjour des bêtes bienheureuses, le premier Paradis, celui des chiens.

Depuis un moment l'on entendait aboyer. Se penchant vers le tronc d'un chêne vermoulu, ils virent un dogue assis dedans comme dans une niche. On comprit, à son regard dédaigneux et placide, qu'il

Digitized by Google

avait le cerveau dérangé. C'était le chien de Diogène à qui Dieu avait accordé la solitude en ce tonneau creusé à même l'arbre. Indifférent, il regarda passer les chiens aux colliers d'épines. Puis, au grand étonnement de ceux-ci, il quitta un instant sa loge moussue, se réenchaîna lui-même en s'aidant avec la bouche — car sa laisse était détachée,— rentra dans sa caverne de bois et dit :

Ici chacun prend son plaisir où il le trouve.

Et, en effet, Lièvre et ses compagnons virent des chiens en quête d'imaginaires voyageurs perdus. Ils se risquaient à descendre au fond des gouffres pour les y découvrir, leur apportant un peu de bouillon, de viande et d'eau-de-vie contenus dans de petits barils suspendus à leur collier.

D'autres se jetaient en des lacs glacés, dans l'espoir toujours déçu qu'ils en retireraient quelque naufragé. Ils regagnaient la rive, grelottants, assourdis, mais satisfaits de leur inutile dévouement, et prêts à s'élancer de nouveau.

D'autres s'obstinaient à mendier quelques vieux os au seuil des chaumières désertes de la route, attendant des coups de pied qui donnassent à leurs regards je ne sais quelle adorable mélancolie.

Il y avait un chien de rémouleur qui faisait tourner avec joie, langue pendante, la cage d'une meule où nul couteau ne s'aiguisait. Mais ses yeux rayonnaient de la foi passive en le devoir accompli, et il

Digitized by Google

ne s'arrêtait de peiner que pour reprendre haleine et pour peiner encore.

Il y avait un labrit qui, avec la même foi, cherchait à ramener vers une bergerie des brebis égarées éternellement. Il les chassait au bord d'un ruisseau qui luisait au flanc d'une colline gazonnée.

De cette colline gazonnée, et sous bois, une meute descendait qui avait couru tout le jour des biches et des gazelles rêvées. Les voix qui s'attardaient à des pistes anciennes sonnaient comme des cloches d'allégresse dans un matin fleuri de Pâques.

Ce fut non loin de là que les labrits et la petite épagneule s'installèrent. Mais lorsque cette dernière voulut donner à Lièvre un adieu attendri, elle vit que l'Oreillard s'était esquivé depuis que s'entendaient les chiens de chasse.

Et ce fut sans lui que les éperviers, le hibou, les colombes, le loup et les brebis continuèrent leur vol ou leur marche. Ils comprenaient bien, maintenant, que, lièvre de peu de foi, il n'avait pas su mourir comme eux et, que d'être sauvé par Dieu, il préférait se sauver lui-même.

✶

Le deuxième Paradis était celui des oiseaux, situé dans un bocage frais où leurs chants ruisselaient sur les feuilles des aulnes qui en devenaient ondulées. Et, de ces aulnes, ces chants s'écoulaient dans la rivière qui en devenait musicale jusqu'à faire jouer les joncs.

Au loin courait une colline emplie de printemps

Digitized by Google

et de ténèbres. La douceur de ses flancs était incomparable. Elle exhalait un parfum de solitude : l'arome des lilas nocturnes mêlé à celui du cœur des roses noires où boit l'aride soleil blanc.

Soudain, par intervalles, comme si fussent tombés sur l'onde, en s'y brisant, les astres de cristal, on entendait s'épanouir le chant du rossignol. On n'entendait que le chant du rossignol. Sur toute l'étendue de la colline taciturne, on n'entendait que le chant du rossignol. La nuit n'était que le sanglot du rossignol.

Alors, dans les bocages, l'aurore se levait, rougissante d'être nue parmi les chœurs des oiseaux dont hésitaient à se moduler les sifflements, tant leurs ailes étaient accablées d'amour et de rosée. Les cailles au blé vert n'appelaient pas encore. Les mésanges-à-tête-noire faisaient, dans les obscurs figuiers, le bruit de galets remués par l'eau. Un pivert dont on eût dit qu'il était une poignée d'herbe arrachée aux pelouses dorées, avec la fleur d'un sainfoin à la tête, déchira de son cri l'azur. Il se dirigeait vers les vieux pommiers aux corolles candides.

Les trois éperviers et le hibou entrèrent dans ces lieux nourris de fleurs, sans que, partant, un seul rouge-gorge, un seul chardonneret, une seule linotte en fussent effrayés. Les oiseaux de proie se tinrent perchés, l'air arrogant et triste, l'œil fixé au soleil, battant parfois de leurs ailes de fer leur poitrine aiguë et chinée.

Quant au hibou, il s'enfonça vers la colline ténébreuse pour, enfoui dans quelque solitaire caverne, heureux dans l'ombre et la sagesse, écouter se plaindre le rossignol.

Digitized by Google

★

Mais les plus délicieux abris étaient ceux qu'élurent les colombes. Elles se tenaient sur d'amers oliviers vacillants au crépuscule. Dans ce parc il y avait des jeunes filles qu'à cause de leur grâce animale on avait laissées entrer, toutes les jeunes filles éprises, toutes les jeunes filles soupirantes et pareilles à des chèvrefeuilles, toutes les jeunes filles qui roucoulent avec toutes les colombes qui pleurent, depuis les colombes de Venise qui éventèrent l'ennui des dogaresses, jusqu'aux colombes d'Ibérie qu'agaçaient du piment de leurs lèvres des pêcheuses au teint d'orange et de tabac; toutes les colombes rêvées, toutes les colombes qui rêvent : celle qu'élevait Béatrix, et à qui Dante donnait un grain de blé; et celle qu'entendait dans la nuit Quittéria désenchantée; et celle qui dut gémir au-dessus des épaules de Virginie lorsque, dans la source nocturne, à l'ombre du cocotier, elle essayait en vain de calmer ses brûlures aimables; et celle à qui l'adolescente qu'oppresse le déclin d'Été, dans le verger où les pêches se meurent, confie des messages passionnés afin qu'elle aille où la mène son vol.

Et il y avait les colombes des vieux presbytères ensevelis sous les roses : celles que, de sa main parfumée d'encens, nourrissait Jocelyn en songeant à Laurence. Et la colombe que l'on donne à la petite fille qui va mourir; et la colombe que l'on pose, en certains pays, sur le front brûlant des malades; et la colombe aveugle qui gémit si tristement qu'elle attire vers les chasseurs embusqués le vol de ses sœurs passagères; et la plus douce colombe, qui console dans sa mansarde le vieux poète abandonné.

Digitized by Google

★

Le troisième Paradis était celui des brebis.

Au cœur d'un vallon d'émeraude qu'arrosaient des ruisseaux dont l'herbe était d'un vert inouï sous leur cristal ensoleillé; auprès d'un lac de nacre et de plume de paon, d'azur et de mica, de gorge de colibri et d'aile de papillon : ayant lapé le sel candide sur des granits aux grains d'or, les brebis dont les touffes d'épaisse laine sont imbriquées comme les feuilles de larges rameaux recouverts de neige, les brebis rêvaient longuement.

Ce paysage était si pur, et d'un songe si clair, qu'il avait blanchi les cils des agnelles, à glisser jusqu'à leurs yeux d'or. L'air y était si transparent qu'on eût cru voir, au fond de l'eau, tant leur relief s'accusait, les sommets calcaires zébrés de jaune. Les tapis des hêtraies et des sapinières se tissaient de fleurs de givre, de ciel et de sang, d'où la brise, les ayant frôlées, ressortait plus légère, plus balsamique, plus glacée.

Comme une marée bleue, une buée montait des cônes précieux des arbres où s'enlaçaient des lichens d'argent. Des cascades, suspendues aux dents rocheuses, fumaient. Et, soudain, les troupeaux angéliques bêlaient vers Dieu; et les clarines éperdues pleuraient vers l'ombre des scolopendres. Et l'eau ténébreuse des grottes se brisait à la lumière.

On y eût vu, couchée parmi les lauriers sauvages, la brebis retrouvée de l'Evangile. Sa patte, sous son museau, saignait encore. Les routes parcourues avaient été pénibles, mais bientôt elle se ranimerait au sucre acidulé des myrtilles. Déjà,

Digitized by Google

elle frémissait en écoutant ses compagnes éparses.

En entrant, pour s'y fixer, dans ce Paradis, les robines amies de François aperçurent, penché entre les myosotis couleur de l'onde qui les mirait, l'agneau de Jean de La Fontaine. Il ne discutait plus avec le loup de la fable. Il buvait, et l'eau n'en était point troublée. La source sauvage où l'ombre des lierres, depuis deux cents ans, semblait jeter une amertume, continuait de rouler dans le gazon ses flots brisés qui entraînaient dans leurs miroitements les neigeux frissons de l'agneau.

Elles virent, suspendues sur des *vallées heureuses*, les brebis de ces héros de Cervantès, lesquels, se mourant d'amour pour une même jeune fille, avaient déserté leur cité pour mener la vie pastorale. Ces brebis avaient les voix les plus douces: celles des cœurs qui aiment, en secret, leurs blessures. Elles buvaient sur les serpolets les larmes toujours fraîches et brûlantes que ces poètes bucoliques laissaient, comme une rosée, tomber des calices de leurs yeux.

A l'horizon de ce Paradis s'élevait une rumeur confuse comme celle de l'Océan. C'était des sanglots interrompus de flûtes ou de clarines, des appels répercutés par les gouffres, l'aboi des chiens inquiets, la chute dans le vide d'une pierre fleurie. C'était le gonflement des cascades au-dessus du fracas des torrents. C'était comme la voix d'un peuple en marche vers des Terres promises, vers des grappes sans nom, vers des épis de feu, mêlée au braiement des ânesses pleines qui portaient les bidons lourds de lait, et les manteaux du pâtre, et

Digitized by Google

le sel, et les fromages qui s'écaillent comme des marnes.

★

Le quatrième Paradis était celui des loups, si nu qu'on peut à peine le décrire.

Au sommet d'une montagne stérile, dans la désolation du vent, sous une brume pénétrante, ils avaient la volupté du martyre. Ils se nourrissaient de leur faim. Ils éprouvaient une âcre joie à se sentir délaissés, à n'avoir jamais pu qu'un instant — et grâce à combien de souffrances! — abdiquer l'amour du sang. Ils étaient les parias au rêve jamais réalisé. Depuis longtemps, ils ne pouvaient plus approcher les brebis célestes dont les cils blancs battaient dans la verte lumière. Et puis, aucune d'elles ne mourant plus, ils ne pouvaient désormais guetter le cadavre jeté par le pâtre au rire éternel du torrent.

Et les loups s'étaient résignés. Et leur fourrure, pelée comme la roche, était pitoyable. Une sorte de misérable grandeur régnait dans ce séjour étrange. On sentait, tant ce dénûment se faisait tragique et fatal, que l'on eût baisé au front, de tendresse, ces pauvres carnassiers surpris à saigner des agnelles. La beauté de ce Paradis où l'ami de François prit place, c'était la désolation et le désespoir sans espérance.

Et, au delà de cette région, le ciel des bêtes s'étendait à l'infini.

★

Digitized by Google

III

Quant à Lièvre, il s'était enfui prudemment à la vue du chenil céleste. Tant que François était resté auprès de lui, il avait cru en François. Mais bientôt, et quoiqu'il fût dans le séjour des Bienheureux, son naturel méfiant de laboureur l'avait repris. Et, ne trouvant pas là exactement son Paradis, n'y goûtant point la sécurité parfaite, non plus que l'attrait du danger connu, et avec lequel on peut lutter, l'Oreillard fut désorienté.

Donc, il erra, mal à l'aise, ne sachant pas, ne se reconnaissant pas, cherchant en vain ce qu'il fuyait et ce qui l'avait fui. Mais qu'était-ce? Le bonheur n'était-il pas le Ciel? Où donc le calme eût-il été plus calme? En quel autre gîte le Museau-fendu aurait-il pu rêver un sommeil sans alerte, mieux qu'en ces lits de laine que la brise étendait sous les buissons fleuris d'étoiles?

Mais il n'y dormait point, car l'inquiétude et d'autres choses lui manquaient. Assis aux fossés du Ciel, il ne sentait plus, sous la blancheur de sa queue courte, l'humidité le pénétrer de frissons. Les moustiques, retirés dans leur Paradis d'étangs, ne donnaient plus à ses paupières toujours levées l'âcre brûlure de l'Eté. Cette fièvre il la regrettait. Son cœur ne battait plus avec cette puissance dont il battait lorsque, au sommet des landes incendiées de bruyères, un coup de feu faisait autour de lui pleuvoir le sol. A la lisse caresse des pelouses soignées, son misérable poil repoussait aux endroits calleux de ses pattes. Et il se prenait à déplorer ce luxe du ciel. Et il était comme le jardinier devenu roi qui, obligé à chausser des sandales de pourpre, regrette ses sabots lourds de glaise et de pauvreté.

Digitized by Google

★

Et François, dans son Paradis, eut connaissance des angoisses du Patte-usée et de son désarroi. Et son cœur éprouva de la peine de ce qu'un de ses anciens compagnons ne fût pas heureux. Dès lors, les rues du hameau céleste où il demeurait lui semblèrent moins pacifiantes, les ombres du soir moins douces, moins blanches les haleines des lys, moins saintes les lueurs du rabot dans les échoppes, moins claires les cruches chantantes dont l'eau s'épanouissait en gerbes fraîches qui faisaient frissonner la chair des anges assis aux margelles des puits.

★

Donc, François alla trouver Dieu qui le reçut dans son jardin à la tombée du jour. C'était, ce jardin de Dieu, le plus humble, mais le plus beau. On ne savait d'où venait le prodige de sa beauté. Peut-être n'y avait-il que de l'amour. Au-dessus des murailles ébréchées par les âges, de sombres lilas s'épandaient. Les pierres, joyeuses, supportaient des mousses qui souriaient et dont les bouches d'or buvaient dans le cœur d'ombre des violettes.

En une lueur diffuse, qui ne tenait point de l'aube ni du crépuscule, elle était plus douce encore qu'eux; au milieu d'un carreau de terre, un ail bleu fleurissait. Un mystère entourait le globe bleu de son inflorescence immobile et recueilli sur sa haute tige. On devinait que cette plante rêvait. A quoi? peut-être au labeur de son âme qui chante, au soir d'hiver, dans le pot où bout la soupe des déshérités. O divine destinée! Non loin des bordures des buis, les lèvres des laitues rayonnaient

Digitized by Google

de muettes paroles, tandis qu'une grave lumière entourait l'ombre des arrosoirs endormis. Leur tâche était terminée.

Et vers Dieu, confiante et sereine, sans orgueil ni humilité, une sauge élevait son parfum misérable.

★

François s'assit auprès de Dieu, sur un banc qu'abritait un frêne qu'aimait un lierre. Et Dieu dit à François :

— Je sais ce qui t'amène. Il ne sera pas dit qu'Ici un seul ait pu ne pas trouver son Paradis, fût-il ciron, fût-il lièvre. Va donc vers le Patte-usée, et demande-lui ce qu'il désire. Et quand il te l'aura dit, je le lui accorderai. S'il n'a point su mourir et renoncer avec les autres, c'est que, sans doute, son cœur est trop attaché à ma Terre bien-aimée. Car, ô François, comme cet Oreillard, j'aime la Terre d'un profond amour. J'aime la terre des hommes, des bêtes, des plantes et des pierres. O François, va retrouver Lièvre, et dis-lui que je suis son ami.

★

Et François se dirigea vers le Paradis des bêtes où, excepté des jeunes filles, jamais les enfants des hommes n'avaient pénétré. Il y joignit Lièvre qui errait et se désolait, mais qui, lorsqu'il eut vu venir à lui son ancien maître, éprouva une telle joie qu'il s'assit, l'œil plus ahuri que jamais, le museau tremblant d'un tremblement imperceptible.

— Salut, mon frère, dit François. J'ai entendu souffrir ton cœur et je suis venu ici pour connaître

Digitized by Google

sa tristesse. As-tu mangé trop de graines amères? Que n'as-tu la paix des colombes et des agnelles aussi blanches... ? O faneur de regain, que cherches-tu avec cette inquiétude, alors qu'il n'est plus d'inquiétude ici, et que jamais plus tu ne sentiras l'haleine des chiens courants sur ton pauvre poil de routier?

— O mon ami, ce que je cherche, repartit le Museau-fendu, c'est mon Dieu. Tant que tu le fus sur la terre, je me sentis pacifié. Mais, dans ce Paradis où je suis perdu parce que je n'y sens plus ta présence, ô frère divin des bêtes, mon âme étouffe, car je n'y trouve pas mon Dieu.

— Pensais-tu donc, reprit François, que Dieu abandonne les lièvres et que, seuls dans le monde, ils n'aient pas droit au Paradis ?

— Que non, lui répondit le Patte-usée. Je ne réfléchissais point sur ces choses. Toi, je t'aurais suivi, car j'ai appris à te connaître aussi bien que la haie de la terre où les agneaux suspendaient la tiède neige dont mon gîte se réchauffait. En vain, à travers ces prairies célestes, ai-je cherché ce Dieu dont tu parles encore. Mais, tandis que mes compagnons le découvraient tout de suite, et trouvaient leurs paradis, moi j'errais. Du jour que nous t'eûmes quitté, et dès l'instant que j'eus gagné le Ciel, la nostalgie de la Terre fit battre mon cœur puéril et sauvage.

O François, ô mon ami, ô toi seul en qui j'ai foi, rends-moi ma terre. Je sens que je ne suis pas ici chez moi. Rends-moi mes sillons pleins de boue, rends-moi mes sentes argileuses. Rends-moi la vallée natale où les cors des chasseurs font remuer les brumes. Rends-moi l'ornière d'où j'entendais

Digitized by Google

sonner comme des angelus les meutes aux oreilles pendantes. Rends-moi ma peur. Rends-moi l'effroi. Rends-moi l'émotion que j'éprouvais lorsque, soudain, un coup de feu balayait sous mon bondissement les menthes odorantes, ou lorsque, parmi les cognassiers du buisson, mon museau rencontrait le cuivre du froid lacet. Rends-moi la prairie où tu me découvris. Rends-moi les aurores des eaux d'où le pêcheur prudent retire ses cordeaux lourds d'anguilles. Rends-moi le regain bleu de lune, et mes amours peureuses et clandestines parmi les oseilles sauvages, lorsque je ne distinguais plus, du pétale de l'églantier tombé lourd de rosée sur l'herbe, la rose langue de mon amie. Rends-moi ma faiblesse, ô mon cœur. Et va dire à Dieu que je ne puis plus vivre chez lui.

— O Patte-usée, lui répondit François, ô mon ami, ô doux rural méfiant, ô Lièvre de peu de foi qui blasphèmes, si tu n'as pas su trouver ton Dieu, c'est que, pour rencontrer ce Dieu, il t'eût fallu mourir comme tes compagnons.

— Mais si je meurs, que deviendrai-je? s'écria le Poil-de-chaume.

Et François :

— Si tu meurs, tu deviendras ton Paradis.

★

Devisant ainsi, ils arrivèrent aux confins du Paradis des bêtes. Là commençait le Paradis des hommes. Lièvre inclina la tête et lut, au-dessus d'un poteau, sur une plaque de fonte bleue où une flèche indiquait la direction à suivre :

Digitized by Google

CASTÉTIS A BALANSUN 5^{km}

La journée était si torride que l'écriteau semblait palpiter dans le sombre été. Au loin, la route poudroyait comme dans sœur Anne, lorsque l'on dit : « Ma sœur, ne vois-tu rien venir? » La sécheresse en était magnifique, amèrement embaumée par les menthes.

Et Lièvre voyait venir à lui un cheval attelé à une carriole.

C'était une rosse qui traînait un char-à-bancs et qui ne pouvait plus qu'aller au galop, par à-coup. Chaque élan faisait sursauter sa carcasse disloquée, secouait son collier, éparpillait sa crinière terreuse, luisante et verte comme la barbe d'un vieux marin. La bête soulevait avec peine, comme s'ils eussent été des pavés, ses sabots gonflés ainsi que des tumeurs...

Alors, un doute plus fort que tous les doutes qui avaient assailli jusqu'alors l'âme de Lièvre, la lui perça.

★

Ce doute était un grain de plomb qui venait de pénétrer, par la nuque, dans la cervelle de l'Oreillard. Un voile de sang, plus beau que n'est l'Automne ardent, flotta devant ses yeux où se levaient les ombres éternelles. Il cria. Les doigts d'un chasseur le serraient à la gorge, l'étranglaient, l'étouffaient. Son cœur s'alentissait qui, jadis, battait comme au vent la pâle églantine éplorée à l'heure matinale où la haie caresse la douceur des agneaux. Un ins-

Digitized by Google

tant, dans le poing de son meurtrier, il demeura immobile, efflanqué, long comme la mort. Puis le vieux Patte-usée sursauta. Ses ongles se crispèrent en vain vers le sol qu'ils n'atteignaient plus, car l'homme ne lâchait pas. Lièvre finissait goutte à goutte.

Soudain, il se hérissa, devint semblable aux chaumes de l'été où il se gîtait jadis auprès de sa sœur la caille et du coquelicot son frère; semblable aussi à la terre argileuse où ses pieds de pauvre trempèrent ; semblable aussi au pelage dont les Septembres revêtent la colline dont il avait pris la forme; semblable à la bure de François ; semblable à l'ornière d'où il entendait sonner comme des angelus les meutes aux oreilles pendantes ; semblable à la roche aride qui est l'amour du serpolet; semblable, par son regard, où maintenant flottait une buée d'azur nocturne, à la pelouse bénie où l'attendait le cœur de son amie au cœur des oseilles sauvages ; semblable, par les larmes qu'il pleurait, à la fontaine séraphique auprès de laquelle s'asseyait le vieux pêcheur d'anguilles réparant ses cordeaux; semblable à la vie; semblable à la mort; semblable à lui-même ; semblable à son Paradis.

FRANCIS JAMMES.

1902.

Digitized by Google

WATTEAU

DES

PORCHERONS A LA COMÉDIE FRANÇOISE

... Les panneaux de Crozat sont pour Watteau une entreprise considérable. Il s'y donne tout entier. Sa réputation, son renom, il peut peut-être les établir sur cette décoration, et il ne ménage rien pour la mener à bonne fin. Toutefois, un gros obstacle se dresse : son logis est loin, très loin de l'hôtel du financier. Chez Sirois, il ne peut plus, au réveil, commenter son travail en rêvant, comme il aime à le faire, et comme sa petite nature, vite fatiguée, l'y invite; il lui faut se lever très tôt chaque matin et traverser la grande moitié de ce formidable Paris qu'il n'aime pas... Quand il vient, c'est noyé dans le flot des jardiniers affourchés sur leurs haridelles et remportant leurs paniers vides, bousculé par des commis de bureaux, empressés, habillés et frisés, par des perruquiers qui courent, saupoudrés des pieds à la tête et brandissant le fer à toupet, par des limonadiers qui portent, sur d'incertains plateaux, le café dans les chambres meublées; le danger est sérieux quand l'essaim des apprentis écuyers, suivi des laquais furieux et mal dégrisés, débouche en volée à un carrefour dans la hâte de battre à l'aise les boulevards.

Cette mêlée dans laquelle il se jette, dont il ne sort que rudoyé, enfiévré et loin de ses pensées, cette mêlée l'attend chaque fois... Alors qu'il quitte sa

Digitized by Google

toile, le cerveau lourd, le tourbillon le reprend : maintenant c'est la fille qui l'assaille, la joue placardée de rouge, la gorge nue, hardie de l'œil, de la lèvre et de la main; c'est la lassitude des gens qui baguenaudent dans le remous des carrosses et des chaises, les hoquets des soldats et des portefaix; à mesure qu'il approche des Innocents l'enchevêtrement des charrettes des coquetiers et des marayeurs; enfin, c'est le puant et effroyable cloaque du Grand-Châtelet, les lèpres de la prison avant les bêlements lamentables, les coups sourds, l'âcre et écœurante odeur de sang de l'abattoir louche de la rue du Pied-de-Bœuf, — avant l'immonde égout de la chute du pont Notre-Dame, au bord duquel, dans le crépuscule et la pestilence, des prostituées se livrent aux tueurs.

Watteau eut vite fait de se trouver un refuge de l'autre côté du rempart, en face de chez Crozat, aux Porcherons.

En quelques minutes il est chez lui, — et c'est le calme, le silence, et même un peu de cette mélancolie qu'il chérit tant.

La barrière franchie, son éclaboussement passé, et le Jeu de boules, et le cul-de-sac des Sergents, et le *Grand Vainqueur*, et l'*Espée de bois*, et la *Cunette*, chaumes hospitaliers où le feu clair flambe vite, la nappe est tôt mise, le pichet de vin et les gobelets prestement apportés, après ces réduits équivoques dont le pittoresque ne masque pas assez le lamentable, nids possibles cependant aux adultères et superbes fringales des bourgeoises amoureuses, après cette ceinture inquiétante dont la largeur n'excède une portée de mousquet, cette banlieue est exquise. Très verte dans les roseaux, les sureaux, les haies qui découpent les courtils

Digitized by Google

séparés par le grand ruisseau qui vient de Ménilmontant.

Des saulaies de la Ville-l'Evêque jusqu'à la croix Cadet et à la maison de la princesse de Monaco, Watteau peut choisir à son aise; les logis ne manquent pas vers la ferme Nateau au pigeonnier seigneurial et aux tourelles en poivrières, vers le château Le Coq, vers la tour des Dames ou vers le carrefour du faubourg et de la rue Coquenard, à la croisée des chemins, proche la petite chapelle de Notre-Dame de Lorette...De toutes parts, la vue s'égaie des bois de haute futaie des petites maisons, des pommiers et des cultures qui bordent les chemins de Clichy, de Saint-Ouen, de la Nouvelle-France, et, sur les flancs de la montagne toisonnée de vignes, des trous béants des carrières, des raidillons qui grimpent entre les ormes, les noyers, les moulins aux ailes folles, les abreuvoirs moussus, la vue s'égaie de Montmartre tapi au pied des murs de l'abbaye, sonore de tintements et de carillons.

Paris même, si près, est à demi masqué par la buée qui tremble au-dessus du boulevard. On peut ici l'oublier presque ; seuls émergent des combles imprécis, des aiguilles de clochers.

Les vagueries sont délicieuses aux Porcherons, et Watteau y rencontre cette presque solitude que nous lui verrons toujours rechercher. Ce n'est pas la campagne avec ses rudesses et ses austérités, mais, partout, des bouquets de bois, des mares à canards, des fermes, des fruitiers, des jardins entre lesquels des grosses maisons s'érigent : celle de Balalud de Saint-Jean, celle de Regnard, — où le maître ne viendra plus, et où, mélancoliquement, vieillissent et la blonde Doguine,

Digitized by Google

Ami, verse-moi du vin frais
Pour la Doguine...

et Tontine à la gorge de marbre, Tontine qui chantait si bien et qui, pour contenter « tout le monde », était alternativement

Ou brune ou blonde...

Non loin de la demeure de Jean-Antoine, il y a le petit enclos du cimetière Saint-Eustache; les tombes et les croix ne discordent avec sa songerie. S'il pousse sa promenade jusqu'au village de Clignancourt, il visite certainement la chapelle du vieux Vleughels d'Anvers, père de ce Nicolas Vleughels qu'il ne va pas tarder à rencontrer...

C'est le premier repos de Watteau. Apparemment il ne restera guère en ce premier domicile qu'il s'est librement choisi. L'intéressé témoin qu'est Caylus n'a oublié ce détail :

« Il n'étoit pas sitôt établi dans un logement qu'il le prenoit en déplaisance. Il en changeoit cent et cent fois, et toujours sous des prétextes que, par honte d'en user ainsi, il s'étudioit à rendre spécieux... »

Toutefois, il travailla assez en ce « réduit ». Et, sans vouloir ingénument situer toute la vie de Watteau à l'aide de ses toiles, il nous reste dans l'œuvre de précieuses impressions qui datent de son séjour aux Porcherons, des souvenirs qui sont indéniablement montmartrois.

Il y a d'abord le *Marais*, que grava Jacob, ce paysage très ordonné et encore bien classique. Dans le clos d'une ferme dont on aperçoit au fond les bâtiments, des femmes devisent, d'autres tirent de l'eau, plus loin, près d'un chemin creux, deux hommes montent une meule de luzerne; sur l'horizon un arbre grêle et les pieux d'une barrière où

Digitized by Google

se nouent des pampres. Une sanguine du British Museum représentant une cour de ferme, et signée par extraordinaire *Ant. Watteau*, est bien du même temps : on y retrouve maints détails du *Marais*, notamment l'amusant arrangement des quatre gaules qui maintiennent la poulie au-dessus de la margelle du puits. Ce dessin et cette toile sont très caractéristiques; ce sont bien des sites de banlieue, saisis dans leur vérité particulière faite de lèpre citadine et de pittoresque villageois. *L'Abreuvoir* est du même temps, et cette maison, cet herbage enclos de mauvaises planches, la sourde gêne qui se dégage du paysage et des personnages qui l'animent trahissent encore les petits maraîchers des fossés de Paris... Mariette écrit quelque part que Watteau peignit ces deux toiles « étant aux Porcherons » : l'indication est superflue... Parmi les Watteaux de Potsdam, il y a aussi un groupe de maisonnettes montmartroises et un bouquet d'arbres maigres que la fantaisie de Jean-Antoine a silhouettés auprès d'un lac et de collines à l'Italienne.

Mais la gloire des Porcherons c'est la guinguette. Ceux-là et celle-ci ont été trop mis en coupe réglée par les vaudevillistes et les graveurs, — ah! la guinguette de Saint-Aubin avec la Servante, la Grisette et la Marquise..., — pour qu'il soit très tentant d'en parler encore. Cependant, il me faut bien noter qu'en ces temps où Watteau habite ici, cette guinguette se rappelle sans cesse à son attention aux jours fériés, voire fort souvent en semaine. C'est à la guinguette que Miché et Marton, Champagne et Marine discutent si savamment sur l'objet que vous devinez; on n'y mange d'échaudés arrosés de piquette, sans qu'aussitôt, en fausset ou à pleine gorge, il n'entende crier :

Digitized by Google

Tu es, guinguette, le canton
Le plus joli du monde.
Tu nous fais naître des amants
Les plus jolis du monde,
Qui font dessus l'herbe des tours
Les plus jolis du monde...

ou

En allant à la guinguette,
Le long de ce petit verd pré,
J'ai rencontré Fanchonette
Parfaite et belle à mon gré...

Et, à un des très rares moments où il consent, du pinceau, à plaisanter à la flamande, il campera en travers du chemin une théorie d'ivrognes et de commères, il juchera le roi de la bande sur un âne; plus loin, des couples glisseront, grisettes à qui leurs amoureux ont offert à goûter; près d'un arbre sous lequel des chasseurs se reposent, attablés, des galants, en partie carrée, festoieront; au fond, sur le ciel, l'enseigne de la chopine se découpera, et les soliveaux de la barrière, et la pente douce d'une colline : ce sera le *Retour de Guinguette* (1).

Cependant, la situation de Watteau est fort irrégulière; il peint sans autorisation, il peint illégalement, il n'a pas le droit de peindre : il n'est affilié à la Jurande des maîtres, il n'est de l'Académie royale et les gardes de la corporation de Saint-Luc peuvent le dénoncer. D'où, l'inévitable et désastreux procès. Il lui faut régulariser sa situation.

Or, de toutes parts, l'Académie s'impose à Jean-Antoine : La Fosse l'en entretient chez Crozat; quoiqu'il ait rompu toutes relations avec Gillot, il sait, néanmoins, que cet indépendant s'y prépare depuis deux ans, faisant litière de ses goûts. Le duc

(1) P. Chedel sculp : « Le tableau original, grandeur de l'estampe. Du cabinet de M. Cordonnier, ancien capitoul de Toulouze ».

Digitized by Google

d'Antin « qui s'échauffe pour se signaler dans son poste » vient de faire savoir à la Compagnie qu'elle ait à lui désigner deux candidats, précédemment couronnés, qui lui sembleraient dignes « de profiter de l'estude de Rome, s'il playt à Monseigneur de les y envoyer »...

Et la hantise de l'Italie reprend Watteau une dernière fois. Allait-il pouvoir réaliser son rêve, voir et vivre les œuvres des magiciens qu'il commence seulement à soupçonner?... «... il eut quelque envie d'aller à Rome pour y étudier d'après les grands maîtres, surtout d'après les Vénitiens dont il aimoit beaucoup le coloris et la composition. »

L'Ecole s'est, là-bas, quelque peu relevée. La tournure de nos affaires en Flandre n'y est point étrangère : Poërson vient d'être créé chevalier de Saint-Lazare, il a été vice-prince, il est prince maintenant de l'académie de Saint-Luc. Il est fort bien en cour. Le portrait de « dom Carlo Albano » lui a été payé « en un assez gros morceau de la vraie croix avec une bulle authentique, enchâssé dans une croix d'or garni d'émeraudes et de diamans ». Clément XI veut aussi son portrait de sa main. Toutefois Poërson ne s'en soucie que médiocrement « parce que l'on n'a jamais veu personne en qui l'air du visage change si souvent qu'à ce Saint-Père ». A ces honneurs très grands, un autre, assez inattendu, allait s'ajouter. Complaisamment, il l'apprendra au directeur des Bâtiments :

« Il y a icy, Monseigneur, une Académie fameuse par les beaux esprits qui la composent, parmy lesquels l'on compte douze ou treize cardinaux, plusieurs Princes et autres gens sçavants. Comme j'ay l'honneur d'estre cognu de bon nombres de ces seigneurs, ils ont bien voulut sans que je l'aye sol-

Digitized by Google

licitée me faire la grâce de me donner une place dans cette illustre Compagnie, quoy qu'il ni ut point de place vacante. Ils ont en ma faveur augmenté leur nombres ainssi qu'il est exprimée dans les lettres pattantes dont ces seigneurs m'ont gratifiée. Cette Académie se nomme Arcadia. L'on m'a donnée le nom de *Timante*, parce que chaqun de ces académiciens doit avoir un nom de pasteur... »

Cette Rome tourmente Watteau. C'est d'un œil d'envie qu'il y voit partir Eusèbe Nourrisson et Giral qui sont désignés... Lui, n'ayant pas de premier prix, ne pouvait être choisi.

Alors, il prend un parti extrême et qui n'est pas sans quelque témérité : officiellement, il se présente « aux suffrages de la compagnie ». Les dates détruisent le roman de Gersaint, le tableau militaire porté dans l'antichambre, La Fosse « découvrant » Watteau, et le « mon ami, vous ignorez vos talens et vous vous méfiez de vos forces ; croyez-moi, vous en sçavez plus que nous... » Ah ! quand Gersaint brode...

Non. C'est avec une autre toile qu'il va tenter l'aventure ; l'implacable Mariette nous l'apprend, c'est avec les *Jaloux* (1).

Tout l'œuvre de Watteau s'institue sur ce tableau. La toile que Watteau soumet aux juges contient en germe les merveilles qui vont suivre. Il semble qu'il ait pris à tâche de manifester, d'enfermer dans ce petit cadre, en promesses magnifiques, le drame poignant et mélancolique, l'amère et délicieuse comédie, l'inégalable fantaisie qui sortiront de son pinceau... le calme du fourré est grand, et ce

(1) Les *Jaloux* allèrent chez M. de Julienne ; G. Scotin les grava. Une variante, où Mezetin n'est pas, figura à la vente Montullé, en 1783 (n° 56 du catalogue), et repassa, le 3 mai 1786, à une seconde vente (n° 143 du catalogue).

Digitized by Google

n'est le murmure de la source au pied de la sphinge de pierre qui l'agite, ni le rire silencieux du faune de marbre dans le croissant des branches, — mais bien le babil des amoureux arrêtés sur un banc. L'énigme de Gilles silencieux et méditatif, l'énigme non encore déchiffrée que Watteau a mise sous ces yeux vagues et sous ce facies placide, l'énigme de Gilles domine la scène; c'est en vain que l'amante impatiente, inquiète, a jeté là sa Folie et son tambourin pour l'interroger : perdu dans sa songerie, il reste muet. Près de lui Mezetin croit amuser de quelque bon conte une compagne qui, d'une main distraite, effleure une guitare en guettant la réponse de l'homme blanc... Ces deux voix dans l'accalmie du grand bois, sous la magnifique course des nuages qui dévalent, là-haut, sur les cimes, dans le susurrement du vent qui fait virevolter les feuilles sans les arracher, — et qui assourdit cependant les pas de Scaramouche et d'Arlequin qui se sont glissés sous les ramures pour surprendre les traîtresses...

Tout Watteau est ici.

Fait remarquable, l'Académie comprit les *Jaloux*.

Elle n'était, ce jour-là, trop fatiguée de peinture. A une des dernières séances, Coypel avait discouru ainsi que parfois cela lui arrivait : « Tout son discours a été soutenu de portraicts qu'il y a faict, tant de la Peinture que de ceux qui s'y appliquent et de ceux qui en jugent, si vifs et si pathétiques que la Nature même n'en pourroit donner une idée plus vraye et plus noble... »

Coypel parle et écrit bien autrement mieux qu'il ne peint : est-ce à sa harangue qu'elle dut d'être plus saine d'esprit qu'à l'ordinaire ? ou au chaud appel de La Fosse? Est-ce également La Fosse, qui

Digitized by Google

connaissant bien la nature du peintre, fait accorder à Watteau la faveur insigne de choisir, en toute liberté, le sujet de son morceau de réception? Cela est possible. En tout cas, il y eut discussion ; Van Clève s'était offert à lui en trouver un. Sur le registre, cette phrase est raturée : « Il recevra de M. Van Clève, Directeur, un sujet d'ouvrage de réception dont il présentera une esquisse... »

Voici le procès-verbal de la séance du samedi 30 juillet 1712 :

« *Présentation du Sr Antoine Watteau.* — Aujourd'huy, Samedi trente de Juillet mil sept cent douze, l'Académie estant assemblée à l'ordinaire, le sieur *Antoine Watau*, Peintre, né à Valenciennes, s'est présenté pour estre reçeu Académicien, et à faict voir de ses ouvrages. La Compagnie, après avoir pris les voix par les fèves, a agrée sa présentation. Le sujet de son ouvrage est laissé à sa volonté. Monsieur *Jouvenet* et Mr *Magnier* ont esté nommés pour voir travailler le sieur *Gillot*, et M. *Coypel* et M. *Barrois* pour voir travailler ledit sieur *Wattau* (1). »

Sur la page du registre, presque sur la même ligne, le nom de son maître est à côté du sien... Le rapprochement est éloquent; le pauvre Claude tente son dernier effort. Lui qui n'a jamais su où se fixer, ne démêlant sa vraie voie dans la versatilité qui lui fait essayer tous les genres sans en approfondir aucun, il entreprend une dernière fois de lutter ouvertement pour rester incontestablement, et de toutes les manières, le maître de Watteau. Alors,

(1) Signèrent : « C. Van Clève, Coyzevox. Iouvenet, de Largillière, Coypel, Lauthier, Legros, de Troy, de Launay, L. Boulogne, Alexandre, Flamen, Hallé, Vernansal, Magnier, Colombel, Rigaud, Marot, P. Bertrand, Masson, Frémin. »

Digitized by Google

laissant là tout ce que sa fougue lui a fait réaliser, oubliant et Don Quichotte, et Pan, et Arlequin, il veut frapper un grand coup et se hausser jusqu'au style religieux. Bravement, inconscient de ses préparations hâtives, de ses détails maladroits, de son exécution falote, il s'embesogne à une *Elévation de Croix*... Il y a deux ans déjà qu'il y travaille : elle n'est pas achevée... Combien de fois ne l'a-t-il pas laissée pour suivre sa vraie nature, retourner de verve à ses grotesques et à ses bachiques?.. Mais Magnier et Jouvenet sont venus le morigéner ; cette préséance qu'il ambitionne de conserver, cette maîtrise qu'il veut affirmer par un coup d'éclat les lui font abandonner à nouveau, le ramènent, inquiet et tâtonnant, vers la machine ; il mettra cinq ans à la parfaire, — ce sera un désastre et il jettera ses pinceaux.

« Possédé de cet esprit d'instabilité qui le dominoit », Watteau est-il encore aux Porcherons? A-t-il terminé la décoration pour Crozat? Son récent succès, quoique pas encore définitif puisqu'il lui restait à faire le « chef-d'œuvre », lui a-t-il amené déjà cette « agréable réputation » qui devait augmenter « si considérablement le nombre de ses admirateurs », — et des importuns qui faisaient son supplice... » ?

Ces *Jaloux* ont été certainement précédés, jusqu'à cette maturité, d'œuvres successives toujours plus fortes et que nous n'avons malheureusement pas. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à partir de cette toile le Watteau timide et qui se cherche n'est plus : le petit peintre a vécu, le maître s'est révélé.

Sa palette a perdu, de plus en plus, du « brûlé » primitif. L'ordonnance, l'aisance des figures, le calme, la crânerie avec lesquelles elles sont abor-

Digitized by Google

dées, l'admirable justesse des détails, l'heureuse synthèse du faune et de la sphinge, la poétique vérité du cadre de verdure, font cette petite toile, pour nous, la première en date des grands Watteaux. Si, en la détaillant longuement, on relève, ici et là, encore quelques lourdeurs trahies par l'estampe, si une gêne se fait jour en certains points, cela même rehausse d'un charme de plus cette subite manifestation.

Et c'est une révélation de la nouvelle vie que mène Watteau que ce Gilles et ce Mezetin, cet Arlequin et ce Scaramouche.

Evidemment, il y a quelque temps déjà qu'il se sert de ces personnages. Ces drôles lui sont familiers. Pour les connaître si parfaitement, il lui a fallu les fréquenter. Les bouffons italiens ne sont de retour en France, il n'a plus Gillot auprès de lui pour lui montrer ses études et faire revivre les bannis de 1697 : il a donc été les voir souvent au théâtre de la Foire pour les noter si bien. Etant donnée sa répulsion des foules, il n'a pris seul cette belle résolution. Ici, Lesage s'évoque.

Les « Sauteurs du Roy » ne constituent plus, uniquement, avec les animaux féroces ou savants, la joie de la foire Saint-Germain ou de la foire Saint-Laurent. Les artisans et les bourgeois qui baguenaudent surtout vers la ferme Saint-Lazare où l'on crie des robes de chambre de Marseille, des chemises de toile d'Hollande, du fromage de Milan et des ratons tout chauds ; les étudiants, les nobles du faubourg qui, vers l'Abbaye, processionnent entre les baraques de bois, devant les tableaux, les livres et les étoffes de prix, — ces gens ont maintenant pour s'éjouir le « Jeu du Bel-Air » de la dame Baron.

Digitized by Google

Et ce Jeu a pour fournisseur ordinaire Alain René Lesage... Combien de fois Watteau n'a-t-il pas assisté aux farces de son ami, aux PETITS MAITRES, *pièce en cinq entrées*, à ARLEQUIN ET MEZETIN MORTS PAR AMOUR, qui sont de 1712, et à celles qui suivirent : ARLEQUIN, ROI DE SÉRENDIB, ARLEQUIN INVISIBLE, ARLEQUIN THÉTIS ?... Là, il avait vu vivre, avec ce qu'ils avaient conservé du costume et de la mimique des Italiens chassés, les personnages de ses *Jaloux*.

Watteau aime le théâtre dont l'exagération, le mensonge et les fantaisies sont parfois un écho à son rêve ; Gillot, lui aussi, aimait le théâtre. Et ses premiers et rares amis sont des hommes de théâtre. Après Lesage, voici La Roque ; après les tréteaux, l'Opéra et les Comédiens français...

Jean-Antoine vient de retrouver le chevalier de la Roque qu'il avait laissé à Valenciennes. Ce dernier, sa blessure à peine cicatrisée, avait repris sa place dans la Maison du Roi, mais toutefois pour peu de temps. Après les succès de Villars qui préludent à la paix d'Utrecht, il abandonne définitivement l'armée. Il revient alors à Paris et tourne son activité vers la scène, dont la passion ne l'a guère quitté. Il pense toujours à cette HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇOIS ébauchée avant même son entrée aux gendarmes et à laquelle il devait travailler de temps à autre, sans toutefois parvenir à la mener à bien. En bon méridional qu'il est, il entretient la cour et la ville de son projet. L'auteur des LETTRES HISTORIQUES SUR LA COMÉDIE FRANÇOISE (1) n'écrira-t-il pas au début de la dissertation :

« Deux raisons m'ont empêché de prendre la

(1) A Paris, chez Pierre Prault, à l'Entrée du quay de Gèvres, AU PARADIS, MDCCXIX.

Digitized by Google

Comédie Françoise à son origine. La première, c'est que Monsieur de la Roque, homme d'ésprit, travaille depuis quelques années à l'Histoire de ces tems reculez que je laisse en arrière, et le fait avec toute l'exactitude que demande ce sujet... »

Mais il y a mieux.

Ce Marseillais entreprenant, qui devait être un très charmant homme d'un commerce aimable et sûr, — je trouve encore ces lignes écrites au lendemain de sa mort : « ... la probité, la douceur de ses mœurs, la candeur et toutes les vertus nécessaires à la Société, qui formoient son caractère et qui étoient si naturellement peintes sur son visage, lui attiroient l'estime et la vénération de tous ceux qui le connoissoient et lui avoient fait quantité d'amis qui le regrettent encore tous les jours... », — ce Marseillais entreprenant ambitionne « l'applaudissement à l'Opéra » et rêve de cueillir les lauriers de Roy, de Destouches et de Menesson.

Or, il y a par la ville un pauvre diable d'abbé qui va grandement l'y aider. D'abord Servite, puis aumônier sur un navire de Louis XIV, on le retrouve à Paris gueux et sans pain, écrivant des LETTRES AU ROI sur ses victoires. Sauvé par la Maintenon des moines qui veulent le reprendre, du cardinal de Noailles qui l'a mis en mesure d'opter entre la messe et la muse, il a cessé de « dîner de l'autel et de souper du théâtre », car c'est lui, c'est Pellegrin, — et brièvement a ouvert boutique de vers, vivotant d'une petite pension qui lui est servie sur le MERCURE où il rédige « l'article des spectacles ».

Il inaugure la foire Saint-Laurent de 1711 avec un HARLEQUIN A LA GUINGUETTE, donne à la Comédie un POLIDORE qui est un succès et une MORT D'ULYSSE

Digitized by Google

qui fut un désastre, fait chanter aux dames de Saint-Cyr les Cantiques spirituels sur des airs d'opéras et, dans les entr'actes, rime des noëls, des madrigaux et des épithalames...

Fatalement la Roque, qui veut arriver, fréquente au Mercure; il y rencontre Pellegrin : le livret de Médée et Jason s'élabore : Salomon, la basse de viole, en écrira la musique.

Et voilà Watteau à l'Opéra avec le gendarme, et à la Comédie avec l'abbé.

Ce monde curieux et nouveau de l'Opéra, ce monde qui s'ouvre pour lui, Jean-Antoine l'explore, avidement séduit par la réalisation amusante de ces féeries, de ces ballets, de ces allégories, de ces fictions dans l'harmonie des décors et de la musique. Il l'étudie, non pour le traduire fidèlement; son ambition est plus haute. C'est une autre humanité qui se déploiera dans son œuvre; mais, à ce monde du Théâtre, il va emprunter de vagues costumes, des contrées imprécises et charmantes, des rencontres et des libertés qui l'aideront puissamment à exprimer sa pensée. Certes, il suit volontiers les études de l'œuvre à laquelle la Roque donne ses soins; il observe et retient toute la trigauderie de ces gens qui intriguent, matoisent, s'aiment, se déchirent, jouent sans cesse, au naturel, une tragi-comédie bien autrement plaisante que celle qu'ils récitent, qu'ils miment et qu'ils chantent.

Certainement, cette après-dînée d'avril 1713, quand, vers les cinq heures et quart, ainsi que le nouveau règlement le voulait, le spectacle commence, Watteau est dans la salle...

Or, il m'est possible de dire ce qu'il voit, ayant eu l'insigne bonne fortune de mettre la main sur la

Digitized by Google

rarissime Médée de la Roque, échappée avant moi à toutes les recherches.

Le rideau se lève sur « un endroit le plus agréable des Rives de la Seine; c'est un vallon délicieux et des Prairies à perte de vûë où le fleuve serpente ». Et dans ce vallon, précédée d'un bruit de guerre, l'Europe s'avance sous les traits de Mlle Poussin. Elle se lamente.

Ciel ! de quel bruit affreux retentissent les airs !...

le chœur, derrière le théâtre, répond:

Courons, courons, aux armes !

et Mlle Poussin continue :

Puissant Maître de l'Univers
Ne m'avez-vous soumis tant de Pays divers
Que pour me causer tant d'allarmes ?...

Mais Apollon paraît, c'est M. Hardouin, « dans un char brillant, avec Melpomène, les Jeux et les Arts ». Et Apollon la rassure :

Tes vœux sont montez jusqu'aux Cieux
Europe, reprend l'Espérance
La victoire a suivy les drapeaux de la France
Par l'ordre du maître des Dieux...

lors les « Habitans des Rives de la Seine viennent témoigner leur joye par des danses » et la tragédie commence.

Ce prologue est infiniment adroit. Il témoigne chez la Roque d'un incontestable et juste sentiment de l'à-propos : Denain vient de relever les courages abattus, on a oublié les longs revers et l'affreuse misère des temps paraît moins grande, on se remet à espérer, revivifié par ce rayon de gloire; les Parisiennes n'en sont plus « à se préparer à courir les risques de ces Alliez qui ne passent pas pour très sensibles », — et, dès le début de sa pièce, l'auteur,

Digitized by Google

avec une habileté consommée, dispose admirablement son public. Salomon ayant insisté pour que le rôle de « Médée, princesse de Colchos », fût tenu par M^lle Journet, avec un sens non moins heureux la Roque veut que M^lle Antier soit de la distribution; il parvient, non sans peine, à lui faire accepter la création du petit personnage de « Cléone, confidente de Creüse ». Il sait ce qu'il fait, l'ancien gendarme: l'an dernier, lorsque Villars reparut à l'Opéra pour la première fois après sa victoire, superbement costumée en gloire, c'est M^lle Antier qui, s'avançant « sur le balcon où étoit le vainqueur du prince Eugène », le couronna de lauriers...

MÉDÉE ET JASON allèrent aux nues: la musique de Salomon, jugée plutôt faible, n'empêcha rien; le duo dans « le Bois », du troisième acte, déchaîna particulièrement l'enthousiasme:

MÉDÉE
Arrête

JASON
Ah! laisse-moy...

MÉDÉE
Perfide, tu me fuis!

JASON
Non, non, je ne puis rien entendre.

MÉDÉE
Elle est morte si tu la suis

JASON
Juste ciel!

MÉDÉE
Sur ses pas je vois ce qui t'appelle
Tu veux en me fuyant, l'assurer de ta foy
Mais, quand tu sens une flâme nouvelle
Cruel, tu n'outrages que moy

JASON
Que ne m'est-il permis de n'être point parjure!
Mon crime est le crime du sort

Digitized by Google

Les Grecs pour m'accabler font un commun effort
Contre tant d'ennemis, Créon seul me rassure.

MÉDÉE

Ingrat, me comptez-vous pour rien ?
Rompez un hymen trop funeste
Je prendray soin d'un art où j'attache le mien
Aimez-moi seulement, mon art fera le reste...

Les protagonistes furent acclamés ; Rebel crut qu'il venait de diriger un ouvrage pour le moins égal aux Festes Vénitiennes ou à Manto la Fée ; les mousquetaires venus pour tenir l'ordre, les officiers venus pour tenir les mousquetaires, les abbés dans les loges, les gens de collège et de commerce au parterre, les pages et les filles du monde au troisième étage, tous sortirent enchantés, non sans avoir pendant cette soirée faste et à la grande joie de la limonadière, dévoré les truffes, les confitures, les oranges de la Chine, vidé les flacons de rossoli qui s'étageaient sur la nappe du buffet.

Le lendemain la Roque était célèbre (1).

Aussi, le quatrain se comprend-il qu'on grava au bas de la planche de Lépicié :

Victime du Dieu Mars, les Filles de Mémoire
Occupent à présent son cœur et son esprit.
Il a combattu pour la gloire,
Et c'est pour elle qu'il écrit.

très petits vers au bas de cet admirable bonhomme souriant, bon, un brin narquois, que Watteau couche à demi sur ce tertre, en négligé du matin, la robe de chambre aux épaules, le gilet ouvert, avec

(1) Le succès de son opéra devait durer trente-six ans. La première représentation avait eu lieu le 24 avril 1713 ; il fut repris le 17 octobre de la même année, le 1er mai 1727, le 22 novembre 1736, le 20 février 1749 ; il eut par deux fois le suprême honneur de la parodie (Dominique Riccoboni fils et Romagnési, Théâtre Italien 2 mai 1727 ; mêmes acteurs et même scène, 13 décembre 1736).

Digitized by Google

sa canne à béquille et son chien, près d'une lyre, d'une cuirasse, d'un livre et d'une flûte, dans une campagne d'Opéra où s'ordonnent avec une aisance magnifique des verdures, des rochers gigantesques, la fuite d'un ciel tumultueux, un chœur de faunes, de muses aux seins, aux hanches, aux croupes bien flamandes (1).

Ah ! l'éloquence des mains d'Antoine de la Roque...

Il est peu nécessaire d'avoir l'affirmation de Caylus pour savoir que Watteau est musicien ; il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la plus petite de ses toiles, le plus léger de ses croquis. Les naturelles dispositions de ceux de sa race, l'incroyable sûreté de son goût poussaient Watteau à rechercher âprement la joie délicieuse et profonde d'écouter, cette sensualité particulière et rare d'entendre la voix humaine se mêler aux harmonies des cordes et des bois. Et il ne dut jamais laisser facilement échapper ce bonheur-là. L'Opéra le vit souvent... Moins toutefois qu'on ne pourrait le croire, car il n'y a jamais pour Watteau, même au temps où la misère s'est éloignée, de long stade heureux ; trop d'inquiétudes naissent en lui, trop de petite fièvre le consume...

Une liaison, qu'il noue certainement à l'Opéra, est celle de Rebel, le batteur de mesure qui a une pension pour faire répéter la Grande Bande, les « vingt-quatre de chez le Roy »... Rebel joue de la basse de viole, l'instrument aux sons graves et mélancoliques, l'instrument préféré de Watteau,

(1) 1850, vente du lieutenant-général Despinoy, n° 894 (H. 98 ; L. 60), 1700 francs. Collection Carrier, dessin pour le portrait d'Ant. de la Roque. A rapprocher de l'ordonnance de ce portrait, l'ordonnance du panneau décoratif, l'*Alliance de la musique et de la Poésie*, peint quelques années avant.

Digitized by Google

celui qu'il placera dans combien de ses compositions? Et Jean-Antoine a laissé un portrait de son ami : en robe de calmande rayée, une perruque à marteau sur son front carré, de face et regardant franchement de ses bons yeux intelligents et doux, il est à son clavecin, une main sur les touches, chiffrant, de l'autre, la basse trouvée (1).

Les « espaliers » le virent aussi ; et toutes ces jolies filles, délices des petites maisons, régal des petites loges, friandises des petits soupers, « damnées » auxquelles les balancés, les gaillardes et les romanesques valaient tant de triomphes, la Lemire, la Souris et la de l'Isle, la Mangot et la Constitution, cette fille du nonce Bentivoglio, celles-ci et les autres... Watteau les a connues. Que de fois, dans ce petit réduit attenant à la scène et qui servait de foyer, que de fois n'a-t-il pas conversé avec les paysannes de Lulli, avec les Espagnolettes de Campra, avec les bohémiennes de Destouches?... Il dut, dans ce petit réduit, exciter peu de convoitises. Il paye peu de mine et ces rouées sont, pour le moins, aussi glorieuses que les glorieuses de Valenciennes; en général les timides et les renfermés ne réussissent avec elles. Si le provocant de leurs grâces, l'aguichant de leur sourire, l'effronterie capiteuse de leurs yeux ne sont, toutefois, pour intimider celui qui commence à posséder si manifestement la femme, l'éclat de leur vie l'effraie.

Si l'une d'elles, à son tour quelque peu bergère, dans le nombre il en est toujours, et, à certaines heures, les « plus furies et les plus bacchantes » ne le deviennent-elles pas?—si l'une d'elles, tentée par

(1) Moyreau sculps., 1786, vente Chiquet de Champ-Renard, secrétaire du Roi, n° 116 : « Le portrait de J.-B. Rebel, maître de musique de la chambre du Roy, dessiné par Watteau son ami. » Acheté par Poullain, 11 livres avec un portrait de femme de Frédou

Digitized by Google

cette réserve, veut avoir raison de ce qu'elle prend pour de l'indifférence, Watteau se dérobera, — ou son caprice aura cette « durée d'aurore » dont était si friande Mme de Pons...

Une femme lui suffit, qu'il possède, une femme dont il n'a peur, qu'il domine, — et que nous n'allons pas tarder à rencontrer... Dans l'œuvre de Watteau, on ne trouve pas l'équivalent de la *Jeune femme blonde*, de la *Danseuse en paniers blancs* de Fragonard: Watteau ne deviendra le guerluchon d'aucune « déité ».

De même, il traversera le « chauffoir » de la Comédie Française, sans qu'il soit possible de lui attribuer une aventure galante.

Chez les comédiens, l'attention de Watteau s'accroît. Plus directement ce qui se déroule sur la scène est la déformation la moins grande, la réalisation la plus proche de ce qu'il a dans la pensée.

Il faut bien observer que les *Jaloux* annoncent et masquent à la fois ce qu'il va tenter : il pressent une autre comédie qu'il ne possède pas assez encore, mais que bientôt il va complètement pénétrer, une autre comédie qui l'attire, l'obsède, hante son vouloir. Depuis son entrée chez Audran et son séjour au Luxembourg, sans cesse il se documente sur elle. Il y pense, ébloui par le formidable de sa découverte. Il en laissera bien des aspects; par antipathie, par répulsion, il en négligera bien des détails : il ne voudra en traiter que l'âme seule, que le Désir amoureux, — et de ce Désir même, effrayé de ses violences, il n'en formulera que le balbutiement ou la lassitude, deux formes très proches. Mais l'heure favorable à l'accomplissement de l'audacieuse tentative n'a pas sonné, un grand crêpe, un voile morne recouvre tout. Il souffre, il

Digitized by Google

attend, résigné et convaincu. Et, si arrivé qu'on le croie dans son entourage, ce petit Flamand va cependant monter encore plus haut, beaucoup plus haut ; mais ces gens ne s'en apercevront, quelque délicats et avisés qu'ils soient, — et il aura, peintre, accompli une révolution dans la peinture, philosophe et penseur commenté et traduit l'éternel duo avec des nuances d'une ténuité, d'une finesse, d'un éclat et d'une mélancolie incomparables que longtemps encore après lui les midis clairs sonneront aux paroisses de son pays sans qu'on se doute de l'audace et de l'ampleur de son œuvre...

Il semble faire peu de cas du dialogue qu'il entend rue des Fossés-Saint-Germain. Il le saisit merveilleusement cependant; mais il ne le laisse arriver jusqu'à lui que comme un divertissement à ce que les caractères ont de général et d'humain, hors des artifices, des convenances, du particularisme de l'auteur. Pour lui, il ne s'inquiète du détail; c'est le Jaloux qui parle, c'est l'Amoureux, c'est le Galant, c'est le Pourfendeur, c'est le Niais... Le reste n'est que broderie : il écoute aussi volontiers Molière et Regnard, Lesage et Destouches, Dufresny et Dancourt, et ce n'est tel personnage du FESTIN DE PIERRE, de GEORGES DANDIN ou du VERT-GALANT qu'il fixe sur sa toile, mais le type entier qu'il résume et évoque plus complètement que ne le pourra jamais faire auteur dramatique. Cela, non par la seule vertu de l'éloquente et muette peinture, — mais par le charme lumineux et profond de son propre génie.

Est-il une scène parlée qui atteigne à l'éloquence de cet *Amour au Théâtre François*, un des joyaux du musée de Berlin ?... Autour du banc de pierre où les pampres luxuriants et lourds de grappes s'ac-

Digitized by Google

crochent, dans la reposante fraîcheur de ce bois ils sont tous là groupés : au fond, auprès de Dorimène ou de Dona Anna, Don Juan, empanaché et superbe, choque son verre au verre de Dorante; satisfait, enceinturé et le feutre à la main, Crispin s'appuie au tronc d'un arbre; d'autre part, le violon, la cornemuse et le hautbois jouent en sourdine en avant du quatuor des bernés et des sots relégués dans l'éclaircie de gauche... Et droite, souple, exquise, adorable de langueur amoureuse, avec le joli geste de ses deux bras ouverts et retombés, avec le frémissement des mains mignonnes qui tiennent plus qu'elles ne relèvent la lourde robe de moire, le buste cambré dans le corsage aux longues basques, la tête un peu penchée comme sous le poids d'une lassitude, Isabelle, d'une mule distraite, glisse sur la cadence des musiciens, le pas grave d'une danse. Léandre, ou Eraste, le chapeau rubanné et en veste de berger, d'un air détaché tend la jambe, cambre le mollet, lui fait vis-à-vis; il se balance nonchalamment et darde vers elle un long regard pour scruter la pensée qui noie les grands yeux de sa maîtresse, l'indéfinissable du léger sourire qui flotte sur ses lèvres : dans l'élégance et le badinage de l'heure, dans la quiétude plaisante de la fête, l'émoi est grand entre ces deux êtres, si grand qu'il domine et que par un instinctif apitoiement, troublées dans leur candeur, Agnès et Clarice ne cessent de fixer la « victime d'amour », — qui doucement, doucement glisse au murmure de la mélodie...

Ah ! comme toute la pensée de Watteau est là...

Si, ce qui est infiniment probable, Watteau est entré chez les comédiens au bras de l'auteur de Crispin rival et de Turcaret, il y est entré avec

Digitized by Google

quelqu'un qui, non seulement en tant qu'auteur, mais pour d'autres multiples causes, détestait cordialement ces « méchantes bêtes et ces ventres paresseux ». Mais, la chronique documentée de leur morgue et de leurs vices, de leurs travers, de leurs folies et de leur débauche, le « tableau » de leur immoralité, de leur inconscience et de leur inimaginable orgueil, n'empêche et ne ralentit le mouvement qui entraîne Watteau vers eux. Ces misères, ces deuils, ces rancœurs si proches du paillon, de l'éclat, de la fièvre et de l'ivresse du jeu, cette grande et pitoyable bohême lui rappelle trop la misère qu'il vient de subir et qui, la veille encore, côtoyait son rêve, pour qu'il ne se sente pas pris pour ces gens d'une secrète et vive sympathie. En sa fantasque humeur, il ne la leur traduira que difficilement, et dans ce monde tout d'impressions et sur les dehors, aucune franche amitié ne se déclarera, ne viendra vers lui.

La constante sollicitude de Jean-Antoine pour les comédiens a une cause profonde. De l'incommensurable fatuité de l'illustre Baron et de Quinault-Dufresnes aux aventures de la Dangeville et de la Sallé, l'étalement des ridicules et des scandales est énorme. Il n'en retient rien... Sûrement, on lui a dit le calvaire et la mort superbe de Molière ; au cours d'une des solitaires promenades qu'il affectionne aux alentours de son logis des Porcherons, il a peut-être cherché sa tombe dans le petit cimetière Saint-Joseph — et on lui a montré, près de la maison du chapelain, un vague coin de terre, « dans l'endroit où on enterre les morts-nés »... Pour les autres, il sait l'enfouissage, la voirie... Et il a entendu, et vu, la noblesse, la politesse délicate, le fond d'humanité que la Thorillère

Digitized by Google

tenait de Molière, — et il a peint la Thorillère comme de Troy et Largillère avaient peint Baron... Sur un fond villageois, il a croqué Dumirail (1) s'appuyant sur un thyrse, dessiné Poisson (2) en paysan...

Au temps de Watteau, il y avait un rire à la Comédie-Française ; je ne veux parler de celui de Quinault le père, bas bouffon, mais bien celui de l'adorable nièce de la Champmeslé, de celui de Charlotte Desmares... « Mlle Desmares a ri hier au soir tout son rolle d'un bout à l'autre. Ah ! si elle n'avait pas les dents si superbes et les lèvres si belles ! » Et, à tout propos, de ces dents-là et de ces lèvres elle rit, non seulement quand elle est Lisette du Légataire ou Nérine du Curieux impertinent, mais aussi, et c'est à ne pas croire, quand elle est Iphigénie. Et les loges ne se fâchent pas plus que le parterre : il y a, avec elle, quelque chose de plus fort que le contresens sacrilège qui doit déchaîner le holà et les clameurs : il y a, soudainement, ce à quoi on ne résiste, il y a la joie débordante d'une belle fille, cette joie rose, fraîche et surtout ingénue, qui irradie, prend le public si complètement qu'il en oublie et Racine et les Grecs. Lesage lui-même se rend :

« Le beau naturel ! avec quelle grâce elle occupe la scène ! A-t-elle quelque bon mot à débiter, elle l'assaisonne d'un sourire malin et plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourrait quel-

(1) *Dumirail en habit de Paysan*, Watteau del, Desplaces sculp.; Figures Françoises et Comiques, n° 4.

(2) *Poisson en habit de Paysan*, Watteau del, Desplaces sculp.; ibid., n° 2. — Voir, aux Figures de différents caractères, une étude pour ce dessin, n° 202 « Personnage théâtral, la main gauche sur la hanche, le coude droit appuyé sur une terrasse. » Il y a, au British Museum, de la même figure une sanguine où la tête et le chapeau sont légèrement rehaussés de crayon noir.

Digitized by Google

quefois lui reprocher qu'elle se livre un peu trop à son feu et passe les bornes d'une honnête hardiesse, mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrais seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent, au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces moments-mêmes : cela est heureux. »

Il eût fallu Fragonard pour faire sonner ce rire...

Watteau dessina la Desmares; mais de dos, avec une pèlerine garnie de coquilles, une pèlerine qui ressemble fort à une bagnolette, coiffée d'un petit chapeau et tenant le bâton sommé de la gourde (1).

La seconde page de Watteau sur le théâtre français, les *Comédiens François* (2), est encore à Berlin. Cette fois, de la comédie il n'y a plus que Crispin qui, une main dans la coquille de sa colichemarde, gravit, au fond, les marches d'un palais tragique à l'ordonnance Louis quatorzienne. Ah! les gens de la troupe ne louent plus leurs costumes à la friperie des *Trois Etoiles* sous les piliers des Halles! Quel luxe! Les plumes du tricorne du tyran sont non moins belles que sa perruque carrée est fastueuse, et son épée joue coquettement sur un bas de saye brodé au plumetis; la reine et sa confidente sont en robe de cour, le pleurnicheur du second plan est du dernier galant. Sur le marbre du parquet à l'Italienne, ces personnages donnent, saisie dans sa vérité et son mouvement, une querelle de

(1) Figures Françoises et Comiques, n°6; Watteau del, Desplaces sculp; *M^lle Desmares jouant le rolle de la Pèlerine.* Dans les Figures de différents caractères, n° 204, il y a un dessin pour cette gravure.

(2) Joannès Michel Liotard a gravé les *Comédiens François*, qui firent partie du cabinet de Julienne, avant de passer en Allemagne. Le tableau a beaucoup souffert.

Digitized by Google

grands seigneurs, au sortir d'un bal en masque, à Versailles ou à Fontainebleau... C'est toujours le temps de la paysanne en paniers et de l'Alexandre en tonnelet. L'audace de Maupin n'a pas encore porté ses fruits, l'audace de la terrible amoureuse, qui vient d'oser créer Médée sans mouchoir et sans éventail avec, épandu sur sa gorge superbe, le seul flot d'or de ses cheveux.

Avec le *Spectacle François* que possédait Quentin de Lorangère, « Paysage où, sous une tente, des comédiens et des comédiennes jouent une scène française », voilà à peu près ce qui est resté dans l'œuvre de Watteau, de la scène de la rue des Fossés-Saint-Germain.

VIRGILE JOSZ.

Digitized by Google

M. DE BOUFFLERS
AU CLAVECIN

A Paul Fort.

TEMPO DI SCHERZO

Laquelle de vous moins coquette
A vu que je l'aimais d'amour,
Cythise, Amaranthe ou Violette,
En robe à bouquets Pompadour?

Amaranthe ou Violette? et Cythise!
Aux petits seins pointus et blancs,
Laquelle fut la plus exquise
Au déduit, langue au bout des dents?

Violette ou Cythise? Amaranthe!
Est-ce l'une ou l'autre? Est-ce vous,
Dont le baiser sentait la menthe
Et le corps fleurait l'amandou?

Je sais que je perdrais ma vie
A chercher où bat votre cœur,
Cythise, Violette ou Sylvie,
Mouches, satin, falbalas, fleurs!

MINUETTINO

Vous aviez chacune la grâce
Et le gai savoir du plaisir:
Cythise était un peu plus grasse,
Fruit savoureux à mon désir;

Digitized by Google

Amaranthe aimait les paresses,
Les jeux autour de sa beauté,
Où s'énervait dans les caresses
Sa chair folle de volupté;

Sylvie aux moments de folie
Disait d'autres noms que le mien,
Mais elle y était si jolie
Que j'oubliais l'amant ancien;

Pour Violette, la dernière,
J'en dirais le souple talent,
N'était que l'on doit toujours taire
Le secret du tréteau galant.

Mais toutes, les espiègles masques,
Après les poses d'abandon,
Se montraient cruelles, fantasques...
Vous le saviez déjà? Pardon.

Le savais-je pas, ô science!
Que le beau fruit nourrit un ver!
Et j'ai mordu, de confiance,
A belles dents, au fruit amer!

RONDO

Pommes d'amour où l'on devine
Juter un suc acide et frais,
Vous seriez la source divine
Sans la brûlure de l' « après »!

Bouches que la bouche a décloses,
Il faudrait vous clore aussitôt,
Sans vous laisser dire ces choses
Que l'homme écoute comme un sot!

Digitized by Google

Subtiles mains au toucher douces,
Petites mains qu'on ne craint pas,
Mains voyageuses de délices,
Mains dont il faut parler tout bas,

Mains légères, mains curieuses
De nous répartir le bonheur,
Que vous restez mystérieuses
Et gardez un air de candeur!

Miroirs où l'âme dissimule,
O vous, les yeux! diseurs de riens,
Diseurs de tout, où s'accumule
La trahison des lendemains!

Vous êtes aussi la fontaine
Qui reflète sur champ d'azur
Une âme idéale et hautaine,
Où n'était qu'un regard impur!

ALLEGRETTO

Ah, les femmes! Mauvaise envie,
Trésors menteurs, réalités
Qui nous décevez de la vie,
Après nous avoir enchantés!

Il faut toujours que l'on vous aime,
Comme on naît de vous, on en meurt...
Le désir que votre amour sème
Croît en regrets dans notre cœur!

Les yeux, les mains, la chevelure,
La bouche qui baise et qui ment!...
Dans notre souvenir perdure
La jouissance d'un moment,

Digitized by Google

Mais la douleur en nous est lente,
Opiniâtre à nous consumer...
Violette, Cythise, Amaranthe,
Quelle de vous m'en vais-je aimer ?

Et Sylvie ? Ah, que j'ai de larmes
Et d'amour à répandre encor !
Que vous avez, femmes, de charmes
D'où naissent la vie et la mort !

CODA

Mort ! je choisis ta pauvre couche,
Ton lit de paix où dormir seul,
Et baiser suprême à ma bouche,
Le rude baiser du linceul !

A moins, Mort ! que pour une fête,
L'une ou l'autre, ou toutes les trois,
Sylvie, Amaranthe ou Violette,
Ne réclament sur moi leurs droits !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

Digitized by Google

LES FUNÉRAILLES DU STYLE

(Suite [1])

—

VIII

Le cerveau de Fénelon. — Après les bons imitateurs d'Homère, voici les mauvais. M. Albalat retombe sur Fénelon, qui imite mal Homère. Pour M. Albalat, l'imitation est une carrière; c'est un devoir : il faut imiter Homère; on verrait très bien son traité dans la collection des manuels impératifs publiés, je pense, par la même maison d'édition : Tu seras agriculteur! — Tu seras imitateur d'Homère! Il m'est pénible de penser que si M. Leconte de Lisle n'avait utilisé ses loisirs de bibliothécaire à franciser les poètes grecs, M. Antoine Albalat ne saurait comment enseigner les arcanes du style descriptif. Toutes ses théories reposent sur cet Homère hypothétique, putatif et chimérique, sur un Homère qui, s'il avait écrit en grec comme on le fait écrire en français, serait un prosateur lourd, discord, gauche, avec de curieuses imaginations contrariées par un sens violent de la réalité.

Mais il s'agit de Fénelon, et nous changeons d'Homère. Il passe pour avoir su le grec; le savait-il assez pour goûter littérairement la poésie homérique? C'est un point que M. Albalat ne se soucie

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 151, 152.

Digitized by Google

point d'éclaircir; nous ne sommes informés que de ceci : Fénelon fut un mauvais imitateur d'Homère.

L'imitation des écrivains les uns par les autres, de ceux qui ne sont plus par ceux qui vont être, est un fait nécessaire et fort inutile à ériger en précepte. Pour un adolescent, — et il y a des adolescences prolongées — admirer, c'est imiter. Les deux actes se rejoignent fatalement. La période imitatrice de la carrière d'un poète est intéressante historiquement; aussi, on pénétrera mieux sa psychologie si l'on connaît les origines de son talent et de quelles beautés littéraires son cerveau fut d'abord imprégné; mais l'intérêt véritable, l'intérêt d'art commence quand la personnalité est dégagée, tellement qu'elle est devenue incomparable. C'est parfois tardif. Fénelon, qui a écrit beaucoup dans une vie modérément longue, n'arriva que sur le soir à un dépouillement complet, dix ou quinze ans après *Télémaque*, avec la *Lettre à l'Académie* et le *Traité de l'existence de Dieu*. A l'époque du *Télémaque*, et bien qu'il eût quarante-quatre ans (1), il se formait encore. Ceci fera rire les jeunes gens qui se croient des fruits précoces et qui ne sont que des fruits noués, dorés et desséchés en même temps, par quelques journées de soleil; cela ne fera pas rire ceux qui ont vu Lope de Véga composer à soixante-dix ans sa merveilleuse *Dorothée*, et Gœthe écrire à soixante-dix-sept ans la première ligne de son *Second Faust*. *Télémaque* fut pour Fénelon un exercice et un travail de préceptorat, plutôt qu'une œuvre; sans la renier, il ne la reconnut jamais et la première édition

(1) La rédaction de *Télémaque* semble dater des années 1694-95.

Digitized by Google

authentique n'en fut publiée qu'après sa mort, par ses héritiers.

Dans ce roman improvisé au jour le jour, il donne de l'antiquité l'idée qu'il s'en fait. Pourquoi veut-on qu'il imite Homère ? Il se souvient de ses lectures, d'Homère, d'Hérodote et de Platon ; mais comment parler de la Grèce ancienne sans puiser dans sa littérature? Il conte un voyage dans les livres et non un voyage dans les cités, dans les campagnes et sur les mers; cela est évident et Flaubert n'a pas composé autrement *Salammbô*. Il n'est pas et il ne peut être ni Homère ni Platon ; il est Fénelon, quoique pas encore tout à fait. S'imagine-t-on qu'une œuvre d'art, poétique ou plastique, existe en soi? Elle est ce qu'elle est sentie. Nous nous figurons aujourd'hui mieux comprendre Homère que le dix-septième siècle ; nous le comprenons différemment, voilà tout. Sans doute l'archéologie, une plus sûre exégèse, de meilleures méthodes ont modifié l'aspect objectif des poèmes homériques ; mais si nous les comprenons autrement que les contemporains de Mme Dacier, c'est surtout que nous avons changé de sensibilité. Les excellents travaux d'un Samuel Bernard sur la Bible, d'un Dupin sur l'histoire de l'Eglise avaient, au dix-septième siècle, diminué très sérieusement les apparences surnaturelles du christianisme ; cela n'eut aucune influence sur la manière qu'avaient les hommes de comprendre la religion ; parce que comprendre, c'est sentir ; et parce que la sensibilité générale des croyants n'avait pas été modifiée. Le monde, étant devenu romantique, voulut un Homère romantique, un Homère digne de collaborer au *Parnasse*, Leconte de Lisle s'en chargea ; quand il lui fallut un Christ romanes-

Digitized by Google

que, un Christ devant qui on pût déclamer le *Saule* et les *Nuits*, Renan fut tout prêt. Depuis plus de trente-cinq ans, la France voit Homère dans Leconte de Lisle; c'est un meilleur miroir que Bitaubé, mais tout de même, c'est un miroir. M. Albalat voudrait que Fénelon, lui aussi, eût vu Homère dans Leconte de Lisle; c'est bien de l'exigence. Je crois que Virgile le voyait dans une lumière plus semblable à l'atmosphère du *Télémaque* qu'à celle des *Poèmes antiques*. Un livre que la vénération des siècles a sacré n'est plus un livre; c'est une partie de la nature. Nous le lirons comme un paysage, comme une cité, et nous y sentirons ce que nous pouvons y sentir.

M. Albalat revient affirmer son erreur, que Fénelon écrit en clichés. En vain lui a-t-on démontré que la plupart des images de *Télémaque*, livre lu, copié, appris par cœur pendant cent cinquante ans par les enfants de l'Europe entière, sont au contraire l'origine des clichés qu'elles sont devevenues. Sans doute, il y a des phrases toutes faites dans *Télémaque;* mais croit-on qu'il n'y en a pas dans les *Oraisons funèbres*, ou dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ou dans la *Tentation de saint Antoine?* La phrase toute faite est la condition même de la clarté d'un style. Il faut savoir effacer l'image neuve pour mettre à sa place l'image vieille, pourrie, mais phosphorescente et qui jalonne de lueurs la route inconnue. Une page sans clichés est une suite d'énigmes; cela rebute l'esprit le plus curieux, l' « œdipe » le plus patient. Le célèbre « gazon émaillé de fleurs » était un cliché au temps de Fénelon, quoique moins usé qu'il n'est devenu; Richelet, en 1680, cite: L'émail des prés (Godeau); l'aurore émaille la terre de rosée (Sarra-

Digitized by Google

sin); les fleurs de toutes parts émaillent les vallons (Godeau) ; la terre s'émailloit de fleurs (La Suze); et je trouve exactement dans la vie de M. de Renty, par Saint-Jure, « gazon esmaillé de fleurs ». Mais cela remonte bien plus haut. On lit dans une ode de Ronsart :

> Et le bel esmail qui varie
> L'honneur gemmé d'une prairie.

M. Albalat, péremptoirement, déclare que l'on trouve le style de *Télémaque* dans la *Clélie*, dans *Cyrus*, et surtout dans l'*Astrée*. C'est une démonstration à faire. Je connais l'*Astrée*; j'en ai relu plusieurs livres sans y trouver l'origine d'aucun cliché. La préciosité de ce roman est toute dans la psychologie des personnages; le style en est calme et uni, d'un vert de pré que de rares fleurs « émaillent » fort discrètement. A défaut de métaphores, l'*Astrée* est pleine de fines observations notées avec délicatesse. C'est un « roman d'âmes », écrit par un homme tendre, spirituel et perspicace. Je me souviens de ceci, sur une fille qui se laisse courtiser, puis rompt brusquement l'entretien : « Vous me faites souvenir, Philis, de ces chèvres qui, après avoir rempli le vase de leur lait, donnent du pied contre et le cassent. » L'*Astrée* a fourni des lieux communs, bien plutôt que des clichés; c'est également, pour un livre, un grand honneur. Comme *Télémaque*, l'*Astrée* a dû être, en sa fleur, un délicieux et peut-être un admirable roman. C'est par sa grâce que se développe chez les poètes d'entre Malherbe et Racine un certain goût des choses de la nature ; c'est dans l'*Astrée* que Jean-Jacques, avant de vivre par lui-même, commença l'éducation de sa sensibilité, et il lui en resta toujours quelque chose. Ce livre, qui est

Digitized by Google

une des têtes de chapitre de la littérature française, est devenu très ennuyeux, beaucoup plus ennuyeux que *Télémaque;* comme on n'a pu l'imiter que dans son fond et que sa forme est restée inerte, il est surtout très vieux ; *Télémaque* a toujours l'air d'avoir été écrit la semaine dernière par un digne professeur en retraite nourri des bons auteurs et des saines philosophies. On l'imite encore; et chaque imitation est, pour le bouquin rajeuni, un nouveau bail avec la vie. Il n'y a pas de milieu pour un livre : ou devenir incompréhensible, ou devenir banal. Qui pourrait dire, aujourd'hui, si les *Fables* de La Fontaine sont de bonne ou mauvaise poésie? On ne sait plus. Ce sont des proverbes, des manières de fausses clefs avec quoi on ouvre mille difficultés de raisonnement, toutes les serrures embrouillées par des maladroits. A quoi tient la gloire de La Fontaine? A l'idée tout a fait ridicule, en somme, de mettre en vers les fables d'Ésope, que tous les écoliers déjà apprenaient par cœur. C'était à peu près aussi raisonnable que d'entreprendre de versifier les plus beaux trait de l'histoire de France ou les paraboles de l'évangile selon saint Mathieu (1). Cela a réussi. Le succès de Télémaque est plus facile à expliquer. Il faut précisément partir de *Clélie*, comme le demande inconsidérément M. Albalat, et du *Grand Cyrus*. Ces romans n'étaient point historiques. Les personnes de la cour et de la ville, au courant des récentes anecdotes royales et littéraires, substituaient facilement les véritables noms aux noms factices des héros de l'illustre Sapho.

(1) Les *Quatrains* de Mathieu et ceux de Pibrac, qui versifient, admirablement d'ailleurs, la morale usuelle, ont eu une fortune moins longue, mais longtemps solide.

Digitized by Google

Mais pourtant les dupes étaient nombreuses, loin de Paris, ou dans les milieux moins éveillés, ou à l'étranger, qui prenaient pour de l'histoire ce qui n'était que ragot. Peu à peu on s'habituait, et même parmi les courtisans demi-lettrés, à certaines confusions entre le présent et le passé. Louis XIV était galant; pourquoi le Grand Cyrus ne l'eût-il pas été ; et pourquoi Euripide n'eût-il pas eu de l'esprit, puisque M. Racine en avait, et du plus fin ou du plus cruel? Les grands romans de Magdelaine de Scudéry sont réfractaires à toute analyse. Prenons ses *Conversations*, petit recueil où il y a des contes et des tableaux de mœurs. Voici les *Bains des Thermopyles*. C'est la Grèce du temps d'Alcibiade. Les personnes de qualité s'assemblent là, durant l'été, pour mener une vie à la fois galante et vertueuse; si on lorgne Aspasie, on écoute Euripide ; et Xénophon est fort entouré, parce qu'il répète volontiers les bons mots de Socrate. Je sais bien qu'il s'agit de Spa, sans doute, et de Ninon et de quelque duc de Grammont, de Racine, et de Malebranche ivre de Descartes ; oui, mais le procédé n'en est pas moins une imposture. On commence par appeler Ninon, Aspasie; puis on croit que Ninon était une Aspasie ; et enfin qu'Aspasie était une Ninon. Les mœurs n'ont jamais beaucoup changé; le fond de la vie est identique, à peu près, à tous les moments de l'histoire; le canevas est le même, la broderie est différente. Tout l'intérêt est dans la broderie, puisque le canevas est immuable et connu une fois pour toutes par tous les hommes dès qu'ils sont des hommes et qui exercent les passions élémentaires. Si l'on avait demandé à l'un ou à l'autre des Scudéry, étroits collaborateurs, la vie véritable du Grand Cyrus, ils l'eussent écrite

Digitized by Google

les yeux fixés sur le grand Roi. Racine, tout imprégné qu'il fût de la véritable grécité, ne distingue pas bien la psychologie d'un héros homérique d'avec celle d'un héros de la Fronde. Tout est confus alors dans l'histoire, et sur le même plan; quand on voulait se représenter l'antiquité, c'était à travers la galanterie historique des romans à la mode. *Télémaque* fut une révélation.

Ce livre d'ailleurs ne m'intéresse nullement; mais l'exactitude m'intéresse. J'ai dit que Fénelon était un écrivain du type visuel, qu'il créait lui-même ses métaphores; je vais achever de le prouver. Voici une page tirée du *Traité de l'existence de Dieu :*

« La substance du cerveau, qui conserve avec ordre des représentations si naïves de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis que nous sommes au monde, n'est-elle pas le prodige le plus étonnant? On admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve la mémoire de tant de faits et le recueil de tant de pensées; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que le livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin. On les appelle, elles viennent; on les renvoie, elles se renfoncent je ne sais où, et disparaissent pour laisser place à d'autres. On ferme et on ouvre son imagination comme un livre; on en tourne pour ainsi dire les feuillets; on passe soudainement d'un bout à l'autre : on a même des espèces de tables dans la mémoire, pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées... »

Cette description, métaphoriquement si juste, de la fonction générale du cerveau, n'indique-t-elle

Digitized by Google

pas une imagination nettement visuelle? Ce qui va suivre est plus frappant encore :

« L'empire de l'âme sur les organes corporels se montre principalement par rapport aux images tracées dans votre cerveau. Je connais tous les corps de l'univers qui ont frappé mes sens depuis un grand nombre d'années : j'en ai des images distinctes qui me les représentent, en sorte que je crois les voir lors même qu'ils ne sont plus. Mon cerveau est comme un cabinet de peintures dont tous les tableaux remueraient et se rangeraient au gré du maître de la maison. Les peintres, par leur art, n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite. Pour les portraits (1) que j'ai dans la tête, ils sont si fidèles que c'est en les consultant que j'aperçois les défauts des peintres, et que je les corrige en moi-même... »

Cela suffit. Fénelon savait voir; et quand il avait vu une fois, il n'oubliait plus. Son cerveau (c'est le sien qu'il explique, nécessairement) était dans les conditions requises pour déterminer un style pictural. Il se souvient, non au moyen d'idéo-émotions, mais au moyen d'images; elles sont si vives qu'après de longues années elles n'ont rien perdu de leur netteté. Mais cette phrase : « C'est dans ce petit réservoir », et cette autre : « Mon cerveau est comme un cabinet de peintures... », que sont-elles donc sinon de neuves et d'exactes métaphores? Tout le chapitre est davantage encore une leçon de psychologie expérimentale. Cet évêque parle un langage qui est plus voisin de la science que celui de nos professeurs de belles-lettres et de nos critiques littéraires : il sait qu'à la base de toute représentation mentale il y a une image. Transportant cette

(1) Nous dirions aujourd'hui, dans le jargon philosophique : *les représentations*.

Digitized by Google

notion dans la critique du style, il dira (*Dialogues sur l'éloquence*) : « Un peintre et un poète... l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles; l'un et l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes... Il faut non seulement instruire les auditeurs des faits, mais les rendre sensibles et frapper leurs sens par une représentation parfaite de la manière touchante (1) dont ils sont arrivés. » Et dans le *Discours de réception à l'Académie* : « On a enfin compris qu'il faut écrire comme les Raphaël, les Carrache, les Poussin ont peint, non pour chercher de merveilleux caprices,... mais pour peindre d'après nature. On a aussi reconnu que les beautés du discours ressemblent à celles de l'architecture. Il ne faut pas admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement; mais visant toujours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties nécessaires à soutenir un édifice. »

Sans insister sur une brève phrase qui contient en trente mots toute la théorie de l'architecture et peut-être de l'art tout entier, on fera remarquer que les comparaisons de Fénelon sont toujours tirées de ses souvenirs visuels. C'est un des types visuels les plus nettement caractérisés de la littérature française. De là l'originalité d'un style où s'incorporent naturellement les sensations entrées dans le cerveau par la porte de l'œil. Il est très peu capable de rhétorique; quoi que dise M. Albalat, il ne sait pas écrire; il est gauche; il répète le même mot à satiété, préoccupé de ce qu'il voit, bien plus que de la manière scripturale dont il le rend. Son vocabulaire est restreint, quoique les mots familiers ne lui déplaisent pas. Il écrit comme il vit, avec timi-

(1) Matérielle, réelle.

Digitized by Google

dité; mais sa pensée a une certaine hardiesse et son imagination, de certains vols. Il serait un plus grand écrivain s'il avait osé davantage. Il a trop souvent renvoyé les images nouvelles qui venaient à lui pour faire accueil à de vieilles connaissances : pure bonté d'âme, car il était plus riche qu'aucun autre de ses contemporains. Il voyait, il contemplait; il contemple même l'invisible! Les mystiques sont presque toujours doués d'une puissante imagination visuelle. Fénelon regarda le monde et fixa Dieu éperdument.

IX

La morgue du Grand Saint-Bernard. — *Télémaque*, malgré de jolies pages, n'est guère qu'un mélange de morceaux descriptifs et d'exercices oratoires. Les deux genres sont fort déplaisants et parmi les plus inutiles. On ne devrait jamais raconter que ce que l'on a vu, soi, de ses yeux propres, bien lucidement. Tout le reste est peut-être absurde. Les descriptions de batailles, qu'elles soient d'Homère ou de Chateaubriand, ou même de Flaubert, ne valent pas telles malhabiles pages de mémoires écrites par une main lourde sous la dictée confuse du souvenir. Il est vrai que les visions des acteurs historiques (comme celles des autres acteurs) sont toujours fragmentaires ; Stendhal, avec une belle ironie, a mis cela en roman ; si l'on veut le tableau complet, il faut l'intervention d'un écrivain de métier. Quel que soit son talent, la description sera toujours inexacte, c'est-à-dire qu'elle ne sera conforme à aucune vision réelle. L'exactitude littéraire, c'est la conformité d'un récit avec les images fixées dans le cerveau ; elle est impossible dans un arrangement de seconde main, surtout si le compilateur opère sur des documents de différentes origines. Le plus

Digitized by Google

honnête serait alors de donner successivement la parole aux témoins originaux. C'est en ce sens que l'on a dit que la meilleure histoire de France serait un recueil de textes; chimérique pour les périodes modernes, cela a été commencé et cela se continue pour les périodes primitives. Mais s'il est parfois utile de rédiger une description historique, on ne voit pas bien, loin des romans-feuilletons, la place d'un faux naufrage ou d'un faux déraillement. Ce n'est pas l'avis de M. Albalat, qui nous dit avec le plus grand sérieux : « Il faut étudier les descriptions qui ont été faites sur nature et appliquer ensuite à votre sujet *artificiel* les procédés de facture vraie. » Comme cette phrase fait comprendre et aimer le dégoût de la littérature que l'on voit naître de toutes parts ! Sentez-vous la supériorité, je ne dis pas du paysan qui herse son blé, ou du vigneron qui sarcle sa vigne, mais du balayeur qui râcle les ruisseaux, sur le rhétoricien qui construit une catastrophe *artificielle* avec des *procédés* de facture *vraie?*

Cependant, « joignant l'exemple au précepte », M. Albalat nous soumet différentes exécutions de « sujets artificiels ». Il nous prend par la main, nous frappe sur l'épaule: « Supposons que nous ayons à décrire la morgue de l'hospice du mont Saint-Bernard... » Mais je refuse d'entrer dans cette supposition et dans cette morgue artificielle. A moins de devenir délirant, je ne décrirai pas la morgue du mont Saint-Bernard, ne l'ayant pas vue. Plus brave, M. Albalat ayant invoqué Homère (« Que ferait Homère devant un tel sujet? ») commence ainsi :

« Ces morts, alignés dans une pose vivante, étaient épouvantables à voir !... » Les cinq paragraphes suivants, qui complètent le poème, débutent tous d'une façon aussi originale :

Digitized by Google

« Un porte-balles, sac au dos, en veston de laine bleue... — A côté de lui, un vieux en guêtres de cuir... — Plus loin un grand brun, hâlé, de haute taille... — Il y en avait un autre, vêtu d'un sarau bleu... — Un autre en chapeau de feutre... »

Et dire que M. Albalat s'est assimilé Homère jusqu'à la dernière goutte, et tous les grands écrivains possibles, et qu'il enseigne le style! Quelle leçon, non pour lui-même, mais pour ceux qui, d'après ses insidieuses déductions, auraient eu, l'espace d'un moment, l'illusion qu'ils allaient apprendre à écrire! Voilà ce que c'est que de vouloir peindre des morgues artificielles! Je suis sûr que, revenant des Alpes, il nous donnerait d'excellentes notes de voyage et fort exactes et d'un relief tout homérique; privé de la réalité, il a colorié avec soin et en vain une petite image d'Epinal à compartiments étanches.

Ce n'est pas que je réprouve la notation imaginative de choses « non vues ». Il ne faut point borner l'art aux données immédiates des sens. L'imagination est plus riche que la mémoire, mais elle n'est riche que des combinaisons nouvelles qu'elle impose aux éléments que lui fournit la mémoire. Imaginer, c'est associer des images et des fragments d'images; cela n'est jamais créer. L'homme ne peut créer ni un atome de matière ni un atome d'idée. Toute la littérature imaginative repose donc, comme la littérature positive, et comme la science elle-même, sur la réalité. Mais elle est affranchie de tout souci d'exactitude absolue, ne restant soumise qu'à cette exactitude relative qui est la logique générale, et les lois de la logique générale sont assez souples pour nous faire admettre la *Divine Comédie* ou les *Aventures de Gulliver*. Les procé-

Digitized by Google

dés d'illusion de Dante et de Swift sont fort différents de ceux d'Homère; ces grands poètes n'en ont pas moins conquis l'assentiment et l'admiration des générations humaines.

X

Les cinq degrés de l'antithèse.—L'élève de M. Albalat s'étant assimilé la pharmacopée du style descriptif, il passera à la deuxième partie du manuel, et y trouvera dévoilés les mystères du style abstrait.

« L'antithèse est la force du style abstrait... En dehors du style descriptif, elle est la grande ressource de l'art d'écrire. » Aussi, toujours fidèle à sa méthode, M. Albalat persiste à considérer l'art du style comme tout à fait indépendant de la matière du style. Il ne conseille pas de contempler le spectacle de la vie, ni de se former, par expérience et par réflexion, des idées. Cela est secondaire, pourvu que l'on sache, fort des procédés antiques, décrire n'importe quoi, opposer les unes aux autres les premières idées venues.

Voulue et appuyée, l'antithèse est une manière de discourir assez fâcheuse; ingénue, elle est une nécessité. Rien n'existe en soi ; tout est relatif. Décrire un objet, c'est le comparer ; exposer une idée, c'est la comparer; et comparer, c'est mesurer. L'antithèse est une opération arithmétique. Les chiffres ne refusent aucun contenu; on peut incorporer aux nombres de l'antithèse toute réalité et toute chimère. Les esprits communs les chargent de fardeaux immédiatement dissemblables : vie-mort, blanc-noir, vertu-vice. Quelques autres savent tirer de moins loin leurs oppositions antithétiques : une seule idée leur suffit parfois, noix creuse qu'un

Digitized by Google

geste sûr sépare en deux coques vides. L'antithèse est généralement naïve; il serait naïf de vouloir atteindre la vérité en changeant, comme en algèbre, la valeur des signes qui relient les valeurs de chaque terme. S'il est fâcheux de voir éternellement opposés le Bien et le Mal, il l'est également que l'on prétende fondre entre elles des qualités élémentaires et contradictoires. « Le mal est le bien, le beau est le laid, » c'est de la métaphysique de sorcières, et ridicule, hors du prologue de *Macbeth*. Le bien et le mal sont aussi nettement sentis par un homme civilisés que le chaud et le froid. Dire qu'il y a un « au delà le bien et le mal », ce n'est pas nier l'existence des deux régions primitives; c'est en découvrir une troisième où la sensibilité s'exerce sur un mode nouveau. Le bien et le mal n'y existent plus, parce qu'on n'y considère les actes que sous la catégorie activité. *Non haec regio omnium*. Il y a un au delà de l'antithèse. Dans ce royaume des confusions supérieures et volontaires, les sages distinguent parfaitement les deux couleurs, le blanc, le noir; mais ils savent que l'une est la totalité du spectre et l'autre la somme des trois fondamentales et ils savent aussi que, quoique le blanc soit à l'opposé du noir, il le contient, et la réciproque.

L'antithèse dont nous entretient M. Albalat est le plus humble des procédés littéraires et celui qu'un écrivain véritable fuira toujours avec soin. C'est un escalier à cinq volées et qui mène aux premiers de la rhétorique, ayant parcouru successivement : I. L'antithèse par phrases entières; II. L'antithèse énumérative; III. L'antithèse symétrique; IV. L'antithèse portrait ou le Portrait; V. L'antithèse-parallèle ou le Parallèle. On lit ceci dans la recette de l'anti-

Digitized by Google

thèse-portrait : « Si les traits d'un personnage de roman peuvent s'appliquer à toute espèce de personnes, le personnage est mauvais » ; il faut particulariser; jamais de types, jamais d'êtres synthétiques tels que : le Roi, la Jeune Fille, le Paysan, le Héros. Voilà un réalisme bien étroit et bien intolérant ! Cependant toute la littérature proteste contre cette théorie mesquine. Les plus belles figures de femmes créées par les poètes sont fort peu particularisées; elles représentent Iphigénie, Béatrice, Berthe, Marguerite, Atala, bien moins un caractère unique que l'idéal moyen d'un homme et de son temps. Sans doute, Emma Bovary est très particularisée ; mais comment exprimer cela ? elle est particularisée avec des traits tellement généraux qu'il n'y en a peut-être aucun dans son portrait qui ne se retrouvât en n'importe quelle autre femme secrètement amoureuse. Le détail disparaît dans le souvenir, n'y laissant que l'image d'une victime des romances et des légendes sentimentales. Il n'y a pas deux hommes absolument semblables; il y en a peu dont les différences offrent un réel intérêt psychologique. Dans le roman honnêtement réaliste tous les personnages se ressembleraient à un degré effroyable ; on a essayé de dire l'histoire stupide des larves dont le grouillement forme l'humanité ; c'est difficile et répugnant. Il faut donc particulariser, c'est-à-dire idéaliser. Même pour le réaliste le plus têtu, la réalité n'est qu'un point de départ. Comment, avec les pâles personnages humains, les grands poètes ont-ils créé des héros mille fois plus forts, plus nobles et plus beaux, ou plus laids, plus venimeux que les êtres qu'ils avaient sous les yeux ? Je ne crois pas que cela soit par le procédé naïf du « détail circonstancié ». Aux prises avec

Digitized by Google

une Mme Humbert, pourtant si exceptionnelle, Balzac la repétrit, lui insuffle son génie, la conduit au succès et à la domination. La réalité n'a aucun sens ; tout détail est inutile, qui n'est que réel. Particulariser, ce n'est pas en accumulant les petits faits, en notant les manies, en décrivant, comme un zoologiste, l'animal, ses mœurs et son habitat; particulariser, c'est mettre une idée dans ce qui, réel, n'était qu'une anecdote.

Le roman du dix-septième siècle s'est noyé dans le synthétisme; le roman du dix-neuvième s'est brisé sur le particularisme. Les deux nefs en sont au même point, toutes deux coulées au fond des océans. Les bonshommes trop particularisés de Dickens et de Daudet sont tout aussi défunts que les Cléopâtres, les Clélies et les Cyrus du grand siècle. Le secret de longue vie n'est pas dans les procédés, mais dans le mépris des procédés. Les détails précis amusaient il y a vingt ans comme, il y a deux siècles et demi, les longs discours des belles passions éloquentes; on semble aujourd'hui goûter davantage les histoires très simples et précisément très synthétiques. Une autre mode viendra, portée par une autre génération. L'art d'écrire, qui ne peut être que l'art d'écrire à la mode du jour, est trop changeant pour pouvoir être enseigné. Le professeur de coupe n'a pas fini son discours que déjà les manches, qui étaient étroites comme des écorces, sont devenues de larges calices fleuris de mains blanches.

XI

La légende de M. de Buffon. — Non content de nous avoir fait assimiler le style descriptif, puis le style antithétique, M. Albalat propose encore à

Digitized by Google

notre appétit « quelques autres procédés assimilables », parmi lesquels l'ampleur et la concision. Voulez-vous être concis ? Prenez Montesquieu. Voulez-vous être ample ? Prenez Buffon. Mais ne faites pas comme M. Albalat, qui va chercher ses exemples dans les derniers volumes des *Oiseaux*, lesquels ne sont pas de Buffon, mais de son collaborateur, l'abbé Bexon (1).

Ce Bexon, homme d'une intelligence assez ordinaire, écrivait avec feu. Il avait beaucoup d'imagination, une grande facilité et des tendances au poétique. Ce qui ennuyait surtout Buffon, homme de science et philosophe, c'étaient les descriptions. Il en avait chargé Daubenton pour les quadrupèdes; Guéneau et Bexon l'en débarrassaient pour les oiseaux. Buffon donnait à son secrétaire des notes précises, avec des conseils, peut-être un plan; Bexon mettait les notes en littérature, et Buffon revoyait, corrigeait à maintes reprises jusqu'à ce que la plus grande exactitude fût obtenue, exactitude noble et de goût, mais avant tout scientifique. Buffon n'a rien d'un rhéteur. Il disait : « On n'ac quiert aucune connaissance transmissible qu'en voyant par soi-même. » Il écrivait à Bexon : « Tâchez, Monsieur, de faire toutes vos descriptions d'après les oiseaux mêmes; cela est essentiel pour la précision. » Cuvier le jugeait plus exact que Linné. « Seulement, ajoute Flourens, il n'écrivait pas ses descriptions en termes techniques, et c'est ce qui a trompé beaucoup de naturalistes qui ne se reconnaissent guère en ce genre d'écrits qu'autant qu'ils y trouvent un langage particulier, convenu, et, si je puis ainsi parler, le langage officiel de la nomenclature. » Réflexion très juste et qui se peut

(1) Cf. P. Flourens. *Les Manuscrits de Buffon*. Paris, Garnier, 1860.

Digitized by Google

étendre à bien des objets, à toutes les branches de la philosophie, par exemple, où l'on ne conquiert que par le jargon l'estime des spécialistes enlisés dans la scolastique verbale. En cherchant toujours l'expression la plus noble, Buffon ne perd jamais de vue le point essentiel, qui est l'exactitude, et ce double souci lui fait éviter ces termes étroits dont la laideur est évidente et l'exactitude subordonnée à la connaissance approfondie d'un vocabulaire, d'ailleurs variable. On serre la nature de bien plus près en langage général qu'en langage technique, et surtout on la fait mieux comprendre. Le détail sans doute ne peut s'étudier qu'en termes spéciaux ; mais il n'est rien de visible, de sensible, qui n'entre volontiers dans une phrase claire formée de mots d'usage. C'est une question des plus graves pour l'avenir même des sciences que celle de la langue des sciences. Jamais on n'a tant parlé que de nos jours de l'esprit scientifique, et jamais cet esprit ne régna moins sur les intelligences. C'est que les sciences elles-mêmes sont inabordables : il y a entre elles et les esprits de bonne volonté une barrière terrible, la langue. Sans se servir d'aucun mot barbare, Buffon créa l'histoire naturelle de l'homme, c'est-à-dire l'anthropologie et l'ethnographie; aussi, quand on lisait Buffon, y avait-il dans la littérature plus de notions exactes sur l'homme qu'on n'en trouve maintenant, malgré les efforts d'une immense, mais médiocre vulgarisation. Depuis un siècle et demi, les connaissances scientifiques ont augmenté énormément ; l'esprit scientifique a rétrogradé ; il n'y a plus de contact immédiat entre ceux qui lisent et ceux qui créent la science, et (je cite pour la seconde fois la réflexion capitale de Buffon): « On n'acquiert aucune connaissance transmissi-

Digitized by Google

ble qu'en voyant par soi-même »; les ouvrages de seconde main amusent l'intelligence et ne stimulent pas son activité.

Buffon est un grand savant, en même temps qu'un grand écrivain. C'est en savant et en écrivain qu'il corrige les feuillets de ses collaborateurs, Guéneau de Montbéliard, Daubenton, Bexon. Les premiers tomes des *Oiseaux* sont de Guéneau en grande partie, et c'est à Bexon qu'il faut faire l'honneur des tomes six à neuf. Quelques-uns des chapitres les plus célèbres de Buffon appartiennent presque absolument à l'humble chanoine de la Sainte-Chapelle, l'*Oiseau-mouche*, le *Cygne*, la *Fauvette*. Pour le *Cygne*, Buffon le reconnaît lui-même, écrivant à Bexon : « Je fais cet arrangement dans la vue de commencer le neuvième volume par le bel article du cygne... Ainsi vous avez tout le temps de peigner votre beau cygne. » D'ailleurs, on a les manuscrits.

A l'*Albatros*, Bexon avait débuté par un préambule de vingt-cinq lignes : « Sur cette mer immense qui s'étend... sur ces mers vastes, orageuses, terribles... ce pôle où la terre engloutie, submergée, laisse l'antique océan régner seul, plages perdues pour la moitié de la nature vivante et qui ne connaissent d'habitants que ceux qui roulent leur masse sous les vagues, ou qui, plus hardis, se jouent avec les vents à leur surface. De ces derniers, l'oiseau appelé *Albatros* est le plus remarquable comme le premier en grandeur entre les oiseaux de mer... » Le morceau n'est pas des plus mauvais; il ferait avec quelques retouches un bon modèle d'ampleur pour M. Albalat, et le Buffon de la légende aurait pu en être loué dans les choix de lectures. Le vrai Buffon rature toutes ces belles

Digitized by Google

phrases, et, dédaigneux d'être ample, commence ainsi brusquement :

« Voici le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne, et, quoique moins grand que le pélican ou le flammant, il a le corps bien plus épais... »

Rien ne pousse à la concision comme l'abondance des idées; Buffon en a beaucoup. Ses corrections sont très souvent des suppressions; c'est presque la seule marque de sa main qui paraisse dans l'oiseau-mouche, de Bexon : il a rayé une phrase et ordonné de petits arrangements de style. M. Albalat en cite un passage, disant : « Buffon a tiré de beaux effets de la prose drapée et majestueuse. Voici un de ses morceaux, écrit en style assez ample et qui pourtant ne manque pas de vie. » M. Albalat donne le texte des éditions de Buffon ; voici celui du manuscrit de Bexon; ainsi, on pourra faire une comparaison divertissante, sans recourir aux originaux :

« Rien n'égale la vivacité des oiseaux-mouches, si ce n'est leur courage ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux infiniment plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de ces combats très vifs; l'impatience paraît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent toutes ses feuilles, avec une précipitation qui marque leur dépit. On voit, dit-on, sur la fin de l'été, des milliers de fleurs ainsi dépouillées par la rage des oiseaux-mouches. Ils n'ont pas d'autre voix, outre leur bourdonnement, qu'un petit cri de *screp*,

Digitized by Google

screp, fréquemment répété. Ils le font beaucoup entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent. » Et, paragraphe omis par M. Albalat :

« Mac Grave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet et l'exprime par les syllabes *hour*, *hour*, *hour;* leur battement est si vif que l'oiseau s'arrêtant dans les airs paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action; on le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein (1)... »

« Voici maintenant, dit M. Albalat, la même description prise dans Michelet. Le style en est tout différent. » Pour le démontrer, il suffit de souligner les mots ou les idées communes aux deux descriptions :

« *Leur battement d'ailes est si vif que l'œil ne le perçoit pas ; l'oiseau-mouche semble immobile, tout à fait sans action. Un* hour! hour! *continuel en sort, jusqu'à ce que*, tête basse, *il plonge* du poignard de *son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs et, pêle mêle, les petits insectes* (2)*;* tout cela d'un *mouvement si rapide* que rien n'y ressemble ; mouvement âpre, *colérique*, d'une *impatience* extrême, parfois *emporté de furie*

(1) On cite ici le texte de Buffon, identique à celui de son collaborateur, sauf deux mots ajoutés. Bexon écrit *hur, hur, hur,* ce qui tend à prouver que la source originale de cette description célèbre est un texte anglais; il énumère les auteurs qu'il a consultés en grande partie : Mac Grave, Sloane, Catesby, Feuillée, Labat, Dutertre, Browne, Badier. C'est bien déjà la méthode scientifique.

(2) Ces *petits insectes* sont naturellement dans Buffon : « C'est M. Badier qui, pour avoir trouvé dans l'œsophage d'un oiseau-mouche quelques débris de *petits insectes*, en conclut... »

Digitized by Google

contre qui ? *contre un gros oiseau qu'il poursuit et chasse à mort, contre une fleur déjà* dévastée *à qui il ne pardonne pas de ne point l'avoir attendu*. Il s'y acharne, l'extermine, *en fait voler les pétales*. »

Le plagiaire, en cette fin, est bien maladroit de remplacer *fanée* par *dévastée;* car c'est précisément, comme le dit Bexon, parce que la fleur est *fanée* que l'oiseau la *dévaste*. Dévastée d'avance, il ne s'en approcherait pas. Le plagiaire, on devine que ce n'est pas Michelet; seulement, il est fâcheux que le grand écrivain ait couvert de son nom de pareils pillages. Il a même eu la constance de les réviser, de les récrire même, d'y enfoncer l'empreinte de son pouce. Sa femme, pour le récompenser, dès qu'il fut mort, délaya, en tisane sucrée de niaiseries, les tablettes où il avait gravé par des traits puissants quelques-unes des visions de sa vie intime. Une rapide collation ne m'a révélé aucun autre emprunt de l'*Oiseau* aux *Oiseaux;* mais il est probable que d'autres parties du livre ont des origines analogues. Cela ne lui enlève pas toute valeur. Dressées et parées par Michelet, les gerbes ont bon aspect et contiennent beaucoup de bon grain. C'est encore le meilleur des livres à côté du magnanime rêveur. A aucun degré l'indélicatesse de sa femme ne doit retomber sur lui. Il n'était pas tenu, ni personne, de savoir par cœur l'*Histoire naturelle*, et c'est en toute innocence qu'il a corrigé Buffon, comme Buffon corrigeait Bexon, Guéneau et Daubenton. Ce n'est pas moi qui tenterai de diffamer des livres que j'aime parce que j'y sens malgré tout la présence réelle d'un grand écrivain.

Nul n'a plus aimé la femme que Michelet : s'il a été trahi dans sa littérature par celle-là même qu'il

Digitized by Google

avait élue entre toutes les femmes, ce n'est pas lui qui doit en souffrir devant la postérité.

XII

Plagiat, Pastiche et Parodie. — M. Albalat, au lieu de nous présenter comme « tout différents » deux morceaux de style dont le second est un abrégé du premier, aurait pu tirer de la confrontation d'utiles réflexions sur le plagiat. La psychologie du plagiaire se rattache naturellement à celle du voleur et toutes les deux à celle de l'autruche. Le plagiaire est ignorant et croit tout le monde ignorant; ou bien il sait, et alors la vanité lui fait croire qu'il est seul à savoir. Qui, aujourd'hui, se disait Mme Michelet, lit les *Oiseaux* de Buffon? Moi, et nul autre. Qui les lira jamais? Personne. Et si un curieux s'y jette, aura-t-il présentes à la mémoire les quinze lignes que je viens d'en extraire? C'est impossible. D'ailleurs, je n'ai pas copié, j'ai résumé: c'est le travail de l'historien; comme M. Michelet, je lis un document et j'en tire la moelle. Et puis, si l'oiseau-mouche fait *hour*, *hour* avec ses ailes, puis-je écrire autre chose? Rien n'est plus strict que l'onomatopée. Ici, le plagiaire se trompait, presque aucuns cris ou bruits des animaux n'étant perçus, ni surtout rendus identiquement par des observateurs différents et surtout de langues différentes. C'est même la dissemblance entre les onomatopées les plus banales qui est la preuve de leur ingénuité. L'âne brait: *oncat asinus*, disaient les Latins.

Sur les autres points, le raisonnement n'était pas mauvais; car l'ignorance de la littérature française est immense et ceux qui écrivent, lisant encore moins que les autres, en savent encore moins long que certains curieux bénévoles. Mais il faut toujours

Digitized by Google

compter avec le hasard, et savoir que rien n'est plus ordinaire que l'extraordinaire, plus légal, plus légitime : « Nous rangeons par la pensée, dit Laplace (1), tous les événements possibles en diverses classes et nous regardons comme extraordinaires ceux des classes qui en comprennent un très petit nombre. Ainsi au jeu de *croix* et *pile*, l'arrivée de *croix* cent fois de suite nous paraît extraordinaire parce que le nombre presque infini des combinaisons qui peuvent arriver en cent coups étant partagé en séries régulières, ou dans lesquelles nous voyons régner un ordre facile à saisir, et en séries irrégulières, celles-ci sont incomparablement plus nombreuses. La sortie d'une boule blanche, d'une urne, qui, sur un million de boules, n'en contient qu'une seule de cette couleur, les autres étant noires, nous paraît encore extraordinaire; parce que nous ne formons que deux classes d'événements, relatives aux deux couleurs. Mais la sortie du n° 79, par exemple, d'une roue qui renferme un million de numéros, nous semble un événement ordinaire; parce que, comparant individuellement les numéros les uns aux autres, sans les partager en classes, nous n'avons aucune raison de croire que l'un d'eux sortira plutôt que les autres. »

Le joueur à la loterie pense un chiffre et croit qu'il sortira ; le plagiaire pense un chiffre et croit qu'il ne sortira pas. Tous les chiffres peuvent également sortir ; c'est pourquoi il est déraisonnable de jouer à la loterie, de voler, même des millions, et de copier, même quinze lignes, dans un ouvrage en cinquante volumes.

Il y a des plagiaires innocents. La mémoire, que les spiritualistes persistent à considérer comme une

(1) *Essais philosophiques sur les Probabilités*, 2e édition p. 19.

Digitized by Google

des facultés de l'âme, n'est pas autre chose qu'une bibliothèque de clichés sensoriels; les uns sont vifs, les autres altérés ou effacés. Ainsi le souvenir d'une lecture peut se conserver dans le cerveau en même temps que s'y trouve abolie toute trace des circonstances qui localisaient cette lecture, la situaient dans la réalité; le souvenir prend la forme de l'inspiration, de la création subconsciente et l'auteur croit recueillir à sa source l'eau pure et nouvelle d'un poème jaillissant, alors qu'il ne fait que transvaser des liquides antiques. En un récent roman, qui a parfois l'intérêt d'une thèse de psychologie, M. Louis Dumur a conté le drame ridicule et triste qui peut naître de ces partielles amnésies. Il explique par le somnambulisme l'oubli des circonstances où a eu lieu la lecture, ce qui donne au récit une possibilité immédiate; mais l'étude des maladies ordinaires de la mémoire suffirait à justifier les gestes de son héros grotesque. M. Ribot (1) cite des cas très curieux de souvenirs tronqués, amputés de leurs racines. Linné, sur la fin de sa vie, relisait ses œuvres en s'écriant parfois : « Que c'est beau! que je voudrais avoir écrit cela! » Macaulay, et ici c'est le mécanisme même du plagiat innocent, avait, devenu vieux, une mémoire littérale très vive et une mémoire localisatrice très faible; « si on lui lisait quelque chose dans la soirée, il se réveillait le lendemain matin l'esprit plein des pensées et des expressions entendues la veille; il les écrivait de la meilleure foi du monde, sans se douter qu'elles ne lui appartenaient pas. » Une forme plus fréquente et moins dangereuse de la mémoire tronquée est celle où l'on garde le souvenir des circonstances locales et secondaires tout en

(1) *Maladies de la Mémoire.*

Digitized by Google

oubliant le principal, ce qui fut le but même et le centre de l'acte dont nous n'avons gardé entre nos doigts que l'enveloppe. Que de livres avons-nous lus et dont rien ne nous reste que la certitude de les avoir lus! Mais ici il peut y avoir illusion, le contenu du livre est peut-être entré dans la mémoire subconsciente, et nous revenons au cas du vieux Macaulay, à moins qu'il n'y ait eu une saine et normale digestion de nos lectures. Le plagiat innocent est toujours le symptôme d'une maladie et toujours lié à un affaiblissement cérébral, soit passager, soit définitif, ou à un état épileptique. Le plagiat volontaire signale également une maladie, mais de la moralité.

La critique littéraire, qui devrait savoir tout, usera certainement, un jour prochain, de la méthode scientifique dans l'appréciation des œuvres et des écrivains; jusqu'ici elle se tapit derrière une prudente et forte ignorance. M. Albalat, en intercalant dans son livre un chapitre singulier à la louange du pastiche, n'a pas pris garde que cet exercice, tout comme le plagiat, se divise en deux séries: le pastiche volontaire et le pastiche involontaire. Le premier est un jeu auquel on peut se divertir et qui a même une certaine valeur critique ou satirique, bien manié et bien dirigé. Le pastiche involontaire est au plagiat ce que le lieu commun est au cliché; c'est une imitation qui s'éloigne du trait strict, mais qui suit, en deçà ou au delà, la courbure générale des lignes ; qui néglige la forme limitée des figures pour en garder l'expression particulière. Pierre Bayle, dans un passage où M. Albalat a cru voir exposé le mécanisme du pastiche involontaire, donne celui du plagiat innocent: « Il m'est arrivé dans ma jeunesse que si j'écrivais

Digitized by Google

quelque chose après avoir lu tout fraîchement un certain auteur, les phrases de cet auteur se présentaient à ma plume sans même que je me souvinsse distinctement de les y avoir lues. » Le pastiche est tout autre chose; il doit contenir les mot favoris de l'auteur original et même certains débuts de phrase qui reviennent textuellement dans un style; mais aucunement des phrases entières. Ce serait alors, si l'imitation est avouée, le centon, exercice tout à fait différent et auquel Ausone a presque réussi à donner un semblant de valeur littéraire.

Le pastiche involontaire, et alors maladroit, troublé de remords, coupé de repentirs, c'est presque toute la petite littérature courante. Dès qu'un roman atteint au grand succès, ses pastiches sortent en douzaines de partout. Les faux *Caractères*, pour faire suite à ceux de M. de La Bruyère, sont des livres encore communs à rencontrer dans leur veau sévère; au début du dix-neuvième siècle, on pastichait encore *Télémaque*. Il y eut des pastiches si heureux qu'il est peu d'œuvres complètes d'anciens auteurs où l'on ne doive faire place à des pièces restées douteuses malgré la loupe des philologues.

Le pastiche volontaire n'a pas toujours été innocent; il joue son rôle dans les pièces douteuses. Au moyen âge, c'était une des supercheries littéraires les plus communes de ces temps de ruse, si riches en impostures qu'on en découvre encore de nouvelles. Pétrone fut si bien pastiché au dix-septième siècle qu'on eut un temps l'illusion de posséder complet le fragmentaire *Satyricon* (1). Les pastiches littéraires ne trompent plus personne; en pein-

(1) Editions faites sur un prétendu manuscrit trouvé à Bellegarde.

Digitized by Google

ture, ils représentent une tige toujours fleurissante de l'art international.

Un rien et le pastiche se transforme en parodie ; il y en a aussi d'involontaires. La parodie a été dédaignée par M. Albalat. Quel genre pourtant témoigne d'une plus intime « assimilation des auteurs » ? Ne fallait-il pas savoir par cœur les *Orientales* pour écrire les *Occidentales?* « O la vilaine chenille — Qui s'habille — Si tard un soir d'Opéra ! » La parodie a un charme : son rire. C'est une autruche, ivre d'avoir avalé un in-octavo, qui danse la gigue.

XIII

Dernières prières. — Ce n'est qu'au chapitre final que M. Albalat aborde ce qui aurait du être la partie importante de son livre, et ce qui n'en est que l'appendice : « Le style sans rhétorique. » Il faut bien en venir là, et montrer qu'il n'y a qu'un style, le style involontaire, riche ou pauvre, imagé ou nu. Ce n'est point tout à fait ainsi que M. Albalat entend le style sans rhétorique ; à cette idée, il songe à Voltaire. Qui fut, au contraire, plus gonflé de rhétorique que Voltaire ? Dès qu'il s'applique il devient oratoire ; plat, dès qu'il n'est plus spirituel, il endort dès qu'il ne fait plus sourire. Voyez quelle idée il avait du naturel : dans la lettre même qu'à titre d'exemple on nous donne, il vante l'ingénuité de Mme de Sévigné, cette précieuse charmante qui n'a jamais exprimé un sentiment qu'enjolivé de mignardises. La préciosité n'est pas désagréable quand elle est soutenue. Mme de Sévigné pare ses sentiments dès le matin, comme elle se pare elle-même ; elle leur passe l'habit de cour. Chez elle, qui allait à la cour avec délices, ces précautions ne sont pas des simagrées ; cela ne représente pourtant pas le naturel ;

Digitized by Google

c'est de l'aisance, ce n'est pas de l'ingénuité. Le naturel de Voltaire est fait de grimaces, pénibles quand elles n'amusent pas. Voltaire n'est pas simple ; ce n'est pas un vice particulier aux gens spirituels. L'homme banal et vulgaire n'est jamais simple ; s'il l'était, on ne verrait pas sa banalité ; on la voit, donc il se guinde. L'imbécile qui écrit se guinde nécessairement. Ce que dit Duclos de leurs actes est vrai de leur style : « Les sots qui connaissent souvent ce qu'ils n'ont pas, et qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers... Ayant remarqué ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, et font des sottises. » Ecrire par images, si l'on n'est pas un imaginatif visuel, c'est faire le « sot singulier ». C'est imiter la femme de chambre qui se rend grotesque sous la défroque de sa maîtresse, tandis que, soubrette et vêtue proprement selon son état, elle peut être piquante et se voir préférée par un homme de goût à la fausse grande dame. La platitude et la pompe sont les deux écueils extrêmes, sables ou brisants, où tombent ceux qui n'étaient pas faits pour jouer avec la parole. Mais si l'on a quelque intelligence, on s'en tire, même sans gouvernail, même sans talent. Il suffit d'ignorer toutes les rhétoriques, de n'user que de mots dont on connaît bien le sens, c'est-à-dire la connexité symbolique avec la réalité, de ne dire que ce que l'on a vu, entendu, senti. Un sot ingénu n'est plus un sot. La sottise sincère et vraie a d'ailleurs son utilité. C'est l'huile versée sur les rouages et les joints de la machine sociale ; c'est la ouate ou la paille d'emballage. Un esprit des plus médiocres, Eckermann,

Digitized by Google

a laissé un livre immortel, parce qu'il a consenti à n'être que les copeaux de la caisse où il serrait de précieuses porcelaines.

Cependant M. Albalat, qui ne désarme jamais, veut que l'on tente de s'assimiler jusqu'à l'absence du style voltairien. « About, dit-il avec le plus grand sérieux, a pu mériter parfois le titre de petit-fils de Voltaire. » Il a en effet réalisé le singe qui s'agitait en Voltaire, et c'était bien inutile. Est-ce faire un éloge que d'écrire : « Anatole France a souvent des pages qui sont du pur Renan? » Dans l'esprit de M. Albalat, c'est un éloge, parce que c'est un des arguments qu'il croit décisifs pour sa théorie. Mais il a tort de prendre Renan pour un sceptique. L'attitude du vieillard gâté par la popularité ne peut faire illusion sur la vraie nature de l'homme. Renan fut un croyant, un fanatique : sulpicien de la science, et plus sulpicien encore que véritable savant.

On en vient enfin, vers l'avant-dernière page, à trouver une phrase sur le fond opposé à la forme : « Le fond des choses a bien moins d'importance que la forme; c'est la manière dont on les dit qui les rend saisissantes et en fait l'originalité. Cinq peintres de talent peindront différemment le même paysage. La matière n'aura pas changé, c'est l'exécution qui la fera autre. » Voilà du bon idéalisme, et qui serait meilleur encore si l'on avait songé plutôt qu'à la main des peintres, à leur personnalité. Mais laissons les peintres. Ce qui vaut d'être peint vaut rarement d'être dit; et l'inverse, puisqu'on n'a jamais pu illustrer un roman. Le désaccord est moindre entre la peinture et la poésie, du moins une certaine poésie descriptive et même les paysages de passion et de rêve. Tout de même, le

Digitized by Google

tableau donne une impression synthétique et le poème une impression analytique ou successive. Il est donc impossible de baser sur des rapprochements entre deux arts si différents, une théorie aussi grave que celle qui sacrifie en littérature le fond à la forme. Le fond a peu de valeur en peinture; cela est admis, encore qu'il ne faille point aller à l'extrême et approcher les concombres de Chardin des androgynes de Léonard. En littérature, le fond des choses a une importance absolue; aucune des variétés de la littérature ne peut se soustraire à la nécessité de creuser des fondations et de les maçonner solidement. Au poète, on concédera parfois le droit de faire quelque chose avec rien; mais il y a riens et riens. Les bagatelles de l'amour sont des riens, mais d'une importance prodigieuse, comme tout ce qui touche à la transmission de la vie. Décidément, et en tout, c'est le fond qui importe. Un fait nouveau, une idée nouvelle, cela vaut plus qu'une belle phrase. Une belle phrase est belle et une belle fleur est belle; mais leur durée est à peu près pareille, une journée, un siècle. Rien ne meurt plus vite que le style qui ne s'appuie pas sur la solidité d'une forte pensée. Cela se ratatine comme une peau détendue; cela tombe en tas comme un lierre à qui manque, pourri, l'arbre où il s'enroulait. Et si on dit que le lierre garde de la chute un arbre aux racines desséchées, je le veux bien; le style est aussi une force, mais sa valeur est d'autant plus vite diminuée qu'elle s'exténue à préserver de l'anéantissement la fragilité qu'elle embrasse et qu'elle soutient.

C'est peut-être une erreur de vouloir distinguer la forme et la matière. Ce raisonnement scolastique servait à S. Thomas d'Aquin pour disserter sur l'u-

Digitized by Google

nion de l'âme et du corps; il prouvait facilement que la forme est la fonction de l'âme et que, avant ou après l'arrivée ou le départ de l'âme, l'embryon et le cadavre ne peuvent avoir que des formes illusoires. Ces distinctions ne sont plus valables. Il n'y a pas de matière amorphe; toute pensée a une limite, donc une forme, étant une représentation partielle de la vie, telle que vraie ou possible, réelle ou imaginaire. Le fond engendre la forme comme la tortue ou l'huître l'écaille et la nacre de sa carapace ou de sa coquille.

Les philosophes mêmes qui apportèrent du nouveau en idées l'apportèrent avec sa forme, nouvelle aussi : Platon, Aristote, Hobbes, Descartes, Pascal, Schopenhauer, Nietzsche sont tous de grands écrivains, et quelques-uns de grands poètes. Il faut se méfier d'une philosophie empêtrée dans la boue de la scolastique : elle s'enlise, parce qu'elle s'est attardée à tendre des pièges à la raison. Au moment où on lui croit les mains nettes et libres, Kant dispose le quatre-en-chiffres à prendre les oiseaux qu'il porte à Luther.

Quant aux grands savants, presque tous, dès qu'ils prennent la peine d'écrire, furent des écrivains parfaits. Ce sont des imaginatifs visuels, nécessairement; qu'ils décrivent ce que l'on voit ou ce que l'on verra, leur parole produit des images : le mathématicien lui-même, et le géomètre et le joueur d'échecs sont des voyants. Linné, Galilée, Leibnitz, Lavoisier, Lamarck, Gauss, Claude Bernard écrivent avec sûreté, avec force; Gœthe n'a pas mis moins de génie littéraire dans ses travaux scientifiques que dans ses poèmes.

La forme sans le fond, le style sans la pensée, quelle misère ! Cette misère est réalisée à miracle

Digitized by Google

dans la prose de Banville, pour ne pas citer trois ou quatre de nos illustres contemporains. Le contraste entre la beauté souple et chatoyante de la robe et le squelette corporel a quelque chose d'émouvant, comme un cimetière en fleurs. Tant vaut la pensée, tant vaut le style, voilà le principe.

Les erreurs de jugement à ce sujet viennent de ce que l'on croit qu'il n'y a pas de style, quand il n'y a pas de « style poétique ». On fait exception pour Pascal, mais c'est pour dénombrer ses antithèses et les ranger sur du papier glacé, ainsi que des pierres précieuses. Cela, c'est l'ombre de Montaigne; le vrai Pascal émet une telle lumière que l'antithèse y est noyée, invisible : comme quand il pose l'erreur en principe d'utilité, donnant au faux et au vrai la même valeur modératrice de l'inquié tude humaine.

Si rien, en littérature, ne vit que par le style, c'est que les œuvres bien pensées sont toujours des œuvres bien écrites. Mais l'inverse n'est pas vrai; le style seul n'est rien. Il arrive même, car en esthétique, comme en amour, tout est possible, que le style qui fait vivre un temps certaines œuvres, en fait périr d'autres prématurément. Cymodocée est morte étouffée sous sa trop riche et trop lourde robe.

Le signe de l'homme dans l'œuvre intellectuelle, c'est la pensée. La pensée est l'homme même. Le style est la pensée même.

REMY DE GOURMONT.

Digitized by Google

LES HYMNES DE FEU

A Francis Vielé-Griffin.

Le duc : Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or. — *Tullia :* Qu'est-ce que parfiler, Monsieur? — *Le duc :* L'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron : c'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or, c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil.

Voltaire, *Dial.*, 13.

I

LA VISION HARMONIEUSE DE LA TERRE

A Edmund Gosse.

Epousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe. J'ai gravi la montagne et je suis en plein ciel. La terre est sous mes yeux. Oh! qu'elle me réjouit! Vaporeuse à mes pieds, comme la terre est belle, et distincte et joyeuse au delà des vapeurs! La courbe d'un vallon m'a fait battre le cœur. Et je sens que mon plus beau jour est aujourd'hui. Epousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe.

Je vois la plaine au loin vibrante comme un son, qui parcourt la paroi remuée d'une cloche d'or. Doucement les moissons, frappées du soleil, sonnent. Un champ de coquelicots est comme un son plus fort. Jusqu'où le ciel rejoint la terre, la vibration parcourt la nappe immense des épis qui frissonnent. Que j'aime des grands blés la douce in-

Digitized by Google

flexion! Et le bout de la plaine est mourant comme un son.

La terre je la vois, la terre je l'entends, la terre est sous mes yeux et vit dans mon oreille. Rythmique et musicale, elle est encore plus belle! Ses bleus étages descendent, remontent, prennent un temps. Un lent dernier plateau de bruyères sur la plaine, dévale, puis c'est la plaine avec ses moissons d'or! La terre est sous mes yeux rythmique et musicale, et telle que je l'entends, plus musicale encore.

Je voudrais de mes doigts caresser la nature, comme un bel instrument qui réponde à mon rêve. — Faire sortir d'un chêne un son que l'air achève! — Je vous ferais chanter comme la mer aux zéphyrs, grands blés, si je pouvais m'étendre avec loisir, à la façon des vents heureux; si je pouvais!... j'éprouverais partout la terre en son murmure. Je voudrais de mes doigts caresser la nature.

Mais toute la nature est au seuil de mon cœur. La terre et le soleil ont la même cadence, rythmée à l'unisson des battements de ma vie. La lumière du jour te pénètre, ô ma vie! Elle s'ajoute à moi comme une récompense, quand je laisse mes sens errer de l'astre aux fleurs. La terre et le soleil en moi sont en cadence, et toute la nature est entrée dans mon cœur.

Il est ivre de joie. — L'émotion se propage sur la terre, d'un grand vent de joie ivre agitée. Les blés s'embrassent, et dans les prairies enchantées le cou des peupliers se tourne et leur front nage, voluptueusement, au gré des vents d'été. Mon cœur

Digitized by Google

a la nature entière pour empire. Elle est fondue en lui, et lui en elle. O vivre, ainsi, toujours, bercé du mouvement des arbres...

Et ne voyez-vous pas que les hommes seraient dieux, s'ils voulaient m'écouter, laisser vivre leurs sens, dans le vent, sur la terre, en plein ciel, et loin d'eux! Ah! que n'y mettent-ils un peu de complaisance. Tout l'univers alors (récompense adorable!) serait leur âme éparse, leur cœur inépuisable. Et que dis-je? Ils ont tous le moyen d'être heureux. « Laisse penser tes sens, homme, et tu es ton Dieu. »

O terre — dans mon cœur — rythmique et musicale, descends avec tes neiges, remonte avec tes vignes; que les torrents y croulent; que ce fleuve y dévale; que j'écoute en mon cœur l'auguste chant des lignes! J'étends les bras. Mes mains caressent l'horizon doux et souple, où s'incline la nappe des moissons, qui vont sous le ciel bleu coucher un flot plus pâle, et la même caresse est en moi, musicale.

J'ai gravi la montagne — ma vue tombe du ciel. La terre et le soleil sont la même patrie : mais la terre est mon doux sujet de frénésie. Au gré de tous mes sens, oh! que la terre est belle! Dans un air cristallin s'accusent les bourgades. Toits rouges, notes claires des vallons sous les arbres! Et les clochers d'ardoise, limpides au soleil, ont le reflet changeant des gorges de tourterelles.

II

VISION DU CRÉPUSCULE

Plus limpide à mourir qu'il ne le fut à naître, et

Digitized by Google

couleur des étoiles avant de disparaître, le jour promène au loin sa lumière de songe. Derrière la colline où s'espacent les hêtres, il argente le ciel, mélodieux sous les branches : et tous les troncs alignent leur ombre qui s'allonge.

Je laisse aller ma vie au gré du jour mourant. Je sens comme un bien-être et comme une sagesse pénétrer en mon âme. Et l'extase me prend à la fraîche lumière blanchissant l'azur calme, à ces hêtres voilés de soir, à leur tristesse, à l'inclinaison triste et grave de leurs palmes.

Une clarté sereine, une blancheur céleste, que doucement dégradent les nuances de l'azur, un blanc foyer de lueurs immense et couvrant l'Ouest, comme un grand lys glacial balancé dans l'air pur, accuse la colline et la met en relief... Je laisse errer ma vie au gré du jour mourant. Je gravis la colline et je marche en rêvant.

Or je traîne mon ombre, ainsi, baissant la tête. Une lueur de jour est sur le gazon ras, et les hêtres allongent leur ombre vers mes pas. Est-ce l'aube naissante? ou le jour qui s'épanche?... Je lève les deux mains et leurs paumes sont blanches. Derrière la colline où s'espacent les hêtres, le soir berce un grand lys lumineux sous les branches.

Cependant les étoiles, au-dessus de ma tête, scintillent. Le zénith a son azur profond. Bientôt le Chariot d'or y posera son timon. Là-bas, nageant dans l'ombre, est-ce un vaisseau de nacre, ce nuage pommelé où brûle Aldébaran? Le ciel oriental a revêtu ses astres; je les revois mirés dans un fleuve aux eaux lentes, — puis tournée vers le jour, ma prunelle s'argente.

Digitized by Google

Cette clarté subite, oubliée, me surprend, plus glacée qu'un miroir. Quel éblouissement de prisme tournoyant vient envahir mon être?... Mes paupières se closent dans le ravissement Je vois en moi le Jour et ses heures de fête! Eblouissez mon âme, belles heures mêlées! Tantôt c'est une aurore en feu qui me pénètre, un midi d'or traînant les violettes du couchant, et tantôt c'est l'azur d'une aube dévoilée, où la Terre paraît couronnée de verdure.

Je bute dans les herbes, mes yeux s'ouvrent au monde. Je regarde les hêtres et je les sens pleins d'ombre. O ce jour sous les arbres où se plaint le zéphyr, pourquoi si froidement me vient-il éclairer?... Je m'approche des hêtres; je les ai vus frémir. Et voici qu'une feuille se découpe, tremblante, sur le ciel argenté, que des milliers de feuilles se détachent du soir, que des millions de feuilles se découpent en noir, par la brise agitées! Je les vois une à une, et par branche, éclater noires au ciel limpide, et je vois l'ombre prendre comme un feu dévorant sur leur foule parlante.

D'un seul effort j'atteins le haut de la colline. Mes yeux fouillent l'espace de ce côté qui luit. Et devant moi, partout, dans l'ombre où le jour fuit, et jusqu'aux horizons faisant mouvoir leurs lignes, je vois des arbres noirs s'écheveler vers lui. J'écoute; j'entends les feuilles mollement crépiter, les arbres s'agiter, tordre des flammes sombres, déchirées en flammèches sous des vents argentés. C'est l'incendie de l'ombre au fond d'un soir d'été!... Brusquement le ciel même est envahi par l'ombre... Trois fois un jet d'argent sort comme une touffeur d'orage, du plus lointain des collines boisées. Mais

Digitized by Google

ce n'est pas la foudre, ce ne sont pas ses lueurs, je n'entends pas rouler le tonnerre — et j'ai peur! et je me sens mourir et mon cœur s'est glacé, à cet appel mystique du soleil effacé.

III

LA NUIT D'ÉTOILES

A Emile Verhaeren.

J'osai déjà t'aimer quand j'étais un enfant, et mon regard superbe a voulu t'habiter, sans savoir — ô pardon, nuit d'étoiles, pardon — que tu n'es pas l'asile des jeunes vanités. Et pour te célébrer, t'avais-je assez connue?... Il faut, pour te comprendre, avoir aimé sur terre d'un cœur qui se propage et non du cœur distant, de ce cœur triomphant qu'a la jeunesse altière. Je m'agenouille, pardon, nuit d'étoiles, pardon.

Je ne voyais en toi qu'une si froide nue! Trop souvent je l'ai fait reluire en mes images. Oh! ce n'est point pour moi que le doux roi Jésus, éveillant les bergers et les rois en voyage, eût mis son âme au ciel sur tant de paysages. Ce feu d'amour, hélas! que m'aurait-il appris? Ah! plains-moi de sourire. Je n'ose te parler. Je n'ose te parler. Je suis las. Me voici, courbé sous mon amour, comme un soir Jésus-Christ.

Nuit d'étoiles, j'ai souffert d'amour et me voici, las de mon triste effort et courbé vers la terre. Je me suis arraché du cœur tant de lumières! Mais je ne suis qu'un homme et je tombe obscurci. Apprends-moi, grande nuit, du fond des cieux sans haine, cet éternel secret des mondes qui s'entr'aiment. Je me

Digitized by Google

suis arraché du cœur tant de lumières! Mais je ne suis qu'un homme et je tombe obscurci.

O terre, toi, ma terre, monde qui m'as vu naître, qui m'as regardé faire, dis à la grande nuit comme elle étouffe en moi la rose de lumières, que j'avais allumé dans mon cœur. Sombre vie! Je me suis arraché du cœur tant de lumières! J'ai sorti de mon sein mille éclairs trop subits. Ai-je fait mon devoir? vous me voyez ici, me traînant sur le sable et le cœur étouffé, nuit d'amour que j'implore, terre qui m'as formé.

— Un soir où le seul bruit fût venu des étoiles, tant se calmait la terre à les regarder vivre, un de ces soirs du monde où le silence enivre, où même se taisaient la feuille et la cigale, j'ai suivi dans le ciel ces milliers de caresses que les astres heureux échangent en brillant, et leurs beaux feux mêlés et qu'ils dévouent sans cesse à faire entre eux une corbeille de rayons. J'ai surpris dans le ciel le monde des caresses.

Et j'étais là, sur terre, parmi de hautes herbes, n'osant même un soupir; en adoration; et je sentais en moi faiblir mon cœur superbe à l'amour émané des constellations. Chaque étoile brûlait si loin son cercle pâle, dans le ciel traversé d'amoureuses lueurs, et comme un blanc lait bleu où nageait leur douceur, toutes, elles répandaient leur âme sidérale... Et j'étais là, sur terre, parmi de hautes herbes.

J'aimais alors! j'aimais! Je me levai de terre, du naturel mouvement des vagues attirées, par l'aimant d'une nuit étoilée sur la mer, — et je restai

Digitized by Google

debout dans mon élan sacré. Je marchai entr'ouvrant des flots d'herbes ; et j'étais, non plus semblable à moi, non plus l'enfant d'hier, mais un homme voulant échanger tout l'amour qui brusquement lui vient par une nuit splendide. « Hommes ! je veux avoir, pour tant de cœurs avides, un cœur qui se propage et toujours alimente d'une chaleur nouvelle sa sympathie errante, et de nouveaux rayons ses amours égayés, un cœur offrant à tous le beau jeu d'un foyer. » — J'allai donc chez les hommes y épuiser un cœur.

Belle fleur de lumière, à présent tu n'es plus. Tu n'as pas su renaître aussitôt qu'effeuillée. Qu'as-tu fait, rayonnante, de ta douce chaleur, toi dont les feux étaient les parfums exhalés ? Tes rayons où sont-ils ? Aucun n'est revenu, frissonnant du bonheur d'un amour éveillé. Les cœurs étaient glacés. Tes feux sont dans la nue. Belle rose de lumière, à présent tu n'es plus ! — C'est pourquoi je reviens, ma douce nuit d'étoiles, reprendre en toi courage, puisque tu m'as aimé. Nuit d'amour ! nuit d'amour ! est-il vrai, tu partages ta lumière divine avec ce cœur glacé ?... Comme la voie lactée, au ras de la colline, en suit bien le contour. Et là-bas, sur les blés, une étoile filante m'a fait longtemps rêver...

IV

HARMONIE DE LA MER, DE LA LUNE ET DE L'ORAGE

Vagues d'argent, mer brune, mélodieux rivage. Moelleusement la lune écarte les nuages, et, sur l'eau dévoilée, elle brille, isolée.

Sa clarté, sur la mer, vibre aux crêtes des vagues

Digitized by Google

et fait murmurer l'air. Est-ce aux mains des naïades que la lune est sonore comme une corde d'or?

Ce rayon frémissant, et, là-bas, ces nuages mêlant rêveusement les fleurs bleues de l'orage (leurs bouquets métalliques rendent une musique),

la mélodie des vagues sous les archets du vent, et la plainte des algues dans les sables mouvants, quelle harmonie voilée, dans le calme exilée!

Mort des sons, leur naissance! O mer, grand violon, le ciel d'étoiles immense est ta vibration. L'espace est ton silence, plus chantant que les sons; la grève est ta chanson : ô mer, grand violon!

— Or, Phébé, sur la mer, chante aux crêtes des vagues. Sa voix est dans les airs; puis aux mains des naïades, elle abandonne encore sa belle chevelure d'or.

Et près d'elle — et j'écoute — près d'elle, les nuages tendent vers sa main toutes les fleurs bleues de l'orage. Leurs bouquets métalliques rendent une musique.

Elle a pris ces clartés, écoute leur musique, les mêle à sa clarté, leur chante sa musique, puis se tait, puis s'éteint. L'orage a pris Phébé; et je ne vois plus rien que l'écume argentée.

Mille vagues se dressent, plongent, se resoulèvent, dont les pans déchirés volent jusqu'à la grève! Les flots sont dans la peine. Ont perdu leur sirène. Ils la cherchent partout, sur la mer et dessous.

Digitized by Google

Des remous font des trous : ô le sombre murmure! Des courants en courroux se gonflent sans mesure. Les flots sont dans la peine. Ont perdu leur sirène.— De ce rayon nacré, que doit-on espérer?

Ah!... Phébé, sur la mer, chante aux crêtes des vagues. Soutenue et bercée par les mains des naïades, elle abandonne au vent ses cheveux murmurants. Leurs tresses lumineuses flottent jusqu'à la grève. Et le chant des cailloux mélodieux s'élève.

— Vagues d'argent, mer brune, mélodieux rivage. Moelleusement la lune écarte les nuages. Au ciel et sur la mer, elle brille, isolée; jusqu'à ce qu'autour d'elle, sur le miroir des flots, l'image des étoiles tombe comme des gouttes d'eau.

Berce mon âme, ô lune! c'est la fin de l'orage. Et vous, vagues d'argent, prenez ma vie entière. Chante en mon âme, ô lune! mon âme est sans nuages. Et vous, pour me charmer et pour me satisfaire, envahissez mes sens, prenez ma vie entière, vagues d'argent, mer brune, mélodieux rivage.

Mort des sons, leur naissance! O mer, grand violon, le ciel d'étoiles immense est ta vibration. L'espace est ton silence, plus chantant que les sons; la grève est ta chanson : ô mer, grand violon!

PAUL FORT.

Digitized by Google

LE PETIT AMI

L'extrême des passions est niais à noter.

STENDHAL.

I

Il n'y a dans la vie que des commencements.

Mme DE STAEL.

Je me trouvais un soir, il y a quelques années, dans un music-hall célèbre, avec des amis. Je vois encore le grand hall, avec ses tables et ses chaises, le promenoir autour, les deux galeries de chaque côté, la scène au fond et la porte de communication, à droite, avec une salle de spectacle. Il traînait là, comme à l'ordinaire, toute une collection de ces femmes dont on assure qu'il n'y a pas les pareilles dans les autres capitales, du moins pour la grâce et pour l'élégance. Le reste, c'étaient des étrangers,et des flâneurs comme nous, vieux beaux et jeunes gens, avec quelques bourgeois. Bref, tous les personnages habituels,sans oublier les garçons, avec leurs allures cassées de Little-Pich.

J'ai un peu oublié quels étaient les amis qui m'accompagnaient ce soir-là. Ce devaient être quelques camarades de *Revue* que j'avais retrouvés là par hasard. Quant à moi, depuis quelque temps, je venais presque chaque soir dans un endroit analogue, Folies-Bergères ou Jardin de Paris, selon la saison.Au sortir de mes grands livres, le mouvement de ces lieux colorés me distrayait ; c'était la

Digitized by Google

vie avec toutes ses nuances, après les fictions inertes et monotones, et je m'y plaisais d'autant plus qu'à force d'y flâner ainsi je commençais à connaître plusieurs de leurs femmes avec qui j'échangeais des familiarités et que je fréquentais quelque peu.

Après avoir fait cercle avec des gens autour de trois ou quatre filles qui dansaient le chahut non sans grâce ni sans impudeur, nous étions allés nous asseoir à une petite table, tout près du petit salon qu'on trouve à l'entrée. Le jeu des toilettes, des visages et des gestes continuait à deux pas de nous, sous les mille lumières, comme un spectacle jailli là pour nous seuls. Quelle rêverie était en moi, ce soir-là, que je n'aurais pu définir et qui me venait de très loin! A un moment, une femme se trouva devant nous, arrêtée pour bavarder avec des messieurs et une autre femme, et qui était vraiment très bien. Mes amis et moi nous la regardions sans rien dire, eux peut-être avec négligence, mais moi avec intérêt. « Quel dommage, tout de même, que ma mère n'ait pas eu plus d'ambition, me pris-je à dire au bout d'un moment, sans plus réfléchir à mes paroles. Avec ses talents, elle serait sûrement très courue aussi aujourd'hui, et je jouirais confortablement de son luxe et de ses relations. »

Je le répète, je n'avais pas pensé autrement à ce que je venais de dire. Peut-être même avais-je parlé malgré moi, par plaisir obscur, pour me soulager. Mais les amis ne sont pas pour rien les amis. J'avais à peine achevé que ce fut à celui qui m'éreinterait le plus. J'étais un poseur, un dépravé, un individu compromettant, voire même un pauvre garçon. J'étais toujours si occupé de cette femme devant moi que pas une minute je ne songeai à leur répondre. Ça valait mieux du reste, je m'en suis

Digitized by Google

rendu compte depuis. Bien élevé comme je le suis, j'aurais été un peu gêné de montrer à ces jeunes gens qu'en me flattant ainsi ils manquaient plutôt à toutes les convenances.

C'est un peu ce soir-là que l'idée me vint d'écrire un jour ce livre. Après s'être échauffés si noblement, mes amis m'avaient quitté. On n'était pas loin des dernières musiques. Il n'y avait plus, çà et là, que quelques chères personnes pas encore utilisées et qui bâillaient avec ensemble, plus quelques flâneurs sans désir ou sans argent. Cette vue me rendit sérieux et je me pris à réfléchir, jusqu'à la fermeture. Moi qui pourtant me regarde sans cesse agir et rêver, jamais je n'avais encore autant pensé à moi. Cela me mena à me rappeler mon enfance. C'était d'elle certainement que me venait ce penchant pour ces femmes décriées au sujet desquelles, tout à l'heure, j'avais eu le tort de penser tout haut devant mes amis. Je revis ces années heureuses, parmi des créatures à peu près semblables, qui m'élevaient dans leurs bras pour m'embrasser, en m'émerveillant par leur coquetterie. Comme c'était naturel que je me plaise maintenant dans leur compagnie : je ne faisais que continuer le petit garçon que j'avais été, et les sentiments, peut-être un peu choquants à présent, qu'elles m'inspiraient, étaient déjà en lui. Je me dis aussi que je ne faisais rien et que puisque les romans et les poèmes ne m'attiraient plus, je devrais bien tâcher d'écrire quelque chose sur tout cela. J'avais déjà bien des souvenirs, je pourrais les compléter ; j'avais déjà aussi pas mal bavardé avec ces quelques femmes que je connaissais ; j'avais même été chez deux ou trois et dîner avec plusieurs ; je n'avais qu'à continuer, à soigner ces relations : avec du travail et de la paresse, tout

Digitized by Google

cela ferait peut-être un jour un livre supportable. J'entrevis les chapitres, leur ton à chacun, le nombre approximatif des pages, et les heures agréables pour me préparer. Tout cela faisait si bien qu'en sortant j'étais décidé : j'écrirais ce livre, quand ce ne serait que pour mon plaisir.

En attendant le travail, je commençai par la paresse, recueillant mes souvenirs, me collant plus que jamais à mes amies, au hasard des soirées, et passant quelquefois des après-midi chez moi, à m'embêter ferme, en classant des notes qui ne devaient pas me servir. Cela dura plusieurs années, tant je savais peu par où commencer. Quelle tête ils feraient, mes jeunes Catons, quand ils liraient, ainsi racontés, ces plaisirs de mon cœur! Mais ce à quoi je songeais surtout, pendant ces années, c'était au ravissement de mes amies quand je viendrais leur lire, un soir de flemme, ces pages pleines d'elles-mêmes et de moi.

Je vais donc écrire ce livre, des souvenirs pour la plus grande partie, sans savoir trop s'il plaira. Cela dépend de tant de choses et que je ne peux prévoir! Si j'avais deux ou trois amis qui ne fassent pas de littérature, je le leur aurais peut-être envoyé pour qu'ils le lisent et me disent ensuite ce qu'ils en pensaient. Je n'y aurais rien corrigé, parce que rien n'est ennuyeux comme de recommencer, mais cela m'aurait un peu renseigné. On voit quelquefois si mal soi-même, si peu emballé qu'on soit. Il faudrait mettre son manuscrit dans un tiroir et attendre une bonne année.

Je suis bien sûr, en tous cas, que ce livre n'ennuiera pas trop mes amies. Sitôt qu'elles ont su que j'allais écrire un livre dans lequel elles seraient, elles m'ont encouragé le mieux qu'elles ont pu.

Digitized by Google

J'ai même encore dans un tiroir les photographies qu'elles me donnèrent alors pour les faire reproduire, si je le jugeais bon, aux endroits les plus convenables. Ce sont là des soins qui s'oublient difficilement. Elles m'ont aussi demandé bien des fois où j'en étais de mon travail, si j'étais content, si ça marchait. « Eh bien! ça roule? » comme elles disaient. C'était surtout dans le temps que je me préparais avec cette ardeur que j'ai décrite plus haut. Touché de leurs questions, je leur répondais que, mon Dieu! pour le moment, ça n'allait pas trop mal. Elles me fichaient alors la paix pendant quelques jours, puis recommençaient, cherchant toujours à savoir des détails, de quelle façon je parlerais d'elles, si ce serait très sérieux, etc. C'était tout un petit public en perspective.

Heures charmantes, où j'étais plein d'assurance! C'est toujours comme ça, d'ailleurs : quand je suis loin de mes papiers, il me semble que j'ai du génie, et quand il s'agit de m'y mettre, adieu! il n'y a plus personne. Je songe maintenant à tout ce dont je vais parler dans ce livre dont le succès me méritera peut-être la bienveillance de ma famille. Je songe au petit garçon que je fus, voilà bien longtemps, et dont je suis aujourd'hui si peu différent. Je revois les visages quittés d'hier et les visages évanouis où je posai mes lèvres, et les lieux éclatants ou remplis de silence qui m'ont arrêté. Je songe enfin à ma mère, qui ne m'a guère donné que deux ou trois de ses traits charmants et dont la légèreté et les charmes me marquèrent, vers mes dix ans, d'un souvenir ineffaçable. Ah! ne me dérangez pas, je vous prie, dans mon attitude élégiaque et rétrospective. Si j'allais me prendre au sérieux, sans le vouloir! On m'a tant reproché, en

Digitized by Google

même temps qu'à d'autres, de me désintéresser du sort de la Patrie, des élections législatives et de celles municipales, de la repopulation et de la mortalité, et de tous les problèmes économiques, sociaux, tricolores et féministes! De plus, mes amies ont appris à se méfier. Elles ont entendu tant de paroles flatteuses, on leur a fait tant de promesses qu'on n'a pas tenues, qu'elles y regardent à deux fois avant de se laisser toucher. « Tout ça, c'est du battage! » me diront-elles si j'ai fait trop de phrases. Ah! la perfection! — heureusement qu'elle ne m'intéresse pas.

Naturellement, si ce livre pouvait avoir quelques lecteurs, je ne m'en plaindrais pas. Mais ce qui surtout me ferait plaisir, ce serait de le voir entre les mains de quelques-unes de ces petites filles qui portent sur leur visage et dans toute leur personne les mêmes beautés et les mêmes souplesses que mes amies. Il m'arrive souvent de sourire aimablement à quelqu'une de ces enfants, dans la rue ou dans des maisons où je vais : tout à la fois tendresse rétrospective pour mes petites amies d'enfance, regret de n'avoir pas une fille et désir d'une affection sans calcul. Jamais rien de pervers, ou du moins cela ne vient qu'après. La preuve, c'est que généralement ces petites filles me sourient aussi. Elles voient bien que c'est un camarade qui passe, et qui se mêlerait volontiers à leurs jeux s'il ne craignait le ridicule et l'arrivée des mamans. Hier encore, rue du Marché-Saint-Honoré, au numéro quatre, j'ai souri, dans la cour de la maison, à une petite fille brune tout à fait charmante. De plus, les soirs où mes amies sont occupées loin de moi, je sens souvent que seules deux ou trois de ces enfants pourraient me distraire d'une façon

Digitized by Google

analogue, par leur vivacité et leurs gestes faciles. Je serais donc heureux si quelques-unes feuilletaient ce livre, pour se reposer de leurs devoirs. Tout ne leur en serait peut-être pas clair, si même tout ne leur en échappait pas, encore qu'un chapitre au moins, celui où je raconterai mon enfance, soit bien fait pour les amuser. Mais les livres qu'on lit quand on est enfant ne s'oublient jamais. L'impression qu'ils nous ont laissée peut changer, on ne cesse pas pour cela de se les rappeler quelquefois. Qui sait même s'ils ne laissent pas en nous plus que les grands livres que nous lirons plus tard, avec scepticisme ou avec envie? Ces petites filles se rappelleraient un jour avoir lu, vers leurs treize ou quatorze ans, un petit livre bien drôle. Peut-être elles le rechercheraient et le reliraient avec plaisir. Elles en parleraient à leurs amies, le feraient acheter à leur mari et à leur amant. Je serais alors un peu connu, vers cinquante ans. Cela me consolerait de n'y avoir pas mis, autrefois, pour leur ingénuité, des détails plus précis et des images plus vives.

II

> De toutes les infirmités humaines, la plus triste, c'est le sommeil de l'âme.
>
> Proverbe.

J'ai déjà parlé quelque part de ce lieu empli d'une grâce expirante et de parfums quelquefois chers où, les premiers temps, j'allais retrouver mes amies. Je crois bien qu'après un certain coin du promenoir des Folies-Bergères, c'est dans cet endroit un peu morose que j'ai le plus laissé de mon cœur. C'était, dans le haut de la rue Pigalle, non loin de la Brasserie Fontaine, une espèce de crémerie dispa

Digitized by Google

rue aujourd'hui. Il n'y venait presque personne durant la journée. Là, mes amies déjeunaient et dînaient de compagnie, attendant, l'après-midi, le moment d'aller faire leur toilette, et, le soir, l'heure de se répandre dans des cafés ou dans des music-halls, au hasard de leurs rendez-vous ou selon leur humeur.

J'habitais alors, derrière le Panthéon, dans un ancien couvent devenu hôtel meublé, parmi tout un lot de ces jeunes gens de province qui sont si distingués. Presque chaque soir je partais pour aller retrouver mes amies et me préparer auprès d'elles à écrire ce livre. Le désir de la gloire, toute la journée, avait éreinté mon âme, si j'ose dire ainsi. Dans ma chambre c'étaient les papiers d'étude, essais ou poèmes tantôt trop longs, tantôt trop courts, et quelques-uns de ces livres admirables, qui sont surtout si assommants. Je quittais tout cela plutôt avec plaisir.

Quand j'arrivais, ces femmes étaient là, nonchalantes et sur leur trente-et-un, occupées, en attendant de partir, de toilettes, de types rencontrés ou à voir, de rosseries subies ou à faire, ou de rien du tout. Les coudes sur la table ou renversées sur les banquettes, une cigarette aux lèvres ou les mains au hasard, elles m'accueillaient avec douceur et des exclamations diverses. On se lançait alors dans des confidences, dans des potins. Elles me consultaient sur des tas de choses, chacune voulant m'avoir à elle toute seule. Tantôt, c'était une robe nouvelle ou un chapeau récent qu'il fallait que j'examine : « C'est chic, n'est-ce pas? Ça fait bien ! » Tantôt, c'étaient des lettres qu'elles avaient reçues et qu'elles me montraient, pour savoir ce qu'elles devaient répondre. Je faisais de mon mieux pour les satisfaire,

Digitized by Google

les conseillais, leur donnais des tuyaux, leur écrivais les brouillons de leurs lettres, mille soins, quoi! Elles m'en savaient gré ensuite de toutes les façons. Quelquefois, une ou deux manquaient, qui faisaient quelque part des manières intéressées, et pour nous distraire nous cassions tranquillement sur elles un sucre adroit et délicat. Si des affaires empêchaient d'autres de sortir, je restais à bavarder avec elles le plus longtemps possible, ou les emmenais visiter doucement des rues, en criant un peu. On s'amusait beaucoup.

Mais le plus souvent nous allions passer la soirée dans des cafés ou dans des endroits à musiques. Je m'asseyais avec elles à une table, sous les lumières, ou bien nous suivions ensemble le mouvement du promenoir, elles faisant de l'œil avec abondance, moi pensant à mille choses. Et de moment en moment l'une ou l'autre nous lâchait pour aller dire bonjour à un vieil ami ou à une camarade. A la fin de la soirée, si l'une d'elles n'avait rien fait et avait à dépenser une ardeur pas trop exigeante et l'argent d'une voiture, je cédais facilement aux propositions qu'elle me faisait et rentrais chez elle. Dire que c'était chaque fois pour l'amour serait peut-être m'avancer beaucoup. Mais j'y gagnais toujours d'être couché un peu moins tard.

D'autres soirs, c'était encore plus chic. Nous restions tous ensemble à flemmer en famille et je m'abandonnais à la tendresse qu'elles m'inspiraient. Ce que je m'en suis donné, alors! Tous mes souvenirs d'enfance y passaient. Elles étaient devant moi des personnes un peu connues sur la place de Paris, et quand elles me racontaient quelles souplesses un peu intimes leur avaient valu cette notoriété, je me sentais redevenir le petit garçon d'autrefois que la

Digitized by Google

lingerie de sa mère rendait muet d'admiration. Je leur parlais alors avec détails de cette créature délicieuse à qui elles me faisaient penser sans cesse et qu'elles me rappelaient par tant de côtés. Ma chère maman ! N'était-ce pas à elle que je devais de les aimer comme je les aimais? A ce point qu'il me semblait toujours la retrouver un peu dans chacune d'elles ! Elles m'écoutaient, tout ensemble excitées et attendries au fond d'elles-mêmes, et je voyais bien que leur regret de n'avoir pas d'enfant trouvait dans ces bavardages et les baisers qui les suivaient une sorte d'apaisement tout à fait convenable. Ah ! la fraîcheur des jeunes filles, qu'elle me paraissait *Bon-Marché* et *Petit-Saint-Thomas* à côté de la fatigue *Palais de Glace* et *Café des Princes* de ces chères prostituées ! Rien de leur personne romanesque et soumise n'était sans me toucher. Cheveux charmants, yeux cernés, bouche paresseuse, voix un peu usée, tendresses toujours prêtes et fards adroits, gestes vifs souvent et paroles plus vives encore, et même cette rosserie qu'elles ont acquise, tout cela m'enchantait. Il en est encore à peu près de même aujourd'hui, d'ailleurs.

Que de choses aussi elles m'ont apprises ! Je ne pourrais peut-être pas les dire toutes, mais les pères de famille ont bien tort qui déconseillent à leurs fils de les fréquenter. Malgré mes distractions, certains gestes de mes amies m'ont plus appris que bien des livres, où l'on ne trouve jamais ce qu'annonce la couverture ; par exemple, le sens profond des choses sérieuses, par lequel on les évite. Ne pratiquent-elles pas cette méditation horizontale qui donna jadis quelques résultats chez des philosophes ? Au fond, elles ne sont pas si bêtes qu'on

Digitized by Google

le croit. Nées pour faire l'amour toute leur vie, elles savent que c'est un dur moment quand tout se décolle et elles évitent les béguins. Ça leur est bien égal qu'on pousse entre leurs bras tantôt des mots d'enfant, tantôt d'excitantes grossièretés; ce n'est pas une raison pour qu'elles s'emballent aussi : « Non, mais penses-tu que nous allons nous éreinter ? » comme elles me disent quelquefois. Moi-même, j'ai beau, quand ça me prend, étaler devant elles de grands sentiments : c'est tout au plus si elles trouvent que je parle bien. A les voir, le premier venu penserait qu'elles ne comprennent pas. C'est bien plutôt qu'elles ont été refaites souvent et qu'elles se méfient maintenant de ces choses sublimes.

Ainsi je me distrais auprès de ces créatures pour qui la tolérance n'est pas un vain mot. Moi qui ai si peu de chance avec les femmes à cause de ma timidité et de mon horreur du sentiment, je trouve en elles les femmes qu'il me faut. Quand je dis que j'ai horreur du sentiment, ce n'est pas tout à fait exact; mais ce n'est guère qu'après avoir fait l'amour que je puis m'y livrer. Or, avec les femmes, c'est généralement avant qu'il en faut faire. La plupart ont même une telle pudeur, feinte ou réelle, que c'est un tas de manières avant qu'elles consentent à cette chose si simple : aller s'aimer. J'aurai raté ainsi bien des plaisirs à cause de mon manque de patience à faire la cour aux femmes.

Tandis qu'avec mes amies cela alla tout seul. Au bout d'un mois, nous nous connaissions sur toutes les faces et le champ du sentiment nous était ouvert. Nous en avons peut-être un peu abusé. Oh ! elles m'ont monté le coup comme aux autres. Elles m'ont aussi promis, ces premières fois, d'être

Digitized by Google

avec moi d'une gentillesse débordante. Je leur répondais : « Oui, je la connais, celle-là. Vous dites toutes ça, et pour changer... » Je leur répondais cela et je marchais tout de même. Il le fallait bien, si je voulais devenir leur petit ami ! Et puis, ça avait si peu d'importance !

Après m'être ainsi mis dans leurs bonnes grâces s'il m'arrive maintenant de coucher encore avec l'une ou l'autre, c'est sans importance. C'est bien rare, d'ailleurs, et souvent nous ne faisons rien; c'est pour passer ensemble un petit moment bien tranquille, voilà tout. Elles ont assez de tous ces messieurs qu'elles emmènent chez elles, sans les connaître plus que ça, le plus souvent, car c'est toujours le dessin de Gavarni : « Mon adoré, dis-moi ton petit nom. » De plus, cela me gêne un peu de jouir trop souvent de leurs charmantes faveurs. Elles ne gagnent déjà pas tant, malgré tout le mal qu'elles se donnent. Ah ! la pingrerie de tous ces gens qui ne savent même pas payer leurs plaisirs ! Ces créatures, qui devraient être couvertes d'or, n'ont la plupart du temps que le strict superflu. Aussi, quand elles se lamentent devant moi sur ce qu'avec aisance elles appellent des muffleries, je ne les contredis pas. Je regrette seulement un peu plus de ne pouvoir les soutenir mieux que moralement.

Ce qui n'est pas drôle, surtout, c'est que toutes ces passades, à deux ou à trois, d'un moment ou d'une nuit, où elles simulent un plaisir dont elles se moquent comme de leur virginité lointaine, les éreintent chaque jour davantage. Il m'arrive même quelquefois de m'attrister à voir se défaire ainsi, presque sous mes yeux, ces beautés bienfaisantes qui pourraient peut-être être mieux entretenues. Et pourtant, je men-

Digitized by Google

tirais si je ne parlais que de mon chagrin. N'est-ce pas la part la plus excitante de leur beauté, cette fatigue amoureuse qui vitre et cerne leurs yeux et leur durcit un peu le visage? Quand je les trouve, au lendemain d'une nuit sérieuse, un peu vannées, comme on dit, et comme un peu souillées, je jouis avec émotion de toute leur usure éclatante et triste. D'autres peuvent aimer la jeunesse! Moi, je ne sais pas si, fraîches comme des jeunes filles de bonne famille, mes amies auraient pour moi les mêmes attraits.

III

« Mon Dieu! que cet enfant est donc désagréable! »

MA MÈRE.

J'ignore si le lecteur goûtera comme il convient les souvenirs d'enfance que je vais raconter. Pour moi, voilà bien cinq ans que je me demande si je dois les écrire et je viens seulement de m'y décider. Qui sait aussi si cet enfant que j'ai été et que je revois en ce moment avec une netteté qui touche au prodige ne me reprochera pas, quand j'aurai achevé, d'avoir été, à son sujet, si loin dans ce livre. Pauvre chéri! comme disent si tendrement mes amies, quand je leur en parle. Enfin, ça fera peut-être quelques bonnes pages.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un certain attendrissement me prend au moment de m'occuper de ce petit garçon en qui se préparaient, voilà plus de vingt ans, les sentiments qui m'inclinent aujourd'hui vers ces chères prostituées. Je me demande même si je ne vais pas devenir, en parlant de lui, d'un sentimental dont on n'a plus idée. Après la modération que j'ai gardée au sujet de ces femmes,

Digitized by Google

ce serait un peu exagéré. Mais non, je parlerai de lui comme j'ai parlé d'elles, avec la même douceur recueillie et légère, et le même souci de ne choquer personne. Avec ça, d'ailleurs, que le contraire me serait possible! Voudrais-je le chagriner en ne lui montrant pas la même fidélité qu'à ces femmes qu'il aimait déjà? Petite figure évanouie, et qui me sourit encore, de si loin! Ne serait-ce pas aussi me mentir à moi-même, du fond de tant d'années, que de chercher à le flatter ou à le rendre pitoyable? Et mon plus cher désir n'est-il pas qu'on l'aime, au travers de ces pages, tel qu'il était alors et comme il désirait tout bas être aimé? Non, de cet enfant je ne dirai rien qui ne fût. Mais si, malgré moi, je me laissais aller, çà et là, à trop d'émotion, qu'on veuille bien songer, pour m'excuser, que ce petit garçon que je fus autrefois n'a que moi, ici-bas, pour orner son souvenir et pour dire ce qu'il montrait déjà de tendresse et de grâce.

Mon enfance s'est passée tout entière dans ce quartier de Paris qui va de la Butte Montmartre aux grands boulevards, et qui est bordé, d'un côté, par la rue de Clichy et la Chaussée d'Antin, et de l'autre, par la rue Rochechouart et le faubourg Montmartre. On me menait bien quelquefois jusque vers les Tuileries et les Champs-Élysées, et souvent aussi je promenais mes pas dans les couloirs et sur la scène du Théâtre-Français. Mais c'étaient là de grandes sorties, qui ne m'amusaient pas beaucoup, surtout la Comédie, où j'allais avec mon père, et où les chefs-d'œuvre du théâtre contemporain m'endormaient déjà un peu. L'unique souvenir que j'en ai gardé est celui du cinquième acte du *Mariage de Figaro*, l'acte du parc, quand Chérubin passe en fredonnant sa romance. Non, plus j'y songe, ce

Digitized by Google

n'étaient pas là mes promenades préférées. La région qui m'était la plus familière, celle où mes yeux s'emplissaient des images que je devais conserver toujours, était celle qui est comprise entre les rues Notre-Dame-de-Lorette et Fontaine, les boulevards de Clichy et Rochechouart, et les rues Rochechouart et Lamartine.

Tout ce quartier est resté pour moi plein d'une couleur et d'une vie particulières. Né quelques rues plus bas, du côté du Palais-Royal, c'est là que j'ai grandi, après avoir été si malade que les médecins assuraient que je ne vivrais pas, là que j'ai fait tant de pas et regardé tant de choses et commencé aussi à aimer les femmes, petit garçon très lent et qui souriait à peine, malgré tout son bonheur. Les maisons où mon père habita, rue des Martyrs et rue Rodier, la maison où demeurait ma vieille bonne Marie, rue Clauzel, et les maisons où j'allais voir des dames que mon père connaissait, rue de la Tour d'Auvergne, avenue Trudaine et boulevard des Batignolles, n'ont pas changé depuis. Lorsque je vais par là et que j'arrive, dans le faubourg Montmartre, à ce tournant où il y a, à droite, une boutique de bijouterie avec une grosse horloge à double cadran, mon émotion est toujours la même de retrouver ce quartier tel à peu près que je le connus. Et quand, plus haut, je passe devant ces maisons et que je m'arrête à leur porte pour regarder ces cours que tant de fois je traversai, seul ou tenu par la main, je me sens envahir d'une douceur et d'une tendresse que je ne saurais dire et je me revois comme j'étais alors, pas très grand pour mon âge, avec ma tête énorme, un peu penchée sur le côté, et des yeux qui faisaient l'admiration de tous.

Il n'est pas non plus une rue de tout ce quartier

Digitized by Google

qui ne soit pleine encore pour moi d'une sorte de camaraderie. J'ai joué des après-midi entières avec un troupeau de petites filles charmantes, dans le haut de la rue Milton, que bordaient alors de chaque côté des terrains vagues enclos de planches. J'ai accompagné chaque matin, pendant des années, mon père chez son coiffeur, rue Lamartine, au coin de la rue Rochechouart. Nous descendions la rue Rodier, le bas de la rue de Maubeuge, puis nous prenions la rue Lamartine. Je respire encore l'espèce de brouillard qu'il faisait ces matins-là et l'odeur confuse qui venait du marché de la rue Cadet, et je revois la boutique de Bérard, le coiffeur, avec son judas dans le plafond.

J'ai fait aussi, pendant des années, chaque soir, le trajet de la maison paternelle à la rue Clauzel, en compagnie de ma vieille bonne Marie, chez qui je couchais. La boutique de crémier, rue de la Tour-d'Auvergne, où elle entra un soir, en me laissant marcher devant, si bien que je crus l'avoir perdue et me mis à pleurer, existe encore; et le charbonnier aussi est à la même place, à l'entrée de la rue Clauzel, chez qui elle achetait chaque soir son charbon pour le lendemain matin.

J'ai été à l'école enfantine de la rue Milton, où je me fis un jour, en tombant, une bosse énorme au front, et à l'école communale de la rue Rodier. Je manquai une fois cette dernière pendant quinze jours, disant à mon père qu'il n'y avait pas classe, tantôt parce que le directeur avait perdu sa mère, tantôt parce que le maître était malade, etc. Nous habitions alors 21, rue des Martyrs. Mon père me croyait, et je pouvais flâner toute la journée par les rues. Mais un jour, pendant le déjeuner, on vint de l'école pour savoir les raisons de mon ab-

Digitized by Google

sence. Quelle volée je reçus, dans le petit salon, à côté de la salle à manger! Je m'entends encore crier à mon père, qui me marchait presque dessus de colère : « Pardon, papa, je ne le ferai plus! » Mais il tapait toujours.

J'ai joué aussi, quelquefois, dans le marché de la rue Hippolyte-Lebas, avec mes camarades Langlois, deux frères, fils d'un boulanger de la rue des Martyrs. Je me suis promené tout seul, bien souvent, dans le grand passage, aujourd'hui disparu, qui menait de la rue Rodier à la rue de Maubeuge. Je me souviens de la marchande à la toilette que nous connaissions rue Lamartine, au coin de la rue Milton, à côté d'un marchand de cages et d'oiseaux. Je revois aussi, rue Lamartine, la maison où habitait une maîtresse de mon père. Elle se tira un jour un coup de revolver et nous allâmes la voir à Lariboisière, ou à Beaujon. Tous ces souvenirs sont encore si vifs en moi que, malgré tout le sérieux que j'ai acquis, je ne peux jamais traverser la place Saint-Georges sans m'arrêter, plein d'émotion, devant le bassin où j'allais alors faire marcher quelquefois un petit bateau.

Que d'autres choses encore m'occupaient, comme certaines boutiques, dont une dizaine à peine ont changé de destination, et certaines maisons, dont je me rappelle encore l'impression sur moi. Rue des Martyrs, le marchand de couleurs, avec sa maison toute bariolée; le lavoir, avec son drapeau en zinc; le petit bazar au coin de la rue Hippolyte-Lebas (la rue Haute-Lebas, comme disaient, à cause de l'abréviation de la plaque, les petites femmes nouvelles dans le quartier); la grande cité en face du numéro 19; tous les livres de M. Randon, le bouquiniste, et la marchande à la toilette,

Digitized by Google

avec tous ses falbalas. Rue Clauzel, l'école des filles, et une maison d'artiste, avec sa façade ouvragée; la maison basse, rue de Steinkerque, où ma vieille bonne m'emmenait souvent visiter une vieille dame; et rue Rodier, cette maison, en face de la nôtre, où des femmes pleines de poudre de riz chantaient toute la journée. Ah! ces femmes, je les entends encore. Ce qu'elles chantaient devait être une romance à la mode, comme aujourd'hui *La Valse bleue* ou *Froufrou*. Je ne me rappelle pas quel en était le titre, mais je me souviens bien qu'elle ne m'attendrissait pas peu pour mon âge. Je pourrais même en noter l'air si je savais la musique; et il y avait ces paroles, les seules qui me sont restées :

Le rossignol, mignonne } *bis*
N'a pas encor chanté }

Brune joli-ie
O mon ami-ie
O mon-on amie
Ce n'est pas l'heure des adieux...

Presque rien de tout cela n'a changé. Ce quartier de Paris est un des rares qu'on n'ait pas bouleversés, probablement à cause de ses pentes très rapides. On n'y voit pas non plus trop de bicyclettes et pas du tout d'automobiles. C'est encore un peu le Breda-Street de Gavarni, les petites rues italiennes de Louis Lurine, pleines d'artistes et de lorettes, à deux pas du faubourg Montmartre plein de bruit. Oui, presque rien de tout cela n'a changé. Il y a seulement beaucoup d'années en plus.

La Butte Montmartre n'était encore qu'un vaste terrain très montueux, sans tous les escaliers ni les laideurs d'aujourd'hui; j'allais souvent m'y promener, avec ma bonne, comme à la campagne. Je me rappelle les lieux épatants que me paraissaient le

Digitized by Google

passage Verdeau, le passage Jouffroy et le passage de l'Opéra, avec leurs boutiques pleines de reflets, le troisième surtout avec sa grande boutique de jouets, où j'avais toujours envie d'un cheval mécanique. Le faubourg Montmartre me semblait un endroit considérable, agité et plein de monde. Les magasins que j'y voyais, comme Le Cardinal Fesch, La Ville de Londres et Godchau m'occupaient beaucoup. Mais Godchau surtout m'intéressait. Il y avait à la porte un commis et un mannequin qui se ressemblaient absolument. Je ne savais jamais lequel des deux était le mannequin et lequel le commis.

Je revois, comme si je les avais quittés d'hier, les appartements de mon père, celui, 13, rue des Martyrs, avec le grand salon où se faisaient les répétitions, celui, rue Rodier, avec la terrasse où nous élevâmes une fois un lapin rapporté du Bois de Boulogne, et celui, de nouveau rue des Martyrs, au 21, où, quand j'atteignis dix ans je commençai à avoir ma chambre. Je me vois encore à la fenêtre d'une sociétaire de la Comédie-Française, M^me^ Jouassaint, rue Notre-Dame-de-Lorette, dans une maison qui communiquait avec la nôtre, pour voir passer l'enterrement de Thiers. Je me rappelle aussi les enfants Fayolle, dans l'appartement en face du nôtre, sur notre palier, 13, rue des Martyrs, et avec qui j'allais jouer, dans une grande pièce au fond. J'ai retrouvé l'un d'eux, il y a quelques années, dans la salle de garde des internes, à l'Hôtel-Dieu. L'autre, qui est devenue une jolie femme, joue aujourd'hui de petits rôles à la Comédie-Française, sous le nom de Faylis. Un soir du mois de février 1901, étant à ce théâtre, à côté de la porte de la scène, bavardant avec un ami, je me

Digitized by Google

trouvais à côté de Mlle Faylis, qui attendait le moment d'entrer en scène. « Il y a bien longtemps que je vous ai vue, Mademoiselle, » lui dit, en lui disant bonjour, l'ami avec qui je causais. « Il y a encore plus longtemps que vous que j'ai vu Mademoiselle, moi! » dis-je alors à cet ami. Mlle Faylis ne comprenait pas du tout. Je ne venais déjà plus que très rarement au théâtre et elle ne savait pas qui j'étais. Je le lui dis, je lui rappelai cet appartement d'autrefois, et nos jeux, et ce petit garçon. Elle se souvenait doucement et souriait de même, jeune, les yeux brillants, le visage fait, les cheveux secs d'une perruque la coiffant. Je me rappelais en moi-même ce passage charmant d'*Aimienne*, de mon cher Jean de Tinan, les lignes au bas de la page 36 et celles au haut de la page 37.

Que d'autres souvenirs encore!

Un mardi-gras, les masques faillirent me faire mourir de peur. J'avais cinq ans. Ma vieille bonne Marie avait cru me faire plaisir en me menant les voir. Elle dut me ramener à la hâte, dans ses bras, à la maison. J'eus la fièvre toute la nuit, et pendant plusieurs jours je refusai de sortir, craignant de voir encore des masques. Hélas! depuis ce temps-là je me suis un peu gâté : maintenant, je me promène très bien dans les rues, malgré le grotesque des gens à sabre et les sales têtes de beaucoup de gens.

Je me rappelle le chien Tabac, qui m'accompagnait partout, venant me chercher à l'école et ne voulant pas qu'on m'approchât, même pour m'embrasser; mon grand cheval de bois, auquel je faisais une natte avec sa queue; le restaurant du Faisan Doré, rue des Martyrs, avec son petit salon blanc et or, si éclairé le soir; le petit robinet à

Digitized by Google

eau de Cologne du passage Verdeau; la grande entrée, rue de Châteaudun, en face la Trinité, où il y a une glace au fond; les bains, rue de Châteaudun également, où, une fois, j'accompagnai ma mère, qui me fit l'attendre en face, dans une belle cour à deux entrées; la place du Carrousel, avec une fête foraine et un ballon captif; le square de la Trinité, le square Montholon et le square Rollin, où ma vieille bonne me menait jouer; le chemin de fer que me promettait sans cesse un acteur de la troupe de mon père; et ma marraine Bianca, alors à la Comédie-Française et que j'allais voir souvent chez elle, rue de Rome. Il y avait sur sa cheminée une sorte de poupée à deux faces, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, qui me plongeait dans l'étonnement. Elle me donna un jour un grand théâtre que je portais partout dehors pour amuser mes amis.

Je me rappelle toute la neige de l'hiver de 1879; Mme Favier, si blonde et parfumée, boulevard de Clichy, je crois; le guignol des Champs-Elysées, où j'assistai un jour à toutes les représentations; Robert Houdin, une fois, et Victor Hugo, un soir d'*Hernani*, dans un couloir de la Comédie, à côté de la petite cabine du garçon des accessoires, disparue aujourd'hui. Mon père m'avait présenté à lui, et il me caressa la joue, un peu amusé de ce que mon père lui disait que je voulais toujours qu'on me donnât l'épée d'Hernani que je croyais vraiment brisée. Que de choses charmantes et qui feraient très bien je pourrais dire encore, si je me laissais aller à tous mes souvenirs! Mais, tais-toi, mon cœur! ce sera pour plus tard, si les femmes ne nous ont pas trop fatigués.

Je grandissais donc dans ce quartier plutôt bien partagé sous le rapport des femmes, n'ayant, le plus

Digitized by Google

souvent, auprès de moi que ma vieille bonne Marie, ma chère maman Pezé, comme je l'appelais, qui m'avait élevé. J'ai devant moi, en ce moment, deux photographies faites alors chez Pierre Petit pour être envoyées à ma mère. La première me montre ma chère vieille dans sa toilette des dimanches, avec son chapeau à brides et sa cravate de faille, et moi, à côté d'elle, l'air timide et songeur, une main posée sur son épaule et tenant de l'autre main un petit chapeau melon qui n'est vraiment pas mal. La seconde, c'est moi, le même jour, mais tout seul et l'air plus posé. J'ai si peu changé, tout au fond de moi-même, qu'il me semble, en regardant ces photographies, que c'est hier que j'allai chez Pierre Petit avec ma vieille bonne, et je crois bien que je ne me tiendrais pas autrement si, redevenant cet enfant, j'y retournais avec elle. Nous avions emmené Tabac pour le faire poser avec nous, mais il ne voulut pas rester tranquille et il fallut y renoncer. Je vois encore la grande salle où Pierre Petit opérait, l'espèce de plate-forme où il nous installa, et l'appareil, dans le fond, à l'autre extrémité. Je posai d'abord avec Marie, puis seul... Ah ! ce petit garçon, ce petit garçon, où donc est-il maintenant, et combien il m'attendrit quand je le regarde! Jours lointains, si je pouvais les revivre, si je pouvais redevenir le cher gamin d'alors! Je n'avais aucune ambition, aucun souci littéraire. J'ignorais le besoin d'écrire et l'ennui de recopier au net; j'avais une sorte de tristesse qui suffisait à mon bonheur et ma tête penchée n'était occupée que de choses très douces et très légères.

Des riens me distrayaient. Je restais très bien assis des heures entières sur une chaise ou caché sous un vieil établi de bijoutier qu'il y avait à la

maison, sans rien dire et sans m'ennuyer. Mon grand cheval de bois et quelques images me suffisaient comme jouets. Quand quelqu'un venait, je me sauvais. Je me rappelle qu'une fois on voulut me faire chanter; je ne m'y décidai qu'après m'être caché entre une porte ouverte et le mur. Les autres garçons, à qui je prêtais mon théâtre, me faisaient un peu peur, et c'est la vérité que je n'ai jamais su jouer aux billes ni à la balle ni à tous les jeux. Mes plus vives distractions étaient encore du genre calme. Tantôt, j'allais, comme je l'ai dit — j'ai tant de plaisir à parler de ces choses que je recommencerais sans cesse — faire des tas de sable au square Montholon, au square de la Trinité ou au square Rollin, ou me promener dans des passages, comme le passage Verdeau, le passage Jouffroy ou le passage de l'Opéra, sous la conduite de ma chère maman Pezé, ou encore m'asseoir avec elle en plein air, sur le haut de la Butte. Tantôt aussi je sortais seul dans le quartier, tout à fait comme un petit homme. Je faisais un grand tour par la rue Clauzel, la rue Bréda, la rue Frochot, le boulevard de Clichy, la rue Fontaine, la rue Notre-Dame-de-Lorette, lent et amusé, profitant de tout, m'arrêtant çà et là pour regarder telle ou telle fenêtre où, à la fois cachée et visible derrière les volets, une dame en peignoir clair se penchait en souriant. Ou bien, j'allais retrouver mes petites amies du haut de la rue Milton, si gracieuses, si souples, si jolies même, et avec qui je me plaisais tant. Quelle compagnie délicieuse elles me faisaient! Mon père, en s'amusant, les appelait mes maîtresses. « Tiens, voilà dix sous, me disait-il quelquefois dans ses moments de bonne humeur; va coucher avec tes femmes. » Je me rappelle encore l'une d'elles, dont

Digitized by Google

les parents tenaient une boulangerie au coin du boulevard de Clichy et de la rue Fromentin. Je lui obéissais absolument comme à une grande personne, tant sa gentillesse et ses manières me subjuguaient, et je l'ai attendue bien des fois dehors, sans me faire voir, au coin de cette même rue Fromentin, quand elle allait chez elle chercher de quoi goûter. Comme je donnerais facilement tout le talent que révèlent ces pages pour revivre toutes ces choses! J'avais toujours quelques sous sur moi, avec lesquels j'achetais à ces demoiselles des cordes pour sauter, apprenant ainsi de bonne heure ce que coûtent les femmes; et c'était toujours à recommencer. Elles sautaient à la corde devant moi, comme pour me plaire, tandis que je les regardais, sans rien dire, appuyé contre un mur ou assis sur le bord du trottoir. Les visages charmants me séduisaient déjà. Je ne songeais pas qu'elles se moquaient peut-être de moi, qui leur achetais ainsi sans cesse des cordes dont elles seules profitaient, me contentant du plaisir qu'elles laissaient paraître et des petits baisers qu'elles me donnaient en riant. *Simplicité du cœur, hélas! sitôt ravie*, comme a dit quelque part Théophile Gautier.

Comme je l'ai dit, je ne couchais pas à la maison paternelle, mais chez ma bonne, rue Clauzel. Je revois parfaitement la petite chambre mansardée qu'elle occupait au sixième étage, dans cette grande maison qui porte le numéro 14 de la rue, et que nous regagnions chaque soir vers les neuf heures et demie. Je voulais toujours qu'elle me portât pour monter l'escalier; je voulais du reste toujours être porté, pour le moindre trajet. Quand je sortais avec mon père, il me fallait bien faire aller mes jambes, et même les faire aller, un peu, à la façon ridicule des soldats; mais, avec Marie, il me suffisait

Digitized by Google

toujours de demander deux ou trois fois à être porté et elle ne savait pas me refuser. Arrivée au cinquième, elle prenait un petit couloir obscur, jusqu'à un petit escalier tournant, d'une dizaine de marches au plus, qui menait au sixième étage. La porte de sa chambre était juste en face. Comme j'y étais bien, dans cette chambre, et quelles heures tranquilles j'y ai vécues! Tout m'y plaisait, depuis mon petit fauteuil et ma table d'enfant, jusqu'au grand lit et à la vieille commode, dont j'entends encore retomber, avec un petit écho, les poignées de cuivre des tiroirs. Je la revois encore si bien, cette chambre, que j'en pourrais faire le plan ici, si je voulais, avec l'indication des meubles qui la garnissaient.

Il y a au commencement de la rue des Martyrs, à droite, une boutique de changeur qui n'était pas alors de la couleur qu'on lui voit aujourd'hui et devant laquelle j'ai passé bien des heures, à l'époque dont je parle. Mon père devant être au théâtre tous les soirs vers huit heures, on dînait à six. Après le dîner, il me prenait un peu sur ses genoux pour me câliner, puis s'en allait. Je sortais alors faire un tour dans le quartier, si le temps le permettait, jusqu'à l'heure de regagner la rue Clauzel avec Marie. Tout s'était allumé. Une sorte d'autre vie — et j'avais réellement cette impression — paraissait commencer; les gens, dans la rue, semblaient marcher moins vite; on eût dit qu'on entendait de loin comme d'invisibles orchestres; et les mêmes femmes que j'avais vues, l'après-midi, traîner en négligé, se pressaient maintenant, très parées, pour gagner les boulevards et les lieux où l'on travaille. Je descendais doucement la rue des Martyrs sur le trottoir de gauche, jetant un regard de sympathie au petit salon blanc et or du Faisan Doré, m'arrêtant quel-

Digitized by Google

quefois à la boutique de joaillerie du père Salomon, tout en bas, à côté du marchand de couleurs, et parfois aussi allant regarder un peu les côtiers, à l'entrée de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Je traversais ensuite la rue et allais me planter devant la vitrine du changeur, restant quelquefois là plus d'une heure, comme absorbé. Quelle chose surprenante! Je retrouve en moi la sensation de ces soirées passées devant cette vitrine pleine de vieilles monnaies, de coupons périmés, d'assignats, etc. Oui, assis dans mon fauteuil, en train d'écrire ces souvenirs si intéressants, il me semble, si je veux, que je suis encore ce petit garçon debout devant cette boutique, et je sens derrière moi le mouvement des gens qui passent, et j'ai sur le visage la chaleur du gaz qui éclairait la montre... Mais je me moquais pas mal de tout l'étalage que j'avais devant moi. Qu'on en pense ce que l'on voudra, comme dit un air connu : quelques femmes en cheveux et qui raccrochaient là les passants m'intéressaient bien davantage, et la vitrine du changeur ne m'était qu'un prétexte pour rester à les observer. Malheureusement, je ne comprenais pas grand'chose à leur manège. Je voyais bien qu'elles abordaient les messieurs d'une manière confidentielle, mais je ne me doutais pas de ce qu'elles pouvaient leur dire. J'avais bien idée que c'étaient plutôt des gracieusetés, mais, n'arrivant jamais à entendre, je n'étais sûr de rien. Quand l'une d'elles réussissait à retenir un passant et qu'après quelques mots ils s'en allaient ensemble dans la rue Lamartine ou dans la rue des Martyrs, j'avais comme une petite joie de ce que celui-là ne l'avait pas repoussée. Mais quand, au bout d'un moment, je la voyais revenir seule et recommencer, je ne comprenais plus. Je me deman-

Digitized by Google

dais ce qu'elle avait fait de cet homme et pourquoi, après avoir paru si bien avec lui, elle l'avait quitté et en cherchait un autre. Je me demandais tout cela chaque soir, en remontant à la maison, ne trouvant jamais, et ne devant même trouver que bien des années plus tard. Aussi, je le vois : l'exclamation de Gautier, que j'ai citée plus haut, aurait peut-être fait mieux ici.

J'allais aussi, quelquefois, regarder travailler d'autres femmes, plus haut, au coin de la rue de Morée (aujourd'hui rue Manuel) et de la rue des Martyrs. L'une d'elles, un peu âgée et coiffée d'une espèce de marmotte, m'inspirait à la fois de l'intérêt et de la curiosité. Je lui avais trouvé tout de suite tout à fait l'air d'une nourrice, comme celles que je rencontrais dans les squares. « Pourtant, me disais-je, les autres ont toujours un enfant dans les bras! » Et je me demandais pourquoi celle-là traînait ainsi dans la rue, avec son bonnet un peu de travers, il me semblait, et sans aucun enfant. Cette nourrice sans enfant dans les bras me paraissait tout à fait étrange.

Mais tous ces plaisirs n'étaient rien à côté de ceux que me procurait Loulou. C'était une dame qui habitait au quatrième étage, dans la maison de Marie; elle était très gentille avec moi et je lui avais donné ce nom de Loulou dans mon langage d'enfant. Marie s'arrêtait quelquefois chez elle, quand nous rentrions, pour bavarder un moment, pendant que je m'endormais sur ses genoux, pour me retrouver plus tard déshabillé et couché sans m'être aperçu de rien. Mais, le plus souvent, c'était au coin de la rue Clauzel et de la rue des Martyrs que nous la rencontrions. Nous la croisions là, presque chaque soir, en passant. Elle paraissait se promener, allant

Digitized by Google

et venant, d'un air paisible et dégourdi. Du plus loin que je l'apercevais, je voulais toujours m'élancer vers elle. « Loulou ! Loulou ! criais-je ; je veux embrasser Loulou ! » Et Marie avait beau me retenir et Loulou faire semblant de ne pas m'entendre, il fallait bien que Marie me lâchât la main et que Loulou s'arrêtât pour que je l'embrasse... Le subjonctif serait si laid ! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir Loulou comme elle était alors, dans la toilette qu'on portait à cette époque, avec sa visite en sicilienne noire garnie de passementerie, sa jupe drapée avec un pouf derrière, et son chapeau de feutre orné d'un biais de velours. Elle me semblait toujours un peu pâle, avec des yeux trop brillants et des lèvres trop rouges. Elle se penchait vers moi, comme en cachette, ou m'élevait doucement dans ses bras pour m'embrasser, et quand nos figures se touchaient je me sentais un peu grisé par le parfum qu'elle dégageait. Marie me reprenait ensuite la main et me remmenait en me grondant un peu. Je me retournais deux ou trois fois, tout en marchant, pour regarder Loulou qui avait recommencé à se promener du même pas agile. « Qu'est-ce qu'elle a donc à marcher comme ça ? me demandais-je. On la fait bien attendre. »

Il y a seulement quelques années que j'ai appris, par ma tante Fanny, ce que Loulou faisait ainsi chaque soir au coin de la rue Clauzel et pourquoi ma bonne voulait tant m'empêcher d'aller l'embrasser. Cette parente étant de passage à Paris et étant venue me voir chez mon père, elle nous accompagnait, un soir, Marie et moi, rue Clauzel, quand, arrivé au coin de cette rue et apercevant Loulou, je voulus tout de suite courir l'embrasser comme d'habitude. Voyant alors Marie chercher à me retenir le

Digitized by Google

mieux qu'elle pouvait : « Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il dise bonjour à cette dame? lui avait dit ma tante. Cela prouve plutôt un enfant affectueux. — Mais c'est que cette dame fait le trottoir, lui avait répondu ma vieille bonne, et alors, vous comprenez... » Ma tante s'en était assez amusée.

Mme Leroux était d'ailleurs la seule de son genre parmi les dames que je connaissais. Celles qui venaient à la maison ou chez qui j'allais étaient autrement reluisantes. C'étaient de petites actrices, ou des maîtresses d'amis à mon père, ou des amies à mon père, très homme à femmes. Je passais mon temps à me faire embrasser par elles, assis sur leurs genoux et le visage fourré le plus possible dans leur poitrine. Je serais bien embarrassé de dire maintenant le plaisir que j'en éprouvais, mais, vrai, je me préparais plutôt bien pour mes amies d'aujourd'hui quand je me laissais ainsi câliner par toutes ces demoiselles. Je me rappelle encore très bien l'une d'elles, Mlle Alice Chaine, qui demeurait rue Rodier, dans cette même maison, il me semble, en face de la nôtre, où l'on chantait toujours. Celle-là était tout à fait une camarade pour moi, une camarade pas fière et avec qui je n'étais pas gêné du tout. Elle était toujours en peignoir et ce peignoir toujours mal boutonné. Elle me plaisait tant, avec sa jolie figure de blonde et ses dentelles à n'en plus finir, que je lui aurais donné volontiers des trésors si j'en avais eu. C'est à croire que je comprenais déjà qu'on ne se fait guère aimer des femmes qu'en leur donnant quelque chose. N'ayant pas de trésors, je prodiguais à cette jeune personne je ne sais quels cailloux que j'avais en réserve. « Tiens, Alice, lui

Digitized by Google

disais-je, voilà de l'argent! C'est moi qui t'entretiens. Quand tu n'en auras plus, tu viendras m'en redemander. »

C'est ainsi que j'entretenais à bon marché cette créature que j'adorais. Elle ne faisait pas de manières avec moi, me comblait de gâteaux et de baisers, et elle avait encore ce mérite de ne pas me fatiguer beaucoup. Quelles amours pas embarrassées nous aurions pu avoir, cette femme charmante et moi, si nous nous étions retrouvés quelques années plus tard, par exemple, quand j'avais dix-huit ans. Bonheur manqué, mieux vaut n'y pas songer, si ce n'est pour en sourire. Depuis, tout a bien changé pour moi et je ne suis pas loin de donner plus que je ne reçois. Mes amies me gardent bien des cigarettes et même le reste, mais tous les cailloux du monde, je le sais par expérience, ne sauraient les contenter. Même avec les petites filles, je n'ai plus les avantages que j'avais autrefois. Est-ce parce que j'ai perdu un peu de ma naïveté? mais je me doute bien que si j'essayais maintenant de jouer doucement avec quelques-unes, cela pourrait me coûter plus cher que toutes les cordes que j'achetais à mes petites amies, qui pourtant en usaient beaucoup. Toutefois, je ne désespère pas. Je me dis que des jours semblables à ceux de mon enfance reviendront peut-être. Je me vois aimé de nouveau par de jeunes personnes faciles et généreuses, au moins par une, et tout à fait richement, cette fois. Quelle noce, alors!

Quelques années plus tard, vers le milieu de l'année 1881, ma mère, que je connaissais à peine, vint passer quelques jours à Paris, tout à la fois pour se distraire et pour voir un peu son fils. Nous habitions alors, 21, rue des Martyrs, ce pavillon,

Digitized by Google

au fond de la cour, où j'ai commencé à connaître les ennuis de la vie. Ma vieille bonne Marie venait de quitter la maison et une nouvelle figure, d'un genre tout à fait différent, avait pris sa place. J'avais maintenant ma chambre à la maison paternelle, une petite chambre basse de plafond, où l'on m'enfermait chaque soir sitôt après le dîner. C'était vraiment fini de sourire...

Une après-midi, ma mère arriva. Elle était descendue, passage Laferrière, dans une maison meublée qui existe encore, au numéro 16, je crois, et tout de suite elle avait voulu voir comment j'étais fait. Cette entrevue fut courte. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles je restai muet, osant à peine la regarder et l'appelant timidement : Madame, — elle se leva, tapota ses jupes, arrangea sa figure et partit. Il était convenu que j'irais la retrouver chez elle le lendemain matin, pour passer toute la journée avec elle, et qu'elle me ramènerait le soir à la Brasserie des Martyrs, où mon père s'arrêtait toujours en rentrant du théâtre.

Je partis donc la retrouver, le lendemain matin, dans cette maison du passage Laferrière; et certainement, timide comme je l'étais, ça ne devait pas être une petite affaire pour moi. Le passage Laferrière est devenu depuis la rue Laferrière et les deux grilles qui le fermaient à ses deux extrémités, rue Notre-Dame-de-Lorette et rue Bréda, ont disparu; mais, à part cela, tout cet endroit est encore, comme alors, silencieux et féminin. Je ne me rappelle plus quel nom je demandai, en arrivant, pour me faire indiquer la chambre de ma mère; ou plutôt, je flotte entre deux noms que je lui ai connus, sans savoir au juste lequel c'était à cette époque. Quoi qu'il en soit, on m'indiqua sa chambre,

Digitized by Google

au premier étage, autant qu'il m'en souvienne, et après avoir frappé et qu'elle fut venue m'ouvrir, ou après avoir ouvert en tournant la clef qui était à la serrure — cela encore m'échappe — j'entrai dans la chambre où se trouvait cette femme qui me touchait de si près. Je la trouvai encore couchée, le buste un peu dressé, les cheveux défaits légèrement, les bras nus dehors, et la gorge aussi un peu nue, à cause de la chemise qui avait glissé... Elle me dit de venir près d'elle, qu'elle m'embrasse, et je m'approchai de son lit, heureux et gêné. Elle me prit la tête entre ses bras, l'attira sur sa poitrine, et pendant un instant m'embrassa comme une enfant. Je sentais contre ma joue la douceur de ses seins qui tremblaient en mesure avec les baisers. Tout un linge élégant et à jour, dont je m'émerveillais sans rien dire, était jeté négligemment sur tous les sièges, et un parfum s'en dégageait qui m'étourdissait peu à peu comme auprès de mes grandes amies. Tout cela sentait bon la légèreté, la coquetterie, l'amour sans importance. Après un moment passé ainsi, elle se leva, débarrassa une chaise pour que je m'asseye, fit sa toilette, puis s'habilla, allant et venant, rapide, familière, devant moi qui ne la quittais pas des yeux. Ah! la jolie maman que c'était, je vous assure, et souple, et vive, et gracieuse! C'était la première fois que je voyais une dame dans une pareille intimité et il est probable que je n'ai pas goûté tout l'agrément du moment. Je me souviens pourtant que je quittai à regret cette chambre où j'avais vu ma mère au lit, où elle m'avait tenu contre elle, si près... Quelle légèreté pleine de souplesse elle montra pour se lever! Je donnerais bien quelque chose pour être encore à ce moment-là.

Digitized by Google

Il me semble bien que c'est chez mon père que nous allâmes déjeuner ensuite, mais je n'oserais l'assurer. Et pourtant, l'image que je me fais de ce déjeuner, dans notre petite salle à manger de la rue des Martyrs, avec mon père d'un côté, moi au milieu, et de l'autre côté, ma mère, pour la première fois et la dernière, cette image ne m'est pas étrangère. Mais c'est si loin! et j'ai beau avoir une mémoire extraordinaire, quelquefois certains détails m'échappent. Sitôt après le déjeuner, les plaisirs commencèrent. Ce fut d'abord le Jardin d'acclimatation, où nous allâmes en voiture et où je devais venir pour la première fois. Je fis un tour de promenade sur l'un de ces petits chevaux que conduisent des gardiens, vis tous les animaux que l'on sait, etc. Tout cela me semblait bien loin de la rue des Martyrs et de mon bassin de la place Saint-Georges. Heureux âge, quand j'y songe, où les bêtes m'intéressaient! J'en ai tant vu depuis et qui m'ont ennuyé! Nous revînmes ensuite en voiture par l'avenue des Champs-Elysées et la rue de Rivoli, jusqu'à un restaurant du Palais-Royal où nous dînâmes. Je me verrai toute ma vie à cette table de restaurant, tout près d'une fenêtre, non loin de gens qui nous regardaient, avec ma mère en face de moi, et le jardin sous nos yeux, en bas, à ma droite. Comme je devais avoir cet air : enfant de cocotte en partie avec sa mère — que j'ai vu depuis, quelquefois, à d'autres enfants!

Nous allâmes ensuite au Châtelet, où l'on donnait alors les premières représentations de *Michel Strogoff*. J'ai peu de souvenirs de ce spectacle. Nous partîmes un peu avant la fin, il me semble, et remontâmes en voiture. Comme je l'ai dit, ma mère devait me ramener à mon père à la Brasserie des Mar-

tyrs, au coin de la rue Hippolyte-Lebas. Mais arrivé dans le faubourg Montmartre, le cocher tourna soudain à droite, et, au bout d'une petite rue, s'arrêta devant une grande entrée très éclairée, où des gens entraient et sortaient, produisant par leur mouvement comme des bouffées de musique. C'étaient les Folies-Bergères, que probablement je ne connaissais pas encore. Le cocher renvoyé, nous y entrâmes. Les quelques instants que je passai là, cette soirée, ne m'ont pas laissé un moins vif souvenir que ma visite, le matin, passage Laferrière, et que ce dîner, que je viens de dire, au Palais-Royal.

Ma mère me tenant par la main, j'entrai ce soir-là pour la première fois aux Folies-Bergères, où tout est encore à peu près comme à cette époque, surtout dans la partie qui m'occupe. Probablement elle y était venue pour retrouver des amis, car nous traversâmes le hall sans nous arrêter, pour gagner le promenoir autour de la salle de spectacle. Ah! la place, aujourd'hui encore, ne m'est pas d'un mince intérêt, dans ce promenoir, où je fis, ce soir-là, une pose de près d'une heure, pendant que ma mère bavardait avec les gens qu'elle avait retrouvés. Quand je suis aux Folies-Bergères, c'est presque toujours là que je vais me mettre, en attendant que mes amies me fassent savoir, par un mot en passant ou par un signe, si je dois m'en aller ou si je dois les attendre pour aller ensemble autre part. C'est tout de suite à droite en entrant, dans la sorte de coin que fait le mur, juste en face de la sixième colonne, en comptant de la droite du spectateur. On n'y est pas très bien, il n'y a aucun siège, et, de plus, les gens qui passent et repassent vous bousculent un peu à chaque instant. Mais, à

Digitized by Google

cette même place, j'ai vécu un moment avec ma mère, et l'image très précise que j'ai gardée de moi, tel que j'étais alors, me la fait souvent préférer à toute autre. Tout ce que je voyais me ravissait, et aussi me changeait un peu. Je connaissais bien déjà des endroits analogues. J'avais déjà été à la Boule-Noire, à l'Elysée-Montmartre et à la Comédie-Française; les lumières et les toilettes ne m'étaient pas des choses nouvelles. Mais ce que je voyais maintenant me paraissait autrement brillant, autrement coloré, plus paré et plus cadencé, et les femmes aussi me semblaient plus belles, à côté de celles de la Boule-Noire et de l'Elysée-Montmartre, souvent un peu familières, et de celles de la Comédie, toujours si guindées. Ma mère aussi m'occupait beaucoup. Elle me tournait un peu le dos, et j'osais enfin la regarder pendant qu'elle bavardait. Je lui retrouvais cet air dégagé que je lui avais vu le matin; j'écoutais ses rires contenus, sa voix vive et claire; mes yeux ne perdaient pas un de ses gestes souples. Comme elle semblait à l'aise au milieu de ces lumières, parmi tout ce mouvement! Je n'en revenais pas non plus de toutes les personnes de connaissance qu'elle rencontrait. A chaque instant des gens passaient, messieurs et dames, qui venaient à elle et lui disaient bonjour, avec une légère chaleur, comme à quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Ah! on devait bien l'aimer, si j'en jugeais à tous ces empressements. De temps en temps, elle se retournait vers moi, me désignait. « Ah! c'est ton fils!... mais il est charmant!... » et l'on me tapotait la joue, comme à un camarade. Instants délicats, dont le goût un peu fiévreux ne s'effacera jamais pour moi. Pardessus tout cela une musique flottait, imprécise,

Digitized by Google

puis sonore, puis diminuée, puis rejaillissante, d'un rythme entraînant, étourdissant, un peu sauteur, un peu fou, et qui venait de l'orchestre installé dans le hall. Sans doute quelque air à la mode, comme *Le Petit vin de Bordeaux*, ou *L'Amant d'Amanda*, ou *La Valse des roses*, qu'on fredonnait alors partout.

Enfin, l'heure de la fermeture arriva, et ma mère et moi sortîmes avec tout son groupe de gens. On alla souper dans une brasserie voisine, puis on remonta le faubourg Montmartre, la rue des Martyrs, en bavardant toujours. Ma mère me remit aux mains de mon père, qui m'attendait à sa brasserie. Elle m'embrassa, il me semble bien, et partit. Je ne devais plus la revoir qu'une ou deux fois, quelques années plus tard, et à peu près une demi-heure chaque fois.

Je suis retourné dernièrement visiter ce quartier de la rue des Martyrs dont j'ai peut-être trop parlé, mais tant pis! Je voulais rafraîchir mes souvenirs avant de me mettre à ce chapitre. J'ai parcouru une à une ces rues qui me sont familières autant par les promenades que j'y fis, enfant, que par les lapins que mes amies m'y ont posés, plus tard, dans les premiers temps que je les connaissais. Les images que je viens d'évoquer se levaient plus vives à chaque pas que je faisais. Je retrouvais toujours pareils tel coin de rue où je m'arrêtais, telle maison qui m'était connue. Dans les boutiques, les commerçants que je reconnaissais et que je regardais un peu fixement me regardaient aussi, cherchant à se rappeler où déjà ils m'avaient vu. Jusqu'à l'atmosphère que je respirais et qui avait le même goût, tout me donnait l'illusion que j'étais redevenu l'enfant d'autrefois. J'ai même revu, rue

Digitized by Google

Manuel, la femme en marmotte que je prenais alors pour une nourrice. Les vingt années et plus qui m'ont rendu si sérieux l'ont laissée aussi légère qu'à l'époque où j'allais l'observer. « Venez donc, mon garçon, que je vous amuse bien! » me murmura-t-elle quand je passai près d'elle. Et je me sentis à ces paroles redevenir timide comme ce petit garçon qu'elle intéressait. J'ai tenu à parcourir aussi la rue Laferrière, où flotte à jamais pour moi le souvenir de ma mère. Je marchais, sans le vouloir, à petits pas, comme ce matin si loin, si doux à ma mémoire, où j'allai la voir, impressionné et songeur. J'ai revu la maison, j'ai regardé une fenêtre, celle de la chambre où elle m'apparut si jolie et si élégante. Si j'avais osé, je serais entré, et aurais demandé à l'habiter, cette chambre, une heure ou deux, pour y rêver avec tendresse à cette créature inoubliable. De telles choses se sont passées là pour moi, et qui m'ont pénétré si vivement, que rien, j'en suis sûr, n'a pu les effacer. Je suis allé ensuite rue Clauzel revoir la maison qu'habitait Marie. J'ai demandé au concierge si M^me^ Leroux habitait toujours là, et M^lle^ Legrain, que ma bonne connaissait aussi. La première avait déménagé depuis longtemps et je ne pus voir que la seconde, très vieille, dans une étroite chambre au cinquième étage. Je m'excusai d'oser la déranger, et lui dis quelles choses je venais réveiller, attendri et littéraire. Elle se rappela très bien ma chère maman Pezé, avec son cabas d'osier, et ce petit garçon, timide et pensif, qui la suivait partout. « Il y a bien longtemps de cela, me dit-elle de sa voix que j'entendais à peine. Vous êtes maintenant un homme! » Et songeant combien je l'avais été peu, quelques instants auparavant, je m'efforçais de retrouver,

Digitized by Google

pour la quitter, un ton dégagé. J'ai enfilé ensuite le petit couloir qui mène à cet escalier par lequel Marie et moi gagnions notre chambre. Rien n'y était changé ; le carrelage même n'avait pas été refait; c'était seulement devenu très bas de plafond et il aurait fallu que je me baisse un peu pour monter maintenant le petit escalier. Je redescendis et je frappai, au quatrième, à la porte de la chambre où logeait autrefois Mme Leroux. Je voulais à toutes forces revoir la pièce où avait vécu cette pauvre amoureuse, qui fut la première de mes amies. On ouvrit, et une jeune femme parut, un peu en négligé. Je lui demandai Mme Leroux et m'étonnai hypocritement de la réponse qu'elle me fit qu'elle ne la connaissait pas. « C'est sans doute la personne que j'ai remplacée? » me dit-elle ; et comme je commençais quelques explications, elle me fit entrer. Je ne savais plus par où commencer. Tout, dans cette chambre, visait au coquet, était un peu voyant, et la locataire aussi ne semblait pas sévère. Enfin, je parlai, je dis combien de fois j'avais monté et descendu cet escalier, il y avait longtemps, etc. La jeune femme pas sévère comprenait très bien : « Souvenirs d'enfance, n'est-ce pas? On en revient toujours, etc., etc... ». A dire vrai, je ne l'écoutais guère. Je n'étais occupé que de ce petit garçon qui s'était assis jadis à la même place que j'occupais. Je ne songeais qu'à lui. Je le revoyais, seul dans un coin de porte ou caché sous un meuble. Je sentais encore une fois combien il m'était cher, avec ses yeux profonds, avec le pli de sa bouche, avec son demi-sourire, toute sa figure pensive et si douce. Il me semblait aussi que c'était Loulou que j'avais devant moi, prête à m'embrasser maintenant tant que je le voudrais, Loulou... et une douceur m'emplissait

Digitized by Google

dont je défaillais presque. Heureusement, la conversation changea, prit un tour plus contemporain. La jeune femme parla et je vis bien qu'elle ne s'était pas trompée et qu'elle remplaçait bien Mme Leroux. Elle la remplaçait même si bien... Que voulez-vous! Toutes ces émotions m'avaient énervé au possible. De son côté, cette jeune femme continuait à être de moins en moins sévère. Je songeais aussi de plus en plus à Loulou, que j'aurais tant voulu revoir, et alors... Ah! si court que ce fut et si bon marché, il me sembla que c'était elle qui me tenait dans ses bras, comme autrefois, et qui m'embrassait — car cette jeune femme embrassait, ce qui est assez rare, paraît-il, chez ses pareilles — et j'aurais voulu rester là, pendant des heures, à remâcher mes souvenirs. Et quand, soulagé d'une petite somme, je quittai tout cela, cette maison, Mlle Legrain et cette prostituée, je me sentais plein d'un attendrissement, ridicule, si vous voulez, mais qui, aujourd'hui encore, si je m'écoutais...

Dire que j'ai franchi bien souvent la porte cochère de cette maison de la rue Clauzel, que j'ai monté et descendu tant de fois cet escalier, que j'ai dormi tant de nuits dans cette petite chambre, et qu'il ne reste rien de tous ces jours heureux, si ce n'est quelques pages que je n'aimerai plus demain. Dire que ma vieille Marie, qui fut si bonne pour moi, n'est plus depuis longtemps qu'une poussière anonyme, dispersée on ne sait où, sans que j'aie pu lui dire, devenu un jeune homme, quel souvenir je garde d'elle. Dire que mes petites amies de la rue Milton sont peut-être aujourd'hui des épouses ou des filles, et que si nous passions à côté les uns des autres, nous ne nous reconnaîtrions pas, malgré tous nos jeux et nos baisers d'autre-

Digitized by Google

fois. Dire que Loulou, qui m'offrit, la première, un des aspects de cette beauté que je devais plus tard aimer par-dessus tout, est sans doute maintenant une vieille à cabas, comme celles qu'on voit le soir prendre le frais sur les bancs des boulevards suburbains. Dire que ma chère Alice, qui me fut d'un bon marché que je n'ai guère retrouvé depuis, est peut-être, comme Loulou, toute défaite et ratatinée, si même elle n'est pas morte. Dire aussi que ma mère, que je vis si jeune, si vive, si coquette, n'est peut-être plus, dans un coin du monde, qu'une dame un peu abîmée, lente et sérieuse, si bien que j'appréhende de la revoir jamais. Dire enfin que j'ai été ce petit garçon dont je viens de parler et que rien, non, rien au monde ne peut faire que je le redevienne, ne fût-ce qu'un instant. Combien de pas ont effacé les miens dans toutes ces rues où je me promenai, combien d'autres enfants ont joué aux endroits où je jouai ! Dire qu'il y a plus de vingt ans de tout cela, plus de vingt ans que j'ai vécu là, que j'ai respiré là, et que rien de ces choses ne peut revivre. Beautés évanouies, silence éternel. Et quelle impression, dans vingt autres années! Mais, zut, et tant pis, après tout. Quand, bientôt, ayant fini ce livre, je pourrai de nouveau me réciter des vers : *De l'ancien Frascati vestale énamourée ...*; quand je pourrai retourner auprès de mes amies : « Tiens, te v'là!... » et reprendre avec elles ma place chez Maxim's ou bien ailleurs : « et des pailles, n'est-ce pas? » ces mélancolies seront vite oubliées et je rechahuterai dans les grands prix. Ai-je tant changé, d'ailleurs, et ne ressemblé-je pas encore par bien des côtés à ce petit garçon qui pas une seule fois ne joua au soldat? Mes amies pourraient le dire : je ne marche pas très facilement, et

Digitized by Google

toujours un peu vanné je voudrais encore que des bras affectueux me portent dans la vie pour m'en éviter les heurts et les fatigues. J'ai gardé la même nature et presque les mêmes goûts et à part deux ou trois plaisirs qui me sont indispensables, le reste n'est pas loin de m'être indifférent. Je sais toujours rester assis des heures entières, chez moi, sans m'ennuyer, ou au milieu des gens, sans les entendre, à caresser en moi des images qui me sont chères; et la Comédie-Française aussi, où ne m'emballent plus que la voix et la beauté de Mlle Brandès, est toujours l'endroit où je sommeille le mieux. Oui, à part le physique, et encore! je ne suis pas loin d'être aujourd'hui tout ce qu'était alors ce petit garçon. Il aimait les lieux éclairés, emplis d'airs sans importance, où des gens se promènent, nonchalants et fureteurs, parmi des femmes musquées et prêtes, aux toilettes un peu vives. Quand par hasard on le menait dans une Boule-Noire, dans un Elysée-Montmartre ou dans des Folies-Bergères, il était si heureux, sans pouvoir le dire, qu'il en aurait presque pleuré. Et voici que moi aussi je ne me plais plus maintenant que dans ces endroits pleins de lumières et de musiques, aux couleurs dures et mobiles, parmi leur atmosphère énervée et pénétrante, où flottent les tendresses, les péchés et les parfums de mille créatures éclatantes et fatiguées, — jouissant de tout cela jusqu'à la tristese. Viveur, va!

Il me semble aussi quelquefois que je ne serai heureux que lorsque je pourrai retourner habiter dans l'une de ces rues du quartier des Martyrs où il promenait chaque jour ses rêveries et ses indolences. Quand je songe au moment où il me faudra me retirer de la circulation, c'est toujours dans

Digitized by Google

une maison légère de la rue Saint-Georges, de là rue La Rochefoucauld ou d'une rue analogue que je me vois installé, vieux beau pas trop défait, en compagnie de quelques femmes dont la galanterie ornera ma vieillesse. Je ressemblerai alors plus que jamais à ce petit garçon, ignorant de nouveau, comme il les ignorait, les pauvres bêtises qu'on appelle l'amour. Douceur de terminer ma vie comme je la commençai, et de fermer mes yeux sur le même paysage dont s'emplirent les yeux de l'enfant que je fus. Je ferai le lendemain une dernière promenade dans ce quartier, et, ce jour-là, on me portera, j'en suis bien sûr à l'avance. Il n'y a pas à dire, tout cela sera très chic. Pourtant, qui sait ? Ça se passera peut-être tout autrement. Je puis être un jour un écrivain connu — ou un académicien. L'existence est si drôle ! La flemme de décéder peut aussi me prendre sur le tard, et cherchant dans de continuels déplacements l'illusion d'une vie plus réelle, je puis mourir ailleurs que dans ce quartier. Mon goût même peut changer ! Je suis bien sûr, en tous cas, que rien ne pourra me faire oublier ce petit garçon qui ne se plaisait qu'avec les petites et les grandes filles ou seul dans son coin, et dont j'ai parlé si peu, pour ne pas raser.

IV

> Rue La Bruyère, quels caractères ! Quelles maximes, rue La Rochefoucauld !
>
> GAVARNI.

Je vais parler un peu maintenant de quelques-unes de mes amies ; les autres, ce sera pour un autre jour. On s'est peut-être étonné, au commencement, des sentiments que j'apporte auprès d'elles.

Digitized by Google

Aller jusqu'à mêler sa mère à ces femmes stériles ! C'est pour cela que j'ai tenu à raconter quelques-uns de mes souvenirs d'enfance. Il était bien difficile d'avoir une enfance comme la mienne sans aimer plus tard ces créatures pleines d'agrément. Rien n'est plus pénétrant que la société des femmes; on reçoit d'elles une influence souvent décisive et dont on garde toujours quelque chose. J'ai vu dernièrement un dessin, dans un journal illustré, qui représentait un petit garçon de six à sept ans et une jeune femme élégante. « Dis, maman, est-ce que nous irons aux bains de mer avec le même papa que l'année dernière? » y avait-il comme légende. C'est un peu de cette façon que j'ai été élevé. La seule différence, c'est que, pour moi, c'était des mamans qu'il s'agissait. Comme on l'a vu, j'en avais déjà deux, la vraie et ma vieille bonne Marie, et j'aurais pu en avoir d'autres, si j'avais écouté toutes les dames qui voulaient que je les appelle maman. « Dis, papa, est-ce que c'est la même maman qu'hier qui sera là demain matin ? » aurais-je pu dire à mon père si ma vieille bonne ne m'avait fait la leçon. Il y a beaucoup de ces souvenirs-là dans l'affection que j'ai pour mes amies.

Je vais donc dire quelques mots sur elles. Si ce n'est pas très bien, ce ne sera pas non plus très mal, et, de leur côté, ça leur fera plaisir. Je tâcherai de donner ensuite quelques détails sur nos soirées ensemble dans l'un ou l'autre de ces lieux étincelants où elles font, le plus naturellement du monde, tant de gestes harmonieux et leurs affaires.

C'est d'abord Mlle Yvonne, une jeune personne qui a fait bien des progrès depuis le soir que je la connus. C'était en 1897, à la Nouvelle-Athènes. J'étais venu m'asseoir dans ce café après n'avoir

Digitized by Google

pas trouvé au rendez-vous qu'elle m'avait donné cette pauvre Perruche dont je parlerai plus loin. Yvonne était assise non loin de moi, seule, avec un visage de jeune fille, et l'air un peu bête dans sa mauvaise toilette. Quelles naïvetés elle avait, et comme je vis bien qu'elle commençait, quand, sur un signe que je lui fis, elle se fut rapprochée de moi! En la quittant, une demi-heure après, je regrettais déjà de lui avoir donné mon adresse pour qu'elle vienne me voir le lendemain. Le lendemain, elle se coucha tout de suite en arrivant. Assis auprès du lit, je tâchais de lui donner des avis propres à la dégrossir un peu. Mais elle ne savait que se lamenter, tout en fredonnant maladroitement des airs idiots. C'était si décourageant que, le soir venu, je la laissai partir sans un mot, malgré l'invitation qu'elle me faisait d'aller la voir chez elle, dans je ne sais plus quel hôtel de la rue Lepic. Une année passa, et je l'avais presque oubliée, quand, un soir que j'attendais devant l'Olympia une autre amie encore qui n'était pas exacte, je vis venir vers moi cette Yvonne d'autrefois, si pleine maintenant de chic et de maintien que j'avais peine à la reconnaître. Elle me tendit la main, et comme je la complimentais sur sa transformation : « Ah! tu avais raison, me dit-elle, et tu vois si je t'ai écouté! » et elle me donna sa nouvelle adresse, rue Fontaine, dans une maison meublée de bonne apparence, m'assurant que pour moi ce serait toujours la même chose. Depuis, elle est devenue encore plus à la hauteur, et même mes autres amies la jalousent un peu; mais je n'ai pas encore profité — et souvent elle m'assure que j'y perds — de l'offre qu'elle me fit ce soir-là, quand je la retrouvai devant l'Olympia, si différente déjà de la pauvre catin de la Nouvelle-Athènes.

Digitized by Google

C'est ensuite M^lle Suzanne, une grande liseuse, et qui m'a perdu bien des livres. Amusante créature, celle-là : des prétentions littéraires et un grand amour de soi-même. Quand nous sommes dans l'intimité, ses camarades et moi, il lui arrive souvent d'embrasser ses seins, qui sont très petits, et de se caresser de mille autres façons, tout comme si elle était seule ou deux. Toutes choses sans importance, naturellement. Quant à la littérature, elle n'aime guère que les livres de Ponton du Sérail, comme elle dit. Cette petite bûche, il fut un temps où nous étions sans cesse fourrés l'un chez l'autre, nous quittant à peine, elle pour ses rendez-vous, moi pour mes travaux. Encore m'attendait-elle souvent à la porte quand j'allais voir des gens dans la journée. « Je cherche ce que j'aime en toi ! » me disait-elle alors dans ses moments d'abandon, quand elle avait fini de me faire part de ses impressions de lecture. Et sans doute elle trouva, un jour, car ce fut fini. Depuis, nous ne sommes plus que des amis. Le seul plaisir qui me reste maintenant avec elle, c'est de lui rappeler les lettres qu'elle m'envoyait alors, dès qu'elle était partie ou que je l'avais quittée, et qu'elle signait, sans que j'aie jamais su pourquoi ni elle non plus : *le pays bleu qui s'est bien assombri.*

Il y a encore M^lle Marthe. Celle-là, par exemple, connaît son affaire comme pas une. Quels instants chaleureux et bien ordonnés je lui dois, et comme je la recommanderais avec empressement, si je ne craignais de paraître intéressé ! Elégance, agilité, résistance, elle a tout ce qui séduit sans laisser de remords, sans compter ce talent, plus rare qu'on ne croit, de savoir se taire au moment qui convient. Il y en a tant qui ont la rage de faire des discours à cet instant-là ! Avec ça, elle a gardé

Digitized by Google

un corps si bien, malgré ses trente ans passés et toute sa noce, qu'on la prendrait presque pour une vierge, si un certain tour de reins bien à elle n'empêchait cette erreur en révélant son savoir au bout de cinq minutes. Tous mérites qui lui ont valu la sympathie de quelques vieillards aisés qui l'entourent de soins et dont elle sait tirer encore quelque service, au contraire de ce qu'en pensait autrefois Vauvenargues. Je ne voudrais choquer personne, mais j'ai souvent soupçonné Marthe d'une certaine irréligion; du moins a-t-elle cette habitude, avant de commencer une partie amoureuse et sitôt mise au lit, de s'exclamer, en s'adressant en riant à son partenaire : « Et maintenant, à bas la calotte! » Mais peut-être est-ce seulement pour s'amuser? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne s'emballe jamais; les grands sentiments ne prennent pas avec elle, et il a beau être averti, un homme, pour elle, n'en vaut jamais deux. Renseignée et toujours de sang-froid, elle n'a jamais aimé ni désiré qu'on l'aime. Il lui suffit de se prêter, de créer du bonheur, de laisser jouir de sa beauté, de ses gestes bienfaisants, apportant à plaire et à satisfaire des soins toujours neufs et, ce qui est inestimable, une impudeur à peine obscène. Quant à être appréciée, ou qu'on s'amuse seulement d'elle, cela ne lui importe pas. Comme elle dit si bien, ce n'est pas là l'essentiel. En un mot, une amoureuse parfaite, qui ne fait pas de phrases, et chez qui l'on retourne, une fois qu'on y est allé.

Je me rappelle en ce moment une soirée passée chez elle, qui nous avait invités à dîner, deux camarades et moi. J'avais amené avec moi un jeune homme d'environ dix-neuf ans, dont j'avais fait la connaissance dans une bibliothèque et que je rêvais de séduire. Il était tellement fourré dans ses livres,

Digitized by Google

le jeune pédant, que je m'étais promis de le dégourdir un peu. Naturellement, je ne lui avais pas dit exactement où je l'emmenais. Quelle drôle de soirée ce fut! Il y avait là Lennie, cette pauvre Perruche et une autre femme que je ne connaissais pas. Je les avais averties, en entrant, du caractère et de la jeunesse de mon invité, en leur recommandant d'être un peu encourageantes avec lui, sans trop cesser d'être convenables. Je n'oserais pas assurer qu'elles restèrent tout à fait convenables, mais le certain, c'est qu'elles furent encourageantes au possible. Nous n'étions même pas à la moitié du dîner que la Perruche enlevait son corsage, sous prétexte qu'elle avait trop chaud, et continuait de dîner, en corset, les bras nus, et les seins à peine cachés par la broderie de sa chemise. Il fallait voir la mine de mon jeune homme. Placé à côté de la Perruche, il n'osait plus lever les yeux de dessus son assiette. Après avoir un peu bavardé au commencement du dîner, il se taisait, bêtement insensible à tous les égards qu'on avait pour lui. On commençait même à être tous un peu gênés, et je ne sais pas comment cela aurait fini, si la conversation n'était devenue soudain sérieuse, à propos de l'observation que fit la Perruche que sans doute mon jeune ami vivait dans sa famille.

« Ah! je vois ça d'ici, s'écria alors Marthe, pourtant si réservée d'habitude; on a dû dire du mal de nous à monsieur et qu'il ne fallait pas nous fréquenter. Non! mais est-ce assez bête, tout de même! Comme si nous ne valions pas les femmes mariées, sur qui ces enfants-là tombent tous un jour ou l'autre. D'abord, ce n'est pas pour dire, mais nous avons un autre chic qu'elles, et nous ne faisons pas tant de manières. Sans compter que c'est vrai que

Digitized by Google

nous fatiguons moins les hommes, nous autres, que toutes ces dames avec leurs vices. Nous savons ce que c'est que l'amour, nous! On ne nous voit pas gesticuler et nous trémousser comme des dindes, sous prétexte de faire croire à des tas de choses. Nous ne faisons que les gestes nécessaires, et encore, quand nous les faisons; nous savons nous prêter à toutes les fantaisies, ce qu'on n'obtient guère de ces dames, je le sais, ou alors, il y faut un temps! et avec nous, l'amour est ce qu'il doit être, un plaisir sans fatigue, la satisfaction d'un besoin, la paix du cœur! »

Après cette sortie, la conversation redevint légère.

PAUL LÉAUTAUD.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

A propos d'une loi. — Une Parade scientifique.

A propos d'une loi. — Presque toutes les lois sont mauvaises; une loi, pour être parfaite, devrait se concilier l'unanimité des volontés. Mais alors elle serait inutile. Cependant il n'est pas nécessaire, dans la pratique, qu'une loi soit parfaite pour être acceptable ; il suffit que, favorable au plus grand nombre ou aux plus vitaux intérêts, elle ne soit oppressive ni pour la minorité ni pour les intérêts secondaires. Un barrage coupant un fleuve a pour but non de tarir son cours inférieur, mais d'augmenter le niveau du cours supérieur. La loi, c'est cela; c'est aussi une canalisation de forces. Il s'agit de répartir la liberté, de diriger, sans les contraindre que doucement, les tendances et les instincts. Méthode objective et qui suppose chez des hommes d'Etat le pouvoir de s'élever au-dessus de la vie et de considérer avec calme le fourmillement humain : elle n'est pas à la portée de l'humble troupe de bains de mer qui joue en ce moment le petit drame rageur dont nous sommes les spectateurs ennuyés.

C'est ennuyeux, parce que c'est bête. Si les Bretons veulent que l'abécédé et la couture soient enseignés à leurs petites filles par des demoiselles vouées à un costume particulier, qu'est ce que cela peut nous faire? S'imagine-t on que l'expulsion de trois douzaines de bonnes sœurs va changer la mentalité, c'est-à-dire la physiologie d'une race? Les Anglais et, en général, les protestants ont-ils moins de fanatisme religieux pour avoir purgé leur culte de l'élément monastique? Au contraire,

Digitized by Google

les religions les plus simplifiées sont les plus terribles, et d'autant plus nocives qu'elles ont l'air plus raisonnables.

Il semble bien d'ailleurs que le but de la plupart des partisans de la présente loi soit la protection même du christianisme qu'ils font semblant de combattre. Ils veulent le laïciser, et non le détruire; ils en propagent la morale; ils en codifient les principes fondamentaux dans leurs manuels populaires.

Comprenons que le catholicisme est le grand obstacle à la christianisation définitive du monde. Avec son mysticisme tout païen, ses légendes suspectes, son idolâtrie naïve, son polythéisme impudent, cette religion est d'une forme si peu évangélique qu'on a quelque peine à la croire née de l'évangile. Paganisme bien dégénéré, bien pâle, bien timide, mais paganisme : et c'est là le crime. Cette idée, que j'ai développée ailleurs, sera banale, quelque jour. Maintenant, il est encore permis de la traiter de paradoxale, et ceux-ci n'y manqueront pas qui ont érigé la morale évangélique en morale rationnelle et qui se croient, pour cela, de libres esprits.

Les jeunes institutrices reçoivent une forte éducation chrétienne. On leur inculque l'esprit de sacrifice, on leur conseille la virginité, — état que les circonstances, d'ailleurs, imposeront à la plupart d'entre elles. Ce sont des bonnes sœurs laïques. A Paris, dans quelques grandes villes, une institutrice se peut marier; à la campagne, c'est impossible : que ferait le mari? Il faut bien connaître la vie intime des petits villages qui forment plus des trois quarts de la France, pour comprendre tous les ennuis d'une jeune fille un peu instruite, un peu affinée par l'étude que l'on envoie là. Il n'y a guère lieu de se réjouir chaque fois que l'on annonce une nouvelle laïcisation d'école : une femme, au-dessus des paysans par l'esprit, au-dessous d'eux pour tout le reste, entreprend, au milieu de grossières intrigues, une vie de tristesse, de langueur et d'abrutissement. Les religieuses étaient payées beaucoup moins et exploitées bien plus durement

Digitized by Google

encore à la fois par l'Etat et par leurs congrégations; cependant le progrès matériel est très médiocre et le progrès intellectuel à peu près nul.

Le paysan est méchant. En beaucoup de villages, où l'école a été laïcisée contre leur gré, ils persécuteront l'institutrice. Ainsi tout le monde sera lésé : les uns parce qu'on abolit une de leurs libertés; les autres, parce qu'on se vengera sur elles du dommage que l'on aura subi.

Si on avait un peu, en France, le sens des libertés communales, les communes choisiraient leurs instituteurs ainsi qu'elles choisissent (quand la loi le permet) leurs maires. Et elles le paieraient volontiers. Mais le sens de cette liberté n'existe plus parmi nous, ni peut-être le sens d'aucune liberté. On dirait que la démocratie d'aujourd'hui évolue vers l'état de siège : les lois nouvelles correspondent si bien aux désirs des populations qu'il faut, pour les faire exécuter, combiner des stratégies et livrer des batailles.

Une parade scientifique. — C'est avec un vrai plaisir que j'ai lu les déclarations du professeur Koch. Qu'il ait raison, ou pas, pour le fond, il a parlé en homme de science. Tandis qu'une quantité de journalistes et même quelques savants avouaient leur admiration pour le héros qui se faisait appliquer des bifstecks tuberculeux sous la peau du biceps, il exprimait ironiquement quelques vérités indiscutables, quoique méconnues. D'abord, et c'est ce qui m'avait frappé dès le premier acte de la triste comédie, quelle peut bien être la valeur d'une, *d'une seule*, expérience physiologique? Nulle, évidemment. Une expérience ne prouve rien. Outre que le monsieur peut fort bien être déjà tuberculeux, il peut fort bien aussi avoir, malgré les apparences d'une santé forte, une résistance particulièrement faible au virus. Son expérience peut réunir, à son insu, un ensemble favorable de circonstances impossibles à retrouver une seconde fois. On compte, je crois, entre gens sérieux, qu'il y a dans les réactions physiologiques, naturelles ou

Digitized by Google

provoquées, vingt-cinq pour cent d'inattendu; mais comme cet inattendu peut se produire par série, il faut pousser les expériences à un nombre tel que les possibilités d'erreur se trouvent déjouées.

Ensuite, la contagion muscle à muscle serait-elle démontrée qu'il n'y aurait vraiment pas lieu d'en conclure à la contagion par un verre de lait. Le Dr Garnault se moque de nous; ou peut-être n'est-il pas très apte à dissocier les idées. Singulier savant! Mais qui n'est pas, malheureusement, seul de son espèce. On se souvient de cet autre expérimentateur qui, pour prouver qu'il est dangereux de boire de l'alcool, injectait de l'eau-de-vie dans les veines d'un cochon d'Inde. On pourrait prouver par la même méthode que les amandes vertes sont un poison redoutable; il suffirait d'en distiller une seule et de s'insérer sous la peau une seule goutte du produit. Le rêveur n'y regarde pas de si près. La science est pleine de rêveurs et pleine aussi de charlatans. Il faut prendre garde à ne pas se laisser duper par les uns ou par les autres. Que le Dr Garnault attrape ou non la tuberculose, cela n'intéresse déjà plus personne. Pour moi, cela ne m'a jamais intéressé. Les martyrs involontaires me sont déjà peu sympathiques; les martyrs volontaires me font rire. On l'a dit et rien de mieux ne se peut dire : que ce médecin, au lieu de se rendre malade, guérisse les malades. Il est plus amusant, sans doute, de faire parler de soi dans les journaux, mais quel amusant bovarysme : Charles Bovary, lui-même, hanté de l'idée de gloire, cependant qu'Emma prend la diligence de Rouen, et rêvant de mourir victime de son dévouement pour l'humanité, avec son nom dans les gazettes et sur une plaque de bronze!

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

P.-N. Roinard : *La mort du Rêve;* « Mercure de France », 3.50. — Lucie Delarue-Mardrus : *Ferveur;* « Revue Blanche », 3.50. — Marie Dauguet : *A travers le Voile;* Vanier, 3.50. — Les Poètes de l'Ecole Française : *La Foi Nouvelle;* Fasquelle, 3.50.

La Mort du Rêve. — M. P.-N. Roinard « dédie ce vo-

Digitized by Google

lume à ses jeunes neveux, en exemple de persévérance ». Il est peu d'épigraphes qui conviennent aussi exactement à l'œuvre que ces mots de modestie et de fierté. C'est ici le travail probe, forgé dans le silence, parmi les deuils, la douleur, les renoncements, les joies courtes, le travail probe de presque une vie d'homme; les parties diverses en furent exécutées à l'heure choisie, mais chacune avait sa place dans l'ensemble futur, était prévue dans le plan antérieur à chaque détail, ainsi qu'en cette Porte de l'Enfer d'Auguste Rodin, parfaite dès le premier coup de ciseau et qui n'est point encore achevée.

Ces poèmes sont d'âges divers — il en est qui datent de 1885 et d'autres qui furent écrits en 1902 — et d'inspirations qui sembleraient divergentes : mais tous représentent un moment de la pensée ou de la sensation qui devait être exprimé, en toute sa plénitude. Ainsi, le tumulte et le désordre fougueux des épisodes, des rythmes et des mots se résolvent en harmonie et obéissent à une volonté régulatrice, toujours présente et attentive. Car jusqu'à la mort, seul, l'esprit de l'homme conscient interprète les choses et les fait vivre selon lui-même, selon l'espoir, l'orgueil, l'amour et le génie, et si dans la lutte contre son propre doute, plus terrible que celle de Jacob contre l'ange, il semble succomber, c'est par soi-même encore qu'il est vaincu, par la force émanée de lui.

Le sens de l'œuvre de P.-N. Roinard ne prête pas à une exégèse autre que celle qu'il a imposée dans sa vaste allégorie. Nés du Rêve, qui n'est lui-même que la conscience de la Nature, ses fils ennemis, Hulter le croyant, Thurrbal l'Instinctif, Fnégor le Négateur, Scingult le Douteur, en leurs chansons exaspérées disent les aventures contradictoires d'une âme humaine; le paroxysme de leurs paroles s'exalte jusqu'à la folie quand Scingult, non le moins fort, mais le plus douloureux de tous, veut détruire le Rêve, père cruel qui engendra en lui toute souffrance; il l'abat vainement sur la terre libérée et dans l'Occident, le Rêve mort et impérissable sourit en son auréole de gloire.

Il ne sied pas de détacher un fragment de cet ensemble : ce serait donner une idée fort inexacte de l'œuvre, une et composite, plus parente des cathédrales gothiques que des temples grecs, en sa luxuriante richesse de figures, de gestes et de cris. Ce n'est pas que, de cette flore et de cette faune grouillant à l'entour de chapiteaux, euphorbes et lys, aigles et serpents, formes de beauté et de laideur, aucun détail ait été né-

Digitized by Google

gligé par le patient créateur d'images; mais il serait contraire à son dessein d'isoler tel morceau de pierre et de prétendre par là faire admirer les nefs immenses, les vastes verrières, et les flèches pures des clochers épanouies en plein ciel.

Ferveur. — C'est dans leurs poèmes sans doute qu'il faut chercher à comprendre les poètes et aussi les poétesses, qui prétendirent toujours avec quelque raison chanter en même temps qu'eux-mêmes toute l'humanité; cependant ils ne naquirent point spontanément, par une sorte de miracle et ne grandirent pas de manière plus insolite que les autres bêtes des champs, de la mer et des monts. Aussi n'est-il pas permis d'omettre que si Mme Lucie Delarue-Mardrus célèbre si passionnément les arbres et la terre maternelle, si elle comprend, avec une révolte étonnée, le spectacle des villes et des foules humaines écrasées par le destin mauvais, c'est que son enfance se passa en pleine liberté dans un pays plantureux et farouche aux arbres déchaînés, parmi la suée des sèves, l'odeur violente des fruits d'automne, les rafales de décembre qui emportent avec elles tout espoir de renaissance dans un tourbillon furieux; et quand elle est venue vers les villes, elle emportait en elle, à jamais, l'âme éparse des paysages normands et, pour une pomme mordue, tous les jours d'enfance ressurgissent en sa mémoire :

Ah! je ne guérirai jamais de mon pays!
N'a-t-il pas la douceur des feuillages cueillis
Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence?

Et qui donc a jamais guéri de son enfance?...

Mais avec la même innocence et la même ferveur, elle s'est révélé les aspects tragiques des villes et la beauté de l'art et de l'artifice et elle a voracement mordu les fruits amers et les grappes délicates, sûre de sa force qui ne défaudra jamais en lâche pitié ou en vaines élégances; et, captive encore, elle se veut affranchie des forces élémentaires qui demeurent en elle, dominatrices, et elle se libère en effet, mais pas entièrement :

Et tu peux me chanter ton hymne, Été de joie!
Je ne t'écoute plus, je ne suis plus ta proie,
Je n'ai plus aux côtés que deux mains de douleur
Où tu t'es tout entier fané comme une fleur.
. . . .
Mon rêve seul donnait une âme à la nature.
Ville, ô ville! C'est toi, les deux grands bras ouverts
Que je voyais se tordre au bout des rameaux verts!

Ah! sanglote ton mal et saigne ta blessure
Sur les récoltes d'or et les eaux de l'Été!
Mêle au bleu de son ciel la noirceur du blasphème :
J'aime tes airs, tes chants, ta laideur, ta beauté,
Je tends mes bras, je tends mon âme... J'aime! J'aime!
(Le poème de la Ville au loin.)

En son premier volume, *Occident*, Mme L. Delarue-Mardrus n'était pas parfaitement maîtresse de sa langue; elle se laissait emporter à une éloquence un peu rhétoricienne et ne tenait pas toujours compte de la valeur propre des mots; elle a sévèrement restreint toute propension à déclamer et si parfois encore quelque abus des mots abstraits alourdit une strophe ou gâte un vers, il faut pour noter les tares si peu nombreuses toute l'attention d'une critique aux yeux aigus, qui ne veut pas se laisser éblouir sans quelque défense par l'heureuse féerie d'admirer.

A travers le Voile.—Mme Marie Dauguet, comme pour se justifier d'avoir insinué dans ses vers quelques mots patois de bonne lignée, inscrit en tête de *Lè chanson do prûntemps* un passage de Théocrite où il est dit que les femmes doriennes ont bien le droit de parler le dorien; il ne faudrait pas pour cela penser qu'elle fût, en nos âges, la sœur des Syracusaines vulgaires qui s'ébaubissaient, commères curieuses et de répartie vive, aux fêtes offertes par ses rois très magnifiques au peuple d'Alexandrie; il ne faudrait pas non plus la croire sur parole alors qu'elle se veut dire ignorante de toute littérature :

Ma flûte rauque n'est pas faite de roseaux
Cueillis au pied du Ménale et de l'Erymanthe;
Elle est fruste et taillée aux branches des sureaux,
Moite de sève encore, âprement dissonante.

Ma flûte rauque n'est pas faite de roseaux
Coupés classiquement où du soleil soupire,
Alignant leurs tuyaux rejoints et inégaux
Sous l'écheveau de lin et que colle la cire.

Elle est de bois dur dissonante dans le vent,
Et susurre en mineur, pleine de sourds bécarres
Ou d'étranges bémols qui vont se dissolvant
Avec le cri bleu des crapauds au bord des mares.

Ce dernier vers seul témoignerait qu'elle se plut, en très sagace observatrice, à discerner les analogies et les correspondances; et ce n'est pas la coutume des âmes barbares et point affinées. Au contraire, parce qu'elle aima et lut les poètes les plus récents et que ni Verlaine, ni M. Henri de Régnier, ni M. Remy de Gourmont ne lui sont étrangers,

Digitized by Google

parce qu'elle apprit d'eux à tenir pour de quelque intérêt les images qu'elle se faisait des hommes et des choses, par la vertu de la littérature, elle a composé des vers d'une très savante simplicité et d'un charme qui semble ingénu. Des livres elle s'est tournée vers le monde ; elle a épié l'éclosion des orchidées sauvages au soleil incertain d'avril et vu par les crépuscules d'hiver s'enlever lourdement le vol des balbuzards; sans qu'ils fussent datés des bois et des pâquis, à leur odeur de sauge et d'herbes fanées ses poèmes seraient aisément reconnus par quiconque a vécu aussi parmi les forêts et les plaines pour l'œuvre d'une artiste très experte à noter la nuance fugace des saisons et des heures. Si on voulait lui découvrir des ancêtres directs, Tristan l'Hermitte et Théophile seraient ses parrains, et tous deux épris des feuillages et des eaux et des jeux du soleil sur les étangs et sur la mer n'auraient point renié ces strophes mélancoliques :

Mais aujourd'hui, je suis de ceux
Qui, tout au fond de leur chaumière,
Ont mis leurs deux mains sur leurs yeux
Pour mieux oublier la lumière.

S'il est un coin mystérieux
Parmi la forêt qui m'abrite,
J'irai d'un pas silencieux,
Fantôme accomplissant un rite,

Puiser l'eau noire que soustrait
La mousse à l'aube meurtrière
Et boire un peu d'ombre au secret
De sa fuite sous la bruyère.

La foi nouvelle.—Dix-neuf poètes, nés entre 1862 et 1881, celui-ci à Forges-les-Bains, celui-là à Saint-Gervais (Hérault), tel autre à Lille et tel autre à Nemours (Algérie), de talent très inégal et d'inspirations disparates, publient en commun une anthologie de leurs œuvres éditées ou inédites chez l'éditeur Fasquelle : *La foi nouvelle*, « recueil de poèmes, précédé d'un manifeste. » Le manifeste ne déroge point aux règles du genre, sauf qu'on n'y peut reprendre la joyeuse outrecuidance de certaines pages du même genre; il est terne et modéré, encore que parfaitement inutile: « Le groupe affirme en réaction des diverses écoles nées depuis une vingtaine d'années son souci de clarté et de pensée... La fonction essentielle de la poésie est d'exprimer la vie dans sa splendeur et sa force... Les groupements antérieurs se sont surtout portés vers les caractères d'exception, la singularité, l'anomalie, le conventionnel, le morbide (subtilités prosodi-

Digitized by Google

ques, métaphorisme bizarre jusqu'à l'incohérence)... Ces audaces, on doit le reconnaître, n'ont pas été cependant sans laisser entrevoir pour le vers français une émancipation raisonnée dont les poètes du groupe acceptent volontiers le principe..... Le groupe entend se soustraire aux influences des coteries, réintégrer en quelque sorte *la santé* dans l'art, s'étendre du centre à la province et faire appel à toutes les énergies intellectuelles de la race française. »

Le manifeste de l'école française, pour ne point susciter des procès en usurpation, consent à ne pas écrire *la vie* avec un V majuscule : la Vie avec un V majuscule est déjà revendiquée, comme bien propre et exclusif, par plusieurs écoles, les unes des provinces d'oc, les autres d'oil, voire si françaises qu'elles ne se recrutent que parmi les autochtones de l'Ile de France, pouvant témoigner de leur autochtonie jusqu'à la cinquième génération, dans les deux lignes, maternelle et paternelle.

Irrévérencieux, M. Maurice Le Blond donna à la nouvelle école le nom d'Ecole de Nanterre, village proche de Bougival-en-Flandre : mais M. Maurice Le Blond dut parler ainsi par quelque secrète raison de naturisme irrité et heureusement pour les dix-neuf poètes réunis sous la même couverture jaune de l'éditeur Fasquelle, ils ne forment une école que par convention typographique et ne sont pas responsables d'un manifeste saugrenu à souhait; les vers baudelairiens de M. Pol Levengard (de Lyon), les anathèmes de M. Cubélier de Beynac (de Manzac, Dordogne) contre le Galiléen n'ont rien de commun avec le Jésus humanitaire de M. Marcel Roland (de Cette), ni les strophes musclées, brutales et sonores de M. Robert Randau (de Mustapha, Algérie) avec les pâles détrempes de M. Paul Page (de Limoges), qui magnifia la vie dans sa splendeur et sa force en évoquant, dans la langue de Casimir Delavigne et de François Ponsard, le *Gaulois* vaincu et *David*, tueur de Goliath, grâce au Dieu des armées.

Du Nord, du Midi ou du Centre, M. Pierre de Bouchaud, M. Louis Payen, M. Edmond Blanquernon n'ont pas cessé d'être surtout des Florentins et des Hellènes et M. Robert Randau, cabbaliste algérien, demeure le bon poète, d'images violentes et nouvelles, qui nous fut connu par des plaquettes point oubliées; M. A. Boschot et M. A. Lacuzon se font représenter ici surtout par des fragments de leurs volumes déjà publiés; de certains, plus déclamateurs que poètes, il vaut mieux ne pas parler : mais M. Emile Lante, encore peu maî-

Digitized by Google

tre des mots, deviendra, s'il le veut, un poète de quelque valeur et Mme Anne Osmont nous doit faire la grâce de publier sans aucun voisinage dépréciateur de beaux poèmes douloureux et fiers comme ce sonnet :

VIEILLE ÉPÉE

Soy de uno.

Soy de Uno! l'estoc a gardé la devise
Que Julian del Rey grava dans l'acier bleu.
Le maître est mort. Nul poing n'étreindra plus le dieu
Qui rit à son pommeau d'une face imprécise.

Soy de Uno! Un rayon brutal tombe et l'irise,
Eveillant en l'acier le souvenir du jeu
D'antan. L'estoc s'ànime et semble vivre un peu.
Mais qui viendra la prendre à la muraille grise?

Seule et veuve, traînant les deuils de ma maison,
Je me vois au miroir mourir chaque saison,
Bientôt l'estoc vivra dernier de notre race.

Mais marchand ou valet ne saurait l'emporter.
Je le prendrai dans mon cercueil pour m'attester:
Soy de Uno! un seul maître a possédé ma grâce.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Tristan Klingsor : *Le Livre d'Esquisses*, « Mercure de France », 2 fr. — May Armand Blanc : *Minutes bibliques*, « Mercure de France », 3 fr.— Alfred Poizat : *Le Pervers sentimental*, Lemerre, 3.5o. — Henry Bordeaux : *La peur de vivre*, Fontemoing, 3.5o. — J. L. N.: *Hésitation sentimentale*, Calmann Lévy, 3.5o. — Valentin Mandelstamm : *Jim Blackwood, Jockey*, Juven, 3.5o. — René Emery : *Vierges en fleurs*, Méricant, 3.5o. — Albert Juhellé : *L'Orgueil du Mâle*, Fasquelle, 3.5o. — Charles Beaumont : *Vert-de-Gris*, Vanier, 3.5o.— Gaston Derys : *L'Ecole des Caresses*, Ollendorff, 3.5o. — Albert Erlande : *La Tendresse*, Ollendorff, 3.5o. —Claude Berton : *Ces Messieurs du Tiers*, Simonis Empis, 3.5o.— Pierre Lelong : *Les Parasites du Quartier Latin*, Victor Havard, 3.5o. — Béatrix Rodez : *Les Errantes*, « Revue Helvétique », 3.5o. — Raymond Dhastres : *Le Baiser de la vie*, Ollendorff, 3.5o. — Pierre Valdagne : *La Confession de Nicaise*, Ollendorff, 3.5o. — Jacques des Gachons : *Notre Bonheur*, Juven, 3.5o. — Leroux-Cesbron : *Autres Temps...* Calmann Lévy, 3.5o. — Joseph L'Hôpital : *Le fils de M. Pommier*, Plon, 3.5o. — André Lichtenberger : *Rédemption*, Plon, 3.5o.— De Gériolles : *Ce qu'amour veut...*, Calmann Lévy, 3.5o. — Jean Charlette : *Marinette*, Perrin, 3.5o. — Maurice Cabs : *Fleur de Grèves*, Flammarion, 3.5o.— Richard O' Monroy : *Aux bords du Tendre*, Calmann Lévy, 3.5o. — Dostoïewski : *Un adolescent*, trad. par J.-W. Bienstock et Félix Fénéon, « Revue blanche », 3.5o. — Georges Gissing : *La Rue des Meurt-de-faim*, trad. par Claire Ducreux, « Revue Blanche», 3.5o. — Anton Tchekow : *Un Meurtre*, « Revue Blanche », 3.5o. — Georges Rens : *Les Victimes*, Lefèvre, 3.5o. — M. Gossez : *Une Crainte*, « Le Beffroi », 2.5o. — Edmond Lepelletier : *Le dernier*

Digitized by Google

Napoléon, Tallandier, 7 fr. — Dr Mardrus : *Tome XI des Mille Nuits et une Nuit.* « Revue Blanche »,7 fr.—Félicien Champsaur : *L'Arriviste*, Albin Michel, 3.50.

Le Livre d'Esquisses,par Tristan Klingsor et **Minutes bibliques** par May Armand Blanc. Les prosateurs ont la vie, ce qui est bien quelque chose. mais les poètes ont le temps, ce qui est encore mieux. Ils flânent, ils s'amusent et ils se promènent dans l'éternité. M. Klingsor examine à la loupe des actes minuscules (quelques-uns assez laids, de geste), et il en tire de petits instantanés dont le cadre précieux fait toute la valeur. Mme Armand Blanc plonge une élégante jumelle de théâtre dans une brumeuse antiquité et nous explique certain pourquoi de Sodome ou Gomorrhe. Elle doue d'âmes bien modernes des femmes qui furent jeunes l'année où le Seigneur parlait encore à la terre du haut des nuages. Ces minutes bibliques sont des premiers-Paris de l'ancien testament. Il y a un commencement de frou-frou pailleté à la Jean Lorrain et des tendresses inattendues genre Theuriet pour les pommes vertes croquées, ou tombées trop tôt. Ces deux livres contiennent de jolies pages et prouvent, une fois de plus, que les poètes, âmes de femmes, voient la vie, non pas à travers leur tempérament, mais selon la couleur du temps, bleu ou rose, gris ou noir. Ils ont bien de la chance, les poètes, car on leur passe la plaquette ! Nous autres, pauvres diables de prosateurs, on nous demande la quantité avant la qualité !

Le Pervers sentimental, par Alfred Poizat. Nous n'imaginons guère ce que peuvent être des conceptions sentimentales datant du règne d'Henri III et parce que quelques auteurs, trop populaires, nous montrent cette époque féconde en crimes, nous ne voyons pas un jeune pervers sentimental armé d'un poignard. Henri III, les poignards, les poisons, les conjurations, les massacres et les équipées à cheval! Réfléchissait-on quand on était obligé de ne pas oser baisser la tête sur une fraise empesée à cinq rangs de tuyaux ? A lire le roman minutieux et *à côté* de ce *pervers* genre décadent du vingtième siècle, sinon du dix-neuvième, on aurait le droit de s'étonner... Mais comme nous ne portons plus de fraises *gaudronnées* nous découvrons, en baissant un peu le front là-dessus, que rien n'est plus naturel qu'un jeune homme à la fois orgueilleux, versatile, de sens froids et d'esprit cultivé puisse être le même type de *pervers sentimental* en tous les temps. M. de Varambon est un personnage furieux en dedans et dont toute mère doit garer sa fille. C'est l'impuis-

Digitized by Google

sant dans toute son horreur... ou sa beauté. Il ne sait ni vouloir ni pouvoir. Et il est beaucoup moins malheureux que ses victimes, généralement. Il tue sans s'en douter, séduit pour se rendre compte de ses ressources et voit toujours plus haut que ses moyens. Il peut devenir un homme de lettres fort convenable. Du temps de Mme de Tournon, il fournit un assez mauvais abbé de cour. Un type intéressant, dans cette histoire contée avec un grand souci de la distinction des manières grossières du moment qui vit sourdre Henri IV, est celui de la pauvre Marie. Jeune fille naïve et trop bien élevée, jouet des caprices de sa folle mère, qui représente l'autorité baroque et féodale, pauvre cœur victime d'un semblant d'amour, de l'hésitation d'un ambitieux réduit au rêve. Le roman d'Alfred Poizat est curieux par son essai de retour aux vérités romanesques. Un *pervers sentimental* du temps d'Henri III n'est pas très rare de nos jours, il y a la dague empoisonnée qui manque, simplement, mais, jadis comme aujourd'hui, beaucoup de lâches dilettantes hésitaient à s'en servir!

La peur de vivre, par Henry Bordeaux. Livre moral, point du tout ennuyeux, roman que les jeunes filles ne doivent pas lire, car elles y apprendraient qu'il ne faut pas obéir à sa mère. Le beau et simple capitaine Guibert meurt sur un champ de bataille pour avoir aimé une jeune sotte incapable de vivre son petit roman d'amour, d'une lecture pourtant si facile! Elle a eu peur non pas de vivre, mais de se laisser vivre, la jeune Alice. La mère du capitaine est une digne créature, une de ces mères pour tableau de famille qu'on regrette bien de n'avoir jamais rencontrées... au moins dans la sienne. Elle est le renoncement et la modestie, si on peut admettre le renoncement sans égoïsme et la modestie sans orgueil. *La peur de vivre,* c'est le roman d'une société non pas de convention, mais d'un monde choisi et agissant selon la sélection. Je ne crois pas beaucoup aux vertus sans un mélange d'intérêt vicieux. Cependant je ne trouve pas l'auteur en dehors de la vie parce qu'il témoigne le dégoût de ses turpitudes quotidiennes et qu'il se cherche le petit cénacle de gens comme il faut où respirer.

Hésitation sentimentale, par l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Ça, c'est un roman de demoiselle. Le gosse d'ouvrier qui devient patron et épouse la jeune personne très riche, très en dessus de lui. Comme il faut que nous vivions à une sale époque, tout de même, pour que ce fait si simple soit encore

Digitized by Google

constaté ! Maintenant est-ce qu'on pourrait aussi constater que l'auteur d'*Amitié amoureuse* n'a encore écrit qu'un livre? C'est assez peu... bien qu'il ne soit pas très bon !

Jim Blackvood, Jockey, par Valentin Mandelstamm. Les courses et le résultat complet d'une vie d'entraînement. C'est consciencieux et très intéressant, depuis les débuts du pauvre petit amoureux fiancé jusqu'à la mort du Jokey vieilli sous le harnais, usé par les alcools des bars et qui remonte sur sa bête avec la vaillance du héros malgré lui. Le style de Valentin Mandelstamm est d'une grande limpidité. Il arrive à dire ce qu'il veut, sans plus. Chose rare.

Vierges en fleurs, par René Emery. Sous une couverture délicieuse, bien *fleur de péché*, des tas de jeunes filles tournent autour d'un jeune homme qui parle latin et brave l'honnêteté de beaucoup d'autres manières. Il y a un vilain prêtre jaloux qui lance des pierres aux couples trop épris. Tout finit par une union d'apparence durable. Jacques Abbeillé illustre ce livre de quelques jeunes vierges non effarouchées, mais fort bien en chair, ma foi ! René Emery a un tour tout particulier pour vous faire tolérer les pires déshabillages; pas un tour de force brutale, un tour de grâce.

L'Orgueil du Mâle, par Albert Juhellé. Pour écrire aujourd'hui je ne pense pas que le génie soit nécessaire, mais pour aimer il en faut et d'une espèce d'autant plus étrange qu'il sera plus incompris. Le mâle de M. Juhellé n'est pas très intelligent et il voit l'amour, adultérin, en outre, comme le palmarès du collège. Ce n'est ni un tendre ni un vicieux, il a l'orgueil d'un homme borné. Maintenant, la femme aurait mérité mieux que ce coq de simple basse cour. Il y a je ne sais quoi de brutal et des mauvais jours du naturalisme dans le style de cet auteur qui cherche la petite bête avec une pioche. Les inconvenances sentent le mauvais lieu et les transports beaucoup trop la pipe d'étudiant. Ce qui me rassure, c'est que le dernier mot sur l'adultère n'est pas encore dit. Ça nous promet de nouvelles déductions... l'orgueil du mâle confondant généralement la quantité avec la qualité.

Vert-de-gris, par Charles Beaumont. Type de paysan rapace et cynique dont l'avarice est punie par la mort des séquestrés. Une petite ouvrière parisienne éclaire ce livre un peu noir (d'expressions souvent excessives) par une jolie naïveté d'âme candide.

L'Ecole des Caresses, par Gaston Derys. Un dilettante élevant, dressant une femme de plaisir et la couvrant de

Digitized by Google

bijoux byzantins, c'est-à-dire de baisers très pervers. Aussi l'amant honnête, et jaloux, Jacques, le bon Jacques, se tue en l'honneur de l'idole par trop byzantine.

La Tendresse, par Albert Erlande. Roman par lettres. Dans la vie, ces romans-là sont beaucoup plus amusants que dans la littérature. Cette petite malade qui meurt, un peu abandonnée après s'être trop donnée en une fois, est certainement attendrissante. Elle se fond en larmes mystérieuses et elle offre le spectacle, de loin, d'un joli jardin qui pourrait être aussi un cimetière. La tendresse est, en somme, le seul sentiment que ni homme ni femme ne désire inspirer. La tendresse, c'est le sou qu'on jette au pauvre. Il prend et il vous maudit... puisque vous pouvez lui donner davantage.

Ces Messieurs du Tiers, par Claude Berton. Ce genre d'œuvre est fatigant à lire quand les mises en scène et les exposés de tableau sont trop expliqués. Dans le roman dialogué le geste du Monsieur qui pose son chapeau doit vous indiquer la famille dont il sort, son âge et le nombre de ses maîtresses! C'est une littérature toute de convention, qui est bâtarde du théâtre et doit, non se lire, mais se voir. Trois pages de détails sur le boudoir de la diva m'engagent à les passer. Je sais bien que j'ai tort, mais vous ne toléreriez jamais qu'on fît une annonce aussi longue pour nous apprendre que la comédienne n'a pas payé sa robe avec ses appointements. Maintenant Colette est une actrice intéressante quand elle finit par prendre son rôle au sérieux. Gérard est un de ces hommes bien fin du monde que nous connaissons tous. Le mari est encore le plus propre dans toute cette famille du Tiers. Une œuvre méchante? Non. Elle donne seulement la mesure des vulgarités de l'accent, du geste et des actes de la grande société nouvelle.

Les Parasites du Quartier Latin, par Pierre Lelong. Ce sont les souteneurs et les filles de brasserie. Je m'imaginais que c'était surtout les étudiants! On en apprend, là-dedans, de belles sur le compte de Bibi-la-purée, l'ancien commensal de Verlaine. Le roman est bien touffu pour nous prouver peu de chose. La bande braillarde et excentrique traversant le Luxembourg en vociférant et en faisant retourner les femmes n'est pas toujours composée d'étudiants hors la loi. J'ai connu un fils de notaire avare qui, sans tant de bruit, vivait de la prostitution de sa maîtresse et allait dans le meilleur monde. Il ne frappait pas cette fille et elle ne l'aimait pas. Ils étaient des associés, simplement, faisaient leur droit cha-

Digitized by Google

cun à leur façon. A cette heure, le fils de notaire est député socialiste. Je regrette que M. Lelong ne puisse avoir l'occasion de raconter cette histoire aussi intéressante que celle de Julien. Etude curieuse sur l'argot du quartier à citer au cours des parasites.

Les Errantes, par Béatrix Rodès. Symphonie amoureuse et idéal artistique. La femme errante est celle qui prend l'art pour un moyen et non pour un but. Elle veut aimer sa création et se prend toujours à la séduction de la créature. Cette musicienne désire son amoureux comme une de ses amies désire un enfant encore à naître. Et de toutes ces maternités ratées l'œuvre musicale avorte. Seuls sont maîtres de la vie d'art ceux qui font d'abord leur vie terre à terre un peu moins fictive. Roman intéressant écrit par une femme qui sent en musicienne et s'exprime en auditrice émue par son chant intérieur.

Le Baiser de la vie, par Raymond Dhastres. Un jeune gentilhomme qui séduit une petite fille de village; plus tard on se retrouve dans la gloire de Paris, aux Folies-Bergères. Et la courtisane meurt poitrinaire, comme il convient, avec beaucoup de spasmes et d'apothéoses. Est-ce que le romancier, soucieux de modernisme, ne devrait pas supprimer tous ces mots vieux jeu ? Courtisane, apothéose, etc.

La Confession de Nicaise, par Pierre Valdagne. C'est une confession aussi pénible à faire qu'à entendre. Il me semble ouir le râle de Villiers dans son idylle. « De l'argent, un peu d'argent, beaucoup d'argent ! » Et ces deux êtres d'amour, modernes comme on serait juifs, crient entre leurs baisers : « De l'argent ! toujours de l'argent ! » C'est bien fait, bien rugi et bien déduit. Une femme, cette exquise Nicaise, trouve que son corps est un placement de père de famille. Elle marche sans l'ombre d'une illusion, sans une espérance un peu plus propre que celle de plaire par sa vilenie à son amant déjà suffisant comme malpropreté. Il faut voir une grandeur dans leur manière de s'aimer sur du fumier. Je veux bien; seulement, ça sent très mauvais. Et lorsqu'on arrive à la fin de Treutberg, ce n'est pas le banquier mort *naïvement* que l'on plaint... c'est l'autre, le Réno, l'escarpe dilettante qui aime sa maîtresse absolument comme on admire une belle pièce neuve. S'il n'en profite pas, c'est parce qu'il a peur de la changer... De l'argent, un peu d'argent... beaucoup d'argent. « Il suffit de se conduire mal pour acquérir des sentiments délicats », pense le héros du livre. Non il suffirait

Digitized by Google

peut-être de naître avec. Au moins la prostitution ce n'est pas des amours contre nature. C'est moral et ça rapporte. Un vrai succès d'estime, quoi.

Notre Bonheur, par Jacques des Gachons. Il est toujours bien fragile et à notre merci, car nous sommes généralement très experts dans nos différentes manières de le casser. Ce style doux et souple de l'auteur entoure de ouate la frêle statuette et rien ne se casse. Le peintre est charmant. La jeune fille commence par l'amitié avant d'en arriver à l'amour, comme on commence par de fines liqueurs avant d'en arriver au terrible alcool... Mais le terrible alcool ne doit alimenter qu'une belle et bonne lampe de ménage, voilée de rose. Les jeunes filles peuvent lire cela... seulement c'est un peu trop spirituel pour elles.

Autres temps..., par Leroux-Cesbron. Un chercheur va, pour ses petites études historiques, à Saint-Jean-du-Clou, et, après une existence plutôt monotone, il rencontre la jeune fille innocente qu'il lui faut épouser presque de force. D'une recherche historique il devra sortir, paraît-il, une génération d'emballés. Conclusion bien inattendue.

Le fils de M. Pommier, par Joseph l'Hôpital. (Il y avait déjà le très fameux gendre de M. Poirier!) Education d'un jeune fils... *du tiers*. Elle commence mal par le désaccord perpétuel entre la mère, vulgaire, le père, libre-penseur selon les idées reçues, et le fils qui est tendre. Puis on va chez les comtesses. Il y a un duel. M. Pommier est élu député. Il est du groupe *Grouillot*... celui qui remue les masses! Le fils condamné aux goûts de ses parents et déjà illuminé par d'autres aventures moins banales finit par mourir entre les bras des... *calotins*.

Rédemption, par André Lichtenberger. Nette est une petite névrosée que les chagrins intimes de ses parents empêchent de dormir. Elle se tue pour les réconcilier, ces parents qu'une sorte de jalousie obscure fait ennemis. Ils ignoreront toujours le volontaire sacrifice de leur enfant et se hâtent d'en fabriquer un autre. J'espère, au moins, que cet autre les tuera, car ce couple n'est pas intéressant, malgré son entourage d'habile psychologie.

Ce qu'amour veut..., par A. de Geriolles. Une pauvre jeune personne se coiffe d'une perruque, se masque de lunettes et s'affuble en vieille pour se faire mieux respecter des jeunes gens entreprenants. Il arrive qu'elle se décoiffe... vers la fin, et tout finit par un bon mariage.

Digitized by Google

Marinette, par Jean Charlette. Une jeune fille élevée par un vieux peintre et un vieux littérateur. On juge du trésor que cela produit. Elle épouse leur neveu et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Fleur des Grèves, par Maurice Cabs. Une longue préface, pour nous expliquer que les romans du jour ne sont pas faits pour les gens sérieux, et un roman un peu enfantin, quoique de bonne intention, qui n'est pas le rêve de ces mêmes gens sérieux. Or, je ne peux pas donner ce livre à ma fille, car il commence par des choses passionnées qui n'intéresseraient certes point ses douze printemps... Alors...? Je crois que ce genre de roman m'est destiné, d'une part je ne suis pas un homme sérieux et d'autre part je n'ai plus douze ans (mais ce que je bâille !).

Aux bords du tendre, par Richard O'Monroy. Des nouvelles dont le ton cavalier sent le hussard pour dame, un peu le cuir de botte, mais il est de Russie. De l'esprit, énormément d'esprit, trop peut-être.

Un Adolescent, par Dostoiewski. En dépit du très grand talent des traducteurs, ce livre-là est trop gros. Ce qu'on regrette que des écrivains comme Félix Fénéon traduisent au lieu d'écrire ! Assez de russes, illustres ou non, assez de polonais, assez... c'est à en devenir fou. J'ai relevé, à la fin, pour la bonne bouche, une pensée profonde : « C'est avec les adolescents que se constituent les générations. » Nous nous en doutons même en France!

La Rue des meurt-de-faim, par Georges Gissing. Roman sobre, d'une belle émotion contenue, racontant le mauvais mariage de l'homme de lettres avec la jeune fille ambitieuse dans le mauvais sens du mot. Elle tue doucement, par sa dignité même, le pauvre diable d'écrivain consciencieux qui cède ainsi la place au faiseur toujours prêt à toutes les concessions.

Un Meurtre, par Anton Tchekow. Traduction de Mlle Claire Ducreux. Préface de M. André Beaunier. Histoire d'un sectaire. Exaltation religieuse et alcoolisme mêlés, selon l'usage des peuplades russes.

Les Victimes, par Georges Rens. Un paradis terrestre où les Adam et Eve sont successivement incestueux. Curieuses expressions belges au cours de ce récit naturaliste.

Une Crainte, par A.-M. Gossez. Un bon bourgeois que la crainte de la mort tue à 80 ans passés. Histoire amusante, ironique et sans malveillance devant l'animalité de ce pauvre

Digitized by Google

d'esprit. La crainte de la mort doit, en effet, représenter pour un cerveau de cet ordre le plus effrayant des cauchemars, si vraiment il est arrivé à se persuader que l'on peut mourir. Mais où est le sage qui croit cela ?

Le dernier des Napoléon, par Edmond Lepelletier. Feuilleton historique en deux volumes et deux portraits du jeune prince.

Le Livre des mille nuits et une nuit, par le Dr Mardrus. Alladin et la lampe magique. Le miroir des Vierges.

L'Arriviste, par Félicien Champsaur. Mieux, beaucoup mieux que du Balzac. On dirait du Rubempré.

RACHILDE.

HISTOIRE

Quand les Peuples se relèvent..., par Henri Mazel (Perrin et Cie). — *Passé et Présent*, par Thomas Carlyle, traduit, sous le titre de *Cathédrales d'Autrefois et Usines d'Aujourd'hui*, par Camille Bos ; introduction par Jean Izoulet (éditions de la Revue Blanche).

On connaît le talent géminé de M. Henri Mazel. Des évocations d'histoire alternent, dans sa production, avec des études sociologiques. Dans une série d'œuvres dramatiques, *Archytas de Métaponte, les Amants d'Arles, le Khalife de Carthage, l'Hérésiarque, la Fin des Dieux*, il a tenté de symboliser « les principaux stades de l'histoire occidentale ». De là, le goût de l'Histoire, et un fonds de connaissances en la matière grâce à quoi, dans ses autres livres, sa critique sociologique se fait très large et très avisée. M. Mazel excelle au développement historique des thèmes ressortissant au domaine des sciences sociales, et ses livres peuvent être étudiés en tant que livres d'histoire. Sa connaissance du Passé est variée, aisée ; de la sorte, il n'est pas de question si actuelle, si particulière, semble-t-il, à notre temps, dont il ne puisse signaler comme qui dirait l'équivalente dans quelque autre époque. Cela lui donne barre sur le Présent comme sur une palingénésie familière. De la méthode positiviste de la science historique, M. Mazel, qui en rejette ce qui est négation de la volonté individuelle, indifférence aux grands hommes, semble adopter d'autre part tout ce qui est étude des fonctions régulières et constantes de l'espèce, considérées fût-ce ailleurs que dans les événements proprement dits. C'est bien là, en effet, le point de vue où doit être porté un historien conscient de vivre en temps de démocratie, et sachant ce qu'il en doit

Digitized by Google

prendre et laisser. Ce point de vue a sa valeur. Nous lui devons, entre autres choses, cette remarque fort salutaire et si gênante pour nos modernes abstractifs, que le génie de l'espèce, une fois donné, est supérieur à tous ses « Progrès » possibles, et ne gît pas en fait dans ces Progrès-là. Il ne s'agit que d'en marquer d'abord les variétés, les divers degrés d'intensité; il faut se dire, par exemple, que « le nègre comme le blanc sont en un sens insusceptibles de progrès, mais qu'en fait le blanc, étant capable de « capitaliser », améliorera de plus en plus sa société, alors que le nègre ne changera jamais la sienne. » A signaler, sous ce rapport, une induction fort curieuse sur le rôle prépondérant qu'auraient eu les Nordiques dans les civilisations égyptienne, grecque et romaine. C'est peut-être paradoxal, mais on comprend mieux, après ces exemples, le fait brut de toute histoire, la vertu de la race. Ce sont ainsi certaines propriétés secrètes qui sont les *agents* de l'histoire; une entité psycho-physiologique donnée est l'agent d'une histoire donnée. Taine, parmi les positivistes, a vivifié cette théorie (Etude sur Tite-Live) dont on a, çà et là, par trop fait une méthode purement statistique. M. Mazel semble suivre l'indication de Taine, et, avec lui, fût-ce en employant le strict mode d'enquête positiviste, la psychologie redevient possible. M. Tarde, plus récemment, paraît avoir aussi, sous ce rapport, influé sur lui. Cela même nous fait comprendre qu'il ait surtout en propre, nous l'avons dit, sa fidélité à la vieille et grande doctrine individualiste. Dans ce qu'il appelle la « Synergie Sociale » se concilient, pour lui, l'espèce et le grand homme. « C'est, dit-il, l'appui que trouvent les héros supérieurs (individus) dans les héros inférieurs (vertu de la race), qui fait les suprématies durables. Tout ce qui est œuvre d'un seul est caduc comme un empire oriental, mais ce qui est l'œuvre combinée de plusieurs vrais hommes, de plusieurs associations, de plusieurs générations, est solide. »

Ce réalisme social en partie double, si l'on peut s'exprimer ainsi, — nécessité de la valeur individuelle et « unique », nécessité du Génie de l'espèce, — semble être la source de ce qu'il y a, dans les opinions de M. Mazel, de plus hostile à la Révolution française. Que voit-on avant 1789? Une société hiérarchisée et traditionnaliste, fondée sur la coutume et sur des réalités héréditaires aussi tangibles que le sol même de la France. Mais la noblesse? objectera-t-on, la noblesse de Louis XV et de l'affaire du Collier? Le pays pouvait-il conti-

Digitized by Google

nuer de vivre sur une réalité d'un tel aloi ? Quoi qu'il en soit, une tâche bien déterminée, « un triple but, social, financier et politique,» s'offrait à la génération appelée,en 1789,à la vie publique ; elle devait diriger et faciliter l'évolution de la France de l'état seigneurial à l'état moderne, rétablir l'ordre dans les finances et réorganiser les pouvoirs publics. Or, pour ce qui est de la transformation de l'état seigneurial, tout était presque déjà fait. La nuit du 4 août, dit M. de Lavergne, n'a trouvé à détruire que les droits de chasse et de colombier. La réorganisation des finances était plus facile encore ; en 89, les bases des institutions financières étaient jetées, les grands progrès accomplis, l'œuvre allait s'achever par la proclamation de l'égalité devant l'impôt. Mais les assemblées jacobines qui se succédèrent remplacèrent l'évolution par la révolution, et, par la brutalité de leurs procédés accroissant démesurément les dangers de la crise, poussèrent le désordre financier jusqu'à la banqueroute, n'arrivèrent pas à la pondération des pouvoirs, et créèrent un faux idéal qui subsiste et s'oppose à toute amélioration des mœurs et des lois politiques ; par contre, ces assemblées s'efforcèrent, ce qui dépassait leur droit et leur pouvoir, de fonder une société nouvelle. » Société factice, fondée sur un transcendantalisme théâtral, sur de pédantesques abstractions, aussi opportunes, comme dit un humoristique historien de cette création dans le vide, qu'une théorie des verbes défectifs ; Société où le génie de l'espèce, le fonds traditionnel et vivant de la race, était sacrifié à l'on ne sait quelle logique de savantasses en mal de Constitution ; tandis que toute initiative individuelle se trouvait foulée sous le niveau de la jalousie jacobine. Il y a quelque à propos dans ces opinions, à un moment où la conquête jacobine, au bout d'un siècle d'empiétements, durant lesquels ont échoué tous les essais de gouvernement positif, s'étale dans toute sa hideur. D'une façon générale, l'on peut dire que les aperçus de M. Mazel sur les diverses questions qui intéressent la France actuelle s'inspirent, en même temps que de la connaissance du Passé, d'un juste sentiment des dangers de l'esprit jacobin.

Le dernier livre de M. Mazel, *Quand les Peuples se relèvent*, reproduit à peu près l'ordonnance du précédent, *la Synergie Sociale*. Un examen sociologique des questions, sur le plan historique, précède leur discussion comme faits actuels. Tour à tour l'Histoire est ainsi passée en revue sous les divers rapports anthropo-sociologique, psychologique, religieux, in-

Digitized by Google

dustriel et commercial, scientifique, politique, militaire. Puis, lorsqu'en une discussion rédigée sous forme de conversation entre diverses personnes appartenant aux classes dirigeantes, un certain enseignement s'est, sur tous ces chefs, dégagé, le Présent, tel que l'a fait la Révolution, est à son tour abordé. Ayant indiqué au début la méthode de M. Mazel et ses effets, nous entrevoyons de quelle manière il peut être ici traité des conditions sociales contemporaines. En même temps, dans cette longue comparaison d'aujourd'hui avec hier, l'auteur, selon la remarque de M. de Gourmont, trouve la force de comprendre que « le dernier état social d'un peuple, s'il n'est pas le meilleur, n'est pas non plus le pire de tous les états possibles ». — C'est même ce bon sens historique qui fait que l'auteur s'occupe avec tant de minutie des questions du jour, fonctionnarisme, militarisme, magistrature, repopulation, éducation, cultes, parlementarisme, etc. Commencée dans la *Synergie Sociale,* l'étude de ces diverses questions est poussée à fond dans le dernier livre. Les données, les détails, les renseignements abondent. Ce livre-ci a une valeur effective de renseignement. M. Mazel, qui s'est fait une méthode historico-sociologique, a certainement le droit, quant à l'aujourd'hui, de toucher à tout; et il y touche avec une prestesse érudite et judicieuse. Sur une douzaine de thèmes sociaux, ses interlocuteurs exécutent toutes les variations possibles. Pour chaque cas des solutions sont proposées, dont quelques-unes voudraient un examen particulier, qu'on trouvera du reste dans le livre : notamment celles concernant le régime parlementaire, qui, appliquées, assureraient des sessions un peu moins confuses et incapables de vraie besogne (ainsi, la délégation particulière et conditionnelle, par la Chambre, du pouvoir législatif, pour tel projet défini, à une commission); celles aussi touchant l'administration de la justice, surtout en ce qui concerne les juges de paix, trop nombreux, trop soumis par suite à l'influence abominable des petites villes où ils sont immobilisés : on les centraliserait au chef-lieu d'arrondissement, d'où ils rayonneraient dans la région ; celles encore, qui, très détaillées, se rapportent à la décentralisation, considérée non comme une désagrégation, mais comme un rétablissement d'équilibre, et, en général, comme une remise en vigueur de la coutume; celles aussi qui permettraient de forger l'esprit au lieu de le meubler surabondamment sans s'inquiéter du caractère, qui est la seule chose indispensable. M. Mazel se préoccupe fort de l'abaissement des caractères ;

Digitized by Google

il préconise des mesures pratiques destinées à stimuler, à nécessiter l'initiative. Entre autres indications, il dit avec Balzac que « la grande plaie de la France est dans le titre *Des successions* du Code civil, qui ordonne le partage égal des biens ». Etc., etc. Nous goûtons moins, dans l'ordre militaire, l'élection temporaire des officiers. De même, dans le domaine bureaucratique, la seule mesure que comporte vraiment notre temps serait de soustraire les bureaux à la mainmise politicienne. Toute réforme d'ordre administratif intérieur, quelque fondée en théorie qu'elle pût être, serait en fait mal opportune : tels qu'ils sont, M. Barrès l'a justement dit, ce sont les bureaux qui supportent tout le pays.

Quant à ce que « les peuples se relèvent » ?... Du double débat historique et actuel contenu dans ces pages, il ressort un enseignement et un programme de réformes. M Mazel est de ceux qui étudient avec le plus de bonne volonté le régime actuel. Il a d'autant plus de mérite à cela que nos contemporains ne méritent point peut-être un tel souci. Ils relèvent surtout, eux, de la philosophie de l'Histoire. Il n'est pas très vrai que notre Société se soit, après la Révolution, reconstituée d'elle-même, à la façon d'une fourmilière. Les autres pays, de par leur simple évolution, en sont, au moins, au même point de progrès que nous: et si nous nous maintenons si péniblement dans ce qui est pour eux une possession toute naturelle, c'est que nous avons procédé par artifice. Le moindre de ces artifices n'est pas celui par la faute duquel la liberté chez nous est condamnée à s'accompagner de violence. La détestable illusion jacobine fait qu'elle se retourne sans cesse contre le passé et qu'elle rompt de plus en plus avec la tradition nationale. Voilà le point où, chez nous, tout gauchit ; voilà le mensonge dont nous mourons. Ces temps derniers, notamment, notre régime en est venu à un tel jacobinisme, qu'il n'y saurait plus avoir de place désormais pour une doctrine historique conciliatrice, du genre de celle que les doctrinaires purent faire valoir en pleine Restauration, à la pire époque des ultras. Il y a, de notre Passé à notre Présent, une solution de continuité peut-être irrémédiable, un fossé vertigineux, un vide transcendantal où les faiseurs d'abstractions voient toutes sortes d'apocalypses, mais où se perd en réalité tout notre sens traditionnel et toute notre force. On peut être sceptique d'autre part sur les réparations promises par l'orléanisme ou l'impérialisme ; l'un et l'autre furent trop mêlés à nos déchirements. Alors, quoi ? Alors, il faut que la Nature

Digitized by Google

qui fut déjà si puissante parmi nous, fasse encore, sollicitée par les mensonges mêmes, quelque chose pour nous. Il faut que de ses profondeurs et de son inconnu une force adéquate à notre temps se lève. On souhaiterait que les conditions secrètes de la France appelassent quelque nouveau Cromwell, quelque très profond et complexe et impitoyable réaliste. Une mentalité à la Cromwell, voilà, pour employer le mot même où se résument les opinions de M. Henri Mazel, voilà la valeur « synergétique » par excellence.

§

C'est dans *Passé et Présent,* dont M. Camille Bos vient de nous donner une excellente traduction, précédée d'une étude de M. Izoulet sur l'impérialisme anglais, que l'on trouvera l'ensemble des idées de Carlyle sur notre époque. L'Angleterre, au moment où il écrivit ce livre, traversait une crise terrible ; et ce fut certainement une des périodes du XIXe siècle où les données de la question démocratique se dégagèrent avec le plus de caractère. Elle est déjà lointaine cette inquiétante époque de l'histoire du Royaume-Uni, — l'époque des *corn-laws*, — où la famine sévissait, où les affaires partout périclitaient, où l'insurrection éclatait à Manchester, tandis que la gentry continuait d'abattre des perdrix comme si de rien n'était, et que les économistes patentés affirmaient, statistiques en main, que tout allait bien, cette agitation n'étant que bouillonnement de surface, et qu'au surplus la richesse économique, qui avait extraordinairement augmenté, était réglée par des lois naturelles avec lesquelles la moralité n'avait rien à voir. Cette époque critique est déjà bien loin, disons-nous ; et cependant, en somme, ce trouble profond, où Carlyle porta son diagnostic, n'a pas cessé de continuer ailleurs sous d'autres formes, car il n'est autre qu'un des aspects de la grande perturbation démocratique moderne. Le tableau de Carlyle contient donc déjà — accusés avec un relief un peu fantastique mais si régulièrement expressif —tous les traits propres à notre époque même. L'enseignement de ce livre est tout actuel. Une traduction s'imposait. Celle-ci est très bien faite.

« Une moitié de *Passé et Présent*, remarque M. Morley, aurait pu avoir été écrite par un des chefs d'Oxford aux jours des *Tracts*. » (Il s'agit de la partie relative au XIIe siècle *The Ancient Monk*). L'auteur y montre cette sympathie pour le passé qui, sous des formes sacramentelles et sacerdotales, fut si vive chez certains grands chefs anglicans. C'est aussi,

Digitized by Google

chez Carlyle, une espèce de piété, le sentiment dogmatique de l'unité de l'histoire, avec la conviction, remarque encore John Morley, « qu'il était nécessaire de relier notre théorie historique avec toutes nos autres théories. » De ces deux idées, la seconde, à tournure scientifique, n'a pas été expressément développée par Carlyle, bien moins que par Coleridge et que par Hegel, et incomparablement moins que par les positivistes. Néanmoins, elle fait partie intégrante des opinions de Carlyle, grâce à l'extraordinaire sentiment qu'il a de la nécessité de l'Histoire. On s'en rendra particulièrement compte en lisant *Passé et Présent*. Sous sa forme morale, la conception historique, chez Carlyle, est très judicieuse et toute positive.

C'est ainsi qu'il a, touchant certaines valeurs modernes, des évaluations curieusement exactes. Le ton humoristique, un des accents de la passion morale chez lui, sur lequel il dit les choses ne doit point nous tromper. L'évocateur du Moyen-Age anglais, laissant là les grimoires de la Societé Camden, se tourne vers son époque à lui, vers les Chartismes, les Insurrections de Manchester, et dit tranquillement : Que le seul but raisonnable de tout mouvement révolutionnaire moderne est de retrouver pour le travailleur libre la condition qu'il a perdue en cessant d'être un serf. Si le paradoxe ahurit à l'époque tous les partis, que serait-ce aujourd'hui ? Et cependant, qu'y a-t-il là-dessous, sinon une vue fort juste sur la grande jobarderie moderne, le Progrès ? Ce Progrès peut-il faire que le travailleur moderne soit toujours assuré de se tirer d'affaire ? Ne risque-t-il pas, à chaque instant, de manquer de travail, pour des causes aussi nombreuses, — sans doute les mêmes au fond, — que celles qui, dans l'ancien monde, concouraient à faire de l'homme un serf ? Mais le serf, du moins, était toujours assuré de vivre et il comptait beaucoup plus qu'on ne croit, dans l'organisation sociale médiévale. Aujourd'hui, qu'est-ce que le serf libre, privé de travail, mais muni de sa conquête, la liberté ? Un être inconcevablement irréel et dépourvu ; un atome abstrait, où gîtent cependant tous les besoins humains, mais qui participe terriblement — au point qu'il y va de sa peau, — de l'irréalité des théories qu'il a plu à la logique moderne de faire sur lui, le pauvre diable, l'éternel corvéable qui a bon dos. Ne valait-il pas mieux qu'il eût bon dos pour porter les fagots de la dîme plutôt que le harnachement disciplinaire des Work-houses ? Les vues historiques de Carlyle sur une juste organisation sociale, spécialement sous le rapport industriel, méritent l'examen le plus at-

Digitized by Google

tentif. Et d'une façon générale, c'est de lui surtout qu'on peut dire, encore, avec M. Morley : « l'historien est guidé jusqu'à un certain point, dans son évaluation des forces qui ont contribué à la destruction du passé, par ses prévisions sur la reconstruction sociale qui doit suivre. »

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Emile Boutmy : *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain* (A. Colin). — Maurice Wilmotte : *La Belgique morale et politique*, avec préface d'Emile Faguet (A. Colin). — Anatole France : *Opinions sociales*, 2 vol. (Bellais). — Maurice Barrès : *Scènes et doctrines du nationalisme* (Flammarion). — Jules Soury : *Campagne nationaliste* (Maretheux). — Sous-intendant Bolot : *La Grande Muette* (Flammarion). — Brochures diverses.

Les Etats-Unis marchent si vite qu'il faut, tous les dix ans, les photographier au passage. Ceux de Tocqueville et de Laboulaye n'étaient déjà plus ceux de Claudio Jannet et de Noailles qui ne sont plus davantage ceux de Paul de Rousiers et de Mandat-Grancey. Mais ne les voit-on pas se transformer en ce moment même, et M. Boutmy, planteur d'une nouvelle colonne miliaire, n'a-t-il pas été obligé d'ajouter, au dernier moment, un chapitre-chapiteau à ses **Eléments d'une psychologie politique du peuple américain**? Voilà donc une double raison de parler un peu longuement de ce livre, le mérite de l'observateur et l'importance de l'observation. Il est rare qu'on assiste à la naissance d'une âme ; or les Etats-Unis, ce peuple jusqu'ici enfant, naît véritablement comme nation ; et sa crise pubère se manifeste par cet impérialisme dont nous voyons coup sur coup les graves gourmes, l'expulsion des Espagnols des Antilles dont la portée symbolique est immense, l'occupation des Philippines par quoi va changer l'axe du monde, l'organisation des grands Trusts qui probablement révolutionnera l'univers. Et cela vaut la lumière et le bruit! comme dirait le vieux Ruy Gomez. Ce que pour d'autres peuples auront été la Chrétienté, la Chevalerie, la Conscience, la Liberté, l'Egalité, la Solidarité, pour les Etats-Unis ce sera le Labeur productif et intensif. Toute formule est trop étroite; pourtant celle-ci fait assez bien deviner l'essence psychique du nouveau peuple. On ne travaille jamais mieux que quand on travaille, soi, chez soi, pour soi. Et voilà pourquoi « outre-mer » tout est sacrifié à l'individu. Il s'agit d'aller à fond de train; tant pis pour les maladroits qui ramassent une pelle et

Digitized by Google

pour les distraits qui sont écrabouillés. L'effort pour l'effort, c'est la devise du vrai travailleur, comme l'art pour l'art, non moins absurde en logique, est la devise du véritable artiste.

Ceci dit, à quoi tient la grandeur des Etats-Unis? Avant tout, au lieu. Si le nouveau monde n'avait eu ni fleuves, ni ports, ni sous-sol, il n'aurait rien donné. Et puis, à la race ; qu'on compare l'œuvre indo-européenne à celle des Peaux-Rouges ou des Nègres; plus spécialement, aux colons de langue anglaise, cavaliers du sud, puritains du nord, catholiques du centre, tous admirables spécimens d'humanité; non que des Français ou des Espagnols n'eussent pas été capables de mettre en rapport le Far-West, mais ils l'auraient fait autrement, et sans doute avec moins d'opiniâtreté étroite, donc avec moins de succès rapide. Et enfin, pour achever de donner raison à la triade tainique, au moment; sans les bateaux à vapeur, sans toutes les inventions industrielles du XIX[e] siècle, les Etats-Unis auraient végété et peut-être décru. Le livre de M. Boutmy est très sobre sur le lieu et le moment, mais il est très détaillé et absolument satisfaisant sur la psychologie de la race yankee. Grâce à lui, nous saisissons la différence essentielle de ce caractère et du nôtre. L'Anglo-Saxon, pour user d'un terme commode, a le sens de la discipline que nous n'avons pas, hélas ! « *Alla virtu latina,* disait déjà le Tasse, *o nulla manca, o sol' la disciplina.* » Et ce sens est richement complexe; il consiste à savoir obéir et savoir commander; à son tour, savoir obéir c'est être sensible soit à la supériorité de certaines personnes, soit à la nécessité de certains principes, et incliner son intelligence et sa volonté dans le sens de cette sensibilité; savoir commander, c'est avoir le coup d'œil de ce qu'il faut faire, le respect et l'amour de ceux qui auront à faire, sans quoi ils ne feraient pas, et aussi l'art d'inspirer confiance, de provoquer le dévoûment et au besoin de briser la rébellion. Tant de choses en un mot ! dirait M. Jourdain. On a souvent dit que trois Anglais qui se rencontrent sur un paquebot nomment tout de suite un président, un secrétaire et un trésorier ; trois Français, eux, n'échangeraient que des coups d'œil hautains ou moqueurs, étant naturellement individualistes, amoraux, sceptiques, indolents, imprécis, durs et malveillants pour autrui, et par autrui moqués, détestés et trahis, c'est-à-dire le contraire, terme à terme, de ce que je disais être le discipliné. Et pourtant, c'est un Français qui a dit le mot le plus profond de la

Digitized by Google

science sociale: La soumission est la base du perfectionnement.

L'absence de ce sens explique pourquoi chez nous la contrainte est, hélas ! de toute nécessité, alors que chez les Yankees, elle est presque inutile. Il semble que des deux sociétés l'une n'a cherché qu'à étendre la force publique, et l'autre qu'à la paralyser. Le système politique des Etats-Unis est un gâchis effroyable, et tels peuples qui ont voulu s'inoculer leurs institutions se sont littéralement empoisonnés; c'est leur imitation qui est responsable du retard de deux ou trois générations qu'a subi l'Amérique latine : un gouvernement sans force, des députés sans pouvoir, des juges sans action, des conflits insolubles, au fond rien ne marche, mais grâce à cela justement les individus, eux, marchent à leur gré, et comme ils ont l'instinct de la discipline, ils marchent très bien.

Cela seul prouve combien la psychologie politique du Yankee est particulière, et combien facilement on se trompe en voulant conclure de lui à nous. Il n'est peut-être pas un point sur lequel l'opinion courante que les Français cultivés ont des choses d'Amérique ne soit fausse; qu'on juge donc de celle des sauvageons politiciens ! Aussi ne sera-t-on jamais assez reconnaissant envers M. Boutmy d'avoir si expertement débrouillé ces écheveaux constitutionnels, clarifié ces nuées psychiques, expliqué ces illogismes truculents. Il est digne en vérité de ses devanciers dont je citais les noms, digne aussi de ses rivaux anglais, J. Bryce et Woodrow Wilson; et chez nous personne ne pourra parler de la République-sœur sans l'avoir lu. D'autant que M. Boutmy n'est ni anglomane ni américomane, il est bon français et pur français, sage et clair, pénétrant et artiste; n'a-t-il pas jadis fort finement disserté sur le Parthénon? il a même, tout comme un cocardier, ses points de vue à œillères. Voulant expliquer pourquoi le Yankee manque de notre horizon historique à nous: « Ecoutez, dit-il, le retentissement de ce nom la France, et prononcez ensuite celui des Etats-Unis; le premier fait sonner des profondeurs, on dirait une voix longuement répercutée qui sort d'un antre; le second rend un bruit sec et bref, un bruit de plein air, comme de deux silex entrechoqués à quelques pas de nous. » Je vois d'ici l'obstination d'un Yankee à articuler, pour essayer de se rendre compte : *Frenss*, et *Iounaïted Stetss!*

Digitized by Google

§

Des gens qui préfèrent n'être pas gouvernés du tout plutôt que de s'exposer à l'être mal, nous avons peine à comprendre que ça existe. Parlez-nous des gens qui veulent gouverner à fond, ou remplacer ceux qui gouvernent ! Aussi nous trouvons-nous presque chez nous avec la **Belgique morale et politique** de M. Wilmotte. Cléricaux et anti-cléricaux, socialistes et individualistes, loi scolaire et loi militaire, on se jurerait en France. A certains traits, on s'aperçoit pourtant qu'on n'y est pas. La probité de notre vocabulaire (la seule qui nous restera bientôt) ne permettrait pas chez nous que ce soient les libéraux qui se disent anti-libéraux et les anti-libéraux libéraux ; dans une préface d'une sagesse spirituelle et cordiale, M. Faguet a insisté sur l'équivoque de ces étiquettes belges; et en effet il n'y aura peut-être pas eu, dans tout le dernier siècle, de gouvernement plus vraiment libéral que les non libéraux qui administrent la *Gallia belgica* depuis dix-huit ans. Mais leurs prédécesseurs, bien que jacobinoïdes, n'en eurent pas moins leur mérite, et à lire le livre chaleureux de M. Wilmotte, on ne peut s'empêcher de porter envie à cette heureuse nation où tous les partis eurent de si nobles chefs, et tous les gouvernements de si sages visées. Cependant, je gage que beaucoup de ceux qui nous exhortent si véhémentement à regarder outre-frontières, et à ne pas nous hypnotiser dans la contemplation de notre nombril (un admirable chef-d'œuvre, pourtant, la cathédrale de Bourges) n'insisteraient pas trop pour nous faire imiter cette sagesse étrangère. M. Wilmotte n'en est donc que le mieux venu à nous conter le passé libéral, le présent catholique et l'avenir suivant lui socialiste de son cher pays, à nous dire combien dignes d'estime furent les grands chefs de son parti (1), les Rogier, les Bara, les Frère-Orban, bref à nous faire l'histoire et la psychologie de la Belgique de 1830 à 1890, d'une façon que bien peu de ses compatriotes, et encore moins des nôtres, auraient pu egaler.

§

L'actualité me poursuit. Nous voici en France même avec

(1) Je saisis l'occasion de citer une substantielle brochure du même auteur, *le Libéralisme et son devoir présent* (Bruxelles, Weissenbruch, 1902), que publia d'abord, je crois, la *Revue de Belgique* dont M. Wilmotte est le directeur.

Digitized by Google

les **Opinions sociales**, d'Anatole France. Tout un cercle de vieilles connaissances nous y attend : M. Bergeret, M. Mazure, M. de Terremondre, et même dans un coin le bon abbé Jérôme Coignard et son fidèle Tournebroche. Oui, ce sont bien eux, un peu vieillis peut-être, un peu tournés à l'aigre — comme nous tous, hélas ! nous avons mariné dans un tel bocal à cornichons pendant deux ou trois ans ! — N'importe, il leur reste à tous de bons sourires et de courtoises manières, comme à ces vieux émigrés qui, après dix ans d'amertumes, gardaient encore quelque chose des exquisités de Versailles. Faisons leur-donc bon accueil, à eux et à leurs nouveaux compagnons, Clopinel, Roupart, Crainquebille. Malgré leurs airs parfois méchants, méchancetés à la Choulette, ce sont de braves gens, et avec eux je me sentirais fort à mon aise ; je n'en dirais pas autant de tous leurs amis. Et voici les **Scènes et doctrines du Nationalisme** de Maurice Barrès, dans une tout autre note, ai-je besoin de le dire, d'admirables pages de psychologie générale, toutes vibrantes de passion profonde et parfois secouées d'une ironie plus terrible encore que celle d'Anatole France. Mais, à ce propos, ne fut-il pas surprenant, et malgré tout consolant, de voir au premier rang, dans la dernière mêlée, ceux qu'on aurait pu croire les plus sceptiques et les plus indifférents à tout ? Malheur au vague, mieux vaut le faux, disait Renan. Ainsi les impassibles ou les dédaigneux de la fin du second empire, ceux qui avaient passé leur vie à ignorer ou à nier la patrie, et qui, sous le coup des désastres, se réveillèrent français, et parfois en moururent, très simplement. A cette génération antérieure, d'un stoïcisme désespéré, se rattacherait plutôt Jules Soury dont vient de paraître un livre plus brûlant qu'une agonie de fiévreux, **Campagne nationaliste** ; au milieu de tant de banalités et de platitudes que chaque mois voit mortnaître, un pareil livre, un pareil chef-d'œuvre, détone, mais la dissonance est de celles qui finissent par couvrir tous les autres bruits, et dans deux ou trois générations, on lira certaines de ces pages comme nous lisons, nous, du Pascal ou du Nietzsche. C'est en regard de ces âmes forcenées que les gens d'esprits pâlissent. Renan lui-même ne tint pas devant Pasteur. Il y a eu naguère d'étincelants écrivains qu'on prisait de leur temps autant que nous prisons Anatole France, qu'on égalait à Voltaire pour l'ironie, la malice et bien d'autres choses, comme Edmond About. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Digitized by Google

§

Je ne puis que citer simplement diverses brochure: *La libre Pensée et l'Eglise* d'Albert Jounet, *Politique de bon sens et politique de folie* de Verdad-Lesser, *la Raison d'état* de Léon de Montesquiou qui touchent de trop près à la politique courante. Pourtant, d'un livre tout à fait remarquable je veux parler plus longuement, bien qu'il soulève lui aussi des questions chaudement actuelles, **la Grande Muette**, du sous-intendant Bolot. Cet officier supérieur est un aigri, lui encore! et qu'on s'étonne après coup de ne pas avoir vu, lors de l'Affaire, figurer dans le petit clan qu'inspirait le lieutenant-colonel Picquart, mais c'est un homme intelligent, spirituel et mordant. Donc, n'ayant à ménager personne, il affirme carrément que tous les secrets d'Etat, tous les documents d'état-major, toutes les manigances d'espionnage, c'est de la blague, et qu'il n'y a qu'une seule réalité, le coulage régulier, inexorable, des bons écus du contribuable qui, par le canal des dépenses dites militaires, tombent dans les poches des gouvernants et de leurs amis du Parlement et de la Presse. Et l'accusation est raide, aussi raide que vraisemblable, on peut bien le dire maintenant que la preuve est faite que la fripouillerie n'empêche nullement un député d'être réélu, au contraire! C'est donc faire œuvre pie aux yeux de notre *Rump* que d'affirmer sa qualité de *Rump* sans quoi les électeurs ne le goûteraient plus. Si Baihaut avait été rééligible, il aurait été réélu tout comme Wilson et Lanessan. Donc la Défense nationale, c'est avant tout l'Assiette au beurre, un beurre succulent d'ailleurs; il y a dans le livre de M. Bolot l'histoire d'un coup manqué, sous un des proconsulats de M. de Freycinet, dont l'enjeu était coquet, 200 millions. Mais, à vrai dire, c'est toute une frondaison d'anecdotes, de réflexions et de révélations qui s'enroule autour de l'armature. Etat-major, génie, intendance, contrôle, haras, majors, tout le monde reçoit son paquet, un lot superbe d'étrivières. Et pour que les civils n'aient pas à jalouser les militaires, ce sont eux qui sortent encore le plus endommagés de la danse; le dos des politiciens devrait leur cuire longtemps. Et ce n'est que justice, tous les furoncles des administrations civiles et militaires sont les fils de l'énorme chancre central des Pouvoirs publics. De celui-ci quand guérirons-nous? Il ne faut jamais désespérer, et c'est peut-être quand les chancrolâtres seront devenus tout à fait conscients et indurés que, voulant surnourrir leur doux ulcère, ils le feront cre-

Digitized by Google

ver. Déjà la loi militaire faite dans un esprit assez vil me semble le premier pas dans la bonne voie. Si on y intercalait, au dernier moment, les réformes préconisées par le sous-intendant Bolot, depuis la publicité absolue de tout, jusqu'à l'institution d'une Haute Cour militaire dont serait justiciable même l'impéritie, ce serait décidément le salut. Et ceci montre, du moins, que gros-boutiens et petit-boutiens pourraient facilement s'entendre sur le terrain du patriotisme « dans l'ancienne signification du mot », comme dit l'auteur.

HENRI MAZEL.

SCIENCES

La Psychologie ethnique, par Ch. Letourneau (Schleicher frères). — *Congrès international d'Histoire de 1900. Histoire des Sciences* (Armand Colin). — *La France au milieu du XVIIe siècle, d'après la correspondance de Gui Patin*, par Arm. Brette (Arm. Colin).

J'ai beaucoup connu le Dr Letourneau qui vient de mourir; j'ai en ma bibliothèque un grand nombre de ses ouvrages, les ai lus, puis consultés et les consulterai encore... je puis donc être cru quand je viens dire, après tant d'autres, que la mort, en le prenant, a eu grand tort, et nous tous, en le perdant, grand dommage. Je n'apprendrai rien à personne en disant que la série de volumes qu'il a consacrés aux différentes modalités de *l'évolution sociale* représente un travail inouï et est pour nous un recueil de documents d'un prix inestimable, puisque nous y trouvons rassemblé tout ce qui concerne les différentes étapes franchies par les différents peuples pour arriver jusqu'à aujourd'hui... je n'apprendrai rien à personne, mais je veux le dire quand même, pour montrer que je n'obéis à aucun sentiment de parti pris en ajoutant que cet effort scientifique fut souvent gâté dans son expression et dans ses conclusions par une passion croissante, une haine progressive contre ce qui, de près ou de loin, touche à la religion.

Si j'émets cette réflexion qu'en somme j'aurais pu taire, c'est que le dernier livre de Letourneau, qui a paru il y a peu de temps chez Schleicher, Psychologie ethnique, est comme la synthèse des travaux antérieurs de ses travaux en même temps que la charge finale contre ce fantôme qu'il dressa lui-même, toute sa vie, devant ses yeux.

Alors que le corps du livre est écrit suivant la méthode ordinaire de l'auteur et nous donne bien le résumé des livres qui précèdent, le dernier chapitre où, quittant l'exposé des

Digitized by Google

faits, Letourneau lâche la bride à sa critique personnelle, est bien l'exemple le plus frappant de ce que peut produire d'incohérence dans un cerveau pourtant équilibré, l'intervention — absolument intempestive et sans aucun rapport avec l'ouvrage — de ces phobies, quelles qu'elles soient, qui ont si souvent ravagé et dénaturé des œuvres de pure raison, qui semblaient pourtant hors de leurs atteintes.

Dans sa préface, Letourneau nous dit très nettement ce que va être son livre et pourquoi il l'a intitulé : *Psychologie ethnique*. Comme, dans ses ouvrages précédents, il avait pour ainsi dire passé en revue les différents chapitres de la sociologie ethnique : *Evolution du mariage*, *Evolution juridique*, *Evolution politique*, *Evolution de la morale*, etc..., il a d'abord demandé à tous ces documents recueillis et coordonnés « des renseignements sur la valeur mentale des collectivités humaines appartenant aux diverses races, afin de les classer suivant une hiérarchie psychique qui puisse en même temps donner une idée approximative de l'évolution mentale dans le genre humain tout entier ».

Et, qu'on le comprenne bien, ce que veut l'auteur, c'est s'appuyer sur des faits. Sa méthode, « soudée à la réalité objective, n'est jamais tentée de jongler avec des idées abstraites et capricieusement formulées ». Il a d'ailleurs horreur des abstractions qui n'expriment pas « le sens général des faits observables », ce qui est une opinion fort sage et nous est un garant de la valeur scientifique du travail promis. En somme, dans ce classement des groupes sociaux suivant le degré de dignité psychique des uns et des autres, il a tenu compte « du milieu, de la race, du genre d'existence matérielle et morale, de l'industrie, de la constitution politique, de la propriété, du mode d'union sexuelle, du caractère, des langues, des mythologies... » et s'est principalement efforcé « de faire ressortir la signification mentale des faits, de relever les traits expressifs propres à caractériser psychiquement les races et les peuples, à déceler leurs mobiles dominants, à mesurer leur degré de développement moral et intellectuel ».

Et c'est ainsi, en effet, que se poursuit le livre, étudiant d'abord l'évolution mentale chez les animaux, puis chez l'enfant, puis chez l'homme primitif tel que certaines peuplades le représentent encore ; puis suivant les différences de mentalité dans les différentes races : asiatique, sémitique, indo-euro-

Digitized by Google

péenne et enfin se terminant par l'étude critique des manifestations de cette mentalité, le langage, l'industrie, etc.

Et nous arrivons à la conclusion qui est que l'homme d'aujourd'hui, normal, représente, dans sa courte évolution organique, depuis les premiers moments de sa vie embryologique, toutes les étapes parcourues par le règne animal pour arriver jusqu'à lui, qui en occupe le sommet. De plus, l'évolution mentale suit une marche parallèle à celle de l'évolution organique, ce qui permet de dire que « chez l'homme, la période embryonnaire d'abord, puis la période fœtale et même son prolongement durant les premiers jours de la vie du nouveau-né, correspondent à l'infiniment longue phase d'inconscience universelle durant laquelle le règne animal n'était représenté sur notre globe que par les protozoaires, chez lesquels, aujourd'hui encore, ne brille aucune lueur psychique. Par un lent travail d'évolution progressive, les organismes se différencièrent, se perfectionnèrent, acquirent d'abord la motilité, mais inconsciente, puis la faculté de percevoir de confuses impressions de mal-être ou de bien-être, sur lesquelles se greffèrent ensuite le besoin senti, le désir et enfin la volonté. Mais on a pu dire, en embrassant toute l'histoire évolutive de notre règne animal, que l'intellect, c'est-à-dire la faculté, même très rudimentaire, de comprendre, est d'âge relativement récent sur notre planète, puisqu'il est apparu seulement à la fin de l'âge tertiaire, ou peut-être même durant l'âge quaternaire... Quant à l'homme, dernier venu du règne animal, il n'est contemporain que de la faune la plus récente. Mais s'il a survécu d'abord, puis progressé et finalement triomphé de ses rivaux dangereux, il l'a dû surtout à sa mentalité, absolument très faible dans le principe, mais relativement supérieure à celle des espèces avec lesquelles il luttait pour la vie ».

Elle était surtout « plus rapidement perfectible ».

Primitivement tous les types humains ont dû être dans le « même état d'indigence mentale ». C'était la vie de la brute bornée à la seule satisfaction des besoins. Le jour où les Niam-Niam ont oublié de manger pour jouer de la mandoline — et quelle mandoline — il est évident qu'un progrès immense s'était fait dans leur mentalité.

Ce qui contribua le plus au développement, ce fut l'éclosion des sentiments affectifs, et cette éclosion date de *l'âge du clan;* quand les hommes sauvages reconnurent qu'il était indispensable de vivre par groupes, par clans et que chaque unité de

Digitized by Google

ce clan devait aide et secours à l'autre pour le bien du groupe tout entier, de nouveaux horizons s'ouvrirent. La compréhension de la parenté se fit ensuite, et arriva à ce point que la *famille* put être constituée. Le pas décisif avait été franchi, et c'est au clan, dont le régime communautaire s'effaça devant la famille, que cela fut dù.

« Ce clan primitif, écrit Letourneau, il faut le considérer comme une école de dressage où l'anthropopithèque est devenu un homme, c'est-à-dire un être à part dans le monde, une espèce essentiellement artificielle. Toutes les grandes acquisitions qui ont marqué le genre humain d'un sceau spécial se sont développées dans le clan. Sans doute nos lointains ancêtres ont dû s'essayer à parler, même durant le stade préliminaire de la horde, mais le langage articulé n'a pu se former que durant l'âge du clan, alors que la nécessaire réglementation sociale, avec ses besoins, ses dangers, ses péripéties, faisait aux membres de la petite société communautaire une nécessité de s'entendre entre eux et de concerter leurs efforts.»

C'est à ce moment aussi que se dégagèrent les premières notions morales, car « la vie en société étroite n'est possible qu'à la condition de réfréner beaucoup la liberté individuelle, même de n'en laisser subsister que la portion compatible avec l'utilité générale ». C'est de là que date l'apparition de toutes les notions générales qui par les routes de l'hérédité arrivent à chacun de nous pour former un terrain sur lequel se développeront de plus ou moins riches floraisons.

Voilà donc l'homme primitif en possession du langage articulé qui rend ses rapports possibles avec les membres de son clan ; d'une industrie qui lui permet de réaliser quelques progrès dans l'assouvissement de ses désirs et de ses besoins ; d'une vague morale — née de la nécessité — qui va être le principal agent de son progrès cérébral... La première manifestation purement intellectuelle va bientôt paraître.

Or, cette manifestation est le plus généralement « l'éclosion des idées que nous appelons mystiques, c'est-à-dire *la forme religieuse* ».

Ici, il faut fermer le livre. Sous l'influence de ce mot, il semble qu'une sorte de pseudo-délire se soit emparé de l'auteur, et les vingt pages qui conduisent à la fin ne sont qu'une série de grincements de dents.

Parfaitement clair et coordonné jusque-là, suivant rigoureusement une méthode qu'on peut ne pas approuver, mais qui n'en est pas moins une méthode rationnelle, pourvu abondam-

Digitized by Google

ment de documents et très surveillé dans la forme, le livre perd tout à coup ses caractères et prend des allures de pamphlet et d'affiche électorale. On sent qu'une crise est survenue dans la cérébralité de l'auteur et qu'il est impuissant à la réprimer. Il n'est plus question que d'obscurantisme religieux en opposition avec la vérité scientifique, que des ténèbres du Moyen-Age savamment entretenues par les moines, que de papes faisant brûler des musées et des bibliothèques, que de science laïque (*sic*), etc...

C'est la haine inconsciente dans tout son triomphe, ne choisissant plus ses affirmations, et criant à qui veut l'entendre les plus surprenantes absurdités.

§

Je viens de recevoir le volume des **Annales internationales d'Histoire** contenant les mémoires de la 5e section (histoire des sciences) du Congrès international d'Histoire de 1900, et y trouve, entre autres choses fort intéressantes, un travail de M. Gaston Milhaud sur *Un point de la philosophie scientifique d'Auguste Comte*.

L'auteur veut prouver que « non seulement il n'y a pas lieu de séparer la philosophie scientifique de Comte de la philosophie générale; mais que, même pendant les trente ans qui se sont écoulés de ses premiers écrits aux derniers, l'évolution de ses vues essentielles est assez faible pour que ses premiers opuscules laissent entrevoir les caractères principaux de ses conceptions politiques et sociales de 1850 ».

En somme, aussi bien en politique qu'au point de vue scientifique proprement dit, pour Comte le mot *progrès* signifie « une marche régulière vers une limite déterminée ». Certes, on ne l'atteindra pas, *mais elle existe*. De là son aversion insurmontable pour ceux qui veulent sans cesse démolir pour aller plus vite dans la marche vers l'avenir. Les philosophes de la fin du dix-huitième siècle lui répugnent autant que les révolutionnaires du dix-neuvième, et le protestantisme lui semble un perpétuel péril, car il le considère comme un instrument de dissolution.

Il trouve que c'en est assez des hypothèses et des espérances : on a tout dévasté avec ce système. Il faut tirer parti de ce qui est, du *réel*, pour reconstruire avec lui ce qui est détruit. « Depuis trente ans que dure ma carrière politique et sociale, j'ai toujours senti un profond mépris pour ce qu'on nomme l'*opposition* et une secrète affinité pour les construc-

Digitized by Google

teurs quelconques. Ceux mêmes qui voulaient construire avec des matériaux évidemment usés me semblèrent constamment préférables aux purs démolisseurs, en un siècle où la reconstruction générale devient partout le principal besoin ».

« C'est si bien la pensée fondamentale d'Auguste Comte, ajoute avec raison M. Milhaud, qu'il se déclare en toute occasion plus rapproché d'intention et de tendance des hommes qui s'attachent au passé, que des esprits indépendants qui continuent par leur liberté d'examen et de critique la tradition des philosophes du XVIII^{e} siècle et de la Révolution. »

Or, cette défiance des illusions possibles, ce besoin de ne considérer les choses que telles qu'elles sont, on les retrouve dans ses travaux critiques sur les mathématiques ; que ce soit à propos des fonctions qu'étudie l'analyse mathématique, à propos de la résolution des équations, du calcul infinitésimal, du domaine des mathématiques, de l'étude des astres, toujours il garde « cette préoccupation constante de nous mettre en garde contre l'espoir d'une connaissance chimérique. En même temps, nous voyons quel est le genre habituel d'arguments par lesquels il justifie ses restrictions. Il considère d'une part tel problème nouveau que l'esprit humain peut vouloir résoudre, et d'autre part les procédés et les méthodes par lesquels la science a jusqu'ici procédé pour les questions de ce genre : ces méthodes et ces procédés n'ont pas encore donné tout ce qu'il est permis d'en attendre, mais, par leur nature propre, ils sont insuffisants à nous faire vaincre la difficulté nouvelle ; et c'est pourquoi nous devons reconnaître notre impuissance. »

Et Comte, en effet, — il est facile de le constater par les citations que rapporte M. Milhaud — est, dans sa défiance, d'une netteté d'affirmation qu'on sent même un peu forcée. On dirait que, désabusé tant de fois par tous les novateurs, il veut se barrer la route à lui-même, dans le cas où quelque hypothèse ou quelque espoir arriveraient à le tenter.

Il était bon — et il faut en remercier M. Milhaud — de démontrer une fois de plus l'unité qui préside au grand effort de Comte, et cela au moment même où des individus qui se disent fils de la Révolution et capables d'engendrer le progrès infini, se mettent à vouloir l'accaparer.

§

Les éditeurs du livre qu'a publié récemment la maison Colin : **La France au milieu du XVII^{e} siècle (1648**

Digitized by Google

1661), d'après la correspondance de Gui Patin, ont été tentés par l'idée de donner une peinture fidèle du siècle de Louis XIV en réunissant, savamment choisis, des fragments de lettres du célèbre doyen.

L'idée est intéressante, mais encore y a-t-il quelques restrictions à y apporter : d'ailleurs, ces restrictions sont en partie faites par M. Edme Champion, qui a écrit en tête du livre une introduction fort prudente.

Il faut bien se persuader de ce fait que, lisant, sans commentaires, les lettres de Gui Patin, nous allons assister à un tableau où toutes les misères du temps — exactes ou exagérées — vont être seules en relief. M. Champion aurait dû écrire en italiques cette phrase de son introduction : « Les gens que travaille le besoin de dénigrer leur pays devraient étudier ces lettres : ils auront beau épuiser les ressources de leur rhétorique, user tantôt d'une déclamation bruyante, tantôt d'une adroite ironie, s'appliquer par tous les moyens possibles, y compris la calomnie, à noircir leurs tableaux, ils ne dépasseront pas les invectives et les imprécations de Patin. »

Oui, voilà ce qu'il est utile de dire. Nul plus que nous ne saurait avoir pour Gui Patin l'estime à laquelle il a droit : mais nul ne saurait se défier davantage de Patin, peintre social. Nous ne voudrions pas que ces lettres,— en tant que concernant son temps, — fussent ignorées — et aussi conseillons-nous de lire le volume récemment paru, mais nous préférerions, pour la vérité historique, qu'elles le fussent pour tout esprit qui voudrait voir en elles l'unique document qui puisse raconter le siècle de Louis le Grand.

ALBERT PRIEUR.

BIBLIOPHILIE

En abandonnant momentanément, du moins, je l'espère, la rubrique qu'il avait créée ici, notre excellent confrère R. de Bury a bien voulu présenter, sous des couleurs beaucoup trop flatteuses, son intérimaire... qui s'empresse de ramener les choses au point.

La jouissance de quelques livres, je ne dis pas même plus rares, mais un peu plus chers que les autres, ne confère pas à leur propriétaire la connaissance innée du livre, telle que la possède mon érudit prédécesseur... Elle lui suppose tout au plus, quand les livres sont bien choisis, un emploi judicieux de ressources financières, qu'aucuns qualifieraient plutôt de placements, si la réalité ne venait prouver que les opérations

Digitized by Google

de ce genre sont toujours de tristes spéculations, et cela à tous les points de vue.

Toutefois, elle m'a permis d'acquérir, à la longue, une certaine expérience pratique, et, à défaut des brillantes et originales dissertations, dont mon prédécesseur favorisait les lecteurs du *Mercure*, c'est cette expérience que j'essaierais et me bornerais à leur communiquer.

Le bibliophile est un ami des livres presque toujours, car il y a cependant des exceptions, bien que cela puisse surprendre à première vue. Mais, comme tous les amis, cette race comporte de nombreuses variétés : vous en avez qui vous aiment pour vous-mêmes, et pour lesquels vos défauts et verrues mêmes passent pour vertus et beautés; d'autres qui ne vous estiment qu'en proportion des avantages que la fortune vous procure; d'autres, enfin, pour le relief qu'ils se proposent d'emprunter à votre fréquentation. Ces variétés en comportent d'intermédiaires, sans compter celles constituées par de multiples greffages.

Les bibliophiles, de même, se différencient, car ils sont mus à peu près par les mêmes sentiments. Mais, cependant, quelle que soit la source de ces derniers, on doit leur reconnaître cette supériorité que tous, indistinctement, ils rendent service à l'humanité. Par leur recherche incessante, ils incitent à la conservation ou à la création des beaux et des bons livres; ils effectuent un premier tri de ceux que leur condition modeste laisserait quelquefois trop aisément disparaître au milieu de l'encombrement résultant de l'énorme production actuelle ou de l'accumulation provenant des siècles passés.

Il n'est pas, en effet, jusqu'au snob, guidé par la plus méprisable vanité, qui ne se rende utile, bien que poussant à l'excès les manies de la mode, en accumulant ses collections, où, plus tard, des bibliophiles plus éclairés puiseront les éléments dignes d'être conservés et d'être transmis à la postérité, qui se trouverait en mesure d'y faire le choix définitif.

On naît bibliophile. On ne le devient pas. Tôt ou tard, un incident quelconque vous révèle votre goût latent, qui ne demande plus alors qu'à être cultivé et nourri.

Cette culture s'acquiert par la fréquentation des confrères, des libraires, des érudits, ou, à leur défaut, par la lecture des nombreux ouvrages consacrés à la bibliophilie et surtout à la biographie. J'indiquerai une autre fois les principaux. La nourriture, elle, est constituée par les recherches individuelles ou par intermédiaire et par les achats qui s'en suivent.

Digitized by Google

Suivant ses ressources et ses goûts, le bibliophile moderne s'approvisionne à des sources différentes. La meilleure collection serait évidemment celle qui, sans tenir compte du temps et des prix, réunirait les meilleures productions de l'esprit dans les conditions les plus parfaites d'état ou de conservation. Le privilège de ces collections parfaites est aujourd'hui dévolu à ces affreux milliardaires américains, qui, seuls aujourd'hui, peuvent s'en payer le luxe. Mais, dépourvus des connaissances nécessaires pour les réaliser, il leur faut s'adresser à des intermédiaires, qui consultent plus souvent leurs intérêts que la gloire de leurs clients, et recherchent surtout les gros morceaux pouvant leur réserver la forte commission. Mais, par la force des choses, les livres anciens les plus rares se trouvant dans cette catégorie ne s'en trouvent pas moins accaparés, au plus grand bénéfice des bibliothèques publiques américaines, auxquelles ils font plus tard retour sous la forme de dons ou de legs de leurs richissimes propriétaires, inaptes le plus souvent à les apprécier.

En Europe, nous ne gardons plus guère aujourd'hui que ce qu'ils veulent bien condescendre à nous laisser. Nous n'avons cependant pas trop à nous plaindre, en raison même du manque de discernement de ces accapareurs. D'autre part, nos grandes bibliothèques publiques renferment déjà la plupart des livres vraiment rares, acquis ou légués antérieurement, et qui y sont immuablement fixés, si quelque nouveau Libri ne vient pas les leur enlever.

L'impossibilité de former aujourd'hui des collections embrassant toutes les connaissances de l'esprit humain a obligé depuis longtemps les bibliophiles modernes à se spécialiser. Tel ne recherche que les livres des époques primitives de l'imprimerie, les incunables. Tel autre n'achète que les éditions des XVIe et XVIIe siècles. Il en est qui se laissent uniquement solliciter par les belles éditions illustrées du XVIIIe siècle. Mais le beau livre de ces époques, pourchassé à outrance, est devenu relativement assez rare ; il atteint des prix considérables, dès qu'il se présente en bonne condition, qui le mettent hors de la portée des budgets moyens. Ces derniers ont dû se replier en bon ordre sur les livres du siècle dernier qui, plus abondants au début, ont nécessité de nouvelles subdivisions parmi les chercheurs. Les uns se sont attachés de préférence aux ouvrages à images, aux livres d'ornements, aux caricatures, aux costumes ; d'autres, enfin, aux éditions originales proprement dites. Puis des sous-sections se sont encore for-

Digitized by Google

mées pour les romantiques, la littérature contemporaine, etc., etc.

Cependant, il n'est point rare de rencontrer des bibliothèques où toutes ces divisions se trouvent à peu près réunies.

D'autres collectionneurs se sont adressés exclusivement, soit à la littérature, soit au théâtre, à la linguistique, à l'histoire, à la géographie, à une science déterminée, c'est-à-dire à une ou deux branches seulement du domaine spirituel.

Bien entendu, il ne faut pas oublier le bibliophile sans conviction, qui, lui, chasse au hasard, jugulé souvent par l'étroitesse de ses ressources, et qui se borne à acquérir, au petit bonheur des rencontres, le livre qui lui plaît et selon ses moyens du moment. Quelquefois ce n'est pas le moins intelligent, et souvent son ardeur trouve sa récompense dans d'heureuses trouvailles qui viennent lui procurer ce que des concurrents plus fortunés cherchent en vain depuis nombre d'années.

Si maintenant nous recherchons les sources où s'alimente le bibliophile, nous les voyons aussi nombreuses que variées.

L'amateur fortuné (ce qu'ils appellent le marché bourgeois) a ses fournisseurs attitrés qui lui apportent les alouettes toutes rôties; ils acquièrent pour lui dans des achats de gré à gré, en librairie et surtout aux grandes ventes publiques.

Ce moyen d'accroître une bibliothèque ne leur donne peut-être pas beaucoup de peine, mais le plaisir qu'ils y trouvent doit être plutôt maigre et surtout de faible durée.

Les bibliophiles de condition moyenne fréquentent assidûment les libraires dits d'occasion, se les concilient par de petits achats répétés, et en obtiennent ainsi d'être des premiers informés de leurs nouvelles acquisitions et d'y faire leur choix avant qu'elles ne soient annoncées dans les catalogues imprimés à prix marqués qu'il est coutume aujourd'hui d'envoyer, au moins une fois par mois, pendant la saison, à la clientèle. Ces mêmes bibliophiles suivent, avec non moins d'attention, les catalogues de ventes publiques à l'Hôtel Drouot ou à la salle Silvestre, et même ceux de ventes de province, ou de Bruxelles et de Londres. Y trouvent-ils des livres à leur convenance, ils s'empressent d'envoyer des ordres d'achat; soit en fixant une limite maximum de prix aux libraires-experts chargés de ces ventes, achat qui s'opèrent moyennant une commission de cinq pour cent à Paris, et de dix pour cent en dehors de Paris, soit en s'en rapportant au jugement de ces derniers, ce qui peut devenir parfois assez dangereux

Digitized by Google

quand cet intermédiaire n'est pas suffisamment connu. Quelques amateurs aiment à suivre par eux-mêmes les ventes publiques, mais leur nombre était beaucoup plus élevé jadis. Cette dernière habitude est pourtant excellente, car elle permet de se mettre au courant assez aisément des livres, et de leur valeur eu égard à leur conditionnement. Je ne saurais trop la recommander.

Le modeste bibliophile, lui, se borne à fréquenter les étalages de bouquinistes, qui,jadis cantonnés à peu près exclusivement sur les quais, tendent aujourd'hui à se répandre un peu partout dans l'intérieur de Paris. En province, ils en sont réduits à suivre les ventes publiques locales et à fréquenter les étalages et rayons des quelques brocanteurs qui veulent bien encore s'assujettir à recueillir l'encombrante et poudreuse cacophonie livresque que le hasard vient placer à leur portée.

Je crois avoir décrit brièvement dans cet exposé le bibliophilisme tel qu'il se pratique de nos jours.

Si je n'avais voulu me restreindre, j'aurais essayé de le rendre plus attrayant en y insérant quelques-unes des anecdotes qui pullulent, notamment de celles relatives aux mépris et jalousies réciproques des différentes classes de collectionneurs qui forment ce petit monde. J'aurai probablement l'occasion, par la suite, d'en citer plus d'une.

Mais c'est assez généraliser. Dans mes prochaines notes, je compte m'occuper plus particulièrement de tenir nos lecteurs au courant de l'actualité et de l'activité bibliophiliques.

PIERRE DAUZE.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Pierre Des Champs : *Le Roi Mage*, gr. in-8 ill., Chacornac, 7 fr. 50. — Alexandre Ular : *Le Livre de la Voie et la Ligne droite*, édition de la Revue Blanche, 2 fr. 50.— Dr Emile Laurent et Paul Nagour : *L'Occultisme et l'Amour*, in-18 br., Vigot frères, 3 fr. 50. — Phaneg : *Méthode de clairvoyance psychométrique*, br. in-18, Leymarie, 1 fr. 50. — Memento.

Dans **le Roi Mage**, M. Pierre Des Champs essaye de présenter un tableau général des idées et des aspirations religieuses du monde païen, au moment où le Christ prêche sa doctrine et de démontrer que celle-ci est la résultante logique, l'aboutissement nécessaire et fatal de ces idées et de ces aspirations.

Pour appuyer sa thèse, il a amplement puisé dans les livres des anciens et surtout dans les récents travaux des assy-

Digitized by Google

riologues et il l'a illustrée de dessins reproduisant quelques-uns des monuments conservés au Louvre et dans d'autres musées. C'est là la partie la plus intéressante et aussi la plus solide de son ouvrage. Quant aux théories occultistes qu'il met dans la bouche de ses personnages fictifs, on se demande si réellement — comme il le laisse entendre, — elles constituaient tout le bagage scientifique et philosophique des initiés d'alors. Il est permis d'en douter un peu.

Pour M. Pierre Des Champs, le christianisme est la lumière qui succède aux ténèbres, le jour à la nuit. Hélas ! aprèse les dix-neuf siècles pendant lesquels cette religion a connu tous les triomphes et par suite a eu toutes les facilités pour se réaliser, — je ne vois pas que les ténèbres aient fait place à la lumière, la nuit au jour. Nous ne sommes guère plus avancés que le roi mage Balthazar, le héros du livre. La parole par laquelle l'auteur le clôt : « Un jour viendra où le glaive sera brisé, où la paix et la justice seront données aux hommes »— n'est pas près de devenir une réalité. Et si elle le devient, ce ne sera pas, certes, grâce au christianisme. Ce ne sont pas, en effet, des paroles de paix et de fraternité que font entendre les chrétiens catholiques aux chrétiens protestants et vice versa, mais des paroles de haine et de guerre. Ceux-ci ainsi que ceux-là ne sont pas même toujours d'accord entre eux. Jésus a dit d'ailleurs qu'il était venu apporter non la paix, mais l'épée. De ses divers enseignements, c'est celui qui s'est réalisé le plus pleinement et le plus complètement.

Malgré le parti pris évident de l'auteur en faveur de la religion du Christ, son œuvre n'en est pas moins intéressante. Elle dénote chez lui une érudition très étendue. La forme romanesque qu'il a adoptée — quoiqu'elle nuise un peu au sérieux de son travail — rend la lecture du *Roi Mage* plus aisée et plus agréable.

§

La traduction de **Tao-te-king** que nous donne M. Alexandre Ular diffère assez sensiblement de celle publiée il y a quelques années par M. Albert de Pouvourville. Elle diffère encore davantage de celles de Pauthier et de Stanislas Julien. Ces dernières semblent être d'ailleurs plutôt des paraphrases que de véritables traductions. J'ignore, bien entendu, quelle est la meilleure des deux premières. Il me paraît cependant que M. Alexandre Ular a trouvé des expressions plus heu-

Digitized by Google

reuses que M. de Pouvourville pour rendre la manière aphoristique de Lao-Tse.

Je n'entreprendrai point de donner une analyse précise et complète du **Livre de la Voie et la Ligne droite.** Il faudrait connaître les gloses et les commentaires dont les docteurs chinois se servent pour l'expliquer à leurs disciples. On conçoit, dès lors, combien il serait téméraire à un Européen de vouloir, si on ne veut pas se contenter d'à-peu près, traduire exactement, sans l'aide de ces indispensables guides, la pensée du plus obscur peut-être des philosophes de l'Empire du Milieu.

§

Les occultistes donnent le nom de « psychométrie » à la perception, par les sens hyperphysiques, des images formées ou en voie de formation, dans l'aura ou rayonnement invisible des êtres et des choses. Ces images dévoilent les faits contemporains, passés ou futurs, qui se rattachent à l'être ou à la chose que l'on étudie.

Ainsi, une pierre recueillie dans les ruines d'un château ou une bague, placées sur le front d'un psychomètre, permettront à celui-ci de reconstituer l'histoire du château ou de raconter la vie de la personne à qui aura appartenu le bijou.

On ne devient un bon psychomètre que par un entraînement spécial dont la durée dépend des dispositions de chacun, Phaneg décrit dans sa brochure les règles qu'il a suivies pour développer ses facultés psychométriques et il montre, par le récit de ses propres expériences, les résultats merveilleux que l'on peut obtenir. Il n'est pas besoin de dire que sa curieuse brochure est d'une lecture très attrayante.

§

L'Occultisme et l'Amour est un ouvrage de vulgarisation plutôt que d'érudition. Les chercheurs n'y trouveront rien d'inédit ni de bien complet. Il était du reste impossible de traiter à fond, dans un volume de moins de trois cents pages, les multiples questions qui y sont passées en revue.

Les gens du monde et tous ceux qui sont peu familiarisés avec ces sujets liront avec plaisir, sans aucun doute, le livre de MM. Laurent et Nagour. Les chapitres relatifs au satanisme, à la démonolatrie, aux incubes et succubes, au sabbat, aux messes noires, au vampirisme, à l'envoûtement, aux incantations, aux pactes, aux évocations des morts, à la préparation

Digitized by Google

et à l'usage des talismans, des philtres et des diverses drogues magiques, les intéresseront particulièrement.

§

Prochainement, je rendrai compte des ouvrages de Papus: *L'Occultisme et le spiritualisme* (Alcan), *L'Illuminisme en France, Louis-Claude de Saint-Martin* (Chacornac), *Comment on lit dans la main* (Ollendorff); du Sar Péladan: *Traité des Antinomies* (Chacornac); de la Comtesse Mélusine: *L'Initiée ou de la Régénération de l'atavisme psychique* (Librairie antisémite); du Dr Ely Star: *Les mystères de l'Etre* (Chacornac); de Paul Flambart: *Le langage astral* (Id.); de H. Lizeray: *Aesus*, 2e et 3e parties (Vigot frères); d'Albert de Rochas: *Les frontières de la scicence*, 1re partie (Leymarie); de Sinol Ydeug: *Le caractère, la destinée révélée par les lignes de la main* (Albert Méricant); de Franz Cumont: *Les mystères de Mithra*.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Minerva : M. Paul Bourget, à propos de M. Taine.— *La Revue latine :* M. Emile Faguet, à propos de M. Paul Bourget.— Que Jules Vallès, déraciné ou brûleur d'étapes, n'en fut pas moins un des grands écrivains du XIXe. — *La Revue blanche :* un poème de M. Romain Coolus, *le Piston*. — Memento.

M. Taine a composé son œuvre avec la volonté de cette harmonie sobre qui dégage la pensée de tout ornement et la projette, lumineuse et nue, sur la raison des hommes. Il s'est exprimé intégralement dans ses écrits et rien ne saurait modifier le portrait psychologique que chacun, d'après sa sensibilité personnelle, a pu se faire du grand historien. M. Paul Bourget, dont il contribua largement à former le rare esprit, l'a tenu pour un haut modèle qu'il s'efforça d'égaler. Aujourd'hui, gardant vis-à-vis de son maître un maintien respectueux, l'auteur du *Disciple* cherche, semble-t-il, à placer l'origine de ses dernières découvertes sociologiques, dans l'enseignement de M. Taine, et c'est ce qu'il est aisé de déduire des *Deux Taine*, une étude donnée à **Minerva** (1er août) à propos de la publication des « lettres de jeunesse » de M. Taine.

Ces lettres, M. P. Bourget prouve qu'elles recèlent en germe les théories conductrices des travaux de M. Taine, et qu'il prévoyait, de dix-huit à vingt-cinq ans, par la formation pré-

Digitized by Google

coce de son jugement, les étapes de sa connaissance. Parce qu'elle embrassa les plus vastes sujets d'enquête, il est assez difficile de retrouver le motif des détours qui l'amenèrent à l'acceptation sans examen du christianisme, après s'être appliquée à découvrir les causes historiques par une méthode expérimentale positive. A ce point de vue, M. P. Bourget propose des conclusions qui paraissent insuffisamment préparées, encore que l'on soit familiarisé avec son goût des déductions rapides.

Il faut cependant lire ces pages inspirées par un sentiment de gratitude, et dans lesquelles M. Paul Bourget se donne licence d'abriter les idées que défendent ses derniers romans, sous l'autorité de l'historien des *Origines de la France contemporaine*. M. Taine eût aimé ces pages, car il aimait toutes les manifestations de l'intelligence, — et son élève possède celle de situer les faits et d'en développer l'enchaînement, pour le plus complet bénéfice d'une thèse.

Naturellement, M. Paul Bourget n'a pu se défendre du petit couplet obligatoire contre « l'intellectuel déraciné » et pour expliquer M. Taine, il en énumère les ancêtres :

« Ce que ces lettres de jeunesse nous montrent, c'est l'énergie avec laquelle il avait adhéré aussitôt à une thèse mêlée dans son sang, on peut le dire, à toutes les hérédités d'une vieille famille de bourgeoisie terrienne. Il importe de noter, en effet, que l'auteur de l'*Histoire des origines* était précisément le contraire de l'intellectuel déraciné, détestable espèce dont notre décadence est infestée. Sa famille avait duré longtemps sur un même coin de la province française. Nous trouvons au dix-septième siècle, à Rethel, un Joseph Taine qui remplissait là les fonctions d'échevin-gouverneur. L'arrière-grand-père maternel du père de M. Taine était notaire à Vouziers sous Louis XV ; son grand-père paternel, manufacturier dans la même ville, où son père exerça la profession d'avoué. Son grand-père paternel était sous-préfet de Rocroy sous la Restauration. Deux caractères paraissent avoir couru d'un bout à l'autre de cette sérieuse lignée bourgeoise : le goût des idées générales et le sens des affaires. Pierre Taine, l'arrière-petit-fils de l'échevin, et qui, lui aussi, fut manufacturier, vers le milieu du dix-huitième siècle, avait été surnommé « le philosophe » par ses concitoyens. Ces deux caractères se distinguent, dès ces lettres de jeunesse, dans leur descendant. Le jeune métaphysicien construit, avec une audace singulière, un système entier de la connaissance, mais, en même temps, il demeure

Digitized by Google

absolument, indestructiblement, le digne rejeton de cette longue suite d'hommes d'industrie et d'hommes de loi. Il l'est par cette théorie de la propriété. Il l'est davantage encore par une acceptation du pacte social, si naturelle que les pires difficultés n'arrivent pas à la transformer en révolte. »

Plus loin, on a la surprise de trouver un brillant parallèle entre M. Taine et Jules Vallès, qui furent condisciples à la pension Lemeignan et au lycée Bonaparte. Rapprochement fort inattendu, moins insolite encore que la leçon qu'en prétend tirer M. Paul Bourget :

« Précisément, il s'est trouvé qu'à la même date le hasard faisait s'asseoir sur les bancs de cette même pension Lemeignan et de ce même lycée Bonaparte, un écolier de la même génération, instinctivement révolutionnaire, celui-là, autant que l'autre était conservateur, — déraciné par son origine autant que l'autre était raciné. Cet écolier, très remarquable écrivain, lui aussi, nous a laissé, dans un saisissant récit, un tableau inoubliable de ses impressions de collège et de professorat, car il s'est assis, quoiqu'à titre seulement intérimaire, dans une chaire de lycée de province, au début du second empire. Ce condisciple de M. Taine, à l'institution Lemeignan, fut Jules Vallès. Rien de plus curieux que de reprendre, au sortir de la correspondance, les pages de *Jacques Vingtras*, où le maître de pension est peint sous le nom caricaturalement déformé de Legnagna. Vallès n'a pas respiré depuis vingt-quatre heures l'air de la maison, qu'il la hait déjà, de cette violente et implacable haine dont son style au vitriol est comme corrodé. Taine écrit à son professeur pour lui annoncer son prix d'honneur du concours général : « Sans vous je n'aurais eu ni ordre, ni clarté, ni méthode... » Vallès gémit : « Comme ce latin et ce grec sont ennuyeux ! Qu'est-ce que cela me fait, à moi, les barbarismes et les solécismes ?... Et toujours, toujours le grand concours ! » De ses professeurs, il crayonne une charge féroce : celui-ci marche en canard, il a l'air de glousser quand il rit. A cet autre, il rêve de prendre les oreilles et de « faire un nœud avec ». Enfermés dans la salle de composition du concours, un élève de Charlemagne et lui brûlent du punch et grillent des saucisses. Il se souvient d'un répétiteur de Jauffret qu'il a vu laver son mouchoir dans la Seine. A quoi bon composer ? « Pour être répétiteur, comme cet homme et devenir laveur de mouchoirs sous les ponts !... » Que c'est bien le même homme qui, plus tard, chargé d'une suppléance à Caen, s'amuse à

Digitized by Google

blaguer devant ses élèves stupéfiés : « Messieurs, le hasard veut que je supplée votre honorable professeur. Je me permets de ne pas partager son opinion sur le système d'enseignement à suivre. Mon avis, à moi, est qu'il ne faut rien apprendre, rien de ce que l'Université enseigne. Je pense être utile à votre avenir en vous conseillant de jouer aux dominos, aux dames et à l'écarté... Tableau ! » conclut-il. « Le soir même, j'ai reçu mon congé... » Et en route, hors de la place où son orgueil et sa sensualité saignent trop fort pour aboutir, à travers des années de quotidienne colère, au matin sinistre du 18 mars 1871. « Allons, c'est la Révolution ! La voilà donc, la minute espérée et attendue, *depuis la première cruauté du pion... Voilà la revanche du collège...* » Ne riez pas des dédicaces successives des trois volumes, d'abord « A tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège » ; puis « A tous ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim », et, pour terminer, « A tous ceux qui, victimes de l'injustice sociale, prirent les armes contre ce monde mal fait », jalonnent, comme trois bornes tragiques, le chemin suivi par le fils du paysan, imprudemment éduqué, vers la bande imbécile d'utopistes sanguinaires qu'il appelle magnifiquement « la grande fédération des douleurs ». Les admirables lettres de stoïcisme résigné du jeune Taine marquent la première étape du grand bourgeois français vers cette haute doctrine de défense sociale que son dernier ouvrage a si magistralement ramassée. Il n'a eu qu'à creuser cette notion antique et vénérable de propriété, et il y a trouvé ce qu'y trouvera tout réaliste sincère, l'abrégé même de toutes les lois de la santé nationale.

» C'est la différence radicale entre les deux types d'hommes, qu'en présence de la répartition des biens de toute sorte qui sont le vaste héritage de la civilisation, le révolutionnaire-né dise aussitôt : « Pourquoi ces joies à celui-ci, et pas à moi ? » et que le conservateur-né réponde : « Parce qu'elles sont à lui. » Il n'éprouve pas le besoin de justifier un privilège qu'il admet comme la donnée élémentaire et irréductible de la nature sociale. Mais précisément parce qu'il attache une importance souveraine à ce droit de propriété, un Taine est amené à considérer la vérification stricte des titres qui confèrent ce droit comme la première condition de l'ordre public...

»... Prenez *l'Histoire des origines*. Vous constaterez, dès le premier volume consacré à l'ancien régime, que l'inventaire du capital héréditaire de la France est l'objet premier de

Digitized by Google

cette étude, et le second la critique de la gestion que les Français du dix-septième et du dix-huitième siècle en avaient faite. Feuilletez les volumes suivants. Rien qu'aux sommaires des chapitres vous reconnaîtrez que l'ouvrage entier n'est qu'une continuation de cet inventaire et de cette critique. A ce greffier de la ruine nationale ne parlez pas des pauvres vanités idéologiques contenues dans la *Déclaration des Droits*. N'essayez point de l'émouvoir en lui vantant l'hystérique exaltation de la nuit du 4 août. Avec le même scrupule que son père apportait à examiner des dossiers dans son étude de Vouziers, l'historien contrôle et classe les pièces du procès qu'il instruit aux dilapidateurs de notre héritage séculaire. Il n'a pas eu besoin, pour les condamner, de penser à lui-même et au danger que les imitateurs de ces insensés pouvaient lui faire courir. Il lui a suffi d'appliquer le principe que son hérédité de vieille bourgeoisie avait déposé dans ses moelles, et que sa réflexion de jeune homme avait immédiatement rencontré. Il n'y a pas eu deux Taine en politique, pas plus qu'il n'y a eu deux Vallès. Tels ils sont entrés à la pension Lemeignan, tels ils sont restés dans leur position d'esprit vis-à-vis de l'ordre social, attestant ainsi l'un et l'autre la sagèsse des institutions anciennes, qui permettaient le transfert des classes, mais en imposant des étapes à l'ascension. *M. Taine est un exemplaire admirable de l'homme dont la famille a monté lentement et progressivement.* Entre lui et son ancêtre Gérard Taine, qui était encore laboureur, il y a deux cent cinquante années de progression lente, de développement patient. *Entre Jules Vallès et la glèbe, il n'y avait que son père. Chez celui dont la sensibilité et l'intelligence sont trop profondément, trop sauvagement plébéiennes encore, l'éducation fait blessure.* Chez l'autre, la race est arrivée au point de maturité où l'éducation fait culture. C'était là une des idées les plus chères à M. Taine : cette nécessité de la lenteur dans la montée sociale. »

§

Il est curieux de rapprocher de cette théorie: la nécessité d'une progression lente de la famille pour aboutir à un spécimen équilibré, — qui est la thèse de *l'Etape*, de M. Paul Bourget, — quelques observations de M. Emile Faguet sur ce roman (**La Revue latine**, 25 juillet). M. Faguet convient, si « tout cela est juste », que « cependant, c'est infiniment exagéré ».

Digitized by Google

« Il n'est pas si vrai — écrit M. E. Faguet, — que le croit cet idéologue de Bonald, très grand esprit, mais suivi trop docilement et sans bénéfice d'inventaire par M. Bourget, que l'ancien régime fut un régime de hiérarchie et de promotion par générations. Le parvenu et le raté, que l'ancien régime nous a donnés comme excluant et empêchant d'être, y étaient parfaitement connus l'un et l'autre. Il ne faut pas lire seulement de Bonald, quoique ce soit une très bonne lecture. Il faut lire Saint-Simon, Mathieu Marais, Omer Talon, etc. Le fils de plébéien parvenant aux plus hauts sommets est très fréquent dans l'ancien régime, peut-être plus fréquent que dans le nôtre. Qu'est-ce que Duguay-Trouin? le fils d'un marchand. Qu'est-ce que Colbert? le fils d'un marchand. Qu'est-ce que Jean Bart? le fils d'un pêcheur. Qu'est-ce que Fabert? le fils on ne sait de qui. Qu'est-ce que Chamillart? le fils d'un marchand. Qu'est-ce que Gourville, qui fut une manière d'ambassadeur et un très grand seigneur du XVII^e siècle? le fils je ne sais de qui, mais assurément d'un père très obscur, car il commença lui-même par être valet de chambre. Qu'est-ce que Dubois, premier ministre? le fils d'un apothicaire de Brives-la-Gaillarde. Qu'est-ce qu'Alberoni? le fils d'un jardinier. Je n'ajoute pas Catinat, maréchal de France comme Fabert, parce que, quoi qu'en ait dit cet arrogant de Saint-Simon (« Il n'oublia jamais *le peu qu'il était* »), il était cependant fils d'un président au parlement de Paris, c'est-à-dire parfaitement noble; mais en voilà pourtant quelques-uns.

» Et, en sens inverse, le *raté* et le déchu étaient excessivement fréquents en ce temps-là. Une foule de fils de famille tombaient si bas par le vice et par le crime qu'ils changeaient de nom et faisaient un plongeon dans l'obscurité épaisse des couches profondes. L'ancien régime est beaucoup moins régulier qu'on ne le croit communément.

» Et M. Bourget, comme de Bonald, n'oublie que l'Eglise! L'Eglise, qui était l'institution la plus démocratique de l'ancienne France et de l'ancienne Europe, pratiquait précisément ce système de recrutement par déracinement, de recrutement sans compte tenu de la naissance ni de l'hérédité. Elle prenait *partout*, dans la noblesse, dans la magistrature, dans la bourgeoisie, dans le peuple, dans la plèbe rustique, et elle élevait *à tout* l'enfant choisi ainsi sans acception d'origine. Je ne vois pas qu'en ceci elle fît autre chose que ce que fait la « bourse » moderne conduisant un fils d'ouvrier

Digitized by Google

d'une mansarde du quartier des Gobelins au ministère de l'instruction publique et à deux Académies. Elle faisait exactement la même chose et elle s'en trouvait bien.

» Il y a donc certainement du vrai, mais il y a aussi un peu d'idéologie et de système dans cette théorie. A supposer que nous fussions les maîtres de diriger à notre gré le recrutement social et l'ascension nécessaire des plébéiens bien doués vers les hauteurs, nous aurions deux régimes en présence. L'un consisterait, comme le veut M. Bourget, à ne permettre l'entrée du plébéien dans l'élite que par étapes, qu'en trois générations au moins. Ce régime risque de sacrifier des invidualités excellentes ; il sacrifierait Duguay-Trouin, Jean Bart, Colbert, Fabert, Gourville, Chamillart, Dubois, Alberoni, Mazarin et Napoléon Ier. Mais il ne ferait pas de déclassés. — Soit.

» L'autre consiste à prendre, comme a fait l'Eglise et comme elle fait encore, tout ce qu'on croit bon. On est sûr ainsi qu'aucune force intellectuelle, qu'aucune force sociale, par conséquent, ne sera perdue : ce qui est peut-être à considérer. — Mais il y a du déchet, et le déchet c'est les déclassés. — Parfaitement. Les déclassés, eh bien ! que voulez-vous? C'est la rançon. C'est le petit mal pour un grand bien, ou le grand mal pour un bien beaucoup plus grand. Il est certain qu'il est mauvais que le fils de M. Monneron soit un coquin et la fille de M. Monneron (les héros de *L'Etape*) une féministe anarchiste. Il est même mauvais que M. Monneron enseigne la rhétorique dans un lycée de Paris ; car il n'y enseigne que des clichés ridicules. Il est à la hauteur de son métier et il n'est nullement à la hauteur de sa profession. C'est malheureux. Mais à cause de lui supprimer Duruy, c'est un peu vif, et cette conséquence du système fait réfléchir.

» Tiens ! voilà deux noms, ceux-là tous deux historiques, qui sont bien caractéristiques : Duruy, Burdeau, tous deux fils d'ouvriers. Le système Bonald supprime Burdeau. Vous applaudissez. Oui, mais il supprime Duruy. Vous devenez inquiet. Vous hésitez. Vous balbutiez. Mais, oui, je vous dis que vous balbutiez.

» Au fond, ce n'est pas parce qu'il est fils de paysans et boursier que M. Monneron est un raté. C'est parce qu'il est un imbécile. Or imbécillité est chose *surtout* individuelle. Il y a des fils « l'héréditaires » qui sont aussi bêtes que M. Monneron ; et il y a des fils d'ouvrier ou de paysan qui sont des Sixte-Quint. C'est parce que l'Eglise savait que l'esprit souffle où

Digitized by Google

il veut, et que l'intelligenee, quoique dépendant quelque peu de l'hérédite, est *surtout* individuelle, qu'elle n'avait pas adopté le système Bonald et qu'elle avait inventé le système démocratique. »

Il est piquant, en vérité, que M. Emile Faguet ne formule pas plus promptement l'objection rationnelle à la théorie de M. Paul Bourget : *l'individualité,* et qu'il y parvienne incidemment en taxant « d'imbécillité » ce pitoyable M. Monneron.

Après tant de livres conçus pour exalter l'individu, et recommander les moyens de culture les plus propres à le développer, voilà qu'on tend à ruiner leur généreux enseignement ! Que MM. P. Bourget, M. Barrès et Ch. Maurras défendent ces théories rétrogrades, c'est la qualité de l'écrivain qui, seule, incite à les discuter. Comment tenir l'homme pour le résultat d'une race, uniquement, et ne voir en lui, autour de lui, que des empêchements à l'application utile de sa volonté ! Sans doute, des aptitudes lui sont transmises avec le souffle, et les premiers exemples, il les emprunte au cercle familial, — mais conviendra-t-on que ce soit là tout et que les fils des hommes n'aient d'avance sur les colimaçons ou les poulpes, que de se renouveler... à la troisième génération !

Après tout, être déraciné comme un Vallès ou, comme lui, avoir brûlé une ou deux étapes, — fût-on M. Barrès ou M. Bourget, on aurait mauvaise grâce à ne point envier l'apanage de cette infériorité.

§

M. Romain Coolus est un poète précieux, sec volontairement, tributaire, on dirait, de Jules Laforgue et amoureux de la rime riche et insolite à la manière de Banville. *La Revue blanche* (1er août) publie des *Points de vue*, extraits d'*Exodes et Ballades*. Ce livre sera décrié autant qu'admiré, car on ne peut être indifférent à la poésie acide, rêche, funambulesque et précise de M. Romain Coolus. Nous reproduisons ici une pièce qui pourrait avoir la fortune des *Jumeaux* de Corbière ou de la *Jeune fille* de Glatigny :

LE PISTON

Le soir, parfois, grandes ouvertes les fenêtres,
On laisse entrer l'Été qui s'étire et qui, las,
Dans la chambre éparpille une odeur de lilas
Et des chuchotements de hêtres.

Digitized by Google

Sûr, quelque part, s'enjolivant de falbalas,
Il se concerte d'invisibles Dalilas,
De qui s'augmente encore l'inquiétude d'être.

On se donne à la nuit charmante d'être là,
Pacifique et pacifiante, bleu holà,
Trêve, répit, repos, douce à qui s'isola,
Douce d'être venue et d'être venue ample,
Si calme que sa paix bleue éploie un exemple;

Et c'est un trouble, un grand émoi contagieux,
Où frissonne le vieux frisson religieux.

C'est alors, déroulant ses guirlandes cuivrées,
Que, parfois, un piston festonne allègrement,
Familier, le travail de ses gammes ouvrées.

Et ce n'est qu'un piston en fleur, mais c'est charmant!

Aimer le piston, ô mystère!
Le faire chanter sur la terre
Et, s'il vous fait défaut, se taire!
Y verser son cœur sédentaire,
Y vibrer son mal solitaire,
Y sonner son rêve adultère,
Eperdument et dans le ton!
O saluer le soir d'allegros militaires
Enlevés à la pointe altière du piston!

MEMENTO. **L'Ermitage** (août) publie une nouvelle série de *Ballades* de M. Paul Fort : *Lucienne* (marivaudages, lieds et madrigaux) où l'auteur s'est renouvelé de la façon la plus imprévue. C'est un petit roman lyrique à bâtons rompus, d'une psychologie vivante et très fine, dont les personnages réels sont des sentiments et des sensations.— Le même numéro de la revue contient des vers de MM. E. Dujardin et E. Ducoté.

La Revue blanche (1er août) commence la publication d'un roman de M. H. Ghéon : *Le Consolateur*.— Y lire : *Les Effets de l'Education moderne*, par M. Roorda van Eysinga. — *Le droit de critique*, une excellente fantaisie de M. Alfred Jarry.

La Revue de Paris (15 juillet). — *Lettres* inédites de Mme de Rémusat. *Un drame* de M. Marco Praga.

La Revue des Deux-Mondes (15 juillet).— *Chez le Maharajah de Travancore*, par M. Pierre Loti.

Minerva (15 juillet). — *Un crime judiciaire au XVIIIe. L'affaire Abbatucci*, par M. A. Chuquet. — *Théophile Gautier*, par M. V.-Emile Michelet.— (1er août). *Une colonie française du moyen âge. Le Royaume de Chypre*, par M. C. Enlart. — *Les Amours de Jupiter et d'Io*, poème de M. Dauphin Meunier.

Le Carnet (20 juillet) publie *l'Aide*, une nouvelle de

Digitized by Google

M.Gorky. — *La Poésie chinoise sous la dynastie des Thang.*

La Revue d'art dramatique (juillet). — Le théâtre en Italie.

La Revue bleue (19 juillet). — *Sur le mensonge*, par M. E. Faguet. — *Souvenirs sur le père Didon*, par M. G. Grappe. — *Le divan de la rue Lepelletier*, par M. Ph. Audebrand. — (12 juillet). *Quelques notes sur Louis Ménard*, de M. Barrès. — *Le droit à la Beauté*, par M. Abel Hermant.

La nouvelle Revue (15 juillet). — *Une mission scientifique de Dumas père*, par M. G. Dubois-Desaulle.

La Plume (15 juillet). — M. Ch. Saunier : *Les arts décoratifs aux salons de 1902.*

Durendal (juillet) achève la publication d'un drame de Georges Eekhoud : *L'Imposteur magnanime.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Etienne Dolet (*L'Eclair*, 2 août). — Fragments inédits d'Alfred de Musset (*Le Temps*, 23 juillet). — La famille de Baudelaire (*Le Temps*, 8 août).

Il se forme un culte autour de l'absurde statue de Dolet. Des gens dévotieux, pour qui sont méprisables les processions vers les églises, s'en vont, une fois par an, tourner en rond et hurler autour de ce pauvre bronze d'un pauvre homme. Le saint sans doute importe peu ; il est ce que le voient, ce que le sentent ses fidèles. Les piétistes révolutionnaires s'imaginent que Dolet fut, comme ils disent en leur langage, libre-penseur; cette naïveté est amusante, et presque touchante. C'est du folklore, et du meilleur. Ainsi, pour les bonnes femmes du pays, la statue monumentale de Vercingétorix est devenue l'effigie du Père Saint Gétorix. Et pourquoi pas ? L'homme ayant besoin de dieux est bien obligé de les créer lui-même. Dolet n'ira pas très loin; mais la tendance est tout de même curieuse et d'un certain intérêt pour la psychologie générale de l'humanité inférieure.

Partant d'un autre point de vue, M. Montorgueil a esquissé une biographie du personnage qui nous a semblé assez véridique. En voici le passage principal :

« Dolet ne fut qu'un érudit vaniteux et médiocre, qu'un latiniste irrité et prétentieux, un éditeur des œuvres d'autrui, quand il n'en fut pas que le plagiaire ; un contradicteur vio-

Digitized by Google

lent et vindicatif, un caractère haineux et jaloux qui s'aliéna les amitiés les plus patientes; un persifleur de luthériens, dont il raillait les audaces dans le martyre, un sceptique qui resta indifférent aux véritables grands problèmes que la Renaissance agita, tout entier confiné en Cicéron, auquel il n'emprunta, avec son ordinaire mauvais goût, que l'ampleur et le vide des périodes ; enfin il fut un meurtrier : sa première condamnation lui vint d'avoir, on ne sait comment, dans les rues de Lyon, la nuit, assassiné son compagnon.

» On ne doit juger les faits qu'à la lumière des mœurs qui en sont contemporaines. Ces faits se passent à l'époque des controverses fiévreuses autant que stériles, où la contradiction est singulièremeet agressive. Dolet, lui-même, que les ignorants nous donneront comme un libre-penseur, parlant du théologien Beda, son adversaire :

« Je suis épouvanté et indigné d'apprendre, écrira-t-il, que cette bête monstrueuse et vicieuse, Beda, cette peste exécrable, ait été rappelée d'exil. Le bruit a couru ici qu'il a encore tenté de faire quelque mal et qu'on l'a jeté en prison pour cela. *J'espère que c'est vrai et qu'il subira un châtiment digne de ses crimes et de son méchant caractère.* »

» Dolet s'afflige qu'un contradicteur soit rappelé d'exil ; il se réjouit de le voir en prison à nouveau, espérant bien que cette fois on le mènera au bûcher. Il attise le feu, il guette le supplice. il s'en délecte par anticipation : mais la chance tourne, et c'est lui qui monte sur le bûcher qu'a évité Beda.

» Beda était un catholique. Lui eût-il été plus tendre s'il eût été luthérien ? N'exerçait-il son courroux contre l'orthodoxe que parce qu'il partageait l'erreur des hérétiques? Pas même il les blâmait. Il outrageait cette « secte stupide qui insulte au Christ, par sa passion pour la notoriété » et, devant ses supplices, il avouait rire !

» Le voici à Lyon. Une nuit, il vaque par les rues, avec un peintre nommé Compaing. Que se passe-t-il entre ces hommes ? que soudain, Compaing chancelle, et, la gorge traversée d'un poignard, tombe à terre et meurt. Le drame a eu des témoins qui se ruent sur le meurtrier : il leur échappe et s'enfuit. Son procès s'instruit, il est condamné. Mais des amis — que son orgueil paiera d'ingratitude — lui ont ouvert les portes du palais. Il a vu le roi : il a protesté s'être trouvé dans un cas de légitime défense. Le roi a pardonné. Il est revenu à Lyon, où autour de lui gronde la colère des parents du mort invengé. S'y joint bientôt celle de ses rivaux en imprimerie,

Digitized by Google

et de Rabelais lui-même, qu'il a dépouillé et trahi, comme plus tard celle de Marot, l'accusant de conter tout haut, sans honte ni crainte, « son vice hors d'usance ». Il est le seul, toutefois, à l'en accuser.

» Vers la fin de juillet ou le commencement d'août 1542, Dolet est dénoncé à l'inquisiteur général. Par les prêtres? Que non! Par tous les autres imprimeurs lyonnais irrités. Ce sont les imprimeurs qui dressent l'acte d'accusation, avec le promoteur des causes de l'inquisition en matière d'hérésie. On le put aisément convaincre d'avoir fait ou vendu des livres suspects, mais il jura être prêt, s'il avait erré, à se rétracter. Il fut livré au bras séculier, fit appel de la sentence qui fut confirmée ; le roi, pressenti, retint l'affaire.

» Un prélat allait sauver l'hérétique : Duchatel, évêque de Tulle, confident de François Ier. L'inquisiteur s'émut de cette intervention qui fut efficace. « Vous avez rang d'évêque et vous osez, auprès du roi, défendre un blasphémateur ! » L'évêque fit à l'inquisiteur cette réponse :

» J'agis en évêque de l'Eglise du Christ, je suis les enseignements des apôtres et de tous les saints et martyrs qui ont bâti notre sainte Église. C'est leur exemple qui m'enseigne que le devoir d'un évêque consiste à éloigner le cœur des rois de la barbarie et de la cruauté, en lui inspirant des sentiments de douceur, de clémence et de miséricorde. Quand vous m'accusez d'oublier mon devoir d'évêque, c'est vous qui oubliez le vôtre. J'ai parlé en évêque, vous avez agi en bourreau !... »

» Dolet, gracié, libre, rentré en possession de sa fortune et de ses presses, revint à Lyon. Ses ennemis, probablement ses confrères, n'avaient point désarmé. Une caisse de livres prohibés, saisis sous son nom et qu'il nia avoir expédiés, provoqua une troisième arrestation, qui l'amena à la Conciergerie. Il y fut inculpé d'avoir, depuis son élargissement, publié une réflexion de Socrate, arrangée à sa façon et niant l'âme immortelle. La partialité des juges laïques, devant lesquels il était traduit, ne pouvait guère faire espérer un acquittement; mais son affaire s'aggravait encore du meurtre du peintre. La veuve ne lâchait point le meurtrier, et où qu'il fût écroué, avec ses parents, accourait crier vengeance.

» Condamné le 2 août 1546, Dolet fut exécuté le lendemain. Mené place Maubert, on le suspendit à la potence et on alluma les fagots. Il n'y eut, pour s'émouvoir de cette fin cruelle, que quelques doux lettrés. »

Digitized by Google

§

La sœur d'Alfred de Musset, Mme Lardin de Musset, vit toujours. M. Adolphe Brisson l'est allée voir, a recueilli de sa bouche de curieuses anecdotes sur le poète et trouvé, dans les papiers, qu'elle détient jalousement, quelques fragments inédits. C'est d'abord un morceau d'une version en vers de la comédie : *On ne badine pas avec l'amour*. Cette comédie, primitivement, devait être écrite en vers :

LE CHŒUR

Sur son mulet fringant, doucement ballotté,
Dans les sentiers fleuris, messer Blazius s'avance,
Gras et vêtu de neuf, l'écritoire au côté,
Son ventre rebondi le soutient en cadence.
Dévotement bercé sur ce vaste édredon
Il marmote un *Pater* dans son triple menton.
Salut! maître Blazius, comme une amphore antique,
Au temps de la vendange, on vous voit arriver...
Par quel si grand bienfait de ce ciel magnifique
Voit-on sur nos coteaux votre astre se lever?

BLAZIUS

Si vous voulez apprendre une grande nouvelle,
Apportez-moi d'abord un verre de vin frais.

LE CHŒUR

Voici, maître Blazius, notre plus grande écuelle,
Buvez!... Le vin est bon ; vous parlerez après.

« Quoi encore... Des projets raturés, des scénarios, des nouvelles ébauchées, des brins de dialogue. Celui-ci égale, par le style et le sentiment, les plus beaux morceaux que nous ayons du poète. C'est un duo nocturne, à la lueur des étoiles. L'amant et l'amante, les bras enlacés, épanchent leur mélancolie.

« L'Amante. — On aime les mystères et on les redoute.

» L'Amant. — Où est la ligne de démarcation entre le posi- » tif et le mystérieux?... Ah! l'habitude! l'habitude! Est-ce » parce que les hommes ont analysé des cailloux sur leur » route et que tout est réglé dans la nature, même le désordre, » qu'ils croient que la nature leur appartient? Est-ce parce » qu'ils ont rassuré les paysans sur les éclipses et les aurores » boréales qu'ils ont le monopole de la crédulité? Regardez » là-bas, Madame. Voyez-vous cette brillante planète?

» L'Amante. — Brillante comme une larme!

» L'Amant. — Vous avez lu Mme de Staël! A côté de cette » planète, voyez-vous cette étoile un peu plus éloignée?... De » quelques milliers de lieues environ!

» L'Amante. — Je crois l'apercevoir!

Digitized by Google

» L'amant. — Eh bien ! figurez-vous que vous êtes à présent » dans cette étoile et que vous cherchez dans un ciel peuplé » comme celui-ci la dernière qu'elle puisse apercevoir elle-» même, car il y en a autant derrière elle que devant nous.

» L'amante. — Cela est singulier.

» L'amant. — Elle aussi, elle doute de l'existence d'un » monde aussi loin d'elle qu'elle l'est d'ici. Et une flèche en » ligne droite, partie de notre sphère, traverserait ainsi des » milliers de grains de sable qui doutent les uns des autres. » Où pensez-vous qu'elle s'arrêterait?

» L'amante. — Jamais.

» L'amant. — Est-ce là un mystère? Vous avez cent ans » pour le voir sans le comprendre, et si vous ne voulez pas » que vos yeux se fassent les bouffons de votre pensée, il est » prudent de les abaisser vers la terre. Ah ! la raison est sûre » d'elle! Elle approuve, elle dénie, mais qu'elle se garde d'in-» terroger, de peur que la réponse ne se fasse dans un langage » inconnu! Regardez-la, cette magnifique nature ! Songez-vous » que, parmi cette poussière de mondes, il n'y en ait pas un qui » ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie et » qui ne doive mourir en la suivant! Pourquoi le ciel immense » n'est-il pas immobile? Dites-moi s'il y a jamais eu un mo-» ment où tout fût créé? En vertu de quelle force ont-ils com » mencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront ja-» mais?

» L'amante. — Par l'éternelle pensée.

» L'amant. — Par l'éternel amour. La plus faible d'entre » les étoiles s'est élancée vers l'astre qu'elle adore, comme son » bien-aimé. Mais une autre l'aimait elle-même et l'univers » s'est mis en voyage.

» L'amante. — Ah! toute la vie est là!

» L'amant. — Oui, toute la vie! »

§

D'une étude très documentée que vient de publier M. Georges de Nouvion sur la famille de Baudelaire, *le Temps* a donné ce résumé :

« La famille de Baudelaire est assez peu connue, et ses biographes ont commis sur ce point d'assez graves erreurs. Il était, disent-ils, fils d'un peintre. La vérité est qu'au moment où il naquit son père charmait les loisirs de sa retraite en s'adonnant à la peinture. Mais pendant toute la durée de l'Empire il avait rempli les fonctions de chef des bureaux de la préture

Digitized by Google

du Sénat, poste qu'il devait à la protection du duc de Praslin et d'où la Restauration le délogea comme suspect d'avoir conservé de l'attachement pour le régime impérial. Avant la Révolution il avait été le précepteur des enfants du duc; il avait été l'ami des philosophes et particulièrement de Condorcet, auquel une tradition de famille prétend qu'il aurait épargné, sinon la mort, du moins l'échafaud. Cette tradition est quelque peu suspecte. Néanmoins, François Baudelaire est un des témoins sur la déposition desquels l'acte de décès de Condorcet, primitivement dressé au nom de Pierre Simon, fut rectifié. Pendant la Terreur, François Baudelaire dut, pour vivre, donner des leçons de dessin et, sur son gain, il subvenait aux besoins des enfants du duc de Praslin. L'un d'eux, qui fit partie du conseil de famille de Charles Baudelaire, est le père de celui qui, en 1847, assassina sa femme et se tua dans sa prison.

» D'un premier mariage, François Baudelaire avait eu un fils qui entra dans la magistrature. Sa carrière s'écoula tout entière à Fontainebleau, dont il fut pendant vingt ans conseiller municipal, et où sa veuve est morte, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en avril dernier.

» La communication de l'inventaire dressé après la mort de François Baudelaire a permis à M. de Nouvion de reconstituer également le cadre dans lequel s'écoulèrent les premières années du poète, logis de bourgeois aisé, ami des arts, de goûts littéraires, mais logis austère, où rien n'est donné au luxe et dont l'intimité de quelques amis éprouvés, tels que le sculpteur Ramey et le peintre Naigeon, fait tout le charme.

» Sur le beau-père de Baudelaire, qui, après une carrière militaire brillante, fut ambassadeur à Constantinople et à Madrid et mourut sénateur du second Empire, sur sa mère, dont la vie passa par des vicissitudes bien diverses, M. de Nouvion a donné des détails ignorés et curieux.

» Mais le plus intéressant est ce qui concerne l'enfance de Baudelaire lui-même. Celui-ci, dans l'autobiographie qu'ont publiée MM. de la Fizelière et Devaux, affecte de se présenter comme un élève indiscipliné et révolté, au collège de Lyon comme à Louis-le-Grand. Or, M. de Nouvion publie la liste de ses récompenses. Il en a tous les ans. Non seulement dans les classes supérieures il a de nombreux succès au lycée et au concours général, en vers latin, et en discours français où il rivalise avec son condisciple, M. Emile Deschanel, mais il a des nominations en thème grec; il en a aussi en thème latin,

Digitized by Google

en histoire naturelle, il a même un 1er accessit d'arithmétique. Baudelaire « fort en thème » et calculateur, on conviendra que la découverte ne manque pas de piquant ».

Conclusion inattendue, car Baudelaire, poète admirable, fut aussi un sévère humaniste et un parfait logicien.

R. DE BURY.

ART ANCIEN

M. de Marigny et les ouvriers des Gobelins. — Ce mois appartient aux Gobelins; M. Guiffrey en a décidé ainsi en organisant, au Grand Palais, une exposition de quelques-unes des plus célèbres et prestigieuses suites qui sont la gloire de notre manufacture. Ce qui a fait écrire à plusieurs de mes confrères, critiques « art-nouveau », que cette exposition « commémorait le centenaire des Gobelins ». De bonnes heures nous sont encore ménagées, je crois...

A regarder ces tapisseries, à les admirer dans leur harmonie, parfois assourdie et voilée d'un léger gris de vieillesse qui les rend plus troublantes, des souvenirs montent, les épisodes surgissent, scandent l'histoire, marquent des époques, éclairent des stades de la fourmillante chronique qu'est la vie de cette Manufacture royale des Meubles de la Couronne... Et un des plus curieux, un de ceux qui me venaient à la mémoire, est la lutte que durent soutenir pendant des années, et M. de Marigny, et les directeurs, et chefs d'ateliers, pour empêcher les Anglais, les Espagnols et les Portugais de nous enlever nos ouvriers.

Vers 1752, les tentatives d'embauchage sont surtout très fréquentes.

Pour en comprendre toute la gravité, il faut connaître la situation de la manufacture à cette époque, se bien figurer que l'état des finances en rend l'existence problématique, — quelle antithèse avec l'universel renom dont elle jouit et l'éclat incomparable qu'elle répand en Europe ; — et que sans l'architecte d'Isle, sans Audran père, sans P. F. Cozette et Jacques Neilson qui, avec un courage et un dévouement admirables, sacrifient toutes leurs ressources personnelles pour ne laisser péricliter les ateliers et l'école, elle n'existerait plus : en 1772, on leur devra jusqu'à deux cent vingt mille livres...

Donc, dès le début de 1752, Cozette écrit à Marigny, — alors seulement M. de Vandières :

Digitized by Google

« De Paris, 27 janvier 1752.

« Monsieur,

« Sachant M. Disle à Crespy, j'ay l'honneur de vous donner avis de la fuitte d'un nomé Ardivilier, ouvrier rentrayeur sous le sieur Vavoque... Les apparences sont qu'il est party pour passer en Angleterre... »

Le frère de la Pompadour répond de suite :

« M. Cozette aux Gobelins.

« A Versailles, 29 janvier 1752.

«... Si vous aviez été attentif à exécuter les ordres que j'avais donnés il y a environ un mois lorsque je fus averty qu'on cherchait à débaucher les ouvriers de la manufacture des Gobelins et que vous eussiés pris les mesures convenables pour veiller, cette évasion ne serait pas arrivée... »

Et Cozette, de récrire quelques temps après :

« 26 mars 1752.

« Suivant votre ordre, j'ay l'honneur de vous donner avis qu'il y a un ouvrier basselissier du sieur Neilson, party d'hyer à midy pour passer à Bruxelles, muny d'un passeport qu'un flaman luy a donné dont il doit prendre le nom et que je n'ay puscavoir; il prend sa routte par la porte Saint-Martin, Louvre, Pont-Gournay, Arras, Péronne et Cambray, où il doit s'arrêter chez le nommé Barth, maistre tapissier, avant que d'aller à Bruxelles.

« Son véritable nom est Christienne Argan, il a environ 19 à 20 ans, de moyenne taille, les genouils un peu en dedans, le visage marqué de taches de rousseur, les lèvres un peu grosses, les cheveux tirant sur le roux-brun, portant une petite perruque, assez reconnaissable à la parolle, bégayant, et doit avoir sur lui un peigne servant à la tapisserie de basselisse dont il y a des dents des deux côtés. »

L'ennemi qui rôde autour des Gobelins, l'embaucheur, le voici :

« Ce dixième d'avryl.

« Vendredy dernier, nous avons appris que le sieur Avarre avoit passé six semaines à Paris, dans l'intention d'avoir deux ouvriers d'Hautelisse pour travailler en Angleterre et faire un meuble pour le duc de Cumberland et autres. Comme le père du dit Grignon avoit travaillé anciennement en Angleterre on vouloit l'avoir avec son fils aîné ; n'ayant pas voulu y aller on s'est adressé à un ouvrier de M. Audran qui n'a pas voulu y consentir malgré les conditions avantageuses que

l'on luy a proposées et a dit que le sieur Grignon l'aîné étoit party le vendredi-saint à 2 heures après midy avec le sieur Avarre et un ouvrier de la Savonnerie. De plus ledit ouvrier a dit qu'il avait vêu une lettre vendredy dernier qui marquoit qu'ils étoient arrivés à Douvres, que les conditions que l'on leur faisoient étoient d'estre chauffé, logé, éclairé et payé d'un tiers de plus par bâton que le prix qu'ils ont aux Gobelins et qu'ils avoient de l'ouvrage pour huit années. »

Le 25 avril, nouvel avis de Berrier à Vandières : il s'agit, cette fois, d'un autre individu :

«... Il y a quelqu'un à Paris qu'on m'assure estre le frère d'un ecclésiastique apostat qui est à Londres avec quelques crédits dans cette cour-là, qui est chargé de débaucher les meilleurs ouvriers de la manufacture des Gobelins et de celle de la Savonnerie, pour les faire passer en Angleterre sous l'appas d'un avantage infiniment supérieur à celuy qu'ils ont icy et qui leur donne de l'argent pour s'y conduire. Depuis les festes de Pasques dernières, quatre des meilleurs ouvriers de ces manufactures se sont évadés. »

Cependant, Argan est pris, et avec lui un de ses compagnons. De maréchaussée en maréchaussée, on les conduit au Fort-Levêque, où M. d'Isle va les interroger. Voici le billet qu'il fait tenir à Vandières.

« Ce 24 may 1752.

« Monsieur,

« J'ay l'honneur de vous envoyer coppie de l'interrogatoire que j'ay été faire ce matin, aux deux ouvriers des Gobelins prisonniers au Fort Levêque et de leurs réponses.

« Monsieur verra par le détail qu'il y a plus de Libertinage et de Légèreté que de Complot, n'ayant, à ce qu'ils m'ont asseuré, eü aucun commerce avec les estrangers n'y été sollicité par aucun estranger. L'estat de misère et de souffrance où ils sont, estant au cachot et au secret, mangés de vermine et paroissant fort repentants de leur faulte, et accablés de douleur, m'a touché et me fait prendre la liberté de vous supplier, par compassion, de vouloir bien leur accorder le préau pour les retirer du cachot le plus tôt qu'il sera possible... »

Et Vandières lui mande :

« De Marly, le 25 mars 1752.

«... Je confesse que vous leurs fassiés accorder le préau.»

Le 22 juin, il les fait élargir définitivement.

Cependant, les embauchages continuent. Voici un bil et d'Isle du 31 mai :

Digitized by Google

« J'ay l'honneur de vous avertir que M. Neilson vient de m'avertir que le nommé Henry Vendigen, flamand, est party pour son pays, n'ayant pas paru de la semaine. »

Pour la surveillance, on s'était naturellement adressé à M. Berrier, conseiller d'État et lieutenant général de police ; celui-ci recevait dans le même temps de Buhot, « un de ses plus fins lymiers », — j'ai trouvé le cliché dans une requête à M. d'Argenson, — l'avis suivant :

« Monsieur,

« J'ay l'honneur de vous informer que je suis présentement à la suite d'un embaucheur qui, depuis très longtemps, se mèle de faire le métier de faire passer des ouvriers en Espagne... Les ouvriers auxquels il s'est attaché présentement sont rubaniers et pasmantiers. J'auray l'honneur de vous rendre compte de ces démarches. Comme cette découverte me paroît intéressante, j'ai dû ne pas devoir la négliger; j'ay envoyé du monde à Chaillot aux trousses de la Gaudon. Quand aux Gobelins je n'ay pu y envoyer devant cet après-diné.

« J'ay l'honneur d'estre avec respect,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant

« serviteur.

« Buhot. »

Vandières, qui a suivi la cour à Compiègne, reçoit, au commencement de juillet, cette nouvelle :

«... Le nommé Varocler, ouvrier de la Savonnerie détenu au fort Lévêque par votre ordre, a écrit à M. Duvivier que le nommé Dufresne, un de ses camarades, estant venu le voir, lui avoit dist que ses craintes estoient dissipées, parce qu'il avoit eü peur d'estre arresté, à cause des relations qu'il avoit eues en Angleterre ; il dit aussi que le Sr Rançon le jeune, ouvrier des Gobelins l'estoit venu voir, et lui dit que les intérest de Dufresne et de son père estoient communs et lui confieroit des choses qui pourraient luy faire plaisir... C'est pourquoi je mande à l'instant à M. Buhot, inspecteur de Police par votre ordre de faire moucher et suivre Rançon et son fils, ouvriers des Gobelins... »

Le directeur des Bâtiments répond le même jour :

« A Compiègne, 7 juillet 1752.

« Vous ferés arrester, monsieur, et conduire dans les Prisons du fort Levêque, le nommé Dufresne, ouvrier de la Savon-

nerie. Faites moucher aussy Rançon père et fils, ouvriers des Gobelins, afins qu'ils soient arrestés en même temps que Dufresnes. De suite ou le lendemain vous irés les interroger séparément et vous m'envoyerés le procès-verbal de leur audition. »

Et d'Isle, en sa qualité de « Prévost des Bâtiments », arrête Dufresne, et « non d'autres, pour ne pas effaroucher ».

Au Fort l'Evêque, Dufresne trouve une âme compatissante qui fait passer ce billet à sa femme :

« A la femme Dufresne la jeune, à Chaillot.

« Ce 22 juillet.

« Madame, j'ay l'honneur de vous éscrire ces deux mots pour m'informer de l'estat de votre santé et pour vous envoyer la situation où en est votre mary et pour vous dire d'aller chez M. Disle et pour lui dire qu'il lui donne le Préau, car il est bien mal dans l'endroit où il est, parce que j'ai été 10 jours au secret auprès de luy, j'ay de ses nouvelles trois fois par jour par une personne qui le sert. Quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoistre, j'avois l'honneur de connoistre monsieur vostre mary il y a eu un peu de tems. »

C'est signé : « La veuve Poirrier. »

Cette ancienne connaissance, retrouvée si heureusement, joint à sa lettre ce billet de Dufresne, écrit au crayon sur un feuillet arraché à un livre :

« Ma chère femme et amie, je t'embrasse de tout mon cœur, le cœur pénétré de douleur d'estre privé du plaisir de te voir. J'ay trouvé ta lettre qui me fait beaucoup de peine de sçavoir ce qu'il t'est arrivé. Voicy le récit de ma situation. Je suis entre quatre murailles, je ne vois qui que ce soit, je n'ai qu'une petite fenestre à quatre piés au-dessus de ma teste, dou je vois un peu le jour. Je n'ai de la Prison que de l'eau, si je veü du pain il faut que je l'achette. Je n'ai que l'espace de cinq piés de long pour me promener, il faut que je mange sur mon lit, n'ayant ny chaise ny table, un lit qui ne vaut pas grand chose ; il y a bien un million de puces qui me rongent incessamment. Je vous prie d'aller aujourd'hui chez M. D'Isle et de ne pas le quitter qu'il ne vous donne un billet de sa main pour que j'aye le Préau. Tu peux luy dire qu'il est vrai que la bille me mange. J'ai le corps rempli de boutons, que je suis malade, qu'il donne ordre pour que j'aille à l'Hôtel-Dieu, je n'en puis plus, il faut le persécuter. »

Et Marigny fait relâcher Dufresne après de rudes semonces, à la vérité.

Digitized by Google

M. le comte d'Argenson, secrétaire d'Etat pour la guerre, s'emploie activement de son côté. Voici ce qu'il dépêche à Vandières :

« Monsieur,

« J'ay l'honneur de vous envoyer les noms et les adresses des ouvriers de la Manufacture des Gobelins qui sont soupçonnés de recevoir des lettres du pays étranger. Je vous seray très obligé si vous voulés bien donner des ordres à la Poste aux Lettres de Paris d'y faire arrester celles qui viendront à ces adresses pour qu'elles me soient remises. »

« D'Angleterre :

« Les nommés Grignon Antoine et Grignon Cadet, « rue de Loursinne, paroisse Saint-Médard » ; Christophe Argan, « rue Mouffetard entre les deux barrières des Gobelins, dans la maison du sieur Dervillé, aux armes de Villeroy et proche le coin de la rüe des Gauthier-Renaud et Marc-Antoinne » ; Dégravier, rue Mouffetard, « proche la rue des Gobelins, maison du Grand-Louis. »

« De Portugal :

« Daigne le jeune; dans la manufacture. »

« D'Espagne et d'Angleterre :

« Le nommé Rançon l'aîné et Rançon le jeune. »

Evidemment Rançon est un homme à surveiller. On le désigne à Buhot. Le policier le piste, et rédige son rapport :

« Dimanche, 23 juillet 1752.

« Manufacture des Gobelins.

« Rançon est sorti des Goblins à cinq heures du matin avec sa femme, a été à la messe à Saint-Clair, est rentré ensuite chez luy, et n'en n'est sorty qu'à deux heures et demie avec son fils, ont traversé les champs par la butte Parnasse, et ensuite ont esté se reposer au coin de la petite rüe du Bacq au cabaret de la *Bonne vendange*. Ils y ont resté envyron une demye heure, après quoy ont esté dans la rüe de Bourbon à l'hôtel d'un Cézane où ils ont resté un quart d'heure, ensuite ont été même rüe chez madame la duchesse de Modène, après y avoir resté une heure, ont pris la routte des Invalides, ont passé l'eau vis à vis le cours de la Reyne et ont esté à Chaillot. Les personnes qui les observoient n'ont point passé l'eau avec eux crainte d'estre connües, et ont esté au for Levesque, où Rançon et son fils se sont rendus avec trois autres particuliers, dont un portait deux bouteilles de vin, ils ont estés au for Lévesque une demye heure, et en sortant

ont estés au cabaret ensemble, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, au cabaret qui a pour enseigne le *Rat*. Ils ont resté envyron une heure, et il étoit près de dix heures quand ils en sont sortis. Deux des cinq ont quittés Rançon et luy a rentré avec son fils et un autre (1) aux Goblins.

« Buhot. »

« Le mardy 25, Rançon, son fils et Rondet ont esté à Vitry, sortir à onze heures et demie. Rançon avait le matin un habit canel et en a pris un noir pour aller à Vitry. »

Qu'est devenu Rançon ?... Je n'ai pu le savoir.

Pour Rondet, il a été « aux Isles ». Non pour avoir voulu passer en Angleterre ; mais, parce que son père, lui ayant confié cent livres « à porter à un maçon », le « mauvais sujet » avait été raccoler un tendron à la porte Saint-Bernard, — et ç'avait été le fiacre pris, la promenade délicieuse dans la campagne de Bicêtre, la ripaille à Villejuif, au cabaret; et, au milieu du tapage obligé et des criailleries, M. Vinfrais, — quel nom ! — brigadier de la maréchaussée intervenant et classiquement enfermant en la rison dudit lieu la donzelle et le jouvenceau.

Cette fois encore, Vandières, avec cette délicatesse et cette bonté qu'il dissimule mal, Vandières intervient.

Je copie la lettre à d'Argenson :

« Compiègne, 21 juillet 1752.

« M. le comte d'Argenson.

« Monsieur,

« Je vous prie de ne pas livrer dans les mains de la justice le nommé Pierre-Joseph Rondet, âgé de 15 ans et demy, fils d'un des plus sages et des meilleurs ouvriers de la manufacture des Gobelins, que le sieur Vinfray a fait arrêter le 18 de ce mois à Villejuif, avec la nommée Armande, femme d'un garçon jardinier. Je vous demande grâce pour luy. Il s'agit d'un vol domestique de cent livres que son pauvre père a d'abord remboursé au Me de pension où ce drôle était entré domestique, n'ayant pas voulu travailler aux Gobelins. Ses père et mère qui sont dans la désolation me demandent instamment, ainsy que toute la maison des Gobelins, que de sa prison il soit transporté aux Isles. Je vous seray bien obligé si vous voulés bien éviter à ces pauvres parents l'horreur des suites funestes du vol domestique.

(1) « C'est le nommé Rondet, ouvrier de M. Andran. »

Digitized by Google

« J'ay l'honneur d'estre très parfaitement, monsieur...
« Vandières. »

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Th. Duret: *Manet*, Floury, 25 fr. — Henri Bouchot : *Un ancêtre de la gravure sur bois*, Emile Lévy, 20 fr. — Adolphe Retté : *Fontainebleau*, Bibliothèque de la Plume, 1 fr. 50. — Augustin Filon : *La Caricature en Angleterre*, 3 fr. 50. — Gabriel Séailles : *Watteau*, Henri Laurens, 2 fr. 50, — A. Marguillier : *Albert Dürer*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Eugène Muntz: *Raphaël* : H. Laurens, 2 fr. 50. — Annales internationales d'Histoire : *Histoire des arts du dessin*, Armand Colin. — J. Pierre : *Histoire de cinq bustes en marbre*, Champion. — Gius. Gramegna : *Un Statuaire*, Revue franco-italienne Naples. — Edmond Rocher : *Fleurs documentaires dans le style moderne*, Guérinet. — René Préjelan : *L'amour en dentelles*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts ; La Revue de l'Art ancien et moderne ; Art et décoration ; L'art décoratif ; Revue des Arts décoratifs ; La Chronique des Arts ; Le Bulletin de l'art ancien et moderne ; La Plume ; Le Magasin Pittoresque ; Le Monde Catholique illustré ; L'Hémicycle ; La Revue du Bien ; La nouvelle revue moderne ; Le Progrès artistique ; Le Cri de Paris ; La Vie en Rose ; Le Rire ; Le Sourire ; L'Assiette au beure ; L'Art Moderne ; The Studio ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Blanco y negro ; Pel et Ploma.*

Les Livres. — M. Th. Duret est parmi les rares auteurs d'art qui, dès les premières manifestations de l'impressionnisme, en saisirent l'admirable révolution et s'acharnèrent à en faire triompher les protagonistes. Il rencontra Manet en 1865, l'année même où l'Olympia faisait scandale au Salon Manet, exaspéré par les persécutions que lui valait sa peinture, s'était réfugié à Madrid. M. Th. Duret, qui s'y trouvait de passage, le connut dans un restaurant et à partir de ce moment le soutint de sa fidèle amitié, se mêlant à tout le mouvement engendré par l'audacieuse nouveauté des toiles de Manet. Il fréquenta ainsi Monet, Sisley, Renoir, Degas, Berthe Morizot, Pissarro, Cézanne, Eva Gonzalès. Riche de tous ses souvenirs, et plus à même que quiconque d'écrire sur Manet une œuvre documentée, il publie aujourd'hui un volume qui restera la source d'information la plus certaine sur la renaissance de la peinture dans la seconde moitié du XIXe siècle. On trouvera dans ce **Manet** richement illustré, en outre d'un catalogue raisonné des productions du maître, l'observation sincère de l'homme, de son caractère et de sa vie, la critique et l'explication de son œuvre, l'histoire des longues luttes continuées

Digitized by Google

jusqu'à victoire contre le bourgeoisisme officiel et l'académisme. On ne saurait trop louer M. Th. Duret d'avoir ainsi complété la longue œuvre de son dévouement amical pour Manet par un hommage aussi magistral et d'avoir préparé ainsi pour les générations futures le socle sur lequel elles pourront dresser dans leur admiration l'effigie d'un des peintres les plus considérables des temps modernes tant par son influence que par ses créations personnelles.

Les origines de la gravure sur bois sont tout à fait incertaines. Les savants allemands Heinecken, Bartsch ou Passavant, avaient, à un étroit point de vue patriotique, proclamé la priorité germanique. La trouvaille d'un bois découvert près de Mâcon par M. Jules Protat, imprimeur, permet à M. Henri Bouchot de la revendiquer pour notre école Bourguignonne, en reculant l'invention de la gravure sur bois d'au moins cinquante ans. Dans son luxueux opuscule **Un ancêtre de la gravure sur bois**, le conservateur du cabinet des estampes rapporte à l'abbaye de la Ferté-sur-Grosne ce monument de l'art bourguignon du XIVe siècle et fait prévaloir avec raison l'esthétique générale, les costumes, les écritures, la paléographie des abréviations, des ponctuations, contre le papier, l'encre, les filigranes et les coloriages. De plus, il démontre que le bloc original si dédaigné par les collectionneurs devrait être leur premier souci et demande que l'Etat autorise le Cabinet des Estampes à rechercher et recevoir les planches de bois ou de cuivre et pousse les amateurs à s'en occuper. Cette discussion serrée, établie sur des faits et renforcée par l'examen d'analogies probantes, n'est que la préface d'un travail d'ensemble que M. H. Bouchot prépare sur les incunables xylographiques du département des estampes de la Bibliothèque Nationale.

C'est une excellente et originale initiative qu'a prise M. Karl Boès, le directeur de *La Plume*, en confiant à quelques poètes la rédaction d'une série de *Guides d'art*. Le premier paru de ces manuels du voyageur lettré est consacré à **Fontainebleau**. M. Adolphe Retté, qui chanta déjà lyriquement les forêts bruissantes, nous décrit le rêve des promenades dans les roches et les futaies. Nul n'était mieux désigné pour enclore dans le charme des mots le charme des paysages. Il l'a fait avec une bonhomie savante et un art sentimental, après nous avoir signalé, dans la ville ou le palais, les curiosités qui peuvent servir de prétexte à quelque songe délicat ou au conte d'une anecdote piquante.

Digitized by Google

Le livre de M. Augustin Filon sur **la Caricature en Angleterre**, bourré de faits, d'épisodes, de mots typiques et d'aperçus ingénieux, est d'une lecture profitable et captivante. J'en détache ces quelques lignes d'une juste psychologie, sur la fortune de la caricature de l'autre côté de la Manche : « L'Anglais demande à « voir » les idées pour les comprendre. Ses favoris, ceux qu'il accepte comme ses représentants, de Chaucer à Kipling, ne sont pas ceux qui expriment l'abstraction dans un langage abstrait, mais ceux qui l'habillent de chair, lui donnent un visage et une voix. De là le penchant de l'Anglais vers la religion, la poésie et la caricature. Or, celle-ci est, de tous les symbolismes, le plus facile à saisir. L'Anglais aime à se moquer et mêle à sa moquerie une leçon morale : la caricature raille toujours et prêche volontiers. L'Anglais a combattu l'oppression politique et religieuse sous toutes les formes : la caricature est, dans ce genre de combat, une arme excellente, parce que le symbolisme, en voilant la satire, protège le satiriste. Imagination, humour, instinct moral, besoin d'indépendance, la caricature traduit tout cela : elle sera l'expression graphique de l'esprit anglais dans ses parties les plus essentielles et les plus caractéristiques. »

La librairie Laurens vient d'inaugurer, sous la direction de M. Roger Marx, une collection de vulgarisation et d'enseignement sur *les Grands Artistes*. Trois volumes déjà sont parus : **Watteau**, par M. Gabriel Séailles ; **Raphaël**, par M. Eugène Müntz, et **Albert Dürer**, par M. Auguste Marguillier. M. Gabriel Séailles analyse avec une scrupuleuse psychologie le talent pénétrant et aimable du peintre des Fêtes galantes, et nous montre comment l'homme, misanthrope, malade et mélancolique, a transposé dans son œuvre son idéal de grâce légère, son libertinage tout spirituel et sa fantaisie ailée. M. Eugène Müntz a parfaitement résumé tout ce que nous savons de Raphaël et de sa carrière courte, éblouissante et remplie. M. Auguste Marguillier retrace la vie d'Albert Dürer avec une vive compréhension de l'artiste et de son temps. Il nous le fait connaître, peintre, graveur, illustrateur, créateur d'objets d'art, multipliant son génie et « incarnant pleinement, au moment de sa plus féconde vitalité, l'âme pensive et sérieuse du Nord, religieuse et grave tout en aimant la vie, tantôt emportée dans le bleu des rêves, tantôt appliquée aux problèmes de la science la plus exacte, amoureuse à la fois d'idéal et de vérité».

Digitized by Google

Au congrès d'histoire comparée qui eut lieu à Paris en 1900, de notoires communications furent faites à la section de **l'Histoire des arts du dessin** et réunies en un fascicule par la librairie Colin. J'y désigne particulièrement les notes sur les peintres médailleurs français des xv^{e} et xvi^{e} siècles, par M. Adrien Blanchet; une étude de M. E. Durand-Gréville sur l'encre dans les dessins des vieux maîtres, étude dont les constatations sont d'utiles conseils aux artistes contemporains, d'intéressantes recherches de M. Adolfo Venturi; enfin l'importante communication de M. Jules Protat sur le bois de la Ferté-sur-Grosne.

M. J. Pierre, à la suite de fouilles dans le fonds des manuscrits de la bibliothèque de Troyes et dans les archives municipales, a pu établir **l'Histoire de cinq bustes en marbres** du sculpteur Louis-Claude Vassé, offerts à la ville de Troyes par Grosley. Ce Pierre-Jean Grosley fut un avocat écrivain, de la ville de Troyes, au xviii^{e} siècle. Dans un but d'éducation publique et dans le désir de susciter parmi ses concitoyens une louable émulation, il voulut offrir à sa ville natale les bustes de quelques hommes qui l'avaient illustrée. Cinq furent exécutés : Mignard, Girardon, Pierre Pithou, P. Le Cointe et Passerat. Ce don valut à Grosley tant d'injures, tant d'avanies qu'il s'en tint là. C'est le récit instructif et amusant de ces luttes mesquines dans une petite cité provinciale que l'on trouvera dans le livre de M. Pierre.

Les Fleurs documentaires dans le Style moderne, par M. Edmond Rocher, sont en effet des « documents » exacts et étudiés, dessinés par un artiste sincèrement épris des fleurs, de leur éclatante ou touchante poésie, de leur glorieuse beauté ou de leur humble charme. La seconde partie du titre, elle, me paraît fallacieuse, car je ne vois dans ces croquis d'après nature aucune stylisation, ni moderne, ni quelconque, car on ne saurait désigner ainsi les quelques enjolivures glissées par l'auteur dans des coins de pages. Le recueil peut cependant rendre des services aux ouvriers d'art par son étude précise de la flore.

M. Gius. Gramegna consacre quelques pages véhémentement enthousiastes à **un Statuaire** italien, Vincent Jerace.

L'Amour en dentelles, de M. René Préjelean est une suite de dessins drôlatiques, spirituellement préfacée par Willy.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts.** — M. Henri Hymans écrit sur la grandiose manifestation de Bruges, qui

Digitized by Google

rassemble les plus beaux primitifs flamands en un ensemble unique et éphémère, un long article où il contaste le revirement qui s'est fait à juste titre dans le monde des collectionneurs pour ceux que l'on qualifiait autrefois dédaigneusement « les gothiques ». *Le Mouvement d'art en suisse* et les peintres genevois des XVIIIe et XIXe siècles sont étudiés par M. Daniel Baud-Bovy. M. Schnerb, qui n'aime pas assez Fragonard et Lancret, retrace la carrière de *Paul Flandrin*, le frère d'Hippolyte, qui vient de mourir à l'âge de 91 ans. M. Adolfo Venturi continue ses très captivantes études sur les *Caractéristiques des anciens maîtres italiens*. En hors texte, un Memling du Musée de Bruges ; les *Aveugles*, gravure sur bois de M. Gusman d'après le marbre de M. Hippolyte Lefebvre ; *Pont-Aven*, eau-forte originale de M. E.-M. Syrge ; la *Grande-duchesse Elisa au milieu de sa cour*, par P. Benvenuti (Musée de Versailles).

La Revue de l'Art Ancien et Moderne (10 juillet 1902). — M. L. Dimier étudie *une œuvre inconnue de Corneille de Lyon*, dont un hors-texte nous permet d'apprécier la rare beauté. L'article de M. Al. Gayet sur *les Dernières fouilles d'Antinoé* est d'une documentation dramatique. Les reproductions d'intérieur de sépultures bysantines sont d'un saisissant effet. M. Raymond Bouyer, lui aussi, consacre quelques pages à Paul Flandrin. En hors-texte, reproduction d'un bois et d'une eau-forte de Lepère et une eau-forte originale de M. Mynartz : *le Bal*.

Art et décoration (juillet). — M. Roger Marx décrit la *Salle de billard et la galerie moderne* que le baron Vitta a ordonnées suivant des prédilections pour un art neuf et savoureux, triomphe de ces beaux créateurs, Besnard, Alexandre Charpentier, Chéret, Rodin, Bracquemond, etc.

L'Art décoratif (juillet). — *L'œuvre d'Hubert Ponscarme* est située bien à sa place dans l'évolution de la glyptique par M. Charles Saunier qui s'est particulièrement occupé depuis quelques années de tout ce qui touche la gravure en médaille. M. Raymond Bouyer nous présente un peintre récent de bel avenir, *M. Caro-Delvaille*. Articles sur les *objets d'art*, la *sculpture* et le *mobilier* aux Salons.

(Août). — Subtile étude de Camille Mauclair sur *Un Peintre de l'Enfance : Miss Mary Cassatt*.

Revue des Arts décoratifs (juin). — Continuation de l'intéressant cours de M. Lucien Magne sur *l'art appliqué*

Digitized by Google

aux métiers. De M. Léon Riotor quelques notes sur *Le métal ornemental et M. P.-L. Brindeau*.

La Chronique des Arts (19 juillet). — « L'exposition de 1900, bien qu'elle soit disparue, se plaît à attirer encore l'attention publique. De temps en temps, le commissariat général réserve à notre étonnement quelque originalité posthume. Ainsi vient-il d'arriver pour le rapport sur les arts en 1900. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, chargé de le rédiger, a dû, pour des raisons personnelles, renoncer à ce travail. Le commissariat général s'est donc soudain trouvé dans la nécessité de prendre une décision. Il en a pris plusieurs. Pour le rapport en général sur les lettres et sur les arts, il s'est adressé à des hommes que leurs fonctions et leur science désignaient à cette tâche. Mais à l'égard de la peinture moderne, il s'est piqué d'innovation, et il a commis le soin du rapport à un peintre qui travaillera sous la direction d'un sculpteur.

« Une curiosité inquiète a fait accueil à cette combinaison. Que nous réserve la collaboration du peintre et du sculpteur? A eux deux feront-ils un écrivain? Et quand bien même on leur eût par surcroît adjoint un architecte et plusieurs graveurs, toutes ces compétences réunies auraient-elles suppléé à la seule qu'on ne songe point à requérir : celle de l'écrivain? Il est clair que la personne même des artistes demeure ici hors de cause. Mais on ne peut manquer de signaler l'étonnante fantaisie du commissariat général qui les convie soudain à jouer un rôle pour lequel ils ne sont pas faits. Sans malveillance ni chétive ironie, il est permis d'assurer que les plus grands artistes ont été souvent dépourvus du talent de parler de leur art. Autre chose est de créer, autre chose est de comprendre. Les deux facultés ne vont toujours pas ensemble, et tant d'hommes sont privés de l'une et de l'autre qu'on peut, sans les contrister, révéler la vérité à ceux qui ne les possèdent pas toutes les deux à la fois. C'est un métier que de rédiger un rapport : il y faut de la compétence et de la tolérance, de la précision et de la clarté, une absolue impartialité et aussi cet effort de sympathie qui s'intéresse à toutes choses sans s'embarrasser dans aucune. Nous ne doutons pas que le commissariat soit, pour sa part, fort bien pourvu de ces vertus. Pourquoi craint-il de demander tous ses rapports à ceux qui sont censés, au moins par profession, ornés des mêmes vertus que lui? »

Le Bulletin de l'Art Ancien et moderne (28 juin).

Digitized by Google

— M. Marcel Nicolle proteste avec raison contre le vandalisme qui sévit actuellement dans la ville de Rouen. Je m'associe d'autant plus aux lignes suivantes que je viens de constater *de visu* comment on saccage par des adjonctions lourdes, illogiques et sans goût, l'admirable palais de justice qui est l'orgueil de la cité normande :

« C'est avec une véritable stupeur, qui se reflète jusque dans les colonnes du circonspect *Journal de Rouen*, que l'on a vu ces jours derniers agrémenter le Palais de Justice, en sa cour intérieure, cette merveille d'architecture normande dentelée et fleurie, d'un escalier monumental, réfection en style gothique d'un ouvrage exécuté au XVII[e] siècle et depuis longtemps disparu, alors que le primitif escalier du monument fut fort probablement tout autrement orienté et ordonné. Et, sans doute pour mieux coller le nez du spectateur sur cette addition singulière, on est en train de clore l'édifice d'un petit mur à créneaux de forteresse d'opéra. Bons Rouennais et étrangers, chacun n'en peut croire ses yeux. L'utilité d'un pareil travail échappe, la soudaineté de son exécution surprend. »

La Plume (1[er] juillet). — Numéro spécial consacré à un sculpteur de beaucoup de tempérament, M. Boleslas Biegas.

Revenant au *Salon permanent de « La Plume »* dont j'ai parlé la dernière fois, j'ajouterai que la cotisation annuelle des adhérents est de 50 francs ; qu'aucune commission ne sera prélevée sur les ventes et que l'entrée du Salon sera libre tous les jours, sauf un jour par semaine. Deux expositions générales auront lieu chaque année en novembre et en février.

Le Magasin Pittoresque (1[er] août). — Ce recueil change de direction. M. Emile Fouquet en prend la direction et M. Ernest Beauguitte en devient le rédacteur en chef.

Le Monde catholique illustré (30 juin). — *Une reconstitution artistique : La salle Perosi à Milan*, par A.-G. Corrieri.

L'Hémicycle (mai-juin). — Rapide et compréhensif article de M. Pierre de Querlon sur l'*Activité artistique aux Salons de 1902*.

La Revue du Bien (juillet). — M. Marc Legrand nous prie d'annoncer que *la Revue du Bien* vient de s'agrandir et de transporter ses bureaux 110, rue du Bac.

La Nouvelle Revue Moderne (juillet). — Compte rendu des Salons par M. J. Valmy-Baysse.

Le Progrès artistique (juin). — Compte-rendu des Salons par M. Maurice La Rivierre.

Digitized by Google

Le Cri de Paris (passim). — Dessins de Roubille, Vallotton et Hermann Paul.

La Vie en Rose (20 juillet). — Sous une couverture puissamment symbolique de Léandre, *la Vie en Rose* publie le compte-rendu du procès que lui valut la publication de dessins de Louis Morin, de Louis Malteste et de Mesplès. M. Bérenger, qui trahit la mémoire de son homonyme bon enfant, avait considéré comme une *incitation à la débauche* la bêtise de ce petit modèle qui veut épater son sculpteur en jouant la fille qui a reçu de l'éducation et dit : « Tu sais, j'ai été très bien élevée, on a même voulu me faire apprendre le piano, mais j'ai la main trop petite, je pouvais bien faire les dièzes mais pas les bémols ! » Tout le monde pensera comme moi qu'il faut que M. Bérenger ait l'esprit inventif en fait de lubricités pour avoir su dénicher à cette légende un double sens obscène que l'auteur n'y avait pas mis, que le public n'avait pas trouvé et que personnellement je n'ai pas encore saisi. Quant à M. Lescouvé, substitut du Procureur, son indignation fut telle qu'en voulant faire respecter la morale il oublia le respect de la langue. Pour lui les dessins en cause sont d'un *érotisme pornographique !* Délicieuse trouvaille de gens qui savent être érotiques sans être pornographes, car, pour eux, c'est la publicité qui rend délictueuse la pornographie et par profession ces messieurs sont pour le huis-clos.

Le Rire (passim). — Cruelle série de Forain: *La Cinquantaine*.

Le Sourire (passim). — Types de province très observés par Huard. Dessin pittoresque de L. Georges.

L'Assiette au beurre (2 mai). — *Têtes de Turc* dessinées par Léopold Braun avec un frontispice à l'emporte-pièce par Octave Mirbeau.

(21 juin). — *Danse macabre* par Vogel avec quelques compositions d'une heureuse distribution dramatique.

(28 juin). — Un Edouard VII d'une horreur molle et royalement gorgée par Camara.

(5 juillet). — *Au pays noir : Notre-Dame de l'usine*. M. Delannoy s'attaque dans ces quelques pages au hideux cléricalisme patronal de certaines régions minières.

L'art Moderne (13 juillet). — Excellent article de M. Octave Maus sur l'exposition des primitifs Flamands à Bruges.

(20 juillet). — M. L. Abry signale avec une émotion révoltée les projets de piteuse restauration de la *Halle des Bouchers* à Anvers et rappelle à la municipalité combien il est

Digitized by Google

dangereux de toucher aujourd'hui avec une optique nouvelle à des bâtiments conçus selon l'esthétique du xv^e et du xvi^e siècles.

The Studio (juillet). — *Un peintre américain; Eric papè* par Régina Armstrong.

The artist (juillet). — L'*Exposition de peintures anglaises et françaises au Guildhall* par Edgcumbe Staley, avec reproductions de tableaux de Watteau, Fragonard, Nattier, Boucher, Pater, Greuze et Reynolds. — Les *Salons de Paris* par Laurence Jerrold.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet). — Numéro consacré à l'*exposition de la Sécession à Vienne*. Nombreuses reproductions, très caractéristiques d'un mouvement d'art particulier et de recherches qui, pour être bizarres, n'en sont pas moins la marque d'efforts méritoires.

(Août). — Numéro consacré à l'*Exposition internationale de Turin* avec de nombreuses illustrations.

Innen-Dekoration (juillet). — Article de M. Félix Commichau sur *Le Luxe et la décoration intérieure* à propos de l'art du décorateur Londonien Baillie Scott.

(Août). — M. Henry van de Velde parle de *quelques artistes hollandais et de l'exposition de Hugo Koch à Dusseldorf*. Il loue le talent sain et savoureux de M. Hugo Koch, dont les meubles élégants ont une vie propre, curieuse en soi, mais dont le défaut est peut-être de s'épanouir trop séparément au lieu de se relier avec l'ensemble.

Blanco y Negro (28 juin). — Dessins de Varela, de Mendez Bringa, Cecilio Pla.

Pel et Ploma (février). — Très pénétrantes compositions d'une imagination précieuse et lyrique par Louis Bonnin.

(Mars). — Très beau numéro consacré à la gloire picturale d'Albert Besnard et contenant de beaux dessins inédits.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Vous aurez appris sans doute qu'une grande manifestation se prépare simultanément à Paris et à Bruxelles en l'honneur de M. Camille Lemonnier à l'occasion de l'apparition de son cinquantième volume, *le Sang des Roses*.

Un comité d'intellectuels a été constitué ici afin de régler le programme de la cérémonie. Dans ce comité figurent les plus beaux noms de nos peintres, de nos écrivains, de nos sculp-

Digitized by Google

teurs et de nos musiciens. Aucune décision n'a encore été prise quant à la nature de l'hommage à rendre au grand romancier, mais la fête consistera probablement en un banquet et en une représentation consacrée à l'une ou l'autre œuvre de l'auteur du *Mâle* et du *Mort*. En proclamant bien haut leur estime et leur admiration pour M. Lemonnier, nos intellectuels tiendront aussi à protester contre la conduite du gouvernement belge à l'égard d'un des vétérans de la littérature française en Belgique. Ainsi que je vous le racontais récemment, la place de Conservateur du musée Wiertz a été supprimée par nos pudoreux ministres, uniquement parce qu'il leur aurait fallu l'accorder à l'auteur de *l'Homme en Amour*.

Le déni de justice dont M. Lemonnier a été victime de la part de nos gouvernants, plus protestants et puritains que catholiques, a remis à l'ordre du jour dans nos journaux la situation précaire de l'écrivain en Belgique et particulièrement celle de l'écrivain d'expression française. Nombre d'articles, plutôt pessimistes et décourageants, ont paru à ce propos. MM. Iwan Gilkin dans *le Messager de Bruxelles*, Hector Chainaye dans *la Réforme ;* Léonce du Catillon, dans *la Vlaamsche Gazet* constatent l'écart vertigineux existant entre l'œuvre de nos meilleurs écrivains et le fruit, le produit matériel qu'ils en retirent. Presque tous ces articles arrivent à cette affligeante conclusion que le public belge ne lit pas et que dans ces conditions ce que les aspirants-littérateurs auraient de mieux à faire, serait de s'expatrier et d'aller s'établir à Paris, imitant l'exemple de Georges Rodenbach, de Maurice Maeterlinck et d'autres encore qui sont arrivés promptement là-bas à la notoriété et au succès.

En présence de l'insuffisance du marché littéraire, du manque d'initiative de nos éditeurs, du marasme de la librairie belge, M. Chainaye n'hésite pas à préconiser l'émigration en masse de nos jeunes écrivains de langue française vers Paris le grand marché central.

Tout en remerciant M. Chainaye de la sollicitude qu'il témoigne à nos écrivains, je ne crois pas son conseil bien salutaire ; surtout je ne pense pas que ce « déracinement » soit indispensable à tous nos littérateurs de langue française nés et élevés dans nos provinces flamandes. Avant que M. Maeterlinck se fût transporté définitivement à Paris, il était depuis longtemps l'auteur des *Serres chaudes*, de la *Princesse Maleine* et de la plupart des pièces et essais qui l'ont placé au rang des meilleurs écrivains français. La plus grande partie de son

Digitized by Google

œuvre avait été écrite en Flandre et c'est à Gand que la renommée alla le trouver sous les espèces du premier-Paris sensationnel que M. Octave Mirbeau lui consacra dans *le Figaro*. D'autre part, je ne crois pas non plus que quelques-uns des écrivains cités par M. Chainaye eussent mieux réussi à Paris qu'en Belgique. Je doute même que ces artistes seraient parvenus à s'acclimater chez vous, quelque hospitaliers et accueillants que se montrent certains de vos milieux et quelque sympathie que leurs confrères français témoignent à ces auteurs flamands (1). Dans tous les cas, je suis certain que jamais ceux-ci n'auraient écrit à Paris l'œuvre qui est leur raison d'être, qui les originalise, qui leur a valu, à défaut de la fortune ou même d'une modeste aisance, une solide et sérieuse réputation d'artiste et de créateur non seulement en France, mais dans l'Europe entière et même en Amérique.

Certes l'écrivain qui veut *arriver* coûte que coûte — d'aucuns voudraient même *arriver* avant d'être *partis* — et qui accorde plus de prix à la réclame et à l'argent qu'à la valeur artistique de ce qu'il écrit, certes cet écrivain-là fera chose sage en écoutant M. Chainaye et en se fixant le plus tôt possible à Paris où l'entregent et l'intrigue suppléent au talent et en tiennent souvent lieu.

Mais quant aux vrais artistes de ce pays, je me garderai bien de leur recommander ce changement de patrie, et cela malgré les conditions matérielles ingrates et humiliantes qui leur sont faites ici. Je les engage à persévérer coûte que coûte, en dépit du mauvais vouloir officiel et de l'indifférence de leurs compatriotes. N'abandonnons pas la lutte sur le terrain où la destinée nous a fait naître, quelque avare nourricier que paraisse ce terrain.

Quoi qu'en pense M. Chainaye, la majorité des artistes ne sont point exportables comme des ingénieurs, des fabricants et d'autres pionniers de l'industrie. Une mystérieuse sensibilité, un aimant occulte, des affinités spéciales les rattachent intimement au sol, à l'atmosphère, aux traditions, à l'humanité et je dirai même, pour parler comme M. Barrès, au cimetière de leur terroir. Les qualités qu'ils s'assimileraient ailleurs leur en feraient perdre d'autres et peut-être les plus précieuses et les plus foncières de leur personnalité, celles

(1) Il est à remarquer que ce sont les auteurs français de race flamande qui se sont conquis le plus de renommée à Paris et à l'étranger, pour ne citer que MM. Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach. M. Camille Lemonnier est né à Bruxelles, d'une mère flamande.

Digitized by Google

qui en faisaient des écrivains types, des artistes uniques et indispensables, celles qui les différenciaient de la légion des gens de lettres. Il me serait facile d'illustrer ce que j'avance par plus d'un exemple.

Abstraction faite de l'abominable engeance qui nous gouverne, ce pays est très beau, très bon, très intéressant et à ses prestiges actuels il joint celui d'un de ces passés tragiques et glorieux qui font les véritables patries.

S'il ne nous rapporte pas la fortune, il nous inspire généreusement ; il nous fournit de merveilleux spectacles, de cordiaux et savoureux sujets de rêverie, d'enseignement et d'observation.

Autrefois, tout en chérissant nos provinces d'Anvers, de Brabant et de Flandre, j'inclinais vers une sorte d'internationalisme. Aujourd'hui je suis tout à fait revenu de cette inquiétude et de cette agitation cosmopolites, de cette platonique *humanitairerie*, de cette fraternité dans le vide ; je me rallie totalement aux idées d'Edmond Picard qui a écrit dans son *Confiteor* d'admirables pages sur le patriotisme bien compris, sur le culte d'une patrie tangible, consistante et médullaire. J'aime à présent mon pays et mes frères au point que je continuerais à les chérir malgré eux et, au besoin, en dépit de leur méconnaissance. Quelque mal qu'ils me feraient — très involontairement et plutôt par ignorance qu'avec intention — je leur saurais gré jusqu'à la mort des tendres aspirations qu'ils ont entretenues en moi, de la rude et poignante école à laquelle ils m'ont élevé, des sentiments de vie plénière qu'ils m'ont inspirés, des superbes et fringants modèles qu'ils m'ont fournis, des pages de flamme intense et de pathétisme qu'ils m'ont fait écrire. Aussi est-ce à cette patrie, qui n'est dénaturée et marâtre qu'en apparence, que je songeai en traçant autrefois ces lignes du *Stryge*, ce conte symbolique, à la fin de mes *Communions*. Au Créateur qui offrait au poète mort de le ressusciter mais dans une terre plus radieuse et moins critique, la pauvre âme demandait la grâce de pouvoir renaître sous le ciel de sa première patrie, « à l'extrême Nord que voilent et drapent presque toujours d'hallucinantes nuées, près du large fleuve reptilien et de l'Océan qui rongent la glèbe et l'accablent de leurs orageuses caresses ; là-bas chez un peuple de taciturnes éclatant en rudes et intempestives effusions, auprès de frères farouches mais plastiques ; là-bas où se concentrent des âmes capables d'héroïsmes et de vertus fabuleuses logées dans des corps dignes de toutes les dévo-

Digitized by Google

tions ; là-bas où des beautés ineffables protestent contre la conspiration et l'inertie d'une masse torpide; là-bas, où plus qu'ailleurs l'art est viril, la poésie intense, l'amour démesuré et vertigineux. Nulle part je n'ouïs silence plus musical, cloches plus compatissantes, voix mieux timbrées ; nulle part certains yeux dévoilent mystères si passionnants et se conjurent en un éclair plus fatidique ; nulle part les bouches gourmandes de l'adolescence fleurent à ce point l'arôme de la fraise sauvage et les bras amoureux ne s'enlacent en une communion plus éperdue ! »

Oui, il importe que notre voix arrive jusqu'à notre pays, fût-il le dernier à nous entendre ; attendît-il pour s'intéresser à nous que nous ayons forcé d'abord l'attention de tout l'univers : car seule la patrie nous donne notre consécration.

Et surtout ne confondons point l'artiste avec l'industriel et l'homme d'affaires ; l'œuvre d'art avec l'article Paris et le bibelot à la mode. Par amour de l'art d'un art intègre, à la fois personnel et patrial il faut savoir attendre, souffrir et pâtir tant et plus ! Il faut surtout savoir travailler. Sous ce rapport, les *Jeune Belgique* du mouvement de 1880 à 1895 donnèrent un superbe exemple aux générations qui les suivent. Ils firent d'abord des livres, de beaux livres, ils les firent le mieux possible, pour le plaisir et en l'honneur de la Beauté, sans s'inquiéter de l'argent, de l'éditeur, de la réclame, de la mode, de la critique et des clients ! A l'heure qu'il est, aucun de ces poètes ou romanciers n'est encore millionnaire ; leurs livres n'ont jamais atteint les forts tirages que d'aucuns voudraient nous faire prendre pour la pierre de touche du talent et du génie, mais je donnerais bien des œuvres à gros succès de librairie pour *Hors du siècle,* la *Damnation de l'Artiste, Un chant dans l'Ombre,* et tant d'autres fiers recueils, qui furent écrits et imprimés à Bruxelles.

Loin de préconiser un exode, un *trek* des écrivains vers Paris, j'engagerai les nouveaux venus à s'assimiler plus complètement encore que ne le firent leurs prédécesseurs le génie de leur race et la vertu du sol natal ; je leur recommanderai de s'intéresser à la vie publique, à l'œuvre de l'affranchissement moral de leurs humbles frères, de se retremper au contact du peuple, d'éviter les snobs et les dilettanti cosmopolites, et, s'ils sont flamands de race, de sentiment, et d'éducation, je les adjurerai même de choisir la langue néerlandaise pour leur instrument, afin de s'interpréter avec plus d'ardeur, et de se rapprocher plus étroitement de leurs lecteurs naturels.

Digitized by Google

Non, ne désertez que si vous étiez menacés de mourir de faim ou si l'arbitraire de cé gouvernement pharisien allait jusqu'à vous proscrire. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que le Dante s'exila de sa chère Florence et il se hâta d'y rentrer aussitôt que l'air y fut redevenu respirable pour lui. Proscrits, vous le serez peut-être; transfuges, renégats, à aucun prix! Etcontraints de partir, la nostalgie vous rendrait plus Belges, plus Flamands que jamais.

Puis, pour reprendre la question de plus bas, il convient de ne pas nous exagérer la prospérité matérielle qui attend les hommes de talent, je ne parle pas des malins, à Paris. Que de méconnus en France, même et peut-être les meilleurs, les plus grands! Baudelaire, Verlaine, Balzac, Gautier, Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam furent loin d'être payés et rémunérés (fi les vilains mots!... mais puisqu'on a porté la discussion sur ce terrain!) selon leurs mérites.

A Paris, plus encore qu'ailleurs, pour qu'un écrivain parvienne et s'enrichisse, il faut qu'il soit... très riche au préalable.

Dans *le Mercure* de septembre 1900 (nº 129, page 846), le probe et noble poète Vielé-Griffin nous apporta de très édifiantes révélations sur la façon dont les grands journaux, dispensateurs de la gloire font payer leur indispensable patronage aux intéressés. Les modernes « trompettes de la renommée » mettent leur fanfare à un taux tellement exorbitant qu'il faut être millionnaire pour se payer le grand jeu de la réclame dans un journal tout puissant. L'auteur de la *Chevauchée d'Yeldis* nous a appris que des courtiers se chargent du lançage et traitent à forfait avec les auteurs capables de financer sérieusement. Ainsi le lançage de 2e classe vaut 40.000 francs; la 3e classe ne coûte que la bagatelle de 25.000 francs.

Ceux de mes jeunes compatriotes que séduirait la vie littéraire à Paris feront bien aussi de lire, dans *la Quinzaine*, l'article très hardi et très instructif de M. Camille Mauclair, intitulé *l'Artiste riche et l'Artiste pauvre*, reproduit presque entièrement, d'ailleurs, par M. Charles-Henry Hirsch dans *le Mercure* du mois dernier. Ils en apprendront long sur la carrière de l'écrivain en France, et les plus intéressants d'entre eux préféreront sans doute le pain noir que de bons auteurs mangent ici, à la suspecte brioche dont se régalent chez vous tant d'escamoteurs du succès, et répugneront-ils aux pénibles accommodements auxquels la course à la renommée

Digitized by Google

les entraînerait avec des bookmakers et des maquignons de lettres, pour ne pas employer de mot plus péjoratif.

§

Bruxelles s'embellit de jour en jour et non seulement la ville neuve devient de plus en plus coquette et confortable, mais la vieille cité retrouve tous ses atours et ses ornements d'autrefois. Ainsi, la restauration de la Grand'Place est presque complètement terminée. L'autre jour on a retiré les échafaudages qui masquaient la façade reconstruite, d'après les plans originaux, de la maison des Boulangers. Un bijou! Et, de nouveau un bijou au cachet tout différent des autres maisons de corporation. Et pourtant quelle harmonie dans l'ensemble de tous ces hôtels de ces anciennes ghildes.

Il restera à présent à remettre en son état primitif la maison dite du *Cygne*, à la façade de laquelle appartiennent les deux belles statues qu'on admire aujourd'hui dans la cour de l'Hôtel de Ville.

Non seulement on restitue à notre forum communal la physionomie qu'il avait avant le bombardement que lui fit subir le maréchal de Villeroi, mais on le pare de monuments nouveaux, conçus et exécutés dans le style de ce prestigieux décor architectural. Ainsi on a inauguré récemment le remarquable monument élevé à la mémoire d'Everad T'Serclaes, le héros et magistrat communier du XIV^{e} siècle, — et dû à Julien Dillens. Dans une précédente chronique, je vous ai longuement parlé de cette œuvre fervente et somptueuse comme un reliquaire, comme un autel patriotique.

En ce moment, une très intéressante exposition est ouverte à la Maison du Peuple, au profit des familles des malheureux fusillés par les gendarmes et les prétoriens du ministère clérical dans les rues de Bruxelles et de Louvain. Nos meilleurs artistes ont collaboré à cette bonne œuvre et y ont envoyé des morceaux de choix. Les sculpteurs surtout ont donné avec un crâne et fier ensemble. Pas un maître qui se soit abstenu. Je citerai MM. Constantin Meunier, Jef Lambeaux, Charles Van der Stappen, Juliaan Dillens, Rousseau, Lagae, De Vreesse, etc., etc. Du côté des peintres, on remarque les envois de MM. Bastien, Potvin, Henry Meunier, Blieck, Oleffe, Jacob Smits, M^{lle} Heyermans, M^{lle} Lacroix.

Le journal *le Soir* a publié un très luxueux et intéressant album d'autographes et de dessins au profit des victimes de la catastrophe de la Martinique.

Digitized by Google

Remarquables les deux derniers numéros d'*Onze Kunst*, la superbe revue d'art éditée à Anvers par le maître imprimeur Busschmann. Ces fascicules contiennent entre autres de magnifiques reproductions de tableaux de Frans Courtens et des plus belles œuvres de gothiques flamands réunies en ce moment à Bruges.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Les publications celtiques de Mr. Alfred Nutt : *The Mabinogion, Mediœval Welsh Romances, translated by lady Charlotte Guest, with notes* by Alfred Nutt, xiv-364 pages, 2 s. 6 d., David Nutt, London. — Vincent O'Sullivan : *A Dissertation upon Second Fiddles*, 270 p., 5 s., Grant Richards, London. — The Bibelot, mai : *Doris, An Idyll of Arcady* by Augustus Jessop ; juin : *Sonnets of the Wingless Hours*, by Eugene Lee-Hamilton ; juillet : *A Dream*, by William Morris. T. B. Mosher. Portland, Maine. — Charles Grolleau : *Les Quatrains d'Omar Khàyyàm*, traduits du Persan sur le manuscrit conservé à la Bodleian Library d'Oxford, avec introduction et notes, 160 pages, Ch. Carrington, Paris. — Alfred Austin, John Davidson : *Odes* sur le couronnement, *Daily chronicle*, samedi 9 août 1902. London. — Les Revues. — *Blackwood's Magazine*. — *Monthly Review*. — *Fortnightly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Saturdag Review*. — Memento.

Mr. Alfred Nutt est un passionné des légendes celtiques du moyen âge ; il a réuni autour de lui une phalange d'érudits qui travaillent de la façon la plus effective à faciliter pour le public la connaissance et l'étude de cette curieuse littérature. Jadis, il donna une fidèle réimpression, verbatim et literatim, de l'édition princeps de la *Morte d'Arthur* de Sir Thomas Malory et maintes autres légendes du cycle d'Arthur : la légende de Sir Gawain, de Sir Lancelot du Lac, Morien, Guingamor, Lanval, Tyolet, Tristan et Iseult, le Parzival de Wolfram von Eschenbach. Il contribua aussi à l'étude des littératures gaëliques (irlandaise et écossaise) ; et maintenant il offre en un fort joli volume, soigneusement édité, une réimpression de la version anglaise du *Mabinogion* de lady Charlotte Guest. Le Mabinogion contient douze récits légendaires du pays de Galles qui sont d'un intérêt très grand pour le folkloriste et l'archéologue. Mr. Alfred Nutt, tout en reproduisant fidèlement le texte primitif, a cependant apporté dans cette édition certaines modifications et améliorations dont on ne peut que lui savoir gré. Par exemple, il a changé. l'ordre dans lequel se trouvaient les récits et les a arrangés en groupes sous des titres communs ; il a renvoyé à la fin du volume toutes ses

Digitized by Google

notes et commentaires, de sorte que le plaisir de la lecture n'est nullement contrarié par l'embarras d'une érudition inopportune. Les lecteurs qui connaissent l'admirable version française de M. Loth pourront la comparer à la version de lady Charlotte Guest qui est un chef-d'œuvre de la prose narrative anglaise.

A diverses reprises, j'ai eu ici à parler de Mr. Vincent O'Sullivan. Une fois même, *le Mercure* publia une fort belle nouvelle de lui, intitulée *le Scarabée Funèbre*, mais depuis longtemps Mr. V. O'Sullivan gardait un silence obstiné, préparant sans doute sa *Dissertation upon Second Fiddles*. Nous avons lu ce volume; il faudrait pour le critiquer comme le mérite le talent de l'auteur, plusieurs fois l'espace qui nous est réservé ici, et nous nous contenterons de dire qu'il y a dans ce livre des pages tout à fait remarquables, et d'un bout à l'autre l'évidente volonté de bien faire, d'éviter le banal et l'ordinaire, de trouver quelque chose de nouveau, sans que le résultat réponde toujours à l'effort; et le titre que Mr. O'Sullivan a donné à son ouvrage nous est une preuve qu'il s'en est rendu compte. Néanmoins, cette fois encore, il a confirmé la confiance que l'on peut avoir en son talent et donne plus que jamais l'espoir qu'il jouera à son tour les premiers violons, et cela de façon originale et magistrale.

Il est impossible de lire, ou d'avoir lu, tout ce qui serait intéressant dans la volumineuse production littéraire de notre époque. De gros volumes paraissent dans lesquels un chapitre, un récit, quelques pages valent seuls la peine qu'on les y cherche; dans les revues s'engloutissent d'admirables contributions qu'on ne réimprime jamais; elles nous échappent, nous les ignorons, et nous n'avons pas le loisir d'aller les y repêcher. Aussi éprouvons-nous une reconnaissance sincère pour ceux qui font ce labeur à notre place, tel *le Bibelot*, de Thomas B. Mosher. Les quatre derniers fascicules sont particulièrement précieux en ce sens : celui de mai contient une idylle d'Arcadie : *Doris*, par Augustus Jessop; celui de juin nous présente un choix heureux de vingt beaux sonnets pris dans le fatras encombrant des poèmes de Eugene Lee-Hamilton; celui de juillet, un conte de William Morris, publié en 1856 dans le *Oxford and Cambridge Magazine*, et pour la première fois réimprimé; celui d'août, *la Louange des vieilles maisons*, de Vernon Lee.

Lorsque Edward Fitzgerald, dans ses rustiques demeures, s'attachait à parfaire sa traduction — ou son interprétation

Digitized by Google

plutôt — des rubaiyat d'Omar Khàyyàm, il ne se doutait guère du succès qu'obtiendrait, longtemps après sa publication, d'ailleurs, son petit livre, et il ne supposait pas qu'il pourrait influencer très profondément les plus grands esprits de son temps. Depuis la première édition de 1859 et la seconde de 1868, on n'a cessé de réimprimer, sous des formats populaires ou follement luxueux, l'ouvrage de Fitzgerald. En France, Omar Khàyyàm n'est guère connu que du public restreint des érudits et des curieux de lettres. La version française de J.-B. Nicolas (1867) n'est guère faite d'ailleurs pour susciter l'enthousiasme; elle est d'une fidélité monotone alors que Fitzgerald, comme le dit M. Charles Grolleau, « a pris avec son auteur les libertés les plus grandes. A l'arrangement arbitraire des quatrains placés, dans le texte persan, suivant l'ordre alphabétique des rimes, il a substitué une ingénieuse disposition qui éclaire la pensée du poète et en amplifie la portée, les quatrains étant, dans sa version, rangés de telle sorte que l'on se trouve en présence d'un poème véritable, harmonieux et complet, d'un long monologue passionné. Là ne se sont pas bornées ses hardiesses.

» Dix siècles s'étaient écoulés depuis que le poète persan avait, parmi les roses, chanté le mal de vivre, et l'atmosphère spirituelle si différente où nos âmes se meuvent devait modifier, dans un cerveau plus épris de beauté que d'exacte et sèche analyse, les impressions produites par une telle œuvre. Fitzgerald a repensé l'original et ce qu'il nous a donné est bien à lui. C'est incontestablement à son admirable version, un joyau de la littérature anglaise, que Khàyyàm doit la vogue inouïe, le culte fervent dont il est aujourd'hui l'objet en Angleterre et en Amérique. » On ne saurait en dire autant pour la France et cependant Khàyyàm vaut bien qu'on s'occupe de lui et qu'on continue ce qu'ont commencé Garcin de Tassy, Ernest Renan, Théophile Gautier, Barbier de Ménard, Darmesteter, et enfin M. Charles Grolleau dans l'excellente version qu'il vient de donner des *Quatrains d'Omar Khàyyàm* et que publie en un superbe volume l'éditeur Charles Carrington.

Les lecteurs de la *Daily Chronicle* du samedi 9 août, jour du couronnement, eurent la surprise de trouver dans leur journal deux odes célébrant lyriquement la cérémonie qui allait avoir lieu. L'une, de treize quatrains, était du poète lauréat, Alfred Austin, et s'intitule: *The crowning of kingship*, le couronnement de la royauté. L'autre, de sept strophes et cent trente neuf vers, est pompeusement intitulée par Mr. John

Digitized by Google

Davidson : *Ode on the coronation of Edward VII, of Britain and of Greater Britain, King.* A défaut d'enthousiasme, notre devoir et quelque curiosité nous incitèrent à lire ces élucubrations. Nous n'y prîmes aucun plaisir. M. Alfred Austin débite péniblement et languissamment de très antiques platitudes; Mr. John Davidson déclame verbeusement de prolixes et redondantes banalités,et ce n'est pas cette fois encore que la poésie officielle se sera enrichie de quelque chef-d'œuvre. Ah! les malheureux poètes qui, en ces occasions, se battent les flancs pour se donner du souffle et piteusement s'essoufflent. Ils sortent tout leur arsenal de majuscules, d'épithètes sonores, de mots grandiloquents, tous les vieux lampions, les bannières surannées, les oripeaux fanés par tant d'usage ; ils en affublent leur mannequin grotesque, en garnissent leur façade et s'égosillent tout leur saoul. Après cela, nous allons lire le sonnet de Keats :

My spirit is too weak.....

Les Revues. — Les deux derniers numéros du *Blackwood's Magazine* contiennent les sept premiers chapitres d'un remarquable récit de Joseph Conrad. Dans le fascicule d'août, on peut lire une version du *Dernier Chant de Sapho*, de Leopardi, par Sir Theodore Martin, et une nouvelle de Stephen Gwynn : *St Brigid's Flood.* Sous le titre de *Musing without Method* un ou plusieurs anonymes apprécient l'actualité d'une façon qui rappelle les *Epilogues* de M. Remy de Gourmont; nous signalons, avec plaisir, les judicieuses réflexions suggérées à l'un de ces écrivains par le *Paris Sentimental* de M. Paul Fort.

Mr. Henry Newbolt est un des rares poètes qui ait écrit des vers patriotiques ayant de l'ampleur et de l'élévation. Il donne, dans la *Monthly Review* d'août, un bon poème un peu vague: *The King of England.* Dans ce même numéro, les articles illustrés de Arthur Morrison sur les *Peintres du Japon* et de John Ward sur *Khartoum* sont à lire.

De nombreuses dissertations politiques encadrent, dans la *Fortnightly Review,* des pages de Maurice Maeterlinck : *The Foretelling of the Future*, et une excellente étude de Walter Sichel : *Some Phases in Fiction.*

Au sommaire du *Cornhill Magazine*, ce mois d'août, de fort intéressantes contributions: des vers de Wilfrid Wilson: *Queen Averlaine and the Knight Arkeld; Humpty-Dumpty*, par Horace Annesley Vachell; *A Page from the last*, curieux

Digitized by Google

souvenirs exhumés par Miss Ina Mary White, une amusante *Provincial Letter*, sur les maniaques de la question Bacon-Shakespeare, par Urbanus Sylvan, etc.

Dans les récents numéros de la *Saturday Review*, des vers de Th. Watts-Dunton, de Laurence Binyon et d'Arthur Symons ; de ce dernier aussi, une excellente page sur Cadix.

Memento. — Le comte Albert E. Fallatin prépare une iconographie des œuvres d'Aubrey Beardsley et il serait heureux de recevoir toute communication relative à des dessins inédits ou inconnus de Beardsley à l'adresse suivante : Gramercy Park, New-York City. U. S. A.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Au moment où j'écris, l'écho dure encore des fêtes panhelléniques organisées à l'occasion de l'inauguration du monument érigé en l'honneur de Solomos, à Zante, sa patrie. En ces dernières années, Solomos a été dans les âmes grecques consacré comme le suprême poète néo-grec et comme la plus haute expression de la pensée nationale. Rien mieux que cette consécration ne saurait démontrer le progrès esthétique et intellectuel de la génération nouvelle. Solomos, pendant si longtemps oublié, négligé, incompris même des poètes les plus considérés de la génération passée, commence aujourd'hui à vivre réellement et à être compris. Honneur à ceux qui ont contribué à le hausser davantage devant la conscience nationale !

A l'occasion de ces fêtes, la Bibliothèque Maraski a récemment réuni et publié en un beau volume l'œuvre poétique complète de Dionysos Solomos. Une telle publication était d'une nécessité absolue, car les anciennes éditions de ces poésies étaient fort imparfaites et mal imprimées. Le volume est accompagné d'une étude de M. Kosti Palamas sur l'œuvre du poète. Cette étude n'a pas été très favorablement accueillie par une partie de la critique et cela parce qu'on s'est plu à la rapprocher de celle précédemment faite sur le même poète par M. G. Polylas, étude qui, indiscutablement d'ailleurs, passe pour être le dernier mot relativement à ce qui concerne l'interprétation de la pensée poétique et philosophique de Solomos. Personne en effet, mieux que M. Polylas, qui connut personnellement Solomos, ne pouvait le suivre et l'étudier dans toutes ses phases. M. Palamas, qui est par excellence un poète et un

Digitized by Google

littérateur sérieux et d'une grande conscience, savait bien qu'après Polylas il assumait là une tâche difficile. Il n'a pas songé un seul instant à donner de l'œuvre du grand poète une interprétation nouvelle, ni à surpasser Polylas, mais il a voulu ajouter à ce qu'on connaissait par lui de son œuvre et de sa vie tout ce qui, après la mort du premier critique, a pu être découvert et connu pour mieux révéler la personnalité du poète. Et un tel travail, seul, un Palamas pouvait, en Grèce, l'assumer.

Pour clore, déjà, ces notes bibliographiques, je signalerai un recueil de *Nouvelles* de M. Grégoire Xenopoulos, qui est un littérateur doublé d'un critique. Si comme critique il ne se distingue pas par une grande profondeur, il faut lui reconnaître ordinairement des qualités de clarté et de sereine réflexion. Comme nouvelliste il n'a certes point la vigueur de style et la puissance musicale de Papadiamantis, ni l'élégante fantaisie de Carcavizas, mais son œuvre porte l'empreinte d'une élégance classique qui intéresse. Parmi ses nouvelles, celle qui m'a surtout plu c'est *Mon balcon,* d'une grande pureté et d'un bon jet.

En Grèce, pour notre malheur, ceux qui ont quelque goût pour la lecture — et ils ne sont pas nombreux — aiment mieux lire les auteurs étrangers que ceux de leur propre pays. Cela, on le comprend aisément, n'est pas fait pour encourager auteurs et éditeurs, et il est naturel, par suite, que la bibliographie des livres grecs soit assez limitée. D'ailleurs pour parler franc, même quand le public serait autre, le livre volumineux renfermant une œuvre puissante et étendue reste encore un rêve pour les littérateurs néo-grecs en général moins appréciables au point de vue de la quantité de production que ne le sont quelques-uns au point de vue de la qualité.

Restent, pour qui veut suivre en Grèce, l'évolution poéticolittéraire des dernières années, les périodiques qui reflètent assez bien dans son ensemble le mouvement intellectuel selon les nouveaux principes et les idées nouvelles, tels : *L'Estia, Techné, To Periodikon mas.* Mais voici qu'en étant déjà fort limité, le nombre de ceux-ci s'est encore restreint devant les auteurs qui, de ce train, finiront par renfermer leurs travaux dans leurs tiroirs en attendant... l'avenir.

Sans tenir compte de quelques feuilles littéraires insignifiantes, il n'y a plus en Grèce aujourd'hui que deux périodiques dignes de ce nom le *Dionysos* et les *Panathénées*.

C'est indiscutablement le *Dionysos* qui interprète le plus en-

Digitized by Google

tièrement les aspirations vivaces et progressistes de l'esprit moderne. Pourtant le caractère large qu'avaient voulu primitivement lui donner ses fondateurs, — le défunt et très regretté poète et dramaturge J. Cambyssis (1) et le nouvelliste M. Chazopoulos qui en est actuellement le seul directeur — a peu à peu resserré les bornes de sa mission jusqu'à devenir exagérément exclusif. M. Chazopoulos, sous l'influence des théories nietzschéennes et justement envahi d'un sentiment de répulsion pour les résidus d'une vieille école déchue et mourante, se donna la tâche de les balayer, et en une série d'articles, avec la cruelle véhémence d'un Zarathoustra, il accomplit son œuvre en oubliant trop que ceux qu'il poursuivait n'étaient déjà que de vaines ombres. Mais son ardeur de destruction alla si loin qu'elle atteignit même ceux qui maintenant ouvrent les yeux à une nouvelle vie, et qui ne sont pas sans donner de belles espérances. Et c'est là le grand tort de *Dionysos*. En effet celui qui regarde avec clairvoyance et juge avec sérénité n'a aucune peine à reconnaitre dans une élite de littérateurs et de poètes neo-grecs un véritable réveil intellectuel et un sensible progrès artistique, préludes certains d'une renaissance qui lentement peut-être, mais indubitablement, s'affirme de jour en jour. *Dionysos* a éloigné de ses pages la plupart des nouveaux poètes légitimement offensés par une critique exclusive et parfois injuste. Le périodique s'est maintenant donné comme objectif essentiel l'introduction des chefs-d'œuvre étrangers au moyen de traductions, et ce faisant il accomplit une tâche méritoire et d'une absolue nécessité en Grèce où ceux qui ne connaissent pas les langues étrangères trouvent difficilement l'occasion de lire en de bonnes traductions, les meilleures productions de l'extérieur. Gœthe, Ibsen, Nietzsche, Maeterlinck, etc., sont jusqu'à présent les auteurs préférés du *Dionysos*, peu favorable, comme il paraît, aux productions latines. D'Annunzio lui-même est encore écarté de ses pages.

Parmi les rares travaux d'écrivains grecs qui ont vu le jour dans *Dionysos* en ces derniers temps, je relèverai une belle introduction critique sur une traduction du *Prométhée* d'Eschyle par l'excellent écrivain récemment décédé G. Calosgouros et une suite de poésies du poète Lambros Porphyros.

(1) Jean Cambyssis est mort le 23 novembre dernier. Il était encore jeune et donnait de grandes espérances par sa puissante nature d'artiste qui s'était spécialement affirmée au théâtre où son œuvre exercera dans l'avenir une influence certaine. Il fut le fondateur du *Dyonisos* dont M. Chazopoulos, après sa mort, a pris la suite.

Digitized by Google

G. Calosgouros est peut-être le dernier représentant d'une pléiade choisie d'artistes et de littérateurs de cette île de Corfou qui fut pour la Grèce,—barbare encore dans les arts et dans les sciences, à l'heure où elle secouait le joug des Turcs, — un foyer de civilisation. Sa critique, appuyée sur un solide fonds de connaissances, réunit toutes les qualités qui caractérisent les plus éminents littérateurs corcyréens : l'empreinte d'études sérieuses, un certain raffinement d'intelligence et de sens artistique, une juste harmonie entre la forme et la pensée, une grande limpidité de style, une discipline classique mais sans pédantisme dans l'exposition des idées et une parfaite musicalité dans la langue. Tels sont les caractères qui distinguent l'étude publiée par M. Calosgouros dans *Dionysos*.

Quant à M. Lambros Porphyros, c'est un grand poète. Je sens désormais le besoin de le qualifier ainsi. Qu'importe que son horizon artistique soit limité, qu'il soit seulement le chantre de la mort et des crépuscules ! Son inspiration est spontanée et sincère. Ses vers semblent sculptés dans le marbre par la main d'un Phidias. Nul mieux que lui ne sait trouver la parfaite correspondance entre la forme et l'idée, la véritable expression musicale qui convient à l'idée. Il est insupérable en cela. Oui, le jeune poète préfère à leur formation le déclin des êtres et des choses. Peut-être la vie n'est-elle pour lui qu'un moyen qui conduit à la mort, son but suprême. Peut-être la mort lui est-elle la révélatrice de quelque chose de supérieur et de parfait qu'en vain et douloureusement le poète cherche dans l'illusoire réalité de la vie imparfaite. Pour lui la mort sans doute serait un triomphe sur l'imperfection de la vie et c'est pour cela qu'il la chante de toute son âme. Dans les dernières poésies qu'il a publiées dans le *Dionysos*, une Epigramme et un poème *A tout ce qui s'éteint*, Lambros Porphyros a mis la plus haute expression de ces sentiments que j'ai essayé d'indiquer.

Il m'est peu facile de définir et de préciser le caractère et les tendances des *Panathénées* que dirige M. Simon Michaïlidis. Dans ses fascicules on trouve un peu de tout : romans, nouvelles, poésie, articles d'actualité, notes mondaines ; les manifestions intellectuelles de tout ordre même ne manquent point de s'y refléter. Tout ce programme est confié à des écrivains d'aptitudes diverses et de valeur inégale, car il y en a d'excellents, de médiocres et de mauvais. Les *Panathénées* sont en somme une revue moitié littéraire, moitié familiale, mais en cela, de par l'objectif de son directeur qui ne ménage ni son

zèle ni ses sacrifices, elle a l'indubitable mission de contribuer au progrès intellectuel du public hellénique. Parmi les derniers travaux publiés dans ses feuillets, il faut surtout noter quelques poèmes de M. Palamas et de Porphyros, des nouvelles de Papadiamantis et de Paulos Nirvâna et surtout une très sérieuse étude de G. Calosgouros sur Solomos, avec, tout récemment, traduites par le même Calosgouros, diverses poésies que notre grand poète national avait écrites en italien. Ce sont là des titres de gloire pour les *Panathénées*.

Je ne voudrais pas terminer ces notes sans signaler, dans le domaine du théâtre, une des plus importantes manifestations artistiques dont la Grèce peut se féliciter : la fondation de la Nouvelle Scène.

M. Constantin Christomanos, — dont la personnalité littéraire est suffisamment connue en France par son livre consacré à la défunte impératrice d'Autriche — en rentrant en Grèce à son retour d'Allemagne, fit ici un beau rêve qu'il voulut manifester aux poètes de la nouvelle Grèce et c'est sur le théâtre de Dionysos qu'il leur en fit part : il s'agissait de la renaissance du théâtre dramatique en Grèce. Avec des paroles profondes et belles, le rêveur parla de la nécessité qui s'imposait de rompre définitivement avec les traditions mauvaises d'interprétation dramatique en cours dans le vieux théâtre et de fonder un théâtre composé d'éléments nouveaux animé d'un esprit libre et hardi.

Il rappela au souvenir des assistants la vertu esthétique et philosophique du théâtre ancien et il conclut à peu près en ces termes : « Si du meilleur repli de vos âmes partait une étincelle produite et attirée par mon Idée, je suis convaincu qu'il se formerait une grande lumière capable d'illuminer la scène grecque tout entière. » Je sais bien que beaucoup de nobles esprits, en entendant de telles paroles, ressentirent une grande joie et que, sans exception, tous ceux auxquels s'adressait le poète, pour être aidé dans sa difficile entreprise, se montrèrent avec enthousiasme, prêts à lui offrir leur appui selon leurs moyens respectifs. D'abord tout alla bien. Mais M. Christomanos crut bon de former, avec tous les éléments qui l'entouraient, une société, en distribuant des titres et des valeurs. La société fut constituée et formée d'une infinité de sections, de divisions et de subdivisions, avec leurs respectifs présidents, vice-présidents, conseillers, secrétaires, etc. Si bien que cette effroyable complication d'éléments finit par devenir un sérieux obstacle au travail et dès les premiers essais de

Digitized by Google

fonctionnement la société ne put être d'un appui efficace en dehors du concours de quelques-uns. D'ailleurs cette société ne fut pas, en temps voulu, convoquée par M. Christomanos, ce qui ne laissa pas de causer des mécontentements parmi les sociétaires.

M. Christomanos, ennuyé peut-être de l'insuccès, ou peut-être désireux d'avoir pour lui seul toute la gloire de l'entreprise, fit si bien que la société fut dissoute et qu'il resta seul avec sa troupe de jeunes acteurs. Toutefois il ne se découragea pas et avec l'énergie qui le caractérise et que seconde une incontestable valeur artistique, il alla de l'avant. Mais on comprend bien qu'à lui seul, à la foi maître de déclamation, directeur de scène, traducteur, etc., il ne pouvait répondre à toutes les exigences.

Contrairement à la fausse direction donnée au Théâtre Royal, il ne s'agissait rien moins que de créer radicalement un nouveau monde théâtral et d'ouvrir une libre et large voie dans le domaine de l'art dramatique. Les jeunes acteurs de la troupe de M. Christomanos (ceux-là mêmes qui faisaient partie de l'Ecole dramatique du Théâtre royal, dont je parlais dans ma dernière chronique), tous hommes de talent et impatients d'embrasser de nouveaux horizons dans le domaine de l'art et de la pensée, mais encore nouveaux sur les planches, auraient eu besoin d'une longue et sérieuse préparation avant de débuter, et cela leur fit totalement défaut, M. Christomanos, comme je le disais, ne pouvant suffire à tout. Les effets de ce défaut se firent sentir dès le début des représentations de la Nouvelle Scène, dans le jeu hésitant des acteurs et dans l'insuffisante compréhension des caractères à interpréter. Toutefois le public athénien a eu, à plusieurs reprises, durant le cours de ces représentations, l'occasion d'assister à de véritables révélations artistiques, inattendues; il a pu admirer le naturel et la simplicité de la récitation en maintes scènes de diverses œuvres, la plasticité des gestes, la beauté de plusieurs tableaux scéniques, autant de choses nouvelles pour lui dont le mérite revient incontestablement au sens artistique du directeur, et pour la première fois, après les insupportables antiquailles de l'ancien théâtre, il a pu voir interpréter par une troupe grecque, dans un ensemble convenable, une suite d'œuvres comme l'*Alceste* d'Euripide, traduit en langue populaire par M. Christomanos, le *Canard sauvage* et l'*Ennemi du peuple* d'Ibsen, la *Locandière* et les *Amants* de Goldoni, la *Puissance des Ténèbres* de Tolstoï.

Digitized by Google

En ce moment, M. Christomanos fait construire un théâtre spécialement approprié pour la Nouvelle Scène, et en Grèce tous les partisans du progrès artistique qui rêvent le relèvement du théâtre national tournent leurs espérances vers cette Nouvelle Scène. Ils n'éprouvent qu'un regret, celui que M. Christomanos n'ait pas su ou n'ait pas voulu, quand il était temps, profiter de la collaboration de quelques-uns qui lui offraient un sérieux appui par quoi son entreprise aurait pu donner des résultats plus parfaits.

GIORGIOS LAMBELETIS.

LETTRES POLONAISES

Œuvres poétiques de M. Antoni Lange. — M. Wilhelm Feldman et ses « Vingt ans de littérature polonaise. 1880-1900 ». — Dernières nouveautés. — Revues.

M. Antoni Lange est un poète, peut-être le plus compliqué de tous nos écrivains contemporains. Complication d'ailleurs tout extérieure, donnant par la diversité des formes, la gravité des sujets abordés, la richesse inouïe des termes expressifs, — l'illusion d'une vie singulièrement intense, d'une réelle puissance. Malheureusement ce n'est qu'une illusion. La puissance est toujours adéquate à la sincérité et la sincérité ne vient que du cœur. Or, M. Lange est parti il y a quinze ans à la recherche du Sentiment qu'il se plaît à nommer fallacieusement « l'Idéal Moderne ». Et quelle peine incroyable se donne cet Ulysse pour retrouver son Ithaque ! Il poursuit tous les mirages qu'il rencontre en ses errances, mais au moment même où son pauvre cœur se gonfle d'émotion et ses yeux de larmes au spectacle de la vie, M. Lange se jette sur une page de philosophie quelconque, pour savoir ce que le *Livre* dit du sujet qui a failli l'émotionner. Ce Livre énorme, dont il s'embarrasse constamment, est tout simplement une vaste Encyclopédie des connaissances humaines. Et comme « l'idéal est un œil que la science crève », la poésie de M. Lange n'est jamais le cri spontané d'une personnalité. C'est en vain que nous lui chercherions « une qualité maîtresse » : il les a toutes. Son individualité, toute de reflets, est un produit de quatre substances dont la réunion n'est restée que purement mécanique : son *esprit* est judaïque, hébraïsant, talmudisant; son *art* est français par excellence, pastichant jusqu'à l'invraisemblance la méthode et les procédés de ses modèles ; sa *langue* est polonaise, étrangement

Digitized by Google

ouvragée, complexe et polymorphe; son *âme* enfin est parfaitement cosmopolite, s'assimilant avec une égale facilité les produits des civilisations les plus diverses. A cet amalgame il manquera toujours l'unité *organique* de l'émotion véritable et ce péché originel pèse sur toute l'existence morale et matérielle de M. Lange. En effet, n'éprouvant aucun contact avec la réalité ambiante, il lui reste étranger et s'en désintéresse complètement. Personnellement, il ne cesse de mener une vie en dehors, une vie de vrai bohême,il devient l'assembleur de paroles, le collectionneur de phrases le plus exclusif, l'adorateur passionné de toutes les littératures, le plus grand martyr et le plus volontaire du Verbe.

Tout jeune, il quitte l'Université de Varsovie où il a étudié les sciences naturelles et il arrive vers 1885 à Paris. Il y avait alors dans la colonie polonaise un groupe d'idéalistes héroïques qui, dans leur misère affreuse, se nourrissaient d'idées sublimes, passaient leur vie à enflammer réciproquement leurs cœurs dans un mystique élan vers un nouveau devenir social. Le hasard jeta M. Lange dans ce milieu ardent. Le voilà devenu aussitôt un barde de ces idées nouvelles qui devaient changer le monde et rendre sa vie indépendante à la Pologne. Ses chants obtiennent un grand succès. Par la beauté de leurs métaphores, par leur noble et hautain cri de révolte, par leur grandiloquence belliqueuse et entraînante, ils ont fasciné la jeunesse qui les récite encore avec enthousiasme. On a accueilli chaleureusement son travestissement violent,blasphématoire et révolté de l'hymne national, douloureuse plainte des opprimés, chantée depuis un demi-siècle; on a répété sa belle « Berceuse » de pauvres; on s'est exalté à ses « Prières » enflammées « aux puissances infernales de dévastation » pour démolir la Géhenne contemporaine et, après la lutte tonitruante finale, mener les peuples à la grandiose et lumineuse Liberté; on s'est engoué surtout de sa vibrante polyphonie « Aux survivants » où il chante les espérances, les douleurs, le « Dies irae » de la jeune Pologne, les souvenirs des luttes d'hier et la diane énergique qui réveillera demain. On a goûté ses chants parce qu'ils étaient un écho sonore de tous les programmes, de tous les rêves sublimes et de toutes les malédictions. « Rends — dit-il — aux Césars ce qui est aux Césars ; rends-leur les spectres du crime, du meurtre et du pillage, les tortures de la faim et la honte du pilori, rends-leur les dévastations et les incendies... — mais prends-leur tout ce qui est à toi,ce qu'ils t'ont pris pour orner

Digitized by Google

leurs trônes...prends-leur leur divinité, leur puissance, leurs honneurs, prends-leur ton ciel, ton soleil, tes eaux, tes bois, tes champs, prends-leur tout ce vaste monde qui est à toi! » A l'amour exagéré des antithèses dont tous ces poèmes sont émaillés, il joint la possession d'une langue arrachée aux romantiques par un travail d'imitation supérieure.

Cette virtuosité de linguiste n'a pas été sans donner aux amis du poète quelques craintes pour l'évolution de ce souple talent, craintes qui, bientôt, n'ont été que trop justifiées. M Lange, échappant à ses prières et à ses malédictions, commença des visites assidues à toutes les chapelles françaises et surtout parnassiennes. Ces pérégrinations l'absorbèrent complètement et produisirent sur lui une influence néfaste, écrasante; elles l'ont *dépaysé* pour toujours. Dès lors il s'émerveille devant les œuvres des poètes français qu'il fréquente et subit la tyrannie de son admiration jusqu'à y perdre sa personnalité. Il les transcrit en polonais, plutôt qu'il ne les traduit exactement, et il fait sur les plus aimés d'entre eux des apologies modestement appelées « Etudes de littérature française » : hymnes à Charles Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Stéphane Mallarmé. Il aime Baudelaire pour son sensualisme mystique, il adore Banville pour son funambulisme, il admire le bouddhisme de Leconte de Lisle, il repense les idéologies mélancoliques de Sully-Prud'homme s'écriant : « Toi qui seule, ô Science, sais forger dans la preuve une ancre à la croyance. » Et puis il *refait* les œuvres de différents poètes français. Il a donné en polonais « Les fleurs du mal », des vers de Hugo, Leconte de Lisle, Banville, T. Gautier, Sully-Prud'homme, Richepin, E. Haraucourt, Verlaine, Mallarmé, H. de Régnier, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, E. Verhaeren et — chose à peine croyable — il aime, il traduit et même *comprend* les poésies logogriphiques de M. René Ghil.

Bientôt la poésie française ne pourra plus calmer sa soif d'admiration. Il continue son pèlerinage esthétique à travers le monde entier, il apprend toutes les langues, en tout semblable à cet Allemand qui, voyant une tache sur son habit, commence par apprendre la chimie pour l'enlever. Il traduit des poètes anglais, hongrois, néo-grecs, tchèques, suédois, espagnols, italiens, danois ; il étudie les genèses, fait le tour de toutes les mythologies, va en Inde boire l'eau sacrée du Gange, s'aventure jusqu'au Mexique, jusqu'à la Nouvelle Zélande, jusqu'à l'île de Tonga dont les légendes le passionnent à l'égal des poésies d'Edgar Poe. Il se fait successivement des âmes

Digitized by Google

étrangères et exotiques ou plutôt, par un mystérieux atavisme, retrouve ces âmes en lui. Son étonnante facilité d'esprit à revêtir tous les costumes de la pensée lui donne l'illusion de créer tout ce qu'il *recréa*. Il n'a pas confiance dans la valeur de « ces ailes que nous avons tous au-dedans de nous ». Il ramasse dans sa course à travers l'univers toutes les ailes connues, se les accroche au dos et, nouvel Icare, chancelle sous ce poids trop lourd, non seulement pour prendre un essor indépendant, mais pour voler. En étudiant Shelley jusqu'à l'idolâtrie, il a été frappé des circonstances tragiques de la mort du poète. On se rappelle les faits. Percy Shelley est mort dans un naufrage sur la Méditerranée. Les vagues ont rejeté son corps sur les bords de Livourne. La loi prescrivant d'incinérer le cadavre, Byron a fait à son ami des funérailles à la manière grecque. La flamme a dévoré tout le corps ; — le cœur seul a résisté. Trelawney a arraché ce cœur sublime aux flammes, l'a transporté au cimetière de Rome et sur le tombeau a mis les mots: « cor cordium ». M. Lange, s'inspirant de ce souvenir, a composé un somptueux poème élégiaque intitulé « Funérailles de Shelley » où, dans la forme, il n'oublie pas le poème analogue de Shelley sur son ami Keats et où il introduit tous les personnages poétiques de Shelley, y compris le Nuage et le Vent de l'ouest. Ayant obtenu de ce procédé un effet grandiose, il l'emploie ensuite assez souvent. Les héros imaginés par autrui lui paraissent plus réels que la réalité, que les produits de sa propre imagination : aussi en use-t-il constamment, il les retrouve partout. Il descend par exemple (le poème « Lilith ») « dans les contrées inconnues où la première femme d'Adam, Lilith, la dame sage, belle et cruelle lui parle de douleurs d'amour ». Avant d'arriver devant cette « figure radieuse », demi-déesse et fille de Démon, cette figure qui le fait s'agenouiller, je ne sais pourquoi, il rencontre toutes les héroïnes des poésies et drames anciens et modernes depuis Eve, Damayanti, Salammbo, jusqu'à Ophélie et Rosa Vénéda de Slowacki. Et il les énumère toutes avec un luxe d'érudition oiseuse. Artémis « la déesse de la nature visible », et l'Heure « la déesse du demain qui approche » (dans le poème en prose rythmée « l'Heure ») volent dans l'espace et mènent un dialogue sur différentes choses qui se passent sur la terre, sans oublier les poèmes de M. Lange. Elles savent bien la mythologie, mais cela ne les empêche pas de nous lasser finalement par leur babillage symbolico-philosophique.

Digitized by Google

Beaucoup plus intéressant et, malgré quelques longueurs, très beau est son poème « Vénus la mendiante » où la déesse blanche descend sur terre, déguisée en haillons de misérable prostituée, visite des bouges et des mastroquets et, révoltée de tant de misères, annonce une vengeance atroce, promet de torturer, d'épuiser riches et puissants par la passion malsaine qu'elle allumera en eux.

Elle a de ces accents douloureux et puissants que M. Lange fait entendre seulement aux rares moments où la vie l'entraîne malgré lui. Chaque fois qu'il rime pour sa volupté intellectuelle, c'est-à-dire après des lectures plus ou moins nourries, il se livre à des complications qui exigent une patience de Chinois et n'arrive pas à nous émouvoir. Ses « sonnets védiques » et ses « livres de prophètes », très parnassiens, très érudits, étonnent par la maîtrise de leur forme et l'inattendu de leurs métaphores. C'est à ce point de vue aussi qu'il faut juger ses « légendes exotiques », ses imitations de la poésie populaire polonaise, ses « ballades d'ivrognes » où il reste un interprète magistral d'impressions livresques. On estime beaucoup la couleur des « Idylles » et des « Eglogues » de M. Lange. En effet, elles sont exquises de ton, mais cette nature, observée à travers des comparaisons empruntées, est par trop impersonnelle, par trop belle. De même c'est en vain que M. Lange s'efforce de nous parler de l'amour, cette « âme du lyrisme humain », vers lequel il marche avec une candeur de néophyte, en robe blanche, pour tromper notre défiance et nous faire croire qu'il a aimé vraiment. Tous ses *concetti*, triolets, « stornelles », sonnets, fragments, scherzos, « rifiorites », villanelles, impromptus, ouvragés et pleins de joliesse, ne parlent pas au cœur. Toutes les figures littéraires dont foisonne la littérature amoureuse de tous les peuples d'hier et d'aujourd'hui lui cachent, sous un voile bigarré, la face de la femme aimée. Il n'est sincère que dans le moment où il s'écrie avec une désespérance presque véritable : « Non, je n'ai jamais aimé ! Je ne connais pas *cet art*... Notre cœur est aujourd'hui tellement imprégné de cerveau qu'il ne doit plus être le cœur. Il est devenu lui-même le cerveau... J'ai aimé avec mon cerveau »... Il a aimé surtout parce que l'amour donne l'occasion d'écrire de belles phrases, et la belle phrase, le mot, le *Logos*, voilà son Dieu unique. Il a bâti en son honneur quelques chapelles poétiques éblouissantes, comme « le chant du Verbe », « Le Verbe et le chiffre » et surtout ce surprenant poème sur « la Rime », son

chef-d'œuvre prosodique incontestablement où il a produit, avec une facilité sans exemple, quelques centaines de rimes absolument inconnues jusqu'alors en Pologne. M. Lange est un maître unique en mots quand il dit la gloire des mots. Lorsqu'il nous racontait ses douleurs, nous étions sûrs que ces douleurs, avec un peu de bonne volonté, pouvaient devenir des joies. Ici pourtant, dans ces apologies du Verbe, tout nous paraît nécessaire et définitif.

Métaphysicien de race, connaissant à merveille tous les rouages de sa poésie, M. Lange s'est donné une peine inouïe pour expliquer le *quia* de l'art, pour trouver l'évolution, les raisons sociales et philosophiques de l'imagination créatrice. Son volume « Etudes et impressions » est consacré presque entièrement à cette tâche ingrate. Dans le chaos de son érudition, l'auteur sème quelques aperçus personnels très vagues et peu « scientifiques » : L'art veut reconquérir le paradis sur la terre. Ce paradis nous viendra de l'union entre l'esprit et la nature. Jusqu'au moment où l'esprit erre, solitaire, loin de la nature, il ne cesse d'être incomplet.

L'esprit complet est dans l'inspiration; dans la réflexion, il y a l'analyse et l'analyse, la division — c'est la douleur. L'imagination (ou l'esprit ému) réunit ce qui est divisé, reconstitue la totalité. C'est pour cela que l'homme, par ses initiateurs, les créateurs d'émotions, marche vers le Génie. L'imagination pousse l'homme vers la conquête de la joie, elle lui donne des luttes fictives, elle lui crée dans ces luttes le paradis retrouvé.

En somme, de toutes ces recherches infatigables sur la nature et les fonctions du génie, le lecteur retiendra la phrase de la poètesse polonaise Deotyma, citée au cours de l'ouvrage: « Celui-là serait le plus inspiré qui saurait l'énigme de l'Inspiration. » M. Lange est du même avis, aussi dans l'*Exegi* final de ses poésies, il nous promet une autre phase de sa vie poétique. « Je me suis construit — dit-il — un monde lumineux et rayonnant, secret pour tous les hommes, inconnu à qui que ce soit, un monde demi-réel et demi-visionnaire. » Après avoir dépeint ce monde avec sa somptuosité habituelle, il nous confie le changement survenu en lui après cette construction. « Je me suis levé, régénéré, de toutes mes tombes... J'ai été très pauvre de cœur. Aujourd'hui, je suis si riche qu'on dirait que je porte en moi un trésor incalculable : j'en pourrais parsemer des milliers de mondes et il m'en resterait encore une joie immense. »

Espérons voir bientôt la *vita nuova* de ce monde prodi-

Digitized by Google

gieux, espérons que nous y entendrons les vraies joies, les vraies tristesses, le vrai amour, que nous y verrons le vra ciel et des étoiles qui ne seront pas... en papier.

§

Les Juifs en Pologne mènent jusqu'à présent une existence singulière qui les prédispose peu à l'évolution complète de leurs capacités intellectuelles. Ils y habitent depuis les temps immémoriaux et dès 1264 ils jouissaient chez nous de privilèges dont ils étaient privés ailleurs. Mais ils n'ont pu jamais fusionner assez visiblement avec la nation comme cela semble s'être produit par exemple en France. A donnés exclusivement au commerce qu'ils ont monopolisé jusqu'à ces derniers temps, les Juifs polonais ont été et sont encore très séparés de la population autochtone. Cela, grâce non seulement à leur religion, à leurs mœurs qui, pour la grande majorité, restent intactes et consacrées ; mais aussi à cause des préjugés des Polonais, enracinés par des siècles de voisinage peu amical. En ce moment, sur le territoire de la Pologne, on compte jusqu'à trois millions de Juifs,—chiffre qui représente la moitié des Juifs existant en Europe et le septième de la population totale en Pologne. Or, cette agglomération considérable prend une part incroyablement petite dans la vie intellectuelle du pays. Une certaine quantité de savants éminents nous est venue des Juifs qui se sont consacrés aux métiers libéraux. Mais leur participation à la littérature et aux arts plastiques est minime. Ceci vient peut-être autant des prédispositions héréditaires que du manque d'union intime avec le pays, union qui ne date que d'hier. La plus traditionniste, la plus séparée, la plus inabordable, c'est la caste de Juifs pauvres, qui, dans certaines parties du pays, comme en Galicie, forment la majorité des israélites. Il est presque impossible de sortir de cette caste, tellement elle est fermée, jalouse de son obscurantisme moyen-âgeux, de ses préjugés séculaires, de ses mœurs esclavagistes.

Aussi, c'est un hasard particulièrement heureux qui fait sortir de ces misérables hères M. Wilhelm Feldman, écrivain polonais de talent et publiciste distingué. Comme contraste saisissant avec M. Lange, c'est le *sens de la vie*, de la vie large, indépendante et vibrante qui le libéra des chaînes soigneusement forgées dans le clan paternel. On le tient longtemps enfermé dans l'école juive et on lui bourre la tête de formules talmudistes pour le préparer au métier de rabbi. C'est à qua-

torze ans seulement qu'il apprend, non sans peine, le polonais et qu'il reçoit les rudiments dans une petite école populaire. Mais il avait une telle volonté de vivre qu'il quitte pour toujours son petit village, le cœur plein d'enthousiasme pour les hommes. Dès lors commence sa vraie éducation, en dehors des écoles qu'il ne connaîtra plus. Il est vite désillusionné des hommes, il souffre la plus grande misère, mais il n'en aime que davantage la vie, comprenant que toute sa raison d'être, tout son charme, toutes ses joies résident dans la lutte. Le voilà devenu socialiste ardent et son propre professeur dans les sciences et les arts.

Bientôt il se révèle romancier. Son premier récit : « Le petit Youpin, » est une confession mélancolique, gauche, quelquefois naïve et maladroite, mais très touchante et très sincère de sa libération de la maison maternelle. Il y donne la description pittoresque des mœurs juives inconnues du pays et obtient un succès très vif et très sympathique. Il n'avait qu'à continuer dans cette voie. Mais la lutte, les partis et les groupes politiques, l'organisation des masses noires qu'il a quittées hier, le passionnent autant que le travail littéraire. Cette énergie divisée n'a pu que nuire à son inspiration et son second volume : « La Belle juive, » n'égale pas la fraîcheur de son premier essai.

Il écrit dans les journaux et les revues de belles études (réunies dernièrement en un volume: « En poste »), dirige lui même un journal, se multiplie, accentue son unité morale, en élargissant son âme par les impressions les plus variées. Il parcourt l'Europe, et revient encore plus énergique à la lutte. En s'enflammant trop facilement, il vit trop vite, n'a pas le temps de créer lentement, de juger sévèrement ses livres, perd le précieux souci de la concision. Sa fièvre l'illusionne jusqu'à lui faire croire que tous les sujets sont neufs et originaux lorsqu'il les reprend. Ses « Nouvelles », son roman « Dans les chaînes », ses contes « Comme dans la vie » n'ont pas obtenu le succès que l'on pouvait attendre après « Le petit Youpin ». On n'est pas aussi très séduit par la lecture de son roman à clef : « les Gens Nouveaux », où il raconte les étapes de son apprentissage social sur un canevas presque historique. Il y dépeint assez vivement les traits généraux du mouvement de la jeunesse galicienne vers 1890, dont il a été lui-même un protagoniste. En lisant ces pages jeunes et pleines de sève, on sent que le plus grand plaisir que peut donner cette œuvre a été éprouvé par l'auteur, au moment où il l'é-

Digitized by Google

crivait. Il n'a pas réussi à nous communiquer son frisson de vie; malgré tout son talent il est resté victime de son sujet. La même réflexion vient après la lecture de son roman « Anankê ». C'est une vieille histoire de l'amour d'une femme, fascinée par un mâle indigne et pourtant voulant donner son âme, très pure et très noble, à un idéaliste, un peu ennuyeux comme tous les idéalistes de roman. La contradiction devient tragique et Juliette, le cœur déchiré, s'empoisonne à côté et en même temps que son Roméo. Ils prennent le poison d'une manière théâtrale qui gâte d'une note mélodramatique l'impression finale du récit d'ailleurs plein de vérité psychologique.

Le théâtre a tenté aussi M. Feldman. Il a publié, l'an passé, deux drames d'une valeur inégale: « Les Mains propres » et « le Thaumaturge » qui découvrent en lui un talent dramatique honorable. « Les Mains propres » est une pièce « rosse », suggérée visiblement par les scandales récents dans une banque de Léopol. « Le Thaumaturge » répète la thèse du « petit Youpin », mais ici c'est une jeune fille qui se débat dans les chaînes juives et se libère pour rejoindre sans doute prochainement M. Feldman.

C'est dans la lutte que notre auteur est le plus intéressant, parce que, tout en restant révolutionnaire ardent, il n'est pas un doctrinaire tout d'une pièce, mais un amant de la vie et de la beauté. Il le confirme par la direction soignée, pleine d'idées et de bon goût de la revue « Krytyka », il l'a prouvé encore tout dernièrement dans ces deux volumes de son ouvrage capital « Vingt années de littérature polonaise — 1880-1900 ». Cette œuvre vaste, d'une lecture extrêmement agréable, charme surtout par sa méthode très personnelle. Passionné de la vie, M. Feldman traite la littérature comme une créature vivante qui, malgré la diversité de ses manifestations, malgré ses changements, défaillances et revirements, reste toujours elle-même. D'un autre côté, en lutteur social résolu, il trouve cette littérature particulièrement captivante depuis seulement vingt ans, c'est-à-dire depuis l'époque où le socialisme est devenu en Galicie une nouvelle force politique. De ce double point de départ de l'auteur sont nées toutes les qualités et toutes les fautes de son ouvrage. Il a mis au second plan le côté biographique, ne s'occupant que des courants généraux. Mais il a été forcé de simplifier par trop son orientation au milieu de quelques milliers d'ouvrages dont il s'occupe. Il abuse d'abord de classifications pompeuses

Digitized by Google

et discutables. « Au sommet du siècle; Réaction du sentiment; Au Sommet de l'humanité; Idéalisme social; Altruisme héroïque; Au sommet du modernisme; l'Impératif catégorique; Au sommet du Décadentisme ; Les harmonies artistiques ; Au sommet du Néo-romantisme; La crise du Décadentisme » — tels sont les titres de ces chapitres. La critique, disait fort justement Barbey d'Aurevilly, est une tâche un peu plus complexe que « celle d'un faiseur de paquets qui emballe et ficelle toutes les facultés d'un homme dans une seule sur laquelle il campe une étiquette : « Imagination ! paquet Shakespeare ! Enlevez et roulez! » C'est par trop conducteur de diligence... » Mais cette méthode est presque justifiable dans l'étude de la production si opulente et si touffue de la Pologne littéraire du dernier quart de siècle. Quelle quantité de talents, quelle richesse d'imagination ! M. Feldman le sent profondément, en exulte avec frénésie, s'en rejouit jusqu'à perdre la notion de la perspective, jusqu'à signaler quelques quantités négligeables, jusqu'à juger trop timidement les auteurs (Sienkiewicz) qu'il comprend très bien.

Il est tellement ébloui par l'épanouissement extraordinaire de la nouvelle poésie polonaise qu'il la met au premier rang de celles de l'Europe contemporaine. On peut contester divers points de ce travail un peu lâché, mais il restera un bon document de la vitalité polonaise, il prouvera encore une fois que « faire œuvre de beauté, c'est la morale des écrivains ; car la beauté élève le cœur et nous dispose aux héroïsmes ».

§

Dernières Nouveautés.

Poésie. Baroncz St. *Impressions* (Léopol), Jellenta C. *Orfan* (Cracovie). Jellenta C. *Kraswa* (Cracovie). Lubecki K. *Le voyage de noces* (Cracovie). Micinski T. *Dans le crépuscule des étoiles* (Cracovie). Przybyszewski S. *Synagogue de satan.* (Contribution à la psychologie des sorciers) (Varsovie). Slonski E. *La nuit*, sonnets (Varsovie). Tetmajer W. *Nuits d'été* (Crac). Zielinski Gustaw. *Poésies*, avec la biographie du poète par P. Chmielowski (Thorn). Zulawski J. *De la maison de l'esclavage* (Cracovie).

Romans. Dembinska R. R. *Nouvelles* (Cracovie). Gawalewicz. *Sur un coin de terre* (Varsovie). Glinski K. *Cecora*, roman historique de la première moitié du XVIIe siècle, 3 vol. (Varsovie). Gonsiorowski W. *Ouragan*, roman historique, 3 vol. (Léopol). Gruszecki A. *Dans mille ans*, roman de la

vie des Slovaques et des Hongrois (Varsovie), Konopacki L. *Images de notre temps* (Léopol). Kowerska J. *Nouvelles* (Cracovie). Krzemieniecka H. *Sous la vague dormante*, contes et esquisses (Varsovie). Nowaczynski : *Le Miroir de singes*. Rogowicz, *Zocha*, roman comtemporain (Varsovie). Slonczewska K. *Les étudiantes*, roman contemporain, 2 vol. (Cracovie). Tyszkiewicz M. *Union* (Varsovie). Wila. *En servant deux dieux* (Vars.). Wlodowicz J. *Le bonheur*, esquisse (Varsovie).

THÉATRE. Brankowski St. *Nos bons hobereaux*, comédie en 4 actes (Cracovie). E. Urwasi, conte indien, fantaisie en 2 actes (Léopol). Gruszecki A. *A majorité*, comédie (Léopold Laskowski K. *Les funérailles*, tryptique scénique en vers (Varsovie). Marek A. *La folie de ma femme*, farce en un acte (Varsovie). Zapolska G. *Le mâle*, pièce en 3 actes (Cracovie).

LITTÉRATURE. Brzozowki S. *H. Taine*, esthéticien et critique (Varsovie). Chmielowski P. *Les dramaturges polonais de ces derniers temps* (Léopol), Swiecicki J.-A. *Histoire de la littérature universelle*, vol. V. Littérature persanne (Varsovie). Windakiewicz St. *Le théâtre populaire en Pologne ancienne* (Cracovie), Wroblewski K. *Kornel Ujejski*, 1823-1893, étude (Léopol).

HISTOIRE. *Album biographique de Polonais et Polonaises illustres*, vol. II fasc. IV, V et VI. Askenazy S. *Loisirs historiques* (Varsovie). Gorzycki K. *Histoire des paysans dans la Pologne ancienne jusqu'à l'abolition du servage* (Varsovie). Kraszewski J. *La Pologne pendant les trois démembrements*, 1772-1779. 3 vol. préface du prof. S. Askenazy (Varsovie). Lozinski W. *Le Patriciat et la Bourgeoisie de Léopol* aux XVI^{e} et XVII^{e} s. (Léopol). Przyborowski W. *Sur le passé de Varsovie*, esquisses historiques, légendes varsoviennes (Varsovie). Rembowski A. *Œuvres historiques* (Varsovie). Sierzputowski F. *Pages d'histoire sur les relations entre les Polonais et les Prussiens au XVI^{e}s.*(Varsovie). Szelongowski A. *L'argent et la transformation des valeurs aux XVI^{e} et XVII^{e} s. en Pologne* (Léopol). Zaleski St., abbé. *Les Jésuites en Pologne*, vol. III, II^{e} partie, 1700-1773 (Léopol).

ART ANCIEN ET MODERNE. Cercha Maksymilian et Stanislaw. *Les monuments de Cracovie*, avec le texte du D^{r} Kopera, in folio, tome XXIII (Cracovie). *Compte-rendu de la Commission d'études de l'histoire de l'art en Pologne*, vol. VII (150 illustr. et 5 planches) (Cracovie).

MOUVEMENT SOCIAL, SOCIOLOGIE, ÉCONOMIE POLITIQUE. *Histoire*

Digitized by Google

du mouvement ouvrier juif en Lithuanie, Pologne et Russie; Kempner St. *Etudes et esquisses économiques* (Varsovie). Kozlowski W. M. *Classification philosophique des sciences comme préface à l'éducation générale* (Cracovie). Kulczycki L. *Le mouvement anarchiste contemporain* (Léopol). Mastelski J. *Philosophie de la nature* (Varsovie). Nusbaum H. *Que sais-je ?* (Varsovie). Zulawski J. *Bénédict Spinoza.* L'homme et son œuvre, 2 vol. (Varsovie). Zulawski J. *Prolegomènes* (Léopol).

Anthropologie, Ethnographie, Archéologie préhistorique. Fedorowski M. *Les Ruthènes blancs en Ruthénie lithuanienne,* 2 vol. (Cracovie). Judt J.-M. *Les Juifs au point de vue de la race physique* (Varsovie). Majewski E. *Swiatowit.* Annuaire d'archéologie préhistorique et d'études des civilisations primitives polonaise et slave, vol. IV (411 illustr. et 4 planches) (Varsovie). Radlinski. *Histoire de la science sur l'homme,* vol. I. Epoque préhistorique (Varsovie).

Bibliographie, Encyclopédie, Œuvres collectives. *Catalogue de la littérature scientifique polonaise* (Cracovie). *Encyclopédie des sciences sociales,* 4 volumes (paraissent en fascicules) (Varsovie). *Epitaphe d'Ignacy Maciejowski Sewer,* œuvre collective (Cracovie). *Mémoire de Kielce.* Album collectif pour commémorer le centenaire d'Adam Mickiewicz, 1798-1898 (Kielce).

Revues : **Chimera** (nos 7-12). Un somptueux musée littéraire, malheureusement trop irrégulièrement « ouvert au public ». Les six derniers numéros paraissent ensemble ! Ecrits originaux : *Pourriture,* roman de Berent. Poésies : S. Wyrzykowski : « *Les feux ailés* », Ἕσπερε πάντα φέρεις ; M. Markowska : *Les Fils de la Vierge ;* Kasprowicz : *Le cantique de St François d'Assise ;* S. Staff : *La prière avant l'action ;* W. Sterling : *Sonnets ;* S. Bytkowski : *Le Prophète ;* W. Nawocki : *Sonnets sur les rois polonais ;* Kasprowicz : *Judas ;* Komornicka : *Flammes noires* et *Le lendemain;* T. Micinski : *Minotaure;* Zawistowska : *Le temps d'automne ;* Ostrowska : *Histoire morale des trois sœurs et du prince riche ;* C. Norwid : *Wanda* (pièce inédite, écrite en 1852) ; T. Micinski : *Histoire des deux amants et de Mme Hoan-Thai*); Jedlicz : *Rêves et nostalgies;* Zbierzchowski : *Sonnets* et *Le vent déchaîné ;* Zawiejka : *Fragments ;* Wroczynski : *Strophes.* Traductions (il y en a encore trop !) des œuvres de : R. de Campoamor, Nietzsche, Chrystyan, D. Grabbe, Eekhoud, M. Schwob (*Croisades des enfants*),

Digitized by Google

Gide (*Philoctète* et *Le Prométhée mal enchaîné*), T. de Banville, A. Bœcklin, Andersen, G. Rodenbach, O. Brzezina, J. Keats, Stefanyk; Ballades écossaises, trad. de E. Porembowicz. *Planches hors texte :* Rops, Dürer, Stanislawski, A. Beardsley. *Dessins de :* Dembicki, Hiroshige, T. Krysztalowicz, Matlakowski, Okun, Wawrzeniecki, Krzyzanowski, Wisznicki, Auchentaller, Mehoffer, Niemczyckiewicz, A. Donnay, Hokusai, F. Khnopf, Korin, Moser, Pienkowski, F. Siedlecki et Shiokokn. *Etudes et critique* de M. Miriam.

Biblioteka Warszawska (juin-juillet). A Sienkiewicz H. *Marya Konopnicka;* Lozinski B : *La Galicie en 1846 ;* Donimirski A. *La lutte pour la terre.* Chelmonski J. : *W. Gerson ;* Galle H. : *La création poétique de Mme Marya Konopnicka pendant 25 ans ;* Drogoszewski A. : *La philosophie du rythme ;* Weyssenhoff J. : *Mémoire du général Jean Weyssenhoff ;* Brückner : *Histoire de la littérature polonaise de P. Chmielowski et S. Tarnowski ;* Nusbaum J. *Nouvelle théorie sur l'origine des espèces ;* Walewska C. : *Auteur*, roman ; Boguslawski W : *Le drame et l'opéra.*

Pamietnik Literacki (Mémorial littéraire) 1, 2 *et 3.* Belle revue, dernièrement fondée. S. Windakiewicz : *Une poésie érotique de Kochanowski;* J. Chrzanowski : *Sur les satyres de Naruszewicz ;* K.-M. Gorski : *Karpinski à Vienne ;* J. Kallenbach : *les ouvrages français inconnus de Z. Krasinski ;* P. Chmielowski : *Les principales théories du drame dans la littérature polonaise ;* E. Porembowicz : *La poésie polonaise du siècle nouveau ;* H. Struve : *Le sujet et la méthode de l'histoire de la littérature polonaise ; A. Brückner : Les principaux écrivains du XVIIe siècle.*

Krytyka (juillet-août). F. Micinski : Poésies ; P. Chmielowski : *W. Feldman sur les derniers temps de littérature polonaise;* L. Kulczycki : *Le mouvement révolutionnaire contemporain en Russie ;* A. N. Nowaczynski : *Et unum exemplum docet* (satire littéraire); A. Schifman : La préface de la philosophie de Wundt (F.) : *La démocratie nationale ;* J. Wisniowski : *La chanson du matin ;* Z. Kawecki : *Bianka*, nouvelle ; F. Filipowicz : *Impérialisme anglais.*

JAN LORENTOWICZ.

LETTRES TURQUES

Voici cinq ou six ans que la littérature turque commence à se dégager de sa gangue perso-arabe, sans toutefois vouloir s'en débarrasser complètement. Sur les 10.000.000 de Turcs,

Digitized by Google

100.000 comprennent, et encore pas entièrement, ce qu'ils lisent. Avec un égal degré d'instruction, un Français comprendrait n'importe quel livre non scientifique écrit en sa langue.

Un Turc de province n'entend pas un mot de la langue officielle, qui est absolument inaccessible au peuple. Mieux vaut dire qu'à part un millier de mots de leur idiome les Turcs emploient d'autres langues que la leur, sans efforts sérieux pour revenir à leur parler national, qui se suffirait amplement.

L'ignorance du peuple n'est donc pas du mauvais vouloir ni de l'incapacité, mais bien la conséquence voulue ou involontaire des écrivains turcs qui, pour faire parade de leurs connaissances linguistiques, étalent à tout propos tout ce qu'ils savent de mots arabes et persans plutôt que d'employer des mots turcs.

Certes, cela nuit d'abord au peuple, lui rend la connaissance de sa langue plus difficile par le fait qu'il doit en apprendre deux autres pour connaître la sienne, mais les soi-disant écrivains y perdent aussi. Le nombre de leurs lecteurs est limité, et ceux-là même s'ennuient lorsque l'auteur sait cent mots d'arabe ou de persan de plus qu'eux.

Il n'existe pas une traduction du Coran faite par une académie, approuvée et permise par un concile, et l'on en est réduit à l'interprétation personnelle et variant à l'infini de quelques milliers d'Ulémas dont la science est plus ou moins douteuse.

C'est la connaissance incomplète des principes religieux qui fait qu'un peuple est fanatique. L'homme brut, je veux dire dénué de civilisation, est plus porté à voir dans la religion des principes de haine que de tolérance. Enfin, pour en revenir à notre littérature turque, nous n'y trouvons donc pas même une traduction reconnue, intégrale, du Livre Sacré.

Je ne veux pas résumer ici l'histoire de cette littérature, quelques lignes n'y suffiraient pas. Prenant les choses au moment actuel, je puis dire qu'elle en est réduite aujourd'hui à deux genres : poésie et roman.

Depuis vingt ans, la science historique est nulle dans toute l'acception du mot; la critique de même, ainsi que la philosophie, quelques essais plagiaires d'Ahmed Midhat ne méritant pas le titre d'essais philosophiques. La poésie est représentée par deux ou trois poètes brodant de mots arabes et persans quelques sujets fades et tout ce qu'il y a de moins poétiques.

Vient le roman, qui aspire à la psychologie et cherche à faire du Zola ou du Bourget. Inutile de dire qu'il ne parvient qu'à démoraliser quelques naïves lectrices, peu préparées par

Digitized by Google

leur milieu, leurs mœurs et leur éducation, à goûter du fruit défendu, à tirer de l'immoralité des leçons de morale, à savoir comprendre des personnages d'un caractère tout occidental, des passions romanesques et tout le fonds d'un roman européen perdu entre des détails fastidieux, des descriptions des mœurs et coutumes turques, les décors de l'Orient et la fantaisie de l'auteur.

Les sujets sont généralement pauvres ou empruntés, la trame timide et embrouillée. Mais un louable souci de régénération littéraire, des traits bien observés, des ridicules et vieux préjugés nationaux finement rendus, une verve comique souvent de bon aloi, relèvent ce qu'il y a de faible dans l'ensemble et corrigent quelques emprunts mal employés.

Outre ces essais, qui représentent néanmoins une littérature, on peut signaler de nombreuses traductions, — souvent inexactes et dénaturées, — des principaux romans français contemporains.

Le roman est encore le genre qui prévaut en Turquie parce qu'il est accessible à la foule et aux demi-lettrés, non par son sujet — ce qui est le contraire en France — mais par la simplicité relative de son style.

De temps en temps, quelques sérieux écrivains, débris de l'avant-dernier quart de siècle, se hasardent encore à faire paraître de beaux morceaux d'histoire, remontent aux origines de la race turque, rendent compte de leurs recherches de numismatique nationale, fouillent les archives, déterrent et déchiffrent d'anciens manuscrits qu'ils corrigent et publient, enfin quelques dictionnaires de valeur que l'on aura peut-être un peu prétentieusement appelés encyclopédies, voilà toutes les récentes productions de la littérature turque.

Si j'en ai l'occasion, je reviendrai sur quelques œuvres pour en parler plus en détail que je ne puis le faire dans cet aperçu. Quelques-unes méritent en effet une mention spéciale, en tant qu'elles dirigent soit le mouvement réformateur de la langue, soit le mouvement intellectuel de la nation.

Dépassant les limites de mon étude, j'aborderai encore une question qui s'y rattache, quoique indirectement. La presque totalité des monuments littéraires qui nous sont restés de nos ancêtres consiste, à part quelques exceptions, en des compilations historiques que n'ont pas connues les Hammer, les Lavallée et autres historiens qui ont écrit des ouvrages concernant l'Histoire de l'Empire Ottoman. Outre ces riches sources ignorées d'inépuisables connaissances, nos Archi-

Digitized by Google

ves d'Etat recèlent de précieux manuscrits qui renferment d'innombrables renseignements absolument inédits sur notre Histoire et nos relations internationales.

Mais je ne sais s'il se trouverait un puissant historien turc, pouvant écrire avec d'aussi amples documents inédits une Histoire Nationale digne de ce titre. Car, comme on sait, l'histoire ne consiste pas à raconter simplement les événements, à la manière de Naïma, de Rachid, jusqu'à Djevdet (1), mais à savoir les enchaîner, chercher et en discerner les causes et les effets, suivre une action dans ses conséquences multiples, tout en étant maître de soi de manière à ne pas se laisser entraîner par les flots de détails qui abondent pour une époque de six cents ans.

La tâche de l'historien n'est pas de reproduire en résumé tous les documents qu'il a consultés, mais de les analyser, de les critiquer, de les disséquer, de demêler la réalité, et pour cela d'être un savant, profond connaisseur des races, de leur progrès moral et intellectuel à travers les siècles et, à mesure qu'il écrit, de faire vivre le lecteur de la vie du temps qu'il décrit.

Comme le dit M. Sorel pour les Français, je pourrais dire des Turcs qu'ils ont, en histoire, le préjugé du détail : « Ce préjugé est destructif de l'art et de la science historiques. » C'est le défaut commun à nos historiens. Quand aurons-nous l'occasion de saluer le savant historien — car le sujet le mérite — qui retracera en des pages magistrales les brillants exploits de nos ancêtres? Taine a eu non pas le préjugé, mais la science des petits faits; chez lui donc, c'était une méthode scientifique et chacun de ces faits, choisis entre mille autres, convergeait vers une idée déterminante, servait à conclure, à expliquer un ensemble. Sainte-Beuve avec sa curiosité inlassable en histoire comme en tout, avait la prédilection des faits divers qu'il aimait pour eux-mêmes; mais ces petits faits étaient l'expression de sa manière d'esprit et résumaient par quelques traits distinctifs toute la pensée et l'action de l'époque à laquelle ils se rapportaient.

Thierry, Guizot, Michelet, Thiers, Tocqueville et parmi les contemporains, Broglie, Rambaud, Sorel, Lavisse, Vandal, etc... en France, Sybel, Hammer, Gervinus en Allemagne, ont tous, à des degrés divers, le génie du choix dans les détails intelligemment semés. Tous ont eu, plus ou moins,

(1) Historiens turcs.

Digitized by Google

un sens critique et une éducation savante; chacun avait sa méthode particulière et sa manière de raconter, d'enchaîner et de juger les faits : ils avaient une méthode. Chez nous point.

Nos histoires semblent être écrites par des raconteurs publics, dans un style pompeux et emphatique, amassant sans suite et sans logique des faits insignifiants, décousus, où se perdent quelques rares détails dignes de remarque. De la critique, des jugements personnels de l'auteur, n'en cherchez point.

La lecture d'ensemble de ces ouvrages n'apprend rien et serait inintelligible si l'on ne possédait parfaitement l'histoire de l'Empire. Toutefois, ils sont très utiles à consulter pour les historiens qui voudraient écrire une histoire intérieure de la Turquie. Quant aux négociations et actes diplomatiques, vous n'en trouverez pas un seul.

Pour les récits des relations internationales et de nos rapports avec les puissances étrangères, il faut recourir aux Manuscrits des Affaires Etrangères.

Je me suis trop appesanti sur l'histoire; c'est que, à mon avis, ce genre est le nerf de toute littérature.

Si la littérature a pour mission d'éduquer les peuples, d'élever leur niveau intellectuel, de les moraliser, il me semble que c'est l'histoire qui remplirait le plus noblement ce rôle bienfaisant, ce devoir sacré, qui fera revivre nos gloires passées et donnera de l'espérance et de l'élan patriotique au cœur du Turc abattu, qui n'a besoin que de se ressouvenir pour croire à sa force.

DIHCER-BEY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages.— L. de Combes : *La Vraie croix perdue et retrouvée ;* Ed. de l'Art et de l'Autel. — Mme Georges Duhamel : *Mon voyage de noces en Italie*, souvenirs et impressions. Préface de M. Michel-Ange Vaccaro; Librairie Molière, 3.50. — Jean Hess: *La Catastrophe de la Martinique, notes d'un reporter*, avec 50 gravures, dessins et cartes; Fasquelle, 3.50. — Henri-Ph. d'Orléans: *L'Ame du voyageur*, avant-propos par Eugène Dufeuille ; Calmann Lévy, 3.50.

Droit. — G.-Félix Marchand: *De l'état de nécessité en droit pénal;* Rousseau, 5 fr. — *Avant-projet de code civil suisse*. Sujets de Conversation. Contribution à l'Education Juridique nationale; Genève, Isaac Soulier, gratis.

Histoire. — Lieut.-colonel Clerc : *Capitulation de Baylen, causes et conséquences*, avec 2 cartes; Fontemoing. — Henri-Charles

Digitized by Google

Lea: *Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age*, trad. par Salomon Reinach; Soc. Nouv. de Librairie, 3.50. — Gustave Michaut : *La Comtesse de Bonneval, Lettres du XVIII[e] siècle;* Fontemoing, 2 fr. — A. Pougin: *La Comédie-Française et la Révolution;* Gaultier, 4 fr.

Littérature. — Judith Gautier: *Le Collier des Jours*, souvenirs de ma vie; Juven, 3.50. —Eugène Grelé: *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre*, préf. de Jules Levallois; Caen, Jouan, 7.50. — Charles Le Goffic: *L'Ame bretonne;* Champion. — Cte Léon Tolstoï : *Lettres. II. Sur l'éducation de l'enseignement,* trad. par J.-W. Bienstock et Birukov; Stock, 1 fr. — H. Weil: *Etudes de littérature et de rythmique grecques;* Hachette, 5 fr.

Occultisme. — Frantz Cumont: *Les Mystères de Mithra;* Fontemoing. — Paul Flambart: *Langage Astral* (traité sommaire d'astrologie scientifique); Chacornac, 6 fr.— Siuol Ydeug: *Le Caractère, la Destinée révélés par les lignes de la main;* Méricant, 3.50. — Ely Star: *Les Mystères de l'Etre;* Chacornac, 15 fr.

Philosophie. — Herbert Spencer: *Les Premiers principes*, trad. par M. Guymiot sur la 6[e] éd. anglaise revue et modifiée par l'auteur; Schleicher, 10 fr.

Poésie.— Claudius Laroussarie: *La Chevauchée d'Helios;* Lyon, Legendre imprimeur.—Paul d'Orfeuil: *Six ans d'ingénuité;* « Revue Verlainienne », 1 fr. — E.-G. Perrier: *Les Odes populaires;* Vanier, 3 fr. — *Poèmes Arméniens, anciens et modernes*, trad. par A. Tchobanian, précédés d'une étude de Gabriel Mourey sur la Poésie et l'art arméniens ; Charles, 2 fr.

Publications d'art.— J. Pierre: *Histoire singulière et véridique de cinq bustes en marbre offerts à la ville de Troyes par Grosley et exécutés par le sculpteur Louis-Claude Vassé;* Champion. — Edmond Rocher: *Fleurs documentaires dans le style moderne;* Guérinet.—Paul Rouaix: *Histoire des Beaux-Arts*, 490 p.; Laurens, 15 fr.

Romans. — Louis Besse: *L'Amour à pétrole;* Chamuel, 3.50. — Jean Blaize: *Bonheur en germe;* Plon, 3.50. — Frédéric Boutet: *L'homme sauvage et Julius Pingouin;* Juven, 3.50.— Michel Corday: *Les Embrasés;* Fasquelle, 3.50. — René Emery: *Vierges en fleur;* Méricant, 3.50. — Goron et Emile Gautier: *Détectives et bandits scientifiques;* Flammarion, 3.50. — Edmond Haraucourt: *Les Naufragés;* Fasquelle, 3.50. — C.-G. Heronau: *En garnison;* Victor Havard, 3.50. — Jean Lorrain : *Le Vice errant;* Ollendorff, 3.50. — Pierre Mael: *Autour d'un crime: I. Le Mystère;* Flammarion, 3.50. — Léonard Merrick: *L'Imposteur*, trad. par T. de Wyzewa; Perrin, 3.50. — François de Nion: *Les Passantes;* «Revue Blanche», 3.50. — Francis de Quevedo: *Don Pablo de Segovie* (El gran Tacano), trad. par J.-H. Rosny; « Revue Blanche», 3.50. — Hugues Rebell: *Les Nuits Chaudes du Cap français;* «La Plume», 3.50.—Victorien du Saussay: *Chairs épanouies. Beautés ardentes*, 30 compositions de Maurice Neumont; Méricant, 3.50. — Henri de Saussine: *Le Voile de Tanit*, dialogues contemporains; Ollendorff, 3.50.

Sciences. — A. Despaux: *Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation;* Alcan, 5 fr. — H. Laurent :

Digitized by Google

Sur les principes fondamentaux de la Théorie des nombres et de la Géométrie; Naud, 2 fr. —*Cinquantenaire de la Société médico-psychologique (1852 à 1902);* Masson.

Sociologie. — G. Dorys; *La Femme turque;* Plon, 3.50. — Léon de Montesquiou: *La Raison d'Etat ;* Plon, 3.50. — Michel-Ange Vaccaro : *L'Evolution de l'Amour. Le Féminisme :* Librairie Molière, 2 fr. — *Guerre-Militarisme* (Bibliothèque documentaire) avec dix dessins; « Temps nouveaux »,9 fr.; sans les dessins,3.50.

Théatre. — Charles de Bussy : *Monsieur Phosphore;* Dujarric, 1 fr. — J. Martini : *Vendetta,* drame corse en six tableaux; Vanier, 1.50.— Maurice Quillot: *La Matrone d'Ephèse,* comédie en 1 acte; Librairie Molière.—Louise Rousseau,*Douce Méprise,*1 acte en vers.

Divers. — Constant de Tours: *Vingt jours à Paris,* Guide-album du Touriste,200 dessins d'après nature; Soc. Fr. d'Édit d'Art. — Maurice Trubert : *La mendiante turque ;* Oudin.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. H.-G. Wells.— Verlaine intime.— Anniversaire de la mort d'Albert Samain. — Le premier Congrès National d'Esthétique. — Errata.

Une lettre de M. H.-G. Wells.

Spade House,
Sandgate

To M. Vallette. 22.7.02

Dear Sir,

I have just seen the enquiry upon page 289 of the *Mercure de France* and I am sorry to say I do not know the *Fantaisies* of Eugène Mouton. Now that my attention has been called to this work I hope to read it. The idea of the *Time Machine* grew up with me, or two other paradoxes of the same sort in our student discussions at the Royal College of Science, S. Kensington. It derives mainly from the idea of a Fourth Dimension. The line of thought taken by Eugène Mouton has been developed in England by that entertaining lecturer sir Robert Ball, and I have on my bookshelves a little volume called *The Past Shewer*, by a Mr. Hubert Haes (Hodder, 1899) in which the *Historioscope,* as your enquiry describes it, is curiously and I think quite independantly paralleled.

Yours very sincerely,

H.-G. Wells.

§

Verlaine intime (1889), crayon de F.-A. Cazals, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts en 1899, est actuelle-

Digitized by Google

ment au Luxembourg. Une reproduction de ce dessin est en frontispice du volume *Mes Hôpitaux*.

§

Anniversaire de la mort d'Albert Samain. — Il y a eu un an le 18 août qu'Albert Samain est mort. Les poètes de Lille et leurs amis ont marqué cet anniversaire en allant déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du poète. M. Emile Lante a prononcé quelques paroles.

§

Le premier Congrès National d'Esthétique, organisé par l'Esthétique sur l'initiative de M. Raphaël Lemeunier, secrétaire général de l'Œuvre, est remis au commencement d'octobre.

Ce Congrès sera présidé par MM. A. Rodin, Roger Marx, Bourgault-Ducoudray, Ch. Beauquier.

Dans le Comité : MM. Charles Brun, secrétaire de la F. R. F., Léon Desoyer, maire de Saint-Germain-en-Laye, Edouard Detaille, Duteil d'Ozanne, Georges Godin, Charles Houdard, Georges Houdard, professeur à la Sorbonne, Raphaël Lemeunier, Jean Lahor, Le Goffic, André Mellerio, Gabriel Mourey, Léon Pivet, Robert de Souza, etc., etc.

Pour toute communication, s'adresser à M. G. Godin, président du Comité, 38, rue Voltaire, Saint-Germain-en-Laye.

§

Errata. — Une transposition de texte a détruit la ligne logique de l'article de M. Yvanhoé Rambosson : *Le Droit d'entrée dans les Musées*, paru dans notre dernier numéro.

Il faut reporter au bas de la page 406, à la suite de «.. où l'on payerait relativement cher », toute la partie de l'article comprise pages 404 et 405, entre : « Il y a quelques années... » (2e alinéa de la page 404) et « ce qu'il y a d'intéressant à relever..... » (6e alinéa de la page 405).

De plus, page 398, la note suivante a été omise en bas de page après les mots : «... de Gainsborough ou de Turner » :

« Ni le groupe de M. et Mme Angerstein par Lawrence, ni le portrait d'un invalide par Rœburn, non plus que celui de sir John Stanley par Romney, — si intéressantes que soient ces toiles — ne peuvent aspirer à représenter au Louvre la production de l'Ecole anglaise. »

MERCVRE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLIII*)

Nº 151. — JUILLET 1902

Remy de Gourmont...	*Les Funérailles du Style* (I-IV)...	5
Henri de Régnier....	*Pan*, poème....................	36
H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)..	*La Découverte de l'Avenir*........	41
Francis Jammes.	*Sieste*, poème................	74
Edmond Pilon........	*La Vie de M. Poivre*............	76
Alfred Meynard.....	*L'Adolescent*, poème............	103
Jean Marnold........	*Le Conservatoire et la Scola*.....	105
Raymond Marival.....	*La Rekba*, roman (IV-VIII).......	116

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont....	*Epilogues*......................	177
Rachilde............	*Les Romans*.....................	182
Marcel Collière......	*Histoire*........................	191
Louis Weber.........	*Philosophie*.....................	198
Henri Mazel.........	*Science sociale*..................	202
Charles Merki.	*Archéologie, Voyages*............	207
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*.....................	216
R. de Bury..........	*Les Journaux*...................	224
A.-Ferdinand Herold.	*Les Théâtres*....................	232
Jean Marnold........	*Musique*........................	236
André Fontainas......	*Art moderne*....................	243
Virgile Josz..........	*Art ancien*......................	247
Yvanhoé Rambosson...	*Publications d'art*...............	251
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*..........	260
Henri Albert....	*Lettres allemandes*...............	267
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*................	271
Luciano Zuccoli	*Lettres italiennes*................	277
Mercvre............	*Publications récentes*............	281
—	*Echos*..........................	285

Digitized by Google

N° 152. — AOUT 1902

Marius-Ary Leblond..	*Rudyard Kipling animalier et colonial*	289
Laurent Evrard......	*Mon Voyage*, poème	325
Remy de Gourmont....	*Les Funérailles du Style* (V-VII)	329
Claude Ferrare.......	*Les Deux Ames de Rodolphe Hafner*, nouvelle	369
Sybil O' Santry.......	*Poésies*	387
Edmond Barthélemy...	*Les Deux Sciences*	389
Yvanhoé Rambosson...	*Le Droit d'entrée dans les Musées*	396
Raymond Marival.....	*La Rekba*, roman (IX-XII, fin)	414

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont......	*Épilogues*	467
Rachilde.............	*Les Romans*	471
Henri de Régnier.....	*Littérature*	482
Georges Polti........	*Littérature dramatique*	487
Charles Merki........	*Archéologie, Voyages*	495
Carl Siger............	*Questions coloniales*	503
Charles-Henry Hirsch.	*Les Revues*	508
R. de Bury............	*Les Journaux*	518
A.-Ferdinand Herold..	*Les Théâtres*	525
Jean Marnold.........	*Musique*	526
Virgile Josz..........	*Art ancien*	536
Henry-D. Davray......	*Lettres anglaises*	540
Figueiredo Pimentel...	*Lettres brésiliennes*	543
Jean Mélia............	*Variétés : Le Pâtriotisme d'après Stendhal*	551
Mercvre..............	*Publications récentes*	557
—	*Echos*	559

N° 153. — SEPTEMBRE 1902

Pierre Quillard......	*Les Phéniciens et l'Odyssée*	561
Francis Jammes.......	*Le Roman du Lièvre*	575
Virgile Josz..........	*Watteau des Porcherons à la Comedie Françoise*	609
Charles-Henry-Hirsch.	*M. de Boufflers au Clavecin*	636
Remy de Gourmont....	*Les Funérailles du Style* (VIII-XIII, fin)	640
Paul Fort............	*Les Hymnes de Feu*	674
Paul Léautaud.......	*Le Petit Ami*, roman (I-IV)	684

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont....	*Epilogues*	732
Pierre Quillard......	*Les Poèmes*	735
Rachilde............	*Les Romans*	741

Digitized by Google

Edmond Barthélemy...	*Histoire*..........................	749
Henri Mazel.........	*Science sociale*..................	756
Docteur Albert Prieur	*Sciences*..........................	762
Pierre Dauze.........	*Bibliophilie*......................	768
Jacques Brieu..	*Esotérisme et Spiritisme*..........	772
Charles-Henry Hirsch.	*Les Revues*........................	775
R. de Bury...........	*Les Journaux*	784
Virgile Josz..........	*Art ancien*........................	790
Yvanhoé Rambosson..	*Publications d'art*...............	797
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*..........	805
Henry-D. Davray....	*Lettres anglaises*................	812
Giorgios Lambeletis..	*Lettres néo-grecques*............	816
Jan Lorentowicz.	*Lettres polonaises*.	822
Dihcer Bey..........	*Lettres turques*..................	834
Mercvre.............	*Publications récentes*.............	838
—	*Echos*..........................	840
	Tables du tome XLIII...........	842

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME XLIII*)

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes.............. 267

EDMOND BARTHÈLEMY

Les Deux Sciences.............................. 389

Revue du Mois : Histoire........................ 749

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme......... 772

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux............. 224-518-784

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire........................ 191

PIERRE DAUZE

Revue du Mois : Bibliophilie..................... 768

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.......... 271-540-812

DIHCER BEY

Revue du Mois : Lettres turques.................. 834

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles...... 260-805

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Digitized by Google

LAURENT ÉVRARD

Mon Voyage.................................... 325

CLAUDE FERRARE

Les Deux Ames de Rodolphe Hafner, nouvelle...... 369

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art moderne 243

PAUL FORT

Les Hymnes de Feu.............................. 674

REMY DE GOURMONT

Les Funérailles du Style....................... 5-329-640
Revue du Mois : Epilogues...................... 177-467-732

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres................... 232-525

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..................... 216-508-775
M. de Boufflers au Clavecin.................... 636

FRANCIS JAMMES

Sieste.. 74
Le Roman du Lièvre............................. 575

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois: Art ancien...................... 247-536-790
Watteau des Porcherons à la Comédie Françoise.... 609

GIORGIOS LAMBELETIS

Revue du Mois : Lettres néo-grecques............ 816

PAUL LÉAUTAUD

Le Petit Ami, roman (I-IV)...................... 684

MARIUS-ARY LEBLOND

Rudyard Kipling animalier et colonial........... 289

JAN LORENTOWICZ

Revue du Mois : Lettres polonaises.............. 822

Digitized by Google

RAYMOND MARIVAL

La Rekba, roman (IV-XII, fin)................ 116-414

JEAN MARNOLD

Le Conservatoire et la Scola...................... 105
Revue du Mois : Musique... 236-526

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale.............. 202-756

JEAN MÉLIA

Revue du Mois : Variétés : Le Patriotisme d'après Stendhal.................................... 551

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages........ 207-495

ALFRED MEYNARD

L'Adolescent.................................. 103

SYBIL O'SANTRY

Poésies....................................... 387

EDMOND PILON

La Vie de M. Poivre.............................. 76

FIGUEIREDO PIMENTEL

Revue du Mois : Lettres brésiliennes............ 543

GEORGES POLTI

Revue du Mois : Littérature dramatique........... 487

DOCTEUR ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences......................... 762

PIERRE QUILLARD

Les Phéniciens et l'Odyssée....................... 561
Revue du Mois : Les Poèmes........................ 735

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans............... 182-471-741

Digitized by Google

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'art................ 251-797
Le Droit d'entrée dans les Musées.................. 396

HENRI DE RÉGNIER

Pan.. 36
Revue du Mois : Littérature........................ 482

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales............. 503

LOUIS WEBER

Revue du mois : Philosophie....................... 198

H.-G. WELLS
(**Henry-D. Davray** *trad.*)

La Découverte de l'Avenir......................... 41

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes................ 277

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 064099763

Digitized by Google